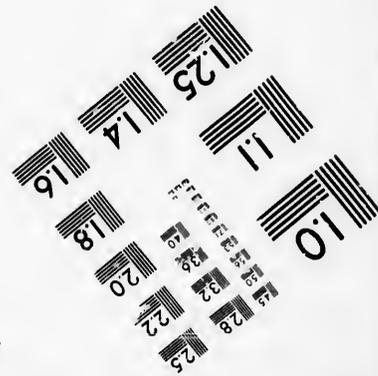
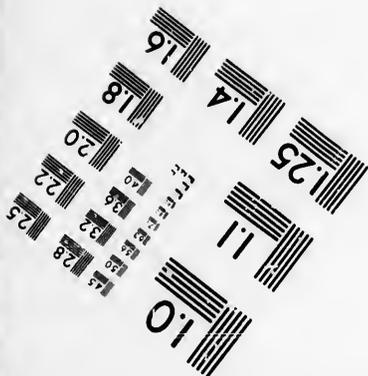
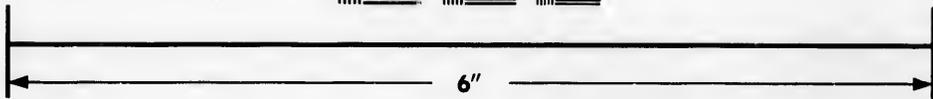
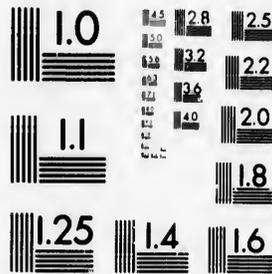


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>										

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

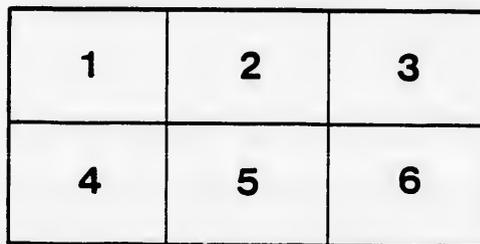
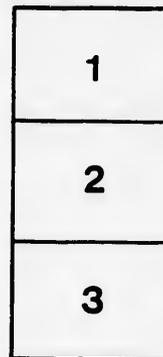
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
to

pelure,
n à



32X

C

P

CÉRÉMONIES
RELIGIEUSES
DE TOUS LES
PEUPLES DU MONDE.

TOME VI.

Suite des Cérémonies Religieuses des Idolâtres.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
CÉRÉMONIES,
MŒURS, ET COUTUMES
RELIGIEUSES
DE TOUS LES
PEUPLES DU MONDE,

54



Représentées en 243. Figures dessinées de la main de

BERNARD PICARD:

Avec des Explications Historiques, & curieuses ;

*Par M. l'Abbé BANIER, de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres, & par M. l'Abbé le MASCHER.*



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, Q.U.B.

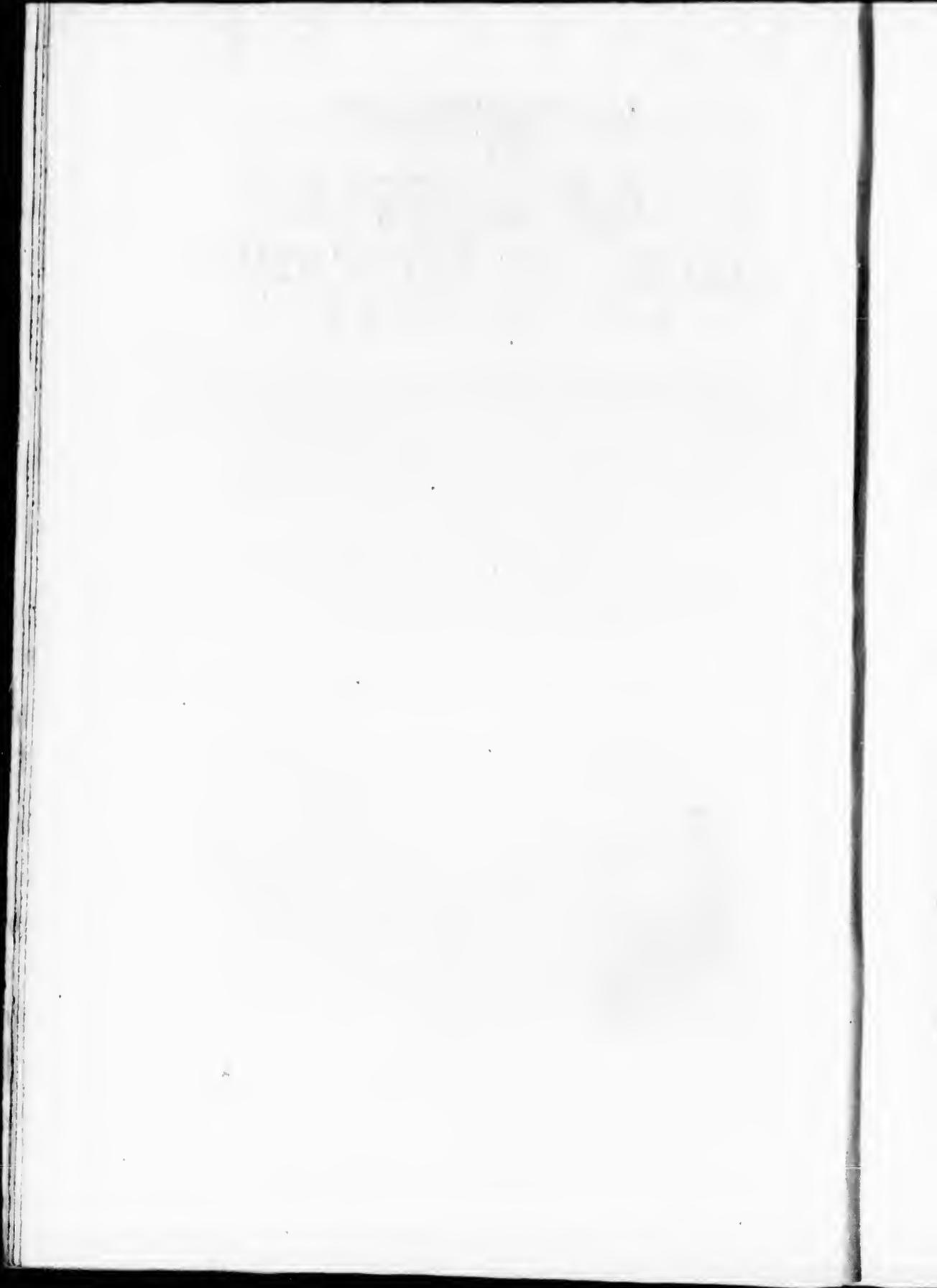


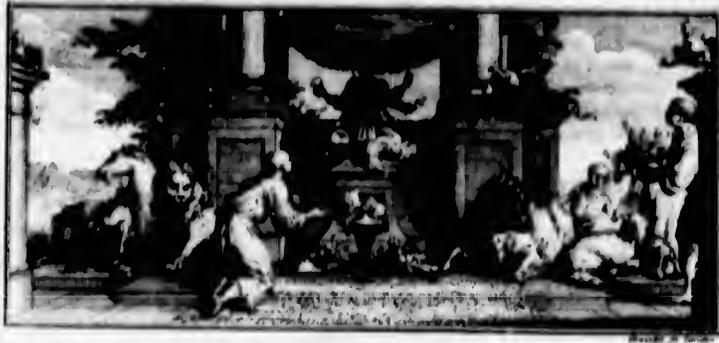
A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase,
& au Palmier.

M. DCC. XXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





CERÉMONIES,
MŒURS ET COUTUMES
RELIGIEUSES
DES IDOLÂTRES
ORIENTAUX.

SECONDE PARTIE,
Où il est traité des Cérémonies Religieuses des Peuples du Japon.

CHAPITRE PREMIER.
RELIGION DU JAPON.



On prétend (a) que les Peuples de ces Isles ont reçu leur Religion des Chinois. Il est certain qu'on trouve beaucoup de rapport dans les cultes idolâtres de ces deux Peuples: mais on en trouve presque autant avec les cultes des Nations Indiennes. Il est fort vraisemblable, comme on l'a déjà remarqué, que tous ces Peuples ont altéré, chacun à la fantaisie de ses Docteurs, une Doctrine puisée dans la même source.

Nous allons rapporter ce que les meilleures Relations nous apprennent de la Religion du Japon. Quelques Auteurs (b) ont avancé, je ne sçai sur quel fondement, que parmi les différentes Sectes reçues au Japon, (car il y en a plusieurs, comme on le verra dans la suite) il s'en trouve une qui enseigne qu'il y a un premier principe de toutes choses; que ce principe est lumineux, inca-

(a) Le P. Kircher dans la Chine illustrée. | (b) Poffevin, & Baile, *Dist. crit. Art. Japon*, Rem. O.
Tome V. L. * A

pable d'augmentation, & de diminution, sage, sans aucune figure, souverainement parfait, & cependant destitué de raison & d'intelligence, sans action, & aussi tranquille qu'un homme, dont toute l'attention seroit fixée sur un objet; que ce principe est dans tous les Etres particuliers, & leur communique tellement son Essence, qu'ils sont la même chose avec lui, & se résolvent en lui, lorsqu'ils sont détruits. Ce système revient assez à cette ame universelle, que les Anciens croioient être répandue dans l'Univers.

*Spiritus intus alit, totamque insusa per arvens,
Mens agit at molem, & magna se corpore miscet,*

ainsi que le dit Virgile. Il faut avouer cependant avec le Pere Charlevoix, Auteur de la dernière Histoire du Japon, (a) qu'il est si peu parlé de cette Secte dans les Annales de ce pais, qu'il y a apparence que Baile a pris le sentiment particulier de quelques Docteurs Japonois, pour celui d'une Secte particulière.

(b) Les Japonois, dit un Ecrivain Espagnol, sont divisés en plusieurs Sectes, que l'on peut fort bien réduire à deux principales. La première ne conçoit & n'admet qu'une vie sensuelle, & rejette les peines du vice & les récompenses de la vertu après cette vie. On appelle ceux de cette Secte (c) *Xenoi*. Ils révèrent sous le nom de *Camis* les grands hommes du Japon, c'est-à-dire, ceux qui semblables aux anciens Heros, se sont signalés par leur mérite & leurs exploits. Ils sacrifient à ces *Camis* ils bâtitent des Temples à leur honneur; ils jurent par eux; ils leur demandent les biens de ce monde. L'autre Secte, un peu plus raisonnable que la première, a pour Fondateur un certain *Xedorius*, que ses Disciples prétendent avoir été fils de Roi. C'est la Secte des *Xedorins* dans l'Histoire de l'Eglise du Japon. Il paroît par la suite, que cette Secte n'est qu'une réformation de celle de *Xeguis*. Ce Fondateur eut deux enfans. Sa femme étant morte, il la pleura vivement, lui alligna place parmi les Idoles, & ordonna des prières & des pénitences pour l'amour d'elle.

Une troisième Secte porte dans le P. Kircher le nom de (d) *Fotoques*, à cause, dit-il, d'un certain Livre de ce nom. C'est la Secte de *Xaca*, ou *Xeguis*. Nous parlerons dans la suite de *Xaca*. Avant lui, dit-on, (e) les Japonois ne reconnoissoient point d'autre Dieu bienfaisant, que quelques-uns de leurs Rois & de leurs Heros, sous le nom de *Canis*. *Xaca* leur fit entendre qu'il y en avoit de plus nobles, & les annonça sous le nom de *Fotoques* ajoutant qu'*Amida* étoit le Souverain de ceux-ci. Les *Canis*, continua-t-il, ne donnent que les biens de cette vie; au lieu qu'*Amida* & les *Fotoques* rendent les hommes heureux après leur mort. Nous parlerons d'*Amida* plus amplement dans la suite de cet article; nous remarquerons cependant, qu'il faudroit conclure de ce discours, que *Xaca* fit au Japon tout le contraire de ce qu'il avoit fait à la Chine & au Tunquin, où il voulut rendre les hommes Athées. A la vérité les Japonois conviennent, que *Xaca* se voiant mourir, avoua qu'il n'avoit point encore déclaré la vérité. Quoiqu'il en soit, on verra par la suite du Discours, que les Bonzes de cette Secte prêchent aux peuples le Culte d'*Amida* & des Dieux ses Lieutenans, le mépris de cette vie, & divers points de morale.

Suivant les Auteurs que nous citons, les (f) *Jammabugi*, ou *Jammabos* forment une quatrième Secte. *Jammabos* veut dire, *Soldat des Montagnes*, parce qu'ils n'habitent que dans les montagnes & les déserts, où ils s'appliquent à la Magie. Ce nom de *Jammabos* sera mieux expliqué dans la suite. Une partie de ces Moines vit d'aumônes, & (g) ressemble à ces coureurs que nous appellons *Bohèmes*, ou *Bohémiens*; car les *Jammabos* devinent l'avenir, & disent la bonne aventure comme eux. Les Fondateurs de cette Secte ont inposé à leurs Sectateurs de faire deux fois l'année un pèlerinage à un certain Temple; & il est probable que la Vieille convertie au Christianisme, (h) dont le P. Froës parle dans une de ses Lettres, étoit de cette secte de *Jammabos*. Cette vieille avoit passé & repassé par la plupart des Temples & Pagodes du Japon. Elle portoit un habit de papier, qui représentoit toute la vie d'*Amida*; & cet habit couvoit à la vieille dévote une bonne femme d'argent.

(a) II. Liv. Prélim. Ch. 10.

(b) Le P. Louis Guzman cite par le P. Kircher, ubi sup.

(c) Ce sont les *Sintos* dans l'Histoire du Japon, trad. en Anglois sur les MS. du Docteur Kaempfer. Cette Religion y est aussi appelée, Religion des *Camis*.

(d) *Budsto* & *Fotoke* dans Kaempfer, ubi sup.

Ce *Budsto* est le même que *Xaca*, *Fo*, *Sommonacodon*, *Budhu*, *Wuznu*, *Chacabou*, &c.

(e) Histoire de l'Eglise du Japon, Tom. I. pag. 34.

(f) Le P. Froës I. V. Epist. Japon. les appelle *Jamaenbugi*.

(g) Le P. Louis Guzman, ubi sup.

(h) A. IV. Epist. Japonicar. Edit. de 1574.

Mais en dédommagement du haut prix de ce saint habit, les Bonzes y avoient attaché nombre d'Indulgences & de Dispenses; comme si le Démon, suivant la remarque du P. Froes, duquel nous avons tiré ce récit, avoit voulu imiter quelques-uns de nos usages: *Ecclijasticus enim ritus demon effugit*, dit ce Pere. Les Bonzes avoient aussi promis à la dévotion, « qu'elle iroit sans faute auprès d'Amida vivre avec les » bienheureux, pourvu qu'elle se fit enlever dans cet habit de papier. »

Dans les Extraits que Purchas a donnés de divers Voyages, on rapporte qu'il y a douze Sectes au Japon; que quelques-unes de ces Sectes ment la Providence & l'Immortalité de l'ame; qu'on y enseigne, que chaque personne a trois ames qui entrent l'une après l'autre dans le corps humain, & qui en sortent de même. Il y a quelque rapport entre cette opinion & celle de ces Anciens qui ont cru qu'il y (a) avoit dans l'homme Esprit & Ame, sans parler de ceux qui ont fait plusieurs Etres de ses facultés. Ces Sectes, (du moins (b) quelques-unes) regardent Amida comme le Sauveur du Genre humain, & l'adorent comme tel. Elles croient une vie éternelle qui sera le partage de ceux qui auront adoré Amida. Celui-ci & Xaca sont leurs deux principaux Dieux; mais les Camis ne font que leurs Ministres, ou leurs Intendants. Aux uns on s'adresse pour la santé; aux autres pour les richesses, pour avoir des enfans, &c. On parle aussi d'une Secte qui adore le Soleil & la Lune sous la forme d'une Image à trois têtes, qui représente le Soleil, la Lune & leur vertu, ou leur influence; d'autres disent, les Elemens.

Il est à présumer que cette diversité de Sectes, dont parle Purchas, doit se réduire à beaucoup moins. On en sera convaincu quand on considérera que, selon le rapport même de cet habile Compilateur, il se trouve que ces différentes Sectes ne font, à proprement parler, que divers Ordres de Bonzes, qui inspirent de la dévotion au peuple pour tel ou tel de leurs Fondateurs, & qui tâchent, sous ce prétexte, d'établir leur propre mérite auprès des dévots. C'est un usage qui ne nous est pas inconnu; personne n'ignore la préférence que chaque Ordre de Religieux donne à l'Instituteur de sa Discipline, moins, dira-t-on, pour le mérite de l'Instituteur, que pour conserver de l'autorité à l'Ordre. Si à cela on ajoute les différentes livrées de nos Moines, quelques opinions particulières, & certaines pratiques singulières & propres à chaque Institut, une supériorité de miracles & de mérite que l'on attribue aux Saints de son Ordre, n'en voilà-t-il pas assez pour persuader à un Japonois, qui aura séjourné quelques mois en France, que nous avons une infinité de Sectes, qui se distinguent par quelques pratiques particulières, & dont l'une a une dévotion singulière pour Saint François, l'autre pour Saint Bruno, l'autre pour Saint Dominique, &c. non qu'ils leur rendent les hommages qui sont uniquement dus à l'Etre suprême, mais, ajoutera-t-il, ce sont des Camis qui ont du rapport aux nôtres. Un Chrétien raisonnable & bien instruit de la Religion ne manqueroit pas de répondre à ce Japonois, que son jugement est faux.

Au milieu des ténèbres & des contradictions que l'on trouve dans les Relations de cet Empire, voici deux Auteurs qui nous donnent quelque chose de plus exact & de plus clair. Le premier parle d'après les Jésuites, à qui l'on doit généralement cette justice, que leurs Relations ont rapporté exactement l'Histoire des Usages & des Mœurs des Peuples, & que ceux-mêmes qui ont voulu décrier la sincérité de ces Relations, se font vus dans la nécessité de les copier, ou d'inventer des mensonges pour donner la vogue à leurs (c) Relations nouvelles.

« Quoique l'on compte jusqu'à douze Sectes ou Religions dans le Japon, il y en a » pourtant trois, dit l'Auteur de l'Histoire de l'Eglise du Japon, qui dominent sur toutes les autres. Celle des *Xenxi*, qui est la première, ne croit point d'autre vie que celle-ci, ni d'autre substance que celle qui frappe les sens, c'est-à-dire, la matière. Les Bonzes de cette Secte ne se communiquent qu'aux Grands & à la Noblesse, à tous ceux enfin qui vivent dans le plaisir, & dont le cœur est disposé à croire ce qu'ils souhaitent. Ils leur fournissent des raisons pour étouffer la voix importune de la conscience, quand elle dit le contraire. La seconde Secte est celle des *Xodoxins*, c'est-à-dire, hommes de Dieu ou du Paradis. Les honnêtes gens & les personnes les plus considérables professent cette Religion. La Secte des *Xodoxins* croit une autre vie, & l'immortalité de l'ame. Elle adore principalement Amida. Les Bonzes

(a) C'est la Doctrine qu'établit *Lucretius* dans son 3. Livre de la Nature des choses. Voyez sur les trois Ames ce qui sera dit dans la suite de la Religion des *Touquinos*, qui croient aussi que trois Ames se réunissent pour faire l'ame

de leur Roi.

(b) Comme la Secte nommée *Ioxiana* dans Purchas.

(c) C'est le titre ordinaire de tous les Voyages modernes.

* CEREMONIES, MOEURS ET COUTUMES

de cette Secte vont souvent par les rues du Japon, & y assemblent au son d'une cloche la populace, à qui ils distribuent des Indulgences, en leur chantant cette espèce de prière jaculatoire, *O Bienheureux Amida, saoua-nou*. On verra dans la suite, que c'est là une petite ruse d'Ecclésiastiques, par laquelle ils agitent la conscience de leurs fidèles, & les disposent à paier cher ce qui fait le revenu du Couvent. Dans toutes les Religions, il y a des ames assez foibles pour croire que le salut s'achete. A certaines heures du jour ils frappent les grosses cloches, pour avertir le peuple que c'est l'heure de la priere. Au son de ces cloches chacun se met à genoux, & prie les mains levées. Toutes les Relations témoignent, que les Bonzes de cette Secte n'oublient rien, pour entretenir la crainte & l'espérance qu'excite l'idée de la séparation du corps & de l'ame après un certain nombre d'années; au lieu que les Xénix essaient de déraciner l'une & l'autre dans le cœur de l'homme. Nous sommes convaincus que les fables & les fourberies des Xodoxins leur amènent quantité d'ames captives; encore vaut-il mieux, quoique dise Baile, voir des superstitieux se livrer aux fables, que des Athées mettre au rang des fables toute idée de Religion. Malgré le petit nombre d'honnêtes gens qu'on trouve parmi ceux-ci, à quels désordres ne seroit-on pas exposé, si au lieu (*) des nuages dont les fables & les superstitions ont couvert la vérité, on ne vivoit ici-bas que dans les épaisses ténèbres de l'Athéisme? Au défaut de la vérité, concluons pour la nécessité des fictions que les hommes ont imaginées, & pour les systèmes de superstition qu'ils ont établis; mais en tirant cette conclusion, nous nous réserverons toujours de les montrer aux yeux du Lecteur selon leur véritable caractère.

La troisième Secte est celle des adorateurs de Xaca, que le P. Kircher nomme *Foquexus*. Ces *Foquexus* vivent en communauté; un de leurs principaux devoirs est de s'assembler entr'eux à minuit, pour réciter en commun les prieres de Xaca, & pour chanter des hymnes qui sont contenus dans un livre de ce faux Prophète.

Les *Ioxus* forment une quatrième Secte. Sous un extérieur sage & modeste, « le » Fondateur de cette Secte, qui cachoit un homme très-vicieux, s'est acquis une » telle réputation de sainteté, que lorsqu'il paroissoit en public, tout le monde se » jetoit à ses pieds, pour obtenir le pardon de ses péchés. Ses dévots célèbrent tous » les ans sa fête; & on accourt de toutes les contrées du Japon pour assister à cette » solennité. On se persuade qu'il obtient des grâces particulières à celui qui entre » le premier dans son Temple. C'est pour cela que dès le grand matin il y a une » foule extraordinaire de Peuple à la porte; & dès qu'elle est ouverte, chacun se » presse tellement d'entrer, qu'il y a toujours quelqu'un d'étouffé. Il y a même des » dévots qui s'étendent à l'entrée du Temple, pour être foulés & écrasés des passans. Cette dévotion ressemble à celle de ces Indiens qui se font passer sur le corps le chariot de leur Dieu *Esvvara*.

La cinquième Secte, qui est celle des *Negores*, doit son origine à un certain *Cambadox*, Disciple de Xaca. Ce fut un Disciple de Cambadox, qui la forma pour faire honneur à son Maître. Cambadox étoit un bonze aussi hardi que scélérat, grand Magicien, qui par la prétendue vertu de certaines paroles mystérieuses, se vançoit de pouvoir livrer les gens aux Démons, & de forcer ensuite ceux-ci de répondre aux questions qu'il leur faisoit. Les Bonzes Sectateurs de ce Cambadox assurent que la vertu leur a été transmise; peut-être se l'attribuent-ils comme successeurs de leur Maître. Lorsque Cambadox sentit sa fin approcher, il ordonna qu'on l'enfermât dans une caverne, sous prétexte de s'y reposer. On lui obéit. Avant que de mourir, il présida à ses Disciples qu'il ressusciteroit un jour, pour confondre ceux qui s'opposeroient à sa doctrine.

« Ses Disciples, dit encore l'Auteur de l'Histoire de l'Eglise du Japon, se font per- » suadés qu'il n'étoit par mort, mais qu'étant las de vivre, il s'étoit enfermé dans » cette caverne, où personne depuis n'a osé entrer. On a bâti quantité de Tem- » ples à son honneur. Cette Secte est divisée en trois Classes. La première, qui est » la plus petite, s'applique au Culte des Dieux, & aux Cérémonies de la Religion.

» L'autre

(*) *Quippe etenim quam multa tibi jam fingere possam
Somnia, qua visa rationes vertere possis,
Fortunaque tuas omnes turbare timore?
Es merito: nam si certam suam esse viderens
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent,
Religionibus atque minis obsistere vitium.
Nunc ratio nulla est resistendi, nulla facultas
Æternas quoniam panas in morte timendum.*

» L'autre fait profession de porter les armes ; & la troisième s'occupe à les forger.
 » On raconte plusieurs choses de leur maniere de vivre , qui est assez bizarre. Il
 » y en a qui disent qu'ils n'ont point de Supérieur , & qu'ils ne peuvent conclurre
 » aucune affaire , s'ils ne sont tous d'un même sentiment ; & comme cela est très-
 » difficile , ils n'ont pas d'autre moyen de terminer leurs différends , qu'en se bat-
 » tant à grands coups de sabre. Le droit décide pour les plus forts. (Il valoit
 » mieux dire , que La raison du plus fort est la meilleure.) D'autres disent avec plus
 » de vraisemblance que quand une voix manque , ils remettent l'assemblée à un autre
 » jour , & ainsi consécutivement , jusqu'à ce qu'ils soient tous d'accord ; d'autres af-
 » furent enfin , qu'ils élisent pour Supérieurs les deux plus anciens de leur Commu-
 » nauté , & que dans toutes les affaires il faut en passer par leur sentiment. Cette
 » Secte est si nombreuse qu'elle peut lever en trois ou quatre heures , au son d'une
 » Cloche qu'on entend de loin , une Armée de trente mille hommes. C'est ce qui
 » oblige les Empereurs de leur faire de grands dons , pour l'avoir toujours prête à
 » leur service. Ces Negores se querellent souvent entr'eux ; & alors ils courent les
 » uns sur les autres , ne faisant point de scrupule de s'entr'égorger , quoiqu'ils en fas-
 » sent de tuer un oiseau ou un moucheron , parce que leurs Loix le défendent. »
 Voilà ce que nous rapporte avec assez d'ordre , mais d'une maniere fort abrégée ,
 celui qui a publié depuis quelque tems (a) l'Histoire de l'Eglise du Japon. Parmi ces
 Sectes , il ne dit rien de certains Hermites nommés *Aboribonnet* , ni des *Jammabos*.
 Nous allons voir si l'Auteur suivant nous apprendra quelque chose de plus exact , de
 plus nouveau , ou au moins de mieux suivi sur les Religions du Japon.

(b) *Kaempfer* réduit toutes les Religions du Japon à quatre , qui sont celle de *Sinto* ,
 celle de *Budido* , celle de *Sinto* , celle de *Dejous* ou *Kristando*. Sous ces derniers noms ,
 on nous désigne le Christianisme ; mais il n'est plus question de cette dernière Reli-
 gion , puisqu'elle est abolie dans toute l'étendue du Japon. Les Japonois nomment
 leur País (c) le País des Dieux ; ce qui peut être l'effet de leur vanité ou de leur
 superstition , & peut être aussi de l'une & de l'autre. Toute l'Histoire de *Kaempfer*
 prouve qu'ils sont libéralement pourvus de ces deux vices. Comme les Grecs , ils
 défirent généralement leurs premiers hommes illustres & leurs Héros ; & comme
 plusieurs autres Peuples du Paganisme , sur tout les Romains , ils ont continué de
 déifier ceux même qui mouroient sous leurs yeux. Mais ne nous arrêtons point à des
 ressemblances , qui prouvent moins que les Japonois ont volé ces usages & ces cou-
 tumes à d'autres Peuples , qu'une constante uniformité de superstition , & des qualités
 toutes semblables dans tous les hommes , pour recevoir ses impressions.

Nous avons rapporté au commencement de cet article , qu'on a crû que ces Insu-
 laires avoient reçu leur Religion de la Chine. *Kaempfer* rejette cette opinion , & se
 fonde sur la différence des mœurs , du langage , même de la Religion de ces deux
 Peuples. L'Auteur Allemand ne se contente pas d'alléguer la prétendue différence
 de Religion ; il cite encore en preuve celle qui se trouve dans les caractères dont se
 servent les deux Nations. Il insiste principalement sur celle qu'il a remarquée dans
 l'humeur , les usages & les manieres. On lui répondroit , que ces oppositions se trou-
 vent ailleurs , & qu'il est , par exemple , assez ordinaire à ceux qui naissent & vivent
 hors du País de leurs Ancêtres , de renoncer à tout ce qui peut faire soupçonner leur
 origine. Nous en avons vu des exemples dans ces derniers tems. Outre cela les
 hommes ressemblent aux plantes ils tiennent beaucoup du terroir. Au Climat il faut
 ajouter l'imitation , & souvent aussi la nécessité , qui est une suite de l'un & de l'autre.
 Quoiqu'il en soit , la Religion des *Simos* , qui est l'ancienne du Japon , est , selon *Kaemp-
 fer* , particulière aux peuples de cet État. Il est étonnant qu'un Voiegeur éclairé
 avance si gratuitement cette opinion. Que les Japonois n'aient adoré que leurs pro-
 pres Héros & les Grands hommes de leur País , c'est ce qu'on ne contestera pas ; mais
 si l'on accorde que les autres Nations ont adoré aussi leurs Héros particuliers , sans
 même en excepter les Chinois , comme on l'a prouvé dans l'article qui les regarde ,
 pourquoy voudroit-on trouver une différence de Religion entre deux Peuples voisins ,
 puisqu'il n'y en a d'autre , à parler vraisemblablement , que celle de s'être réservé le
 Culte de ses propres Dieux , selon l'usage des Chinois eux-mêmes , où chaque fa-
 mille honore plus particulièrement ses propres Ancêtres ? D'ailleurs ne peuvent-ils
 pas s'être contentés de suivre le même principe dans la déification de leurs Héros ?

(a) Ecrite par le P. *Crafft* Jésuite , retou-
 chée & augmentée par une personne qui n'a
 désigné son nom que par M. T.

Tome VI.

(b) *Histoire du Japon*, traduite en Anglois par
 M. *Scheuchzer*, imprimée à Londres en 1727.

(c) *Kaempfer* l. I.

6 CEREMONIES, MOEURS ET COUTUMES

Ils peuvent encore avoir d'abord déifié les mêmes personnes, quoique dans la suite la postérité ait paru s'éloigner des idées de ses Ancêtres. Par exemple, les Grecs ont changé les noms de plusieurs Dieux des Phéniciens : il a plu aux Romains de traiter de même les Dieux des Grecs. Ne poussons pas plus loin une érudition si usée. Kaempfer a voulu montrer l'étendue de la sienne, en faisant venir les Japonois de beaucoup plus loin, que les Voyageurs ses prédécesseurs; mais comme cela est fort indifférent à notre sujet, nous lui accorderons provisionnellement qu'ils sont la postérité de ces premiers Babyloniens, que la confusion des Langues obligea de se disperser dans les autres Païs du Monde.

Les Japonois se donnent une origine infiniment plus glorieuse : ils veulent la devoir à des Dieux. Ils en produisirent deux différentes Généalogies ou Succellions. Ceux de la première régnerent dans le Japon pendant un nombre d'années presque innombrable. Ces premiers Dieux étoient des Substances spirituelles, qui ne s'unirent jamais à des corps. Cinq Esprits Terrestres, (c'est-à-dire des Héros) & par conséquent moins purs que ces premières substances toutes Divines, régnerent ensuite ; & c'est de ceux-ci que descend une troisième Race, qui, à leur dire, ne doit rien à ces derniers Ancêtres du côté de la pureté, ni des autres perfections. Cette troisième Race, c'est eux-mêmes ; ils sont les enfans de ces Héros. Des sept Dieux, qui formerent la première Race, les quatre derniers se marièrent : ils eurent des enfans ; & tout cela se passa d'une manière qui est incompréhensible à l'esprit humain. L'union charnelle fut une suite de la curiosité du dernier Héros de cette première Race ; & c'est pour cela qu'il est en particulière vénération chez les Japonois ; aussi le regardent-ils comme un pere. Il produisit la seconde Race dont ils se disent issus. Mais ce Héros & sa femme ignoroient si bien la fabrique des enfans, & les moyens de la faire valoir, qu'il fallut qu'un certain oiseau la leur apprît. Dès qu'ils en furent le secret, ils eurent au monde plusieurs fils & plusieurs filles d'une nature bien plus excellente que celle de leurs descendans, mais cependant fort inférieurs aux Esprits célestes. Sans nous rebuter par la (a) ridicule Chronologie des Japonois, nous supposons qu'Adam, Eve, & le premier tentateur se trouvent dans cette origine fabuleuse. Le *Dairi* du Japon prétend descendre en ligne directe du fils aîné de ce Fondateur des Japonois, & être par conséquent le véritable & légitime Monarque de cet Empire.

Le premier de ces cinq Esprits Terrestres fit une infinité de belles actions pendant qu'il vécut sur la terre ; après l'avoir quittée, il se manifesta par des miracles sans nombre. Non seulement il est adoré des Sintos, il est encore en vénération aux autres Sectes, même aux Athées & aux Libertins. Il a des Temples & des Idoles dans toute l'étendue du Japon ; & les dévots l'adorent plus solennellement & plus exactement qu'aucun autre Dieu. A l'égard de ceux qui commencent la troisième Race, quoique leur mérite soit au dessous de celui des cinq Héros de la seconde, les Japonois leur attribuent pourtant un pouvoir surnaturel & presque divin, & une auctorité sans bornes. Tout cela se peut voir plus particulièrement dans l'Ouvrage du Docteur Kaempfer.

Nous reviendrons encore une fois à la Chronologie des Japonois, lorsqu'il faudra parler du (b) Monarque spirituel de cet Empire.

(c) La Religion que les Japonois appellent Sinto, porte aussi le nom de *Kamimisi*. *Sin* & *Kami* sont des noms que nous traduisons par Idoles : mais ils désignent proprement des Héros, des Génies & des Demi-Dieux. Ceux de cette Religion n'ont d'autre vuë que le bonheur de cette vie, quoiqu'ils aient quelque connoissance de l'immortalité de l'ame, & d'un état de bonheur ou de malheur après cette vie. Ils reconnoissent aussi un Etre Suprême qui habite au plus haut des Cieux, & admettent avec lui quelques Divinités inférieures à cet Etre. Ces derniers Dieux habitent parmi les Autres : mais les Sintos n'adorent ni cet Etre Souverain, ni même les Dieux du Firmament ; ils ne leur consacrent aucun (d) jour de Fête, parce que ces Dieux ne s'embarassent point de nous. Selon cette idée, qui a du rapport à celle que les Epicuriens veulent nous donner de Dieu, les *Sintoistes* ne devraient pas mé-

(a) En voici une preuve. Le premier des cinq Demi-Dieux régna deux cens cinquante mille ans, & le dernier huit cens trente-six mille quarante-deux ans. Les cinq Demi-Dieux régnerent au de-là de deux millions trois cens quarante-deux mille ans. La Chronologie des Japonois ne cède pas à celle des Egyptiens, des

Chaldéens, des Chinois, &c.

(b) Le *Dairi*.

(c) Tout ce qu'on trouve ici sans citations, est tiré de *Kaempfer* ; il faut en excepter le raisonnement.

(d) Cependant *Kaempfer* parle des jours de Fête de cette Religion, Voyez ci-après.

me penser à ces Dieux ; cependant ils jurent solennellement par eux. Ils se contentent seulement d'adorer certains Dieux , qui président aux Elémens & aux productions de la nature , &c. Ils s'imaginent que les fonctions de ces derniers Dieux les obligent de séjourner plus près des hommes , ils sont aussi bien plus en état de faire sentir au genre humain les effets de leur colere ou de leur bonté. Ce sont des Intendants de Province , qui favorisent ou qui détruisent les gens impunément , parce qu'ils se voient revêtus de l'autorité du Prince. Les Japonois Sintoïstes se persuadent que le Culte & les honneurs qu'ils rendent à ces Intendants de l'Être Suprême , suffisent pour les rendre purs à ses yeux , & que par le secours de ces Dieux-Ministres , ils seront récompensés selon leurs mérites après cette vie : d'où l'on peut conclure pourtant , qu'ils ont au moins des vûes indirectes de plaire à cet Être Suprême ; en quoi ils diffèrent des Epicuriens , & de ceux qui n'admettent aucunes bornes entre le bien & le mal , que celles qu'il a plu aux Loix humaines de leur donner pour entretenir l'ordre sur la terre.

Ce Culte des Dieux-Ministres fut , dans les premiers tems des Japonois , un témoignage de la reconnoissance des Peuples pour les Fondateurs de leur Etat , & pour leurs Législateurs , &c. Peu à peu on le communiqua aux Guerriers , & à ceux qui se rendirent utiles à la Patrie par leur sagesse , ou par leur capacité dans les Sciences. Aujourd'hui encore , le *Dairi* , que l'on peut regarder comme le Pontife Souverain du Japon , conserve , entre les privilèges de son Pontificat , celui de mettre les Grands hommes au rang des Dieux , après avoir reçu & examiné le certificat de leur vie & de leurs miracles. Après cela l'Empereur confère à son tour au nouveau Dieu un nom qui marque l'excellence du sujet déifié ; & donne des ordres pour qu'on lui bâtit des Temples. Si cela ne se fait pas toujours aux dépens du Prince , on peut du moins s'assurer que les dévots Japonois contribueront aux frais nécessaires ; & s'il arrive que dans la suite quelques-uns de ces dévots fassent des fortunes considérables , ou réussissent en certaines entreprises ; si l'on découvre dans ces lieux nouvellement consacrés quelque apparence de miracle ; si l'on s'exhale quelque odeur de sainteté , le Dieu nouveau se met en vogue , les Peuples y courent , chacun lui adresse des vœux : les Statués , les Temples & les Autels se multiplient.

Nous avons parlé des deux Classes de Dieux Célestes & Terrestres : ceux de cette dernière Classe firent en leurs tems des miracles extraordinaires. On ne voit dans leurs Légendes que Monstres détruits , aventures périlleuses , délivrances miraculeuses , Géants terrassés , &c. Le siècle de ces Héros mérite d'être mis en parallèle avec celui d'Hercule , & des autres Héros dont les Grecs vantent les merveilles. Avec le secours d'une lecture assez médiocre , on trouveroit dans l'Histoire quelque autre siècle comparable à celui des Héros Grecs & Japonois. Quoiqu'il en soit , au Japon comme en Europe , on a conservé la mémoire des miracles & des Héros , en donnant le nom de la personne ou de l'action à des Villes & à des Villages. On y consacre dans les Temples les épées , & les autres armes offensives ou défensives de ces Dieux & demi-Dieux ; & ces choses y sont considérées encore comme remplies (a) de la vertu qui animoit autrefois ceux qui les portoient.

Cette Religion des Sintoïstes est constamment respectée à cause de son antiquité , & de l'étroite liaison qui se trouve entre elle & les usages civils de la Monarchie. Les Japonois ressemblent assez aux Chinois : ils n'abandonnent pas facilement les usages établis. Si à ce respect pour la Tradition l'on ajoute les précautions & les manières mystérieuses dont les (b) *Cannusis* , qui sont des Prêtres séculiers , se servent pour enseigner les mystères de la Religion à leurs Disciples , & le serment qu'ils exigent d'eux en cette occasion , il n'y aura pas lieu d'être surpris que cette Religion se maintienne encore. On dit aussi que ceux qui l'étudient avec soin , & qui , à cause de cela , peuvent être considérés comme les Docteurs de la Secte , ne parlent qu'avec beaucoup de réserve au Peuple des Miracles de leurs Héros , sur tout à ceux qui professent une autre Religion.

Cependant c'est à cette conduite que le Sintoïsme a dû une révolution qui lui a été presque fatale , & qui fut causée par les rapides progrès de la Secte de Busdo : mais les divisions des Sintoïstes y contribuèrent aussi. Ces broüilleries furent excitées , d'un côté par cette mystérieuse réserve des Docteurs , qui craignoient peut-être que les *actes miraculeux* de leurs Demi-Dieux n'échoïassent à l'examen , & de l'autre par

(a) Which are by some still believ'd to be animated by the souls of their former possessors. Cela est plus fort que notre traduction.

(b) On verra plus bas quelles sortes de gens sont ces *Cannusis*.

les vuides de la Théologie des Sintoïstes qui n'enseigne presque rien, ni de la Nature & de la puissance des Dieux, ni de l'état de l'ame après cette vie. On ne craint pas d'avancer que de la maniere dont les hommes sont faits, il leur faut, dans la Religion un certain nombre de sujets qui réveillent leurs idées, qui excitent leur attention, & qui piquent en même tems la curiosité. Plus le système de Religion s'éloigne du véritable but, plus aussi l'esprit humain s'abandonne à des recherches bizarres. Dieu, s'il est permis de le dire, a voulu que dans la Religion Chrétienne, la partie qui rend attentif & curieux par ses mystères, fût contrebalancée par celle qui exige la pratique des devoirs. Il demande la soumission & la foi pour la première : mais il promet la vie à celui qui pratiquera la seconde. C'est l'oubli continu de celle-ci, qui nous expose à des controverses & à des systèmes si propres à défigurer le Christianisme. Cette digression nous éloigne du Japon, il faut y rentrer.

Par le moyen des défauts que nous venons de remarquer dans la Religion des Sintos, le système des *Budsdoïstes* trouva toute la facilité qu'il lui falloit pour s'introduire dans l'Etat. Outre cela, il portoit avec lui les agrémens de la nouveauté, dont tous les hommes sont plus ou moins susceptibles, même ceux qui ne peuvent se résoudre facilement à renoncer aux anciennes traditions. Il y a pour eux des tems marqués, où ils font d'une prise aussi facile que d'autres. Alors on peut dire qu'ils identifient cette nouveauté avec leurs vieilles idées, pour en faire un tout plus bizarre & plus monstrueux qu'auparavant. L'introduction du Budsdoïsme, ou plutôt la rapidité avec laquelle il se fit jour dans l'esprit des peuples, divisa les Sintoïstes. Il se forma un Schisme. Ceux (a) qui restèrent attachés au Sintoïsme tout pur de leurs Peres, ne voulurent rien céder, pas même les choses les plus indifférentes. Ceux-ci, qu'on peut regarder comme des Orthodoxes rigides, sont réduits aujourd'hui à un fort petit nombre : mais les autres qu'on nomme *Riobus*, ont essayé de concilier le Budsdoïsme & le Sintoïsme. Ils admettent l'Amida des Budsdoïstes, & disent que son ame a animé le premier de leurs Dieux ou Demi-Dieux Terrestres, qu'ils appellent l'essence de la Lumière & du Soleil. Nous verrons dans la suite, que le Budsdoïsme s'est répandu dans tout le Sintoïsme de ces Riobus. Il paroît même par le récit de Kaempfer, que beaucoup de Japonois meurent dans le Budsdoïsme, après avoir fait profession toute leur vie d'être Sintos. A l'heure de la mort ils se recommandent fort dévotement au Clergé de Budsdo ; ils veulent être enlevés selon l'usage & la dévotion de cette Secte, & ils ordonnent qu'on (b) chante des prières pour leur ame. Pour faire sentir au Lecteur ce que c'est qu'un Japonois Sintoïste, qui à l'heure de la mort se met entre les mains de Budsdo & de ses Prêtres, il faut lui représenter un Européen Spinofiste, ou Epicurien, qui, après avoir essayé ses forces pendant quarante ans contre la Divinité, prend la résolution de l'appeler à son secours dans (c) les derniers momens de la vie. La vieillesse & les horreurs de la mort sont au Japon les mêmes effets qu'ailleurs.

Ce que nous disons ici ne contredit pas ce que nous avons rapporté plus haut. S'ils ont quelque idée de récompenses & de peines après cette vie, ils la détruisent par leur conduite & par leur système. Ce que l'on trouve de plus fort chez eux est, que les ames, après leur séparation d'avec le corps, prennent leur route vers une espèce (d) de Champs Elizées qu'ils placent au dessous du trente-troisième Ciel. Les bonnes ames y sont reçues aussi-tôt ; mais on en refuse l'entrée aux mauvaises. Elles sont obligées d'errer long-tems pour expier leurs péchés. Souvenons-nous ici des Ames de l'ancien Paganisme : elles étoient exposées au même sort, mais pour un sujet différent. Pour ce qui est de l'Enfer, Kaempfer dit que les Sintoïstes n'en connoissent point d'autre, que la peine de roder autour des Champs Elizées. Ils ne connoissent non plus d'autre Diable que le Renard. (e) On conjure fort sérieusement cet animal ; & beaucoup de Japonois le regardent comme le domicile des ames des méchans après cette vie. Le nom que les Prêtres donnent au Renard revient à celui d'Esprit malin.

Passons à la morale du Sintoïsme. Ceux de cette Secte croient que pour s'attirer la bénédiction des Dieux sur leurs ames après cette vie, mais principalement pendant celle-ci,

(a) On les nomme *Juiz*.

(b) I.e. *Namanda*. Voyez plus bas.

(c) Comme *Des-Barrans*, qui, selon *Foursaut*, ne croit en Dieu que quand il étoit malade. Il fit dans une maladie le fameux Sonnet, *Grand Dieu, tes Jugemens*, &c. où l'esprit

parle beaucoup mieux que le cœur.

(d) *Takamans-jerra* ; ce qui veut dire *Champs* ou *Campagnes*, qui sont sous les Cieux, *High and subcelestial fields*.

(e) *Kaempfer*, L. I. Ch. 10.

celle-ci, il faut travailler à se procurer la pureté de l'ame; s'abstenir religieusement de tout ce qui peut la rendre impure, & aussi de ce qui peut souiller le corps; observer exactement les fêtes & les jours consacrés aux Dieux, & faire des pèlerinages à *Ise*. Cette Province du Japon est comme la Terre-Sainte des dévots de cet Empire, à cause qu'*Izanagi-Mikoto*, & sa femme *Izanami*, qui sont l'Adam & l'Ève de ces Insulaires, y séjournèrent pendant leur vie. C'est aussi dans cette Province que séjournait *Tentio-dai-sin*, (a) le premier de la Race des Dieux Terrestres, & le fils aîné d'*Izanagi*. Ceux qui portent la dévotion au plus haut point, ajoutent à ces quatre préceptes du Sintoïsme les pénitences & les mortifications.

Les Sintoïles font consister la pureté de l'ame à faire ce que la Loi de la Nature & (b) la raison ordonnent; à éviter ce qu'elles défendent; à observer exactement ce que la Loi civile & l'ordre du Souverain prescrivent; & à se défendre ce qui est contraire à l'un & à l'autre. Mais le Sintoïsme recommande sur tout à ses Sectateurs la pureté extérieure; & les dévots s'y attachent avec beaucoup de scrupule; en cela semblables à ceux des autres Religions. Cette pureté extérieure consiste à ne point toucher de sang, à s'abstenir de chair, à éviter de toucher les morts. Ceux qui, par défobéissance ou par malheur, manquent à quelqu'un de ces préceptes, n'oseroient visiter les saints lieux, ni paroître dans les Pagodes. Le sang rend une personne souillée pendant sept jours. Un Ouvrier qui a le malheur de se blesser, & de faire en travaillant à une Pagode, doit cesser entièrement cet ouvrage, & il ne lui est plus permis d'y toucher. Mais si ce malheur arrive en travaillant, ou en réparant une Pagode de *Ten-sio-dai-sin*, la souillure & la prophanation s'étendent sur la Pagode même. Il faut raser l'édifice jusqu'au fondement. Par cette même raison il y a des tems où l'entrée des Pagodes & les Pèlerinages sont interdits aux femmes. Toute sorte de chair d'animaux à quatre pieds, excepté de bêtes fauves, souille un Sintoïste pendant trente jours. Tuer une bête, ou être présent quand on la tue, est encore une chose qui souille. Il en est de même de tous les services qu'on rend aux mourans ou aux morts: d'où l'on peut juger que l'impureté contractée par les derniers devoirs qu'on est obligé de rendre à ses parens, doit être bien grande. Ceux qui se piquent d'être plus dévots que les autres, & dont les vœux vont à se faire canoniser un jour par le *Dairi*, portent l'excès dans les préceptes. Par exemple, ils s'imaginent que l'impureté d'autrui pénètre en eux par trois organes, par les yeux, par la bouche, & par les oreilles. Regarder des gens impurs ou en être regardé, leur parler ou les entendre, sont trois choses qui souillent ces ambitieux dévots. Cet excès de pureté est représenté dans les Pagodes, & même sur les grands chemins, par l'emblème de trois Singes allés aux pieds de *Dijso*, l'un desquels se ferme les yeux avec sa patte, l'autre, la bouche, & le troisième, les oreilles.

L'observance des Fêtes & des jours consacrés aux Dieux est le troisième article du Sintoïsme. Alors les dévots doivent visiter les Pagodes, à moins qu'ils ne soient en état d'impureté, ou que l'ame ne soit troublée par des passions. Les vrais fideles du Sintoïsme croient qu'on ne doit pas se présenter devant les Dieux, quand on a l'esprit occupé de quelque malheur, ou qu'une pensée trop forte nous attache à quelque félicité passée. Ils s'imaginent que ces pensées offensent des Êtres, qui ne veulent point être troublés dans leur souveraine félicité par des sujets d'affliction & de regret. Les dévots ordinaires ne sont pas si scrupuleux.

Voici l'ordre de la dévotion. Avant que de se présenter aux Dieux, avant même que de sortir de chez soi pour aller au (c) Temple, le fidelle doit se purifier & se laver; ensuite il s'habille proprement, & n'oublie pas sur tout le *Kamisimo*, qui est un habit de cérémonie, tenu sans doute pour essentiel dans le Culte Religieux. On se met en marche vers le Temple avec un air grave & composé. Arrivé à la Cour du Temple, on trouve un réservoir plein d'eau, où l'on se lave les mains. Après cette ablution, le dévot s'achemine, les yeux baissés & d'un air de contrition, vers le Temple. Il s'y présente devant une fenêtre, dans laquelle il y a un miroir. Ce miroir est l'emblème de la Divinité: le passé, le présent & l'avenir se montrent à elle au même instant comme en un miroir. La Divinité voit ce qui se passe dans le cœur de ceux qui viennent l'adorer dans ses Temples. Elle pénètre toutes leurs pensées. Telle est l'explication que les Japonais donnent du miroir. C'est à cette fenêtre que le fidelle se met à genoux, le visage contre terre. Après avoir resté quelques momens en cet état, il leve la tête, &

(a) *Dai-sin*, signifie Grand Dieu ou grand Esprit.

(b) Selon l'idée que ces Epicuriens du Ja-

pon se font faite de la raison.

(c) On croit qu'il est indifférent de traduire le *Mia* des Japonais par Temple, ou Pagode.

regarde avec beaucoup d'humilité vers le miroir, en faisant sa priere aux Dieux. Ensuite il jette quelques pièces d'argent à travers une Jaloufie dans la Pagode, ou dans un tronc qui est tout proche. C'est l'offrande pour les Dieux, ou l'aumône pour les Prêtres. Après cette offrande, on sonne trois fois une cloche pour l'amour des Dieux qui, à ce qu'ils croient, prennent beaucoup de plaisir à ce son. C'est à cela que se réduit la visitation des Pagodes. La dévotion n'est accompagnée ni de formulaire de prières, ni d'instruction, (a) ni de chapelets, ni de cérémonies fixes, & qui reviennent toujours de même à certains jours & en certaines saisons de l'année. Chacun fait sa dévotion, & prie ses Dieux comme il lui plaît : mais les dévots raffinés s'abstiennent de prier les Dieux, « à c use, disent-ils, que ces Etres immortels connoissent à fond, & nos pensées & nos desirs.

Les Pélerinages sont le quatrième point important de la Religion de Sinto. (b) Kaëmpfer parle de trois sortes de Pélerinages, dont, à proprement parler, celui qui se fait à Iſie est le seul qui soit particulier au Sintoïsme. Nous renvoyons les autres à l'article des Fêtes & des Pélerinages. Le Pélerinage d'Iſie s'appelle (c) *Sanga*. Il est inutile de répéter ici ce qu'on a déjà dit de la dévotion des Sintos pour Tenſiodaiſin, & le respect qu'ils ont pour la Province où il naquit. Ce Temple d'Iſie porte le nom de *Dai-singu*, c'est-à-dire, le Temple du grand Dieu. Le bâtiment est de bois, & couvert de chaume : on a soin de le conserver dans cette simplicité, qui marque aux Japonois la pauvreté de leurs Ancêtres, & principalement de ceux qui jetterent les premiers fondemens de leur Empire. On ne voit dans le Temple qu'un miroir d'airain bien poli ; & sur les Parois, du papier blanc, coupé à la façon des Chinois. Ce papier blanc est l'emblème de la pauvreté, que le Dieu demande à ceux qui viennent lui rendre leurs hommages : il est aussi de la sainteté du lieu. Le Temple est entouré d'une centaine de Chapelles bâties à l'honneur des Dieux inférieurs. Elles n'ont que la forme de Temples ; car du reste elles sont si basses, qu'à peine un homme s'y peut tenir debout. Cependant chaque Chapelle est desservie par un Prêtre. Dans le voisinage du Dai-singu & des Chapelles, il s'est établi un Ordre de gens, qui prennent le nom & la qualité de *Ministres & Messagers des Dieux*. Ces gens logent les Pélerins.

Le fidèle Sintoïste doit faire le *Sanga* une fois l'année : tout au moins doit-on s'acquitter de ce devoir une fois pendant la vie. Ce n'est pas seulement un devoir de Religion ; il est aussi d'affection pour sa Patrie, & de respect pour un Dieu qui est le Pere de tous les Japonois. Ainsi personne ne doit mépriser le *Sanga*. A ce devoir de Religion se trouvent attachés des avantages & des privilèges qui doivent toucher le cœur des fidelles ; absolution de ses péchés, assurance de son salut après cette vie, bénédictions temporelles pour ceux qui ne s'arrêtent qu'à des biens palpables, s'il est permis de parler ainsi. Les Prêtres sont présent à chaque dévot Pélerin d'un *ofaray* ; c'est une espèce de certificat, ou d'absolution, qui autorise le Pélerin à se présenter devant les Dieux. Ceux à qui l'âge, ou les infirmités, ou les occupations ne permettent pas de faire le *Sanga* eux-mêmes, doivent au moins se munir de ces *Ofarays* d'Iſie.

Quelque nécessaire que soit ce Pélerinage pour s'acquérir la réputation d'homme de bien, & de compatriote zélé, beaucoup de gens, même des *Sintos*, ne manquent pas de prétextes pour l'éviter. Plusieurs Japonois se tiennent aux Indulgences annuelles des Prêtres du lieu où ils habitent ; & si malgré cela ils sentent quelques remords dans leur Conscience, ils tachent de la calmer avec le secours des *Ofarays* d'Iſie. L'acquisition n'en est pas fort difficile, puisqu'il s'en répand tous les ans un nombre très-considérable dans toutes les Provinces de l'Empire.

Outre cela le *Sanga* peut se faire par Procureur. C'est ainsi que le font les grands Seigneurs du Japon, & les Rois tributaires de la Monarchie. L'Empereur s'acquitter de ce devoir par une Ambassade qu'il envoie tous les ans à la Pagode d'Iſie. Pour ce qui est de ceux qui font le Pélerinage en personne, les moins aisés vont à pied, le petit peuple mendie le long des chemins. Ils ont ordinairement un bourdon de Pélerin à la main, & à la ceinture, un vase qui leur sert à boire & à recevoir les charités qu'on leur donne. Ces Pélerins portent des chapeaux tissus de roseaux. Les bords de ces chapeaux, qui sont extrêmement grands, leur servent à écrire leurs noms, & celui de leur naissance, ou de leur demeure, afin qu'en cas de mort, ou de quelque autre accident, on puisse reconnoître ces Pélerins, & les faire réclamer de

(a) Il semble encore qu'il y ait ici de la contradiction. Voyez la suite.

(b) Liv. III. Ch. 4.

(c) Ce qui signifie la dévotion de monter au Temple. *The ascent, or going up to the Temple.*

ceux à qui ils appartiennent. Les dévots qui reviennent de Pèlerinage, portent sur leurs habits ordinaires un petit vêtement blanc sans manches, avec leur nom brodé devant & derrière.

Dès qu'on se met en voiage pour le Sanga, ceux qui restent dans la maison des Pèlerins, pendent à l'entrée une corde, où l'on a entortillé du papier blanc. Ce papier sert à éloigner de la maison ceux qui sont actuellement dans l'*Ima*. *Ima* signifie le plus haut degré d'impureté où l'on puisse être. Si malheureusement une personne qui est dans l'*Ima*, s'avise d'entrer dans la maison du Pèlerin, celui-ci risque d'être exposé à de fâcheux accidens, & de faire de mauvais songes. Les crédules dévots assurent que tout cela se confirme par l'expérience. Il y a de semblables marques à l'entrée des Pagodes. Mais ces précautions ne suffisent pas encore, pour donner un heureux succès à la dévotion du Pèlerin: il doit lui-même vivre dans la plus exacte pureté pendant son voiage. Il doit fuir avec soin toute sorte d'impudicités, & s'abstenir même des devoirs du mariage. Ce n'est pas que les Dieux s'offensent de ces devoirs naturels & nécessaires: mais il seroit à craindre, qu'en s'acquittant de ces devoirs, le dévot ne se trouvât occupé en même-tems de la sainteté du Sanga. Il arriveroit alors, que des pensées tout-à-fait charnelles détruiroient les spirituelles: peut-être aussi il se feroit un mélange impur & bizarre des unes avec les autres. Les Prêtres & les Moines Sintoïstes citent à leurs fidèles divers exemples funestes de ceux qui n'ayant pu résister aux légitimes devoirs du Mariage, n'ont pu éviter aussi de profaner en même-tems la dévotion du Sanga.

Le Pèlerin étant arrivé à *Isie* va se rendre chez le Prêtre à qui il est adressé, ou qu'il juge à propos de choisir pour son Directeur; il loge chez lui tout le tems de son séjour à *Isie*, & le paie des aumônes qu'il a amassées, quand il n'a pas par lui-même les moyens de le satisfaire. Ce Prêtre le conduit aux Pagodes, ou l'y fait conduire par quelqu'un de ses Ministres. On lui montre avec dévotion les Pagodes, & les Dieux à qui elles sont consacrées; on lui nomme tous ces Dieux. Les plus dévots commencent leur pieuse course par les deux Temples voisins du *Fongu*, (c'est le nom du Temple de *Tensio-Dai-sin*) & visitent chemin faisant les (*) petites Chapelles, qui environnent ces Temples. Après la vifitation des deux Temples & de leurs Chapelles, ils se rendent à une caverne qu'on a nommée le *Pais* ou la Région des Dieux, parce que *Tensio-Dai-sin* s'étant retiré dans cette caverne, priva par son absence le Soleil & les Astres de leur lumière, & répandit les ténèbres dans tout l'Univers, pour lui montrer, qu'il est lui seul l'Être Suprême & la source de la lumière. Il y a proche de cette Caverne une Chapelle, dans laquelle on voit un Cami assis sur une vache. Le nom que les Japonois donnent au Cami signifie la *représentation*, ou plutôt l'*emblème du Soleil*. Le Pèlerin fait ses dévotions dans la Chapelle, après les avoir faites à la Caverne de *Tensio-Dai-sin*. Cette dévotion finit par des aumônes que le dévot fait aux Prêtres de ces saints Lieux.

Après cela on conduit le Pèlerin au Temple de *Tensio-Dai-sin*; & c'est à ce Dieu qu'il développe tous les secrets de son cœur. Tout ce qui a précédé est fort méritoire: mais ce n'est pourtant que le préliminaire de la véritable dévotion que l'on doit à *Tensio-Dai-sin*, Image de l'Être Suprême, mais défigurée par les fables que les Prêtres ont tirées de ses Légendes. Enfin lorsque le dévot est prêt à s'en retourner, le Prêtre lui fait présenter d'un *Ofaray*. Nous en avons parlé déjà, mais sans le décrire. L'*Ofaray* est une boîte de bois assez mince, à peu près carrée, excepté qu'elle est plus longue que large. Cette boîte est pleine de petites buchettes, entre lesquelles il y en a d'enveloppées dans du papier blanc, symbole de la pureté du cœur, comme nous l'avons dit plus haut. On lit sur un des côtés de la boîte ces deux mots, *Dai-singu*, écrits en gros caractères; & sur le côté opposé le nom du Prêtre, avec le surnom ou l'épithète de *Taiju*, ce qui signifie *Messager des Dieux*. Le Pèlerin, après avoir reçu ce petit trésor avec tout le respect possible, l'attache d'ordinaire sous les bords de devant de son chapeau, en sorte que l'*Ofaray* est justement sur son front. Sous l'autre bord il attache une autre boîte, ou un peu de paille, pour faire en quelque manière le contre-poids de cet *Ofaray*. Et les Prêtres qui le donnent, & les dévots qui le reçoivent, lui attribuent des vertus extraordinaires; mais avec des vûes bien différentes. Quoiqu'il en soit, ces vertus ne vont pas au delà d'un an. On conserve pourtant cet *Ofaray*; & pour marque de l'estime qu'on en fait encore, on le met sur une tablette dans le principal appartement de la maison. Quelquefois on le met au-dessus de la porte de la rue, sous un petit auvent fait exprès. On en voit dans le creux de quelque arbre les *Ofarays* des morts, & ceux qu'on trouve dans la rue ou dans un chemin. C'est ici qu'il faudroit parler du trafic que les Prêtres font de ces *Ofarays*, sur tout le premier jour de l'année, qui est le

(*) *Atsû* en Japonois peut se traduire par *Chapelle*.



jour le plus solennel des Japonois: mais il suffit de dire qu'ils sçavent fort bien profiter des belles dispositions où l'on se trouve dans un jour si remarquable.

Il ne faut pas finir ce long article sans apprendre au Lecteur comment ils expriment l'idée qu'ils ont de l'Origine de la nature. « Au commencement de l'ouverture de toutes choses un Cahus étoit flottant, comme les poissons qui nagent dans l'eau. De ce Cahus » sortit quelque chose comme une (a) épine. Cette épine, qui étoit susceptible de mouvement & de changement, devint une ame ou un esprit. » Le Pere Charlevoix qui rapporte aussi ce même article de la Théologie, ou plutôt de la Cosmogonie des Japonois, ajoute à ces dernières paroles, que l'Esprit en quoi s'étoit métamorphosée cette épine, s'appelloit *Kuni Toko dat sij nomikotto*. Dans ces absurdités on reconnoît pourtant quelque chose d'original, que tous les Peuples ont copié d'une manière assez uniforme: sur quoi on peut consulter les Théogonies des Anciens peuples, rapportées d'après *Sanconiaton, Béruse, &c.* par l'Auteur de la Mythologie & des Fables expliquées par l'Histoire (b). Quoiqu'il en soit, ce point de doctrine est le dernier article de leur Théologie, & celui qu'ils tiennent le plus caché.

La Secte ou Religion de Budfdo est venue des Indes au Japon. Nous avons dit quelque chose des progrès que fit cette nouvelle Religion, & du Schisme qu'elle causa parmi les Sintos, dont une partie s'attacha rigidement au Sintoïsme, & l'autre plus commode trouva le secret d'allier les opinions des Budfdoïstes à la Doctrine des Sintoïstes. On dit que Budfdo peut signifier à la lettre la (c) voie des Idoles étrangères, c'est-à-dire la manière de les adorer. Il y a apparence que le Fondateur de cette Secte est le même que Budhu, Siaca, ou Xequia, Sommonacodom &c. Les Japonois le disent originaire du païs, où il est adoré sous le nom de Budhu & de Sommonacodom, & le font naître pendant le regne d'un Empereur de la Chine, qui vivoit environ mille ans avant Jesus-Christ. Sans nous embarrasser ici du véritable nom de ce Fondateur du Budfdoïsme, ni s'il est le même que ceux dont nous venons de parler, nous l'appellerons toujours Siaca, pour nous conformer à Kaempfer. Le Lecteur va trouver ici des répétitions: mais elles sont nécessaires pour le mettre au fait de l'état de cette Secte au Japon.

Siaca étoit fils d'un Roi (d) de Ceilan. Agé de dix-neuf ans, il abandonna les grandeurs du monde avec sa femme & un fils unique, pour se faire disciple d'un fameux Hermite. Sous un tel Maître, il fit des progrès considérables dans la contemplation; & pour se mieux détacher des sens, il s'allujettit à une posture, qui, selon les Sectateurs de Siaca, met l'esprit dans une méditation si profonde, qu'il rentre, pour ainsi dire, en lui-même, & se replie dans ses pensées. Il faut s'exprimer ainsi, pour pouvoir rendre la force des expressions de ces Enthousiastes. Voici quelle étoit cette posture. Siaca s'assoit les jambes croisées sous lui, les mains l'une sur l'autre dans son sein, de telle manière que les deux pouces se touchoient par leurs deux extrémités. On se seroit attendu à quelque chose de plus incommode. C'est pourtant dans une telle attitude, que les Vérités Divines se révélèrent à ce Fanatique; qu'il pénétra dans les mystères les plus secrets de la Religion; qu'il découvrit l'existence des Cieux & des Enfers; qu'il apprit l'état des ames après cette vie; & toutes leurs transigrations; les peines & les récompenses futures; le pouvoir des Dieux & leur Providence, &c. Il bâtit le système de sa Doctrine sur cette révélation; & ce fut cette Doctrine qu'il enseigna dans la suite à ses disciples. La voici plus en détail.

Les ames des hommes & des bêtes sont également immortelles, & d'une même substance. Toute leur différence consiste dans le corps qu'elles occupent. Lorsque les ames sortent d'un corps humain, elles vont dans un séjour heureux ou dans un séjour malheureux, pour y être récompensées ou punies, selon qu'elles le sont gouvernées dans ce corps. Ce séjour heureux s'appelle d'un nom qui signifie *Lieu des plaisirs éternels*. Quoiqu'il y ait divers degrés de plaisirs dans ce Paradis, & que l'on n'y soit récompensé qu'à proportion de ses mérites, tout le monde y est si content, que chacun s'y trouve plus heureux que son voisin, & ne souhaite autre chose que de posséder éternellement la félicité dont il jouit. *Amida* régit dans ce Paradis. Il est le Protecteur des ames humaines, le Pere & le Dieu de celles qui viennent prendre part aux délices de ce Paradis, le Sauveur

(a) *Prickle*. Ceterne en Anglois signifie aussi *pariem quam Petronius sexum vocat*.

(b) *Tom. 1, Liv. II.*

(c) *The vray of foreign Idols, Budhu, Budfdo & Pont* ne font qu'un même mot prononcé différemment, & qui signifie *Idole*; mais on le donne par

excellence à une Divinité particulière.

(d) *Roi de Magarrakokf*, dans le *Tensick, Tensick*, dit Kaempfer, veut dire pais des Cieux. Les Japonois donnent ce nom à la côte de *Malabar* & de *Coromandel*, à *Ceilan*, au Royaume de *Siam*, &c.

veur & le Médiateur des hommes. C'est par sa médiation que les hommes sont absous de leurs péchés, & qu'ils se rendent dignes des félicités éternelles.

Vivre en véritable homme de bien, ne rien faire de contraire aux commandemens de Siaka ; voilà les deux points essentiels pour se rendre agréable à Amida. Ces commandemens de Siaka consistent dans les cinq articles reçus chez les Siamois & leurs voisins. Dans la suite ces cinq commandemens furent divisés en dix pour mieux en développer le sens, ou plutôt pour en étendre la pratique à plus d'objets, que Siaka n'avoit eu en vue. D'autres plus subtils ajoutèrent des subdivisions à la première ; & l'on fit si bien, que les dix articles se multiplièrent jusqu'à cinq cens. C'est ainsi que chez des peuples à portée de pratiquer plus exactement les devoirs de la morale, & de s'instruire infiniment mieux que les Japonois, de tout ce qui étoit nécessaire, la subtilité a souvent obscurci des connoissances très-simples. Cela s'est fait avec le secours des Gloses, des Paraphrases & des Commentaires. De-là les Disputes que le feu même n'a pu arrêter. Mais ne touchons pas à une matière si délicate : il est plus sûr de ne parler que des Japonois. La pratique des cinq cens articles est trop étendue pour n'être pas difficile. Peu de gens sont en état de passer par toutes les épreuves qu'ils préfèrent. Il faut aspirer au plus haut degré de sainteté, pour pouvoir se résoudre à les pratiquer avec constance, pour soutenir la dureté de la discipline qu'ils ordonnent, & les mortifications auxquelles ils allouent les fidèles de la Secte.

De même qu'il y a des degrés de plaisirs dans le Paradis, il y a des degrés de peines dans les Enfers. *Jemta* est le Juge des méchans, & celui qui gouverne dans ce séjour de misère. Il voit dans un grand miroir toutes les actions les plus cachées des hommes ; mais quoiqu'il soit d'une severité presque inexorable, si les Prêtres implorent l'intercession d'Amida pour le criminel, si les parens du défunt contribuent à l'efficacité des prières par leurs offrandes, Amida sollicite si vivement ce Juge severe, qu'il relâche les peines du criminel, & souvent même le renvoie dans le monde avant que le terme de la sentence soit expiré.

Après que les ames ont expié leurs crimes dans les Enfers par les peines que *Jemta* leur a infligées, elles retournent dans ce monde, pour y animer les corps des animaux immondes, conformément aux mauvaises inclinations qui les ont séduites lorsqu'elles animoient des corps humains. Par exemple, l'une va loger dans un crapaud ; l'autre dans un serpent, &c. De ces animaux immondes elles passent en d'autres moins méprisables : insensiblement elles reviennent dans des corps humains ; & si elles ne s'y conduisent pas mieux qu'auparavant, elles s'exposent à de nouvelles misères.

Après la mort de Siaka, deux de ses principaux disciples firent un recueil de ses sentences, & de tout ce qu'ils trouverent écrit de sa main sur des feuilles d'arbre. Ils en composèrent un seul Livre, que les Japonois appellent par excellence *Kio*, c'est-à-dire, *le Livre*. On l'appelle aussi *Foke-kio*, c'est-à-dire *le Livre des fleurs excellentes*. Les deux compilateurs des écrits de Siaka ont été honorés de l'Apothéose ; & on les voit ordinairement dans les Temples de leur Maître, l'un à sa droite & l'autre à sa gauche.

Selon la supputation de la Chronologie Japonoise réduite à la notre, la doctrine de Siaka fut portée au Japon l'an 63. de Jésus-Christ. Celui qui l'introduisit obtint d'abord la permission de bâtir une Pagode en son honneur. Si le Budéisme trouva des dispositions favorables dans le Sintoïsme, & sçut profiter des Disputes qui commençoient de s'élever dans une Religion qui avoit dégénéré de son ancienne simplicité, il rencontra d'un autre côté de grandes oppositions dans la doctrine de Confucius. Sa Philosophie étoit déjà si bien établie au Japon, qu'elle fut en état de disputer long-tems le terrain au Budéisme, qui ne le gagna que pie à pie. On marque les grands progrès de celui-ci vers l'an 518. de Jésus-Christ. Ce fut alors qu'un certain *Darma* vint des Indes au Japon, avec des caractères propres à surprendre les peuples, & à leur persuader la vérité de sa Million. La réputation qu'il s'étoit acquise par sa prétendue sainteté, sa vie austère, sa dévotion, & son attachement continué à la contemplation, qui étoit tel, qu'un jour il se coupa les paupières, parce qu'il avoit eu le malheur de s'endormir dans le fort de sa méditation ; tout cela lui attira bien-tôt une foule d'admirateurs. Il confirma par ces apparences de vertu tout ce que le Budéisme enseigne sur le Culte des Idoles, & sur l'Immortalité de l'Amé, &c. Des caractères si trompeurs ne suffisoient pas encore à l'établissement de cette Doctrine. Il lui falloit des Miracles. Une Image d'Amida se transporta, dit-on, miraculeusement de (a) *Faku-fay* dans une Province du Japon, & s'y montra couronnée de rayons. On lui bâtit un Temple, qui est encore aujourd'hui l'un des plus fameux de l'Empire ; & Amida s'y rendit célèbre par ses Miracles.

(a) La Corée ou la Chine.

Un nouveau Millionaire du Budfoisme parut quelque tems après. Ce fut *Sotoktai*; dont la naissance fut précédée & accompagnée de prodiges. Une voix, qu'il se fit entendre à la mere de ce faux Prophète, pendant son sommeil, annonça qu'il devoit naître (ou plutôt renaître) pour enseigner les Nations. Sotoktai fut conçu dans ce moment même, & on assure qu'il parla le huitième mois de la grossesse de sa mere. Laissons les autres merveilles de sa vie. On dit que ces premières circonstances ont été copiées de la vie de J. C. ou de S. Jean Baptiste son Précurseur. Ce Sotoktai n'avoit que quatre ans, lorsqu'il reçut miraculeusement les Reliques de Siaka. Un Millionaire de cette importance étendit heureusement la doctrine de son Maître : les Prêtres & les Moines, Sectateurs de Siaka, accoururent de tous côtés au Japon ; & l'on vit les Idoles & leurs Sculpteurs, les Pagodes, les pieuses inventions se multiplier à la gloire de cette superstition. La Chronologie Japonoise, que Kaëmpfer a extraite du livre d'un Japonois, rapporte les miracles que les Dieux du Budfoisme opéroient de tems en tems, pour réchauffer le zèle de leurs dévots. N'oublions pas les apparitions des Dieux mêmes ; elles se trouvent dans cette Chronologie.

On prétend que la Religion de *Siuto* est plutôt une espèce d'Athéisme, qu'une Religion. *Siuto*, dit Kaëmpfer, veut dire la méthode des Philosophes. Ceux qui sont de cette Secte ne pratiquent aucun Culte religieux. La satisfaction intérieure, que la vertu donne à ceux qui la suivent pour elle-même, est, selon eux, le plus haut degré de perfection de l'homme, & la suprême félicité. Nous sommes obligés d'être vertueux, parce que nous sommes nés raisonnables. La vertu seule nous distingue des brutes ; mais avec ces belles maximes, ils ne veulent reconnoître, ni peines, ni récompenses après cette vie. Kaëmpfer veut (a) que Confucius soit regardé comme le Fondateur de cette Secte, qui est à peu près celle des Lettrés de la Chine. Les points que la Doctrine de *Siuto* enseigne, se réduisent à vivre en homme de bien, à rendre justice à chacun, à être civil & poli, à bien gouverner l'Etat, à faire en sorte qu'on ait le cœur net & la conscience pure. On voit par-là que les *Siutos* ne diffèrent pas des Chinois, Sectateurs de Confucius.

Ils rejettent la Métempsychose ; mais ils croient que l'Âme du Monde, c'est-à-dire, un Esprit universel, qui se répand dans toutes les parties de l'Univers, qui les anime, qui les pénètre, reçoit, ou pour mieux dire, retire à lui toutes les âmes des Êtres vivans, à peu près comme la mer reçoit les eaux des Fleuves & des Rivières. Cette Âme universelle envoie les âmes particulières dans les corps, auxquels elle a jugé à propos de les destiner. Cela revient toujours à une espèce de Métempsychose ; mais il est à présumer que ces Philosophes appellent Âme du Monde, l'Être Suprême, le premier Moteur de la matière, dont ils n'ont que des idées confuses, ou imparfaites. Cet Être dispose de toutes les âmes ; il les envoie, il les retire, quand il lui plaît. Les plus raisonnables d'entre ces *Siutos* admettent une Intelligence spirituelle, qui n'est pas l'Auteur de la Nature, mais qui la gouverne seulement. Ils croient l'éternité du monde, & que tout a été produit par les Élémens, selon la doctrine des Chinois.

Nous avons dit que ces *Siutos* n'ont point de Culte Religieux ; aussi n'ont-ils ni Fêtes, ni Temples ; mais ils se conforment aux usages de Religion reçus dans l'Empire, peut-être afin de ne pas se rendre suspects à l'Etat par une Irreligion trop déclarée. Nous ne voulons pas nous servir du terme d'Athéisme, parce que, malgré l'absurdité que l'on reconnoît dans les principes de ces *Siutos*, & les contradictions qu'on y trouve, il ne paroît pas qu'ils méritent de porter à tous égards le nom odieux d'Athées. Cette *noncroiance*, pour ainsi dire, est si contraire à la dignité de l'homme, & aux lumières de la Raison, qu'il n'est point d'homme, dont le cœur ne démente la bouche, quelque force qu'il tâche de donner à ses preuves. Des gens si attachés aux devoirs de la Morale, seroient-ils traités d'Athées sans restriction ? Ils ne vont pas si loin que leurs dogmes. Mais tout cela soit dit en passant. Il seroit à craindre que le défaut de preuves exactes ne donnât un air de déclamation à tout ce que nous disons sur leur compte. D'ailleurs il ne nous appartient pas de dogmatiser ici sur l'existence d'un Être Suprême immatériel, sans coëxistence d'autres Êtres indépendans, & Créateur d'un Monde, dont la durée est bornée & dépendante de cet Être ; trois points généralement contestés par toutes les Sectes des Indes.

Voici donc ce que ces *Siutos* pratiquent. Ils honorent leurs Ancêtres à la manière des Chinois Lettrés ; mais ils révèrent les Dieux du País, par politique, ainsi que nous venons de le dire. Et comme la pratique exacte de la vertu, l'intégrité de la conscience, & les devoirs naturels sont tout l'essentiel de leur Morale, & que de si beaux principes semblent les approcher du Christianisme ; après la destruction de celui-ci, on ordonna

(a) Parce qu'il enseigne le premier, que le souverain bien consiste dans la pratique de la vertu.

aux Siutos de se ranger au moins extérieurement sous la bannière de l'Idolâtrie, & d'établir chacun chez soi un Dieu tutelaire, avec un vase rempli de fleurs, & des parfums devant lui, à la façon du Païs. Le Christianisme avoit résisté à l'hipocrisie; il n'en fut pas ainsi de la Secte des Siutos. Elle obéit aux ordres du Souverain. Les Siutos, dit Kaëmpfer, choisissent ordinairement pour leur Dieu, *Quannou*, ou Amida. Ces Dieux tutelaires ou domestiques, qui sont placés derrière le foyer, selon l'usage Japonois, & celui de divers autres Peuples, ressemblent fort aux *Lares* & aux *Pénates* des anciens Païens. On voit aussi dans toutes les Ecoles des Siutos l'image de Confucius.

La destruction du Christianisme a si bien causé la décadence de la Secte de Siuto, qu'à peine on ose lire aujourd'hui les Livres de ses principaux Philosophes. Ce n'est pas seulement une prétendue ressemblance avec le Christianisme, qui fait son crime. Cet usage de la raison qu'elle enseigne à ses Disciples; cette raison qui leur fait voir la folie des systèmes établis, & la fourberie des Prêtres; voilà ce qui a rendu la Secte odieuse & criminelle. Kaëmpfer rapporte l'histoire d'un Prince tributaire du Japon, lequel voulant faire revivre dans ses Etats la Doctrine de Confucius, invita tout ce qu'il put trouver d'habiles gens, à venir s'établir sous sa domination. Ses vues étoient d'exercer & de développer la raison de ses Sujets. Cette raison développée vit des abus & des faussetés. La superstition trembla; ses supôts sentirent diminuer leurs revenus. Le Prince fut dénoncé à l'Empereur; & pour sauver sa vie, il fut obligé d'abdiquer le Gouvernement entre les mains de son fils. Après cela ne doit-on pas savoir bon gré à quelques Etats, d'avoir banni de chez eux la plus grande partie des Sciences? Un débauché vaut infiniment mieux entre les mains d'un Bonze, ou d'un Derviche, &c. qu'un homme qui veut raisonner. Le premier se rend ordinairement par foiblesse; l'autre ne veut se rendre que sur des assurances solides, dont la force lui ôte les moyens de répliquer. Il veut l'évidence dans les raisons, qui lui demandent sa conviction.

CHAPITRE II.

Dieux des Japonois; leurs Pagodes, &c.

LE prodigieux & le merveilleux préparés avec artifice & avec subtilité par les Prêtres des Idolâtres, & leurs supôts, furent les fondemens de leur superstition. Tout l'édifice s'étoit élevé d'une manière bizarre & déraisonnable. Chacun en convenoit; cependant il étoit dangereux de l'attaquer. D'un côté cet édifice étoit défendu par les Loix Civiles & par la politique des hommes; il l'étoit de l'autre par leur ignorance & par certaines liaisons difficiles à connoître, qui l'attachoient pourtant encore à quelque chose de vrai. C'est en vertu de ces liaisons, qu'on a si souvent entrepris de justifier les moyens que les auteurs de la superstition emploient pour la défendre. Ils se prévalent sans cesse de cette connexion presque imperceptible, qu'elle a eue avec certaines vertus, & qui les autorise à crier, que ceux qui attaquent l'édifice sont les ennemis de l'Etat & de la Religion. Il faut avouer aussi, qu'il n'arrive que trop souvent, que ceux qui attaquent la superstition, vont beaucoup plus loin qu'ils ne devoient. Pour la ruiner, ils attaquent même ce vrai à quoi elle est restée unie, sous prétexte qu'il a été corrompu par la superstition.

De tous les Etats de l'Asie, il n'en est point où cette conduite ait été accompagnée de circonstances plus remarquables que dans le Japon. Il est aussi beaucoup plus dangereux d'y attaquer la superstition, qu'il ne l'est ailleurs. Le premier allât qu'il lui fallut soutenir lui fut donné par la doctrine de Confucius. Les coups furent dangereux; elle se défendit pourtant in'squ'à l'obliger elle-même, parce que les coups étoient hors des règles. Bien loin d'en être détruite, la superstition, qui n'avoit été qu'ébranlée, ne se ratêrmit que mieux dans la suite. Le Christianisme l'auroit ruinée, s'il y avoit eu plus d'union & plus d'humanité dans la conduite de ceux qui donnoient l'allât. Elle se fit jour au milieu de ses nouveaux ennemis; & ce qui est surprenant, elle détruisit sans ressource ceux qui avoient en main tous les moyens nécessaires pour la détruire elle-même. Le souvenir d'une Religion si terrible aux Japonois, fait encore trembler le Japon. On y célèbre toutes les ans ce qu'on y appelle le (4) *Jesumi*, en haine du Christianisme. Ce *Jesumi* consiste à obliger les

(4) *L'Action de fouler aux pieds les Images, Figure treading.* Kaëmpfer Liv. IV, Ch. 3.

gens de fouler aux pieds un Crucifix, & l'Image de la sainte Vierge mere du Sauveur, ou celles de quelqu'autre Saint du Christianisme. Cette odieuse cérémonie est pratiquée de la manière suivante. Vers la fin de l'année, les Officiers Inquisiteurs du Japon vont de maison en maison prendre le nom des habitans ; après quoi l'on fait comparoître l'un après l'autre tous ceux d'une même maison, sans distinction d'âge, ni de rang, & on les oblige de fouler aux pieds un Crucifix de fonte, & l'Image de la sainte Vierge, pour montrer qu'ils ne sont pas Chrétiens. Les Inquisiteurs font entre eux la même cérémonie après tous les autres, & se rendent mutuellement le témoignage nécessaire à ces preuves de leur aversion pour la Religion Chrétienne. A l'égard des particuliers, la liste de chaque famille est scellée d'un sceau de ces Officiers, & envoyée au Gouverneur. Kaëmpfer ajoute, que cette pratique n'a lieu qu'à *Nangasaki*, dans le district d'*Omura*, & dans la Province de *Bungo*, oit le Christianisme s'étoit beaucoup plus répandu qu'ailleurs.

Les soupçons de l'Inquisition vont plus loin encore. Comme les Japonois ne pouvoient ignorer long-tems les progrès que le Christianisme faisoit à la Chine, ils craignoient que, sous prétexte de commerce, les Chinois qui négocioient au Japon, (ou des Missionnaires Chrétiens en habit Chinois) n'essayaient de rétablir la Religion Chrétienne. (a) Ces soupçons firent traiter les Chinois comme on traite les Négocians Hollandois, que les Japonois tiennent dans une espèce de prison à *Desima*, sans qu'il soit permis à ces Hollandois, dont les Japonois n'ignorent pas le Christianisme, d'y donner aucun signe extérieur de leur Religion. Les dévians Japonois ne purent se résoudre à traiter les Chinois plus doucement ; ils furent enfermés & gardés à vie comme les Hollandois. L'Inquisition examine soigneusement leurs livres ; & il ne leur est permis d'en vendre au Japon, qu'après que deux Censeurs, l'un Ecclésiastique, l'autre Séculier de la Secte de *Siuros*, les ont examinés dièment.

C'est avec des précautions si exactes, que la Religion dominante se maintient contre celles qui pourroient lui nuire. (b) On peut juger du pouvoir de l'Idolâtrie, par le nombre des Temples qu'on a bâtis dans cet Empire, & par celui des Ministres qui les desservent, puisqu'aux environs de *Meaco* l'on compte jusqu'à 3893. (c) *Tiras*, & 2127 (d) *Mias*, ces derniers desservis par 9003. *Neget*, qui sont un Ordre de Prêtres Séculiers, outre 6073. *Jammabos*; les *Tiras* desservis par 37093 Prêtres. Le nombre des Ecclésiastiques, selon la liste donnée par Kaëmpfer, passe pour *Meaco* seule 52000. personnes.

Les Temples sont généralement bâtis en des endroits élevés, suivant l'usage ancien de presque tous les Peuples: du moins il faut observer de les bâtir sur un terrain pur, & loin des lieux exposés à l'impureté; en cela ils sont plus soigneux que les Chrétiens, qui n'y regardent pas de si près, puisqu'il est assez ordinaire chez nous que les lieux saints soient environnés d'immondices. A la beauté du terrain, & à la gaieté qu'inspire une vue riante, telle qu'on l'a en des endroits élevés, il faut ajouter qu'on trouve toujours un ruisseau & un bocage près de ces Temples. Les Prêtres disent que les Dieux aiment un séjour riant. Ils devoient ajouter, qu'ils l'aiment autant que leurs Dieux, & que cela est si fort attaché à leur caractère, qu'on accuse partout les gens d'Eglise, tant Séculiers que Réguliers, de choisir le plus agréable terrain & l'air le plus pur. Ajoutez-y la liberté de participer aux biens temporels, pour récompense de ceux qu'ils donnent. Voilà leur bonheur.

Il n'y a pas toujours des Idoles dans ces *Mias*. Lorsqu'il y en a, elles sont posées sur un Autel au milieu du Temple. L'Idole a devant elle un Lustre orné de chandelles parfumées. Pour bâtir un *Mia*, l'on choisit les plus beaux sapins. Une belle & large allée conduit au *Mia*; & l'on entre dans cette allée par un Portail assez beau, sur lequel est écrit en gros caractères d'or, le nom du Dieu (e) à qui le *Mia* est dédié. L'allée conduit à ce Temple, dont la simplicité a lieu de surprendre, puisque ce n'est d'ordinaire qu'un chétif bâtiment de bois fort bas, & pour ainsi dire, englouti au milieu des arbres & des buissons qui l'environnent. Nous avons déjà dit, que l'on ne voit dans ce *Mia* qu'un miroir, dont ils font le symbole de la Divinité, & du papier blanc découpé, qui l'est de la pureté du cœur. La Porte & le Portail sont ornés aussi de papier blanc. Celui qui vient faire ses dévotions à l'Idole n'entre pas dans son Temple: il se tient dehors ; & en lui adressant ses vœux, il regarde dans le Temple de l'Idole par une fenêtre grillée. Autour du Temple règne presque toujours un échafaudage de bois, tel qu'on le voit à la Pagode de *Tensio*. Kaëmpfer, ou celui qui a traduit les Ma-

(a) Kaëmpfer, ubi sup. Liv. IV. Ch. 9.

(b) Kaëmpfer Liv. V. Ch. 3.

(c) C'est le nom des Pagodes de la Religion de *Budfo*.

(d) C'est le nom Japonois, qui revient aussi à Temple ou Pagode.

(e) Le *Kami*.

San-
onie est
eurs du
on fait
d'âge,
age de
out en-
le té-
me. A
liciers,
Nanga-
me s'é-

e pou-
ls crai-
n, (ou
Chrè-
gocians
us qu'il
me, d'y
rent le
à vué
ne leur
stique,

contre
e nom-
deller-
) *Mias*
, outre
tiques,

ancien
pur, &
us, qui
x saints
ire une
oujours
ainent
& que
e, tant
utez-y
onment.

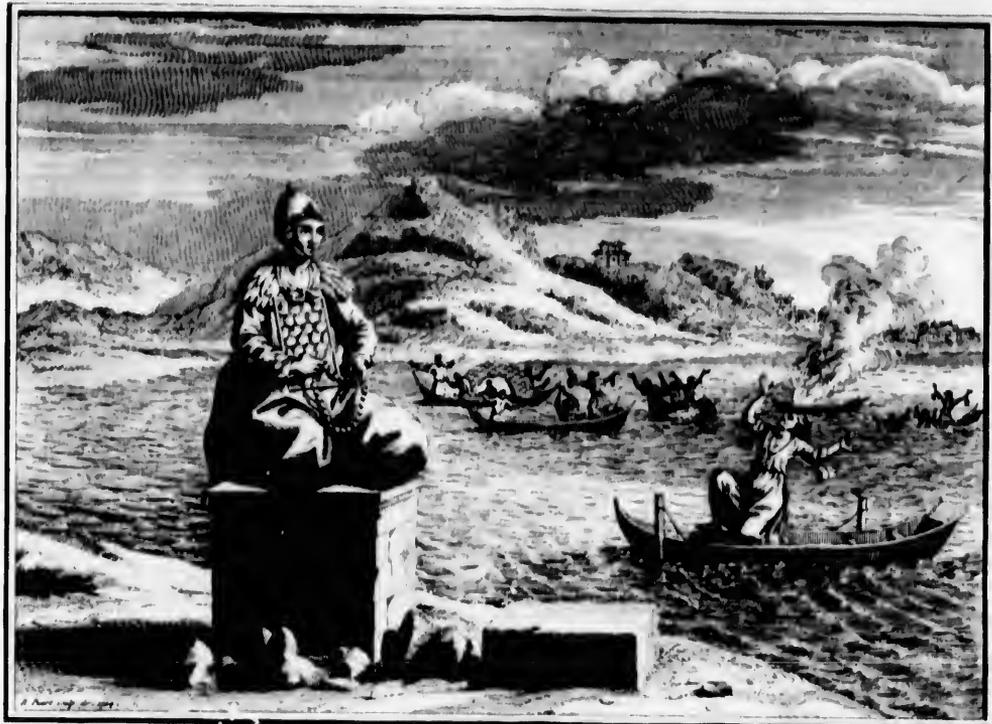
tées sur
ndelles
& large
sur le-
L'allée
d'ordi-
en des
it dans
ne dé-
papier
e: il se
ole par
age de
es Ma-
nuscrits
ent aulli



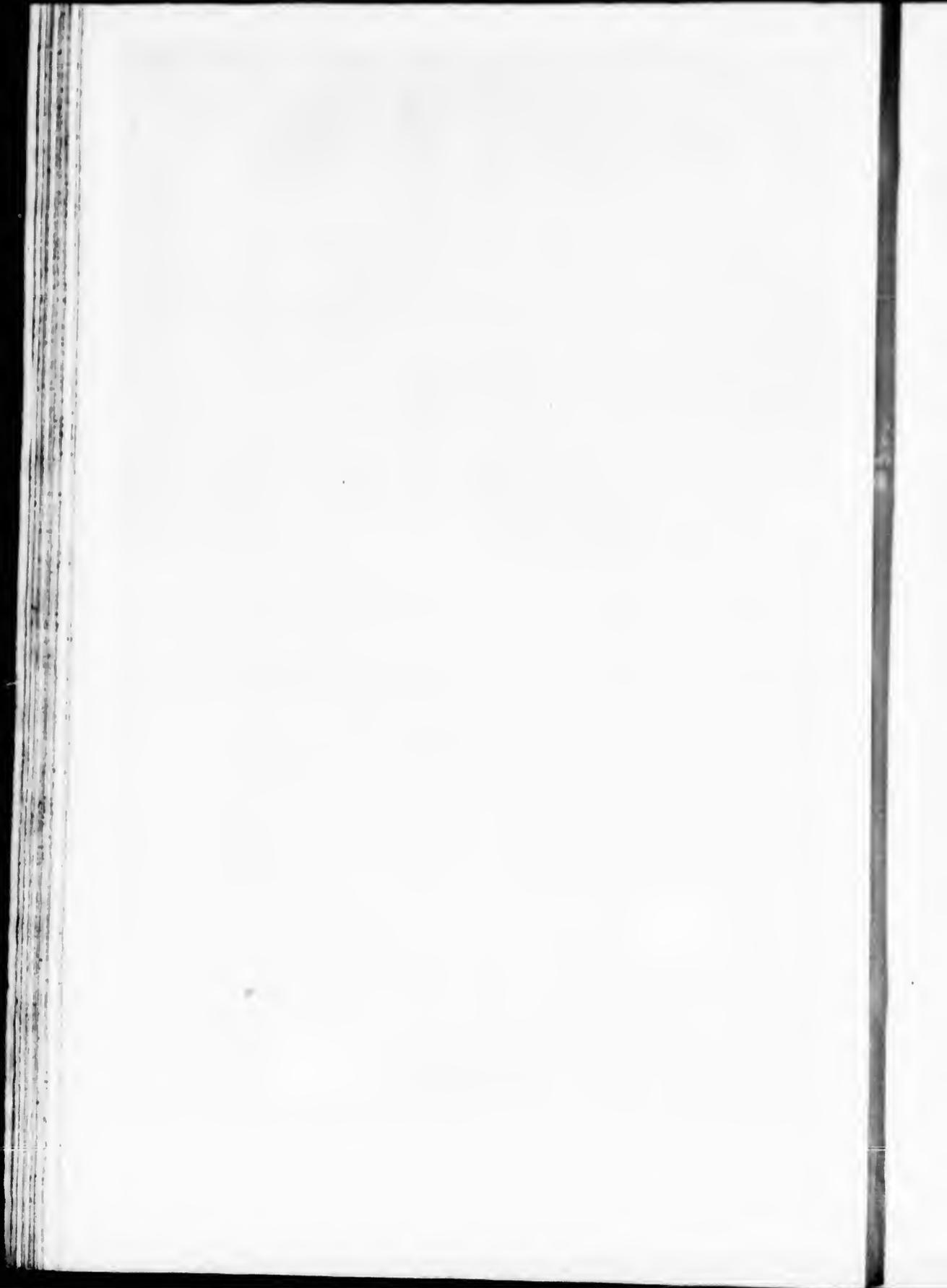
TIEDRAIK DIVINITÉ du JAPON.



AMIDA DIVINITÉ du JAPON.



Autre représentation d'AMIDA, et diverses manières de se VOYER à son honneur.



infectés que ce Voïageur a laissés sur le Japon, donne le nom de Galerie à cet échafaudage.

Le mot de *Mia*, dont les Japonois se servent pour nommer leurs Temples, signifie la demeure des *Camis*, ou des ames immortelles; mais ce nom ne convient qu'au Temple proprement dit. Quand on y comprend toutes les dépendances du Temple, on le nomme *Jafiro*. Les Ames ou les Génies qu'on y adore, & que l'on appelle généralement du nom de *Camis*, portent aussi celui de *Sin* & de *Forage*. Ceci nous conduit naturellement à la description des Dieux du Japon. Nous renvoyons ce qui reste à dire des Temples à l'article de ceux qui les desservent.

Les carrefours & les grands chemins sont toujours honorés de la présence de quelque Idole, soit que cela se pratique pour exciter des mouvemens de dévotion dans l'ame du Voïageur, ou seulement pour défendre le lieu où elle préside, & le maintenir sous sa protection. On voit de pareilles Idoles près des ponts & aux environs des Temples, des Chapelles & des Couvens. On vend au peuple des desseins & des images d'Idoles. Les desseins sont ordinairement sur une feuille de papier, ou sur une demi-feuille. On les colle comme une affiche sur les portes des Villes & des Bâtimens publics, ou sur des poteaux au coin des ports & des rues; mais les passans ne sont jamais forcés de se prosterner, ni à fléchir le genou devant ces Images. On voit généralement sur les portes des maisons une Image des Dieux domestiques & tutélaires de la famille. (a) *Giouan* est l'Idole que l'on voit le plus souvent représentée dans ces Images. On nomme aussi ce Dieu *God-suten-oo*, ce qui signifie à la lettre le Prince des Cieux à la tête de buff. Les Japonois lui attribuent le pouvoir de garantir des maladies, sur-tout de la petite vérole, & des autres accidens de la vie. D'autres plus superstitieux encore, ou pour mieux dire, plus extravagans, s'imaginent qu'ils se porteront toujours bien, & qu'ils seront constamment heureux, pourvu que l'entrée de leur logis soit ornée de l'Image presque monstrueuse d'un Sauvage de *Jesso* tout couvert de poil, & armé d'un sabre, qu'il tient à deux mains, & avec lequel, disent-ils, le Sauvage défend l'entrée aux maladies & aux accidens. Quelquefois la porte est gardée par la tête monstrueuse de quelque Diable, ou par la figure d'un Dragon affreux. Ce dernier usage se pratique aussi chez les Chinois. Quelquefois aussi l'on se contente de mettre en manière de feston autour de la porte, des rameaux de certains arbres, ou de l'*Hépatique*; souvent enfin ils mettent leurs Offrais au-dessus de l'entrée du logis; & tout cela revient peut-être aux *Amulettes* des Anciens, & aux *Talismans* des Arabes.

Tous les Dieux du Japon sont représentés d'une forme gigantesque ou monstrueuse, assis sur la fleur de la plante que les Botanistes appellent *Nymphes*, & les Japonois *Tarar*. La figure & l'attitude de ces Dieux & leur siège, s'il est permis de parler ainsi de la fleur sur laquelle on les représente, est généralement la même chez tous les Idolâtres des Indes & des Pays voisins. Les Idoles sont dorées, & ont la tête couronnée de rayons, comme nos Saints, ou d'une couronne, ou d'une guirlande, ou couverte d'une manière de mitre, ou d'un bonnet, ou d'un chapeau à la Chinoise.

Amida, que les Voïageurs appellent quelquefois *Omiso*, est le Dieu qui a soin des ames, qui les conserve, & qui les sauve des peines qu'elles méritent pour leurs péchés. C'est à ce Dieu que les dévots adressent le *Namanda*, prière jaculatoire composée de trois paroles, qui veulent dire, (b) *Bienheureux Amida, sauvez-nous*. On le voit ici représenté sur un Autel, & montré sur un cheval qui a sept têtes. Ces têtes hiéroglyphiques sont sept mille siècles; car chaque tête en représente un millier. Amida, au lieu d'une face humaine, a celle d'un chien, comme Amibis, & tient dans ses mains un cercle d'or, qu'il mord; on dirait que cela ressemble au cercle des Egyptiens qui représentait le tems. Du moins tout cela montre que ce Dieu est un emblème de la révolution des siècles, ou plutôt de l'éternité. Amida, tel qu'on le représente dans cette figure, est couvert d'un habillement très-riche, garni de perles & de pierreries. Quoique ce Dieu ne soit que le second dans cette Plaque, il est pourtant celui qui désigne le plus directement l'Être Suprême. C'est mal-à-propos que l'on a mis un certain *Tiedebaik* avant lui. *Tiedebaik* est une Idole (c) que les Ambassadeurs Hollandois virent à *Osacca*. Cette Idole couverte d'or & de pierreries, avoit la tête d'un sanglier; & cette tête étoit ornée d'une couronne d'or garnie de pierreries. Pour achever de la rendre monstrueuse, elle avoit quatre bras, l'un armé d'un sceptre, les mains des trois autres tenant un anneau, la tête d'un dragon, & une fleur. On voyoit sous ses pieds la figure hideuse d'un montre, qu'on peut avec raison appeler un Diable, à cause de sa difformité. Dans la Figure qui représente *Tiede-*

(a) Voy. en la figure vers la fin de cet article.

(b) *Nama, Amida, But.*

(c) *Ambassad. des Hollandois au Japon, in-folio.*

baik, & dans celle qui représente *Amida*, on voit les diverses manieres dont on les adore ; les offrandes & les parfums qu'on leur présente.

Amida, le Protecteur des ames, & leur Sauveur, est honoré d'une manière incomparablement plus méritoire par certains dévots, qui se sacrifient eux-mêmes à cette Idole en se noiant devant elle. Il y a de la diversité dans cette dévotion ; & pourquoy n'y en auroit-il pas ? Un dévot, qui croit avoir trouvé quelque chose de nouveau, s'imagine qu'en le pratiquant en l'honneur de son Dieu, il lui fera bien plus agréable qu'un autre dévot son émule. L'effet de cette opinion se fait sentir dans les paroles & dans les actions des (a) dévots de tout País. Le compilateur des Ambassades au Japon nous apprend, que sous prétexte de dévotion, un *Amis* de l'Espoir, des maux incurables & l'indigence, portent beaucoup de Japonois à se précipiter dans l'eau à l'honneur de ce Dieu *Amida*. Quoiqu'il en soit, la manière de se précipiter dans l'eau, consiste à se mettre dans un petit bateau fort propre, doré, & orné de pavillons de soie, où l'on s'attache des pierres aux jambes, au milieu du corps & au col : mais auparavant le dévoué saute & cabriole au son des *gongons* & des autres Instrumens de musique. Après cela il se jette la tête en bas dans la Riviere. Ces fanatiques sont accompagnés à la mort d'un nombreux cortège d'amis, de parens & de Bonzes. Le dévouement est précédé d'un prétendu entretien de deux jours entre le dévot & son Dieu. Donnons ici un trait d'érudition en passant. Les Anciens Germains avoient aussi des dévots, qu'on noioit de la même manière à l'honneur d'une de leurs Divinités.

Quelques-uns de ces Fanatiques Japonois se préparent un peu plus à loisir au dévouement qui doit les conduire au Paradis d'*Amida*. (b) Un d'eux déclame pendant quelques jours sur le mépris de la vie & des biens du Monde, afin d'engager les autres par la force de son Sermon à se dévouer comme lui. Le dernier jour de cette préparation, celui qui a fait le prédicateur exhorte encore une fois ses compagnons. Ils vont tous ensemble se rendre à la barque. On y boit ; on s'y réjouit ; & l'on se jette ensuite à la mer ou à la riviere avec les prieres dont on s'est muni, lesquelles conduisent bien plus vite les dévoués à leur Paradis. D'autres font un trou à la quille de leur barque, & se coulent à fond de cette maniere. Ce que nous disons ici du dévouement à *Amida*, est (c) par d'autres attribué au Dieu *Canon*, ou *Quanon*, ou *Quanonon* : mais il y a apparence que ces deux Divinités n'en font qu'une.

On meurt encore d'une autre façon, pour devenir digne du Paradis d'*Amida*. On s'enferme dans une grotte étroite, faite en forme de sepulchre, dans laquelle on ne peut qu'à peine se tenir assis. On s'y fait murer, sans qu'il y reste d'autre ouverture qu'un soupirail fort petit. Dans cette grotte, le martyr d'*Amida* l'invoque sans cesse jusqu'à la mort. La Superstition consacre à celui qui s'est dévoué de la sorte, des Chapelles, & les beaux esprits des Poëmes & des Epitaphes. On doit ces excès à la croiance de l'immortalité de l'Ame, que le Budsoïsme enseigne ; aux felicités d'un Paradis, qu'il établit ; & aux récompenses qu'on doit attendre d'*Amida*, quand on a vécu vertueusement. C'est sur de pareils principes que le célèbre Caton d'Utrique & quelques anciens Grecs ne craignoient pas de se donner eux-mêmes la mort. Disons plutôt par un esprit de fanatisme, ou par une fermeté mal entendue, ou par un désespoir caché sous le voile de cette prétendue fermeté.

Une preuve qu'*Amida* est l'Être Suprême, se tire de la description que ses Sectateurs donnent de cette Divinité. C'est, (d) disent-ils, une Substance invincible, sans forme, sans accidens, séparée de toutes sortes d'éléments, qui existoit avant la nature, & qui est la source de tous les biens. Il n'a ni commencement, ni fin ; il a créé l'Univers, il est immense, infini. Ils ajoutent, qu'il gouverne l'Univers sans peine, sans soin : soit qu'il faille entendre cela d'un ordre que l'Être Suprême a établi dès le commencement, en vertu duquel tout est disposé de telle sorte, que la nature suit indifféremment le cours de ces règles générales ; ou qu'ils veuillent dire simplement, que la Providence de Dieu gouverne sans peine ce qu'elle a créé. Quoiqu'il en soit, s'ils disent qu'*Amida* gouverne l'Univers, ils admettent donc sa Providence. Disons encore un mot d'*Amida*. (e) En quelques endroits on le représente sous la figure d'un jeune homme nud, ou sous un vilage de femme avec les oreilles percées ; en d'autres

(a) Faux dévots & fanatiques. On ne parle jamais que des gens de cette sorte.

(b) Extraits de Voïag. dans *Furchas*.

(c) *Ambassades des Hollandois*, &c. *Histoire de l'Eglise du Japon*.

(d) Le P. Louis Froëz cité par le P. Kircher dans la *Chine illustrée*. Il parle d'*Amida* sous le nom de *Fombum*.

(e) *Histoire de l'Eglise du Japon*. Le P. Louis Froëz & autres.

on les adore ;

nière incom-
à cette Ido-
pourquoi n'y
vean, s'ima-
réable qu'un
roles & dans
es au Japon
curables &
honneur de
r, consiste à
avillons de
mais aupa-
mens de mu-
ont accom-
es. Le dé-
vot & son
ins avoient
leurs Divi-

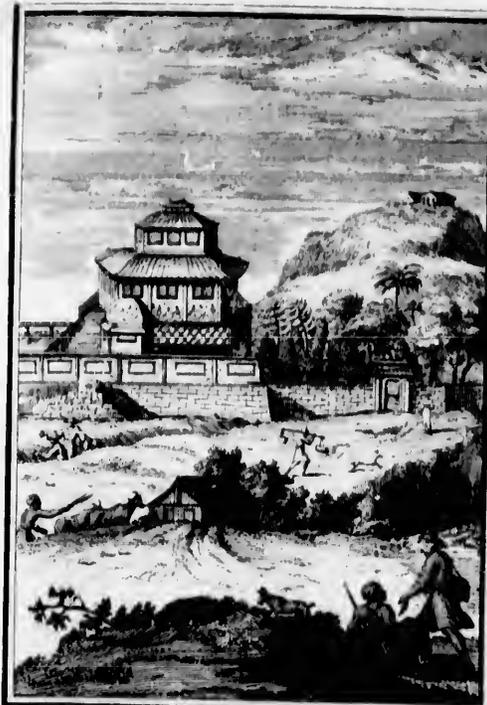
sir au dé-
ne pend une
iger les au-
r de cette
mpagnons.
& l'on se
lesquelles
à la quil-
ons ici du
anon, ou

midia. On
elle on ne
ouverture
sans cesse
forte, des
excès à la
d'un Pa-
on avè-
Utique &
rt. Difons
ar un dé-

es Secta-
sans for-
ature, &
éé l'Uni-
ne, sans
le com-
nit indis-
blement,
en soit,
Difons
ure d'un
d'autres

P. Kircher
la sous le

P. Louis



PAGODE de CANON.



CANON DIVINITÉ du JAPON.



Autre REPRESENTATION de CANON.



XANTAI DIVINITÉ du JAPON.

c'est une figure à trois têtes, couvertes de bonnets en forme de toques, avec autant de barbes qui se joignent sur les épaules. Outre les Temples & les Autels qu'on lui a érigés par tout le Japon, on lui a aussi consacré des Monasteres, où vivent des Moines & des Religieuses, à qui le célibat est ordonné sous peine de mort.

(a) *Canon*, appelé dans quelques Relations le fils d'Amida, préside aux eaux & aux poissons. Il est le créateur du Soleil & de la Lune. Cette Idole qui a quatre bras comme son Pere Amida, est représentée comme engloûtie par un poisson jusqu'à la ceinture : elle est couronnée de fleurs. Trois de ses mains tiennent un Sceptre, une fleur & un anneau ; l'autre est fermée, & le bras levé. Vis-à-vis de lui on voit la figure humiliée d'un homme, dont la moitié du corps est cachée dans une coquille. Plus loin, & sur un Autel, se montrent quatre figures, chacune les mains jointes à la façon des supplians. De leurs mains ainsi jointes sortent des fontaines. C'est dans un Temple d'*Otsica*, qu'on voit le Dieu *Canon* & les cinq Idoles décrites. Cet édifice ne diffère pas dans sa structure des descriptions que Kaëmpfer nous a données des Mias. Il a trois étages ; on y monte par un escalier assez élevé ; les fenêtres en sont grillées en faveur des dévots, qui ne doivent que regarder dedans, en adressant au Dieu leurs prières & leurs vœux. Les murs sont ornés d'Idoles ; & à ce Temple, en fermé dans une enceinte assez large, se joint un bocage fort agréable. Quelquefois ce *Canon* est représenté avec sept têtes sur la poitrine, & une trentaine de bras tous armés de flèches. C'est de cette façon qu'on le voit dans le Temple des mille Idoles.

Ce Dieu paroît par cette description, ressembler beaucoup au *Canope* des Egyptiens. Il étoit parmi ce Peuple la divinité de l'eau, & étoit représenté presque entièrement renfermé dans une *Hydre*, ou vase percé de tous côtés dont les trous étoient bouchés avec de la cire. Cette conformité, & celle d'Amida avec Anubis, ne prouvoient-elles pas que la Religion des Egyptiens, qui avoit sans doute pénétré dans les Indes, fut portée de-là dans le Japon ? Mais ne pressons pas ces comparaisons, & contentons nous de dire, que le même dérangement d'esprit a pu produire les mêmes superstitions chez des Peuples fort éloignés les uns des autres, sans qu'ils aient jamais eu ensemble aucune communication.

Xantai est un Dieu des plus modernes. C'est l'Empereur *Nobunanga*, qui se conféra l'apothéose à lui même pendant sa vie. Il y a tant d'exemples d'une semblable extravagance chez les Anciens, qu'on peut bien croire celle de ce Japonais sans se compromettre : cependant, s'il faut ajouter foi à l'Historien de l'Eglise du Japon, (b) ce nouveau Dieu étoit si persuadé que la Religion Chrétienne est la meilleure, qu'il ne parloit qu'avec beaucoup de mépris des Divinités de son Empire. Vraisemblablement l'intention du Monarque étoit d'augmenter la crainte & le respect de ses Peuples, & de les obliger de lui rendre à cet effet ce qu'il sentoît bien que la mortalité ne lui permettoit pas de s'appliquer.

Nobunanga résolu de se faire Dieu, se bâtit un somptueux Temple sur une colline ; & pour y attirer toute la dévotion de ses Peuples, il y fit transporter les plus fameuses Idoles de son Empire : mais il se plaça lui-même sur un pedestal fort élevé au dessus de toutes ces Idoles, & publia un Edit pour défendre d'adorer d'autre Divinité que la sienne. Il se disoit dans cet Edit le Seigneur de l'Univers, le Créateur de la Nature, & l'unique Dieu qu'on dût reconnoître. Cet Edit fut suivi d'un autre, qui ordonna de signaler le jour de sa naissance par le Culte Religieux de son Idole ; déclarant que tous ceux qui l'adoreroient, de pauvres deviendroient riches & puissans, que les malades obtiendroient d'elle la santé, les mourans la vie, &c. Ces promesses furent accompagnées de menaces, & de peines contre ceux qui défobéiroient. La terreur inspirée par les menaces, attira bien-tôt un nombre infini de dévots ; & ce nouveau Dieu se fit obéir sans réplique par des sujets tremblans & effrayés de ses menaces & de ses ordres. Son fils lui rendit le premier l'hommage religieux : la Cour & toute la Noblesse suivirent. La cérémonie se fit devant l'Idole, telle qu'on la voit représentée ici. Quelque tems après ce nouveau Dieu fut attaqué par des sujets qui avoient conjuré sa mort, & consumé par le feu dans son Palais. Tout cela paroît moins extraordinaire, quand on sçait que des Empereurs Romains se firent adorer de leur vivant comme des Dieux, & eurent des Temples & des Autels.

On voit ici *Toranga* & sa Pagode. Ce Guerrier du Japon fut autrefois un Chasseur. Il parvint à l'Empire dans les premiers tems de l'Etat ; & son mérite le conduisit dans la suite au rang des Camis, & conséquemment à l'Apothéose. Il délivra le Japon d'un tyran qui désoleoit cet Empire. Ce tyran avoit huit Rois du País dans son parti : c'est

(a) *Ambassades des Hollandais au Japon.*

1. (b) *Hist. du Japon, Liv. 3.*

pourquoi on a crû devoir le représenter avec huit bras tous armés. Torangi les combat avec une hache seulement, & pendant le combat foule aux pieds un serpent énorme, qui peut être au Japon, comme chez nous, est un Synbole. Son Mia, tel qu'on le voit dans la Province ou Roïaume de *Facuta*, a cela de remarquable, que quatre beaux dorés ornent les quatre coins du toit, qui est saillant de tous côtés, selon l'usage observé à l'égard de tous les Mias. Du reste le mur de ce Mia est orné des figures des anciens Camis, ou demi-Dieux du Japon, & le Mia bâti comme tous les autres. Au près de ce Temple on rencontre des pauvres & des mendiens, qui demandent l'aumône en chantant les loüanges de ce Héros, qu'on peut à juste titre regarder comme le Mars des Japonois.

Un Taureau hiéroglyphique a sa Pagode à *Meaco*. Le Taureau, tel qu'on le voit ici sur un Autel large & carré, est d'or massif. Il porte au cou un collier très-riche; mais ce n'est pas là l'objet de notre attention. C'est cet œuf qu'il heurte avec ses cornes, en le tenant avec ses deux pieds. Le Taureau est sur un morceau de roche, & l'œuf dans une eau enfermée dans un rocher creux. L'œuf représente le Cahos; & voici comment les Docteurs du Japon expliquent l'emblème. (a) Le monde entier, au temps du Cahos, étoit enfermé dans cet œuf qui nageoit sur la superficie des eaux. La Lune, par la force de sa lumière, & par ses influences, tira du fond de ces eaux une matière terrestre, qui se convertit insensiblement en rocher, & ce fut-là que l'œuf s'arrêta. Le Taureau trouvant cet œuf, en rompit la coque à coups de cornes, & de cette coque sortit le monde. Le souffle du Taureau produit l'homme. On pourroit concilier une partie de cette fable avec la vérité, en disant qu'une tradition éloignée avoit conservé chez les Japonois l'idée de la Création de l'Univers, & que, trompés dans la suite du tems par l'équivoque d'un des noms du Taureau, qui dans la Langue Hébraïque est donné aussi à Dieu, ils avoient transporté à cet animal la Création de l'Univers par l'Être Suprême. A l'égard de l'œuf, les Egyptiens, & les Indiens après eux, l'ont donné pour l'emblème de l'Univers. Les premiers, pour désigner la Création, représentoient un œuf sortant à moitié de la bouche de Dieu; & les seconds racontent que Dieu, par le moyen d'une farbacane, souffla un œuf assez médiocre dans sa naissance, mais qui fermenta bientôt d'une telle force, qu'il devint ce Monde que nous voyons aujourd'hui. C'est là tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable & de plus précis sur cette matière, susceptible de tant d'absurdités, quand on la considère entre les mains des Nations Idolâtres.

Voici un autre emblème de la Création. (b) C'est le Créateur de l'Univers, assis sur douze coussins, à la manière des Japonois, sur le haut du tronc d'un gros arbre posé sur le dos d'une Tortuë. Cette Tortuë se voit aussi à *Meaco*. Elle est représentée sur la surface d'une eau, enfermée dans un réservoir dont les bords sont élevés de sept pieds au-dessus de terre. Le Créateur est noir comme un More. Il a sur la tête une couronne, d'où sort une pointe assez longue; sa poitrine est entièrement découverte; ses cheveux sont coronés comme ceux des Nègres. Il a quatre bras. Un anneau dans l'un, un sceptre dans l'autre, une fleur dans le troisième, & dans le quatrième un vase d'où sort un jet d'eau; Mystères hiéroglyphiques de la formation du Monde, quoiqu'un peu différens de ceux des autres Peuples. Tout cet appareil est d'or, même le tronc sur lequel le Dieu est assis. La draperie de l'Idole est couverte de pierreries. C'est, à ce que disent les Théologiens Japonois, du tronc d'arbre qui porte sur le dos de la Tortuë, que le Dieu Créateur tira la matière primitive de toutes choses. Un serpent énorme fait de son corps deux fois le tour de ce tronc. Deux Diables, ou, pour dire mieux, deux figures monstrueuses, dont l'une a la tête d'un chien, l'autre la couronnée d'un bois de cerf, tiennent le serpent par la tête; deux Rois du Japon & un Sin, c'est-à-dire un Héros, ou un demi-Dieu, tiennent la queue de l'Animal. Les deux Diables, ennemis jurés du Créateur, voulurent porter obstacle à la création de l'Univers. Les Japonois, persuadés de la mauvaise volonté de ces mauvais Êtres, leur sacrifient, pour les empêcher de nuire aux fruits de la terre. Les deux Rois, dont l'un a quatre visages, & le Sin qui est auprès d'eux, entrèrent tous trois de concert dans les méchans dessein des deux Diables. On dit que les quatre visages d'un de ces Rois signifient les quatre mille ans qu'il vécut. Du fond des eaux, sur lesquelles la Tortuë est comme immobile, sort le Soleil à demi-corps, sous la forme d'un homme raisonnablement barbu, & qui paroît entre deux âges. Le Soleil est habillé de la manière qu'on peut le voir dans la Figure, & couronné de rayons. De la main droite il semble aiguillonner la Tortuë; de la gauche il tient quelques aiguillons. Si les Prédicateurs Japonois ont l'esprit tourné à l'allégorie, quelle riche matière ne leur fournit pas une Religion si remplie d'emblèmes, de types & de figures? Elle doit produire une étonnante variété de Sermons. Nous en jugeons ainsi par ce qui se passe en d'autres

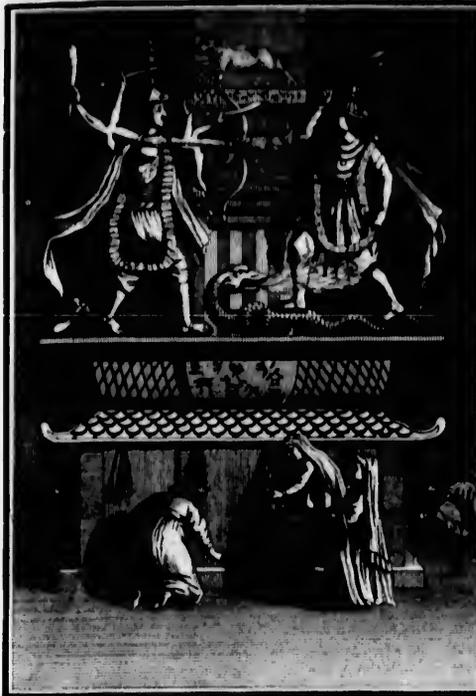
Pais.

(a) *Ambassades des Hollandois au Japon.* in-fol.

(b) *Ambassades, &c.* ubi supra.

les combat
t énorme,
on le voit
eux dorés
servé à l'é-
ns Camis,
e Temple
nant les
ponois.
voit ici fur
e : mais ce
mes, en le
dans une
mmment les
u Cahos,
ar la force
ette, qui
eau trou-
e monde.
e de cette
les Japo-
ar l'équi-
li à Dieu,
ne. A l'é-
blème de
fortant à
ien d'une
bien-tôt
à tout ce
ptible de
es.

, assis sur
posé sur
ur la sur-
pieds an-
ouronne,
cheveux
n sceptre
ort un jet
différens
le Dieu
es Théo-
eu Créa-
rps deux
rucufes,
nt le fer-
n demi-
réateur,
la mau-
ux fruits
eux, en-
t que les
fond des
, sous la
Soleil est
e la main
ms. Si les
eur four-
roduire
d'autres
Païs.



TORANGA DIVINITÉ de JAPON.



La PAGODE de TORANGA.



PRÉDICATEUR Japonais.



Int. L.



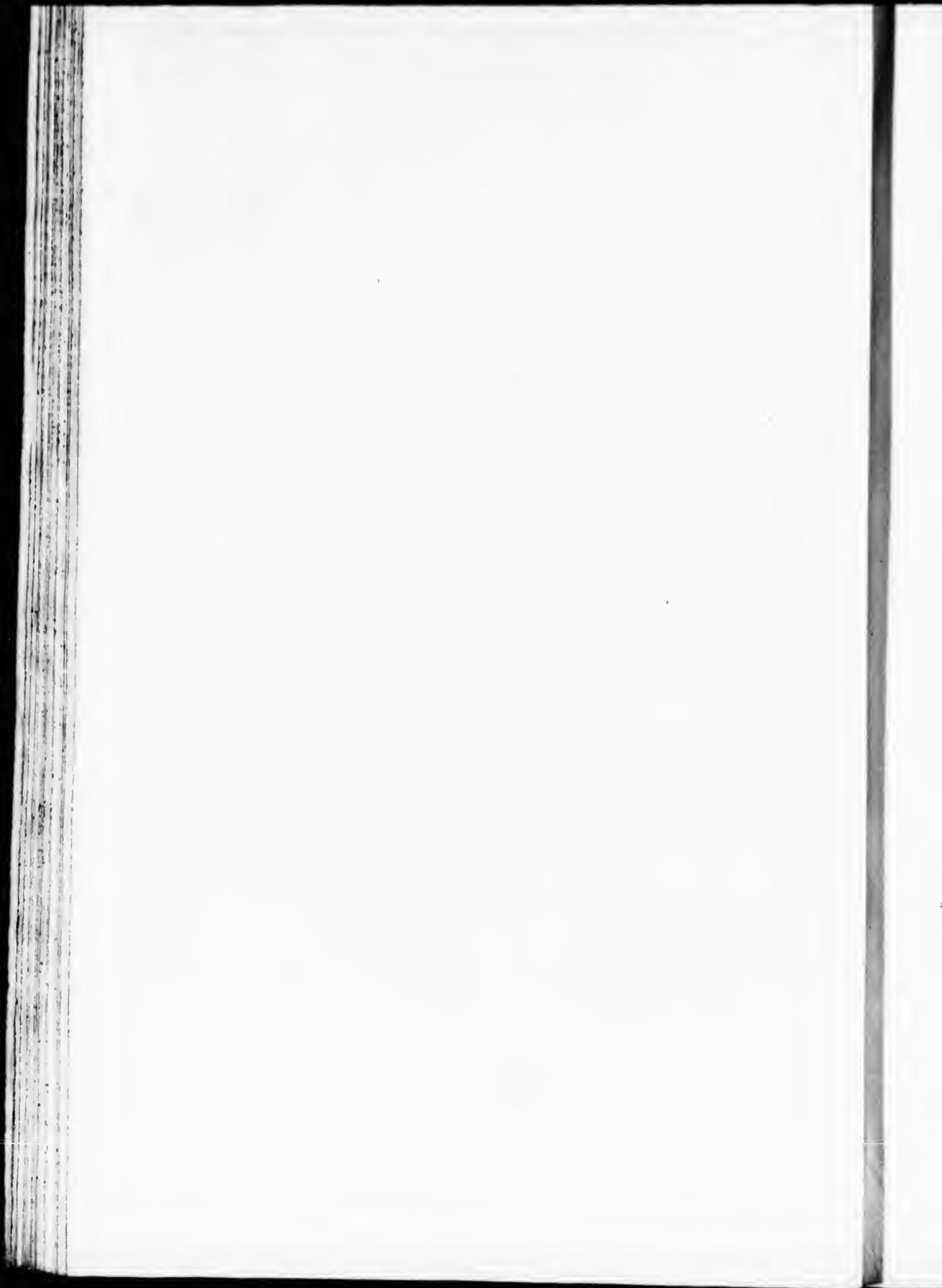


La DIVINITÉ SUPREME qui a CREE le monde suivant les Japonais

XACA autre DIVINITÉ du JAPON.



La PAGODE des SINGES .



Païs. Mais sans badiner, disons qu'il est aisé d'appercevoir dans ces emblèmes l'ancienne opinion des deux Principes, qui a eu tant de vogue dans le monde.

Croiroit-on que (a) les Singes ont un Culte & des Pagodes? Sans doute il n'y a pas moins d'allégorie ici que dans le sujet précédent. Mais pourquoi ne le croiroit-on pas? Les Egyptiens, ce Peuple d'ailleurs si poli & si sçavant, chez qui les Grecs se faisoient honneur de volager, pour s'instruire dans les Mystères les plus cachés de la Religion, n'avoient-ils pas des Singes dans leurs Temples, & sur leurs Autels? ce que M. Despreaux a si heureusement décrit dans les Vers suivans.

*Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir comme au Dieu des Saisons & des Vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau tems?
Non; mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,
Adorer le Métal que lui même il fit fondre,
A vu dans un païs les timides Moriels,
Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leurs Autels, &c.*

Quoiqu'il en soit, au milieu de la Pagode dont nous parlons, on voit un Singe monté sur un piedestal, qui est posé sur un Autel assez large pour le porter. Cette Idole est accompagnée des offrandes des dévots, & d'un bassin de cuivre sur lequel frappe le Bonze qu'on voit proche de l'Autel. Le son du bassin sert à exciter la dévotion du peuple, & l'appelle aux hommages religieux. Sous des voûtes pratiquées dans les murs de la Pagode, il y a des Singes de toutes espèces en différentes attitudes; & plus avant dans les murs des espèces de pedestaux, pareils à celui qui est sur l'Autel, & portant chacun son Singe. Contre ces pedestaux on voit d'autres Singes, & devant eux les offrandes qu'ils ont obtenues des dévots. Disons en passant, que le Culte des Singes avoit aussi lieu chez les anciens Babyloniens, de même que chez les Indiens, témoin le Singe *Hannuman*. Il est vrai aussi qu'il faut rendre quelque justice à ces Peuples. Tous ces animaux adorés étoient autrefois, & sont encore des Emblèmes. On les confidéroit comme consacrés à quelque Dieu; & sous ce prétexte on leur approprioit une partie du Culte dû à ce Dieu, ou pour parler plus juste, c'étoit au Dieu même dont le Singe & d'autres animaux encore étoient les Symboles que devoit se rapporter le Culte; mais la bigoterie est si accoutumée à l'exces, qu'elle craint toujours de rester en arriere. C'est ainsi que les timides dévots passent de l'objet déifié à sa robe, & de sa robe aux choses les plus viles, pourvu qu'elles appartiennent, même fort indirectement à l'objet.

Encore un mot des Singes adorés au Japon. Une chose justifie en partie ceux qui participent à ce Culte. C'est l'opinion que les corps de ces animaux, si semblables aux hommes, reçoivent en eux des âmes humaines, même celles des Grands & des Princes de l'Etat. A cela se peut rapporter la charité, que (b) l'on attribue à certains Moines de *Camfana* dans le Japon. Il y a proche de leur Couvent une colline couverte d'un bois fort agréable, peuplée de toutes sortes d'animaux. Les Moines leur fournissent tous les jours de quoi manger. Celui qui est chargé de leur entretien les appelle au son d'une petite cloche, & les renvoie de même, après qu'ils ont pris leur réfection. Ces animaux, disent les Bonzes charitables, logent en eux les âmes des Grands Hommes & des Héros. En lisant cela, on ne peut presque s'empêcher de penser à ce cortège d'animaux enchantés ou métamorphosés par *Cirée*, (c) qui faisoient le grand ornement de sa Cour. Tous ces animaux s'étoient vus hommes auparavant. Mais, dira peut-être un Lecteur, quel rapport y a-t-il de ces animaux à ceux que les Bonzes nourrissent? En Egypte l'origine du Culte rendu aux animaux n'étoit pas fondée sur l'opinion de la Métempsychose, mais sur la Fable qui portoit que les Dieux obligés autrefois de se réfugier dans ce païs-là, pour s'y mettre à couvert des poursuites des Géants, s'y étoient cachés dans le corps de différens animaux.

Si le Cerf ne reçoit pas des hommages au Japon, du moins y est-il si fort respecté, (d) qu'il n'est permis en nulle manière d'attenter à sa vie. On les voit, dit le P. Froës, aussi fréquemment dans les rues, que les Chiens dans celles d'Espagne. Cependant personne n'ose inquiéter ces Cerfs; & si par hazard on faisoit du mal à quelqu'un d'eux, il en couteroit beaucoup d'argent, peut-être même la vie. Si le Cerf vient à

(a) *Ambassades*, &c. ubi supra.

(b) Citations dans les *Ambassades au Japon*.

(c) *Verarum*

Agmen aulicatum me. li. pr. ce. s. ab aula,
Tome VI.

Mille Lupi, mistique Lupis *De saque Læque,*
&c. Ovid. *Metamorph.* l. XIV.

(d) Le P. Louis Froës, in *Epist. Jap.*

22 CEREMONIES, MOEURS ET COUTUMES

mourir d'un coup qu'il reçoit, on démolit toute la rue où il est mort, & l'on confisque même les biens des habitans de la rue. Ces égards ressemblent assez à ceux que l'on a à Siam & dans le Pégu pour les Eléphans, sur-tout pour les Eléphans blancs. Rappelons ici en passant je ne sçai quelles foiblesses de certains Peuples pour des animaux, auxquels ils donnent des Privilèges; les uns aux Cigognes, d'autres aux Oies, aux Lions, aux Chiens. Ce seroit bien pis, si nous examinions en détail les folles où cette *prédilection* conduit quelques particuliers, même des Chrétiens.

L'attention que les Japonois ont pour les Chiens est des plus modernes. L'Empereur qui regnoit du tems de Kaëmpfer (a) les chérissoit si fort, que ce Voyageur assure qu'il s'en voyoit beaucoup plus depuis son règne, qu'en aucun pais du monde. Il a fallu que chaque rue contribuât à l'entretien d'un certain nombre de Chiens. Ils ont leurs loges dans ces rues; & on les soigne s'ils sont malades. On les enterre honorablement sur les montagnes & sur les collines, lieux affectés à la sépulture des Japonois. Il y a des peines capitales contre ceux qui tuent, ou seulement insultent ces animaux, & il n'y a que leurs Maîtres à qui il soit permis de les châtier. Toute cette attention est due au Signe céleste, qui chez les Japonois porte le nom du Chien, & sous lequel le Monarque du Japon étoit né. L'Histoire auroit dû nous apprendre, si les égards de l'Empereur Auguste pour le Bélier n'avoient pas aussi quelque relation au Signe du Zodiaque, qui chez nous s'appelle Bélier. Quoiqu'il en soit, un Japonois, que les Privilèges accordés aux Chiens obligeoient d'aller enterrer un de ces animaux sur une montagne, fut assez plaisamment consolé de ce ridicule devoir par celui qui l'accompagnoit. « Console-toi, lui disoit son camarade, & remercie les Dieux de ce que l'Empereur n'est pas né sous (b) le Signe du Cheval; le fardeau auroit été bien plus pesant que celui que nous portons aujourd'hui. »

En tout ceci la superstition contraste. Ou cela ne lui arrive-t-il pas? Nous en citerons un seul exemple dans les propres termes du P. Louis Froës. (c) Il y a près d'une Pagode un ruisseau si abondant en poissons, qu'ils se pouillent les uns les autres sur les bords de l'eau. Ils doivent la vie à la crainte superstitieuse des Bonzes & des Dévots. Ceux-ci appréhenderoient de devenir lépreux, s'ils s'avoient d'attenter à la vie de ces animaux. C'est, disent-ils, un crime énorme que d'en manger; ils sont sacrés. Telles sont les impressions des Bonzes, qui eux-mêmes ne mangent pas de ces poissons; mais, ajoute le P. Froës, & les Bonzes & les autres Dévots ne craignent pas d'être homicides, injustes, usurpateurs du bien d'autrui. Après tout, on ne doit pas être surpris de trouver cette superstition dans le Japon. Les Syriens en avoient une pareille, & s'abste-noient de manger le poisson d'un Lac, dans lequel ils croioient que leur Déesse *Derecto*, ou *Atergatis* s'étoit précipitée, par le desespoir que lui causa une passion insensée.

Il est de l'ordre de parler ici de ce que Kaëmpfer (d) appelle les *Chimères du Japon*: le Graveur en a choisi quatre des plus remarquables. Le *Kirin* dans la première figure est un animal d'une bonté, & même d'une sainteté extraordinaires. Aussi il ne se montre que quand il paroît une certaine Constellation, & à la naissance de quelque Sésin. Les Japonois donnent le nom de *Sésin* à des hommes d'un mérite tout particulier, & qui se distinguent par les biens qu'ils procurent aux autres hommes, & par la connoissance des Mystères les plus sublimes. Le 1. *Kirin* qu'on voit ici est celui des Chinois: le 2. est celui des Japonois. Le *Tats* est le Dragon. Il se tient, disent-ils, au fond de la Mer. Le Dragon du Japon a trois griffes, celui de la Chine cinq. Le *Tats macki* est un autre Dragon qui, selon les Japonois, cause les *Trombes* toutes les fois qu'il sort de l'eau pour se promener dans l'air. Le *Foo* est le Phœnix des Anciens. Le premier Foo est celui des Chinois, & l'autre des Japonois. Comme le Kirin, ce Foo ne se montre qu'à la naissance d'un Sésin, qu'on regarde comme le précurseur de quelque événement extraordinaire.

Le Dragon est représenté dans les Armoiries du Prince, sur tout ce qui appartient à son service, tenant dans les griffes de sa patte droite une perle ou quelque autre joyau de prix. Nous observerons en passant que cet animal fabuleux étoit chez les Anciens le Symbole de la vigilance & de la prudence. Les Athéniens avoient représenté un Dragon auprès de Minerve. On le sculptoit ou peignoit à l'entrée des Temples, & des Lieux où se rendoient les Oracles. C'étoit un Dragon, qui selon eux, gardoit la Fontaine de Mars, les pommes d'or du jardin des Hespérides, & la Toison d'or

(a) Histoire du Japon, Ch. 10. du L. I. & L. IV. Ch. I.

(b) Le Cheval est aussi chez les Japonois un

des Signes du Zodiaque.

(c) In Epist. Japon.

(d) Hist. du Japon, Tom. I. p. 124.

n confisque
x que l'on
antes. Rap-
v animaux,
aux Lions,
ord d'attention

L'Empereur assure
sonde. Il a
ons. Ils ont
onorable-
Japonois.
animaux,
ention est
s lequel le
égards de
Signe du
ue les Pri-
x sur une
l'accom-
de ce que
bien plus

is en cite-
près d'une
res sur les
Dévots.
la vie de
rés. Telles
ons; mais,
omicides,
s de trou-
& s'abste-
ur. Décise
ballion in-

du Japon :
ere figure
se montre
iclin. Les
, & qui se
moiffance
ois: le 2.
nd de la
maki est
il fort de
mier Foo
e montre
ri'évene-

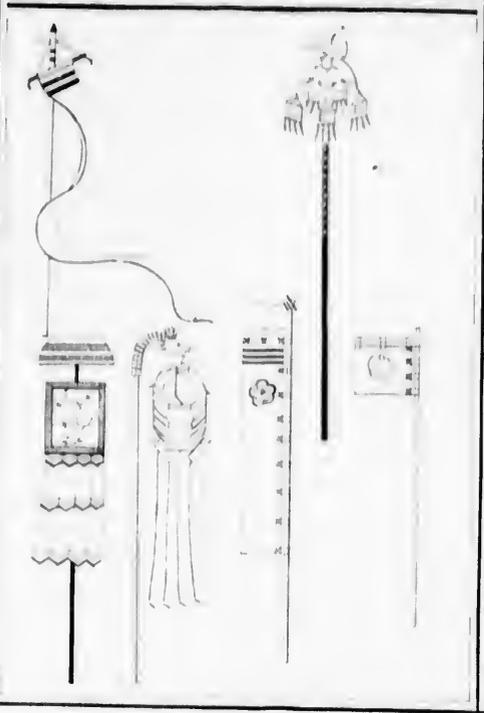
appartient
ntre joiau
les An-
repréfen.
Temples,
gardoit
sion d'or



A KIRIN des Chinois B KIRIN des Japonois



A TATS DRAGONS des Chinois et des Japonois

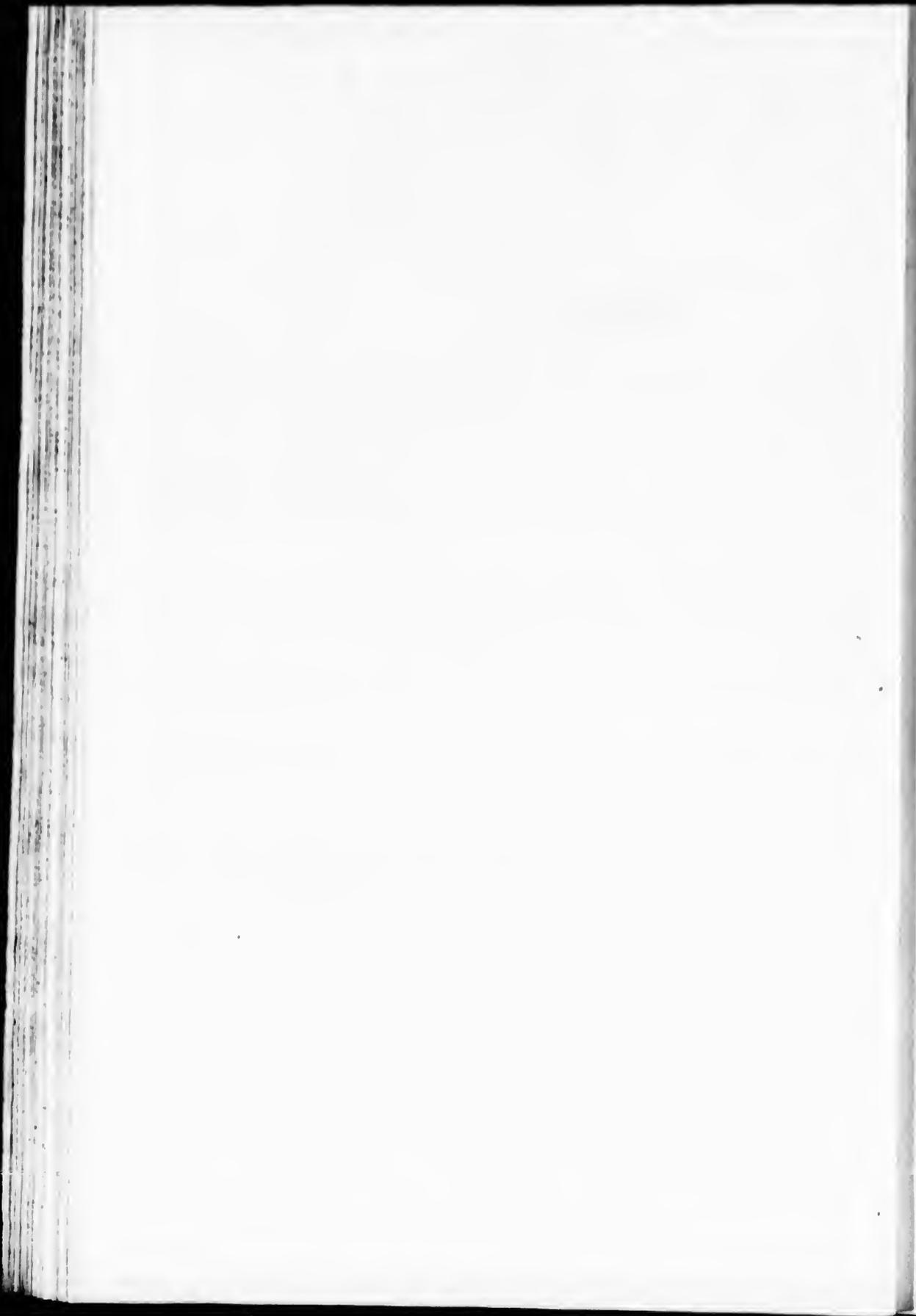


BANIERES Imperiales. et MARQUES d'honneur que l'EMPEREUR accorde aux GRANDS



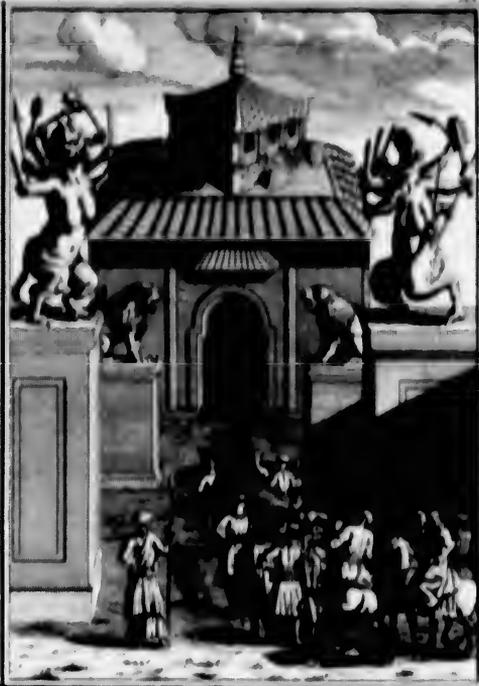
A FOO ou PHOENIX des Chinois B FOO ou PHOENIX des Japonois

d'après les gravures de l'auteur

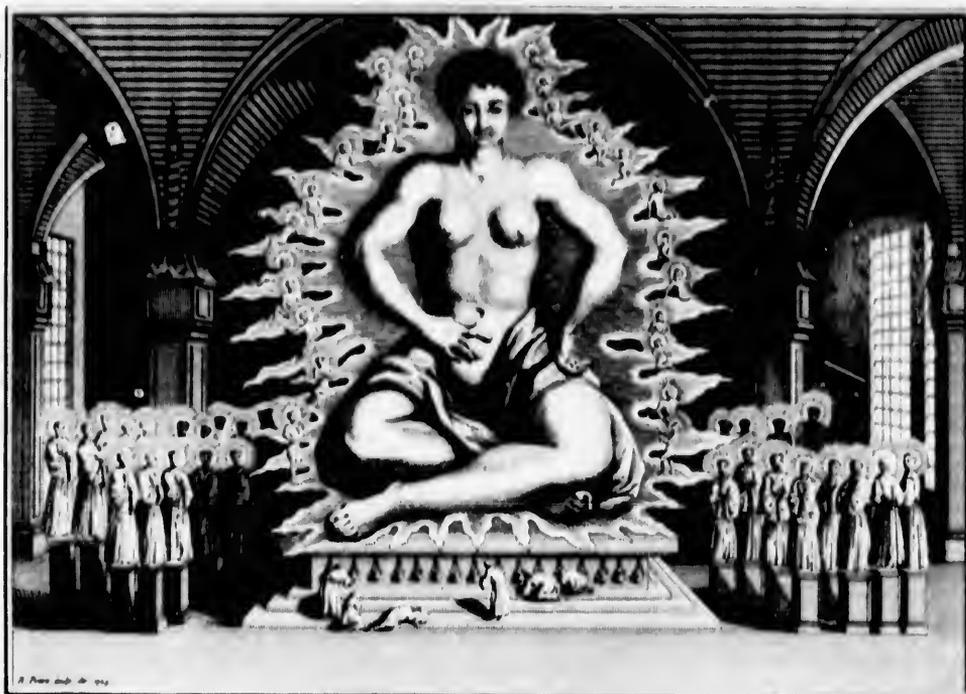




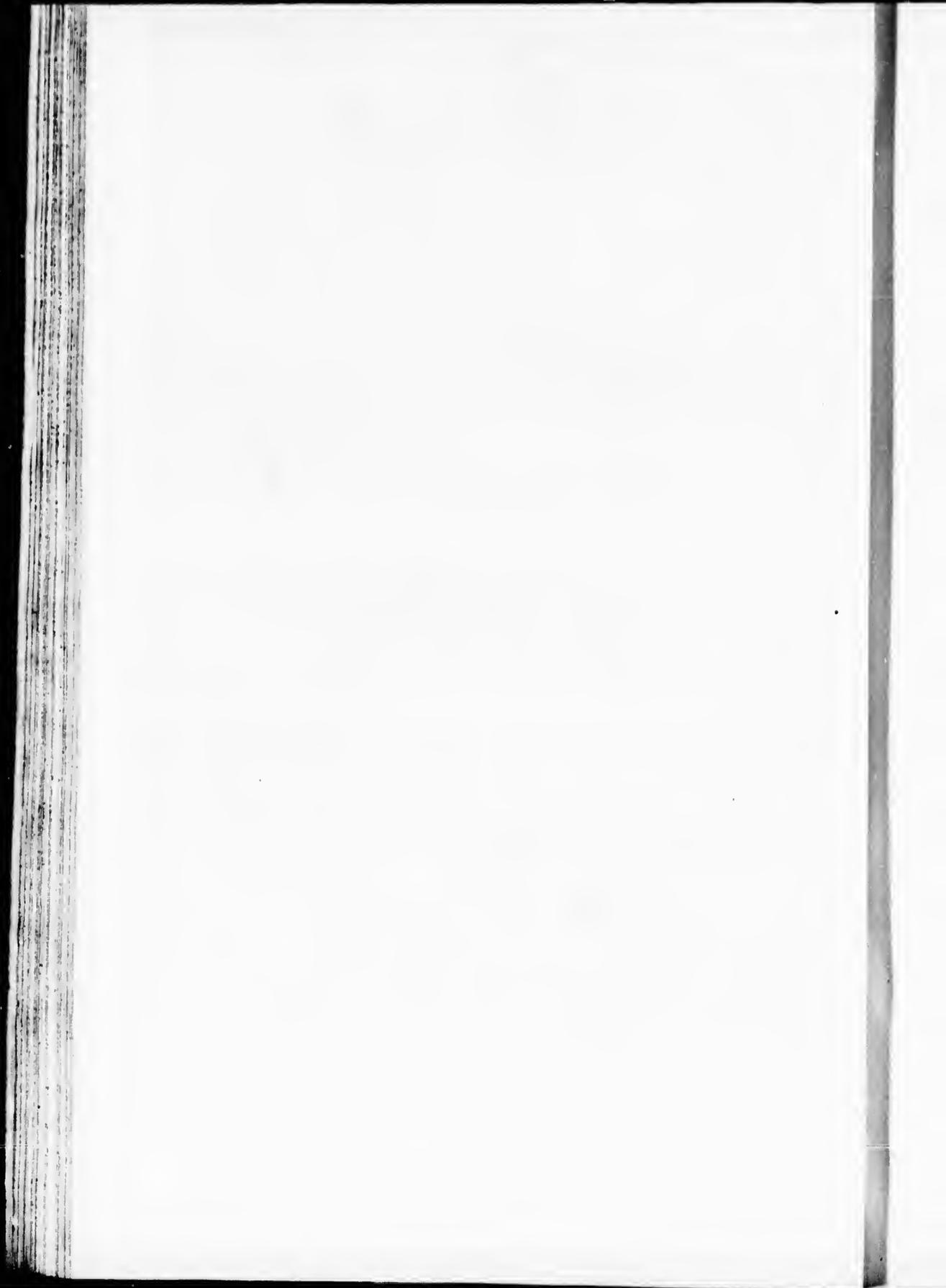
La PAGODE du TAUREAU.



La PAGODE de DAYBOT.



DAYBOT Divinité Japonaise.



du même métal , objet du voiage des Argonautes. Quelquefois les Japonois dépeignent le Dragon avec des mains , & sous d'autres figures encore plus bizarres & monstrueuses. Tel (a) étoit celui qui faisoit sa résidence près d'un certain Lac , & qui tua une monstrueuse Scolopendre , laquelle infectoit les habitans du País. On consacra un Temple à ce Dragon bien-faisant.

(b) *Jemma O*, Juge , ou pour mieux dire , Souverain Monarque des Enfers , a sa Pagode hors de Meaco , dans un bois très-agréable , à en juger par la description qu'en donne le P. Froës. (c) Dans ce bois est un Couvent , où la Noblesse peu à son aise & surchargée d'enfans , met , comme il se pratique souvent chez nous , ceux qu'elle ne peut entretenir assez honorablement. (d) On y voit aussi la Pagode de ce Juge infernal , que le compilateur Hollandois appelle le *Roi des Diables*. Il en a deux grands à ses côtés ; pour lui , il est aussi hideux que le mérite sa fonction , & le séjour où il domine. Un de ces Diables écrit dans un livre les crimes des hommes ; l'autre les lit , ou plutôt les dicte à l'Ecrivain. Les murs sont ornés d'effrayantes peintures des peines & des supplices que les méchans souffrent aux Enfers. La Pagode est extrêmement fréquentée. Chacun y apporte des offrandes & de l'argent , pour se racheter des peines d'un Juge si redoutable. Voilà le Pluton des Grecs , leur Minos & leur Rhadamante.

(e) *Dai-both* ou *Dai-but*, est une des principales Divinités de cet Empire. Son nom pourroit se traduire par ces mots , le *grand Dieu*, ou la *grande Divinité*. Il se pourroit donc qu'il fût le même qu'Amida , & l'Être Suprême , considéré par certains attributs particuliers. Il est peut-être le *Budhu* qui donne son nom aux Buddos. Quoiqu'il en soit , on le voit à Meaco dans une Pagode très-remarquable. C'est ici où nous verrons en même tems , combien les Voyageurs , qui se donnent tous pour avoir vu & examiné ce qu'ils rapportent des País lointains , s'entendent à considérer les mêmes objets d'une manière différente les uns des autres , & à débiter ensuite au Lecteur tout ce qu'ils ont vu , comme des choses très-sûres. Aussi ne doit-on jamais oublier que quand un Voyageur parle de ce qui se passe à la Chine & au Japon , il aura éternellement quelque chose de nouveau , & qui pourra l'induire plus d'une fois au Pyrrhonisme Historique : mais il n'en sera pas ainsi de ce que le Voyageur lui dira de la France ou de l'Allemagne , parce que l'ignorance ou la charlatanerie de ce Voyageur seroit trop visible. En effet si des Voyageurs , arrivés , pour ainsi dire , d'un autre Monde , & considérés au Japon comme d'autres Êtres , ou peu s'en faut , se trouvent en état de nous décrire tous les Temples & toutes les Idoles de Meaco , les Cultes différents & les Religions d'un vaste Empire , après y avoir seulement séjourné un mois ou deux ; auroient-ils la même habileté à Paris après un séjour beaucoup plus long ? Et pourroient-ils décrire avec tous les embellissemens nécessaires , les mœurs & la Religion des François , les Palais , les édifices , les spectacles , le genie , & le caractère de la Nation , toutes les Eglises de la Capitale , Versailles , Marli , &c. Tout cela n'est praticable qu'au Japon & dans les autres País éloignés de nous , d'où il ne vient personne pour relever nos Voyageurs.

Ce qu'il y a de plus singulier est , que non-seulement les Voyageurs se contredisent souvent l'un l'autre , mais que quelquefois le même tombe dans des contradictions palpables. C'est ce qui est arrivé au célèbre Kaëmpfer , qui paroît avoir si bien connu le Japon où il a demeuré plusieurs années. Après avoir dit & répété plusieurs fois , observe le P. Charlevoix dans son Histoire du Japon , que le *Koofi* des Japonois est le célèbre Confucius de la Chine , d'où il convient que ce Philosophe ne soit jamais , il en fait tout-à-coup un des Apôtres du Japon & le transporte dans un Village proche de Meaco , pour en raconter l'Histoire suivante. « Le fameux Apôtre des Japonois , Koofi , dont la mémoire est en odeur de sainteté , passant par cet endroit , tout le Peuple du voisinage le pria instamment de se servir de son pouvoir miraculeux , pour le délivrer d'un malin Esprit , qui tourmentoit beaucoup les Voyageurs & les Habitans ; ce qu'il fit. On s'attendoit qu'il emploieroit pour ce la beaucoup de prières & de cérémonies , & on vit avec beaucoup de surprise qu'il se contenta de prendre un morceau de linge sale qu'il avoit au col , & de l'attacher au tour d'une pile de pierres , qu'on supposoit être la retraite de l'Esprit mal-faisant. » Koofi s'étant aperçu de leur surprise leur dit : *Mes amis , vous vous attendez vaine-*

(a) *Kaëmpfer*, ubi sup. Liv. 5. Chap. 10.

(b) *Kaëmpfer*, ubi sup. Liv. 3. Chap. 6. On en a déjà parlé.

(c) Le P. *Froës*, ubi sup.

(d) *Ambassades des Hollandois au Japon*, in-fol. p. 138.

(e) *Dai* veut dire grand. Voy. *Kaëmpfer*, ubi sup. Liv. 3. Chap. 4.

ment que je fasse beaucoup de cérémonies ; elles ne chassent pas les démons : c'est par la foi qu'on en vient à bout ; c'est par la foi que je fais des miracles.

Après cette digression, qui peut-être ne fera pas jugée inutile, il faut voir ce que deux Relations estimées nous racontent du Temple de l'Idole Dai-bot. (a) Avant que d'entrer dans le Temple même, on passe par une espèce de portail, sur les deux côtés duquel s'élevaient deux figures monstrueuses à plusieurs bras, armées de fleches, de poignards & d'autres armes offensives. Ces deux montres paroissent prêts à se livrer combat l'un à l'autre. De ce portail on passe dans une grande place carrée, qu'une galerie borne de tous les côtés. Cette galerie est supportée par des piliers (b) de pierre de taille. Après avoir traversé la place, on arrive à un autre portail orné de deux grands Lions de pierre ; (c) & c'est par là qu'on entre directement dans la Pagode, au milieu de laquelle est l'Idole de Dai-bot assise à la façon des Orientaux, sur la table d'un Autel fort peu élevé de terre. Cette Idole, quoiqu'assise, comme on dit que l'étoit autrefois le fameux Jupiter Olympien, est d'une hauteur démesurée, & touche la voute de son Temple. L'attitude de Jupiter fut justifiée par l'allégorie qu'on y chercha. Cela signifioit, a dit un Ancien, que le pouvoir de ce Dieu étoit affermi. Peut-être les Japonois & les Indiens se font-ils fait une idée toute sensible. Le Colosse de Dai-bot est de bois ; mais ce bois enduit de chaux est revêtu de cuivre doré. L'Idole a le sein & le visage d'une femme, & les cheveux noirs fort cotonnés comme ceux des Nègres. On peut juger quelle est la vaste figure de ce Colosse par ses mains, dont la grandeur surpasse celle d'un honnête de taille médiocre. Il est environné de tous côtés d'un grand cercle de rayons dorés, dans lesquels on voit quantité d'Images qui représentent d'autres Kamis ou demi-Dieux du Japon. A droite & à gauche de Dai-bot on en voit encore d'autres debout, & couronnés de rayons, comme les Saints du Christianisme. Sous la table de l'Autel, sur lequel l'Idole est assise, il y a quantité de lampes allumées.

La description de ce Temple par (d) Kaëmpfer est assez différente de celle du Lecteur des Ambassades. Devant la Cour du Temple, dit l'Auteur Allemand, il y a une petite hauteur, sur laquelle est un monument de pierre, auquel les Japonois ont donné le nom de *tombeau des oreilles*, parce que Teiko, un des anciens Héros du Japon, après avoir eu les deux oreilles coupées à la guerre de Jesso, vint les enterrer sur cette Colline. La Cour du Temple, qui est aussi sur une hauteur, est enfermée par un mur de pierres de taille fort grandes. Pour ce qui est de la galerie qui borne la place en dedans du mur, elle est ouverte du côté qui regarde le Temple, & soutenue de tous côtés sur un double rang de piliers peints en rouge, qui sont au nombre de quatre cens. Un escalier de huit marches conduit à un Portail de deux (e) figures gigantesques, qui sont mine de se battre. Kaëmpfer ajoute que ces Idoles sont presque noires, ou du moins d'un rouge extrêmement obscur ; qu'elles sont nues, excepté que par le milieu du corps elles sont ceintes d'une toile, ou d'une espèce d'écharpe assez lâche ; & que leur face ressemble à celle d'un lion. Celle qui est à gauche en entrant, a la gueule ouverte & un de ses bras étendu ; l'autre à droite, qui l'a fermée, tient un long bâton dans une de ses mains qu'il paroît ferrier contre son corps, & de telle manière qu'il semble que le bâton & le corps soient à moitié tirés en arrière. Cette attitude, qu'il n'est pas nécessaire de trop expliquer au Lecteur, est le Symbole des deux grands principes de la Nature, qu'on appelle *actif* & *passif*. C'est là du moins l'explication qu'en donnent les Japonois. De ce Portail on arrive à un endroit fort agreable, orné de chaque côté de seize piliers de pierre, auxquels on attache en des occasions solennelles plusieurs lampes allumées. On voit dans ce même endroit un grand bassin, où ceux qui viennent au Temple n'oublient pas de se laver.

Pour ce qui est du Temple même de Dai-bot, il est supporté par des piliers de bois extrêmement gros, sans le moindre gout d'Architecture, sans aucun travail, la plupart d'un seul tronc d'arbre, & le reste composé de plusieurs troncs assemblés fort près les uns des autres. Toute la charpente du bâtiment est généralement peinte en rouge. A droite de ce Temple se voit une petite Chapelle noire, & toute vernie en dehors. L'Auteur de cette Relation assure que ce Temple est l'Edifice le plus hardi, &

(a) *Ambassades des Hollandois au Japon*, infol.

(b) *Arduin Steen* veut dire mot à mot, pierre dure, ou pierre bleue.

(c) Le Graveur a jugé à propos de représen-

ter ici l'Ambassadeur Hollandois & ses gens entrant dans le Temple de Dai-bot.

(d) *Histoire du Japon*, Liv. 5, Ch. 13, & 15.

(e) Kaëmpfer les appelle *Héroë*, Demi-Dieux.

& le plus superbe qu'on voie au Japon, & que sa hauteur surpasse de beaucoup tous les bâtimens de Meaco. Il devoit ajouter que la structure en est fort bizarre : comment en effet appeller autrement un Edifice couvert de deux toits posés l'un sur l'autre, dont le plus haut se soutient par des pièces de bois, & des piliers uniquement remarquables par leur couleur rouge, & par la variété qu'ont observée ceux qui ont entrepris ce bâtiment. Ce Temple a quantité de Portes, qui s'élèvent toutes jusqu'à la hauteur du premier toit : cependant il est si peu éclairé, qu'à peine y voit-on clair. On n'y trouve autre chose que l'Idole de Dai-both assise sur la Nymphée ; & cette fleur est posée sur une autre, dont les feuilles embrassent la Nymphée, & forment, en s'élevant autour d'elle, ce que les Botanistes nomment un *Calice* ; à peu près sans doute comme le petit *Horus*, Dieu des Egyptiens, paroît quelquefois assis sur le *Calice* de la plante nommée *Lotus*. A l'égard de l'Idole même, qu'on pourroit appeller *Vaste*, à cause de sa hauteur & de sa largeur, elle est toute dorée ; ses oreilles sont fort grandes ; elle a les cheveux frisés, une couronne sur la tête, & sur le front une grande tache ; les épaules & la poitrine sont nues. Elle a la main droite levée, montrant le creux de la gauche qui repose sur son ventre. Ceci développe beaucoup mieux les deux Principes de la Nature, & montre que par cette Divinité les Japonois ont désigné la Nature même. Ce que l'Ecrivain Hollandois appelle un *Cercle de raiens*, est converti par Kaempfer en un ornement ovale & plat, situé derrière l'Idole, & si étendu, qu'il embrasse quatre piliers. Il est à remarquer que ces piliers doivent être fort éloignés les uns des autres, puisque la vaste figure de Dai-both ne touche de ses épaules qu'à deux piliers. Dans cette ovale se voient quantité de petites Divinités, toutes représentées sous une forme humaine, & toutes assises sur des *Nymphées*.

Nous avons si souvent parlé de Xaca dans les articles précédens, qu'il sembleroit inutile d'en reparler encore. Cependant nous avons des choses nouvelles à en dire, & nous tâcherons d'éviter les répétitions. Xaca, ou Siaka chez les Japonois, est (a) quelquefois représenté à trois têtes. Ici dans la figure que nous en donnons, il est simplement sous la forme ordinaire d'homme assis à la Japonoise, & tenant les mains étendues, à peu près comme un homme qui prie, ou qui enseigne. On lui voit autour du col un collier de coquilles d'or, garni de pierres précieuses ; autour des bras, des rubans, d'où pend quelque chose qui ressemble à des glans ou à des houpes ; & autour des reins, une ceinture de soie. Devant & derrière lui pendent des balances d'or. La table sur laquelle Xaca est assis, est ornée d'Encensoirs suspendus tout autour par des chaînes d'or, & les parfums y brûlent nuit & jour en son honneur. Ce Dieu, comme tous les autres du Paganisme, peut se glorifier d'avoir des Dévots qui aiment l'excès, (b) puisque les Voiateurs rapportent qu'on se laisse mourir de faim, pour lui rendre un hommage plus parfait.

Xaca est souvent appelé des Japonois *Fotoge*, sans restriction particulière, de même que nous disons, le *seigneur* en parlant de Dieu. C'est à cela que doit s'attribuer l'erreur de ces Voiateurs (c) qui ont fait une Divinité particulière de Fotoge, pendant que ce Titre ne marque que l'excellence de Xaca. Quelquefois on le nomme *Sitjun*, c'est-à-dire le *grand saint*. Selon la plupart des Peuples adorateurs de Xaca sous différens noms, Xaca n'est pas Dieu. Ils reconnoissent, répétons-le encore, un Dieu supérieur à tous les autres, qui est le Dieu-Créateur & invisible, & que peut-être ils n'adorent pas à cause de son essence spirituelle, dont on ne sauroit se faire d'idée qui satisfasse les sens, ou qui s'imprime dans nos organes comme les objets sensibles. Xaca n'est donc qu'un Saint, ou si l'on veut quelque chose de plus expressif dans le génie de ces Orientaux, un Camis excellent, extraordinaire, (d) qui, assis depuis plus de vingt-mille ans sur cette Nymphée, le Trône ordinaire des Idoles Chinoises & Japonaises, y prie, y loue, & benit sans relâche le Dieu Suprême. Cette multitude de siècles contredit beaucoup l'Histoire du Fo, nom dimittif de Fotoge, & de toutes les Idoles de Xaca adorées dans toute l'Asie Orientale sous tant de noms différens : mais on ne peut jamais que s'égarer en voulant concilier tout cela, si, comme le dit Kaempfer, on ne prend garde, que dans la Mythologie Indienne on a multiplié le même Etre, en le considérant par ses différentes fonctions & par ses divers attributs. Disons encore qu'au Japon, comme ailleurs, on a voulu donner du merveilleux à l'Histoire des Dieux, par une antiquité qui passe toute croiance. On n'ignore pas que les mêmes obscurités se trouvent dans la Mythologie des Egyptiens

(a) Ambassade au Japon,

(b) Ambassade, &c. ubi sup.

(c) Voyez dans les Extraits de Voyages donnés

par Purchas.

(d) Kaempfer, *Hist. du Japon*, L. I. Ch. 2.

& des Grecs. Ainsi nous souferivons volontiers à la conjecture de cet Auteur, qui croit qu'il y a eu plus d'un Xaca, & que des Docteurs ou Législateurs venus ensuite, à qui on a approprié le même nom, ont été confondus avec l'ancien Xaca, comme chez les Grecs on avoit confondu l'ancien *Bacchus* ou *Uffris*, avec le fils de Sémélé, & l'*Aleide*, fils d'Alceme, avec l'*Hercule* de Tyr, & les autres Héros, qui avoient porté le même nom.

La conjecture de Kaëmpfer nous conduit à une petite digression, qui peut-être ne déplaira pas au Lecteur. Quoique cet Auteur nous la fournisse, on peut dire qu'elle est plus ancienne que lui. Kircher l'avoit faite; & Kircher n'est pas lui-même original sur cet article. Voici cependant l'abregé de ce qu'avance Kaëmpfer. (a) « Il y a apparence que *Prab* (nom de *Sommona-Codom* chez les Siamois) ou *Siaka* n'étoit point Indien, ni même d'aucun Païs d'Asie. C'étoit sans doute un Prêtre Egyptien de *Memphis*, qui aiant été chassé de sa Patrie avec d'autres Prêtres ses Confrères, porta la Religion de son Païs dans les Indes, d'où elle pénétra dans le Japon. Cette conjecture est fondée sur quelques ressemblances des deux Religions d'Egypte, & des Païs confondus ordinairement sous le nom d'Indes Orientales » Nous avons déjà fait remarquer plusieurs de ces rapports, & le Lecteur judicieux en découvrira beaucoup d'autres, pour peu qu'il connoisse l'ancienne Religion des Egyptiens. » Les uns & les autres adorent & représentent leurs Dieux sous la forme de différentes espèces d'animaux, & souvent même sous des formes monstrueuses: au lieu que les Persans, les Arabes, les Chaldéens, & généralement tous les Peuples de l'Asie Occidentale, adoroient les Astres, principalement le Soleil & le Feu, comme les choses les plus utiles & les plus excellentes qui se voient dans la Nature, & celles qui frappent le plus vivement nos sens. » Ajoutons, que s'il y a dans la Nature des objets capables de se faire admirer, comme des Intelligences supérieures, à des Peuples privés de la connoissance d'un seul Dieu, ce sont sans difficulté ceux-là. » On trouve même beaucoup de traces de ce dernier Culte dans le Japon & ailleurs. Mais rien ne marque mieux la ressemblance du Paganisme des Indes à celui d'Egypte, que la transmigration des ames, & la vénération que les Indiens ont pour les Vaches. On peut dire que ces deux points étoient essentiels à la Religion des Egyptiens. Il est remarquable, que les Indiens les plus voisins de l'Egypte ont conservé beaucoup plus scrupuleusement les égards qu'ils ont eu devoir à ces animaux, que les Indiens plus éloignés. Ainsi on observe que les Indiens en deçà du Gange, non-seulement ne mangent ni Bœuf, ni Vache, mais qu'ils rendent même un Culte très-religieux à ces animaux, sans parler de l'attachement qu'ils ont pour la Métempsychose, qui leur fait conserver avec zèle la vie des moindres Insectes; au lieu qu'au-delà du Gange on ne fait point de quartier à ces Insectes nuisibles, que les Bramines affectent d'épargner avec tant de générosité; & que les Prêtres de Siam &c. ne font nulle difficulté de manger de la chair de Bœuf & de Vache, pourvu qu'ils n'aient donné ni occasion, ni consentement à leur mort.

« Une autre chose peut faire conjecturer que la Religion des Egyptiens a passé aux Indes. C'est la conformité de l'Époque sainte des Siamois, c'est-à-dire, de la mort de *Sommona-Codom*, avec la totale destruction de la Religion des Egyptiens par *Cambyses* Roi de Perse. Ces deux événemens arriverent environ (b) 536. ans avant JÉSUS-CHRIST. Il y a apparence, comme nous venons de le dire, que quelque Prêtre fugitif d'Egypte se réfugia (c) pour lors dans les Indes, & qu'y aiant fait goûter le Culte de son Païs, par les caractères qu'il sçût donner à sa Mission prétendue, on lui donna le glorieux titre de *Pra*, de *Budha* & de *Siaka*. Enfin pour dernière raison, la noirceur du teint de ce Dieu, ou Demi-Dieu, montre qu'il étoit Africain: » mais cela prouveroit qu'il étoit Nègre ou Ethiopien, plutôt qu'Égyptien, outre que cette couleur est particulière au *Sommona-Codom* seulement.

Voici une autre diversité sur laquelle nous ne déciderons rien. On voit près de Meaco, Ville qui se distingue sur tout par le nombre & la magnificence de ses Pagodes, celle qui, selon Kaëmpfer, renferme (d) 33333. Idoles, ou mille seulement,

(a) Kaëmpfer dit *Budha*: mais on a déjà montré que *Budha* est le même que *Xaca*.

(b) Il y a environ huit années de différence, parce que les Siamois comptent 2233. ans depuis la mort de *Sommona-Codom*.

(c) Il est difficile d'accorder cette conjecture avec ce que l'Auteur *Allemand* dit, L. II. Ch. I. que sous le règne de *Souryou* Empereur du Japon 1027. ans avant J. C. *Siaka* naquit dans les Indes. Il est

vrai qu'en cela *Kaëmpfer* se conforme à la Chronologie Japonoise.

(d) *Louis Guzman*, cité dans la *Chine illustrée* du P. *Kircher*, dit de l'Idole Japonoise à trois têtes & quarante bras, qu'elle est environnée de plus de quinze cens Idoles dorées & disposées en neuf rangs, comme les Chœurs des Anges. Toutes ces Idoles sont au-dessus de la hauteur d'homme.

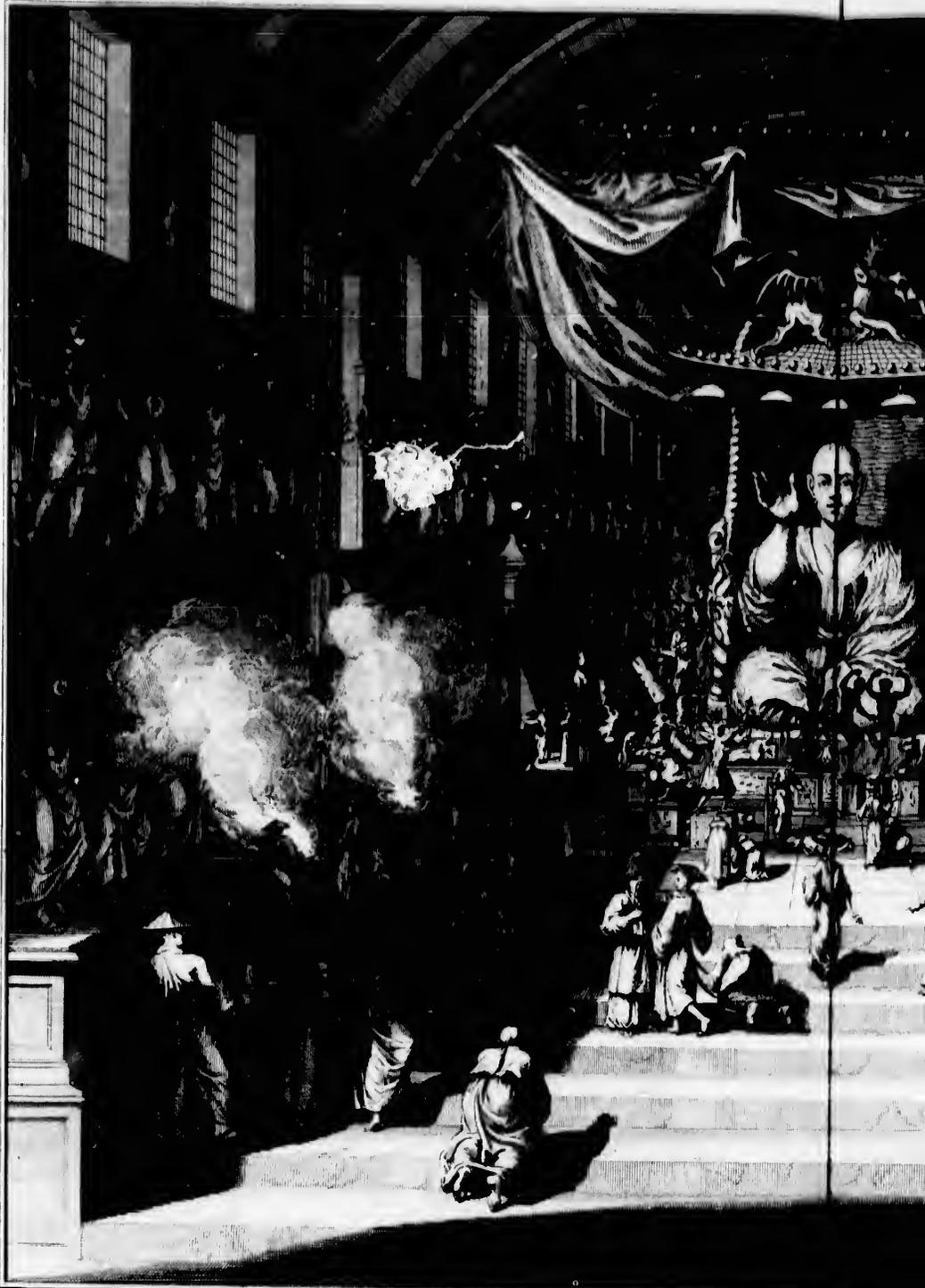
ateur , qui
 us ensuite ,
 ra , comme
 Sémélé , &
 oient porté

eut-être ne
 lire qu'elle
 me original
 » Il y a ap-
 étoit point
 yptien de
 ères , porta
 Cette con-
 te , & des
 ns déjà fait
 beaucoup
 uns & les
 pièces d'a-
 erfans , les
 cidentale ,
 es les plus
 appent le
 e capables
 ivés de la
 me beau-
 e marque
 transmi-
 On peut
 st remar-
 oup plus
 iens plus
 ement ne
 ligieux à
 , qui leur
 u Gange
 lent d'é-
 alle diffi-
 donné ni

passé aux
 la mort
 iens par
 ns avant
 quelque
 iant fait
 lion pré-
 fin pour
 u'il étoit
 gyptien ,

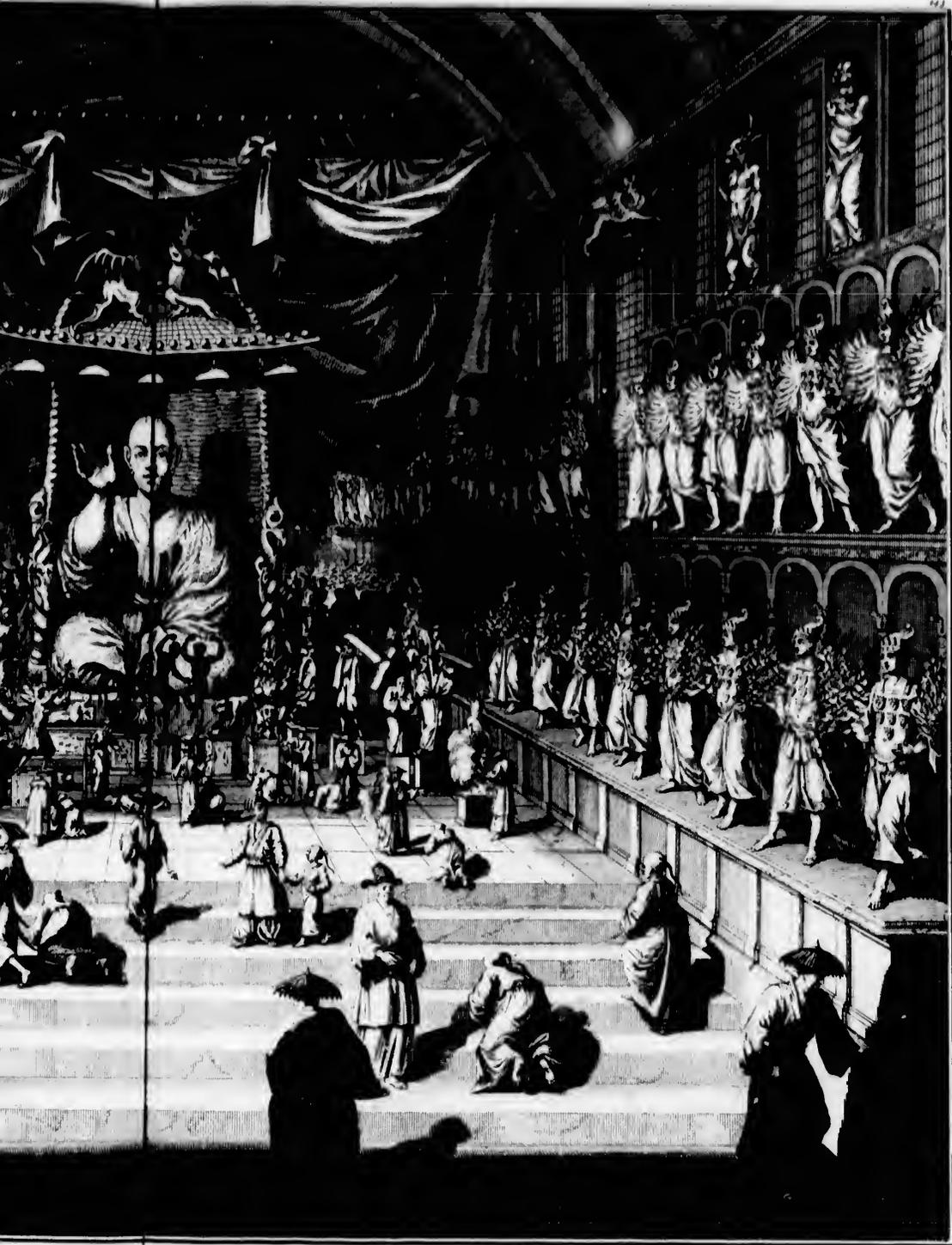
près de
 ses Pa-
 lement ,
 la Chro-

ine illustré
 se à trois
 onnée de
 posées en
 utes ces
 mme.

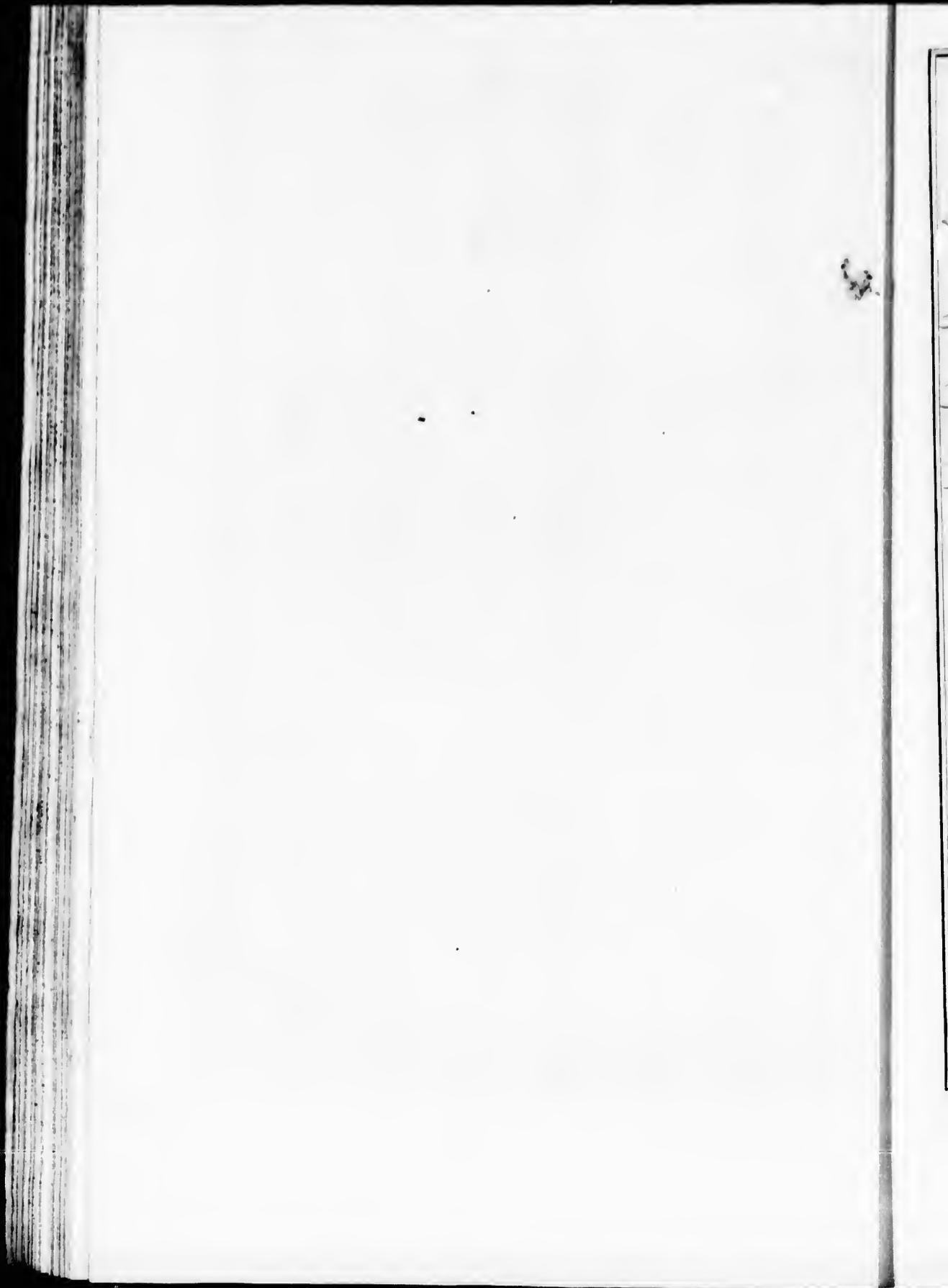


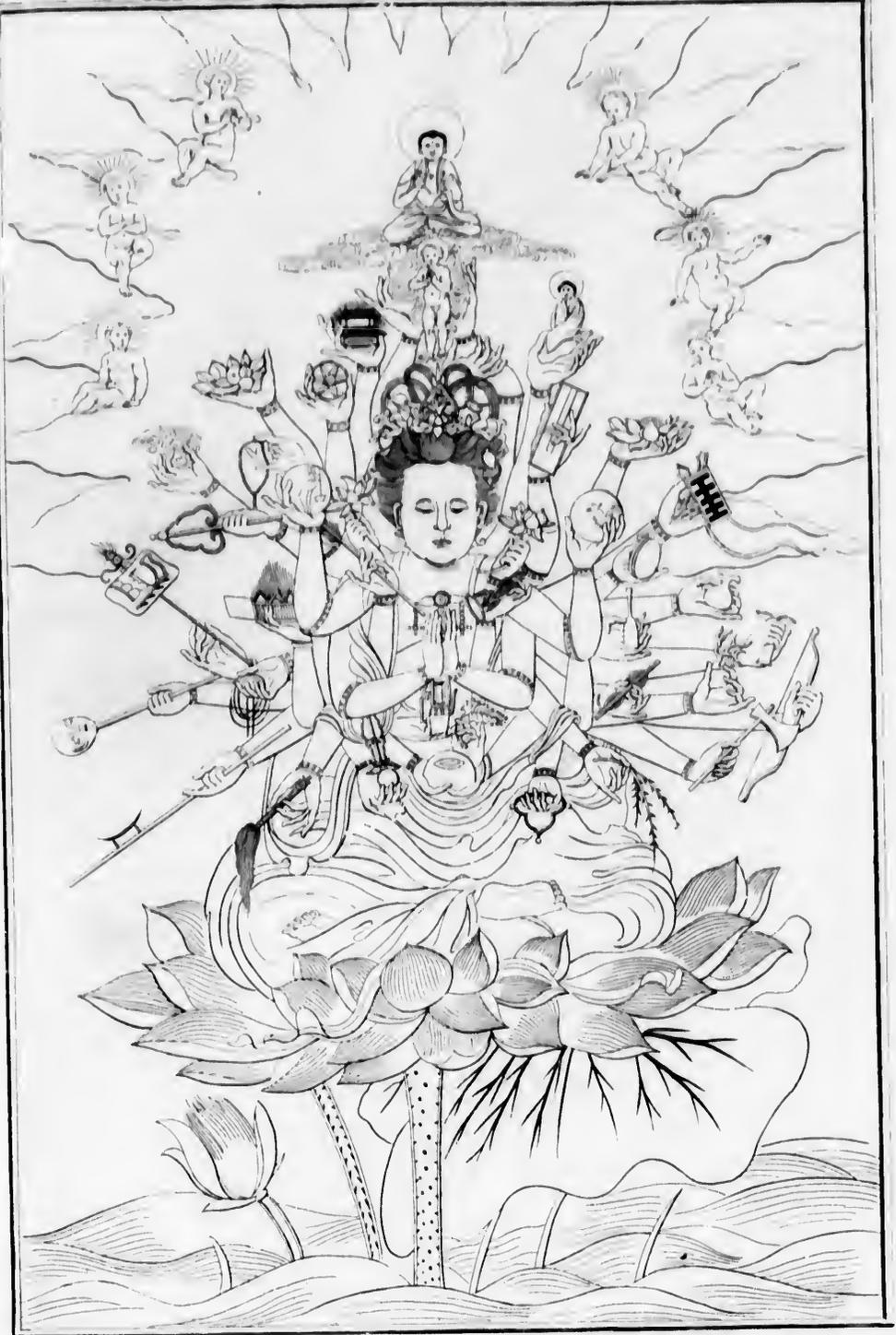
Il Dessin orig. de 1740.

TEMPLE du JAPON ou il y a



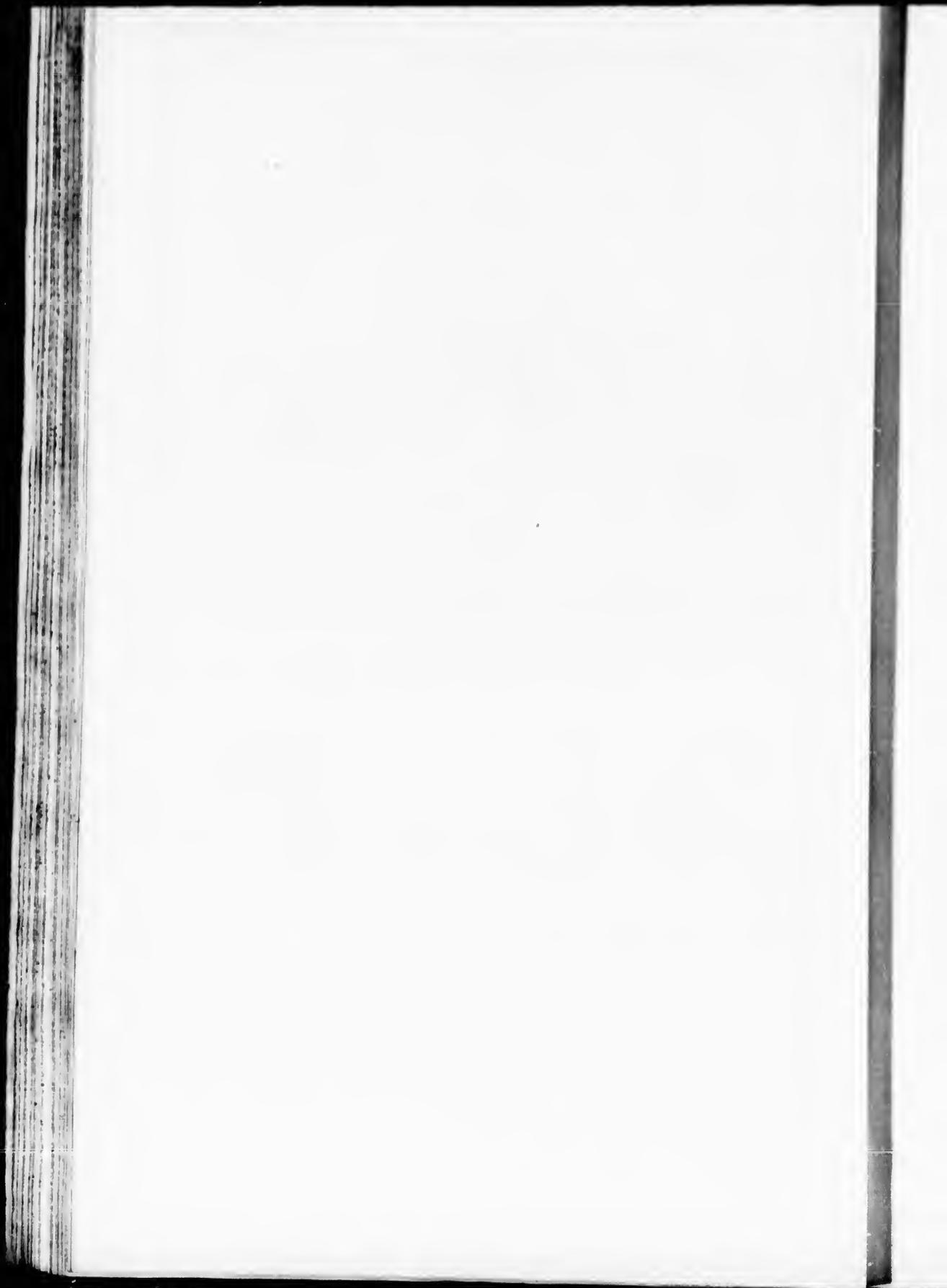
du JAPON ou il y a mille IDOLES.





QUANWON.

Est sur un dessin de Japon



selon le Collecteur des Ambassades au Japon. Est-ce la même Pagode, sur laquelle on se contredit, ou doit-on croire que ces Auteurs ont parlé de deux différentes Pagodes? On en jugera par les descriptions. (a) On voit au milieu de ce Temple la figure gigantesque d'une Idole qui a les oreilles percées, la tête chauve & le menton ras, à peu près connue un Bramme. Au dessus de la tête de l'Idole, & sous le daix qui le couvre, pendent cinq ou six clochettes. A côté d'elle, c'est-à-dire à droite & à gauche du Trône sur lequel cette Divinité est assise, se voient les Images de plusieurs gens armés, de Mores qui dansent, de Sorcieres, de Magiciens & de Diables. On y voit même des représentations du Tonnerre & des vents. Tout au tour des murailles du Temple, à droite & à gauche, il y a mille Idoles, qui ressemblent toutes à *Canon*; & chaque Idole est couronnée. Elles ont toutes trente bras, & sept têtes sur la poitrine. Ces Idoles sont d'or massif, de même que tout ce qui sert à leurs ornemens & à ceux du Temple. Si l'on compte toutes les figures qui se trouvent dans ce Temple, il ne faut pas douter qu'on n'y trouve beaucoup au-delà de mille Idoles. Le compilateur Hollandois, qui est ici copiste du P. Froës, ou des Extraits de Purchas, ne dit pas, comme les originaux, que la principale Idole est celle d'Amida, & que les autres représentent Canon son fils. Voici maintenant ce que dit Kaëmpfer.

(b) On voit dans le milieu de la Pagode une très-grande Idole assise, qui a quarante six bras. Seize Demi-Dieux noirs, & d'une taille au-dessus de la naturelle, sont autour de cette Idole. Plus loin à droite & à gauche, il y a deux rangs d'autres Idoles toutes dorées & debout, qui toutes ont plusieurs bras; ce qui denote leur puissance, comme les Egyptiens marquoient celle de leur *Thyphon*, par les cent bras qu'ils lui donnoient. Quelques-unes de ces Idoles tiennent une espèce de houlette à la main, d'autres des guirlandes, d'autres autre chose. Elles ont des raions autour de la tête, & au-dessus on voit sept autres figures, desquelles celle du milieu est la plus petite. Outre cela on voit dans ce Pantheon dix ou douze rangs d'autres Idoles de taille ordinaire, fort pressées, & situées de telle façon que les rangs vont en montant, afin que toutes ces Divinités soient également exposées aux yeux des spectateurs. Si ces deux Pagodes sont les mêmes, il faut convenir, ou que les choses y ont bien changé depuis le P. Froës, ou que l'Allemand a eu des yeux bien plus fins que le Jésuite, & que ceux qui sont venus après lui, qui après tout ne sont peut-être que les Copistes ou les Amplificateurs du sçavant Missionnaire.

Voici de quoi nous persuader, que le Compilateur des Ambassades & le Voyageur Allemand ont décrit le même Temple. Dans Dapper il en est parlé, comme d'un Temple dédié à *Canon*, qui est le fils d'Amida, & Kaëmpfer (c) dit, que c'est un Temple consacré à *Quanwon*. Or ces deux noms ne diffèrent presque pas. Ceci nous apprend à ne pas croire trop aveuglément les Voyageurs, & qu'il est bien vrai qu'en général leurs Relations sont moins solides qu'amufantes. D'où vient cela? C'est qu'ils prétendent se mettre toujours au-dessus de ceux qui ont dit ce qu'ils veulent redire après eux, & que pour surpasser le vieux, il faut débiter du neuf, & persuader, s'il étoit possible, qu'on a vu en vingt-quatre heures ce que d'autres n'ont pas vu en dix ans.

L'Idole de *Quanwon* a quelque rapport avec celle de *Puzza*. Ce n'est pourtant pas la même chose. Voici la description de la première d'après (d) Kaëmpfer. *Quanwon* a (e) plusieurs bras. Deux de ces bras portent des enfans, & sont élevés au-dessus de la tête, de manière qu'ils paroissent plus longs que les autres. Outre cela six petits enfans entourent la tête de *Quanwon*, & forment une couronne ou une espèce de raions. Un autre enfant est debout sur le sommet de la tête de l'Idole; & un autre encore y est assis. Cette Divinité est assise sur une *Tarate* fort large. On peut voir dans la Figure ce que tiennent toutes les mains de *Quanwon*. Kaëmpfer croit que cette figure désigne les différentes apparitions d'Amida, & tout ce qu'il a procuré ou inventé pour l'utilité du genre humain. Nous croions la même chose.

Nous allons abrégé la description des autres Dieux ou Sims du Japon. Ici comme ailleurs les Corps de Métier, les familles, ceux qui se ressentent de certaines bénédictions qu'ils n'osent attribuer, ni à leur propre mérite, ni à la bonté d'un Être Supérieur, qui daigne se mêler directement d'eux; tous ces

(a) *Ambassades*, &c. p. 115, édit. in-fol.

(b) Liv. V, Ch. 13.

(c) *Kaëmpfer*, Liv. V, p. 554. & 602, de l'histoire du Japon.

(d) *Kaëmpfer*, Liv. V, Chap. 15, p. 595.

(e) *Kaëmpfer*, Liv. IV, Chap. 8, de son Hist. du Japon dit quelle a cent bras, *hundred-hand Idol*.

Ordres de dévotion servent particulièrement certaines Idoles. Il y a par tout un combat éternel entre la préomption de l'homme & le sentiment de sa foiblesse; mais à quoi nous conduiroit une réflexion si générale? C'est aux Bonzes qu'il faut se borner.

Les Négocians Japonois s'adressent à quatre Divinités; savoir (a) à *Jebisu* ou *Jebisu*, frère de *Tensio-dai-sin*, qui est le Neptune du Pais. Ce Neptune disgracié, après avoir perdu l'estime de son frère aîné, fut relégué par lui dans une certaine Ile. Cela fait une ressemblance (b) entre ce Neptune & celui des anciens Patiens. Les Pêcheurs, comme les Négocians, s'adressent à ce Dieu; c'est pourquoi il est représenté sur un rocher au bord de la mer, une ligne dans une main, un poisson dans l'autre. *Daikoku* est le dispensateur des richesses. Assis sur une balle de ris, faite à la Japonoise, il frappe de son marteau sur telle chose qu'il lui plaît, & par tout où il frappe, l'abondance se manifeste. Il en sort des trésors, des habits, des vivres, &c. Ici il frappe de son marteau la balle ou le baril, sur lequel on le voit assis. Devant lui est une manière de sac ou de bourse vuide. La balle de ris est chez les Orientaux l'emblème de l'abondance. Voilà sans doute le Plutus des Japonois. *Tassaku* est un autre Dieu, qui préside au bonheur des gens. Les Japonois l'adorent sur tout au commencement de l'année, dans l'espérance qu'il favorisera leurs entreprises, & qu'il les fera réussir. Ce Dieu est debout sur un roc; sa taille est bizarre & irrégulière. Il tient un éventail à la main, & porte une robe large, dont les manches sont plus longues & plus larges à proportion que le reste de la robe. Sa barbe est longue & mal peignée, ses oreilles extrêmement larges, toute sa face hideuse & difforme. *Fottei* préside aux plaisirs, en quoi il a du rapport avec *Fitch* ou *Niniso*, (c) Divinité, qui, chez les Chinois, s'attribue la même juridiction. Outre les plaisirs & les agrémens de la vie, *Fottei* donne aussi la santé, les enfans, &c. *Giwon* dont nous avons déjà parlé, est le quatrième Dieu qu'on voit ici. C'est un Dieu domestique, qui préserve de certains accidens particuliers, par exemple de la petite verole, maladie qui enleve aux Japonois beaucoup d'enfans. Ne pourroit-on pas dire que ce Dieu est leur Esculape?

Nous dirons en gros, que *Sarwa* est le Dieu ou le Patron des Chasseurs; ce qui nous oblige aussi de remarquer, qu'il y a un Dieu ou un Esprit, qui préside sur les Renards. Un certain *Jaziro* fit des exploits remarquables; par exemple, il tua un Dragon terrible. Qui sçait si ce *Jaziro* n'est pas le même que *Jizu*, (d) qu'on dit conduire les âmes dans les Enfers, comme *Mercur* chez les Anciens. Sur la route d'*Osacca* à *Soringo* on trouve, dit l'Auteur de l'extrait (e) que nous citons au bas de la page, le Colosse en cuivre d'un *Dabis* (peut-être *Daiath*) à qui l'on offre tous les mois une vierge apprêtée à faire certaines questions, auxquelles l'Idole, ou le Diable, ou quelque Bonze, répond par le moyen de l'Idole même, qui est creusée. L'Interprète de la volonté du Dieu n'oublie pas d'imprimer ensuite la qualité de femme à la vierge, comme une preuve de l'apparition du Dieu sous forme humaine. Une fraude toute pareille réussit quelque tems au Prêtre (f) Egyptien de *Saturne*. Il faisoit entendre aux dévots, qui venoient offrir des vœux & des prières à son Dieu, que celui-ci demandoit un tête à tête avec leurs femmes. Le Dieu s'attachoit toujours à la plus jolie, qu'on ne lui résistoit pas; peut-être même brignoit-on sa préférence. La Dame choisie étoit conduite dans le Temple. Le Prêtre, après l'y avoir enfermée, s'introduisoit dans le Dieu même, par de certaines voutes cachées, & du creux de l'Idole faisoit quelques questions, qui étoient suivies des conclusions ordinaires à l'amour. Avant que d'en venir-là le Vicaire du vieux *Saturne* éteignoit toutes les lumières. On sçait qu'un pareil usage étoit ordinaire à *Babilone*, ou, selon *Herodote*, on conduisoit chaque nuit une femme des plus belles de la Ville, dans le Temple de *Belus*; & personne n'ignore l'aventure de *Pauline* qui fut séduite par *Mundus* son Amant, sous le nom d'*Annibis*.

(g) *Fatzman*, ou *Faciman*, est le Mars des Japonois. *Jakuti* est leur *Appollon* ou leur *Esculape*, & l'on peut croire hardiment, qu'il ne manque pas de veux. On n'en fait jamais de plus sincères, qu'à la vue d'une maladie qui peut se terminer par la mort. Les Japonois croient que la maladie vient de *Jekire*. Ce *Jekire* est l'Esprit *mahu*, qu'on prétend chasser par des exorcismes. On peut bien donner ce nom à une certaine

(a) *Kaempfer*, Histoire du Japon, Liv. III, Chap. 3.

(b) Voir *Ovide*, Liv. V. de ses *Métamorphoses*.

(c) *Fottei* s'appelle en Chinois *Fo-sock*, d'où *Dapper* dans sa collection de Voyages à la Chine a fait par corruption *Fitch*.

(d) *Purchas*, Extraits de Voyages.

(e) L'Histoire d'*Tyrannus*.

(f) *Purchas*, Extraits de Voyages.

(g) *Kaempfer*, Hist. du Japon, Liv. III, Ch. 3. dit qu'il étoit frère de *Tensio-dai-sin*, & le troisième Empereur ou Roi du Japon.

et un com-
 ble) mais à
 le borner.
 à Jehu ou
 disgracié,
 rtaine He.
 s. Les Pé-
 représenté
 us l'autre.
 japonole,
 e, l'abon-
 frappe de
 manière de
 l'abondan-
 préside au
 e l'année,
 e Dieu est
 la main,
 à propor-
 les extré-
 en quoi il
 tribue la
 onne aussi
 me Dieu
 ens parti-
 beaucoup

rs) ce qui
 de sur les
 il tua un
 qu'on dit
 la route
 ns au bas
 offre tous
 ou le Dia-
 fe. L'In-
 femme à
 ue frau-
 Il fufait
 dieu, que
 ujours à
 éférance.
 or enfer-
 du creux
 linaires à
 es les lu-
 erodote,
 Temple
 ndus fon

ollon ou
 eux. On
 miner par
 l'Éfprit
 om à une
 certaine

v. III. Ch.
 n, & le fei-



GIWON.



JERIS Aïphane des JAPONOIS.



DAIKOKI le Plus des JAPONOIS.



TOSSITOKU Divinité qui prend à la FORTUNE.

certaine (a) cérémonie décrite par Kaëmpfer. Ce Voyageur trouva sur sa route une barque pleine de Pénitens, qui croient de toute leur force le *Namanda*, pour délivrer d'une fièvre chaude les malades d'une Ville infectée de cette maladie. En même tems on eut recours (b) au *grand chapellet*. Pour le dire dans les occasions dangereuses, on s'assied en cercle, jeunes, & vieux. Le chapellet roule entre les doigts des dévots, & à chaque gros grain chacun crie bien haut *Namanda*, avec des mouvemens de contrition convenable. Si malgré cela le mal continue, la même dévotion est ordonnée dans toutes les autres Pagodes.

Plusieurs autres Dieux, dont Purchas & quelques autres parlent en passant & sans les décrire, sont peut-être sous d'autres noms, les mêmes Dieux dont nous avons déjà parlé. Ils placent (c) leur *Eole*, ou leur Dieu des vents sur une des plus hautes montagnes du Japon : aussi l'on y monte par dévotion. Nous avons déjà parlé de Darma, ce Sin à qui l'invention du Thé est due. Voici ce que raconte de ce Saint la Légende Japonoise. (d) *Darma*, fils d'un Roi des Indes, fut pendant sa vie un Saint très-illustre, & d'une vie si austère, qu'il en est peu de pareilles. On le compte pour le vingt-huitième Successeur de *Siaka*; & on le fait vivre environ l'an 519. de la naissance de Jésus-Christ. Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'il prêcha sa doctrine aux Chinois, comme la seule qui pût les conduire à la félicité; & pour mieux confirmer la vérité de ses dogmes, il y ajouta la sévérité de ses mœurs, les plus douloureuses mortifications, & une pénitence continuelle. Il ne vivoit que d'herbes & de racines. Il passoit les jours & les nuits dans la contemplation de l'Être Suprême; & comme dans les Saints de cet ordre la dévotion monte ordinairement à la tête, celui-ci ne tarda pas à en ressentir les effets. Cette méditation excessive le porta bien-tôt à une de ces extravagances connues par les Légendes. Darma ne donna plus de repos à son corps; au contraire il redoubla les peines & les maux de cette *prison de l'âme*, afin que celle-ci se consacrat, ou se devoût plus parfaitement à Dieu. Il fit vœu de ne point dormir: cependant après avoir long-tems résisté à la tentation du sommeil, il fallut se rendre; il s'endormit. S'étant réveillé, il sentit avec plus de douleur qu'auparavant la force de la nature, & la faiblesse des efforts qui tendent à détruire ses Loix. Cette destruction est le but ordinaire des dévotions extatiques. C'est trop peu que de réduire le corps & l'âme à de justes bornes; elles veulent les défunir pour l'amour de Dieu. Darma plein de dépit d'avoir dormi se coupa les deux paupières, & jeta loin de lui les instrumens, ou pour mieux dire, les ministres de son crime. C'est à cause de cela qu'on le représente ici sans paupières. Le lendemain passant par hasard à l'endroit où il avoit fait cette exécution, il trouva que ces deux paupières s'étoient miraculeusement changées en deux de ces arbrisseaux qui portent le Thé: jusqu'à cet événement il étoit resté inconnu. Darma gouta des feuilles de l'arbrisseau, & reconnut avec surprise qu'elles lui donnoient une agitation intérieure mêlée de plaisir & de joie; qu'elles lui fortifioient l'esprit, & l'encourageoient à la méditation. Il fit part de cette découverte à ses disciples; & voilà comme l'usage de cette plante se communiqua insensiblement à tout le monde. Au reste si on représente un roseau sous le pied de ce Fanatique, qui est au milieu des eaux, c'est que sa Légende allure qu'il traversa les mers & les rivières sur ce roseau.

Nous parlerons dans la suite du Dieu des Docteurs & des Sçavans; d'un certain *Jeme*, & d'un *Signani*, qui sont les Dieux des morts. Finissons cette relation des Dieux, des Génies & des Saints du Japon par *Ingen*, qui étoit originaire de la *Chine*. Celui-ci est des plus modernes. (e) Il vivoit environ l'an 1650. En 1653. le zèle & le désir de fortifier la Religion de *Siaka* contre les entreprises du Christianisme, & de toutes les Sectes opposées au Budéisme, l'obligèrent de passer au Japon. Il y fut reçu avec tout le respect imaginable, & avec les préjugés nécessaires pour le faire reconnoître d'avance comme un grand Saint. Une sécheresse extraordinaire vint fort à propos confirmer ces préjugés. Le peuple le pria de dire un *Kitoo* pour détourner les suites de la sécheresse. Le *Kitoo* est une prière qui se récite en des tems de calamité. Ingen répondit modestement, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de faire descendre la pluie sur leurs campagnes, & qu'il ne répondoit point de l'efficacité de son *Kitoo*. Il se rendit néanmoins à leurs instances répétées; & après avoir promis le *Kitoo*, il monta sur le sommet d'une montagne, & y fit sa prière. Le lendemain il plut si abondam-

(a) Kaëmpfer, Hist. du Japon, Liv. V. Chap. 2.

(b) *Fiak-nanben*, Dampfer traduit ce mot par cent mille.

Tome VI.

(c) Idem, Liv. V. Ch. 15.

(d) Kaëmpfer, Append. to the History of Japan.

(e) Kaëmpfer, ubi sup. Liv. IV. Ch. 4.

ment , que les eaux emmenerent tous les ponts de Meaco. Les Japonois railleurs disoient , que le miracle étoit allé au-delà de ses justes bornes. Faisons ce long article par une réflexion nécessaire.

Lorsqu'on a dit que tel ou tel Dieu des Japonois étoit leur Pluton , leur Mercure , &c. Ce n'est pas qu'on croie que ce sont les mêmes Divinités adorées par les Grecs & par les Romains ; mais on en doit conclure seulement , que le fond de l'idolâtrie a été presque le même chez tous les Gentils , qui n'ont jamais manqué d'imaginer des Dieux , pour chaque besoin de la vie.

CHAPITRE III.

Fêtes , Pelerinages , Usages *superstitieux* , &c.

NOUS n'avons parlé qu'en gros des Fêtes particulières à la Religion des Sintos. En voici quelque détail : mais nous ne répéterons rien touchant le Pèlerinage d'Ite , qui appartient aussi à cette Religion. Un des points essentiels au Sintoïsme consiste à visiter fréquemment les Temples consacrés aux Dieux & aux Ames des Saints , qui se font distinguer par leur mérite. Cet exercice de dévotion peut se faire quand on veut ; mais sur-tout on ne doit pas le négliger dans les tems destinés particulièrement à la dévotion.

(a) Les Fêtes des Sintos sont fixes. Les unes reviennent tous les mois ; les autres sont annuelles. Il y a trois Fêtes dans le mois ; au commencement , au plein & au dernier jour du déclin de la Lune. A l'égard de la première Fête , c'est plutôt un jour de complimens réciproques & de visites entre amis , que de dévotion aux Dieux. Le dernier de la Lune n'est pas plus remarquable par rapport à eux. Mais le 15. du mois est proprement le jour de leur Fête.

Les Sintos ont cinq Fêtes annuelles fixes , qui sont le premier de l'an , le troisième jour du troisième mois , le cinquième du cinquième mois , le septième du septième mois , & le neuvième du neuvième mois. La raison du choix affecté de ces nombres impairs est que ces jours sont malheureux , & que les Sintos s'imaginent que les réjouissances ordinaires dans les jours de Fêtes réjouissent aussi les Dieux , & détournent les maux & les accidens qui arriveroient infailliblement ces jours-là. C'est une opinion constante chez les Sintoïtes , que les Dieux prennent plaisir aux divertissemens qui accompagnent leurs Fêtes , & que les plaisirs modérés de ceux qui les honorent par ces démonstrations de joie , ne sçauroient les offenser. C'est aussi que les jeux & les plaisirs accompagnoient les Fêtes des Grecs & des Romains ; & M. de Meaux a remarqué dans le beau Discours qu'il a joint à son *Histoire Universelle* , qu'il n'y avoit aucune occasion dans le Paganisme , où la pudeur fut plus généralement bannie , que dans ces solemnités.

Chez les Japonois le jour de l'an se passe à se complimenter , à se visiter , à se faire des présens. On s'entre-donne du *Awabi*. Cet *Awabi* est un coquillage , qui fut dans les anciens tems la première nourriture de ceux qui habiterent le Japon , comme on dit que le glau étoit des anciennes Colonies de notre Europe. L'*Awabi* représente aux Japonois la frugalité de leurs Ancêtres.

La seconde Fête est célébrée au commencement du Printems. Tout le monde prend part aux agrémens de cette saison naissante ; mais sur-tout les jeunes filles. Leur parens leur font un Festin , auquel on invite les proches & les amis de la famille. On orne un des appartemens du logis de Poupées & de Marionettes de prix , qui représentent la Cour du Dairi. On sert divers Mets Japonois , & de l'Armoise à chaque de ces Marionettes , dont chacune a sa table particulière. Les filles présentent les mêmes choses aux conviés , avec un plat de Saki.

De même que cette Fête peut être regardée comme la Fête des jeunes filles , celle qui la suit pourroit s'appeller la Fête des jeunes garçons. On orne les portes des maisons d'Armoise ; les jeunes garçons se divertissent sur l'eau , principalement à Nangue-faque ; mais elle ne leur est pas si particulière , que les hommes faits & les personnes les plus graves ne prennent aussi leur part du plaisir. Pendant la Fête on appelle souvent *Perran*. Cela nous donne lieu de rapporter ici l'Histoire de cette Fête. (b) *Perran* régnoit autrefois dans une Ile voisine de *Formosa*. Cette Ile faisoit un Commerce très-

(a) *Kaempfer*, L. III. Ch. 3.

(b) *Kaempfer*, Append. to the *History of Japan*.

considérable de terre propre à la fabrique des Porcelaines. La méchanceté des habitans de l'Isle, que la prospérité & les richesses de leur Commerce avoient corrompus, jusqu'à s'abandonner aux plus grands crimes, & au mépris de la Divinité, détermina les Dieux à les submerger avec leur Isle. Mais parce que le Souverain ne participoit nullement aux crimes de ses sujets, & qu'il honoroit les Dieux, ils résolurent en même-temps de le sauver avec sa famille. Ils l'avertirent en songe de la prochaine destruction de son Etat, & lui donnerent pour signe une rougeur, qui devoit se manifester sur la face de deux Idoles peu de tems avant la submersion de l'Isle. Il lui fut ordonné de s'embarquer avec sa famille, auili-tôt qu'il auroit aperçu ce signe. Peïrun avertit publiquement son Peuple de la colère des Dieux: mais on se moqua de lui. Un de ces moqueurs crut tourner en ridicule l'avertissement du Roi, en allant la nuit barbouiller de rouge le visage des Idoles; & cette malice fut le signe même. Le Roi en étant averti, se rendit à ses vaisseaux avec sa famille & ses effets, & tous ceux qui voulurent le suivre. A peine eut-il fait mettre à la voile, que l'Isle fut submergée avec tous les habitans. Ce Roi Peïrun vint aborder à la Chine. On reconnoît dans cette Histoire fabuleuse quelques traces de celle de (a) Lot; & il n'est nullement impossible que dans une longue suite de siècles, celle-ci ait été travestie & défigurée par ces Peuples idolâtres: quoiqu'il en soit, la mémoire de cette submersion s'est conservée par une Fête qu'on célèbre tous les ans, principalement dans les Provinces Méridionales de la Chine. On fait alors des courses sur l'eau, & on y répète souvent à haute voix le nom de Peïrun. De la Chine cette Fête a passé au Japon, & peut-être auili au Pégu, où l'on célèbre la Fête des Eaux.

La quatrième Fête annuelle n'a rien de particulier, si ce n'est que les jeunes gens affichent à des poteaux des Vers de leur propre composition, afin que le Public juge des progrès qu'ils ont faits dans les études.

La cinquième Fête est une espèce de Bacchanale. Non-seulement on s'y laisse aller à tous les transports d'une joie déréglée, & à boire avec beaucoup d'excès; on arrête même les passans & les étrangers, & on les contraint de participer à ces débauches. La Fête dure plusieurs jours; & pendant tout ce tems-là les voisins se régalaient avec excès. A Nanguetsaque cette Fête est encore plus déréglée, parce qu'on y solemnise en même tems celle de *Suwa*, le Dieu ou le Protecteur des Chasseurs. Le Calendrier Japonois est chargé de beaucoup d'autres Fêtes: mais elles ne sont ni si générales, ni si anciennes que les cinq dont nous venons de parler. Il y en a d'instituéés pour célébrer des apparitions de quelques Sins, ou en mémoire de quelque délivrance ou de quelque victoire extraordinaire, ou pour conserver à la postérité certains miracles.

Suwa, dont nous venons de parler, a deux Fêtes. L'une revient le neuvième de chaque mois. Alors les Chasseurs se recommandent particulièrement à ce Dieu. L'autre Fête est annuelle, & fixée au neuvième jour du sixième mois. Tous ceux qui vont rendre à la Pagode de *Suwa* les hommages religieux qui lui sont dus, passent par un Cercle de Bambou, autour duquel on a entortillé du linge. Cela se fait en mémoire d'un accident que les Japonois disent être arrivé à *Suwa*, & que le Voyageur Allemand ne nous dit pas. Comme Nanguetsaque est sous la protection de ce Dieu, auili est-il plus religieusement servi dans cette Province qu'ailleurs. Les Fêtes de Ten-si-odai-sin n'ont rien de remarquable, que des Processions à l'honneur du Dieu.

Difons un mot du caractère de ces jours solennels. Plusieurs de ces Fêtes sont communes à toutes les Sectes du Japon; & pour cette raison il suffit d'en avertir, après en avoir parlé comme de jours solemnisés par les Sintos. Ce n'est pas tant, dit-on, (b) le désir de servir les Dieux, qui rend ces jours remarquables, que la joie & les divertissemens qui les accompagnent. Quelque grave que soit l'objet d'une Fête, il est dit chez tous les hommes, que les plaisirs lui ôteront sa gravité. Une telle découverte ne se fait pas seulement au Japon; la joie & les divertissemens marchent par-tout à la suite de ces dévotions annuelles: c'est un caractère de tous les tems, comme nous l'avons déjà remarqué. Autrefois après la célébration des Mystères, même des Mystères les plus tristes, les Dévots se partageoient les restes des Sacrifices; & ces restes faisoient la matière d'un Festin bien plus profane que religieux, puisqu'on s'y livroit à tout ce que la joie peut inspirer. Il n'étoit point permis d'y être

(a) Cette Histoire de Lot a été défigurée d'une autre manière par les Grecs dans l'able du vieux

I *Hyriée*, V. *Ovid* Faistor. L. V.

(b) *Kaempfer*, L. III, Ch. 3, *Histoire*, &c.

triste, ni d'y rien dire de mauvais augure. (a) On voit la joie naître de la tristesse de l'objet solemnisé; & cela va de même chez nous.

Parlons de leurs Processions. Les Japonois promènent leurs Dieux comme les anciens Egyptiens, & presque dans l'ordre qu'Apulée a décrit dans ses *Mémoires*. Peu s'en faut que cette description ne puisse s'ajuster à toutes sortes de Processions. (b) Dans une Fête que les Bonzes solemnifient tous les ans à *Freinojama*, ils vont armés en cérémonie, & portent sept chaifes sur le dos, dans sept différens Mias. Dans ces Processions les Idoles marchent à la lueur des lanternes qu'on porte devant & après elles. Ces lanternes sont couvertes d'une toile fort fine, afin que l'on puisse voir à travers la lumière d'une chandelle, sur laquelle est écrit le nom de l'Idole. Ces Processions sont, pour ainsi dire, combinées avec toutes sortes de Jeux, de Spectacles, de Farces, & d'extravagances; & le tout s'appelle (c) *Matzuri*.

Celui d'une Fête de Suwa, & que nous choisissons pour donner au Lecteur quelque idée de ces pieuses folies, commence par un Concert de Musique Japonoise, dont la jeunesse de Nanguesakue régale son Dieu. La Procession est ouverte par deux Chevaux de main fort blancs & fort maigres. Pourquoi cette maigreur & cette blancheur? Sont-elles affectées? on ne le dit pas. A la suite de ces Chevaux on voit paroître les Bannières, Enseignes & Drapeaux, Symboles ou Signes qui caractérisent la Fête & le Dieu. Avec ceux-là on en voit d'autres; par exemple, une Lance courte & large, toute dorée; une paire de fouliers fort grands, & travaillés grossièrement; du papier blanc attaché à l'extrémité d'un bâton court, ce qui marque la Jurisdiction Ecclésiastique. Des sièges creux, afin d'y mieux placer les *Mikosi*, suivent après; & ces sièges sont portés un peu panchés, afin qu'on puisse y mettre les aumônes; mais pour mieux exciter à en faire, deux personnes à gages portent un (d) Tronc fort grand, & sans doute fort pesant, avec lequel ils vont de côté & d'autre recueillir ces sortes de charités. Les *Mikosi* sont des Châsses Octogones, assez pesantes pour faire la charge d'un homme. Ils sont vernis & travaillés fort proprement. Après ces *Mikosi* paroissent deux Palanquins, destinés aux deux Supérieurs de la Pagode du Dieu pour lequel on fait la Procession. Suivent deux Chevaux aussi maigres que les premiers; le Clergé en Corps marchant à pied avec la gravité convenable, & le gros du peuple en foule & sans ordre. La Procession étant arrivée à la Cour du Temple de Suwa, le Clergé se place; des Députés du Gouverneur s'y rendent avec le train ordinaire, auquel on ajoute, à cause de la solemnité du jour, vingt piques dont les pointes sont ornées de menus copeaux de bois peints & vernis. Ce sont les marques d'honneur affectées à la dignité de ceux qui occupent des Charges considérables. La Figure représente trois de ces Piques. Quatre des principaux Députés montent au Temple, pour y rendre au nom du Gouverneur, les hommages dûs aux Supérieurs de ce lieu: mais avant que d'aller à l'hommage, ils se lavent les mains dans le Ballin qui est à l'entrée du Temple. Après l'hommage rendu, un (e) *Nége* présente de (f) l'*Amasaki* à ces Députés dans un petit vase de terre commune & non vernie, cérémonie qui leur représente l'indigence de leurs Ancêtres.

Le *Matzuri* appartient au troisième jour de la Fête, qui est celui de la naissance du Dieu. La dévotion de ce jour-là consiste en un mélange de Spectacles, de Processions, de Danses, de Farces & autres semblables réjouissances, à l'honneur & à la gloire de la Divinité dont on célèbre la Fête. Une des singularités du *Matzuri* est, que dans l'endroit même que l'on choisit pour les Farces & les Spectacles, on bâtit, ou pour mieux dire, on dresse une espèce de Cabane de Bambou, à laquelle on donne le nom de Temple. C'est-là que l'Idole jouit de la vue des réjouissances publiques; & pour cet effet la Cabane est ouverte du côté qui fait face au lieu des Spectacles. La simplicité de ce Temple représente la pauvreté des premiers Japonois; peut-être les deux sapins, qu'on plante au-devant, rappellent-ils aussi le premier Culte qui se rendoit aux Dieux sous des arbres. Le tour de la Place est garni de Bancs & de Loges pour les Spectateurs. Nous omettrons certains détails qui concernent l'ordre & le rang de ces Spectateurs, &c. On peut les voir dans (g) l'Auteur cité.

Il faut dire un mot de ces Pièces Dramatiques, qui sont un des agréments de la Fête.

(a) *Etiam lugentes ridebant, dit Péronne.*

(b) *Aloisius Froes in Epist. Japonic.*

(c) *Kaempfer, Hist. du Japon, L. IV, Ch. 4.*

(d) *Abnt-chests dans Kaempfer.*

(e) Voyez plus bas l'explication de ce nom.

(f) L'*Amasaki* est une Bière commune, faite de ris cuit, que l'on laisse fermenter une nuit: c'est la Boisson des grandes Fêtes, en commémoration de cette indigence dont on a parlé.

(g) *Kaempfer, Histoire, L. IV, Ch. 4.*

Fête. Le sujet roule sur quelque aventure des Dieux : souvent c'est une action héroïque, & souvent aussi c'est une expédition d'amour. Des Acteurs chantent en dansant les mêmes sujets ; & si le sujet se trouve trop grave ou trop triste, un Farceur vient tout-à-coup égayer les Spectateurs par ses gélles & par ses discours bouffons. Quelquefois à la manière des (a) anciens Pantomimes, les Acteurs essaient d'exprimer par leur habillement, par leurs gestes & par la danse, l'Histoire du Héros de la Pièce. Il paroît au récit de *Kaempfer*, qu'ils excellent dans leur Art, & l'on ne sçauroit récuser en cette occasion un homme de Lettres témoin oculaire, à moins qu'on ne l'accuse d'avoir admiré trop facilement. Le même Auteur décrit toute une Pièce Dramatique d'un *Masuri*, dont il fut aussi témoin oculaire. C'est ainsi que les Grecs & les Romains joignoient ces sortes de Spectacles, & les combats littéraires dans leurs Fêtes & dans leurs Jeux.

Nous avons décrit le Pèlerinage d'*Ise*. Cette pratique est chargée ici des mêmes abus qu'on lui reconnoît ailleurs. Les gens de bonne foi y vont chercher bien loin les pardons de leurs péchés, & l'efficacité de leurs prières. La dévotion d'une partie de ces Pèlerins est due à leur pauvreté domestique. Sous prétexte de Pèlerinage ils mandient sur les grands chemins. Au moins cette superstition leur sert à soulager leur misère. Mais voici des abus réels. Les enfans débauchés & rebelles à leurs parens se soustraient à l'autorité paternelle, pour aller chercher des Indulgences, qui, selon ces superstitieux, effacent leurs crimes & les ramènent justifiés à leurs parens. Sous le même prétexte les pauvres gens, sur-tout les faimés, se font mendiants de profession. D'autres prennent un tour un peu plus honnête, pour se tirer d'affaire aux dépens de leur Religion. Ils vont faire le Pèlerinage, mais d'une manière comique & bouffonne. Ils assemblent les gens autour d'eux, & font la récolte en régaland les Spectateurs, pour leur argent, de tours de souplesse, de farces, & d'autres amusemens de cette espèce.

Tous ces Pèlerins, tant les véritables que les supposés, courent les sentiers & les grands chemins. Ils occupent si bien toutes les Hôtelleries, qu'on ne trouve pas à s'y loger. Aussi il arrive souvent que les plus pauvres d'entr'eux, & même ceux qui seroient en état de payer leur gîte, se trouvent obligés de passer la nuit exposés au froid & aux injures de l'air. De cette manière il en périt beaucoup sur les routes. Tous ces Pèlerins voient à fort petites journées, habillés de blanc, & en petites troupes, de quatre ou cinq personnes, dont il y en a une qui tient à la main une manière de Bâton de Commandant, orné de bandes de papier blanc, attachées les unes aux autres, & faisant une espèce de fuséeau. Voici l'ordre. Deux marchent d'un pas grave & lent, affectant même de s'arrêter de tems en tems. Ceux-ci portent à eux deux une machine qui ressemble à une civière, sur laquelle est une Cloche de marière assez légère, ou une Chaudière, ou quelque chose qui fait allusion à l'Histoire de leurs Dieux. Tout cela est orné de branches de sapin, & de papier blanc découpé. Celui qui paroît con-mander, danse devant la Civière, & chante en même tems d'une voix triste quelque chose de convenable au sujet qu'ils veulent exprimer : sujet qui est destiné à exciter quelque dévotion, puisqu'on le chante tristement. Un autre se détache de la troupe, & prend les devans, pour mandier aux portes dans les Villages, ou pour recueillir les charités des passans. C'est ainsi qu'alloient les *Galles*, ou Prêtres de *Cybelle*, les plus infâmes de tous les hommes.

Une autre sorte de (b) Pèlerins s'oblige à visiter les trente trois principales Pagodes du Dieu *Quamwon* ou *Canon*. Ces gens vont chantant de maison en maison quelques louanges de leur Dieu. Ils sont aussi vêtus de blanc, & portent au col un Écriteau, ou on lit en ordre les noms des Temples de *Canon* qu'ils n'ont pas encore visités. Cette manière de vivre, en courant le país au nom de quelque Divinité, est si commode & si agréable, que beaucoup de gens se font Pèlerins, pour vivre sans peine & sans souci.

D'autres font leur Pèlerinage avec plus de bonne foi, & avec ces mortifications que l'on prend si généralement pour des marques visibles de sainteté. Ils voient nus, même dans le plus froid de l'hiver, sans autre chose sur le corps qu'un peu de paille, qui les couvre par la ceinture & un peu plus bas. C'est, dit-on, pour s'acquitter de

(a) On dit que non-seulement les Pantomimes Romains représentoient des Pièces entières sans parler, mais qu'encore ils les caractéroient si bien, qu'on distinguoit deux actions d'une même espèce. Par exemple, ajoute-t-on dans le *Dic-*

tionne sur la Musique des Anciens, to. V. pr. p. de la *Bibl. Fr.* en voiant représenter un pere devorant ses enfans, on connoissoit si c'étoit *Saturne* ou *Thyeste*, &c.

(b) *Kaempfer*, ubi sup. L. V. Ch. 5.

certains vœux qu'ils ont faits en des occasions périlleuses, ou pour engager plus particulièrement la Divinité à leur accorder certaines grâces. Ils ne reçoivent aucune charité.

(a) Certaines personnes se dévouent entièrement à Amida. Leur nom témoigne la dévotion à laquelle ils doivent uniquement s'attacher; c'est-à-dire aussi souvent qu'il sera possible le Namanda, que les Japonois appellent aussi *Nembutsu*. C'est une Confrérie. Le Bourgeois & le Gentilhomme s'y enrôlent; mais le gros de la Confrérie est composé de gens qui s'assemblent dans les rues & dans les places publiques. Là ils chantent ou récitent le Namanda au son d'une petite clochette, qui leur sert à appeler les passans, & ces bons dévots, qui s'imaginent que les prières sont toujours efficaces, toujours salutaires, quelle que puisse être la bouche qui les prononce. Comme, selon l'opinion des Japonois, ces prières sont destinées à soulager des parens ou des amis qui souffrent en l'autre monde, chacun contribue de ses charités pour soulager les siens. Ceux qui sont de la Confrérie, observent exactement de s'entraider dans leurs besoins; & cette assistance mutuelle est comme la Loi fondamentale de la Confrérie. Ils ensevelissent eux-mêmes les morts, & contribuent de leurs moïens, ou des aumônes qu'ils recueillent, pour ensevelir ceux qui meurent pauvres. Quand ils reçoivent une personne riche dans la Confrérie, ils lui demandent premièrement, si, quand il sera mort quelque Confrère, il veut bien s'engager à contribuer de tout son pouvoir à sa sépulture. S'il refuse de s'engager, on le refuse pour membre de la Confrérie.

Ces Confreres s'assemblent aussi tour à tour les uns chez les autres, & deux fois le jour; sçavoir le matin & le soir, pour chanter le *Namanda*, en intention de soulager les défunts, & aussi par précaution pour eux-mêmes après leur mort.

De cette dévotion nous passerons à une autre, qui consiste en une pénitence extraordinaire, & que l'on prendroit pour une fable, (b) si elle n'étoit attestée par plusieurs anciens Voïageurs. Les Pénitens vont se rendre, à travers des montagnes fort hautes & presque inaccessibleles, dans certains déserts affreux, habités par un Ordre d'Hermites à peu près sauvages, qui les mettent entre les mains d'autres encore plus sauvages qu'eux. Ces derniers conduisent les Pénitens par des précipices; les exercent par des jeûnes & par d'autres austérités, qu'il faut souffrir à quelque prix que ce soit, puisqu'il n'y va pas de moins que de la perte de la vie; car si le Pèlerin s'écarte du Formulaire qui lui est prescrit par ses conducteurs, on le pend par les mains à un arbre qui est sur la pente d'un précipice, & on l'y laisse suspendu jusqu'à ce que, ne pouvant plus tenir la branche, il tombe de foiblesse dans le précipice.

Ce ne sont là que les premières souffrances. Après bien des peines & des dangers on entre dans une campagne, environnée de montagnes fort hautes. On y passe un jour & une nuit les bras croisés, & le visage sur les genoux. C'est un autre acte de pénitence. Si l'on paroît souffrir dans cette situation gênante, & qu'on cherche à se soulager tant soit peu, les Hermites viennent à coups de bâton remettre le Pénitent dans la posture qui lui est ordonnée. C'est dans cette posture que les Pèlerins doivent examiner leur conscience, se ressouvenir de tous les péchés qu'ils ont commis dans l'année, & s'en confesser ensuite. Après cet examen on se remet encore en marche, jusqu'à ce qu'on arrive à un rocher fort escarpé. C'est au plus haut de cet affreux rocher, que ces Moines sauvages font faire une confession générale à leurs Pénitens. Ils tiennent sur la cime du rocher une grosse barre de fer, longue de trois aunes, qu'ils font sortir du sein du rocher, & qu'ils retirent quand il leur plaît. A l'extrémité de cette barre il y a une balance. Les Moines mettent le Pèlerin dans l'un des bassins, & dans l'autre (c) un contrepoids, qui tient la balance en équilibre. Ensuite par le moïen d'un ressort, ils poussent la balance hors du rocher; & de cette manière la balance se trouve en l'air sur le précipice. Dans cet état le Pèlerin est obligé de faire une exacte revue de ses péchés. La confession doit être entendue de tous ceux qui assistent à ce spectacle; & le Pénitent doit observer de ne cacher & de ne déguiser aucun péché, d'être ferme dans sa confession, de ne point varier dans le calcul. La moindre variation, le moindre déguisement, quand même il seroit l'esté

(a) *Nembutsu*. Idem *id.*

(b) *Purchu*, Extraits de Voïages. *De Bry*. Epistola Japonica, &c.

(c) *Purchu* dans un Extrait d'*Acesta*, dit, que ce bassin est vuide; qu'à mesure que le Pénitent confesse un péché, le bassin vuide penche

vers le précipice, & celui dans lequel est le Pénitent du côté de l'Hermite qui tient la barre. Quand le Pénitent a achevé la confession, les deux bassins se trouvent en équilibre. C'est ainsi de cette manière que la figure de *De Bry* représente cette confession.

ES

ger plus par-
vent aucune

témoigne la
souvent qu'il
est une Con-
la Confrérie
liques. Là ils
ur sert à ap-
- toujours ef-
ce. Comme,
arens on des
our soulager
tr'aider dans
e de la Con-
oïens, ou des
Quand ils re-
tirement, si,
de tout son
e de la Con-

& deux fois
de soulager

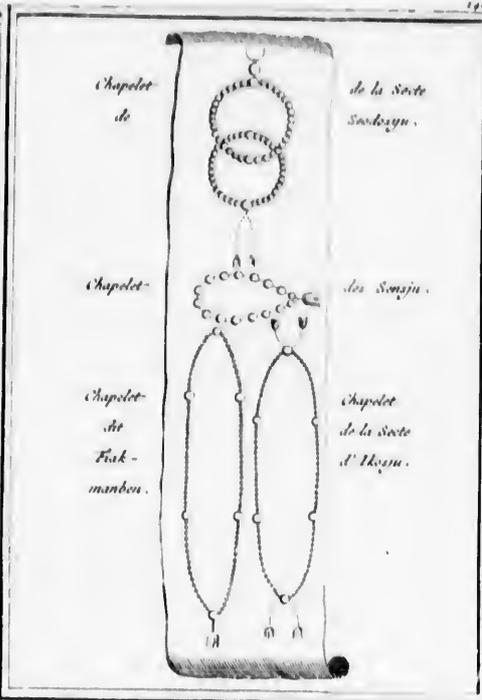
nitence ex-
tée par plus
antagnes forte
ar un Ordre
encore plus
les exercent
que ce soit,
s'écarte du
mains à un
ce que, ne

des dangers
n y passe un
autre acte de
cherche à se
le Pénitent
pèlerins doi-
ont commis
ore en mar-
e cet affreux
ars Pénitens
trois aunes,
A l'extré-
pèlerin dans
n équilibre.
& de cette
in est obligé
due de tous
cher & de
rier dans le
croit l'effe

quel est le Pé-
nent la barre.
onction, les
ore. C'est aussi
De Boyepris-



DARMA Saint du JAPON.



Chaplet
de

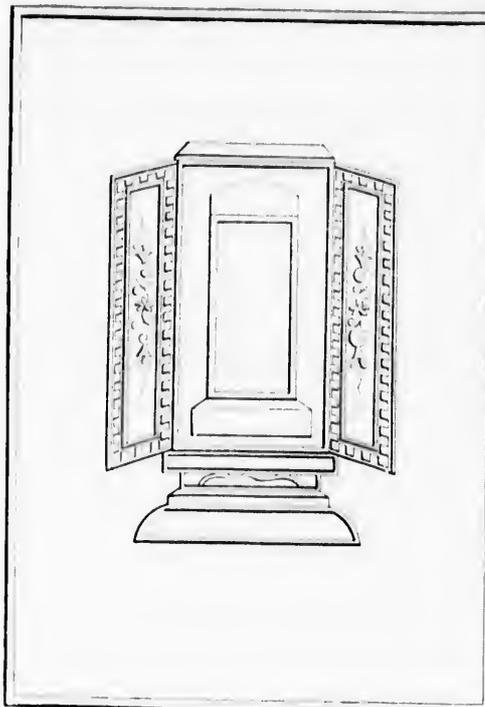
de la Secte
Soudaigu.

Chaplet

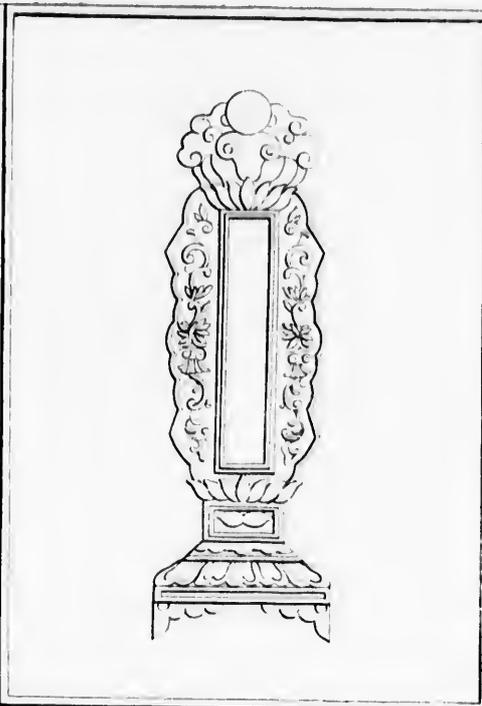
des Sonjin.

Chaplet
de
Fuk-
manbou.

Chaplet
de la secte
d'Hoan.

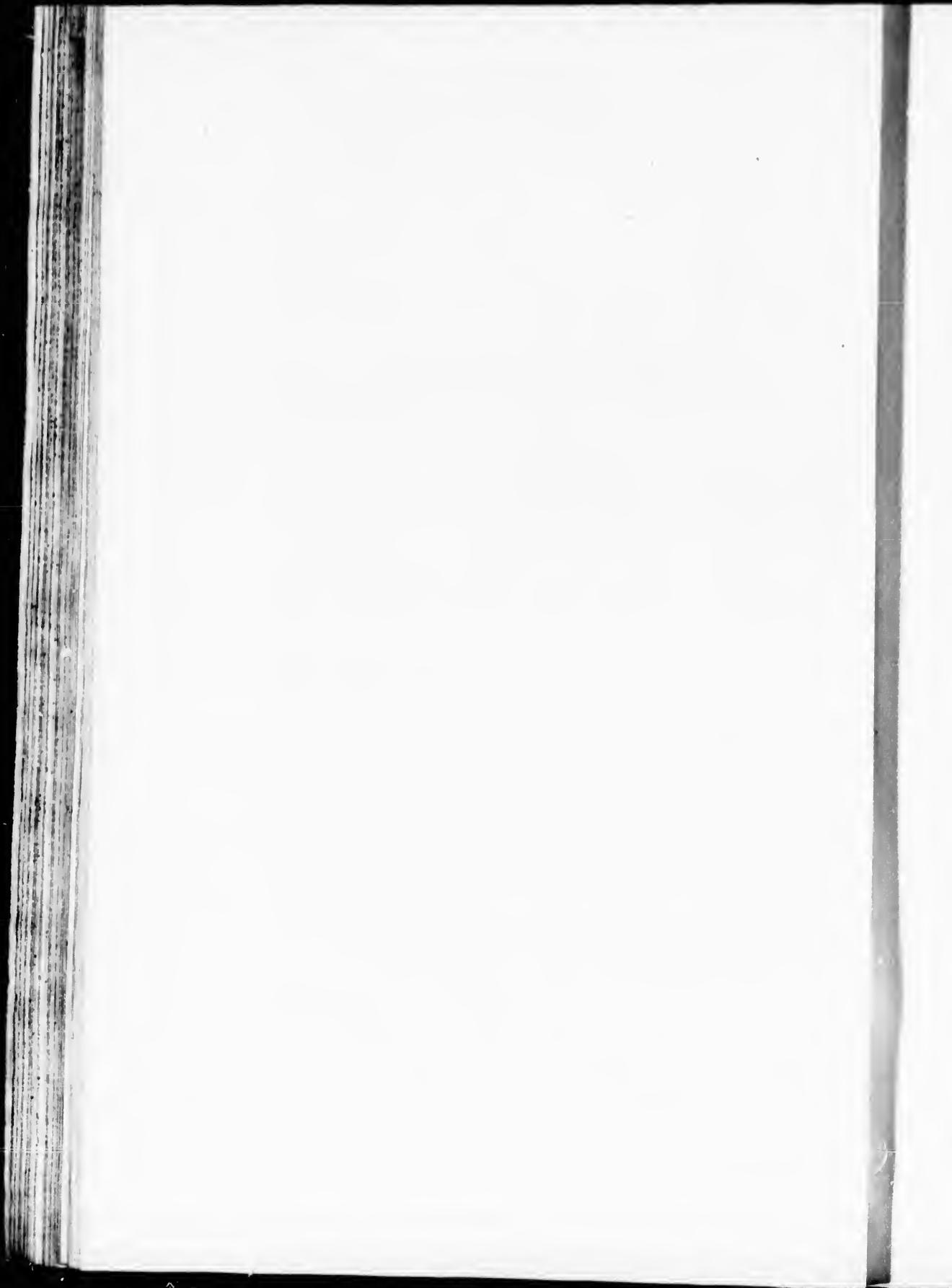


BIOSJU ou



TABLETTES pour les MORTS.

Après des Dessins du Japon



de la crainte, plutôt que de la mauvaise foi, est capable de perdre le malheureux Pénitent. Car si ces Moines inexorables s'en appercevoient, celui qui retient la balance donne une secousse à la barre, de sorte que la balance venant à trébucher par le mouvement de la barre, le Pénitent tombe & se brise dans les précipices. Ceux qui échappent par une confession sincère, vont plus loin adorer la Divinité du lieu; & après avoir palé les Moines qui ont reçu leur confession, ils se rendent à une autre Pagode, par laquelle ils achevent leur dévotion; c'est-là qu'ils passent plusieurs jours en spectacles & autres divertissemens.

Ils ont aussi l'usage de certains billets consacrés, que nous ne désignerons pas au Lecteur sous le nom affecté d'Indulgences, à l'imitation de certains Voiageurs Protestans. Le P. Louis Froës dit, (a) que les Bonzes vendent au peuple certains billets consacrés, auxquels ils attribuent de grandes vertus contre la puissance des Démons; mais ce qu'il y a de plus plaisant dans la fourberie de ces Bonzes, est ajoûte-t-il, qu'ils empruntent de l'argent sur ces billets à gros intérêt, avec promesse de le rendre dans l'autre vie. Le dévot, qui a prêté son argent, ne manque pas de prendre ces billets en mourant, pour faire acquitter la dette.

Les Japonois disent leurs prières avec le Rosaire ou le Chapelet, comme nous l'avons déjà remarqué. Chaque Secte a le sien. (b) Celui de la Secte de *Seodofiu* consiste en deux tours posés l'un au-dessus de l'autre, comme on peut le voir dans la Figure qui représente ces Instrumens de dévotion. Le premier tour est de quarante grains; & l'autre, c'est-à-dire l'inférieur, de trente. Les autres Chapelets qu'on voit auprès de celui de *Seodofiu*, appartient à la Secte d'*Ikojia*, & à celle de *Sensju*. Celui qui les suit est commun aux Chinois & aux Japonois. On l'appelle en Japonois *Fiakmanben*. Ce sont-là les Chapelets les plus remarquables. Avec le secours de ces Chapelets, ces Infulaires comptent leurs prières, qui font beaucoup plus longues que celles des Chrétiens Catholiques. Ils doivent les réciter cent-huit fois, parce que les Bonzes assurent, qu'il y a autant de sortes de péchés qui souillent l'homme, & contre chacun desquels un fidèle Japonois doit toujours être muni d'une prière. Tous les matins en se levant on doit dire quelque parole de dévotion, en levant les doigts de la main droite. Les Japonois eroient, que par ce moien on empêche le mauvais vouloir de l'Esprit malin.

Finissons cet article par la distinction des bons & des mauvais jours. Ici, comme dans le reste des Indes, on ne commence une affaire, on ne se met en voiage qu'en un jour heureux. Les Japonois assurent que de tout tems l'expérience a fait voir, que les jours marqués dans une petite table dressée exprès pour l'usage, ont été constamment bons ou mauvais. Mais au Japon, comme ailleurs, il y a des gens qui font exception, & qui s'embarassent peu de ces distinctions accrédiées chez le peuple, & souvent favorables aux Bonzes & à d'autres gens de cet Ordre. (c) La table des bons & des mauvais jours est de l'invention d'un certain Astrologue nommé *Seimei*, très-sçavant en Astrologie & en tout ce qui concerne les influences des Astres & les Présages. Avec tant d'habileté, il étoit bien nécessaire que *Seimei* naquît d'une manière surnaturelle. On raconte donc qu'il eut pour pere un Roi, & pour mere un renard, qui étant vivement poursuivi par des chasseurs, alla se réfugier auprès de ce Prince. Le Renard étoit de l'ordre des Fées. Il se dépouilla de sa figure empruntée, & reparut sous la figure d'une belle fille. Le Roi l'épousa, & d'elle naquît *Seimei*. Cet homme inventa certaines paroles mystérieuses, qu'il réduisit en un seul vers, pour l'usage de ceux qu'une nécessité indispensable, ou la dépendance dans laquelle ils vivent, empêche d'éviter les jours malheureux. Ce vers est d'une telle vertu, qu'il garantit les gens de tout ce qui pourroit leur arriver de facheux, pourvu qu'on ait soin de le réciter dans les mauvais jours.

(a) Le P. Froës dans la collection des *Epist.*
Ind. & Japon.

(b) *Kaempfer* Hist. du Japon.

(c) *Kaempfer*, ubi sup. l. V. Chap. 6.

CHAPITRE IV.

*Leur Dairi; leurs Ecclésiastiques & Religieux;
leurs Temples, &c.*

LE Dairi étoit autrefois Monarque souverain du Japon. Quoiqu'illu de race Divine, on ne lui donne pas le titre de *Mikotto* qui est uniquement accordé aux Dieux & aux demi-Dieux ses Ancêtres. A celui-là près on lui en donne des plus augustes; par exemple, on l'appelle *Ten-sin*, ce qui veut dire *filz du Ciel*. Dans le langage ordinaire on l'appelle simplement Dairi. Il est regardé comme une personne sacrée & comme le Souverain Pontife du Japon. Pour conserver cette idée dans l'esprit du peuple, ceux de la Cour & le Clergé de sa dépendance s'obligent, & l'obligent lui-même à prendre un soin extraordinaire de sa personne, & à suivre certains usages bizarres à la vérité, mais qui inspirent en même tems au peuple, & même par une longue habitude à ceux qui sont au-dessus du peuple, une vénération singulière. Par exemple, il ne lui est jamais permis de toucher la terre de ses pieds: il est au-dessous de sa Dignité de marcher; & pour cet effet il ne fort jamais que porté sur les épaules de ses Gardes. Il ne s'expose ni à l'air, ni au Soleil; & la saleté de son corps est telle, qu'on ne toucheroit jamais ni à sa barbe, ni à ses cheveux, ni à ses ongles, si pendant son sommeil, l'on n'avoit la précaution de lui dérober, pour ainsi dire, des superfluités qui nuisent à la propreté du corps. Le terme de dérober n'est point trop fort, puisque les Japonois disent, que c'est un larcin que de retrancher ces choses du corps du Dairi. Autrefois ce Prince étoit obligé de paroître tous les matins en public pendant quelques heures: alors on le voioit assis sur son Trône & la Couronne sur la tête, immobile comme une statue, les yeux fixes, & ne remuant ni pieds, ni mains. De cette attitude grotesque dépendoient la tranquillité de l'Etat. Un tour ou un regard du Prince, à droite ou à gauche, menaçoit de quelque malheur; & s'il s'avoit de regarder fixement pendant quelque tems d'un certain côté, cela présageoit infailliblement ou la guerre, ou la famine, ou le feu. Dans la suite du tems la superstition changea d'objet: le bonheur & la tranquillité ne dépendent plus que de la Couronne seule, & ce fut elle qu'on posa régulièrement sur le Trône, comme on y avoit mis autrefois le Dairi. Ce Prince, délivré d'une étiquette si incommode, n'a maintenant d'autre occupation que le soin de son repos & de ses plaisirs. Tout ce qu'on lui sert à ses repas, lui est apporté dans de la vaisselle neuve, & présenté dans des plats neufs: l'ordre établi veut que tout ce qui sert pour sa table soit renouvelé chaque fois; & non-seulement on a soin de renouveler la vaisselle, les plats, & les autres choses de l'usage de sa table, on doit aussi les détruire; c'est pourquoi on n'emploie pour la table du Dairi que des choses d'une matière fort commune. La raison qui fait détruire ces choses est, pour prévenir le mal qu'elles pourroient causer à d'autres personnes. Les Japonois superstitieux s'imaginent, que si un Laïque mangeoit dans un plat qui auroit servi au Dairi, il lui en surviendrait une inflammation à la bouche & au gosier. De même si un Laïque s'habilloit de quelque habitement du Dairi, sans l'ordre exprès de l'Empereur, le corps du Laïque s'enfleroit infailliblement. C'est ainsi que la crédulité & la supposition maintiennent des usages anciens, qui servent à conserver le respect à ceux en faveur desquels ils ont été inventés.

Dès que le Trône du Dairi est vacant, on lui choisit un Successeur, sans égard ni à l'âge, ni au sexe: mais on observe si exactement la proximité, que souvent on met sur le Trône des enfans tout à fait en bas âge, & quelquefois aussi la veuve du Prince. S'il y a divers prétendans au Trône, & qu'il soit difficile de distinguer leur droit, on les fait régner chacun à son tour, & à proportion autant d'années, qu'ils ont de droit à cette Roiauté impuissante. Elle l'est certainement, puisque malgré les hommages religieux, ou peu s'en faut, qu'on affecte de rendre à ce Prince, il n'a qu'une Dignité sans force, & qui n'ose jamais s'écarter de la volonté de l'Empereur. C'est un Pontife toujours infaillible à l'égard du peuple, mais qui ne l'est plus quand l'intérêt du Monarque Seculier le demande. Il arrive aussi que le Dairi abdique sa Couronne en faveur de ses enfans, & pour lors, s'il en a plusieurs, il a le plaisir de les voir régner quelque tems pendant sa vie. Tomesfois les Révolutions

de la Cour du Dairi se font sans bruit, peut-être pour empêcher que le peuple ne prenne parti ; car telle que puisse être cette Dignité, dont nous ne connoissons que fort imparfaitement les bornes, elle est cependant briguée, & il s'est élevé souvent des Preux d'ans qui ont excité des guerres civiles pour maintenir leurs prétentions par la force.

La Cour du Dairi est aussi de la famille de Ten-sio-dai-sin. Une descendance si illustre donne beaucoup de vanité à cette famille, qui se croit infiniment au-dessus des Séculiers. S'il étoit permis de se servir d'une antithèse, on pourroit dire que le Dairi & sa Cour vivent dans une brillante pauvreté. Quelques-uns de ces Nobles sont pourvus d'Abbayes, de Prieurés, ou d'autres pareilles Charges qui reviennent à peu près à celles de notre Hiérarchie. Du reste ils sont généralement à la charge du Prince Ecclésiastique, & celui-ci tire lui-même une partie de son entretien des coffres du Monarque Séculier, parce qu'il n'a pas le moyen de fournir par lui-même à tant de dépenses ; encore la Pension qu'il reçoit de l'Empereur est-elle assez mal payée. Ainsi la Cour du Dairi n'est qu'une ombre de ce qu'elle étoit autrefois. La ville de Meaco & son territoire est le seul domaine de ce Prince. Il est vrai que l'Empereur laisse à sa disposition les titres d'Honneur & de Noblesse, qui s'accordent aux personnes élevées en dignité par mérite, ou par faveur, & à leurs parens. (4) Il reçoit aussi beaucoup de présents des Rois tributaires & des Vice-Rois des Provinces, soit par dévotion, ou pour acquiescer ses bonnes grâces. On veut même qu'il reçoive annuellement de ces Princes une espèce d'Ambassade d'Obéissance, & que souvent ces Princes eux-mêmes viennent en personne lui rendre l'hommage ; mais quoique les sommes qu'apportent ces Titres soient presque immenses, l'idée superstitieuse du Peuple, que la politique de l'Empereur entretien peut-être, oblige le Dairi de consumer une grande partie de ses revenus pour illustrer sa dignité. Le faste paroît dans tout ce qui a quelque relation à sa personne. Ses mariages, les couches de l'Impératrice, la naissance & l'éducation du Prince héritier de sa Dignité, le choix d'une nourrice pour ce Prince, demandent des cérémonies & une magnificence qu'on pourroit à peine exprimer. Il a douze femmes. Celle qui est mère du Prince ou de la Princesse, qui portent le titre d'Héritier, reçoit celui d'Impératrice. Il résulte de tout ce détail, qu'avec ses grands revenus le Dairi est hors d'état d'entretenir dignement la Noblesse qui est à son service. Aussi arrive-t-il à cette Noblesse ce qu'on voit tous les jours chez nous ; beaucoup de hauteur mêlée à beaucoup de bassesse, beaucoup de mépris pour les Roturiers de qui ils mendient les services. Les plus grands y vivent aux dépens d'autrui, ne paient personne ; les plus petits s'y soutiennent en travaillant de leurs mains, & s'abaissent, pour vivre, à ce qu'il y a de plus vil, jusqu'à faire des paniers & des souliers.

On dit qu'ordinairement le Dairi porte une tunique noire sous une robe rouge, & sur sa robe un grand voile en façon de crepe, dont les franges lui couvrent les mains, & qu'il a sur la tête un bonnet garni de diverses houppes. Toute la Cour se distingue par leur rang, & les charges qu'ils occupent. Il seroit ennuyeux de s'étendre davantage sur cette différence. Une des plus singulières est dans le bonnet : sa forme instruit du rang & de la dignité de celui qui en est coiffé. Les uns le portent avec un crepe entortillé ou pendant ; les autres avec un morceau d'étoffe qui tombe pardevant sur les yeux. Ils portent aussi une écharpe sur les épaules. Cette écharpe sert de règle pour saluer. On doit toujours saluer de telle manière, que l'extrémité de l'écharpe s'étende seulement le pavé ; mais comme il y a différence de rangs, les écharpes sont aussi plus ou moins longues, selon le rang où l'on est placé, & de cette manière on salue aussi plus ou moins profondément. C'est trop s'amuser à ces minuties : passons aux titres d'honneur. Nous avons dit que c'est le plus beau revenu du Dairi.

Il y a au Japon, comme en Europe, des Dignités auxquelles certains Titres sont attachés ; & ces Titres, chez les Japonais, ne sont pas mieux être ce qu'on n'est pas, que chez les François. Les Voyageurs, ces gens si fertiles en merveilleux, n'ont point fait jusqu'à présent de découverte d'un Pais, où les Titres aient imprimé aux gens quelque mérite réel, une certaine quantité de vertu qui fut au-delà de ce qu'ils possédoient auparavant. Ce n'est qu'une fumée, qui obscurcit ceux qui approchent d'un homme titré, & qui empêche de voir ses défauts. Ce ne sont pas les titres inséparables des Dignités, qui sont de la dépendance du Dairi. Ce sont des Titres plus vuides encore, qu'à la vérité il distribue à des gens d'un certain rang, ou déjà distingués

(4) *Epist. Japon.* & autres.

finés par quelque mérite, &c. Ces Titres, le Dairi les donne à la recommandation du Monarque Séculier ; il les donne aussi de sa propre autorité, pourvu qu'on paie. Il y a six classes ou rangs de Titres. (a) Celui de la plus haute classe donnée à la personne qui en est tirée une grandeur, une sainteté extraordinaire. On ne doute pas que son ame au sortir du corps ne devienne un *Cami*, c'est-à-dire, un Demi-Dieu. Le Titre est trop précieux pour le prodigier ; le Dairi le garde pour lui-même, & rarement il le confère à d'autres. De cette haute classe est aussi le titre (b) donné à la première personne après le Dairi, & que le Monarque Séculier s'attribue ordinairement. On le donne encore à l'Héritier présomptif de la Couronne. Sans entrer dans aucun détail à l'égard des autres Titres, il suffit de dire, qu'il y en a un qui signifie *Temple céleste* ; ce qui est conforme à l'origine que cette Noblesse Ecclésiastique se donne. Elle se distingue aussi des Laïques par celui de (c) *Kuge*. Outre ces Titres, il y en a deux autres que l'Empereur confère aux Princes & aux Ministres de sa Cour, après avoir eu l'agrément du Dairi. Ceux-ci ont du rapport à ceux de *Duc* ou de *Comte* & de *Chevalier*.

L'Etude fait l'occupation ordinaire de ces Ecclésiastiques. D'entr'eux forment les Poètes, les Historiens, & les Théologiens de l'Empire. Ils font les Censeurs des Almanacs, qu'ensuite on envoie imprimer à *Ito*. Du reste ils s'appliquent à la Musique ; ils s'exercent à monter à cheval, au jeu, & aux courses, &c.

Les Almanacs dont nous venons de parler, nous obligent de dire ici en deux mots ce que c'est que la Chronologie des Japonais, & leur division des tems. Ils ont deux Ères ; (d) l'une qui précède d'environ 660. ans la naissance de J. C. L'autre, à proprement parler, n'est qu'un nombre de plus ou moins d'années, que l'on compte depuis un certain événement remarquable. Cette Période est d'ordinaire au-dessous de vingt ans, & rarement au-delà. Cette époque est toujours marquée d'un caractère particulier. C'est l'Empereur qui le donne ; & c'est lui aussi qui fixe le commencement & la fin de l'époque. Elle est à la tête des Almanacs, des Proclamations, des Ordres Roïaux, des Lettres, même de celles des particuliers, & généralement de tout ce qui s'écrit, excepté qu'aux Livres on y ajoute l'année de la grande époque. Prenons des exemples qui nous soient plus sensibles que la simple description d'un usage du Japon. Supposons qu'en Europe quelque Monarque fit publier un ordre selon lequel, aux années de J. C. on ajouterait la date de celles qui se sont écoulées depuis le Commerce du Papier ; que, par exemple, les Actes porteroient, *Van huitième des richesses chimériques de nos Sujets, & de la peste épidémique, qui passa d'un Temple à l'autre ;* on imiteroit l'usage du Japon, & nous aurions cet avantage, que ce seroit dater d'un événement unique dans son espèce & qui n'a jamais eu de pareil. Les Japonais ont aussi un Cycle de soixante ans. Ils comptent leur jour d'un lever du Soleil à l'autre, de telle manière que le jour a six parties égales, la nuit de même ; & comme le jour & la nuit diffèrent selon les Saisons, les heures du jour sont plus grandes en Été, & celles de la nuit en Hiver. Leur année commenceroit toujours vers la fin de Janvier, si la superstition de ces Infidèles pour la nouvelle Lune ne faisoit une obligation de la commencer précisément à la Lune de Janvier. Ainsi l'année commence quelquefois le 20. Janvier, & quelquefois elle retarde jusqu'au 17. de Février.

Revenons au Dairi. Lorsqu'il étoit Maître de l'Etat, il n'avoit point de résidence fixe ; présentement il réside à Meaco avec sa Cour. L'Empereur lui donne une forte Garde, sous le prétexte spécieux de faire honneur à son rang & à sa dignité, & de veiller à la conservation de la personne ; mais dans le fond pour s'en assurer, & l'empêcher de former des brigues pour son rétablissement sur le Trône qui lui a été usurpé. Ce fut dans le milieu du douzième siècle, que l'Empire fut enlevé au Dairi. Auparavant un même Prince étoit revêtu du pouvoir Ecclésiastique & du Civil. Cependant le Monarque Séculier eut la modestie de se contenter du titre de Général, ou de Vice-Roi de la Couronne, & de laisser au Monarque Ecclésiastique quelque part dans l'Autorité Civile, jusqu'à ce que *Taiko*, qui vivoit en 1585. s'empara le premier de l'Autorité absolue, & ne lui en laissa plus que l'ombre.

Le *Dairi canonisé*. On nous permettra un terme qui exprime mieux que celui d'Apôthéose (e) l'exaltation des Grands Hommes au rang des Héros & des Demi-Dieux

(a) *Dai-sei-dai-sin*.

(b) *Quenboku*, dans les Lettres des Millionnaires *Quabocmondons*.

(c) *Kuge* signifie Seigneur Ecclésiastique.

(d) On l'appelle *Nin* & l'autre s'appelle *Nen go*.

(e) *Kzenpfer* Liv. IV. Ch. 2. fait remarquer,

que le terme de *Cami* est fort équivoque, & signifie 1. Un Esprit, ou un Génie puissant, digne de l'adoration. 2. Une ame immortelle & distinguée des autres. 3. Un Empereur, ou quelque grand homme mort, élevé au rang des Dieux par le *Dairi*. 4. Un Chevalier.

après leur mort. Le Dairi lui-même (*Fils-Dieu* sur la terre, est naturellement consacré par sa dignité. Il se croit dans son humanité présente si pur & si saint, que les *Gegei* (c'est ainsi qu'on nomme les Séculiers) ne sont pas dignes de paroître en sa présence. On croit communément que tous les Dieux viennent le visiter une fois l'année. Cette visite se fait le dixième mois de l'année Japonoise; c'est pourquoi ils appellent ce mois le *mois sans Dieu*. Comme ils font tous à la Cour de leur Seigneur, on ne leur rend aucun hommage pendant ce mois. Les voies qui conduisent à l'Apothéose, sont les miracles, & la communication avec les Saints de l'autre Monde; des entretiens familiers avec les Dieux, &c. Quelquefois les âmes reviennent de l'autre vie; & ce retour leur procure le Privilège de cette Apothéose. On leur décerne tous les honneurs dus à leur nouveau rang. D'abord c'est un Titre éminent accordé par le Dairi à la suite du Titre (*a*) un *Mia*, qui ordinairement est dû aux contributions des Dévots; avec le *Mia*, des supplications, des prières & des vœux. Si la nouvelle dévotion est signalée par le succès de quelqu'un des adorateurs; si quelqu'un d'eux échappe de quelque accident extraordinaire; si le nouveau Saint marque l'époque de son exaltation de quelque miracle, sa fortune est faite, chacun brigue sa protection. De tous côtés il lui vient de nouveaux fidèles, & le nombre des Temples augmente avec une dévotion si efficace. A cette Apothéose accordée par le Dairi, il faut le Sceau du Monarque Séculier; & ce n'est qu'après cela que le Saint peut être adoré en toute assurance. C'est ce qui a été dit dans un des articles précédens.

Les Dieux qui rendent visite au Dairi sont obligés de veiller autour de sa personne pendant le mois de leur visite. Un Jésuite digne de foi, (*b*) dit qu'il loge dans le Palais du Dairi trois-cens-soixante-six Idoles, qui tour à tour font sentinelle toutes les nuits autour de son lit. On ajoute, que s'il passe mal la nuit, l'Idole qui a été de garde reçoit des coups de bâton, & est bannie pour cent jours du Palais. Enfin le Dairi est en telle vénération dans le Japon, que le Peuple regarde comme très-sainte l'eau dans laquelle on a lavé les pieds de ce Prince. On a soin de la recueillir & de la garder, & l'on n'oseroit l'employer à aucun usage profane.

Avant que de parler des Religieux, qui semblent confondus au Japon avec tout ce qui est chez nous dépendant de la Prêtrise, nous dirons que les *Mias* ou les Temples, (car ces deux mots sont synonymes,) sont décernés par un Ordre de Prêtres Séculiers, appelés *Neges* & *Canulis*. Ces gens s'entretiennent des legs pieux du Fondateur du *Mia* ou de quelque subsistance qui leur vient du Dairi; mais ce qui contribue le plus à leur entretien, est la charité de ceux qui viennent faire leurs dévotions au *Mia*. Ces *Canulis* portent, pour marque de leur fonction, une robe blanche ou jaune sur leurs habits ordinaire. Leur bonnet en forme de barque s'attache sous le menton, par le moyen de deux petits cordons de soie. De ce bonnet pendent des nœuds avec des Franges, qui descendent plus ou moins bas, selon la dignité de la personne qui les porte. Les *Canulis* ont la barbe rasée & les cheveux longs; mais leurs Supérieurs les portent tressés, ou entortillés sous un morceau de gaze noire. A chaque oreille ils ont une pièce d'étoffe assez large, qui avance sur les mâchoires, & tombe plus ou moins bas, à proportion du rang & des titres de celui qui en est orné. Ces gens dépendent pour le Spirituel du Dairi, & pour le Temporel ils font, comme tous les autres Ecclésiastiques, sous la juridiction d'un Juge, qui porte le nom de *Juge Spirituel du Temple*, & qui est établi par le Monarque Séculier. Tous ces Supérieurs des *Canulis* sont porter devant eux deux bâtons comme la Noblesse, & marchent avec autant de faste & de complaisance pour eux-mêmes, que s'ils occupoient les premiers rangs dans l'Empire. Ils s'abstiennent de toute communication avec le peuple, & couvrent leur ignorance d'un extérieur froid & réservé, qui se comme par tout ailleurs, passe pour capacité dans l'esprit de beaucoup de personnes.

Du centre de la Cour Ecclésiastique il part des Généraux, & des Provinciaux d'Ordres Religieux, des Supérieurs, des Prieurs, des Vicaires, des Abbés, &c. qui sont distribués dans toutes les Provinces, & dans toutes les Villes de l'Empire. On ne doit point trouver mauvais qu'on donne des noms Européens à la Hiérarchie du Japon, puisqu'au rapport des Voyageurs nos garants, elle ressemble à la nôtre. Il seroit après cela fort peu nécessaire d'avertir le Lecteur, que Meaco est au Japon, comme Rome en Italie, le centre de la Sainteté, le Sanctuaire de la Religion. Une autre chose remarquable, est que les Généraux d'Ordres résident à Meaco sous les

(a) Temple.

(b) Le P. Louis Eraci, L. V. *Epist. Japon.* Edit. de 1574.

yeux du Souverain Pontife. Cependant quelque grand que soit le pouvoir du Clergé tant Séculier que Régulier du Japon, il demeure soumis à l'autorité Impériale. Les crimes des Ecclésiastiques sont punis de mort, quoiqu'avec un peu plus d'indulgence que ceux des Laïques. On ne connoît point en ce País-là ces prétendus Privilèges, qui ôtent aux Juges Temporels la connoissance des fautes d'un Moine ou d'un Prêtre.

Kaëmpfer parle d'un Ordre de Prêtres nommés *Temdais*, qui tâchent d'accorder le Buddoïsme avec la Religion des Sintos. Ils sont, à proprement parler, dit-il, de la Secte de *Lanzu*, qui n'est pas incompatible avec les deux autres.

Le Buddoïsme a beaucoup de Pagodes, fort propres & situées agréablement. Dans ces Pagodes il y a des Autels, des Images & des Statues de taille d'homme, toutes dorées; mais on trouve en tout cela, dit le Voyageur Allemand, bien plus de propriété que de magnificence. Comme la Religion de Buddo est divisée en plusieurs branches, chaque branche a son Culte, ses Pagodes & ses Prêtres; & toutes ces Pagodes avec leur Clergé dépendent d'une Eglise supérieure, ce qui n'est pas éloigné de notre usage. Auprès de ces Pagodes il y a des Couvens bien pourvus de Moines, qui n'ont d'autre métier que celui de racheter les péchés des morts & des vivans. Appliquons & à ceux-là & aux autres le mot de *Rabelais*. (a) *Ils prient pour nous par peur de perdre leurs miches & joupes grasses*. Parmi les Moines de quelques-unes de ces Sectes, il y en a qui ont la permission de (b) se marier, & même d'élever dans le Couvent les enfans mâles qui naissent de leur mariage. Cette graine de Moines mariés est si féconde, que les revenus du Couvent n'y pouvant suffire, ceux qui vivent dans le célibat vont s'enroler sous l'étendard d'un autre Ordre, sous prétexte d'y vivre avec plus de régularité.

On voit au Japon, surtout à *Nanguasiki*, un Ordre de Mendians de l'un & de l'autre Sexe, composé de gens qui se trouvant pauvres, ou par leur paresse, ou par leur mauvaise conduite, ou par d'autres accidens, sont vœux de vivre dévotement. Il ne faut ni apprentissage, ni maîtrise pour ce métier. Le vœu étant résolu, on se fait raser la tête; on se met en noir; & le Chapelet à la main, avec une petite Image & une sonnette, on s'en va par les rues acheter de quoi vivre de ses prières. Cependant, pour autoriser une dévotion si noble, & qui, par charité pour le genre humain, choisit volontairement la honte de la pauvreté, on rase publiquement dans une Pagode le nouveau frère; & on le consacre même solennellement par des prières miséricordieuses. Mais on dit en même-tems, que cette consécration solemnelle n'a lieu qu'à l'égard des personnes riches, qui abandonnent le monde pour vivre dans la retraite & dans la misère. Un changement si étrange ne surprendra pas, quand on sçaura que les Japonois nous sont représentés comme des gens d'une entière confiance aux vœux, aux jeunes, aux fondations, aux legs & aux donations faites aux Couvens; en un mot à toutes ces œuvres pies, qui soulagent, beaucoup mieux que les prières du cœur, la conscience d'une infinité de dévots.

Le droit des asyles n'est pas inconnu aux Japonois. (c) Il y a dans le voisinage de *Meaco* une montagne qu'on nomme *Kota*. Cette montagne est peuplée de Moines, qui observent une règle moins sévère que celles des autres Ordres. Leur Ordre est l'asyle des criminels; & aucune Puissance civile n'a droit de les prendre chez eux. Celui qui s'y réfugie y est non-seulement assuré; mais il peut encore y être nourri, pourvu qu'il procure une certaine somme au Couvent. Un certain *Kobodiy*, qu'on honore comme un Dieu, fut l'Instituteur de cet Ordre. On entretient nuit & jour des lampes allumées devant son Idole, & c'est une fondation dont l'entretien est regardé comme une œuvre très méritoire. Les Moines de cet Ordre s'appliquent au commerce.

Le Sonneur établi pour sonner les heures pendant le jour, appelle aussi à la prière & au Sermon. Ce Sermon ne roule que sur des points de Morale. Le Prédicateur est, comme on le peut voir ici, dans une chaire élevée, & qui a quelque rapport à celles de nos Eglises. A côté du Prédicateur on voit l'Idole tutélaire de la (d) Secte, ou de l'Ordre dont il est membre. Les fidèles portent leurs offrandes à cette Idole. Aux deux côtés de la Chaire on voit deux lampes allumées, qui pendent au dais

(a) Liv. I. Chap. 42. de *Gargantua*.

(b) Moines de la Secte d'*Ito*. *Kaempfer*, ubi sup. *Kaempfer* ajoute qu'il y en a un peu qui se prévalent de cette permission, qui n'est générale-

ment que pour les principaux du Couvent.

(c) *Kaempfer*, Liv. IV. Chap. 10.

(d) *Nesbof*, Recueil d'Ambassades, &c.

qui couvre la Chaire. Un peu plus bas que cette Chaire, il y a une espèce d'estrade où les jeunes *Freres* sont en partie assis, & en partie debout. Le Prédicateur a sur sa tête un chapeau qui ressemble assez à un parasol, & à la main un évantail. Avant que de commencer son Sermon, il médite ou en fait le semblant; se recueille en lui-même, & rappelle ses idées. Nous avons dit en quelque endroit de cet Ouvrage, qu'un (a) Maçon appelloit ces préparations préliminaires, *s'échafander*. Après cela le Prédicateur sonne de la clochette qui est devant lui. C'est le signal du silence qu'il demande à ses Auditeurs. Alors il ouvre un (b) livre qui est sur le pupitre de la Chaire, & contient les instructions de Morale & de Religion de sa Secte. Il prend un texte & l'explique. (c) Gaspar *Vilela* assure que ces Prédicateurs Japonois parlent avec beaucoup d'éloquence; que leurs expressions sont fortes, & leurs discours bien arrangés. La conclusion du Sermon est toujours à l'avantage de l'Ordre. (d) « Un » fidèle ne doit jamais négliger l'offrande, ni l'entretien des Couvens. C'est-là que » se tiennent ceux qui vous réconcilient avec les Dieux par leurs prières & par leurs » bonnes œuvres, &c. » A l'égard des Auditeurs, avant ou après le Sermon, ils doivent se mettre à genoux pour faire la prière; & pour les y disposer, on sonne encore la même clochette.

En certains jours affectés à la dévotion des morts, les Prêtres & les Moines Japonois chantent le Namanda au son des cloches pour le repos des trépassés.

Nous pourrions donner un détail beaucoup plus étendu touchant les Ecclésiastiques, & les Couvens du Japon; mais à quoi serviroit-il, sinon à ennuyer le Lecteur par le récit de choses qu'il suffit de faire connoître, sans trop les approfondir? Si l'on veut les apprendre à fond, il faut s'adresser aux sources où nous puisons. Contentons-nous de donner, comme nous l'avons promis, une idée générale de leurs Temples; & copions pour cela la description qu'en fait le R. P. Charlevoix, dans son Histoire du Japon. (e)

» Leurs Temples, dit-il, sont appellés Mias, c'est-à-dire, *les demeures des ames vivantes*; & si on en croit Kaëmpfer, le nombre de ces Temples se monte à 27700. mais il y a bien de l'apparence, qu'il y comprend les Chapelles qui les accompagnent. Ils sont pour l'ordinaire situés sur des éminences, & doivent du moins être à quelque distance des terres communes, & soûillées par l'usage ordinaire. Une belle promenade plantée d'arbres, & qui détourne du grand chemin, y conduit; & à l'entrée de cette avenue, est une porte de pierre, ou de bois avec une planche carrée, d'environ un pied & demi, sur laquelle est gravé ou écrit en caracteres d'or, le nom du Dieu auquel le Mia est consacré. Ces dehors semblent annoncer un édifice considérable: mais on y est presque toujours trompé; la plupart se sentent de l'antique simplicité, qui régnoit lorsqu'on a bâti les premiers, sur le modèle desquels tous les autres sont construits. Ce ne sont le plus souvent que de misérables bâtimens de bois cachés parmi les arbres & les buissons, qui n'ont qu'une seule fenêtre grillée, à travers de laquelle on peut voir l'intérieur du Mia. Les dedans sont, ou tout-à-fait vuides, ou ornés simplement d'un miroir de métal, placé dans le milieu, autour duquel pendent des houles de paille bien travaillées, ou de papier blanc découpé; symbole de la Sainteté & de la pureté du Temple. »

Ces avenues plantées de Cyprès sont conjecturer à l'Auteur que nous copions, qu'anciennement ces Mias n'étoient que des Tombeaux des hommes Illustres; & que cet Arbre n'est devenu de bon augure que depuis l'Apothéose de ces grands Hommes. On monte ordinairement au Mias par un escalier de pierre assez propre, qui conduit à une esplanade, où l'on entre par une deuxième porte semblable à la première, & sur laquelle sont plusieurs Chapelles qui accompagnent le Temple principal. Ces Chapelles étoient apparemment des Tombeaux particuliers.

» La première chose qu'on rencontre sur l'Esplanade, est un bassin plein d'eau, où ceux qui veulent entrer dans les Temples, peuvent, ou doivent peut-être se laver: le Temple, à côté duquel est un coffre pour recevoir les aumônes, est élevé d'environ six pieds au-dessus du Terre-plein; sa hauteur n'excede jamais celle de trois brasses, & sa largeur est toujours égale à sa hauteur. L'édifice est soûtenue de piliers de bois, & communément carré. Les poutres en sont fort grosses, & il règne tout au tour, en dehors, une gallerie, à laquelle on monte par des dé-

(a) Cela se lit dans le *Mensagiara*, Tom. I. de l'édition d'Amsterdam.

(b) Livre appellé *Foguesu*.

(c) Cité dans le *Recueil d'Ambassades de Nieuhof*.

(d) Ceci est tiré du même *Nieuhof*.

(e) *Tome I. pag. 91. & suiv.*

grés pratiqués exprès. Le Frontispice est d'une simplicité qui répond au reste de l'Édifice. C'est devant le Frontispice, & sur la galerie, qu'on se prosterne devant la Majesté du Dieu. Le lieu prétendu Saint est ordinairement fermé, excepté les jours de fêtes. La plupart des Temples ont une anti-chambre, ou ceux qui en font les gardiens, se tiennent assis, vêtus de leurs habits de cérémonies, qui sont très-riches. Cette posture, au reste, est pour les Ministres des Dieux, la plus respectueuse de toutes. Les portes & les fenêtres de ces anti-chambres sont grillées, & le paré en est couvert de nattes fines. Le toit des Temples l'est de tuile, de pierre, ou de coupeaux de bois, & il avance assez de chaque côté pour couvrir la galerie.

Cette structure antique est sur le modèle du premier Temple du Japon qui est à Ixo, ou Hanami, dans lequel le dernier des sept grands Esprits célestes a, dit-on, fait sa résidence. Quoique dans le fond cette Architecture soit très-simple, elle est cependant assez ingénieuse, & présente un coup d'œil agréable. Il y a sur la porte du Temple une cloche plate, sur laquelle on frappe quand on arrive, comme pour avvertir le Dieu qui y réside qu'on vient l'adorer. Le miroir de métal dont on a parlé, qui est dans l'intérieur de l'édifice, & placé de manière qu'en regardant par la fenêtre, on puisse s'y voir, est mis exprès pour qu'on fasse réflexion, que comme on y aperçoit tous les traits, & les défauts de son visage, de même toutes les faiblesses, & toutes les dispositions secrètes du cœur paroissent à découvert aux yeux des Dieux.

Communément on ne voit aucune Idole dans les Mias, parce qu'anciennement on n'en faisoit point; & si depuis l'introduction de la nouvelle Idolâtrie, on y en a mis quelque-une, elle est enfermée dans une châsse, dans le lieu le plus apparent, & vis-à-vis l'entrée. On ne la tire de cette quaiellé qu'au jour de la fête du Kami, qui se célèbre qu'une fois chaque siècle.

Les Chapelles qui pour l'ordinaire sont au tour des Mias, sont quadrées ou hexagones, ou pentagones, ornées en dehors de corniches dorées, & en dedans de miroirs, & de plusieurs colifichets. Comme elles sont portatives, on les porte dans les processions, & dans les litanies. Il arrive même que quelquefois la statue du Kami est portée avec la Chapelle: mais alors ceux qui sont chargés de ce précieux fardeau, marchent à reculons, après avoir fait retirer le peuple, comme indigne de voir la Divinité.

Les *Jammabos* forment un Ordre très-considérable de Solitaires, ou plutôt d'Hermite. Il se jette dans cet Ordre quantité de ces dévots dont nous venons de parler; de ces dévots qu'on trouve par tout, qui ne peuvent pas même calmer leur conscience par des œuvres pies. Avec des œuvres de cette nature, ne devoit-on pas compter sûrement sur une des meilleures places des Cieux, ou de passer plus heureusement qu'un autre dans le Paradis? Cependant il reste encore des doutes dans le cœur des plus zélés, & chez-nous, & au Japon. Pour se rassurer entièrement, les Japonois se font *Jammabos*. C'est à peu près, comme quand parmi nous, mais dans un tems plus heureux que celui où nous vivons, des fidèles dégoûtés du monde prenoient l'habit d'un *enfant de Saint François*, (a) ou quand un dévot malade, après avoir pris la règle & l'habit de ce Saint, ou de quelque autre aussi puissant dans les Cieux, faisoit vœu de combattre les tentations de ce siècle dans un équipage inaccessible au Démon, pourvu qu'il plût à Dieu de lui rendre la santé. Cette condition ne doit pas surprendre. Les dévots aiment la vie, quoiqu'ils aiment Dieu. N'est-ce pas aussi pour l'amour de lui qu'ils aiment la vie? C'est qu'ils veulent souffrir & s'affliger en ce monde.

Ne perdons pas de vue les *Jammabos*. (b) Ce mot signifie *Soldat des Montagnes*. Leur Institution porte, qu'ils doivent combattre en toute occasion pour les Dieux & la Religion de l'État. Leur vœu est de renoncer à tous les avantages temporels pour l'amour des félicités spirituelles. Dans cette vue ils se mortifient; ils s'imposent des tâches pénibles; ils montent des Montagnes difficiles; ils se lavent fréquemment dans l'eau froide, même au plus fort de l'hiver. Les principaux de ces *Jammabos* vivent en des maisons particulières; & ceux qui sont pauvres, vont mendians de côté & d'autre. Une de leurs pénitences est de monter le sixième mois de l'année (c) une montagne haute & difficile. (d) Le Fondateur de ces Hermites vivoit il y a onze cens

(a) *Profiteur, voce iam moribunda se Christomilitatum juxta Francisci regulam, si, quod Medici desperabant, daret Deus. Erasmus in Exequiis Seraphini.*

(b) Kai mpler, *Hist. du Japon*, t. III. Ch. 5.
(c) *Fuji Jamma*, dans la Province de *Synga*.
(d) *Gienna-Gioffa*.

ans : mais on ne fait rien de particulier de sa naissance & de sa famille. On dit seulement qu'il fut le premier qui, pour se mortifier, affecta la retraite & la solitude. Il vivoit errant dans les déserts & les lieux sauvages. Par cette vie vagabonde, le Fondateur des Jammabos rendit beaucoup de services à sa Patrie. Il trouva des routes inconnues, & qu'on avoit crû impraticables auparavant. Dans la suite des tems ses Disciples se partagerent en (a) deux Ordres. Un devoir de la règle des uns fut d'aller faire tous les ans un Pèlerinage à la Montagne de *Fekooson*. Ce Pèlerinage est très-difficile, à cause des précipices qui environnent cette montagne. En récompense, elle est la pierre de touche des vrais fidèles ; car s'il s'y présente quelqu'un qui vive dans l'impureté, (b) le Diable entre en lui, dès qu'il fait mine de monter au sacré mont. La règle des autres leur ordonne de visiter tous les ans le tombeau de leur Fondateur. Ce tombeau est sur le sommet d'une haute montagne, bordée aussi de tous côtés d'affreux précipices. Pour monter à celle-ci, la pureté n'est pas moins nécessaire qu'à l'autre. Un Pèlerin qui ne s'est pas bien sanctifié, risque de périr dans les précipices, ou de tomber en langueur. Aussi l'on a soin de se préparer à ces dangereux Pèlerinages, par des ablutions fréquentes, & par de longues & constantes mortifications. On s'abstient des devoirs du mariage, & de toute sorte d'alimens impurs. Pendant le Pèlerinage on ne vit que d'herbes & de racines. Au retour, ces Pèlerins se rendent à Meaco chez les Généraux de leurs Ordres, & leur font un présent en argent à proportion de leurs moïens ; les pauvres amassent par des aumônes de quoi paier cette dette religieuse. En récompense, le Général donne quelque titre honorable aux Pèlerins qui se présentent à lui.

Les Religieux de ces Ordres sont vêtus comme les Séculars : mais cet habillement ordinaire est relevé par des ornemens qui ne le sont pas. Ils ont un sabre à la ceinture ; à la main un petit bâton à pommeau de cuivre, avec quatre anneaux de même métal ; & pour exciter la charité des passans, une coquille d'une figure & d'un son assez semblables à un Cor. Ils remuent leur bâton, quand ils marmotent certains mots de leurs prières.

N'oublions pas leur écharpe, ou plutôt une bande d'étoffe ornée de franges qu'ils portent autour du col, & qui descend plus ou moins bas, selon qu'ils sont plus ou moins qualifiés. La figure & la grandeur des franges marquent aussi leur qualité. Le Bonnet de ces Religieux Solitaires est d'une forme singulière. On ne nous en dit pas davantage. Ils portent sur le dos une Besace, dans laquelle ils tiennent un Livre, quelq'argent, & un habit. Ils ont aux pieds des Sandales de paille, ou de queues de fleurs de (c) *Lotus*. Nous avons parlé assez souvent de cette fleur, qui est consacrée aux usages les plus religieux au Japon, comme elle l'étoit autrefois en Egypte. Elle n'est pas la seule Plante estimée sainte. Les Japonois ont la même opinion du *Sapin* & du *Bambou*. Ils s'imaginent que ces Plantes influent sur le bonheur de la vie. On voit le Bambou dans les Armoiries de l'Empereur du Japon ; & on le regarde avec le feu comme des Emblèmes de la Majesté de l'Empereur.

Nous ne disons rien de leurs Chapelets. L'usage en est, dit-on, plus moderne que l'établissement de l'Ordre ; & il n'en est point fait mention dans les Statuts. Nous ne parlerons pas non plus du Bourdon de ces Pèlerins, qui n'a rien de particulier.

On dit que ces Solitaires, qui dans leurs commencemens faisoient profession d'un Sintoïsme très pur, ont entièrement dégénéré de leur première institution. La Règle étoit sévère, l'institution simple. Ils ont abandonné peu à peu la sévérité de la première, & la simplicité de l'autre. A leur Sintoïsme ils ont mêlé le Culte des Dieux étrangers. Leur Théologie s'est augmentée de toutes les Superstitions des Indes, & de leurs Cérémonies. Pour leurs Règles, ils doivent se mortifier à grimper au sommet des montagnes escarpées. Aujourd'hui cette mortification n'est pratiquée qu'avec négligence. Comme ils demeurent ordinairement auprès de quelque *Mia*, ils demandent la charité au nom du *Cami* qu'on y adore. Cette aumône se demande avec emphase, & avec grand bruit. C'est un détail importun de la Vie & des Miracles du *Cami*, accompagnée d'une agitation incommode du Bâton, auquel sont attachés des anneaux de cuivre, & du son de la coquille, qui leur sert de trompette. A ce bruit se joint celui de leurs enfans, qui mendient avec autant d'importunité que leurs peres : souvent les *Bikunis*, dont nous parlerons un peu plus bas, se joignent aussi à ces Jammabos.

Les *Quinze-Fingis* du Japon ne doivent pas être oubliés. C'est un Ordre, ou une

(a) *Tojussa*, & *Fonsussa*.

(b) *Le Renard*. Chez les Japonois, Diab'.

& *Renard* sont synonymes, comme nous l'avons déjà dit.

(c) *Taruse*.

Société d'Aveugles dévots très-nombreuse, & composée de toutes sortes de personnes, même de personnes de distinction. Le premier établissement (a) de nos Quinze-Vingts étoit pour des Gentilshommes. Dans la suite il s'est avili au point que l'on sçait. L'origine des Quinze-Vingts de Paris a des motifs plus nobles & plus élevés; celle des Quinze-Vingts du Japon les a plus tendres. Le (b) fils d'un Empereur du Japon devint amoureux d'une très-belle Princesse, que la mort lui enleva quelque tems après: il la pleura si long-tems & si amèrement, qu'il en perdit la vûe. Pour perpétuer la mémoire d'une si belle passion, le jeune Prince fonda une Société d'Aveugles, qui se maintint long-tems avec beaucoup de réputation, & subsisteroit encore aujourd'hui avec éclat, si une pareille Confrérie, qui s'établit (c) vers le milieu du douzième siècle, n'avoit fait négliger la première. Cette nouvelle fondation, connue au Japon sous le nom d'*Aveugles de Feki*, eut pour Instituteur un (d) Japonois, qui soutenoit un Rebele de ce nom. Après la destruction du Parti, & la mort du Chef Feki, le Monarque chercha tous les moyens possibles, non-seulement de s'affurer de la personne d'un homme qui avoit soutenu son premier Maître avec un zèle incroyable, mais de se l'attacher aussi par tant de bienfaits, qu'il lui fut impossible de manquer de fidélité à son véritable Souverain. Le Japonois vaincu fit à l'Empereur une déclaration qui ressemble assez à celle de *Scévola*, & l'accompagna d'une action qui pourroit être mise en parallèle avec celle du Romain. « J'ai été, dit le Japonois, « fidèle à mon Maître: puisqu'il est mort, personne autre ne pourra se vanter de « m'avoir gagné. Je connois, Seigneur, toutes les marques de bonté qui devoient « m'attacher à votre personne. Je dois la vie à votre clémence; & j'ai le malheur de « vous regarder comme un ennemi que j'immolerois à mon ancien Maître, si j'en « avois le pouvoir. Pour vous donner des témoignages des sentimens que j'ai de votre « générosité envers moi, puis-je faire autre chose que de vous sacrifier ces yeux qui « vous regardent avec horreur? Les voilà. » En même tems il s'arracha les yeux, & les présenta au Monarque. C'est cet intrépide ou féroce Japonois, que les Aveugles de Feki reconnoissent pour Fondateur. Ces Infulaires, qui n'aiment pas moins le merveilleux que les autres Nations, ajoutent à la gloire de cet illustre Aveugle, qu'il avoit une force surnaturelle, & que cette force il la devoit à *Quamwon*, qu'il servoit religieusement. Le Dieu, pour le récompenser, lui donna la vigueur & le courage.

La plus ancienne des deux Communautés d'Aveugles n'est présentement composée que d'Écclésiastiques. L'autre l'est de toutes sortes de Séculars, qui ont la tête rasée, & qui, quoiqu'habillés en Séculars, ont pourtant quelque chose de particulier qui les distingue. Ils ne vivent point de charités. Chacun se tire d'affaire selon ses talens, & tâche de vivre du travail dont il se sent capable. Quand on a été reçu Membre de cette Communauté, on ne peut plus y renoncer: c'est pour la vie. Le Général se tient à *Meaco*, comme ceux des autres Ordres. Il a pour Adjoints dix Conseillers, qui avec lui ont droit de vie & de mort sur l'Ordre: mais avec quelques restrictions. Pour en sçavoir davantage, il faut lire (e) l'Auteur qui nous a fourni ce que nous venons de rapporter.

Il y a au Japon un Ordre de Religieuses Mèdiantes, qui se font telles par la volonté de leurs parens, ou pour suivre leurs penchans au libertinage. Ces Religieuses sont généralement très-belles. Les pauvres gens qui se voient plusieurs filles, tâchent d'obtenir pour celles qui ont la beauté en partage, le Privilège de demander la charité en habit de Religieuse Mèdiantes; & souvent aussi elles recherchent d'elles-mêmes ce Privilège, persuadées que rien n'est plus capable d'émouvoir les hommes que la beauté. Les *Jammabos* ne font pas difficulté de choisir leurs femmes dans la Communauté de ces *Bikunis*, c'est ainsi qu'on nomme ces Mèdiantes, & d'y faire recevoir leurs propres filles. Pour détailler en peu de mots le caractère d'un Ordre de filles qu'on peut appeller *Religieuses de Venus*, plusieurs d'entr'elles, après avoir eu la complaisance de servir un certain tems le Public, consacrent à cette retraite les restes de leur jeunesse & de leur beauté. Les unes & les autres courent le País sans aucun scrupule; attendent les passans sur les grands chemins; se découvrent le sein en leur présence; & foit par leurs gestes ou par leurs paroles, font en sorte d'attendrir les Voïageurs. En un mot elles ont rien de religieux que la tonsure; car la règle leur ordonne d'avoir la tête rasée.

11

(a) Les *Quinze-Vingts* doivent leur établissement à Saint Louis, qui fonda un Hôpital pour trois-cens Gentilshommes, auxquels les Sarasins avoient crevé les yeux. C'est par allusion à cet établissement qu'on donne le nom de *Quinze-Vingts* à la fondation du Japon.

(b) Idem *ibid.*

(c) Sous *Jonims*, qui vivoit environ l'année

1150.

(d) *Kakéigo*,

(e) *Kawmpfer*, ubi sup.

Il ne seroit pas inutile de parler ici de quelques autres Mendians qui font Religieux, ou qui se donnent pour tels; car comme on l'a déjà fait voir, la charité de ces Infulaires est si peu défiante, qu'il fust d'appartenir à quelque branche du Monachisme du Païs, pour être assuré d'émouvoir les entrailles des dévots. Comme les Mendians du Japon observent toujours de s'enrôler sous la Bannière de quelque Chef d'Ordre, quelques-uns se travestissent en Ecclésiastiques de la Secte de Budfdo. Rasés & habillés comme eux, ils se mettent sur les chemins avec un (a) Foquequo devant eux. Le Foquequo est comme qui diroit la Bible des Budfdo, Livre si respecté, qu'il n'est jamais permis de le poser à terre, ni en un lieu peu décent. Ce n'est pas que ces gueux lisent dans ce Livre sacré; ils apprennent par cœur des Passages, & les déclament ensuite bien haut aux passans, en regardant attentivement le Livre. Cette prétendue attention, cette voix haute touchent les uns, & importunt les autres. Il est de ces gueux qui vont au bord d'une rivière faire ce qu'on appelle *Siegaki*, qui est une cérémonie pour les ames des trépassés. Pour faire le *Siegaki*, on prend (b) une branche d'arbre bien verte; & avec cette branche on frotte & lave des coupeaux de bois, sur lesquels on a écrit les noms des ames qu'on a intention de soulager & de rafraîchir. On suppose donc que ces ames font dans un feu; & cela étant, nous ne refuserons pas le nom de Purgatoire au feu des Idolâtres du Japon. En lavant ces coupeaux, il faut dire tout bas certaines paroles, qui donnent de l'efficacité à cette prétendue purification des ames. Ceux qui sont bien intentionnés pour les ames de leurs parens & de leurs amis, vont trouver ces Mendians, les instruisent de cette intention, & jettent quelque monnoie sur une nate étendue devant eux. On dit que ces Mendians ne daignent pas témoigner la moindre reconnaissance à celui qui leur fait des charités. Ils croient au contraire, qu'un métier si utile à ceux qui souffrent dans l'autre monde, mérite les plus grands bienfaits dans le notre.

D'autres gens de pareille étoffe se tiennent aussi sur les grands chemins: mais sans se donner la peine de faire le *Siegaki*, ils s'assoient sur une nate. Là munis d'une clochette, sur laquelle ils frappent continuellement avec un marteau de bois, ils bredouillent toute la journée des Namanda sur un ton lugubre; & cela n'a pas moins de vertu que le *Siegaki*. Ils ressemblent ceux-ci à ces pauvres de certains Païs, qui, le jour des Morts, vont aux portes des Eglises offrir des prières & des *Requiem*. Il se trouve toujours des gens qui les acceptent, & qui s'imaginent que réciter des prières, c'est prier Dieu. Certains Mendians, qui sont aussi de la Religion de Budfdo, se tiennent de même à portée des passans, avec une espèce d'Autel devant eux. Sur cet Autel on voit un *Quamwon*, ou Canon grossièrement fait, ou un *Amida*, ou un *Jemma-o*, ou quelqu'autre Dieu qui a inspection sur les affaires de l'autre monde. Avec ces Dieux on représente encore des flammes & des tourmens, pour mieux effraier les passans; car au Japon, comme chez nous, les consciences s'effraient à la vue de certains objets, beaucoup plus même que quand on leur représente certains devoirs indispensables, qui peuvent véritablement réconcilier la créature au Créateur.

Enfînons la description de ces Mendians, par celle du Culte de *Dsifoo*, (c) qui est le Dieu des Routes & des Voiateurs. C'est aussi fort souvent pour l'amour de lui & des Voiateurs sur qui il préside, que les pauvres des chemins demandent l'aumône. *Dsifoo* se voit le long des chemins paré de fleurs, sur un piedestal d'environ six à sept pieds de hauteur, avec deux pierres un peu moins élevées devant lui. Ces deux pierres, qu'on peut regarder comme des Autels, sont creuses. Sur ces pierres sont placées deux Lampes, que les Voiateurs allument à son honneur. Avant que de les allumer, & d'offrir quelque chose à ce Dieu, on doit se laver les mains; & pour cet effet il y a un Bassin toujours plein d'eau à quelque distance de l'Idole. On pourroit comparer ce Dieu *Dsifoo* au Mercure des Anciens. Celui-ci étoit aussi reconnu pour le Dieu des Chemins & des Voiateurs, & avoit ses *Therms*, ou ses Figures, dont la tête faisoit corps avec des espèces de guaines dans les grands chemins, & principalement dans les carrefours.

Les Prêtres de Budfdo se donnent un nom qui revient à celui (d) de *Reclus* ou de *Cloîtré*. Pour mieux développer tout ce que les Japonais attribuent à ce nom, il faut définir ceux qui le portent. « Ce sont des gens, qui après s'être retirés du monde pour achever leurs jours dans un Cloître, s'y appliquent uniquement à l'étude de la Religion, & à des exercices de piété. » Cependant on ne doit pas s'imaginer qu'il n'y ait, de même qu'ailleurs, de grandes exceptions à la définition; & il n'est pas impossible

(a.) Ou *Foquequo*, Voiez ci-devant.

(b.) En Japonois *Fanna skyou*.

Tomé I. I.

↓

(c.) *Kaempfer*, L. V. Ch. 5.

(d.) *Saibé*.

que de ces saintes retraites il forte des premiers Ministres & des Conseillers d'Etat ; des gens qui connoissent tous les ressorts de la politique des Grands, & s'entendent à ménager leurs intrigues ; des Moines qui gouvernent les intérêts des Princes ; d'autres d'un génie spéculatif, qui enseignent l'art de les gouverner ; des Religieux qui donnent des Règles pour les Armées Navales ; d'autres qui écrivent l'Histoire des progrès de l'Art Militaire dans leur patrie. Quoiqu'il en soit, ces Bonzes, Prêtres ou Religieux de Budso, ne peuvent voïager, ni aller d'un Couvent à l'autre, sans une Lettre de leur Sio, c'est-à-dire, du Prieur de leur Couvent.

Nous avons dit que toutes les Communautés d'Écclésiastiques sont soumises à l'autorité du Dairi. Mais quoique nous aïons rapporté de ce Dairi, les Peres Missionnaires parlent (a) d'un autre Chef nommé *Jacco*, qui juge des Matières de Religion, qui approuve ou condamne les nouvelles Sectes, qui prononce sur les difficultés qui s'élevent concernant des points de Religion, qui accorde les Dispenses, &c. Il semble même que ces Peres ne regardent & ne connoissent le Dairi, que comme un Empereur honoraire, à qui il reste à la vérité certains Privilèges. Ils donnent à cet Empereur le nom de *No*. De ce récit il faudroit conclure, que le *Jacco* est le seul véritable Pontife des Japonois.

A tout ce que nous avons dit il faut ajouter, qu'il y a des Ordres de *Bonzes* auxquels le Mariage est défendu, même sous peine de mort, jusques-là qu'on ne leur permet pas de s'entretenir avec des femmes.

Nous ne répéterons pas qu'une des fonctions attachées à la qualité des Bonzes, est de prêcher, & de faire des prières publiques ; (b) mais il y en a aussi parmi eux, à qui la Règle ordonne de s'assembler tous les soirs pour faire des Discours de Morale en présence de leurs Supérieurs. A minuit ils ont une espèce de Matines.

Quand un Grand Seigneur du Japon se trouve chargé de famille, même (c) quand il n'a que deux fils, il fait le cadet Bonze, pour prévenir les brouilleries & les divisions domestiques. Ainsi les Bonzes sont généralement des meilleures Maisons du Païs. Ils sont habillés de différentes couleurs, pour la distinction de leurs Ordres. On ajoute qu'ils sont bien logés, & dans les meilleurs endroits. Cela marque la délicatesse de leur goût. C'est tout comme ici.

CHAPITRE V.

Leurs Medecins, leurs Charmes, &c.

S'IL en faut croire les Voïagers Millionnaires, la Médecine des Japonois est aussi opposée à la notre, que nos usages ordinaires le sont aux leurs. Il n'y a point d'hyperbole : voici des exemples. Nous nous découvrons la tête pour saluer ; ils se découvrent les pieds. Nous nous levons, pour faire honneur à ceux qui nous viennent voir ; & les Japonois s'asséient. Au logis nous quittons notre manteau ; au contraire ils l'y prennent. La Mothe le Vaïer n'a pas trouvé plus d'antipathie entre les usages des Espagnols & ceux des François.

Pour revenir à cette Médecine Japonoise, les Malades ne sont point saignés ; & au lieu de nos Médecines douces, on leur en fait prendre d'aigres & salées. Il est permis au malade de suivre son appétit ; & nous lui ordonnons la diette. Si avec un tel régime les malades du Japon guérissent, qu'aura-t-on à dire en Europe contre les Médecins de ce Païs-là ? Comme les Chinois, ils s'entendent à toucher le poux ; & comme chez eux, le Médecin fournit les Remèdes au mal qui le fait appeller. Un Valet suit le Médecin avec une Caisse pleine de Médicaments. C'est ce Valet qu'en Europe on appelle Apoticairer. L'usage veut qu'au Japon il marche après le Médecin, au lieu qu'ici il marche souvent devant lui : c'est un Cuisinier, qui n'attend pas les ordres du Maître d'Hôtel. Pour guérir la fièvre, on se sert de Poisons d'or fort déliés, qu'on fait glisser sous la peau en divers endroits du corps : pour d'autres maladies, on applique sur le corps de petites boules d'herbes sèches auxquelles on met le feu, & on laisse ces boules sur la peau jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes.

(a) *Thurianus* in Epist. Japon. L. III.

(b) *Ibid.* L. V.

(c) *Le P. Louis Froës*, ubi sup.

La manière de guérir des Jammabos est toute autre. Les Jammabos sont les Médecins extraordinaires. (a) Ainsi que chez nous, le malade leur détaille son mal du mieux qu'il peut, & le Jammabos, qui écoute attentivement, trace quelques caractères sur un morceau de papier. Ces caractères se rapportent exactement à la constitution du malade, & à la nature de son mal. Après cela le Moine-Médecin pose ce papier sur un Autel devant son Idole, avec quelques cérémonies superstitieuses, qui contribuent, dit-il, à donner au papier la faculté de guérir le mal. Cela étant fait, le papier est réduit en petites pillules, que le malade doit prendre le matin à jeun, après avoir avalé un bon trait d'eau de rivière ou de source. Cette eau doit se puiser au Nord ou au Sud, selon qu'il plaît au Jammabos de l'ordonner. Les malades n'appellent ces Jammabos, qu'après avoir perdu toute espérance de recouvrer la santé par les remèdes naturels. Nous dirons en passant, que la superstition pour les caractères, & la confiance en certaines Lettres n'est pas si ruinée par la Religion Chrétienne, qu'on n'ait cessé de la relever.

Jean Belot Curé de Milmont, Chapitre XVIII. de sa Chiromancie, raconte que si le matin en sortant, on rencontre une personne dont le nom commence par une de ces cinq voyelles A, E, I, O, V, cela signifie bon voyage. Ces Lettres, dit-il, se réfèrent aux cinq Planètes principales, qui sont bénévoles. Si le nom se commence par L, & B, tu feras l'affaire pour laquelle tu vas en voyage. Si par C. D. T. tu auras péril. Si par S. N. R. tu ne feras de long-tems tes affaires. Si par F. G. tu auras jugement contre toi. Si le nom de celui qu'on rencontre a, A. M. P. R. tu auras toutes sortes de contentemens en ton voyage. On peut voir dans les *Curiosités inouïes de Gaffarel* plusieurs autres extravagances de cette nature.

Ceci nous conduit naturellement aux Charmes, & à la Magie des Jammabos & de tous les Bonzes. Ils sont de très-bonne intelligence avec les Démon; car, s'il faut s'en rapporter au P. Crasset, (b) « il n'est pas croyable combien ils en ont à leur service, jusques-là qu'ils s'en servent comme de Valets. » Le Charme qui garantit les gens, chasse les Démon, & guérit les maux, a quelque chose de singulier. C'est le Charme le plus milléricieux, le plus efficace qu'ils aient. Le voici.

(c) Il faut tenir les mains jointes & élevées, en sorte que le doigt du milieu d'une main se joigne perpendiculairement à celui de l'autre main. Les autres doigts doivent se croiser de telle façon, qu'ils marquent les quatre Points Cardinaux, & les quatre principaux Dieux de leur trente-troisième Ciel. Les deux doigts levés perpendiculairement & parallèles l'un à l'autre, montrent les Maladies & les Esprits. Ils font voir aussi la nature des Esprits malins qui prennent possession des gens, & déterminent la manière dont il faut s'y prendre pour exorciser ces Démon, après les avoir découverts. Enfin la situation de ces doigts représente leur *Fudo*. Ce *Fudo* étoit un Saint distingué de l'Ordre des Jammabos. La mortification qu'il avoit choisie étoit, de s'affoier tous les jours au milieu d'un grand feu; & cependant ce feu destiné à mortifier le Saint ne lui faisoit aucun mal. Aussi croient-ils que *Fudo* a le pouvoir d'amortir l'action du feu, ou de le contraindre d'agir toutes les fois qu'il juge à propos. On allume devant *Fudo* une Lampe garnie d'huile d'*Inari*. Cet *Inari* est un lézard d'eau venimeux.

C'est en présence du même *Fudo* que l'on se purge d'une accusation. *Fudo* est assis dans un feu bien allumé. L'épreuve se fait dans la maison même où l'on a commis le mal. On y emploie une simple conjuration, qui consiste à prononcer certains mots obscurs: quelquefois on s'y sert du feu; & souvent aussi pour faire la découverte, on fait avaler à l'accusé un trait de *Khumano-goo*. L'ordre de toutes ces épreuves est, qu'au défaut d'indices par la simple conjuration, l'on passe à l'épreuve du feu. L'accusé marche trois fois sur des charbons allumés. Le terrain sur lequel il marche n'est que d'environ six pieds; mais s'en est toujours allé pour se brûler les pieds, qu'il a nuds. Si l'accusé passé sans être endommagé du feu, il est déclaré absous. Nous n'ajoutons rien aux réflexions que nous avons faites ci-devant sur cette épreuve par le feu. Souvent on emploie le *Khumano-goo*, qui a quelque rapport à l'épreuve dont on fait usage au *Congo*. *Goo* est un papier sur lequel on a tracé plusieurs caractères, & des figures de Corbeaux, & autres semblables oiseaux. Ce papier est cacheté du Cachet des Jammabos. On le croit une Sauvegarde contre les Démon; & pour cet effet chacun a soin de l'afficher à la porte de sa maison. Tous les *Goos* n'ont pas une égale vertu. Les plus efficaces, & qui sont les plus redoutables aux Démon, viennent d'un endroit nommé

(a) Kaempfer, Hist. du Japon, L. III. Ch. 5.

(b) Hist. du Japon.

(c) Kaempfer, Hist. du Japon, L. III. Ch. 5.

Khumano. L'épreuve consiste à faire avaler à l'accusé un petit morceau de Goo dans une certaine quantité d'eau. Si l'accusé est véritablement coupable, le Goo qu'il a avalé lui cause des tranchées dans le corps, & le tourmente jusqu'à ce qu'il ait avoué le crime. (a) Sans nous arrêter davantage sur cette matière, il suffit de dire, qu'il paroît beaucoup d'adresse & de fourberie dans les pratiques de ces prétendus Sorciers. Les épreuves par le feu & par l'eau, dont l'usage a duré si long-tems au milieu même du Christianisme, étoient-elles donc plus raisonnables, & moins superstitieuses que celles de ces imposteurs ?

Quoique les Jammabos fassent beaucoup de mystère de ces charmes, cependant ils communiquent leur Art, moyennant une récompense honnête ; mais ils exigent le sercret de leurs disciples. D'abord il faut que le disciple se soumette à un rude Noviciat ; qu'il s'abstienne de ce qui a vie, & ne vive pendant quelque tems que d'herbes & de ris. Il doit se laver sept fois le jour dans de l'eau froide ; se tenir à genoux de telle manière que ses fesses touchent aux talons. Le Novice assis de la sorte, doit se relever sept-cens-quatre-vingt fois par jour, en battant des mains sur la tête.

Nieuhof, Auteur de la Collection d'*Ambassades au Japon*, dit dans la Description de ces (b) Hermites demi Sauvages, dont nous avons parlé plus haut, qu'ils ne peuvent faire des conjurations & des sortilèges, qu'après avoir atteint l'âge de trente-ans. On lit dans les Extraits de *Purchas*, que le Diable apparoît souvent, & sous diverses formes aux Jammabos pendant leur Noviciat.

CHAPITRE VI.

Quelques autres Usages des Peuples du Japon.

Leurs Cérémonies Nuptiales.

LES Japonois n'ont ordinairement qu'une femme : mais en récompense ils la répudient sans peine, & pour des causes très-légères. Elle ne porte rien en mariage, afin qu'elle ne puisse pas se vanter d'avoir enrichi son mari, ou rétabli ses affaires. Cela est du caractère des Japonois, glorieux, & peu endurans en ce qui touche à leur honneur. Cependant voici le contrat. (c) On les représente comme si intéressés & si avides de gain, que malgré les croix & les autres supplices infligés à ceux qui fraudent les droits publics, on les trouve tous les jours en faute sur cet article. Ils sont heureux cependant de pouvoir résister à la tentation de cet autre gain, qu'on peut faire en prenant une femme riche. Pour nous, qu'une infinité de besoins tendent avares & intéressés, nous nous contenterions bien d'épouser la dot, sans prendre encore l'imitable accessoire qu'on appelle femme. Voilà ce que disent une infinité de maris, qui ne se font d'autre plaisir dans l'hymen, que celui d'avoir acquis de quoi se procurer des honneurs & des plaisirs, sans s'embarasser d'une compagne que la Religion leur ordonne d'aimer, de traiter, de respecter comme eux-mêmes. Si au Japon il arrive que la femme entre chez son mari avec de l'argent, ou d'autres présens qu'elle a reçus de ses parens, le mari renvoie tout cela dès le lendemain des noces.

Le divorce dont nous venons de parler, trouve des exceptions considérables. Les Grands du Japon ne répudient pas leurs femmes : mais ils suppléent à ce remède contre le dégoût, par un autre qui le vaut mieux. Ils en prennent d'autres. La crainte d'être répudiées ou rebutées, rend, dit-on, les femmes complaisantes & dociles. Avec cela, les maris jaloux ont le pouvoir de punir de mort les femmes qui fraudent l'honneur commun du mariage. Cela va si loin, qu'une femme qui est seulement trouvée parlant à un homme, mérite la mort. A ces Loix de la chasteté se trouvent aussi sujettes les filles non mariées, au moins celles qu'on élève avec quelque soin, & celles du sexe qui sont destinées à servir les Princesses ou les autres Dames de la Cour. Ce n'est ni à un exil, ni à des Couvens, ni à des Maisons de Correction que se termine leur sort. D'une si grande sévérité naît une habitude si constante à la pudeur, que les Japonaises, sup-

(a) On peut lire ce que rapporte *Kaempfer*, Liv. III. Chap. 5. de l'Hist. du Japon.

(b) Il les appelle *Havori-bonzes* après les

Jesuites Millionnaires du Japon.

(c) *Kaempfer*, Hist. du Japon,

ES

Goo dans
oo qu'il a
air avoué
, qu'il pa-
s Sorciers.
lieu même
icufes que

pendant ils
gent le fe-
Noviciat ;
rbes & de
ix de telle
t se relever

ription de
e peuvent
e-ans. On
as diverses

ls la répu-
mariage,
es affaires.
che à leur
ntéressés &
ceux qui
rticle. Ils
in , qu'on
ns rendent
rendre en-
de maris,
e procurer
on leur or-
arrive que
a reçus de

ables. Les
de contre
nte d'être
Avec cela,
l'honneur
ouvée par
sujettes les
u sexe qui
à un exil,
. D'une fi
toises, sup-
posé



CEREMONIE NUPTIALE du



à Paris del 18. maggio del 1795.

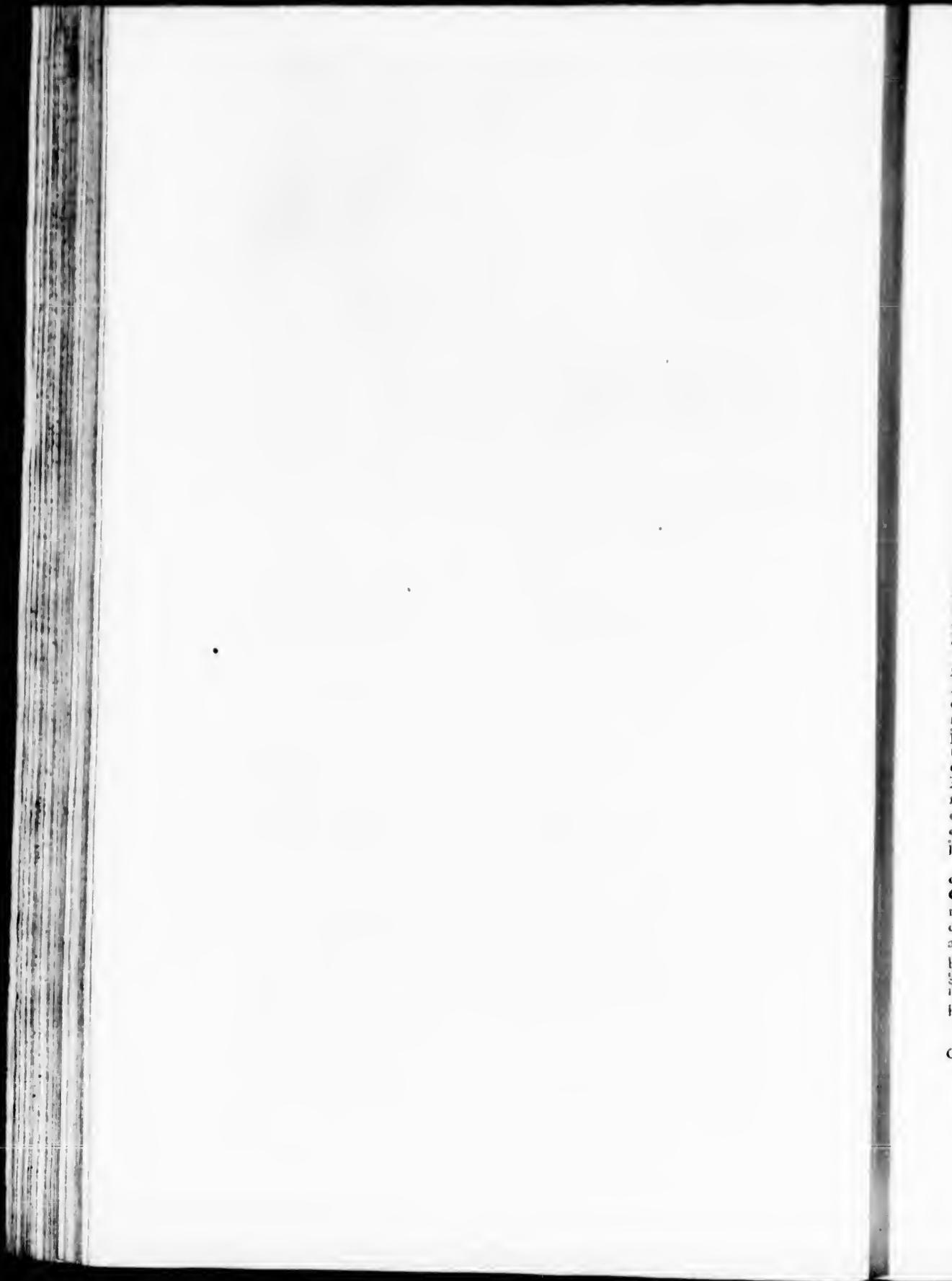
CEREMONIE FUNERALE du



LE NUPTIALE du JAPON.



LE FUNÉRAIRE du JAPON.



posé que les Voyageurs disent vrai, (a) ne font pas difficulté de s'ôter la vie pour la perte de l'honneur qui leur a été ravi, ou qu'elles n'ont pu éviter de perdre.

Les femmes des Princes & des Grands Seigneurs sont enfermées dans une espèce de Serrail, mais avec moins de rigueur que chez les Mahométans, puisqu'au moins elles peuvent voir, quoique rarement, des parens au plus proche degré. Les Dames qui servent ces femmes, répondent de leur conduite & de leur vertu. Pour contre-balancer cette rigueur, on jouit dans ce Serrail de tout ce qui peut récréer les sens.

A l'égard des cérémonies du mariage, les Japonais observent, dit-on, assez scrupuleusement, qu'il n'y ait que peu de différence d'âge entre l'époux & l'épouse. Comme les Chinois, ils accordent leurs enfans fort jeunes, & cet accord tient, & doit tenir, malgré le dégoût des Parties, quand elles sont arrivées à l'âge où l'on peut connoître l'hymen. Il est étonnant que dans ces situations forcées les femmes puissent être chastes; mais aussi la crainte & cette habitude dont nous avons parlé, suppléent aux regrets du cœur. Nous avons dit que le mari ne veut ni dot ni prétens de sa femme. Au contraire, dans la cérémonie nuptiale, on voit à la suite du marié, allant à la rencontre de la mariée, des voitures chargées de présens & de provisions qu'il donne aux parens de sa femme. C'est donc en ce pays-là que les filles ne sont pas à charge dans les familles. Nous n'avons rien qui approche de cet usage, que la reconnoissance d'une certaine somme que l'époux futur reconnoît par Contrat à la future.

(b) Il faut décrire en ordre cette cérémonie nuptiale, que l'on représente ici. Le marié & la mariée sortent séparément de la Ville, chacun avec son escorte, & chacun par différens chemins. Ils vont se rendre à une certaine colline. A la suite du marié marchent, outre ses parens, ses amis, &c. les voitures dont nous venons de parler. Arrivés à la colline, où l'on monte par un escalier fait exprès, ils se rendent sous une Tente, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, comme des Plénipotentiaires assemblés pour un Congrès de Paix. Sur cette colline se rendent aussi les peres & meres des deux Parties, & des Musiciens. Les peres & meres, tant de la mariée que du marié, se placent derrière la mariée, & les Musiciens derrière le marié, tous hors de la Tente. Les deux escortes du marié & de la mariée restent au bas de la colline. L'époux & l'épouse, avec un flambeau chacun, se présentent sous cette Tente devant le Dieu de l'hymen, qu'on voit sur un Autel avec une tête de chien, symbole de la fidélité qu'on se doit mutuellement dans le mariage. Le Cordon que ce Dieu tient entre ses mains, est un autre symbole de la force & de la nécessité de ses liens. Auprès du Dieu, & entre l'époux & l'épouse, est un Bonze qui doit achever le cérémonial du mariage. Proche de la Tente on voit des Lampes allumées. C'est à une de ces Lampes que l'épouse allume le flambeau qu'elle tient à la main, en prononçant certaines paroles que le Bonze lui fait dire; après quoi l'époux allume le sien au flambeau de sa future. A cette action s'élevèrent de grands cris de joie, & des félicitations de ceux qui ont accompagné ces nouveaux conjoints. En même tems le Bonze prononce sur eux la bénédiction; & ceux de leur suite allument au pied de la colline un grand feu, où l'on jette les jonets & tout ce qui servoit d'amusement à la mariée. D'autres lui montrent une quenouille & du lin, comme pour l'avertir que désormais elle sera obligée de s'occuper au ménage. Un sacrifice de deux Bœufs au Dieu de l'hymen finit la cérémonie. Ensuite on ramène les mariés; l'épouse est menée chez son époux. Elle trouve la maison nuptiale ornée & parée; le pavé, le seuil de la porte semés de fleurs & de verdure; des bannières, des pavillons au haut de cette maison, qui semble ne promettre que joie & plaisirs. Peut-être durent-ils autant que les noces, qu'on dit être de huit jours.

Il se trouve dans la Cérémonie nuptiale que nous venons de décrire, divers usages qui se rapportent assez à ceux de quelques autres Peuples. La torche nuptiale des Grecs & des Romains a de la conformité avec le flambeau des Japonais. La différence est, que chez les Romains un des jeunes gens de la mariée portoit (c) cette torche devant elle, & que chez les Grecs la mere de la mariée faisoit elle-même cet acte de Cérémonie. La quenouille marchoit aussi aux noces des Dames Romaines, pour apprendre, comme aux Japonaises, qu'une mere de famille doit aimer l'ouvrage. On jetoit des noix aux enfans qui se trouvoient-là, pour marquer un renoncement solemnel aux jeux de l'enfance; & cela valoit bien le feu dans lequel les Japonais jettent les jonets de leurs mariées. Peut-être un Ancien, qui écrivoit sur

(a) Nieuhoff en rapporte des exemples dans sa Collection d'Am bassades au Japon.

(b) Tiré de Nieuhoff, ubi sup.

(c) Vid. Briff. de veteris ritu nupt.

nos usages comme nous écrivons sur les leurs, droit sçavamment, qu'à ces noix nous avons substitué les dragées. Ces Anciens, aussi antoureux que nous d'allégories & de mystères en fait de cérémonies religieuses, ont trouvé bien d'autres choses dans ces noix. On peut le voir dans les ouvrages de ceux qui ont écrit sur cette matière. Ajoutons à ces ressemblances d'usages celle que les Japonois ont avec les Juifs, du moins avec les Juifs Allemands. (a) Ceux-ci font aussi leurs cérémonies nuptiales sous une Tente.

(b) Il est permis aux femmes enceintes de se faire avorter, pour ne pas se voir trop chargées de famille, ou pour éviter la dépense que le soin des enfans cause, quand elles ne se croient pas en état de la soutenir.

Education des Enfans, &c.

LES Japonois élèvent leurs enfans avec beaucoup de douceur, & quoiqu'ils aient droit de vie & de mort sur leurs personnes, ils se portent rarement à des violences contre eux. Ils les excitent par la gloire, qui est la passion dominante des Infulaires. Ils observent aussi, à ce qu'on assure, de ne pas forcer l'inclination de leurs enfans. Comme le désir d'acquérir de l'honneur, & la crainte de le perdre se font sentir en eux dès les premières années de leur enfance, il est aussi plus facile de leur donner une certaine intrépidité qui n'est pas si commune ailleurs, de les rendre désintéressés & généreux, & de leur imprimer au contraire une vive horreur pour certains vices bas & méprisables. C'est ainsi qu'ils regardent l'avarice, la passion du jeu, le larcin. Celui-ci quelque petit qu'il soit, est toujours puni de mort. Il est même permis de se faire justice soi-même, & de tuer un voleur pris sur le fait. On ajoute, que la bonne foi des Négocians est si grande en ce Pays-là, qu'on rend ce qu'on reçoit de trop, ou qui surpasse le prix taxé. Nous supposons que des gens si consciencieux n'amassent pas des millions, comme cela se voit en Pais Chrétiens. Une autre chose remarquable, on la croira si l'on veut, est qu'au Japon la pauvreté n'est ni honteuse, ni méprisable. Il semble, à entendre ces récits, qu'il suffit que ces Peuples soient fort éloignés de nous, pour avoir des idées différentes des nôtres sur certaines choses. Comment est-il possible que ces Païens s'imaginent, que l'humanité dans un pauvre est la même que celle du riche? Cette idée n'est pas supportable, il n'appartient qu'à des gens aussi pénétrans que nous, de sentir la différence d'un pauvre à un riche.

Nous ne disons rien du respect des enfans pour leurs parens, de la confiance de ces Infulaires dans le malheur, de leur patience dans les maux, du mépris qu'ils ont pour la colère. Tous ces détails seroient bien mortifians pour nous, s'il n'y avoit rien à rabattre de ces récits: heureusement il y aura toujours des exceptions à attendre pour achever de nous consoler dans nos défauts. Disons donc pour notre consolation, qu'à la suite de tant de vertus Japonoises marchent beaucoup d'orgueil, la dissimulation, l'esprit de vengeance, une haine qui va jusqu'à la cruauté, pour celui qu'on croit avoir manqué de respect.

Pour instruire la jeunesse dans les Sciences, il y a des Academies & des Universités, dont nous ne donnerons point de descriptions. (c) L'emblème de la science est le Lezard. Sous cet emblème on adore la Divinité qui préside aux Sciences: cependant le Lezard n'a ni Statue, ni Autel.

Leurs Rois; leurs Sermons, &c.

COMME tous les autres Monarques Orientaux, celui du Japon régit avec une autorité absolue, indépendante, sans aucunes bornes; & à cette autorité le sujet obéit sans réplique, & peut-être sans réflexion. Il s'y forme par habitude, & l'habitude empêche la réflexion: heureux défaut que des Peuples Chrétiens devoient demander à Dieu dans leurs prières.

L'Empereur du Japon (d) ne souffre pas volontiers les remontrances: au contraire l'Espérance d'occuper les premières places à la Cour tiennent la Noblesse sou-

(a) Buxtorff, Chap. 39. *Synag. Jud.* En Hollande les Juifs Allemands font leurs mariages dans la cour de leurs Synagogues, V. *Cerémonies Religieuses des Juifs*, Tom. I. de cet Ouvrage.

(b) Nienhoff, ubi sup.

(c) Nienhoff, Collection, &c. ubi sup.

(d) Le sieur Caron, Relation du Japon, Tom. III. du *Recueil des voyages au Nord*.

mise. Elle s'applique à pénétrer les pensées & les inclinations du Souverain, pour mieux s'accommoder, & pour répondre aux désirs de cette *Divinité vivante*. A l'imitation du Monarque, les Vicerois, & les Princes tributaires font sentir le despotisme à tout ce qui dépend de leur puissance. Ils ressemblent à des ruisseaux, qui coulent & se débordent avec la violence des fleuves. L'Empereur a la politique de les engager dans des entreprises difficiles & d'une grande dépense. Eux-mêmes, beaucoup moins heureux que le Peuple inconnu (a) au Souverain, méprisé de lui, se voient forcés à des soumissions presque insupportables, & toujours exposés aux caprices de leur Maître; & si leurs fautes sont punies par la mort, (b) il faut que toute la parenté, quelque éloignée qu'elle soit de celui qui mérite châtement, périsse avec lui & à la même heure que lui.

Une des choses, par lesquelles ces grands Seigneurs essaient de plaire à leur Prince, est la beauté des bâtimens. Ils les font aussi superbes qu'ils le peuvent: mais comme la superstition se glisse par tout, & que ce n'est qu'à l'occasion de cet article, que nous parlons quelquefois de choses qui paroissent n'avoir aucune liaison avec notre objet principal, nous observerons, par rapport à ces bâtimens, qu'on dit que les esclaves de ces grands Seigneurs se font entévelir tout vifs sous les fondemens de ces Palais. Les Japonois ont la folie de croire que des murs bâtis sur des corps humains, sont toujours exemts d'accidens fâcheux. Quand le bâtiment est fini on y régale le *Souverain Maître*; & (c) les préparatifs du régal se font trois ans d'avance. Une porte plus magnifique, plus ornée que la porte ordinaire du bâtiment est destinée au Monarque. C'est par là qu'il entre & qu'il sort: après lui on la condamne. Il n'est plus permis de passer par une porte, qui a eu l'honneur de donner passage à un Etre si supérieur aux autres hommes. Il ne manque à ce Monarque orgueilleux, que de pouvoir défendre à ses sujets de naître & de mourir comme lui.

Les faveurs du Monarque sont reçues au Japon avec plus de démonstrations de joie, & honorées de plus grands excès, qu'en Europe les plus signalées victoires: cependant ces faveurs sont & si incertaines & si trompeuses, (d) qu'il est allez ordinaire de s'y voir l'esclave de celui dont on a été le maître.

Au commencement de l'année, tous les Princes Séculiers & Ecclésiastiques, c'est-à-dire, les Supérieurs des Bonzes, en un mot, de tous les Ordres Religieux, vont rendre à l'Empereur un nouvel hommage, & renouveler leur serment de fidélité. Ce serment n'assure pas encore l'esprit du Monarque. (e) Il tient auprès des Rois tributaires un homme affidé, sous prétexte de les soulager. Ces personnes sont tous fermiers, comme tous ceux qui servent l'Etat, même dans les plus bas emplois.

Dans la formule du serment, (f) ils prennent à témoins les *grands Dieux des Cieux, & tous ceux des 66. Provinces de l'Empire, les Dieux d'Idzu, &c. Fatzman, Ten-sin*. Ces Dieux, à en juger par l'expression du Formulaire, ont la même autorité chez les Japonois, que *Nemesis & Até* chez les Anciens Grecs. Ils prient que la vengeance de ces Dieux, & celle du bras Séculier tombe sur celui qui fait le serment & sur sa famille, &c. s'il lui arrive de se parjurer. Celui qui jure signe de son sang ce qu'il jure; & si on découvre qu'il soit parjure, on le punit de mort sans aucune remission. Il faut, disent les Japonois, repandre le sang qui a du servir à confirmer un jurement solemnel.

Leurs Cérémonies Funébres.

ANANGUASAKI (g) quand quelqu'un meurt, on appelle des témoins qui justifient que le mort n'est pas mort Chrétien. On visite même le corps exactement, pour voir si l'on n'y trouvera pas quelque marque de Christianisme, ou de souf france pour cette Religion; après quoi on dresse un certificat en faveur du mort: à l'occasion de quoi nous devons observer en passant, qu'il n'y a rien au monde que les Japonois haïssent tant que le Christianisme. Les persécutions qu'ils ont faites à ceux qui professent cette Religion, passent en raffinement, & en cruauté, tout ce

(a) *Procul a Jove ac subnere*, disoit un Ancien.

(b) *Nienhoff, Caron, Purchas* & autres.

(c) *Caron*, ubi sup.

(d) Histoire du Japon, Tom. 1.

(e) *Caron*, ubi sup.

(f) *Kaempfer*, Histoire du Japon, Liv. IV. Chap. 6. & 10.

(g) *Kaempfer*, Histoire du Japon.

que nous lisons à ce sujet dans l'Histoire Ecclésiastique. Mais ce détail qu'on peut lire dans les Auteurs qui en ont parlé, nous éloigneroit trop de notre sujet.

Avant que de pénétrer davantage dans les Usages Funebres du Japon, disons un mot de ce courage ou de cette férocité, avec laquelle les gens y souffrent la mort. Les Anglois seuls leur disputeroient cette gloire. Dans les fautes capitales, il faut sans miséricorde se fendre le ventre, si l'on ne veut périr d'une main deshonorable; & il n'y en a point qui ne le soit, excepté la main du criminel même. Pour se fendre le ventre en cérémonie, on appelle ses parens & ses amis; on prend ses plus beaux habits; ensuite on se fait une longue ouverture dans le ventre avec un couteau: mais ceux qui se distinguent par le courage, s'ouvrent le ventre en croix, & jettent après cela le couteau en l'air. Quand les boiaux sortent, le patient fait signe à un de ses domestiques, qui sans beaucoup de façon lui coupe la tête. Il n'y a point d'infamie en cette manière de mourir ou d'être puni, non plus qu'en Angleterre, quand, soit de gré ou de force, on a péri par la corde.

Amida est le Dieu des ames sorties des corps. Nous en avons assez parlé. On ne s'attendroit pas de trouver ici (a) un *Limbe* pour les petits enfans. Cela est pourtant; & dans ce Limbe il y a un Dieu, ou Juge divin qui préside. On trouve un Lac, nommé *Fakone*, sur la route de *Jedo*. C'est (b) dans ce Lac qu'est le Limbe dont nous parlons. Tous les enfans qui meurent avant l'âge de sept ans, y entrent, & y sont tourmentés, jusqu'à ce que les libéralités des bonnes ames aient obtenu des Bonzes mendians ces épanchemens de cœur, ces effusions de prières, qui relâchent les peines des pécheurs en l'autre Monde. Les bords du Lac sont garnis de petites Chapelles de bois, où se tiennent des Prêtres, chantant le *Namanda* d'une voix lugubre, marmottant des prières, & recevant les aumônes des Voiateurs. Pour ces aumônes, les Prêtres leur donnent certains papiers où sont écrits les noms des Dieux & de plusieurs Sins. Les Voiateurs d'une piété un peu scrupuleuse, & les véritables Pélerins reçoivent ces papiers tête nue, les portent respectueusement au bord du Lac, & les y jettent après les avoir liés à une pierre, pour être assurés que ces papiers vont tout droit au Limbe. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que le soulagement des ames en dépend absolument; car elles en reçoivent, à mesure que l'eau efface les caractères & les noms qui sont écrits sur ces papiers. Les Bonzes montrent positivement l'endroit où ils prétendent que les ames de ces pauvres enfans souffrent. Il est même marqué par un monceau de pierres, qui forment une pyramide.

Ici nous ferons une petite digression touchant les Reliques du País. Il y a près des Chapelles dont nous avons parlé, un petit Temple qui porte le nom de *Fakone*. Ce Temple est remarquable par la quantité de Reliques qu'il renferme. On y voit des Sabres qui ont servi aux Camis, teints encore du sang de ceux que ces Camis ont tués; un habit qu'un Ange portoit autrefois, & qui lui aidait à voler; un Peigne de *Joritomo*, premier Empereur séculier. Ce ne sont pas là les seules Reliques que l'on conserve au Japon. Il s'en trouve en divers autres Temples; & par-tout on les garde précieusement. Comme les Saints de cet Empire étoient généralement plus guerriers qu'en d'autres País, il se trouve aussi, que parmi les Reliques du Japon, il y a toujours beaucoup de Sabres, d'Épées, de Cimenterres, qui ont servi à des expéditions militaires.

Les Japonois brûlent leurs morts. (c) Quand c'est une personne de marque, une heure avant qu'on tire son corps du logis, les parens & amis du défunt se rendent en habit de deuil au lieu où il doit être brûlé. Les femmes s'y trouvent voilées. A la tête de la Procession funèbre marche un Bonze accompagné d'une trentaine d'autres, tous en habit de cérémonie. L'habillement (d) consiste en une chemise de toile, & par dessus un manteau noir, qu'un habit brun couvre. Ils ont tous la torche à la main. Après eux marchent encore deux cens Bonzes, qui chantent, ou invoquent le plus haut qu'ils peuvent le Dieu auquel le défunt s'étoit dévoué pendant sa vie. Après eux suivent des hommes gagés, pour porter au bout de leurs piques des paniers pleins de papiers découpés, & de diverses couleurs. Ces papiers volent en l'air à mesure qu'on remue les piques; ce qui signifie que le mort est arrivé au séjour des bienheureux. Ces gens sont suivis de huit jeunes Bonzes divisés en deux bandes, qui portent de longues cannes, à l'extrémité desquelles il y a des banderolles,

(a) *Kaempfer*, I iv. V. Chap. 5.

(b) *Id.* ibid. Cha. II.

(c) *Hist. du Japon* écrite par le P. *Craffet* sur

les *Mémoires* des Peres Jésuites, *Dapper*, *Purchas*, &c.

(d) *Dapper*, Collection, &c.

banderolles, où l'on lit le nom de quelque Divinité. A leur suite se voient dix autres Bonzes, armés chacun d'une lanterne allumée, & ornée de caractères hiéroglyphiques. Avec ces Bonzes se voient aussi deux jeunes hommes vêtus de brun, & portant des torches éteintes. D'autres personnes aussi vêtues de brun, & qui ont sur la tête des bonnets de cuir noir & vernis fort proprement, marchent après tous ces Bonzes. Le nom de l'Idole est écrit sur ces bonnets. « Après cette » première marche vient le défunt dans son (a) Cercueil, porté par quatre » hommes. Le mort est assis la tête un peu penchée en devant, & les mains » jointes, comme s'il prioit. Il est vêtu de blanc; & par-dessus ses habits il a une » robe de papier, faite des feuilles du Livre où sont décrites les actions du Dieu » auquel le mort avoit le plus de dévotion. La marche est fermée par les enfans » du défunt, qui environnent le corps. Le plus jeune de ces enfans porte à la main » une torche de pin allumée, avec laquelle il doit mettre le feu au bucher. » Cette Procession funèbre est fermée par le Peuple, qui porte aussi des bonnets de cuir, à la façon de ceux dont nous venons de parler.

C'est en cet ordre que la Procession sort de la Ville, & va se rendre au lieu du bucher. « Ce bucher est environné de quatre murailles couvertes de draps blancs, » excepté les quatre portes par où l'on doit entrer. » (b) Ces quatre portes, dit un autre Compilateur, regardent les quatre Vents. « On creuse au milieu une grande » fosse, qu'on remplit de bois; & l'on dresse aux deux côtés de la fosse deux tables » couvertes de viandes. Sur l'une de ces tables il y a un petit réchaud en forme d'en- » censoir, plein de charbons allumés, (c) & du bois de senteur. Lorsque le corps » est près de la fosse, on attache une longue corde au Cercueil, qui est en forme de » petit lit où le mort repose; puis on porte trois fois ce petit lit autour de la fosse, » & enfin on le met sur le bucher, pendant que les Bonzes & les parens invoquent » sans cesse le nom du Dieu tutelaire de ce mort. Après cela le premier Bonze, » c'est-à-dire, celui qui étoit à la tête de la Procession funèbre, fait trois tours au- » tour du corps avec la torche allumée, & la passe trois fois sur sa tête, en pronon- » çant certaines paroles que les assistans n'entendent pas. » Cette torche passée trois fois par-dessus la tête signifie, (d) dit-on, que l'ame n'a ni commencement ni fin. Cet emblème est un peu obscur. Ce Ministre jette ensuite cette torche que les deux » plus proches parens ramassent, & la font passer trois fois sur le corps; après quoi ils la jettent dans la fosse. Un autre dit, (e) que le Bonze remet la torche au plus » jeune enfant du mort, « qui la jette dans la fosse, où l'on a versé quantité d'huiles, » de parfums, & de drogues aromatiques. Pendant que le corps se consume, les en- » sans, ou les plus proches parens du défunt s'approchent de l'encensoir qui est sur » la table, & y mettent des parfums; après quoi ils le prient & l'adorent. Cette » cérémonie achevée, les parens & les amis du mort se retirent. Il n'y a que le » Peuple & les pauvres gens qui demeurent-là, pour manger ou pour emporter les » viandes. Le lendemain les enfans, les parens & les amis retournent au même lieu, » pour recueillir les os & les cendres du défunt, qu'ils mettent dans une Urne de » vermeil, & la couvrent d'un voile précieux. Les Bonzes s'y rendent aussi pour » continuer leurs prières, qui durent sept jours. Le huitième on porte l'Urne en » un lieu, où on l'enterre sous une plaque de cuivre, ou sous une pierre, sur laquelle » on grave le nom du défunt, & le Dieu qu'il a servi. »

Ces pierres sépulcrales sont de différentes formes: il n'y a point de règle fixe pour cela. A ces pierres on ajoute quelques accompagnemens de sculpture Japonoise, ou quelques ornemens en bas reliefs. On grave aussi sur des piliers de marbre les principales actions du mort, & les emplois qu'il a eus, le jour de sa naissance & celui de sa mort, &c. Cela revient à nos Épitaphes. Souvent aussi l'on voit dans ce même endroit l'image du mort sculptée en marbre. L'homme est représenté les jambes croisées sous la robe; à la manière des Japonois, & les mains jointes comme s'il prioit. La femme au contraire les a étendues; elle a aussi la tête un peu tournée vers l'épaule. Ordinairement (f) on jette des fleurs sur le tombeau; on y porte aussi à boire & à manger pour le mort.

Au-dessous de la Figure qui représente la cérémonie nuptiale, on voit celle des funérailles. On y a représenté deux Divinités, qui président aux morts & à ce qui

(a) Ou lit de parade, selon quelques Relations.

(b) Nieuhoff, Ambassades au Japon.

(c) Idem, ubi sup.

Tomé VI.

(d) Id. ibid.

(e) Hist. du Japon, par le P. Crasset.

(f) Nieuhoff, ubi sup.

les concerne. L'une se nomme *Jene*. Ce Dieu qui a quatre visages, est sur un Autel, & tient d'une main un Sceptre avec un Soleil au bout. Peut-être cet emblème signifie-t-il le gouvernement de la Providence, comme celui des Egyptiens, avec lequel on lui trouvera sans doute beaucoup de rapport. Sous ce bras armé du Sceptre, on en voit un autre, qui tient une couronne de fleurs. Des deux bras droits, celui qui est le plus élevé tient une espèce de verge, & celui qui est au-dessous monte une cassette pleine de parfums. Ce Dieu *Jene* est le Protecteur des ames des vieilles gens & des personnes mariées. C'est lui aussi qu'on prie pour elles.

L'autre Dieu s'appelle *Xiquani*. Celui-ci préside sur les ames des petits enfans & des jeunes gens. Il est représenté jeune & beau, avec quatre bras, dont un embrasse un enfant, les autres tiennent un serpent, un sabre & un anneau plein de neruds. La robe de *Xiquani* est toute parfumée d'étoiles. N'oublions pas le Perroquet qui est à côté du Dieu: mais on ne nous dit pas ce qu'il signifie.

Quand un Grand Seigneur meurt, il arrive souvent que ses vassaux, ses sujets & ses esclaves se tuent pour l'aller servir.

Toutes les années on célèbre une Fête Mortuaire, qui consiste à visiter les Sépulchres, & à porter des vivres aux morts. Cette Fête dure deux jours. Toutes les maisons sont illuminées, pendant que les gens sortent de la Ville, & vont se rendre aux tombeaux à l'entrée de la nuit. Là, s'il faut les croire, ils s'entretennent avec leurs morts, ils les félicitent sur leur retour en ce monde, & se réjouissent de les revoir. Ensuite ils les invitent à manger, & à se rafraîchir. Au bout d'une heure, ou environ, que le régal a duré, on leur propose de venir faire un tour de promenade à la Ville. " Nous allons devant, disent-ils aux morts, pour y faire tous les préparatifs nécessaires à votre réception, & vous rendre les honneurs qui vous sont dus. " On se met donc en marche: alors les vivans forment de la Ville avec des flambeaux allumés, & viennent au-devant des morts pour les éclairer. Mais les deux jours de la Fête étant expirés, on fait pleuvoir par toute la Ville un déluge de pierres & de cailloux, pour renvoyer ces morts à leurs sépulchres; car s'il restoit quelqu'un d'eux parmi les vivans, cela seroit regardé comme un malheur. Cette bizarre cérémonie ne se fait pas de même par tout, & l'on en peut lire une description différente de celle-ci dans le même (a) *Nienhoff*, dont nous la tirons.

Nous ne disons rien des lampes allumées dans les sépulchres à l'honneur des morts; mais seulement à l'honneur des morts illustres, de ces morts qui sont, ou vont être élevés au rang des Dieux. *Nienhoff*, dans la description qu'il a faite du Mausolée d'un Empereur du Japon, dit qu'autour du tombeau d'un de ces morts de qualité, il y avoit cent-cinquante lampes qui brûloient sans cesse.

Les pauvres & les gens du commun n'ont rien d'approchant au lieu où est leur sépulture. C'est bien assez que les grands & les petits se ressemblent dans la manière de mourir; faudroit-il qu'ils se ressemblassent encore dans l'appareil qui les attend après la mort? Mais pour ne pas donner dans une déclamation inutile, contentons-nous de remarquer que tout ce qui n'a pas de quoi paier les honneurs funébres, (b) est à peu près enterré comme des bêtes. Les *Bonzes* fuient les gens de cet ordre, & ne font ni prières, ni sacrifices pour eux. Sans comparaison, il en est comme chez nous, où difficilement les pauvres trouvent des Messes *gratis*.

Pour comble d'honneurs, les Japonois conservent, comme monumens de leurs parens morts, certaines tablettes qu'ils appellent *Biosju*, & ils mettent, ou suspendent ces tablettes à l'entrée des maisons, à peu près peut-être, comme en Hollande on met au-dessus des portes chez les personnes distinguées, certains tableaux mortuaires, ou sont peintes les armes du mort, avec l'année & le jour qu'il est décédé.

(a) *Nienhoff*, ubi sup. p. 440. de l'Original. | (b) *Nienhoff*, ubi sup.

S,

ar un Autel,
et emblème
us, avec le-
du Sceptre,
droits, celui
montre une
des vieilles

its enfans &
un embraslé
de nœuds.
arroquet qui

les Sujets &

riter les Sé-

Toutes les
nt se rendre
ement avec
nt de les re-
e henre, ou
romenade à
les prépara-
font d'us. „
s flambeaux
ux jours de
ierres & de
qu'un d'eux
cérémonie
fférente de

des morts ;
i vont être
uifolée d'un
malité, il y

leur sépul-
ère de mou-
ès la mort ;
de remar-
à peu près
ne font ni
nous, où

s de leurs
suspendent
de on met
mortuaires,



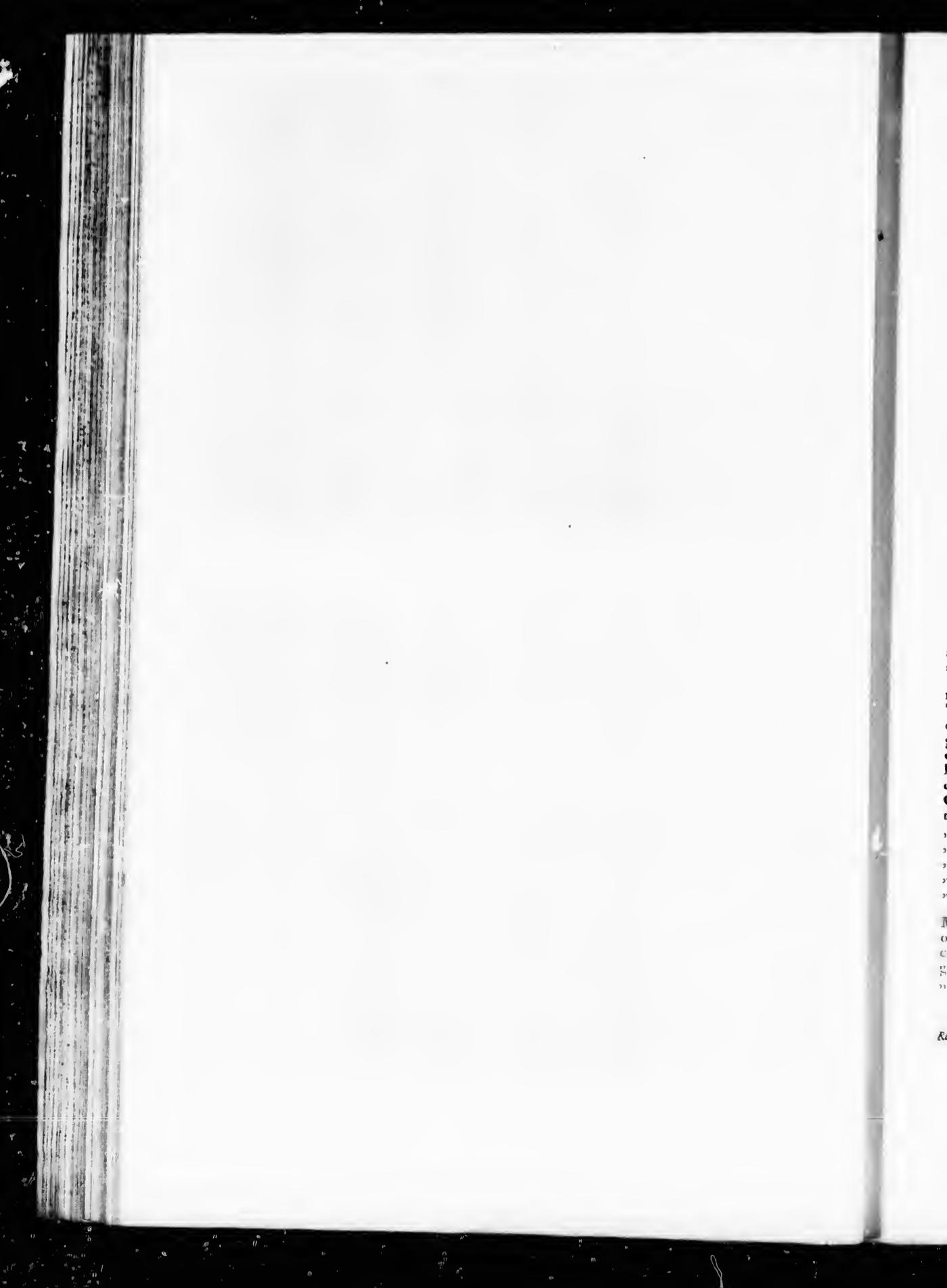
La FÊTE des AMES

vers le soir les japonais vont les recevoir hors de la Ville, et leurs présentent à manger.



le Peintre del 1734

Manière dont ils renvoient les AMES hors de la Ville, et prennent congé d'elles le troisième soir



CHAPITRE VII.

Religion de la Corée & de Jesso.

LA Corée est une grande Péninsule qui s'avance en forme de Cap dans la Mer Orientale, entre la Chine & le Japon. La Mer du Japon la baigne à l'Orient ; le Golfe de *Leatong* la sépare des Provinces de *Peschéli*, & de *Chantong* du côté de l'Occident. Au Nord, elle confine avec le pays de *Nint-ché*. Elle a la grande Mer au Midi ; & le fleuve *Ta-lou* qui la borne entre l'Occident & le Nord, la sépare du *Leatong*. Elle a d'Orient en Occident 1200. lys, dont les trois font une lieue commune, & 2300. du Septentrion au Midi. Le voisinage de ce pays, presque contigu au Japon, nous oblige à joindre ici à ce que nous avons dit de la Religion & des Cérémonies reçues dans ce vaste Empire, ce que l'on peut sçavoir sur le même sujet des Peuples qui habitent la Péninsule dont nous parlons. La carrière que nous fournirons n'est pas fort longue. En attendant qu'il nous arrive de nouvelles Relations de chez ces deux Peuples, voici ce que nous en apprennent les vieux. Ainsi s'exprime l'Auteur de la première édition de cet Ouvrage : mais comme depuis qu'il l'a donnée au Public, nous avons la belle *Histoire de la Chine* du Pere du *Halde*, nous espérons que ce que nous tirerons de cet Auteur, servira de Supplément à cet article, & contentera les Lecteurs.

(a) « Les Coréens, dit-on, n'ont presque point de Religion : on fait quelques grimaces devant les Idoles, sans les révérer. En certains jours de Fête le Peuple se range dans une espèce de Temple, & chacun allume un morceau de bois de senteur, qu'on met dans un vase, & qu'on présente à une Idole, en lui faisant une profonde révérence ; après quoi on se retire. » Voilà leur Culte, dit l'Auteur dont nous venons d'emprunter les paroles ; & c'est tout le détail qu'on pouvoit attendre d'un Marelot. « Pour la croiance, continue-t-il, les Coréens sont persuadés que celui qui fera bien, sera récompensé, & au contraire, celui qui fera mal, puni. » Du reste ils ignorent ce que c'est que controverses, disputes sur des mystères, hérésies, excommunications. Ils croient tous la même chose. « Leurs Moines, ou leurs Bonzes, (nous les appellerons de l'un & de l'autre nom) offrent deux fois le jour des parfums à leurs Idoles au bruit des tambours, des ballins & des chaudrons, dont d'autres Moines sont armés. »

L'Écrivain de cette Relation réfute lui-même ce qu'il avance, que les Coréens n'ont presque point de Religion, puisqu'il dit ensuite que la Corée est pleine de Temples & de Cloîtres. S'il y a des Temples en grand nombre, il y a aussi nombre de dévots. Pour les Cloîtres, cela ne prouve rien. Il peut y avoir beaucoup de Religieux, sans qu'il y ait beaucoup de Religion. On nous pardonnera ce jeu de mots, en faveur de la vérité. Le Pere *Martini* (b) mieux instruit, dit que les Coréens ont les mêmes cérémonies & la même Religion que les Chinois ; qu'ils croient, comme ceux-ci, la transmigration des âmes, & qu'ils adorent généralement le *Fo*. Leurs Cloîtres & leurs Pagodes sont ordinairement sur des montagnes, & sous la juridiction de la Ville qui leur est voisine. « Il y a tel Monastère ou l'on voit jusqu'à six-cens Moines, & telle Ville qui en compte dans son ressort jusqu'à quatre mille. » Ils sont divisés par bandes de dix & vingt, quelquefois de trente. Le plus vieux commande ; & si quelqu'un manque à son devoir, le Chef le fait châtier par d'autres Moines. Si l'offense est grande, on livre le coupable au Gouverneur de la Ville, qui a juridiction sur le Couvent. »

Si la Corée est pleine de Moines, c'est qu'il est permis à chacun de prendre l'Etat Monastique : mais il est permis aussi de le quitter quand on veut. Ces Moines sont obligés de payer des taxes, & de fournir des ouvrages auxquels on les oblige. C'est cela, dit-on, qui leur attire le mépris des Coréens, & qui fait qu'on ne les estime guères plus que des esclaves. « Il n'en est pas de même de leurs Supérieurs. Ils font en grande estime, sur-tout quand ils sont sçavans ; alors ils vont de pair avec les

(a) Description de la Corée dans le Tome IV. du Recueil de Voyages au Nord.

(b) Dans le Tome III. du Recueil de Voyages au Nord. édition de 1715.

Grands du País ils font nommés les Moines du Roi, & ils en portent l'Ordre sur leurs habits. Par la Règle, il n'est pas permis à ces Religieux de manger de rien qui ait vie. Ils n'ont, ou ne doivent avoir aucune communication avec les femmes. On ajoute qu'ils ont la barbe & les cheveux rasés ; qu'après leur première tonsure, on leur fait une marque au bras qui ne s'efface jamais ; & que s'ils contreviennent à la discipline que prescrit la Règle, on les châtie rudement, après quoi ils sont chassés du Couvent.

Nous venons de dire qu'on méprise les Bonzes en Corée, parce qu'ils sont obligés de paier des taxes, & de fournir des ouvrages de leurs mains. C'est donc le contraire des nôtres, qui se font valoir en ne faisant rien de pareil. Ceux de Corée travaillent pour gagner leur vie, à peu près comme nos anciens Anachorètes, & sont même quelque commerce. On leur confie l'éducation des enfans ; & ces enfans restent quelquefois auprès des Bonzes, comme les *Nous* chez les *Talapoins*. Ces petits novices héritent du Moine qui les a élevés, & au service duquel ils sont restés. Comme héritiers, ils en portent aussi le deuil. Il faut que la Religion & les Usages des Coréens soient peu connus, puisque dans le peu qu'en rapportent les Voyageurs, il se trouve tant de contradictions. Comment en effet concilier ce qu'on dit du mépris qu'ils ont pour les Moines, qui sont en si grand nombre dans ce Royaume, avec le choix qu'on en fait pour prendre soin de l'éducation des enfans, puisqu'on ne choisit ordinairement pour cela que des personnes estimables, & pour lesquelles on a de la confiance ? Au défaut des anciennes relations, nous avons eu recours à l'Ouvrage du P. du Halde, qui dans le quatrième Tome de son Histoire de la Chine parle assez au long des Coréens, mais nous n'y avons trouvé, touchant leur Religion, que ce que nous rapporterons à la fin de cet article. Il y a apparence que depuis que les Coréens sont soumis à l'Empereur de la Chine, ils ont embrassé du moins en partie le culte des Chinois.

Contentons-nous donc de dire avec les Auteurs cités, que leurs Couvens & leurs Pagodes sont bâties aux dépens du public, & que chacun contribue à l'élevation de l'Edifice, à proportion de ses moyens. Ces Couvens & ces Pagodes sont des lieux de promenade. On les fréquente pour le plaisir, autant que pour la dévotion. Comme au Japon, & peu s'en faut que nous ne disions comme en Europe, les viues y sont belles, les promenades agréables, & la solitude récréative. N'en-vions pas ce bonheur à ceux qui se retirent du monde, puisqu'on assure que dans ces retraites on ne pense qu'à repousser les efforts des sens. Voici qui est singulier. Dans ces Cloîtres de Corée, on du moins dans le voisinage, & aux environs des Pagodes, on trouve des femmes publiques : nouveau contraste dans la Religion de ces Idolâtres. Mais il paroitra moins singulier, quand on fera réflexion que le crime s'approche volontiers des lieux, où l'on s'assemble par des motifs de vertu ; moins par la raison, que la tentation suit toujours celle-ci de près, & que la débauche se cache à l'ombre de la piété, qu'à cause que ces lieux sont plus déserts que les autres, hors des tems destinés aux exercices de piété. De même on trouve fort souvent dans les País Chrétiens les B. . . les tavernes & les cabarets près des Eglises. C'est pour les Chrétiens aussi que nous faisons cette réflexion ; il ne faut pas prêter aux Coréens des idées si raffinées. On ajoute que les Moines Coréens aiment fort à boire ; & chez nous aussi. Pour finir ce petit détail, on trouve en Corée des Couvens de Religieuses rasées comme les Moines, obligées au Célibat, & sujettes à une règle.

Ponree qui est de ceux de Jessô, il n'y a point de détail à attendre de leur Religion. Que dirions nous d'un Peuple qui n'a été vu que par des (a) Matelots Hollandois, qui rapportent seulement « que quand ils boivent auprès du feu, ils jettent quelques gouttes d'eau en divers endroits du feu, comme par forme d'offrande ? Nous n'avons que cela seul à dire d'un Peuple aussi inconnu, que le País qu'il habite.

(a) Voyez la Relation de la découverte de Jessô, Tom. III. du Recueil de Voyages au Nord.

Cérémonies Nuptiales & Funébres : autres Usages.

Le mariage, entre parens, n'est permis parmi les Coréens qu'au quatrième degré. L'amour n'y est point connu, parce qu'on marie les gens à l'âge de neuf ou dix ans ; ou s'il est connu, ce n'est qu'après le mariage, au contraire de ce qui se passe chez nous, où l'on voit finir son règne, quand l'hymen commence de sien. Mais ne faisons pas aux Coréens l'honneur de croire qu'ils nient aucun tems pour l'amour, c'est-à-dire, pour un amour raisonnable & digne de l'homme, puisqu'ils traitent leurs femmes comme des esclaves, qu'ils les chassent pour les moindres fautes, & qu'ils les répudient quand il leur plaît. La femme n'a pas le privilège de quitter ainsi un mari fâcheux ; en quoi l'on peut dire que les hommes sont injustes.

Le (a) P. Martini dit, que le mariage est beaucoup plus libre parmi les Coréens, que chez les Chinois. « Chacun choisit celle que bon lui semble pour sa femme. Les deux parties s'engagent de parole, & se marient quand elles sont d'accord, sans avoir aucun égard aux sentimens de leur pere & de leur mere ». Toute la Cérémonie Nuptiale, telle qu'on nous la décrit, consiste en ce que le marié monte à cheval, & qu'après avoir fait le tour de la Ville, il s'arrête devant la porte de sa Maîtresse, où les parens de la mariée lui font un accueil convenable. Ensuite ils mènent la Mariée chez lui, & les Noces se célèbrent sans autre cérémonie.

A tout ce récit, ajoutons que la polygamie est permise aux hommes, & qu'en répudiant les femmes, ils peuvent chasser les enfans aussi ; mais cette conduite appartient plutôt aux esclaves & aux personnes du commun, qu'aux gens de condition. Pour ce qui est de la jalousie, ils en font beaucoup moins possédés que les Chinois.

Lorsqu'un homme meurt, ses enfans portent le deuil pendant trois ans ; avec l'austerité d'un Moine qui craint de s'écarter de sa discipline, s'il en faut croire notre Auteur, & sans pouvoir exercer aucune charge pendant ce tems-là. Il ne leur est pas permis d'infer des droits du mariage ; & les enfans nés dans le deuil ne font pas tenus pour légitimes. Nulle violence, nul excès de passion ne leur est permis dans cet état : il leur est aussi défendu de se laver. Au reste sous le nom d'homme libre, on entend tout ce qui n'est pas de la plus basse condition du Peuple. On pleure, on heurle, on s'arrache les cheveux pour un mort. Le mort a un double cercueil, aussi enjolivé, aussi-bien vernis qu'il est permis de le lui donner par ses facultés. Le P. Martini dit, que les Coréens n'enterrent les gens que trois ans après leur mort ; que pendant ce tems-là ils les gardent chez eux dans des cercueils, comme les Chinois, en leur rendant tous les honneurs, tous les respects qu'ils leur rendroient s'ils étoient en vie.

(b) La Relation des Hollandois dit, que les Coréens enterrent ordinairement leurs morts au Printems & en Automne ; qu'ils mettent ceux qui meurent en Été dans une loge élevée sur quatre pieux, où ils les laissent jusqu'à ce que le ris soit moissonné. Quand après cela ils jugent à propos de les enterrer, ils les portent premièrement au logis, & enferment dans les cercueils de ces morts des habits & des bijoux. La nuit qui précède le convoi funèbre, ils se divertissent, & font bonne chère. Ils partent ensuite à la pointe du jour, les parens criant, les porteurs du corps chantant & marchant en cadence. Au menu Peuple on fait une fosse de cinq ou six pieds de profondeur, & on y jette les morts ; aux personnes distinguées, on érige quelques monumens de pierre, avec leurs images, & une espèce d'épithaphe au-dessus, comme nous l'avons remarqué des Japonois. Trois jours après la sépulture les parens & les amis du mort retournent à lui, portent sur sa fosse des offrandes, & s'y divertissent. A toutes les pleines Lunes, ils font couper l'herbe qui se trouve sur cette fosse, & offrent du ris nouveau. Ce n'est pas tout. Ils sont si attentifs au repos du mort, que sur le moindre soupçon qu'il se trouve mal à son aise, ils le transportent d'une place à l'autre. Ce sont les Bonzes qui leur apprennent les incommodités que le défunt ressent dans sa fosse, & le désir qu'il auroit de se mettre mieux.

On insinue dans la Relation des Matelots Hollandois, que le fils aîné hérite des biens principaux ; que ceux qui le suivent partagent le reste ; & que les filles n'ont

(a) Tome III. du *Recueil de Voyages au Nord.*

(b) *Description de la Corée*, ubi sup. Tom. IV. du *Recueil de Voyages au Nord.*

38 CEREMONIES, MOEURS ET COUTUMES

rien. C'est aussi l'usage, dit-on, qu'un pere caduque se déclare incapable de gouverner son bien, & le cède à ses enfans, sans que pour cela ceux-ci oublient ce qu'ils lui doivent, ni qu'ils négligent rien de ce qui peut lui faire passer le reste de ses jours agréablement. « L'aîné prend possession des biens, & bâtit aux dépens de la Communauté un logement, où le pere & la mere sont nourris ». Un Coréen seroit bien surpris de voir que chez nous les peres & meres qui se dépoillent de la sorte, deviennent à charge à des enfans qui n'ont plus rien à attendre d'eux; mais ne croions pas qu'à quelques milliers de lieues d'ici, les choses se fassent toujours dans les justes règles du bien. Heureusement pour nous, les vices & les vertus des Peuples ont par tout leurs exceptions; & il se trouve qu'en Europe, comme en Asie, le bien & le mal sont fort mélangés.

La Médecine des Coréens est fort simple, assez conforme en général à ce qu'on nous dit de celle de leurs voisins, & fondée sur des principes, que la nature seule leur a appris. Ce peu de détail concerne ce que l'on peut regarder comme vraie Médecine; nous ne parlons pas de cette autre qui consiste en charmes, & en divination. Les Médecins de Corée, dit notre Marinier Hollandois, sont presque tous au service des Grands; les pauvres n'ont pour Médecins que des aveugles & des Devins. On seroit presque tenté de demander si, *pris jugés à part, il y a beaucoup de différence entre un Médecin, un Aveugle, & un Devin.* Hippocrate lui-même, moins présomptueux que ce nombre infini de Docteurs, qui se disent ses enfans, a reconnu qu'il (a) étoit difficile de donner son jugement sur une maladie. Il n'y a pas moins de diversité dans les corps que dans les esprits. Le corps, cette partie terrestre de l'homme, est même exposé à plus de variété par rapport à l'âge, aux climats, aux saisons, aux différentes dispositions de l'esprit qui l'habite, à la nature des alimens, &c. C'est trop s'étendre sur ce sujet: passons au Monarque de la Corée.

Il est despotique comme tous les princes Asiatiques; & ce despotisme si insupportable à nos yeux, trouve pourtant des sujets. Les Arrêts de ce Monarque sont irrévocables, & sans appel: il est même défendu, sous peine de mort, d'y trouver rien à redire. Lorsqu'il sort, c'est avec toute la Noblesse de la Cour, & avec tout le faste que la Roiauté absolue peut s'attribuer. On n'oseroit faire le moindre bruit; toutes les maisons des rues par où passe le Monarque sont exactement fermées. Les Grands & ses Gardes lui tournent le dos; & il n'est pas même permis de tousser. Pour éviter le bruit qu'on pourroit faire de la bouche, les soldats s'y mettent de petits bâtons. On dit, que sous la tyrannie de Domitien, les Sénateurs Romains mâchoient du laurier, pour s'empêcher de rire des extravagances de leur Prince, & que ce rire étoit mortel. Quel supplice pour un Européen, que la domination d'un tel Roi! & quel supplice pour un Coréen, dirait un homme sorti de Corée, que de s'accoutumer à certaines choses qu'il faut souffrir en Europe! Chacun sent le mal de son voisin: mais une longue habitude nous rend insensibles aux nôtres. Il en est des dominations comme des maladies. Ce sont des maux de nature différente: les symptômes ne s'y ressemblent pas.

Le P. Regis, célèbre Missionnaire à la Chine, dans un Mémoire que nous a donné le P. du Halde (b) dit que les Coréens font beaucoup de cas de la Doctrine de Confucius; qu'ils tiennent fort bas leurs Bonzes, & qu'ils ne leur permettent de bâtir des Pagodes que hors des Villes. Le P. Regis ajoute, que la Religion Chrétienne n'a jamais été prêchée dans la Corée, à cause des défenses de l'Empereur de la Chine, & du Tribunal des Rites: mais que si la Chine devenoit Chrétienne, la conversion de la Corée & de la Tartarie ne seroit qu'une affaire de peu d'années; tant est grande la dépendance où ces pays sont de la Chine, & l'estime que les nations voisines font des Chinois.

Le P. du Halde rapporte ensuite un long Mémoire concernant l'Histoire de la Corée, où il nous apprend la fable suivante, qui, selon lui, n'est pas plus déraisonnable que la plupart de celles des Grecs & des Romains. Le Prince de Kao-Kiculi, disent les Coréens, avoit en sa puissance une fille du Dieu *Hobangho*, qu'il tenoit étroitement enfermée. Un jour qu'elle fut frappée de la réverbération du soleil, elle conçut, ensuite accoucha d'un œuf gros comme un boisseau. On le rompit, & on y trouva un enfant mâle. Quand il fut grand, on lui donna un nom, qui dans le Langage du Pays signifioit un bon Archer; & le Roi de Kao-Kiculi le fit Intendant de ses Haras. Un jour que le Roi le mena à la chasse avec lui, & qu'il lui permit de tirer, il tua tant de gibier, que le Prince qui en conçut de la jalousie, forma le dessein de le faire

(a) Judicium difficile.

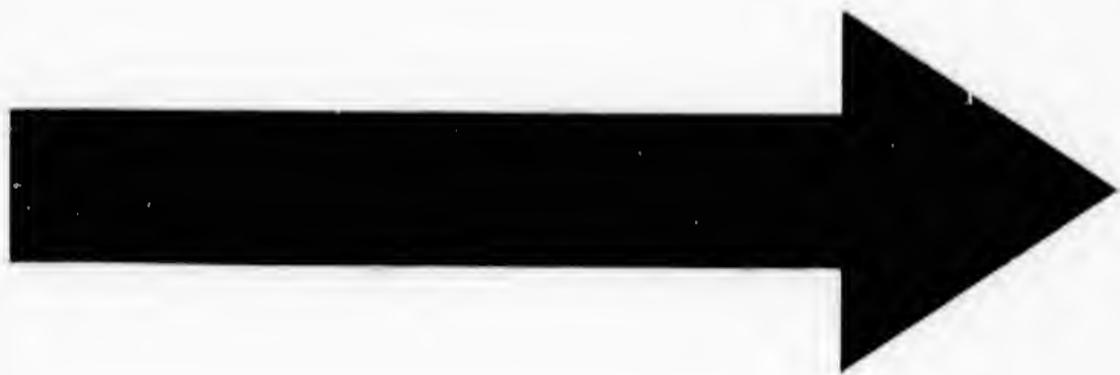
(b) *Histoire de la Chine*, Tom. IV.

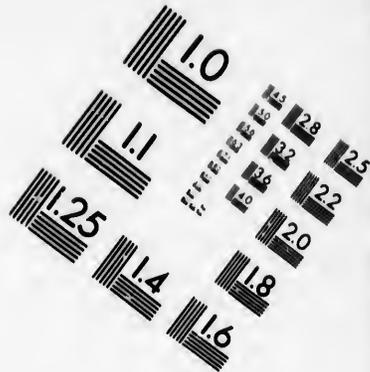
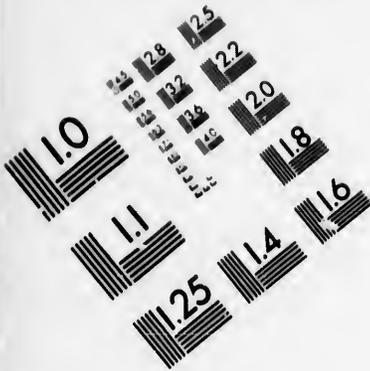
périt. Celui-ci qui s'en aperçut, prit la fuite, & étant arrivé au bord d'une Riviere, les poissons & les tortues firent un pont de leurs corps, sur lequel il passa. Quand il fut arrivé à l'autre bord de la Riviere, il rencontra trois personnes, dont l'une étoit vêtue de soie, l'autre portoit un habit piqué, & la troisième étoit couverte d'herbes aquatiques. Elles se joignirent à lui; & ils arriverent de compagnie à la Ville de *Ki-Ching-Kou*, où notre Avancier prit le nom de *Kao*, afin de marquer qu'il étoit de Kao-Kiculi.

Cette fable, dans le fond, n'est pas plus extraordinaire que celle de Danaë, qui enfermée dans une tour d'airain, devint mere de Persée, Jupiter s'étant métamorphosé en pluie d'or pour la séduire; ni que celle d'Arion, qu'un Dauphin, en le prenant sur son dos, sauva de la cruauté des Matelots qui vouloient le faire périr. Les Coréens, suivant le même Auteur, ont d'autres fables semblables à celles des Grecs, & reconnoissent des Princes pour être enfans de quelques Fleuves. Ils aiment les sciences, achètent des Livres des étrangers, & sont subit un examen très-rigoureux à ceux qu'ils envoient en Ambassade, pour savoir s'ils ont la capacité requise. On y distingue les Gens de Lettres par deux Plumes qu'ils portent à leurs bonnets. *Ki*, un Roi de Corée, fit un Code, composé de huit Loix seulement, qui rendit si réglés les mœurs des Coréens, que le vol & l'adultère devinrent parmi eux des crimes inconnus, de sorte qu'il n'étoit pas même nécessaire de fermer les portes pendant la nuit; & quoique les révolutions fatales à cet état aient un peu altéré cette première innocence, ce peuple en conserve encore assez pour servir de modèle aux autres Nations. Les Coréens au reste sont assez superstitieux, pour ne rien tuer de ce qui a vie, ainsi que les Indiens qui croient la Métémorphose. Sobres dans le boire & dans le manger, ils se servent dans leurs repas de plats & d'assiettes; & leurs Mandarins affectent dans leur air beaucoup de gravité. Les crimes qui ailleurs mériteroient la mort, ne sont punis dans la Corée que par l'exil. Comme ils imitent en bien des choses les Chinois, dont ils sont tributaires, ils font tous les trois ans un examen de Docteurs, un autre de Bacheliers, & un troisième de Maîtres-ès-Arts.

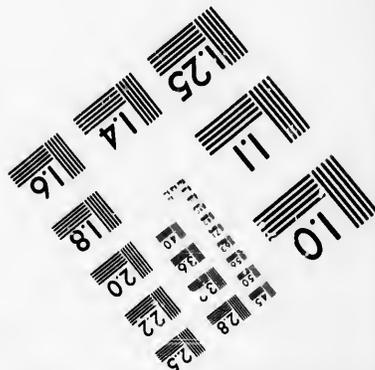
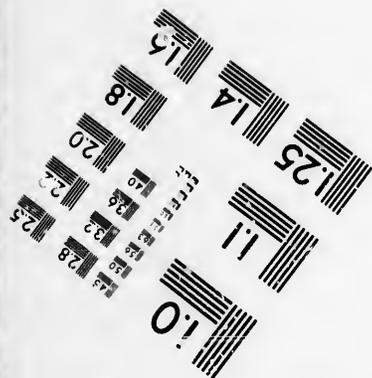
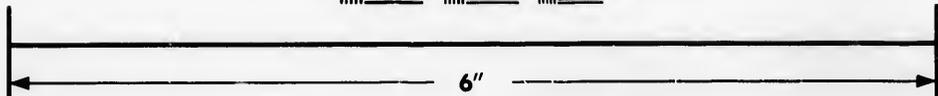
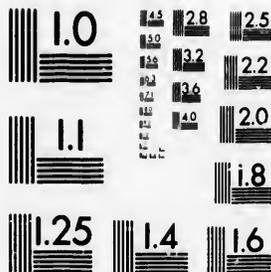
Les Coréens, comme les Chinois & les Japonois, ont reçu la doctrine & l'Idole du *Fo*; mais ils n'ont pas, comme on l'a déjà remarqué, autant de respect pour les Bouzes, qui sont les Prêtres de ce Dieu, que les Peuples qu'on vient de nommer.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0



CÉRÉMONIES,
MŒURS ET COUTUMES
RELIGIEUSES
DES IDOLÂTRES
ORIENTAUX.

TROISIÈME PARTIE.

Qui contient les Cérémonies Religieuses des Tartares, des Islandois, des Lapons, & des autres Peuples Idolâtres qui habitent le Nord & l'Orient de l'Asie & de l'Europe.



OUS voici arrivés à cette grande multitude de Peuples répandus dans le Nord & l'Orient de l'Asie ; & parce que la Religion de toutes ces Nations différentes qui habitent ce vaste Païs, surtout celle des Tartares Orientaux, semble à certains Auteurs avoir quelque rapport avec celle de la Chine & du Japon, nous joignons à ce que nous avons dit de celle-ci, ce que nous avons pu recueillir au sujet du Culte reçu & des Cérémonies Religieuses pratiquées dans ces contrées barbares & peu connus. Mais avant que d'entrer en matière, qu'il nous soit permis de dire un mot de la Religion ancienne des différens Peuples qui y sont établis.

Quoique les païs du Nord, connus aujourd'hui sous le nom de Grande Tartarie, de Sibérie, de Laponie, &c. fussent anciennement occupés par un grand nombre de Peuples

Peuples différens, les Grecs qui ne les connoissoient guères, les comprenoient tous sous le nom général de *Scythes*, ou de *Celto-Scythes*.

Par les premiers, ils entendoient tous ceux qui occupoient les Parties Septentrionales de l'Asie ; & par les seconds, ceux qui étoient au Nord de l'Europe. Rien ne seroit plus inconnu que la Religion de ces Peuples, la plupart errans & vagabonds, sans Hérodote qui nous en apprend quelques particularités : encore ne sçait-on aufquels des Scythes en particulier on doit attribuer ce qu'il en dit.

Cet Historien, après avoir parlé dans quelque détail de ces Peuples & de leurs Conquêtes, vient à ce qui regarde leurs Coutumes & leurs Cérémonies Religieuses. Ils ne font, dit-il, de Sacrifices qu'aux Dieux que je vais nommer. Premièrement, à *Vesta* ; ensuite à *Jupiter*, & à la Terre qu'ils regardent comme la femme de ce Dieu : après ceux-là, ils adorent *Apollon*, *Venus-Uranie*, *Mars*, & *Hercule*, que tous les *Scythes* croient être au nombre des Dieux. Ceux qu'on nomme les *Scythes* Roiaux, sacrifient aussi à *Neptune*. Ils appellent en leur Langue *Vesta*, *Tabiti* ; *Jupiter*, *Papée* ; la Terre, *Api* ; *Apollon*, *Etofyris* ; *Venus-Uranie*, *Artimpesa*, & *Neptune*, *Thamimafades*. Ils n'ont ni Idoles, ni Autels, ni Temples, excepté pour le Dieu *Mars* ; ils font tous leurs sacrifices de la même manière, & avec les mêmes cérémonies. On présente la victime avant ses deux pieds de derrière liés ensemble ; celui qui doit l'immoler se tient derrière, & après avoir ôté sa Tiare, il la frappe ; & dans le tems qu'elle tombe, il commence à invoquer le Dieu auquel elle est immolée. Après cela il lui met une corde au col, qu'il serre avec un bâton, & la traîne jusqu'à ce qu'elle soit étranglée ; le feu n'est point encore allumé, & il n'a fait aucune libation. Après avoir dépouillé la victime, il se dispose à la faire cuire : mais comme le bois est très-rare chez les *Scythes*, pour faire cuire l'animal qui vient d'être immolé, ils séparent les os de la chair, la mettent dans des chaudières qui ressemblent aux coupes des *Lesbiens*, excepté qu'elles sont plus grandes, & avec les os ils la font bouillir jusqu'à ce qu'elle soit cuite. Quand ils n'ont point de chaudières, ils mettent la chair dans le ventre de la bête, & la font cuire avec les os. Ensuite le Sacrificateur jette à terre une partie des chairs des entrailles, comme les prémices du sacrifice. Les victimes, au reste, sont des bœufs & d'autres animaux, mais principalement des chevaux.

Ces sortes de Sacrifices étoient destinés aux Dieux qu'on vient de nommer : mais il y avoit des cérémonies particulières pour *Mars*. Comme ce Dieu étoit le seul qui eût des Temples, voici de quelle manière ils étoient construits. Ils mettoient des fagots de fardent les uns sur les autres. Ces Temples avoient trois stades de longueur, & autant de largeur : mais ils n'étoient pas fort élevés. Le toit en étoit plat, & formoit un carré parfait. Dans trois côtés du Temple, ces murs de fagots étoient perpendiculaires, & de l'autre côté, le mur étoit en talus, en sorte qu'on pouvoit y monter par-là. Au faite de cet édifice étoit placée une vieille épée de fer, qui étoit comme la statue de *Mars*, & on immoloit tous les ans à cette épée des moutons, & des chevaux en plus grand nombre qu'à aucun des autres Dieux. Après cela on lui sacrifioit un centième de tous les prisonniers de guerre : mais cette sorte de sacrifice étoit différente des autres. Après avoir versé du vin sur la tête de ceux qui devoient être immolés, ils les mettoient dans un grand vaisseau, où ils les égorgoient, & les portoient ensuite au haut du Temple, & versoient leur sang sur l'épée dont nous avons parlé : voilà ce qui se passoit en cet endroit. En bas, devant le Temple, on coupoit l'épaulé droite avec le bras & la main de ces victimes infortunées, & on les jettoit en l'air. Ensuite chacun se retiroit, laissant les membres dont nous venons de parler, dans l'endroit où ils étoient tombés.

Tels étoient, selon Hérodote, les Dieux des *Scythes*, & la forme de leurs sacrifices. *Clément d'Alexandrie* convient avec cet Historien, que ces Peuples rendoient à une Épée un culte religieux, & *Lucien*, sans nommer les autres Dieux dont parle Hérodote, dit seulement qu'ils adoroient cette Épée & *Zamolxis* ; c'étoit leur Législateur. Mais pour éclaircir ce que nous venons de rapporter, il est nécessaire d'y joindre quelques réflexions.

Les Grecs qui connoissoient peu la Religion des Peuples étrangers, s'imaginoient que les Dieux qu'ils adoroient étoient les memes que les leurs ; & la moindre ressemblance, ou dans le nom, ou dans le culte, suffisoit pour le leur persuader. Ils apprirent que les *Scythes*, Nation guerrière, avoient un respect religieux pour une Épée ; ils ne doutèrent pas que sous ce Symbole ils n'adorassent leur Dieu *Mars*. Ils sçavoient qu'ils rendoient un culte religieux au Feu : en falloit-il davantage pour les porter à croire qu'ils honoroient leur *Vesta* ? Ils trouverent apparemment quelque



ES,
UMES
ES

E,

des Islandois,
bitent le Nord

itude de Peuples
l'Asie ; & parce
s différentes qui
Tartares Orien-
quelque rapport
ous joignons à ce
e nous avons pu
Cérémonies Re-
barbares & peu
matière, qu'il
Religion ancien-
ablis.

grande Tartarie,
grand nombre de
Peuples

resemblance entre le culte que cet ancien Peuple rendoit à un Dieu qu'ils nommoient *Papaus*, avec leur Jupiter ; entre celui d'*Apta*, & leur Déesse Tellus ; *Erosyrus*, & Apollon ; entre *Artimpasa*, & Venus ; entre *Thamimafadès*, & Neptune : cela leur parut suffisant, pour croire que c'étoient les mêmes Dieux.

On pourroit dire avec beaucoup plus de vrai-semblance, que les *Scythes*, à l'exemple de tous les autres Peuples, avoient pour leurs premiers Dieux, les Aires, la Terre, l'Eau, & les autres Elémens ; car tels ont été les premiers Dieux du Monde Païen. Ils ont donné à ces Dieux des noms barbares : mais ces noms sont indifférens, & chaque Nation leur donnoit ceux qu'elle vouloit. Concluons donc qu'ils honoroient le Feu, le Soleil, la Terre, l'Air & l'Eau ; Divinités, que les Grecs nommoient *Vesta*, Apollon, Tellus, Jupiter, Neptune.

Ce que nous venons de dire suffiroit peut-être, pour donner une connoissance superficielle de la Religion des anciens Habitans du Nord de l'Asie & de l'Europe. Joignons ici cependant, pour plus grand éclaircissement, ce que les Auteurs nous apprennent des *Alrunes*, dont la superstition est des plus anciennes parmi les Germains, & des plus générales, puisqu'elle étoit aussi commune aux Suédois, aux Danois, & aux autres Peuples du Nord, & au sujet de laquelle un Ecrivain moderne vient de donner un petit Traité. Cette digression est d'autant moins inutile, que la superstition des Alrunes se maintient encore aujourd'hui dans quelques contrées du Nord.

Elle consistoit à avoir dans les maisons de petites Figures d'un demi pied, ou tout au plus d'un pied, & très-rarement d'un pied & demi de hauteur, représentant quelques Magiciens ; & les Peuples dont nous parlons croioient que ces Figures avoient de si grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le destin & la fortune des hommes. On faisoit, & on fait encore aujourd'hui, (car la superstition dure toujours parmi le Peuple) ces petites statues des racines les plus dures des Plantes, sur-tout de la Mandragore ; & on leur donnoit la figure d'une femme, rarement d'un homme. On les habilloit proprement, & on les tenoit renfermées avec soin dans un lieu secret, d'où on ne les retiroit que pour les consulter. On peut en voir de destinées dans les Antiquités Celtiques de *Keiffer* ; car l'Auteur que nous venons de citer n'en a point fait graver. *Lambecius*, dans son Catalogue de la Bibliothèque Impériale, en a donné d'autres qui sont toutes velues & hérissées de poil.

Ce seroit faire perdre le tems à nos Lecteurs, que de les engager à lire toutes les fables qu'on a publiées, & qu'on publie encore sur l'origine de ces petites Figures, qu'on croit naître d'une Plante qui se forme de l'urine qu'un homme pendu innocemment laisse couler sous le gibet. La racine de cette Plante, dit-on, ressemble entièrement à un homme ; comme on le dit, mais sans beaucoup de fondement, de la Mandragore. L'arracher est une entreprise dangereuse ; car lorsqu'on l'oblige, dit-on, par quelque effort d'abandonner la terre où elle est née, elle jette un si grand cri, que l'homme qui l'arrache en meurt. Pour éviter cet accident, on se bouche exactement les oreilles avec de la cire, comme fit *Ulysse*, pour ne point entendre le chant dangereux des Sirènes ; puis on attache la Plante à la queue d'un chien noir, & présentant ensuite à cet animal un morceau de viande ou de pain, il fait effort pour sauter dessus, entraîne avec lui la fatale racine, & tombe mort du bruit qu'elle fait. Nous avons honte de rapporter de pareilles puérilités ; mais moins sont-elles capables de mortifier l'humanité, en lui faisant voir à quels excès se porte une vaine & criminelle curiosité.

Comme l'occasion qui fait naître ainsi ces Alrunes, les rendroit trop rares, on a scû leur trouver d'autres origines ; mais le plus souvent ce ne sont que de simples racines qu'on polit, auxquelles on forme des membres, des cheveux, &c. pour les faire ressembler à ce qu'on veut.

Dès qu'on a le bonheur d'avoir chez soi ou sur soi de pareilles Figures, on se croit heureux ; on ne craint plus aucun danger ; & on en attend toutes sortes de biens, sur-tout la santé, car c'est principalement à cet usage qu'on les emploie. On les trempe dans de l'eau, pour procurer la fécondité aux femmes stériles, & un heureux accouchement à celles qui sont grosses. Les maladies les plus rebelles aux remèdes, celles même des bestiaux & des troupeaux, ne tiennent pas contre le prétendu spécifique. Le Juge le plus contraire à une Partie change de sentiment en la faveur, si elle a sur elle une de ces Figures : mais ce qui est encore plus admirable, est que l'avenir n'a rien de caché pour elles, & qu'elles le révèlent, ou par un mouvement de tête, ou même quelquefois en s'exprimant d'une manière très-intelligible à leurs heureux possesseurs.

Il n'est pas étonnant après cela, qu'on les regardât comme les plus considérables des

ils nommoient
Etofyus, &
ine : cela leur

er, à l'exemple
res, la Terre,
Monde Païen.
différens, &
ils honoroient
moient Vesta,

noissance su-
de l'Europe.
Auteurs nous
rmi les Ger-
Suédois, aux
vain moderne
utile, que la
s contrées du

piéd, ou tout
sautant quel-
sures avoient
a fortune des
sure toujours
s, sur-tout de
homme. On
lieu secret,
nées dans les
n'en a point
en a donné

re toutes les
ites Figures,
pendu inno-
resssemble en-
ement, de la
lige, dit-on,
and cri, que
e exactement
chant dange-
& présentant
auter dessus,
Nous avons
de mortifier
curiosité.
res, on a scû
pies racines
les faire res-

, on se croit
e biens, sur-
e les trempé
eux accou-
nées, celles
u spécifique.
r, si elle a
que l'avenir
ent de tête,
rs heureux

dérables des

Dieux Lares ou Domestiques ; qu'on leur rendit des devoirs religieux, & même qu'on fut obligé, quand on n'en avoit pas, de les acheter fort cher ; car les Charlatans en faisoient un commerce public. Les devoirs dont on vient de parler, consistoient à les changer d'habits toutes les nouvelles Lunes ; à mettre dans le petit coffret où on les tenoit enfermées, de la soie & de la laine, pour qu'elles y fussent mollement couchées ; à les laver tous les Samedis avec du vin & de l'eau, & à leur servir à chaque repas à boire & à manger, sans quoi elles jetoient, dit-on, des cris comme des enfans qui souffrent la soif ou la faim.

Les Sçavans n'ont pas manqué de chercher l'origine d'un usage si ancien, qu'il remonte jusqu'au tems de l'Idolâtrie ; quoique dans les derniers tems on ait ajouté à la pratique un grand nombre de superstitions inconnues à la simplicité des anciens Germains.

Quelques-uns de ces Sçavans ont crû trouver l'origine de ces petites Figures, dans l'imitation que les premiers Peuples firent de l'Arche d'Alliance ; & comme ils croioient que Moïse y avoit enfermé des Figures qu'on ne connoissoit pas, mais dont la vertu étoit telle, que cette Arche portoit bonheur à tous les lieux où elle reposoit, comme dans la maison d'Obededon, ils firent ces petites images, qu'ils tenoient proprement renfermées dans de petits coffrets. D'autres qui n'en font pas remonter si haut l'origine, la tirent de l'usage que les Grecs faisoient de la Mandragore. L'Auteur qui donne lieu à cet article, croit que ces Figures étoient plus vraisemblablement l'ouvrage des Femmes Germaines, qui passoient pour connoître l'avenir, & qu'on appelloit *Abranes*. Sur ce principe, il regarde ces petites images comme des Dieux *Pénates*, ou *Lares*, qui prenoient soin des maisons & des personnes qui y habitoient. Mais en ce cas là, il faut conclure qu'elles n'étoient pas aussi anciennes qu'il le prétend, puisqu'il faut, selon *Tacite*, les Germaines n'avoient dans les premiers tems aucunes Images, aucunes Figures humaines de leurs Dieux, qu'ils ne représentoient que par quelques Symboles. Mais en voilà assez sur cette matière ; venons présentement à notre sujet.

CHAPITRE PREMIER.

Religion de la Tartarie.

IL ne faut pas s'attendre de trouver une Religion uniforme parmi des Peuples errans & vagabonds : chaque Horde a souvent son Culte particulier. En général, les Tartares sont ou Mahométans, ou Idolâtres. Nous ne parlerons ici que des derniers, le Mahométisme étant suffisamment connu par ce que nous en avons dit dans cet Ouvrage.

Selon *Carpin*, (a) les Tartares croient un Dieu Créateur de toutes choses visibles & invisibles, qui récompense & punit les hommes selon leurs mérites ; mais, continue le Moine Voïageur, ils ne le prient, ni ne l'honorent, & ne lui rendent aucun Culte extérieur. Que veulent donc dire ces Idoles, dont il parle, de feutre & de forme humaine, qu'ils posent à l'entrée de leurs habitations, qui servent à les défendre, qui sont aussi les Dieux Tutélaires de leurs troupeaux, & qu'ils honorent, en leur offrant le premier lait de leurs brebis & de leurs jumens, & le premier morceau de ce qu'ils mangent à leurs repas ? Ils brûlent les os des bêtes qu'ils sacrifient, parce qu'il n'est pas permis de les rompre.

Il paroît aussi par le récit de ce *Carpin*, que ces Tartares dont il parle, honorent le Feu. Quand des Etrangers viennent vers eux, ils les font passer, eux & ce qu'ils portent, entre deux feux pour les purifier. Il ne leur est pas permis de mettre un couteau dans le feu, ni de le toucher du couteau, ni de fendre du bois près du feu avec une coignée. Ils ont aussi du respect pour le fouet dont ils fouettent leurs chevaux.

Ce Voïageur nous donne le détail de quelques autres superstitions plus extraordinaires encore que celles qu'on vient de rapporter. Quand ils boivent, ils font hommage de leur boisson au feu, à l'air, à l'eau & à la mort, en se tournant vers les

(a) *Recueil de Voïages au Nord*. Tome VII.

quatre parties du Monde. Le Midi est pour le Feu, l'Orient pour l'Air, l'Occident pour l'Eau, & le Nord pour la Mort. *Rubruquis* envoyé par Saint Louis au Grand Kan des Tartares, un des successeurs de Gengis Khan, rapporte à peu près les mêmes circonstances du Culte de ces Tartares. Il ajoute, que le Maître & la Maîtresse du logis, c'est-à-dire de leur maison portative, montée sur un chariot, & (a) dont la porte doit toujours être tournée au Midi, par un principe religieux; que ce Maître, dis-je, & cette Maîtresse ont aussi chacun leur Dieu Tutelaire de Feutre, qui porte le nom de *Frere du Maître & de la Maîtresse*. Une autre petite Idole est entre ces deux, avec le titre de Protectrice du logis. Aux pieds du lit est une peau de chevreau remplie de laine, & une petite image tournée vers les femmes & les filles, apparemment pour les protéger aussi. Près de la porte, du côté des femmes, (ce côté est l'Orient, & celui des hommes l'Occident) il y a encore une Idole avec une tétine de vache. La raison de cette tétine est, qu'il appartient aux femmes de traire les vaches. Du côté des hommes on place l'Idole à tétine de jument. Ce même Auteur ajoute, qu'on a une vénération particulière pour le seuil de ces tentes ou maisons; qu'en y entrant, on est obligé de le franchir sans y toucher; & que les Tartares qui l'introduisirent à l'Audience du Grand Kan, prirent toutes les précautions nécessaires, pour que ni lui ni eux qui l'accompagnoient ne touchassent point ce seuil, en entrant dans la tente de ce Prince.

Les Tartares (b) *Mongales* ne croient qu'un Dieu, Auteur de la vie & de la mort, qu'il est permis d'honorer & de servir de plusieurs manières différentes. *Mangu Can* dans *Purchas* justifioit cette pluralité de Cultes par la comparaison de l'Être Suprême à la main qui a plusieurs doigts. Dans (c) *Mars-Paul* les Tartares reconnoissent un Dieu Suprême, qui habite dans les Cieux. C'est à lui qu'ils demandent l'intelligence & la santé &c. Après celui-là vient le Dieu Domestique *Natgay* ou *Itogay*. Ce Dieu a femme & enfans. Sa femme est à sa gauche, ses enfans sont devant lui. Il préside sur leurs familles & sur tous les biens de la terre. On le fait toujours dîner le premier avec toute sa famille. Ce dîner consiste à leur frotter la bouche avec de la graisse. Les restes du repas sont jetés hors de la tente pour d'autres Esprits inconnus, & il n'est permis à personne d'y toucher.

Voilà en gros ce que nous apprennent les anciens Voyageurs. Voions les modernes. On assure que les *Tartares Mongales*, *Calmanes* & autres n'ont, à proprement parler, d'autre Dieu que le *Dalai Lama*, que l'on dit signifier *Prêtre universel*. Ce Pontife Souverain de tous les Tartares Païens, & qu'ils prétendent être Dieu, (d) réside vers les frontières de la Chine (e) auprès de la ville de *Porala*, dans un Couvent qui est sur le sommet d'une haute montagne, au pied de laquelle habitent plus de vingt mille Lamas, qui demeurent en plusieurs encloses autour de cette montagne, selon que le rang & la dignité qu'ils occupent, les rendent plus ou moins dignes d'approcher de ce souverain Pontife. Le *Dalai-Lama* ne se mêle en aucune manière du temporel de ses États, & ne souffre pas non plus qu'aucun de ses Lamas s'en mêle; il fait gouverner son temporel par deux Cans des *Calmanes*, qui lui doivent fournir de tems en tems tout ce dont il peut avoir besoin pour l'entretien de sa maison. C'est ce *Dalai-Lama* qu'on a appelé *Prête-Géhan* ou *Prête-Jean*, sans sçavoir précisément en quel endroit il falloit le placer. Le mot *Lama* en Langue *Mongale* veut dire *Prêtre*; & *Dalai*, qui dans la même Langue signifie vaste étendue, a été rendu dans la Langue des Indiens Septentrionaux par *Géhan*, qui signifie la même chose. Ainsi *Dalai-Lama* & *Prête-Géhan* signifient l'un & l'autre, *Prêtre universel*. (f) Le P. *Verbiest* avoit déjà fait remarquer que le *Grand-Lama*, ou *Lama-Stein*, appelé ici *Dalai-Lama*, est le *Prête-Géhan*.

Nous venons de voir que (g) le *Dalai-Lama* prétend à la Divinité, & passe pour immortel dans l'esprit de ceux qui suivent ce Culte. Voici ce qu'on trouve de ce *Grand-Lama* dans les Extraits des Peres Missionnaires rapportés (h) par le P. Kircher. Le Lecteur aura soin de concilier les deux Passages que nous rapportons. On voit à *Lassa*, que l'on prétend être le Royaume de *Tanchat* ou de *Boratai*, ou de *Barantola*, deux Monarques, l'un Temporel, & l'autre Ecclésiastique. Celui-ci est le *Grand-Lama*,

(a) *Purchas*, Extr. de *Voyages*.

(b) *Mout-Tartars* dans *Purchas*, ubi sup. Il semble que ces *Mout-Tartars* ne sont pas si avant en *Asie* que les *Mongales*.

(c) Cité par *Purchas*, ubi sup.

(d) *Notes sur l'Histoire Géologique des*

Tatars.

(e) Dans le *Tanchat*.

(f) *Relation de la Tartarie Orientale* dans le *Recueil de Voyages au Nord*, Fo. III.

(g) *Notes sur l'Hist. &c.* ubi sup.

(h) *Chine illustrée*.

Lama, que ces Idolâtres déifient. Le Grand-Lama sort rarement de son Palais. Les Peuples s'estiment heureux, quand ils peuvent avoir de ses excréments & de son urine pour se garantir de maladies & d'accidens. Ils gardent ces excréments comme des Reliques, dans des boîtes qu'ils portent pendues au col. Le P. Le Comte (a) trouve dans ce Grand-Lama le Dieu Fo, qui suivant l'opinion qu'il attribue à ces Tartares, doit paroître toujours sous une figure sensible, & est supposé ne mourir jamais. On le conserve, & ajoute-t-il, dans un Temple, où une infinité de Lamas le servent avec une vénération infinie, qu'ils ont soin d'inspirer à tout le monde. On le montre rarement, & de si loin, qu'il est difficile de le reconnoître. Après sa mort on lui substitue un autre Lama, qui lui ressemble le plus parfaitement qu'il est possible; & pour cet effet quand on voit qu'il est proche de la fin de sa vie, les dévots & les principaux Ministres du Dieu prétendu vont chercher par tout le Roiaume un homme qui soit en état de lui être substitué. Toute cette intrigue, ajoute-t-on, se ménage avec beaucoup d'adresse. S'il faut en croire le P. Kircher, la Déification du Lama doit son origine à la confiance que ces Peuples avoient en leur *Préte-Jean*. On se rendoit de tous côtés auprès du Monarque, pour écouter ses avis & ses décisions comme des oracles. A présent chacun va faire un Pèlerinage au Palais du Dieu pour recevoir sa bénédiction, & lui rendre l'hommage religieux. A ses pieds est un bassin, dans lequel les dévots jettent leur offrande.

En tout cela on reconnoît des choses qui tiennent du Dairi, Pontife Souverain du Japon. Nous avons vu que ce Dairi est une espèce de Divinité; que son Clergé enseigne aux Peuples la transmigration de l'ame du Dairi mort dans celui qui lui succède; qu'il est le Dieu Fo lui-même, qui anime le Lama vivant; qu'il est déjà né quatorze fois, & renâtra encore dans le successeur de celui qui vit actuellement.

Les Tartares en général sont si infatués des grandes & excellentes qualités de leur Lama, qu'ils croient qu'il n'ignore rien. Il dispose absolument des grâces & du pouvoir du Dieu Fo, dont il est regardé comme l'Image vivante, ou plutôt comme le Dieu lui-même; & on lui rend tous les honneurs imaginables. Le P. du Halde (b) rapporte, que dans une audience dans laquelle se trouverent quelques Millionnaires Jésuites, le grand Lama fut bien surpris quand il vit des Etrangers venus de l'Occident, qui bien loin de l'honorer comme les autres, osèrent même lui reprocher une si folle Idolâtrie, faire remarquer son ignorance dans les questions qu'il leur fit sur l'Europe, & le menacer des Jugemens de Dieu. Il écouta froidement, & continua de recevoir les adorations des Seigneurs Tartares, comme s'il n'avoit rien entendu. Assis sur une espèce d'Autel, les jambes croisées, où il paroît immobile, sans saluer personne, pas même les Mandarins les plus considérables, tout le monde lui rend les mêmes honneurs qu'au Dieu Fo lui-même. Sa demeure ordinaire est dans le Thibet; & la prévention où l'on est de sa sainteté y attire une infinité de personnes, qui vont lui rendre leurs adorations. Il a sous sa juridiction un grand nombre d'autres Lamas, à qui il confère différentes dignités dont la plus considérable est celle de *Houtoufou*, ou Fo vivant. Ces Lamas subalternes ne vivent pas en communauté, & ont pour leur subsistance, des terres, des troupeaux & d'autres Domaines. Ils prient cependant en commun, & dépendent entièrement du Grand Lama qui est leur Souverain Pontife; & leur Religion est uniforme dans toute la Tartarie, excepté parmi ceux qui ont adopté le Mahométisme, qui ne sont pas à beaucoup près en aussi grand nombre que ceux qui sont Idolâtres, & uniquement attachés à la Secte de Fo, comme les Bonzes de la Chine, du Japon, & des autres Pays qui suivent la Secte de ce Dieu. C'est sans doute de la Doctrine de cet imposteur qu'est venue celle du Grand Lama, & des autres Ministres qui lui sont soumis; & certainement il est, ce semble, plus naturel de le croire, que de dériver le Culte du Grand Lama, & sa prétendue Divinité, de quelques idées corrompues du Christianisme prêché autrefois chez ces Peuples par les Nestoriens, qui n'ont dans le fond aucun rapport au Christianisme. La (c) controverse qu'on suppose malicieusement avoir eu lieu entre un Tartare & un Catholique, ne forme point de ressemblance entre le Dalai Lama & le Pape des Chrétiens, auquel on ne s'est point avisé d'attribuer les honneurs de l'Apothéose. Si quelque chose approche la Sainteté du culte Divin, & lui donne du rapport au Dalai Lama, c'est une espèce d'adoration qu'on lui rend à son avènement au Pontificat; ce qui dans le fond n'est qu'une Cérémonie purement civile. » Qui sçait au reste, si l'im-

(a) Mémoires de la Chine, Tome I.

(c) Notes sur l'Histoire des Tartars, &c.

(b) Histoire de la Chine, Tome IV, p. 25.

pag. 340.

« mortalité du Dalai Lama ne reviendrait pas en quelque façon à cet usage établi en France, qui fait dire que le Roi n'y vient jamais, parce que nos Rois sont proclamés immédiatement après la mort de leurs Prédécesseurs, & que les Tribunaux de Justice, & les Offices publics n'y sont point interrompus par défaut d'Autorité Royale. Peut-être en est-il ainsi de l'Autorité Religieuse chez les Lamas. Il se peut qu'en Tartarie la substitution immédiate d'un Pontife à l'autre, forme une continuité de *Vice-Divinité*, qui seroit impraticable chez d'autres Peuples. Cette conjecture qu'hazarde ici l'Auteur Hollandois, ne sauroit être adoptée, puisque la continuation de la Divinité du Lama est fondée sur l'opinion ou sont les Tartares, que son ame passe dans celui qui lui succède.

Vraisemblablement la Religion de ces Lamas est plutôt une branche de celle des Indes, qu'un reste de Christianisme. Si les Tartares avoient plus de bonne foi & moins d'ignorance, on sauroit d'autres particularités de leur croyance. La plus grande partie de ces Peuples n'entend (a) pas les Livres sacrés de leur Religion, écrits dans la Langue de *Tanchuth*, & d'ailleurs, ils se reposent entièrement en ce qui regarde le culte Divin, sur ce que les Lamas veulent bien en dire. Tout ce qu'on apprend d'eux se réduit à quelques contes & à quelques cérémonies. C'est tout ce qu'ils savent. Les Lamas de leur côté sont si fort les mystérieux sur ce qui regarde leur Culte, qu'on n'en peut tirer rien de suivi. On remarque seulement qu'ils pratiquent assez bien trois choses, qui sont d'honorer Dieu, de n'offenser personne, & de donner à chacun ce qui lui appartient. Si pourtant on fait attention à la vie de la plupart de ces Tartares, on trouvera qu'elle s'accorde assez mal avec ces trois points. Voici, continue-t-on, leur opinion touchant la Divinité. Ils se disent n'adorer qu'un seul Dieu: mais ce Dieu se communique intimement au Dalai-Lama pour l'instruction des Peuples. Les Images sont des représentations de la Divinité & des Saints. On les expose à la vue du monde, pour faire ressouvenir chacun de son devoir envers Dieu, & des vertus qu'il doit pratiquer. Voilà ce que rapporte (b) l'Auteur cité. Le Lecteur jugera si les *Calmoucs & Mongales qui vivent dans la plus grande ignorance du monde*, n'ont pas été s'instruire à l'école de quelque Chrétien, peut-être même à celle de l'Annotateur.

Au Dieu visible, ce Dalai-Lama dont on vient de parler, il faut joindre quelques Rois déifiés comme lui, mais après leur mort. *Han* Roi de *Tanchuth* devint immortel, à cause de sa justice & de sa bonté. Il mourut en odeur de sainteté, & monta au rang des Dieux.

Deus, autre Roi de *Tanchuth*, reçut aussi l'apothéose à cause de ses vertus éminentes. On voit ici dans la planche que nous donnons, auprès de ces deux Idoles un Lama faisant sa prière, & des lampes suspendues à l'honneur de ces Divinités. Ce Lama priant nous rappelle dans la mémoire l'instrument de dévotion, que les Fidèles de ce Culte Tartaresque roulent pieusement, lorsque ces Prêtres font leurs prières. (c) C'est le P. Kircher, qui nous le fournit. On le représente ici.

Manipa, Déesse de ces Peuples de *Tanchuth*, a neuf têtes, qui forment une espèce de pyramide. On la représente aussi sous une forme ordinaire. Par un fanatisme semblable à celui des Indiens, qui crient *Amoc*, un jeune homme fort & robuste, armé de toutes pièces, fort comme un furieux en certains jours de l'année, & tue, à l'honneur de cette *Manipa*, tous ceux qu'il rencontre. Ce jeune furieux se nomme *Phut* ou *Buth*. C'est par ces sacrifices violens qu'on se rend *Manipa* favorable.

C'est encore un usage superstitieux de ces Tartares, d'élever des trophées sur les plus hautes montagnes, pour la conservation des hommes & des chevaux, & d'adorer même ces trophées.

Les *Calmoucs* & les *Mongales* de l'Ouest traitent leur grand Pontife, appelé *Kutuchta*, comme les autres Tartares, leur Dalai Lama. (d) Autrefois ce *Kutuchta* se tenoit sur les bords du Fleuve d'*Amur*: aujourd'hui il campe ordinairement avec une partie de ses Fidèles aux environs de la Rivière (e) d'*Orchon*. Le *Kutuchta* étoit autrefois le subdélégué du Dalai-Lama auprès des Tartares du Nord, pour l'administration du Culte Religieux, ces Peuples étant trop éloignés de la résidence ordinaire du Dalai-Lama. Avec le tems ce *Kutuchta* fit un Schisme; se rendit indépendant, & usurpa les honneurs qu'on rendoit à son ancien Maître. La Divinité du *Kutuchta* est à présent si bien établie parmi les Peuples ses Sectateurs, que celui qui en

(a) Notes sur l'Histoire Généalogique des Tartars.

(b) Notes sur l'Histoire, &c. ubi sup.

(c) Chine illustrée.

(d) Notes sur l'Histoire Généalogique des Tartars.

(e) Rivière qui vient du Sud-Sud-est, & se jette dans la *Selnga*.

ret usage établi
nos Rois font
que les Tribu-
r défant d'au-
chez les Lamas,
à l'autre, forme
res Peuples. »
être adoptée,
pinion ou font

de celle des
bonne foi &
iance. La plus
leur Religion,
èrement en ce
dire. Tout ce
émonies. C'est
térieux sur ce
marque fenle-
Dieu, de n'of-
Si pourtant on
qu'elle s'accor-
ouchant la Di-
ne intimément
présentations de
re ressource
Voilà ce que
ngales qui vi-
à l'école de

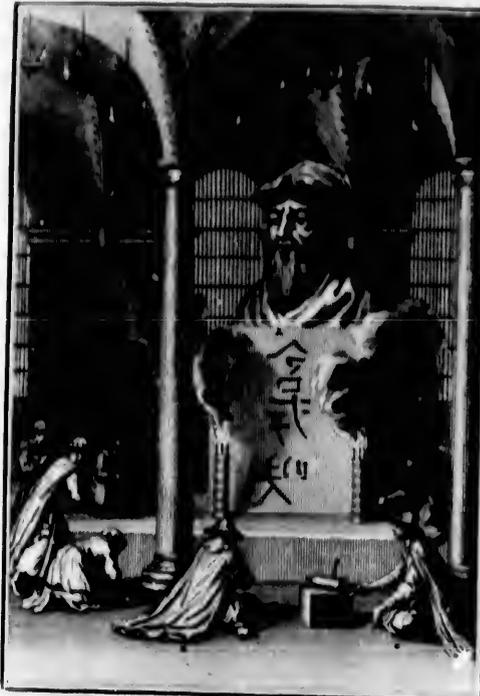
joindre quel-
enchuth devint
e sancteté, &

es vertus émi-
deux Idoles
ces Divinités,
ion, que les
es font leurs
nte ici.

une espèce
un fanatisme
& robuste,
mée, & rue,
eux se nom-
favorable.
phées sur les
vaux, & d'a-

ifié, appelé
ce Kutuchta
irement avec
tuchta étoit
pour l'admi-
la résidence
se rendit in-
Divinité du
celui qui en

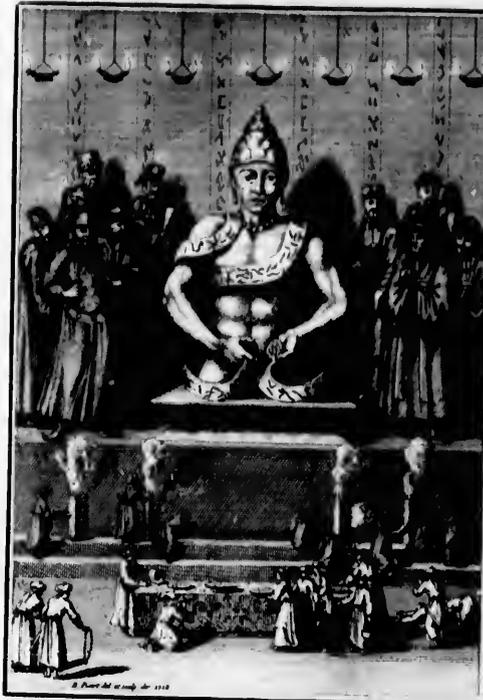
logique des Ta-
-Sudett, & te



A. HAN Roi des TARTARES DIVINISÉ. B. LAMA qui fait ses prières pendant qu'un autre C. tourne un instrument Cybrique sur son cube.



TROPHÉES élevés sur les plus hautes Montagnes, que les LAMAS vont adorer pour la conservation des Hommes et des Chevaux &c.



L'IMAGE de CONFUCIUS, telle qu'on la voit dans les Collèges publics, et dans les HU-TAN-OS, ou SUTANOS des Chinois, cette figure est relative à ce qui est rapporté du culte de CONFUCIUS à l'article qui le concerne.



L'AMIDA des Japonais, cette figure est placée vis relativement sous Divinités des Chinois, et des Tartares qui se trouvent à l'égard du rapport.



A. D. ...

M...



BUTH : c'est un JEUNE HOMME Furieux qui tue tous ceux qu'il rencontre .



MANIPA IDOLE, ou DIVINTE de LASSA, à laquelle on offre ceux que BUTH a tué .



Fragment of text from the adjacent page, including the letters 'C', 'P', 'L', 'A', 'V'.

douteroit, seroit en horreur chez tous les compatriotes. Suivant une autre (a) Relation, le Schisme du Kutuchta n'est pas ancien. « Il y a quelque tems, y dit-on, que le Dalai-Lama établit le Kutuchta comme Vicegèrent ou suffragant *sur les Peuples septentrionaux*, (b) du *Mongul*, d'*Ajaka* autres sujets de (c) *Konraïsch* & de *Nucharie*. Ce Vicegèrent profitant de l'éloignement du Grand Pontife, s'établit lui-même Chef Spirituel de tous ces Peuples. Il campe tantôt dans un lieu & tantôt dans l'autre, toujours environné d'une Garde nombreuse de soldats. Il porte avec lui ses Idoles les plus accréditées, & les place dans des tentes séparées. (d) Quand ce *Dien prétendu* change de camp, les fideles de sa Secte accourent de tous côtés avec leurs familles, & se jettent dans son chemin, pour recueillir les bénédictions; mais ces bénédictions se paient. Il fait la *distribution*, dit l'Annotateur. Les chefs des Tribus, & les autres personnes de distinction parmi eux, continuent-il, sont les seules personnes qui osent approcher de lui. Il leur donne la bénédiction, en leur appliquant sur le front la main fermée, dans laquelle il tient un Chapelet fait à la manière des Lamas. »

Le Kutuchta ne paroît en public (e) qu'en certains jours avec beaucoup de cérémonie, & ne marche qu'au son des trompettes & des tambours, ou d'instrumens équivalens à ceux-là chez les Tartares. Il ne faut pas presser les termes. On le conduit en procession à une tente couverte de velours de la Chine ouverte par devant. Là il se place comme sur un trône, dans un endroit élevé, sur un grand carreau de velours, les jambes croisées, au milieu de plusieurs autres coussins rangés plus bas autour du Pontife, & destinés à ses Lamas. (f) Dans les cérémonies solennelles, la fleur de ce Grand-Prêtre est ordinairement assise à sa droite, & fait la fonction de Lama; aussi a-t-elle la tonsure pour marque de sa Prêtrise. L'autre Relation (g) porte qu'aux deux côtés de ce Pontife « on voit deux Figures qui représentent la Divinité; qu'ensuite les autres Lamas sont assis des deux côtés à terre sur des carreaux, depuis l'endroit où le Grand-Pontife est assis jusqu'à l'entrée du pavillon; qu'en cette situation ils tiennent un Livre à la main, dans lequel ils lisent tout bas. » Ces particularités peuvent être également vraies; elles peuvent être aussi également fausses. Qui répondra de la certitude de l'un & de l'autre? « Dès que le *Kutuchta* est assis, les Instrumens cessent; tout le Peuple assés devant le pavillon se prosterne, & fait des exclamations à la gloire de la Divinité, & à la louange du Kutuchta. » Tous les Lamas mettent des herbes odoriférantes dans leurs Encensoirs; encensent d'abord les Idoles, puis le Grand-Prêtre, & enfin les fideles de l'assemblée. Après ces encensemens chacun va porter son Encensoir aux pieds du Pontife; & le premier des Lamas prend ensuite sept tasses de porcelaine, pleines de lait, de miel, de thé, d'eau-de-vie, &c. & les présente comme des offrandes aux Idoles. Il offre sept autres semblables tasses au Kutuchta. Toutes ces offrandes se font avec les acclamations de l'assemblée, qui répète des paroles dont le sens est, *le Kutuchta est un Paradis brillant*. Le Kutuchta goûte un peu de ces offrandes, & les fait distribuer ensuite aux Chetifs des Tribus. Après cela il se retire, au bruit des trompettes & des tambours, de la même manière qu'il étoit venu.

On dit ensuite (h) que la Politique Chinoise a eu beaucoup de part à l'Aposthéroïse de ce Kutuchta, & qu'elle a sous main fomenté le Schisme de ces Tartares. Comme cela ne fait rien à notre sujet, nous renvoyons nos Lecteurs à l'Annotateur cité. A l'idée d'immortalité que se font ces Peuples de leur Kutuchta, ils en ajoutent une autre aussi extraordinaire, & qui sans doute n'est pas moins cultivée que la première dans l'esprit de ces Tartares. C'est que le Kutuchta, après avoir vieilli avec le déclin de la Lune, reprend sa jeunesse quand cet Astre se renouvelle. (i) Tout le mystère du renouvellement consiste, en ce que ce Grand-Petite laisse croître sa barbe d'une Lune à l'autre, & ne se rase qu'à la nouvelle. Alors il se pare extraordinairement

(a) *Mœurs & Usages des Ostiaks*, dans le Tom. II. du *Recueil de Voyages au Nord*.

(b) Au moins des *Monguls* ou *Mongales* de l'Ouest, aujourd'hui sujets d'un Prince qu'on nomme le *Tschétsu-Can*. Voyez les *Notes sur l'Histoire des Tartars*.

(c) Dans les *Notes sur l'Histoire des Tartars*, on donne aussi le nom de *Konraïsch* au Souverain de tous les *Mongales* ou *Monguls*. Ce *Konraïsch* est le grand *Chan* des Tartares, il vante dans l'Histoire des hecles passés, & il

peu connu jusqu'à présent. Voyez cette Note curieuse.

(d) *Notes sur l'Histoire Généalogique*, &c.

(e) *Mœurs & Usages*, &c., Tom. VIII. du *Recueil de Voyages au Nord*. *Notes*, &c., ubi sup.

(f) *Mœurs & Usages*, &c., ubi sup.

(g) *Notes sur l'Histoire*, &c., ubi sup.

(h) *Notes sur l'Histoire*, &c., ubi sup.

(i) *Mœurs & Usages des Ostiaks*, Tom. VIII. du *Recueil*, ubi sup.

ment ; se fard le visage , & se le charge grossièrement de blanc & de rouge , à la façon des Moscovites.

Pour ce qui est de l'immortalité de ce Grand Pontife , voici ce qui en est le véritable fondement. Tous ces Tartares croient la Métémptose. Cette opinion les induit à se persuader , que l'ame du Kutucha mourant entre immédiatement après sa mort dans son successeur , comme nous l'avons dit de celle du Grand-Lama ; ou du moins que l'ame de celui-ci reçoit toutes les opérations , est revêtue de toutes les puillances de l'ame du défunt. Pour cet effet il faut que celui qui est désigné successeur , soit continuellement auprès de l'ancien Kutucha ; que l'ame de ce vieux Pontife forme , pour ainsi dire , la jeune à la future Divinité ; que la jeune ame s'entretienne tous les jours avec la vieille , s'empare de toutes ses qualités , & qu'ainsi le jeune *s'identifie* , si l'on peut le dire , avec le vieux. Le jeune homme qu'on élève pour succéder au Kutucha , ainsi que celui qui doit remplacer le Grand-Lama du Thibet , est tenu soigneusement caché ; & on a soin de le former tellement aux manières de ces deux Pontifes , qu'à peine s'aperçoit-on du changement ; au moins ceux qui le découvrent sont persuadés que l'ame du défunt est venue habiter le corps de ce successeur. Ces deux Chefs , pour le dire en passant , ne se tiennent point dans les Villes de leur Domaine , mais dans des tentes qui en sont proche , & qui communiquent aux Pagodes , où ils vont recevoir les hommages & les offrandes de leurs adorateurs.

Les Mongales de l'Est , connus dans les Relations sous le nom de *Tartares de Niuché* , de *Tartares Orientaux* , &c. ne sont soumis ni au Culte du Dalai-Lama , ni à celui des Chinois. (a) C'est , dit-on , un *Mixte de ces deux Cultes , réduit à quelques Cérémonies nocturnes , qui tiennent du Sortilège , plutôt que de la Religion*. Les Tartares , que la (b) Relation d'Isbrand nomme *Daïcs* , & qui sont une branche des Orientaux , s'assemblent à moitié hommes & femmes dans un lieu , où l'un s'étend tout de son long à terre , & reste dans cette situation , pendant que l'assemblée fait de grands cris , au son lugubre d'un tambour destiné à cette cérémonie. Au bout de deux heures , on environne celui qui s'est étendu de la sorte , se relève comme en extase , & débite ses visions aux assistants. Il a appris dans son assoupissement ce qui doit arriver à l'un , ce que doit entreprendre l'autre ; & toutes les paroles qu'il prononce sont des oracles. Mais ce n'est pas absolument à cela que se réduit le Culte Religieux de ces Peuples. Ils sacrifient de la manière que nous allons le dire.

Sur les frontières de la Cléme , on voit une petite montagne qui est réputée sainte ; & les Tartares Orientaux croiroient leurs courses malheureuses , si , en passant par-là , ils ne consacroient à cette montagne quelqu'un de leurs habillemens. On accorde les offrandes aux branches des bouleaux , dont la montagne est couverte. On y en voit de toutes les sortes , & toutes consistant généralement en chemises , habits , fourures , bonnets , & autres semblables dépouilles , qui persuaderoient aux Voyageurs , non prévenus d'avance pour la sainteté du lieu , que c'est la Friperie des Tartares du voisinage. Il est à croire que cet usage revient aux Trophées élevés sur les montagnes , dont nous avons parlé sur le témoignage du Pere Kircher. Quoiqu'il en soit , il n'est plus permis de toucher à ces dépouilles consacrées ; & qui auroit la hardiesse de les enlever , passeroit pour prophane & sacrilège. Les Tartares *Calmaucs* qui habitent le Pais situé entre la Sibérie & la Mer Caspienne , à l'Orient du Wolga , enterroient avec leurs Morts , leurs Idoles , avec les Instrumens & les Ornemens qui servoient tant à leur Culte , qu'à leur Ménage. On découvrit du tems du Czar Pierre le Grand , plusieurs de ces Idoles , dont les desseins envoyés en France par M. Chumaka , Bibliothécaire de ce Prince , furent destinés par les soins du R. P. Dom Bernard de Montfaucon , & placés à la fin du cinquième Volume de son *Antiquité expliquée*.

Revenons sur nos pas , & entrons dans la Sibérie. Les (c) *Jukogais* , Peuples des environs du Lena , rendent des honneurs divins à leurs morts , après avoir fait sécher leurs squelettes pendus à l'air , & parés de colliers de verre. Les (d) *Jekutzes* paroissent persuadés de l'existence d'un Dieu Créateur , Conservateur , & Distributeur des biens & des maux. Ils ont une Fête annuelle ; & cette Fête , ils la célèbrent dans le Printems avec beaucoup de solemnité , c'est-à-dire , en allumant un grand feu , qu'il faut entretenir aussi long-tems que la Fête dure , & en se privant de boisson pendant

(a) *Notes sur l'Histoire* , &c. ubi sup.

(b) *Recueil de Voyages au Nord* , To. VIII.

(c) *Voyage d'Isbrand* , Tom. VIII. du *Recueil*

de *Voyages au Nord*.

(d) Peuples situés , ou errans aux environs du Lac Baïkal.

e rouge, à la

n est le véri-
opinion les
tement après
Lama; ou du
de toutes les
né successeur,
eux Pontife
s'entretienne
jeune s'iden-
pour succéder
ber, est tenu
de ces deux
découvrent
successeur. Ces
de leur Do-
aux Pagodes,

de Nuché,
à celui des
Cérémonies
s, que la (b)
s'assemblent
g à terre, &
au son lit-
s, ou en-
& débire les
er à l'un, ce
des oracles.
ces Peuples.

est réputée
si, en pas-
lemens. On
ouvert.
chemises,
eroient aux
Frierie des
hées élevés
ber. Quoi-
qui auroit
es Tartares
à l'Orient
mens & les
vrit du tems
en France
ns du R. P.
n Antiquité

Peuples des
fait sécher
ekutzes pa-
Distributeur
sbrent dans
d feu, qu'il
oillon pen-
dant

dant tout le tems. La boisson leur sert à faire des libations. Les libations consistent à répandre sur le feu, du côté de l'Orient, ce qui fait leur breuvage ordinaire. Il y a là dedans, ce semble, un Culte religieux à l'honneur du Feu, semblable en quelque sorte à celui que les anciens Perses rendoient à cet Élément, comme nous l'avons dit plus haut.

Les Sibériens de *Vogul*, sont Païens, & leur Religion, ainsi qu'on l'apprend de la Relation de M. *Isbrants-ides*, ne consiste qu'à faire une fois l'année des offrandes à leurs Dieux. Ils se rendent pour cela dans les Bois, & y immolent un animal de chaque espèce. Mais leurs principales victimes sont les Chevaux, & les Bœufs tigrés. Après les avoir écorchés, ils les pendent à un arbre, & se prosternent devant eux; & c'est là leur unique Culte. Ils mangent ensuite la chair de ces victimes, & se retirent; & en voila pour toute l'année. Interrogés par M. *Isbrants-ides* s'ils ne croient pas qu'il y eût un Dieu dans le Ciel, ils ne lui parlèrent que du Soleil & de la Lune, auxquels cependant ils ne rendent aucun Culte. Ils ne croient pas aux Demons, parce que, disent-ils, ils ne se sont pas encore manifestés à eux.

(a) Certains *Calmons-Barabinski* (b) ont pour Dieu une Idole grossière de bois, habillée comme un *Arlequin*, d'un habit de pièces de plusieurs couleurs. Cette Idole est enfermée dans une Armoire en tems d'inaction: mais on l'en tire quand on va à la chasse, ou en course. Alors elle est posée sur un traîneau particulier; & on lui sacrifie la première bête qu'on trouve en chemin. Si la chasse est abondante, quand on est de retour au logis, on place l'Idole dans sa niche tout au plus haut d'une tente. On la pare de haut en bas, devant, derrière & sur les côtés, des plus belles peaux des Martes & des Zibelines qu'on a prises, & ces peaux restent la jusqu'à ce que le tems les ait usées. Ce seroit un sacrilège énorme de les employer à des usages ordinaires, ou de les vendre à des Étrangers pour en faire usage.

Les *Tunguses*, qui occupent presque toute la Sibérie Orientale, ont le même genre d'idolâtrie. En parlant des Lamas des Tartares, nous n'oublierons pas le Schamman de ces Tunguses. (c) Ils reconnoissent un Dieu Créateur de toutes choses; mais dans leurs besoins ce n'est pas à lui qu'ils s'adressent; c'est à certaines Idoles de bois d'un pied & demi de long, sculptées à coups de couteau, & ces Idoles sont bien ou mal traitées, selon qu'elles donnent sujet à leurs adorateurs de se louer d'elles ou de s'en plaindre. Lorsque ces Tunguses meurent, on les enterre avec leurs habits & leurs flèches; & après avoir couvert le tombeau de pierres, on y fiche un pieu auquel on attache le meilleur cheval du défunt, dont on lui fait un Sacrifice. Les *Kooni-Tungusi*, & les *Oleni-Tungusi*, qui habitent du côté de *Narsintquoï*, ont à peu près le même Culte que les autres Tartares, dont nous avons parlé, & vivent comme ceux du Nord, de chasse, & de la vente des peaux de Martes & Zibelines.

Les (d) *Burates* paroissent adorer le Soleil & la Lune. Du moins, à ce qu'on dit, ils ne veulent entendre parler d'aucune autre Divinité. Cependant ils récitent deux ou trois fois l'année une espèce de sacrifice, qui consiste à embrocher des Bœufs & des Brebis tout en vie, à des pieux plantés devant leurs tentes. Ils ne cessent de faire des inclinations de tête à ces animaux jusqu'à ce qu'ils soient expirés. Ils ont des Prêtres qu'ils tuent quand il leur plaît, en leur disant pour toute raison, *il faut que vous alliez dans l'autre Monde prier pour nous*. Ensuite on enterre ces victimes avec des habits & de l'argent, pour se nourrir & se vêtir dans cet autre Monde. Ils révèrent une haute montagne située sur les bords du *Baikal*. Là ils sacrifient souvent; là aussi ils font jurer leurs gens sur ce qu'ils veulent sçavoir. On mène celui qui doit jurer au haut de cette montagne; il prononce le Serment à haute voix; & l'on se persuade que s'il se parjure, il ne descendra pas en vie.

De même que les *Tunguses* (e) les *Vogultzes* ont connoissance d'un Dieu qui a créé toutes choses. Ils croient même une résurrection des morts, avec une récompense du bien, & un châtiment du mal après cette vie. Le Culte public consiste à s'assembler une fois l'année, vers la fin de l'Été, pour sacrifier dans un Bois une Bête de chaque espèce; après quoi on pend les peaux de ces bêtes immolées aux plus beaux arbres de la Forêt, & l'on se prosterne devant ces peaux. La Fête finit en se régaland de la chair des sacrifices; & en retournant chez soi, on se déclare quitte de prières & de cérémonies pour toute l'année. A ceux-ci on peut joindre d'autres

(a) Ces Peuples habitent entre l'*Irtaï* & l'*Oly*.

Voiez Notes sur l'*Hist. des Tartars*.

(b) Nommé *Satan*, *Foages*, &c. ubi sup.

(c) Notes, &c. ubi sup.

Tom. VI.

(d) Enfermés entre le *Selंगा*, le *Jenizza*, & le Lac *Baikal*.

(e) Notes, &c. ubi sup. Ces *Vogultzes* habitent autour de l'*Oly*.

Peuples voisins des *Samoïedes*, qui sont comme eux fort adonnés à la Magie, entre autres ceux que Cornéille le *Brayn*, dans son Voyage du Nord, nomme *Sogisse*, qui pour exercer leur Art Magique, portent toujours sur eux les ossemens de leurs peres, pour s'en servir à cet usage. Ces Peuples rendent un Culte religieux au Démon, & prostituent aux Voyageurs leurs femmes & leurs filles.

(a) Les Tartares *Circassés* sont mis au rang des Mahométans & des Grecs, parce qu'on trouve parmi eux des uns & des autres. Cependant l'Idolatrie règne aussi chez eux. Quand il leur meurt quelque personne de marque, ils sacrifient un Bouc ; suspendent ensuite sa peau à une haute perche dans le milieu du Village, & viennent les uns après les autres adorer la peau de ce Bouc, qui reste-là jusqu'à ce qu'à la mort de quelqu'autre personne distinguée, on en ait mis une autre à la place. La Relation de *J. de Luca* porte qu'ils sacrifient des Bœliers ; qu'ils appellent ces sacrifices des (b) *Carbans*, & que ces sacrifices se font dans des lieux sacrés ou privilégiés, jusques-là, que les plus grands voleurs d'entr'eux ne toucheroient point à ce qu'on y porte. La Relation ajoute, « qu'on voit pendus aux arbres qui sont dans ces lieux, » des Arcs, des Flèches, des Cimenterres, qui marquent les vœux dont ils se sont acquittés. » Il se peut que tout cela revienne à la même chose.

En remontant vers le Nord & le Nord-Est de l'Asie, on trouve divers Peuples si peu connus, qu'il seroit difficile d'en dire quelque chose d'exact. Nous nous dispensons de rapporter (c) leurs noms Barbares. On nous apprend en gros, qu'ils rendent quelque honneur au Soleil & à la Lune ; qu'à ce Culte il faut ajouter quelques Idoles, ou plutôt des Buches de bois arrondies, au bout desquelles on a pratiqué un rond, pour marquer la tête, avec un nez, une bouche & des yeux, le tout fort grossièrement. Ici la sculpture n'a jamais quitté sa première enfance. On ajoute que ces Idolâtres ont deux sortes d'Idoles ; les unes publiques, vénérées de tout le Peuple, les autres particulières, que chaque Pere de Famille fait pour la dévotion particulière de sa maison. Les sacrifices consistent à frotter la bouche de ces Idoles de graille de poisson, & à leur offrir du sang tout chaud de quelque bête tuée à la chaille.

Les *Ostiaques*, qui habitent au Midi des *Samoïedes*, depuis l'*Artis* & l'*Poby*, jusqu'au Fleuve *Jenifca*, ont aussi deux sortes d'Idoles. Il semble même que cela soit généralement usité dans toute la Tartarie. Au fond, cet usage ne diffère pas de celui de tous les Idolâtres connus, qui ont toujours ajouté aux Dieux publics leurs *Lares* & leurs Dieux Tutélaires. (d) Les Idoles publiques sont placées ordinairement sur le sommet des montagnes les plus agréables qu'ils puissent trouver, ou au milieu des Forêts, dans une petite cabane de bois, avec une petite loge auprès, pour y ferrer les os des bêtes qu'on leur a sacrifiées. Il n'y a ni heures, ni jours fixes pour les sacrifices. C'est quand on a besoin des Dieux, qu'on les prie ; mais les Prêtres travaillent sans cesse à corriger cette indifférence. Ces Prêtres n'ont point de vocation réglée. On dit qu'un vieux Pere de Famille s'y fait Prêtre de sa propre autorité ; & cet usage est très-ancien, puisqu'on en trouve plusieurs exemples dans l'Iliade d'Homere. Il est vrai aussi que le Culte des Idoles publiques est un peu plus régulier, parce qu'ils les tiennent d'une autorité plus ancienne & mieux connue. Celles-ci sur-tout sont vancées, & recommandées par les peres à leurs enfans. Les sacrifices consistent en graille de poisson, & en bêtes de diverses espèces. On expose en présence des Dieux la victime liée par les jambes ; & pour lors le Prêtre lui explique avec beaucoup de bruit les demandes des Supplians. Pendant cette espèce de prière, quelqu'un des assistans se tient prêt à tirer sur la victime ; & dès que le Prêtre a fini, & a frappé la bête à la tête, celui qui doit tirer décoche sa flèche, & un autre lui enfonce une broche dans le ventre. Ensuite on prend la bête par la queue, & on la traîne trois fois auprès de l'Idole. Le sang de la bête est reçu dans un vase consacré à cet usage. Une partie de ce sang sert à arroser les cabanes ; on boit l'autre, & du reste on frotte la bouche de l'Idole. Selon l'usage presque général des Tartares, on pend la tête, les pieds, la queue, & la peau de la victime à des arbres ; on se régale de la chair ; on chante avant & après le repas. Après cela on frotte encore l'Idole de la graille qui reste du sacrifice ; souvent même on fait un pareil acte de dévotion à l'Idole domestique. La Cérémonie étant achevée, l'Assemblée crie, frappe l'air avec des batons,

(a) Notes sur l'Histoire des Tartars. Voyez aussi la Relation de Jean de Luca. To. VII. du Recueil de Voyages, &c.

(b) Jean de Luca, ubi sup.

(c) Voyez les Notes sur l'Histoire Généalogique des Tartars.

(d) Mœurs & Usages, &c. ubi sup. To. VIII. du Recueil de Voyages au Nord.

Magie, entre
e *Saigüe*, qui
le leurs peres,
u Démon, &

Grecs, parce
ne aussi chez
in Boue ; suf-
, & viennent
à ce qu'à la
la place. La
nt ces sacri-
priviligés,
à ce qu'on y
ns ces lieux,
ils se font ac-

ivers Peuples
ous tous dif-
gros, qu'ils
ajouter quel-
es on a prati-
eux, le tout
e. On ajoute
es de tout le
la dévotion
de ces Idoles
ete tuée à la

by, jusqu'au
soit généra-
de celui de
eurs *Lares* &
ement sur le
u milieu des
our y ferrer
ur les sacri-
es travaillent
tion réglée.
& cet usage
omere. Il est
parce qu'ils
ur-tout sont
onsistent en
e des Dieux
aucoup de
n'un des af-
a frappé la
enfance une
à trois fois
à cet usage.
te on frotte
la tête, les
u chair ; on
graille qui
ole domes-
des batons,

e *Généalogique*

ap. To. VIII.

pour honorer l'ame de l'Idole, qui, selon eux, s'en retourne après avoir assisté à la Fête dont on l'a honorée. C'est-à-dire, que tout grossiers & brutaux qu'on les représente, ils ne le font pas au point de croire, qu'un morceau de bois ou de pierre soit positivement l'objet qu'il faut adorer.

Tous ces usages sont aussi fort anciens, & les sacrifices des Païens ont toujours été accompagnés d'un festin public, de chants & de danses.

Outre les Idoles publiques, les *Ostiaques*, comme on l'a dit, en ont de particulières, qu'ils tiennent au milieu de leurs cabanes. On les pare d'étoffes de soie, & de plusieurs colifichets, que les filles leur attachent ; & on a soin de leur remplir tous les jours, avec une cuillière, la bouche de bouillie, laquelle se repandant sur leurs joues, forme un objet aussi désagréable que dégoûtant. (a) Ces Peuples ne font aucun scrupule d'épouser leurs plus proches parentes, & prennent autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir. Lorsque la mort enleve leurs amis, ils font près de leurs cadavres de longues lamentations, à genoux, & la tête couverte. Ce deuil fini, on porte sur des perches, le mort, au lieu de la sépulture.

L'Ours a quelque part à leur Culte. (b) « Ils ôtent la peau à celui qu'ils ont tué, & la pendent auprès de l'Idole à un arbre fort haut ; après quoi ils lui font des honneurs & des excuses, en y mêlant des lamentations, comme pour se repentir de lui avoir donné la mort ». Ils lui disent seulement, que le fer de la flèche l'a percé ; que la plume de la flèche a haré la course de la flèche, &c. » Cette extravagance est fondée sur l'opinion dans laquelle ils sont, que l'ame de cette bête errant de côté & d'autre dans les bois, pourroit se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avoient eu soin de l'appaiser & de lui faire réparation. »

Par la description des Idoles de ces *Ostiaques*, on jugeroit qu'elles ont quelque rapport aux Talismans. Nous avons fait connoître plus d'une fois, qu'en général cette multitude infinie d'anciennes Idoles pourroit bien revenir à des Talismans : à moins qu'on n'aimât mieux croire, que les Talismans mêmes étoient originellement des Idoles. Une de celles des *Ostiaques* étoit, dit-on, une Oie d'airain avec les ailes déployées, qui avoit inspection sur les oies, les canars, &c. & les garantissoit de toute sorte d'accidens. Une autre Idole singulière est celle qu'on nous a décrite sous le nom de *Vieil de l'Oby*. (c) Ses dévots lui faisoient changer de demeure tous les trois ans, & la transportoient sur l'Oby d'un lieu à un autre avec beaucoup de solennité, dans une barque faite exprès pour elle. Ce Vieil de l'Oby préside à la pêche. Il est de bois ; & son groin, qui ressemble à celui d'un cochon, est armé de fer, pour marquer qu'il attire le poisson de la mer dans l'Oby. Ses yeux sont de verre, & sur la tête il a deux petites cornes. Au tems que les glaces se fondent, & que les rivières débordent, les *Ostiaques* vont en foule lui demander une heureuse pêche ; & si elle ne l'est pas, on charge l'Idole d'injures & d'outrages : mais en revanche quand la pêche est bonne, le Dieu & les Prêtres partagent ensemble le butin. Il a même les prémices de la pêche. Avant que de toucher aux mets du festin, on lui frotte le groin de graisse. Après le repas on reconduit l'ame du Dieu, en frappant l'air avec des bâtons. Au contraire la pêche a-t-elle été malheureuse ? S'est-on vu accueilli de quelque fâcheux accident ? On l'injurie, comme nous venons de le dire ; on lui ôte les habits ; on le fouette ; on le jette dans la boîte, comme un Dieu méprisable, sans force, usé de vieillesse. Ces Peuples demi Sauvages traitent leurs Dieux, comme les petits enfans leurs poupées. Nous avons déjà fait remarquer, que des Peuples polis ont assez d'extravagance, pour faire succéder tour à tour le dépit à la dévotion, la dévotion au dépit. Ces dévots infidèles ressemblent fort bien aux joueurs, qui d'un moment à l'autre bénissent & maudissent leur fortune, & ne peuvent jamais s'empêcher de parler à elle en bien ou en mal, parce que cela les soulage.

Pour ce qui est des *Samoïedes*, Idolâtres comme les *Ostiaques*, mais plus Sauvages, ils adorent le Soleil & la Lune, & leur associent quelques Idoles si grossières, qu'il faut deviner qu'ils ont voulu leur donner figure d'homme. Ces Idoles, ils les tiennent dans leurs huttes, ou aux environs, ou les pendent à des arbres. De *Bryn* dans son Voïage, dit qu'ils reconnoissent un Dieu suprême nom-

(a) Voyez Cornéille le *Bryn*, Voyages du Nord.

(b) *Mœurs & usages*, &c.

(c) *Mœurs & usages des Ostiaques*.

mé *Heva* ; mais ce n'est point à cet Etre suprême que les Gentils offroient leurs hommages ; il leur falloit des objets sensibles , pour leur adresser leur Culte ; & de-là l'origine des Idoles. D'ailleurs tous les Idolâtres en général on toujours cru qu'il y avoit des Dieux ou des Génies mal-faisans ; & c'est ceux-là principalement qu'on a honorés , pour se les rendre favorables , & détourner les maux , dont on croioit qu'ils affligeoient les hommes , ainsi qu'on va le voir dans l'article suivant.

(a) Les *Tartares Czeremiffes* (b) croient un Dieu immortel , auteur du bien , & des Démon qui affligent & tourmentent les Hommes pendant cette vie ; aussi leur sacrifient-ils pour les appaiser. Ils observent de faire des pèlerinages & autres dévotions à leur honneur , dans un lieu que le Voyageur cité nomme *Nonda*. Là ils apportent aussi les offrandes qu'ils font à ces Etres misérables , & ne s'y présentent jamais les mains vuides , parce qu'ils se persuadent que ceux qui n'apportent rien périssent infailliblement de langueur. Les Sacrifices qu'ils font à Dieu consistent en un bœuf ou un cheval. Ils font rôtir la chair des victimes ; en mettent une tranche dans une écuelle ; & tenant dans l'autre main une autre écuelle pleine d'hydromel ou de quelque autre liqueur , ils jettent le tout dans un feu qu'ils font devant la peau de l'animal sacrifié. Cette peau est étendue sur une perche posée en travers entre deux arbres. Ils prient cette peau de porter leurs prières à Dieu ; souvent aussi ils s'adressent directement à lui. Le Soleil & la Lune sont encore les objets de leurs adorations , comme auteurs des productions de la terre. Ces Tartares font toutes leurs cérémonies religieuses auprès des Rivières & des Torrens. Ils ont en particulier une grande vénération pour le lac de *Baikal* , & au rapport de Cornelle le Bruyn , ils avertirent serieusement Mr. *Isbrants* - *Ides* Ambassadeur de Moscovie à la Chine , prêt à le traverser , de se donner bien de garde de le nommer *Ofer* , c'est-à-dire , *Eau-dormante* , de crainte d'y périr par la violence des vents , comme plusieurs autres , qui lui avoient donné ce nom ; ce qui parut si ridicule à ce Ministre qu'il le passa ensuite le nommant *Ofer* , sans se mettre en peine de la menace de ces Idolâtres , & sans y avoir connu aucun accident fâcheux.

Voilà ce que l'on peut dire de plus précis , & en même tems de plus vraisemblable touchant la Religion de ces Peuples. Il est assez difficile de débrouiller les Relations (c) des anciens Voyageurs , & de justifier ce qu'ils écrivent en cette occasion par le récit des modernes. A cela contribue l'ignorance des premiers en fait de Géographie , les différences des noms des païs dont ils donnent la description , & le peu d'exactitude qu'ils ont en parlant de la Religion de ces Peuples. Les modernes quoique plus exacts , ne sont pas absolument exemts de ces négligences. Il seroit aussi fort inutile de chercher chez les Scythes de l'Antiquité la Religion des Tartares d'aujourd'hui ; c'est une érudition trop chargée de conjectures incertaines. Les Anciens n'ont parlé de ces Scythes qu'avec beaucoup d'incertitude & d'ignorance. Nous sçavons seulement , comme nous l'avons remarqué d'abord , qu'ils confondoient quantité de Peuples sous le nom de Scythes , comme nous fons le nom de Tartares ; que ces Scythes étoient *Nomades* , ou errans dans les campagnes , comme les Tartares leurs descendans ; que les uns & les autres sont des Peuples situés en Europe , & en Asie , au Nord de la Perse & des Indes ; & qu'enfin ces anciens Scythes s'étendoient fort avant vers l'Orient , comme les Tartares d'aujourd'hui.

Leurs Pretres , &c. Leurs Mariages , &c. Leurs Funérailles.

Les *Lamas* , Prêtres Réguliers de la plus grande partie des *Tartares* , ont la tête & la barbe rasées. Ce ne sont pas les seules marques distinctives de leur dignité. Ils portent une espèce de chapeau jaune , une robe jaune à longues manches , qu'ils attachent avec une ceinture de même couleur , & dans leurs mains on voit des Chapelets jaunes. Les *Lamas* les roulent toujours , parce que selon leur règle on ne doit point cesser de prier. Selon cette même règle ils doivent vivre dans le Célibat , & se vouer à la charité. Il y a , dit-on , des

Religieuses

(a) Ils habitent aux environs du *Wolga* , au delà de *Casjan*.

(b) *Voies d'Olearins*.

(c) Comme de *Carpin* , *Rubruquis* , *Atlands-ville* , &c.

Religieuses de cet Ordre de Lamas sujettes à la même règle, & obligées d'observer le même vœu.

Les Prêtres des *Tunguzes* ont à leur tête un Chef qui porte le nom de *Schamman* ; & ceux-ci s'adonnent à la Magie & au Sortilège, ce qu'on ne dit pas des Lamas. Pour faire usage de sa science, voici comme ce *Schamman* se pare. Après s'être fait païer ses peines d'avance, « il (a) se met sur le corps « un habillement composé de toutes sortes de vieilles ferrailles, & même de « figures d'oiseaux, de bêtes & de poissons de fer, qui tiennent les uns aux « autres par des mailles de même métal. Il se couvre les jambes d'une pareille « chaussure, & les mains de pates d'ours de même espèce. Sur la tête il se met « des cornes de fer. Dans cet équipage il prend un tambour d'une main, & de « l'autre une baguette garnie de peau de fouris ; faite & cabriole en même-temps, « observant dans ses sauts de croiser les jambes tantôt par devant, tantôt par « derrière, & d'accompagner les coups qu'il donne sur son tambour des hurle- « mens les plus affreux. Dans tous ses mouvemens il a les yeux toujours fixés « vers l'ouverture qui est au toit de sa hutte ; & lorsqu'il aperçoit un oiseau « noir, qu'on prétend venir se percher sur le toit & disparaître aussitôt, il tom- « be en extase par terre, & demeure un quart d'heure dans cet état, sans pa- « roître avoir ni raison, ni sentiment. Revenu à lui, il se leve, & donne ré- « ponse sur le sujet pour lequel on le consulte. »

De Bruyn dit des Prêtres Magiciens des *Samoïedes*, que quand on veut sçavoir quelque chose d'eux, on leur met la corde au cou, & qu'on la serre de telle manière qu'ils tombent comme morts. Quand ils prédissent quelque chose, le sang leur sort des joues, & il s'arrête lorsqu'ils ont achevé leur prédiction. Le reste de la description persuade que ces gens sont à peu près les mêmes que les *Schammans*, & autres Prêtres des Tartares.

Nous avons déjà dit que pour le ferment, les *Burates* conduisent sur une haute montagne, & que là ils font jurer à haute voix celui qui doit jurer. Ils se persuadent que s'il se parjure, il ne descendra pas en vie. Les *Ostiaques* étalent toutes sortes d'armes devant celui qui fait ferment, parce que s'il jure à faux, une de ces armes sera infailliblement perdue de jours après l'instrument qui le punira. Les *Tunguzes* se purgent d'une accusation par la mort d'un chien, auquel ils enfoncent un couteau au-dessous de la cuisse gauche, & portant la plaie ouverte de l'animal à la bouche, ils lui fucent le sang jusqu'à la dernière goutte. (b) L'*Ostiaque* prête son ferment sur la peau d'un ours étendue à terre. Il y a sur cette peau une hache, un couteau, & un peu de pain, qu'on lui présente. Avant que de le manger, il dit ce dont il est question avec cette imprecation, *puissè cet ours me déchirer, ce morceau de pain m'étouffer, ce couteau me donner la mort, & cette hache m'abatre la tête, si, &c.* Dans les affaires douteuses, ils se présentent devant une Idole, & prononcent là le même ferment avec cette circonstance, que celui qui jure, coupe de son couteau un morceau du nés de l'Idole en disant, *si je fais un faux ferment, que ce couteau m'abatte le nés de cette façon, &c.*

Dans les Mariages, les Mongales & les Calmoucs s'embarassent peu des degrés du sang. Ils n'épargnent que leur mere. Tout ce qui provient de leur commerce incestueux n'en est pas moins légitime, & les enfans de cet ordre héritent comme les autres ; mais s'ils sont enfans d'un *Cas* ou de quelqu'autre semblable Chef, celui qui est né d'un mariage honnête passé devant eux. On nous insinue que si le fils épargne sa mere, il n'en est pas de même du pere à l'égard de sa fille. Au reste les Tartares ne recherchent que la jeunesse dans les femmes. (c) Quand elles ont quarante ans, ils les regardent comme des gouvernantes du ménage, ou même simplement comme des servantes. Ainsi en usent encore la plupart des Sauvages Américains.

Les autres Tartares ne s'embarassent pas plus des degrés de parenté : mais les plus scrupuleux n'épousent ni leurs belles meres, ni leurs sœurs. Les *Czeremilles*, en prenant des femmes, épousent aussi leurs sœurs. C'est tout ce qu'il y a de particulier à en dire. Six mois après la naissance de leur enfant, ils le nomment de la première chose qu'ils rencontrent.

De la recherche que ces Peuples font des filles, & de leurs galanteries, nous avons peu de choses singulières à en dire. Chez eux & chez leurs semblables Pa-

(a) Notes sur l'Histoire des Tartars. Voyages au Nord, Tome VIII, Tome I.

(b) Recueil de Voyages au Nord, Tome VIII.

(c) Notes sur l'Histoire des Tartars.

mour n'est ni gêné, ni poli; & les femmes, qui sans doute ne connoissent point d'état au dessus du leur, ne sont pas moins contentes de leur sort qu'ailleurs. Le défaut de empoissance, & une imagination bornée, font en ce monde la plus grande partie du bonheur de l'homme. Sur ce fondement, ceux dont la raison se termine aux besoins les plus grossiers de leur corps, sont beaucoup plus heureux que les autres. Mais reprenons la galanterie de tous ces Tartares. La recherche qu'ils font des filles consiste à les acheter. (a) Chez les Ostiaques « le galant envoie un de ses amis au pere de la fille pour convenir du prix; quand il en est convenu, le beau pere futur s'engage à livrer la fille au bout d'un certain terme, & pendant tout ce tems de galanterie, il n'est pas permis au galant de rendre visite à sa Maîtresse. S'il va voir le pere & la mere, il entre à reculons sans oser les regarder; & pour leur marquer sa foudrille, il se tourne de côté en leur parlant. Au bout du terme, le pere livre sa fille au nouveau gendre, en leur recommandant l'union dans le mariage. Il seroit curieux de sçavoir ce que peuvent entendre par-là des Ostiaques.

Outre le plaisir de la Polygamie, ils se donnent celui du divorce. C'est un moyen pour terminer promptement les querelles du ménage. Dans les couches, & en certaines infirmités périodiques, les femmes se retranchent pour un tems de la société des hommes; & ceux-ci, comme nous l'avons dit des Tartares, les retranchent de leur couche, quand elles sont hors d'état de leur donner des enfans. Alors la vieille femme prend soin du ménage, & devient comme une fervante de l'autre. Le terme de séparation entre le mari & la femme acouchée finit par la purification de celle-ci; & cette purification consiste à faire allumer un grand feu au milieu de la cabane; l'acouchée saute par dessus ce feu.

Pour éprouver la fidélité de la femme, l'Ostiaque, coupe une poignée de poil à la peau d'un Ours, & la lui apporte. Si la femme est innocente, elle reçoit le poil sans difficulté; si elle est coupable, elle évite bonnement de le toucher, & cet acte de bonne foi la fait répudier du mari; c'est toute la peine de sa faute, à laquelle il faut ajouter la liberté de le marier à un autre homme. La bonne foi des femmes est due à la crainte de mourir de la pate de l'Ours, à qui appartenoit la peau destinée aux preuves de sa fidélité, persuadée que l'Ours résulte au bout de trois jours pour venir manger la femme parjure. Le châtimeut de l'infidélité est si doux, que cela ne vaut pas la peine de mentir pour l'éviter.

Généralement chez les Tartares, le deuil des enfans pour leurs peres consiste à les pleurer plusieurs jours de suite. Pendant ce tems-là ils doivent s'abstenir de tout ce qui s'appelle plaisir, & des femmes pendant quelque mois. L'enfant doit à son pere les funérailles les plus honorables, & des dévotions annuelles sur son tombeau. Avec ces dévotions il faut des cris, ou plutôt des hurlemens. Les provisions de bouche, les habits de rechange, sont d'usage chez ces morts, aussi bien que chez ceux des Indiens, des Chinois, &c. & on a soin d'en fournir les tombeaux.

(b) Les *Wagubkes* étendent leur charité sur les chiens; les enterrent honorablement, & érigent, comme un monument, au chien défunt une petite hutte de bois. Il leur manque seulement de hurler au tour de ce Mausolée en mémoire du mort.

Les *Tunguses* pendent leurs morts à des arbres, & les y laissent jusqu'à ce qu'ils soient décharnés. Alors ils enterrent les os. Nous remarquerons la même coutume chez quelques Peuples du Brésil. Plus près de la Clume, les *Daores* laissent leurs morts exposés trois jours au logis, avant que de les porter en terre. Au bout des trois jours on les met dans des fossés fort peu profonds, où l'on laisse une ouverture du côté de la tête du défunt. Les plus proches parens du mort lui viennent apporter à manger & à boire par cette ouverture; & cela dure ainsi jusqu'à ce que l'odeur qui s'exhale de ce corps mort chasse la famille, ou l'oblige à s'enfuir tout à fait.

De même les *Jukogaies* décharnent leurs parens morts; & après avoir bien desséché leurs squelettes, les ornent de corail & de morceaux de verre de couleur. Ensuite ils portent ces squelettes en procession autour des cabanes, & les honorent comme des idoles.

(c) Les Ostiaques enterrent leurs morts, ou les cachent sous la neige avec leurs arcs, leurs flèches, des tranciles, des provisions; & en tout cela ils ont les mêmes principes que les autres Peuples habités à tous ces usages. Une femme qui a perdu

(a) *Recueil de Voyages au Nord*, Tome VIII.

(b) *Ibid.*

(c) *Recueil de Voyages au Nord*, Tome VIII.

son mari, pour mieux témoigner la douleur qu'elle en ressent, prend une Idole & lui met les habits du mort, la couche avec elle, & affecte de l'avoir toujours devant ses yeux, afin de s'exercer de cette manière à pleurer la mort de son mari. Cela n'est-il pas bien naturel? C'est comme si chez nous une veuve bien affligée embrassoit le tableau de son *cher défunt*, le baisoit, le questionnoit, pleuroit sur lui. Il s'en est vu chez nous qui prenoient pièce après pièce toutes les hardes du mort, & pleuroient sur chaque pièce. La veuve Ostiaque baise & honore de sa couche pendant une année l'Idole de son mari, & la jette au bout de l'an dans un coin de la cabane. Alors il n'est plus mention du mort. On a accompli le terme du deuil qu'on lui doit.

De Bruyn dit des *Samoïedes*, qu'ils pendent à un arbre les enfans morts avant que d'avoir atteint l'âge d'un an, & qu'ils mettent en terre entre des planches ceux qui meurent plus âgés; qu'ils noient, ou font mourir de quelque autre manière leurs parens qui sont d'un âge décrépît & devenus inutiles au monde. Auprès des morts qu'ils enterrerent dans les habits qu'ils portoient pendant leur vie, ils pendent leurs armes, leur hache, leur marmitte, & toutes les choses dont ils se servoient ici-bas.

Tous ces Peuples sans exception croient la Métempsychose en deux manières différentes. Les uns se persuadent que les âmes passent d'un corps dans un autre; & les autres, qu'il n'y a d'autre transmigration que celle des opérations & des facultés de l'âme d'un mort. Peut-être ceux-ci imaginent-ils un écoulement d'opérations, parce qu'ils confondent le corps & l'âme. Un vieux Auteur a écrit (a) qu'il avoit remarqué je ne sçai quelle superstition approchant de celle-là, en quelque Province de France. « Quand il y a, dit-il, un Prêtre tenu pour homme de bonne vie, ou autre qui sçait quelque chose plus que le commun, quand étoient aux abois de la mort, & que peu à peu perdoient la respiration, ils approchoient les enfans de la mort, & de sa bouche, afin qu'attirans de son haleine, ils participassent à ses vertus & bonne réputation. Et faisoient bien plus; car ils ouvroyent entièrement les portes & fenêtres, ôtant toutes saletés, comme toiles d'araignées & autres, afin que l'âme prit par-là plutôt son chemin, que par la cheminée, à cause que l'âme se noirciroit s'envolant aux cieux ». Ce même Auteur cite de *Marc Paul*, la coutume de certains Indiens, qui faisoient mourir de nuit sous ombre d'hospitalité, les Etrangers qui passôient par leur Pais, quand ils les trouvoient de bonnes mœurs, ou vertueux, ou servans &c, dans la folle persuasion qu'ils avoient, que toutes ses vertus & belles perfections demouroient à perpétuité au lieu où ledit personnage avoit été ois. A ces idées se rapportent celles des Anciens, qui (b) cueilloient les derniers soupirs de leurs morts, & cet empressement avec lequel on tache de baiser, de froter, ou au moins de toucher le corps ou l'habit de ceux qui sont tenus pour Saints pendant leur vie ou après leur mort, dans l'espérance d'obtenir des guérisons, ou quelques autres avantages par ce moyen. Quelque puérile & ridicule que paroisse ce préjugé, il est pourtant de très-vieille date. Le hazard & la force de l'imagination peuvent l'avoir fait réussir; & comme JESUS-CHRIST a permis des écoulemens de vertus de son corps & de celui de quelques Saints du premier ordre, on s'est imaginé que les écoulemens de tous ceux qui les suivoient dans la carrière de la sainteté, seroient aussi bien faisans, & que même il suffiroit d'avoir le renom d'être entré dans cette carrière, pour exhaler sûrement une vertu salutaire au genre humain.

(a) *Leont. Ginnon*, Fouv. I. de ses *Diverses Lettres*, Liv. V, Chap. 12.

(b) ——— *Extronus si quis super balneum, Ore legam*. Virgil. *Aneid.* Liv. IV.

bien desolé
r. Ensuite ils
t comme des

ge avec leurs
nt les mêmes
e qui a perdu

, Tome VIII.

CHAPITRE II.

Religion d'Irlande, & des autres Pais Septentrionaux.

LES Peuples Idolâtres, voisins du Pole Septentrional, paroissent adorer le Soleil & la Lune. A ces Autres ils associent quelques Idoles de bois, mal faites & grossières, au rapport de ceux qui ont voyagé de ce côté-là. Selon (a) *Olaus Magnus*, ils pendoient au haut d'une lance un morceau de drap d'écarlate, & prioient devant ce drap, auquel ils attribuoient une espèce de vertu divine, à cause de la conformité de sa couleur avec le sang des animaux. Cet Ecrivain ajoute, que quelques Peuples du Nord se faisoient un Dieu de la première chose qu'ils rencontroient au point du jour: mais cet objet ne régnoit jamais qu'un jour. Le lendemain étoit destiné à un autre objet de Culte. On assure que ces sortes d'Idolâtries se pratiquent encore aujourd'hui dans le Nord de la Tartarie. Voilà, je crois, le seul exemple qu'on trouve dans l'Antiquité, d'une Divinité Ephémère.

L'Irlande, les anciens Gots, & les autres Peuples Septentrionaux, ont tous reconnu un Etre Suprême; ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient adoré aussi trois Dieux principaux, que l'on pourroit mettre en parallèle avec autant de Divinités Grecques ou Romaines; savoir *Thor*, qui est le Jupiter des Romains; *Orin*, *oden*, ou *Foboden*, qui est leur Mars; & *Friga*, qui est leur Venus. Comme ces Divinités sont maintenant abolies, nous n'en dirons pas davantage à leur égard. Il faudra de parler des restes de Paganisme qui se trouvent encore parmi ces Peuples.

Les Irlandois croient que (b) *Phléta* est le véritable Enfer, & le séjour des Diables, que l'on rencontre continuellement de ce côté-là chargés d'ames des damnés. Toutes les ames ne sont pas condamnées à bruler dans un feu éternel sans se consumer. Il y en a, disent-ils, qui doivent geler éternellement. On voit parmi eux des gens fort adonnés à la Magie, & qui vendent le Vent, comme les Lapons, les Finois & autres. On dit aussi, que les Irlandois se vament d'avoir toujours des Esprits familiers auprès d'eux; mais une chose plus singulière que tout cela, est leur Poësie, & le caractère de leurs Poètes. Leur Talent Poétique est l'effet d'une Maladie Lunatique. On connoit quand la Verve va les saisir; & c'est à la nouvelle Lune qu'il faut éviter leur fureur. Alors ils deviennent pâles; on voit leur vue s'égarer, leurs yeux se tourner. En cet état ces Poètes ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, & s'ils ont pendant leur fureur quelque animosité personnelle dans l'esprit, rien n'est plus dangereux que les traits Poétiques dont ils percent leur ennemi, sous des figures, des allégories, & des fables qu'ils tirent de leur *Edda*, qui est (c) la Mythologie du Nord. Il se peut fort bien, qu'il n'y ait en tout cela qu'un reste de cette superstition, qui la soit attribuer une vertu secrète (d) aux Lettres *Ramiques*. Quoiqu'il en soit, on rapporte un (e) exemple remarquable de cette fureur Poétique; & cet exemple a beaucoup de rapport aux fameux *Jambes* (f) d'*Archilochus*. Qu'opposerons-nous à ces exemples? S'ils sont véritables, il faut convenir que la Poësie mérite des Exorcismes. Parlons sérieusement; il est certain que le *Mal Poétique* saisit fort souvent les gens, quand ils s'y attendent le moins. C'est alors un *je ne sçai quoi* qui monte à la tête, qui fait penser & parler autrement qu'à l'ordinaire. C'est dans cette situation que les images sont vives, les pensées impétueuses, les expressions rapides. Le Poète ne marche pas; il est enlevé; il est transporté hors de lui-même. Il ne voit plus que des yeux de l'imagination. Quand on est dans la violence de ces accès poétiques, on ressemble assez bien à des possédés. L'imagination du Poète distille alors le bien & le mal. Elle punit le vice, & soulage sa mauvaise humeur par la Satire; elle se donne la permission de récompenser la

(a) I. II. *Hist. Gent. Sept.*

(b) *Relation d'Irlande dans le Recueil de Voyages au Nord*, To. pr.

(c) *Edda* est une compilation qui contient la Théologie, les Usages Religieux, & les Antiquités des Gots, & des autres Peuples Septentrionaux.

(d) *N. Kræfferi Antiq. Celtic. & Sept.* Dans l'ancien *Alloman*, *Runnalij*, *mylir* *secret & mylira*.

(e) *Relation de l'Irlande*, ubi sup.

(f) *Archilochus propriis rabies amavit Lunbo*, Horat.

La malignité des Vers qu'il fit contre *Lycante* son beau pere fut telle, que celui-ci s'en perdit de desespoir. Cet *Archilochus* peut être regardé comme l'*Arctus* des Grecs, à cause de ses Satires, & de ses Obscénités.

vertu par ses louanges ; mais comme notre siècle n'a pas les égards qui sont dûs aux malades de cette espèce, les gens d'aujourd'hui repoussent la fureur Poétique par le bâton, & fontent par quelque chose de pis. A l'égard des louanges qu'elle donne, ils ne les considèrent que comme les caresses d'une personne qui parle dans la réverie de la fièvre chaude. Après cette petite digression, que l'on prendra pour ce qu'on voudra, il faut revenir aux restes d'Idolâtrie qui subsistent dans le Nord de l'Europe.

Les Peuples de Lithuanie, d'Estonie, de Livonie, de Prusse, de Curlande & de Samogitie, adoroient autrefois les Serpens. Des Prêtres Enchanteurs les tiroient de leurs retraites par des prières ou par des charmes. Ensuite on présentoit à manger à ces Serpens. S'ils se rendoient aux prières & aux invitations des Prêtres, & daignoient goûter des mets qu'on leur avoit préparés, c'étoit un heureux présage. Au contraire, on regardoit comme un malheur le refus que ces Reptiles faisoient de forer de leurs trous, & de manger de ce qu'on leur présentoit. On assure qu'on voit encore des restes de ces Idolâtries parmi les Païsans de ces Provinces, principalement en Lithuanie, dans la Samogitie, & dans la Livonie. Il en restoit aussi quelques traces dans la Moscovie, du tems d'Oléarius, (a) qui raconte que les Russes qui voyageoient avec lui, regardèrent la venue de deux Couleuvres rouges comme une députation de Saint Nicolas. Un Allemand du seizième siècle raconte, que de son tems le Culte des Serpens subsistoit encore chez les Païsans du voisinage de Wilna en Lithuanie ; & un autre plus (b) moderne encore, dit qu'il est assez ordinaire aux Païsans Lithuaniens, de garder chez eux des Serpens comme des Dieux Domestiques, ou au moins comme des Conservateurs du bonheur de la maison. En quelques endroits de la Livonie les Païsans nourrissent des Serpens avec du lait, & croient que le salut de leurs troupeaux dépend de la vie de ces Reptiles. Un pere de famille leur attribue les bénédictions domestiques. On trouve aussi dans la Samogitie des gens qui révèrent le Feu ; & quoiqu'il paroisse plus de superstition que de véritable idolâtrie dans ce qu'ils pratiquent à l'égard de cet Élément, on reconnoît cependant que ce sont des restes de l'ancienne Religion du Païs.

Voici un détail assez circonstancié des Cérémonies superstitieuses des Livoniens & de leurs voisins. C'est Oléarius qui nous le fournit. " Quand un Païsan se marie, il va chercher sa future épouse à cheval ; la met derrière lui en croupe, & s'en fait embrasser du bras droit. Il tient à la main un bâton fendu par le bout, où il met une pièce de monnoie de cuivre, qu'il donne à celui qui lui ouvre le guichet par où il doit passer. Il a devant lui un homme à cheval, qui joue de la Musette ; & deux de ses amis qui ont l'épée nue à la main, dont ils donnent deux coups d'estramagon en croix dans la porte du logis où le mariage doit être consommé. Ensuite ils poussent l'épée par la pointe dans une poutre sur la tête du marié, afin de ramper les charmes qui pourroient nuire au marié. " Dans cette même intention, la mariée jette des pièces de drap, ou de serge rouge dans le chemin auprès des croix, & sur les sépulchres des enfans morts sans Baptême, qu'ils ont accoutumé d'enterrer près des grands chemins. Lorsque la mariée est à table, elle a un voile sur le visage. A peine les mariés ont-ils commencé leur repas, qu'on les fait ôter de table pour les coucher ; mais au bout de deux heures on les fait lever, & on les ramène à table. " Le reste de la noce se passe à boire, danser, & s'enivrer.

Oléarius continue ensuite : " Ils croient une autre vie après celle-ci ; mais selon les idées grossières de leurs ancêtres, & de la plupart des Peuples Idolâtres dont nous avons parlé dans ce Recueil, ils s'imaginent que dans l'autre vie on aura besoin des choses qui servent en celle-ci. Suivant ce principe, " une Livonienne qui se trouvoit à l'enterrement de son mari, mit du fil & une aiguille dans la bière, disant qu'elle auroit honte de sçavoir que son mari aiant à se trouver dans l'autre monde en la compagnie d'hommes gens, y auroit été vu avec des habits déchirés. Avec cela, ils se soucient si peu de l'autre vie, qu'au Serment qu'on leur fait faire en Justice, on ne parle que des biens présents & temporels. " Quand Oléarius a dit cela, il n'a pas fait attention à la fin du Serment, ou, selon les propres termes dont il se sert, celui qui jure, consent que la malédiction de Dieu passe sur son corps, sur son aine, sur ses enfans, &c. " Auprès de Riga, dit-il encore, quand les Païsans sont obligés de faire un Serment en Justice, ils mettent une touche sur la tête, & prennent un bâton blanc à la main, pour faire entendre qu'ils consentent de s'écher comme cette tourbe & ce bâton, s'il leur arrive de jurer à faux.

(a) Voyages d'Oléarius, I. IV.

(b) *Uurknoch* cité par *Zenkjels* dans son

| *Traité Historique de la Religion des C. n. bres*, imprimé en Allemand en 1703.

„ Ils font le plus souvent leurs dévotions sur des collines, ou auprès d'un arbre „ qu'ils choisissent tout exprès. „ Tous ces Peuples Septentrionaux faisoient dans les „ tems du Paganisme la plus grande partie des Cerémonies de leur Culte religieux sur „ les collines & dans les forêts. On s'acquittoit de certains vœux auprès de ces arbres, „ on les consacroit à quelques Dieux, en les aspergeant depuis le sommet jusqu'au pied „ du sang des victimes. Nous ne disons rien des Jugemens qui se rendoient autrefois „ sous des (a) arbres. On croioit sans doute, que par la divine influence des forêts la „ justice & l'équité étoient inspirées dans les Jugemens rendus sous les yeux des Dieux, „ ou Génies des bois. Il y a presque lieu de croire que c'est à un reste de l'ancienne „ Idolâtrie, qu'il faut attribuer les châtimens qu'on inflige en divers Païs à ceux qui „ ébranchent & gâtent les arbres. Cette érudition concernant les arbres nous mèneroit „ un peu trop loin. Revenons aux Livoniens. „ Ils font des incursions à cet arbre qu'ils „ vont choisir, & le bandent ensuite de quelque chose de rouge, „ ce qui est con- „ forme au récit que fait Olaus de (b) Idolâtrie du Nord. „ Entre *Revel & Nerwa*, „ il y a une vieille Chapelle ruinée, où les Païsans vont faire un pèlerinage le jour de la „ Visitation de Nôtre-Dame. Il y en a qui se deshument, & en cet état se mettent „ à genoux auprès d'une grosse pierre, qui est au milieu de la Chapelle. Ils fument „ autour de cette pierre, & lui offrent des fruits & de la viande, lui demandant la „ santé & celle de leur bétail. „ Ceci est aussi un reste du Culte, que les Goths, & „ en général les Peuples du Nord, les Germains, les Gaulois &c. ont rendu aux pierres. „ On assure que ce Culte étoit fondé sur l'opinion établie dans ce Paganisme grossier, „ que des Démonz nains logeoient dans les pierres. On alloit plus loin encore: on étoit „ persuadé que ces pierres rendoient des Oracles.

On assure que les Livoniens sont fort adonnés aux Sorcellèges. Les peres & meres „ les enseignent à leurs enfans. „ Ils croient pouvoir empêcher l'effet des sorts par le „ moyen de certaines pratiques superstitieuses: par exemple, ils ne tiennent point de „ bête qu'ils n'en jettent toujours quelque chose. „ Ils pratiquent la même chose dans „ les maisons. „ Ils rebaptisent secrètement leurs enfans, quand ils les voient malades „ dans les six premières semaines après leur naissance: & parce qu'ils attribuent le „ mauvais état de ces enfans à ce qu'on leur a donné un nom qui ne leur convient „ pas, ils le leur changent. „

Vers la *Finlande*, les Païsans tâchent d'empêcher l'enforcellement des troupeaux „ par une formule de bénédiction qu'ils prononcent sur leurs betes, & dont le sens li- „ téral est celui-ci:

Deux yeux t'ont regardé malignement, puissent trois autres yeux jeter un regard „ favorable sur toi. Au nom du Pere, &c.

Par ces trois yeux on entend les trois Personnes de la *Trinité*. Cette manière de pré- „ venir l'enforcellement des betes, ou d'ôter le sort prétendu qui est sur elles, est restée „ en ce païs-là de l'ancienne opinion qu'on avoit (c) de certaines femmes, qu'on „ croioit enforceler les gens & les bêtes par les yeux, & causer beaucoup de débordres „ dans la nature, si on ne les apaisoit par des prières & autres semblables hommages. „ C'est une superstition que l'on trouve aussi dans le Nord de l'Asie, & qui semble jus- „ tifier la vérité de ce que les Anciens ont écrit des *Buthes*, qui étoient si redoutées chez „ les Scythes par leurs sorcelleries & leurs prédications. De ces *Buthes* pourroient être „ venues par diverses routes parfaitement connues aux Étymologistes, les femmes (d) „ *Blanches* ou *Sages* des anciens Germains, & les (e) *Sorcières* des anciens Bretons. Peut- „ être même en poussant plus avant les courtes étymologies, trouveroit-on que le „ *Phut* ou *Buth* des Tartares, le *Python* des Grecs, le *Fates* & les *Fates* des Romains, &c. „ les *Fées* ou *Fades* des anciens François sortent d'une même source. C'est trop le prier „ d'érudition étymologique. A quoi cela mène-t-il, dira un Lecteur qui veut s'amuser; „ & que nous importe-t-il de savoir d'où nos Peres ont tiré leurs Folles religieuses?

(a) *Sub alta arbore.*

(b) Voyez ce qu'on a rapporté des Prières „ faites devant un morceau de drap d'écarlate.

(c) Comme les *Poltes* & les *Arvans*, qui étoient „ une espèce de Fées ou Prophétesses, ou plutôt „ des *Prédisseuses* de l'avenir & de la fortune des sorts, „ comme aujourd'hui celles qu'on appelle *Bobones* „ & *Egyptiennes*.

(d) *Wessen frauen*. *Wess* signifie blanc & sage „ en Allemand.

(e) *Witches* en Anglois signifie *Sorcières*. Par „ des changemens connus aux Étymologistes, il se „ peut que *Wess*, *Wich*, *Wit* & *Wit*, qui signi- „ fient en Anglois *Esprit* & *Spécial*, & *Witch* soit „ un même mot prononcé différemment.

près d'un arbre
étoient dans les
te religieux sur
de ces arbres ;
jusqu'au pied,
étoient autrefois
des forêts la
ce des Dieux,
de l'ancienne
mais à ceux qui
nous méneroit
cet arbre qu'ils
e qui est con-
teuel & *Neros*,
age le jour de la
état se mettent
le. Ils finent
demandent la
les Goths, &
du aux pierres,
sime grossier,
ore : on étoit

peres & meres
es fors par le
ment point de
ne chose dans
ment malades
attribuent le
leur convient

les troupeaux
ont le sens lit-

ter un regard

nière de pré-
es, est restée
ames, qu'on
de défoides
y honniges.
i semble jus-
meuses chez
uroient être
femmes d'
ctoys. Peut-
it-on que le
Romains, &
rop se parer
ut s'amuser ;
religieuses t

ie blanc & sage

Se. les, Par
ologites, Il se
ay, qui signi-
& l'ysla loie, t
ment.

Il nous suffit d'en avoir conservé plusieurs qui valent bien celles-là, & dont l'origine ne nous est que trop connue. Passons à ce qui reste de Paganisme en d'autres Païs du Nord de l'Europe.

Il n'y a pas encore long-tems que les Païsans de *Carlande* enterroient des provisions avec leurs morts, & mettoient de l'argent dans leurs cercueils, à la manière de nos anciens Gaulois. (a) On en rapporte des exemples. Leur idée est que ceux qui partent d'ici bas, sans avoir de quoi fournir à leurs besoins de l'autre vie, y vivront pauvrement & dans la misère. Ils affectent autant qu'ils peuvent, aussi-bien que les Livoniens, d'enterrer leurs morts dans les sépulchres de leurs Ancêtres Patens. Ces sépulchres sont accompagnés d'un petit bocage, suivant l'usage de plusieurs Idolâtres modernes, & celui des anciens. (b) Ces Peuples célébroient aussi une fête des morts fort semblable à (c) celle des Japonois. Tous les ans, (d) dit-on, les Lichaniens & leurs voisins de Livonie, Carlande & Samogitie, faisoient autrefois des festins aux morts dans le mois d'Octobre. Celui qui donnoit le repas funéraire appelloit tous ses Ancêtres & ses autres proches parens morts, par nom & surnom, & les invitoit à manger & boire. Le feu avoit aussi part à ces cérémonies mortuaires, comme symbole de l'immortalité de l'ame chez les anciens Septentrionaux. Ils croioient même que l'ame étoit de la nature du feu. Quand on supposoit que les ames avoient assez tenu table, l'hôte du logis les congédoit, en leur disant : retirez-vous dans votre retraite ; vous avez bien mangé, bien bu, mais allez soûs de passer par les chemins ordinaires, & ne marchez pas sur notre sègle. Ces Peuples s'imaginoient que les ames gâtoient leurs grains, & rendoient l'année stérile, quand on les avoit mal régalingées.

Parmi les Ingriens, il y en a d'une Religion particulière, & qui a du rapport au Judaïsme. Quoiqu'ils soient des Ministres Luthériens, ils en font très-peu de cas. Ils vont en certains jours dans les bois, & y consacrent un certain nombre d'arbres qu'ils abattent & brûlent ensuite. Après cela ils font un bucher de ce qui leur reste de bois, & brûlent dessus un coq, après avoir bu tout leur saoul de bière.

A toutes ces superstitions funèbres, ajoutons encore celle qui subsiste chez le commun Peuple en divers endroits du Nord : c'est de donner des soulers aux morts, afin qu'ils puissent marcher d'un pas plus ferme dans le chemin de l'autre monde. Dans les tems de l'Idolâtrie l'opinion étoit, qu'il falloit faire en sorte que les morts arrivassent promptement & heureusement au *Walhall*, qui étoit le Paradis de ces Peuples Septentrionaux. On donnoit des chevaux aux Princes & aux Gentilshommes ; c'est-à-dire, qu'on les brûloit ou enterroit avec leurs Maîtres ; & il y a apparence que de cet usage est venu (e) celui des chevaux de main, qui marchent aux pompes funèbres des Grands. Il est aussi fort ordinaire aux Peuples Tartares, qui, comme l'on sçait, ont peuplé le Nord de l'Europe, d'enterrer des chevaux avec les morts.

Les Samogitiens, que nous venons de nommer, mêlent aussi beaucoup de paganisme à la profession qu'ils font du Christianisme. On assure même qu'il y en a encore, qui sont tout à fait patens. Ils adoroient autrefois presque toute la Nature, ou pour mieux dire, ils donnoient des Génies tutélaires à tous les Etres de la Nature ; en quoi les plus grossiers Idolâtres n'ont pas raisonné autrement que les plus subtils. N'oublions pas une coutume singulière de ce peuple demi-Tartare. (f) Quand leurs filles sortent la nuit, elles ont la torehé à la main & deux sonnettes à la ceinture, dans la supposition que la lumière & le bruit feront des garins de leur conduite pour leurs parens. Il faut être ou Samogitien, pour peuser ainsi, ou Samogitième, pour n'avoir pas l'adresse de tromper ceux qui se tiennent à de si foibles garants.

(g) Un Auteur, qui paroît exact & digne de foi, dit, que les Irlandois naturels mêlent aussi beaucoup de superstitions Idolâtres à la profession extérieure qu'ils font du Christianisme. « Ils rendent une espèce de Culte à la Lune & aux Loups. « Au renouvellement de la Lune, ils se prosternent devant elle, & récitent plusieurs fois l'Oraison Dominicale avec quelques autres Oraisons ; & à la fin de son discours, ils la conjurent de les laisser au si sans qu'elle les a trouvés. Ils disent que J.C. aimoit les Loups ; ce qui les oblige à prier Dieu pour eux & pour

(a) Voyez l'Auteur Allemand *Arnkjel*, ubi sup.

(b) *Norspen l'ivo habitant manes*, &c. Serv. ad Virg.

(c) Voyez ubi sup. p. 345.

(d) Citation dans *Arnkjel*, ubi sup.

(e) Voy. *Arnkjel*, ubi sup. *Kieler* dans ses *Antiquitates Septentrionales & Celtae*, & autres.

(f) *Le Laboureur*, Voyage de l'Asie.

(g) *Memoires & observations faites par un Voyageur en Angleterre.*

leur prospérité. Ils ont de prétendues Magiciennes, qu'ils consultent en une infinité d'occasions ; & ces Magiciennes n'oublient jamais le *Pater noster*, & l'*Ave Maria* dans les Cérémonies de leurs enchantemens. Lorsque quelqu'un d'entr'eux est malade, ils ne lui parlent jamais de Dieu & de son salut ; mais quelquefois ce malade demande la Communion. Alors on le regarde comme un homme qui désespère de sa vie. Dès ce moment on l'expose dans un grand chemin, ou dans une place publique ; on appelle à grands cris tous les passans, & chacun fait cent impertinentes questions au moribond ; par exemple, pourquoi il veut abandonner les biens & les avantages dont il jouit ; s'il lui a manqué quelque chose ; s'il n'étoit pas content des siens. D'ordinaire ce sont des femmes louées exprès, qui font ces questions. Après la mort ces femmes & les parens font de grandes lamentations, & frappent des mains. Mais quand on fait les obsèques du défunt, les cris & les gémissemens augmentent. Tout ce qu'il y a de femmes, concubines, filles, nourrices du défunt redoublent les lamentations, s'arrachent les cheveux, & se battent le front & les flancs. Ces mêmes lamentations se pratiquent pour ceux qui meurent sur un gibet, & pour ceux qui sont tués à la guerre. Ils supposent sur tout des ames de ces derniers, qu'elles vont joindre celles de leurs premiers Aîcêtres, qui étoient des Héros & des Géants.

Ils conservent l'usage superstitieux des charmes. Les Magiciennes dont nous venons de parler, guérissent les maladies par l'application de certaines herbes. Avec ces mêmes herbes, ou par d'autres secrets de leur art, elles facilitent la génération & les couches. En quelques endroits d'Allemagne (a) les femmelettes s'imaginent, qu'une femme vécue de blanc apparaît à point nommé dans la chambre de celle qui est en travail, & contribue à sa délivrance. Ce spectre de femme est le substitut des (b) *Mayrs* des Anciens Germains, lesquelles étoient au nombre de trois comme les Parques. Pour parler selon le stile des *Contes des Fées*, ces trois *Mayrs* devoient de leurs dons les enfans naissans, & facilitoient les accouchemens, comme autrefois *Lucine* chez les Romains. Les prétendues Magiciennes des Irlandois introuvent aussi du passé & de l'avenir. Un des moïens dont elles se servent (c) est l'épaule de mouton. Les curieux Irlandois y trouvent d'abord le premier qui mourra de leur famille. Par ce même moïen, ils apprennent dans quelle compagnie se rencontrent les ames de leurs défunts en l'autre monde ; & tout cela, selon eux, se voit à travers l'os sec & décharné de l'épaule. Ils ont quelques autres superstitions encore plus singulières, comme de pendre au plancher de leur maison le pied du cheval qui leur est mort ; de refuser de fien le premier de Mai, à ceux qui leur en demandent ; de ne le donner, quand c'est une nécessité absolue, qu'avec une formule d'imprécation. (d) « Quand quelqu'un s'est laissé tomber, après s'être relevé le plus vite qu'il a pu, il fait trois tours à droit, & nu fait sur l'endroit même où il est tombé. Ensuite il y fait une petite fosse, & en enlève une motte de terre avec son couteau ; & quand il lui survient une maladie, il envoie une enchântée, qui mettant la bouche en terre sur la petite fosse, prononce certaines paroles avec un *Pater* & un *Ave*, évoque la Nymphé qui a envoie la maladie, & la conjure de remédier au mal qu'elle a fait ».

Le Mariage parmi ces Irlandois consiste en une promesse verbale, qui n'a de force qu'autant que la bonne amitié dure entre mari & femme, ou que l'envie de changer ne fait point naître de dégoût. Dans les Villes ils se marient. Dans le Baptême on évite de donner à l'enfant le nom du pere, ou de quelqu'autre personne de la famille, de peur que cela ne hâte la mort de ceux-ci. On appelle *Kernes* & *Rapiers* les Irlandois dont nous venons de parler.

(a) Voyez Keiler, *Ann. Sept. & Celticar.*
(b) *Mays* ou *Mars* a beaucoup de rapport à *Caria*, qui est le nom donné à la Parque chez les Grecs.

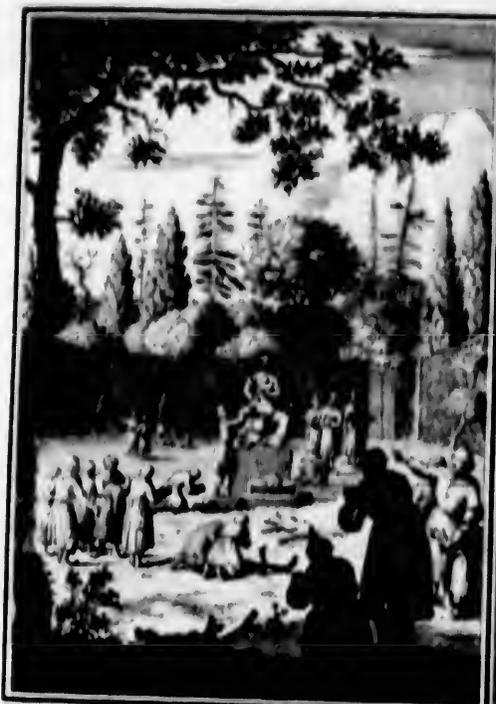
(c) *Mémoires & observations*, &c. ibi sup. & autres.
(d) Idem.

et en une in-
ter, & l'ave
un d'entr'eux
quelquefois
homme qui
min, ou dans
un fait cent
ut abandon-
e chose, s'il
expres, qui
grandes la-
ques du dé-
ommes, com-
trachent les
ns se prati-
à la guerre.
e celles de

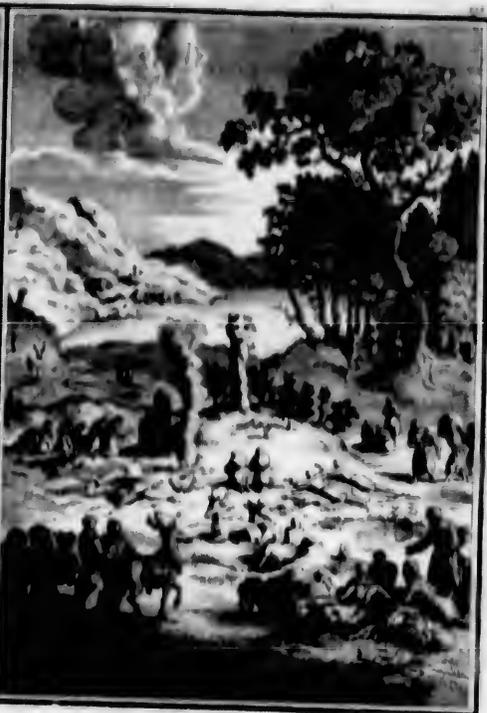
ont nous ve-
erbes. Avec
e la généra-
lectes s'ima-
chambre de
emme est le
bre de trois
trois Mayrs
meas, com-
les Irlandois
vent (c) est
e qui mour-
mpagnie se
elon eux, se
superstitions
le pied du
ux qui leur
qu'avec une
s s'être re-
endroit mè-
une motte
envoie une
annonce cer-
toie la ma-

n'a de for-
ie de chan-
s le Baptê-
perlomé de
e Kerna &

bi sup.



JUMALA DIVINITÉ des LAPONS.



WIRKU-ACCHA DIVINITÉ des LAPONS.



THORON DIVINITÉ des LAPONS.



STOR-JUNKARE DIVINITÉ des LAPONS.

l
l
n
c
n
a
8
a
i
l
e
v
e
8
T
/S
r
8
h
n
(
v
f
f
n
p
l
l
à
G
aj
au
de
pl
L
ou
Sa
le
re
me
le

CHAPITRE III.

Religion de la Laponie.

Les *Scriffines*, à présent Lapons Danois, les *Finlandois*, & les *Lapons* ordinaires adoroient autrefois *Jumala* comme Dieu Souverain ; & *Jumala* parmi ces Peuples est encore aujourd'hui le nom de Dieu. Ils adoroient aussi le Soleil, la Lune, *Thor*, qui paroît (a) avoir été le même que *Jumala*, & des Dieux particuliers, qui présidoient à leur chasse, à leurs affaires domestiques, &c. *Scheffer*, qui nous a donné une Histoire curieuse de ces Peuples, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs cérémonies Religieuses, donne à leurs Idoles le nom général de *Seites*, nom qui paroît le même que celui de *Seitan*, employé dans le même sens par les Tartares, ainsi que nous l'avons dit en parlant de ces Peuples.

Chez les Lapons *Jumala* étoit représenté sous une forme humaine, couronné & assis sur une espèce d'Autel. L'Idole étoit de bois ; avoit une tasse sur ses genoux ; & dans cette tasse on mettoit l'offrande. On l'a représentée ici ; & il n'y auroit rien à dire à sa figure, si elle étoit un peu plus grossièrement faite.

Les Lapons d'aujourd'hui ne peuvent guères passer que pour des Chrétiens de nom : ils font même la plupart Idolâtres déclarés ; & cette Idolâtrie leur tient à cœur parce que leurs Ancêtres y ont vécu. Telle est la force de la Tradition. Doit-on être surpris, que des Peuples qui se donnent le droit d'éclairer, d'enseigner, de fauver les autres, suivent une Logique si universellement répandue, que les Protestans eux mêmes, ces ennemis jurés de tout ce qui a l'air de préjugé, la trouvent aimable & commode ? En tems & lieu nous leur en fournirons des exemples. Suivant la Tradition de leurs Ancêtres, les Lapons adorent trois Dieux, *Thor* ou *Ajeka*, *Storjunkare*, ou *Stourra-Paste*, & *Byvve*. *Thor* étoit adoré sous le même nom dans la Scandinavie & dans l'Allemagne. Chez les Celtes, il étoit sous celui de *Taran* ou *Taranis*. Le nom d'*Ajeka* signifie *Aient* & *Bisaicul*. Ce *Thor* est le Dieu Suprême, & le Maître du tonnerre. Les Lapons tiennent qu'il a un pouvoir absolu sur les hommes ; qu'il règne sur les Démon, & qu'il met des bornes à leur pouvoir. Le marteau dont il est armé lui sert à chatier les méchans & les mauvais Génies. (b) On veut que ce marteau de *Thor* ait eu beaucoup de rapport avec la Croix : voilà un Type qui n'étoit pas inconnu aux anciens Egyptiens, puisqu'on le trouve sur plusieurs figures de leurs Dieux.

Thoron est toujours de bois, & d'ordinaire de bois de bouleau. (c) On voit ici la forme grossière de cette Idole, dont le sommet paroît représenter la tête d'un homme. Elle a la tête percée d'un clou auquel on attache un petit caillon, afin qu'elle puisse faire du feu, quand il lui plaira. Il n'est pas nécessaire d'expliquer le reste de la figure. *Thoron* est élevé sur une espèce de table, dressée à un trait de flèche de leurs cabanes. Cette table est comme un Autel ; & pour donner l'air d'un Temple à ce Sanctuaire, on l'environne de pins & de bouleaux.

Storjunkare est inférieur à *Thor* : il est comme son Lieutenant. *Junkare* signifie Gouverneur. C'est par son ministère que les biens viennent aux hommes ; & il est, ajoute-t-on, le Dieu qui préside sur toutes les bêtes : par conséquent, c'est à lui aussi qu'il faut s'adresser pour avoir une chasse heureuse. *Storjunkare* est une espèce de Dieu domestique : chaque famille a le sien. *Scheffer* parle des lieux qui lui sont plus particulièrement consacrés. Ce sont des rochers, des marais & des cavernes. Les Lapons ne croient pas qu'on puisse mieux servir ce Dieu, que dans les endroits où il fait sa résidence ordinaire, & où, s'il faut les en croire, il leur apparôit souvent. Sans beaucoup d'érudition, il est aisé de lui trouver de la ressemblance avec *Pan*, & les *Fannes* des Anciens. Le Dieu *Storjunkare* est représenté sous la forme d'une pierre, & d'une sculpture qui n'a pas plus de délicatesse que celle de *Thoron*. Souvent même pour se le représenter, ils se contentent des pierres brutes qu'ils trouvent dans les montagnes ; & ils croient que ce n'est ni la Nature, ni le hazard qui leur a fait

(a) Voyez Histoire de la Laponie par Scheffer.

(b) Voyez Keisleri Anny, Sept. & Celsius.

Tome VI.

(c) Histoire de la Laponie par Scheffer.

découvrir ces pierres, mais Storjunkare lui-même. Souvent aussi ils font toute une famille à ce Dieu de pierre. C'est-à-dire, (a) qu'ils arrangent au tour de lui plusieurs autres pierres, une desquelles est la femme, les autres ses fils, ses filles, & ses serviteurs.

Bojvve, ou le Soleil, est le troisième des principaux Dieux; mais il n'y a rien de particulier à remarquer au sujet du Culte qu'on lui rend.

Wirchu-Acha, que *Scheffer* nomme aussi *la vieille de Livonie*, n'est pas d'une plus belle figure que les autres Divinités. On ne nous en apprend pas davantage. A ces Dieux il faut ajouter des Esprits aériens, qu'ils supposent dispersés dans les Elements, surtout dans l'air, comme les Gnomes & les *Sylphes* du Comté de *Gabalit*. Il faut leur ajouter encore les *Manes* ou les âmes des morts, qu'ils craignent jusqu'à ce qu'elles soient entrées en d'autres corps; d'où il paroît qu'ils ont la même opinion des âmes que les Tartares & les Scythes, qui l'ont reçue eux-mêmes des Peuples de l'Orient, ou elle a régné depuis l'Antiquité la plus reculée.

Sacrifices des Lapons; leur Magie, &c.

Il n'est permis qu'aux hommes de sacrifier, & d'entrer dans les lieux consacrés aux Divinités; & ils en excluent les femmes, à cause de l'infirmité périodique du Sexe. Les Rennes sont les victimes ordinaires qu'ils offrent à leurs Dieux; mais ils sacrifient quelquefois d'autres animaux, même des chiens, des chats & des poules. Avant que de sacrifier, ils examinent par le moyen du tambour dont nous parlerons bien-tôt, si la victime sera agréable au Dieu auquel elle est destinée; & cela se découvre de la manière suivante. C'est l'Historien de la Laponie que nous copions. (b) « Après avoir attaché la victime derrière la cabane, ils tirent du poil de dessous le col de la bête, » qu'ils attachent à un des anneaux du tambour dont ils veulent se servir. Un de la » compagnie frappe sur ce tambour, pendant que l'assemblée chante une courte prière. Si » le paquet d'anneaux à l'un desquels on avoit attaché un poil de la victime, & qui » étoit auparavant immobile, se remue en même tems qu'on frappe sur le tambour, & » va se poser sur la figure du Dieu, comme, par exemple, de Thoron, ils prennent cela » comme une preuve certaine que le sacrifice de la victime sera fort agréable à ce » Dieu. Si au contraire le paquet d'anneaux demeure fixe sans changer de place, » nonobstant l'agitation du tambour, ils offrent cette victime à un autre Dieu, & frappent pour la seconde fois sur le tambour, en chantant une autre prière. Si le paquet d'anneaux ne se remue pas plus que la première fois, ils s'adressent encore à un autre, & recommencent toutes les cérémonies. »

L'Automne est le tems que les Lapons choisissent ordinairement pour sacrifier à leurs Dieux. Tous les ans dans la même saison, ils renouvellent l'Image de leur Dieu *Thoron*. Ils égorgent alors un Renne auprès de la nouvelle Idole, & la frottent du sang & de la graisse de la victime. Ensuite ils en enterrent les restes au même endroit. Outre cette Idole, ils sont obligés de lui en ériger une autre à chaque fois qu'ils lui immolent un Renne; ils placent toutes ces Images les unes près des autres sur la table qui est dans le lieu sacré derrière la cabane. Ensuite ils égorgent la victime, & lui font le sacrifice. La victime est d'ordinaire un Renne mâle, qu'ils immolent, en lui perçant le cœur avec la pointe d'un couteau. On reçoit dans un vaisseau le sang le plus proche du cœur, & l'on en frotte *Thoron* à la tête, au dos & sur l'estomac, ou ils font avec ce même sang des lignes en forme de croix. Derrière *Thoron*, les Lapons arrangent le bois & les os de la tête du Renne immolé, & devant lui une espèce de boîte faite de bouveau, pleine de petits morceaux de chair pris de toutes les parties du corps de ce Renne, avec de la graisse fondue par-dessus. Le reste des chairs s'emploie aux usages de la famille. »

Aux victimes offertes à *Storjunkare*, ils passent un fil rouge au travers de l'oreille droite, & pratiquent toutes les cérémonies que nous venons de remarquer, excepté, que celui qui sacrifie, prend les bois & les os de la tête & du cou de la victime, avec ses ongles & ses pieds. Tout cela se porte sur la montagne consacrée au *Storjunkare*, en l'honneur duquel la victime a été immolée. Le devot Lapon arrivé à la montagne, s'approche de cette pierre sacrée; se découvre avec respect, & s'incline profondément devant elle. Après cette première dévotion, il frotte la pierre avec du sang & de la graisse de l'animal; met le bois derrière l'Idole; attache

(a) Histoire de la Laponie, ubi sup.

(b) *Scheffer*, Hist. &c. ubi sup.

au bois, du côté droit de la tête, cette partie de son corps qui lui sert à multiplier son espèce, & à celui du côté gauche, un fil rouge passé au travers d'un morceau d'étain, avec une petite pièce d'argent.

„ Ils font quelquefois des festins à l'honneur de ce même Storjunkare. Alors ils tuent la victime auprès de l'Idole, font cuire sa chair, & s'en régalent avec leurs amis. Mais ils ne mangent que la chair de la tête & du cou de la victime, & laissent sur la place la peau étendue, laquelle y demeure souvent plusieurs années. „ Quelquefois aussi, lorsque la montagne où il faudroit s'assembler pour cette cérémonie est escarpée & difficile, les Lapons font leur sacrifice au bas, & prennent ensuite une pierre trempée dans le sang du Renne immolé, & la jettent vers le sommet de cette montagne. Ils croient s'être acquités par ce moyen de tous leurs devoirs envers le Storjunkare du lieu.

Ils renouvellent les Images de ce Dieu de la même façon que celles de *Thor*; mais la manière grossière dont se fait l'Idole de ce Dieu, ne permet pas de faire ce renouvellement par des représentations. On arrange de nouvelles branches de Pin ou de Bouleau sur la pierre consacrée. Cette cérémonie se fait deux fois l'année; en Été, lorsqu'ils y mettent des branches de Bouleau; & en Hiver, quand ils changent ces branches & qu'ils en mettent de Pin. Si lorsqu'ils mettent ces branches, ils trouvent la pierre légère & facile à lever, ils espèrent que le Dieu les favorisera; mais quand ils sentent cette pierre pesante, ils craignent que le Dieu ne soit en colère & ne leur fasse du mal. Alors ils songent aux moyens de prévenir cette colère. A l'instant même, ils lui promettent quelques nouvelles victimes.

Ces Lapons n'offrent au Soleil que des Rennes jeunes & femelles, avec les mêmes cérémonies que nous venons de décrire, excepté que l'on passe un fil blanc par l'oreille droite du Renne, pour marquer que c'est une victime consacrée au Soleil; & qu'au lieu que dans les autres sacrifices on prend des branches de bouleau, à celui-ci on en prend de saules. De ces branches de saules, on fait deux cercles de la grandeur de ceux des demi-toines de bière. A ce cercle ils attachent de petits morceaux de chair, pris de toutes les parties du corps de la bête. Ils les posent sur une espèce de table derrière leurs cabanes. Sur cette même table, ils arrangeant en forme de cercle les os principaux de la victime.

A l'égard des (*a*) Manes, on ne les représente pas par des Images: on leur offre seulement certains Sacrifices; & pour savoir ceux qui leur sont les plus agréables, on les consulte par le moyen du tambour. L'anneau indique la victime qui leur plaît: pour lors on attache aux cornes de la bête un fil de laine noire, qui passe par l'oreille droite. Après cette consécration de la bête, on la sacrifie, & on mange sa chair, dont on ne réserve qu'une petite partie du cœur & du poumon. Ces parties se subdivisent chacune en trois; & l'on passe à travers ces parcelles de chair de petites brochettes de bois, qu'on trempe dans le sang de la bête, & qu'on enterre après cela avec les os & les autres restes de la victime.

Les Lapons appellent *Juhles* certains Esprits ou Démonstrations aériens, auxquels ils ne consacrent ni images ni statues, quoiqu'ils leur rendent un Culte Religieux. On les honore sur des arbres derrière les Cabanes, & à la portée d'un trait de flèche. Ce Culte consiste à leur faire un sacrifice (*b*) la veille & le jour de Noël, qu'ils nomment la *Fête des Juhles*. Ils commencent par jeûner la veille: au moins ils se privent de viande, & séparent quelques morceaux des autres alimens qu'ils prennent. Ils font la même chose le jour de la Fête. Ils jettent ces morceaux dans un coffre de bouleau, qu'ils pendent à un arbre derrière leurs Cabanes pour les *Juhles* errans dans les montagnes & les forêts. Que cette pratique soit un mélange d'idées Chrétiennes & Païennes, comme Schæffer paroît le croire, ou que ce soit un Culte tout-à-fait Païen, comme celui des Grecs & des Romains pour les Génies, c'est de quoi la plupart des Lecteurs s'embarassent fort peu. Seulement nous dirons en passant, que dans la Mythologie du Nord, *Odin*, qui est le (*c*) Mars, le Mercure, & peut-être aussi le Pluton des Septentrionaux, se trouve qualifié du nom de (*d*) *Père des Juhles*.

Les Lapons observent le choix des jours; font attention à la première chose qu'ils rencontrent en sortant le matin de chez eux; & ne perissent pas aux fem-

(*a*) Les Lapons les appellent *Sates*, selon Schæffer, Hist. &c. ubi sup.

(*b*) Non, sur l'origine des *Juhles* Kestler in *Antiq. Septentr. & Clavicis*.

(*c*) Kestler, ubi sup. en divers endroits de cet ouvrage.

(*d*) *Juhl Vater*.

mes de sortir par la porte, par laquelle leurs maris ont passé pour aller à la chasse. Nous avons déjà parcouru tant de superstitions de cet ordre, qu'il seroit ennuyeux de donner un détail de celles-ci, qui n'ont rien de plus remarquable.

Quoiqu'on nous raconte des choses merveilleuses de la Magie des Lapons, comme de pouvoir arrêter les Vaisseaux dans leur course, d'ôter la liberté d'agir, de faire pleuvoir, &c. nous en laissons la croyance au peuple crédule. Notre siècle ne l'est pas. Il faut attendre le retour de quelque siècle ténébreux, pour pouvoir persuader ces prodiges. Les Lapons, dit leur Historien, (a) ont des maîtres & des écoles de Magie. Les parens mêmes sont les maîtres de leurs enfans en cet art. Les Esprits passent des peres aux enfans comme un héritage, & se font la guerre les uns aux autres. En ce pays-là les Démon érigent Autel contre Autel. Il y a guerre civile dans le Roiaume de Satan ; cependant il subsiste. Les crédules Ecrivains, cités par l'Historien de la Laponie, avoient-ils oublié ce que dit J. C. *qu'un Roiaume divisé ne sauroit subsister*. Quoiqu'il en soit, on assure que des familles entières ont des Démon certains, & différens des Démon des autres familles, contraires & opposés les uns aux autres. Qu'ontre cela chaque Lapon en son particulier a ses Démon familiers & domestiques, quelquefois deux, trois & plus, pour se défendre contre les entreprises du Démon de son ennemi, &c. La communication des Démon se fait par degrés à ceux qui sont propres au mystère de forceillerie ; & cette communication est une certaine maladie, durant laquelle le Démon représente des images & procure des visions par lesquelles on apprend, autant que l'âge peut le permettre, ce qui appartient à cet art. Ceux qui tombent pour la seconde fois dans cette maladie, ont bien plus de visions qu'en la précédente ; & s'il leur arrive d'avoir pour la troisième fois cette maladie, toutes les visions leur sont en cette occasion montrées à découvert, & ils sont si sçavans, qu'ils peuvent, sans se servir du Tambour, voir distinctement les choses les plus éloignées. Nous concluons de ce récit, que la Magie des Lapons n'est autre chose qu'une forte mélancholie, dont les impressions se font sentir si vivement au cerveau, (b) que l'imagination du malade en reste gâtée, & se dérange absolument.

Passons au *Tambour Magique*. Les Lapons le font d'un tronc de pin ou de bouleau creux, qui croit dans un certain endroit, & se tourne, en suivant directement le circuit du Soleil ; c'est-à-dire, dont la foughe & toutes ses plus petites branches sont tellement courbées, que toutes ces courbures, prenant dès le bas, montent & s'élevent jusqu'au plus haut, en telle sorte que de la droite elles se penchent vers la gauche. Ce bois est d'une seule pièce ; sçavoir, d'une partie du tronc de l'arbre fenduë, & tellement creusée au milieu, que ce qui est plat en fait la partie supérieure, sur laquelle on étend la peau, & ce qui est convexe, en fait la plus basse partie, & la poignée dont on le tient, parce qu'ils ont coutume de façonner ainsi cette partie, qu'après y avoir fait deux trous fort longs, ce qui se trouve de bois entre ces deux ouvertures peut servir de poignée. Ce qui reste sur les côtés, & qui tient en forme de cercle la peau bandée, n'est pas parfaitement rond, mais d'une figure qui ressemble à l'ovale. Sur la peau, qui est tendue sur le tambour, les Lapons dessinent avec du rouge des figures qu'on peut bien appeller des *Hieroglyphes*, puisque tous ceux qui ont fait des découvertes dans les Antiquités Religieuses des Pays du Nord, (c) nous apprennent que ces Peuples ont caché leurs mystères sous le voile des emblèmes & des hieroglyphes : mais il ne faut aucune érudition pour prouver cet usage chez les Lapons ; il n'est besoin que de jeter les yeux sur les Tambours dont (d) Scheffer nous a donné la figure, ou sur ceux qu'on voit ici. Nous donnerions l'explication des hieroglyphes de ces Tambours, si nous la croions du gout des Lecteurs. Il vaut mieux renvoyer les plus curieux aux Figures de Scheffer.

H

(a) Scheffer, Hist. &c. Ch. XI.

(b) Voi. sur ce sujet le P. Malbranche, Recherche de la Verité, Liv. 2. 3. partie, Ch. VI. & après lui M. Le clerc dans ses Oeuvres philosophiques au Traité de la *Pneumatologie*, où il a étendu seulement le raisonnement du Pere Malbranche.

(c) Voi. Bartholini Monumenta Danica, Keiser in Antiquit. Septent. & Celticis, Arnkel's dans sa Religion des Cimbres en Alleman.

(d) Chap. XI. de son Hist. de la Laponie, & dans les additions.

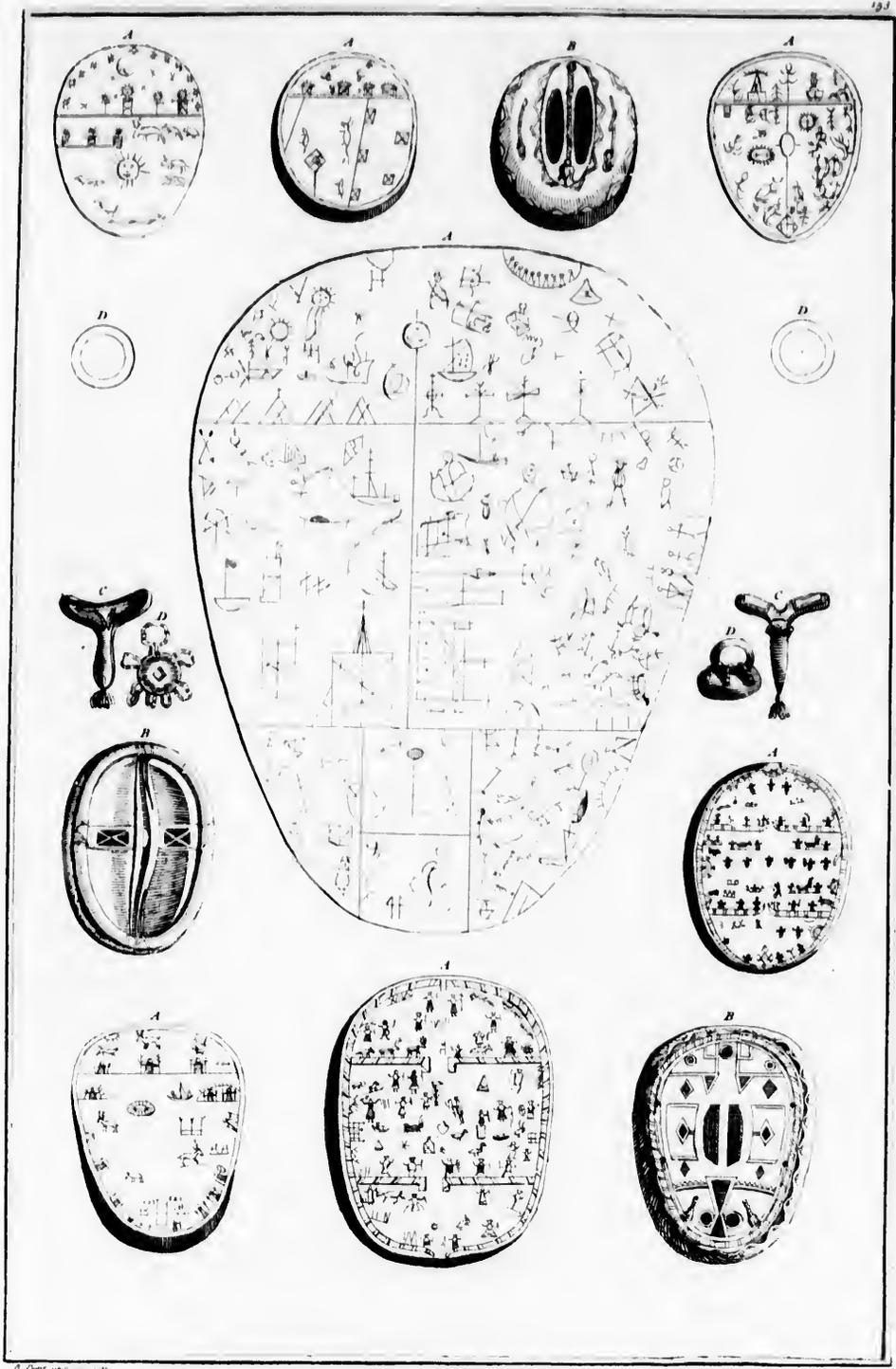
aller à la
tre, qu'il se-
plus remar-

apons, com-
ré d'agir, de
Notre siècle
pour pouvoir
s maîtres &
nfans en cet
& se font la
contre Au-
subside. Les
publié ce que
, on assure
Démons des
cela chaque
quelquefois
mon de son
eux qui sont
une certaine
e des visions
ui appartient
die, ont bien
la troisième
ontrées à dé-
mbour, voir
re récit, que
les impres-
malade en

pin ou de
suivant direc-
plus petites
nant dès le
de la droi-
ce ; savoir,
au milieu,
la peau, &
on le tient,
oir fait deux
s peut servir
rele la peau
à l'ovale ».
u rouge des
ont fait des
apprennent
des hiéro-
les Lapons ;
ffer nous a
ou des hié-
vaut mieux

II

la Danica, Kei-
lucis, Arnkels
leman.
la Laponie, &



TAMBOURS MAGIQUES des LAPONS.

A. Le dessus de diverses sortes de TAMBOURS MAGIQUES. | C. MARTEAU avec lequel on frappe sur le TAMBOUR
B. Le dessous de quelques TAMBOURS MAGIQUES. | D. ANNEAUX MAGIQUES.

Il est aisé de remarquer, que tous ces Tambours n'ont pas exactement la même figure, » peut-être, dit l'Auteur cité, à cause qu'il y a de ces Tambours qui servent plus à la Magie, & qui sont propres à faire plus de mal que les autres. Deux choses, continue-t-il, sont nécessaires pour se servir de ces Tambours; la marque & le marteau. La marque montre les choses désirées sur ces figures peintes du Tambour; le marteau sert à frapper dessus. Ce qu'on appelle marque est un grand anneau d'airain, auquel ils ont coutume d'en attacher d'autres plus petits, qui sont tous ensemble une forme de paquet. Tous ces anneaux n'ont pas toujours la même figure. Un de ceux que l'on a représentés ici, est fait d'un cuivre fort épais, & de la grandeur d'une richedale, avec un trou carré dans le milieu, & de petites chaînes d'airain qui pendent au lieu d'anneaux & se rejoignent en rond. L'autre est un anneau de laiton, auquel une petite lame de cuivre ronde est suspendue par des chaînes fort menues. Le marteau, avec lequel on frappe sur le tambour, est fait du bois d'un Renne, selon la figure qu'on voit ici. Ce n'est pas pour faire beaucoup de bruit que les Lapons se servent de cet instrument; c'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, pour faire remuer l'anneau, afin que, selon qu'il se posera dans le mouvement qu'on lui donne, il puisse indiquer la chose qu'on veut connaître.

Les Lapons croient leur Tambour si saint, qu'ils ne permettent à aucune fille nubile de le toucher. » Quand il faut le transférer d'un lieu à un autre, ils le portent le dernier après toutes les autres choses, & après que toutes les personnes du logis sont parties. Ce transport se fait par les soins & sous la conduite du mari, jamais de la femme. Ils prennent un chemin tout extraordinaire, fort différent & éloigné des chemins communs. Ils craignent que si trois jours après que le Tambour a été transporté, quelqu'un, & particulièrement une femme, ou une fille à marier, viennent à passer fortuitement par le même chemin, elles ne meurent sur le champ, ou qu'il ne leur arrive quelque grand malheur. » Un anneau de laiton, que l'on offre pour l'usage du Tambour, expie la faute commise en cette occasion.

Dans la divination par le Tambour, le Lapon qui veut découvrir quelque chose doit être à genoux, & toute l'assemblée de même. On raconte des choses surprenantes de cette divination: mais comment s'y prendre pour les vérifier exactement? Suspendons notre jugement: c'est le plus sûr.

Le Tambour destiné aux divinations est fait d'une manière un peu différente des autres. Ce qu'on peut appeller la poignée est disposé en forme de Croix, & le partage en quatre parties presque égales. A ce Tambour les Lapons attachent les ongles & les os des bêtes qu'ils prennent à la chasse. A l'égard de la divination, voici une de leurs pratiques.

Pour apprendre, par exemple, ce qui se passe dans les Pays étrangers, (a) un d'entr'eux bat le Tambour de la manière suivante. Il met dessus, à l'endroit où l'image du Soleil est dessinée, quantité d'anneaux de laiton attachés ensemble avec une chaîne de même métal: il frappe de telle sorte sur le Tambour avec son marteau, que ces anneaux se remuent. Il chante en même tems d'une voix fort distincte une chanson, que les Lapons appellent *Jonke*; & tous ceux de leur Nation s'y trouvent présens, tant les femmes que les hommes, y ajoutent chacun leurs chansons, auxquelles ils donnent le nom de *Davra*. Les paroles qu'ils profèrent sont si distinctes, qu'elles expriment le nom du lieu, dont ils désirent savoir quelque chose. Après avoir quelque tems frappé sur le Tambour, il le met en quelque façon sur sa tête, & il tombe aussitôt par terre, comme s'il étoit endormi, ou tombé en quelque défaillance. On ne lui trouve ni sentiment, ni pouls, ni aucune marque de vie. Cela a donné occasion de croire, que l'âme de ce Devin sortoit effectivement de son corps, & que conduite par les Démons, elle alloit aux Pays, d'où l'on vouloit avoir des nouvelles. Pendant que le Lapon qui doit deviner est en cet état, on dit qu'il souffre de telle sorte, que la sueur lui sort du visage & de toutes les autres parties du corps. Cependant toute l'assemblée continue de chanter jusqu'à ce qu'il revienne de son sommeil. On ajoute que, si l'on discontinuoit le chant, le Devin mourroit, de même que si l'on étoit de le réveiller en le touchant tant soit peu. C'est aussi peut-être pour cette même raison, que l'on a grand soin de chasser d'autour de lui les mouches & autres insectes. A son reveil le Lapon raconte

(a) Schaffer dans l'Hist. de la Laponie, ubi sup.

« ce qu'il a appris, & répond à ceux qui interrogent sur les choses qui les concernent. » Il n'y a point de durée fixe à ce sommeil extatique. On dit seulement que le plus long dure autour de vingt-quatre heures, & que le Devin montre à son réveil quelque marque des choses, ou du país dont on lui demande des nouvelles, pour confirmer la vérité de son art. Cela qui suffit pour montrer au Lecteur l'usage que les Lapons font de leur Tambour. Ajoutons-y seulement, qu'il leur sert aussi pour chercher & la cause & la qualité de leurs maladies, c'est-à-dire, si elles proviennent du fort ou d'une cause naturelle ; comme aussi les moyens d'apaiser leurs Dieux en cette occasion. Il ne faut pas oublier non plus, que si les amaux du Tambour se remuent de la gauche à la droite, c'est un bon augure ; parce qu'ils nuisent le cours du Soleil, dispensateur de tous les biens de la Nature, & la source de ce qu'elle a de plus agréable. Au contraire, si les amaux se remuent de la droite à la gauche, c'est un présage de malheurs, de maladies & d'adversité, parce que ce mouvement est contre le cours du Soleil.

La vente des Vents a quelque chose de singulier. Les Peuples de Norwegue, ceux de la Laponie Septentrionale & des côtes du Golfe Borhni que les vendent aux Voyageurs & aux Marmiers. Le secret de cette Magie consiste en un cordon à trois nœuds, qu'ils donnent aux passagers pour le prix dont on est convenu. Au dénouement du premier nœud, un vent favorable s'éleve ; au second, le vent se renforce ; mais au troisième, ce sont des tempêtes & des orages, & on n'est plus le maître du vaisseau qui va périr contre les écueils. C'est un secret, dit un Auteur cité par *Scheffer*, qui dépend de la nativité du Magicien. Il a un plein pouvoir sur le vent qui fouilloit au moment de sa naissance : ainsi l'un gouverne un vent, & l'autre un autre. Comme ils ont le pouvoir de faire siller les vaisseaux, ils ont aussi celui de les arrêter ; mais ce mal n'est pas sans remède ; & ce remède, c'est le sexe qui le fournit sans frais & sans beaucoup de peine. (a) Certaines humeurs se produisent régulièrement en certains tems. Il faut en froter le vaisseau. Le Diable craint si fort cette odeur, qu'aussitôt il lâche prise, & laisse au Vaisseau la liberté de faire son cours. La vertu de cette humeur contre la malice de la Magie n'a pas été inconnue aux Anciens, ainsi que nous l'apprenons de *Pline*.

On attribue encore aux Lapons l'usage de certains Dards Magiques, qu'ils lancent contre leurs ennemis pour leur nuire. Par ce Sortilège ils leur envoient des maladies violentes ; ou s'ils ne leur nuisent pas dans leur personne, il leur nuisent dans leurs biens & dans leurs troupeaux. (b) La plupart des Auteurs ne disent rien de ces Dards Magiques ; mais ils parlent des Esprits familiers que les Septentrionaux envoient, pour faire du mal aux uns & aux autres ; & donnent le nom de *Gau* à ces prétendus Demons.

La *Tyre* des Lapons est un autre instrument de Sorcellerie. « Cette Tyre, dit l'Historien de la Laponie, n'est autre chose qu'une boule ronde de la grosseur d'une noix, ou d'une petite pomme, faite du plus tendre duvet de quelque animal, polie par tout, & si légère, qu'elle semble creuse. Elle est d'une couleur mêlée de jaune, de verd & de gris, qui tire un peu plus sur le jaune. On assure que les Lapons vendent cette Tyre ; qu'elle est comme animée ; & qu'elle a du mouvement, en telle sorte, que celui qui l'a achetée la peut envoyer sur qui il lui plaît. Cette Tyre va comme un tourbillon ; & s'il se rencontre en son chemin quelque chose d'animé, cette chose reçoit le mal qui étoit préparé pour un autre. »

Faisons cet article par des Superstitions concernant la Chasse. Les Lapons y observent les jours heureux & les malheureux. Pour cet effet ils consultent leur Tambour ; & allant à la Chasse, ils ne sortent pas par la porte ordinaire du logis, afin d'éviter la rencontre des femmes qui entrent & sortent par cette porte. C'est un mauvais signe pour un Chasseur, que de rencontrer une femme en son chemin. La Chasse de l'Ours se fait avec des Cérémonies qui semblent marquer un certain respect particulier pour cet animal. Après qu'on l'a commencée par la consultation du Tambour, selon la pratique observée dans les autres Chasses, celui qui a découvert la retraite de l'Ours, marche à la tête d'une troupe de Chasseurs, sans autres armes qu'un bâton, au pommeau duquel ils ont attaché un anneau de laiton ; après lui marche en second celui qui a eu charge de confiter le Tambour ; tous ceux qui suivent ont aussi leurs fonctions réglées. Après que l'Ours a été tué, on

(a) Citation dans *Kestler in Antiq. Sept.* &c. | (b) Voyez *Scheffer*, ubi sup.

ni les concer-
De dit seule-
Devin mon-
demande des
r montrer au
y seulement,
urs malades,
comme aussi
s oublier non
droite, c'est
cteur de tous
ible. Au con-
préface de
est contre le

de Norwegie,
ne les vendent
de en un cor-
on est con-
er au second,
es orages, &
est un secret,
rien. Il a un
; ainsi l'un
de faire filer
as sans remè-
oup de peine.
Il faut en fro-
ache prise, &
humeur con-
que nous l'ap-

qu'ils lancent
ent des mala-
nuisent dans
disent rien de
de l'entrionaux
de *Gau* à ces

ate Tyre, dit
grosleur d'une
quelque animal,
ouleur mêlée
On assure que
le a du mou-
ur qui il lui
a son chemin
ur un autre, „
Lapons y ob-
nt leur Tam-
du logis, afin
te. C'est un
son chemin.
er un certain
la consulta-
, celui qui a
maîtres, sans
du de l'aton ;
mbour ; tous
été tué, on

chante une espèce de chant de triomphe, & par ce chant on félicite l'Ours de son arrivée, & on le remercie de ce qu'il n'a fait aucun mal aux Chasseurs. Ensuite on le fouette avec des verges, & on le porte dans une cabane dressée exprès pour l'écorcher, le mettre en pièces & le cuire. Toute la troupe des Chasseurs suit le traîneau qui le porte, & chante pendant la Marche une Chançon, par laquelle on prie l'animal de ne point faire de mal à ceux qui lui ont causé la mort. Pendant le cours de l'année, il est défendu de se servir en aucune façon du Renne qui a été attelé au traîneau dans lequel étoit l'Ours. C'est aussi dans cette cabane que les femmes attendent le retour de leurs maris. Ceux-ci étant arrivés, commandent en chantant à leurs femmes de broier de l'écorce d'aune entre leurs dents, & de la leur cracher au visage. C'est l'usage, dit l'Historien de la Laponie, „ qu'après avoir porté „ l'Ours dans la cabane où on doit le faire cuire, chacun d'eux est obligé de se „ transporter dans une autre cabane, où sa femme, qui est à l'entrée, lui crache au „ visage cette écorce machée & broyée avec les dents, „ afin que cela le fasse pa- „ roître comme s'il avoit le visage couvert du sang de l'Ours. Cette dernière cabane est celle, où les femmes régaler les hommes de la chair de l'Ours qui a été tué à la chasse. Il y a bien d'autres choses dans le détail de cette chasse. Nous ne remarquerons que les particularités suivantes. C'est que ceux qui ont été à la chasse de l'Ours, ou l'ont vu tuer, doivent s. Tenir durant trois jours de tout commerce avec leurs femmes, & le Chef des Chasseurs cinq ; que la peau de l'animal est exposée au haut d'une perche ; que les femmes tirent au blanc contre cette peau avec des flèches, & que celle qui la touche la première est aussi la plus estimée. On regarde ce coup d'adresse comme un présage assuré, que le mari de cette femme sera le premier de la Compagnie, qui tuera un Ours à la Chasse. „ On donne à cette „ même femme, selon *Scheffer*, la charge de prendre des morceaux d'étoffe, & de „ coudre avec un fil d'étain sur chacun d'eux autant de croix que l'on a tué d'Ours ; „ & de pendre ces pièces d'étoffe au cou de tous ceux qui ont allité à la chasse, „ qui sont obligés de les porter ainsi trois jours, jusqu'au Soleil couché du troisième „ jour. On pend une semblable croix au cou du Renne, dont on s'est servi pour „ traîner l'Ours depuis le bois jusqu'à la cabane. „ Il se peut, que la communication des Lapons avec les Chrétiens, les ait accoutumés à regarder les croix comme des préservatifs contre les Démons ou Génies des Forêts, qui peut-être ne voient qu'avec indignation qu'on leur détruise leurs sujets.

Enfin les femmes purifient leurs maris par une espèce de lustration. Au bout de trois jours de séparation, les hommes retournent à la cabane de leurs femmes. „ Alors „ ils prennent d'une main la chaîne à laquelle les chaudières sont pendues sur le feu ; „ ils laient trois fois autour de ce feu, & sortent, en courant l'un après l'autre, par „ la porte ordinaire de la cabane, par où les hommes & les femmes passent indiffé- „ reniment. „ En même tems les femmes chantent ces paroles : *Vous recevez des Cendres sur les jambes*. C'est apparemment la formule de la lustration ; car aussitôt que d'entr'elles jette des cendres derrière ces hommes, à qui il est permis après cela de retourner auprès de leurs femmes. On ne peut dire autre chose de toutes ces superstitions, sinon que les Lapons les aiant reçues par tradition, les pratiquent sur le même fondement, sans en pouvoir dire ni l'origine ni la raison : mais qu'importe au Lecteur d'où elles viennent.

Leurs Cérémonies Nuptiales & Funébres, &c.

COMME les richesses du País consistent en Rennes, la fille qui en a le plus grand nombre, est toujours la plus recherchée. Les Rennes appartiennent absolument aux enfans, parce que l'usage est de leur en donner à leur naissance. Celui qui en a le plus est le plus riche. Comme l'intérêt est de tout País, en Laponie on fait la cour à la fille qui possède beaucoup de Rennes, & cela dans les mêmes vues, qui sont qu'ailleurs on recherche trente ou quarante mille livres avec une fille. Un Lapon, en s'attachant à une maîtresse, regarde à la bonté de ses Rennes ; s'ils sont mâles ou femelles, s'ils sont vigoureux, &c. En Hollande, (ce País nous vient à l'esprit, parce qu'une femme bien dotée y est d'une grande utilité,) on regarde si la dot que la femme apporte est solide & assurée, si les contrats sont valables, les obligations en bonne forme, &c. Tout revient à un ; il n'y a de différence

qu'en ce que chez les uns on parle de (a) *tonnes d'or*, & chez les autres d'un nombre de Rennes; mais tout va au même but, qui est d'étendre ses besoins, & de voir du bien devant soi. L'Historien des Lapons dit, qu'ils n'ont d'autre égard qu'aux Rennes, sans faire réflexion sur la vertu de la fille, ni sur sa beauté, &c. Ce caractère nous convient encore.

Un Lapon qui a jeté les yeux sur une fille, se fert d'un entremetteur pour la demander; & l'entremetteur prend avec lui quelques bouteilles d'eau de vie. Chez les Lapons rien n'est plus éloquent que cela. Arrivés à la cabane de la demoiselle, le pere du garçon & l'amour qui sert d'entremetteur sont civilement invités d'entrer; pour le galant, il reste dehors, & n'entre que quand on l'invite. Trop d'empressement ruineroit ses affaires. Chez nous il faut faire l'amoureux, & témoigner de la tendresse auprès de la belle, quand même on n'en auroit dans le fond du cœur que (b) *pour les beaux yeux de sa cassette*. Ceux donc qui viennent demander la jeune Lapone, commencent par faire leur compliment à ses parens, & lui donnent toute la force, toute l'énergie nécessaire avec le secours de l'eau de vie qu'on leur présente, & qui s'appelle en cette occasion le *vin de la bien venue*. Ce sont en ce premier abord, de la part des demandeurs, des témoignages d'affection, des éloges, des marques d'estime, des signes de respect. N'en fait-on pas autant chez nous? Pendant ces préliminaires on ne traite point encore avec la fille, & le jeune homme ne lui parle pas. Au contraire on l'envoie bien loin paître les Rennes; mais le jeune homme est enfin invité d'entrer dans la cabane; & en y entrant, il salue les parens de sa Maîtresse, qui lui donnent à manger. S'il parle à la belle, c'est une grande faveur. L'entrevue commence par un baiser, & une forte application de leurs nez l'un contre l'autre, sans quoi la salutation passeroit pour froide. Ces marques d'amour sont soutenues des présens qu'apporte l'amant. Les présens sont de langues de Rennes, & autres semblables viandes. Par honte ou par modestie, la belle qui est environnée de ses parens & amis, fait semblant de les refuser; mais en même tems elle fait signe à son galant de sortir, & pour lors étant tête à tête, elle accepte tout. Pour lors aussi l'amoureux Lapon se croit autorisé à des libertés. Il prie la belle de le laisser dormir, parlons plus correctement, de le laisser coucher auprès d'elle; mais si la belle n'est pas d'humeur d'avoir cette complaisance, elle jette les présens à terre, & cela marque son refus. Tout ceci ressemble un peu aux galanteries du Canada.

Les préliminaires du mariage sont longs, parce que les parens sont lents à donner leur dernière approbation; & cette lenteur est l'effet de leur avarice. Pendant les recherches le galant leur fait des présens, pour les mettre dans ses intérêts. Ils ont assez d'adresse pour s'en prévaloir. Ici se vérifieroit la chanson, qui dit,

*Qu'il faut boire pour se connoître,
Et se connoître pour aimer.*

Dans le cours de ses longues amours le galant fait boire de l'eau de vie à toute la parenté, & prodigue à sa Maîtresse, qu'il visite avec assiduité, toutes les douceurs que le cœur lui chère. Il les lui débite même en prose & en vers. Si l'on ne trouve pas dans leur langage amoureux des sentimens exprimés avec noblesse, & des pensées aussi délicates que vers le Midi de l'Europe, c'est la faute du climat. Heureusement pour ces belles, il se trouve chez les Lapons la même proportion d'idées & de sentimens, qu'on trouve par tout où il y a des hommes; c'est-à-dire, que si les Lapons expriment moins noblement que nous leurs idées, les Lapones qui ne connoissent rien de mieux, n'exigent que ce qui est à la portée de leur imagination. Peut-être cette imagination brute & grossière fait elle moins de mal chez les Lapons, que chez nous l'imagination cultivée de nos Dames. Pour faire une juste comparaison, il faudroit entendre un Lapon & une Française disputer entre eux sur le mariage.

Lorsque les parties sont d'accord entre elles & avec leurs parens, on convient du jour de la noce. Le futur époux apporte les présens nuptiaux, & il y en a pour toute la parenté. L'époux & l'épouse marchent à l'Eglise pour y recevoir la bénédiction nuptiale; c'est-à-dire, s'ils sont Chrétiens, ou s'ils se donnent pour tels. Autrement

(a) Par *Tonne d'or*, les Hollandois entendent cent mille francs.

(b) Expression de l'*Avarice* dans Moliere.

ES

d'un nombre
, & de voir
égard qu'aux
&c. Ce ca-

tent pour la
e vie. Chez
a demoiselle,
rés d'entrer,
p d'empresse-
noigner de la
lu cœur que
la jeune La-
tamment toute
on leur pré-
nt en ce pré-
des éloges,
chez nous t
e jeune hom-
ennes; mais
ntrant, il fa-
à la belle,
ne forte ap-
fferoit pour
l'amant. Les
ur honte ou
semblant de
& pour lors
on se croit
plus correc-
humeur d'a-
ne son refus.

tr leurs à don-
mariee. Pen-
dans ses ins-
la chanson,

vie à toute
tes les don-
ers. Si l'on
ee noblesse,
e du climat.
proportion
nes; c'est-à-
ées, les La-
ortée de leur
oins de mal
r faire une
disputer en-

convient du
y en a pour
voir la béné-
r tels. Au-
trefois

Molière.



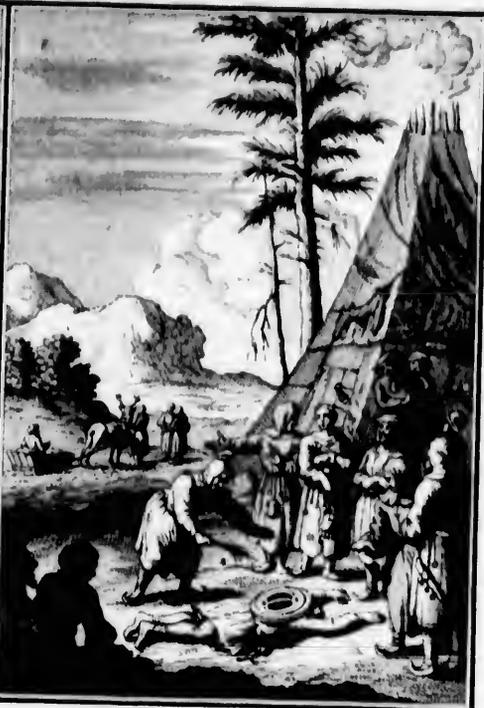
MARIAGE des LAPONS.



RAPPEME des LAPONS.



FUNERAILLES des LAPONS.



LAPON en estuse le TAMBOUR MAGIQUE sur le ska assant de FRÉDÉRIC L'aveur

trois le mariage se faisoit par les parens, & chez eux. On prenoit un morceau de fer & une pierre à feu; avec ce fer & cette pierre on faisoit du feu; & cela représentoit symboliquement le mystère du mariage. Le feu étoit l'emblème de la vie que l'union des deux personnes donne à un tiers. Aujourd'hui point de ces emblèmes. On se rend à l'Eglise en ordre; les hommes les premiers, les femmes ensuite. Ils ont un conducteur qui marche devant; l'époux le suit, & il est suivi de ses amis. Cette troupe précède des filles qui marchent devant l'épouse; & cette épouse est entre un ami & une amie. L'épouse marche modestement, la tête baissée. Elle est triste, ou le paroît; souvent aussi les autres paroissent telles, quoique peut-être bien plus aguerries. On veut paroître en Laponie, comme ailleurs, passer à regret entre les bras d'un époux; & c'est pourtant à quoi l'on aspire. On arrive enfin à l'Eglise, on se donne la bénédiction nuptiale. Le Prêtre lit la Liturgie aux futurs conjoints. Lorsqu'il faut dire *oui*, la mariée affecte de garder le silence. Les parens l'exhortent, la pressent de dire ce mot décisif. Elle le dit enfin, & le dit fort bas. Ensuite on s'en retourne pour faire la noce, ou tout se passe comme dans les autres Païs, jusqu'à la conclusion du festin, qui se termine, non par des danses & la musique, mais par de longs traits réitérés d'eau de vie. Ici s'achève la Cérémonie nuptiale. Ce qui la suit regarde l'époux & l'épouse. Ils font les Héros de la pièce; & cette pièce a par tout le même dénouement.

Après le mariage, l'époux est obligé de servir son beau-pere une année entière. Au bout de l'an il peut emmener sa femme avec sa dot. A l'égard de la Polygamie, on prétend que les Lapons ne l'ont jamais connue; mais il n'en est pas ainsi de la jalousie. Autrefois ils permettoient à leurs hôtes de passer la nuit avec leurs femmes. Cette hospitalité si singulière pouvoit être due à l'infirmité de ces femmes, & à la passion d'avoir des enfans, que Scheffer (*) attribue aux Lapons; aujourd'hui ils sont jaloux la plupart comme dans nos climats.

Ils jugent par la Lune, si l'enfant qui leur naîtra sera fils ou fille. Une étoile au-dessus marque le premier. Une étoile qui est près de la Lune, & semble aller devant elle, est une preuve de la santé de l'enfant. Cela suffit pour indiquer au Lecteur la foi qu'ils ajoutent aux Etoiles.

Il n'y a rien de particulier à remarquer du Baptême, si non que les Lapons conservent autant qu'ils le peuvent les noms Païens de leurs ancêtres, & changent souvent de nom à leurs enfans, sur tout dans une maladie ou après.

Les Lapons, dit encore leur Historien, n'ont point de Médecins, & ne croient point en avoir besoin. Nous ne saurions ni vivre ni mourir sans eux, parce que les soins, les travaux, les débâches, les soucis, tout nous les rend nécessaires. Il n'en est pas ainsi des Lapons; la simplicité de leur vie les empêche de connoître tous les maux que nous connoissons. Il est vrai, que, selon nos idées, si la vie d'un Lapon est plus saine & de plus longue durée que la notre, elle n'est ni si agréable, ni si utile. Nous disons, suivant notre manière de penser; car peut-être, & pourquoi même ajouter ce peut être, les Lapons sont aussi satisfaits que nous de leur manière de vivre, de leur habitation, &c. La Pêche & la Chasse les amusent sans doute autant que nous les spectacles & la bonne chère. Dans leurs maux, les Lapons pratiquent un remède fort ordinaire aux Indes Orientales, & dont nous parlerons plus bas. C'est de bruler ou sacrifier l'endroit du corps, vers lequel ils sentent quelque douleur. Ils ont aussi le secret de faire avec du fromage de Renne une espèce d'huile, avec laquelle ils frottent la partie du corps que le froid a attaquée. De ce fromage il se tire encore d'autres remèdes aussi simples que celui-là. Mais quand le tems est enfin venu que la Nature doit défaillir, & que les remèdes n'opèrent plus, les Lapons ont alors recours au Tambour, pour sçavoir si le malade doit réchaper, ou mourir, & connoître, en cas de mort, l'heure & le moment qu'il mourra. Ceux qui se disent Chrétiens ajoutent à cette superstition des exhortations prises du Christianisme; & ceux qui ne le font point, pensent moins au malade agonisant qu'au festin funèbre, dont l'essentiel est le tabac & l'eau de vie.

Ce Tambour consulté pour les malades nous oblige de tirer de Scheffer une cérémonie remarquable de quelques Lapons. « Lorsque un Lapon tombe malade dans le *Lap-mark d'Ulma*, on fait venir celui que l'on croit le plus expert en l'usage du Tambour, qui pour ces effets immole à son Idole le plus grand Renne de tout le troupeau malade, ou de son meilleur ami. Il bat le Tambour, tombe comme

(*) Ubi sup. Cha. XXVI.

„ mort, & son corps devient dur comme de la pierre. Il demeure en cet état environ une heure; ensuite l'assemblée (a) chantoit la chanson du Magicien, & cela le fait revenir. Il se leve prend son Tambour; l'approche de son oreille, & le bat fort doucement; après quoi il reste un peu de tems pensif. Revenu de sa rêverie, il raconte aux assistants tout ce que son ame a vu, tout ce qu'elle a découvert pendant qu'elle s'est absentée de son corps, &c.

N'oublions pas une superstition assez plaisante de ces *Lapons*. Quand ils se trouvent sujets à des douleurs de Rhumatisme en quelque partie du corps, au premier coup de tonnerre qu'ils entendent au Printems, ils se jettent à terre & se tournent de tous côtés. Ils croient que cette action est un remède efficace contre les douleurs.

Après la mort on abandonne la cabanne du défunt. L'opinion est que l'esprit du mort rode encore autour de son corps. Les Chrétiens mettent ce mort dans un drap de toile ou de laine, & les Païens l'habillent de ses plus beaux habits. Un ami du défunt lui rend le service de le mettre dans le cercueil. Les parens lient un anneau de laiton au bras droit de cet ami, & l'anneau y reste jusqu'à ce que la personne se soit acquittée de cet office. L'anneau est un préservatif contre le mal que les *Sites* ou Manes du défunt pourroient faire.

Autrefois les *Lapons* ensevelissoient leurs morts dans les bois; & cela se fait encore aujourd'hui par les *Lapons* Idolâtres. Quelquefois ils les portent dans des cavernes, dont ils bouchent l'entrée avec des pierres. Ces Idolâtres, ajoute Scheffer, „ enterrent avec le corps du défunt sa hache, un caillou & un morceau d'acier „ pour faire du feu. Ils donnent pour raison de cette superstitieuse coutume, „ que le mort se trouvant dans les ténèbres, il aura besoin de quelque lumière, „ qu'il pourra recouvrer en allumant du feu avec l'acier & le caillou; & qu'au cas „ qu'il trouve en son chemin des broissilles & des branches d'arbres, capables de „ l'arrêter dans ces forêts si épaisses, il les pourra couper avec sa hache, parce que „ la loi a été imposée aux morts d'arriver aux Cieux par le feu & par le fer. Ils „ raisonnent maintenant ainsi, depuis qu'ils ont entendu parler du dernier jour du „ jugement, & de la résurrection des morts. Les *Lapons* Idolâtres semblent croire que „ les morts n'arrivent point aux lieux de plaisir, qu'après avoir passé au travers des „ ténèbres par des chemins fort obscurs. C'est une opinion due à la nature du Climat „ qu'habitent ces peuples grossiers. Les nuits & les ténèbres y étant fort longues, ils s'imaginent que leurs morts en trouvent de pareilles après leur trépas. A l'égard des *Lapons* Chrétiens, ils observent les usages du Christianisme, quoiqu'en y mêlant des superstitions. Par exemple, ils ne veulent pas faire la fosse du mort. L'Historien dit, „ qu'ils laissent dans le cimetière le trameau sur lequel on a apporté le „ corps mort, & tous les vêtements qu'il avoit pendant sa maladie, son lit, ses „ couvertures & tout ce qui étoit sur lui. On fait le festin des funérailles trois „ jours après celui de l'enterrement. Les parens & les alliés du défunt y sont conviés. On y mange la chair du Renne qui a traîné le corps mort jusqu'au lieu de „ la sépulture. On en ramasse les os avec soin dans un panier, sur lequel ils mettent la figure d'un homme aussi bien qu'ils le peuvent former, grande ou petite, „ à proportion de la taille du défunt, & enterrent tout cela. Ils ont la coutume de „ boire à la ronde à l'honneur des morts; ce qu'ils appellent le vin du bienheureux. „ On le boit, pour se ressouvenir de celui qui a le bonheur d'être délivré des misères „ de ce monde. „ Enfin les *Lapons* font un anniversaire des morts, lequel consiste en un festin, & à tuer quelques Rennes, comme pour en faire aux morts une espèce de sacrifice.

Un autre usage à l'égard des morts, est de tremper le doigt dans de l'eau de vie, & de s'en froter le visage par manière d'expiation. Après cela ils s'enivrent, & dans leur ivresse récitent les louanges du défunt, avec un détail fort ample de toutes ses bonnes qualités. Ce n'est pas chez les seuls *Lapons*, que se trouve cette manière d'honorer ceux qui ne sont plus. Il est donné à tous les Peuples Septentrionaux, de boire & de parler beaucoup à l'honneur des morts. Il nous vient tous les ans de ces Païs-là des bales d'Oraisons funèbres, qui après avoir passé rapidement du cabinet de l'Auteur à l'impression, viennent se rendre avec la même rapidité chez les Epicuriens des autres Païs.

(a) Des qu'un Lapon a commencé de lier commerce avec le Démon, celui-ci lui apprend une chanson qu'il doit réciter; car c'est par le

moien de cette chanson, que le Magicien évoque le Démon quand il lui plaît. Scheffer, *Histoire de la Lapponie*.

Leurs Sermens ; quelques Opinions superstitieuses.

AUTREFOIS, & aujourd'hui encore, pour faire serment, dit l'Historien des Lapons, ils se mettoient nus jusqu'à la ceinture, & en cet état ils se donnoient à tous les Diables, eux, leurs femmes, leurs enfans, leurs Rennes. L'Historien ajoute, que si le serment n'est pas conforme à la vérité, il leur en vient beaucoup de mal.

A leur mélancolie, due sans doute au climat, à la solitude & aux alimens, il faut attribuer le commerce prétendu qu'ils disent avoir avec les Génies: mais cela est du ressort de la Sorcellerie des Lapons, & nous en avons déjà parlé.

Les Idolâtres croient l'éternité du Monde. Les uns & les autres s'imaginent que dans les éclipses, la Lune est dévorée par des Démon, & qu'il faut la secourir. A ce secours ils emploient des armes à feu, dont ils tirent contre le Ciel. Nous parlerons dans la suite de ce qu'ont pensé & pratiqué sur ce sujet les anciens Païens; & nous avons déjà rapporté ce qui se pratique actuellement par le même motif à la Chine, &c. Quand il tonne, les Lapons s'imaginent que Dieu foudroie les Démon, & que ceux-ci, pour éviter la foudre, se vont cacher sous les chiens: c'est pourquoi pendant le tonnerre ils chassent les chiens dehors. A ces superstitions ajoutons celle de jeter dans les Rivières, ou dans un marais les os des pieds des Rennes sauvages, qu'ils ont pris à la chasse, & de ne prendre jamais leur repas, qu'ils n'aient mis un morceau d'étoffe sous le plat dans lequel est leur viande. Ils disent que s'ils y manquoient, leurs Rennes seroient lents & paresseux. Il est difficile de trouver le moindre rapport entre des Rennes & cet usage: mais la superstition unit les idées les plus dissemblables; c'est un défaut que les Nations éclairées ne sçauroient reprocher aux plus grossières, sans s'exposer à la récrimination.

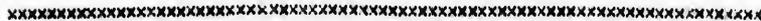
Ces Lapons attribuent aussi à leurs forcrières le pouvoir d'augmenter le froid: mais celles qui font revêtues de ce pouvoir doivent être nées en hiver. On dit donc, que ces femmes font avec de la neige une petite figure humaine, dont elles frottent la tête avec leur salive rougie du suc de l'écorce du bois d'aune, qu'elles mâchent pour faire cette opération. Elles crachent aussi au visage de cette figure, sur les mains & sur les pieds. Scheffer ajoute, » qu'elles en usent encore autrement, en » mâchant cette écorce d'aune, & la crachant ensuite dans les chemins par où elles » passent, ou bien sur les bords à droite & à gauche de ces chemins. » Ceux qui ont éprouvé l'Antiquité, nous ont parlé sçavamment de la force des crachats des anciens Sorciers. C'est aussi à ces Sçavans qu'il appartient de comparer ici les Lapons avec les Magiciens du vieux tems.

» Quand ils veulent modérer la rigueur du froid, ils prennent la peau d'un Ours, » & l'exposent à l'air pendant la nuit. Le Lapon, si-tôt qu'il est levé, prend des » verges & fouette cette peau. Ils s'imaginent que le tems s'adoucit par ces coups; » à quoi sans doute ils ajoutent quelques paroles magiques. Pour ce même effet ils » coupent aussi en petites pièces la peau d'un fan, & jettent ces pièces dans le feu, » en récitant une certaine prière. »

Dans les visites, les Lapons observent, selon le même Scheffer, que personne ne se promène dans la cabane devant celui qui en sort. On ne doit se promener qu'entre le feu & les Lapons qui sont assis. Une femme qui en passant *en passant* passe dessus les jambes d'un homme, pourroit causer quelque grand malheur. Mais pourquoi nous amusons-nous à des détails si badins? Il y auroit de quoi faire un gros livre de toutes les sottises de cette espèce, qui régnerent encore dans le monde. Gé-missons plutôt sur l'état déplorable de ces Peuples, dont la plupart sont encore plongés dans les ténèbres de l'Idolâtrie, & dont ceux qui ont embrassé le Christianisme, y ont retenu les superstitions les plus ridicules de leur ancien Paganisme. Ajoutons en finissant, que les Géographes distinguent trois sortes de Lapons; les Lapons Danois, sujets du Roi de Danemarck; les Lapons Suédois, & les Lapons Moscoviens. Ces Peuples habitent les bords de l'Océan Septentrional depuis la Norwege, jusqu'au País qu'occupent les Sibériens.



CÉRÉMONIES,
MŒURS ET COUTUMES
RELIGIEUSES
DES IDOLÂTRES
ORIENTAUX.



QUATRIÈME PARTIE,

*Qui traite de la Conformité des Coutumes des Indiens Orientaux
avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité.*



NOUS entrons ici dans un champ fort vaste. Notre dessein est de donner à nos Lecteurs dans la suite de ce Volume l'idée la plus complète & la plus exacte qu'il est possible des Cérémonies, Mœurs, & Coutumes Religieuses des différens Peuples, qui habitent ce vaste Pais, connu sous le nom d'Indes Orientales. Si le projet est grand, il n'est pas moins difficile de l'exécuter d'une manière qui puisse répondre à l'attente du Public. L'Antiquité respectable de ces Peuples, la réputation établie de ces fameux Brachmanes dont ils descendent, & qui furent autrefois leurs Sages, leurs Philosophes, leurs Prêtres, leurs Législateurs; tout cela ne fait espérer dans ces Idolâtres rien de grossier ni de barbare. On compte au contraire trouver chez eux un Système de Religion lié, suivi, raisonné, fondé sur les opinions les plus saines, les mieux digérées, le plus solidement établies. Il sera aisé au Lecteur de se détromper,

détromper, en jetant les yeux sur la suite de cet Ouvrage, & de se confirmer dans cette pensée, que toute la raison humaine aidée de la sagesse de la Philosophie, & destituée des lumières de la Foi, n'est que ténèbres, ignorance & superstition. Ce que nous dirons de ces Peuples sera tiré des Auteurs les mieux instruits & les plus exacts. Que si dans ce que nous en rapporterons il se trouve quelquefois des répétitions, nous prions les Lecteurs de faire attention qu'elles sont indispensables dans un Ouvrage, où l'on se propose de représenter fidèlement ce qu'ont dit différents Auteurs, qui souvent ont traité la même matière, & parlé des mêmes usages. Ces répétitions même ont cette utilité, que ce que l'un a dit sur un sujet, se trouve souvent éclairci par ce qu'un autre Ecrivain en rapporte.

Nous commençons par une Dissertation composée par un Anonyme, (a) & intitulée: *Conformité des Coutumes des Indiens Orientaux, avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité*. Elle renferme diverses choses très-curieuses; & nous la donnerons ici en entier: nous nous sommes contentés d'y ajouter quelques remarques. Le tout pris ensemble peut être regardé comme une Introduction à l'Histoire Civile & Religieuse des Indes Orientales. Voici de quelle manière l'Auteur s'exprime.

S'IL est dangereux d'écrire sur les Païs étrangers, à cause de la prévention, que quantité de personnes ont contre tout ce qui vient de loin, & tout ce qui paroît surprenant; il ne l'est pas moins, de garder le silence sur les endroits que l'on a vus, parce que plusieurs autres s'imaginent que c'est assez de s'éloigner de son païs, pour trouver à tout moment des merveilles; que chez les Etrangers tout est extraordinaire, & qu'il suffit à un Voyageur d'ouvrir les yeux pour s'instruire. Ainsi; quelque parti que l'on prenne, l'on court toujours risque d'être accusé de peu de sincérité, ou de négligence.

Pour contenter les uns, il ne faudroit rapporter rien que de fort commun, parce que tout ce qui est extraordinaire leur devient suspect; & pour satisfaire les autres, il faudroit toujours parler de prodiges, & de choses étonnantes, parce qu'il suffit qu'une chose soit dans les règles ordinaires, pour leur paroître insipide, & pour les rebuter.

Mon Ouvrage ne sera assurément du goût ni des uns, ni des autres: car j'ai resté trop long-tems dans les Indes, pour ne pas parler pertinemment sur certains articles qui pourront paroître surprenans; & d'un autre côté, j'y ai demeuré trop peu, pour parler hardiment de tout, pour me flater de connoître à fond la Politique & les Coutumes des Indiens, & pour croire avoir acquis en trois ou quatre ans des lumières, qu'à peine pourroit avoir un homme qui y en auroit demeuré vingt. Mais si la manière dont je parle des Indes ne plaît pas à ces deux sortes de caractères, peut-être ne déplaira-t-elle pas à ceux qui savent se former une idée juste des choses, quoiqu'elles soient éloignées, & qui jugent sans prévention; & s'ils s'aperçoivent que j'aie eu le malheur de ne pas toujours rencontrer juste dans le parallèle que j'ai fait des Coutumes des Indiens avec celles des Anciens, au moins oserai-je me flater qu'ils ne désapprouveront pas l'envie que j'ai eue de me faire un chemin à la connoissance de l'Antiquité, en étudiant les Maximes de ces Peuples.

Je me suis entièrement écarté de la route que prennent ordinairement presque tous ceux qui font des Relations; car écrire sur ce que d'autres ont dit, & convenir avec eux, n'est qu'être leur copiste, ce que l'on pourroit fort aisément faire; sans se donner la peine d'aller si loin; & dire autrement, n'est qu'augmenter la confusion qui est déjà assez grande entre la plupart de ceux qui ont travaillé sur cette matière, sans que l'on puisse se flater pour cela d'être mieux reçu, & de trouver plus de foi chez les Lecteurs, qui croient (comme ils le peuvent faire en toute sûreté) que dans la suite il en viendra de nouveaux qui diront encore autrement.

Je m'étois d'abord proposé de m'appliquer uniquement à l'étude de la Religion des Indiens, & les premières découvertes que j'y avois faites m'avoient confirmé dans ma résolution, ayant remarqué entre leurs principes, & dans le système de leur triple Divinité, savoir, Brama, Witsnou & Devendre, une certaine suite, qui ne se trouve point dans cette foule de Dieux, qu'ont adorés les Grecs & les Romains, & dont Hésiode nous a décrit la génération. Mais comme l'er-

(a) Elle a été imprimée in-12. en 1704.

reur est toujours erreur ; qu'il est impossible que le mensonge ait cet enchaînement de preuves & de raisons qui s'éclaircissent les unes les autres, & qu'au contraire, il n'a pour partage, que la contradiction & l'obscurité ; lorsque j'ai voulu descendre plus particulièrement dans le détail des Sectes différentes des Gentils, & pénétrer plus avant dans leurs mystères, j'y ai trouvé tant d'absurdités, que j'ai cru ne pouvoir pas raisonnablement m'y appliquer davantage ; d'autant qu'on ne remarque presque rien de commun entre leur Théologie & celle des anciens Païens.

Je n'ai pas jugé la même chose de leurs Coutumes particulières, que j'ai regardées comme de précieux restes de l'Antiquité, qui pouvoient servir à éclaircir plusieurs endroits des Auteurs anciens, & particulièrement de l'Écriture Sainte : ces connoissances étant même absolument nécessaires, pour y expliquer certains passages auxquels de très-sçavans Interprètes ne donnent souvent que des explications allégoriques ; suite d'être instruits des manières des Orientaux.

Outre cela nous avons dans l'Écriture plusieurs endroits, & même plusieurs termes qui d'abord nous paroissent durs, mais avec lesquels nous nous familiarisons aisément, pour peu que nous aions fréquenté les Peuples de l'Orient, chez lesquels nous pouvons encore voir tous ces caractères d'Antiquité que l'on remarque dans la Bible, & généralement dans les livres qui parlent du peuple Juif, ou de tous les autres Anciens.

S. Jérôme connoissoit bien l'utilité de cette science. Il parcourut l'Orient pour en apprendre les maximes, & malgré tous les bruits que l'on fit courir contre sa réputation, il étudia sous un Docteur de l'École de Tibériade, qui lui enseigna les anciennes Coutumes des Juifs, & qui lui fut d'un grand secours pour sa Traduction, & pour ses Commentaires.

Mon dessein eût été de parcourir l'Asie, si j'eusse été en état de le faire un peu commodément, & d'y remarquer exactement les plus petites choses, comme font, par exemple, les vieilles Coutumes de la Populace, ses fêtes, ses proverbes, la manière de bâtir, de se nourrir, de s'habiller, & de cultiver les terres ; étant certain, que si l'on doit trouver quelques vestiges de l'Antiquité, c'est assurément chez les Gens les plus simples, chez ceux qui habitent les Déserts, & en général chez les moins civilisés, qui n'ont ni assez d'ambition, ni assez de richesses, pour inventer de nouvelles modes, ou pour suivre celles que les Grands inventent, & pour s'éloigner par conséquent de celles de leurs Ancêtres.

Presque tous les Voyageurs ont négligé jusqu'ici ces sortes d'observations, qu'ils ont regardées comme des bagatelles, & comme des choses indignes de leur attention. Il est vrai, que prises en elles-mêmes, elles ne sont d'aucun prix ; mais pour peu que l'on fasse réflexion aux avantages que l'on en peut tirer pour l'intelligence des Anciens, on tombera aisément, d'accord, qu'elles méritent bien que l'on se donne la peine de les rechercher & de les écrire.

Je n'ai rien négligé pour m'instruire pleinement des Coutumes des Indiens, & j'ai observé le mieux qu'il m'a été possible jusqu'à leurs maximes les plus communes. Mais pour les voir dans toute leur pureté, il auroit fallu pénétrer plus avant dans les terres que je n'ai fait ; parce que sur les bords de la Mer, le Commerce continué qu'ils ont avec les Européens, fait qu'ils se relâchent fort sur l'observation de leurs règles, & qu'ils passent par dessus bien des choses, dont ils se faisoient auparavant une sévère Loi : de sorte qu'ils ne deviennent ordinairement ni Chrétiens, ni ne restent religieux observateurs du Gentilisme. Ainsi il est plus difficile d'y faire des découvertes ; outre qu'il faut en quelque manière s'instruire soi-même, car il est presque impossible de rien tirer d'eux sur ce chapitre ; la plus grande partie étant trop occupée du Négoce, pour penser à toute autre chose ; & les sçavans d'entre leurs Bramins croiant profaner leur doctrine & leurs règles, en les communiquant aux Etrangers.

J'ai donc été obligé de m'appliquer à examiner leurs actions & leurs coutumes les plus ordinaires, & d'en tirer presque toutes les remarques que j'ai faites, d'où il est aisé de conclure, qu'elles ne peuvent pas être en fort grand nombre.

Je me suis contenté de rechercher ce que les Indiens ont de commun avec les Peuples de l'Antiquité, mais plus particulièrement avec les Juifs, sans vouloir entrer dans la grande question : sçavoir, si ceux qui sous Phacée fils de Romée Roi d'Israël, furent transportés en Assyrie par Theglath-Phalassar, ou si ceux que Salmanassar y fit passer sous le règne d'Osée, aiant pénétré chez les Peuples des

Indes, ne leur communiquèrent pas ce que nous remarquons, que ceux-ci qui ont encore de semblable à eux; ou si Dieu donnant une Loi à son Peuple, ne lui prescrivit pas plusieurs règles, que d'autres Nations observoient déjà, comme étant bonnes d'elles-mêmes.

On pourroit rapporter plusieurs choses en faveur de chacune de ces opinions; mais comme ce ne font que des raisons de probabilité & de vraisemblance, & que sur un pareil article, on ne peut alléguer aucune preuve positive, j'ai jugé à propos de ne m'y pas arrêter.

Quelques Lecteurs trouveront peut-être extraordinaire, que cet Ouvrage ne soit composé que de remarques séparées les unes des autres, & que de faits qui n'ont aucune liaison entre eux; mais j'ai cru devoir les donner ainsi, puisqu'en effet chaque article traite d'une matière particulière, & qui n'a aucun rapport à ce qui précède, & à ce qui suit; outre qu'on n'auroit pu joindre ces articles les uns aux autres, que par de longues digressions, qui n'auroient été nullement de saison, & qui assurément n'auroient pas plu à ceux qui ne veulent voir dans un Ouvrage, que ce qui doit y être; c'est-à-dire, que ce que le titre promet, ou du moins, que ce qui y a quelque rapport.

J'ai cru outre cela devoir (*) citer les passages Latins, tels qu'ils se trouvent dans leurs Auteurs, sur tout dans les matières qui souffrent quelque difficulté, & dans lesquelles on a besoin de sçavoir quel a été le véritable sentiment de l'Auteur. Pour ce qui est de quelques endroits des Auteurs Grecs que j'ai été obligé d'alléguer, je me suis arrêté aux termes de leurs meilleurs Traducteurs, parce qu'il se trouve quantité de personnes, qui, quoiqu'elles aient beaucoup de littérature, n'ont cependant point l'usage de la Langue Grecque. Je sçai que ces citations ne feront pas du goût de bien des gens; mais je crois qu'elles feront plaisir à d'autres, & que ceux qui auront quelque connoissance des faits dont il s'agit, seront ravis de pouvoir juger par eux-mêmes, & sans avoir besoin de recourir aux Auteurs que je cite, si j'ai donné aux passages que je rapporte, le véritable sens qu'ils doivent avoir, & si les conséquences que j'en ai tirées sont justes.

On s'étonnera peut-être que j'en aie beaucoup plus dit sur les Anciens, que sur les Indiens; & particulièrement dans mes premières remarques, où, après avoir rapporté assez succinctement ce qui regarde les Indes, je m'étends fort au long sur l'Antiquité; mais on cessera de le trouver extraordinaire, si l'on veut bien faire réflexion à ce que j'ai déjà dit; que la connoissance des Coutumes Indiennes prises en elles-mêmes, n'étoit d'aucune utilité; que je ne croiois devoir m'en servir que pour justifier ce que l'on nous rapporte des Anciens, & pour l'éclaircir lorsque l'occasion s'en présenteroit; qu'en un mot, l'Antiquité étoit mon unique but.

Comme dans tous les endroits où j'ai parlé des Indiens & de la conformité que ces Peuples ont avec ceux de l'Antiquité, je n'ai pas toujours expliqué quelques passages des Anciens; on demandera peut-être, pourquoi j'ai parlé de cette conformité, puisque l'on n'en peut tirer aucun secours pour l'éclaircissement de l'Écriture & des Écrivains des premiers tems. Je répondrai à cela, que le principal but que je me suis proposé en faisant ces remarques, a été à la vérité de débrouiller quelques endroits qui nous paroissent difficiles dans les Anciens; mais que ce n'a pas été l'unique, & que j'ai encore eu en vue de contenter par là ceux qui ne peuvent s'imaginer, qu'il y ait eu autrefois des gens aussi aveugles, qu'on leur dépeint les Païens, & de leur montrer que s'il y en a encore aujourd'hui d'assez malheureux pour vivre dans ces égaremens qui les étonnent, & qu'ils ne peuvent comprendre, il y en a bien pu avoir autrefois.

Je prie les Lecteurs de remarquer, que je ne donne que comme des conjectures une partie des conséquences que j'ai tirées des rapports qui se trouvent entre les Coutumes des Indiens & celles des Juifs, & généralement de tous les Anciens, & que je n'épouse aveuglément aucune des opinions que l'on verra répandies dans cette Dissertation.

J'avertirai encore ici, que lorsque sur le témoignage de Quinte-Curce & de Charès de Mitylene, j'ai parlé dans l'Art. XXVIII. de l'ivrognerie des Indiens, & de la célèbre Bacchante qui se fit après la mort de Calanus, pour honorer ses funérailles, & que j'ai dit que le Vainqueur avoit bu cent quatre-vingt-douze pintes de vin, ex-

(*) On les a renvois au bas de la page.

pliquant ainsi les quatre congés dont parle Athenée; j'ai plutôt eu égard à la réputation de grands buveurs que l'Auteur donne à ces Peuples, qu'à la manière dont on explique ordinairement le mot de conge, qui étant pris à la rigueur ne doit contenir que quatre pintes & demie. Ainsi les quatre n'auroient fait que dix-huit pintes, ce qui n'auroit pas été une chose tout-à-fait si extraordinaire. (a) Novellius Torquatus but en la présence de Tibere trois congés d'un seul trait, c'est-à-dire treize pintes & demie, ce qui lui fit donner le nom de *Tricongiare*. Et Julius Capitolinus, dans la vie de Maximin, dit qu'il buvoit par jour une *Amphore*, laquelle contenoit huit congés, qui faisoient trente-six pintes, selon la manière ordinaire de compter. Quand j'ai donné aux quatre congés la valeur de cent quatre-vingt-douze pintes, j'ai cru que la manière dont les Auteurs parlent de ce célèbre combat n'en demandoit pas moins. Au reste j'ai donné à la conge six septiers comme tout le monde lui donne; mais j'ai donné huit pintes à chaque septier, & j'ai suivi en cela la mesure des Jaugeurs, ne voyant pas d'autre moyen de m'accommoder à l'idée que Charès de Mitylene prétend nous donner de cette débauche. Le Lecteur jugera si j'ai eu raison, ou non.

CHAPITRE PREMIER.

Des Etats du Grand Mogol.

QUOTQUE j'aie résolu de ne rapporter dans mes remarques que ce que j'ai trouvé, que les Indiens avoient encore de commun avec les Anciens; cependant comme les Peuples dont il s'agit vivent sous la domination du grand Mogol, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de dire quelque chose de cet Etat, & de donner au moins une idée générale de son commencement, & de son étendue.

Temur-Lengue, qui signifie Prince boiteux, & que nous appellons par corruption Tamerlan, a été celui qui a fondé l'Empire du grand Mogol. Il y a eu quelques Auteurs particuliers, (b) qui ont prétendu le faire descendre d'une ancienne & noble famille de Tartares; mais presque tous les autres Historiens qui ont parlé de lui, ont avoué qu'il étoit de la lie du peuple, & que ce n'étoit qu'à son mérite seul, qu'il étoit redevable de son élévation.

Il épousa la fille du Prince qui commandoit souverainement dans toute la grande Tartarie, & qui étoit un des successeurs du fameux Ginguis-Can, qui en avoit été le premier Empereur. Environ l'an de JESUS-CHRIST mille quatre cens il se mit à la tête des Mogols, peuples qui habitoient la partie Orientale de la grande Tartarie, & passa avec eux dans les Indes, où après avoir soumis quantité de petits Princes de l'Indoustan & des Provinces voisines, il jeta enfin les fondemens de ce vaste Empire, que l'on appelle aujourd'hui l'Empire du grand Mogol.

On sçait que ce fut lui qui prit le fameux Bajazer Empereur des Turcs, & qui, après avoir tenté tous les moyens possibles de lui rendre sa captivité moins rude, & d'entrer même dans un accommodement avec lui, fut enfin obligé par la fierté & les continuelles menaces de ce Sultan, de le renfermer dans une cage de fer, (c) contre un des barreaux de laquelle Bajazer se cassa la tête de rage. Tamerlan avoit un génie vaste; il étoit entreprenant & intrépide; & l'on n'auroit rien à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus humain.

L'Etat perdit beaucoup de son lustre sous ses Descendans, qui la plupart négligèrent le métier de la guerre, pour s'occuper uniquement du soin de leurs plaisirs, & qui ne songerent qu'à couler une vie tranquille & délicieuse; mais dans le dernier Siècle on vit monter sur le Trône un Prince, qui ne tenant rien de la mollesse de quantité de ses Prédécesseurs, ne s'est pas rendu moins semblable à Tamerlan par

(a) *Plin.*, Liv. XIV. Chap. 22.

(b) Ces Auteurs ont raison. Le vrai nom de Tamerlan, est *Timur-lech*, ou le Prince Timur. Il est faux également, & qu'il ait été de la lie du peuple, & qu'il ait porté le nom de *Lengue*, pour avoir été boiteux. Voyez sa vie écrite par

M. *Petit-de-la-Croix*, sur les Mémoires de *Che-vejsan-Ali*, Secrétaire de ce Prince.

(c) La Fable de cette cage de fer n'a été inventée que par les Turcs, qui ont voulu par là rendre odieux le vainqueur de *Bajazet*, qui mourut d'une esquimancie.

par son courage & par ses grandes entreprises, que par sa rigueur, & qui non-seulement a rendu à cet Etat le lustre qu'il avoit perdu, mais encore a beaucoup étendu ses limites.

Aureng-Zeb est le Prince dont je veux parler. Avant que d'en dire davantage sur son sujet, je crois qu'il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut, & de rapporter la manière dont son Pere monta sur le Trône, & comment il en fut chassé.

Chah-Jehan, qui avant son élévation à l'Empire s'appelloit Sultan Corom, fut Pere d'Aureng-Zeb. Il étoit fils de Jehan-Guire grand Mogol, & devoit sans difficulté s'attendre à lui succéder: mais soit par l'impatience de régner, ou par quelque mécontentement particulier, il se révolta. Il arriva malheureusement pour lui que son Pere vint à mourir pendant le tems de sa révolte; car ceux qui sous Jehan-Guire avoient gouverné l'Etat, sachant que le Sultan Corom n'étoit pas de leurs amis, firent proclamer Empereur Bulloqui petit-fils de Jehan-Guire. Cette nouvelle, loin d'abattre Sultan Corom, ne fit que l'irriter davantage: il poursuivit Bulloqui, trouva le moyen de se rendre maître de sa personne, & le fit étrangler après trois mois de règne; ensuite de quoi il fut généralement reconnu pour grand Mogol, sous le nom de Chah-Jehan.

Ce prince demeura tranquille dans ses Etats tant que la jeunesse de ses quatre fils ne leur permit pas de troubler son repos; car aussi-tôt qu'ils se virent dans un âge raisonnable, & qu'ils furent en état de connoître ce que c'est que de régner, & de commander aux autres, tous prétendirent à ce suprême degré; Dara, par le droit que lui donnoit le titre de fils aîné de Chah-Jehan, & les autres par leur seule ambition.

Ils étoient quatre freres. Dara étoit l'aîné, Sultan-Sujah le second, Aureng-Zeb le troisième, & Moradback-ehé le dernier. Chah-Jehan avoit encore outre cela deux filles, dont l'aînée s'appelloit Begum Sahib, qui n'avoit pas moins d'esprit que de fierté, & l'autre étoit Rauchenara-Begum, une des plus belles Princeses de son siècle.

Dara, Sultan Sujah, & Morad-back-ehé faisoient assez connoître le dessein qu'ils avoient de n'être pas sujets les uns des autres, & de pouvoir vivre indépendans: mais Aureng-Zeb, qui étoit un esprit fin & transcendant, mais caché, & qui n'avoit pas moins d'ambition que les autres, crût devoir paroître désintéressé pour venir mieux à bout de ses desseins; ce qui lui réussit parfaitement bien. Pour lever donc toutes sortes de soupçons, & pour empêcher que ses freres ne se désaient de lui, il embrassa la vie de Faquir, c'est-à-dire de pauvre Religieux, & feignit d'avoir entièrement renoncé aux grandeurs & aux intérêts de ce monde. Dans cet état il seut si bien aigrir ses Freres les uns contre les autres, qu'ils prirent tous les armes, sans sçavoir presque pour quel ils les prenoient.

Aureng-Zeb pendant ces divisions prit toujours le parti du plus faible, témoignant publiquement, que de son côté aiant renoncé à toutes sortes de prétentions, il ne travailloit que pour le bien commun, & pour procurer la tranquillité à son Pere; cependant il n'épargnoit rien dans le particulier, pour se faire sous main des amis, & pour attirer à lui les principales rênes de l'Etat. Lorsqu'il se vit suffisamment appuyé, & qu'il eut attaché à ses intérêts les plus considérables Omrahs, qui sont les Généraux des Mogols, il leva enfin le masque; & ses freres connurent, mais trop tard, qu'en se soulevant les uns contre les autres, ils n'avoient travaillé qu'à leur ruine, & à l'élévation d'Aureng-Zeb.

Il commença par retenir prisonnier dans une Forteresse son Pere Chah-Jehan qui s'y étoit retiré, & qui y mourut six ans après. Ce Prince dans son malheur ne parut point à plaindre. Il s'étoit autrefois révolté contre son Pere. Lorsqu'Aureng-Zeb se vit assuré de la personne de Chah-Jehan, il travailla à se rendre maître de celle de ses freres, & à les mettre hors d'état de le troubler dans son Empire; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à exécuter. Dara qui étoit l'aîné fut pris, & empoisonné. Aureng-Zeb trouva aussi aisément les moyens de se mettre l'esprit en repos du côté des autres. Ce fut l'an mil six cens soixante qu'il fut proclamé Grand Mogol. On peut voir dans M. Bernier, & dans plusieurs autres Auteurs qui ont écrit sur les Indes, toutes les particularités des guerres d'Aureng-Zeb contre ses Freres, & les moyens dont il se servit pour monter sur le Trône. Il étoit encore en vie lorsque je quittai le Royaume de Bengale, le dixième de Février l'an mil sept cens deux: mais le bruit couroit qu'il étoit tombé en enfance.

On ne peut nier que ce Prince n'ait été un des plus grands Politiques, & un des plus grands Monarques de son tems. Il fust de lire son histoire, pour en être entièrement persuadé. On lui reproche à la vérité les désordres qu'il a causés dans sa famille, & la dureté qu'il a eue pour elle, particulièrement en la personne de son Pere, & en celle de son frere Dara; cependant il n'a fait en cela que suivre les maximes de la plupart des Orientaux, chez qui lorsqu'il s'agit du Trône, il faut tout gagner au hazard de tout perdre.

Si l'on vouloit comparer Aureng-Zeb à quelqu'un des Princes qui ont paru avec éclat dans l'Europe, je croirois que l'on ne pourroit mieux choisir pour cela que le Pape Sixte cinquième; car si Aureng-Zeb n'a monté sur le Trône qu'en donnant des marques publiques qu'il y avoit renoncé, & qu'en menant une vie retirée pendant un allez long-tems, Sixte ne fut élevé au Pontificat, qu'en affectant de dire qu'il n'y étoit point propre, & en passant tout le tems de son Cardinalat dans une étroite solitude, quoiqu'au milieu de Rome. Aureng-Zeb n'a paru véritablement ce qu'il étoit qu'après être élevé à l'Empire, ou du moins que dans le tems que ses freres ne lui disputoient plus que foiblement la Couronne, & qu'il étoit sur de l'obtenir. Sixte ne parut aussi ce qu'il étoit, qu'après s'être vu la Tiare sur la tête; & le monde fut étonné de voir un si grand changement tout d'un coup dans la personne. Tous les deux ont rendu florissant l'État qu'ils possédoient; ils les ont fait craindre & respecter de leurs Peuples & des Princes leurs voisins; & quoique tous les deux aient eu de la dureté, & fait bien des choses, qu'après en elles-mêmes ne devoient pas être louées, cependant ils n'ont pas laissé de s'acquiescer l'un & l'autre une gloire immortelle. Aureng-Zeb a fait à la vérité de grandes conquêtes, ce que Sixte n'a pas fait; mais l'on doit considérer que le premier a régné plus de quarante-deux ans, au lieu que l'autre n'a tenu le Pontificat que cinq; ce qui a été un grand bonheur pour quantité de Princes d'Italie, & plus particulièrement pour l'Espagne, qui n'auroit peut-être plus le Royaume de Naples, s'il eut régné plus long-tems; car il n'avoit pas moins d'envie de s'en rendre le maître, qu'Aureng-Zeb en avoit de joindre à son État celui de Gолgonde, à cause des riches mines de Diamans qui y sont. De sorte que s'il avoit vécu encore quelques années, il n'auroit peut-être pas moins réussi dans son entreprisé, qu'Aureng-Zeb a réussi dans la sienne.

Il est difficile de dire si l'envie de mourir ou de régner, qu'ont presque tous les Princes de l'Orient qui peuvent avoir quelque droit à la Couronne, est une suite de la dureté & de la fierté des Rois, sous la domination desquels ils sont obligés de vivre; ou si cette dureté & cette fierté que les Rois font paroître, est une suite de l'envie insatiable de régner, qu'ont les Princes qui sont sous leur obéissance. On ne sçait si les Princes sont rudes & sanguinaires à cause de l'inconfiance & du peu de véritable amour que leurs Sujets ont pour eux; ou si leurs Sujets ont tant d'inconfiance, & si peu d'amour pour eux, parce qu'ils sont rudes & sanguinaires. Quelques-uns diront, quel moyen d'être doux & humain avec de tels Sujets; avec des Gens qui ont continuellement l'esprit porté à la révolte? Mais d'autres diront aussi, comment pourroit-on s'empêcher de travailler à se tirer de la domination de tels Princes, qui ne respirent que le feu & le sang, & comment pourroit-on les aimer & leur être fidèles?

Il semble que l'on peut dire à cela, que ce peu de véritable amour que les Orientaux ont communément pour leurs Rois, est un effet de la fierté & de la dureté des premiers Princes qui ont régné, & dont la tyrannie a fait une si forte impression sur l'esprit des Peuples, qu'ils ont dans la suite regardé tous les autres Princes comme des Tyrans; de sorte que les Successeurs de ces memes Princes ont été obligés, pour détourner les suites funestes que pouvoit avoir cette mauvaise impression, que la conduite de leurs Ancêtres avoit faite sur les esprits, de continuer la meme route, c'est-à-dire, de traiter leurs Sujets comme des Esclaves, de les tenir toujours dans la crainte, & d'être durs, & tyrans comme l'étoient leurs Predecesseurs. Ainsi la dureté des premiers Souverains a causé d'abord la méfiance & la crainte dans l'esprit des Sujets; & cette méfiance & cette crainte des Sujets ont causé dans la suite la dureté des Souverains.

Outre cela les Orientaux sont généralement plus mols, & plus adonnés à leurs plaisirs que les autres Nations, & ils sont par conséquent moins capables d'une véritable & d'une solide vertu, qui n'est pas moins nécessaire à un bon Sujet, qu'elle l'est à un Grand Prince; car s'il faut beaucoup de science & de force d'esprit pour sçavoir commander, & pour ne commander qu'à propos, il ne faut pas moins de l'une

& de l'autre pour sçavoir obéir comme il faut. Il y a tout au moins autant de grandeur d'ame à être bon Sujet, qu'il y en a à être bon Souverain.

Mais quand il n'y auroit rien à craindre du côté de la mauvaise disposition naturelle des Sujets, quantité de Princes seroient encore, pour ainsi dire, obligés d'être cruels; car les Peuples ne demeurent dans le respect qu'ils doivent à leurs Rois, que parce qu'ils les connoissent véritablement bons, & par conséquent dignes d'être respectés; à parer qu'ils savent qu'ils sont cruels, & par conséquent à craindre; de sorte que plusieurs Princes Orientaux n'étant pas assez de bonnes qualités pour retenir par là leurs Sujets dans le devoir, ils seroient toujours comme forcés à se servir pour cela de la tyrannie & de la cruauté.

Les États du Grand Mogol s'étendent du côté de l'Orient jusqu'au-delà du Gange; ils sont bornés au Midi par l'Océan; à l'Occident par Macran, & Candahar; & au Septentrion par les Tartares. Les deux principales Villes de cet Empire sont Agra & Delli, (a) qui toutes les deux ont le titre de Capitale.

Je crois que l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que les États du Grand Mogol sont les plus riches qu'il y ait au Monde; car non-seulement presque toutes les Nations de l'Europe, mais encore celles de l'Asie y vont porter de l'or & de l'argent, & n'en retirent que des marchandises: de sorte que cet Empire est comme une espèce de gouffre, dans lequel se précipitent toutes les richesses du Monde, & d'où aucunes ne sortent.

CHAPITRE II.

De la Circoncision.

LES Gentils-Indiens (au moins ceux que j'ai connus) ne se circoncisent point. Cependant j'ai cru devoir rapporter quelque chose de la Circoncision, par rapport aux Peuples de Guinée, chez qui elle est en usage, & par le Païs desquels j'ai passé. Quelques Critiques ont prétendu prouver en conséquence de cela, & par d'autres exemples que je vais rapporter, que la Circoncision n'étoit pas particulière aux Juifs, & qu'indépendamment du Précepte que Dieu en avoit fait à Abraham, elle étoit pratiquée par d'autres Nations, & regardée chez eux comme un moyen naturel de faciliter la génération.

Mais avant que d'examiner les Passages qu'ils allèguent, & les exemples qu'ils rapportent pour appuyer leur sentiment, je crois qu'il est à propos de parler en général de la Circoncision, de rapporter le tems auquel elle a été instituée, & de peser les termes dont se sert l'Écriture à cette occasion.

Nous n'entendons point parler de Circoncision dans l'Écriture avant Abraham, à qui Dieu ordonna cette Cérémonie, comme une marque de l'alliance qu'il vouloit qui fut dorénavant entre lui, & les descendans de ce Saint Patriarche. (b) Voilà donc quelle fut la raison pour laquelle Dieu ordonna la Circoncision aux Juifs, c'est-à-dire, pour être un signe, & une marque de l'alliance qu'il avoit faite avec Abraham, & les Peuples qui descendroient de lui. Il n'est parlé ni d'aucune utilité particulière. Dieu dans le même Chapitre menace de sa fureur, celui qui ne sera pas circoncis, & dit qu'il sera exterminé d'entre le Peuple. (c) En effet, lorsque par l'ordre de Dieu, Moïse quitta la Terre des Madianites, pour venir tirer son Peuple de la dure captivité sous laquelle il gémissoit en Égypte, l'Ange du Seigneur voulut en chemin tuer son fils, parce qu'il n'étoit pas circoncis, & Sephora n'appâta la juste colère du Ciel, (d) qu'en prenant promptement une pierre fort aiguë avec laquelle elle le circoncit.

Les Madianites, selon toutes les apparences, ne se circoncisoient pas; car s'ils avoient observé cette Cérémonie, il paroît bien probable, que Jethro, qui étoit

(a) M. Beza, qui avoit séjourne long-tems dans les Païs du Grand-Mogol, y ajoute Labor, pour troisième Capitale.

(b) Gen. c. xv. v. 10. Et circumcideris carnem prœputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me, &

vos.

(c) Exod. x. 1. Maledictus cuius prœputium non fuerit, delentur anima eius de populo suo.

(d) Exod. c. 4. v. 24. 25.

Prêtre de Madian, n'auroit pas laissé ainsi contre la Coutume, son petit-fils incircconcis. Outre que si Moïse s'étoit trouvé dans un pays où la Circoncision eût été en usage, il n'auroit pas manqué non plus à le circoncire, étant aussi zélé qu'il l'étoit pour la Religion de ses Peres; de sorte qu'il n'en fut apparemment empêché, que par l'usage contraire du pays dans lequel il étoit.

Les Sichelites, qui étoient des Peuples de la Terre de Canaan, n'étoient point soumis à la Circoncision, & ils ne subirent tous cette Loi, qu'afin de se rendre comme semblables à la famille de Jacob, (a) & que Sichein, qui étoit fils d'Hemor, Prince du Pays, pût épouser Dina. Les Philistins ne se circoncisoient point non plus; & ils n'étoient pas moins connus chez les Juifs par le titre d'Incircconcis, que par celui de leur patrie; ainsi Saül ayant perdu la bataille (b) dit à son Ecuier de le tuer, de peur qu'il ne tombât vif entre les mains des Philistins, & qu'il ne servît de jouet & de risée à ces Incircconcis. Enfin il semble que le mot d'Incircconcis étoit en usage chez les Juifs, pour signifier toutes les autres Nations, ou du moins, toutes celles qui ne descendoient point d'Abraham. Cependant je ne prétends pas dire par-là, qu'il n'y a eu précisément que les Juifs qui se soient circoncis, mais seulement, que la Circoncision a été établie chez eux comme une marque pour les distinguer des autres Peuples, & que si quelqu'autre Nation s'en est servie, elle ne l'a tirée que d'eux, & ne l'a fait qu'à leur imitation, comme je vais tâcher de le prouver.

Quelques-uns prétendent donc que la Circoncision n'a point été particulière aux Juifs; c'est-à-dire, qu'indépendamment du commandement que Dieu en avoit fait à Abraham, plusieurs autres Peuples l'ont pratiquée. Les Partisans de ce sentiment, pour appuyer leur opinion, se servent de quelques passages des Anciens; ils allèguent outre cela l'exemple de plusieurs Nations chez qui cette Cérémonie est encore en usage, & veulent même qu'elle soit nécessaire à certains Peuples, qui sans cela ne pourroient pas engendrer.

(c) Hérodote a parlé de la Circoncision, & a dit, que ceux de Colchos, d'Egypte, & d'Ethiopie, étoient les seuls qui se circoncisoient d'abord. Cet Auteur ajoute ensuite, qu'il n'ose pas assurer quel a été celui de ces Peuples, qui a eu la Circoncision le premier, parce qu'elle paroît très-ancienne chez les uns & chez les autres; mais que cependant comme les Ethiopiens & ceux de Colchos avoient eu beaucoup de commerce & de liaison avec les Egyptiens, il lui semble qu'ils pourroient bien l'avoir tirée de là, & que par conséquent elle vient en premier lieu d'Egypte. (d) Cet Auteur appuie sa conjecture sur ce qu'il n'y avoit que les Phéniciens qui eussent quelque relation avec les Egyptiens, qui se servoient de la Circoncision, pendant qu'elle n'étoit point usitée chez eux, qui n'avoient commerce qu'avec les Grecs.

(e) Diodore de Sicile parlant des Troglodytes, dit qu'ils se circoncisoient, comme le faisoient les Egyptiens. Ces Troglodytes étoient les Peuples qui habitoient cette partie d'Afrique, que nous appellons présentement la Côte d'Abex ou d'Abexin, qui est la partie orientale de l'Abyssinie. Et l'on rapporte encore que le fameux Thalès se fit circoncire, afin de paroître moins barbare, & moins étranger aux Scavans d'Egypte, (f) de pouvoir plus à sement profiter de leurs entretiens, en se rendant comme semblable à eux, & d'être en état de pénétrer plus avant dans leurs mystères.

C'est donc particulièrement sur ces passages, & sur quelques autres à peu près semblables, que se sont appuyés quelques Scavans Critiques de nos jours, pour prouver: (comme nous venons de le dire) que la Circoncision étoit en usage chez plusieurs autres Peuples, indépendamment des Juifs, & du Précepte que Dieu leur en avoit donné; prétendant même que chez certaines Nations, elle étoit absolument nécessaire à la génération. Voyons présentement ce que l'on pourroit répondre aux conséquences qu'ils prétendent tirer de ces autorités.

Il n'y avoit que trois raisons qui pussent engager les hommes à se circoncire; savoir, le commandement de la Religion qu'ils professoient, l'impossibilité d'avoir des enfans sans cette opération, ou enfin l'exemple des Peuples avec lesquels ils vivoient, & l'idée qu'ils se formoient de cette Cérémonie.

Nous n'avons aucun fondement pour croire que les Egyptiens fussent obligés à la Circoncision, par quelque Commandement de leur Loi; & ce que nous connoissons à présent

(a) *Genes. c. 34.*

(b) *1. Reg. c. 31. v. 3.*

(c) *Herodot. Lib. II.*

(d) *Ibidem.*

(e) *Diod. Sic. Lib. IV. c. 2.*

(f) *Clem. Alex. Stromat. L. I.*

présent de leur Religion & de leurs Coutumes, ne peut nous donner aucune lumière de dessus. L'impossibilité d'avoir des enfans sans cette opération, n'a pu aussi engager ce Peuple à se circoncire ; car enfin, ils n'étoient pas faits autrement en ce tems-là, qu'ils le sont à présent, & il est très-sur qu'aujourd'hui ils n'ont pas besoin de cette Cérémonie pour se donner des successeurs, vu qu'il y a présentement en Egypte quantité de Chrétiens qui ne se circoncisent plus, & que leur terre n'est pas plus dépeuplée qu'elle l'étoit dans ces premiers tems, & lorsqu'ils se circoncisoient. Si elle l'est, ce n'est que par le nombre des jeunes gens que l'on y élève, pour faire des esclaves, & non par l'impuissance des hommes. Il resteroit donc à juger que les Egyptiens ne se font circoncis qu'à l'exemple des Peuples avec lesquels ils ont vécu, c'est-à-dire des Juifs ; & en effet ce dernier principe a beaucoup plus de probabilité & de vraisemblance, que n'en ont les deux autres.

Pour se persuader donc que les Egyptiens ont reçu la Circoncision des Juifs, ou du moins pour admettre cette dernière opinion au préjudice des deux autres, il suffiroit de faire quelque réflexion sur leur caractère, & sur la forte impression que fut capable de faire sur leur esprit tout ce qui se passa chez eux au sujet des Israélites.

Les Egyptiens ont été de tout tems les plus superstitieux, & en même-tems les plus mystérieux de tous les hommes, par conséquent les plus propres à recevoir de nouvelles impressions en matière de Religion. D'un autre côté l'on n'a jamais rien vu de si connu, & de si terrible, que ce qui arriva chez eux du tems de Moïse ; ainsi l'on peut conclure, que la conduite surprenante de ce grand Législateur, & généralement tout ce qui avoit quelque rapport à lui, laissa de profondes traces dans l'esprit de ces peuples.

Les prodiges faits par la main de ce grand homme, cette armée de Pharaon submergée dans la mer rouge, la mort de tous les premiers nés, les ténèbres qui couvrirent l'Égypte, & enfin tous les moïens dont il se servit pour délivrer de la captivité le Peuple d'Israël ; tout cela, dis-je, ne put donner aux Egyptiens que beaucoup de terreur, & aux Sçavans, qu'une grande idée de celui qui faisoit de tels miracles ; & comme tous les Païens de l'Antiquité, ne se faisoient aucune difficulté de mettre au nombre de leurs Divinités celles des étrangers qu'ils croioient puissantes, & d'embrasser quelque chose de la Religion des autres Peuples ; on peut, ce me semble, juger que les Egyptiens frappés de tant de merveilles que les Israélites avoient faites à leurs yeux, adoptèrent quelques-unes de leurs principales cérémonies, & qu'ils embrassèrent plus particulièrement celles qui distinguoient le plus les enfans d'Israël des autres Nations. La Circoncision étant la marque la plus essentielle du Judaïsme, il y a toutes les apparences, que ce fut principalement à la Circoncision qu'ils s'attachèrent.

On pourroit encore ajouter à ceci, qu'il paroît bien probable, qu'avant que les enfans d'Israël sortissent d'Égypte, les Egyptiens ne se circoncisoient pas, & l'on peut fonder cette conjecture sur un endroit du Livre de Josué. L'Écriture nous marque qu'après le passage du Jourdain, Josué fit circoncire tous les Israélites, parce que cette cérémonie n'avoit point été observée dans le Desert, & qu'après qu'ils eurent été circoncis, le Seigneur dit à ce digne successeur de Moïse, *car* qu'il avoit ce jour-là ôté du milieu d'eux l'opprobre d'Égypte. Il me semble que par cet opprobre d'Égypte, qui avoit été levé par la Circoncision, l'on ne pouvoit entendre autre chose que le prépuce ; & si cette partie étoit regardée chez les Juifs comme l'opprobre des Egyptiens, apparemment que les Egyptiens l'avoient, & que par conséquent ils ne se circoncisoient point en ce tems-là. Mais s'ils ne se circoncisoient pas encore, lorsque les enfans d'Israël sortirent de leur Pays, & que l'on ait cependant des preuves qu'ils se font circoncis ensuite, l'on peut, je crois, conclure de-là, comme nous avons déjà dit, que tous les miracles que Moïse fit chez eux, leur donneroient une si haute idée de lui & de sa Religion, qu'ils furent engagés par-là à embrasser ce que cette Religion avoit de plus particulier, & à s'approprier ce qui la distinguoit le plus ouvertement des autres ; ce qui étoit sans contredit la Circoncision.

On objectera peut-être d'abord à ce que je viens de rapporter, que ce ne sont que des raisons de probabilité & de vraisemblance, & que par conséquent elles ne concluent rien de positif, pour prouver que les Egyptiens ont reçu la Circoncision des Juifs, & qu'ils ne la pratiquèrent pas indépendamment du précepte qui en

(1) Josué, c. 5. v. 8. 9. *Postquam autem omnes circumcisi sunt, narrantur in eodem castrorum loco, donec sanaverunt. Dixitque Dominus ad Josué: Hoc die abstuli opprobrium egypti a vobis.*
 Tome I. L. * C. C.

avoit été fait à Abraham. Je ſçai parfaitement bien que les raiſons que je viens d'alléguer, ne ſont pas des preuves certaines & poſitives ; mais je crois, que l'on ne peut avoir aucune certitude phyſique ſur une matière, l'on doit toujours ſ'attacher à ce que l'on y trouve de plus probable, & de plus vraſemblable ; & il me paroît bien plus vraſemblable de dire que les Egyptiens ont tiré la Circoncifion des Juifs avec lesquels ils vivoient, & à qui ils avoient vu faire des choſes qui ſurpaſſent infiniment tout ce que pouvoient faire leurs Prêtres & leurs Enchanteurs, que d'admettre qu'ils l'avoient indépendamment des Juifs, & que de l'admettre ſans aucune raiſon forte. Car enfin ſi l'on veut ſ'appuyer ſur le paſſage d'Hérodote, qui eſt la preuve la plus ancienne, & la plus authentique dont puifſent ſe ſervir ceux qui ſoutiennent cette dernière opinion, on ne peut en conclure autre choſe, ſinon que les Egyptiens ſe circoncifoient ; & cela ne dit point qu'ils faiſent cette cérémonie d'eux-mêmes, & indépendamment du Judaïſme. Si l'on avoit quelque exemple, ou quelque paſſage, qui parlat de la Circoncifion des Egyptiens, avant l'arrivée des enfans de Jacob ; on pourroit croire pour lors que ces Peuples s'étoient circoncis avant que d'avoir eu aucune liaiſon, ou aucune corréſpondance avec les Iſraélites, ils ne tenoient point cette cérémonie d'eux. Mais nous n'avons rien de ſemblable, & Hérodote, qui a écrit environ deux cens quarante ans après la fondation de Rome, & par conſéquent, environ mille dix-huit à vingt ans après la fortie d'Egypte, n'a rien dit autre choſe des Egyptiens, ſinon qu'ils ſe circoncifoient, ſans paſſer du tems où ils avoient commencé cette cérémonie, ni de qui ils l'avoient premièrement reçue ; ainſi je ne vois pas, que ſur le paſſage de cet Auteur, on puifſe établir la propoſition dont il s'agit, & que l'on en puifſe rien conclure en faveur de ce ſentiment.

On peut oppoſer encore à ceci, que non ſeulement les Egyptiens, mais outre cela ceux de Coſchus & d'Éthiopie ſe circoncifoient, comme le rapporte Hérodote ; mais cela ne prouvera pas davantage ; car cet Auteur ajoute même, qu'il ne ſçait pas poſitivement, & n'eſt pas tout-à-fait ſûr, ſi les Egyptiens, ou les Éthiopiens ont commencé cette cérémonie ; quoi qu'il lui paroiffe au moins probable, que les Egyptiens l'ont commencée, & que les Éthiopiens l'ont tirée d'eux, parce qu'il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Egyptiens, chez qui la Circoncifion ſoit en uſage. Si l'Éthiopie l'a reçue d'Egypte, l'on ne doit point ſe ſervir de l'exemple de ces Peuples, pour établir, que la Circoncifion a été pratiquée indépendamment du Judaïſme ; puifſque l'on ſuppoſera toujours, que les Egyptiens, de qui les autres Nations l'ont tirée, l'ont reçue eux-mêmes des Juifs.

Diodore de Sicile parle de la Circoncifion des Troglodytes ; mais il ajoute, comme nous l'avons remarqué, qu'ils la faiſoient comme les Egyptiens, deſquels il eſt encore tres-probable, qu'ils l'avoient tirée, n'étant pas ſi fort éloignés les uns des autres.

Il eſt vrai que les Nègres de Guinée ſe circoncifient auſſi ; mais ils tiennent la Circoncifion de Mahomet, & nous n'avons aucune preuve, qu'ils s'en ſoient ſervis avant ce faux Prophète. Il eſt très-certain, qu'ils ont embraſſé, au moins imparfaitement, le Mahométisme ; car je leur ai vu des épées de Phylactères au col, & aux bras, qui étoient écrits en ſon bon caractère Arabes, & qui contenoient certaines invocations qui ſe trouvent dans l'Alcoran. Je dis qu'ils l'ont embraſſé imparfaitement, parce qu'il eſt ſûr, qu'ils ont encore beaucoup de reſtes du Paganisme, comme par exemple, la coutume de faire des Sacrifices aux Demons, de peur qu'ils ne leur faiſent du mal, & pluſieurs autres Ceremonies à peu près ſemblables.

Nous n'avons donc aucune raiſon, ni aucune preuve, pour admettre la Circoncifion chez les Nègres avant Mahomet ; mais quand même ils l'auroient eue avant lui, cela ne prouveroit pas encore, que ce fut indépendamment du précepte fait à Abraham ; car ils l'auroient pu avoir des Éthiopiens, qui ſont les plus Orientaux, & qui avoient commerce avec les Juifs. Il ſ'en trouve même dans cette Nation pluſieurs, qui faiſoient ouvertement profeſſion du Judaïſme, & qui alloient régulièrement adorer à Jérusalem, comme nous le voyons dans les Actes des Apôtres, & il y avoit chez eux des gens d'une grande diſtinction qui prenoient ce parti. (a) L'Émire de Candace Reine d'Éthiopie venoit, par exemple, d'adorer à Jérusalem,

(a) *Act. c. 8. v. 27. Et ecce vir Aethiops Eunuchus | ſuper omnes gazas eius, venerat adorare in Jeruſalem.*
claus potens Candacis Regina Aethiopia, quarens | tem, &c.

lorsque Saint Philippe le rencontra lisant le Prophète Hésai. Les Ethiopiens aiant donc chez eux des gens qui lisoient l'Écriture, & la Loi des Juifs, & qui non contents des Temples qu'ils pouvoient avoir dans leur Pays, alloient encore adorer à celui de Jérusalem, devoient selon toutes les apparences avoir une grande idée du Judaïsme, & beaucoup de respect pour ses cérémonies, & comme les hommes cherchent ordinairement à imiter ce qu'ils estiment, & ce qu'ils admirent, il est bien probable qu'ils firent le précepte de la Circoncision, qui est si souvent répété dans cette Écriture, & dans les Livres de cette Loi pour laquelle ils avoient tant d'estime & de respect.

Il seroit inutile d'objecter à cet égard, qu'Hérodote n'a pas dit, que les Ethiopiens tenoient la Circoncision des Juifs, mais des Egyptiens; car l'on voudra bien, à ce que je crois, préférer les conséquences tirées des passages de l'Écriture à ce que rapporte cet Auteur, qui, quoiqu'il soit communément appelé le Pere de l'Histoire, n'a pas cependant rencontré toujours fort juste, & a souvent fait dans la description des tems, des Peuples, & des Empires, ce que Plinè a fait dans celle de la Nature. Outre cela, sans vouloir s'appliquer à examiner à laquelle de ces deux nations l'on doit s'en tenir, il n'est pas difficile de les concilier, & de les accorder toutes les deux; car il se peut fort bien faire, que d'abord les Ethiopiens aient reçu la Circoncision des Egyptiens, mais il se peut aussi qu'ayant appris dans la suite, que ce peuple l'avoit tirée des Juifs, ils aient cherché l'alliance de ces derniers, pour passer chez eux dans toute sa pureté, ce qu'ils ne pouvoient trouver qu'obscurément chez les Egyptiens, qui probablement l'avoient mêlé avec leurs réveries, faisant un composé des deux Religions.

Quelques personnes ont dit, pour prouver que les Nègres avoient la Circoncision indépendamment du Judaïsme, qu'ils étoient absolument obligés de se circoncire, & que sans cela ils ne pouvoient point avoir (a) d'enfants; mais ceux qui ont rapporté cela d'eux ne les comessoient pas assurément. Ils ne font pas sans autrement que nous, & non seulement en Guinée, mais encore dans les endroits de l'Amérique, & de l'Asie, on s'en est, & on s'en est fait de n'être informé exactement du défaut qu'on attribue aux Peuples des Pays chauds, je n'ai jamais rien entendu de semblable. (b) Pour ce qui est de l'Égypte, & du Pays des anciens Troglodytes, comme je n'y ai point été, je n'en puis point parler si pertinemment; mais au moins puis-je dire, que j'ai vu des gens qui avoient parcouru ce Pays-là, & qui m'ont dit n'avoir jamais entendu parler de ce défaut.

D'autres ont même été jusqu'à dire, que la Circoncision a été également nécessaire aux Juifs; mais si cela est vrai, il faudra faire une surabondante multiplication de miracles, ou en faire durer un quarante ans; car pendant tout le tems qu'ils furent dans le désert ils ne se circoncirent point; ce qui cependant ne les empêcha pas d'avoir des enfans. Outre cela plusieurs Juifs, après avoir embrassé le Christianisme, ont eu des enfans; ces enfans n'ont point été circoncis, & cependant ils n'ont pas laissé de se donner aussi des descendans à leur tour, & lorsqu'ils ont été en âge. Donc la Circoncision n'étoit point chez eux un remède nécessaire pour faciliter la génération, puisqu'elle se faisoit bien sans cela.

Si l'on a jamais eu sujet de dire, que les cérémonies des Juifs n'étoient que des figures établies pour signifier quelque chose de plus relevé, que ce qu'elles paroissent démontrer naturellement, ou des présages de ce qui devoit arriver, c'est sans contredit au sujet de la Circoncision, qui n'étoit qu'une cérémonie, par laquelle Dieu vouloit faire connoître à son Peuple, qu'il devoit retrancher de son cœur tout ce qui n'avoit point de rapport à sa dernière fin, & aux choses pour lesquelles il étoit fait. Ceci n'est point une explication figurée d'un passage, ou un effet de la liberté de quelque Interprète, qui tourne quelques fois sur le l'Écriture conformément à son genre, & qui l'acomode à son imagination; c'est Dieu même qui parle ainsi par la bouche de Moïse. Circoncitez donc votre cœur, & ne vous endurcissez pas davantage. Il est vrai que l'on pourroit dire, qu'il est fort possible, que la Circoncision ait été établie en son tems un remède naturel pour la génération, & en même tems une figure de ce qui se devoit passer dans le cœur des hommes. Mais d'abord que l'on a des preuves, que cette Circoncision n'a point été nécessaire pour la gé-

(a) Parce qu'il est dit dans l'Écriture *regi ab interitu gitan lem, exceptis nonisano] canonic.*

(b) J'ai appris au contraire, de ceux qui ont été dans ce Pays-là, que dans les Pays chauds l'on

peut en faire une longue dilatacion.

(c) Dantes, c. 10. v. 16. *Circoncisione figure*

per ipsum cor et visus, & circumcisa visus est

visus est plus.

nération, & que l'on voit évidemment, que les Juifs ont feû s'en passer pendant un allez long tems, l'on doit, je crois, conclure, qu'elle n'a été véritablement qu'un e figure, qui devoit apprendre à l'homme (comme nous venons de le dire) à retrancher de son cœur tout ce qui ne le conduisoit pas à sa dernière fin, c'est-à-dire, à Dieu.

Quelques-uns diront peut-être, qu'à la verité la Circoncision n'étoit pas chez les Juifs une opération absolument nécessaire à la génération, mais seulement un moien de la faciliter. Philon, à la fin de son Livre de *specialibus Legibus*, paroît être de ce sentiment. (a) Il dit d'abord, que certaines gens se moquent de la Circoncision, quoique cependant plusieurs Nations, & entr'autres les Egyptiens l'aient fort honorée. On doit remarquer en passant, que par cet endroit de Philon, on peut encore juger, que les Egyptiens ont tiré la Circoncision des Juifs, puisqu'il dit exprellément, que la Circoncision de ses ancêtres a été honorée par les Egyptiens.

Cet Auteur rapporte plusieurs raisons naturelles de la Circoncision, pour prouver aux Nations étrangères, qu'elle ne doit point leur paroître si extraordinaire. Il dit, qu'outre l'alliance qui étoit marquée par-là entre Dieu & les Juifs, elle a été encore instituée, pour conserver (b) la santé & la pureté du corps.

Pour répondre aux passages de cet Auteur, il faut remarquer, qu'il a voulu par-là justifier dans l'esprit de quantité d'Etrangers la Circoncision qui leur répugnoit si fort; & qu'ainsi sans s'attacher beaucoup aux raisons de son institution, qui n'auroient pas été goûtées par des gens qui avoient un système de Religion bien différent du sien, il a été obligé d'en donner quelques raisons naturelles, dans la plupart desquelles il paroît cependant qu'il n'a pas fort bien rencontré. Je ne voudrois pas admettre la première raison qu'il donne, sçavoir que par-là on évite certaines maladies difficiles à guérir; & loin de l'admettre, je tiendrois plutôt pour le contraire. Mais c'est une matière que l'on doit laisser à examiner aux Médecins: outre que supposé que cela fut, c'étoit se donner bien de la peine, & prendre d'avance de grandes précautions pour guérir plus aisément une maladie, dont les hommes pouvoient se garantir facilement, & qu'ils ne gaignoient que lorsqu'ils le vouloient bien.

Sa seconde raison paroît plus vraisemblable, d'autant que les Orientaux, & entre autres les Juifs & les Egyptiens, avoient de grands serupules sur la pureté, & sur la propreté de leurs Prêtres. Cependant s'ils ont tant fait que de poulter leur serupule jusques-là, il me semble que l'on devroit s'étonner qu'ils ne l'aient pas poussé encore plus loin, & qu'ils n'aient pas imité les Prêtres d'Arcadie, ou ceux des Gaulles. Pour ce qui est de la dernière raison, elle n'est nullement valable, & il ne faut, pour juger de sa fausseté, que faire un peu de réflexion sur cette prétendue fécondité des Nations circoncises. Les Juifs, les Turcs, les Arabes, & généralement tous les Peuples, chez qui la Circoncision est en usage, ne sont pas plus féconds que d'autres; au contraire, je suis persuadé, que si l'on vouloit bien examiner les choses, on trouveroit qu'ils peuplent encore moins. Mais Philon avoit besoin de raisons bonnes ou mauvaises pour s'opposer à ceux qui n'approuvoient point cet usage, & qui n'en auroient reçu aucunes, qui eussent roulé sur la Religion, & sur cette Alliance que Dieu avoit faite avec Abraham & ses descendants, dont les Gentils, & particulièrement les Romains, se moquoient: ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si toutes celles qu'il a rapportées, ne sont pas fort justes.

(a) Je vais rapporter les propres paroles. *Ridetur enim majorum nostrorum Circuncisio, quareus in non medocri honore habita etiam apud gentes alias, presertim Egyptianam.*

(b) *Ut caveatur morbus curatu difficilis, vocatus carbunculus. . . ut totum corpus sit purius, ne impediatur officia sacerdotialis Ordinis, quoniam obrem etiam*

ardant corpora Egyptiani Sacrificii, ne quid sordium, vel sub-pulis, vel subpreputiis habeant, quod possit obesse puritati Sacris debent. Il ajoute, que cette opération, est cura fecunditatis, & numerose sobolis. . . & ultre circuncisas gentes fecunditate pollere, esseque populosissimas.

CHAPITRE III.

Des Causes principales du Paganisme & de l'Idolâtrie.

COMME les Remarques que j'ai faites sur les Indes, roulent toutes sur les coutumes des Nations Païennes, & que la plupart de ces coutumes sont fondées sur le Paganisme & en font même une suite; il ne sera pas, à ce que je crois, inutile de parler en général de l'Idolâtrie, & de rapporter les principales causes de son funeste établissement.

Il est peu de maux en matière de Religion, qui n'aient été produits par quelque sorte de bien, & peu d'erreurs, qui n'aient eu pour principe une vérité mal entendue, ou corrompue par la longueur des tems. C'est ainsi que la Fable, les Dieux, leur génération, leurs divisions, leurs victoires, ces menfonges que nous chantent les anciens Poëtes; tout cela a pris sa naissance dans la vérité, qui est la source de la Religion que nous professons encore aujourd'hui. Cependant la vérité est si défigurée chez les Païens, par les rêveries & les fables dont on l'a environnée, & ses traits y sont si fort altérés, qu'il est presque impossible de l'y reconnoître.

Il paroît assez étonnant qu'il se soit fait un si grand changement dans la Religion, & que d'une vérité toute pure & toute simple, les hommes soient tombés dans un abîme d'erreurs & dans le chaos de toutes sortes de fables; cependant si l'on veut bien faire un peu de réflexion sur le caractère de la plupart des hommes, & sur la corruption que le tems amène toujours, l'on ne trouvera plus la chose si extraordinaire.

Le peu de soin que l'homme a de juger par son esprit seul, & l'attachement qu'il a toujours à ses sens, est la première cause de ses erreurs. Il lui faut quelque chose qui agisse sur lui extérieurement; & lorsque la vérité cesse de se faire connoître par des signes extérieurs, il aime mieux se laisser toucher par le menfonge, que de laisser ses sens dans l'inaction, & de juger indépendamment d'eux. C'étoit peut-être la raison, pourquoi Dieu qui connoit jusqu'aux détours les plus cachés du cœur de l'homme, & jusqu'à son moindre penchant, a accompagné la Religion des Juifs, d'un nombre presque infini de cérémonies qui nous paroissent inutiles. Dieu vouloit fixer leurs sens par quelque chose de bon, & qui put les conduire à la vérité; afin qu'ils ne se fussent pas toucher par quelque chose de mauvais, & qui fut capable de les faire tomber dans l'erreur.

L'idée que les hommes ont toujours eue de la Divinité étoit encore une des causes de l'Idolâtrie: il leur falloit un Dieu. Ils étoient persuadés qu'il y en avoit un, tout leur prêchoit cette vérité: le Ciel, la Terre, le mouvement régulier des Astres, & cet Ordre de l'Univers, qui ne se dément jamais, étoient autant de Témoins de l'Existence d'un Dieu. Mais la preuve la plus forte & la plus convainquante qu'ils en avoient, étoient ces mouvemens secrets de leur cœur, qui les portoit comme malgré eux vers quelque chose de plus relevé, & de plus grand que les créatures qu'ils voient naître, croître, & périr devant leurs yeux; car l'Idolâtrie ne commença point par l'adoration des créatures, dont les hommes connoissoient la corruption. Ils ne tombèrent pas aulli-tôt dans ces grossièretés auxquelles les Egyptiens ont donné le commencement, & auxquelles les Grecs, & ensuite les Romains ont mis le comble. Ils n'adorèrent dans les premiers tems que ce qui leur paroissoit le plus adorable.

Le Soleil, la Lune, & les autres Astres furent les premiers adorés: mais comme les hommes ne pouvoient pas toujours voir ces corps lumineux, il cherchèrent quelque chose qui fut les dédommager en quelque manière, des momens auxquels ils se déroboient à leurs yeux, & qui fut un symbole de ces prétendues Divinités. Ils ne trouverent rien qui en approchât plus que le feu, & qui fut un signe plus sensible de la splendeur des Astres, & particulièrement de celle du Soleil. Ainsi ce fut au feu qu'ils s'attachèrent. Ils ne le vénérent d'abord, que comme une représentation de l'Astre qu'ils adoroient; mais peu à peu ils l'adorèrent aulli lui-même. Les Chaldéens commencèrent, & l'Ur de Chaldée d'où étoit Abraham, fut le lieu ou ce premier Culte prit naissance; d'où vient que l'on lui donna le nom d'Ur ou d'Our, qui signifie feu.

(a) Je rapporterai ici en passant une Histoire assez plaisante, dont parle Eusebe, à l'occasion du feu que les Chaldéens regardoient comme une Divinité. Ces Peuples prétendoient, que leur Dieu étoit le plus puissant & le plus fort de tous les Dieux. Ils n'en avoient encore trouvé aucun qui pût lui résister. Aussi-tôt qu'ils en pouvoient attrapper quelqu'un de ceux des autres Nations, ils le jetoient dans le feu, qui ne manquoit pas de le consumer : ainsi le Dieu des Chaldéens passoit publiquement pour le vainqueur de tous les Dieux. Un Prêtre de (b) Canopus, qui étoit un des Dieux d'Egypte, ou il y avoit aussi une Ville du même nom, trouva le moien de faire perdre au feu la grande réputation qu'il avoit acquise. Il fit faire pour cela une Idole d'une terre très-poreuse, dont on faisoit ordinairement des pots qui servoient à purifier l'eau du Nil. Cette statue, qui avoit un très-gros ventre, fut remplie d'eau : le Prêtre boucha avec de la cire quantité de petits trous qui y étoient ; après quoi il s'effrita à faire entrer en lice son Dieu Canopus, contre le feu des Chaldéens. Ceux-ci en préparèrent un, sur lequel le Prêtre Egyptien mit sa statue. La cire sentant la chaleur se fondit, les trous furent ouverts, l'eau passa, & enfin éteignit le feu. On publia aussi-tôt que le Dieu Canopus avoit vaincu & détruit celui des Chaldéens, & pour monument de cette célèbre victoire, les Egyptiens firent toujours dans la suite un gros ventre, & de petits pieds fort courts à leurs Idoles, parce que celle qui avoit vaincu le feu étoit faite de même. La plupart des Idoles des Indiens sont aussi faites de cette façon.

Les Perses ont aussi adoré le feu, (c) que l'on portoit ordinairement devant leurs Rois, & à la tête de leurs armées, & qu'ils faisoient toujours accompagner par trois cens soixante Prêtres. Il y en a encore à présent dans cet Empire (d) qui conservent l'ancienne Religion de la Nation : mais ce sont une espèce de sauvages, quide-meurent dans les montagnes, & qui n'ont jamais voulu recevoir l'Alcoran. Les Athéniens avoient un feu perpétuel dans le Prytanée, qui étoit une manière de fort-rellé, laquelle servoit chez eux à ce que servent chez nous les Maisons de Ville, & ou outre cela l'on entretenoit les vieux Officiers, & ceux qui avoient rendu un service notable à la République. Ce feu étoit conservé par des Veuves, au lieu que celui des Romains étoit gardé par des Vierges, que l'on appelloit Vestales. On sçait encore, que les Juifs devoient avoir un feu, qui brûlait continuellement, comme il leur est ordonné dans le sixième chapitre du Lévitique. (e)

Quelques-uns ont dit que le Culte & l'adoration que tant de Nations ont rendu au feu, étoient fondés sur ce passage du Deuteronomie : Votre Dieu, ô Israel (f) est un (g) feu consumant : mais il n'y a aucune apparence à cela, puisque, comme nous venons de voir, les Chaldéens adoroient le feu, long-tems avant la Loi écrite.

On adora ensuite l'homme : mais nous parlerons dans l'article des Dieux Pénaux, des premières causes de cette Idolatrie. Enfin peu à peu on vint jusqu'à adorer les bêtes, & tout ce qu'il y a de plus vil & de plus infâme dans la nature.

On est encore redevable de tous ces désordres, dans lesquels les hommes tombèrent, au style ordinaire des Langues Orientales, au scrupule des Peuples, & à la vénération qu'ils avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs Anciens. De tous tems le style des Orientaux, mais plus particulièrement celui des Prêtres, & de ceux qu'on pourroit appeller leurs Philosophes, a été rempli de figures & de comparaisons. Ils ne cherchent que des termes pompeux, & des expressions

(a) Euseb. Histoire Ecclesiast. l. XI. Chap. 26.

(b) Sitis, Ofiris, Canope étoient la même Divinité sous différents noms, & toutes, à ce que l'on croit, étoient le Nil.

(c) La coutume de porter le feu à la tête des Caravanes se pratique encore dans les Pays Orientaux. Les Arabes & autres Peuples l'observent aussi lorsqu'ils marchent. Il se peut fort bien que la Colonne de feu, qui marchoit la nuit devant les Israélites dans le Désert, ait été prise de cette coutume. Dieu a bien voulu se conformer en plusieurs occasions à une habitude servile, que les anciens Juifs ont adoptée en presque toute leur conduite, & qui les a jettes souvent dans l'Idolatrie. Si l'on croit bien convenu que le feu qui marchoit devant les Israélites étoit en forme de Colonne, on pourroit

peut-être justifier pourquoi les Indiens représentent quelques-uns de leurs Dieux sous cette forme : mais pour dire le vrai, il y a plus d'apparence, que ces Indiens ont conservé l'ancienne manière de représenter les Dieux, ou par de simples pierres brutes, ou avec la Figure Conique & Pyramidale.

(d) Ce sont les *Guebres* ou *Gaures*, dont on a parlé.

(e) Plusieurs autres Peuples ont aussi adoré le feu, tels que les Peruviens, les Mexicains, &c. ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage.

(f) Nous croions avec quelque fondement, que cette expression de *Il est un Dieu* fait allusion à la Religion des Peuples Adorateurs du feu.

(g) Deuteronom. ch. 12. v. 19.

métaphoriques ; & les Peuples les croient d'autant plus habiles, & d'autant plus spirituels, qu'ils les entendent moins. Les premiers Poètes vinrent ensuite renchéir sur ce fatras de grands mots & d'hyperboles, & il se trouva à la fin, que ce que l'on disoit étoit entièrement opposé à ce que l'on vouloit signifier. (a) Lactance parle fort des maux qu'ont causés les Poètes, & dit, que lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, il est facile de se laisser surprendre par le style doux, agréable, & insinuant dont ils se servent.

Le commun des hommes, sans chercher dans le sens de la figure, & dans ce qu'elle représentoit, s'arrêta à la figure même ; ainsi l'on peut juger, quelles idées on se forma de la Divinité & des Mystères. Qu'on se représente une explication à la lettre de ce que l'Écriture nous dit de Dieu. Elle lui donne une Épée tranchante, un bouclier, un arc, des flèches : elle le met en embuscade. Nous l'y voyons gai, quelquefois irrité, ou triste. Enfin peu à peu nous en ferions un homme, & souvent même en suivant la lettre un homme qui ne seroit pas fort sage. C'est cependant ce qu'ont fait les Gentils : ils ont réellement attribué à Dieu ce qui n'étoit dit de lui qu'en figure. Ils ont commencé par lui donner un corps, fondés premièrement sur la peinture que leur en faisoient leurs Prêtres, & leurs Poètes, & secondement sur le penchant qu'ils avoient à juger dépendamment de leurs sens, & à ne se former que des idées matérielles.

Après avoir vu que les hommes ont donné un corps à la Divinité, l'on ne doit plus s'étonner des figures bizarres sous lesquelles ils la représenterent, & des différentes fonctions qu'ils lui attribuerent. On sçait qu'ils en avoient de toutes sortes, & qu'il n'y eut à la fin aucun endroit de la maison qui n'eût pour sa garde un Dieu, ou une Déesse. On en mit même jusques dans les lieux dont la nature ne peut se passer, & l'on appelloit Cloacina la Déesse qui y présidoit ; enfin l'on poussa l'extravagance jusqu'ou elle pouvoit aller. Tertullien, Lactance, S. Augustin, & même quantité d'Auteurs profanes nous ont donné le détail de toutes ces rêveries.

Nous parlerons dans l'Article des Dieux Tutélaires, de la vénération que les Peuples avoient pour tout ce qui leur venoit de leurs Prêtres, ou de leurs Anciens. Cette vénération, ainsi que nous l'avons dit, a été une des causes de l'attachement qu'ils ont eu à leurs erreurs, & aux fables qu'ils avoient reçues de leurs Peres. Mais en voilà assez sur une matière que de très-sçavans Auteurs de nos jours ont traitée à fond. On peut voir dans leurs ouvrages toute la bizarrerie, & tout le ridicule du Paganisme, & en même tems la différence qu'il y avoit entre la croyance des gens un peu éclairés, & celle du peuple.

CHAPITRE IV.

Des Sacrifices des Indiens, & de leur manière d'honorer les Dieux.

DE tous les tems les hommes ont rendu un Culte extérieur à la Divinité. Il consistoit à lui offrir ce qu'ils avoient de meilleur, & de plus précieux, comme pour reconnoître qu'ils le tenoient d'elle. Ainsi Caïn qui s'appliquoit à cultiver la terre, offrit à Dieu de ses fruits ; & Abel qui gardoit les troupeaux, lui fit un sacrifice de ses agneaux les plus gras.

On ne peut pas sçavoir, si d'abord les hommes eurent dans leurs oblations quelques Cérémonies fixes, & il y a même lieu de croire que ce fut (b) Enos qui commença à leur donner une forme réglée. C'est ce que le P. Petau explique autrement, (c) entendant par-là, que ce petit-fils d'Adam rétablit le Culte de Dieu que les enfans de Caïn avoient aboli.

Il y avoit encore une autre espèce de Sacrifice, appelé Sacrifice de Libation. Il se faisoit en répandant quelque liqueur à l'honneur de la Divinité ; & il fut aussi en usage sous la Loi Ecrite.

Lorsque, par exemple, après le retour de l'Arche d'Alliance, les Israélites s'allè-

(a) *Lactant.* Liv. I. Chap. 2. *Poeta perniciosi sunt, qui recitatos animos facile credere possunt suavitatē sermonis, & carminum dulci modulorum cur-restant.*

(b) *Gen.* chap. 4. v. 26. *Suivant ce passage de la Genèse, Ille cepit invocare nomen Domini.*

(c) *Ration. Temp.*

blèrent à Masphat, sous la conduite de Samuël, pour remercier Dieu de l'avoir tiré des mains des Philistins ; (a) l'Écriture marque, qu'en action de grâces ils puisèrent de l'eau, & la répandirent devant lui.

L'eau que David répandit lorsqu'il étoit devant Bethléem, & qu'il refusa de boire, (b) parce que trois des principaux Chefs de son armée l'avoient été puiser au pèril de leur vie, étoit également un sacrifice de Libation ; mais la liqueur dont on se servoit le plus ordinairement pour cela c'étoit l'huile. Ainsi Jacob voulant rendre grâces à Dieu du sommeil mystérieux, dans lequel il avoit vu cette Echelle où montoient & descendoient les Anges, & regardant le lieu où le Ciel lui avoit fait cette faveur, comme un endroit véritablement saint, & comme la Maison du Seigneur, répandit (c) de l'huile sur la pierre sur laquelle il avoit reposé sa tête pendant ce songe.

En passant nous pouvons remarquer de cette action de Jacob, que de son temps les Voyageurs qui avoient de la piété, fongoient avant que de sortir de chez eux, à se mettre en état de louer & d'honorer le Seigneur pendant leur voyage ; & que le sacrifice de Libation étoit le plus commode de tous, & celui qui exigeoit le moins de Cérémonie, ils avoient soin d'avoir toujours de l'huile avec eux, pour la répandre devant Dieu, & la lui offrir, dans la vue de reconnoître sa toute-puissance, de le remercier de quelque faveur, ou d'en obtenir quelque-une.

Les sacrifices de Libation se faisoient encore chez les Gentils avec plusieurs autres sortes de liqueurs. On offroit, par exemple, du lait à la Déesse *Rumina*, qui étoit celle que l'on invoquoit pour les enfans à la mammelle. Les Athéniens n'offroient jamais de vin au *Soleil*, à la *Lune*, à *Vulcain*, à *Uranie*, qui étoit celle des *Muses* que l'on prétendoit avoir trouvé l'Astrologie, ni à *Mucolinus*, de laquelle *Jupiter* avoit eu les neuf *Muses*, ni à toutes les *Nymphes*, mais seulement du miel délaïé dans de l'eau.

Quelques-uns prétendent, que les premiers Sacrifices de Libation ont été faits de vin, & que c'est du Dieu *Bacchus*, appelé autrement *Liber*, que le mot de Libation a tiré son origine. (d)

Ces espèces de Sacrifices, qui d'abord ne furent institués que pour honorer les Dieux, trouèrent bien-tôt place dans les festins, & dans les débauches. (e) On y fit des Libations, profanes & on y répandit du vin en cérémonie ; ce qui selon les apparences se faisoit toujours en l'honneur de Bacchus.

La doctrine de la transmigration des âmes empêche les Indiens de faire aucun Sacrifice sanglant à leurs Dieux ; & même, selon leur Théologie, quelques-uns de ces Dieux ont vécu sous la forme des animaux les plus propres à être immolés. Aiasi ils se contentent d'offrir à leurs Idoles des fruits de la terre, & de l'encens.

Ils répandent encore de l'huile devant elles, & non contents de cela ils les en frottent toutes les fois qu'ils leur font des offrandes, de sorte qu'elles sont ordinairement noires, ensuées, & toutes gluantes d'huile. C'est ce (f) qu'Arnobe rapporte aussi des Idoles de son temps. Je flattois, dit-il, une pierre toute gluante, & toute engraisée d'huile, comme si elle avoit eu quelque puissance. Ces mêmes Indiens, les Sacrifices à part, conviennent encore en quantité de choses avec les Juifs & les anciens Païens, touchant la manière d'honorer les Dieux & de les prier dans les Pagodes. Ils ont des tambours, des trompettes, & des chanteurs, qui chantent des hymnes à leur honneur. Ils portent quelquefois leurs Idoles en procession, & les promènent dans toutes les rues d'une Ville ; & dans ces Cérémonies publiques, ils ont toujours des femmes établies, pour chanter & danser devant elles, au son des Instrumens du pays, (g) comme fit autrefois David devant l'Arche, en jouant de sa harpe.

Ces Danseuses sont toujours chez les Indiens, des femmes publiques, & quoiqu'elles dansent ordinairement dans les Pagodes & devant leurs Dieux, elles n'en font pas pour cela plus sages, & n'en ont pas meilleure réputation.

Il paroît aussi que les Juifs ne faisoient pas un fort grand cas de ceux qui faisoient chez eux la même fonction, & qu'on les regardoit, au moins communément, comme

(a) 1. Reg. c. 7. v. 6. *Unfermentique aquam, & effuderunt in conspectu Domini.*

(b) 2. Reg. c. 23. v. 16.

(c) Genes. c. 28. v. 18. *Surgens ergo Jacob mané vult Lapidem quem sup. posuerat capiti suo, & erexit titulum infundens oleum desuper.*

(d) Ovide en parle de même dans son troi-

sième livre des *Fastes*, & dit que,

Novine ab Authore ducunt Libationis nomen.

(e) *Macrob. l. 1. 111. Saturnal. c. 11.*

(f) *Arnob. advers. c. 1. Inducuntur lapide, & ex olei unguine foratatione, tanquam melle et res pascens, adulabatur.*

(g) 2. Reg. c. 6. v. 14.

me des baladins ; Michol reprochant à David, qu'il avoit fait le personnage d'un bouffon, en se dépouillant publiquement. (a)

Par rapport à l'état auquel Michol reprocha à David, qu'il s'étoit mis pour danser devant l'Arche, l'on doit remarquer, que les Juifs, pour ne rien avoir qui les incommodât, & pour danser plus librement, ôtoient leurs manteaux, & ne gardoient que leurs habits de dessous. Ils en étoient plus légers, & par conséquent plus en état de danser ; mais cela ne convenoit point à la gravité, dont se piquoient les Juifs, & dont se piquent encore tous les Peuples Orientaux.

Les danseuses Indiennes font de même. Lorsqu'elles veulent danser, elles quittent une espèce de grand voile qui leur couvre la tête, & n'ont sur le corps qu'un petit corset de toile, & une jupe autour d'elles.

Les Indiens qui embrassent le Christianisme ont encore soin d'avoir dans les Eglises de petites trompettes, quelques espèces de hanbois, & des tambours, au son desquels ils chantent des cantiques. Du moins c'est ainsi qu'ils en usent à Pondiheri.

CHAPITRE V.

De leurs Temples.

(b) Les hommes ont toujours choisi les lieux sombres, & l'ombre des grands arbres, pour rendre leurs devoirs à la Divinité. Lorsque les Juifs mirent un chêne dans le Sanctuaire, sous lequel (c) Josué plaça la pierre où étoit gravée la promesse qu'ils lui firent, de n'abandonner jamais le culte du vrai Dieu, ils ne firent que suivre l'exemple des autres Nations. Cependant cela étoit contre le commandement exprès de Dieu, qui avoit défendu de (d) planter aucun bois, ni aucun arbre près de son Autel. Mais cela n'empêcha pas, qu'ils ne conservassent cette pratique, & qu'ils n'adorassent les faux Dieux dans des bocages, comme (e) l'Écriture le leur reproche. Lorsqu'Osée les reprend du même crime, il dit qu'ils cherchoient pour cela les arbres qui donnoient le plus d'ombre. (f)

Avant que Dieu eût ordonné à Salomon de lui bâtir un Temple, les gens de bien faisoient aussi des Sacrifices au vrai Dieu, sur des collines, & même à l'ombre des grands arbres ; comme fit Gedeon sous le chêne, où l'Ange touchant le Sacrifice de ce fameux Juif avec sa baguette, y fit descendre le feu du Ciel.

Il sembleroit, que pour lors il étoit permis de faire des Sacrifices dans les différens endroits, où l'on se trouvoit. Cependant l'on en exceptera toujours sans difficulté les lieux couverts d'arbres, & en général, tout ce qui pouvoit avoir quelque assinité avec les bois sacrés des Païens, conformément au vingt-&-unième verset du seizième chapitre du Deutéronome, par lequel il étoit défendu de planter aucun arbre auprès de l'Autel du vrai Dieu, comme je viens de le remarquer ; & l'on pourroit fonder cette conjecture sur l'exemple de quelques Juifs, qui, quoique zélés pour l'observance régulière des règles du Judaïsme, offroient cependant des Sacrifices dans le premier endroit qui se rencontroit. Cependant je crois qu'en cela ils n'étoient pas zélés observateurs des préceptes de la Loi, qui étoit trop formelle pour le contraire : de sorte que l'on ne peut les excuser qu'en disant, que la coutume de faire par tout des Sacrifices à Dieu, ce qui étoit contre la Loi, devenoit en quelque façon licite par le nombre de ceux qui la pratiquoient, mais elle ne l'étoit nullement en elle-même, pu lque dès le tems de Josué il y eut un différend à cette occasion. Tous les Israélites furent scandalisés voyant les Tribus (g) de Ruben, & de Gad, & la moitié de celle de Manassés élever un monument de piété sur les bords du Jourdain, où Moïse avoit fixé leur demeure. Le reste des Juifs prit ce monument pour un

(a) 2. R. c. 6. v. 20. *Et undatus est quasi si-
videtur unus de servas.*

(b) Sur l'ut dans les premiers tems de l'Idolâtrie.

(c) Josué, c. 24. v. 26. *Postquam cum subter
quocum, que erat in Sanctuario Domini.*

(d) Deuter. c. 16. v. 21. *Non plantabis lucum,*

Tome I. I.

& omnem arborem juxta Altare Domini Dei tui.

(e) Jerem. c. 12 v. 20. *Sub omni ligno frondoso
tu preseraberis.*

(f) Osée, c. 4. v. 13. *Et super colles accende-
bit thuyana, subius quercum & populum, & re-
tribuitur, quia bona erat umbra ejus.*

(g) Josué, c. 22.

Autel, & les plus violens d'entr'eux étoient d'avis, pour punir ce crime, d'aller les armes à la main ravager toutes les terres de leurs frères ; mais les plus prudents jugerent qu'il falloit leur envaier des députés, pour s'informer de la raison qu'ils avoient eue d'élever ainsi un autel contre les défenses de la Loi. Ce dernier sentiment fut suivi ; on leur envoya des gens qui leur demanderent compte de l'action qu'ils avoient faite, & ils ne s'excusèrent auprès de leurs frères qu'en disant qu'ils n'avoient nullement prétendu élever un autel, mais seulement un monument, pour faire ressouvenir leurs descendans, qu'ils étoient véritablement Juifs, & soumis par conséquent à la Loi de Dieu qui leur avoit été laissée par Moïse.

Lorsque le Temple de Jérusalem eut été bâti, il fut plus particulièrement défendu d'immoler ailleurs aucune victime. Moïse en avertit même les Juifs dans le desert, leur prescrivant ce qu'ils devoient faire, lorsque Dieu les auroit mis en possession de la terre promise. (a) Prenez garde, leur dit-il, de ne point offrir vos Holocaustes dans toutes sortes de lieux. Vous en offrirez seulement en celui que le Seigneur a choisi.

Quelques Juifs conservèrent cependant l'ancienne coutume de faire à Dieu des Sacrifices sur les Montagnes, ou sous les arbres. Ainsi quand il est dit de quelques Rois de Juda, comme de Josaphat, & de plusieurs autres, qu'ils ne firent point démolir les lieux élevés, ou l'on adoroit ; (b) l'on ne doit pas toujours croire, que ce fussent des Autels dressés aux faux Dieux. Ils étoient souvent consacrés au vrai Dieu, suivant ce passage des Paralipomenes. (c) *Cependant le peuple immoloit encore à Dieu dans les lieux élevés.* En un mot il n'étoit mauvais de sacrifier dans le premier endroit qui se trouvoit, que parce que Dieu avoit défendu de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem.

(d) Les Indiens ont quantité d'Idoles, qui sont dispersées dans les campagnes, & placées ordinairement dans de petits bois touffus, ou au pied de quelque arbre qui donne beaucoup d'ombre. C'est là que les Voïagers font leurs prières, & les dévots leurs offrandes, pour obtenir de leurs Dieux un heureux voiage.

Les Juifs avoient aussi dans les campagnes des Autels qui étoient destinés pour les Voïagers, & sur lesquels ils immoloient des victimes à Dieu. Cela fut défendu après l'édification du Temple de Jérusalem ; & l'on peut dire qu'un des plus beaux endroits de la Vie d'Asa, est d'avoir fait abattre ces Autels. (e)

Les Indiens-Paiens recherchent encore aujourd'hui l'ombre & l'obscurité dans leurs Temples, qu'ils appellent Pagodes. Ils observent avec soin, que le jour n'y entre que par la porte, qui ordinairement est très-étroite & très-basse. Avec la porte il n'y a que quelques petites lucarnes qui servent de fenêtres. Ils en ont même où il n'y a d'autre ouverture que la porte.

C'est ainsi que le Patriarche Abraham chercha l'obscurité, pour rendre ses devoirs à Dieu, & pour le prier. L'Écriture marque qu'il planta un bois à *Bersabée*, (f) pour y invoquer le nom du Dieu Eternel. Dans la suite les Juifs eurent à peu près une semblable idée de la Divinité, & crurent qu'elle se plaisoit dans les lieux ténébreux, dans les nuages épais, & en général dans les ténèbres. Ainsi lorsque Salomon fit porter l'Arche d'Alliance dans le Temple qu'il avoit bâti, & qu'il vit ce même Temple rempli d'une nuée si épaisse, que les Prêtres ne pouvoient y faire leurs fonctions sacrées, (g) il déclara que le Seigneur avoit dit qu'il habitoit dans une nuée. David racontant dans son dix-septième Pseaume tout ce qui accompagne la Majesté

(a) Deuter. c. 12. v. 18. *Cave ne offeras Holocausta tua in omni loco quem videris, sed in eo quem elegit Dominus.*

(b) 2. Paral. c. 20. v. 33. *Verum excelsa non abjult.*

(c) 2. Paral. c. 33. v. 17. *At tamen adhuc populus immolabat in excelsis Domino Deo suo.*

(d) On observe que dans les Pais Catholiques on a conservé quelque chose de semblable à ces pratiques des Indiens & des anciens Juifs. Il est fort ordinaire d'y trouver des Croix, des Notre-Dames & de petits Jesus dans des espèces de Chapelles & sur des hauteurs. Il ne s'est pas moins d'y rencontrer des dévots,

qui, le chapelet à la main, y récitent leurs prières, & détaillent un certain nombre de *Pater* & d'*Ave*. On trouve souvent aux pieds de ces Notre-Dames de beaux fruits qui leur sont offerts par un principe de Religion.

(e) 2. Paral. c. 14. v. 2. *Et subvertit altaria peregrini cultus, & excelsa.*

(f) Genes. c. 21. v. 33. *Abraham vero plantavit nemus in Bersabée, & invocavit ibi nomen Domini Dei aeterni.*

(g) 3. Reg. c. 8. v. 12. 2. Paral. c. 6. v. 1. *Dixit Dominus ut habitaret in nebula.* Dans les Paralipomenes, il dit au même sujet : *Domini palatium est, ut habitet in caligine.*

Divine, dit, qu'elle se cache dans les ténèbres. (a) Enfin presque tous les Peuples de l'Antiquité ont eu le même sentiment sur cet article, & peut-être l'origine en est-elle due à ce qu'ils avoient appris des premiers hommes; sçavoir que Dieu faisoit son séjour dans le Paradis Terrestre, lieu rempli d'arbres, & par conséquent obscur. (b)

Si l'on vouloit donner quelque raison naturelle du soin que presque toutes les Nations ont pris, de chercher toujours les endroits sombres pour adorer la Divinité, il me semble que l'on pourroit alléguer que les ténèbres sont propres au recueillement, & à la modestie que l'on doit garder dans les Temples en présence de l'Être Suprême; car la vue est le sens qui nous cause le plus de distraction. Les ténèbres empêchent nos yeux de recevoir l'impression d'un objet capable de nous distraire; ainsi elles conviennent parfaitement aux lieux destinés à la prière & à l'oraison.

Outre cela l'ombre & l'obscurité produisent, même malgré nous, dans nos cœurs un certain frémissement qui tient assez du respect que l'on doit à la Divinité; & je crois que c'est par cette raison que les Latins ont donné à Dieu un nom, qui signifie proprement crainte, horreur; car le mot (c) *Deus*, est visiblement tiré du Grec *Déos*, *formido*: d'où les Grecs auroient bien pu tirer aussi leur *Téos*, quoique quelques-uns le fassent dériver de *Théin*, *currere*, parce que plusieurs croioient autrefois que les Autres (qui pour ainsi dire courent toujours) étoient des Divinités.

CHAPITRE VI.

Des Temples dédiés à Priape.

ON voit chez les Indiens des Temples dédiés à Priape, quoique sous des noms différens; & l'on peut dire qu'ils ont de beaucoup renchéri sur les postures infâmes dans lesquelles les Egyptiens, les Grecs, & les Romains l'ont représenté. Plusieurs même portent un petit Priape pendu au cou, mais il est couvert d'un peu d'argent; & ils prétendent obtenir par là la vigueur & la fécondité.

On sçait que cette abominable Idole trouva autrefois des adorateurs chez les Juifs. L'Écriture nous apprend qu'Afa chassa sa mere Maacha de la Cour, parce qu'elle avoit élevé un Autel à (d) Priape, qu'il fit briser & brûler proche le torrent de Cédron. (e)

Selon toutes les apparences, les Juifs avoient appris des Egyptiens à rendre des honneurs divins à Priape, & à lui élever des Statues; car l'Égypte a peut-être été l'endroit où cette prétendue Divinité a été le plus en vénération. On l'y regardoit comme le principe de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus noble au monde. On y élevoit peu d'Édifices publics, au-dessus desquels on ne mit les deux Figures qui conviennent le plus à cette Idole, & qui y étoient regardées comme les Hiéroglyphes ou les Symboles de ce que l'on pouvoit souhaiter de plus grand & de plus parfait dans la nature; par exemple, de l'agrandissement, de l'abondance, de la fertilité, de l'union, de la force, de la vigueur, & de la santé.

De même les Romains n'invoquoient pas seulement Priape pour la propagation du Genre Humain, & pour se donner des descendants; mais encore pour la fécondité & la fertilité des terres. Chacun lui élevoit ordinairement dans son Jardin une Statue, qui au pis aller servoit d'épouvantail, & faisoit au moins peur aux oiseaux, si d'ailleurs elle ne pouvoit contribuer en rien à ce qu'ils attendoient d'elle, & leur procurer une abondante récolte.

(a) Psal. 17. v. 12. *Posuit tenebras latibulum suum.*

(b) Genes. c. 3. v. 8. *Et cum adirent vocem Domini Dei deambulantis in Paradiso, &c.*

(c) Cette Étymologie est des plus forcées: pour quoi ne pastirer *Deus* de *δωε* qui en Grec, signifie Dieu?

(d) Il est appelé *Beipoor* dans l'Écriture. Le mot de *Atrophéseth* dans l'Histoire de *Maaca* est

traduit par celui de *Maarouset* dans la version de Genève.

(e) 2. Paral. c. 15. v. 16. *Sed & Maacham matrem Afa Regis ex augusto depositi imperio, eò quòd fecisset in luco simulacrum Priapi: quòd omne contrivit, & in frustra comminuens combussit in torrente Cedron.*

On peut remarquer par un passage d'Horace (a) combien les Romains, particulièrement les Gens d'esprit & les Poëtes prenoient de liberté avec leurs Dieux, & la maniere cavaliere dont ils les traitoient.

C H A P I T R E VII.

Dieux Pénates des Indiens ; & de l'Origine de ces Divinités Tutelaires.

OUTRE les Dieux que les Indiens ont dans leurs Temples, l'on voit encore chez eux ce que les Anciens appelloient *Lares*, *Manes*, & *Pénates*, qui sont de petites Figures placées en différens endroits de leurs maisons, & qu'ils ont grand soin de frotter d'huile, (b) & d'entourer de fleurs, croiant par là se les rendre propices. Quelques uns ont dit, que les Manes étoient des Divinités Infernales, & les ont distingués des Pénates & des Lares: mais presque tous les Auteurs se servent indifféremment de ces trois mots pour signifier les ames des défunts; ainsi je n'entrerai point en discussion sur la différence que ceux du sentiment contraire prétendent y trouver.

Ces Divinités Tutelaires sont très-anciennes. Elles ont commencé bien long-tems avant les Grecs, qui probablement les ont tirées, aussi-bien que les premiers fondateurs de leur Histoire fabuleuse, de ceux qui commencèrent à former l'Empire des Assyriens. C'est ainsi que je m'exprime avec ceux qui veulent trouver l'origine de cette Monarchie dans celle même de la ville de Ninive, & lui donner treize-cens ans de durée; car si l'on suit le sentiment d'Hérodote, & que l'on ne lui en donnât que cinq-cens-vingt, en la faisant commencer vers le tems que Déhora jugeoit les Israélites, les Assyriens seroient postérieurs aux Grecs, & par conséquent ces derniers n'auroient pas tiré leurs Fables des autres. Car le plus ancien Roi Grec que nous connoissons est Inachus, qui régna à Argos, & qui (si nous suivons le Calcul des Septante) devoit être Contemporain de Moïse; quoique (c) Eusebe ait voulu faire vivre ce saint Législateur du tems de Cécrops, lequel vivoit plus de trois-cens ans après, & qui fonda les douze Bourgs, dont fut composé le petit Royaume d'Athènes, & que ceux qui suivent ce sentiment fassent Inachus & Abraham Contemporains; ce qui a commencé à brouiller la Chronologie ancienne.

Mais pour revenir à mon sujet, nous voyons des Dieux Pénates long-tems avant Moïse, & par conséquent avant les Grecs. Il y a apparence que les *Teraphins* de Laban, que Rachel sa fille, ensuite femme de Jacob, emporta à son pere, & qu'elle cachoit sous le harnois d'un Chameau, lorsqu'il entra dans la tente de Rachel pour les chercher, étoient des Dieux Tutelaires & Pénates; & l'on peut conclure, que ce n'étoient pas de fort grandes Statuës. En cela Laban n'avoit que suivi une coutume, qui étoit en usage long-tems avant lui; car Tharé pere d'Abraham fisoit aussi des Statuës chez les Chaldéens, & ces Statuës ne pouvoient être que des Idoles publiques, ou des Dieux Tutelaires.

L'Origine de ces Idoles n'avoit en soi rien de mauvais. Ce ne furent dans le commencement que des figures, par lesquelles les hommes tâchoient de représenter leurs Peres morts ou leurs Souverains, dont ils étoient trop éloignés, & à qui ils ne pouvoient pas rendre des honneurs personnels. Ils faisoient ainsi leurs efforts, pour réparer par leur art ce que la nature leur enlevoit, ou ce que la longue distance des lieux les empêchoit de voir. Ce n'étoit donc qu'une marque de l'amour & du respect, que des enfans bien nés doivent à ceux dont ils ont reçu le jour, ou des soumission, & des hommages que de fidèles Sujets rendent à ceux que le Ciel leur a donnés pour maîtres.

Nous

(a) Voyez Horat. *serm.* Liv. I.

*Olim trancus eram scilicet, inutile lignum;
Cum siber incertus, scammum faceret Prispum
Malui esse Deum, Deus vidi: ego, solum aviumque
Maximus formido.*

(b) Les Grecs & les Romains frottoient aussi avec de la cire les Statuës de leurs Dieux Pe-

nates pour les rendre plus luisantes. On prie le Lecteur d'observer combien l'Idolâtrie des Indiens a de rapport avec celle des Grecs & des Romains. Il y aura souvent occasion de faire cette remarque dans le cours de cet ouvrage.

(c) Voyez l'*Antiquité des tems républicains.*

Nous voyons dans le quatorzième Chapitre de la Sagesse, une des occasions qui avoit pu faire naître la superstition à l'égard des figures élevées en l'honneur des parens morts. Le Sage l'attribue à l'amour d'un fils pour son pere. Il n'y auroit eu en cela rien que d'innocent, si le fils avoit resserré sa douleur dans de justes bornes, & ne l'eût pas poussée jusqu'à révéler comme un Dieu au milieu de la famille, celui qu'il ne devoit regretter que comme un homme.

(a) Platon donne aux Dieux Pénates le nom d'*Omogenei Theoi*. Il est très-sûr, que par ces Dieux que les Anciens regardoient comme leurs Parens, ils ne pouvoient entendre, que leurs Ancêtres morts, & pour lesquels les hommes avoient une vénération toute particulière, dans les premiers âges du monde; ou généralement ceux de leurs familles, qui leur avoient été chers pendant leur vie.

On peut croire que d'abord on n'eût pour ces Statués que du respect & de la vénération; & qu'on ne les regarda que comme nous regardons encore aujourd'hui le portrait d'un pere mort, que nous aurions tendrement aimé. Insensiblement on sortit des bornes d'une tendresse légitime, & l'on tomba dans l'Idolâtrie. Mais il n'y a pas lieu de douter, que l'idée que l'on a eüe dès ces premiers tems de l'immortalité de l'ame, n'ait été la première & la plus grande source de l'Idolâtrie.

Ceux qui dans la suite apprirent, que leurs Ancêtres avoient invoqué les premiers Chefs de leur famille, & qu'ils disoient en avoir été exaucés, se persuaderent facilement, qu'il falloit imiter un culte si utile & si glorieux en même tems. De pere en fils on parloit des vertus de ces premiers Chefs. On avoit devant ses yeux leurs images, que l'on avoit soigneusement conservées. Voilà peut-être comment l'Idolâtrie se fortifia dans l'esprit des descendans, & s'accrut même considérablement par l'idée que les hommes ont presque toujours eüe des tems qui les ont précédés. Ils s'imaginent que tout y étoit grand; que tout y étoit vertueux; que leurs prédécesseurs étoient exemts de défauts qu'ils remarquent volontiers dans leurs contemporains.

On mettoit les Dieux Tutelaires en différens endroits de la maison, mais plus ordinairement dans de petites niches placées (b) auprès du foyer, comme étant le lieu où ceux de la famille se trouvoient le plus souvent assemblés. Comme les Indiens n'ont point de cheminées dans leurs maisons, ils y placent indifféremment leurs Pénates.

CHAPITRE VIII.

Des Eaux lustrales des Indiens.

LES Juifs avoient des eaux lustrales, dont on jettoit un peu sur un homme qui étoit immonde, le troisième jour après qu'il avoit été déclaré tel, & le septième, auquel il étoit purifié.

Ce n'étoit que de l'eau claire, dans laquelle on mettoit des cendres d'une vache rousse, que l'on brûloit hors du camp avec ses entrailles. Le Prêtre jettoit du bois de cèdre & de l'hysope, avec un peu d'écarlate, dans le feu qui la consumoit.

Les Gentils Indiens ont aussi des eaux lustrales, qu'ils tirent de la vache même; mais comme ils croiroient faire un crime capital en la brûlant, ils ne se servent que de son urine, dont les dévots ont grand soin d'arroser exactement tous les matins le devant de leurs portes, s'imaginant éloigner ainsi de leurs maisons toutes sortes de malheurs, & s'attirer au contraire une protection particulière des Dieux; car ils regardent comme sanctifié, & même comme divin, tout ce qui vient de cet animal.

Le respect qu'ils ont pour les vaches me paroît venir de plus loin que de la prétendue Metempsychose de *Phœ*, ou de ce qu'ils nous rapportent de *Parmeser*. Ils disent que quand celui-ci vivoit sur la terre, il voulut bien prendre la peine de les garder. Mais d'ailleurs ils justifient l'attachement qu'ils ont pour ces animaux, en prétendant qu'ils sont les meilleurs & les plus parfaits de tous; ainsi indépendamment de l'honneur que les vaches ont eu de recevoir l'ame de *Phœ*,

(a) *Plato de legibus*. Cela veut dire proprement les Dieux nés de la même famille; car *Omogenei* signifie Parenté.

(b) C'est pour cela que l'on se servoit quelquefois du mot *Etha, focus*, pour signifier les Dieux Pénates; & réciproquement, on employoit quelquefois celui de *Penates*, pour signifier le foyer; ou même toute la maison.

ou d'être gardées par un de leurs Dieux, elles étoient toujours en vénération chez eux.

Il n'est pas difficile de montrer que les Indiens ne font pas les seuls qui aient regardé le taureau, le bœuf & la vache comme des Divinités. Les Egyptiens adorerent le bœuf sous les noms d'Apis & de Serapis, qui signifient la même chose. Quelques-uns ont voulu qu'Apis ne fût autre chose qu'un Hiéroglyphe de Joseph, qui avoit trouvé le moyen de faire jouir les Egyptiens d'une heureuse abondance pendant le tems d'une grande stérilité. En effet, chez eux & chez tous les autres Païens, le bœuf représentoit la fertilité & l'abondance. D'autres ont dit qu'Apis étoit un Prince qui régna chez les Argiens, & ensuite chez les Egyptiens; qu'il avoit appris à ces derniers la manière de cultiver la vigne, & que l'Égypte, pour reconnoître ce bienfait, l'adora après sa mort sous la forme d'un bœuf. On dit que ce Prince y prit le nom d'Osiris. A ce compte Apis, Serapis, & Osiris ne seroient qu'une même chose.

Mr. Voßius prétend qu'il y a eu trois Osiris en Egypte. Il dit que Cham fut le premier, ou bien son fils Mitraïm. En effet le nom de (a) Mitraïm est demeuré à l'Égypte, & c'est ainsi qu'elle est appelée dans le Texte Hébreu. Le second, selon lui, fut Joseph, & le troisième, Moïse. Mais pour ce qui est de ce dernier, il n'y a guères d'apparence que la conjecture soit vraisemblable. Les Egyptiens auroient-ils mis au nombre de leurs Dieux, un homme qu'ils avoient tant de sujet de haïr? Quoiqu'il en soit, il est toujours très-sûr que sous les noms d'Apis, de Serapis & d'Osiris les Egyptiens adorerent (b) le bœuf. Ils le regarderent peut-être comme l'Hiéroglyphe de quelqu'un de ceux que nous venons de nommer.

Les Juifs, à l'exemple des Egyptiens, firent un Veau d'or dans le désert, & fléchirent le genouil devant lui. Dans la division des Roïaumes de Juda & d'Israël, Jeroboam en fit élever deux, un à Dan & l'autre à Bethel, que les Israélites révérerent comme des Dieux, qui les avoient tirés d'Égypte. Jupiter a été adoré sous la forme d'un Taureau, forme qu'il prit selon les Poètes, pour enlever Europe. Cette Fable est très-ancienne, (c) puisqu'Anacréon en parle dans une de ses Odes. Enfin le bœuf a été adoré comme Dieu chez plusieurs Peuples de l'Antiquité, ou du moins révééré comme le Symbole de la fécondité & de l'abondance.

(d) Diodore de Sicile rapporte que les Troglodytes étrangloient avec la queue d'un bœuf les vieillards qui n'étoient plus en état de travailler, ou de garder les troupeaux, & généralement tous ceux qui étoient languissans & atteints de quelque maladie incurable; croiant leur rendre un grand service en ne les laissant pas languir long-tems, & les envoiant promptement en l'autre monde. De plus ils s'imaginoient leur faire beaucoup d'honneur, en les étranglant avec la queue d'un animal comme le bœuf ou la vache.

A la vérité les Indiens ne pouillent pas tout-à-fait la charité jusques-là; mais toujours regardent-ils comme un honneur, & comme l'assurance d'une félicité éternelle, de pouvoir mourir en tenant la queue d'une vache entre leurs mains.

Les Egyptiens adoroient le bœuf sous le nom d'Apis, & sous celui de Serapis, comme nous venons de le dire; ainsi l'on ne pourroit conclure de là, qu'ils ne le tuoient point; d'autant même que lorsque Pharaon ordonna aux enfans d'Israël de faire des Sacrifices à leur Dieu sans sortir d'Égypte, Moïse lui dit que cela ne se pouvoit faire; (e) que les Egyptiens les lapideroient, s'ils leur voïoient immoler des animaux qu'ils adoroient. Si donc les Egyptiens ne pouvoient voir sans horreur des Juifs immoler les animaux qu'ils honoroient, il paroît bien vraisemblable, qu'eux-mêmes ne les tuoient pas. Outre cela Juvenal nous dit qu'en Égypte (f) on ne mangeoit point d'animaux à lame, & que c'étoit un crime d'y égorger un chévreau.

(a) Aujourd'hui encore les Arabes s'appellent *Mezz*. Voyez l'antique Relation d'Égypte.

(b) Ce bœuf devoit avoir le corps noir, le haut de la tete au-dessus des yeux blanc, & une tache blanche sur le dos. Ce Dieu à quatre pieds avoit une manière toute particulière de rendre ses Oracles, mais en même tems simple & très-conforme à sa nature. Celui qui le consultoit lui présentoit à manger. S'il refusoit, mauvais signe; on ne se promettoit rien que de fâcheux; mais s'il acceptoit le manger, on pouvoit être

assuré que tout iroit bien.

(c) *Anacr. Od. 95.*

(d) *Diod. Lib. 1v. c. 3.*

(e) *Exod. c. 8. v. 26. Non potest ita fieri, abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro; quod si multaverimus ea quæ colunt Ægyptiorum eis, lapidibus nos obruent.*

(f) *Juven. Satyr. 15.*

Lanatis animalibus abstinet omnis Mensa, nefas illic fetum jugulare caprea.

Si les Egyptiens n'osoient tuer ni moutons ni chèvres, il y a toutes les apparences qu'ils ne tuoient point aussi de bœufs, ces animaux pour lesquels ils avoient tant de vénération. (a) Cependant ils permettoient aux Juifs d'en tuer & d'en manger. Plutarque rapporte, qu'eux-mêmes immoloient des bœufs roux à Typhon. Les Israélites y mangèrent des agneaux, contre ce que Juvenal rapporte de la coutume des Egyptiens, qui ne mangeoient point des animaux à laine; d'où l'on peut conclure, qu'ils n'obligeoient point les Juifs à suivre dans le particulier toutes leurs coutumes, & qu'ils étoient contents, pourvu qu'en public il ne se fit rien qui choquoit leur Religion & leurs Cérémonies. D'ailleurs la coutume de ne point manger d'animaux à laine, dont parle Juvenal, n'étoit pas universelle, puisqu'on se nourrissoit dans une Province de la chair des animaux qui étoient adorés dans l'autre; ce qui causoit de grandes guerres dans le Païs; effet, dit-on, de la Politique d'un Roi d'Egypte, qui voulut par ces guerres de Religion, empêcher un Peuple indocile & remuant, de se révolter contre lui.

Quoiqu'il en soit, peut-être ne doit-on attribuer la vénération presque générale, que les Idolâtres ont eue pour le bœuf, qu'aux services que les hommes en tirent. Par exemple, plusieurs personnes, même après le déluge, ne se nourrissoient guères que de lait & des fruits de la terre; ainsi la vache leur fournilloit la chose dont ils se servoient le plus pour leur nourriture. Le bœuf labouroit la terre, portoit le bagage des Voyageurs, traînoit des chariots. Dans les déserts où il n'y avoit point de bois, ils se servoient de sa fiente pour faire du feu, après l'avoir mêlée avec un peu de paille, & l'avoir fait sécher au soleil. C'est ce que font encore les Indiens, dans les endroits où le bois est rare, & ce qui se pratique encore en Egypte.

Les hommes s'accoutumèrent donc insensiblement à prendre beaucoup de soin de la conservation d'un animal, qui leur faisoit tant de bien, & qui leur étoit même en quelque façon nécessaire, & le mirent peu à peu fort au-dessus de tous les autres animaux, ce qui étoit fort raisonnable; mais à la fin ils poussèrent les soins & la reconnaissance jusqu'au respect, qui ne tarda guères à dégénérer en adoration. Tant il est vrai que les hommes se tiennent rarement dans un juste milieu, & qu'ils passent presque toujours les choses à l'extrémité.

Les Indiens ont encore soin en plusieurs endroits de mettre sur une espèce de pilier une petite Vache de bois ou de pierre. Je me suis informé inutilement, s'ils regardoient ces représentations comme des Idoles, ou comme des Talismans.

On voit sur la frontière du *Bengale* un Bœuf d'une grandeur excessive élevé sur un grand chemin, & dont les yeux sont deux Escharboucles ou deux Rubis. Les Indiens de ce Païs-là ne voient guères sans avoir invoqué un Bœuf. Ceux du Royaume de *Far* prennent la graisse des Bœufs qui viennent de mourir, & en oignent leurs maisons. Ceux de *Meliapour* portent avec eux du poil de Taureau, & l'attachent au col de leurs chevaux comme un préservatif excellent. D'autres qui adorent aussi le Bœuf, brisent les os de cet animal après sa mort, en font une espèce d'onguent, & s'en frottent. C'est ce que rapporte *Marc-Paul*.

J'avois déjà remarqué quelque chose de semblable avant que d'entrer dans les Indes. J'avois vu dans l'Isle de *Mocli* habitée par des Mahométans, & qui est une Colonie d'Arabes, les os d'une tête de Bœuf remplis de caractères Arabes, mais presque tous effacés; & je me suis persuadé qu'ils regardent cette tête comme un Talisman, auquel ils attachent la conservation & la fécondité des troupeaux de l'Isle; car les Arabes donnent beaucoup dans ces sortes de Myllères.

Les Juifs n'étoient pas entièrement exemts de la superstition des Talismans, & ce sera leur faire grâce que de dire, qu'ils révèrent comme un Talisman le Serpent d'Aïraïn que Moïse avoit fait élever dans le Désert; car il est bien rare que l'on ait offert de l'encens aux Talismans, qui souvent étoient enfermés dans les fondemens des Edifices, ou des Villes que l'on mettoit sous leur protection, ou qui étoient

(a) Cette raison nous persuaderoit assez évidemment que les Egyptiens n'adoroient pas véritablement le bœuf, ou que tout au plus ils lui rendoient un Culte symbolique. Il se peut aussi que le Bœuf Apis ne fut Dieu qu'après la

consécration, & cela se justifie par l'Histoire ancienne. D'ailleurs tous les bœufs ne pouvoient pas devenir Dieux, puisqu'il leur falloit certaines marques pour pouvoir le devenir.

potest ita fieri,
immolabimus Do-
minus ea que co-
nos obrant.

abstinet omnis
regulare capitea.

posés sur le haut des Tours & des (a) Pyramides. Cependant quelques-uns se mettoient en certains petits Temples particuliers, & n'étoient point exposés à la vue du Public. L'Écriture nous rapporte, que les Juifs offrirent de Peucens au Serpent d'Aizain jusqu'au tems (b) d'Eséchias qui le fit abattre. Le Palladium de Troye étoit aussi un Talisman; & il n'y avoit guères de Ville qui n'eût autrefois quelque chose de particulier, d'où les Peuples croioient que dépendoit sa destinée.

Les Villes & les États étoient sous la protection de quelques Dieux, ou sous celle de certaines choses particulières, mais regardées comme sacrées. C'étoit peut-être une imitation du Judaïsme, qui avoit l'Arche, les Urins, &c. qu'il paroît que les Païens ont imité en quelques occasions. Il se peut aussi, que sans avoir recours aux Juifs, les Païens aient imaginé d'eux-mêmes ces superstitions.

CHAPITRE IX.

Du Fleuve Gange, & des Terres qu'il arrose.

Les Anciens ont parlé du Fleuve Gange. Saint Jérôme écrivant au Moine Rustique, se conforme à ce qu'en dit l'Écriture; que le Gange, ou le *Phison*, car c'est ainsi que Moïse l'appelle dans la Genèse, parcourt la terre d'Évilath. Il remarque que c'est là où naissent l'Émeraude & l'Écarboucle; qu'il y a des Montagnes d'Or, desquelles il est impossible aux hommes d'approcher, à cause des Griffons, des Dragons, & de quantité d'autres Monstres qui les habitent. (c)

Quand l'Écriture nous a parlé du Gange, suppose que ce soit le Phison je crois qu'elle nous l'a dépeint tel qu'il étoit avant le Déluge, & immédiatement après la Création du Monde, le faisant sortir avec les trois autres de la même source; mais il y a beaucoup d'apparence que les eaux qui couvrirent la Terre, changerent absolument le cours & la disposition des Rivières, & qu'ainsi ce que nous appellons présentement *Tygre, Gange & Euphrate*, ne sont plus les anciens Fleuves qui sortoient du Paradis Terrestre, & qu'ils n'ont avec eux rien de commun que le nom.

Il me paroît aussi que nous pouvons, sans craindre de nous opposer à l'Écriture, retrancher hardiment de la Description que Saint Jérôme nous fait du Gange, les Émeraudes, les Écarboucles & les Montagnes d'Or; le Pays que ce Fleuve arrose étant riche uniquement par la fertilité de son terroir, par ses Soies & par les Moullines qui y attirent les Étrangers, & presque tout l'Or des Indes, dont une bonne partie vient d'Achim dans l'Île de Sumatra, qui est à plus de trois-cens lieues du Gange.

On croit que la ville d'Achim est l'Ophir dont parle l'Écriture; c'est là, suivant elle, que Salomon envoioit chercher de l'Or, ce qui a quelque fondement; (d) car la Flotte de ce puillant Roi fut contrainte à Ahongaber, qui étoit une Ville de l'Indumée, située sur les bords de la Mer Rouge. Selon toutes les apparences cette Ville n'étoit pas fort éloignée de l'endroit où est à présent Moca; & l'on ne voit pas que ces Vaisseaux sortant de la Mer Rouge, eussent d'autre endroit à aller chercher une

(a) Comme l'Auteur a parlé ici des Pyramides d'Égypte, il est bon de dire qu'il y a à cet égard quelque conformité entre les Égyptiens & les Chinois. Ceux-ci ont des tours élevées en forme de Pyramide, au haut desquelles on voit une Idole. Ils ont beaucoup de vénération pour la tour & pour l'Idole; & soit qu'ils la regardent comme un Talisman, ou que la tour cache quelque autre superstition capable d'exciter la dévotion des Chinois, toujours est-il certain qu'il y a quelque rapport entre ces Tours & les Pyramides. Les Égyptiens avoient aussi beaucoup de respect pour elles, & l'on assure même qu'ils adoroient la pointe ou le haut de ces Edifices.

(b) 4. *Reg.* c. 18. v. 4. *Confessusque serpentem anum quem fecerat Moyses, siquidem usque*

ad illud tempus sicut Israel adorabat et incensum.

(c) S. Hieronymus Rustico. Epistol. 13. *Ad Indiam pervenitur & ad Gangem fluvium, quem Phison Sacra Scriptura commemorat, qui circumit totam terram Evilath, ubi nascitur Carbunculus & Smaragdus, montesque aurii, quos auri, propter Gryphos & Dracones, & conserpentem exp. rion. Mortes, hominibus impossibile est. Ces montagnes d'or sont admirables pour orner la face du Pays des Indes. Il est facile de se faire des idées excellentes jusqu'au ridicule de ce qui est éloigné de nous, ou de ce que nous ne composons pas. Au reste tout cela s'accorde, en disant que le Gange n'est pas le Phison, comme l'a cru Saint Jérôme.*

(d) 3. *Reg.* c. 9.

si grande quantité d'Or que l'Isle de Sumatra, qui en est cependant fort éloignée, & où ils ne pouvoient aller dans ce tems-là qu'avec beaucoup de peine & de tems, à cause qu'ils n'avoient point l'usage de l'Aiguille aimantée, & que n'osant prendre le large, ils étoient contraints de naviger presque toujours près des terres. C'est peut-être à l'occasion de ce long voyage, que (a) l'Ecclésiastique dit, en parlant de Salomon, que la réputation s'étoit étendue jusques dans les Isles les plus éloignées.

M. Huet parlant du Canal qui joignoit la Méditerranée à la Mer Rouge, par où les Vaisseaux de Salomon & d'Hiram pouvoient revenir chargés en Judée ou en Phénicie, croit qu'Ophir étoit la Côte Orientale d'Afrique appelée *Zangubar*; mais il s'en fait de beaucoup que cette Côte n'appartient à Achim pour l'abondance de l'Or. D'ailleurs si l'on objecte contre *Sumatra*, que cette Isle étoit trop éloignée pour des gens qui n'étoient pas fort habiles dans la navigation, à plus forte raison objectera-t-on l'éloignement contre le *Zangubar*. Ce sçavant Prélat leur fait faire un voyage & plus long encore & plus dangereux, en les ramenant d'Espagne dans la Mer Rouge, & supposant qu'ils faisoient tout le tour de l'Afrique. Il parle pour lors de ceux qui revenoient de Tarsis.

Pour ce qui est des bêtes sauvages qui habitent les environs du Gange, l'on n'y voit ni Dragons, ni Griffons; mais pour les Crocodiles, les Rhinocéros, & les Tigres, ils y sont communs & en assez grand nombre. Ces derniers entr'autres y font un ravage étrange. On en a vu venir prendre des enfans dans les maisons, & lorsque l'on s'éloigne un peu dans les bois, on court risque d'être dévoré de ces animaux. J'ai vu, étant à la Chasse sur les bords du Gange, des pas tout frais d'un de ces animaux, qui sans exagérer, avoient plus de sept pouces de diamètre.

Les Crocodiles y sont aussi en très-grande quantité. Ils se tiennent ordinairement dans l'eau, cherchant même les petites ruisseaux qui donnent dans le Gange, parce qu'ils y trouvent plus abondamment de quoi se nourrir que dans la grande eau; mais lorsqu'ils vont à terre ils s'éloignent rarement du rivage. J'ai entendu des choses étonnantes de la force prodigieuse de ces animaux, & des gens du pays m'ont assuré qu'ils faisoient souvent les beaufs par le musle lorsqu'ils alloient boire, & les entraînoient sans peine au fond de l'eau. Aussi est-il très-dangereux de s'y baigner.

(b) Les Indiens ont une vénération toute particulière pour le Gange qu'ils regardent comme un Dieu. Ils lui font tous les jours des sacrifices, mettant sur les bords de petites lampes que le courant emporte; ce qui fait le soir un très-agréable effet.

Plusieurs de ceux qui habitent dans les terres que le Gange arrose, demandent comme une faveur particulière, lorsqu'ils se voient prêts de mourir, d'aller expier aux bords de ce Fleuve; estimant heureux ceux qui peuvent rendre les derniers soupirs dans ses eaux, & croyant que par ce moyen tous leurs crimes sont effacés. Les Grecs & les Romains que nous regardons comme des Peuples si sçavans & si polis, avoient la même idée de l'eau de Fleuve; & nous voyons que Virgile, qui nous a transmis un grand nombre d'usages anciens, fait dire à Enée, qu'au retour du combat, il n'osoit toucher les Dieux Pénates, jusqu'à ce qu'il se fut auparavant purifié dans de l'eau de Fleuve; mais les gens les plus raisonnables étoient bien persuadés, qu'une pareille ablution n'étoit pas capable de purifier un homme souillé de carnage, comme le dit Ovide. (c)

Lorsqu'un malade a demandé une fois d'y être conduit, il ne peut plus rétracter la parole. On le porte auprès du Gange, on commence par lui mettre les pieds dans le Fleuve, après quoi on lui fait avaler beaucoup d'eau. On l'exhorte à la boire avec dévotion & avec une sainte confiance; à la regarder comme un moyen sur de laver son ame & d'effacer tous les péchés. Enfin on le poule insensiblement dans le Fleuve, sans qu'il y ait pour lui aucune espérance de retour à cette vie mortelle. On en a vu plusieurs noyés de la sorte, parce qu'une dévotion indifférente, ou quelque mécontentement du côté de leur famille les avoit portés à demander d'aller au Gange. Il s'en falloit bien qu'ils ne fussent allez malades, pour penser si-tôt à se sanctifier de cette manière. Ils se repentoient vivement, mais trop tard, de la faute qu'ils avoient faite.

(a) Ecclési. c. 47. v. 17. *Ad insulas longè distulatum est nomen istud.*

(b) Les Egyptiens avoient aussi beaucoup de vénération pour le Nil, qu'ils ont même déifié; car Oshis, dont nous avons parlé, étoit le Nil.

Tome VI.

ou du moins la vertu de ce fleuve, qui, comme l'on sçait, rend les campagnes fertiles.

(c) *O fœdes membra, qui tristia crimina caedis Flammis totis possis purgare aqua.*

Ceux qui sont trop éloignés du Gange, se contentent, lorsqu'ils peuvent avoir de l'eau de ce Fleuve, d'en boire un peu avant que de mourir, & se croient de cette manière également purgés de leurs crimes. Il vient souvent des gens de fort loin, pour emporter un peu de cette sainte eau dans leur païs, & en fournir leurs principales Pagodes, qui très-rarement en sont dépourvues. J'ai vu passer une fois par Pondichéry, qui est éloigné du Fleuve tout au moins de trois cens lieues, une petite Caravane d'Indiens, qui portoient quantité de grands pots garnis de *Rotain* & remplis de l'eau du Gange. Ces pauvres malheureux gardoient ces pots avec un soin & un respect extraordinaires, quoiqu'il leur restât encore bien du chemin à faire pour se rendre chez eux.

Je ne puis m'empêcher de faire ici réflexion sur les ténèbres où ces Idolâtres se trouvent plongés, & de remarquer que le mensonge & la vérité font la même impression sur l'esprit & sur le cœur des hommes, qui sont (a) aussi constants dans l'erreur, & aussi exacts observateurs des superstitions les plus grossières, qu'ils devoient l'être de la véritable Religion. Nous sommes surpris, que ce que l'on appelle la force de la vérité n'agisse pas davantage sur eux, qu'elle ne se fasse pas sentir aux aveugles, & ne leur ouvre pas les yeux sur l'erreur. Mais il faut recourir à la profondeur des jugemens de Dieu, & à cet abîme de prudence que les yeux de la créature ne peuvent pénétrer, & que la Divinité seule peut comprendre.

Revenons au Gange. Peut-être que le respect des Indiens pour ce Fleuve est chez eux un reste de tradition, de ce que leurs peres sçavoient du Phison dont l'Écriture nous parle, & qu'insensiblement ils ont mêlé ce qu'ils en avoient appris des premiers hommes, avec les histoires fabuleuses des Dieux qu'ils se sont forgés.

Ils n'ont pas seulement de la vénération pour ce Fleuve, qu'ils regardent toujours comme le plus saint des Fleuves, & qu'ils prétendent être une Divinité : ils les réverent tous (b). Les dévots d'entre les Indiens ont soin, avant que de mettre les pieds dans l'eau des Rivières, d'en prendre & de s'en laver les mains, en faisant en même tems une petite priere aux Dieux.

Cette coutume d'avoir du respect pour les rivières, & de se laver les mains dans leurs eaux, se trouve fortement recommandée par (c) Hésiode, un des plus anciens Poètes que nous ayons maintenant.

Ce respect pouvoit être fondé sur ce que les Anciens s'imaginoient, que chaque rivière & chaque Fleuve avoit une Divinité particulière qui lui étoit attachée, & qui présidoit à ses eaux.

CHAPITRE X.

De la Métempsychose.

LEs Indiens croient la Métempsychose. Les hôpitaux qui sont à Surate, où l'on reçoit, où l'on nourrit, où l'on panse même toutes les bêtes malades, ou étropiées, en sont une preuve convaincante : mais je n'ai pu découvrir sur quel pied cette doctrine a été établie chez eux. Je crois qu'il est très-difficile de le dire ; car l'on voit des gens de même Religion, qui vont adorer les Dieux dans les mêmes temples, qui ont les mêmes Ceremonies, qui de plus sont de la même Caste ou Tribu, penser bien différemment.

Il y a, par exemple, de certains (d) Bramins, qui ne vivent que d'herbes,

(a) Les raisons qu'on donne de cette conduite sont déjà fort rebatues : Voyez sur cela les *Pensées de Bayle sur les Comètes*.

(b) Cette Idolâtrie leur est commune avec les Grecs & les Romains.

(c) *Hésiod. oper. & dies*. Liv. II.

(d) On trouve divers rapports entre les Bramins & les anciens Prêtres Egyptiens. Par exemple, les premiers se lavent deux fois le jour avec

de l'eau claire, avant que d'entrer dans leurs Pagodes, ainsi que le pratiquoient aussi les Egyptiens. Ils se plongent dans le *Gange* par un esprit de dévotion, prennent ensuite de l'eau & la jettent vers le Soleil pour lui témoigner leur respect. Les Egyptiens se plongeient aussi dans l'eau sacrée du *Nil*. Ils s'abstenoient de manger de ce qui a vie, comme les Bramins aujourd'hui.

(a) de lait, de beurre, & de fruits : d'autres mangent seulement des poules ; d'autres du chevreuil. Quelques Castes mangent du cochon : mais généralement ils s'abstiennent tous du bœuf & de la vache.

Les Baniânes, qui forment une Caste particulière de marchands, & dont je parlerai plus bas, sont ceux de tous les Indiens qui suivent le plus exactement la doctrine de la transmigration des âmes, & qui pratiquent le plus religieusement jusqu'aux moindres choses auxquelles ce sentiment engage ses sectateurs. (b) Ils ne tuent aucune sorte d'animal, & ne mangent rien de ce qui a eu vie ; plusieurs même d'entre-eux poussent l'exactitude & le scrupule jusqu'à avoir des valets, qui avec un éventail agitent l'air pendant qu'ils mangent, afin d'éloigner tous les petits moucheron, que l'on voit en quantité dans ce pays-là, de peur qu'il ne s'en mêle quelque'un avec le manger, & qu'ainsi en l'avalant ils ne lui fassent perdre la vie.

Il me semble que l'on pourroit conclure de cette diversité d'opinions touchant la transmigration des âmes, que lorsqu'elle fut introduite chez les Indiens, ils avoient déjà un culte déterminé, & une Religion fixe indépendamment de cette doctrine : qu'ainsi elle n'y fut d'abord reçue que comme un sentiment, qui ne renfermant en soi rien de mauvais, pouvoit être embrassé ou rejeté sans conséquence, & comme on le jugeroit à propos. Quelques Peres de familles adoptèrent ensuite cette nouvelle Philosophie, & la suivirent dans toute sa rigueur. D'autres ne pouvant s'imaginer, que les âmes des hommes passassent dans les corps de certains animaux, ne crurent pas devoir se priver de s'en nourrir. Chacun dans la suite communiqua son opinion à ceux de sa famille, qui la firent insensiblement passer chez leurs descendans ; & ceux-ci l'ont toujours conservée, & la regardent à présent comme une règle qu'ils sont indispensablement obligés de suivre, à cause de la vénération & du respect qu'ils ont pour toutes les coutumes qui leur viennent de leurs prédécesseurs.

Si la Métépsychose avoit d'abord été établie chez les Indiens comme un point de Religion, l'on ne verroit pas tant de différence sur ce sujet, & les sentimens seroient plus uniformes. On auroit même regardé comme Schismatiques ceux qui se seroient écartés de l'opinion publique, & qui n'auroient pas voulu suivre cette doctrine dans toute sa pureté. On se seroit enfin entièrement séparé, & l'on n'auroit pas eu mêmes Temples, mêmes Prêtres, & mêmes Sacrifices.

On pourroit aussi demander, si les Indiens ont reçu la transmigration des âmes de Pythagore ou de ses Sectateurs. Car ce Philosophe est communément regardé comme l'Auteur de ce sentiment, ou du moins comme celui qui l'a enseigné le premier.

Si l'on répond à cette question conformément aux nouvelles découvertes que l'on a faites de nos jours dans l'Empire de la Chine, on conviendra, que les Indiens & les Chinois ont connu la Métépsychose tout au moins cinq cents ans avant ce Philosophe, qui ne fleurit, comme le marque Cicéron, que dans le tems (c) auquel les Romains lassés de la tyrannie de Tarquin le Superbe, chassèrent ce Roi de Rome, & s'érigèrent en République. Dès le tems de Salomon, un Philosophe Indien appelé (d) Foé, né dans l'Isle de Ceilan, selon quelques-uns, ou dans le Continent voisin, selon quelques autres, publia cette doctrine dans les Indes.

Pour donner plus de poids & d'autorité à cette nouvelle Philosophie, & la faire

(a) Plusieurs même ne mangent ni lait, ni fromage, ni beurre, ni œuf, ni quoique ce soit qui provienne de quelque animal vivant ; de peur, disent-ils, d'avalier imprudemment l'âme de quelque'un de leurs héros ou de leurs parents, &c.

(b) Leur charité pour les bêtes à quelque chose de si particulier, qu'elle ne paroîtroit pas vrai-semblable, si les Voyageurs, entr'autres M. Fryer Médecin Anglois, n'en parloient comme temoins oculaires. Les Baniânes, dit le dernier dans son excellent voyage en Perse & aux Indes, logent avec les bœufs & les vaches, &c. & se laissent manger à la vermine par un principe de charité. On les voit tourmentés des mouches

rons & des Mosquites sans qu'ils aient les toucher, &c. quelque vil que soit le mal, encore croient-ils que l'approche de ces vils animaux leur attire la benediction du ciel. A leur mort, ils rachètent des animaux, ils en débloquent de leurs travaux, &c.

(c) +. Tusculan. quest. in Brut.

(d) Fo ou Xechia Divinité Chinoise, originaire des Indes où elle est connue sous le nom de Kam, au Japon, sous celui de Xaca, au Timquin, sous celui de Chiaga, &c. On en a parlé plus haut. Nous dirons seulement ici, que quelques Auteurs prennent ce Xaca pour Pythagore, & d'autres pour Hermes Trimegiste Egyptien.

recevoir avec plus de respect, il assura qu'il l'avoit reçue du Ciel : il se fit regarder comme un Prophète, & alla même jusqu'à dire, que sur la terre il n'y avoit rien d'égal à lui.

Il avoit deux doctrines, l'une intérieure, l'autre extérieure.

Il ne communiquoit l'intérieure qu'à ses plus chers Disciples, à ceux qu'il se voyoit lui être entièrement attachés, & de la fidélité desquels il étoit sûr. Il établissoit par son système l'anéantissement de l'ame après la mort, soutenant qu'après être séparée du corps, elle se dissipe dans les airs, & s'y résout en une matière étherée ; ce qui n'est presque autre chose que l'Athéisme, tel que l'on prétend que le suivent encore généralement tous les Lettrés Chinois.

Par sa doctrine extérieure, il enseignoit vulgairement à ces Peuples la transmigration des ames, (a) qu'il disoit avoir expérimentée lui-même un nombre infini de fois, aiant vécu sur la terre sous la figure d'un singe, d'un veau, d'un éléphant, & sous celle de plusieurs autres animaux. C'est sur ces différentes sortes de bêtes, dans le corps desquelles il dit que son ame avoit passé, que sont fondées presque toutes les Religions des Indiens, qui avant ce tems-là n'en avoient probablement point d'autre que la connoissance de quelque Etre souverain, ou en général de quelque Divinité, à laquelle ils pouvoient faire des Sacrifices.

Cependant je ne prétens pas dire par là, que cette connoissance d'un Etre Souverain fut chez les Indiens telle qu'elle devoit être ; c'est-à-dire, qu'ils ne reconnoissent que le véritable Dieu ; que les Sacrifices qu'ils faisoient ne s'adressassent uniquement qu'à lui ; & que jusqu'à Fo, ou Foé, ils aient conservé une Religion exemte de superstition & d'idolâtrie. Ce seroit un étrange paradoxe d'avancer que, pendant que tout l'Univers étoit dans l'erreur, & que Dieu fut obligé, pour ainsi dire, de séparer Abraham du reste du genre humain, pour en faire le Pere d'un Peuple qui pût l'adorer & le servir sans superstition, & sans partager son Culte entre le vrai Dieu & les fausses Divinités, la vérité trouva un azile chez les Indiens ; qu'elle y fut conservée pure jusqu'à Salomon ; que pendant même que les Juifs tomoient continuellement dans l'idolâtrie, l'idée d'un seul Dieu se conserva sans mélange aux Indes, & que le Culte y fut rendu à l'Etre Suprême dans toute sa pureté.

Foé proposa sa nouvelle doctrine aux Indiens, & n'eut pas beaucoup de peine à la leur faire recevoir, & à ajouter ses rêveries à ce qu'ils avoient cru jusqu'à lui au sujet de la Divinité & de l'ame. On se voit que la nouveauté a de grands charmes pour les hommes, mais plus particulièrement pour le Peuple ; sur tout lorsqu'on lui propose d'augmenter, & de perfectionner sa Religion.

D'ailleurs la facilité avec laquelle la doctrine de la transmigration des ames trouvoit lieu dans les esprits, venoit encore de l'idée que tout le monde avoit de l'immortalité de l'ame, qu'après être séparée du corps elle alloit en un certain lieu ; ce qui en différens tems a produit des opinions assez bizarres. Car quelques-uns s'imaginèrent que les ames des méchans, immédiatement après la mort, descendoient dans un lieu de supplices, où elles étoient tourmentées à proportion de leurs crimes. Sentiment qui a été le plus généralement reçu de tous les Païens. D'autres s'aviserent de dire, que les Dieux faisoient passer les ames dans les corps des plus sales & des plus vils animaux. D'autres crurent qu'elles erroient dans le monde, & ne remontoient aux Cieux d'où elles avoient été tirées, qu'après avoir resté plusieurs siècles errantes de côté & d'autre. (b) Cicéron, selon toutes les apparences, étoit de l'opinion que les ames sont errantes après cette vie, comme l'on peut voir dans le songe de Scipion. (c)

Foé composa quarante volumes, qui restèrent en Langue Indienne sans sortir des Indes, jusqu'à l'an soixante-cinq de Jesus-Christ. Alors les Disciples de ce Philosophe les portèrent à la Chine sous le règne de Hoam ti. Les Chinois les tradu-

sirent

(a) L'ame de *Xaca*, selon les Indiens, souffrit 80. mille Métamorphoses, & logea enfin dans le corps d'un Elephant blanc. C'est là l'origine de la vénération des Indiens pour l'Elephant blanc.

(b) D'autres ont cru qu'au sortir du corps, elles devoient passer par le feu, pour y être

purgées des ordures qu'elles ont contractées dans cette vie ; & ce sentiment subsiste encore aujourd'hui.

(c) *Qui Ec. Deorum & hominum jura violarunt, corporibus elapsi, circa terram ipsam volitant, nec in hunc locum, nisi multo exagitati seculis revertuntur.*

sirent aussi-tôt en leur Langue. Ils justifient le tems auquel les Sectateurs disoient qu'il avoit vécu, par les différentes circonstances qu'ils trouverent dans ses ouvrages, & qui avoient quelque relation avec ce qu'ils connoissoient des Indiens. A peine cette doctrine eut-elle paru chez eux, qu'elle y trouva un nombre infini de partisans : mais nous devons renvoyer le Lecteur à l'article des Superstitions Chinoises, où nous avons parlé plus en détail de cet Imposteur, & de sa Doctrine.

CHAPITRE XI.

De la manière charitable dont les Indiens donnent à boire aux Passans.

JESUS-CHRIST nous voulant apprendre dans son Evangile que tout ce que nous ferons pour lui aura sa récompense, en promet une à ceux qui, en son Nom & dans l'envie de lui plaire, ne donneront même qu'un verre d'eau.

Un verre d'eau, dira-t-on, est bien peu de chose : cependant il y a bien du mérite à le donner en certaines occasions, & comme le pratiquent plusieurs Indiens, qui la vont quelquefois chercher fort loin & la font cuire, afin qu'elle soit moins malsaisante. Ils se tiennent depuis le matin jusqu'au soir sur les grands chemins, où il n'y a ni puits, ni ruisseau, & offrent, en l'honneur de leurs Dieux, à boire à tous ceux qui passent.

C'est peut-être une œuvre de charité qui se pratiquoit autrefois également chez les Juifs, & chez les Peuples qui vivoient dans leur voisinage, & dont ils connoissoient les usages. Jesus-Christ y faisoit allusion lorsqu'il assuroit qu'elle auroit sa récompense.

Il est très-sûr qu'en ce qui regarde les choses nécessaires à la vie, les Orientaux ont beaucoup plus de charité qu'on n'en a en Europe. A moins que le País ne soit attaqué de la famine, ils ne savent guères ce que c'est que de refuser la nourriture aux pauvres passans ; en quoi ils ont conservé la coutume des premiers tems, où l'on ne laissoit passer aucun Voïageur, sans lui offrir quelque chose, & le faire rafraîchir un moment. Ainsi Abraham fit reposer trois Anges, (a) & leur donna à manger, lorsque sous la figure de trois hommes ils passèrent par la Vallée de Mambre, où il étoit alors, pour tirer Loth de Sodome. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette Ville, Loth ne voulut jamais permettre qu'ils demeurassent dans la Place. (b) Il les amena chez lui, quoiqu'il ne les connût point. L'Étranger qui demuroit à Gabaa offrit de même (c) sa maison au Lévitte, fort surpris que personne ne l'eut voulu recevoir ; car en ce tems-là on ne refusoit le couvert à qui que ce fût ; au contraire on donnoit même avec plaisir à manger aux Voïageurs, & cela sans rien exiger d'eux.

CHAPITRE XII.

De leur manière de manger les Sauterelles.

NOUS lisons dans les Evangiles, que saint Jean-Baptiste vivoit de miel sauvage & de sauterelles. Quelques Interprètes, qui n'ont pu s'imaginer que l'on mangeoit de ces insectes, ont dit que par *locusta* on devoit entendre l'extrémité des branches des arbres, prétendant, que ce saint Solitaire se nourrissoit unique-

(a) *Genes. c. 18.*

(b) *Genes. c. 19.*

(c) *Judic. c. 19.*

ment de cela : mais ils ne connoissoient pas les coutumes des Indiens, (a) qui mangent souvent des sauterelles après les avoir fait cuire, quoiqu'elles soient semblables à celles que nous voyons en Europe. Cependant aucun de ceux qui en mangent ne s'en trouve incommodé.

Cette nourriture n'étoit pas même une chose extraordinaire chez les Juifs, à qui Dieu avoit permis de manger de ces insectes : c'est ce qui se trouve dans le Lévitique en ces termes. (b) Il vous sera permis de manger de tout ce qui marche sur quatre pieds, & qui aiant les pieds de derrière plus longs, saute sur la terre : tels sont le Bruchus, l'Attachus, l'Ophiomachus, & la Sauterelle ; chacun selon son espèce.

CHAPITRE XIII.

Des endroits fortifiés où les Pasteurs se retirent avec leurs Troupeaux.

L'ÉCRITURE nous apprend, (c) qu'Oziz fit bâtir des Tours dans les Campagnes, & y fit creuser des Cisternes, à cause de la quantité de troupeaux qu'il avoit.

Je crois que l'on doit expliquer ces Tours par ce que les Indiens appellent *Pagodes* ; non pas celles qui leur servent de Temples, mais certains autres grands Bâtimens élevés dans les campagnes, auxquels ils donnent le nom de Pagodes, peut-être à cause qu'au-dessus des Portes on voit des Pyramides ornées des Figures de leurs Dieux, comme *Witznou* &c. ou parce que dans leur enclos il y a toujours quantité de petites Chapelles, dont chacune renferme une Idole.

Ces Édifices sont ordinairement entourés de bonnes murailles, & l'on y rassemble les troupeaux en cas d'alarme ; car quand le Prince n'auroit guerre avec personne, les Peuples ont toujours raison de se tenir sur leurs gardes, parce que dans ces Païs-là les soldats sont très-mal payés, & que les Commandans qui retiennent leur paie, leur permettent de prendre où ils peuvent, de quoi se dédommager de ce manque de paiement. ainsi ils tombent sur les bestiaux lorsque l'on y pense le moins. Ces Malfaiteurs nous ont souvent fait prendre les armes à Pondichéry, & nous eûmes même le malheur de perdre dans une sortie un très-brave Officier, & d'en avoir un autre blessé, avec quelques gens du Païs qui étoient à notre solde. Après cela on a beau demander justice aux Commandans, & leur représenter, que puisque l'on est en paix avec le Grand-Mogol, ses Troupes ont tort de faire des courses sur les Terres d'autrui : ils promettent toujours beaucoup, mais pour cela ils n'en font pas moins de mal ; parce qu'il faut ou qu'ils paient leurs soldats, ou qu'ils les laissent piller. Les Voyageurs se retirent aux Indes dans ces Pagodes, comme en Perse dans les (d) Caravan-Serahs, & en Arabie dans les Caravan-Béites, ce qui veut dire Maisons des Caravanes.

Dans les endroits où l'on ne trouve point de ces fortes de Pagodes, il y a communément d'autres petits bâtimens que l'on appelle *Chaudries*, & où les Voyageurs peuvent également se mettre à couvert, mais non pas avec les mêmes commodités. On a dans les Indes des Réservoirs d'eau, à peu près comme les Cisternes qu'un Roi

(a) Ces sauterelles sont ordinairement grandes, rouges & si pesantes qu'elles ne se peuvent relever, lorsqu'en certaines saisons des tourbillons les portent du côté d'Ormuz & de *Banderabassi*. Les Persans de ces païs-là les sèchent, les salent ou les rotissent, & les vendent au marché, comme les autres alimens.

(b) *Levit. c. 11. v. 21. 22. Quidquid autem ambulat quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retro crura comedere debetis, ut est Bruchus in genere suo, & Attacus, atque Ophiomachus, ac Locusta, singula juxta genus suum.*

(c) 2. *Paral. c. 26. v. 13. Extruxit etiam turres in solitudine, & effudit cisternas plurimas, eo quod*

haberent multa pecora.

(d) Les *Caravan-serahs* sont des œuvres pieuses, des édifices qui sont le fruit de la charité des Orientaux. En Perse il y en a qui sont dédiés à des Saints du Mahometisme, par exemple, celui de *Bank-Ally*, c'est-à-dire du chaste *Ally*. On ne trouve dans ces *Caravan-serahs* que les quatre murailles. On y entre & l'on en sort sans rien donner au Concierge ou à ses valets, à cause que ce sont des fondations charitables. Il y a quelque différence entre les *Caravan-serahs* des Villes & ceux des Campagnes, dont on parle ici.

s, (a) qui man-
soient sembla-
x qui en man-

ez les Juifs, à
ouve dans le
t ce qui mar-
e sur la terre:
chacun selon

de Juda fit construire dans le Désert. Ces Gentils regardent comme une œuvre de charité, de faire creuser des Puits & des Étangs dans les endroits écartés, pour la commodité des Voageurs & des troupeaux; & c'est même souvent pour l'exécution d'un Vœu qu'ils auront fait à leurs Dieux, dans l'espérance d'en obtenir des enfans, ou du succès dans quelque'une de leurs entreprises.

CHAPITRE XIV.

De leurs Edifices publics.

Les Pagodes & les autres Edifices publics des Gentils sont ordinairement bâtis de grandes pierres noires d'une longueur extraordinaire. Les colonnes qui y sont toujours en très-grand nombre, sont presque toutes d'une seule pièce, & soutiennent des soliveaux de même matière, lesquels forment le plancher. Ces soliveaux de pierre ont communément dix-sept à dix-huit pieds de long, sur trois & demi ou quatre de large. Ils se joignent tous. On met un peu de chaux dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y passer: ainsi il n'entre pas une seule pièce de bois dans ces grands bâtimens.

La difficulté que l'on a à trouver ces pierres, à les transporter, & à les mettre en place, fait qu'elles sont d'un grand prix. C'étoit de ces mêmes masses, estimables à cause de leur longueur, (a) & de leur grosseur, qu'étoient construits les murs de Jérusalem.

(b) Salomon se servit aussi de ces pierres pour faire les fondemens de sa Maison, & de celle qu'il fit bâtir pour la fille de Pharaon. Il est dit dans le Livre des Rois, que les fondemens étoient de pierres parfaitement belles & très-grandes; les unes aiant dix coudées, les autres huit, ce qui contribuoit beaucoup à la durée de ces fameux Edifices, contre lesquels l'injure des tems & la révolution des siècles ne pouvoient rien. La mode a bien changé présentement. Sans nous embarrasser si ce que nous faisons sera du gout de nos descendans, nous ne consultons ordinairement que le notre, & nous nous contentons communément de travailler pour nous-mêmes.

Les Indiens qui sont à leur aise, conviennent encore assez avec les Juifs, dans la manière de bâtir. Presque tous leurs toits sont en terrasse comme ils l'étoient dans la Palestine, & comme ils le sont encore dans presque tous les pays chauds. Ils ont outre cela à l'entrée de la maison une espèce de galerie, qui en forme la façade. C'est l'endroit où ils reçoivent leurs visites, & où même ils font leurs festins dans la saison des pluies; car dans les beaux jours, ils ont soin de dresser dans leurs cours des tentes ou des berceaux de feuillages, à l'ombre desquels ils se régalent.

Ils n'admettent jamais personne dans l'intérieur de la maison, qui n'est destiné que pour eux, & pour leurs femmes. Ils observent même fort soigneusement qu'aucune fenêtre ne donne sur la rue, afin d'ôter, du moins de ce côté-là, toute occasion de galanterie; car dans ce pays-là ils poussent la jalousie jusqu'au point de ne point aller. Non seulement on n'y va jamais visiter les Dames, mais même on ne se hazarde pas à demander de leurs nouvelles, & le plus mauvais compliment, que l'on put faire à un homme, seroit de lui demander comment se porte sa femme; de sorte qu'en les fréquentant, il ne leur faut pas plus parler de leur femme, que s'ils n'en avoient jamais eu. Si l'on pouvoit la civilité jusques là, ils vous répondroient fort bien, que c'est leur affaire si elles se portent bien ou si elles sont malades; parce que comme elles ne sont faites que pour eux, il n'y a qu'eux qui aient droit de s'intéresser à leur santé, & de prendre part à ce qui les regarde. Outre cela une pareille demande, quoique fort innocente, pourroit être junctée à la personne de la santé de qui on s'informerait. Après cela on peut juger combien seroient oisifs en ce pays-là quantité de gens qui ne le sont pas en Europe. Il est vrai que la captivité dans laquelle les femmes sont retenues, fait qu'elles

(a) *Lapides pretiosi muri tui Jerusalem.*

(b) *Fundamenta athen de sapidibus pretiosis, 14.*

1 piddus magnis decem sive octo cubitorum. 3. Reg. 7. v. 10.

ne perdent guères l'occasion lorsqu'elles la trouvent, & que les hommes n'ont qu'à s'y tenir sur la défensive.

CHAPITRE XV.

Du noir dont se servent les Femmes Indiennes pour relever la blancheur de leur teint.

(a) **E**Zéchiél dépeignant l'Idolâtrie de Jérusalem sous la figure d'une femme débauchée, lui reproche que lorsqu'elle attend ses amans, elle se frotte le tour des yeux de mine de plomb. On lit dans le quatrième Livre des Rois, que (b) Jézabel en usa de même dans le dessein de plaire à Jehu, & d'éviter par ce moyen la mort qu'elle sçavoit bien que tous ses crimes n'avoient que trop méritée. Jézabel aiant appris l'arrivée de Jehu, frotta ses yeux de mine de plomb, & mit des ornemens sur sa tête. Cette mine de plomb noircissoit les yeux des Dames, & il semble, à raisonner selon nos maximes, que cela n'est guères propre à rendre une femme plus dangereuse. Cependant cette coutume est encore en usage chez les Indiennes d'aujourd'hui qui ont le teint blanc. Pour relever l'éclat de leur teint, & rendre leurs yeux plus languissans, elles mettent un peu de noir tout autour, & cela fait à peu près le même effet que les Mouches dont se servent nos Dames d'Europe; car dans tous les païs du Monde, parmi les Peuples même les plus grossiers & les plus sauvages, le beau Sexe n'a jamais négligé ce qui lui paroït propre à relever la beauté.

A l'égard des ornemens des femmes, je dirai un mot de leurs miroirs & de la manière dont ils sont faits. Ils sont ordinairement très-petits & d'un airain fort poli. Ils représentent parfaitement bien, & au naturel. Plusieurs Peuples de l'Europe s'en servent aussi présentement, & les anciens Juifs s'en servoient autrefois. L'Écriture dit que (c) Bezéléel fit un grand vase d'airain avec sa base, des miroirs des femmes, qui venoient veiller & prier à la porte du Tabernacle. L'on me permettra de dire ici quelque chose touchant ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle, par rapport aux conséquences que quelques Auteurs ont voulu tirer du passage que je viens de rapporter. Ils ont prétendu en conclure, que sous la Loi écrite, il y avoit des Religieuses, c'est-à-dire, des Vierges consacrées à Dieu, & qui avoient leurs cellules dans les dehors du Tabernacle. C'est pousser trop loin la tendresse pour l'Etat Monastique, que de lui donner une origine si ancienne. Contentons-nous de dire, que cet état religieux est bon, qu'il est saint, qu'il est approuvé de l'Eglise, sans lui aller chercher des titres d'ancienneté, plus de quinze-cens ans avant JESUS-CHRIST. Outre cela il auroit fallu que ces Religieuses eussent été en fort grand nombre, que leurs miroirs eussent été fort grands, ou qu'elles en eussent eu beaucoup de rechange; puisque de ces miroirs on trouva le moyen de faire un si grand vase d'airain. Il semble que ces deux dernières conditions ne conviennent guères à des Religieuses, qui doivent oublier leur beauté quand elles en ont, & qui par conséquent n'ont pas besoin d'une si grande quantité de miroirs. S'il étoit vrai qu'il y eut eu un état monastique du tems de Moïse, que deviendroient les prétentions des prétendus Successeurs d'Élie, qui soutiennent fortement que c'est par eux que l'état religieux a commencé?

Ces femmes qui venoient veiller à la porte du Tabernacle n'étoient pas des Religieuses, mais des femmes du Monde, qui par dévotion alloient passer la nuit en prières près de la Maison du Seigneur. Cette dévotion se pratiquoit encore du tems du Grand-Prêtre Héli, & un des crimes de ses enfans, c'étoit de débaucher ces femmes. L'Écriture ne se sert point dans cet endroit du mot *excubant*, comme dans le passage

(a) Ezechiel. c. 23. v. 40. *Et circumlinisti sibi oculos tuos.*

(b) 4. Reg. c. 9. v. 30. *Porro Jezabel introitujus auditus, depinxit oculos suos sibi, & ornavit ea-*

put suam.

(c) Exod. c. 28. v. 8. *Fecit & labrum aureum cum basi sua, ut in oculis mulierum, que excubant in ostio Tabernaculi.*

sage de l'Exode, (a) mais de celui d'*observans*, qu'il paroît que l'on doit expliquer ici par celui de *méditer*, & non pas par *garder*, ou *être en sentinelle*; car les Lévités étoient en assez grand nombre pour faire bonne garde autour du Tabernacle, sans se servir pour cela des femmes.

CHAPITRE XVI.

De la Coutume des Indiens de laisser croître leurs Ongles.

CHEZ les Indiens les hommes & les femmes laissent croître leurs ongles d'une longueur extraordinaire, & (b) les Gentils en usoient ainsi anciennement; mais les Juifs, dans la crainte qu'il n'y restât quelque chose d'impur, & qui se put mêler avec leur manger, se les coupoient fort soigneusement, & les faisoient couper à tous ceux qui vivoient avec eux. C'est pour cela que l'Écriture, en leur permettant d'épouser une femme qu'ils auroient prise sur leurs ennemis, (c) leur ordonne de lui faire auparavant razer la tête, & couper les ongles.

CHAPITRE XVII.

Des Cérémonies Nuptiales des Indiens.

(d) SAINT Matthieu rapporte une Parabole, qu'il semble que l'on pourroit expliquer par une Cérémonie des Indiens.

Cet Évangéliste parlant des cinq Vierges Folles, qui ne songerent à chercher de l'huile que lorsque l'Époux fut près d'entrer, (e) dit qu'à minuit elles entendirent un bruit qui les éveilla, & les avertit de son arrivée.

Il ne paroît guères conforme à nos coutumes, qu'un homme forte le soir de ses Noces, & ne revienne chez lui qu'à minuit; ainsi l'on peut demander s'il y avoit quelque règle qui l'obligeoit à en user de la sorte, vû qu'il arrivoit en cérémonie, y ayant des femmes tenant des flambeaux, toutes prêtes à aller au-devant de lui, & un feuilin qui l'attendoit.

Il ne seroit pas difficile de répondre à cette question, si l'on vouloit le faire conformément aux maximes des Indiens; car le jour de leurs Noces le mari & la femme, tous deux dans un même *Palki*, ou *Palanquin*, qui est la voiture ordinaire du pays, & que quatre hommes portent sur les épaules, sortent sur les sept à huit heures du soir, accompagnés de tous leurs parens & amis. Ils ont devant eux des Trompettes & des Tambours, & sont éclairés par quantité de *Maffals*, qui sont une espèce de flambeaux dont je vais expliquer la construction.

Immédiatement derrière le *Palanquin* des nouveaux mariés marchent plusieurs femmes, dont le Métier est de chanter des Vers, dans lesquels elles leur souhaitent toutes sortes de prospérités, comme les Grecs & les Romains le pratiquoient autrefois dans leurs *Épithalames*.

C'est peut-être de cette sorte de chanteuses publiques qu'il est parlé dans le dernier (f) chapitre de l'Écclésiaste. (g) Le Prophète Roi parle aussi de cette sorte de femmes.

Les nouveaux mariés Indiens se promènent dans cet équipage pendant quelques

(a) 1. Reg. c. 2. v. 22.

(b) Les Anciens avoient la superstition de ne pas se rogner les ongles pendant qu'ils faisoient le sacrifice.

(c) Deuter. c. 21. v. 12. *Que vadet castrum, & circumcidet unguis.*

(d) c. 25.

(e) *Matth. c. 25 v. 6. Media autem nocte cla-*

Tomc VI.

mor factus est: Ecce Sponsus venit, exite obviam ei.

(f) v. 4. *Obviam descendit filia carminis.* Il veut donner par-là une des marques de la dévotion publique.

(g) *Pf. 67. v. 26.* Il les appelle, *Juventus symplicitas.*

heures ; après quoi ils retournent chez eux , où les femmes & les domestiques les attendent. Toute la maison est éclairée de petites lampes , & l'on tient prêts pour leur arrivée plusieurs *massals* , outre ceux qui accompagnent les mariés & qui vont devant leur Palanquin.

Ces *massals* sont faits de plusieurs morceaux de vieux linge très-pressés en rond les uns contre les autres , & qu'on a fait entrer par force dans un manche de cuivre. Ceux qui les tiennent d'une main ont dans l'autre une bouteille du même métal que le manche de leur *massal*. Elle est pleine d'huile , & ils ont soin d'en verser de tems en tems sur ce linge , qui ne donne de la lumière qu'autant qu'il est arrosé d'huile.

Lorsque l'époux & l'épouse sont entrés , la femme se retire avec les femmes , le mari se couche avec ses amis sur des tapis ou sur des nattes , & l'on leur sert à manger. La compagnie est toujours des plus nombreuses , & je doute que chez les Grecs il y eût autant de Paranymphe qu'il y en a chez les Indiens.

Il paroît assez de rapport entre cette coutume & la parabole de l'Évangile. Peut-être les Juifs , au moins du tems de JÉSUS-CHRIST , avoient-ils quelque cérémonie approchante , sans quoi je ne vois pas que l'on puisse donner un sens fort clair au retour de l'époux à minuit , & à ce festin qui suit immédiatement son arrivée. Cependant ceux qui ont écrit sur les traditions Juives n'en ont rien dit.

Il se peut que JÉSUS-CHRIST ait pris cet exemple des Nations voisines de la Judée , & dont les Juifs pouvoient connoître les maximes , & les cérémonies.

Il seroit inutile d'alléguer , que ce n'étoit qu'une parabole ; car toutes celles dont JÉSUS-CHRIST s'est servi , étoient fondées , ou sur les coutumes des Juifs , ou sur celles des Peuples voisins de la Palestine. Ainsi ce n'est pas un mérite médiocre pour un Interprète de l'Écriture Sainte , que de connoître les usages anciens.)

CHAPITRE XVIII.

Des différentes Tribus , ou Castes des Indiens.

LES Gentils Indiens sont divisés en Tribus , comme l'étoient autrefois les Juifs : mais je n'ai jamais pu découvrir au juste combien ils en avoient ; car outre la division générale , chaque Tribu est encore subdivisée en une infinité d'autres , qui toutes diffèrent entr'elles , ou dans leur nourriture , ou dans quelque autre chose.

Ce que les Juifs appelloient Tribus , les Indiens l'appellent *Castes* : mais il y a beaucoup plus de disproportion entre ces *Castes* , qu'il n'y en avoit entre les Tribus d'Israël , qui cependant n'étoient pas égales ; car sans parler de la prééminence , que le Sacerdoce donnoit à celle de Lévi , il y avoit encore un rang entre les autres. Par exemple , celle de Benjamin étoit la dernière , comme Saül le marqua à Samuel , lorsque ce (a) Prophète lui dit au sujet des ancêtres qu'il cherchoit , que tout ce qu'il y avoit de meilleur en Israël étoit à lui. Ne-suis je pas des enfans de Jemini , & de la plus petite Tribu d'Israël ?

Cependant cette supériorité n'empêchoit pas les gens de différente Tribu de se visiter les uns les autres , & de manger ensemble. Il étoit même permis de prendre femme dans une autre Tribu que la sienne , pourvu que ce ne fut pas une héritière , parce qu'il étoit (b) défendu de faire passer le bien d'une Tribu dans l'autre. Ainsi David , quoique de la Tribu de Juda , épousa Michol , qui étoit de celle de Benjamin , parce qu'elle n'étoit point une héritière.

Les Indiens n'ont pas cette permission. Quelques unes de leurs Castes sont entièrement méprisées. Telle est celle des Parias. Une maison qui saliroit dans de telles Castes seroit , pour ainsi dire , souillée. On destine ceux qui en sont ,

(a) 1. Reg. c. 9. v. 21. *Num quid non filius Jemini ego sum , de minima Tribu Israel ?*

(b) Num. c. 36. v. 7. *Ne commiscatur possessio*

filiorum Israel de Tribu vi Tribum , omnes enim sunt de eadem uxores de Tribu & cognatione sua.

aux ouvrages les plus vils. Ils n'oseut même toucher les autres, qui seroient entièrement bannis de leur Caste & regardés comme infâmes, s'ils avoient la moindre familiarité avec eux.

L'horreur que les Gentils ont pour cette malheureuse Caste des *Parias*, est ce qui fait le plus de peine aux Millionnaires, & le plus grand obstacle à la conversion de ces infidèles Indiens. Ils ne peuvent se résoudre à se soumettre à une loi, par laquelle ils se voient obligés, pour ainsi dire, de communier de la même main qui administre le Sacrement aux *Parias*, & qui les met par conséquent dans le danger de toucher de leurs levres les mêmes doigts qu'un *Paria* aura pu également toucher des siennes; ainsi l'on est forcé de prendre à cette occasion des précautions extraordinaires.

Les Indiens refusent encore de se trouver dans la même Eglise avec les *Parias*; & c'est pour s'accommoder à cette foiblesse, que les Réverends Peres Jésuites ont fait bâtir à Pondichéry une petite Chapelle proche de leur Eglise, pour retirer ces pauvres malheureux, qui auparavant étoient obligés de se tenir dehors, & d'assister au Service divin avec la pluie sur le corps, ou brûlés par les ardeurs du soleil.

Certains gens condamneroient peut-être cette maxime, & diroient que le premier esset du Christianisme étant la charité, l'on ne devoit point souffrir dans les Indiens l'aversion & l'horreur qu'ils ont pour les *Parias*, que le même a rendu leurs freres en JESUS-CHRIST; & qu'il faudroit s'attacher à vaincre l'antipathie naturelle, que toutes les autres Castes ont pour celle-là.

C'est aussi ce que font avec un zèle véritablement apostolique les RR. PP. Jésuites, & les RR. PP. Capucins de Pondichéry. Meilleurs des Millions étrangers travaillent à la même chose avec une pareille application; mais ces sortes de foiblesse ne se surmontent pas tout d'un coup. On doit avoir dans une Eglise naïssante & avec des hommes, qui, pour ainsi dire, flottent entre le Christianisme & l'Idolâtrie, & ont encore les mains toutes fumantes de Feneus qu'ils ont offert aux faux Dieux, bien des égards que l'on n'auroit pas dans un endroit où la Religion Chrétienne fleurit & seroit établie depuis long-temps.

Par exemple, nous voyons dans les Actes des Apôtres, que quoique ces premiers Prédicateurs de l'Evangile assemblés à Jérusalem, eussent jugé à propos de ne plus assujettir à la (a) Circoncision les Gentils qui embrasseroient le Christianisme, Saint Paul ne laissa pas de circoncire (b) Timothée, à cause de l'horreur que les Juifs, auxquels il alloit annoncer le Royaume de Dieu, avoient pour tout ce qui n'étoit pas circoncis.

Nous avons dans l'ancien Testament un exemple d'une tolérance beaucoup plus forte encore que celle-là, mais dont aussi je suis très-persuadé que l'on ne voudroit pas se servir dans le Christianisme. Ce fut lorsque Naaman Général des armées du Roi de Syrie fut guéri de la lèpre par Elisée. Il promit à ce Prophète de ne plus adorer aucune Idole, & de ne reconnoître uniquement pour son Dieu que le véritable Dieu, auquel il étoit redevable de sa guérison. Cependant comme sa charge l'engageoit à accompagner son Prince dans le Temple de Rimmon, & à lui servir d'Ecuyer en cette occasion, (c) il pria Elisée de supplier le Seigneur qu'il voulut bien lui pardonner, si, lorsque le Roi s'appuieroit sur lui pour adorer cette Idole, il arrivoit qu'il l'adorât pareillement; c'est-à-dire, s'il s'inclinoit devant elle. Le Prophète Elisée lui répondit d'une manière qui nous doit faire croire qu'il y consentit; puisqu'il répondit seulement à cette demande, *allez en paix*. Du moins on ne peut pas dire qu'il le condamnat.

Je n'ai rapporté ces exemples, que pour montrer que l'on peut quelquefois accorder de certaines choses à la dureté du cœur des hommes, particulièrement lorsque ces choses ne sont pas directement opposées aux points fondamentaux de la Religion, & que l'on voit qu'il y auroit un danger notable à les leur refuser. Cependant ils ne doivent pas en tirer des conséquences pour la suite, ni regarder

(a) *Act. Apost. c. 15. v. 28. Usam est Spiritum Sancto, & nobis nihil ultra imponere vobis oneris, quam hæc necessaria, &c.* Il a semble bon au Saint Esprit & à nous de ne vous point imposer d'autre charge, que ces choses qui sont nécessaires, &c.

(b) *Act. Apost. c. 16. v. 3. Et assensit circumcidi cum propter judæos, qui erant in illis locis. Sciebant enim omnes, quod pater ejus erat Gentilis;*

il le circoncit à cause des Juifs qui étoient en ces lieux-là; car tous s'avoient que son Pere étoit Gentil.

(c) *4. Reg. c. 5. v. 18. Hoc enim solum est, de quo deprecatus Dominum pro servo tuo, quando ingredieris Domum meam Kenon, ut adoraveris, & illo momento super navium meam, si inclinaveris in Templo Kenon, ut ignoscatur mihi Dominus servo tuo pro hac re.*

sur le pied d'une permission formelle, & d'un consentement positif, ce qui n'estoit qu'une pure tolérance; sur tout lorsque l'on a eu soin de les en avertir auparavant.

Ces matières qui sont très-déliçates demandent une grande prudence & un profond discernement. Ce sont peut-être les deux choses les plus nécessaires dans les Missions; mais je suis persuadé que ces saints ouvriers de la vigne du Seigneur les possèdent parfaitement. Il y a tout lieu de croire que le Ciel n'aura pas refusé à ceux à qui il inspire la sainte résolution d'aller travailler à la conversion des Gentils, toutes les vertus dont ils ont besoin, pour s'en acquitter dignement; au moins la charité nous engage-t-elle à penser de même.

Nous devons espérer que dans la suite l'on trouvera quelque moyen pour détruire peu à peu l'antipathie, que toutes les Castes des Indiens ont pour celle des *Pariahs*. Le tems même seul remédie très-souvent à bien des choses que l'on tenteroit d'abord en vain, & qu'il seroit quelquefois dangereux d'entreprendre dans le commencement. Nous ne devons point douter, que quand ces sages Économistes des ames venroient le moindre jour à établir dans le cœur des Indiens la foi chrétienne dans toute sa pureté, accompagnée de la charité qui fait l'essence du Christianisme, ils ne s'y emploient de bon cœur & de bon sang.

La distinction de Tribus, & de familles, & le soin que l'on avoit d'éviter, autant que cela se pouvoit, de s'allier dans les familles étrangères, autorisoit autrefois entre les plus proches parens ces mariages qui présentement nous paroissent des incestes. Par exemple, Jacob (*a*), plutôt que de prendre pour femme une Cananéenne, épousa ses deux cousines germanes Lia & Rachel, qui outre cela étoient sœurs. Avant la Loi écrite ces sortes de mariages étoient assez fréquens. Dans la suite on poussa les choses plus loin. Selon permit aux Athéniens le mariage entre frères & sœurs, pourvu que ce ne fut que d'un même père, & non pas d'une même mère. Licurgue au contraire le permit entre frères & sœurs de la même mère, & le défendit entre frères & sœurs de même père. Les Égyptiens le permettoient indifféremment entre les uns & les autres. (*b*) On a vu chez les Perses des mariages beaucoup plus monstrueux. Le fils pouvoit épouser sa mère. Toutes les personnes de distinction en usoient ainsi chez eux, comme le rapporte Philon, & ceux qui naissoient de ces mariages étoient les plus respectés, & même réputés dignes du Trône. Ils prétendoient qu'un homme devoit être d'autant plus parfait, que son sang étoit moins mélangé.

CHAPITRE XIX.

Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.

CHACQUE Caste a un Chef établi pour maintenir ses privilèges, pour donner la main à l'observation des loix, & en général pour avoir soin que tout se passe dans la Caste avec ordre & régularité. Lorsqu'il s'agit de quelque chose qui regarde la Nation entière; comme par exemple, lorsqu'il s'agit des coutumes, des droits, de la Justice, ou généralement de toutes les affaires de Police, ces Chefs s'assembloient pour en faire l'examen, & décider de ce qui est le plus convenable.

Les Juifs appelloient ces Chefs, (*c*) Princes des Tribus. C'est d'eux qu'il est dit en quelque endroit de l'Écriture, qu'ils étoient assis sur douze Trônes, jugeant les douze Tribus d'Israël. Il en est assez parlé dans le (*d*) Deutéronome. Il ne se faisoit rien de considérable sans leur consentement; & comme chacun dans sa Tribu avoit droit d'obliger le peuple à suivre les règles que Dieu leur avoit prescrites, & de remédier aux abus qui se commettoient contre la divine Majesté, Dieu commençoit toujours par punir ces Chefs des maux auxquels ils

(*a*) *Gens.* c. 29.

(*b*) *Philo.* de *specul. leg.*

(*c*) *Nasir.*

(*d*) *Deut.* c. 5. v. 23. c. 29. v. 10.

ne s'étoient point opposés. On peut lire dans le Livre des Nombres comment, lorsque les Israélites séduits par les filles Moabites, eurent (a) adoré Beelphegor, Dieu ordonna à Moïse de faire premièrement pendre tous les Princes d'Israël, c'est-à-dire les Chefs des Tribus.

Les Grecs avoient aussi des personnes de considération, qui présidoient à chacune des dix parties qui composoient la Ville d'Athènes, que les Athéniens appelloient *phyle*. Ces *phyle* étoient la même chose que les Tribus chez les Juifs. On donnoit à ceux qui en étoient les Chefs le nom d'*archiphyles*, de *phylarcs*, d'*arcs*, ou d'*Archegos*.

Cette distinction des familles en Tribus étoit également en usage chez les Hébreux. Ils en avoient douze, & chacune avoit son Chef, ou son Prince, ainsi que (b) l'Écriture le rapporte.

Les premiers fondateurs des Monarchies, qui devinrent si fameuses dans la suite, n'étoient que des Chefs de Tribus, & ne prenoient d'autre titre que celui de premier entre leurs égaux; mais peu à peu abusant de la déférence que les peuples avoient pour eux, ils renoncèrent enfin à la qualité de Père, pour prendre celle d'Empereur & de Roi, & changèrent même souvent celle de Protecteur en celle de Tyran de la Patrie.

CHAPITRE XX.

Des Excommuniés entre les Indiens.

LES Indiens ont des excommuniés, qu'ils retranchent de la société civile, à peu près de la manière que le faisoient autrefois les Juifs. Les Indiens appellent cela perdre la Caste; c'est-à-dire, n'être plus compté pour un des membres de la Tribu. Ceux qui se trouvent en pareil cas sont regardés comme infames; tout le monde les fuit; il fust même de les fréquenter pour participer à leur infamie, & pour perdre également sa Caste. Les autres ont ensuite tant d'horreur pour eux, qu'ils mettent en pièces tous les vases fragiles dont ils se sont servis. Ils en usent de même, lorsqu'un Étranger ou un *Paria* touche un' de leurs pots. Tout ce qui a passé par les mains de ces excommuniés est regardé comme profané.

Les sujets d'excommunication les plus ordinaires sont, par exemple, de boire du vin, de manger de la vache, de manger avec les Étrangers, & avec les *Parias*, ou même de toucher à ce qu'ils auroient apprêté.

Quand une fois un homme a été déclaré déchu de sa Caste, il lui en coûte beaucoup d'argent pour le réhabiliter; sans parler de quantité d'ablutions, qu'il est obligé de mettre en pratique, pour effacer la souillure qu'ils prétendent qu'il a contractée.

Tous les Païens de l'Antiquité avoient de même leurs excommuniés, à qui il étoit défendu d'approcher des Temples, ou des lieux sacrés ou l'on offroit des Sacrifices, & où l'on prioit les Dieux. Avant que de commencer les cérémonies, (c) le Prêtre avoit soin d'avertir, que ceux qui par quelque mauvaise action s'étoient rendus indignes de participer aux Mystères, eussent à se retirer, pour ne point souiller par leur présence, les lieux Saints destinés à servir la Divinité; & les expressions suivantes, *Procul o! procul este, profani*, étoit un des formulaires que ces Prêtres employoient. Le mot d'excommunié signifie chez nous éloigné ou retranché de la Communion, comme celui de *profanus* signifioit chez les Anciens, un homme éloigné des Temples & des Sacrifices; car *profanus* c'est comme qui diroit, *procul a sano*.

(a) Num. c. 25. v. 4. *Tulle cunctos Principes populi, & suspende eos contra solem in patibulis, ut advertatur super mens ab Israel.*

(b) Genes. c. 25. v. 16. *Isti sunt filii Ismaelis; & hæc nomina per castella, & oppida eorum, dixerunt Principes Tribuum suarum.*

Tom. I. l.

(c) La Religion Chrétienne pratique la même chose. On excommunie solennellement les profanes; on leur défend de participer aux mystères du Sacrement de l'Eucharistie; & c'est la pratique chez les Catholiques & les Protestans.

CHAPITRE XXI.

De leur maniere de construire les Jardins, & de les arrofer.

SALOMON prend plaisir à rapporter dans l'Écclésiaste tout ce qu'il avoit fait pour sa propre satisfaction, pour couler ses jours d'une manière également agréable & douce, (a) & pour se donner toute l'apparence du bonheur. Il dit entr'autres choses, qu'il avoit construit des châteaux, ainsi d'arrofer une forêt de jeunes arbres.

Il semble que la manière la plus naturelle d'expliquer ce passage conformément à nos manières, seroit de dire, que l'Écriture entend par cette forêt de jeunes arbres, une pépinière, ou le jeune plant est ordinairement aussi pressé dans une forêt. Cependant il me paroît, que par-là on doit entendre en général les jardins que Salomon avoit plantés, depuis qu'il étoit sur le Troie; car chez les Juifs les jardins n'étoient que des véritables forêts d'arbres fruitiers; c'est pourquoi dans l'Écriture ils sont appelés ordinairement Vergers, *Tamaria*.

Les jardins des Indiens sont à peu-près de même. Ce sont des amas confus de toutes sortes d'arbres, plantés la plupart sans ordre, & sans symétrie. Tels qu'ils sont, ils ne laissent point d'avoir leur agrément, & je les préférerois même dans les pays chauds à de grandes allées découvertes, accompagnées de beaux parterres, qui peuvent à la vérité faire plaisir à la vue; mais qui ne font d'aucun secours contre les rayons d'un Soleil brulant, auquel il est très-fâcheux d'être exposé.

Les piscines dont Salomon parle, & qu'il avoit fait faire pour arrofer cette forêt de jeunes arbres, sont aussi en usage dans les Indes. On ne seroit pas fâché d'apprendre la manière dont on s'en sert.

Il y a ordinairement dans les jardins des Indiens un grand puits ou une espèce de piscine, qui se remplit de l'eau des pluies. Immédiatement auprès est un bassin de briques, élevé de terre d'environ deux pieds. Lorsqu'on veut arrofer, on le remplit de l'eau de la piscine ou du puits, laquelle tombe, par un tron qui est dans son fond, dans un canal divisé en plusieurs branches, par lesquelles, à mesure qu'il s'éloigne du bassin, il va porter l'eau au pied de chaque arbre, ou dans chaque compartiment de légumes. Lorsque les Jardiniers jugent qu'ils ont assez d'eau, ils bouchent ou détournent ces canaux avec des mottes de terre.

Les Romains arrosoient ainsi leurs jardins & leurs prairies. C'est de ces rouleaux ou de ces canaux dont parle Virgile, lorsqu'il dit :

Claudite jam vivos pueri, sat, prata biberunt.

Les Italiens ont conservé la même coutume, que suivent encore presque tous les Peuples du Levant, & qui est bien plus commode que la manière que nous pratiquons; car par le moyen de ces canaux l'on a plutot arrosé un grand jardin, que l'on n'auroit fait un simple carreau avec nos arroseurs.

CHAPITRE XXII.

De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnesteté.

THUCYDASTE assure dans ses Caractères, qu'à Athènes, qui de son tems étoit le siège de la Politesse, il y avoit des hommes assez scrupuleux pour ne pas passer dans un endroit, où ils auroient vu quelque oiseau de mauvais au-

(a) *Ecclésiast. c. 2. v. 6. Et expressit mil. piscinas, ut irrigaren sylvam liquorum germinantium.*

gure , sans jeter auparavant dans leur chemin trois petites pierres, ou sans cracher dans leur sein ; pour éloigner les suites du mauvais présage.

Il se trouve chez les Indiens quantité de personnes qui ont cette maxime. Un jour que j'étois à Balasor , un Gentil Indien s'arrêta tout court , & chercha trois pierres qu'il jeta dans un lieu par lequel il devoit passer ; & où il avoit vu un Marcot François dans une posture fort peu décente , quoique nécessaire. C'est ce qu'ils abhorrent sur-tout ; & lorsque la nature exige d'eux quelque chose de semblable , ils prennent toutes les précautions imaginables pour se cacher.

A l'occasion de l'honneur que les Indiens ont pour tout ce qui blesse le molus du monde la bienfaisance , je comparerai une de leurs coutumes avec ce qu'un ancien Poëte Grec a recommandé (a) dans ses Ouvrages. Ce Poëte voulant instruire aux Grecs ses compatriotes tout ce qui peut contribuer à l'honneur civil , les avertit de ne point se décharger des nécessités du corps sur les grands chemins , ni même en quelque lieu que ce soit , autrement que d'une manière décente , accroupi ou contre un mur. Il paroît que (b) les Juifs n'étoient pas moins scrupuleux sur cet article. Pour les Indiens , ils se combattent si fort en cette occasion , qu'il semble presque qu'ils sont assés. Ils dérèlent ceux qui font leurs nécessités debout , ou dans des lieux exposés à la vue du Public , on en regardant le Soleil.

CHAPITRE XXIII.

Des Présages qu'ils tirent du croassement des Corneilles , &c.

QUOIQUE les Corneilles soient très-communes dans les Indes , les Gentils ne laissent pas de les regarder comme des oiseaux de mauvais augure ; sur tout les Baniânes , qui composent une Caste particulière , & s'appliquent uniquement au négoce. Ils n'entreprendroient pour quoi que ce soit au monde quelque affaire que ce fut , si fortant le matin de chez eux ils trouvoient une corneille sur le pas de leur porte.

C'est ainsi que les Anciens regardoient comme un très-fâcheux présage la corneille qui avoit croassé le matin. (c) Hérodote a défendu de laisser une maison imparfaite , de peur que la corneille ne vienne s'y allover , & croasser. Virgile parle aussi de l'augure funeste de ce même oiseau :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice Corvis.

L'Europe même n'est pas entièrement exemte de cette superstition , & je me souviens d'avoir entendu dire en France à nos bonnes gens , que lorsque la corneille , ou la chouette se faisoient entendre avant le jour au-dessus d'une maison , c'étoit un signe infallible , qu'il y mourroit quelqu'un. Il faut attribuer cette superstition à l'inclination naturelle , que le Peuple remarque en ces oiseaux , qui cherchent particulièrement les corps morts , & toute sorte de corruption. Leur chant lugubre & désagréable ajouté à cela , il n'en faut pas davantage pour fortifier l'idée superstitieuse. Quelques personnes prétendent que ces animaux sentent effectivement lorsque les corps commencent à se dé ranger ; & comme ils aiment naturellement la corruption , ils s'approchent toujours le plus qu'ils peuvent des corps près à se dissoudre.

(a) Hérodote. *oper. & dier.* Liv. II.

(b) Observez sur tout cette expression. *De libo de familia qui omnem mungentem ad parietem: his verbis indicans mares, quibus sublatis, & sans-*

lus tollitur.

(c) Hérodote. *oper. & dier.* Liv. II. *Neque domum faciens, insperatum relinquit, ne forte insidens crocietis stridula corvix.*

CHAPITRE XXIV.

De l'averfion que les Indiens ont pour le Rat.

LES Indiens, ainfi que nous l'avons déjà dit, s'abstiennent de manger de certains animaux, à caufe du refpect & de la vénération qu'ils ont pour eux. Mais il en eft d'autres aufli, dont ils s'abstiennent, parce qu'ils en ont horreur, & qu'ils les regardent comme immondes. Ils n'oferoient en manger, fous peine d'être chaffés de leur Caste, & d'être réputés pour infâmes.

Le rat eft un des animaux pour lesquels ils ont le plus d'averfion, quoiqu'il fe trouve parmi eux des gens qui en mangent publiquement, parce qu'ils ne courent aucun rifque du côté de leur Caste, & qu'ils ne feroient defcendre plus bas. Tels font les porteurs de Palanquins, que l'on appelle *Boés*.

On fçait que cet animal étoit en horreur chez les Juifs, & que dans le Chapitre onzième du (*a*) Lévitique, il leur étoit défendu d'en (*b*) manger. Cependant il fe trouvoit des Juifs qui (*c*) paffoient par-deffus cette défence, comme on peut le voir dans le dernier Chapitre d'Ifaïe, où ce Prophète menace de la colere de Dieu (*d*) les Juifs qui mangeoient de la chair de porc, ou de fouris, & autres femblables abominations. Ils périront tous enfemble, ajoute Dieu, par la bouche du Prophète.

CHAPITRE XXV.

Des Funérailles des Indiens.

LES Indiens n'ont point de règle générale pour les funérailles. Quelques-uns jettent leurs morts dans le Gange : plusieurs les enterrent, & d'autres les brûlent.

Ceux qui les enterrent ont foïn de porter, pendant un certain nombre de jours, du ris, des fruits, & des fleurs fur leurs tombeaux. Les (*e*) Païens de l'Antiquité en ont aufli ufé de la forte; cette coutume s'étoit même gliffée dans l'Eglife pendant les premiers fiècles. C'étoit un refte de Paganifme, que Saint Auguftin reproche dans les Chrétiens de fon tems.

Soit qu'ils enterrent les corps, ou qu'ils les brûlent, ils ne manquent jamais de les bien laver auparavant, & enfuite de les frotter d'huile. L'Antiquité a observé religieufement cette coutume de laver les corps avant que de les enfermer dans les tombeaux, & c'étoit le véritable moyen de connoître fi le corps enfeveli étoit effectivement mort, ou feulement en léthargie; car pour peu qu'il fut encore capable

(*a*) *Verf. 9.*

(*b*) Outre la raifon qu'on peut tirer pour cette défence, de ce que ces animaux fe plaifent fort dans l'ordure, & vivent de chofes sales, on pourroit fort bien alléguer, que Dieu avoit défendu aux Juifs d'en manger, à caufe qu'ils feroient dans les Myftères Religieux des Idolâtres. Tels étoient le porc & quelques autres.

(*c*) Cela eft vrai: mais c'étoient des Juifs Idolâtres, qui mangeoient du Rat par un principe de Religion. On employoit cet animal dans

les Inftitutions.

(*d*) *Ifaïe, c. 66. v. 17. Qui comedebant carnem fuillam, & abominationem, & muram, fuillam confumentur, dicit Dominus.*

(*e*) Chez les Grecs, on offroit fur la foffe du mort du vin & du miel. Chez les Athéniens, chaque mort païoit pour tribut à la Prêtrefle de Minerve deux mefures d'orge, & deux de froment; fans parler d'une petite pièce d'argent que le mort tenoit dans fa bouche pour la donner à Charon, lorsqu'il faudroit pafter le Styx.

capable de sentiment, cette eau devoit le faire revenir de son assoupissement, d'autant plus que souvent on le lavoit avec de l'eau toute bouillante. On conserve encore en plusieurs endroits de l'Europe la coutume de laver les corps avant que de les enterrer : mais l'on ne se sert pour cela que d'eau tiède, parce que l'on ne les lave que pour les rendre plus nets.

Les Juifs lavoient ordinairement leurs morts, & nous voyons qu'ils le pratiquent ainsi à l'égard de (a) *Tabita*. On retint cette coutume dans le Christianisme, & (b) saint Gregoire de Tours parlant de sainte Pélagie, dit, qu'on la lava selon la coutume, qu'on la mit ensuite dans le cercueil, & qu'on la porta à l'Eglise.

Les Juifs non contents de laver les corps, particulièrement ceux des Princes, & des personnes considérables, les embaumoient encore & les frotoient d'aromates, pour les préserver autant qu'ils pouvoient de la corruption. Ainsi Joseph fit embaumer son père Jacob. Dans la suite on en usa de même à l'égard des Rois d'Israël & de Juda. Cependant quelques-uns furent privés de cet honneur, comme Joram Roi de Juda, que l'on entérelit dans le tombeau de ses Ancêtres sans avoir été embaumé, & sans toutes les autres cérémonies que l'on observoit en de pareilles occasions. Il me semble que c'est le seul sens que l'on puisse donner à cet endroit des Paralipomènes, où il est dit (c) que l'on ne le traita pas à la manière de ses Ancêtres. Il falloit faire passer les corps par le feu pour les embaumer, & il étoit nécessaire que les aromates dont on se servoit pour cela, comme la mirthe, l'encens, la gomme arabique, l'eau de cèdre, & plusieurs autres choses destinées à cet usage, fussent bouillantes pour mieux pénétrer les chairs; de sorte que frotter les morts avec ces drogues, & leur en mettre dans le corps selon la coutume, c'étoit les brûler.

Les Juifs avoient appris des Egyptiens cette manière d'embaumer les corps, & c'est à ces mêmes corps embaumés que l'on a donné le nom de Momies. On en voit dans plusieurs Cabinets de l'Europe. Une des plus belles est celle de Leide. Elle a encore toutes ses dents : sa peau est noire & assez ridée : le corps est tout entouré de bandes gommées : les bras, qui ne paroissent point, sont ajustés comme ceux d'un enfant au maillot. C'est une chose admirable, de voir que les Aromates aient pu conserver ces corps dans leur entier depuis peut-être près de trois mille ans.

On a quelquefois employé le miel pour conserver les corps, & les empêcher de se corrompre. Nicephore (d) nous apprend, que ceux qui accompagnoient S. Epiphane se servirent de ce moyen pour le porter jusques dans l'île de Chypre.

Pour revenir aux Indiens, on voit encore à leurs enterremens ce que l'on appelle dans l'Ecriture, *tribucines mortuorum*. Ce sont des hommes qui précèdent de quelques pas le corps du défunt, & (e) qui jouent d'une longue trompette, dont le son lugubre convient parfaitement bien à cette triste cérémonie.

Avant que le Mogol se fut rendu Maître des Indes, & lorsque les Gentils avoient leurs Princes particuliers, la femme de celui qui étoit mort, & que l'on devoit brûler, étoit obligée de se brûler sur le même bucher tenant le corps de son mari sur ses genoux, & le feu consumoit ainsi (f) le mort avec le vivant.

Je dis qu'elle y étoit obligée; car quoique l'on ne l'y contraignit pas absolument, & que les parens du mort n'eussent pas droit de l'y forcer, elle y étoit assez contrainte par la manière dont il lui falloit passer le reste de ses jours, si elle refusoit de suivre son mari. Elle devoit, pour ainsi dire, l'écclave des parens du mort; elle en étoit traitée avec mépris, & avec une dureté cent fois plus rude que la mort.

Cependant il lui restoit encore un moyen d'éviter la mort, & en même-tems les

(a) Act. c. 9. *Factum est autem in diebus illis, ut infernata moreretur. Quam cum lavissent, posuerunt eam in coenaculo.*

(b) Greg. Tur. de gl'o. Conf. c. 103. *Abiit juxta morem collocatur in feretro, atque in loco suo deponitur.*

(c) 2. Paral. c. 21. v. 10. *Mortuusque est in firmamento postquam, & non fecit ei Populus, secundum morem combustionis, exequias, sicut fecerit majoribus eius.*

(d) Niceph. hist. L. XII. c. 26. *Epiphanium vero*

in navi mortuum esse intellexi, quem comites ejus melle oblitum, ne qui forte ingratum corpori accideret, in Cyprum detulerunt.

(e) Cette coutume a été pratiquée de même chez les Grecs & chez les Romains. Ne pourroit-on pas regarder comme son équivalent celle de fumer les cloches pour les morts, qui se pratique aujourd'hui dans les Pais Catholiques?

(f) Cette pratique dure encore chez les Indiens Idolâtres, mais avec beaucoup plus de modération qu'autrefois.

mauvais traitemens de ceux de sa famille ; c'étoit de se rendre femme publique : alors les parens de son mari n'avoient plus de droit sur elle, les Loix défendant expressement de maltraiter ces sortes de femmes.

Ce sont ordinairement elles qui vont en troupe chanter & danser aux mariages, aux réjoissances publiques, & en général où l'on veut les appeler. Pendant que leurs beaux jours durent, elles sont très-bien reçues par tout où elles vont, quoique l'on les connoisse publiquement pour ce qu'elles sont : mais elles font malheureuses quand elles se trouvent sur le retour ; & c'est un bonheur pour elles, si dans cet état les plus jeunes veulent bien s'en servir comme de servantes, & leur donner la nourriture.

(a) Comme une femme qui ne se brûloit pas étoit un deshonneur pour la famille des parens du mort, ils faisoient tous leurs efforts pour la résoudre à la mort, & pour cela ils la prenoient dans le plus fort de sa douleur, dans le tems où elle paroissoit le plus touchée de la mort de son Epoux. On lui remettoit devant les yeux toutes les belles qualités du défunt ; on exagéroit l'amour qu'il avoit pour elle. Enfin, on se feroit de tout ce qui pouvoit achever d'attendrir la veuve affligée, & l'on lui faisoit dire à la fin, qu'elle ne vouloit pas survivre au défunt. Lorsqu'elle avoit donné son consentement devant trois ou quatre personnes, il en étoit comme de l'ensevelissement dans le Gange : il n'y avoit plus moyen de se dédire. Mais en récompense on la combloit de louanges, on l'accompagnoit avec des tambours & des trompettes, on lui faisoit des guirlandes de toutes sortes de fleurs, & les Bramins lui promettoient une félicité éternelle. Tels étoient les artifices pratiqués pour empêcher que les femmes refusassent de se jettter à cette cruelle coutume.

On la conduisoit en cérémonie sur le bucher, & dans le tems que l'on y mettoit le feu, les tambours & les trompettes faisoient un bruit épouvantable, de peur que l'on n'entendit les cris de cette victime funèbre.

Les Ammonites en usoient autrefois ainsi dans le culte de l'Idole Moloc, lors *b)* qu'après l'avoir rendue toute brûlante, ils mettoient un enfant entre ses bras, ou ils le laissoient consumer au feu. Le bruit que les tambours faisoient en cette occasion, pour empêcher que l'on n'entendit les gémissemens des enfans, fut cause que l'on donna à la vallée, dans laquelle se faisoient ces abominables sacrifices, le nom de *Thophet*, qui signifie en Hébreu, tambour.

Depuis que le Mahométisme régné dans une bonne partie des Indes, on s'y oppose fortement à cette détestable coutume. On a même mis un gros tribut sur les parens de ceux dont on exposeroit la femme sur le bucher ; ainsi il ne s'en brûle plus tant.

J'ai tâché de découvrir la source de cette cruelle coutume : mais je n'ai pu rien apprendre de fort certain là-dessus. Les Indiens disent seulement qu'autrefois les femmes empoisonnoient leurs maris pour le moindre sujet de mécontentement, & que pour les engager non-seulement à ne pas avancer leurs jours, mais même à chercher tous les moyens de les prolonger, on avoit attaché une grande ignominie à l'état d'une femme qui osoit survivre à son mari. Ainsi se voient obligées pour leur honneur à mourir avec leurs époux, ou contraintes par la coutume à passer le reste de leurs jours dans un état misérable ; quelque part qu'elles voulaient prendre, il étoit de leur intérêt de les conserver. Telle paroitroit prendre grand soin de son mari, qui n'avoit soin que d'elle-même ; & telle sembloit verser un torrent de larmes à cause de la mort de son époux, qui dans le fond ne pleuroit que la femme.

On a presque la même coutume en Guinée, où lorsqu'un grand Seigneur est mort, non-seulement on fait mourir tous les femmes qui à le plus aimées ; mais encore les serviteurs qui lui ont été les plus chers, ainsi, disent-ils, de lui tenir compagnie, & le servir en l'autre monde. Sur ce pied il n'y a nul agrément à être la maîtresse d'un Nègre de qualité, & je suis persuadé que si la Religion nous permettoit une semblable coutume, nos grands Seigneurs trouveroient plus de cruautés qu'ils n'en trouvent ; le ciel y feroit sans doute beaucoup plus envogue, & les filles n'appreroient pas à l'hymen.

(a) On observera que l'Auteur parle toujours comme si la coutume étoit généralement abolie ; cependant elle ne l'est qu'en quelques endroits.

(b) L'Auteur pour conserver dans l'Antiquité un exemple plus propre à être conquis avec les Indes ces femmes Indiennes. Il y auroit trouvé des

femmes qui se font sacrifier à cette même manière aux vœux de leurs époux. Il auroit trouvé dans Hérodote les Phéniciens, qui se jettent à l'eau pour se brûler avec leur époux.

CHAPITRE XXVI.

De leurs Religieux appellés Fakirs.

ON a dit de tout tems que le Démon a ses martyrs : mais il n'y a point d'endroit en l'Univers, où il y en ait plus que dans les Indes. On y voit des *Fakirs*, qui proprement sont les Religieux du País, pratiquer des choses, qui passent tout ce que nous lisons de la vie mortifiée, & des pénitences des anciens Peres du désert.

Plusieurs *Faquirs* sont vœux de rester toute la vie dans une même posture, & y restent en effet. Les uns ne se couchent jamais, ou demeurent appuyés par dessous les aisselles sur une corde, ou sur un bâton. Les autres tiennent toujours les bras élevés. Il y en a qui cherchent à se mortifier par des pratiques beaucoup plus cruelles. Ils se déchirent le corps à coups de fouet, à coups de couteau. Ils se regardent comme n'étant plus de ce monde ; & comme ils s'imaginent être au-dessus de toutes les passions, & dans un état d'innocence, plusieurs d'entr'eux se promènent ou se montrent publiquement nus, jusqu'à négliger de cacher ce que la bienséance ne peut souffrir de couvrir.

Ces *Faquirs* ne sont pas les seuls qui aient prétendu être à l'abri des passions, & de tous les mouvemens que peut inspirer la nudité. Nous avons eu les *Adamites*, qui étoient sortis de la secte des *Carpocratariens* & des *Gnostiques*. Ils s'assembloient nus, au rapport (a) de saint Augustin, & dans cet état ils écoutoient les lectures qu'on leur faisoit, prioient, & célébroient les Sacremens. On a fait parler saint Epiphane un peu trop fortement, au sujet de ces hérétiques, & on s'est servi de son autorité, pour (b) prouver qu'ils commettoient dans leurs assemblées toutes sortes d'infamies, & qu'ils rejetoient entièrement la prière. Cependant nous venons de voir que saint Augustin dit positivement qu'ils prioient, & saint Epiphane même (c) dit dans un endroit, qu'ils suivoient les règles des Moines, c'est-à-dire, la continence, & qu'ils condamnoient même le mariage. Ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils voulassent d'abord commettre publiquement tous les crimes que l'on leur impute : mais quelques-uns prétendent que dans la suite ils se relâchèrent, & que cette nudité, qu'ils regardèrent dans le commencement comme un moyen sur de rentrer dans l'état d'innocence, & de se conformer à Adam avant sa chute, les fit tomber quelque tems après dans les derniers désordres ; ce qui paroît assez probable.

Le commun peuple est extrêmement persuadé de la vertu & de l'innocence des *Fakirs* ; mais il faut pour cela qu'ils lui paroissent être entièrement détachés de tout ce qui est capable de flater les sens, & ne plus prendre part aux choses de ce monde. La plupart soutiennent ce personnage, & jouent parfaitement leur rôle dans le public ; mais on les accuse de commettre entr'eux dans le particulier des crimes énormes. Peut-être aussi en dit-on trop.

Nous lisons dans le troisième Livre des Rois la manière étrange dont les Prêtres de Baal honoroient leur Dieu ; comme ils l'invoquoient, & tâchoient d'en obtenir quelque grâce, en se donnant des coups de couteaux & de lances. (d) L'Écriture nous apprend encore que pour faire descendre le feu du Ciel sur leurs Sacrifices, ils se mirent le corps tout en sang. Les austerités des *Fakirs* peuvent leur être comparées. Il y en a même qui sont pis. Ils sont vœux de parcourir un certain nombre de lieues, en se coulant indifféremment sur tout ce qui se présente en leur chemin, soit pierres, soit épines ; de sorte qu'ils se déchirent entièrement le corps, & cette manière de se mortifier est assez ordinaire chez eux.

(a) S. Aug. de Hæres. c. 1. *Nuditasque meres
saxinæque continent, nudis lectis nes animum, nudis
orant, nudis celebrant Sacramenta.*

(b) P. Diction. Crit. de Baal.

(c) S. Epiph. T. 1. l. 2. *Alone horum continen-*

tiam ac insituta sectantur, nudis que continent.

(d) 3. Reg. c. 18. v. 28. *Clamabant ergo voce
magna, & incidebant se juxta ritum suum cuneis &
lanceis, donec perfunderentur sanguine.*

S'il y a quelque chose dans l'Antiquité, qui puisse à juste titre être comparé aux peines que les Faquirs Indiens s'imposent par un principe de Religion, c'est la Castration volontaire des Prêtres d'Arts & de Cibele à l'honneur de ces Divinités, les dévouemens de soi-même à la mort, la vie dure de quelques Sectes de Philosophes, & sur-tout des anciens Gymnosophistes, auxquels ces Faquirs ressemblent beaucoup, l'asperision que les Prêtres de Bellone faisoient à cette Déesse du sang qu'ils se tiroient de leur corps, les flagellations que l'on faisoit souffrir à quelques jeunes hommes à Lacédémone, &c. Mais nous trouuons plus que tout cela parmi les Modernes; & sans parler des Capucins, & des Religieux de la Trappe, Sainte Rose fera toujours un exemple admirable des supplices auxquels certains dévots destinent leurs corps.

Les Indiens ont une autre espèce de *Fakirs*, qui moins austères, ou pour mieux dire, moins extravagans, s'assemblent en troupe, & vont de Village en Village prédire l'abondance, ou menacer de la stérilité, selon qu'on les y reçoit bien, ou mal. Ils se mêlent aussi de dire la bonne aventure, de promettre des enfans à ceux qui n'en ont point, & des maris à celles qui se lassent de l'état de fille: mais ce sont de grands fripons, & il est dangereux de se trouver avec eux en des endroits écartés, à moins que l'on ne soit en état de se défendre. Cependant ils sont en vénération chez les Indiens Idolâtres. Les Maures ont aussi des Faquirs, qui ne valent pas mieux que les autres. Ce seroit un crime capital d'en battre un.

Nous pourrions comparer en quelque façon la manière dont les Fakirs débitent leurs visions fanatiques, & leurs prétendues prédictions, à celles de ces Prophètes des anciens Juifs, que la sainte Ecriture appelle, *Filii Prophetarum*, grec, *vel chorus Prophetarum*. Tels étoient ceux que Saul trouva, & au milieu desquels il prophétisa. L'Ecriture dit (a), qu'ils avoient des tambours & des trompettes, & que c'étoit au son de ces instrumens, qu'ils débitoient leurs Prophéties.

Elle nous rapporte aussi, que quand Josphat, Joram, & le Roi d'Edom furent assemblés contre Mesa Roi de Moab, le manque d'eau ayant réduit leur armée à la dernière extrémité, Josphat fit venir Elisée, pour obtenir par ses prières le secours du Ciel, & que ce Prophète, avant que de consulter Dieu (b), demanda un Chantre.

(c) Ne pourroit-on pas dire, pour justifier cette manière extraordinaire de consulter Dieu, & lui donner une explication naturelle, que notre esprit est plus propre à recevoir les ordres du Ciel, & plus attentif à sa voix, quand il a, pour ainsi dire, moins de correspondance avec le corps, ou quand le corps est moins en état de lui représenter des choses capables de le distraire. Tout ce qui pour-

(a) 1. Reg. c. 10. v. 5. *Et ante eos psalterium & tympanum: & tibiam, & cytharam.*

(b) 4. Reg. c. 3. v. 15. *Nunc autem adhaere mihi Psalterium: cumque caneret Iffaltes, facta est super eum manus Domini, & dixit.*

(c) On ne peut rien dire de certain là-dessus, ni qui soit capable de satisfaire. Il paroit extraordinaire sans doute, que l'esprit de Dieu soit descendu sur les Prophètes au son de la Musique. Ne pourroit-on pas dire, que les Assemblées de Prophètes, telle qu'étoit celle où le Roi Saul se trouva, n'étoient pas composées de véritables Prophètes, mais de gens qui chantoient des Hymnes & louoient Dieu au son des instrumens de Musique, & que c'est-là ce que l'Ecriture appelle *prophétiser*.

Si d'ailleurs l'on entend par ce terme un mouvement intérieur qui dispose le fidèle à s'attacher plus particulièrement à Dieu, à s'entretenu avec lui par une forte méditation, & à devenir capable par ce moyen de recevoir le don d'Inspiration, il est certain que la Musique est capable de disposer à tout cela, lorsqu'elle accompagne le chant des Hymnes. La question est de décider si les qua-

lités que doit avoir cette Musique, afin qu'elle soit légitime, juste, & applicable à la véritable inspiration. Car il est très-sur, que la Musique a fait sur les Prêtres & les Prophètes des anciens Païens le même effet que sur ceux des anciens Juifs. C'est là cette différence que nous ignorons aujourd'hui. Nous ne concevons pas mieux la Relation qu'il peut y avoir entre la Musique & les excelsions d'Esprit. Avoit-il besoin de la Musique pour s'animer à la prière? Lui faisoit-il le secours du Chant & des Instrumens, pour tenir les sens en extase & se fixer à Dieu seul? ou plutôt n'étoit-ce pas une Cerémonie pratiquée pour fixer l'attention des Auditeurs, & n'étoit-il pas nécessaire d'agir ainsi en cette occasion en présence d'un Roi d'Israël idolâtre & impie? ou, accourume à cette pratique dans le Culte des Dieux, & qui peut-être auroit méprisé les prières d'Esprit, s'il ne les eût vues accompagnées des mêmes Cerémonies qu'il pratiquoit dans la Religion? Ce sont des conjectures: si qu'il en soit, Dieu s'est accommodé très-souvent aux préjugés que les pratiques superstitieuses inspirent par leur éclat.

voit
che
pro
elle
les
C
voit
buc
en
mou
tran
ces
a
dire
dom
eur
l'Ec
qu'il
font.
Se
Sily
biles
pour
venx
ainfi
gens
que
cher
idée
une
blabl
veille
quois
Le
foit
journ
rage
devin
Il les
vent
aux
aumd

(a)
ment
n'ait
relatio
rien
sens
plus
nous
objet
oreille
est de
(b)
neur
Grec
Il tou
étend
de Virg
on des
ver qu

voit mettre les sens dans une certaine inaction générale, tout ce qui les empêchoit d'être touchés des objets qui les environnoient, rendoit les Prophètes plus propres à être remplis de l'esprit de Dieu; & rien ne pouvoit mieux produire cet effet, que les voix, les instrumens, & généralement toute la musique, qui par ses sons met en quelque manière les sens en extase. (a)

C'est ainsi que les Facteurs Indiens, dont nous parlons en cet Article, se servent des tambours, des trompettes, & de la Musique, pour s'animer & pour débiter dans une extase volontaire ou artificielle leurs prétendus Prophéties. On en voit toujours quelque'un d'entr'eux qui entre en fureur, & répond par des mouvemens violens de son corps à la cadence précipitée & déréglée de ces instrumens. Lorsqu'ils se font mis hors d'haleine, ils prononcent certaines sentences, que les Gentils prennent pour des oracles, & pour des prédications.

On étoit si accoutumé chez les Juifs, à voir les Prophètes forrir, pour ainsi dire, hors d'eux mêmes, lorsqu'ils alloient prononcer leurs Prophéties; que l'on donnoit ordinairement aux furieux (b) le nom de Prophètes, & que lorsqu'ils entroient en fureur, l'on disoit d'eux qu'ils prophétisoient. C'est l'expression dont l'Écriture se sert à l'égard de Saul; car pour marquer qu'il devenoit furieux, & qu'il tourmentoit son corps par des postures violentes, elle dit qu'il prophétisoit. (c)

Soit que ce que nous lisons dans les Poètes & dans Lactance à l'occasion des Sibylles, soit véritable, ou seulement une histoire supposée, comme de très-habiles gens le prétendent; il est toujours sur que les Anciens s'imaginoient, que pour être rempli de l'esprit d'un Dieu, il falloit devenir furieux, avoir les cheveux hérissés, les membres tremblans, mal articuler ses paroles. C'est du moins ainsi que le peuple le croioit; ce qui ne doit pas paroître fort surprenant. Des gens qui vivent sans principes, & sans le secours d'aucune autre lumière que celle que leur peut fournir leur esprit & leur imagination que rien ne règle, cherchent toujours ce qui leur paroît le plus extraordinaire, & se forment une haute idée de tout ce qu'ils ne comprennent pas. Il semble même qu'il y ait pour eux une espèce de plaisir attaché à ce qui leur inspire de la frayeur: en cela semblables aux enfans, qui aiment à entendre conter des histoires lugubres ou merveilleuses, qui se plaisent à écouter des récits touchant les lutins & les forçiers, quoique cela leur fasse peur.

Le peuple donnoit autrefois avidement dans les contes de ses Prêtres, & faisoit grand cas des prédications de ses devins; mais il y avoit alors, comme aujourd'hui, des gens sensés qui n'y donnoient point, & qui même avoient le courage de s'en moquer publiquement. Par exemple, le Poète Ennius parlant des devins & des prétendus Prophètes de son tems, les traite fort cavalièrement. Il les appelle (d) superstitieux, impudens, foux, & gueux: il dit qu'ils ne savent pas se conduire eux mêmes, & qu'ils veulent se mêler de montrer le chemin aux autres; & que lorsqu'ils promettent de grandes richesses, ils demandent en même tems un denier. Tel est au vrai le portrait de ces imposteurs Indiens.

(a) Quoique la Musique n'agisse immédiatement que sur l'ouïe, cela n'empêche pas qu'elle n'ait relation avec les autres sens, par cette même relation que tous les sens ont entr'eux. L'expérience nous montre tous les jours, que lorsqu'un sens est fortement touché, les autres semblent ne plus faire leurs fonctions. C'est ainsi que quand nous ressentons quelque vive douleur, aucun objet n'agit distinctement sur nos yeux; nos oreilles ne reçoivent que des sons confus. Il en est de même des autres sens.

(b) Il est vrai que les Paganisme a appelle fureur l'enthousiasme des Prophètes. Les Poètes Grecs & Latins ont nommé par le mot de fureur l'Enthousiasme & l'Inspiration; mais sans nous étendre en citations, nous renvoyons à la Sibylle de Virgile, au Liv. VI, de son *Eneïde*. Cependant on dehe l'Anteur de cette Dissertation de prouver que ni l'Écriture, ni les Poètes Païens n'ont

appelle les furieux *Prophètes*. L'Écriture dit de Saul l'ait de l'esprit malin, qu'il s'agitoit comme un Prophète, mais non pas qu'il prophétisoit. Ce seroit abuser étrangement de la signification du mot *Prophète*, que de l'appliquer sans restriction à des gens qui seroient devenus fols, & nous ne croions pas qu'on put trouver d'exemple d'une métaphore plus forcée que celle-là.

(c) 1. Reg. c. 18. v. 11. *Post lium autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saul, & prophetabat in medio domus sue.* Voyez les deux notes précédentes.

(d) *Superstitiosi vates, impudentesque Haruoli, Aut inertes, aut insani, quibus egestas imperat, Qui sibi sentiam non sapiunt, alius monstrant viam, Quibus divinitas pollicetur, ab his deactus usus peunt.*

CHAPITRE XXVII.

Des Enchantemens des Indiens.

L'EXODE nous apprend que Pharaon avoit à sa Cour des Enchanteurs, qui par leur art sçurent contrefaire les miracles que Moïse fit à la vûe de ce Prince. Le tems de ces grands prodiges est passé. On ne doit plus s'attendre à trouver rien de semblable aux miracles de Moïse. Cependant le bras du Seigneur n'est point racourci ; & s'il n'opère plus, ou du moins si souvent ces prodiges éclatans, dont l'Ecriture Sainte fait mention, c'est qu'ils ne sont plus nécessaires. Quoiqu'il en soit, comme j'ai résolu de marquer jusqu'aux moindres choses en quoi je pourrois remarquer que les Indiens convenoient avec les Anciens, je crois que l'on voudra bien que je parle un moment de leurs Enchanteurs.

Leurs enchantemens, au moins ceux qui sont venus à ma connoissance, ne s'étendent pas fort loin & ne consistent qu'à prendre des couleuvres, & à les faire danser au son d'une flûte. Ils ont ordinairement de plusieurs sortes de couleuvres, qu'ils gardent dans des paniers. Ils les portent de maison en maison & les font danser, lorsque l'on leur donne quelque chose.

Quand on a de ces animaux dans les jardins, ou dans les maisons, on s'adresse aux Indiens pour les en faire sortir. Ils trouvent moyen de les faire venir à leurs pieds au son de la flûte, & en chantant quelques chansons : ensuite ils les prennent à pleines mains sans en recevoir aucun mal ; mais ils se donnent bien de garde de les tuer, & lorsqu'ils les ont tirés de l'endroit où ils étoient, ils les conduisent à la campagne, ou les gardent avec eux, pour les faire danser dans l'occasion.

Ils s'attribuent aussi le pouvoir de charmer les Tigres & les *Alligadores* ou Crocodiles, & de les empêcher de nuire. Cependant malgré les charmes ces animaux dévorent quelquefois les gens, même dans les eaux sacrées du Gange. *M. Fryer* en rapporte un exemple dans ses Voïages, & ajoute en même tems, que les Bramins justifient cet accident, en disant que la personne dévorée n'avoit pu expier ses péchés d'une autre manière. La vérité est que ces animaux ne touchent point aux gens, quand ils ont mangé tout leur saoul. A l'égard des serpens, il se peut fort bien qu'ils se placent aux fois de la Musique, ce que ce soit le fin du métier des Bramins. Le *Sieur Ballou* auteur de la Description de *Coromandel* en Hollandois, parle aussi comme témoin oculaire de ces enchantemens de serpens. Il ajoute que quand ces Indiens font jurer quelqu'un, ils l'obligent à mettre la main dans un pot où il y a un serpent. S'il n'en reçoit aucune atteinte, on tient que son serment est véritable. S'il est piqué, c'est un péjurer. N'oublions pas que chez les Anciens, les Pîlles & les Thuléens, &c. prétendoient avoir aussi le pouvoir de conjurer les serpens, & de les vaincre impunément.

Il arriva un jour dans l'endroit où j'étois, qu'un Indien fit paroître une couleuvre qui étoit cachée dans le corps de Garde, & qu'un soldat le tira, ce qui jeta le prétendu Enchanteur dans une étrange confusion. Il la prit, l'alla enterrer avec beaucoup de vénération & de cérémonie. Il mit dans le trou où il l'enterra un peu de ris & de lait, comme pour expier l'injure qui avoit été faite à la race des couleuvres.

Autrefois les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains ont adoré le serpent. *Aphuaïpe* étoit adoré sous cette forme à *Epictura*. Il la conserva lorsqu'il partit de cette Ville pour Rome. Ceux de la *Mésopotamie* adoroient autrefois les serpens, sans doute afin qu'ils ne leur nuisissent pas. Mais en récompense les serpens n'avoient aucune courtoisie pour les étrangers qui venoient s'établir dans le País. Les Grecs estoient adorés sous la forme de serpens. Nous attribuons encore à ces anciennes pratiques, les Talismans faits en serpens. La figure de cet animal étoit dans les monnoies & dans les peintures un hiéroglyphe de la saine & de la bonne fortune. Lorsqu'il tenoit sa queue dans sa main, il marquoit l'éternité, parce qu'un cercle n'a point de fin ; & le monde, parce

que par une loi générale, les hommes sont obligés de retourner d'où ils sont sortis. Peut-être que pour obliger les Juifs à avoir recours à Dieu, & à attendre de lui la santé & la guérison, dont ils avoient besoin, Moïse leur éleva le serpent d'airain, qui, comme ils avoient pu le voir en Égypte, étoit l'hiéroglyphe de l'une & de l'autre.

Il seroit assez difficile de rendre raison de cette vénération presque universelle, que les Peuples ont eue pour les serpens, qui d'ailleurs sont des animaux hideux, & nuisibles. C'est à cause de cela que les Nègres de Guinée sont encore des Sacrifices au Diable, afin de n'en recevoir aucun mal, & pour chercher au contraire à l'adoucir par leurs soumissions & par leurs respects. Peut-être aussi que cette adoration est une suite de l'histoire d'Eve & du serpent, que Moïse fut parler dans la Genèse, & dont les autres Nations ont eu connoissance. De quelque manière, & dans quelque vue que ce culte ait été établi, il a toujours été très général, n'y ayant presque point de Nation chez laquelle il n'ait été en usage.

Plusieurs personnes m'ont rapporté des choses étonnantes de ces Enchanteurs Indiens; mais sur un pareil article je ne crois guères que ce que j'ai vu, & ainsi je n'ai pas jugé à propos de m'étendre plus long tems sur ces prodges. J'ajouteroi seulement, qu'il me paroît vraisemblable que ces sortes de gens ont été autrefois les premiers & les seuls enchanteurs; & que l'incommodité que l'on souffroit des serpens, ou des autres animaux, donna l'occasion & l'envie de chercher les moyens de s'en délivrer. Il se trouve même que l'Égypte, qui étoit le país le plus abondant en reptiles, étoit aussi le plus renommé pour ces sortes de pratiques.

Que cela se soit fait avec le secours du Démon, ou par de simples secrets de la nature, c'est une question dans laquelle je n'entre pas; car quelque parti que je voulusse embrasser, je trouverois un grand nombre d'opposans.

Je ne contenterai de remarquer, que le nom d'*Enchantador*, & (*a*) celui d'*Epdos*, qui tous deux signifient la même chose, & que les Anciens ont donné à ceux qui faisoient des prodges extraordinaires, justifient assez cette conjecture sur les premiers Enchanteurs. L'un & l'autre signifient un homme qui chante sur quelque chose, ou à cause de quelque chose, comme le font ces Indiens, lorsqu'ils veulent charmer les coucuyres, ou les faire douter.

Les Juifs, qui restèrent long-tems chez les Égyptiens, tirèrent d'eux ces prestiges dont il est souvent parlé dans l'Écriture; mais supposons qu'ils ne s'en servaient pas, il est du moins sur qu'ils les connoissoient, & qu'ils sçavoient la manière dont les autres Nations les pratiquoient; car (*b*) David compare la fureur des méchans à celle d'un serpent, ou d'un aspe, qui ne prête point oreille à la voix de l'Enchanteur.

Il est sur encore, que de tout tems on a parlé du pouvoir de quelques personnes sur les reptiles, & que l'on a dit qu'il se trouvoit des gens qui atterroient, ou faisoient mourir les serpens par leurs chants. Virgile parlant des vertus de la Poésie, qui étoit le langage ordinaire des Devins & des Enchanteurs, d'où vient qu'on donnoit indifféremment aux uns & aux autres le nom de *Fates*, dit qu'elle (*c*) a le pouvoir de faire descendre la Lune en terre, que Circe en chantant certains vers changea les compagnons d'Utile en pourceaux, & que par le même moyen on faisoit mourir les coucuyres dans les prés. *d* Ovide dans l'Art d'aimer, en parle dans les mêmes termes. Silus rapporte encore la même chose en parlant des Marmarides, Peuples d'Asie que dom il admire la puissance, disant (*e*) qu'ils trouvoient par leur chant le moyen de rendre les serpens dociles. Enfin tous les Anciens conviennent, qu'il y a eu des gens qui par certains vers ou par

(a) *Enochlos ab Eidos canto.*

(b) *Psal. 57. v. 5. 6. Furor illis sicut venenum serpentis, sicut aspidis furor, et oblitivus auris suis, que non exauit vocem incantantium, et veneno incantantis serpenter.*

(c) *Virg. Egl. 8.*

Carminibus vel talis possunt dulces Laniam; Carminibus Circe socios mutavit Odis;

Frigulus in pratibus cantando rumpitur anguis.

(d) *Il exprime cette manière de prendre les serpens, par ces paroles, Rumpere vocibus angues.*

(e) *Silus, liv. III.*

Ad quorum cantus serpens oblitivus venen, sed quorum cantus mites facit e creta.

certaines paroles ont fait des choses étonnantes. Il y en avoit même, selon (a) Ovide, qui avoient la puiffance de faire périr les moissons, tarir les fontaines, & faire tomber les fruits, & cela en prononçant seulement quelques vers, ou en chantant quelques chansons.

CHAPITRE XXVIII.

Des Bramins.

COMME nous avons parlé des anciens Bracmanes, nous nous croions obligés de dire quelque chose de plus particulier à leur sujet, & de parler des successeurs de ces fameux Indiens, qui ont tant fait de bruit dans l'Antiquité, & que l'on alloit entendre avec autant d'empressement, pour le moins, que la Reine de Saba en eut autrefois pour écouter la sageffe de Salomon.

(b) Saint Jérôme écrivant à Paulin, & lui parlant des sçavans hommes, qui dans l'envie de s'instruire, avoient parcouru plusieurs pais, & passé jusqu'aux extrémités de la terre, pour chercher d'habiles gens & profiter de leurs lumières, dit que le fameux Apollonius traversa le pais des Scythes & des Massagètes, passa le célèbre Fleuve Phison, qui est le Gange, & arriva enfin chez les Bracmanes. C'est-la que le docte Hiarchas assis sur un Trône d'or, enseignoit à quelques Disciples choisis les Secrets de la Nature, le mouvement des Astres, & le cours des Annees.

A l'égard du Trône d'or, on nous permettra de remarquer encore une fois, qu'il est étonnant que Saint Jérôme nous ait si fort vanté la quantité d'or qui se trouve aux environs du Gange, & vers la Côte de Coromandel; que Quinte-Curce nous en ait dit encore davantage sur les terres qu'arrose le Fleuve Indus; & que cependant il y en ait si peu présentement, en comparaison de tout ce qu'ils nous en ont rapporté, la plus grande richesse des Indes, à prendre depuis le Gange jusqu'au Sein Perfique, étant les Mines de Diamans du Royaume de Golconde. L'argent y est apporté des Etrangers, & presque tout l'or qu'on y voit, vient de l'Isle de Sumatra, ou même de la Chine, du Japon, &c.

Reprenons les choses d'un peu plus haut par rapport à Apollonius. Nous remarquerons avec quelques Auteurs, qu'après avoir passé le Fleuve Indus, il entra dans le pais où régnoit autrefois le célèbre Porus, qui eut pour son Vainqueur Alexandre, & qu'il fut à la Ville Capitale appelée *Taxilis*, que quelques-uns ont pris, mais sans aucun fondement, pour Cambaie Ville du Guzarate. Ce Royaume étoit pour lors gouverné par Pharâates, Prince très-doux, & très-aimé de ses Sujets: aussi se reposoit-il entièrement sur l'amour & sur la fidélité de son Peuple, n'ayant jamais de Gardes autour de lui. Il étoit le faste & la grandeur que l'on fait dépendre de ces Cortèges magnifiques & nombreux; & sa Cour, quoique très-propre, n'avoit cependant rien que de fort simple. On voioit briller proche de sa maison un Temple dédié au Soleil, & c'étoit ce superbe Edifice qui attiroit les premiers regards de tous ceux qui passoient. Tout y étoit dans l'ordre. Un Etranger n'y prenoit point le Palais du Roi pour la Maison d'un Dieu, ni un Temple pour la demeure d'un homme, parce que le Temple avoit toute la magnificence qui convient à la demeure d'un Dieu, & le Palais toute la simplicité qui convient à celle d'un mortel.

Apollonius, après avoir resté quelques jours à la Cour du Roi Pharâates, alla vers le Fleuve Hyppasis, proche duquel il trouva un Monument élevé par Alexandre. On y lisoit ces mots en Grec.

(a) *Carmine Isæ Ceres sterilem vanescit in herbara,
Desicium læsi carmine fontis aquæ.
Mictus glandes, canstatque viribus usæ
Decidit, & nullo pomæ movente fluunt.*

(b) Pourquoi citer Saint Jérôme à cette occasion? Il valloit mieux citer Philostrate, qui a écrit la Vie d'Apollonius de Tyane dont il est ici ques-

tion. Ajoutons que la Critique de l'Auteur, touchant la quantité d'or que les Anciens disoient être dans l'Inde, tombe d'elle-même; car sans dire ici qu'il pouvoit y avoir des Mines qui sont épuisées, comme celles de la Bétique, ne suffit-il pas, pour qu'il y ait dans ce Pais une grande quantité de ce métal, qu'on y en apporte de tous costés, comme l'Auteur en convient.

MONUMENT

MONUMENT
 CONSACRE
 A MON PERE
 HAMMON,
 A MON FRERE
 HERCULE,
 A MINERVE,
 A JUPITER
 OLYMPIEN:
 AUX CABIRES DE
 SAMOTHRACE,
 AU SOLEIL INDIEN:
 A APOLLON
 DE DELPHES.

Il passa ce Fleuve, & après une marche de quatre jours, il arriva enfin à la Ville des Sages, ou préfédoit le célèbre Hiarchas, dont nous avons déjà parlé. Il s'y entretint avec les Bramins sur la Métémphose, & ensuite sur la Génération du Monde. Ces sçavans Indiens admettoient cinq Elémens, dont ils disoient que tout étoit fait. Le premier Elément étoit, selon eux, une espèce de matière éthérée, mais très-déliée & très-subtile. C'étoit de cela qu'ils prétendoient qu'étoient faits ce qu'ils appelloient les Dieux & les Génies Céléstes. Cette doctrine s'accorde assez avec la Théologie des Lettrés Chinois, s'il est vrai, comme plusieurs personnes le prétendent, que dans le fond ils soient Athées, & qu'ils tiennent qu'après la mort l'ame se résout en une matière éthérée. En un mot ce seroit proprement la Philosophie du célèbre *Phoe*, dont nous avons parlé dans l'article de la Métémphose. Pour ce qui est des quatre autres Elémens, ils admettoient le feu, l'air, l'eau, & la terre; & croioient que toutes les créatures corruptibles étoient composées de leur mélange.

Je ne m'arrêterai point ici à faire des réflexions vagues sur l'etymologie du nom des Braçmanes, aujourd'hui appellés Bramins. Quelques-uns ont voulu les faire descendre d'Abraham, de sorte que, selon eux, Bramins seroit comme qui diroit Abrahamites. Je ne dirai rien non plus des trois Mages qui vinrent d'Orient en Judée pour adorer JESUS-CHRIST, & que quelques autres (*) prétendent avoir été des Braçmanes. Toutes ces conjectures ne sont fondées que sur des rapports de mots, ou sur quelque ressemblance dans les manières, & ne contentent point l'esprit. Lorsqu'on veut raisonner juste, & ne tirer que de bonnes conséquences, il faut avoir de bons principes, & des preuves solides: ainsi sans vouloir examiner d'où sont descendus les Bramins, & quelle est leur origine, je me contenterai de comparer ce qu'ils furent autrefois avec ce qu'ils sont aujourd'hui, au moins autant que je le puis connoître.

(b) Les Bramins d'à présent ont conservé d'assez beaux restes des connoissances

(*) *Jo. Jac. Boissard.*

(b) Pour bien sentir cette conformité, voyons ce qu'on a écrit chez les Anciens touchant les *Braçmanes*. Ils faisoient, dit-on, profession de suivre les dogmes & les enseignemens de Pythagore. Ils s'adonnoient beaucoup à la Magie. Ils couchaient à terre, & ne se nourrissoient que d'herbes. Ils adoroient le Soleil, & conversoient avec grand soin le feu qui étoit fait par l'ardeur des rayons de cet Astre, ils faisoient mille prières, & observoient mille Cérémonies pour le rendre favorable. Ils se lavent dans de l'eau claire &c. Il n'y a que peu ou point de différence de ces coutumes des anciens Braçmanes à celles des Bramins d'aujourd'hui. Ceux-ci font aussi zèles Par-

tisans de la Métémphose. Ils passent pour des Enchanteurs, couchent à terre, ne vivent que d'herbes, se lavent scrupuleusement, prennent de l'eau, & la jettent vers le Soleil comme un hommage qui lui est dû. Les anciens Braçmanes étoient autrefois divisés en deux Classes, dont l'une étoit des Braçmanes proprement nommés ainsi, & l'autre des *Gymnosophistes*. Ceux d'entre les Bramins qui ont le plus de rapport à ces anciens *Gymnosophistes*, c'est la Secte des *Janguis*, gens presque sauvages, & vivans sous le joug d'une Discipline insupportable comme les *Gymnosophistes*, & qui ne leur cèdent ni du côté de l'hygiène, ni de celui de l'orgueil.

des anciens Brachmanes. Ils font habiles dans la science des Nombres, & calculent les Eclipses du Soleil & de la Lune avec autant de justesse que nos meilleurs Mathématiciens d'Europe. Ils font les Règles les plus fortes de l'Arithmétique sans plume, sans craie, & avec une facilité merveilleuse. Ils ont outre cela quantité de Livres de Morale, & quelques autres qui sont remplis des Histoires Fableuses de leurs Dieux. C'est là toute leur étude ; car pour ce qui regarde la Chronologie, ils y sont les plus ignorans de tous les hommes. Un siècle est pour eux une antiquité si reculée, qu'il leur est impossible d'y fouiller ; tous les Livres qui parlent des tems qui les ont précédés n'étoient qu'un mélange de Contes de leurs Divinités, & de leurs anciens Rois, dans lesquels ils n'ont aucune époque fixe. Pour mieux dire, les Brachmans font aujourd'hui ce que furent autrefois les premiers Sçavans de chaque Nation, qui par un malheur pour la science historique, négligèrent l'étude des tems, sans s'embarasser de toutes les peines qu'une pareille négligence causeroit à leurs descendants.

Les Chaldéens s'appliquèrent uniquement à étudier le cours des Astres, & à interpréter les Songes. Le débordement du Nil donna lieu à la Géométrie chez les Egyptiens. Les Assyriens & les Perses cherchèrent les moyens de connoître la Nature, & de pénétrer dans ses secrets. Les Grecs dans leurs commencemens écrivirent peu, ou n'écrivirent que conformément à leur inclination. Ils ne parlèrent presque que des intrigues amoureuses de leurs Divinités ; comme pour s'exciter par là à les imiter dans leurs plaisirs. Excepté quelques Livres de Morale, ou quelques contes pour une vie honnête & tranquille, tels que les a donnés Hérodote, qui même dans la plus grande partie de ses Ouvrages, a traité de la génération des Dieux, & par conséquent d'un amas confus de toutes sortes de fables, il ne nous reste rien de remarquable de ces premiers tems, & c'est ce que l'on a de meilleur & de plus certain sur les origines de la Grèce ; encore ce peu là n'est-il fondé que sur des conjectures qui ont pu être appuyées de quelques anciens Monumens. Lorsqu'après plusieurs siècles écoulés, les hommes ont voulu s'appliquer sérieusement à l'Histoire, ils ont été obligés ou d'omettre bien des choses, ou d'inventer & de tirer, pour ainsi dire, une Chronologie de leur propre fond ; y aiant sur les premiers ages du monde presque autant de sentimens qu'il y a d'Historiens. Ainsi les siècles futurs courroient le même risque à l'égard de notre tems, si toutes les autres Nations étoient aussi négligentes là-dessus, que le sont les Indiens. La principale, & pour mieux dire, l'unique Ecole des Brachmans est à *Benaris*, Ville située sur le Gange.

J'ai dit que les Indiens donnent beaucoup dans les Tablismans & dans les propriétés secrètes des corps célestes, des figures, & des nombres. C'est chez les Brachmans, qui passent encore pour très-habiles & très-experimentés, & se conservent ces prétendus mystères. Le commun peuple n'y a point de part. On dit que les Brachmans ont été autrefois très-vertés dans les sciences cachées ; & en effet tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de ces sciences obscures, & que l'on peut appeler énigmatiques, passaient dans les Indes pour y profiter des lumières des Brachmanes, & pour y trouver les Secrets de la Magie naturelle dans toute leur pureté & dans toute leur étendue. Tels sont, par exemple, les combinaisons de certains nombres, ou de certaines lettres, & quelques figures bizarres, par lesquelles ils croioient pouvoit découvrir l'avenir.

On prétend que la Cabale a tiré une bonne partie de ses rêveries de la Philosophie de *Phoe*, dont nous avons parlé dans l'article de la Métempsechose. On découvre aussi dans cet amas confus de Rabbinitisme & de Magie quelque chose d'approchant de la doctrine des Lettrés Chinois touchant le Ciel, & cette matière étherée dans laquelle *Phoe* disoit que les ames se résolvoient après être séparées des corps. Si ce Philosophe Indien a vu que nos ames se dissipent dans les airs, dont même, selon lui, elles font une partie, les Cabalites n'ont pas des idées moins étranges sur la matière dont le Ciel est formé. Ils croient cette matière animée, & prétendent que la Reine du Ciel, *Regina Cali*, dont parle le Prophète Jérémie dans son quarante-quatrième Chapitre, est l'ame de ce Ciel matériel qui paroît à nos yeux. On en voit encore que la Cabale a tiré plusieurs choses de la Philosophie de Platon, qui n'est (a)

qu'une suite de celle de *Phoe*.

S'il falloit jurer de la prétendue Magie, & de la Science occulte de tous les Indiens

(a) Il ne faut pas l'appeller suite, n'étant pas possible que Platon ait rien pris de ce *Phoe*, qui n'étoit pas son contemporain, puisqu'il a vécu après lui.

par
gran
tem
pou
ne
étoit
crée
fa
si
que
envi
prép
le
per
ou
tabl
exc
fois
un
voul
fanc
& le
ma
réven

J
te
Jusq
paroi
homo
menr
On
tems
dation
finre
quelle
poser
s'acco
pore
Je
de qu
pour
lon.
perdre

(a)
sent la
s'avent
fence d
differe
gnitiqu
(b)
l'utile
liquous
chauds
L'exper

par celle d'un vieux Bramin, que j'ai vu à Pondichéri, je n'en aurois pas une fort grande opinion. Ce bon homme, qui passoit pour un des plus sçavans, & en même tems pour un des plus à craindre du pais, à cause de tout le mal qu'on disoit qu'il pouvoit faire par le moyen de son Art, vint plusieurs fois chez moi. Il me promit de me faire voir des choses étranges, & de m'apprendre de grands secrets, & me dit qu'il étoit obligé pour cela d'égorger un coq; mais qu'il falloit que le Sacrifice se fit secrètement. Car, comme je l'ai dit ailleurs, il leur étoit défendu de faire des Sacrifices sanglans à leurs Dieux. J'étois cependant fort résolu de ne le pas laisser passer outre, si j'avois vu qu'il eût voulu en venir aux invocations, & que je me fusse aperçu que la nature n'eût plus eu de part à ce qu'il avoit dessein de faire. J'avois seulement envie de voir jusqu'où pourroit aller la confiance qu'il avoit en son Art, & si les préparatifs auroient quelque chose de commun avec ceux dont les anciens Patiens se servoient en de pareilles rencontres. Il m'en épargna la peine. Soit qu'il s'aperçût que je ne doutois pas dans tout ce qu'il me contoit de ses enchantemens, ou qu'en effet il n'eût que la réputation d'être habile homme, sans l'être véritablement, il ne voulut jamais venir à la conclusion, & trouva toujours pour excuse mille inconveniens. Quelquefois le tems n'étoit pas favorable; quelquefois il n'avoit pu trouver un coq bien conditionné, & tel qu'il le falloit pour un sacrifice. Enfin il y avoit toujours quelque empêchement. Peut-être aussi ne voulut-il pas trahir ses hautes connoissances jusqu'à les communiquer à un profane, qui n'auroit pas initié aux mystères des Bramins. Enfin il n'alla pas plus loin, & se contenta des grandes promesses qu'il m'avoit faites (a); ce qui me confirma dans ma première opinion, & dans l'idée que je n'étois toujours faite de ces rêveries.

CHAPITRE XXIX.

De l'averfion que les Indiens ont pour le vin.

JE ne sçai à quoi l'on pourroit attribuer l'averfion que les Indiens ont pour toutes fortes de vins. On ne peut pas dire qu'ils la tiennent des Mahométans, puisqu'il n'y a que très-peu de tems que ceux-ci font maîtres des Indes; outre qu'il paroît que les Indiens vivoient dans cette abstinence long-tems même avant Mahomet, qui ne commença à publier sa nouvelle Religion que dans le commencement du septième siècle.

On n'oseroit en cette occasion remonter jusqu'au déluge, & dire que dès ce tems-là quelques hommes voulant imiter ceux qui avoient vécu avant cette inondation générale, & qui, faute de connoître le vin, n'en avoient point bu, s'abstinrent absolument de cette boiffon. Peut-être que la posture indécente dans laquelle cette boiffon mit Noë, fut cause de cette abstinence; mais ce seroit supposer une chose dont on n'a aucune preuve, & d'ailleurs cette hypothèse ne s'accorderoit pas avec les témoignages de quelques Auteurs que je vais rapporter.

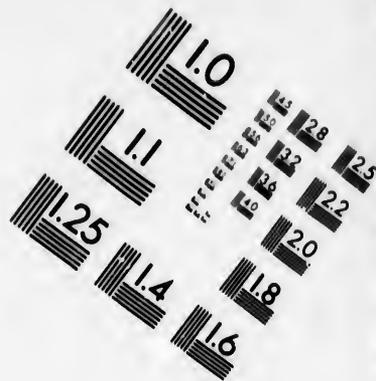
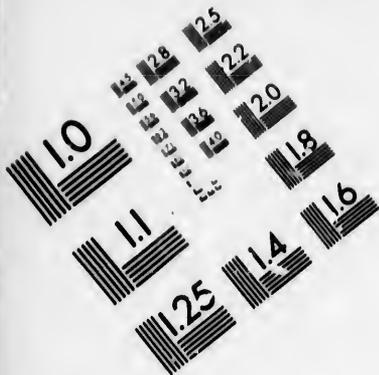
Je crois que la raison la plus probable que l'on en puisse donner, c'est la vertu de quelques anciens Braçmanes. Il est apparent qu'ils eurent une forte averfion pour tout ce qui pouvoit les entraîner dans le désordre, & leur déranger la raison. Cela leur fit regarder comme très-pernicieuse une boiffon capable de faire perdre à l'homme la raison; c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher. (b) Enfin ils

(a) C'est ainsi que les Impôtiers qui séduisent la populace, par l'air de confiance qu'ils savent se donner, ne peuvent se tenir en présence d'une personne raisonnable, qui connoit la différence qui se trouve entre des promesses magnifiques, & l'exécution de ces mêmes promesses.

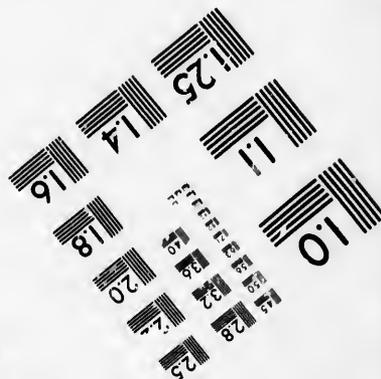
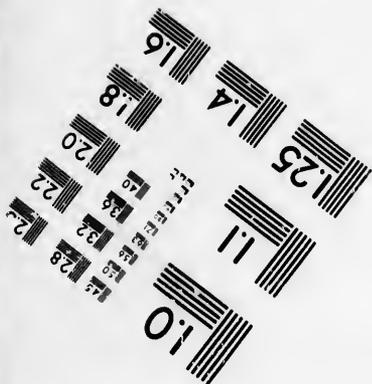
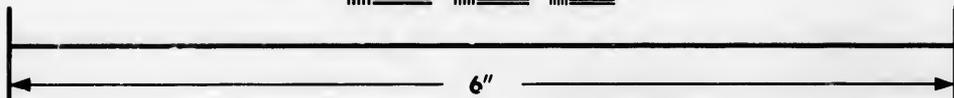
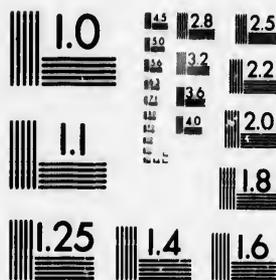
(b) Les Contumes doivent leur origine à l'utilité ou à la nécessité. Le vin & toutes les liqueurs fortes sont pernicieuses dans les Pays chauds, à cause de la forte dissipation des esprits. L'expérience y a appris qu'il seroit utile de se pris-

ver de ces liqueurs, & les habiles gens, tels que les premiers Braçmanes, &c. ont cru que pour mieux se concilier le Peuple, & pour se faire un plus grand mérite de leur abstinence, il falloit en faire un point de Religion, & l'enseigner comme tel. Il me semble que l'Auteur de cette remarque apporte une mauvaise raison de l'établissement de cet usage, lorsqu'il allègue la forte dissipation des esprits; car en bonne Physique, le vin l'auroit ou la modèrerait plutôt que l'eau, qui ouvre extrêmement les pores. Le P.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01
02
03
04
05
06
07
08
09
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

se trouverent engagés à inspirer ces sentimens aux Peuples qu'ils gouvernoient.

La même abstinence a été observée chez les Juifs & les Nazareens. Non seulement ceux qui naissoient tels, comme Samson, & saint Jean-Baptiste, mais ceux même qui faisoient vœu de rester dans l'état de Nazareens pendant un certain nombre d'années, devoient s'abstenir de vin, de toute boisson qui pût enivrer, & de raisins frais & secs. C'est ainsi que cela est ordonné dans (c) les Nombres. Nous avons encore dans l'Écriture l'exemple des Rechabites descendans de Jonadab fils de Réchab, lesquels ne buvoient aucune sortes de vins. On sçait que les Mahométans ne boivent point de vin; mais à l'égard des raisins, ils en mangent sans aucun scrupule.

On ne doit pas dire que les Indiens ne boivent pas de vin faute d'en avoir; car je suis persuadé qu'il a été en leur pouvoir de faire du vin, puisqu'ils ont les vignes que les Européens plantent chez eux viennent assez bien. J'y ai mangé de bons raisins; & l'on m'a assuré qu'aux environs de Golconde, qui n'est pas fort avant dans les terres, il y a quantité de vignes.

Les Bramins boivent beaucoup de beure fondu. On m'a assuré même qu'ils en font entr'eux des excès tout-à-fait surprenans, & que ce beure leur monte à la tête & les enivre. Cela paroît extraordinaire. J'aurois souhaité d'en voir l'expérience, s'il avoit été possible: mais ils sçavent si bien prendre leurs mesures, & faire si secrètement leurs affaires, qu'il est impossible de les surprendre.

Les Romains ont toujours bû du vin. Dans leurs commencemens l'usage de cette liqueur étoit interdit aux femmes, de peur que, ainsi que le dit Valere Maxime, cela ne les jettât (b) dans quelque désordre. Ils étoient si exacts & si rigoureux à faire observer cette loi, qu'Egnatius Mecenius, après avoir appris que sa femme avoit bû du vin, la tua sans en être puni. (c) Cette affaire arriva sous le règne de Romulus. Cette rigueur étoit un effet de la jalousie des maris; car ils ne croioient pas qu'une femme qui avoit bû fut capable de défendre son cœur, & de résister aux attaques d'un galant; en quoi ils ne se trompoient pas. Ovide, qui se connoissoit en galanterie, n'ignoroit pas que le vin porte les hommes à la débauche: mais il semble proposer contre l'amour un remède qui ne vaut guères mieux que le mal qu'il prétend guérir. (d) C'est de boire avec excès.

Les Prêtres d'Égypte furent très-long-tems sans boire de vin; & comme les Rois de cet Etat étoient Prêtres, ils furent obligés d'observer la même abstinence. On remarque, que Psammeticus fut le premier Roi d'Égypte qui bû du vin, environ six cens quarante ans avant Jésus-Christ, ce qu'apparemment il ne fit qu'à l'exemple des Syriens chez lesquels il s'étoit retiré, dans le tems que Saba-chus Roi d'Éthiopie entra dans l'Égypte. Mais quoique cette boisson fut en usage sous son Règne & sous celui de ses successeurs, ils s'en servirent toujours avec modération, & il y avoit même des loix qui prescrivoient la quantité de vin que les Rois & les Prêtres devoient boire. Non-seulement on ne buvoit point de vin en Égypte avant ce Prince: mais même on n'osoit pas y en présenter dans les Sacrifices aux Dieux, comme quantité d'autres Peuples le pratiquoient; parce que les Égyptiens croioient que cette liqueur étoit haïe des Dieux, & que les vignes avoient été produites du sang des impies, qui s'étoient autrefois soulevés contre le Ciel. Je rapporte ceci après Plutarque, qui se sert du témoignage d'Hécatee. Voyez à la Note (e) les paroles de son Traducteur Latin.

J'ai déjà dit qu'il est constant que les Indiens ne boivent point de vin, & que les

Malbranche, qui est celui de tous les Philosophes qui a le plus conseillé l'usage de l'eau, & qui n'avoit point d'autre boisson, disoit qu'il falloit du vin aux Ouvriers, pour arrêter la trop grande dissipation des esprits, que cauçoit le mouvement continu du corps, & en particulier celui des bras.

(a) *Nun. c. 6. v. 3. A vino, & omni quod inebriare potest abstinerebant. ut vas recentes siccaque non comedent.*

(b) *Valer. Maxim. l. iv. II. c. 1. Vini usus olim Romanis sœmnis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur.*

(c) *Plinius. l. iv. XIV. c. 13.*

(d) *Ovid. de Remed. amoris.*

Vina parum animam veniri, nisi plurima sumas.

(e) *Plutar. de Iside, & Osiride. Reges quoque ex sacrarum præscriptio literarum certa mensura vinum libebant, ut scribit Hecateus, quia & ipsi essent Sacerdotes. Bibere cepit Psammeticus, cum neque bibissent ante, neque Dii libissent vinum, non id gratum Dii rati, sed sanguinem eorum, qui aliquando bellum Dii intulissent: ex quarum cadaveribus terra permixtus putant vites esse ortas.*

gouvernoient.
 as. Non feu-
 baptiste, mais
 pendant un cer-
 qui pût en-
 (c) les Nom-
 descendans de
 ns. On sçait
 aiains, ils en

de n'en avoir ;
 puisque les
 J'y ai mangé
 qui n'est pas

même qu'ils en
 r monte à la
 voir l'expé-
 mesures, &
 re.

usage de cette
 ere Maxime,
 si rigoureux
 que la fem-
 arriva sous le
 maris ; car ils
 e son cœur,
 pas. Ovide,
 s hommes à
 ne vaut gué-
 excès.

comme les
 e abstinence.
 out du vin,
 nt il ne fit
 que Sabas-
 n fut en usa-
 toujours avec
 é de vin que
 point de vin
 ter dans les
 ; parce que
 te les vignes
 rés contre le
 d'Hecatee.

in, & que
 les

plurima sumat.

Reges quoque
 tra mensura vi-
 quia & ipsi ef-
 neticibus, cum
 bissent vinum,
 nent eorum, qui
 quorum causa
 e ortas.

les Bramins ont particulièrement de l'aversion pour cette liqueur. Cependant j'ai lu tout le contraire dans (a) Athenée, qui, sur le rapport de Charès de Mitylene, traite les Indiens de gens adonnés à la boisson. C'est à l'occasion d'un combat d'ivrognerie, qu'Alexandre établit entre les Indiens après la mort de Calanus, un des Sages de la ville de Taxilis, ou Taxila, & qui suivit ce Prince jusqu'en Perse, où il se brula publiquement & en cérémonie, seulement pour se délivrer des incommodités de la vieillesse qu'il commençoit à ressentir.

Le Texte de Quinte-Curce ne rapporte point l'Histoire de Calanus. Elle ne se trouve que dans (b) son supplément : mais il n'y est point parlé de ces fameux buveurs, ni du prix qu'Alexandre donna au Vainqueur, ce qui me surprend. Une Histoire comme celle-là étoit alléz curieuse, pour trouver place entre un nombre infini d'autres faits que cet Auteur nous rapporte au sujet de son Héros, & qui assurément ne sont pas aussi extraordinaires à beaucoup près que l'est celui-ci. Il dit cependant dans un endroit, que tous les Indiens avoient une forte inclination pour le vin, & (c) qu'ils en buvoient beaucoup. Il parle pour lors des Courtisannes, qui versoit à boire au Roi Indien, & qui le portoit au lit lorsqu'il avoit bien bu. Je m'étonne encore qu'Arrien, qui nous a donné avec au long toutes les particularités de la mort de Calanus, ne nous ait rien dit de cette terrible Bacchanale, où celui qui remporta le prix but quatre Conges de vin, c'est-à-dire, cent quatre vingt-douze pintes; aussi mourut-il peu de jours après sa victoire.

J'avoie que je ne sçai comment accorder ces deux passages de Quinte-Curce & d'Athenée avec la manière dont vivent à présent les Indiens. Si celui de Quinte-Curce n'étoit pas si général, on pourroit dire, qu'il n'y avoit que quelques-uns de ceux qui étoient voisins des Perses, qui fussent adonnés au vin ; car les Perses buvoient beaucoup : mais cet Auteur dit positivement, que tous les Indiens étoient dans le même cas... *Vinum..... cuius omnibus Indis largus est usus*, comme je viens de le remarquer. Cela me surprend d'autant plus, qu'ils suivoient pour lors déjà la Philosophie du célèbre Foe, qui est celle qu'ils suivent encore aujourd'hui ; & que les Brahmanes, qui les gouvernoient en ce tems-là, passoient pour les hommes du monde les plus sages & les plus éclairés. Je ne conçois donc pas comment ils pouvoient autoriser de pareils désordres. Comment Alexandre fit-il crever tant de gens à force de les faire boire ? & cela pour célébrer les obsèques d'un homme aussi retenu & aussi vertueux qu'on nous représente Calanus. Comment ce Prince se servit-il de fols, pour honorer la mémoire d'un homme si sage ? Concluons de tout ceci, que s'il est vrai que les Indiens aient été autrefois tels que ces deux Auteurs nous les dépeignent, il faut qu'ils aient bien changé dans la suite, puisque de grands ivrognes ils sont devenus sobres & ennemis mortels du vin.

On demandera sans doute, depuis quand ce changement s'est fait. Une époque comme celle là mérite bien d'être remarquée : mais c'est un article auquel je crois que personne ne pourra répondre, parce que cette aversion que les Indiens ont pour le vin, paroît, pour ainsi dire, innée en eux, & que, comme j'ai déjà dit, on a de la peine à croire qu'ils aient jamais pu vivre autrement qu'ils vivent aujourd'hui. Outre cela si ce changement s'étoit véritablement fait, il auroit fallu qu'il se fut introduit par le moyen de quelque fameux Législateur, qui eût été absolu dans toutes les Indes. Depuis Alexandre, on n'entend point dire que les Indiens aient eu un homme de ce caractère : mais je m'apperçois, qu'en rapportant toutes ces raisons pour tâcher d'insinuer que les Indiens n'ont jamais été buveurs, ou du moins pour faire naître des difficultés contre cette opinion, je m'expose à me faire reprocher, que je m'oppose ouvertement au témoignage de Charès de Mitylene & à celui de Quinte-Curce. J'avoue que j'ai de la peine

(a) *Athenaeus Deipnosophista*. Liv. X. Je rapporterai ici les propres paroles du Traducteur d'Athenée, *Charès Mitylenais in suis de Alexandro historis, cum de Calano Indo Philosopho narrasset, illum in accessum rogum se pro cecisse & ita obisse, referens Alexandrum ad eius tumulum Gynnicos tylos edidisse, ac mysticos, & qualiam laetetur sinebren orationem haberi precepisse: tum etiam, quoniam Indi bibices erant, meræ potius certamen pro-*

posuisse, cuius præmium esse primario victori talentum, secundo mox triginta, tertio decem: eorum autem, qui tum vinum acilius biberant, triginta quaque perfrigeratos, mox expirasse; in tentoris autem sex exiguo post intervallo perisse, victoriam obtinisse quendam non me Ironichum, epotis meri congius quatuor.

(b) *Quintus Curtius*. Liv. X.

(c) *Idem* Liv. VIII. *Ab istem vinum ministratur, cuius omnibus Indis largus est usus.*

à me rendre à ce qu'ils nous rapportent des Indiens, & si je ne rejette pas entièrement ce qu'ils en ont avancé, je ne puis au moins m'empêcher de dire, que je crois le passage de Quince-Curce trop général, & que ce vice qu'il leur reproche ne regardoit que quelques cantons particuliers des Indes, qui, comme je viens de dire, étoient probablement, ceux qui confinoient avec la Perse. On doit même remarquer, que dans les Indes Alexandre s'écarta peu de l'Indus & de l'Hydaspe, & que par conséquent il ne lui fut pas fort difficile d'avoir du vin de Perse, & entr'autres de celui de Schiras, qui est vers les confins de la Perse. Ce vin est renommé dans toutes les Indes, & c'est celui qu'on y boit le plus communément. Il y a quantité de Vaisseaux qui en vont chercher, & qui le portent vendre dans tous les endroits où les Européens sont établis.

CHAPITRE XXX.

De leur Négoce, & de leur mauvaise Foi.

Les Indiens s'appliquent beaucoup au commerce, & y réussissent assez bien : mais l'on doit être sur ses gardes, lorsqu'on fait quelque marché avec eux ; car quand ils ne trompent point, c'est qu'assurément ils ne le peuvent. Quelque déraisonnable que soit la proposition qu'ils font sur quelque marché, & quoiqu'ils surfassent une chose de plus de la moitié, cela se fait avec un sang froid qui démonte souvent les Européens. On a beau s'emporter contre eux, ils ne répondent que des honnêtetés, & pendant qu'on jette son feu, ils écoutent avec beaucoup de flegme sans dire un seul mot désobligeant. D'autre côté quand on ne leur offrirait que cinq sols d'une chose qui vaudroit dix pistoles, ils ne s'en fâcheroient pas, ni ne relèveroient pas avec aigreur la proposition déraisonnable, qu'on leur fait. Quoiqu'il en soit, ils viennent insensiblement à leur but. Ils aiment même à avoir affaire à des gens prompts, & disent que ceux là sont ordinairement plus aisés à réduire que les flegmatiques : en quoi ils ne se trompent pas.

Ils sont outre cela grands usuriers, particulièrement à l'égard des Etrangers ; & peut-être en a-t-on fait chez eux un point de Religion, ou du moins une chose permise, comme il semble qu'elle l'étoit autrefois chez les (*) Juifs. Que cela soit ou non, les Indiens (b) ne leur cèdent en rien sur cet article.

CHAPITRE XXXI.

Du rang qu'ils donnent aux Arts, & du sentiment des Anciens sur la Soie.

Les Arts ne sont estimés chez les Indiens qu'à proportion qu'ils sont nécessaires à la vie : (c) ainsi le métier de labourer la terre & celui de garder les troupeaux y sont les premiers, pendant que celui d'Orfèvre y est des plus vils & des plus ravalés.

Ils sont très ignorans dans la Sculpture & dans le Dessin : mais tout le monde

(a) Deuter. c. 23, v. 19. *Non fenerabis fratri tuo ad usuram pecuniam nec fruges, nec quumlibet aliam rem, sed alieno. Fratri autem tuo, absque usurâ id quo indiget commolabis.* On ne doit pas croire qu'à cause de cela Dieu ait permis l'usure.

(b) Voyez là-dessus les Voyages de Tavernier, Chardin, Bernier, &c.

(c) En cela ils ont conservé l'idée que les premiers hommes ont eue de l'agriculture. Il leur doit naturellement avoir le pas sur les arts qui sont le moins nécessaires à la vie.

faite la manière dont ils travaillent en soie & en coton. Il y a bien des siècles qu'ils sont renommés à cause de leur adresse en ces ouvrages.

(a) Le Pere Petan rapporte après plusieurs autres, qu'environ l'an vingt-cinquième du règne de Justinien, c'est-à-dire vers le cinq cent-cinquante-deuxième du salut, quelques Moines, qui vinrent des Indes à Constantinople, y apportèrent des œufs de Vers-à-Soie, & y enseignèrent la manière de la travailler.

Ce sçavant Chronologiste, & tous ceux qui ont parlé comme lui, ont simplement voulu dire que jusqu'à Justinien l'on ne faisoit point de Soie dans l'Empire d'Orient, mais non qu'elle n'y fut pas en usage ; car on l'y connoissoit long-tems avant le règne de cet Empereur,

Par exemple Ezéchiél (b) voulant déplorer le misérable état où la fameuse ville de Tyr devoit se trouver réduite, après avoir rapporté tout ce qui contribuoit à sa grandeur, ajoute qu'elle trafiquoit avec les Syriens, & qu'entre autres choses elle tiroit de chez eux des Soies. Les Syriens pouvoient en avoir très-facilement des Indes, en descendant par l'Euphrate dans le Golfe de Balfora.

Les Perfes s'en servoient aussi anciennement, & les habits de soie étoient chez eux une marque de dignité. Entre les honneurs qu'Assuérus fit à (c) Mardochee, il ne faut point oublier celui de lui donner un manteau de soie.

Qu'on ne s'imagine donc pas que la distance qui étoit entre les Peuples voisins de la Palestine & les Indes, les empêchât d'y négocier. L'Auteur du Livre de Job n'ignoroit point la manière dont on travailloit aux Indes en Toiles peintes, & généralement en toutes sortes de teintures ; car lorsqu'il veut montrer que la Sagesse est au-dessus de tous les biens de la terre, quelques précieux qu'ils puissent être, il dit,

(d) que les teintures même des Indes ne peuvent entrer en comparaison avec elle. L'on objectera peut-être que ce que les Anciens appelloient *Sericum* n'étoit pas la même chose que notre soie, & que par conséquent les Moines qui revinrent des Indes à Constantinople, non-seulement y enseignèrent la manière de la travailler, mais encore furent les premiers qui en apportèrent ; & qu'avant eux on ne s'y servoit point de soie telle que nous l'avons aujourd'hui. Plusieurs Auteurs sont encore de ce sentiment, & prétendent qu'il y avoit une grande différence entre le *Sericum* des (e) Anciens & la soie d'à présent : mais je ne vois pas que leur opinion soit fondée sur quelque chose de fort solide, puisqu'ils ne le font que sur ce que quelques-uns ont dit autrefois de la manière dont se faisoit le *Sericum*, laquelle n'a aucun rapport à notre façon de tirer la soie ; ainsi il me semble que cela ne conclut rien pour prouver que l'un n'a pas été la même chose que l'autre. Il est fort possible que les Juifs, les Grecs & les Romains en faisant usage de la même soie que nous avons, lui aient donné une origine différente de celle qu'elle a, parce qu'ils ne connoissoient pas la manière dont on la faisoit, ni d'où elle étoit tirée, étant trop éloignés du país où on la travailloit.

Plusieurs croioient, par exemple, qu'elle se tiroit de l'écorce d'un arbre, que l'on trouvoit le moyen de peigner & de filer ; comme le rapportent (f) Strabon & (g) Pausanias. Pline & avec lui quantité d'Anciens ont dit qu'elle se faisoit d'une espèce de laine, qui se formoit sur les arbres des Indes. Cela paroît d'abord rapporté en l'air, & sans aucune vrai-semblance ; cependant si l'on veut bien examiner la chose à fond, l'on trouvera que peut-être Pline, & ceux qui ont suivi son sentiment, ne se sont pas si fort trompés qu'on le pense, ou du moins,

(a) *Ration, temp.*

(b) *Ezechiel, c. 27. v. 16. Syrus negotiator ius... & Sericum proposuerunt in mercatu tuo.*

(c) *Esther, c. 8. v. 15. Coronam auream portans in capite, & amictus serico pullis.*

(d) *Job, c. 28. v. 16. Non conferetur tintis India coloribus.* C'est ainsi que la Vulgate traduit : mais il y a dans l'Original *l'or fin d'Ophir.*

(e) La soie étoit certainement connue chez les Anciens, plusieurs siècles avant Justinien ; mais comme on ne sçavoit pas profiter du travail des vers à soie, elle étoit beaucoup plus rare qu'elle ne l'a été dans la suite, & surtout depuis environ deux cens cinquante ans. Par exemple, toutes les fabriques modernes d'étof-

les de soie étoient absolument inconnues aux Grecs & aux Romains. Ils avoient pourtant des étoffes tissées de soie & de laine, quoique l'on ne trouve rien chez eux qui ait véritablement rapport aux *Damas*, dont l'origine est due à la Ville de ce nom, aux *ras* qui nous sont venus de *Maroc*, aux *Armosis*, qui nous sont venus d'*Ormus*, &c. Mais quoiqu'il en soit, divers passages des Anciens prouvent l'usage de la soie ; & de tout ce qu'on peut dire au contraire on n'en tirera que cette conséquence, c'est qu'elle étoit chez eux très rare & très chère.

(f) *Lib. XV.*

(g) *In Eliacis.*

que ce qu'ils ont dit n'étoit point avancé sans fondement. Il y a toutes les apparences qu'avant que les hommes sceussent la manière de nourrir les vers à soie, & de les faire travailler, il y avoit beaucoup de ces insectes dans les bois, qu'ils y choissoient les arbres dont les feuilles étoient les plus tendres, & qu'ils filoient leur soie autour des petites branches, comme sont encore aujourd'hui les chenilles, avec lesquelles les vers à soie ont beaucoup de ressemblance. Les hommes trouvant ces petites pelotons de vers sur les arbres, & formés à peu près comme une sève, s'imaginèrent que ces sortes d'arbres produisoient naturellement & l'un & l'autre, & que ces pelotons n'avoient point d'autre origine que celle-là. Ce sentiment quoique faux, avoit au moins un fondement, & est même bien plus soutenable, que celui qui a fait sortir la soie de l'écorce d'un arbre.

(a) Ovide dans ses Métamorphoses parle de certains vers qui entouroient de filamens les branches des arbres, & qui prenoient ensuite la forme de Papillons. Peut-être le Poëte a-t-il voulu parler des chenilles, qui filent une espèce de soie, & qui se changent aussi en Papillons. Mais peut-être aussi a-t-il voulu parler des vers à soie qui dans ces tents là devoient être dispersés dans les bois, comme le sont les chenilles. Et comme on n'en tiroit aucun usage, aussi n'en prenoit-on aucun soin. On pourra objecter que les filamens dont parle Ovide étoient blancs, *canis filis*, ce qui semble ne point convenir à la soie que nos vers font ordinairement, laquelle est presque toujours jaune: mais je crois qu'on pourroit répondre à cela, que la rosée & le grand air donnoient peut-être cette couleur à la soie. Cependant je ne voudrois pas l'assurer, & je ne donne ceci que comme une conjecture.

Presque tous les Auteurs conviennent entr'eux sur l'étymologie du mot *Sericum*, qu'ils font descendre d'un certain Peuple appelé (b) *Seres*: mais comme plusieurs Nations ont porté ce nom, il est très-difficile de connoître au juste quelle a été celle dont la soie a tiré le sien.

Il y a eu dans l'Ethiopie intérieure, & vers la source du Nil, un Peuple que l'on appelloit (c) *Seres*. Un autre occupoit les terres qui sont entre le Gange, l'Hidalpe, & l'Indus; ce qui fait aujourd'hui l'Etat du grand Mogol, & une partie de celui de Perse. Enfin le troisième peuple de ce nom demouroit au Nord de la Chine, (d) & son pays étoit borné au Levant par l'Océan Oriental, au Couchant par la Scythie; ce qui compose les Roiaumes de Tangut, & de Niuché, lesquels sont une partie de la grande Tartarie. La Ville capitale s'appelloit *Iffidon Serica*, que plusieurs croient être celle qui porte à présent le nom de (e) *Suchur*.

Si l'on vouloit chercher absolument l'étymologie du mot *Sericum* dans le nom d'un de ces trois Peuples, il me semble que l'on devoit le tirer de celui qui étoit entre le Gange, l'Hidalpe & l'Indus; ce pays étant très-abondant en soie, & le trafic assez aisé à faire de là en Palestine, par le moien du Golfe de Perse & de l'Euphrate. Sans aller chercher si loin, je crois que l'on pourroit très-bien rapporter le *Sericum* aux Syriens, qui, comme je viens de le remarquer, trafiquoient en soie avec les Marchands de la ville de Tyr, qui la faisoient ensuite passer dans toute la Palestine. Quoiqu'il en soit, presque toutes les Nations Orientales ont convenu dans le nom qu'elles ont donné à la soie. Les Hébreux l'appelloient *Sericot*, les Siriens *Seriaca*, les Grecs appellent un habit de soie *Sericos*. Quelques-uns ont prétendu que ce mot *Sericos* vient de l'Arabe *Sarac*, qui signifie être resplendissant.

(a) *Quaque solent canis frondes intexere filis
Agrestes tinea, res observata Colonis,
Fatali mutans cum Papillone figuram.*

(b) On croit que ces *Seres* sont les Chinois; & cette opinion paroît avoir quelque fondement. Le Roiaume de la Chine produit une prodigieuse quantité de soie, & selon les Annales des Chinois, il paroît qu'on la travailloit dans cet Empire huit cens ans avant la naissance de Jesus-Christ.

(c) *Salmasius Exercit. Plin. in Solinum.*

(d) *Orosius, Strabo, Plinius, Ptolom, &c.*

(e) C'est une ville de la Province de *Tanguib*.

CHAPITRE XXXII.

De la manière dont les Indiens écrivent , & de ce dont ils se servent au lieu de Papier.

LES Indiens écrivent sur la feuille d'un arbre , que l'on appelle Latanier. C'est une espèce de Palmier, dont les feuilles ne sont pas si longues que celles du palmier ordinaire. Elles sont fortes & épaisses. Ils écrivent avec un poinçon : Lorsque les lettres sont tracées , quelques-uns passent du noir sur toute la feuille ; & remplissent ainsi les caractères ; mais la plupart se contentent des traces que le fer y a faites. Ces feuilles ne demandent pas beaucoup de préparation : il suffit de les laisser sécher , & de les séparer ensuite par côtes ; car elles sont faites comme un éventail. Lorsqu'elles sont sèches comme il faut , elles ont la couleur de la paille ; mais à la longueur du teins elles brunissent fort.

On a parlé anciennement de ces feuilles sur lesquelles écrivoient les Indiens ; & l'on appelloit l'arbre qui les porte , *Talos*. On avoit pris , selon toutes les apparences , *Talos* pour *Latos*. Entre *Latos* & *Latanier* , il n'y a pas grande différence. Il est vrai que ce mot n'a pas une terminaison Indienne ; mais comme il venoit de loin , on a crû apparemment devoir l'habiller à la Grecque , & le faire terminer en *os*. Peut-être aussi que les Grecs qui l'ont connu lui ont donné une terminaison conforme à leur Langue. Cependant il paroît par la description qu'on a faite de cet arbre , que l'on ne le connoissoit point du tout ; car on a dit que ses feuilles avoient six coudées de long , en quoi on s'est fort trompé. Les feuilles de Latanier vont rarement jusqu'à deux coudées. Il se peut fort bien faire que l'on ait pris le Bananier pour le Latanier. Celui-là a souvent des feuilles de dix , & même de douze pieds de long ; mais elles sont si minces , que le moindre vent les déchire ; de sorte qu'il seroit impossible d'y écrire.

On peut s'imaginer facilement , que l'écriture ne fut pas si commune dans sa première origine qu'elle le devint dans la suite ; aussi ne s'en servoit-on pas indifféremment pour toutes sortes de choses ; mais seulement pour celles qui méritoient de durer éternellement dans la mémoire des hommes.

On écrivoit donc rarement , & lorsque l'on écrivoit , on travailloit pour les siècles. Il y a quelque apparence que les pierres furent la première matière dont les hommes se servirent d'abord pour transmettre les événemens à la postérité. L'on prétend qu'Enoch grava sur deux Obélisques l'histoire de la création de l'Univers. Les premières & les secondes Tables , sur lesquelles furent tracés les Commandemens de la Loi , & que Dieu donna à son Peuple par la main de Moïse , étoient de pierre. Josué , après la prise de la Ville d'Hai , (a) écrivit le Deutéronome autour d'un Autel qu'il éleva au Seigneur. On ne doit pas s'étonner , qu'il ait écrit tout le Deutéronome dans un si petit espace. On sçait assez qu'il contient trente-quatre grands chapitres , & l'on convient que les pierres n'étant pas polies , le fer n'y ayant point passé , les caractères devoient être plus grands qu'ils ne l'auroient été sans cela : mais il faut sçavoir aussi qu'alors on écrivoit presque tout par abréviation , & même ordinairement (b) en caractères hiéroglyphiques. C'est de cette manière qu'on a pu écrire toute l'Iliade d'Homere sur la peau d'un serpent , & qu'on a ramassé tous les Actes des Martyrs , & (c) écrit jusqu'à leurs dernières paroles. Cette coutume qu'on avoit alors d'écrire par abréviations , faisoit qu'on écrivoit avec une vitesse surprenante. Aufone dit , que la main de certains gens alloit plus vite que la parole , & qu'ils avoient plutôt écrit ce qu'on leur dictoit ,

(a) *Josue* , c. 8. v. 32. *Et scripsit super lapides Deuteronomium* , &c.

(b) Il n'y a pas à douter que les Juifs n'aient emprunté les hiéroglyphes des Egyptiens , puisqu'ils leur ont pris plusieurs autres coutumes tant religieuses que civiles : mais sans avoir recours aux hiéroglyphes , l'Autel pouvoit être

assez grand pour y écrire tout le Deutéronome ; & d'ailleurs on a vu l'Evangile selon S. Jean écrit en si petits caractères , qu'on pouvoit l'enfermer dans une coquille de noix , &c.

(c) Supposé cependant , qu'on nous les ait données , telles qu'ils les avoient dites , & non pas telles qu'ils les devoient dire.

qu'on n'avoit achevé de le prononcer. Avant lui Martial avoit dit la même chose. (a)

Dans la suite des tems on se servit aussi des Métaux pour y écrire, & Job dans son malheur souhaitoit de trouver quelqu'un qui pût tracer sur des lames de plomb, & avec un stile de fer, tout ce qu'il disoit, ou le graver sur le caillon (b). L'oracle que Judas Machabée envola une Ambassade aux Romains, les articles de la Ligue offensive & défensive, que cette République fit avec les Juifs, furent (c) gravés sur des tables d'airain, & envoyés à Jérusalem. Ceux de Sparte ayant appris que Jonatas étoit mort, & que son frere Simon lui avoit succédé dans le Souverain Pontificat, & dans le gouvernement de la Judée, lui (d) écrivirent également sur des tables d'airain. Enfin c'étoit ordinairement sur ce métal que s'écrivoient les Traités, les Ligues, & généralement les actes publics.

Les Tables de bois furent aussi employées à cet usage. Quelques-unes étoient enduites de cire; mais communément on se contentoit de tracer simplement sur le bois ce dont il s'agissoit. Quelquefois on se servoit pour cela de tables de Cedre; ce qui faisoit que ces ouvrages se conservoient si long-tems. Quelquefois aussi on prenoit indifféremment de toutes sortes de bois que l'on frottoit seulement d'une certaine eau, qui coule du Cedre; & cette liqueur empêchoit les vers de s'y mettre. (e) Plin dit qu'on employoit en Egypte ce même suc de Cedre, pour préserver les corps de la corruption.

Les Arabes se servoient anciennement d'os d'épaules de Mouton & de Chameau pour écrire, & plusieurs de ces os liés ensemble faisoient un Livre. De là on peut juger qu'ils n'écrivoient pas beaucoup; car il faudroit quantité de pareils os pour faire un Volume de médiocre grandeur. Aussi ne passèrent-ils pas pour de fort habiles gens dans le commencement du Mahométisme, & même long-tems avant. (f) Pocock dit qu'Othman & les premiers Sectateurs de Mahomet, se servirent des mêmes os de Mouton & de Chameau, pour écrire les rêveries de leur faux Prophète. Nous voions par là quelle étoit leur grossièreté, qu'ils ne quitterent enfin que par le commerce qu'ils eurent avec les habitans de Médine, beaucoup plus polis que les habitans de la Mecque. C'est de ces derniers que je parle.

C'est en Egypte que l'on trouva le *Papyrus*: c'étoit une espèce de Jonc, dont on tiroit l'écorce que l'on battoit bien, & que l'on gomboit ensuite. Toutes les autres Nations en alloient chercher en Egypte, & dès ce tems-là le nombre des Livres commença à augmenter de beaucoup; cette Plante ne demandant pas tant de préparation, & n'étant pas d'un si grand volume que les tables dont on étoit obligé de se servir auparavant. Mais les Egyptiens, jaloux de la quantité de Livres que faisoient les Etrangers, & chagrins de voir qu'ils y réussissoient aussi-bien qu'eux, défendirent de transporter d'avantage le *Papyrus* hors de leur Etat. Cette défense donna occasion à ceux de Pergame de préparer la peau de Mouton, & de faire ce que nous appellons aujourd'hui le Parchemin, auquel on donna à cause de cela le nom de *Charta Pergamena*. (g) Hérodote prétend cependant que les Ioniens l'ont trouvé long-tems avant ceux de Pergame.

Il seroit presque impossible de dire au juste qui ont été ceux qui ont inventé les caractères, & la manière d'exprimer sa pensée par des figures. On n'a aucune certitude là-dessus. Les Phéniciens se flatoient d'en avoir été les Inventeurs, & (h) Lucain dans sa Pharsale nous dit, que communément on le croioit ainsi.

Mais s'il étoit vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'Enoch eût écrit sur deux Colonnes l'Histoire de la Création du Monde, l'on pourroit dire que les Phéniciens

(a) Martial. Epigram.

*Curram verba licet, manus est velocior illis;
Nondum lingua suum, dextra peregit opus.*

(b) Job. c. 19. v. 23. 24. *Quis mihi tribuat,
ut scribanur sermones mei? quis mihi det, ut exa-
ventur in libro stylo ferreo, & plumbi lamina, vel
sculpanur in silice?*

(c) 1. Machab. c. 8. v. 22. *Et hoc rescriptum
est quod rescripserunt in tabulis aeneis, & miserunt in
Jersalem, &c.*

(d) 1. Machab. c. 14. v. 18. *Scripterunt ad eum
in tabulis aeneis.*

(e) Plin. Liv. II. c. 5.

(f) Pocock. *Specim. hist. Arabica.*

(g) Herodot. Liv. V.

(h) Phœnicæ primi (*sama si credimus*) ausi,

Manjuram rudibus vocem signare figuris.

M. de Brebœuf a traduit heureusement & élégamment ces deux vers par les quatre suivans.

*C'est de lui, que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.*

la même cho-

, & Job dans
des de plomb,
on (b). L'ou-
es de la ligne
ne (c) gravés
nt appris que
le Souverain
nt également
e s'écrivoient

unes étoient
mplement sur
tables de Ce.
uefois aussi
ement d'une
s de s'y met-
pour préfer-

de Chameau
e là on peut
os pour faire
e soit habiles
t. (f) Pocock
les mêmes os
phère. Nous
par le com-
que les habi-

ne, dont on
tes les autres
Livres com-
de prépara-
obligé de se
que faisoient
défendirent
ma occasion
us appellons
Charia Per-
é long-tems

inventé les
meune certi-
& (b) Lu-

rit sur deux
Phéniciens

abica.

dimus) aussi.
mare figuris.
ulement & é-
quatre suivans.

ingénieux,
aux yeux,
tractés,
x pensees.

RELIGIEUSES DES INDIENS.

131

ne font point les premiers qui se sont servis de l'écriture. Cependant il se pourroit qu'ils eussent été les Inventeurs des Lettres, quoiqu'on eût élevé des Monumens avant eux, & décrit les événemens mémorables sur la pierre ou sur le métal. Cela pouvoit s'être fait par des hiéroglyphes, au lieu des caractères, qui en eux-mêmes n'ont aucun rapport avec ce qu'on leur fait signifier. Il se peut aussi qu'ils n'aient eu d'abord ni hiéroglyphes, ni caractères; qu'ils n'aient eu d'autre secours pour conserver la mémoire des événemens, que la tradition, les récits des Peuples Américains & autres pareilles inventions. Dans la suite ces moïens paroissant fort imparfaits, on inventa les hiéroglyphes, qui ont été en usage chez divers Peuples de l'Orient, chez les Mexicains, & même dans le Canada, si l'on en croit *La Hontan*, qui les appelle les *Armoires des Sauvages*. Cet Auteur a trouvé le vrai nom des Hiéroglyphes. Ils étoient en quelque façon relatifs à nos Armoires d'aujourd'hui; avec cette différence, que les Peuples qui ont eu des Hiéroglyphes s'en servoient pour la nécessité, ou peut-être pour exprimer les choses avec plus de force, au lieu que nous en servons que pour satisfaire la vanité. Quoiqu'il en soit, telles furent dans la suite les Lettres des Phéniciens, & telles sont aujourd'hui les nôtres. Ainsi les premiers hommes ont trouvé le moïen d'exprimer leurs pensées par des hiéroglyphes, & les Phéniciens par des caractères, qui en occupant plus de place, expofoient plus clairement les pensées que ces (a) hiéroglyphes, & étoient beaucoup plus aisés à faire; car comme l'on sçait, les premiers étoient composés de figures de plantes & d'animaux; de sorte que pour bien écrire, il falloit sçavoir passablement bien (b) dessiner.

Quand on commença de se servir de l'écriture, au lieu des hiéroglyphes, on retint toujours l'usage des derniers dans les Armoires & dans les Cachets; & si (c) Clément Alexandrin confessa aux Chrétiens de son tems de prendre pour emblèmes des figures qui eussent quelque rapport au Christianisme, il leur laissa aussi l'usage de quantité d'autres dont se servoient les Païens.

Les Grecs prétendent aussi que l'art d'écrire a pris naissance chez eux, mais sans aucun fondement. Tout le monde croient que Cadmus l'apporta de Phénicie en Grèce. Il est vrai que les Grecs inventèrent des Caractères différens des Caractères Phéniciens; mais ce fut plusieurs siècles après avoir reçu ceux de ce Peuple, & ils ne se servirent même des nouveaux pendant très-long-tems que pour des Scholies & des Annotations, qu'ils écrivoient au bas de la page, ou à la marge. Cependant comme les Lettres majuscules occupoient trop de place, & qu'étant presque toutes carrées, elles demandoient plus d'exacritude, ils les abandonnerent enfin pour suivre les courantes, & ne s'en servirent plus que pour les Inscriptions publiques, pour les Titres, & pour les commencemens des Chapitres. Dans la suite les vieilles Lettres furent appelées Initiales. On sçait que les Rabbins ont aussi de ces Lettres courantes, dont ils écrivent leurs Commentaires.

Le *Papyrus* d'Egypte a donné le nom à notre Papier, qui est une des choses les plus utiles & les plus commodes que l'esprit de l'homme ait inventées. Cependant quoique rien au monde ne soit plus commun chez nous que l'est le papier, l'on ne sçait quand il a commencé, ni qui est celui à qui l'on est redevable de son invention. Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit en usage dès le tems de Tite-Live, qui mourut la quatrième année du règne de Tibere; mais il est probable qu'ils se sont trompés, & que quand ce célèbre Historien a parlé de *tela linea*, il a entendu par là la toile sur laquelle on peignoit. Il est constant qu'il s'en faut de beaucoup que le Papier ne soit si ancien. Melchior Inchoffer, Jésuite Allemand, qui vivoit dans le milieu du siècle passé, a porté les choses dans une autre extrémité, en avançant que le Papier ne passe pas deux cens ans; mais on ne sçait comment un homme comme lui, qui n'étoit point neuf dans l'Antiquité, a pu ignorer que nous avons plusieurs Manuscrits qui ont plus

(a) Un hiéroglyphe pouvoit suppléer à plusieurs termes; mais la pensée restoit obscure & énigmatique. Il auroit été fort difficile d'étendre loin la connoissance des arts & des sciences avec des secours si foibles.

(b) Ceux qui ont vu les hiéroglyphes des Egyptiens & des Mexicains, &c. conviendront facilement que les règles du dessin y sont fort mal observées. Nous croions avec raison, que ces hiéroglyphes sont les premières ébauches

de l'art du dessin. S'il y a quelque chose à admirer dans les hiéroglyphes, c'est l'esprit, & non pas les traits de la figure.

(c) Clemens Alexand. in *Pedag.* Voici les paroles de son Traducteur. *Sint autem vobis signacula, columba, vel piscis, vel navis, quæ cunctis veloci à vento ferunt, vel lyra musica quæ usque est Polyocrates, vel anchora nautica, quam insculpsit Seleucus; & si sit piscans aliquis, memineris Apollolis, & puerorum, qui ex aquis extrahuntur.*

de trois-cens ans, & qui cependant sont écrits sur du Papier tel que le nôtre. (a) Le Pere Mabillon dit que M. d'Herouval lui a communiqué une Lettre, que le Sire de Joinville écrivit à Saint Louis sur du papier ordinaire, & juge de-là qu'on ne hazarde rien en donnant au papier cinq cens ans d'antiquité.

Il est étonnant & fâcheux, que des choses comme celle-là restent cachées dans l'obscurité, & qu'on n'en puisse raisonner que par conjectures. Il en est de même de la Boussole, de l'Imprimerie, & de quelques autres usages les plus universellement connus, & dont l'origine, quoique peu ancienne, du moins en Europe, est totalement ignorée.

CHAPITRE XXXIII.

De leurs Armées, & de leur manière de faire la Guerre.

JE ne m'étonne plus de ce que les Historiens nous rapportent des armées nombreuses de Xerxès & de Darius, après avoir vu près de Balasor le Camp des Maures. Ces sortes d'assemblées méritent plutôt le nom de cohue que celui d'armée. C'est un assemblage sans ordre, une foule de toutes sortes de gens, entre lesquels on ne remarque presque aucune discipline.

Premièrement chaque Cavalier a toujours avec soi au moins deux ou trois valets & autant de femmes. Les Omrahs, qui sont les Commandans & les Officiers Généraux, en ont à proportion: ainsi dans une armée où il y aura cent-mille ames, ce sera beaucoup si l'on y trouve dix-mille combattans. On peut juger de-là dans quel désordre ils se trouvent lorsqu'ils sont les moins forts, & qu'ils sont obligés de se retirer; & combien d'embarras leur causent les femmes, les enfans, & quantité de bagage inutile; aussi font-ils rarement des retraites judicieuses.

Il est certain que les armées des anciens Perses avoient le même défaut. Celles des Turcs, quoique le Peuple le plus guerrier & le mieux discipliné des Orientaux, l'ont encore. Les armées des Chinois, des Persans modernes, &c. sont la même faute. On doit regarder la déroute de cet assemblage de toutes sortes de gens, comme très-propre à causer la révolution de tout un Royaume, & cela peut rendre moins surprenant la grande Révolution de la Chine au siècle passé. Il est impossible de retenir dans le devoir, & de réunir sous un même intérêt des gens assemblés sans choix: outre que dans les Monarchies trop étendues, les Provinces, éloignées se regardent à peine comme faisant partie d'un même Etat. Si l'on fait réflexion à ce que nous disons ici, on trouvera moins extraordinaire, que les petites armées de Léonidas & de Thémistocle aient arrêté, & même battu le Roi de Perse, & que la Phalange Macédonienne conduite par Alexandre le Grand, ait renversé la plus puissante Monarchie de l'Orient.

Si les Gentils-Indiens n'ont pas tant de femmes que les Maures, ils n'ont pas moins de valets & d'autres gens inutiles. Les Faquirs entr'autres y sont insupportables. Ils le sont aussi dans les armées du Mogol, où on les voit en très-grand nombre, & où ils ne font d'autre métier que celui de demander l'aumône. Souvent même ils fixent ce qu'ils veulent avoir, selon le rang & la qualité, & n'en rabattent pas un sou. Ils se tiendront pendant quatre ou cinq jours devant la porte d'une tente, & crieront nuit & jour à pleine tête, *donne-moi tant, donne-moi tant*: de sorte que le plus court chemin c'est d'acheter son repos, & de les satisfaire.

Les Maures & les Indiens ne savent ce que c'est que d'escadronner dans le combat. Chacun donne de son côté: ainsi avec un escadron bien ferré, il seroit très-facile à un petit nombre de bons cavaliers de les mettre tous en désordre. Il se trouve cependant de très-braves soldats chez eux: mais ils ne sont pas en grand nombre, & même presque tous ceux qui passent pour les plus déterminés, prennent de l'opium avant que d'aller au combat; ce qui les rend furieux, & les empêche de connoître le danger.

L'Infanterie est en très-petit nombre dans les Indes, & n'y connoît pas mieux les évolutions que la Cavalerie. Lors même qu'ils sont au combat, la plupart se mettent derrière quelque buisson, & de-là font feu sur les ennemis. Quelques autres, qui
veulent

(a) Mabil. de Diplomatica.

le notre. (4)
que le Sire
e-la qu'on ne

cachées dans
de même de
diversément
e, est totale

uerre.

armées nom-
le Camp des
elut d'armée.
le lesquels on

rois valets &
s Généraux,
ce sera beau-
quel désordre
e retirer) &
bagage inu-

t. Celles des
entaux, l'ont
ne faire. On
comme très-
moins surpris
de retenir
choix: outre
lent à peine
disons ici,
de Thémis-
nédonienne
de l'Orient.
it pas moins
orables. Ils
mbre, & ou
ne ils fixent
un fou. Ils
& crieront
plus court

le combat.
-facile à un
ependant
, & même
omium avant
le danger.
mieux les
se mettent
autres, qui
veulent

veulent venir à l'arme blanche, n'ont ordinairement qu'un petit calçon, pour être plus à la légère. Ceux qui courent le mieux sont toujours le plus estimés; car il ne faut pas s'imaginer que deux Corps de troupes bien ferrés & en bon ordre s'approchent pour se rompre l'un l'autre. Ils trouveroient cela trop périlleux; chacun donne de son côté comme il le juge à propos, & lorsqu'ils sont dans l'action, l'on dit souvent qu'ils jouent aux Barres.

Je crois que les Juifs se battoient autrefois à peu près de même, s'il en faut juger par les louanges que l'Écriture donne à Asaël, fils de Saruja, frere de Joab, qui fut tué par Abner. Elle dit qu'il (4) couroit comme un Chevreuil. Cette qualité ne seroit pas fort estimable aujourd'hui, particulièrement dans le frere d'un Général.

On sçait que les Juifs, tout au contraire des Maures, avoient fort peu de Cavalerie. L'Infanterie faisoit toutes leurs forces, peut-être parce que leur País étoit plus couvert que ne l'est celui du Mogol; aussi avoient-ils chez leurs ennemis la réputation d'être fort mauvais cavaliers. On les railloit même ordinairement là-dessus. Rabfaces exhortant Ezéchias à se soumettre à la domination de Sennachérib, & à ne faire aucun fond sur le secours des Egyptiens, offrit à ce Prince de la part du Roi d'Assyrie deux mille chevaux, s'il vouloit le reconnoître pour son Seigneur, & se soumettre à lui; (b) ajoutant en le raillant, qu'encore ne pourroit-il pas trouver dans tout son Peuple des gens capables de les monter. Cependant ils avoient du tems de Salomon un corps de Cavalerie assez considérable, & (c) l'Écriture nous dit que ce Prince renoit douze mille hommes de Cavalerie à son service; mais on ne voit pas que les Juifs en aient eu soit avant ou après lui. Ainsi il est à présumer que cette Milice ne dura qu'autant que son règne. Cependant je ne crois pas qu'ils fussent entièrement dépourvus de Cavalerie, & il y a même quelque apparence que Rabfaces poussa la raillerie un peu trop loin. Quoiqu'il en soit, il est très-certain que la Cavalerie n'étoit pas leur fort. La monture ordinaire des Juifs, c'étoient des (d) ânes: ainsi l'on a tort de s'étonner que JESUS-CHRIST faisant son Entrée dans Jérusalem, ne se servit pour cela que de cet animal, puisque c'étoit la Monture de la Nation. (e) Un homme même ne passoit pour puissant & pour magnifique, que lorsqu'il avoit des écuries pleines de ces animaux, & l'Écriture voulant (f) marquer les richesses & la magnificence de Jaïr le Galaadite, qui après Thola, jugea le Peuple d'Israël, dit (g) qu'il avoit trente fils montés sur trente ânes. Elle nous dit à peu près la même chose (h) d'Abdon, qui fut aussi un des Juges d'Israël.

(i) Les Indiens ont encore des Éléphants dans leurs armées, comme nous lisons qu'en avoient autrefois les Perses, & presque tous les Peuples de l'Orient. Ce sont de furieux animaux à la guerre; car outre qu'ils sont tout couverts de fer pour parer les coups de flèche & de mousquet qu'on leur tire de tous côtés, ils ont encore la trompe armée d'une grosse chaîne qu'ils tournent avec rapidité, & qui fait un étrange ravage dans les endroits où ils passent, sur tout lorsqu'ils sont conduits par d'habiles Maîtres.

Les Romains éprouverent autrefois la fureur des Éléphants, qui leur tuèrent quantité de monde, & les mirent en désordre dans la première bataille contre Pyrrhus. Ce ne fut qu'après avoir été maltraités une fois par ces animaux, qu'ils apprirent la manière de s'en défendre. C'étoit de leur tirer dans la trompe; car c'est l'endroit du corps le plus sensible à ces animaux. Quand ils s'y sentent blessés, au

(4) 2. Reg. c. 2 v. 18. *Porrò Asaël cursòr velocissimus, quasi unus de capreis qua morantur in sylvis.* La plus grande partie des Américains fait la guerre par embuscade, & se bat sans règle en courant. Les Anciens Parthes combattoient leurs ennemis en suant, jusqu'à ce qu'ils les eussent attirés dans une embuscade. Les Tartares font aujourd'hui la même chose.

(b) *Isaia. c. 36. v. 8. Et nunc trade te Domino meo Regi Assyriorum, & dabo tibi duo millia equorum, nec poteris ex te probare ascensores eorum.*

(c) 2. Paral. c. 1. v. 14.

(d) Cela doit nous faire trouver moins étrange, que l'Écriture emploie fréquemment l'âne dans les comparaisons qu'elle fait. Les Juifs n'en avoient pas la même idée que nous. Il est fort naturel d'employer des comparaisons, ou

Tomé VI.

de prendre des idées des coutumes de son País.

(e) Les Indiens mesurent la puissance & les richesses d'un homme au nombre de ses Éléphants. Voyez les Voyages de *Fryer*. Le nombre des Chameaux fait le même effet chez les Arabes, &c.

(f) Ce n'est pas des richesses qu'il est question en ce passage. Il s'y agit du nombre d'enfans, que les Juifs regardoient comme une bénédiction.

(g) *Jud. c. 10. v. 4. Habent triginta filios sedentes super triginta pullos asinarum.*

(h) *Judic. c. 12.*

(i) On s'en est même autrefois servi en Europe, puisque Pyrrhus Roi d'Épire en avoit dans ses armées. Mais il y a long-tems que la coutume de s'en servir s'est abolie en Europe,

lieu d'avancer sur ceux qui les attaquent, ils retournent sur leurs gens mêmes, qui pour lors n'en font plus les maîtres, renversent les troupes, & causent des ravages infinis dans l'Armée.

La coutume de se servir d'Eléphants dans les armées, est très ancienne chez les Indiens. Ils en avoient l'usage dès le tems de Sémiramis. Cette Reine, qui porta la guerre jusqu'aux extrémités des Indes, voyant le dégât que ces animaux faisoient dans ses Troupes, s'avisa, (a) au rapport de Diodore de Sicile, d'en faire de bois, & de les mettre à la tête de son armée. Les Indiens, qui ne croioient pas qu'elle en eût aucun, & qui tout d'un coup lui en virent un si grand nombre, en furent surpris. Leurs chevaux ne firent pas moins épouvantés que s'ils avoient vu de véritables Eléphants, parce qu'ils étoient parfaitement bien contrefaits. Ces Peuples plierent d'abord, & les Assyriens les voyant en désordre, les poursuivirent vivement; mais les autres s'étant aperçus qu'au lieu de véritables Eléphants, on ne leur avoit opposé que des massés de bois, reprirent courage, se rallierent & poussèrent à leur tour les gens de Sémiramis, qu'ils défirent.

L'Histoire de Diodore fait mention (b) encore de certains Peuples appelés Gandares, qui habitoient sur les bords du Gange, & qu'Alexandre ne voulut point attaquer, à cause du grand nombre d'Eléphants qu'ils avoient, ou peut-être parce que les Grecs s'y opposèrent, comme le dit Quinte-Curce. En effet ils avoient tout lieu de craindre ces animaux, qui, pour peu qu'ils soient nombreux & bien conduits, font un terrible fracas dans une armée.

On peut voir dans Quinte-Curce combien les Eléphants de l'Armée de Porus ébranlèrent les Troupes d'Alexandre, & les peines qu'eurent les Grecs à se défendre d'abord contre ces puissans animaux. Ce célèbre Historien parle encore de l'amour qu'avoit pour Porus l'Eléphant que ce Roi Indien montoit le jour de la bataille; comment il releva son maître avec sa trompe, & le remit sur son dos; enfin comment il le défendit jusqu'à la dernière extrémité, & jusqu'à ce que les coups que les Grecs lui portèrent de tous côtés l'eussent terrassé. On peut dire, que si tous les Capitaines & tous les Soldats de ce Prince infortuné avoient eu pour lui autant d'attachement & de fermeté qu'en eut cet animal, peut-être Alexandre n'auroit-il pas poussé ses conquêtes plus avant.

CHAPITRE XXXIV.

De leurs Eaux de Senteur.

Les Indiens ont conservé dans leurs plaisirs le goût des Anciens, par rapport aux fleurs, & aux eaux de senteur, & en général par rapport à tout ce qui flatte l'odorat. Lorsque les gens un peu distingués se visitent les uns les autres, ceux qui reçoivent la visite ont de longues bouteilles d'argent, qui jettent de l'eau rose par plusieurs petits trous, à peu près comme nos arrosoirs. On secoue ces arrosoirs sur le visage & sur la tête de ceux à qui l'on veut faire honnêteté. En même tems on présente une assiette couverte de poudre de sandal, qui est un bois très odoriférant. On en frotte les habits de ceux qui sont venus faire visite; & comme cette poudre est jaunâtre, & que la plupart des habits Indiens sont faits d'une toile blanche très-fine, cela produit un effet, qui d'abord me parut assez bizarre & me surprit; mais un moment après je me ressouvins que nous avons en France bien des gens, qui mettent très-exactement jusqu'aux basques de (c) la poudre blanche sur des habits noirs, & je condamnai ma première surprise.

L'occupation ordinaire des femmes de distinction dans la retraite, car elles ne forment guères plus que chez les Turcs, c'est de faire des bouquets, des guirlandes, & des couronnes de fleurs, telles que les hommes en portent publiquement

(a) *Diod. Sic. Liv. III. C. 5.*

(b) *Idem. Liv. III. C. 10.*

(c) Les Anciens se poudroient avec de la

poudre d'or. Il y a quelque apparence que Salomon fait allusion à cette coutume au verset 11. du Ch. 5. du Cantique,

far
Gr
les
la
jou
me

P
fle
tan
nim
des
cor
J
je v
les
eff
la t
ces
la
que
d'air
L
fem
d'hu
cell
L
de r
& f
nibl
mée
se f
L
que
qu'a
A
tiné
enco
L
que
tilité
men
plus
veux
lorfé
port

(a)
couro
avoie
contra
metto
couro
(b)

sur leur tête le jour de leurs nœces ; en quoi ils suivent l'ancienne coutume des Grecs, qui étoient délicats dans leurs plaisirs. On peut voir dans presque tous les Epithalames, que non-seulement le jour de leurs nœces, mais encore pendant la douce saison du Printems & de l'Été, ils prenoient grand soin d'avoir tous-jours des couronnes de fleurs, (a) & cela des plus belles, & des plus nouvellement cueillies.

CHAPITRE XXV.

De leurs Onctions.

PRESTRE toutes les Nations du monde ont regardé l'huile comme une des choses dont on pouvoit le moins se passer ; s'imaginant qu'il étoit impossible de se garantir des migraines, & de toutes les autres douleurs, sans se frotter tous les jours la tête d'huile, ou sans en mettre sur la partie affligée. Cette coutume, qu'une espèce de nécessité avoit d'abord introduite, devint dans la suite des tems un des principaux moyens, dont se servirent le luxe & la mollesse pour corrompre les mœurs des hommes.

Je dis que cette coutume commença par une espèce de nécessité ; car, comme je viens de le remarquer, elle étoit regardée comme un remède souverain contre les migraines, & particulièrement dans les Païs chauds. Ce qui est très-certain, est, que l'on n'y voit presque jamais devenir chauves ceux qui ont soin de se frotter la tête d'huile. On lit dans l'Écriture, que les femmes Juives aimoient beaucoup ces onctions, qu'elles préféroient souvent aux choses mêmes les plus nécessaires à la vie. C'est ainsi que cette veuve de Prophète qui s'adressa à Elisée, quoique très-pauvre & (b) manquant de tout, avoit cependant encore de l'huile pour s'oindre.

Les Indiens sont également attachés à cette coutume, mais particulièrement les femmes. Ce seroit un supplice pour elles de n'avoir pas toujours la tête luisante d'huile ; mais comme elles n'ont point d'huile d'olive, elles ne se servent que de celle de Coco.

Les onctions n'étoient pas seulement employées chez les Anciens contre les maux de tête, & pour les blessures ; ils s'en servoient encore pour se fortifier les nerfs, & se rendre les membres plus souples, particulièrement après quelque exercice pénible. C'est ainsi que nous voyons dans l'Iliade Ulysse & Diomedes revenus de l'armée des Troiens, où ils étoient allés pour examiner ce qui s'y passoit, (c) se laver, se frotter d'huile, & déjeuner après cela.

Les Indiens en usent de même après leurs voyages, ou généralement après quelque action qui les a fatigués ; car pour lors ils ne se reposent & ne mangent, qu'après s'être lavés & s'être frottés d'huile.

Autrefois les Athlètes s'en servoient aussi, non-seulement ceux qui étoient destinés à la Lute, pour empêcher que leur ennemi n'eût prise sur eux ; mais encore tous les autres, dans la vue d'en être plus souples & plus robustes.

Les hommes ne regardant d'abord que l'utilité dans ces onctions, n'y employèrent que de l'huile simple & sans odeurs. Peu à peu on voulut joindre l'agréable à l'utilité. On y mêla les senteurs & les aromates ; ainsi ce qui n'étoit dans le commencement qu'un préservatif, ou un remède, devint à la fin un des plaisirs les plus sensuels. Il fallut après cela, pour paroître beau & galant, avoir les cheveux humectés d'Essences, & être tel qu'Anacreon nous représente Barille ; car lorsqu'il étoit de donner au Peintre une idée de la manière dont il doit faire le portrait de ce beau Samien, il lui ordonne de lui faire les cheveux (d) humides.

(a) Les Anciens Grecs portoient aussi des couronnes de fleurs aux festins, & sur tout ils avoient soin d'y mettre des fleurs qui fussent contraires à l'ivresse. Dans la débauche ils s'en mettoient sur la tête, au col & aux bras. Ils couronnoient aussi leurs gobelets, &c.

(b) 4. Reg. c. 4. v. 2. *Non habet ancilla una*

quicquam in domo sua, nisi parum olei quo unctatur.

(c) Iliad. l. iv. X. *Hicque loti & uncti pingui oleo jentaculo assidebant.*

(d) Ou plutôt lui-même, *Anacr. Ode. 29.*

Nictas comas fac illi.

Suivant la version Latine.

Virgile dépeint Turnus de la même manière, & dit (a) que ses cheveux frisés avec un fer chaud étoient tout humides de myrrhe.

On poussa même la mollesse jusqu'à se faire frotter sans scrupule par des femmes tout le corps avec des essences ; & c'est ce (b) qu'observerent Telemaque & Pifistrate, tout sages qu'ils étoient, après avoir visité le Palais de Menelas, & avant de se mettre à table.

D'autres, immédiatement avant que de se mettre au lit, s'oiugnoient tout le corps d'huiles odoriférantes. Plusieurs Chrétiens des premiers siècles observèrent cette coutume, que (c) Clement d'Alexandrie condamna dans ceux de son tems.

Les femmes étoient celles qui s'en servoient le plus. L'Arabie ne fournissoit pas des parfums assez forts pour satisfaire pleinement leur odorat. Nos Européennes même étoient dans ce gout il n'y a pas encore fort long-tems : mais la mode aiant changé, il a été absolument nécessaire que le gout changeât aussi, & que pour se conformer au tems, celle qui, il y a vingt cinq ans, auroit demeuré sans aucune peine au milieu d'une douzaine de calloletes les plus odoriférantes, & qui portoit toujours des gans de senteur, se pâmât à la voë de certaines fleurs, ou à l'approche du moindre parfum. *Alio tempo, alio gusto.*

Lorsque chez les Juifs un homme entroit dans la maison de quelqu'un de ses amis, on lui présentoit des essences pour s'en frotter la tête. Ne lui en point offrir étoit un manque de civilité, ou une marque du peu de cas que l'on faisoit de la personne. Ainsi le Pharisien, chez qui nôtre Seigneur JESUS-CHRIST alla dîner, niant trouvé mauvais qu'une femme, & qui plus est une femme pécheresse, vint lui oindre les pieds, le Sauveur lui reprocha, que cette femme lui avoit fait ce qu'il devoit faire lui-même. (d) Il lui dit : Vous n'avez pas oint ma tête d'huile, & cette femme en a versé sur mes pieds.

Le Psalmiste voulant marquer, qu'il n'aura jamais de familiarité avec le Pécheur, dit (e) qu'il ne se servira point de son huile, pour s'oindre la tête. C'est-à-dire, qu'il ne le visitera point, & que par conséquent il ne se trouvera point obligé de recevoir ses honnêtetés.

Les Anciens ne se servoient pas seulement d'huiles parfumées & d'essences pour leur usage, ils en frottoient encore les oiseaux ; & c'est ce qu'on peut voir dans une Ode fort jolie, où Anaereon fait parler deux colombes, dont une portoit de sa part une lettre au beau Bathille, (f) & l'autre la félicite sur ce qu'elle a les ailes parfumées, & qu'elle répand par tout une odeur fort agréable.

Les Indiens ne présentent ordinairement que de l'Eau rose à ceux qui leur rendent visite, comme je l'ai remarqué dans l'article précédent : mais lorsque l'on fait quelque séjour chez eux, ils ne manquent pas d'offrir de l'huile tous les matins.

CHAPITRE XXXVI.

De leur Extérieur affecté.

ON peut dire des Indiens qu'en général ils sont très-propres. Ils ont grand soin de se laver ; & je suis assuré que sur les fréquentes ablutions, ils auroient pu disputer contre les plus scrupuleux Pharisiens, avec lesquels ils conviennent outre cela en plusieurs choses. Par exemple, dans leurs prières, qu'ils affectent

(a) *Ænid.* liv. XII.

Crispatos calido ferro, myrrhaque madentes.

(b) *Homerc. Odys.* liv. IV.

(c) *Clem. Alex.* liv. II. c. 8. *Coronarum autem & unguentorum usus non est nobis necessarius, ad libidines enim & voluptates impellunt, maxime cum nox prope est.*

(d) *Saint Luc.* c. 7. v. 46. *Oleo caput meum*

non unxisti, hac autem unguento unxisti pedes meos:

(e) *Oleum Peccatoris non impinguet caput meum.*

(f) *Anacr. Ode.* 9.

Tot unde nunc odores,

Huc advolans per auras,

Spirasque deplusque.

Le Grec exprime beaucoup mieux l'agrément de la pensëe.

rent quelquefois de faire en public, mais plus particulièrement dans leur extérieur sérieux & composé.

L'emportement est chez eux la marque d'une ame basse, & ils ont un mépris extraordinaire pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, & qui se mettent en colère. On a beau leur faire quelque tort, ou quelque injure, ils ne sortent jamais de leur tranquillité ordinaire : mais ils ne laissent pas de se venger, & lorsqu'ils ont une fois résolu de nuire à quelqu'un, ils le font d'autant plus sûrement, & avec d'autant plus de danger, qu'ils ne se servent pour cela que de leur sang froid, & qu'ils y emploient toute leur réflexion. Ils cachent même si bien leur ressentiment, que quoi qu'entr'eux ils soient toujours sur leurs gardes, sur tout avec ceux qu'ils savent n'avoir pas sujet d'être contents d'eux, cela n'empêche pas que tous les jours ils ne s'attrapent les uns les autres, & qu'ils ne voient souvent partir le coup qui les accable de la main de ceux qu'ils croient leurs plus chers & leurs plus fidèles amis. Lorsqu'ils se voient ainsi trompés, sans penser à celui qui les a dupés, ils se contentent de s'accuser eux-mêmes de leur malheur, & d'avouer qu'ils l'ont bien mérité, pour avoir eu de la confiance en un homme à qui autrefois ils avoient donné quelque sujet de mécontentement ; car ils ont pour principe qu'une injure ne s'oublie jamais. Quoique dans le particulier ils soient les hommes du monde le plus portés à la débauche, ils sont cependant très-réservés dans le public. On n'entend jamais sortir de leur bouche de parole obscène, & leur extérieur est toujours très-modeste : enfin on les pourroit proposer pour des modèles de perfection morale, s'ils pensoient comme ils parlent, & s'ils vivoient de même.

CHAPITRE XXXVII.

De la manière dont les Mogols divisent les jours & content les Heures.

Les Mogols divisent le jour entier, c'est-à-dire les vingt-quatre heures, en huit parties, ou quarts, & chacune de ces parties est encore divisée en plusieurs autres, selon que les jours sont longs ou courts. Ceux, par exemple, qui sont proche de la Ligne, & chez qui par conséquent l'inégalité des jours & des nuits n'est pas fort grande, ont très-peu de différence dans leurs divisions & dans leurs quarts : mais cette différence est plus sensible sous les Tropiques, & elle augmente toujours à mesure que l'on s'éloigne de la ligne équinoxiale.

Ils ont pour connoître les heures, une horloge à eau, mais fort différente de la Clepsydre, qu'on prétend avoir été inventée par un certain Ctesibius d'Alexandrie, environ l'an six cents trente quatre de la fondation de Rome. La Clepsydre étoit composée de deux bassins unis l'un à l'autre, dont l'un étoit plein d'eau, & l'autre étoit vuide. Ce dernier avoit dans son fond un morceau de liège, qui l'occupoit entièrement, excepté ce qu'il lui falloit pour monter & descendre avec aisance. On posoit sur ce liège une petite figure qui tenoit une baguette à la main, avec laquelle elle marquoit les heures sur les lignes qui étoient tracées sur une petite colonne attachée aux bords du bassin, & qui s'élevoit au-dessus. Il y avoit un petit tron qui communiquoit de l'un à l'autre, & celui qui étoit plein se vuidoit doucement dans celui où étoit le liège, que l'eau élevoit peu à peu. A mesure que le liège montoit, la petite figure, qui étoit posée sur le liège, montoit aussi, & marquoit ainsi les heures avec sa baguette.

La Clepsydre dont se servent les Mogols, & qu'ils appellent *Gari*, ou *Gadli*, est plus simple : mais aussi demande-t-elle plus de soin, parce qu'il faut qu'il y ait un homme qui ait toujours l'œil sur elle. C'est un bassin plein d'eau, dans lequel on met une petite tasse de cuivre, qui a un très-petit trou dans le fond. L'eau entre peu à peu dans cette tasse, & lorsqu'elle est pleine, & que l'eau, qui y est entrée, commence à se mêler avec celle du bassin, elle va à fond. Le temps qu'elle a mis à se remplir s'appelle un *Gari*, qui, selon l'observation que j'en ai faite, se monte à vingt deux minutes & trente secondes : de sorte que lorsque le jour est justement de douze heures, chaque quart contient huit *Garis*, qui sont

cent quatre-vingt minutes, c'est-à-dire trois heures. Quand les jours sont plus courts, les quarts du jour contiennent moins de *Garis*, & ceux de la nuit en ont davantage ; car l'on doit toujours augmenter à l'un ce que l'on retranche à l'autre, attendu que le jour & la nuit doivent régulièrement faire entr'eux soixante & quatre *Garis*, c'est-à-dire, mille quatre cens quarante minutes, & selon nous, vingt quatre heures. Aussi-tôt qu'un *Gari* est passé, celui qui a soin de l'horloge frappe avec un marteau sur une table de cuivre autant de coups qu'il a passé de *Garis* ; après quoi il en frappe encore d'autres, pour marquer dans quel quart on est, soit du jour, ou de la nuit.

Quelques-uns, au rapport d'Aben-Esra, ont prétendu que les *Teraphins*, dont-il est si souvent parlé dans l'Écriture, étoient des horloges à eau, à peu près tels que les *Garis* des Maures : mais ils ont avancé cela sans aucune preuve, & même sans aucune raison de vraisemblance. Les Dieux que Rachel vola à son Pere Laban sont bien appelés dans le Texte *Teraphins* : mais il n'y a pas apparence de dire que ce fut l'horloge de son Pere qu'elle enleva. Ce n'auroit pas été quelque chose d'assez précieux pour l'emporter furtivement, & pour mériter que l'on courût après comme fit Laban, qui chercha soigneusement dans toutes les tentes de Jacob ce qui lui avoit été volé. Ces *Teraphins* étoient des Dieux Pénales, & non pas des horloges. C'est encore une erreur que de dire que ces figures aient jamais parlé, & que Rachel ne les emporta que pour empêcher son Pere de les consulter sur sa fuite.

CHAPITRE XXXVIII.

De leur principal Temple.

Les Juifs regardoient avec raison le Temple de Jérusalem comme la Maison du Seigneur, comme un lieu véritablement saint, & où particulièrement Dieu vouloit être adoré.

Les Mahométans ont la même idée de la Nécque, & les Gentils Indiens de la (a) Pagode de Jaguarnat, qui est un grand Bâtiment construit sur le bord de la mer, assez proche de Balakor. On dit que cette Pagode est très-riche, & qu'entre autres choses précieuses on y voit une statue fort grande, qui a deux gros yeux d'émeraudes : mais comme je n'y ai point été, & que je n'ai trouvé aucun Européen qui pût m'en parler avec certitude, je ne sçaurois en rapporter rien de positif, ni dire au juste ce qui en est.

Le Mogol l'a fait fermer, au moins me l'a-t-on dit de même, & cela pour empêcher le concours d'un nombre infini de Gentils, qui y venoient en pèlerinage des endroits les plus reculés des Indes, & de qui les Bramins retiroient beaucoup d'argent.

Voilà les points principaux en quoi nous avons pu remarquer que les Indiens conviennent avec les Anciens, & particulièrement avec les Juifs. Un homme qui raisonneroit en Païen trouveroit sans doute beaucoup plus de ressemblance entr'eux : par exemple, un Romain, qui sous le règne de Titus auroit bien connu les uns & les autres, & auroit voulu décrire leur caractère.

Nous avons comparé les Juifs & les Indiens du côté des coutumes religieuses & civiles. On peut encore les comparer pour le génie & les préjugés. Les uns & les autres vivent dans la servitude des préjugés, auxquels (b) ils sont d'autant plus

(a) On peut mettre cette Pagode en parallèle avec le Temple de Jupiter Hammon, celui de Diane à Ephèse, celui d'Apollon à Delphes, celui de Cérés en Sicile, où la République Romaine envoioit de tems en tems acquiescer des vœux.

(b) Qui sont ceux qui ne sont pas assujettis à ces préjugés, dira-t-on à l'Auteur de cette Dissertation? Sur cet article ne pourroit-on pas les comparer à tous les Peuples & à toutes les Religions du monde? Sans même en excepter la Chrétienne. Car nous pouvons mettre au rang

des esclaves des préjugés ceux qui dans cette dernière Religion croient sans sçavoir pourquoi. Il n'est pas nécessaire qu'un Artisan examine en détail tous les Articles du Symbole : mais il le feroit qu'il donnât de bonnes raisons du sujet qu'il a de les croire. Ceux qui négligent cet article ne sont pas plus acceptables devant Dieu qu'un Brésilien qui vit moralement bien, sans manger les gens. Concluons qu'en ce qui regarde le génie & les préjugés, tous les hommes sont presque-*qu'en tout comparables* les uns aux autres.

assujettis, qu'ils aiment & adorent leur captivité : c'est de leur Loi, que je veux parler, qui est le plus dur de tous les esclavages.

L'attachement scrupuleux que ces deux Peuples ont à l'Antiquité, les empêche de faire aucun progrès dans les Sciences, & les oblige de rester dans l'ignorance de leurs Peres ; car tout ce qui a la moindre apparence de nouveauté les effraie. C'est un crime chez eux, de renchérir le moins du monde sur ce qu'ont dit les Anciens.

(*) La science des uns & des autres ne consiste qu'à retenir par cœur ce qu'ils disent que Dieu, ou les Dieux ont fait pour eux, avec quelques livres de Morale, dont ils ont soin d'apprendre les préceptes, & qu'ils répètent à tout moment avec une gravité affectée, qui n'est pas moins une marque de leur ignorance, que de leur présomption.

Ils ne font la guerre, pour ainsi dire, que par boutades, & vainquent de même : ou plutôt ce ne sont que des machines que leurs Prêtres mettent en mouvement, & auxquelles ils inspirent de la hardiesse ou de la crainte, selon qu'ils les assurent du gain, ou de la perte de la bataille.

Ils se battent quelquefois pour la défense de leur Religion avec une opiniâtreté, qui étant fondée sur quelque promesse de leurs Devins, ne peut tenir que de la fureur ; & ces malheureux ne s'aperçoivent pas qu'ils fortifient leurs fers, & qu'ils appesantissent leurs chaînes, à mesure que par leurs victoires ils donnent à leurs Prêtres l'occasion de travailler à l'affermissement de la Loi, ou plutôt de la tyrannie.

Au reste, comme ils traitent tous les autres Peuples de profanes, qu'ils refusent d'avoir aucune familiarité avec les Etrangers, & qu'en général ils méprisent tout le monde, il ne faut pas s'étonner s'ils en sont également méprisés.

Les Juifs ont regardé comme le plus grand de tous les malheurs la domination des Romains ; cependant il ne leur pouvoit survenir rien de plus avantageux ; car le commerce qu'ils ont eu par-là avec les plus polis & les plus sçavans de tous les hommes, aiant commencé à leur dessiller les yeux, les a mis dans la liberté de penser dorénavant par eux-mêmes, & de n'être plus captivés à suivre les sentimens de leurs Peres. Aussi quelques-uns depuis ce tems-là se sont-ils appliqués à l'Histoire des autres Nations, & à l'étude des beaux Arts, qui auparavant leur étoient absolument inconnus.

Les chaînes des Indiens sont encore dans leur entier ; & ce sera également un bonheur pour eux, si quelque Nation civilisée peut jamais les rompre en les soumettant à son Empire.

Ils penseroient du tems d'Alexandre sortir de leur captivité. Si les Grecs avoient fait un plus long séjour dans les Indes, ils leur auroient infailliblement communiqué leur politesse & leurs belles connoissances : mais ce Héros vouloit vaincre trop de Peuples, pour oser se flatter d'en pouvoir entièrement assujettir aucun, & lui faire embrasser les Loix du Vainqueur. A peine même paroït-il qu'il eût passé dans un Pays, aulli-tôt qu'il en étoit sorti ; semblable eu cela à ces torrens, qui laissent d'autant moins de traces dans un endroit, qu'ils y ont passé avec plus de rapidité.

Un Partisan de l'Antiquité, ou un esprit plus sévère, parleroit bien autrement des Juifs & des Indiens, quand même il ne seroit aucune distinction entre leurs Religions, & qu'il les regarderoit sur le même pied. Je crois que du peu de Remarques que j'ai faites sur ces deux Nations, il en pourroit tirer les réflexions suivantes.

Les Juifs & les Indiens ont conservé, du moins une grande partie, la simplicité des premiers hommes, que l'on voit paroître dans leur nourriture, dans leurs habillemens & dans leurs plaisirs, où ils cherchent toujours ce qu'il y a de plus uni. Ce qu'ils aiment le plus est ce qui se présente le plus simplement à leur pensée, & ce qui flatte le plus naturellement leur imagination.

La crainte d'errer fait qu'ils suivent exactement les conseils des plus sages & des plus éclairés d'entr'eux, parce qu'ils connoissent combien il est dangereux à tous les hommes, mais plus particulièrement à ceux qui n'ont point encore d'expérience, de ne se vouloir conduire que par leurs propres lumières.

Les Indiens pratiquent avec une exactitude ponctuelle toutes les règles que leur prescrit la Religion qu'ils professent ; & connoissant que les hommes ne peuvent être

(*) La science d'une infinité de Chrétiens ne consiste pas en autre chose. Plusieurs récitent par cœur les dix Commandemens ; d'autres y ajoutent quelques Oraisons, Les Catholiques

apprennent le *Credo*, le *Pater* & l'*Ave* avec quelques Prières aux Saints ; les hérétiques apprennent des Cantiques & quelques Pseaumes de David. Voilà la dévotion des uns & des autres.

entièrement à eux-mêmes, & qu'ils font en quelque manière nés pour la sujétion, ils aiment mieux servir leurs Dieux, & se soumettre aveuglément à leur Loi, (a) que d'être les esclaves du caprice & de l'ambition, comme le font presque toutes les autres Nations.

Ils négligent (b) les Sciences qui ne sont point nécessaires à la vie, les regardant comme des connoissances qui rendent à la vérité les hommes plus éclairés, mais, souvenant aussi plus malheureux, & presque toujours plus vains.

Ils savent que le mal se glisse avec bien plus de facilité que la vertu : c'est pourquoi ils évitent d'avoir aucune familiarité avec les Etrangers, de peur de se familiariser aussi avec leurs mauvaises coutumes, & avec leurs vices. C'est pour s'empêcher d'être obligés de vivre avec eux, qu'ils ont fait quelquefois des efforts si surprenans, pour leur défendre l'entrée de leur païs, ou pour les en chasser.

Ils n'occupent point leur esprit à rien établir de nouveau, & ne s'en servent que pour leur commerce, ou pour s'exercer dans le métier qu'ils ont appris de leurs peres : bien différens en cela des Peuples que nous appellons polis & civilisés, qui ne sont jamais contents de ce que leur ont laissé leurs prédécesseurs, qui appliquent continuellement leur esprit à inventer quelque chose, à forcer, pour ainsi dire, la nature : & qui acquièrent d'autant plus de réputation, qu'ils ont su s'écarter de la route de leurs Ancêtres, & s'éloigner du naturel.

CHAPITRE XXXIX.

Des Indes en general, & de la manière dont on y vit.

JE croi que le Lecteur voudra bien me pardonner, si malgré la résolution que j'avois prise de ne parler que de la *Conformité des Coutumes des Indiens avec celles des Anciens*, j'abandonne cependant entièrement l'Antiquité dans ce dernier Article, & si, prenant le stile ordinaire des Relations, je parle un peu des Indes comme tous les autres Voyageurs en ont parlé. Cependant je ne me flatte pas de rapporter rien de nouveau sur ce Chapitre, & je suis très-persuadé que je ne dirai que ce que plusieurs autres ont dit avant moi : aulli ne m'y arrêterai-je que fort peu, & je n'en parlerai même, que pour ne pas paroître trop singulier & trop attaché à mes premières idées.

Presque tous ceux qui ne sont point sortis de chez eux, se font une peinture avantageuse des Païs éloignés. Ils s'imaginent que l'on y trouve abondamment toutes les choses nécessaires à la vie : ils les croient exemtes des défauts & des défagrémens qui se rencontrent dans le leur. Ils les regardent comme des endroits délicieux, parce que la plupart des Voyageurs les dépeignent tels dans leurs Relations, & qu'ils font presque toujours des Descriptions agréables des Païs qu'ils ont vus.

Avant que de sortir de l'Europe, j'avois lu quantité de Relations des Païs Etrangers, & ces Relations me les représentoient ordinairement comme des lieux enchantés. Tout y étoit beau, tout y étoit aimable, les plaisirs les plus innocens s'y présentoient en foule. Il ne manquoit à ceux qui vivoient dans ces heureux climats, que d'y vivre éternellement, pour être éternellement heureux. Je le croiois ainsi, parce que je l'avois lu : mais je me suis bien détrompé, depuis que j'ai vu ces endroits dont on m'avoit fait des portraits si avantageux. J'ai presque toujours remarqué, que la plupart de ceux qui en avoient parlé avoient de beaucoup exagéré leurs agrémens, & qu'ils n'avoient dit que très-peu de chose des incommodités qui s'y trouvoient, & de tout ce que l'on étoit obligé d'y souffrir.

L'Auteur

(a) La réflexion n'est pas juste. Les guerres & les révolutions des Indes prouvent que ces Peuples sont très souvent de la Religion une affaire de politique, & qu'en Asie comme en Europe, ceux qui paroissent les plus zelés défenseurs de la Divinité, ne sont pas toujours les

meilleurs amis.

(b) A l'égard des Juifs, ils négligent les sciences, & ne s'appliquent qu'au commerce : mais ce n'est pas par réflexions qu'ils en usent de la sorte ; c'est parce que les Sciences ne donnent rien à gagner.

L'Auteur de la nature a partagé assez également ses faveurs à tous les païs. On y trouve par tout & du bon & du mauvais ; & lorsque l'on en a vu plusieurs, il est bien difficile de demeurer long-tems dans l'un, sans regretter l'autre, parce qu'il n'en est point auquel il ne manque quelque chose que l'on pourroit aisément trouver ailleurs. Ainsi l'on doit se défaire de tous les préjugés que l'on pourroit avoir sur cet article, & ne pas s'imaginer qu'il y ait dans tout l'Univers aucun endroit où l'on n'ait rien à désirer, & où, si l'on trouve des plaisirs, on ne rencontre en même-tems des peines.

La Côte de Coromandel est dans la Zone Torride : aussi est-elle exposée à de terribles chaleurs. Il y règne pendant un certain tems de l'année des vents que l'on appelle vents de terre, parce qu'en effet ils viennent du côté de la terre ; & ces vents y font les plus incommodes du monde. Ils durent ordinairement depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après midi. Il faut être fait au climat pour pouvoir sortir pendant ce tems-là ; car à chaque pas que vous faites, il semble que l'on vous jette du feu au visage, sur-tout depuis dix heures jusqu'à deux. Ce vent de terre est suivi d'un vent de mer, qui s'éleve aussitôt que l'autre a cessé, & qui est d'autant plus agréable, que la chaleur du jour a été forte. Pour lors on peut jouir tout à son aise des plaisirs de la promenade.

On regarde ordinairement comme le plus grand agrément des Païs chauds, le plaisir d'y voir toujours les arbres verts : cependant on s'y habitue si fort, que ce n'est plus un plaisir. Je ne sçai même si la variété des saisons que nous avons en Europe, n'a pas quelque chose de plus agréable ; car si dans les Indes on ne ressent pas la rigueur de nos hivers, on n'y voit rien aussi qui approche de la beauté de nos Printems. C'est un Été perpétuel, un Été très-chaud, qui brûle toutes les herbes, & dessèche les Campagnes, lesquelles ne conservent leur gazon qu'environ deux mois après la saison des pluies.

Les pluies y sont réglées, & y durent ordinairement depuis la moitié de Juin jusqu'à la moitié de Septembre. Elles ne cessent presque jamais pendant ce tems-là. Elles sont moins incommodes à Pondichéri qu'elles ne le sont ailleurs, parce que comme le Païs n'est que de sable, elles n'y gâtent point les chemins, qui dans le Roiaume de Bengale sont presque impraticables pendant ce tems-là, à cause que la terre y est fort grasse. Ces pluies sont absolument nécessaires dans les Indes, & lorsqu'elles manquent, le ris demandant beaucoup d'eau, on est sur d'y avoir la famine.

Le Ris est la nourriture ordinaire du Païs. Après qu'ils l'ont fait cuire, ils y ajoutent du beurre & du safran avec quelques herbes. D'autres y mettent de la viande, ou du poisson. Ils appellent cela des *Caris*. Ils ont grand soin que le poivre y domine : mais à cela près, ces ragouts ne laissent pas d'avoir leur bonté.

La chasse y est assez abondante : on y trouve des sangliers, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des ramiers, quantité de beccassines, des canards sauvages, des cercelles, & de toutes autres fortes d'oiseaux aquatiques. Je n'y ai jamais vu de lapin.

On ne peut guères manger de meilleur poisson qu'à Pondichéri ; il y en a entr'autres une espèce qu'on appelle Pampre. C'est un poisson plat. Je ne puis mieux le comparer qu'à notre Turbot. Cependant il n'est pas tout-à-fait si gros : mais la chair en est aussi ferme, & il ne lui cède en rien pour ce qui est de la délicatesse & du goût. On y mange aussi de fort bon Mulet.

Il y a quantité de fruits, mais tous différens des nôtres. Le Mangue y est fort estimé. Son fruit approche assez de la Pêche. Il est cependant plus gros, & le noieau n'en est pas si dur à beaucoup près. Ses feuilles même ressemblent fort à celles du Pêcher. Quand les Mangues sont de la bonne espèce, ils sont excellens : mais les autres ont la chair fibreuse. Il seroit inutile de rapporter ici le nom de tous les autres fruits qui s'y trouvent ; car outre que cela nous meneroit trop loin, c'est qu'il est presque impossible d'en donner une idée juste à ceux qui ne les ont jamais vus, & qui n'en ont jamais goûté.

Les Citrons sont assez communs aux Indes, aussi-bien que les Oranges : mais il s'en fait de beaucoup qu'il n'y en ait autant qu'en Amérique, qui est sans doute le Païs le plus abondant pour ces sortes de fruits. Cependant j'ai vu dans l'Isle de Moëli une espèce de petites Oranges, que je n'avois pas vue en Amérique. Elles ne sont pas plus grosses que nos pommes d'Api, & ont l'écorce toute rouge.

La substance en est plus aqueuse que celle des Oranges ordinaires, & à mesure qu'elles meurissent, leur écorce, qui est par côté comme nos melons, s'entrouvre à peu près comme celle des Grenades.

Il y a dans cette Isle quantité de Calliers qui sont les arbres qui portent la Casse. On sçait assez communément en Europe, comment sont faits les bâtons qui enferment cette espèce de gomme purgative. Ils sont longs & secs lorsqu'ils sont en maturité, & quand il fait du vent, les arbres chargés de ces bâtons s'agitent & les font s'entrechoquer les uns les autres; ce qui fait un bruit fort étrange à ceux qui en ignorent la cause, sur-tout, lorsqu'ils se trouvent au milieu d'une forêt, ou, quelquefois sans voir des Calliers auprès d'eux, ils entendent ce tintamarre de loin.

Il suffit d'avoir mis le pied dans les Indes, pour avoir entendu parler de Betel. Après le Ris, c'est la chose qui y est le plus en usage, & dont les Indiens, & même quantité d'Européens, peuvent le moins se passer.

Ce Betel est une plante qui monte à peu près comme notre Vigne-Vierge. On donne ordinairement à chacune de ces plantes un échelas d'environ quinze pieds de haut. Sa feuille approche assez de celle du Lilas, mais elle n'est pas si épaisse. C'est de cette feuille que les Indiens font friands, mais ils ne la mangent jamais seule. Premièrement, ils la frottent d'un peu de chaux faite de coquillages, ensuite ils y enveloppent de petites tranches d'Arrequa coupées très minces. Cette Arrequa est un fruit qui ressemble tout-à-fait à la noix muscade, & qui n'en diffère que parce qu'il n'a point d'odeur. Ils appellent Betel cet assemblage de feuilles de Betel, de chaux & d'Arrequa. Ceux qui sont à leur aise y mettent encore du Cachou, qui est assez connu en Europe, quoiqu'il vienne des Indes. Toutes ces drogues mêlées ensemble leur rendent les lèvres & les dents rouges comme du sang.

Il est sur que le Betel est une plante qui a de grandes vertus. Elle est excellente pour l'estomach, & l'on ne voit point que ceux qui en mangent régulièrement en soient jamais incommodés. Ils ne le font pas non plus des dents, qui se conservent toujours saines, quoiqu'elles perdent leur couleur & qu'elles deviennent rouges.

Les gens du País se présentent ordinairement entr'eux du Betel, comme nous nous présentons du Tabac en France; & quelque part qu'ils aillent, ils en ont toujours leur petite provision. On dit qu'il est dangereux d'en prendre de la main des femmes, à moins que l'on ne les connoisse bien, parce qu'on prétend qu'elles s'en servent au lieu de Philtres, & qu'elles y mettent des drogues propres à cela. Je ne repons de rien là-dessus: mais tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu un de nos Soldats, qui après avoir resté plus de deux jours sans vouloir manger, déserta, pour suivre une femme, que l'on m'assura lui avoir donné du Betel, quoiqu'assurément la femme n'en valut pas la peine, étant fort vieille & fort laide, au lieu que le Soldat étoit un garçon de trente ans fort bien fait. Ils se servent aussi quelquefois de ce Betel pour empoisonner leurs ennemis.

J'oubliois de dire, que quand les Indiens sont blessés, ils font mâcher des feuilles de Betel par quelqu'un, & les appliquent ensuite sur la plaie. Ce remède a un effet presque aussi prompt que celui du Baume.

Généralement parlant, les terres des Indes sont fort désertes. On est souvent obligé de faire bien du chemin, pour trouver quelques pauvres Chaumières, ou quelques malheureux Villages, dont même la plupart sont abandonnés. Cette désolation est une suite des guerres du Grand Mogol, qui a commencé par ruiner le País des Indiens, pour s'en rendre maître, & qui par politique continué toujours à tenir les Peuples dans l'oppression & dans la misère, de peur qu'ils ne viennent à secouer le joug; car malgré toutes les pertes qu'ils ont faites, ils sont encore en bien plus grand nombre que les Maures. On ne peut s'empêcher d'être touché de compassion, lorsqu'on fait réflexion sur l'esclavage de ces Peuples, & sur l'éternelle désolation de leur País; lorsque l'on compare l'état dans lequel ils sont présentement, avec celui où ils étoient il n'y a que cent ans.

On a toujours regardé les Asiatiques comme des gens mols & effeminés. En cela on leur a rendu justice; car ils n'aiment guères le travail, & ils sont au contraire tout à fait amis du repos. Lors même qu'ils sont obligés de travailler, c'est avec une certaine indolence qui fait voir qu'ils sont hors de leur centre. Pour moi j'attribue

cette indolence à la chaleur du climat ; car j'y ai vu des Européens qui en très-peu de tems avoient contracté le même défaut.

Cette indolence & cet amour du repos font qu'on ne néglige rien pour se procurer les aises ; & l'on n'y réussit pas mal , pour peu que l'on veuille en prendre la peine. Il est vrai, qu'on n'y voit pas ce grand monde, & qu'on n'y jouit pas de cette société, qui charme en Europe ; mais aussi faut-il avouer que l'espece d'indépendance dans laquelle on vit flatte extrêmement. On y dépend moins qu'auteurs d'une prétendue bienfaisance. La liberté y est tout-à-fait grande, & chacun y vit comme il le juge à propos. Outre cela, on y est grand Seigneur à peu de frais, sur-tout pour ce qui regarde le grand nombre de Valets, qui en ce pais-là sont à fort bonne composition.

On peut diviser les Peuples des Indes, en *Maures*, en *Gentils*, & en *Topas*. Les *Maures*, comme j'ai déjà dit, y sont les maîtres ; les *Gentils* sont les esclaves ; & les *Topas* ne sont proprement ni l'un, ni l'autre.

Ces *Topas*, ou *Mestis*, sont descendus de Portugais, & de femmes Indiennes. Leur profession ordinaire est celle de porter les armes ; & s'ils n'ont ni les richesses, ni le teint de leurs Peres, car ils sont gueux & noirs, ils en ont au moins conservé la gravité. Je crois qu'on leur a donné le nom de *Topas*, à cause qu'ils portent tous le chapeau, parce qu'en langue Maure, *Topica-log* signifie *Gens de chapeau*. Le grand Mogol a quantité de ces *Topas* dans ses armées, & s'en sert ordinairement pour Canoniers. Les François, les Anglois & les Hollandois en ont aussi à leur solde. Ils parlent un mauvais Portugais corrompu, qui est la Langue de commerce des Indes, & qu'on est absolument obligé d'apprendre.

On sçait que les Portugais ont été autrefois les maîtres des Indes, & qu'ils en ont fait trembler toutes les Puissances. François Almcida Vice-Roi des Indes pour le Portugal, défit dans un combat naval Canupson Sultan d'Egypte. Ce fut au commencement du seizième siècle, & son successeur, le fameux Alonse d'Albuquerque, ne se rendit pas moins recommandable par la prise de Goa, & par quantité d'autres victoires qu'il remporta sur les Indiens. Mais depuis ce temps-là, ils sont bien déchus, & presque toutes les autres Nations de l'Europe, qui sont à présent dans les Indes, ne s'y sont établies que sur leurs ruines ; particulièrement les Hollandois, qui y sont présentement ce qu'y étoient autrefois les Portugais.

Les Portugais n'ont pas eu seulement affaire aux Européens, mais encore aux Indiens, qui lassés de la dureté & de la tyrannie avec laquelle ils en étoient traités, se souleverent contre eux en quantité d'endroits. Les habitans de l'Isle de Moëli, qui sont tous Mahométans, & qui, à ce qu'on dit, sont sortis d'Arabie, furent du nombre de ceux qui se révolterent. Ils massacrèrent les Portugais & se rendirent maîtres de l'Isle. J'y ai vu une Mosquée, qui autrefois étoit une Eglise Portugaise.

Outre ces *Mestis*, qui véritablement sont descendus des Portugais, il y en a encore d'autres qui prennent le nom de *Topas*. Ce sont les *Parias* dont j'ai parlé. Lorsqu'ils se sont faits Chrétiens, ils prennent le chapeau, & passent ainsi en un moment de l'état le plus ravalé qu'il y ait chez les Indiens à la qualité de *Senhor Soldad*, qui n'est pas peu de chose parmi les Chrétiens du Pais. Les autres Indiens les méprisent toujours, & sçavent fort bien dire, qu'il n'y a guères que les gueux qui embrassent le Christianisme. Ils les appellent pour cela *Christians d'Aros*, c'est-à-dire, *Chrétiens de ris* ; voulant signifier par là, qu'ils ne se sont faits Chrétiens que pour trouver plus aisément à vivre, & pour avoir leur ris sur, car dans ce Pais là on ne parle point de pain. Dans le fond, je ne trouve pas que les Indiens aient si grand tort qu'on le pourroit croire ; car il est certain que ces *Parias* sont ordinairement gens à faire tout ce que l'on peut s'imaginer de plus bas, & quoi qu'ils se rendent Chrétiens, ils n'en deviennent pas plus honnêtes gens pour cela. Ils sont fort sujets à voler. Quand ils ne peuvent se servir de leurs mains pour enlever quelque chose, ils se servent admirablement bien de leurs pieds. Ce que je dis ici surprendra d'abord le Lecteur : cependant il n'y a rien de plus certain. Si vous laissez tomber à terre quelque argent, un couteau, ou une fourchette, & que sur le champ vous n'y fassiez pas attention, comme ordinairement ils ne portent point de souliers, ils relèvent avec les doigts du pied fort adroitement ce qui est tombé ; ensuite dequoi ils passent la main derrière eux, & trouvent le moyen, en pliant la jambe, de porter jusqu'à la main

ce que le pied a ramassé. Tout ce petit manège se fait sans qu'on les voie se bailler le moins du monde. Ils vous parlent même pendant qu'ils font leur coup, sur tout quand cela arrive le soir.

Il semble qu'aussi-tôt qu'ils se sont faits Chrétiens, il soit indigne d'eux de travailler. J'ai entendu dire à un homme digne de foi, que parlant un jour à une jeune fille qu'on avoit trouvée faisant un métier qui est fort commun aux Indes, & qui apparemment avoit fait encore quelqu'autre chose, car on n'y punit personne pour le reste, il lui demanda pourquoi elle ne travailloit pas pour gagner sa vie : à quoi la jeune fille fort surprise de cette proposition répondit, qu'elle étoit Chrétienne. Belle maxime !

Voilà ce que j'avois à dire de plus particulier touchant les Indes.



MES

les vole se
t leur coup,

l'eux de tra-
jour à une
aux Indes,
unit person-
igner la vie;
étoit Cluré-



CÉRÉMONIES,
MŒURS ET COUTUMES
RELIGIEUSES
DES IDOLATRES
ORIENTAUX.



CINQUIÈME PARTIE.

*Contenant une Dissertation Historique sur les Dieux des Indiens
Orientaux.*



ETTE Dissertation se trouve insérée mot à mot dans
le second Volume du Voyage de *Dellon*. Mais ce Voia-
geur n'en est pas l'Auteur, ainsi qu'il nous en avertit lui-
même. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans sa Préface.

„ J'ai encore joint à cet Ouvrage un Traité de la
„ Religion des Gentils Orientaux, que j'ai communiqué
„ auparavant à des personnes également distinguées par
„ leur naissance & par leur érudition.

„ Ce Traité avoit d'abord été écrit en Portugais par
„ un Religieux de cette Nation, très-sçavant & très-
„ pieux, qui avoit demeuré fort long-tems dans les Indes
„ Orientales, où il avoit non-seulement travaillé avec

„ succès à la Conversion des Idolâtres, mais où il s'étoit encore appliqué à la con-
„ naissance de leur doctrine, ou plutôt de leurs erreurs, pour les pouvoir mieux
„ combattre.

Tome VI.

* T c

MONIES

« Ce bon Religieux avoit extrait tout ce qu'il a écrit, des Livres pour lesquels les Gentils ont le même respect que nous avons pour les Saintes Ecritures; & il avoit résolu de le faire imprimer avec des réfutations très-doctes, aussi-tôt qu'il seroit de retour en Portugal. Il étoit embarqué sur le même Vaisseau où j'avois été mis par ordre des Inquisiteurs de Goa, pour être conduit des Indes à Lisbonne; & ce fut pendant notre voyage que j'eus le bonheur de connoître ce pieux Religieux. Comme il avoit de l'amitié pour moi, se voyant malade du Scorbut, languissant & hors d'espérance de guérir, il me remit entre les mains son Traité de la Religion des Gentils, & mourut quelque tems après regretté de tous ceux qui le connoissoient.

« J'ai conservé long-tems ce Manuscrit sans le traduire; je l'ai enfin traduit, & je l'ai joint au récit de mes Aventures, pour ne pas priver le Public, & sur-tout les Savans, d'une Pièce aussi curieuse que celle-là.

« En traduisant ce Manuscrit, je me suis contenté d'exposer simplement la folle érolance de ces Idolâtres Indiens, sans y ajouter toutes les raisons que l'Auteur avoit écrites pour la réfuter. Je ne les ai pas cru nécessaires, attendu que ces fables se démontrent facilement par elles-mêmes, & qu'il n'y a aucun lieu d'appréhender qu'elles inspirent à ceux qui les liront, autre chose que du mépris pour une si extravagante doctrine, ou de la pitié pour ceux qui sont assez malheureux & assez aveugles pour la suivre.

« Quelques-uns de ceux à qui j'ai communiqué ce Traité, ont craint que ce ne fût profaner le terme d'Incarnation, de s'en servir pour exprimer les Métamorphoses du Dieu *Vixnu*; mais comme ce saint Religieux s'en est servi dans son Original, & qu'il l'a cru nécessaire pour exprimer ce que les Indiens racontent des changemens & des transformations de ce prétendu Dieu, & que le docte M. Bernier l'a aussi employé dans son *Histoire du Mogol*, où en passant il traite de cette matière, je n'ai pas cru devoir le supprimer.

CHAPITRE PREMIER.

Idee générale que les Indiens ont de Dieu.

LES Indiens Idolâtres, que nous appellons Gentils, conviennent tous qu'il y a un Dieu: mais il n'en est point parmi eux, qui ne se forme des idées tout-à-fait indignes de la sainteté & de la majesté de cet Etre Suprême.

Ces Peuples aveugles ont des Livres qui contiennent ce qu'ils doivent croire; & ces Livres n'ont pas moins d'autorité parmi eux, que les Saintes Ecritures en ont parmi nous. On trouve en certains endroits de ces Livres, que Dieu est une Substance spirituelle, immense & éternelle; on y lit en d'autres endroits, qu'il n'y a point d'autre Dieu que l'Air que nous respirons; on voit en d'autres, que le Soleil est Dieu, & que c'est lui qui crée, qui conserve, & qui détruit toutes choses. Cette dernière opinion est une des plus suivies; en sorte que la plupart de ces Idolâtres adorent cet Aître, se prosternant plusieurs fois en terre, lorsqu'ils se lèvent & lorsqu'ils se couchent. Ces infortunés ainsi éblouis, ou pour mieux dire, aveuglés par l'éclat du Soleil, se bornent à la créature, & lui rendent des hommages, qui ne font diis qu'un seul Créateur.

Il s'en trouve beaucoup parmi les Gentils, qui croient que le Ris (*) cuit mérite seul d'être adoré comme Dieu, & qui lui rendent de profonds respects avant que de le manger.

Ces adorateurs du Ris qu'ils mangent, ne laissent pas de convenir, & de reconnoître qu'il y a encore un autre Dieu appelé *Parama-Bruma*, ce qui signifie, très-sublime & très-excellente science; & ils disent que la lettre O est cette Divinité, ou pour mieux dire, ils la représentent par ce symbole ou hiéroglyphe, & croient que ceux qui sont assez heureux pour la prononcer en mourant, vont infailliblement & directement jouir de la gloire dans le Ciel. L'âme de ces bienheureux fortant, disent-

(*) Le Ris cuit est la nourriture ordinaire des Indiens; & comme c'est par son moyen que se conservent la santé & la vie, ils sont portés à

croire qu'il est Dieu, ou qu'il y a en lui quelque chose de divin.

ils,
&
cet
cro
de
dir
vay
ind
reit

Co

S
Cet
mer
cho
voir
trois
ses f
frere

L
en fi
seule
comm
ceux
conr
Rut
qu'an
parci
joint
frere
qu'il
prêh
Ce
ils n'
que
Espr
Ne
& la
déter

L
frere

(*)

ils, de leur corps par le sommet de la tête, passe comme une flèche à travers du Soleil, & va se mettre en possession d'une félicité éternelle. La Secte de ceux qui suivent cette opinion, est très-nombreuse & très-considérable parmi les Indiens, lesquels croient aussi, qu'outre ce *Parama-Bruma*, il y a encore trois-cens-trente mille millions de Dieux, qui tous ont pour Roi & pour Souverain un autre Dieu appelé *Devandren*, dont il sera amplement parlé dans la suite, après qu'on aura expliqué les extravagantes idées que ces Infidèles ont de la Trinité, lesquelles, non-seulement sont très-indignes de Dieu, mais qui ne conviendroient pas même à des hommes en qui il resteroit tant soit peu de bon sens, de pudeur & de raison.

CHAPITRE II.

Contenant l'idée que les Gentils ont de la Trinité, exprimée sous les noms de Bruma, de Vixnu, & de Rutrem.

SELON presque tous les Docteurs-Gentils, il y avoit au commencement une femme appelée *Paraxacti*, ce qui signifie, très-excellente & très-sublime puissance. Cette femme eut trois fils. Le premier, qui naquit avec cinq têtes, fut nommé par sa mere *Bruma*, qui veut dire science. Il reçut d'elle le pouvoir de créer seul toutes les choses visibles & invisibles. Le second fut appelé *Vixnu*; sa mere lui donna le pouvoir de conserver tout ce qui auroit été créé par son frere. *Paraxacti* nomma son troisième fils *Rutrem*, & lui conféra le pouvoir de détruire & d'anéantir tout ce que ses freres auroient créé & conservé; au reste, *Rutrem* avoit cinq têtes, ainsi que son frere *Bruma*, & ces trois freres eurent pour femme la mere qui les avoit engendrés.

Les Gentils, qui ne s'accordent jamais entr'eux en fait de Doctrine, sont ici divisés en six Sectes principales, & tout-à-fait différentes. Les uns veulent que *Paraxacti* soit seule la cause première de toutes choses, & que par conséquent on doit l'adorer comme le seul Dieu véritable; d'autres prétendent que ce soit *Bruma*; d'autres, & ceux-ci forment le plus grand nombre, soutiennent que c'est *Vixnu* qu'on doit reconnoître pour premier principe. Quelques-uns attribuent cette éminente qualité à *Rutrem*. Il y en a, qui pour concilier toutes ces différentes opinions, veulent qu'aucun de ces trois freres en particulier ne soit Dieu; mais que ce nom sublime appartienne indivisiblement aux trois, & qu'ils doivent être reconnus & adorés conjointement comme l'Être Souverain; & enfin, il s'en trouve qui nient que ces trois freres soient le Dieu Suprême, ni conjointement, ni séparément, & qui enseignent qu'il y a un autre Dieu, qui leur est infiniment supérieur, dont l'essence est incompréhensible.

Ces derniers seroient sans doute les plus raisonnables, si à ce point de leur Doctrine ils n'ajoutoient une infinité d'articles fabuleux, ridicules & contradictoires. En sorte que dans les diverses opinions de ces infortunés, se vérifie à la lettre ce que le Saint-Esprit a dit par la bouche du Sage: (a) *Que l'insensé change comme la Lune.*

Nous allons maintenant voir en détail ce que les Livres, qui contiennent la Loi & la Doctrine de ces Gentils, nous apprennent de la vie & des actions infâmes de leurs détestables Divinités.

CHAPITRE III.

Contenant les Aventures de Bruma.

L'HISTOIRE des Dieux, que les Gentils Orientaux adorent, rapporte que *Bruma* qui est le fils aîné & le roi de *Paraxacti*, tire son origine du nombril de son frere *Vixnu*, ce qui, sans doute, est incompréhensible; & que du visage de ce

(a) *Stultus ut Luna mutatur.* Ecclésiastique, 72. 12.

Dieu Bruma font sortis les Bramines ou Bragmanes ; ce sont les Prêtres de la Gentilité Orientale , qui composent la Tribu ou *Caste* la plus noble , & en même tems la plus abominable qu'il y ait parmi les Indiens , attendu qu'aucune autre ne s'estime autant , & n'est aussi respectée des Peuples que celle-là , & qu'il n'en est cependant point dont les mœurs soient plus corrompues & plus dissolues. Ces Bramines non-seulement ont l'impudence de s'attribuer l'origine que je viens de dire ; ils osent même assurer en termes précis , qu'ils sont réellement & de fait la propre substance du Dieu Bruma.

Les *Rajas* ou Gentilshommes , qui forment la plus noble Tribu après celle des Bramines , ont été tirés des épaules de ce même Dieu.

Les *Comatis* , qui sont comme de gros Bourgeois qui tiennent le milieu entre la Noblesse & les Marchands , ont été produits de ses cuisses ; & enfin les *Xutres* , dont la Tribu est subdivisée en une infinité d'autres , & qui composent tout le menu peuple , ont pris naissance de ses pieds.

Ces *Xutres* s'adonnent fort au Commerce ; par ce moyen l'on en voit plusieurs devenir fort riches , ce qui fait que nonobstant la bassesse de leur origine & de leur Tribu , quantité de pauvres Bramines s'attachent à eux , & leur rendent certains services , quoiqu'ils soient d'une *Caste* beaucoup plus relevée.

Le Dieu Bruma , selon les Docteurs Gentils , prend soin , au moment de la naissance de chaque homme , de quelque Tribu , & de quelque Nation qu'il puisse être , d'écrire sur sa tête en caractères méfaçables , tout ce qu'il doit faire , & tout ce qui doit lui arriver pendant la vie ; sans qu'il soit plus , ni au pouvoir de l'homme , ni au pouvoir de Bruma , ni en celui d'aucun autre d'entre les Dieux , d'empêcher que ce qui a été écrit n'arrive.

Cette même Histoire des Dieux raconte , que Bruma voulant se marier avec sa fille , & prévoyant que non-seulement elle seroit difficile à y consentir , mais encore que son mariage n'auroit pas l'approbation des autres Dieux , il se métamorphosa en Cerf , qu'ainsi déguisé , il poursuivit sa fille qui le fuioit , jusqu'à ce qu'elle fut arrivée dans une Forêt fort épaisse , & fort obscure , & que ce fut en ce lieu écarté & solitaire , que furent célébrées ses incestueuses noces. Il arriva cependant , que malgré tout le soin que Bruma avoit pris pour se cacher , *Vixnu* , *Rutrem* , & les trente-mille millions de Dieux eurent connoissance de ce qu'il avoit fait , dont ils furent tous si indignés , qu'ils résolurent d'un commun accord , que pour le punir de son incontinence , il falloit lui couper une de ses têtes. *Rutrem* chargé de l'exécution de ce jugement , chercha aussitôt son frere Bruma de toutes parts ; & l'ayant trouvé , sans se servir ni d'épée , ni de contelas , d'un seul coup de ses ongles , qu'il avoit fort longs & fort trencans , il lui abatit une de ses têtes ; en sorte que depuis ce tems-là , Bruma n'en a plus eu que quatre , & c'est en mémoire de cette mutilation , qu'on ne lui dédie plus de Temple , & qu'on n'a plus élevé de Statues à son honneur sous la figure humaine.

Les Bramines , qui sont les plus fins & les plus insolens d'entre les Gentils , prétendent qu'étant eux-mêmes substantiellement le Dieu Bruma , c'est aussi à eux que les Peuples doivent rendre leurs respects , & adresser leurs vœux , & qu'il n'y a point de moyen plus assuré pour obtenir une félicité éternelle après la mort , que de leur donner abondamment des biens qu'on possède en ce monde. Au reste , tout ce que les Bramines débitent , en matière de Religion , est reçu par les Orientaux comme autant d'articles de foi.

Bruma ne s'étant pas contenté d'avoir épousé sa propre fille , prit encore pour femme une personne extraordinairement sçavante , appelée *Sarassuadi* , dont le nom est en si grande vénération parmi les Gentils , que pour marquer leur respect , & la confiance qu'ils ont en sa vertu , ils le prononcent une infinité de fois chaque jour.

Depuis qu'on a discontinué de dresser des Statues à Bruma , comme l'on faisoit avant qu'il eût perdu une de ses têtes , les Bramines l'adorent sous l'idée que les Grecs & les Romains avoient autrefois du Dieu *Priape* , & ils regardent comme une Divinité ce que les Gentils de tous les siècles ont désigné sous ce nom. Les Idoles , ou les représentations de *Priape* , que l'on forge pour honorer Bruma , sont appelées dans les Indes *Lingam*.

CHAPITRE IV.

Contenant les Aventures de Vixnu.

LES Livres des Indiens, qui contiennent l'Histoire de leurs Dieux, rapportent que Vixnu est le second fils de Paraxadi, & qu'il est aussi son mari. Ce Vixnu est appelé en quelques endroits la cause première, & le principe de toutes les choses créées. On dit qu'il épousa une femme nommée *Laximi*, laquelle est en même tems vache, cheval, montagne, or, argent, & généralement tout ce que l'on peut, ou désirer ou imaginer. Presque tous les Indiens ont le nom de cette femme attaché à leur col, ou à leur bras, comme une chose qui doit leur porter bonheur, & qui les peut préserver de mauvaises rencontres.

On trouve aussi dans ces mêmes Livres, que Vixnu dont la Secte est fort étendue, s'est incarné, ou métamorphosé jusqu'à neuf fois. On rapportera dans la suite l'Histoire de ces Métamorphoses, d'une manière un peu différente; car le mensonge ne se foutient pas. Dans sa première incarnation, il prit la forme d'un poisson; mais on ne sçait pas quel fut le motif de cette métamorphose.

Dans la seconde, il prit la forme d'une tortue, & ce fut pour la plaisante raison que l'on va voir. Il y a, selon les Indiens, sept Mers dans le Monde que nous habitons; une de ces Mers est de lait, & il s'y forme un beurre très-délicieux, dont les Dieux sont tout-à-fait friands. Or il arriva que voulant un jour tirer ce beurre, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire de tems en tems, ils apportèrent, non sans beaucoup de peine & de travail, sur le bord de cette Mer de lait, une haute montagne d'or appelée *Magamra Paruvadam*, sur laquelle, à ce que disent les Gentils, sont appuyés les quatorze Mondes qui composent cet Univers. Le sommet de cette montagne leur servit de pontre, par-dessus laquelle ils passèrent une Couleuvre d'une grandeur prodigieuse, & qui a cent têtes, sur lesquelles les quatorze Mondes sont pareillement soutenus. Les Dieux se servirent de cette Couleuvre, comme d'une corde pour tirer plus facilement le beurre; mais pendant qu'ils travailloient d'un côté, les Géants, qui de tout tems ont été les ennemis des Dieux, tiroient la Couleuvre de l'autre, avec tant de violence, que le monde en fut ébranlé, qu'il s'abaissa, & qu'il fut sur le point d'être renversé. Ce qui ayant été remarqué par Vixnu, il prit promptement la forme d'une tortue, & alla se poser sous le Monde pour le soutenir. D'un autre côté, la Couleuvre à cent têtes ne pouvant plus souffrir la violence que lui faisoient les Dieux & les Géants, en la tirant chacun de leur côté, vomit tout d'un coup contre ces derniers une liqueur si maligne, que la plupart en moururent sur le champ.

Vixnu ne s'en tint pas à ce qu'il venoit de faire; il appréhenda que les Géants qui étoient restés ne mangeassent une partie de cet excellent beurre, que l'on avoit enfin tiré avec tant de peine & de danger. Pour les en empêcher, il prit la figure d'une très-belle femme, de laquelle tous ces Géants devinrent d'abord éperduement amoureux. Par cet artifice, il les amusa jusqu'à ce que les Dieux eussent mangé ou emporté tout le beurre. Il disparut ensuite dans un instant, laissant les Géants bien étonnés de ne plus voir, ni cette femme dont la beauté les avoit éblouis, ni le beurre divin pour lequel ils avoient essuyé tant de fatigues. En la troisième incarnation, Vixnu se fit Pourcéan; & voici de quelle manière cela arriva.

Il y eut un jour contestation entre les Dieux Bruma, Vixnu & Rutrem, pour sçavoir lequel d'eux étoit le plus grand. Alors Rutrem proposa à Bruma & à Vixnu ses frères, qu'il s'en irait chercher, & promit de se soumettre à celui qui pourroit trouver sa tête & ses pieds, lequel seroit reconnu pour le premier par les deux autres. Bruma & Vixnu ayant agréé la proposition, Rutrem disparut aussi-tôt, & cacha ses pieds, & sa tête séparément, & en des lieux fort éloignés l'un de l'autre.

Bruma se mit d'abord en devoir de chercher la tête, & pour y mieux réussir, il se changea en Cigne, vola de toutes parts, & mit tout en usage pour apprendre des nouvelles de ce qu'il cherchoit; mais voyant que toutes ses peines & tous ses soins étoient inutiles, il commença à désespérer du succès de son entreprise. Il étoit même sur le point de l'abandonner, lorsqu'il rencontra la fleur

du Chardon , qui vint le saluer fort civilement , & lui enseigna l'endroit où Rutrem avoit caché sa tête. Bruma ravi de cette nouvelle , alla aussi-tôt au lieu que la Fleur lui avoit indiqué. Il y trouva la tête de son frere , qui fut au désespoir de ce que Bruma étoit venu à bout d'une chose qu'il avoit estimée impossible. C'est pourquoi , outré de colere contre la Fleur qui s'avoit aidé à le découvrir , il la maudit , & lui défendit de jamais paroître en sa présence ; & c'est la raison pour laquelle toute la Tribu de ceux que l'on appelle *Andis* , qui sont Sectateurs de Rutrem , ne mettent point de cette espèce de fleurs dans les Temples consacrés en l'honneur de ce Dieu. Il donna aussi sa tête à son frere , & bien loin de le reconnoître pour Supérieur , comme ils étoient convenus , il fit au contraire de terribles imprécations contre lui , & le jura qu'à l'avenir on ne l'adorât plus , qu'on ne lui dévât plus ni Temples , ni Statues , & qu'on ne lui offrit plus de Sacrifices ; ce qui s'est très-exactement observé dans tous les lieux où la Secte de Rutrem est dominante.

La tête de Rutrem ayant été ainsi trouvée , il ne restoit plus qu'à découvrir l'endroit où il avoit caché ses pieds , & ce fut pour y parvenir que Vixnu se fit Pourceau. En cet équipage , il alla de tous côtés fouiller jusques dans les entrailles de la terre ; mais ce fut en vain ; il sortit de la terre aussi Pourceau , mais beaucoup plus sale qu'il n'y étoit entré , sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit. C'est néanmoins en mémoire de cette noble Métamorphose , que Vixnu est adoré sous la figure d'un Pourceau , par tout ce qu'il y a de plus considérable chez les Gentils Indiens.

CHAPITRE V.

Suite des Aventures de Vixnu.

LORSQUE Vixnu s'incarna pour la quatrième fois , il se fit homme & lion tout à la fois ; voici quelle en fut l'occasion. Il y avoit dans le monde un puissant Géant , appelé *Iranien*. Rutrem , envers lequel ce Géant avoit paru dévot pendant quelque tems , lui accorda un Privilège très-singulier , qui étoit , de ne pouvoir être tué par personne , ni de jour , ni de nuit , ni dehors ni dedans sa maison. Cette faveur si extraordinaire l'om de rendre le Géant meilleur , le fit si orgueilleux , si fier , & si insolent , que non-seulement il cessa d'honorer son bienfaiteur , mais qu'il résolut encore d'empêcher qu'à l'avenir personne n'invoquât plus , ni Rutrem , ni aucun des autres Dieux ; & menaça de punir de peines très-cruelles , ceux qui oseroient seulement proférer leur nom. Mais pendant que le monde trembloit & gémissoit sous la tyrannie d'Iranien , sans que personne osât implorer l'assistance des Dieux , le fils de cet impie Géant , appelé *Pragaladen* , méprisa les menaces de son pere ; & au lieu de proférer son nom dans les prières que son Précepteur lui faisoit dire avant que de répéter ses leçons , il prononçoit toujours le nom du Dieu Vixnu , auquel il étoit fort dévot.

Le Maître de cet enfant l'en reprit souvent ; & craignant que si cela venoit à la connoissance du pere , il ne le fit punir comme complice de la désobéissance de son fils , il alla lui-même accuser son Disciple , & fit connoître à Iranien , qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'empêcher que l'enfant ne fit ses prières ordinaires à Vixnu. Le Géant en fut irrité , fit venir son fils , le reprit aigrement , & le menaça , s'il ne changeoit de conduite , de l'exposer à des conleuvres , à des ours , à des tigres , & à des éléphans , pour en être dévoré. Ces menaces n'ébranlerent cependant point l'enfant , il continua à être dévot à Vixnu , par la protection duquel il fut délivré de tous les périls ou la cruauté de son pere le fit exposer. Mais enfin ce Dieu irrité de l'obstination invincible du Géant , pour punir ses impiétés , résolut de le faire mourir , & de finir par ce moyen les peines du jeune Pragaladen. Le dessein de Vixnu n'étoit pourtant pas sans difficulté , à cause du privilège que le Géant avoit reçu de Rutrem , & qu'un Dieu ne détruit pas ordinairement ce qu'un autre Dieu a fait ; mais aussi , comme il y a peu de choses dont les Dieux ne viennent à bout , lorsqu'ils l'ont une fois entrepris , Vixnu usa de stratagème pour exécuter ce qu'il avoit résolu. Il sortit dans un instant d'une

colonne d'air, & parut tout d'un coup aux yeux du Géant sous la forme d'un monstre demi homme & demi lion, & cela après que le Soleil fut couché; & dans cet intervalle, où il est vrai de dire, qu'il n'est ni jour, ni nuit. En cet état, il se jeta brusquement sur Iraniem, qui se trouva par hazard sur le seuil de la porte de sa maison, & qui par conséquent n'étoit, ni dedans, ni dehors. Ainsi, sans donner atteinte à son privilège, il le mit en pièces, lui arracha les entrailles, & but jusqu'à la dernière goutte de son sang. Cette infame liqueur bronilla de telle manière la cervelle du pauvre Vixnu, que depuis ce tems-là il est toujours resté un peu fou.

En la cinquième incarnation Vixnu se fit nain, & en voici le sujet.

Pendant un certain tems il n'y avoit qu'un seul Roi dans le monde. Ce Roi s'appelloit, *Magapelixaravarti*; c'étoit un Géant d'une grandeur immense, & un Prince si cruel, que jamais il n'y en eut de semblable. Les hommes qui gémissent depuis long-tems sous sa tyrannie, eurent recours aux Dieux pour en être délivrés. Vixnu eut compassion de leur misère, & il résolut de détruire ce détestable Prince. Pour réussir dans son dessein, il prit la forme d'un Bramene nain, & des plus petits, & se fit appeller, *Chimavamanen*. En cet état, Vixnu s'en alla à la Ville, où *Magapelixaravarti* tenoit ordinairement sa Cour. Il entra dans le Palais de ce Prince, se présenta à lui, & le supplia de vouloir lui accorder trois pieds de terre, pour y bâtir une maison, où il pût faire sa demeure. Cette demande parut au Roi d'une si petite importance, qu'il falloit accorder à l'instant; mais l'étoile du point du jour qui servoit ce Prince en qualité de Conseiller d'Etat, craignant qu'il n'y eût là-dedans quelque trahison cachée, résolut d'y mettre obstacle. Elle sçavoit qu'en ce tems-là, pour qu'une grace fut accordée d'une manière solennelle, & à ne pouvoir plus s'en dédire, il falloit que le Roi mit de l'eau dans sa bouche, & qu'il en versât une partie dans la main de celui à qui la grace se faisoit. Ce fut pour empêcher cette cérémonie si essentielle, & sans laquelle l'octroi restoit nul, que se servant de l'art magique, dans lequel elle excelloit, elle se métamorphosa de telle façon dans un instant, qu'elle se glissa dans le gosier du Prince, sans qu'il s'en aperçût, afin que l'eau qu'il avoit dans la bouche n'en pût pas sortir. Cependant la magie de l'Etoile n'eut pas tout le succès qu'elle en avoit espéré. Le Roi sentant son gosier bouché sans en pénétrer la cause, & ne respirant même plus qu'avec peine, se fit apporter un stilet de fer, & se le fit fourrer bien avant dans le gosier. Cet instrument creva un œil à la fidèle étoile, qui sans doute méritoit un meilleur sort, & par même moyen donna passage à l'eau qu'il répandit sur la main du Dieu fait nain, afin de confirmer par ce grand serment le don qu'il lui faisoit de la terre qu'il lui avoit demandée. Vixnu voulant s'en mettre en possession, changea de forme, & en prit une bien différente de celle qu'il avoit eue d'abord en parlant à ce méchant Prince. Il se rendit si prodigieusement grand, que tout l'air & toute la terre suffisoit à peine pour y placer un de ses pieds. Alors s'adressant au Roi, il lui dit: Tu m'as donné trois pieds de terre, il y en a à peine assez dans tout ce qui paroît pour y placer un de mes pieds; où faut-il donc que je place l'autre? L'infortuné *Magapelixaravarti*, qui commut, mais trop tard, qu'il avoit été surpris, se prosterna devant Vixnu, l'adora, & lui présenta sa tête, afin qu'il mit son autre pied dessus. Le Dieu irrité accepta l'offre, mit le pied sur la tête de cet impie & malheureux Prince, qu'il poussa à l'instant d'un seul coup jusques aux plus profonds abîmes des entens. Ce misérable Roi, nonobstant l'état déplorable où il se vit réduit, s'adressa encore à Vixnu, qui abusant de sa facilité l'avoit si cruellement trompé, & lui demanda combien de tems devoient durer ses peines. Le Dieu lui répondit, qu'elles seroient éternelles; que cependant on lui permettroit de sortir tous les ans de l'Enfer à un certain jour du mois de Novembre, qu'il lui marqua; pendant lequel il pourroit venir sur la terre assister à une solennité qui seroit établie & célébrée en mémoire de sa triste aventure; & c'est ce qui est très régulièrement observé chaque année par tous les Sectateurs de Vixnu.

endroit où Ru-
i-été au lieu
qui fut au dé-
couverte impossi-
le découvrir,
est la raison
ent Sectateurs
les consacrés
, & bien loin
l fit au con-
on ne l'adorât
ni offrir plus
ou la Secte

à découvrir
e Vixnu se
raes dans les
à Ponrecau,
il cherchoit.
ou est adoré
ble chez les

omme & lion
e monde un
avoit paru
qui étoit,
rs ni dedans
meilleur, le
honoré son
omme n'inv-
de peines
pendant que
rsoane ôta
aladen, mê-
les prières
prononçoit

venoit à la
naissance de
anien, qu'il
res ordinaie-
rement, &
res, à des
es n'ébran-
la protec-
fit expo-
r punir les
es du jeune
à cause du
t pas ordi-
de choses
is, Vixnu
tant d'une

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire de Vixnu.

VIXNU se fit homme , & prit le nom de *Rameni* ou *Ram* , en sixième , septième & huitième incarnation.

La première de ces trois Métamorphoses arriva à l'occasion d'une certaine Tribu ou espèce d'hommes appellés *Rajas* , ou petits Rois. Ils étoient devenus si superbes & si insupportables , que personne ne pouvoit plus vivre en sûreté sur la terre. Ces petits tirans maltraoient tout le monde , mettoient le trouble & le désordre par tout , & empêchoient même les Religieux d'accomplir les pénitences qu'ils s'étoient imposées en l'honneur des Dieux. Vixnu souffrit long-tems l'insolence de ces *Rajas* : mais s'en étant enfin lassé , ils'incarna , se fit *Ram* ou *Ramen* , & en cet état , leur déclara la guerre. Elle dura pendant vingt & une génération ; il y eut plusieurs combats entre les *Rajas* & *Ram* , qui remporta toujours la victoire , qui se lava très-souvent dans le sang de ces impies , & qui les détruisit enfin de telle sorte , qu'il n'en resta pas un seul.

Vixnu se fit homme une seconde fois , & prit le même nom de *Ram* , à dessein d'exterminer un horrible Géant , appellé *Carasucirargunen*. Ce monstre avoit mille bras , & il s'étoit rendu si redoutable , qu'il ne se trouvoit personne qui osât lui résister. *Ram* se présenta à lui , le combattit ; & quoique pour toute arme il n'eût qu'un soc de charue , il l'assomma , & lui coupa ses mille bras. Cette victoire lui couta beaucoup de peine ; & ce fut pour en conserver la mémoire , que des os du Géant , qu'il avoit tous brisés , & qu'il entassa les uns sur les autres , il en éleva une manière de trophée , qui dans la suite est devenu une très-haute montagne.

La dernière des trois fois que Vixnu s'est fait *Ram* , a été à l'occasion suivante. Il y avoit sur la terre trois puillans Géants qui étoient freres : l'un se nommoit *Ravanan* ; le second s'appelloit *Cambucarnem* ; & le troisième *Vibuxana*. Il y avoit long-tems que ces trois freres faisoient la guerre aux Dieux avec des armées nombreuses , composées d'autres Géants un peu moindres qu'eux. Ils avoient même fait souvent des railleries de Vixnu en particulier depuis qu'il s'étoit fait *Ram* , & ils avoient poussé l'insolence jusqu'à lui enlever sa femme , que l'on appelloit *Sidi*. *Ram* avoit été très-sensible à cet affront , mais il ne lui fut pas possible de savoir en quel endroit ils l'avoient renfermée. L'envie de se vanger des Géants lui fit faire de nouveaux efforts ; mais voyant qu'il les combattoit depuis long-tems avec peu de succès , il s'adressa aux Singes , & leur demanda du secours.

Ceux-ci ravis de trouver une si belle occasion de rendre service à Vixnu , s'assemblerent , composèrent une nombreuse armée , & l'allerent joindre avec ce secours. *Ram* combattit les Géants , les défit , & délivra sa femme de la captivité où elle avoit resté pendant douze ans. On verra plus bas les particularités de cette guerre , dans laquelle *Ram* & ses Alliés firent des choses extraordinaires.

Ram ne fit d'abord aucune difficulté de recevoir *Sidi* , & de vivre avec elle comme auparavant : mais il la quitta peu de tems après , & s'en alla voïager par le monde en équipage de Pèlerin , parce que passant un jour proche d'un étang , il avoit entendu des blanchisseuses qui se raïlloient de ce qu'il avoit repris sa femme avec tant de facilité , après qu'elle avoit demeuré douze ans parmi les Géants.

Enfin , Vixnu s'incarna pour la neuvième fois , il prit encore la forme humaine , & fut appellé *Chrixuen* ; ce qui signifie homme noir. On verra dans le Chapitre : suivant , quel fut le motif de cette Métamorphose.

CHAPITRE VII.

La dernière Incarnation du Dieu Vixnu.

IL y eut un tems auquel le monde étoit tout gouverné par un seul Roi, nommé *Campfen*. C'étoit un Prince très-vicieux, ennemi & persécuteur de tous les gens de bien, & sur tout des pénitens. Il avoit une sœur appelée, *Exudi*; & il avoit été averti par les Devins qu'il seroit tué par le huitième fils, dont sa sœur accoucherait. Cet avis fut cause qu'il conçut une si forte haine pour *Exudi* & pour ses enfans, qu'il les faisoit tous égorgés au moment de leur naissance. Ce traitement barbare affligeoit fort cette Princesse, qui cependant devint grosse pour la huitième fois. Elle ne sçavoit pas qu'elle étoit enceinte du Dieu *Vixnu*, incarné alors pour la neuvième, & que l'enfant qu'elle portoit étoit celui qui, selon les prédictions, devoit faire mourir son oncle, parce que le Roi n'avoit communiqué à personne l'avertissement que lui avoient donné les Devins. Elle se souvenoit seulement avec douleur, que ses sept premiers enfans avoient tous été inhumainement massacrés en sa présence; & ne doutant point que celui qu'elle alloit mettre au monde ne dût être traité de la même manière, elle désira le soustraire à la fureur de son frere *Campfen*. Pour cet effet, dès qu'il fut né, elle le donna à son mari, à qui elle recommanda de s'enfuir avec l'enfant, & de l'aller cacher en quelque lieu désert & éloigné de la Cour. Mais le Roi qui avoit quantité d'espions en campagne, étoit fidèlement averti du tems auquel sa sœur devoit accoucher; ainsi il avoit disposé toutes choses pour faire périr cet enfant, comme il avoit fait les sept premiers, dont la naissance devoit néanmoins lui avoir causé beaucoup moins d'inquiétude & de crainte. Il avoit mis des gardes de tous côtés, pour empêcher que ce jeune Prince ne lui échappât, & il attendoit de moment à autre qu'on le lui livrât entre les mains. Il ne réussit cependant pas comme il l'avoit cru. Le pere de l'enfant avoit été assez heureux pour tromper la vigilance des espions. Il l'avoit emporté dans une Forêt éloignée, & l'avoit mis entre les mains de certains Pasteurs, auxquels il avoit recommandé de l'élever avec soin & avec secret, & de prendre garde sur tout que le Roi n'en pût avoir aucune connoissance.

Ces bonnes gens s'acquitterent exactement de leur devoir: mais nonobstant toutes les précautions qu'ils prirent pour tenir la chose secrète, le Roi ne laissa pas d'être informé du lieu où étoit son neveu, & il y alla en personne pour le tuer de sa propre main. Il le tenoit déjà, & il se disposoit à lui écraser la tête contre un Rocher, afin d'assurer sa vie par la mort de cet enfant, lorsque *Chrixnen* disparut tout d'un coup, & laissa le Roi fort surpris de ne plus trouver en ses mains qu'une jeune fille que son neveu avoit substituée en sa place: encore cette fille ne put-elle pas être immolée à la fureur que causa à ce Prince le chagrin d'avoir ainsi été abusé; car elle lui donna un si furieux coup, qu'il en fut renversé par terre; après quoi, non contente de l'avoir maltraité de la sorte, elle lui dit: Cesse, malheureux que tu es, de désirer la mort, & de la vouloir procurer à une personne, à qui tu n'auras jamais le pouvoir de nuire, & sçache, qu'au moment que je te parle, celui que tu persécutes si cruellement, est en lieu de sûreté, & n'a rien à appréhender de ta part.

Il n'est pas aisé d'exprimer quelle fut la rage de *Campfen*, lorsqu'après avoir entendu cette fille, il la vit aussi disparaître, & qu'il reconnut, que non seulement son neveu avoit trouvé le moyen d'échapper de ses mains, mais qu'il se moquoit encore de lui. Il mit tout en usage pour en apprendre des nouvelles; il ordonna à tous ses sujets de le chercher avec soin, & de le lui amener mort ou vif; il fit le même commandement à tous les Géants qui étoient répandus dans ses Etats. Mais toutes les précautions que les uns & les autres prirent, furent inutiles, & aucun d'eux ne put parvenir à exécuter les ordres du Roi. Ce Prince enfin s'adressa aux démons, implora leur secours, & espéra que par leur moyen, il pourroit se défaire de son neveu. Mais *Chrixnen* évita les pièges qui lui furent dressés par ces Esprits infernaux, avec autant de facilité & de bonheur, qu'il avoit évité ceux qui lui avoient été tendus par les Géants; & comme il connut par tant de persécutions que lui suscitoit son oncle, jusqu'ou alloit sa haine pour lui, & l'envie qu'il avoit de le perdre,

il n'oublia aussi rien de son côté, pour ne pas être la victime de la fureur de ce méchant Prince. Bien qu'il ne fut encore qu'un petit enfant, il avoit cependant tant d'esprit & de pénétration, qu'il s'aperçut que la femme qu'on lui avoit donné pour l'allaiter, étoit une sorcière, & que les démons à l'instigation du Roi l'avoient adroitement substituée en la place de sa véritable nourrice. Leur dessein étoit, qu'au lieu de lait, elle lui donnât du poison: mais Chrixnen la prévint: il la suçea avec tant de violence, qu'après avoir tiré tout son lait, il lui ôta aussi tout son sang, ne la quitta point qu'elle ne fût morte, & par ce moien se délivra de ce danger.

Chrixnen étant un peu plus avancé en âge, commença à faire de petites pièces aux Bergers, parmi lesquels il avoit été élevé. Un jour il leur déroba une fort grande quantité de beurre, & voulut s'enfuir avec son larcin: mais il ne fut pas assez heureux pour échapper des mains de ces Pasteurs, comme il avoit fait de celles du Roi. Ils le pourluevirent, l'arrêterent, lui ôterent le beurre qu'il avoit pris, & l'aient attaché à un arbre, ils lui donnerent le fouet, afin d'empêcher par ce châtement, qu'il ne commît de semblables fautes à l'avenir. Lorsqu'il fut devenu homme, il assembla une armée, alla attaquer son oncle, le combattit en diverses rencontres, le tua enfin de sa propre main, & par cette mort se délivra d'un ennemi irréconciliable, & très dangereux. Voulant ensuite se délasser de tant de peines & de fatigues qu'il avoit eues pendant cette guerre, il épousa deux femmes qui étoient de même Tribu que lui: mais ne se contentant pas de ce double mariage, il prit encore pour concubines seize mille jeunes Bergeres. Il n'avoit pas oublié les coups de fouet qu'il avoit reçus dans sa jeunesse, dans la maison de leurs peres, & il craignoit que s'il venoit à chagriner ces Bergers, il ne lui arrivât encore quelque chose de semblable; c'est pourquoi, ne voulant point leur donner sujet de se plaindre de lui, il se multiplioit, & se reproduisoit de telle sorte, que dans le même tems il étoit couché avec toutes, à chacune desquelles il faisoit croire qu'il abandonnoit les autres, pour se donner à elle seule; & par ce moien, il étoit aimé de toutes également.

Chrixnen, ou plutôt Vixnu déguisé en Chrixnen se trouva un jour sur le bord d'un étang, où se baignoient grand nombre de femmes de qualité qui étoient très-belles & très-vertueuses. Il ramassa aussitôt tous leurs habits, & les emporta à la cime d'un arbre fort haut, qui n'étoit pas éloigné de l'étang, laissant ainsi toutes ces Dames dans la nécessité de sortir nues du bain, & d'aller en cet état en leurs maisons. Pendant qu'elles étoient dans cette inquiétude, & qu'elles regardoient de tous côtés, elles apperçurent de grandes feuilles, qui croissent dans l'eau, semblables à peu près à celles du Nenuphar. Chacune en prit d'abord: elles se couvrirent du mieux qu'elles purent, & toutes s'approchèrent de l'arbre sur lequel Chrixnen étoit monté. Ces Dames affligées le supplièrent avec beaucoup d'instance de leur vouloir rendre leurs habits: mais elles ne purent obtenir cette grâce, qu'après l'avoir salué en mettant chacune les deux mains sur la tête, ce qu'elles ne purent faire sans laisser tomber leurs feuilles, & rester entièrement découvertes; aussi étoit-ce précisément tout ce que désiroit Vixnu, & le motif pour lequel il avoit emporté leurs habits.

Les Gentils prétendent que Vixnu doit s'incarner encore une fois, & se faire cheval; & qu'en attendant que cette nouvelle Métamorphose se fasse, il se repose dans la Mer de lait, où il est délicieusement couché sur une belle & grande Couleuvre à cinq têtes, qui lui sert de lit & de Trône.

CHAPITRE VIII.

Contenant l'Histoire de Rutrem.

RUTREM, le troisième fils de Paraxati, est aussi un de ses maris, même celui qu'elle considère le plus. L'envie lui aiant autrefois pris de vivre parmi les hommes, il se fit *Andi* ou Religieux de profession. On l'appelloit *Artanari*, c'est-à-dire, qui est moitié homme & moitié femme; & l'on n'a jamais ni vu, ni ouï parler d'un personnage si infame, si déréglé & si abominable que lui. Il épousa une fille du Roi des Montagnes nommée *Purvardi*, avec laquelle il resta étroite-

ur de ce mé-
pendant tant
it donné pour
avoient adroi-
t, qu'au lieu
ça avec tant
sang, ne la
nger.

aire de pe-
r il leur dé-
son larcin :
eurs, comme
it ôterent le
ent le fouet,
fautes à l'a-
attaquer son
ore main, &
eux. Voulant
ées pendant
ue lui : mais
cubines seize
l avoit reçus
s'il venoit à
e ; c'est pour-
e multiplioit,
couché avec
res, pour se
ment.

sur le bord
étoient très-
emporta à la
ainsi toutes
tat en leurs
gardoient de
eau, sembla-
n couvrirent
del Chrixnen
ance de leur
ce, qu'après
es ne purent
; aussi étoit-
il avoit em-

, & se faire
e, il se re-
lle & grande

maris, même
vivre parmi
bit *Atamari*,
is ni vù, ni
l. Il épousa
esta étroite-

ment uni pendant l'espace de mille ans. Une conduite si extraordinaire fut désaprouvée par Bruma, par Vixnu, & par les trois cens trente mille millions de Dieux, qui crurent tous que Rutrem avoit perdu l'esprit, & étoit devenu fou. Ils l'allèrent chercher, & l'aïant trouvé, ils le séparèrent par force de Parvardi. Cette femme aussi impudique que son mari, se sentit offensée de la violence avec laquelle on lui arrachoit l'objet de son amour ; & pour se venger de l'affront qu'elle prétendoit avoir reçu, elle fit des imprécations contre tous les Dieux ; leur donna la malédiction, & souhaita qu'à l'avenir aucun d'eux ne pût avoir ni enfans, ni femmes légitimes, mais seulement autant de concubines qu'il leur plairoit ; ce qui est arrivé précisément comme elle l'avoit désiré. Après cette séparation forcée, Rutrem se retira comme un enragé, errant par le monde, & laissant par-tout où il passoit des marques de son impudicité. Or il arriva que passant par un certain endroit, la terre dans un instant lui produisit un fils qui avoit six têtes : mais comme il ne se trouva point dans ce lieu de nourrice pour l'allaiter, les sept Etoiles lui rendirent ce bon office, & l'appellerent *Camarassuammi*, ce qui signifie le Seigneur fils.

Tous les Idolâtres de l'Inde ont pour lui une vénération si profonde, & une confiance si extraordinaire en son pouvoir, que dans tous leurs écrits, & dans tous les actes qui se passent parmi eux, ils commencent toujours par ces mots, *Arumagamantumei* ; c'est-à-dire, *que celui qui a six visages soit avec nous*. Les Livres des Gentils rapportent, que Parvardi qui étoit mort du chagrin d'avoir été violemment séparée d'avec son mari, naquit une seconde fois, après que l'enfant dont nous parlons, eut été ainsi miraculeusement produit ; que dans cette seconde naissance, elle fut fille d'un Roi appelé *Daxaprojabadi*, & que Rutrem l'épousa tout de nouveau ; que depuis son mariage, elle s'étoit baignée un jour pendant que son mari étoit dehors, & qu'étant dans le bain, elle avoit eu un si violent désir d'avoir un enfant, que dans ce même instant il en parut un dans sa main, qui avoit pris naissance de la sueur qu'elle avoit ramassée sur son sein ; que cet enfant s'étoit trouvé tout d'un coup aussi grand que s'il avoit eu vingt ans, & qu'elle l'avoit nommé *Vinayaguien*, c'est-à-dire, qui n'a point de Dieu ; que fort peu de tems après Rutrem revint à la maison, sans sçavoir ce qui s'y étoit passé, & qu'y voyant Vinayaguien, qui s'entretenoit familièrement avec Parvardi, il en conçut une si grande jalousie, & en eut tant de dépit, qu'il résolut d'abord de la quitter : mais qu'elle, s'apercevant qu'il étoit jaloux, l'appaîsa, en lui racontant en détail de quelle manière les choses s'étoient passées, & qu'elle fit si bien que le jeune homme, dont la vue lui avoit causé tant de chagrin, fut pour lui dans la suite un sujet de consolation & de joie.

Le plaisir que ressentoit Rutrem, en considérant la naissance miraculeuse & si surprenante du jeune Vinayaguien, fut bien-tôt troublé par le mécontentement qu'il reçut de la part de son beau-pere. Ce Prince résolut de faire un Sacrifice & un Festin solennel, en considération de la naissance de son petit-fils ; & pour en témoigner sa joie, il y invita tous les Dieux, à l'exception de son gendre. On ne sçait pas bien si ce fut par oubli, & sans y penser, ou si ce fut exprès qu'il en usa de la sorte, à cause de la mauvaise conduite de Rutrem ; mais quoiqu'il en soit, ce Dieu se sentit si vivement offensé de l'affront qu'il prétendoit lui avoir été fait par le Roi des Montagnes, qu'il prit le parti d'en tirer une sanglante vengeance. Pour cet effet, il alla écumant de rage au lieu où son beau-pere régaloit tous les Dieux assemblés. A peine fut-il entré dans la salle du festin qu'il y vomit un million d'injures contre les conviés ; & s'arrachant ensuite une poignée de cheveux, il en frappa si rudement contre le plancher, qu'à l'instant il en sortit un Géant d'une grandeur prodigieuse.

Ce Monstre parut à peine, que haussant la voix, il protesta de venger l'outrage qu'on avoit fait à son pere. Il se mit donc d'abord en état d'attaquer les Dieux, & fit en cette occasion des actions de valeur tout-à-fait surprenantes : mais ce qu'il y eut de plus digne d'être remarqué, est qu'il donna un si furieux soufflet au Soleil, qu'il lui fit sauter toutes les dents hors de la bouche ; & c'est pour cette raison, que depuis ce tems-là les Gentils n'offrent plus au Soleil dans leurs Sacrifices, que des choses molles & aisées à manger, comme du beurre, du lait, de la bouillie, & des fruits fort mous.

Ce Géant ne se contenta pas d'avoir ainsi maltraité le Soleil : il donna aussi plusieurs coups de pieds dans le visage de la Lune, & lui fit des meurtrissures si confi-

dérables, qu'elles y paroissent encore aujourd'hui. C'est-là l'idée qu'ont les Indiens ; des taches qui semblent paroître dans cet Astre. Il tua ensuite le Roi Daxaprojabadi, avec plusieurs des Convies, & coupa la tête de Vinayaguien, parce qu'il étoit la cause, quoiqu'innocemment, de l'affront qu'avoit reçu Rutrem, & de tous les défordres qui en étoient les suites.

Le tumulte étant enfin apaisé, Rutrem apperçut parmi les morts le corps du jeune Vinayaguien, à qui, pendant qu'il avoit vécu, il avoit fait l'honneur de l'appeller son fils, & pour lequel il n'avoit pas moins d'affection, que s'il avoit été véritablement son pere.

On ne scauroit exprimer quelle fut la douleur que ce spectacle lui causa. Elle fut si excessive, que rien ne pouvoit le consoler de cette perte, sur tout, lorsqu'il eut appris, que c'étoit le Géant qu'il avoit lui-même fait naître en frappant de ses cheveux contre le plancher, qui lui avoit coupé la tête. Après quelques momens de réflexion, il résolut de le faire revivre à quelque prix que ce fut. Mais parce qu'il n'y avoit pas moyen de rejoindre au corps la tête qui en avoit été séparée, à cause qu'elle ne se trouvoit pas entière, il coupa sur le champ celle d'un Eléphant, & la posa avec tant d'adresse sur le corps du défunt, qu'elle s'y attacha, & que Vinayaguien recouvra la vie par ce moyen. Le pere fut transporté de joie à la vuë de son fils ressuscité. Il l'embrassa, & lui ordonna d'aller par le monde chercher une femme, à condition néanmoins, qu'il ne se marieroit point qu'il n'en eût trouvé une aussi belle que Parvardi sa mere. C'est pour cela que les Gentils ont coutume de placer sur les avenues & sur les chemins publics les Idoles de Vinayaguien, en la forme qu'il a eue depuis sa résurrection, c'est-à-dire, avec une tête d'Eléphant, afin que voyant toutes les femmes qui passent comme en revue devant lui, il puisse plus facilement en choisir une qui ressemble à sa mere. On assure cependant qu'il n'a pu encore en trouver, qui en beauté pût être comparée à Parvardi. Quelque tems après que Vinayaguien eut changé de figure, & que pour raison de ce changement on eut ajouté à son premier nom, celui de *Pallejar*, Rutrem, par l'ordre exprès de tous les Dieux, partit pour aller chercher son frere Bruma qui s'étoit fait cerf, & qui vivoit dans les forêts avec sa propre fille d'une manière très-dérégée, & très-scandaleuse. Il fut long-tems à découvrir le lieu où il faisoit sa demeure: mais l'ayant enfin trouvé, il lui coupa une de ses têtes, en quoi les Bramenes allurent qu'il commit un fort grand péché. Ce fut pour en faire pénitence qu'immédiatement après il se dépouilla tout nud, qu'il se couvrit la tête de cendres, & que tenant en sa main le crâne de Bruma, il se retira dans les cimetières, où il passa les jours & les nuits à pleurer avec tant d'exces, qu'il en devint presque insensé.

CHAPITRE IX.

Suite de l'Histoire de Rutrem.

RUTREM lassé d'un genre de vie aussi austère que celui qu'il avoit choisi, résolut de quitter cette triste demeure, & de chercher les moyens de se réjouir. Il apprit, que dans un désert voisin il y avoit plusieurs Bramines qui menotent une vie fort pénitente, & qui avoient tous des femmes extrêmement belles. Il lui prit envie de se faire aimer de ces femmes; & ce fut pour y parvenir qu'il alla tout nud demander l'aumône dans le Village où habitoient ces penitens. Il fit ensuite un sortilège, par le moyen duquel il inspira à toutes ces Dames tant d'amour pour lui, que sans plus se soucier de leurs maris, ni de leurs familles, elles quitterent leurs maisons au moment qu'elles l'eurent apperçu, & le suivirent par tout où il voulut aller. Rutrem ne jouit pas long-tems du plaisir que lui donnoit une compagnie si agréable, & il eût dans ce même endroit la plus terrible des mortifications qui pouvoit arriver à un personnage de son caractère; parce que tous ces Bramines penitens, pénétrés de l'affront qu'ils venoient de recevoir, s'assemblerent, & firent contre lui de si terribles imprecations, & des vœux si efficaces, que par la force des malédictions qu'ils lui donnerent, & en punition de son insatiable impudicité, il devint tout d'un coup eunuque, sans que depuis il ait pu parvenir à être rétabli dans son premier

mier état. Cette aventure lui causa une douleur, & une affliction inexprimables ; & ce fut pour soulager en quelque façon la peine qu'il en ressentit, qu'il promit de rendre bien heureux dans le ciel, ceux qui sur la terre honoreront d'un culte particulier les parties de son corps, que les Bramines avoient maudites, & dont il avoit perdu l'usage par la force de cette malédiction.

Le désir d'obtenir les récompenses promises par Rutrem, a fait embrasser aux Peuples de l'Inde ce culte infâme & ridicule. Ils ne se contentent pas d'offrir des sacrifices à cette Divinité, qui est la même que le *Phallus* des Egyptiens, & le Priape des anciens Grecs & Romains ; ils en font une infinité de représentations qu'ils exposent sur les chemins, dans leurs maisons, & dans les Temples. Ces Idoles pour lesquels les Gentils, dans leurs maisons, & dans les Temples. Ces Idoles tous faits de pierre ; on les appelle *Lingam*. La plupart des Indiens, mais principalement les Sectateurs de Rutrem de l'un & de l'autre sexe, les portent pendus à leur col, ou attachés sur leurs têtes ou à leurs bras, & les honorent d'une manière véridiquement digne de pitié.

Il y a une Caste ou Tribu parmi ces infortunés Indiens, que l'on appelle *Andis*. Ceux de cette Tribu, sont les plus infâmes de tous les hommes, les plus insolens, les plus effrontés, & les plus adonnés à toute sorte de libertinage & d'ordures. De tous les Indiens, ils sont aussi ceux dont la conversion est la plus difficile, & la plus rare. Ces vilains Andis font profession d'imiter la pénitence de Rutrem, allant par le monde nus, couverts de cendres, & demandant l'aumône.

Quoique la vie des Andis soit toute abominable, les autres Indiens ne laissent pas de les regarder, & de les respecter comme des Saints. Il est ordinaire de voir des personnes de cette Tribu, qui font vœu de rester en quelque posture pénible, comme, par exemple, de se tenir debout dans quelque Pagode, pendant une ou plusieurs années. Mais parce qu'il n'est pas possible de s'empêcher de dormir pendant un si long-tems, & que le sommeil les engageroit malgré eux à changer de situation, & par conséquent à enfreindre leur vœu ; on leur attache d'abord les mains à des perches qui sont posées tout exprès dans les Temples, & ils y restent suspendus, jusqu'à ce que le tems qu'ils se sont preferits soit accompli ; en sorte qu'ils dorment tous droits, & demeurent dans ce même état quand ils seroient malades, & réduits à l'extrémité. Quel mélange bizarre de crimes & d'austérités !

Il y a dans ces Pagodes plusieurs domestiques, dont la fonction est de donner à manger & à boire aux pénitens, & de les nettoyer lorsqu'ils se sont salis. Pendant tout le tems que ces malheureuses victimes du Démon restent ainsi attachées dans les Pagodes, elles tiennent sans discontinuation dans leurs mains une de ces Idoles, appelées *Lingam* ; & lorsque le tems de leur vœu est fini, & qu'on vient à les détacher de ces perches, ceux dont le tempérament a été assez robuste pour résister à une pénitence si pénible, & si affreuse, vont passer leur vie à demander l'aumône par le monde ; & l'on en rencontre journellement par les campagnes, avec leurs bras roides, étendus, secs & immobiles, parce que par un trop long repos, les jointures ont entièrement perdu la faculté de se mouvoir. A voir ces Andis de loin, on les prendroit pour des arbres qui marchent, leurs bras ressemblant assez bien à des branches dont leur corps paroît le tronc. Le seul avantage que ces misérables recueillent de tant de peines, est que tout le monde les honore comme de véritables Saints, qui peuvent par leurs prières obtenir des Dieux toutes les grâces qu'ils leur demandent.

CHAPITRE X.

Continuation de l'Histoire de Rutrem.

IL y avoit déjà long-tems que Rutrem avoit été maudit par les Bramines, lorsqu'il épousa le Fleuve du Gange, que les Indiens estiment être une très-belle femme. Mais il n'en eut point d'enfans, pour les raisons alléguées ci-dessus. Il eut encore une infinité d'aventures singulières, dont quelques-unes furent déplorables, & d'autres divertissantes. Enfin il se vit un jour exposé au plus grand danger qu'il eût jamais couru, & auquel il auroit infailliblement succombé, si son frere Vixnu ne l'eût secouru fort à propos.

Il y avoit un certain Géant , appelé *Palmejuran* , c'est-à-dire , Seigneur de la cendre. Il avoit fait pendant plusieurs années une pénitence très-austère en l'honneur de Rurem , qu'il pria avec beaucoup d'instance , de lui accorder quelque grâce qui servit à le distinguer des autres hommes. Rurem voulant récompenser sa dévotion & son zèle , lui accorda assez inconsidérément le pouvoir de réduire sur le champ en cendres , tous ceux sur la tête desquels il mettroit ses mains. Le Géant curieux de sçavoir si le privilège qui venoit de lui être accordé étoit réel ou imaginaire , s'approcha du Dieu , & se mit en devoir de lui poser les mains sur la tête , afin de faire un essai de son pouvoir sur celui qui le lui avoit donné. Rurem connut alors , mais un peu trop tard , la faute qu'il avoit faite en gratifiant Palmejuran d'une faveur si peu commune , & il se trouva par son imprudence dans le plus terrible , & le plus pressant danger où il se fût encore vu. Il eut besoin , pour s'en garantir , & de toute son adresse , & de toute la connoissance qu'il avoit de l'art magique. Ce fut par la force de cet art dont il s'étoit déjà utilement servi en diverses rencontres , qu'il se rendit tout d'un coup si petit , qu'il put se renfermer dans la coquille d'un certain fruit que les Indiens appellent *Ayvaralicaï* , lequel n'est pas plus gros qu'une noisette.

Vixnu étoit fort loin de l'endroit où se passoit cette aventure , dont il ne laissa pourtant pas d'avoir connoissance. Il fut touché du malheur qui menaçoit son frere , & il accourut pour tâcher de l'en délivrer. Pour y parvenir , il prit dans un instant la figure d'une femme si extraordinairement belle , que le Géant en devint éperduement amoureux au moment qu'il l'eût vüe , & ne songea plus du tout à Rurem , qu'il laissa en paix dans sa coquille. Il ne s'attacha plus qu'à considérer l'objet qui le charmoit ; & après lui avoir rendu de profonds respects , il la pria d'agréer qu'il l'accompagnât jusques chez elle. La Dame témoigna écouter cette proposition avec plaisir , & lui promit même de lui accorder toutes les faveurs qu'il pouvoit souhaiter , à condition , qu'avant que de venir avec elle en sa maison , il iroit à la rivière voisine se laver la tête & les cheveux. La raison qu'elle alléguoit pour exiger cela de lui , fut , que comme depuis plusieurs années il avoit embrassé la vie pénitente , ses cheveux n'ayant point été peignés , & les oiseaux aiant même fait souvent leurs nids & leur ordure dedans , ils étoient si prodigieusement sales , qu'elle ne pouvoit consentir qu'il l'approchât , qu'ils ne fussent auparavant nettoyés. L'amoureux Géant , aveuglé par sa passion , ne connut pas d'abord le piège qu'on lui tendoit. Il alla brusquement , & sans faire aucune réflexion , se jeter dans l'eau. Il s'y lava tout le corps , & voulant aussi laver ses cheveux , pour satisfaire la Dame dont l'éclat l'avoit ébloui , il porta ses deux mains sur sa tête : mais il les y eut à peine posées , qu'en vertu du don fatal qui venoit de lui être accordé , il fut réduit en cendres dans un instant.

Vixnu ravi de voir que son artifice lui eut si bien réussi , quitta cette figure de femme pour reprendre celle qui lui étoit ordinaire. Il alla sur le champ raconter à son frere ce qu'il venoit de faire pour son service , & de quelle manière le Géant avoit été anéanti. A cette bonne nouvelle , Rurem sortit de sa coquille , reprit sa première forme , embrassa son frere , le remercia du secours qu'il lui avoit donné si à propos , & fit une bonne résolution de ne jamais accorder de semblables faveurs. Mais quand il eut entendu le détail de tout ce que Vixnu avoit fait pour le tirer du péril ou sa facilité l'avoit engagé , il eut une envie extrême de voir son frere sous la même figure qui avoit inspiré tant de passion au Géant. Vixnu se défendit quelque tems de paroître aux yeux de Rurem en la manière qu'il le desiroit , lui disant , pour s'en excuser , qu'il le connoissoit si foible en matière d'amour , que s'il lui accorderoit sa demande , il étoit assuré de le voir dans le même moment si surpris & si hors de lui , qu'il lui resteroit à peine après cela assez de raison pour se conduire. Rurem ne fut pas satisfait de ces raisons : il insista , & pressa si fort son frere , que Vixnu pour le contenter , se revêtit une seconde fois de la forme de femme dont il venoit de se dépouiller , & se fit voir à Rurem en cet état. A la vüe de cet objet , le foible Rurem fut si transporté d'amour , & son imagination en fut si efficacement échauffée , qu'au même moment il parut un enfant entre les mains de Vixnu , qui fut appelé *Arigara-Putren* , c'est-à-dire , fils de Rurem & de Vixnu. Telles sont les abominables Divinités que les Indiens adorent , dont on raconte une infinité d'ordures , (a) que la bienséance & la pudeur ne permettent pas de rapporter.

(a) Ces fictions , ainsi que la plupart de celles que publient les Indiens , sont également ridicules & extravagantes : mais la Fable de Mi-

das qui convertissoit en or tout ce qu'il touchoit , & celle de la naissance d'Herictonius , sont-elles plus raisonnables ?

Seigneur de la
 terre en l'hon-
 neur quelque gra-
 nde récompense
 pour de réduire
 les mains. Le
 d'ord étoit réel
 les mains sur
 le donné. Ru-
 gratifiant Pal-
 lence dans le
 besoin, pour
 avoit de l'art
 vi en diverses
 er dans la co-
 n'est pas plus

nt il ne laissa
 oit son frere,
 ans un instant
 vint éperdue-
 nt à Rutrem,
 er l'objet qui
 d'agréer qu'il
 position avec
 oit souhaiter,
 vière voisine
 la de lui, fut,
 ses cheveux
 nids & leur
 onsentir qu'il
 veuglé par fa
 quément, &
 & voulant
 oit, il porta
 du don fatal

te figure de
 raconter à
 Géant avoit
 eprit la pre-
 donné si à
 veurs. Mais
 rer du péril
 ous la même
 que tems de
 our s'en ex-
 ordoit sa de-
 hors de lui,
 rutrem ne fut
 our le con-
 it de se déb-
 ble Rutrem
 ffée, qu'au
 llé *Arigara-*
 es Divinités
 a bienfaisance

ce qu'il tou-
 ctonius, font-

Au reste, quoique les Gentils soient divisés en une infinité de Sectes différentes, on en remarque cependant deux principales; l'une, de ceux qui tiennent Vixnu pour le plus éminent des Dieux, & ils sont nommés *Vixnavites*, & l'autre, de ceux qui préferent Rutrem, qui sont appelés *Xiven*, à cause que ce Dieu porte aussi le même nom.

CHAPITRE XI.

Contenant ce que les Indiens croient du Paradis.

LES Idolâtres de l'Inde Orientale croient qu'il y a (*) cinq endroits différens, où les ames de ceux qui ont vécu saintement ici-bas vont après leur mort jouir de la béatitude & de la gloire.

Le premier de ces lieux est appelé *Xoarcam*, c'est-là que *Devandiren*, Roi des Dieux fait sa résidence avec ses deux femmes, dont l'une s'appelle *Xaché*, & l'autre *Indirani*. Il a outre cela cinq concubines d'une beauté surprenante, qui sont continuellement occupées à lui rendre service. Dans ce même endroit, sont aussi les trois-cens-trente-mille millions de Dieux, avec encore un bien plus grand nombre de Concubines, & ils y jouissent de toute la gloire, de tous les plaisirs, & de toutes les délices imaginables. Quarante-huit-mille Pénitens participent au même bonheur dans le *Xoarcam*. Les Dieux ne peuvent rien entreprendre de considérable, sans avoir auparavant pris leur avis; & l'on ne régle dans le Ciel aucune des affaires qui concernent ce bas Monde, dont ils ne doivent avoir connoissance. Cette gloire cependant, & tous ces plaisirs ne satisfont pas si pleinement ceux qui en jouissent, qu'il ne leur reste encore bien des choses à désirer; & les Dieux non contents des délices éternelles du *Xoarcam*, ont souvent envié le bonheur passager des habitans de la Terre. Ce qui est autrefois arrivé à *Devandiren* nous en fournira une preuve. Ce Souverain des Dieux, lassé des plaisirs du Ciel, résolut d'en venir chercher d'autres ici-bas. Il seut qu'un célèbre Pénitent appelé *Gaudamen*, avoit choisi pour sa retraite une petite solitude voisine du Fleuve du Gange, & qu'il y vivoit tranquillement, & saintement avec sa femme, qui étoit une des plus belles personnes qu'il y eût au monde. Ce prétendu Roi du Ciel en partit donc, vint sur la terre, alla à la retraite du Pénitent, vit sa femme, & en devint si éperduement amoureux, qu'il résolut de tout mettre en usage pour la porter à faire une infidélité à son mari. Mais ayant reconnu que cette charmante personne n'étoit pas moins vertueuse que belle, il comprit bien que son dessein ne réussiroit jamais s'il n'usoit de quelque stratagème. Il observa que *Gaudamen* ne manquoit point de se lever tous les matins aussi-tôt que le coeq chantoit pour aller se laver dans le Gange, & il crut que cela lui pouvoit fournir un moyen facile de satisfaire sa passion. En effet, il prit une certaine nuit la forme d'un Coeq, s'alla poster proche la maison du Pénitent, & chanta, mais beaucoup plus matin que le Coeq du logis n'avoit accoutumé de faire. Le fervent *Gaudamen* se réveilla en sursaut; & bien qu'il eût encore une grande envie de dormir, néanmoins, pour ne pas manquer à ses exercices de dévotion, il se leva aussi-tôt, & prit le chemin du Fleuve. Y étant arrivé, il connut au mouvement de l'eau qu'il ne pouvoit pas être plus de minuit; de sorte qu'il lui vint en pensée, que le Coeq n'avoit pas effectivement chanté, mais qu'il avoit cru l'entendre pendant qu'il étoit encore endormi. Et d'autant qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne fut l'heure à laquelle il avoit coutume de se baigner, il prit le parti de retourner chez lui pour s'y reposer encore un peu. Il seroit mal-aisé d'exprimer quelle fut la surprise de ce pauvre Pénitent, lorsqu'il apperçut auprès de sa femme, & dans son lit *Devandiren* qui avoit déjà pris la place, & qui ne l'attendoit pas si-tôt. Il fut si indigné du procédé malhonnête du Dieu, que sans avoir aucun égard pour sa dignité, il le maudit, fit contre lui des imprécations horribles; & pour le punir de son incontinence, il souhaita que tout le corps de *Devandiren* fut & restât à jamais couvert de certaines marques qui représentaient au naturel la partie qui avoit excité sa passion, & qui fissent connoître sa brutalité & son infamie à tous ceux qui le verroient. Ce souhait fait avec tant d'ar-

(*) Dans la Dissertation sur les Bramins de Coromandel on parle de sept. Les noms de ces lieux différent assez.

leur & de zèle fut efficace : l'infortuné Dieu se trouva au même instant réduit dans un état à n'oser plus se montrer à personne ; il avoit lui-même honte de se voir. De sorte que pénétré de la douleur que lui causoit cette avanture, il se prosterna aux pieds de Gaudamen ; le supplia avec beaucoup d'instance d'avoir pitié de lui, de modérer la rigueur de la peine, que la force de ses imprécations lui avoit attirée, & de ne pas souffrir qu'il restât dans un état si difforme & si honteux. Le Péniitent fut touché de la prière & de l'humiliation du Dieu, & il consentit, pour adoucir sa peine, que paroissant toujours à soi-même en la vilaine figure où il se trouvoit, il pût néanmoins être vû des autres, comme aiant seulement le corps tout couvert d'yeux. Si bien que ce Roi des Dieux est demeuré depuis ce tems-là en l'état que les Anciens représentoient Argus. Gaudamen ne se contenta pas de s'être vengé en la personne de Devandiren de l'affront qu'il avoit reçu il érendit son ressentiment sur sa femme, qui en punition de son adultère, quoiqu'involontaire, fut changée en pierre, par la force des imprécations que son mari fit contre elle. Il arriva pourtant dans la suite, que le Dieu Vixnu s'étant incarné sous la forme de Ram, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, marcha un jour par hazard sur cette pierre, laquelle redevint une très-belle femme, comme elle l'avoit déjà été, & retourna avec son mari, qui lui pardonna sa faute, la reçut agréablement, & vécut depuis parfaitement bien avec elle. Cette métamorphose, toute ridicule qu'elle est, ne ressemble-t-elle pas à celles dont les Grecs ont chargé l'Histoire de leur Jupiter, & en particulier à celle de ce Dieu en l'oiseau nommé Coucou ?

Le second endroit où se trouve la gloire & la félicité, s'appelle *Vacundam*. C'est en ce lieu que Vixnu fait sa demeure avec ses femmes, & un certain oiseau fait à peu près comme un épervier, que les Indiens appellent *Papangui*. Cet oiseau sert de cheval à Vixnu ; & les Indiens l'ont en si grande vénération, que lorsqu'ils en voient passer en l'air quelqu'un de cette espèce, ils descendent au plus vite de leurs chevaux, ou de leurs palanquins, pour leur rendre leurs respects. Ils croient aussi, que c'est dans le *Vacundam*, que tous les dévots de Vixnu vont après leur mort ; & que tout ainsi que le feu convertit en feu toutes les matières sur lesquelles il agit, de même ce Dieu change en sa propre substance tous ceux qui ont le bonheur de parvenir où il est.

Le troisième séjour de la gloire est nommé *Caiafam*. Les Gentils disent, que c'est une très-haute, & très-vaste montagne d'argent, située vers le Nord, sur laquelle demeure Rutrem avec sa femme Parvardi, toutes ses concubines, & un certain taureau qui lui sert de monture. C'est-là que vont après leur mort les Sectateurs de Rutrem, desquels le bonheur consiste à être continuellement en sa présence, & à lui rendre service. Les uns sont occupés à lui faire du vent avec de grands éventails pour le garantir de la chaleur ; d'autres lui présentent des crachoirs d'or, afin qu'un Seigneur d'une Majesté si éminente, ne soit pas réduit à cracher à terre. Il y en a qui tiennent toujours des flambeaux allumés pour l'éclairer pendant la nuit. L'emploi de quelques autres est d'avoir soin de ses concubines, dont il a un nombre innombrable, & de lui amener chaque jour celle qu'il demande. Enfin, chacun de ces bienheureux a dans ce lieu sa fonction différente, & leur félicité consiste uniquement à rendre à Rutrem les services auxquels il lui a plu de les destiner.

Le quatrième lieu où l'on jouit de la gloire, s'appelle *Brunalogam* ; c'est-à-dire, le monde de Bruma ; on le nomme aussi *Sattalogam*, ce qui signifie : le monde de la vérité. C'est-là que Bruma fait son séjour ordinaire avec sa femme Sarasvadi, & un grand Cigne, qui est la voiture dont il se sert dans les voyages qu'il entreprend.

Le cinquième endroit où se trouve la gloire, est appelé *Melanpsadam* ; c'est-à-dire, le plus excellent, & le plus élevé de tous les lieux. C'est en ce lieu que réside le premier Principe ou l'Être suprême ; les Gentils l'appellent *Parabaravastu*, ce qui signifie, l'Être par excellence, ou le plus excellent de tous les Êtres. C'est-là aussi que sont enlevés après leur mort ceux qui dans ce monde ont mené une vie sans reproche & édifiante. Ils y jouissent d'un bonheur éternel & ineffable, qui consiste principalement, à être toujours en la présence de ce premier Être, à le connoître, à lui être intimement uni, & même à ne faire & n'être plus qu'une même chose avec lui. Mais comme il se trouve très-peu de personnes dont la vie soit tout-à-fait sainte, & irréprochable, il y en a aussi bien peu qui aient le bonheur d'arriver à ce suprême degré de gloire.

CHAPITRE XII.

Contenant ce que les Indiens croient de l'Enfer.

Les Idolâtres de l'Inde croient non-seulement que l'Enfer est sous la terre que nous habitons ; mais encore qu'il est au-dessus de sept autres mondes, situés sous le notre, desquels nous parlerons dans la suite.

Le Président de l'Enfer, qui a soin de mettre à exécution les arrêts rendus par Niven, s'appelle *Yhamadar-Maraja*. Il a pour Secrétaire un nommé *Xiragupten*, lequel pendant la vie des hommes prend soin d'écrire fidèlement ce que chacun d'eux fait de bien & de mal, pour au moment de leur mort, présenter son mémoire au Président, au même tems que l'ame du défunt comparoit devant lui (a). On assure que ce Directeur infernal est très-équitable, qu'il ne souffre point qu'aucune mauvaise action reste impunie, ni aucune bonne sans récompense ; & parce qu'il n'y a presque personne, qui pendant sa vie n'en ait fait de bonnes & de mauvaises, il demande d'abord à chacun de ceux qui sont conduits devant son tribunal, qu'il ait à choisir, ou d'être premièrement châtié pour les fautes qu'il a commises sur la terre, & qu'il n'a pas eu soin d'expier, pour être ensuite récompensé des bonnes œuvres qu'il a faites ; ou de commencer par recevoir le prix dû à sa vertu, & d'être après puni des crimes qu'il a commis. Aussitôt que le mort a opté, le Président prononce, & en exécution de sa sentence, ceux qui ont souhaité qu'on commençât par les récompenser de ce qu'ils ont fait de bien, sont enlevés dans le Xoarcam, ou dans quelque'un des autres lieux dont il a été parlé ci-devant, pour y jouir de la gloire pendant le tems qui leur a été préféré, lequel étant expiré, ils sont entraînés dans les enfers, pour y recevoir aussi pendant un tems la punition de leurs crimes. Ceux au contraire, qui ont choisi d'être d'abord punis dans les enfers, quand le tems de leur supplice est accompli, vont jouir de la félicité, dans le lieu, & pour le tems qui a été ordonné par *Yhamadar-Maraja*.

Quoi qu'il en soit, après qu'une ame a été ainsi punie & récompensée selon ses mérites, elle revient animer un nouveau corps sur la terre ; en sorte néanmoins, que celui qui aiant été pauvre a plus fait de mal que de bien, venant à renaître, est encore plus pauvre qu'il n'avoit été auparavant, ou bien anime le corps de quelque bête des plus méprisables ; au lieu que s'il a plus fait de bien que de mal, il est plus opulent dans une autre génération, qu'il n'avoit été dans la précédente.

Si un Bramine pendant qu'il a vécu, a servi, ou s'il a eu une liaison trop étroite avec de ces sortes de gens que l'on appelle *Xutres*, il est condamné à naître jusqu'à seize millions de fois dans cette Tribu, qui est une des plus basses, & des plus méprisables ; & cela pour le punir de n'avoir pas eu assez d'égard à sa dignité. Au surplus, les Indiens croient que l'on souffre dans l'Enfer une infinité de tourmens différens, & qu'il s'y trouve de toute sorte de bêtes féroces & venimeuses pour tourmenter les coupables. D'ailleurs, avant que les ames arrivent au Palais, où le Président de cette sombre demeure fait son séjour, il faut qu'elles traversent à la nage un Fleuve de feu appelé *Valcarany*, dont la rapidité est extrême ; qu'elles sont même quelquefois très-long-tems à passer d'un rivage à l'autre, & que ce passage est pour elles un supplice plus grand, & plus terrible que tous ceux que les plus coupables endurent dans l'enfer. Pour remédier à cet inconvénient, & pour adoucir la rigueur de cet inévitable trajet, les Prêtres des

(a) Ces Officiers, pour le dire en passant, ont à peu près les mêmes fonctions que les Grecs attribuoient aux trois Juges d'Enfer, *Eaque*, *Minos* & *Rhadamanthe* ; & comme les Grecs avoient reçu leur Doctrine sur l'autre monde des Egyptiens, ainsi que le disent positivement *Hérodote* & *Diodore de Sicile*, il y a bien de l'ap-

parence que les Indiens avoient puise chez le même Peuple le fond de ce qu'ils disent de leur Enfer & de leur Paradis : le tout orné de nouvelles fictions, comme les Grecs en avoient ajoutée à ce que leurs Voisageurs avoient rapporté d'Egypte.

Gentils donnent à entendre au Peuple, que si un malade réduit à la dernière extrémité prend avec la main une vache par la queue, & en fait présent à un Bramine, car ces Gens-là ne s'oublient jamais, & si ensuite le Bramine met un peu d'eau dans la main de l'infirme, & que d'abord il la répande à terre; si enfin, après avoir répandu cette eau, le malade fait une aumône au Bramine de quelque somme d'argent, & qu'il meure dans cet état, il peut alors s'assurer, que non-seulement il passera promptement le Fleuve enflammé, mais encore que le feu n'agira aucunement sur lui; parce qu'il trouvera la vache qu'il a donnée sur le bord du Fleuve, laquelle lui présentera sa queue pour s'y attacher, & le fera ainsi passer de l'autre côté en sûreté, & sans douleur. On peut trouver encore dans cette Fable quelque conformité avec les Fleuves d'Enfer, si connus parmi les Nations, puisque leur *Phlegon* & *Pyriphlegon*, étoient aussi des torrens enflammés.

Outre ce premier Président, ou premier Directeur de l'Enfer, il y en a encore un second, appellé *Thamen*, qui non-seulement a l'Intendance de toutes les affaires de cette basse région; mais qui de plus, est le Roi ou le Dieu de la mort.

Les Docteurs Gentils assurent que ce Dieu est autrefois mort lui-même, & qu'ensuite il ressuscita; & voici quelle en fut l'occasion.

Un Pénitent célèbre, nommé *Morragandamagarexi*, avoit pendant fort long-tems servi les Dieux avec une piété extraordinaire, & tout-à-fait édifiante. Cet homme si vertueux n'avoit point d'enfants; il desiroit ardemment d'en avoir, & il prioit tous les jours avec beaucoup de ferveur le Dieu Xiven de lui en donner. Ce Dieu se rendit enfin sensible aux vœux du Pénitent; mais auparavant que de lui accorder la grace qu'il souhaitoit, il lui demanda lequel il aimoit le mieux, ou de n'en avoir plusieurs enfans qui vivroient long-tems, mais qui seroient méchans, ou de n'en avoir qu'un seul qui seroit sage, mais qui ne vivroit que seize ans.

Ce bon homme, après y avoir un peu pensé, préféra le dernier parti au premier, & fut néanmoins fort sensible par avance à la peine qu'il devoit ressentir, en perdant dans un âge si tendre un enfant si ardemment désiré, & qui devoit être si accompli. Sa femme devint donc enceinte, & elle mit heureusement au monde ce fils qui avoit été promis, & que l'on nomma *Marcandem*. Il eut à peine atteint l'âge de raison, qu'il s'adonna comme son pere à servir Xiven avec tout le zèle, & toute l'assiduité dont il étoit capable. Il lui offroit fort souvent des sacrifices de fleurs que les Indiens appellent *Archinay*, & faisoit aussi de fréquens pèlerinages à un Temple célèbre, que l'on nomme *Tincaddan*, lequel est consacré à ce même Dieu, & auquel tous les Gentils ont une dévotion singulière. Enfin, cet enfant si chéri étant parvenu à sa seizième année, les Domestiques d'Yhamen Roi & Dieu de la mort, furent envoyés sur la terre pour l'enlever.

Le jeune Marcandem aiant appris par quelle raison ils étoient venus, leur répondit résolument, qu'il ne vouloit point mourir, & qu'ils pouvoient s'en retourner. Les Ministres du Prince de la mort se sentirent offensés de ce refus; allèrent vers leur Maître, & lui rendirent compte du succès de leur voyage. Le Roi de la mort apprenant que Marcandem refusoit d'obéir à ses ordres, & ne vouloit absolument point mourir, monta aussitôt sur un grand buffe qui lui sert de cheval, & alla lui-même le trouver. Il représenta à ce jeune enfant, que le refus qu'il faisoit de sortir du monde étoit téméraire, puisque Xiven ne lui aiant promis que seize ans de vie, & ce terme étant expiré, il ne pouvoit sans injustice refuser de mourir. Mais toutes ces raisons ne purent convaincre Marcandem, qui persista à dire, qu'il ne mourroit point; & de crainte que le Dieu de la mort n'entreprît de lui faire violence, il courut à son Oratoire, où aiant pris une de ces Idoles appellées *Lingam*, il l'embrassa étroitement. Cependant Yhamen, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, descendit de son buffe, & jeta au col du jeune homme une corde dont il le serroit ainsi que le *Lingam* que Marcandem tenoit entre ses bras, & se mit en devoir d'enlever l'un & l'autre en enfer; mais le Dieu Xiven sortit tout d'un coup de ce *Lingam*, repoussa le Roi de la mort, & lui donna un si furieux coup, qu'il le tua sur le champ, délivrant par ce moyen son dévot du péril dont il étoit menacé. Cette fiction peut avoir quelque conformité avec la Fable Grecque, qui portoit qu'Hercule avoit combattu & vaincu la mort pour délivrer la jeune Alceste.

Le Prince de la Mort aiant ainsi malheureusement perdu la vie, les hommes cessèrent de mourir, & ils se multiplièrent si prodigieusement que la terre n'étoit plus capable de les contenir. Les Dieux qui virent ce désordre, ne sçavoient quel remède

• apporter. Ils résolurent d'aller tous ensemble trouver Xiven, qui est le même que Rurem, pour lui demander pourquoi il avoit tué Yhamen, qui ne paroît pas avoir rien fait qui excédât son pouvoir, puisque Marcandem, qu'il avoit sommé de mourir, avoit accompli le tems qui lui avoit été accordé pour vivre. Xiven leur répondit, que lorsqu'il avoit donné seize ans de vie à Marcandem, son intention n'avoit pas été qu'il dut mourir aussi-tôt qu'il auroit atteint cet âge, mais seulement qu'à quelque vieillisse qu'il put parvenir, il conserveroit toujours le même air de jeunesse, & la même vigueur que s'il n'avoit eu que seize ans; que le Roi de la Mort avoit dû s'informer, avant que de passer outre, quelle étoit sa volonté là-dessus; qu'il avoit eu grand tort d'entreprendre de faire mourir Marcandem de sa propre autorité; mais qu'il étoit infiniment plus blâmable de n'avoir pas respecté le Lingam, sous la protection duquel ce jeune homme s'étoit mis; qu'Yhamen avoit cru pouvoir traîner l'un & l'autre en Enfer, comme une marque illustre de sa puissance; & que pour le punir de sa témérité, il avoit jugé à propos de le faire mourir lui-même. Les Dieux écoutèrent les raisons de Xiven, & les approuverent; mais ils lui représentèrent qu'il devoit être content de la satisfaction qu'il avoit prise; qu'il falloit avoir égard à l'étrange confusion qu'il y avoit parmi les hommes, depuis qu'ils avoient discontinué de mourir; que leur nombre s'étoit si fort augmenté, que la terre ne pouvoit les contenir; & que n'y ayant point d'autre moyen de remédier à un si grand désordre, que de rendre la vie au Dieu de la Mort, ils le supplioient de vouloir le ressusciter. Xiven se rendit aux instances des autres Dieux, & aux raisons qu'ils lui alléguèrent, fit revivre Yhamen, & le rétablit dans tous ses Droits, & dans tous les Privilèges dont auparavant il avoit joui.

Ce Prince de la Mort étant ainsi rentré dans son premier état, envoya d'abord un Héraut dans le Monde, pour ordonner à tous les vieillards de mourir au plutôt. Ce Héraut s'enivra avant de partir, & sans attendre d'avoir cuvé son vin, il monta sur un Eléphant, & alla par le Monde s'acquitter de la commission dont il étoit chargé. Il étoit précédé d'un nombre de Trompettes & de Timbales, afin que chacun se rendit plus attentif à ce qu'il alloit publier. Mais comme sa tête étoit encore toute remplie des fumées du vin qu'il avoit bû, au lieu d'annoncer simplement l'ordre tel qu'on le lui avoit prescrit, il déclara à haute voix, qu'Yhamen Roi de la Mort, & l'un des Présidens de l'Enfer, vouloit, qu'à commencer de ce jour, les (*) feuilles, les fleurs, les fruits encore verts, & ceux qui étoient dans leur maturité tombassent indistinctement à terre. Par la vertu de cette publication, & immédiatement après qu'elle fut faite, les hommes recommencèrent à mourir, avec cette différence néanmoins, qu'avant qu'Yhamen eût été tué, il n'y avoit que ceux qui étoient dans une vieillisse fort avancée qui fussent privés de la vie; au lieu qu'on vit alors mourir indistinctement des personnes de tous âges, même des enfans à la mamelle, & d'autres qui n'étoient pas encore nés.

Telle fut la force de cet ordre du Roi de la Mort, quoiqu'il eût été publié par mégarde, contre l'intention de ce Prince, & tout autrement qu'il ne l'avoit dit.

Au reste, Yhamen règle non-seulement dans l'Enfer, conjointement avec Yhantadar-Maraja, les peines que chacun doit y souffrir; il est encore souvent l'Exécuteur des Arrêts qu'il a prononcés. Mais quelques rudes que soient les peines auxquelles les coupables sont condamnés, ils ont du moins la consolation de sçavoir qu'elles ne doivent durer qu'un certain tems. C'est cette assurance de voir finir leurs tourmens, dont se flattent les Indiens, qui entretient, plus que toute autre chose, la facilité qu'ils ont de s'abandonner à toutes sortes d'ordures & de crimes.

CHAPITRE XIII.

Contenant ce que croient les Indiens de l'Ame de l'Homme.

TOUS les Indiens Idolâtres conviennent qu'il y a dans l'homme un principe de vie qui le fait agir & mouvoir, auquel ils donnent le nom d'Ame; mais ils sont fort partagés sur l'idée qu'ils ont de la nature de ce principe. Leurs sentimens sur cet article sont infinis & infiniment opposés. Il y en a qui admettent dans l'homme deux ames tout-à-fait distinctes, dont l'une, à ce qu'ils prétendent est végétative, & l'autre

(*) Cette manière de s'exprimer est métaphorique, & signifie les personnes de tous âges, même ceux qui ne sont pas encore nés.

intelligente. Ils veulent que la première soit universellement répandue dans tous les Etres vivans, soit qu'ils aient du sentiment, ou qu'ils en soient privés, & que cette ame se répande dans chacun de ces Etres, sans pourtant augmenter en nombre. C'est par rapport à cette première ame, que ceux qui suivent cette opinion admettent la Métémpsychose. Pour ce qui est de l'autre ame qu'ils reconnoissent être aussi dans l'homme, il y a de leurs Docteurs qui prétendent que ce soit Dieu même, qui par sa propre essence anime les hommes. D'autres, qui sont en assez grand nombre, pensent que les bêtes aussi-bien que les hommes sont animées de la substance de Dieu, qu'on doit par conséquent estimer les uns & les autres doués de raison, en sorte que la différence que nous remarquons entre l'homme & la bête, ne vient que de la différence dont leur ame fait ses opérations par rapport à la diversité des organes. Quelques-uns n'admettent la raison que dans l'homme, & croient que les bêtes agissent par instinct: mais'il est pourtant enseigné en termes précis dans le Livre qu'ils appellent *Vedam*, ce qui signifie *la Loi & la Doctrine très-véritable*, que Dieu est non-seulement l'ame de tous les Etres sensibles, mais qu'il anime encore ceux qui sont privés de sentiment, jusqu'aux Elémens. Il y a de ces Docteurs qui disent que ce n'est pas Dieu qui est formellement & substantiellement l'ame de l'homme, mais que cette ame est seulement une émanation, une étincelle, ou comme un rayon de la Divinité. D'autres enseignent que Dieu dans un même instant a créé toutes les ames, tant des hommes que des bêtes, & qu'elles passent continuellement & successivement d'un corps dans un autre. Il y en a qui croient que ce n'est pas Dieu qui crée l'ame, mais que le pere & la mere concourent, & contribuent autant à sa production qu'à celle du corps qu'elle anime; & ceux-ci par une conséquence justement tirée de ce faux principe, croient l'ame & le corps également corruptibles & mortels. Enfin, ceux qui tiennent qu'il y a deux ames dans l'homme, veulent que la seule végétative, après qu'elle est séparée du corps, soit portée au Tribunal d'Yhamadar-Maraja & d'Yhamen, & soit sujette à leur Jurisdiction. Ce sont-là à peu près les opinions les plus universellement reçues parmi les Gentils-Indiens sur cette matière: opinions dont la plupart sont assez semblables à ce qu'enseignoient les Philosophes Grecs, sur-tout ceux qui reconnoissoient cette ame universelle, qui animoit, selon eux, tout ce qui existoit; sentiment que Virgile a très-bien exprimé, comme nous l'avons dit dans une autre occasion.

CHAPITRE XIV.

Quelle est l'Idée que les Gentils ont du Monde & de sa durée.

TOUS les Gentils-Indiens croient & assurent unanimement, qu'il y a quatorze Mondes, sept desquels sont situés au-dessous de celui que nous habitons, & que les autres sont placés au-dessus. Ils conviennent encore tous dans le rang & l'ordre où ils placent chacun de ces Mondes.

L'Enfer, disent-ils, est le plus bas de tous. Celui qui est immédiatement dessus s'appelle *Magadel*; ensuite est celui qui est nommé *Taladalam*; dessus celui-là on trouve *Rijadalam*, qui est le Monde de Mercure, ou de Vif-Argent, que l'on dit aussi être le Monde des Serpens. Après celui-là vient *Sudalam*, dessus lequel est *Vidalam*. Entre ce dernier, & celui que nous habitons, est placé le Monde appelé *Adelam*, sur lequel est posé le Monde où nous vivons, & dans lequel les Indiens disent qu'il y a sept Mers. La première est d'Eau salée. La seconde est de Sucre cuit, en un parfaitement beau Sirop. La troisième est de Vin de Palme, que les Indiens nomment *Tari*. La quatrième est de Beurre. La cinquième est de Lait caillé. La sixième est de Lait, & c'est dans cette Mer que demeure souvent Vixnu, comme nous l'avons dit. Enfin, la septième de ces Mers est d'une Eau cristalline très-douce & très-pure. Au-dessus de nous est le Monde d'Air, sur lequel est le *Xoarcam*, où tous ceux qui pendant leur vie ont eu soin d'offrir des Sacrifices aux Dieux, jouissent de tous les plaisirs imaginables en la compagnie d'une multitude innombrable de très-belles femmes qui leur servent de Concubines. Quoique Devandiren Roi des Dieux fasse de tems en tems son séjour dans le Xoarcam, il y a cependant un autre lieu plus élevé, appelé *Mago-*
logam

logam, ce qui signifie Monde très-grand, dans lequel ce Souverain des Dieux tient le plus ordinairement sa Cour avec les trois-cens-trente-mille millions de Dieux, qui sont divisés en deux classes. Les uns sont véritablement des Dieux, les autres ne sont que de puiffans Géants, & ces deux Partis se font entr'eux une guerre presqu'continue. Au-dessus du *Magalogam*, est le *Genagolam*, ou le Monde des Nations; là on trouve des personnes de toutes Tribus & de tous Etats. Ensuite vient le *Tabalogam*, ou le Monde des Pénitens; c'est en ce lieu que demeurent ceux qui étant sur la terre ont mené une vie austère & mortifiée. Enfin, le plus élevé des quatorze Mondes est appelé *Lattiolagam*, ce qui signifie Monde de Vérité; c'est-là que se tient *Bruma*, avec ceux qui lui ont été dévots pendant leur vie, lesquels après leur mort, & même souvent dès leur vivant, sont si parfaitement transformés en la propre substance de ce Dieu, qu'ils ne font plus qu'une même chose avec lui.

Les Bramines prétendent, & font entendre au Peuple que si un homme de leur Tribu, pendant qu'il vit encore en ce Monde, coupe le cordon ou fil dont les Bramines ont accoutumé de se ceindre pour se distinguer des hommes de toutes les autres Tribus, & s'abstient de le porter; s'il se fait ensuite raser une petite touffe de cheveux, que ceux de cette Caste ont seuls pouvoir de porter, & qui sert pareillement à les faire connoître; si enfin après s'être ainsi dépouillé volontairement des marques de sa noblesse & de la dignité de sa Tribu, il veut témoigner qu'il embrasse la vie pénitente, il doit prendre dans sa main droite un Bâton de Bambou, qui est une espèce de Canne qui doit avoir dix, douze, ou quatorze nœuds. Il faut aussi qu'il porte dans sa main gauche une grande Tasse de Cuivre ou de Terre, qui puisse lui servir pour boire & pour manger. Il faut encore qu'il se couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux d'un morceau de Toile raïée de diverses couleurs, & ajouter à tout cet appareil & à toutes ces cérémonies, ces paroles, *Agam-Bruma*, c'est-à-dire, *je suis véritablement le Dieu Bruma*. Alors par la force de ces paroles miséricordieuses, ce Bramine est à l'instant changé, & transformé en la propre substance de ce Dieu; en sorte que ceux de la même Tribu qui se trouvent présens, se prosternent d'abord à terre, & l'adorent comme étant véritablement un Dieu. Les Braminites, qui sont les femmes de la Tribu des Bramines, mais plus particulièrement les veuves, instituent & célèbrent aussi-tôt des Fêtes en l'honneur du nouveau Dieu. Elles font aussi des veilles & des festins nocturnes, pour lui témoigner leur respect & leur zèle.

Les Bramines ainsi divinifiés ne mangent presque plus rien, que ce que ces Dames dévotes leur ont préparé pendant la nuit. Ils ont la réputation d'être fort vertueux & fort chastes, & ils sont cependant les plus lascifs & les plus abominables des Indiens. On dit même qu'ils sont très-experts dans la Magie, & qu'ils se servent de cet Art infernal pour assouvir plus facilement leur impudicité. Enfin, les Indiens croient que quand ces transformés viennent à décéder, ils sont immédiatement portés au Monde où *Bruma* fait son séjour, pour n'être jamais séparés de lui.

Les Gentils-Indiens croient que les quatorze Mondes dont il a été parlé, sont portés les uns sur les autres, & que tous sont appuyés sur une haute Montagne d'Or très-pur, appelée *Magameru-parruvadam*, c'est-à-dire Montagne d'une hauteur & d'une grandeur immense; que cette Montagne est soutenue par huit Eléphants; qu'une Tortue porte les huit Eléphants; & enfin, qu'une de ces Couleuvres qu'ils appellent *sexen* ou *Nallé-Pambou*, soutient cette Tortue: que si on leur demande par qui la Couleuvre est soutenue, ils répondent qu'ils n'en savent rien, & en demeurent là. Les Livres qui contiennent leur Loi leur enseignent encore que les tremblemens de terre qui se font quelquefois sentir, sont causés par les mouvemens que se donne cette Couleuvre, lorsque lassée de sa situation ordinaire, elle essaie d'en changer, pour se soulager un peu de la fatigue que lui cause le poids immense dont elle est plutôt accablée que chargée. Cette même Couleuvre que les Indiens révèrent comme une puissante Divinité, passe aussi pour être la cause des Eclipses. Mais avant que de dire de quelle manière les Gentils croient qu'elles arrivent, il faut remarquer qu'ils admettent douze Signes Célestes; qu'ils comptent vingt-sept Etoiles fixes, à chacune desquelles ils donnent un nom particulier, que je me dispenserai de rapporter, pour ne pas fatiguer le Lecteur par un si grand nombre de mots rudes & barbares. Ils prétendent aussi que le Soleil est de six-cens-cinq-mille lieues au-dessus de la Terre, & que la Lune est à pareille distance au-dessous du Soleil. De cette manière, ne pouvant concevoir les véritables raisons des Eclipses, ils supposent celles que l'on verra dans le Chapitre suivant. Mêmes folies par-tout. Si les Indiens font porter le

Monde par une Tortue, les Grecs ne chargeoient-ils pas leur Atlas & leur Hercule de ce pesant fardeau ?

CHAPITRE XV.

Quelle est l'Opinion des Indiens touchant les Eclipses.

ON a vû au commencement de ce Traité comment les Dieux, malgré l'oposition des Géants, avoient enfin tiré le beurre de la Mer de lait ; & de quelle manière Vixnu aiant amusé ces derniers, jusqu'à ce que les Dieux eussent emporté le beurre, disparut tout d'un coup, & laissa les Géants fort étonnés, & chagrins de se voir ainsi privés de la part qu'ils avoient prétendu avoir à ce mets délicieux. Il reste à sçavoir, qu'après cette expedition, Vixnu fit préparer un grand banquet, où tous les Dieux furent invités. Il y eut à ce festin une infinité de viandes exquisés, & une très grosse portion de beurre qu'on avoit tiré pour chacun des conviés en particulier. Or il arriva que la couleuvre Sexen, qui avoit beaucoup contribué à avoir ce beurre, & qui n'est pas une des moins importantes Divinités, pour je ne sçai quelle raison, vint un peu plus tard que les autres. Chacun s'étant mis à table, on réserva à part la portion de la couleuvre pour la lui donner lorsqu'elle seroit arrivée : mais le Soleil & la Lune, qui ne sont pas moins les plus gourmands que les plus brillans d'entre les Dieux, prirent cette portion, & la mangèrent après avoir déjà mangé la leur. La couleuvre étant ensuite arrivée, & étant informée de ce qui s'étoit passé, fut ontrée d'un procédé si malhonnête : elle se mit dans une très-grande colere, jura de faire repentir ceux qui avoient osé l'insulter, & protesta, que pour les punir de leur gourmandise, & du peu de considération qu'ils avoient eu pour elle, elle trouveroit le moyen de les avaler l'un & l'autre lorsque bon lui sembleroit, & dans le tems où ils y penseroient le moins. Ces menaces ne furent point vaines : la couleuvre leur a très-souvent tenu parole ; & ce que l'on appelle éclipse du Soleil ou de la Lune, arrive, selon les Indiens, lorsque Sexen se met en devoir d'avalier l'un ou l'autre de ces Astres. Mais parce que le monde se trouveroit privé de la lumière pour jamais, & seroit plongé dans une nuit éternelle, si ces deux flambeaux de l'Univers venoient une fois à être entièrement dévorés ; aussitôt que la couleuvre s'élançe sur l'un ou sur l'autre, & qu'elle commence à engloutir, tous les Dieux accourent & s'entremettent pour l'appaîser, pendant que de leur côté tous les Gentils se plongent dans l'eau, s'humilient, se prosternent devant la couleuvre, & lui adressent de ferventes prières, pour obtenir d'elle la délivrance de celui des deux Astres qui se trouve dans le péril. Ils joignent à leurs oraisons un torrent de larmes & un tintamarre épouvantable, qui ne cesse point que la couleuvre touchée de tant de cris, & de tant de prières, n'ait lâché prise, & laissé l'Astre en liberté. Les Gentils ne se contentent pas de prier, de se laver, de pleurer, & de crier de toute leur force : ils s'abstiennent même de boire, de manger, de dormir ; ils ne font rien cuire, & ne gardent aucun aliment dans leur maison, pendant tout le tems que dure l'éclipse ; & ils prétendent qu'elle finit lorsque la couleuvre, sensible à leurs vœux, a vomé l'Astre qu'elle avoit déjà avalé en partie.

De toutes les erreurs que suivent les Idolâtres, il n'en est point dont ils soient plus universellement entetés, & dont il soit plus mal-aisé de les désabuser, que de celle où ils sont à l'égard des éclipses, & de la durée des siècles, dont il sera parlé au Chapitre suivant. *Bernier* raconte un peu autrement la croïance des Indiens sur les éclipses : mais il n'est pas étonnant que les Peuples aient à ce sujet des traditions différentes. C'est toujours un Dragon qui veut dévorer les deux flambeaux du monde, & qu'on force de lâcher prise.

CHAPITRE XVI.

Opinion des Indiens à l'égard du Tems, & de la durée des Siècles.

Tous les Gentils Orientaux croient que la durée des siècles est divisée en quatre âges, ou quatre parties, appellées *Gyrradayagam*, *Duabrayagam*, *Tyrredayagam* & *Calyagam*. De ces quatre âges du monde, ils prétendent, que les trois premiers sont déjà écoulés, & qu'ils ont été véritablement des âges d'or, non seulement à cause de la prodigieuse durée de la vie des hommes d'alors, mais encore eu égard au bonheur & à la tranquillité dont tout le monde jouissoit. C'étoit dans le troisième âge que vivoit un certain Roi pere de Ram, duquel il a été parlé dans l'Histoire de Vixnu, lequel après avoir vécu soixante & dix mille ans, sans avoir des enfans, eut enfin le bonheur d'en avoir plusieurs, nonobstant cette surprenante vieillesse.

Le quatrième âge du monde, qui est celui auquel nous vivons, & qui est appelé *Calyagam*, est au sentiment des Gentils un véritable âge de fer, tant à cause des malheurs & des afflictions dont les hommes sont presque accablés, que par rapport à la brieveté de leur vie. Cet âge de fer a commencé, à ce qu'ils disent, il y a déjà quarante-huit mille quatre cents quarante-huit ans, & il en doit durer bien davantage, parce que, selon eux, le tems qui est passé, si on le compare à celui qui est à venir, n'est que comme un grain de moutarde auprès d'une grosse citrouille. On doit remarquer en passant que la tradition de ces quatre âges, dont le premier étoit l'âge d'or, & le dernier l'âge de fer, étoit universellement répandue. Ovide en fait la description au commencement de ses *Métamorphoses*.

Les Gentils, qui jusqu'ici suivent unanimement cette fabuleuse distinction des tems, sont partagés dans le reste en deux opinions tout-à-fait opposées, puisque les uns croient que quand l'âge de fer auquel nous vivons, sera fini, le monde finira aussi, & que les autres au contraire assurent, qu'après cet âge de fer, les âges d'or qui l'ont précédé recommenceront, & qu'ils se suivront ainsi successivement, en sorte que la durée du monde sera éternelle.

Ces Idolâtres ont un certain Livre appelé *Andaxarcaram*, dans lequel il est marqué, qu'outre les quatre âges, dont on vient de parler, il y en a en quatorze autres qui ont précédé, & qui tout ensemble font le nombre de dix-huit. Chacun de ces âges a un nom particulier: mais comme ce sont des noms barbares, je ne les rapporterai point. Je me contenterai de dire quelle prodigieuse étendue les Indiens donnent au tems, & à ces âges prétendus & imaginaires. Ils disent donc, que le premier âge a duré cent-quarante-millions d'années; le second, cent-trente-millions; le troisième, cent-vingt; le quatrième, cent-dix; le cinquième, cent millions; le sixième, quatre-vingt-dix; le septième, quatre-vingt; le huitième, soixante & dix; le neuvième, soixante millions; le dixième, cinquante; le onzième, quarante; le douzième, trente millions; le treizième, vingt; le quatorzième, dix; le quinzième, neuf millions soixante mille; le seizième, sept millions & cinq-cens mille; le dix-septième, cinq millions & neuf-cens mille; & enfin, le dix-huitième, quatre-millions-quatre-cens-mille & trois-cens années; en sorte que cette supputation chimérique de la durée du Monde, monte à 1076960300 années: idées prises pour le fond des Egyptiens & des Chaldéens, qui donnoient aussi à la durée du Monde un très-grand nombre de siècles, que les Indiens ont augmentés à leur fantaisie, & sans en avoir plus de raison, que les Peuples que je viens de nommer en avoient eu pour fixer cette durée.

A cette Fable ils en ajoutent une autre qui n'est pas moins extravagante: c'est d'assurer que les Astres sont non-seulement des Etres animés & raisonnables, mais encore qu'ils font des Dieux, & qu'ils ont des femmes & des enfans. Nous allons voir ce que ces Idolâtres pensent de la création de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Ce que les Indiens croient de l'Homme.

ON a dit au Chapitre troisième, que tous les Gentils de l'Inde croient comme une chose très-assurée & incontestable, que généralement tous les hommes tirent leur origine du Dieu Bruma; que les uns sont sortis de son visage, comme les Bramines, dont la Tribu est subdivisée en une infinité de degrés & de sectes, qui ont presque toutes des opinions différentes. D'autres sont sortis des épaules de ce même Dieu, comme les Rajas, qui sont, ainsi que les Bramines, subdivisés en un prodigieux nombre d'espèces. Les Comates ont pris naissance des cuisses de Bruma, & sont pareillement partagés en plusieurs Sectes; & enfin des pieds de ce Dieu ont été tirés les Xutres, dont la Tribu est en même tems, & la plus abjecte, & la plus nombreuse, qui est encore divisée en plus de branches que toutes les autres.

Outre ces quatre principales Tribus ou Castes, qui tirent leur origine du Dieu Bruma, il est aussi le principe d'une cinquième qui est fort étendue; mais qui a si peu de liaison avec les quatre que je viens de nommer, que ceux qui la composent semblent être des hommes d'une espèce particulière, & entièrement différente des autres. Les personnes de cette cinquième Tribu sont toutes appelées d'un nom général, *Niger* ou *Xandalam*. On les distingue cependant en quatre branches; & ceux de la première, sont nommés *Archivarata*; ceux de la seconde, sont appelés *Pallas*; on appelle ceux de la troisième *Parcas*; & enfin ceux de la quatrième sont appelés *Alparqueiros*.

Tous ceux de cette Tribu de Xandalam sont regardés avec mépris, & réputés infâmes par ceux de toutes les Tribus supérieures. C'est une bassesse, & même un crime énorme & irrémissible, non-seulement d'avoir mangé avec eux, mais même de les regarder boire ou manger. Ceux des quatre premières Tribus croient que pour quelque occasion que ce puisse être, & dans quelque pressant danger qu'ils puissent se trouver, il ne leur est jamais permis de donner entrée dans leurs maisons à aucun de ces infortunés *Nigers*; ni de rien recevoir de leurs mains, non pas même de l'eau, encore qu'ils fussent réduits à mourir de soif. Cette loi si sévère est observée avec tant d'exactitude, que ceux qui sont convaincus de l'avoir violée, non-seulement sont punis de mort, mais de plus, toute leur race est pour jamais privée des privilèges de leur Tribu, & ils sont réduits à la condition des *Nigers*, de la Caste desquels ils sont censés être dans la suite, sans aucun espoir d'être jamais rétablis dans leur premier état.

Le mépris que l'on a pour ces misérables, est cause qu'ils vivent séparés de tout le monde. Ils n'osent approcher des Villes, ni des lieux habités par ceux des quatre premières Tribus, & ils demeurent dans les bois & dans les campagnes, où ils cultivent la terre, & ne vivent presque que de la pêche & de la chasse.

Ceux d'entre les Gentils qui sont profession de s'adonner à l'étude, & qui sont appelés *Xastres*, aussi-bien que ceux qui ont embrassé la vie pénitente & religieuse, qui sont nommés *saniasés*, se croiroient coupables d'un péché atroce, s'ils avoient parlé à quelqu'un de cette malheureuse Caste. S'il arrive par hazard qu'un *Niger* ait touché un pot ou quelqu'autre vase de cuivre, ou de terre, dont ceux des autres Tribus se servent pour faire leur cuisine, ou pour conserver de l'eau, le maître de ces vases ne peut plus s'en servir; & qu'ils soient vuides ou pleins de quoi que ce puisse être, il est indispensablement obligé, ou de les casser, ou de les donner à celui qui les a fouillés par son attouchement. Mais ce qu'il y a de plus étrange & de plus surprenant, est qu'on ne permet pas aux personnes de cette Tribu d'entrer dans les Temples, ni même d'en approcher, pour y faire leurs prières, & y offrir leurs présens aux Dieux. On ne souffre pas non plus que pour boire, ou pour se laver, ils tirent de l'eau des puits dont se servent ceux des autres Castes. Tous les autres Gentils ont tant d'horreur pour ces misérables, que dans les maladies les plus dangereuses, & les plus désespérées, lors

même

même qu'ils n'auroient aucun secours à attendre d'ailleurs, ils aimeroient mieux se laisser mourir, que d'être soulagés par un Niger. Enfin, l'aversion & le mépris que l'on a dans toute l'Inde pour cette dernière Tribu, sont si grands, qu'il n'y a point de termes assez forts pour en donner une juste idée.

Il y a des Docteurs Gentils qui prétendent, que des cinq Tribus dont on vient de parler, il n'y a que les personnes de la première, qui est celle des Bramines, qui aient véritablement une ame. D'autres, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, sont d'un sentiment si opposé, qu'ils veulent, qu'une seule ame anime généralement tous les hommes. Cependant, malgré cette prodigieuse diversité de sentimens, tous conviennent dans l'article de la métempsychose, ou de la transmigration des ames. Cette Doctrine si célèbre chez tous les Gentils de tous les siècles, & presque de toutes les Nations passées chez les Indiens pour si claire & si évidente, qu'ils ne peuvent seulement pas comprendre, qu'il se puisse trouver des personnes assez dépourvus de bon sens pour en douter. Voici les principales raisons dont les plus sçavans d'entr'eux se servent pour convaincre ceux qui la voudroient contester. On ne peut, disent-ils, nier que les maux dont les hommes sont affligés dans ce monde ne soient ordonnés par les Dieux, en punition des péchés; & que les biens dont quelques-uns sont comblés, ne soient aussi envoyés par les mêmes Dieux, pour récompenser la vertu. Si cela est, comme on n'en sçavoit douter, d'où vient que tant de personnes que nous sçavons n'avoir commis aucun crime, qui vivent d'une manière irréprochable & édifiante, & que même tant d'enfans, qui sont encore incapables de pécher, sont néanmoins sujets à tant de misères & de maladies? D'où vient au contraire, que tant d'autres que l'on sçait être des méchans & des scélérats, jouissent néanmoins d'une santé & d'une prospérité constante? Il faut bien que le bonheur de ceux-ci soit la récompense des vertus qu'ils ont pratiquées dans les générations précédentes; & que les afflictions dont les autres sont comme accablés, soient la peine des crimes dont ils se sont rendus coupables pendant qu'ils animoient d'autres corps; puisqu'autrement on ne pourroit qu'accuser la Providence d'injustice en traitant si mal les honnêtes gens, & en faisant tant de bien aux méchans. De ce raisonnement, comme d'un argument auquel il ne seroit pas possible de répondre, ils concluent la vérité de la métempsychose. On fera voir plus bas, quels sont les motifs qui ont porté ces Idolâtres à embrasser cette doctrine avec tant d'opiniâtreté.

CHAPITRE XVIII.

Rapport de la Doctrine des Gentils, avec ce qu'enseigne le Christianisme.

CEUX qui considéreront avec attention les principaux points de la doctrine des Gentils Indiens, n'auront pas de peine à croire que ces Idolâtres ont eu autrefois connoissance des (a) Mystères qui nous sont enseignés dans le Christianisme, & que les vérités qui, sans doute, leur ont été annoncées, ont peu à peu été altérées faute de Ministres Evangéliques, qui continuoient à les expliquer au Peuple. Il y a beaucoup d'apparence que ces Nations, naturellement portées à la superstition, & adonnées au culte des Idoles, ont insensiblement abandonné la doctrine qu'ils avoient reçue, pour suivre les fausses idées que leur imagination dépravée leur a suggérées; en sorte que toute leur Religion ne consiste plus aujourd'hui qu'en des fables & des contes si extravagans, qu'il est surprenant que des hommes doués de raison y puissent donner créance.

Il est, par exemple, aisé de remarquer une idée, quoique très-groisième & très-imparfaite, du Mystère incompréhensible de la très-sainte Trinité, dans l'Histoire fabuleuse de leurs Dieux, lorsqu'ils disent, que de Vixnu, qu'ils appellent *Adevixnu*, c'est-à-dire, Vixnu premier principe, procède Bruma, qui signifie, science, & qu'ils disent être fils du premier principe, sans que toutefois il ait de mere; & qu'en suite dans un de leurs Livres, appelé *Chitanandi*, ils donnent Rutrem pour adjoint

(a) Tout cela est assez mal prouvé dans ce Chapitre,
Tome VI.

à ces deux premières Divinités ; & qu'entin , de même que dans la Religion Chrétienne, nous croions que Dieu a créé toutes choses par son Verbe, ils enseignent aussi, que toutes les choses visibles & invisibles ont été faites par Bruma, qu'ils nomment la science de Dieu, ou, le Dieu qui sçait tout.

En la place de la Résurrection des morts, ils ont substitué la métempsychose, par le moien de laquelle les bons sont récompensés, & les méchans punis. L'on voit bien aussi qu'ils ont eu quelque connoissance du péché Originel, en ce qu'ils enseignent, que les maladies, les travaux, les adversités, & la mort même, sont les peines dues aux péchés commis dans les précédentes générations ; & qu'ainfi, ils sentent & conviennent en quelque façon de ce que nous enseigne l'Apôtre S. Paul, que le péché est la source funeste de tous les maux & de la mort. Si dans la Religion Chrétienne nous croions que par la vertu des Sacremens, & principalement par le Baptême & la Pénitence, on obtient la remission des péchés, les Gentils par l'instigation du Démon, qui est le Singe de la Divinité, enseignent que leurs âmes sont effacées en se lavant dans les Rivieres de *Caxi*, de *Ramjanan*, de *Cavery*, du Gange, du *Cambuconam*, ou dans d'autres sources, qui passent parmi eux pour avoir une vertu singulière de purifier les consciences. Mais ce n'est pas seulement en se plongeant dans ces sources, qu'ils estiment si salutaires, qu'ils prétendent pouvoir se dérober de leurs malheurs ; les Sacrifices qu'ils offrent à leurs Dieux, produisent, selon eux, les mêmes effets. Ils croient même que c'est alléz de les invoquer pour être d'abord veulab en grace ; & non contents de cela, ils ont poussé la superstition jusqu'à assurer, que ceux qui invoquent une fois avec dévotion le nom de *Ram*, qui est le même que *Vixou* incarné, obtiennent incontinent la remission de tous leurs péchés ; que s'ils réitérent cette invocation une seconde fois, ils acquièrent un si grand mérite, qu'ils mettent les Dieux dans une espèce d'impuissance de les pouvoir récompenser dignement. Ils attribuent le même mérite à ceux qui profèrent les noms de *Xiven*, de *Chrisneu*, de *Velayadam*, & plusieurs autres, que ces Idolâtres prononcent sans discontinuation, afin d'expier leurs défordres par une voye si facile.

Outre ces différens moiens d'obtenir le pardon de leurs offenses, les Gentils usent encore de divers sacrifices pour appaiser la colere des Dieux, & par le moien desquels ils reçoivent une manière d'indulgence. Il y a de ces Sacrifices qui sont sanglans, & qu'on appelle *Belly* ; d'autres non sanglans, que l'on nomme *Rigci* ; quelques-uns ne consistent qu'en des offrandes de fleurs, & on les appelle *Archiney* ; & enfin, il y en a encore que l'on nomme *Oman*. Les Gentils attribuent une grande vertu à ces quatre sortes de Sacrifices, de même qu'à une manière de Chapelets, dont ils se servent pour faire leurs prières.

Les Chapelets dont les grains sont faits d'un certain fruit appelé *Rutaxam*, & dont usent presque tous les Sectateurs de *Xiven*, passent pour être d'une efficacité toute extraordinaire. Il y a de ces grains, qui dans toute leur rondeur n'ont point de raie, d'autres n'en ont qu'une ; il s'en trouve qui en ont trois, quatre, & quelques-uns beaucoup plus. Les Indiens appellent les espaces polis, qui sont entre ces raies, des faces ou des visages ; & ils sont d'autant plus d'état de ces sortes de fruits, qu'ils ont plus de raies, & par conséquent plus de faces, parce que le plus grand nombre est, à leur avis, un signe infallible de la plus grande vertu du grain, & en même tems du mérite de celui qui s'en sert pour prier.

Les *Rutaxam* ou grains des Chapelets qui n'ont point de raie, & qui étant polis dans toute leur rondeur n'ont qu'une seule face, ont tant d'excellence, & procurent un si grand mérite à celui qui les porte, que s'il avoit tué un Bramine ou une vache, qui sont chez les Gentils, les plus grands crimes que l'on puisse commettre, non-seulement il en obtient le pardon, mais encore il devient aussi saint & aussi parfait que *Xiven*. Les grains qui ont deux faces produisent le même effet ; ceux qui en ont trois portent en eux la ressemblance dit feu, & ils ont la vertu de purifier & de rendre innocent celui qui auroit tué sa femme. Les grains qui ont quatre visages, rendent pur celui qui auroit tué plusieurs Bramines, quoiqu'ils soient la même substance du Dieu *Bruma*, parce que *Xiven*, qui est le même que *Rutrem*, se servit lui-même de ce fruit pour expier le péché qu'il avoit commis, en coupant la tête à *Bruma*, lorsqu'il vivoit d'une manière scandaleuse avec sa propre fille, ainsi qu'il a été rapporté au Chapitre VIII. Les grains de cinq faces ont le privilège d'effacer toute sorte de péchés ; & de plus, font qu'*Yhtmen* Roi de la mort ne sçauroit nuire à celui

qu
ch
xa
fe
fo
en
cu
du
qu
ne
mi
pe
nes
glo
C
fac
&
les
en
Cen
uen
tou
ou
ceu
& c
on,
d'un
priv
cités
tend
foi
couv
a plu
& fa
forte
les p
& d'
ples
mes.

O
malhe
eur un
de leu
tentat
de mis
qu'ils
Lang
Pou
en a p
autres
avec fa

qui les porte, ce qui pourtant n'empêche pas que ceux qui font les plus chargés de ces fruits merveilleux, ne meurent comme les autres. Les Rutram qui ont six faces, ont toutes les vertus de ceux qui en ont deux, trois ou sept, & de plus, ils ont la propriété de rendre innocent celui qui se seroit souillé par un inceste avec sa propre fille. Outre cet admirable privilège, ils ont encore le pouvoir d'empêcher que ceux qui les portent ne soient mordus par aucune sorte de couleuvre. Les grains qui ont huit faces étoient celui qui les porte du péché qu'il auroit commis, en corrompant la femme de son Maître spirituel, quand même il auroit vécu long-tems avec elle en adultère. Ceux qui en ont neuf, rendent innocent celui qui auroit tué ou assassiné jusqu'à un million de Bramines, & celui, qui pendant toute sa vie les porte attachés à son bras droit, peut s'assurer qu'il est prédestiné, & qu'indépendamment de toute sorte de bonnes œuvres, dont il est pleinement dispensé, il jouira après sa mort de la même gloire dont jouit le Dieu Xiven.

Celui qui est assez heureux pour porter un Chapelet dont les grains ont dix faces, est assuré d'avoir une abolition générale de tous ses péchés, quelques grands & énormes qu'ils puissent être, & que jamais ni homme, ni bête venimeuse, ni les démons même, ne lui pourront nuire. Les grains qui ont onze faces, procurent en ce monde & en l'autre le même bonheur & la même gloire que possède Xiven. Ceux qui portent des Chapelets faits de grains à douze faces, deviennent lumineux & resplendissans comme le Soleil, & participent à toutes les prières, & à tous les Sacrifices qui s'offrent aux Dieux par toute la terre. Enfin, comme on n'a point encore vu de ces fruits miraculeux qui aient plus de treize faces, ceux qui ont l'avantage d'en trouver de cette espèce, qui sont également rares & chers, & qui les portent attachés à leurs bras ou à leur col, sont doués, dit-on, d'une agilité si surprenante, que dans un instant ils peuvent se transporter d'un lieu à un autre, quelque éloigné qu'il soit. Ils ont outre cela le funeste privilège de pouvoir impunément commettre toute sorte d'incestes & d'impudicités; & pour comble d'extravagance, les infâmes Docteurs de la Gentilité prétendent & enseignent, que l'on a d'autant plus de mérite que l'on porte sur soi un plus grand nombre de ces grains; en sorte que ceux qui en peuvent recouvrer jusqu'à mille, parviennent à ce comble d'honneur & de félicité, qu'il n'y a plus rien qui soit péché pour eux, & qu'ils peuvent sans crainte de se souiller, & sans aucun remords, s'abandonner à toute sorte de crimes & d'ordures. De sorte que ce que les Bramines proposent comme un moyen pour chasser & expier les péchés, ne sert effectivement qu'à les faire commettre avec plus de hardiesse & d'effronterie, par l'espérance de l'impunité. C'est ainsi que ces misérables Peuples ont été séduits par leurs Bramines, les plus abominables de tous les hommes.

CHAPITRE XIX.

Continuation du précédent.

ON ne scauroit non plus douter que les Gentils n'aient en quelque connoissance de la chute de Lucifer & des autres Anges Apostats, qui eurent le malheur de suivre son Parti, lorsqu'on lit dans leurs Livres, qu'anciennement il y eut une grande division entre les Dieux; que quelques-uns encoururent l'indignation de leur Souverain, pour avoir osé se révolter contre lui; qu'en punition de leur attentat, ils furent privés du bonheur dont ils jouissoient, & tombèrent dans un état de misère; qu'ils ne s'occupent plus depuis ce tenu-là qu'à nuire, & à faire tout le mal qu'ils peuvent aux hommes, & qu'on les appelle à présent *Raxader*, ce qui en notre Langue signifie Démon ou Diable.

Pour ce qui est du Déluge universel, il paroît évidemment que l'Histoire ne leur en a pas été tout-à-fait inconnue, puisque ces mêmes Livres rapportent, qu'il y eut autrefois un vieillard appelé *Tirruvalluvon*, & que pendant qu'il dînoit un jour avec sa fille, dans une grande Corbeille d'Oser doublée de cuir de Buffle, il survint

une pluie très-abondante, qui continua si long-tems, que toute la terre en fut submergée; que dans cette occasion, tous les hommes périrent, à l'exception de ce bon vieillard & de sa fille, que les Dieux, par une protection spéciale, préférèrent de cette inondation universelle; que les eaux étant écoulées & la terre desséchée, cet homme sortit de son panier; que nonobstant son grand âge, il eut plusieurs enfans de sa fille, & que c'est ainsi que le Genre humain fut alors rétabli, & la terre repeuplée; mélange bizarre de l'Histoire de *Noé* & de celle de *Lot*.

On trouve encore dans ces mêmes Livres une peinture, & une idée grossière des Combats de David & de Samson, lorsqu'on voit dans l'Histoire des Dieux les Guerres que Ram a soutenues contre les Géants. Ce que l'on raconte à ce sujet est si plaisant & si extraordinaire, qu'on a cru à propos d'en insérer ici quelque chose.

Les Docteurs-Gentils, lesquels, ainsi qu'il a déjà été dit, sont partagés en une infinité de sectes & d'opinions, conviennent cependant tous dans la croyance des aventures fabuleuses de leurs Dieux; & ils ont pour ces sortes d'Histoires le même respect & la même déférence que, sans comparaison, nous avons pour l'Évangile. La plupart de ces malheureux Pretres passent une bonne partie de leur vie à ven instruire & à les enseigner ensuite aux autres. Ils les récitent dans les Pagodes, dans les Maisons, dans les Places publiques, & souvent en pleine campagne, & ils sont toujours suivis d'une grande foule d'auditeurs. Ce qui les rend si appliqués à annoncer ces sortes de fables, c'est que par ce moyen ils s'attirent l'estime des Peuples, & sur-tout des femmes, & se procurent des aumônes abondantes, avec lesquelles ils entretiennent leurs familles; & ce qui d'un autre côté rend la populace si attentive à les écouter, c'est que les Bramines leur donnent à entendre que ceux qui sont parfaitement instruits de ces mystères, & qui assistent avec respect & avec attention au récit que l'on leur en fait, se rendent dignes de toutes sortes de bénédictions; qu'ils sont chéris des Dieux, préservés de tous dangers, & deviennent même invulnérables; qu'ils reçoivent la rémission de tous leurs péchés; qu'ils verront la face de Bruma; qu'ils auront un jour l'avantage de lui être entièrement semblables; qu'ils posséderont, comme Ram, une parfaite connoissance de toutes choses; & enfin, qu'ils auront une adresse particulière pour faire des Armes, en quoi l'on assure que ce Dieu excelle. L'on raconte de Ram, que n'étant encore âgé que de douze ans, il tua lui seul un Géant d'une grandeur prodigieuse; qu'étant parvenu en âge d'être marié, il épousa Sidi; qu'il se servoit d'un Arc si extraordinairement grand, que soixante-mille hommes le pouvoient à peine lever de terre; que peu de tems après son mariage, il entreprit de voyager par le monde, & qu'ensuite il se confina volontairement dans un Désert; là il s'occupoit à visiter les Pénitens & les Religieux, auxquels il accorda plusieurs beaux Privilèges, & en envoya même quelques-uns joir de la gloire & de la félicité dans le Ciel. Ce fut pendant que Ram s'employoit ainsi aux exercices de la vie solitaire, que le fimeux Ravanen se déguisa en Pénitent, & lui enleva sa femme Sidi, qu'il emmena dans l'Isle de Ceilan. Cet impie Géant ne se fut pas plutôt retiré avec sa proie, qu'il se mit à persécuter tous les gens de bien. Il osa même attaquer les Dieux, à qui il déclara la guerre, & leur donna pendant long-tems bien de l'occupation. Il étoit fort adroit en tous les exercices militaires; & comme il avoit été élevé sous la protection de Bruma, il en avoit reçu de grandes faveurs. Ce Dieu lui avoit entre autres choses fait présent de très-belles armes, également propres à attaquer, & à se bien défendre, par le moyen desquelles il avoit remporté la victoire dans une infinité d'occasions. Bruma lui avoit aussi accordé une protection si extraordinaire, qu'il excelloit dans toutes les sciences, & il avoit une force si prodigieuse, qu'il avoit vaincu les huit Eléphans sur le dos desquels le Monde est soutenu.

Ce fut après un avantage si insperé, qu'il entreprit d'attaquer Devandren Roi des Dieux, & il le contraignit de venir avec tous les autres Dieux deux fois chaque jour lui rendre hommage dans son Palais. Ne se contentant pas de tout cela, il résolut de chasser aussi Xiven du séjour glorieux ou il fait sa plus ordinaire résidence. Mais il ne fut pas aussi heureux dans cette rencontre qu'il l'avoit été jusqu'alors; car ce Dieu l'ayant poussé avec sa main, le fit tomber, & le Géant se trouva si pressé entre la terre & les doigts de Xiven, qu'il fut sur le point d'étonner & de perdre la vie. Pour sortir de ce danger, il s'avisait de tirer doucement un de ses bras; & aiant changé en Guitare une des deux têtes qu'il avoit, il toucha ce nouvel Instrument avec tant de délicatesse, que le Dieu charmé par un son si harmonieux, non-seulement le laissa aller sans lui faire aucun mal, mais lui accorda de nouveaux Privilèges. Les principales faveurs qu'il reçut alors de Xiven, furent de pouvoir vivre trente-millions d'an-

nées,

nées, & d'avoir une armée composée de cent-millions de Géants, dont quelques-uns auroient cinquante têtes, & d'autres seroient doués d'une telle force, qu'en frappant la Mer avec le pied, ils en seroient écartés les eaux, en sorte que l'on en pourroit voir le fonds.

Pour Ravanem, il étoit si épouvantablement grand, qu'il avoit vingt épaules & autant de bras, & que de chacune de ses épaules, à celle qui lui étoit opposée, il y avoit un espace de trente lieues. Il avoit aussi dans son estomac un vase plein d'une certaine liqueur céleste, qu'il avoit grand intérêt de bien conserver, parce que, quoiqu'on l'eût gratifié de trente-millions d'années, ce n'étoit néanmoins, qu'à condition que la liqueur précieuse, qui étoit contenue dans ce vase, ne seroit pas répandue; & qu'au cas que le vase vint à être cassé avant ce terme, il devoit mourir au même moment. Ce Géant terrible avoit non-seulement dix têtes; mais, ce qui est le plus admirable, si l'on lui en coupoit une, il en renaissoit aussi-tôt une autre. Cependant, toutes ces excellentes prérogatives ne purent empêcher qu'il ne succombât enfin sous les efforts de Ram; ce qui arriva de cette manière.

Après que Ravanem, déguisé en Penitent, eut enlevé Sidi, Ram ne sachant ce qu'elle étoit devenue, fut fort affligé d'avoir ainsi perdu sa femme. Il employa toutes sortes de moyens pour en apprendre des nouvelles; mais ses peines & ses soins furent pendant très-long-tems inutiles. Enfin, il s'adressa à *Innuman*, qui est un Dieu-Singe, Souverain de tous les Singes, fils du Vent, & qui est doué de perfections si rares, qu'il se rend si grand quand il lui plaît, que de sa tête il touche les Étoiles, d'une de ses mains le Pôle Arctique, & de l'autre l'Antarctique. Ram le pria avec tant d'instance de vouloir l'aider à chercher sa femme, qu'*Innuman* ravi de trouver une occasion de lui faire plaisir, parut tout aussi-tôt, parcourut toute la Terre-Ferme; & n'y ayant point trouvé ce qu'il cherchoit, il passa en l'Île de Ceilan, où il rencontra Sidi, qu'il prit par la main, l'enleva en Terre-Ferme, & l'y laissa sous bonne & sûre garde. Il repassa ensuite dans l'Île, où s'étant revêtu de la figure d'un Ours, il la parcourut, y fit mille ravages, & n'épargna pas le Palais du Géant qui y régnoit. Après cette expédition, il reprit sa forme naturelle de Singe, défit avec sa queue trois puissantes armées de Géants, se présenta devant Ravanem, & sans avoir aucun égard pour sa qualité de Roi, lui donna un soufflet, & tua son fils en sa présence. Plusieurs des plus forts Géants accoururent au secours de leur Prince, qui arrêterent ce terrible Singe, lequel alors voulut bien se laisser prendre. On assembla d'abord le Conseil, pour délibérer de quel supplice on devoit le punir; & il fut résolu tout d'une voix, qu'il falloit choisir quelque genre de mort qui ne fût pas ordinaire. En exécution de ce Jugement, on attachà à la queue du Singe un fort grand nombre de balots de coton, qui se trouvoient dans les Magasins de la Donane. On jeta tant d'huile sur ces balots, qu'ils en furent tous imbibés, & on y mit ensuite le feu, afin de brûler aussi *Innuman* par ce moyen. Mais le rusé Singe se moqua des desseins de ses ennemis; car étant sorti en cet état du Palais, il parcourut toute la Ville & toute l'Île, embrasant tous les lieux par où il passa, & causa un incendie si général & si terrible, que le Géant Ravanem ne trouva point d'autre expédient pour s'en garantir, que de monter avec sa femme dans le Chariot de Devandiren, & de chercher un asile dans les nuées.

Cependant *Innuman* se retira, & sortit de Ceilan, alla rejoindre Sidi, & la mena à son mari, à qui il la rendit. Ram remercia le Dieu Singe du service qu'il venoit de lui rendre; mais comme il avoit envie de tirer vengeance de l'affront qu'on lui avoit fait en enlevant sa femme, il le conjura de vouloir continuer à le secourir. Ils partirent donc ensemble, leverent en peu de tems une armée de plus de cinq cens millions de Singes, avec laquelle ils allèrent assiéger la Forteresse du Roi de Ceilan. Cette Forteresse étoit environnée de sept murailles; dont la première étoit de fer; la seconde de cuivre; la troisième de bronze; la quatrième de leron; la cinquième d'une matière composée de divers métaux mêlés; la sixième étoit d'argent, & la septième d'or.

Ravanem connoissant combien il lui importoit que cette Place ne fût prise, envoya aussitôt des Ambassadeurs à son frere *Cambucarnem*, pour lui demander du secours, le priant de le lui amener lui-même. Ce frere étoit un Géant d'une grandeur démesurée, qui commandoit à plus de quatre cens millions de Géants, dont jusqu'alors la force avoit été invincible. Il ne manqua pas de se rendre en diligence dans l'Île de Ceilan auprès de son frere; & il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se donna plusieurs batailles entre les Géants & les singes, ou grand nombre de part & d'au-

tre restèrent sur la place. Ce fut dans un de ces combats que Cambucarnem fut tué de la propre main de Ram; ce qui abbatit le courage des Géants, & releva si fort celui des Singes, qu'ils pressèrent le siège avec beaucoup plus de vigueur qu'auparavant. Ravanem, qui vit que ses affaires alloient mal, voulant se servir du privilège, qui, selon lui, le rendoit presque immortel, offrit de terminer le différend par un combat singulier entre lui & Ram. Ce dernier accepta le défi; ils se battirent, se donnerent réciproquement des coups terribles, de l'un desquels Ram fut blessé, & il étoit prêt à succomber; mais le sang qui couloit de sa plaie ranimant son courage, lui donna de nouvelles forces. Il choisit une flèche, & la tira avec tant d'adresse, qu'il perça l'estomac de Ravanem, causa le vase qui contenoit la liqueur fatale à la conservation de laquelle sa vie étoit attachée, & de ce seul coup le coucha mort à ses pieds.

Après une victoire si signalée, & si importante, Ram donna le pillage de la Forteresse aux Singes qui l'avoient si utilement secouru. On trouva dans cette Place des richesses immenses, sans comprendre la muraille d'or & celle d'argent, qui furent rompues en pièces, & emportées; en sorte qu'il n'y eut personne dans cette nombreuse armée, qui ne s'en retournât en son pays, chargé d'un très-riche, & très-précieux butin. Il restoit encore un frere à Ravanem, lequel se nommoit *Vibaxanen*. C'étoit un Géant très-puissant, & fort honnête homme. Il n'avoit point eu de part à la querelle de son frere, ni à la guerre qui en avoit été la suite; c'est pourquoi, Ram satisfait d'avoir sa femme, & de s'être vengé de ses ennemis, laissa à *Vibaxanen* les Etats dont il avoit dépossédé Ravanem. Il contracta même avec lui une alliance, & s'en alla en suite avec sa chere Sidi dans une retraite paisible, où il a depuis toujours vécu avec elle.

CHAPITRE XX.

Lettre du Pere Bouchet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, & Supérieur de la nouvelle Million de Carnate,

A Monseigneur l'Ancien Evêque d'Avranches, sur la Religion des Indiens.

MONSEIGNEUR, les travaux d'un homme Apostolique dans les Indes Orientales sont si grands & si continuels, qu'il semble que le soin de prêcher le nom de JESUS-CHRIST aux Idolâtres, & de cultiver les nouveaux Fidèles, soit plus que suffisant pour occuper un Missionnaire tout entier. En effet dans certains tems de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre; & souvent le Missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit, le tems qu'il doit donner à la prière, & aux autres exercices de sa profession.

Cependant, Monseigneur, dans quelques autres saisons, & même dans certaines heures d'une bonne partie des jours, nous nous trouvons assez en liberté, pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin alors est de rendre nos délassemens même utiles à notre sainte Religion. Nous nous instruisons dans cette vue des Sciences qui ont cours parmi les Idolâtres, à la conversion desquels nous travaillons; & nous nous efforçons de trouver jusques dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'est dans ce tems, où les occupations attachées à mon ministère m'ont laissé quelque loisir, que j'ai approfondi, autant qu'il m'a été possible, le système de la Religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propose dans cette Lettre, Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, & de rapprocher les uns des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capables de vous intéresser. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur Religion des Livres de Moïse, & des Prophètes: que toutes les Fables dont leurs Livres sont remplis, n'y obfcur-

eussent pas tellement la vérité, qu'elle soit méconnoissable; & qu'enfin, outre la Religion du Peuple Hébreu, que leur a apprise, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs & les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la Religion Chrétienne qui leur a été annoncée par l'Apôtre Saint Thomas, par Pananus, & plusieurs autres grands Hommes, dès les premiers siècles de l'Eglise.

Je n'ai point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prens de vous adresser cette Lettre. J'ai cru que des réflexions, qui peuvent servir à confirmer & à défendre notre sainte Religion, devoient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foi par la plus vaste érudition, & par la plus exacte connoissance de l'Antiquité sacrée & profane.

Je me souviens, Monseigneur, d'avoir lu dans votre sçavant Livre de la Démonstration Evangelique, que la Doctrine de Moïse avoit pénétré jusqu'aux Indes; & votre attention à remarquer dans les Auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurois à vous dire. J'y ajouterai donc seulement ce que j'ai découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens Livres des Indiens, & par le commerce que j'ai eu avec les Sçavans du País.

Il est certain, Monseigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurdités de l'Athéisme. Ils ont des idées assez justes de la Divinité, quoiqu'altérées & corrompues par le culte des Idoles. Ils reconnoissent un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. Jusques-là rien de plus beau, & de plus conforme au sentiment du Peuple de Dieu sur la Divinité. Voici maintenant ce que l'Idolâtrie y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de Divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des Dieux subalternes & soumis au Souverain Etre, qui est également le Seigneur des Dieux & des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les Etres; & cette distance infinie empêche qu'il eut aucun commerce avec de foibles Créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Etre infiniment parfait, & des Etres créés remplis, comme nous, d'imperfections & de foiblesses? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabrahasson*, c'est-à-dire le Dieu suprême, a créé trois Dieux inférieurs, sçavoir, *Brama*, *Vichnou*, & *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer, au second le pouvoir de conserver, & au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs Sçavans, les enfans d'une femme qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, la Puissance Suprême. Si l'on réduisoit cette Fable à ce qu'elle étoit dans son origine, on y découvroit aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon, que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à *Brama*, soit par la conservation qui est le partage de *Vichnou*, soit enfin par les différens changemens, qui sont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puissance absolue du *Parabrahasson*, ou du Dieu Suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur *Parachatti*, & lui ont donné trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute-puissance. En effet, *Chatti*, en Langue Indienne, signifie Puissance, & *Tara*, Suprême, ou Absolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment supérieur aux autres Divinités, marque au moins que leurs Anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, & que le Polythéisme ne s'est introduit parmi eux, que de la manière dont il s'est répandu dans tous les País Idolâtres.

Je ne prétens pas, Monseigneur, que cette première connoissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je sçais que sans un tel secours l'Auteur de la Nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes, & qu'elle ne s'altère chez eux que par le dérèglement & la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos âmes, & sur plusieurs autres vérités semblables.

Je m'imaginais cependant que vous ne seriez pas fâché de sçavoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs Auteurs la ressemblance de l'homme avec le

Souverain Être. Voici ce qu'un sçavant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens Livres. Imaginez-vous, dit cet Auteur, un million de grands Vases tous remplis d'eau, sur lesquels le Soleil répande les rayons de sa lumière. Ce bel Aître, quoi qu'imique, se multiplie en quelque sorte, & se peint tout entier en un moment dans chacun de ces Vases; on en voit par-tout une image très-resembleante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le Soleil est la figure du Souverain Être; & l'image du Soleil, peinte dans chacun de ces Vases, nous représente allez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu même.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués, & plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le votre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises. Il me seroit fort inutile, en écrivant à un aussi sçavant Prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulières.

Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que *Bruma* est celui des trois Dieux Subalternes, qui a reçu du Dieu Suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Bruma* qui créa le premier homme; mais, ce qui fait à mon sujet, c'est que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut, à la vérité, quelque peine à finir son Ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, & ce ne fut qu'à la troisième tentative, que ses mesures se trouvèrent justes. La Fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité; & il n'est pas surprenant qu'un Dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage, pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étoient tenus à ce que la Nature, & probablement le commerce des Juifs leur avoient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seroient aussi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme; ils se seroient bornés à dire, comme ils font après l'Écriture Sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement sortie des mains du Créateur.

Ce n'est pas tout, Monseigneur; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau Créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle lui avoit plus ennué à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Écriture est magnifique dans la Description qu'elle nous fait du Paradis Terrestre. Les Indiens ne le sont guères moins dans les Peintures qu'ils nous traient de leur *Chorsam*. C'est, selon eux, un Jardin de Délices où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit même un Arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il étoit permis d'en manger. Il seroit bien étrange, que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du Paradis Terrestre, en eussent fait, sans le sçavoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les Dieux inférieurs, qui dès la création du monde se multiplièrent presque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas sur d'avoir le privilège de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une Histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette Histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine, que la Doctrine des Hébreux, & peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux, disent nos Indiens, tenterent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'aviserent d'avoir recours à l'Arbre de vie qui étoit dans le *Chorsam*. Ce moyen leur réussit, & en mangeant de tems en tems des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux Serpent nommé *Chiven* s'aperçut que l'Arbre de vie avoit été découvert par les Dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet Arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, & pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine; il parut sous la forme d'un homme, & avala sans façon tout le venin, dont le malicieux serpent avoit infecté l'Univers.

Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la bonté d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter. Car, certainement je vous tromperois, si je m'engageois à vous dire quelque chose de plus sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'Histoire du Déluge, & les principales circonstances que nous en rapporte l'Écriture.

Le Dieu *Routren*, c'est le grand destructeur des Êtres créés, prit un jour la ré-

solution

solution de noier tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret, qu'il ne fût pressenti par Viehnoù, Conservateur des Créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles lui eurent dans cette rencontre une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le Déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du Dieu Routren. Mais aussi la qualité de Dieu conservateur des choses créées lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moien, l'effet le plus pernicieux; & voici la manière dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattlavarti* son grand confident, & l'avertit en secret qu'il y auroit bien-tôt un déluge universel; que la terre seroit inondée, & que Routren ne prétendoit rien moins, que d'y faire périr tous les hommes, & tous les animaux. Il fallut cependant qu'il n'y eût rien à craindre pour lui; & qu'en dépit de Routren, il trouveroit bien moien de le conserver & de se ménager à foi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une bonne provision d'au moins huit cens quarante millions d'ames & de semences d'Êtres. Il falloit au reste que *Sattlavarti* se trouvât au tems du Déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eût soin de lui faire bien connoître. Quelque tems après, *Sattlavarti*, comme on le lui avoit prédit, aperçut une multitude infinie de nuages qui s'assembloient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables. Il tomba du Ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent, & se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre; la mer franchit ses bornes, & se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de tems les montagnes les plus élevées. Arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut submergé. Tous les Êtres animés périrent & furent détruits.

Cependant, *Sattlavarti*, avec quelques-uns de ses Pénitens, s'étoit retiré sur sa Montagne. Il y attendoit le secours dont le Dieu l'avoit assuré. Il ne laissa pas d'avoir quelques momens de fraieur. L'eau, qui prenoit toujours de nouvelles forces, & qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, lui donnoit de tems en tems de terribles alarmes. Mais dans l'instant qu'il se croioit perdu, il vit paroître la barque, qui devoit le sauver. Il y entra incontinent avec les dévots de sa suite; les huit cens quarante millions d'ames & de semences d'Êtres s'y trouverent renfermés.

La difficulté étoit de conduire la barque, & de la soutenir contre l'impétuosité des flots, qui étoient dans une furieuse agitation. Le Dieu *Viehnoù* eut soin d'y pourvoir; car sur le champ il se fit poisson, & il se servit de sa queue comme d'un gouvernail, pour diriger le vaisseau. Le Dieu poisson & Pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattlavarti* attendit fort en repos dans son asyle, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre.

La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur; & il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit mêlé de fables, & des plus bizarres imaginations, ce que les Livres Sacrés nous apprennent du Déluge, de l'Arche, & de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en font pas demeurés-là; & après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattlavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Bruma* les aventures les plus singulières de l'Histoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monseigneur, qui me paroissent fort ressemblans.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que de *Bruma* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire; & il seroit à souhaiter que nos Sçavans, en matière d'Étymologies, eussent point adopté de moien plus raisonnables, & de plus forcées.

Ce *Bruma*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme, que tous les Indiens nomment *Sarafvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarafvadi* sont dans la Langue Indienne une terminaison honorifique; ainsi, *Vadi*, répond assez-bien à notre mot François, *Madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées. Par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de Routren. Il est dès lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarafvadi*, qui sont proprement le nom tout entier de la femme de *Bruma*, se réduisent à *sara*, qui est le nom de Sara, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. *Bruma*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le Chef de plusieurs *Castes* ou Tribus différentes. Les deux Peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces Tribus. A *Tichersapali*, où est maintenant le plus fameux Temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une Fête, dans laquelle un vénérable Vieillard mène devant soi douze enfans, qui représentent, disent les Indiens, les douze Chefs des principales Castes. Il est vrai que quelques Docteurs croient que ce Vieillard tient dans cette Cérémonie la place de *Vichnou*; mais ce n'est pas l'opinion commune des Sçavans, ni du Peuple, qui disent communément que *Bruma* est le Chef de toutes les Tribus.

Quoiqu'il en soit, Monseigneur, je ne crois pas que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part & d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une seule; ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Ecriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer; & je crois qu'une ressemblance trop affectée, ne seroit bonne qu'à les rendre suspectes.

Cela supposé, Monseigneur, je continué à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'Histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Bruma*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme le Patriarche Abraham, semit en devoir de sacrifier son Fils à un des Dieux du Païs. Ce Dieu lui avoit demandé cette Victime: mais il se contenta de la bonne volonté du Pere, & ne souffrit pas qu'il en vint jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'Enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le ressuscita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des Castes qui sont aux Indes: c'est celle qu'on nomme la Caste des Voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces Peuples une Tribu entière de Voleurs, tous ceux qui sont cet honorable métier soient rassemblés dans un corps particulier, & qu'ils aient pour voler un privilège à l'exclusion de tout autre. Cela veut dire seulement, que tous les Indiens de cette Caste veulent effectivement avec une extrême licence: mais par malheur, ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

Après cet éclaircissement, qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon Histoire. J'ai donc trouvé que dans cette Caste on garde la cérémonie de la Circconcision: mais elle ne se fait pas dès l'enfance. C'est environ à l'âge de vingt ans. Tous même n'y sont pas sujets, & il n'y a que les principaux de la Caste qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, & il seroit difficile de découvrir d'où leur est venu cette coutume, au milieu d'un Peuple entièrement Idolâtre.

Vous avez vu, Monseigneur, l'Histoire du Déluge & de Noé dans *Vichnou*, & dans *Sattjavarti*: celle d'Abraham dans *Bruma* & dans *Vichnou*. Vous verrez encore avec plaisir celle de Moïse dans les mêmes Dieux, & je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus ressemblant à Moïse que le *Vichnou* des Indiens métamorphosé en *Chrichnen*. Car d'abord, *Chrichnen* en Langue Indienne, signifie *Noir*. C'est pour faire entendre, que *Chrichnen* est venu d'un Païs où les Habitans sont de cette couleur. Les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen* fut exposé dès son enfance dans un petit berceau sur une grande Rivière, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, & comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande Princesse, qui le fit nourrir avec soin, & qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sçai pourquoi les Indiens se sont avisés d'appiquer cet événement à un des parens de *Chrichnen* plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela, Monseigneur? Il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, & pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ses parens, qui fut élevé au Palais d'une grande Princesse. En cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que *Chrichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand Fleuve, afin de le soustraire à la colère du Roi, qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, & ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux. On retira l'enfant de cet endroit périlleux, & il fut élevé parmi des Bergers. Il se maria dans la suite avec les filles de ces Bergers, & il garda long-tems les troupeaux de ses Beaux-pères. Il se distingua

bien-tôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur Chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux, & de ceux qui les gardoient. Il fit mourir le Roi, qui leur avoit déclaré une cruelle guerre. Il fut poursuivi par ses ennemis; & comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer: elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroit douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moïse, sous le nom de Vichnou métamorphosé en Chrichnen? Mais à la connoissance de ce fameux Conducteur du Peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes, qu'il a décrites dans ses Livres, & de plusieurs Loix qu'il a publiées, dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, & qui persévèrent encore aujourd'hui dans le Païs, je compte, Monseigneur, les bains fréquents, les purifications, une horreur extrême pour les Cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés, l'ordre différent, & la distinction des Castes, la Loi inviolable qui défend les Mariages hors de sa Tribu ou de sa Caste particulière. Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois épuiser ce détail. Je m'attache à quelques Remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les Livres des Sçavans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'Histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*: c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes. On y sacrifie un Mouton. On y récite une espèce de Prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles: *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra? Quand sera-ce que le Rédempteur paroîtra?*

Ce sacrifice d'un Mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'Agneau Pascal. Car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la Victime; aussi les Brames, quoiqu'ils ne pussent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, & sont obligés par la Loi de manger du Mouton qu'on immole, & que les Brames partagent entr'eux.

Plusieurs Indiens adorent le Feu. Leurs Dieux mêmes ont immolé des Victimes à cet Élément. Il y a un Précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu, & de ne le laisser jamais éteindre. Celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins & tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au Commandement porté dans le Lévitique, Ch. vi. V. 12. & 13. *Ignis in Altari semper ardebit, quem nutrit Sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu. Ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez, comme moi, Monseigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle Cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des Serpens. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, & que leur vue porte bonheur. Ainsi plusieurs adorent les Serpens, & leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux peu reconnoissans ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le Serpent d'Aïraïn que Moïse montra au Peuple de Dieu, & qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les Serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leurs propres enfans; ils ont grand soin de les bien élever; ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture; ils les marient, & presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moïse ait adressé sur cet article les Préceptes que nous lisons dans le Lévitique?

Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoissance de la Loi de Moïse? Ce qu'ils disent encore de leur Loi, & de *Brama* leur Législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la Loi aux hommes. C'est ce *Vedam*, ou Livre de la Loi, que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, & qui dit essentiellement

la vérité. Le *Vedam*, ou la Loi des Indiens, est divisée en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des tems, & qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la Loi qu'ils ont reçue de leur *Bramâ*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous sçavons des Juifs, par rapport à la Loi Sainte, & à Moïse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur Loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les Livres de la Loi du prétendu *Bramâ* sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Iroucouvedam*, traite de la première cause, & de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'Eau, & que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier Chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer.

J'ai appris de plusieurs *Bramas*, que dans le troisième Livre qu'ils nomment *Sama-vedam*, il y a quantité de Préceptes de Morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les Préceptes Moraux répandus dans l'Exode.

Le quatrième Livre qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens Sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les Temples, & les diverses Fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les Livres du Lévitique & du Deutéronome.

Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la Loi, ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou*, que *Bramâse* trouva avec le *Vedam* des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, & qui a été le séjour des Dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorchams*, ou les différens Paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-tems de Moïse & de la Loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand Prophète? Je me trompe beaucoup, ou son Histoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la Mer-Rouge, elle assembla les femmes Israélites: elle prit des Instrumens de Musique, & se mit à danser avec ses Compagnes, & à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakhoumi*. Cette femme, aussi-bien que Marie sœur de Moïse, sortit de la Mer par une espèce de Miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un Bal magnifique, dans lequel tous les Dieux & toutes les Déeses dansèrent au son des Instrumens.

Il me seroit aisé, Monseigneur, en quittant les Livres de Moïse, de parcourir les autres Livres historiques de l'Ecriture, & de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux Histoires qui m'ont le plus frappé, & qui sont le plus à mon sujet.

La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un Roi de l'Inde fort ancien, & qui, au nom & à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture.

Les Dieux se réunirent un jour dans leur Chorcâm, ou, si vous l'aimez mieux, dans le Paradis de Délices. *Devendiren* le Dieu de la Gloire présidoit à cette illustre Assemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux & de Déeses; les plus fameux Pénitens y eurent aussi leur place, & sur-tout les sept principaux Anachorètes.

Après quelques discours indifférens, on proposa cette question: Si parmi les hommes il se trouve un Prince sans défaut. Presque tous soutinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices; & *Vichouva-moutren* se mit à la tête de ce Parti. Mais le célèbre *Vachichien* prit un sentiment contraire, & soutint fortement que le Roi *Arichandiren* son Disciple étoit un Prince parfait. *Vichouva-moutren* qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colère,

lér
ten
L
def
nit
le r
pou
Ch
M
ave
pro
gran
jusq
fufc
Vac
com
de r
L
de p
la fa
L
lan
de f
disti
de t
Sing
Vill
duifi
te n'
puiff
Je
des I
ce qu
comm
ques
dans
Chrét
tions
Je
Trini
princi
difen
Mais
rés en
lorsq
confes
le non
sentir
Il r
fabule
diffère
Pyram
Vou
tion de
au moi
se font
ble rai
Les
Mais c
que to
Trinité
de Lib

lère, & assura les Dieux qu'il sçauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu Prince parfait, si on vouloit le lui abandonner.

Le défi fut accepté par *Vachichien*, & l'on convint que celui des deux qui auroit le dessus, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté; il le dépouilla de son Royaume; il fit périr le seul fils qu'il eut; il lui enleva même sa femme *Chandirandi*.

Malgré tant de disgrâces, le Prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu, avec une égalité d'ame dont n'auroient pas été capables les Dieux mêmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embrassèrent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux Déeses qui lui firent leurs compliments. On lui rendit sa femme, & on resuscita son fils. Ainsi, *Vichouva-moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichien*, qui en fit présent au Roi *Arichandiren*, & le *Vaincu* alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde Histoire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, & ressemble encore mieux à un trait de l'Histoire de *Samson*, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'Histoire de *Job*.

Les Indiens assurent donc que leur Dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir *Céilan*; & voici le stratagème dont ce Conquérant, tout Dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de Singes, & leur donna pour Général un Singe distingué, qu'ils nomment *Arouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu; & ce Singe courant par les campagnes au milieu des blés, des bois, des Bourgades, & des Villes, porta l'incendie par tout. Il brula tout ce qui se trouva sur sa route, & réduisit en cendres l'île presque toute entière. Après une telle expédition la conquête n'en devoit pas être fort difficile, & il n'étoit pas nécessaire d'être un Dieu bien puissant, pour en venir à bout.

Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du Peuple de Dieu. J'en serai quitte pour abrégier un peu ce qui me restoit à vous dire sur un second point, que j'étois résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières & à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres, ont eudès les premiers tems de l'Eglise la connoissance de la Religion Chrétienne; & qu'eux, aussi-bien que les Habitans de la Côte, ont reçu les instructions de *S. Thomas*, & des premiers Disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux Dieux des Indiens, *Bruma Vichnou*, & *Routren*. La plupart des Gentils disent à la vérité que ce sont trois Divinités différentes, & effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigneuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois Dieux séparés en apparence, ne sont réellement qu'un seul Dieu; que ce Dieu s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée, & qu'il exerce sa Toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les Êtres créés, & qu'il donne des marques de sa bonté; & qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les Villes, qu'il châtie les coupables, & qu'il fait sentir les effets de sa juste colere.

Il n'y a que quelques années qu'un *Brame* expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse Trinité des Païens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu, & ses trois noms différens, qui répondent à ses trois principaux Attributs, à peu près sous l'idée de ces Pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques Temples.

Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les Chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, & qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la faible raison des hommes.

Les Fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le Mystère de l'Incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces Incarnations à *Vichnou* le second Dieu de leur Trinité; & jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de Sauveur & de Libérateur des hommes.

J'abrège, comme vous le voyez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, & je passe ce qui regarde nos Sacrements. Les Indiens disent, que le Bain pris dans certaines Rivières efface entièrement les péchés, & que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les âmes d'une manière admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée qu'on leur auroit donnée du saint Baptême ?

Je n'avois rien remarqué sur la Divine Eucharistie : mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des Sacrifices, & le Ris qu'on distribue à manger dans les Temples, conserve chez les Indiens le nom de *Prasadam*. Ce mot Indien signifie en notre Langue *Divine Grace*, & c'est ce que nous exprimons par le terme Grec, *Eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la Confession ; & je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum*. Ils célèbrent une Fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux Sacrifice Ekiam, la femme de celui qui y préside est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, & de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés.

Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuiera encore davantage mes conjectures.

Lorsque Chrichnen étoit au monde, la fameuse Draupadi étoit mariée à cinq freres célèbres tous Rois de Maduré. L'un de ces Princes tira un jour une flèche sur un arbre, & en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célèbre Pénitent, & avoit cette propriété que chaque mois il portoit un fruit ; & ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette seule nourriture lui suffisoit. Mais parce que dans ces tems reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des Pénitens, que celle des Dieux, les cinq Freres appréhendoient que l'Hermite ne les maudît. Ils prièrent donc Chrichnen de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu Vichnou métamorphosé en Chrichnen leur dit, aussi-bien qu'à Draupadi, qui étoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de réparer un si grand mal : que ce moyen étoit la confession entière de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit six coudées de haut : qu'à mesure que chacun d'eux se confessoit, le fruit s'éleveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, & qu'à la fin de la dernière confession, il s'attacheroit à l'arbre, comme il étoit auparavant.

Le remède étoit amer : mais il falloit se résoudre à en passer par là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un Pénitent. Les cinq Freres prirent donc leur parti, & consentirent à tout déclarer. La difficulté fut de déterminer la femme à faire la même chose, & on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissoit de parler de ses fautes, elle ne se sentoit d'inclination que pour le secret & pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction du *Sanias* (a), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, & fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de lui-même, & se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette première confession. Les quatre autres Princes continuèrent à l'exemple de leur aîné, & l'on vit arriver le même prodige ; c'est à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquième, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée : mais c'étoit à Draupadi, que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats elle commença sa confession, & le fruit s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, & cependant il s'en falloit encore une demi-coudée, que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié, ou plutôt caché quelque chose. Les cinq Freres la prièrent avec larmes, de ne pas se perdre par une mauvaise honte, & de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prières n'eurent aucun effet. Mais Chrichnen étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, & alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue Lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connoissances que j'ai acquises au milieu des Peuples de l'Inde, autrefois apparemment Chrétiens, & replongés depuis long-tems

(a) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

le, & je passe
certains Ri-
non-seulement
ce point là un

converti mes
ble pour avoir
dans les Tem-
gnifie en notre
Eucharistie.
Monseigneur,

ra son péché,
e tous les ans,
e leurs péchés
de celui qui y
es les plus hu-

davantage mes

cing freres cé-
sur un arbre,
Pénitent, &

onnoit tant de
rriture lui suf-
la malédiction
l'Hermite ne
délicate. Le
adi, qui étoit
que ce moi-
dont le fruit
confesseroit,
e la dernière

ou bien s'ex-
per parti, &
aire la même
parler de ses
nce. Cepen-
malédiction du

émonie, & fit
t montoit de
remière con-
, & l'on vit
inquième, le

er effort étoit
t s'éleva peu
e une demi-
ident qu'elle
nt avec lar-
elopper dans
venu au se-
eine eut-elle
tacher à la

berté de vous
mieux des
is long-tems

dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Les Missionnaires de nôtre Compagnie, sur les traces de Saint François Xavier, travaillent depuis un siècle à les ramener à la connoissance du vrai Dieu, & à la pureté du culte Evangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en même-tems que nous faisons goûter à ces Peuples abandonnés la douceur du jong de J E S U S - C H R I S T, nous tâchons de rendre quelque service aux Sçavans d'Europe, par les découvertes que nous faisons dans les Païs qui ne leur sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de suppléer par votre profonde pénétration, & par votre commerce assidu avec les Sçavans de l'Antiquité, à ce qui pourroit manquer de notre part aux lumières que nous acquérons parmi ces Peuples. Si ces nouvelles connoissances sont de quelque usage pour le bien de la Religion, personne ne sçauroit mieux les faire valoir que vous. Je suis avec un profond respect, &c.

CHAPITRE XXI.

Lettre du même Pere Bouchet,

A Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches, sur la Métempsychose.

MONSEIGNEUR, pendant le séjour que je fis il y a quelques années en Europe pour les affaires de cette Mission, j'eus à répondre à plusieurs questions, que des personnes sçavantes me firent souvent sur la doctrine des Indiens, & principalement sur l'opinion qu'ont ces Peuples de la Métempsychose ou de la Transmigration des ames. Elles souhaitoient entr'autres choses, de sçavoir en quoi le système Indien est conforme au système de Pythagore & de Platon, & en quoi il en est différent. Je me rappelle de tems en tems avec plaisir, Monseigneur, les entretiens que j'eus alors avec Votre Grandeur sur la même matière; c'est pour cela qu'étant de retour aux Indes j'emploiai une partie de mon loisir aux recherches nécessaires pour me mettre en état de satisfaire une curiosité si louable. La bonté avec laquelle vous avez déjà reçu une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur un autre sujet, autorise la liberté que je prends de vous adresser ces réflexions, & me fait espérer qu'elles ne vous seront pas désagréables.

Il y a long-tems, Monseigneur, que je suis au fait des sentimens des Brachmanes. J'ai lu plusieurs Ouvrages des Sçavans Indiens; j'ai entretenu souvent leurs plus habiles Docteurs; & j'ai tiré de la lecture des uns & de l'entretien des autres, toutes les connoissances qui pouvoient m'aider à approfondir leur système sur la Transmigration des ames.

J'ai d'abord été surpris en lisant leurs Livres, de voir qu'il n'y a presque point d'erreurs dans les Auteurs anciens, que les Indiens n'aient ou adoptées ou inventées. Plusieurs croient que les ames sont éternelles; d'autres pensent qu'elles sont une portion de Dieu même. Ils sont à la vérité presque tous convaincus de leur immortalité; mais ils prouvent cette immortalité par la Métempsychose & la Transmigration des ames en différens corps.

On a peine à comprendre, comment une idée aussi chimérique que celle-là s'est répandue dans toute l'Asie. Sans parler des Indiens qui sont en deça du Gange, les Peuples l'Aracan, du Pegu, de Siam, de Camboge, du Tonquin, de la Cochinchine, de la Chine, & du Japon, sont dans cette ridicule opinion de la Métempsychose, & ils l'appuient par les mêmes raisons dont se servent les Indiens.

Lorsque Saint François Xavier prêchoit la Foi au Japon, le plus fameux Bonze du Païs se trouvant avec le Saint à la Cour du Roi de *Bungo*, lui dit d'un air suffisant; « Je ne sçai si tu me connois, ou pour mieux dire, si tu me reconnois; » & après avoir rapporté beaucoup d'extravagances, qu'on peut voir dans l'Histoire de la Vie de ce Saint, il ajouta; « Ecoutes-moi, tu entendras des oracles, & tu demeureras d'accord, que nous avons plus de connoissance des choses passées que vous n'en avez vous autres des choses présentes. Tu dois donc sçavoir que le monde n'a jamais eu de commencement, & que les hommes, à proprement parler, ne meurent point. » L'ame se dégage seulement du corps ou elle étoit enfermée; & tandis que ce corps pourroit dans la terre, elle en cherche un autre frais & vigoureux, où nous renais-

» fons , tantôt avec le sexe le plus noble , tantôt avec le sexe imparfait , selon les » diverses constellations du Ciel , & les différens aspects de la Lune.

Les diverses Relations que nous avons de l'Amérique , nous assurent qu'on y trouve des vestiges de la Métempsychose. Qui a pu porter cette folle imagination à des Peuples , qui ont été si long-tems inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit répandue dans l'Afrique & dans l'Europe : les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains ; Pythagore qui fut le chef de la secte Italique , l'avoit établie chez plusieurs Nations , sur tout dans les Gaules , où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur Religion. Elle entroit même dans la Politique : les Généraux d'armée voulant inspirer à leurs soldats le mépris de la mort , les assuroient que leurs ames n'auroient pas plutôt abandonné leurs corps , qu'elles iroient en animer d'autres. C'est ainsi que César en parle en expliquant le dogme des Druides : (a) *Non interire animas , sed ab aliis post mortem transire ad alios , atque hoc maxime ad virtutem excitari putans , metu mortis neglecto.*

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plupart des Hérétiques , tels que furent les Simonien , les Basilien , les Valentinien , les Marcionien , les Gnostiques , & les Manichéens. Les Juifs eux-mêmes qui avoient reçu la Loi de Dieu , & qui par conséquent devoient être convaincus de l'impiété d'un pareil système , s'y laisserent néanmoins surprendre , ainsi que le rapportent Tertullien , & Saint Justin dans ses Dialogues. On lit dans le Talmud , que l'Amé d'Abel passa dans le corps de Seth , & ensuite dans celui de Moïse. Saint Jérôme donne aussi à entendre que quelques Juifs , & Hérodes entr'autres , s'imaginèrent que l'ame de Saint Jean avoit passé dans le corps de JESUS-CHRIST. Tel a été le progrès d'une opinion si extravagante.

Il ne seroit pas facile de remonter jusqu'à son origine , ni de décider quels en ont été les premiers Auteurs. Herodote , S. Clement d'Alexandrie , & d'autres Sçavans hommes ont cru que cette doctrine avoit d'abord été enseignée par les anciens Egyptiens , & que de chez eux elle étoit passée dans les Indes , & dans le reste de l'Asie. D'autres au contraire en attribuent l'invention aux Peuples de l'Inde , qui l'ont ensuite communiquée aux Egyptiens ; car il y avoit autrefois un commerce réglé entre ces deux Nations. Pline & Solin rapportent fort en détail le chemin qu'on tenoit routes les années pour aller de l'Egypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce système ; qu'il le communiqua aux Brame dans un voiage qu'il fit aux Indes , & que de-là il fut porté chez les Egyptiens.

Quoiqu'il en soit , c'est-là sans doute une de ces questions qui demeureront long-tems indéçises ; & c'est ainsi , Monseigneur , que vous vous en expliquez dans vos Entretiens sur Origene. *An vesana Metempsychosus doctrina ab Indis ad Egyptios transiit , an ab his ad illos , res est non parva disquisitionis.* Néanmoins si l'on s'en rapporte à la Chronologie Indienne , la question seroit bientôt décidée ; car elle compte plusieurs milliers d'années depuis que cette opinion a vogue dans l'Inde. Mais par malheur la Chronologie de ces Peuples est remplie de tant de faussetés , que l'on n'y peut faire aucun fonds. Il y a donc plus d'apparence , ainsi que plusieurs anciens Auteurs l'ont dit en termes exprès , que c'est des Egyptiens plutôt que des Indiens , que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la Métempsychose.

Les Indiens , de même que les Pythagoriciens , entendent par la Métempsychose le passage d'une ame par plusieurs corps qu'elle anime successivement , pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement il n'étoit question que du passage des ames en différens corps humains : on l'étendit plus loin dans la suite ; & les Indiens ont encore enchéri sur les Disciples de Pythagore & de Platon.

1. Les Pythagoriciens , en établissant leur système , fonderent leur principale preuve sur l'autorité de leur Maître. Ses paroles étoient pour eux des oracles : il n'étoit pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avoit été avancé par ce grand Philosophe ; & quand d'autres Philosophes moins dociles blâmoient quelques-unes de ses opinions , ses Disciples croioient avoir donné une réponse solide en disant , que le Maître par excellence l'avoit ainsi enseigné. Et certainement on ne peut nier que cette haute réputation , que Pythagore s'étoit acquise , ne fut

bien

(a) De Bell. Gallic. Lib. VI.

bien fondée ; puisque c'est lui qui perfectionna toutes les Sciences, qui de son tems étoient fort confuses & fort embrouillées.

C'est aussi ce que répondent nos Indiens, quand nous leur faisons toucher au doigt les extravagances qui suivent de leur système. Bruma, disent-ils, est le premier des trois Dieux, qu'on adore dans les Indes ; c'est lui qui a enseigné cette doctrine ; elle est donc infallible. C'est Bruma qui est l'Auteur du Vedam ; c'est-à-dire, de la Loi qui ne peut tromper. C'est Bruma qui est *Ahadan* ; c'est-à-dire, qui parle essentiellement, conformément à la vérité, & dont toutes les paroles sont des oracles. Il a une connoissance infinie de tout ce qui a été, de tout ce qui est, & tout ce qui doit être ; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie de chaque homme ; c'est lui qui a enseigné toutes les sciences ; si les Brames connoissent la Vérité, s'ils sont habiles dans l'Astronomie & dans les autres sciences, c'est à Bruma qu'ils en sont redevables. Peut-on douter après cela que la doctrine de la Métémpsychose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venue de Bruma ?

2. Les Disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fût permis de proposer leurs doutes ; après quoi ils avoient la liberté de former des difficultés, & d'interroger leur Maître. Quelques-uns de ses Disciples, qui avoient achevé leur tems d'épreuve, lui demanderent un jour, s'il se ressouvenoit d'avoir vécu dans un autre tems. Il leur répondit en faisant ainsi sa généalogie : Autrefois j'ai paru dans le monde sous le nom d'Étalide, fils de Mercure, à qui je demandai la grace de me ressouvenir de tous les différens changemens qui pourroient m'arriver. Il m'accorda cette insigne faveur. Depuis ce tems-là, je nâquis dans la personne d'Euphorbe, & je fus tué au Siège de Troie par Menelaüs ; j'animai ensuite un nouveau corps, & je fus connu sous le nom d'Hermetime ; après quoi je fus un Pêcheur de l'Isle de Delos, qu'on nommoit Pyrrhus, & enfin je suis maintenant Pythagore.

Mais comme les Disciples de ce Philosophe n'étoient pas toujours crus sur leur parole, lorsqu'ils débitoient le privilège de cette reminiscence, ils la prouvoient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses. Une preuve, disoient-ils, que notre Maître a véritablement paru sous le nom d'Euphorbe, c'est qu'en entrant dans le Temple de Junon qui est dans l'Eubée, il a reconnu lui-même son propre bouclier, que les Grecs avoient consacré à cette Déesse. Cette Fable étoit si souvent répétée par les Pythagoriciens, qu'Ovide la met en œuvre dans ses Métamorphoses, en faisant parler ainsi Pythagore :

(a) *Ipse ego nunc memini, Trojani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram.*

On lit avec plaisir l'ingénieuse récitation que Tertullien fait de cette Fable ; mais comme ce n'est pas ici le lieu de la rapporter, je me contenterai d'examiner ce qui se trouve de semblable parmi les Indiens.

Ils ont dix-huit Livres fort anciens, qu'ils appellent Pauranam. Quoique ces Livres soient remplis de Fables plus grossières les unes que les autres, ils ne contiennent pourtant, selon eux, que des vérités incontestables. C'est dans ces Pauranams, qu'on lit cent traits d'Histoires semblables à celles que les Pythagoriciens rapportent de leur Maître. Plusieurs grands hommes y racontent toutes les figures différentes sous lesquelles ils ont paru dans divers Roïaumes : ils entrent dans le détail des moindres particularités. Ils disent, par exemple, qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent, les trésors, les armes, les instrumens de fer, & cent autres choses de cette nature, qui leur appartenoient ; par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisoient dans les vies précédentes. On y voit aussi les divers changemens de leurs Dieux. Ils commencent par Bruma, qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes : les Métamorphoses de Vichnou y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, & qu'ils appellent *Kelki-vadara* ; c'est-à-dire, Vichnou changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de Routren, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, aussi-bien que des diverses Métamorphoses de leurs Déeses. Ils ont outre cela un autre

(a) *Lib. XV.*

Livre appelé *Bramma-pouranam*, où se trouve une multitude prodigieuse de Transmigrations d'ames dans les corps des hommes & des bêtes.

Les adorateurs de Vichnou prétendent que ce Dieu éclaire par une lumière céleste quelques ames favorites de ses Dévots, & qu'il leur fait connoître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est des zélés serviteurs de Routren, ils assurent que ce Dieu chimérique révèle à plusieurs d'entr'eux les divers états où ils ont été engagés dans les différentes transmigrations de leurs ames.

3. Les Indiens & les Pythagoriciens ont recours aux comparaisons, pour expliquer leurs sentimens; mais avec cette différence, que ceux-ci ne les emploient que pour donner de la clarté & du jour à leurs pensées, au lieu que ceux-là les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent.

L'Amé, disent les Indiens, est dans le corps, comme un oiseau est dans sa cage; c'est la première comparaison dont ils se servent: mais ils ne s'y arrêtent pas beaucoup, parce qu'en effet la différence faite aux yeux. Mais en voici trois autres qui leur paroissent admirables, & d'autant plus persuasives, qu'elles sont soutenues chacune par l'autorité d'un Poète. Car parmi les Indiens un Vers cité, même hors de propos, donne un grand poids au raisonnement; & si le Vers qu'on cite, renferme une comparaison qui explique en apparence quelques circonstances du sujet dont on parle, c'est alors que la meilleure raison ne s'égalé jamais à la comparaison.

Voici donc la seconde comparaison qu'ils emploient pour appuyer leur sentiment sur la Métémpsychose. Comme l'homme est dans une maison, qu'il y habite, & qu'il a soin d'en réparer les endroits foibles; de même l'ame de l'homme est dans le corps, elle y loge, elle s'étudie à le conserver, & à en réparer les forces quand elles défaillent. De plus, comme l'homme sort de sa maison quand elle n'est plus habitable, & va se loger dans une autre; l'Amé de même abandonne son corps, quand quelque maladie, ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé, & elle se met en possession d'un autre corps. Enfin, comme l'homme sort, quand il veut, de sa maison, & y retourne de la même manière; il y a pareillement de grands hommes, dont l'Amé a le pouvoir de se dégager de son corps pour y revenir quand il lui plaît, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'Univers. A la vérité on trouve peu de ces Ames privilégiées: mais enfin l'on en trouve, & les Pouranams nous en fournissent des exemples.

Parmi ces exemples j'en choisis un qui est fort célèbre. On lit dans la vie de *Vieramarkem*, l'un des plus puissans Rois des Indes, qu'un Prince pria une Déesse, dont le Temple étoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram*, c'est-à-dire, une prière qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grâce qu'il demandoit: mais par malheur le Domestique qui l'accompagnait, & qui demeura à la porte du Temple, entendit le *Mandiram*. L'apprit par cœur, & prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjonction.

Comme ce Prince se fioit entièrement à son Domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir: mais il se donna bien de garde de lui révéler le *Mandiram*. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essor à son ame: mais auparavant il recommandoit bien à son Domestique de garder soigneusement son corps, jusqu'à ce qu'il fut de retour. Il recitoit donc tout bas sa prière, & son ame se dégageant à l'instant de son corps, voltigeoit çà & là, & revenoit ensuite. Un jour que le Domestique étoit en sentinelle auprès du corps de son Maître, il s'avisa de réciter la même prière, & aussitôt son ame s'étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du Prince. La première chose que fit ce faux Prince fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prit point fantaisie à son Maître de l'animer. Ainsi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un Perroquet, avec lequel elle retourna dans son Palais.

On ne doit pas trouver étrange, que les Indiens s'imaginent que de grands hommes parmi eux aient eu le pouvoir de séparer ainsi leurs ames de leurs corps. (A) Plin raconte dans son Histoire naturelle, qu'un certain Hermotime avoit cet admirable secret de quitter son corps toutes les fois qu'il le vouloit; & que son ame ainsi séparée alloit en divers Pais, & revenoit dans son corps pour raconter les choses qui se passaient dans les lieux les plus éloignés. A la vérité Plutarque n'est pas de l'avis de Plin: il prétend que l'ame de cet Hermotime, qu'il appelle Hermodore, ne se séparoit pas réellement de son corps; mais qu'un Génie étoit sans cesse à ses côtés, qui l'instruisoit de tout ce qui se passoit ailleurs.

Ce que Saint Augustin raconte dans son Livre de la Cité de Dieu, paroît adéç

(A) Liv. VII.

lumiére céleste
différens chan-
ce qui est des
de à plusieurs
migrations de

pour expliquer
que pour don-
ardent comme

dans sa cage ;
pas beaucoup,
es qui leur pa-
es chacune par
rs de propos,
ne une compa-
n parle , c'est

sentiment sur
ite, & qu'il a
dans le corps,
nd elles défaut-
s habitable, &
quelque ma-
se met en pos-
sa maison, &
, dont l'Ame
, après avoir
es Ames privi-
es exemples.
vie de *Viera-*
cée, dont le
riére qui a la
souhaitte. Il
compagnoit,
cœur, & prit

de la faveur
Mandiram. Il
donnoit l'eslor
e garder soi-
bas sa prière,
revenoit en-
son Maître,
de son corps,
e faux Prince
ntaisie à son
mer le corps

grands hom-
s corps. (a)
oit cet admi-
ne ainsi sépa-
hofes qui se
de l'avis de
e, ne se fé-
es côtés, qui

paroit alléz

suprenent. (a) Un Prêtre, dit ce saint Docteur, appelé Resteur, qui étoit de la Paroisse de Calamo, pouvoit à son gré se mettre dans un état tout-à-fait semblable à celui d'un homme mort : on avoit beau alors le frapper, le piquer, & même le brûler : il avoit perdu tout sentiment, & on ne lui trouvoit nulle apparence de respiration. Il ne s'appercevoit même qu'il eût été brûlé, que par les cicatrices qui lui en restoit ; il avoit enfin un tel empire sur son corps, qu'en peu de tems, lorsqu'on l'en prioit, il s'interdisoit tout usage des sens. Un exemple de cette nature seroit dans la bouche d'un Indien une preuve à laquelle il n'y auroit point de replique. Après avoir raconté un trait semblable, voiez, ajouterait-il sérieusement, s'il n'est pas vrai, que les ames demeurent dans leurs corps, de la même manière que les hommes logent dans leurs maisons.

La troisième comparaison dont les Indiens se servent, est prise du Navire & du Pilote. Le Pilote, disent-ils, est le maître du Navire ; il le gouverne à son gré ; il le conduit dans les Païs les plus reculés ; il le fait entrer dans les Rivieres ; il lui fait faire le tour des Isles ; il lui fait parcourir tous les Ports qui se trouvent sur les rivages de la Mer : s'il est endommagé en quelqu'une de ses parties, il le radoube, & il l'abandonne quand les planches venant à se pourrir menacent d'un prochain naufrage. C'est ainsi que l'ame se trouve dans le corps de l'homme ; elle le conduit par tout ; elle lui fait faire de longs voyages ; elle le mène dans les Villes ; elle le fait monter, elle le fait descendre, elle le fait marcher ou reposer ; lorsqu'il est malade, elle cherche des remèdes propres à réparer ses forces. Mais quand ce corps vient à périr, ou que ses organes s'usent & se déconcertent, elle l'abandonne pour en chercher un autre qu'elle puisse gouverner comme le premier.

Enfin, les Indiens comparent les ames dans les corps à un homme qui est en prison. Cette comparaison suppose ce que je dirai plus bas, que les ames qui se trouvent engagées dans différens corps qu'elles aiment successivement, n'y sont retenues que pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Pour prouver ce qu'ils avancent, ils raisonnent du plus au moins, & ils disent que les Dieux subalternes, qui sont si fort au-dessus des hommes, sont obligés eux-mêmes d'animer des corps, pour expier les péchés de la vie précédente. Ils rapportent sur cela une infinité d'histoires, entr'autres celle qu'on lit dans la vie de *Tarma-Rajakels*, ou autrement le *Baradam* ; la voici.

Arichnen étoit un des cinq Rois qui se sont rendus célèbres dans l'Inde. Ce Prince eut un Fils qu'il aimoit tendrement : on l'appelloit *Abimaniem*. Cet enfant chéri vint à mourir après bien des aventures ; la douleur que son pere en conçut le mit au désespoir. Vichnou métamorphosé en Krichnen, eut pitié de ce Pere affligé. Il le mena dans un des cinq Paradis, où Arichnen apperçut son Fils tout brillant de gloire. Il voulut l'embrasser & demeurer avec lui : mais on le fit retirer, & Abimaniem lui parla de la sorte : « Autrefois tout Dieu que j'étois, je tombai dans un grand péché : pour l'expier je fus condamné à être mis en prison dans un corps humain ; maintenant que j'ai satisfait pour ce crime, & que je me suis entièrement purifié, vous me voyez plein de gloire, comme j'étois auparavant. » Or, disent les Indiens, si les Dieux eux-mêmes sont obligés d'animer des corps pour se purifier, & pour faire pénitence dans ces prisons, pouvez-vous douter que les ames après avoir commis des péchés dans une autre vie, ne soient pareillement obligées de demeurer dans les corps qu'elles aiment comme dans autant de prisons ? Si ces corps naissent dans des Caltes méprisables, s'ils sont sujets aux maladies, & à d'autres infirmités, ou s'ils sont disgraciés de la nature ; tout cela arrive afin qu'elles puissent expier les péchés de la vie passée.

Les Platoniciens emploient la même comparaison : Platon l'avoit tirée de Pythagore & d'Empédoce, & Pythagore l'avoit reçue d'Orphée. Parmi les premiers Chrétiens, quelques-uns, qui avant d'embrasser le Christianisme, avoient été élevés dans l'école de Platon, trouvoient de quoi l'appuyer dans quelques passages de l'Ecriture, qui ne doivent s'entendre que dans un sens métaphorique. Les Saints Peres en citent des endroits mal expliqués par les Origénistes. Saint Epiphane, par exemple, dit que les Sectateurs de Platon prenoient à la lettre ces paroles du Prophète Roi : *Seigneur (b) tirez mon ame de la prison où elle est*. S. Jérôme observe qu'ils entendoient de même ces autres paroles de Saint Paul : (c) *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Doit-on être surpris que les Indiens s'attachent si fort à cette comparaison, puisque des Phi-

(a) Livre xiv. Chap. 24

(b) *Edus de custodia animam meam*. Pf. 114.

(c) *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* ad Rom. Ch. 7. v. 14.

Philosophes, qui se disoient Chrétiens, ne laissoient pas de s'en servir dans le même sens que les Platoniciens ?

4. Ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les ames dans différens corps humains, ils admettent encore la Métémpsychose à l'égard des corps de bêtes, & de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le Monde change plusieurs fois de forme, ce qui se fait selon eux par autant de transmutations différentes. Mais pour mieux éclaircir ce système des Indiens, il me faut montrer la conformité de leur sentiment sur la création du Monde avec celui des Disciples de Pythagore & de Platon.

Ces deux Philosophes, ainsi que le marquent les Peres, avoient transporté dans leur Philosophie plusieurs choses qu'ils avoient tirées des Juifs touchant la Morale, & la manière dont le Monde a été formé depuis tant de siècles. C'est le rapport qui se trouve entre le commencement de la Genèse & plusieurs endroits de Platon, qui a fait dire à Numénius, que Platon n'étoit autre chose que Moïse qui parloit Grec. *Quid est Platon nisi Moses atticissimus ?*

En effet, Platon croioit que le Monde avoit été produit par la Toute-Puissance de Dieu, & qu'il étoit sujet à la corruption, que Dieu est le Souverain Seigneur de toutes choses, & le Pere des Dieux subalternes ; mais qu'il s'est servi de ces Dieux pour former & pour perfectionner tous les Etres. Les premiers Hérétiques, tel que fut Ménandre Disciple de Simon le Magicien, pensoient à peu près de même, & soutenoient que le Monde avoit été fait par les Anges. Saturnin disoit qu'il y en avoit eu sept entr'autres qui avoient été occupés à ce grand Ouvrage. Tous ces Hérétiques des premiers siècles, qui s'étoient infatués du Platonisme, appliquoient aux Anges, ce que le Philosophe disoit des Dieux inférieurs. Sénéque vouloit expliquer le sentiment des Platoniciens, dit que Dieu produisit des Dieux subalternes pour être les Ministres de son Roïaume, & pour le perfectionner. Je serois trop long, si j'entreprendois de citer tous les endroits des Ouvrages de Platon, qui prouvent que c'est-là son opinion.

C'est de la même manière que les Indiens expliquent la création du Monde. Dieu, qui avoit subsisté pendant toute une éternité, lorsqu'il n'y avoit ni Ciel ni Terre, créa Bruma par sa Toute-Puissance, laquelle est appelée par les Indiens Parachatti, c'est-à-dire, pouvoir souverain. Les ignorans ont perfonifié cette expression, & croient que Parachatti est la Mere des Dieux. Qu'il se servit de lui pour créer les autres Etres, qu'ensuite il créa Vishnou, qui est le Dieu conservateur de tous les Etres, puis le Dieu Routren, qui détruit les mêmes Etres, afin que Bruma les fîtse reparoître avec éclat. Cet emploi des Dieux subalternes, créés par le souverain pouvoir du Seigneur de tous les Etres, peut-il être plus conforme à l'idée de Platon, qui assure que Dieu créa les Dieux inférieurs, & qu'il les employa à former & à perfectionner ce Monde visible ?

5. Selon la doctrine du même Platon, la première de toutes les Métémpsychoses est celle du Monde, qui doit finir un jour, & être suivi d'un autre Monde. La pensée de ce Philosophe est, que comme les ames animent de nouveaux corps, il y aura aussi de nouveaux Mondes. A la vérité les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles ; mais peuvent-ils nier que ce n'ait été le sentiment des Origénistes ; & n'est-ce pas chez Platon que les Origénistes ont puisé cette idée du renouvellement du Monde ? Il ne faut que lire ce que dit Origène au chapitre 5. du troisième livre de ses Principes. Il se propose une objection qu'on pourroit lui faire, sur ce qu'il a dit que le Monde a commencé dans le tems. Vous me demandez, dit-il, ce que faisoit Dieu avant qu'il créât le Monde ? Il seroit ridicule de dire qu'il étoit oisif ; car rien ne régné davantage à la nature de Dieu, que de penser que sa honte n'ait pas voulu faire, ni sa Toute-Puissance exécuter ce qu'il pouvoit. A cela, dit ce Docteur, nous répondons conformément à la règle de la piété, que Dieu n'a pas commencé d'agir lorsqu'il a créé le Monde : mais nous croions que de la même manière que ce Monde où nous sommes, est suivi d'un autre, il y en a eu pareillement plusieurs autres qui ont précédé celui-ci. Ces paroles sont assez expresses en faveur de la doctrine des Mondes qui se succèdent les uns aux autres, & qu'Origène avoit tirée de Platon, aussi que plusieurs Saints Peres le lui reprochent ; & comme ces Mondes ont toujours été animés par la grande Ame du Monde, aussi que Platon l'assure, peut-on douter que les Platoniciens n'admissent la Métémpsychose à l'égard de plusieurs Mondes ? Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'Origène entériné de ces idées Platoniciennes, abusoit de quelques passages des Livres divins, pour prouver un dogme si ridicule. Il employoit, par exemple, cet endroit d'Isaïe,

ou

ou
l'E
Qu
O
font
D
arri
kr
qua
me
cen
soph
me
Ter

C
mém
van
ce d
touj
autre
nicie
les E
accor
seul,
dans
dans
Egyp
ont r
a été
aussi
ou il

6.
tera
revie
amée
tout
les an
crate
damm
ment
autres

7.
homm
Atte
Dieux
contor
Dieux
& de
pus a
de Pe
dusit

(a)
Quid est
est. Num
re: Luce

où Dieu dit qu'il créera un nouveau Ciel & une Terre nouvelle, & ce autre de l'Ecclesiaste: (a) *Qu'est-ce qui a été autrefois? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? C'est ce qui doit se faire encore. Rien n'est nouveau sous le Soleil, & nul ne peut dire: Voilà une chose nouvelle, car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous.*

Telle est l'opinion des Indiens; ils s'imaginent que ce monde doit finir, & qu'ensuite Dieu en créera un nouveau; ils déterminent même le tems ou ce changement doit arriver; car ils prétendent qu'après que les quatre âges, d'or, d'argent, de cuivre, de fer seront expirés, il y aura un jour de la vie de Bruma, qui doit durer cent ans; que quand cette multitude d'années sera écoulée, le monde sera détruit par le feu. C'est une chose remarquable, que presque toutes les Nations conviennent ensemble sur cette manière dont le monde sera détruit; c'est une tradition que les anciens Philosophes se sont lassée les uns aux autres; & Ovide dit en termes formels, que c'est une chose arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le Ciel, la Mer, & la Terre doivent être consumés par le feu.

*Esse quoque in factis remississimum aevum
Quo Mare, quo Tellus, correptaque Regia Culi
Ardeat.*

Ce monde étant donc détruit par le feu, Dieu en fera reparoître un nouveau de la même manière qu'il a créé celui-ci, & cela se renouvellera toujours de même qu'avant que cet Univers où nous sommes eût été créé, il y en avoit un autre, & avant ce dernier un plus ancien. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut raisonner en remontant toujours plus haut, où l'on trouvera divers mondes, plus anciens les uns que les autres. Je ne trouve qu'une différence entre les deux opinions; c'est que les Platoniciens & les Pythagoriciens croioient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois, & que les Indiens au contraire en distinguent quatorze. On peut néanmoins facilement les accorder, en ce que les Indiens avouent que ces quatorze mondes n'en font qu'un seul, puisqu'ils sont tous renfermés dans un œuf, ou comme quelques autres disent, dans Bruma. C'est encore une chose à observer, que presque toutes les Nations font dans ce sentiment, que le monde est semblable à un œuf: c'est ainsi que les anciens Egyptiens représentoient le monde, & c'est d'eux sans doute que toutes les Nations ont reçu cette idée. Les Indiens ajoutent que cet œuf qui renferme tous les mondes, a été formé par le Dieu Bruma, qui se trouva sur l'eau. Les Platoniciens ont dit aussi que Dieu étoit sur l'eau. N'auroient-ils pas abusé de ce passage de l'Ecriture, ou il est dit, que (b) *l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux?*

6. Mais combien d'années durera le monde, avant qu'il en paroisse un autre? Il durera, disent-ils, jusqu'à ce que Bruma paroisse de nouveau, & que tous les Etres reviennent au même état où ils ont paru d'abord. C'est ce qui répond à la grande année Platonique, qui devoit durer trente-six-mille ans. Les Platoniciens disent que tout ce qui s'est passé durant ce long espace de tems, se renouvellera alors, & que les ames reviennent dans les corps pour recommencer une vie nouvelle; que Socrate doit être accusé de nouveau par Anyte & Mélite; que les Athéniens le condamneront à la mort; qu'ils s'en repentiront ensuite, & qu'ils puniront rigoureusement les accusateurs. Ce qu'ils disent de Socrate, doit s'entendre pareillement des autres hommes, & de toutes les aventures si célèbres dans l'Histoire.

7. La Métempsychose, selon les Indiens, ne regarde pas moins les Dieux que les hommes. A la vérité, ils avouent que le Dieu Souverain qui a créé les Dieux, les Atres & tous les Etres, n'est pas sujet à ces différens changemens: mais outre les Dieux intérieurs dont nous parlerons dans la suite, il y en a trois principaux qu'ils confondent avec le Dieu Suprême, savoir Bruma, Vichnou & Routren, & ces trois Dieux du premier Ordre, quoique Subalternes, ont animé différens corps d'hommes & de bêtes. Bruma a animé le corps d'un Cerf & celui d'un Cygne. Vichnou, le plus accoutumé aux Métempsychofes, a paru sous la figure de *Manicham*, c'est-à-dire, de Poisson; ce fut, disent quelques-uns, au tems du Déluge, lorsque ce Dieu conduisit la Barque qui salva le Genre Humain. Il devint ensuite *Conrman*, c'est-à-dire

(a) *Quid quod fuit? Ipsum quod futurum est. Quod est quod factum est? Ipsum quod faciendum est. Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere: Ecce hoc recens est; jam enim processit in sa-*

culis, que fuerant ante nos. Ecclesiast. C. 1. v. 10.

(b) *Spiritus Domini ferebatur super aquas. Gen. C. 1. v. 2.*

Tortue, pour soutenir le monde qui chanceloit : il prit aussi la figure d'un Pourceau, pour trouver les pieds de Rourren qui s'étoit caché ; puis celle de *Narasingam*, c'est à-dire, moitié Homme & moitié Lion, pour défendre un de ses adorateurs, & faire mourir *Frastien*. Enfin, il a animé le corps d'un Bramin, d'un fameux Roi appelé *Ramen*, &c. Rourren a pareillement changé plusieurs fois de figure ; mais la plus extravagante est celle du *Lingam*, qui a produit la Secte infame des *Linganistes*.

Les Déeses, femmes de ces trois Dieux, ont été sujettes à de pareils changemens. *Parradi* femme de Rourren, vivement touchée de ce que son père n'avoit pas appelé son mari à un fameux Sacrifice, auquel il avoit invité tous les Dieux, de rage se jeta dans le feu, où elle fut consumée. Elle naquit ensuite d'une montagne du Nord, & épousa une seconde fois Rourren.

Les diverses renaissances de la *Kehoumi* femme de *Vichnou* sont célèbres. Elle naquit d'abord lorsque les Dieux & les Géans tirent tourner dans la Mer la fameuse montagne de *Miroua*. Il en sortit des choses prodigieuses ; mais la plus excellente de toutes fut la *Kehoumi*, qui éblouit tous les Dieux par sa beauté, & qui de leur consentement fut donnée à *Vichnou*. Long-tems après, elle naquit d'un fruit, dont l'odeur infiniment douce & agréable se répandoit à dix lieues à l'enour. Cette jeune fille fut élevée par un Pénitent appelé *Vedamamouni*, qui lui enseigna toutes les sciences ; mais comme elle surpassoit en beauté toutes les personnes de son sexe, il souhaita qu'elle devint femme de *Vichnou*, changé alors en *Ramen*, Roi célèbre dans les anciennes Histoires des Indes. Cette Princesse s'appelloit pour lors *Sida* ; elle faisoit une rude pénitence sur le bord de la Mer, se tenant sur un bât, au bas duquel elle entretenoit un feu fort ardent. La réputation de sa beauté vint aux oreilles d'un Géant, qui étoit Roi de *Coilan*. Il se transporta sur le lieu où elle avoit fixé son séjour, dans le dessein de l'épouser ; mais une pareille proposition lui ayant déplu, elle se jeta dans le feu, & elle fut réduite en cendres. La pénitence ne fut pas pourtant inutile ; car *Vedamamouni* ayant recueilli ses cendres, les renferma dans une canne d'or enrichie de diamans & de pierres précieuses d'un prix incalculable. On porta cette canne au Géant *Ravanen* qui la fit meure dans son trésor. Quelque tems après, comme on entendit sortir de cette canne une voix semblable à celle d'un enfant, on l'ouvrit, & on y trouva *Sida* changée en petite fille. Les Astrologues consultés sur ce prodige, répondirent que cet enfant seroit la cause de la ruine de *Coilan* ; c'est pourquoi on l'enferma dans un coffre d'or, & on la jeta dans la Mer pour l'y faire périr. Mais le coffre, au lieu d'être entraîné par sa pesanteur au fond de l'eau, surnagea, & avança vers la Mer de *Bengale*. Etant entré dans un des bras du *Gange*, il fut porté sur un champ ; les laboureurs l'ayant trouvé, le donnerent à leur Roi, qui éleva la *Kehoumi* jusqu'à ce qu'elle fut mariée à *Ramen*.

En un mot, les Dieux subalternes du premier Ordre, outre qu'ils doivent mourir au tems de la grande année *Brumatique* & renaître ensuite, sont encore nés plusieurs fois dans le cours des années de *Brima*. Ces années contiennent plusieurs milliers d'années, & surpassent de beaucoup les années qui doivent s'écouler pendant la grande année *Platonique*.

Pour ce qui est des Dieux du second Ordre, les Indiens les représentent souvent changés en hommes & en démons, lesquels ensuite redevenant Dieux. Cette opinion des Sçavans Indiens est très-conforme à celle des *Platoniciens*. *Saint Augustin* assure que ces Philosophes croioient que les Ames des hommes qui avoient pratiqué la vertu, étoient changées en Dieux familiers & domestiques, & devenoient les protecteurs des familles ; qu'au contraire si elles s'étoient rendues coupables de quelques crimes, elles devenoient des Esprits malins qui inquiétoient les vivans. (a) *Animas ex hominibus fieri Lares, si meriti boni, & Lemures, si mali*. *Saint Jérôme* dans sa Lettre à *Avitus*, dit, que les *Origénistes* avoient le même sentiment ; sçavoir, que les hommes étoient changés en démons, & les démons en hommes. *Ita cuncta variari, ut & qui nunc homo est, possit in alio mundo Damon fieri ; & qui Damon est, & negligentius egerit, in crassiore corpore relegatur, id est, homo fiat.*

Afin de montrer que c'est-là l'opinion des Indiens, je ne rapporterai qu'un seul exemple tiré d'un de leurs Livres qui a pour titre *Palmapouranam*. Un fameux

(a) *De Civit. Dei*, Lib. ix. Cap. 12.

un Pourceau,
e *Narasingam*,
adurateurs, &
x Roi appelé
la plus extra-
nissiles.

changemens,
oit pas appelé
le rage se jeta
e du Nord, &

ébres. Elle na-
ter la fameuse
plus excellente
& qui de leur
un fruit, dont
Cette jeune
na toutes les
de son sexe,
en, Roi célé-
appelloit pour
er, se tenant

La réputa-
Zeilan. Il se
effem de l'é-
erra dans le
trant inutile,
ne canne d'or
On porta
Quelque tems
e à celle d'un
s Astrologues
de la ruine
la jeta dans
par sa pesan-
Etant entré
reurs l'ayant
lle fut mariée

doivent mou-
t encore nés
ment plusieurs
écouler pen-

éférent sou-
ment Dieux.
iciens. Saint
s qui avoient
, & deve-
endues cou-
quière les
ent, *si mali-*
ent le même
les démons
manda De-
relgegur, id

terai qu'un
Un fameux

RELIGIEUSES DES INDIENS.

111

Brame appelé *Venadini*, avoit un fils nommé *Akinipar*. Ce jeune homme alloit tous les jours se laver dans une eau sacrée qu'on nomme *Achodivram*. Cinq jeunes Déeses descendoient souvent du Ciel pour y prendre le bain; elles apperçurent le jeune Pénitent, & elles en furent éprises. Celui-ci s'en offensa, & jetant sur elles sa malédiction, il les changea en démons, & leur ordonna de voltiger dans les airs. Je dois remarquer en passant, que comme Platon pensoit qu'il y avoit des démons dans les quatre éléments, les Indiens étoient de même, qu'il y en a dans l'air, dans le feu, dans l'eau & sur la terre. La malédiction eut son effet; mais les Déeses indignées de l'audace d'*Akinipar*, le maudirent à leur tour, & le condamnerent à être démon comme elles. Ces six démons, tout ennemis qu'ils devoient être, conspirèrent néanmoins la mort d'un grand Pénitent, qui se nommoit *Chomoucharichi*; mais celui-ci rendit leurs efforts inutiles, & les chassa honteusement de sa présence. *Venadini* se trouva là par hazard, & ayant reconnu son fils qu'il cherchoit depuis long tems, il pria le Pénitent de le lui rendre dans une forme humaine. Le Pénitent y consentit, pourvu que *Venadini* allât se baigner dans le *Prayagairam*; c'est le confluent de trois rivières, qui se réunissent dans les Etats du Mogol; & pour l'engager à suivre son conseil, il lui raconta l'Histoire suivante. Une sainte fille appelée *Malini*, fit autrefois plusieurs années de pénitence, & mérita de naître dans le Palais des Dieux, & d'être changée en Déesse; elle venoit tous les jours se laver dans le *Prayaga*. Comme elle se retiroit, une goutte d'eau tomba de ses cheveux sur un Géant d'une grandeur énorme, qui étoit caché dans un bois de Bambous. Cette seule goutte fit une telle impression sur le Géant, qu'il comprit que dans une autre vie il avoit été un des plus grands scélérats de l'Univers, & que c'étoit pour cela qu'il avoit été condamné à naître dans cette figure affreuse. Aussi-tôt il se prosterna aux pieds de la Déesse, & il la conjura avec larmes de lui ôter la vie, & de lui obtenir une nouvelle naissance qui lui procurât un état plus heureux. La Déesse touchée de ses pleurs passura, que pour le faire naître heureux, & même pour le placer dans le Palais des Dieux, elle lui cédoit tout le mérite qu'elle avoit acquis pendant trente jours qu'elle s'étoit lavée dans le *Prayaga*, & le Géant fut aussitôt changé en une autre forme. *Venadini* ayant entendu cette Histoire, alla sur le champ au *Prayaga*, où il se baigna trente jours de suite, après quoi il obtint ce qu'il souhaitoit, & son fils redevint Brame. Cette Fable fait assez connoître qu'un des points de la doctrine Indienne, est que les Dieux peuvent être changés en hommes, & les hommes en Dieux; & que les hommes & les Dieux peuvent devenir démons, & les démons devenir des hommes & des Dieux.

Jusqu'ici, Monseigneur, le système Indien ne s'accorde pas mal avec le système de Pythagore & de Platon. Cependant la matière n'est encore qu'essentielle; plus j'approfondirai l'une & l'autre opinion, plus vous reconnoîtrez qu'à peu de choses près la conformité est entière. Je commence d'abord par l'idée que les uns & les autres se forment de la nature de l'Âme.

8. On trouve dans les Livres des anciens Indiens, que les Ames sont une parcelle de la substance de Dieu même; que ce souverain Être se répand dans toutes les parties de l'Univers pour les animer; & il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier & faire paroître de nouveau des Êtres. J'eus autrefois un long entretien avec un Brame, qui se servoit de cette comparaison. Représentez-vous plusieurs millions de vases, grands, petits, méchocres, tous remplis d'eau. Imaginez-vous que le Soleil donne à plomb sur ces vases: n'est-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image, que l'on y voit un petit Soleil, ou plutôt un amas de rayons, qui sortent immédiatement du corps brillant de cet Astre? C'est, me disoit-il, ce qui se passe dans le monde; les vases sont les différens corps dont l'Âme émane de Dieu, de même que les rayons émanent du Soleil. Je lui demandai, s'il pensoit que dans la dissolution des corps ces Ames étoient détruites, de même que les images du Soleil ne subsistoient plus, dès que le vase étoit brisé. Il me répondit: que comme ces mêmes rayons, qui avoient formé ces images dans les vases brisés, servoient à former d'autres images dans d'autres vases pleins d'eau; de même les Ames obligées de quitter les corps qui périssent, vont animer d'autres corps qui sont frais & vigoureux. Mais, poursuivis-je, pourquoi cette portion de la Divinité, qui anime les hommes, commet-elle de si grands crimes? N'est-il pas ridicule d'attribuer à une partie de Dieu même des péchés aussi honteux, que ceux que nous voyons tous les jours commettre aux hommes? Il m'avoua qu'il avoit de la peine à comprendre, com-

ment cette partie de Dieu, qui animoit pour la première fois le corps de l'homme, pouvoit donner dans de si grands excès : mais que supposé qu'elle se fût rendue coupable de quelque crime, il falloit qu'elle se purifiât par diverses transmigrations, avant que de se réunir à la Divinité.

D'autres croient que Dieu est un air extrêmement subtil, & que nos ames sont une partie de ce souffle céleste; que quand nous mourons, cet air subtil, qui nous servoit d'ame, va se réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs Métempsochoses; que quand ces ames sont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude qui a cinq degrés différens, & qui se consume enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même Doctrine est enseignée par les Disciples de Pythagore & de Platon, & au rapport de Saint Jérôme, par les Origénistes, qui l'avoient tirée de ces deux Philosophes. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que Cicéron fait dire à Cæton, sçavoir que les Philosophes de la Secte Italique ne doutoient point que les ames ne fussent tirées de la substance de Dieu même. *Audiebam Dythagoram Pythagoreosque incolas penè nostros, qui essent Italici philosophi nominati, nunquam dubitasse quin ex universa mente divina delibatos animos haberemus.* C'est aussi votre sentiment, Monseigneur; car je me souviens d'avoir lu dans vos Notes sur Origène, que les Platoniciens & les Stoïciens ont suivi cette même opinion, que les Marcionites & les Manichéens l'ont embrassée depuis, & que c'est dans le sens des Pythagoriciens que (a) Virgile dit en parlant de Dieu :

— Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, Cælumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Il est vrai néanmoins, que plusieurs textes de Platon prouvent assez clairement, que Dieu a créé les ames, & qu'il les a ensuite attachées aux Autres pour y contempler les idées de toutes les choses créées. Mais mon dessein n'est pas d'accorder Platon avec lui-même, ni de le suivre dans ses incertitudes, & dans ses contradictions perpétuelles. Tout ce que je prétends, c'est de montrer en quoi la Métempsochose Indienne est semblable à celle des Platoniciens, qui ont tiré presque toute leur Doctrine de Pythagore. Car, comme le remarque Saint Augustin, c'est de Pythagore que Platon tira toute sa Physique, & en y ajoutant la morale de Socrate, il se fit une Philosophie complete.

Mais soit que les ames soient une émanation de la substance de Dieu même, soit que Dieu les ait tirées du néant, il est toujours vrai de dire que Platon fidèle disciple de Pythagore a pensé comme lui, que Dieu avoit attaché les ames aux Astres, & leur avoit laissé le plein usage de leur liberté. Saint Augustin en plusieurs endroits, Vivès (b) dans les Commentaires qu'il a faits du Livre de la Cité de Dieu, & le Pere Thomassin (c) dans sa Théologie, nous assurent que c'est-là le véritable sentiment de la philosophie Platonicienne. Celui-ci après avoir cité plusieurs textes de Platon qui le prouvent, l'explique à peu près de cette manière. Ces Ames ainsi attachées aux Astres, étoient si heureuses, qu'elles sembloient être au comble de leurs desirs. Dieu leur avoit manifesté une partie des beautés célestes; elles étoient si éclairées, qu'elles découvroient la souveraine Vérité dans elle-même, & cette vue étoit leur béatitude: mais elles abusèrent de leur liberté, & se laissant éblouir par les beautés créées, elles négligèrent ce qui faisoit leur parfaite félicité. Dieu, pour punir ces ames téméraires & infidèles, les détacha des Astres, & les attacha à des corps grossiers. Néanmoins si ces ames faisoient un bon usage de la liberté qui ne leur avoit pas été ravie, si elles se purifioient en pratiquant la vertu; elles pouvoient après quelques transmigrations retourner au premier état dont elles étoient déchues. Si au contraire elles venoient à se souiller en s'abandonnant au vice, elles descendoient dans des corps plus grossiers les uns que les autres, pour y être sévèrement punies.

Cependant il faut prendre garde, disent les Platoniciens, qu'il y a des ames qui aiant contemplé avec plus d'attention la beauté céleste, & les vérités éternelles, ont conservé,

(a) *Cærg. Lib. IV, v. 221.*

(b) *Comment. in C. 5, de Civ. Dei.*

(c) *Theolog. page 317.*

de l'hom-
n'elle se fut
diverses transf-

os ames sont
, qui nous
purifier par
s obtiennent
identité avec

de Platon,
de ces deux
dire à Ca-
que les ames
Pythagore conf-
dubitaſſe quin
e ſentiment,
éne, que les
arçoniſtes &
thagoriciens

clairement,
r y contem-
ccorder Pla-
ntraditions
tempſychoſe
leur Doc-
e Pythagore
ate, il le fit

même, ſoit
fidèle diſ-
aux Altres,
pluſieurs en-
é de Dieu,
le véritable
ſieurs textes
Ames ainſi
comble de
elles étoient
& cette vue
éblouir par
Dieu, pour
tacha à des
qui ne leur
oient après
échues. Si
eſcendoient
ſévérement

es ames qui
nelles, ont
conſervé,

RELIGIEUSES DES INDIENS.

217

conſervé, nonobſtant cette alliance avec les corps matériels, quelques idées de ces beautés & de ces vérités; à peu près comme on voit des Rivières, dont les eaux pures, après avoir coulé au travers des mines d'or, & enſuite au milieu des prairies émaillées de fleurs, ſe jettent dans la Mer, & y conſervent durant quelque tems les bonnes qualités des lieux où elles ont paſſé, ſans trop ſe mêler au commencement avec les eaux ſalées.

Enfin, pour ne rien omettre de ce que diſent les Platoniciens ſur ce ſujet, c'eſt en conféquence de ces traces des beautés éternelles qu'elles ont vues, que quand elles trouvent ſur la terre des objets qui leur paroiffent accomplis, ces objets quoique terreſtres, remuent les traces des premières beautés, & leur cauſent ces transports qui vont quelquefois juſqu'à une eſpèce d'extaſe. Les Platoniciens ſont tellement enchantés de cette idée, qu'ils croient qu'on ne peut expliquer autrement ces violens & ſoudains attachemens, qui enlèvent l'ame dès la première vue.

Je ſçai qu'il y a des Diſciples de Platon, qui, pour juſtifier leur Maître, prétendent qu'il a ſimplement enſeigné que Dieu a créé les ames, & les a unies aux corps pour la perfection de l'Univers, & non pas pour des fautes qu'elles euſſent commiſes étant attachées aux Altres. Mais on trouve dans les Ouvrages de ce Philoſophe des Textes ſi formels du contraire, qu'on doit, ce me ſemble, s'en tenir à ce que je viens d'expoſer de ſa doctrine.

La même doctrine ſe trouve répandue ſe trouve répandue dans les Ouvrages des Indiens, ſur-tout au regard des Rajas qui forment la première Caſte après celle des Brames. Il y a pluſieurs Caſtes de Rajas ſubordonnées les uns aux autres, qui cependant ſont renfermées dans deux principales. La première eſt de ceux qui ſont ſortis du Soleil, c'eſt-à-dire, que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du Soleil, ou en étoient, ſelon d'autres, une partie lumineuſe. Cette Caſte s'appelle *Chouria Vankcham*, *Caſte du Soleil*. Ils en diſent autant de la ſeconde Caſte qu'ils nomment *Tomna Vankcham*, c'eſt-à-dire, *Caſte de la Lune*; & quand on leur demande d'où viennent les ames des autres Caſtes, ils répondent qu'elles viennent des Altres. C'en eſt, ſelon eux, une preuve déciſive, que ces traînées de lumière qui paroiffent durant la nuit, lorsque l'air eſt enflammé; car ils prétendent que ce ſont des ames qui tombent des Altres, ou bien du *Chorkam*, qui eſt un de leurs Paradis. Les Brames perſuadent au Peuple que cette lumière, ou ſelon eux, ces ames qui tombent ainſi du Ciel, venant à s'arrêter ſur les herbes, entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux & les agneaux. Si cette lumière tombe ſur quelque fruit qui ſoit mangé par une femme enceinte, ils diſent que c'eſt une ame qui va animer le petit enfant dans le ſein de ſa mere.

Enfin, les Indiens aſſurent, de même que les Platoniciens, que ces ames ſe dégoutant de leurs premières délices, & preſſées du deſir d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, & y demeurent juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient purifiées, & qu'elles aient mérité de retourner au lieu d'où elles ſont ſorties: mais que ſi elles y contractent de nouvelles ſouillures, elles ſont enfin condamnées aux Enfers, d'où elles ne ſortiront qu'après un tems preſque infini.

9. Au reſte, ce paſſage des ames dans des corps plus ou moins parfaits, ſelon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne ſe fait pas au hazard, mais avec ordre, & il y a comme différens degrés par où elles montent ou descendent pour être récompencées ou punies. C'eſt ce que Platon, fidèle Diſciple de Pythagore, enſeigne dans ſon *Timée*, dans ſon dernier Livre de la République, & dans ſon *Phédre*, où il explique ainſi l'ordre de ces tranſmigrations. 1. Si c'eſt une ame qui ait vu beaucoup de perfections en Dieu, & qui ait découvert pluſieurs vérités dans cette eſpèce de viſion béatifique, elle entre dans le corps d'un Philoſophe ou d'un Sage, qui fait ſes délices de la contemplation. 2. Elle anime le corps d'un Roi ou d'un Grand Prince. 3. Elle paſſé dans le corps d'un Magiſtrat, ou elle devient le Chef d'une puiffante Famille. 4. Elle anime le corps d'un Médecin. 5. Elle entre dans le corps d'un homme dont l'emploi eſt de pourvoir au Culte des Dieux. 6. Elle paſſé dans le corps d'un Poète. 7. Dans celui d'un Artisan ou d'un Laboureur. 8. Dans le corps d'un Sophiſte, & enfin dans celui d'un Tyran.

C'eſt ainſi à peu près que les Indiens arrangent leur Métempsychoſe. Bien qu'ils n'admettent que quatre Caſtes principales, ils reconnoiſſent néanmoins pluſieurs autres Caſtes ſubalternes, qui ſont renfermées ſous chacune de ces quatre Caſtes fondamentales. Ainſi quand les ames descendent immédiatement du Ciel, elles entrent 1. dans le corps des Brames, qui ſont leurs Sçavans & leurs Philoſophes. 2. Elles paſſent dans le corps des Rois & des Princes. 3. Dans les Magiſtrats ou Intendants

de Provinces, qui font de la Caste des Chontres; & enfin dans les Castes les plus viles & les plus méprisées, d'où aussi elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. J'ai oui dire à un Brame habile, qu'il avoit lu dans un Livre ancien, qu'en certaines occasions les ames devoient passer jusqu'à mille fois dans différens corps, avant que d'être unies au Soleil dont elles deviennent comme autant de raisons. Un Poëte Indien voulant faire mieux comprendre la manière dont les ames descendent toujours en des corps moins parfaits les uns que les autres, lorsqu'elles ne suivent pas les lumières de la raison, les compare à la descente de la rivière du Gange. Cette Rivière, dit-il, tomba d'abord du haut des Cieux dans le Chorkam; de-là elle descendit sur la tête d'Isouren, puis sur la fameuse montagne Ima, de-là sur la terre, de la terre dans la mer, de la mer dans le Padalam, c'est-à-dire dans l'Enfer.

Les Chaldéens expliquent ici d'une manière non moins ridicule cette descente & cette élévation des ames: ils prétendent qu'elles ont des ailes qui se forment à mesure qu'elles pratiquent la vertu, & qui s'affoiblissent à mesure qu'elles se plongent dans le vice. Le péché à la force de couper ces ailes, & alors les ames sont obligées de descendre. Quand elles se tournent vers la vertu, ces ailes croissent, se forment, & les élèvent au Ciel.

Platon dit de même, que quand les ames ne s'élèvent pas à un plus haut degré en changeant de demeure, c'est que leurs ailes ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens, combien il faut de tems à ces ames, afin qu'elles puissent recouvrer leurs ailes brisées par le péché, ils répondent qu'il faut au moins dix-mille ans pour les pécheurs; mais que pour les justes qui ont vécu trois fois dans la simplicité & dans l'innocence, il leur suffit d'y employer trois mille ans. *Qui simpliciter & sine dolo Philosophatus est, hinc, si ter ad eum vixerit modum, ter milleni sufficiens anni.*

Il y a de l'apparence que cela se disoit par les Platoniciens dans un sens allégorique. Mais les Indiens ne l'entendent pas de même; ils ont pris à la lettre ces ailes dont ils avoient oui parler. Ils en ont donné jusques aux montagnes. Elles étoient autrefois si insolentes, disent-ils, qu'elles se mettoient devant les Villes pour les couvrir. Devandrien les poursuivit avec une épée de diamans, & aiant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes; c'est ce qui a produit cette chaîne de montagnes, qui divise les Indes en deux parties. Pour ce qui est des autres montagnes qui se séparèrent de l'armée, elles tombèrent çà & là dans leur déroute, ainsi qu'elles se voient encore aujourd'hui: celles qui tombèrent dans la Mer formèrent les Isles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux, sont animées; ils leur donnent même pour enfans, non seulement des Rochers, mais encore des Dieux & des Déeses.

10. Après tout, Monseigneur, les ames ne seroient pas entièrement dégradées, si elles étoient destinées à n'animer que des corps humains; mais que la Philosophie Platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bêtes, c'est ce qui ne paraitroit pas croiable, si une opinion si infensée n'étoit pas semée dans les Ouvrages de Platon. C'est cette opinion que Saint Augustin rapporte au troisième livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit ces paroles: *Platonem animas hominum post mortem revolvit usque ad corpora bestiarum scripsisse, certissimum est.* Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur Maître, comme a fait Porphyre, ils ont allégué des raisons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également, que les ames animent les corps des bêtes, & les corps des hommes.

Tel est donc le système de Platon. Toutes les ames, à la réserve de celles de quelques Philosophes, sont jugées au moment qu'elles se séparent de leurs corps. Les unes tombent dans les Enfers, où elles sont punies & purifiées. Les autres, dont la vie a été innocente, montent au Ciel pour y être récompensées d'une manière proportionnée à leurs vertus; mais après mille ans elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors, que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce Philosophe s'explique dans son Phédre.

Mais qu'on ne croie pas que ce choix que font les Ames, soit ou aveugle ou indifférent à l'égard de toute sorte de bêtes; c'est un choix éclairé, puisque parmi les bêtes elles choisissent celles qui ont eu plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cygne; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol; celle d'Ajax dans le corps d'un Lion; l'ame d'Agamemnon anima un Aigle, & celle de Thersite passa dans le corps

d'u
radan
fée
che
ni
futton
am
des
men
c'est
Mé
cho
C'e
conJ
dier
qui
faillC
dren
quel
veni
dère
Ran
jeun
tran
d'ex
plan1
que
espé
rhag
fes.
de se
pas q
Le
blem
trouv
javanII
dont
de :
Dieu
donna
cher,
cher
crime13
prof
fait à
natio
ames
cendr

(4)

d'un Singe. C'est dans les Livres (a) de la République que Platon développe cette rare doctrine.

Les Indiens pensent comme Platon, avec cette différence, comme nous le verrons dans la suite, qu'après que les ames ont été punies pour leurs crimes, ou récompensées pour leurs vertus, elles sont destinées à entrer dans d'autres corps, non par choix, mais par une qualité nécessitante qu'ils appellent *Chamkharum*, ou par la détermination de Bruma, qui a soin d'écrire toutes les aventures de cette ame dans les futures de la tête du corps qu'elle est sur le point d'animer.

11. Quand on a une fois admis le grand principe des Pythagoriciens & des Platoniciens, sçavoir que tout l'homme consiste dans l'ame, & que les corps que les ames animent, ne sont que de simples instrumens dont elles se servent, ou comme des vêtemens dont elles se couvrent, il s'ensuit que les ames doivent passer pareillement dans les arbres, dans les plantes, & dans tout ce qui a la vie végétative. Et c'est ce qu'Ovide, qui par tout se déclare Pythagoricien, nous représente dans ses Métamorphoses; car bien qu'il y ait quelque légère différence entre la Métempsychose & la Métamorphose, cette dernière pourtant n'est fondée que sur la première. C'est aussi ce que veut dire Virgile, lorsqu'il raconte qu'Enée coupant un arbre, vit couler le sang de Polidore, & qu'il entendit une voix qui lui crioit:

Quid miserum, Aenea, laceras? Jam parce sepulto.

Je pourrois rapporter ici plusieurs contes fabuleux qui ont cours parmi les Indiens, & qui passent pour des vérités incontestables. En voici un entre plusieurs qui se trouvent dans le fameux Livre appelé *Ramayenam*. C'est, selon eux, un Livre infailible, & dont la lecture efface tous les péchés.

Chourpanaguey étoit sœur du Géant *Ravanen*; elle avoit un Fils qu'elle aimoit tendrement. Ce jeune homme entra un jour dans le Jardin d'un Pénitent, & y gâta quelques arbres: le Solitaire en fut offensé, & sur le champ il le condamna à devenir un arbre qui se nomme *Alamaram*. *Chourpanaguey* aiant prié l'Hermite de modérer sa colère, il se laissa attendrir, & il consentit que quand *Vichnou* transformé en *Ramen* viendrait dans le monde, & couperoit une branche de cet arbre; l'ame du jeune homme s'envoleroit dans le *Chorkam* (b), & ne seroit plus sujette à d'autres transmutations. On lit dans les Ouvrages des Sçavans Indiens un grand nombre d'exemples de cette nature, par lesquels ils prouvent que les ames passent dans les plantes & dans les arbres.

12. Pour pousser la Métempsychose jusqu'où elle peut aller, il ne resteroit plus que de faire passer les ames dans les pierres, & dans tous les autres êtres de même espèce. Je ne trouve nul vestige d'une pareille doctrine parmi les Sectateurs de Pythagore & de Platon. A la vérité Ovide s'est donné l'effort dans ses Métamorphoses. *Aglauros* y est changée en pierre, *Niobé* en marbre, *Atlas* en une montagne de son nom, *Scilla* dans un écueil qui est dans la Mer, &c. Mais ce Poète ne croit pas que ces rochers, ces pierres, & ces montagnes soient animés.

Les Indiens au contraire sont fortement persuadés, que des ames animent véritablement les pierres, les montagnes, & les rochers. Parmi plusieurs exemples qu'on trouve dans le *Ramayenam*, je n'en citerai qu'un seul, qui sera la preuve de ce que j'avance.

Il est rapporté qu'il y avoit auprès du Gange un Pénitent nommé *Caroudamen*, dont la vie étoit très-austère; qu'il avoit une des plus belles Femmes qui fut au monde: elle se nommoit *Ali*; qu'elle eut le malheur de plaire à *Dévendiren* Roi des Dieux du *Chorkam*; que l'Hermite qui s'en aperçut, en frémit de colère, & qu'il donna à l'un & à l'autre sa malédiction; qu'*Ali* fut aussitôt transformée en un rocher, où se logea son ame; mais que dans la suite *Ramen* aiant touché du pied le rocher délivra par sa vertu cette ame infortunée; que comme elle avoit expié son crime, dans cette transmigration, elle s'envola sur l'heure au *Chorkam*.

13. On pourroit ici me faire une question que je dois prévenir, afin de mieux approfondir le système Indien; sçavoir si le passage des ames d'un corps dans un autre se fait à l'instant, ou s'il se trouve quelque intervalle de tems entre les différentes animations. Les sentimens des Indiens sont partagés. Quelques-uns croient que les ames demeurent auprès du corps, & même dans les endroits où se conservent les cendres des cadavres brûlés, jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps qui soit

(a) Livre x.

(b) Paradis des Indiens.

propre à les recevoir. D'autres pensent qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours, & c'est l'opinion la plus commune ; aussi se réjouissent-ils lorsqu'ils voient que les Corbeaux viennent se jeter sur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le Peuple sur-tout croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans des Corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure ; qu'ensuite elles vont dans la gloire, si elles l'ont méritée, ou dans les enfers, si elles s'en sont rendu dignes.

Pour ce qui est de Platon, il m'a paru varier sur la destinée des ames au sortir du corps. Néanmoins il assure plus communément que les ames qui se font purifiées s'en retournent au Ciel, d'où elles sont venues sur la terre, & que les ames des méchans sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des sépulcres où l'on a placé ces cadavres, avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps ; & que par ce moien là elles expient leurs crimes.

C'est une Observation que vous avez faite, Monseigneur, & que je ne fais qu'après vous, que les Poëtes, qui la plupart étoient Pythagoriciens, ont cru que les ames, soit bonnes, soit mauvaises, accompagnoient toujours au moins pour quelque tems les cadavres. C'est ce qu'on lit dans le quatrième Livre de l'Énéide, lorsque Virgile parle des Manes & des Cendres d'Anchise ; dans le troisième Livre d'Ovide, & dans le quatrième Livre des Élégies de Propertius. Lucain veut qu'on ramasse les Cendres répandues sur le rivage, pour les renfermer avec les Manes dans la même Urne :

————— *Cineresque in Urne sus*
Colligit, atque unam sparsis datæ Manibus Urnam.

L'Interprète (a) Servius en expliquant ces paroles du troisième Livre de l'Énéide

Animamque sepulcro
Condimus,

dit, que l'ame demeure auprès du corps ou des cendres, autant de tems qu'il en reste quelque vestige. C'étoit pour empêcher les ames d'aller si-tôt dans d'autres lieux, que les Egyptiens embaumoiient avec soin les cadavres. La myrrhe, les parfums, les bandes de fin lin enduites de gomme rendoient ces cadavres, au rapport de Saint Augustin, aussi durs que s'ils eussent été de marbre. C'est pour la même raison qu'ils firent bâtir ces superbes Pyramides dont Hérodote, Diodore le Sicilien, Strabon, Pline, & plusieurs sçavans Voyageurs nous ont fait des peintures si surprenantes.

Les Indiens n'accordent pas aux ames un si long séjour auprès des cadavres. Douze ou quinze jours tout au plus leur suffisent : après quoi le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps, qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animés ; & tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles aient accompli plusieurs centaines de transmutations.

Quand on interroge les Brames sur la cause de ces diverses renaissances, ils se trouvent embarrassés. J'ai découvert néanmoins leur véritable sentiment, soit par la lecture de leurs anciens Livres, soit par les entretiens que j'ai eus avec leurs Docteurs. Ils conviennent tous que Bruma écrit dans la tête des enfans qui naissent l'histoire de leur vie future, & qu'ensuite, ni lui, ni tous les Dieux ensemble ne peuvent plus l'effacer ni en empêcher l'effet. Mais les uns prétendent que Bruma écrit ce qu'il juge à propos, & que par conséquent, c'est de la fatalité que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres au contraire soutiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice, & que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

C'est une chose assez plaisante, Monseigneur, que cette écriture de Bruma, & qui mérite d'être expliquée. Le Crâne, comme tout le monde sçait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, & qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant de hiéroglyphes qui forment l'écriture de Bruma dans les trois principales sutures, que les Anatomistes appellent la *Coronale*. C'est dommage, disent-ils, qu'on ne puisse lire ces caractères, ni en pénétrer le sens ; on sçauroit toute la vie de l'homme.

Voici

(a) *Lib. VII. § IX.*

Voici donc quel est le véritable système des anciens Brames : toute bonne action doit être essentiellement récompensée , & toute mauvaise doit être nécessairement punie. Par conséquent nul innocent ne peut être puni , nul coupable ne doit être récompensé. Ce sont donc les vertus & les vices qui sont la véritable cause de la diversité des états : c'est-là le destin auquel on ne peut résister ; c'est-là l'écriture fatale de Bruma. Et c'est en développant ce principe, qu'on rend raison pourquoi les uns sont heureux dans ce monde , & les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente , vous jouirez de tous les plaisirs imaginables dans celle-ci , si vous avez commis des crimes , vous en ferez puni. C'est pour cela que les Indiens répètent sans cesse ce proverbe : *Qui fait bien trouvera bien , qui fait mal trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'est une qualité imprimée dans la volonté , qui fait agir bien ou mal , selon les actions de la vie précédente. Ceux qui n'entendent pas bien la Langue se trompent souvent sur cette expression ; car elle a différentes significations : quelquefois elle signifie la mémoire ; d'autres fois elle signifie une certaine qualité que les Prêtres des Païens impriment à la statue d'une Idole par certaines prières , qui donnent une espèce de vie à cette statue. Mais elle est principalement employée par les Sçavans pour expliquer la cause des différentes transmutations.

Ce principe une fois posé , c'est ainsi que les Brames raisonnent. Le Dieu que nous adorons , est juste , il ne peut donc commettre aucune injustice. Cependant nous voyons que plusieurs naissent aveugles , boiteux , difformes , pauvres , & dénués de toutes les commodités présentes , dont la vie par conséquent est très malheureuse. Ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant , puisqu'ils n'avoient pas l'usage de leur liberté ; il faut donc l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire , qui naissent dans de magnifiques Palais , qui sont respectés , honorés , & à qui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable , si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi toutes les diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a , que le vice soit puni , & la vertu récompensée. On ne lit autre chose dans les Histoires Indiennes ; leurs Livres de morale , & leurs Poésies sont remplies de ces maximes. Voici , par exemple , ce que dit l'un de leurs plus célèbres Auteurs , pour montrer quelle est la force des bonnes œuvres.

Un homme fort habile pensoit souvent à l'obligation où il étoit d'honorer les Dieux subalternes ; il fit néanmoins réflexion que ces Dieux inférieurs étoient soumis à Bruma , & il jugea qu'il étoit plus naturel de s'adresser directement à lui. Ensuite , il considéra que Bruma ne pouvoit rien changer aux événemens de cette vie , & que tous les avantages qu'on retire dans l'état où nous sommes , ont leur source dans les bonnes œuvres qu'on avoit pratiquées dans la vie précédente : d'où il conclut qu'il devoit regarder les actions vertueuses comme le principe de son bonheur. Il est donc vrai , disent les Indiens , que c'est à la pratique de la vertu qu'on est redevable du bien que l'on reçoit maintenant.

Il ne me seroit pas difficile de rapporter des exemples de chaque vertu , qui a produit une nouvelle renaissance dans un état plus heureux. Ce seul trait tiré de la vie de Vicramarkén fera juger de tous les autres. Un scélérat , coupable d'une infinité de crimes , donna par aumône une mesure de semence de Bambous ; cette action de charité le fit rénaître fils du Roi *Cachi* : c'étoit le plus grand honneur qu'il pouvoit espérer sur la terre.

Les Auteurs Indiens rapportent pareillement une infinité d'exemples de la punition des pécheurs dans les diverses transmigrations de leurs Ames. Je me borne à un seul , qu'ils regardent comme la cause principale de toutes les Métempysychoses de Viçnou. Un solitaire appelé *Tirongomamouni* , avoit vécu plusieurs années dans les rigueurs de la pénitence. Il s'étoit élevé à un si haut degré de perfection , que les Dieux mêmes étoient obligés de l'honorer , ou étoient exposés à la malédiction ; car nulle puissance ne pouvoit lui résister. Il alla sur une montagne , où se trouvoient Bruma , Routren & Viçnou. Les deux premières Divinités ne l'ayant pas reçu avec le respect qui lui étoit dû , furent punies sur le champ. Bruma fut condamné à n'avoir jamais de Temple , & Routren fut frappé rudement. Viçnou , qui craignoit un traitement semblable , s'humilia en sa présence : mais ensuite il entra dans une étrange colère contre le Portier de son Palais , qui avoit donné entrée au Solitaire ; & pour le punir de sa négligence , il le con-

damna à renaître son ennemi dans les diverses Métempsychofes. C'est pour cela que quand Viechnou parut sous la figure de Ramen, le Portier anima le corps d'un Géant nommé Ravanen. Vous voyez donc, ajoutent les Indiens, que c'est toujours ou le vice ou la vertu, qui font renaître les hommes heureux ou malheureux.

Ils sont tellement convaincus que tous les événemens de cette vie ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voient qu'un homme est élevé à quelque grande dignité, ou qu'il possède de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait été très exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente. Qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté, & dans les disgrâces qui l'accompagnent, il ne faut pas s'en étonner, disent-ils, c'étoit un méchant homme.

Je me souviens, Monseigneur, de vous avoir raconté ce qui m'arriva il y a quelques années, lorsque je fus mis en prison à Tarcolam. Un des principaux du pais touché de tout ce que je souffrois, vint me voir pour me consoler; & comme il m'entretenoit à cet égard onvert: « Hé bien! me dit-il; vous avez tant de fois déclaré-mé contre la Métempsychose, la pouvez-vous nier à présent? Le triste état où vous êtes réduit, n'en est-il pas une preuve assez claire? Car enfin, ajouta-t-il, j'ai appris de vos Disciples, que dès votre plus tendre jeunesse, vous vous êtes fait *saubis*. L'air empesté du monde, & le commerce des méchans n'avoient pu alors corrompre votre cœur; vous avez toujours vécu depuis dans la simplicité & dans l'innocence. Vous menez dans les bois de Tarcolam une vie austère & pénitente: vous ne faites de mal à personne, au contraire, vous enseignez le chemin du salut à tout le monde. Pourquoi donc êtes-vous enfermé dans cette obscure prison? Pourquoi est-on prêt de vous livrer aux plus cruels supplices? Ce n'est pas sans doute pour les péchés que vous avez commis dans cette vie; c'est donc pour ceux que vous avez commis dans une autre.

Il n'en faut pas davantage, Monseigneur, pour connoître ce que pensent les Indiens sur la Métempsychose. Pendant pour achever le parallèle de leur opinion avec celle de Pythagore & de Platon, j'y ajouterai encore un dernier trait de ressemblance.

14. On lit dans le Livre de Saint Irénée sur les Hérésies, que Platon ne sachant que répondre à ceux qui lui objectoient que la Métempsychose étoit une chimère, puisqu'on ne voioit personne qui se ressouvent des actions qu'il avoit faites dans les vies précédentes, ce Philosophe inventa le fleuve de l'oubli, & avança, sans néanmoins le prouver, que le Démon qui présidoit au retour des âmes sur la terre, leur faisoit boire des eaux de ce fleuve. (a) *Qui primus hanc introduxit sententiam, cum extasare non posset, oblivionis induxit poculum potasse.* Mais quoi, dit à cela Saint Irénée, nous nous ressouvenons tous les jours des songes que nous avons eus durant la nuit; comment se peut-il faire que nous perdions tout souvenir de cette multitude prodigieuse de faits dont nous avons été les témoins, & de tant d'actions que nous avons faites? Un Démon, dites-vous, donne aux âmes qui entrent dans les corps un breuvage qui leur fait oublier tout ce qui s'est passé dans les vies précédentes: mais d'où savez-vous qu'il y a un pareil breuvage? Qui vous a dit qu'un Démon l'a préparé? Si vous l'ignorez, l'un & l'autre est chimérique: si vous vous souvenez effectivement que ce Démon vous a fait boire de l'eau de ce fleuve, vous devez également vous souvenir du reste. *Si enim & Dæmonem, & poculum, & introitum reminiscaris, reliqua oportet cognoscas. Si autem illa ignoras, neque Dæmon verus, neque artificiosè compositum oblivionis poculum.*

Platon ajoutoit néanmoins, que l'oubli de ce qu'on avoit vu dans une autre vie n'étoit pas si profond ni si universel, qu'il n'en restât quelques traces, lesquelles excitées par les objets & par l'application à l'étude, rappeloient le souvenir des premières connoissances. C'est ainsi qu'il expliquoit la manière dont les sciences s'apprennent; & selon ce principe, il soutenoit que les sciences étoient plutôt des reminiscences de ce qu'on avoit appris autrefois, que des connoissances nouvellement acquises. Il y avoit outre cela des âmes privilégiées qui se souvenoient des différens corps qu'elles avoient animés, & de tout ce qu'elles avoient fait dans ces corps: c'est ainsi que Pythagore se ressouvenoit d'avoir été Euphorbe. Mais c'étoit une faveur singulière, qui n'étoit accordée qu'à un petit nombre d'hommes excellents & tout divins.

Les Indiens disent quelque chose d'assez semblable; car ils assurent qu'il y a certaines vues spirituelles qui se donnent à quelques âmes plus favorisées, qui les font ressouvenir de tout ce qu'elles ont vu, & de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilège

(a) Liv. II. Chap. 39.

C'est pour cela
à le corps d'un
ne c'est toujours
heureux.

ve ont pour
quand ils voient
de grandes
la vertu dans
heureuse dans la
s'en étonner,

va il y a quel-
certain du pais
& comme il
de fois décla-
triste état ou
, ajouta-t-il,
vous vous êtes
s n'avoient pu
la simplicité &
austère & pé-
signez le che-
ains cette obs-
pplices? Ce
cette vie; c'est

nt les Indiens
on avec celle
resemblance.
Platon ne sça-
voit une chi-
il avoit faites
, & avança,
ames sur la
introduxit fen-
s quoi, dit à
e nous avons
veur de cet-
de tant d'ac-
qui entrent
dans les vies
vous a dit
que: si vous
e ce Heuve,
& poculum,
, neque Da-

e autre vie
squelles ex-
mir des pre-
ciences s'ap-
r des rémi-
ellement ac-
différens
corps: c'est
veur lingu-
ar divins.
n'il y a cer-
qui les font
e privilège

est sur-tout accordé à celles qui savent de certaines prières, & qui les récitent. Par malheur presque personne ne sçait ces prières, & de-là vient cet oubli où l'on est maintenant de tout ce qu'on a été, & de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle est sur cela leur opinion.

Il est rapporté dans un Livre qu'ils appellent *Brunma-pouranam*, qu'un Roi nommé *Bimarichen*, né dans le Roiaume de *Tiradidejam*, avoit épousé *Commassoudi*; c'étoit une grande Princefle qui étoit née dans le Roiaume de *Nirreinchidejam*. Ce Roi avoit de grands défauts: il ne gardoit point les *Ajarams*, c'est-à-dire, les coutumes propres de la Nation; c'est ce qui le rendoit odieux & méprisable à ses sujets. La Reine, qui le voioit avec douleur négliger les choses mêmes, où les *Parias* sont très-exacts, lui en fit de vifs reproches. Le Prince ne s'en tint pas offensé; au contraire après l'avoir écoutée paisiblement, il s'ouvrit à elle, & il lui confia un grand secret. La dévotion que j'avois aux Dieux, lui dit-il, m'a obtenu d'eux une faveur particulière, & qui n'est réservée qu'à peu de personnes. Ils m'ont fait connoître par une vue spirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étois un chien dans la vie précédente: j'entraî alors par hasard dans la cour d'un Temple où l'on faisoit un sacrifice; je me jetai sur l'autel, & je mangeai le ris qu'on y immoloit. On me chassa par trois fois différentes. Mais enfin, comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup si violent, que j'en mourus sur l'heure devant la porte du Temple dédié à Chiven. Heureusement pour moi Chiven étoit descendu dans le Temple pour voir le sacrifice & pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainsi devant sa porte, & il me procura une nouvelle naissance dans la personne d'un Roi tel que je suis. Si donc vous voyez que j'observe si peu les *Ajarams*, c'est que mes premières inclinations ne sont pas tout-à-fait détruites, & que je suis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit surprit étrangement la Princefle, & la curiosité naturelle aux personnes du sexe la porta à faire instance auprès de son mari, pour sçavoir de lui ce qu'elle avoit été elle-même. Le Roi examina ses vies précédentes avec le secours de la vue spirituelle, & il lui apparut qu'elle étoit un Oiseau qui fut poursuivi par un Oiseau de proie, & qui vint mourir à la porte du Temple de Chiven, & que ce Dieu ordonna qu'elle naîtroit *Rajarti*. Mais que deviendrons-nous, reprit la Reine? Le Prince regardant pour la troisième fois dans l'avenir, découvrit que lui & elle devoient renaitre trois fois dans la Caste des *Rajas*.

A travers toutes ces fables, & ces idées extravagantes des Indiens, on voit assez qu'ils reconnoissent un premier Etre éternel & Créateur de tous les autres Etres; des Intelligences qui sont d'un ordre supérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu; qu'ils admettent des Démons; qu'ils tiennent que l'ame est immortelle, qu'il y a une autre vie, un Paradis & un Enfer; qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, & qu'on se rend digne de l'autre par les péchés qu'on commet; qu'on peut expier les péchés en cette vie; que la prospérité & les richesses sont presque toujours la source de nos défordres. Enfin, il paroît que dans plusieurs points, ils pensent d'une manière qui les approche des vérités de la Religion: mais ces vérités qu'ils admettent, sont tellement obscurcies par les fables & les rêveries que l'Idolâtrie y a mêlées, qu'on a peine à les tirer de cet amas confus de fables & de men-
songes, pour les leur faire voir telles qu'elles sont.

Peut-être me demanderez-vous, Monseigneur, quelles sont les raisons qui frappent davantage ces Peuples, quand nous réfutons leurs ridicules idées sur la Métempsychose. C'est par où je finirai cette Lettre, qui n'est déjà que trop longue. Nous avons remarqué que les raisons dont Saint Thomas se sert contre les Gentils, ne sont sur l'esprit des Indiens qu'une très-légère impression. Ainsi pour les défabuser entièrement d'un système également impie & ridicule, nous avons recours à des raisonnemens tirés de leur propre doctrine, de leurs usages, & de leurs maximes; & ce sont ces raisonnemens où on leur fait sentir les contradictions dans lesquelles ils tombent, qui les confondent, & qui les contraignent de reconnoître l'absurdité de leurs opinions.

Nous leur demandons d'abord, s'il n'est pas vrai que les hommes ont été créés: ils n'ont garde de le nier; car l'emploi de *Bruma*, qui est le premier de leurs Dieux, a été de créer le Ciel & la terre, les hommes & les animaux. Nous leur demandons ensuite: N'est-il pas vrai que *Bruma* ne créa d'abord qu'un seul homme, & puis neuf autres, & ensuite tous ceux qui tirent leur origine de ces premiers hommes? C'est de quoi ils conviennent; car c'est là leur système. Mais, poursuivons-nous, supposons que tous ces premiers hommes aient été d'abord au nombre de cent mille: leurs conditions étoient-elles égales? Jouissoient-ils tous des mêmes richesses, des mêmes honneurs,

des mêmes dignités ? N'y avoit-il point parmi eux de malades ou de pauvres ? N'en voioit-on point qui commandoient aux autres, & d'autres qui leur obéissoient ? Comme ils ne prévoient pas les conséquences que nous devons tirer de ces principes, ils n'ont point de peine à convenir qu'il y avoit de la différence dans leur état & dans leur condition. Mais, reprenons-nous, tous ces hommes n'avoient commis aucun péché, ni pratiqué aucune vertu, puisqu'ils étoient pour la première fois d'où peut venir parmi eux cette inégalité qui rend heureux le sort des uns, & malheureux le sort des autres ? S'il n'est pas nécessaire de recourir aux vertus, ni aux péchés de ces premiers hommes, pour prouver la différence de leurs conditions, quelle nécessité y a-t-il maintenant d'y avoir recours ? A cela ils ne savent que répondre, & ils voudroient bien revenir sur leurs pas, & dire, ce qui est contre tous leurs principes, que le monde n'a pas eu de commencement. Il est vrai que quelques Sçavans prétendent qu'il y a trois choses qui sont éternelles, sçavoir le Dieu Suprême, les ames, & les générations, ce qu'ils expriment par ces trois mots, *Padi, Pachou, Pajam*, & qu'en remontant du fils au pere, du pere à l'aïeul, de l'aïeul au bifaïeul, & ainsi du reste, on ne trouvera jamais de premier principe. Mais l'opinion unyversellement reçue est que Bruma a créé les premiers Êtres. Leur Chronologie même fixe le nombre des années qui se sont écoulées depuis cette création. Ainsi l'Argument subsiste dans toute sa force.

De plus nous leur demandons où étoient ces ames avant la création du monde. Quoiqu'ils soient partagés sur cela en deux opinions différentes, cette question les jette dans un égal embarras. Ceux qui tiennent que nos ames font une portion de la Divinité, disent qu'elles étoient en Dieu, dont elles se font séparées quand elles sont venues sur la terre, pour y animer les différens corps d'hommes, de bêtes, ou de plantes. Mais quoi, leur disons-nous, ces ames étant des parties égales de la substance divine, comment ont-elles mérité d'être placées si différemment, les unes dans le corps d'un Roi, les autres dans le tronc d'un Arbre, celles-ci dans un Lion féroce, celles-là dans un Agneau ? Ils avouent de bonne foi qu'ils n'en savent pas davantage. Pour ce qui est des autres qui soutiennent que les ames sont hors de Dieu, ils ne savent où les placer avant la création du monde, & ils ne peuvent se tirer que par des absurdités dont ils sentent eux-mêmes le ridicule ; comme, par exemple, que les ames dormoient pendant tout ce tems-là.

Je me fers quelquefois d'une comparaison tirée d'un Axiome qu'ils répètent continuellement ; sçavoir que l'homme est un petit monde, & que tout ce qui se passe dans le grand monde se trouve dans l'homme ; & je leur demande, tous les Êtres qui sont dans le monde, doivent-ils être semblables ? Ne doit-il y avoir que des Soleils & des Astres ? Le bien de l'Univers n'exige-t-il pas que toutes les parties qui le composent soient subordonnées les unes aux autres, & que tous les Êtres soient placés différemment ? ils en tombent d'accord. Avouez-donc, leur dis-je, qu'il en est de même du monde moral ; que tous ne peuvent pas être Rois ; que le bon ordre demande qu'il y ait de la subordination, & que par conséquent il est inutile d'attribuer la différence des états & des conditions aux actions de la vie précédente.

Comme il convient que bien qu'il y ait ici-bas une grande différence entre un Brame, un Raja, & un Parias, il n'y aura cependant que la vertu qui distinguera les uns des autres à la porte du Ciel, & que peu importe en quel état on se trouve en ce monde, pourvu qu'on y pratique la vertu ; je pousse encore plus loin cette comparaison, & je leur dis : Dans l'homme que vous regardez comme un petit monde, tous les membres ne doivent-ils pas avoir des emplois différens ? la tête ne doit-elle pas être au-dessus du corps, & les pieds au-dessous ? Quoique les fonctions de divers membres soient les unes plus nobles, & les autres plus viles, chaque membre ne doit-il pas être content de son état ? Ils en tombent d'accord, & alors je les force d'avouer que la même chose doit se passer dans le monde moral ; qu'il doit y avoir différentes Castes ; que dans quelque Caste que l'on naisse, si l'on y pratique la vertu, on est plus heureux que ceux des Castes supérieures qui s'abandonnent à des passions brutales ; que par conséquent, c'est la vertu ou le vice qui fait la véritable distinction des hommes.

Voici un autre raisonnement qui est tout à fait à leur portée ; il est tiré de leurs propres maximes. Un homme vertueux, disent-ils, renâtra un grand Roi : dans une autre transmigration, sa vertu sera récompensée par la jouissance de tous les honneurs & de tous les plaisirs. Or, leur disons-nous, comment accordez-vous cela avec cette opinion où vous êtes, que tous les Rois tombent en mourant dans les Enfers ? Un état qui est cause de votre damnation, peut-il être la récompense de la vertu ? De plus, ajoutons-nous, vous allurez que les plaisirs seront la récompense de la mortification ;

tification ;

tification, que les richesses seront données à un Sanias, qui dans cette vie aura fait choix de la pauvreté; mais en même tems, vous dites que l'abondance & les délices sont capables de corrompre, & corrompent effectivement le cœur. Aurez-vous donc pour récompense d'avoir évité le vice, ce qui sera pour vous une source de crimes? Un Sanias, pour avoir méprisé les richesses & le commerce des femmes, afin de mieux pratiquer la vertu, sera-t-il récompensé en se mariant à plusieurs femmes, & en amassant de grands biens? Est-il rien de plus contraire au bon sens?

Un quatrième raisonnement dont je me fers, est tiré de leur opinion sur l'écriture de Bruma. Vous soutenez, leur dis-je, que toute la vie de l'homme est écrite dans la tête de chaque enfant par Bruma; que ces caractères renferment toutes les circonstances des actions & des événemens qui se doivent passer à son égard; qu'ils sont ineffaçables, que Bruma lui-même, & tous les Dieux ne sçaroient en empêcher l'effet; & que tout cela se fait conformément aux actions de la vie précédente. D'un autre côté vous assurez que la vie des hommes & toutes leurs actions sont pareillement écrites dans les Astres, dans les Planettes, & dans leurs différentes conjonctions & oppositions; qu'il faut les consulter quand on veut réussir dans quelque entreprise; c'est pour cela que quand il s'agit de faire des Mariages, d'entreprendre un Voyage, de construire des Bâtimens, de dresser des Contrats; vous voulez que le Brame consulte les douze Signes du Zodiaque, la situation des Planettes, & des vingt-sept principales Constellations. Mais s'il est vrai que tout ce qui arrive dans cette vie a déjà été réglé par Bruma, que devient la force invincible des Astres? Quel avantage y a-t-il à les consulter pour sçavoir ceux qui sont favorables ou contraires? Ou si les Astres influent dans toutes vos actions, ce que vous dites de l'écriture de Bruma est donc une chimère? Je n'ai vû presque aucun Indien, qui ne sentit la force de ce raisonnement.

La doctrine des Indiens nous fournit une cinquième démonstration, à laquelle ils n'ont point de réplique. La principale raison qui leur fait admettre la Métémpsychose, est la nécessité d'expié les péchés de la vie passée; or, suivant leur système, rien de plus aisé que l'expiation des péchés. Tous leurs Livres sont remplis des faveurs singulières qui se retirent de la prononciation de ces trois noms *Chiva, Rama Harigara*. Dès la première fois qu'on les prononce, tous les péchés sont effacés, & si l'on vient à les prononcer jusqu'à trois fois, les Dieux qu'on honore par là, sont en peine de trouver une récompense qui puisse en égaler le mérite. Alors les âmes regorgeant, pour ainsi dire, de mérites, ne sont plus obligées d'animer de nouveaux corps; mais elles vont droit au Palais de la gloire de Devidiren. Or, il n'y a presque point d'Indien, quelque peu dévot qu'il soit, qui ne prononce ces noms plus de trente fois par jour; quelques-uns les prononcent jusqu'à mille fois, & contraignent ainsi les Dieux d'avouer qu'ils sont insolvable. De plus les péchés s'effacent avec la même facilité en prenant le bain dans certaines Rivières & dans quelques Etangs, en donnant l'aumône aux Brames, en faisant des pèlerinages, en lisant le Ramayenam, en célébrant des fêtes en l'honneur des Dieux, &c. Cela étant ainsi, leur dis-je, il n'y a personne aux Indes qui ne sorte de cette vie chargée de mérites, & sans la moindre tache de péché; Or dès-là qu'il n'y a plus de péchés à expier, à quoi peut servir la Métémpsychose?

Ces fortes de raisons prises de leur doctrine, sont incomparablement plus d'impression sur eux, que toutes les autres qui seroient beaucoup plus solides. On tire du moins cet avantage, que les ayant convaincus de la fausseté d'un point de leur doctrine, ils ne peuvent nier qu'une Religion appuyée sur cette doctrine ne soit pareillement fausse.

Nous nous servons encore à l'égard des Indiens des mêmes reproches qu'on faisoit aux anciens Pythagoriciens. Supposé que ce soient les mêmes âmes qui animent les corps des hommes & des bêtes, il s'ensuit que c'est un crime énorme de tuer une bête, & qu'on s'expose même à donner la mort à son propre pere, à ses enfans, &c. Les Indiens avouent sans peine la conséquence. Mais puisque cela est ainsi, leur disons-nous, comment se peut-il faire que vos Dieux aient tant de complaisance pour les sacrifices d'animaux?

Ces sacrifices que faisoient les Philosophes en l'honneur des Dieux, sans être retenus par leur idée de la Métémpsychose, ne donnent lieu de remarquer ici en passant une pratique de Pythagore, qui est actuellement observée par les Brames. On sçait que ce Philosophe leur offrit une hécatombe en reconnaissance d'une démonstration de Géométrie qu'il avoit trouvée; & quoiqu'il s'abstint constamment de la viande, & qu'il ne vécut que de miel & de lait, il ne laissoit pas de manger certai-

nes parties des victimes immolées. C'est ce que font pareillement les Brame. Bien qu'ils s'interdisent absolument la chair des animaux, néanmoins, il est certain que dans le plus fameux de leurs sacrifices, qu'ils appellent *Ektam*, ou ils immolent des moutons, comme je l'ai vu à Trichérapali, ils mangent certaines parties de la victime qu'on vient d'immoler, & s'abstiennent de toutes les autres. Il n'y a que dans cette occasion, qu'ils mangent de la viande; car ils ne se nourrissent d'ordinaire que de ris & d'herbes qu'ils cueillent en grande quantité tous les jours. Cependant, ils distinguent cinq sortes de péchés, par rapport aux herbes qu'ils appellent d'un nom générique *Panchannou*. Ces péchés sont de couper des herbes, de les mouler, de les fouler aux pieds, de les cuire, & de les mâcher. Surquoi je leur dis: Vous autres Brame, vous êtes infiniment plus coupables que ceux des autres Castes qui usent de viande; car en tuant un mouton, par exemple, ils ne font qu'un meurtre, au lieu que vous qui arrachez tous les jours une si grande quantité d'herbes que vous faites cuire, estont autant de meurtres que vous faites. D'ailleurs comme il se trouve plusieurs petits animaux imperceptibles dans l'eau que vous buvez, ce font encore autant de meurtres que vous commettez. Ces ridicules conséquences que nous tirons de leur doctrine les couvrent de confusion, & leur en font connoître l'absurdité.

Je me souviens qu'étant à Siam dans un Monastère de Talapoins, où j'apprenois la Langue, le (a) Saucra, qui me l'enseignoit, & qui étoit fort emêté de la Métempychose, fut fort surpris quand je lui dis que toutes les fois qu'il buvoit de l'eau du (b) Menan, il commettoit plusieurs meurtres. Il se mit à rire de ma proposition; mais il fut tout-à-fait déconcerté, lorsqu'ayant mis un peu d'eau dans un de ces beaux microscopes que nous avions apportés d'Europe, je lui fis voir plusieurs animaux, qui étoient dans l'eau même dont il venoit de boire.

Ayant eu autrefois une longue conversation avec un Brame sur le passage des âmes dans le corps des bêtes, il me vint en pensée d'éclaircir si l'opinion des Cartésiens, touchant les bêtes ne seroit pas quelque impression sur son esprit. Je me mis donc à lui prouver par des raisons tirées de cette Philosophie, que les bêtes ne sont que des automates & de pures machines. Pour ne rien avancer que de palpable, n'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu est tout puissant, qu'il peut former le corps d'un animal, d'un cheval, par exemple, sans qu'il son nécessaire de lui donner d'âme? Vous devez l'avouer, puisque ce fut ainsi qu'en usa Bruma quand il créa le premier homme; vos Histoires sont remplies de machines admirables qui se firent autrefois pour divertir vos Empereurs. On y voit, qu'on fit une statue humaine qui s'avantçoit tous les matins dans la chambre de l'Empereur, & qui s'éveilloit en le frappant doucement. On y lit encore, qu'on a fabriqué des oiseaux qui voloient en l'air. Or il est certain que toutes ces machines n'avoient point d'âmes, & cependant on les voioit se mouvoir, comme si elles eussent été animées. Si des hommes ont pu faire des ouvrages si parfaits, Dieu n'aura-t-il pas pu faire des corps d'animaux, avec la même impression de mouvement, que donne l'âme? Je voulus continuer; mais le Brame me regardant d'un air dédaigneux; faites-vous réflexion, me dit-il, à ce que nous voions faire tous les jours aux Eléphants & aux Singes? & sur cela, il me raconta plusieurs histoires, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, & il finit en me disant, que c'étoit par pure malice que les Singes ne vouloient pas parler, de peur qu'on ne les appliquât au travail, dont leur légèreté & leur paresse ne pouvoient pas s'accommoder. Si j'avois un parti à prendre, ajouta-t-il, il me semble que je préférerois l'âme qui est dans les bêtes à celle qui est dans les hommes; car enfin, il paroît beaucoup plus d'industrie dans leur travail, que dans ce que font la plupart des hommes. Il ne faut que voir les ouvrages des abeilles & des fourmis. Je compris de cet entretien, qu'il ne falloit pas même en riant, proposer aux Indiens le système des Philosophes modernes; mais j'eus bien-tôt réduit le Brame au silence, en employant contre lui les raisons, auxquelles je seai par expérience que les Indiens n'ont point de réplique.

Enfin, nous ramassons plusieurs absurdités dans lesquelles ils s'engagent; & bien qu'elles choquent la vraisemblance, ils ne laissent pas de les croire. En cela ils sont encore semblables aux Pythagoriciens, qui croioient les Fables les plus extravagantes, dès-là qu'elles appuioient le Dogme ridicule de la Métempychose: témoin ce qu'ils ont dit de la Cuisse d'or de Pythagore, de la Flèche d'Abaris, &c. Enfin plus fort

(a) Supérieur des Talapoins.

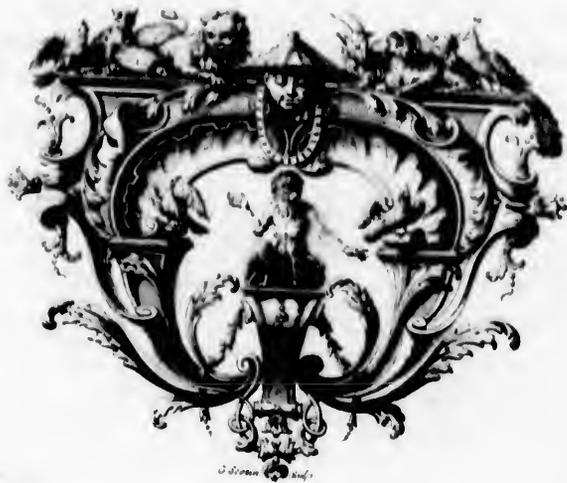
(b) Rivière qui passe à Siam.

instruit des opinions de Pythagore, a fait un Recueil de pareilles Fables, qu'il propose pourtant comme autant de vérités. Ce qui a fait dire à Jamblique, quoique d'ailleurs plein d'estime pour Pythagore, que les Disciples de ce Philosophe prouvoient leur doctrine par une infinité de contes fabuleux, & qu'ils traitoient même d'insensés, ceux qui avoient la sagesse de ne les pas croire. C'est pour cela aussi que Xénophon parlant de la doctrine des Pythagoriciens, dit, qu'elle est *tyrannique*, c'est-à-dire, toute pleine de prodiges.

Voilà le vrai Portrait des Indiens. Il n'y a point de Fables si grossièrement inventées qu'ils ne croient, & qu'ils ne proposent aux autres, comme étant dignes de toute croyance. Ils vous diront froidement, par exemple, qu'un certain âne ne vouloit point manger de paille, & aimoit mieux se laisser mourir de faim, parce qu'il se souvenoit que dans un autre tems il avoit été Empereur, & qu'il avoit fait des repas délicieux.

Nous ne laissons pas de tirer de grands avantages de ces absurdités. Comme les Indiens sont convaincus que l'ame est immortelle, que les péchés sont punis, & la vertu récompensée après la mort; nous nous servons du même Argument que Tertullien employoit contre Labérius, pour lui prouver la résurrection des morts. Celui-ci soutenoit, conformément à la doctrine de Pythagore, que l'homme étoit changé en mulet, & la femme en couleuvre; sur quoi ce grand homme, sans s'arrêter à rendre cette pensée ridicule, se contenta d'en tirer cette conséquence par rapport à la résurrection des morts; s'il est vrai, disoit-il, & disons-nous aux Indiens, que les ames des hommes, en sortant de leurs corps, peuvent amener un mulet ou quelque autre bête, à plus forte raison ces mêmes ames peuvent-elles amener une seconde fois le corps qu'elles ont abandonné.

C'est ainsi, Monseigneur, que le Mensonge même nous sert à faire connoître la vérité à ces Peuples. Quand ils sont une fois bien persuadés de l'aveuglement dans lequel ils ont vécu jusqu'ici, la vérité ne trouvant plus d'obstacles, commence à éclairer leurs esprits; & quand Dieu daigne agir dans leurs cœurs, par les impressions de sa grace, l'ouvrage de leur conversion s'accomplit. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



at, & bien
ela ils foa.
avagantes,
en ce qu'ils
n'ont pu



CÉRÉMONIES, MŒURS ET COUTUMES RELIGIEUSES DES IDOLÂTRES ORIENTAUX.

SIXIEME PARTIE.

Qui contient une Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.



LES Brachmanes si fameux dans l'Antiquité n'étoient pas seulement une Secte de Philosophes ; mais un Peuple répandu dans cette partie de l'Asie que nous appellons aujourd'hui l'Indoustan. Leurs Sages que l'on surnomma *Gymnosophistes*, parce qu'ils alloient presque nus, avoient tant de conformité pour les Dogmes avec les Philosophes d'Egypte dont Pythagore emprunta la plus grande partie des siens, qu'on ne peut douter que les Gymnosophistes des Indes ne soient une Colonie d'Egyptiens, dont la posterité subsiste encore aujourd'hui. Le Dogme distinctif des uns & des autres étoit la Métempsychose.

Il est vrai-semblable que le nom de Brachmanes, (*a*) Bramens, ou Bramines, car les Auteurs se sont servis indifféremment de ces trois noms, est dérivé de *Brahma*. C'est ainsi que s'appelloit un Législateur, (*b*) dont la mémoire fut

(*a*) Il semble que l'exactitude demanderoit qu'on appellât *Brachmanes* toute la Nation, & *Bramines* ceux de la première Caste. Cependant cette distinction n'étant pas établie, on n'oseroit

la hazarder.

(*b*) Histoire du Mogol, Edit. de la Haie 1706. pag. 56.

fut l
Inde
des
reco
renu
la fu
les c
(*a*)
très
de le
l'ave
pour
Julie
L'
quar
nime
des n
Brah
loign
cupar
ges e
autre
conce
fut e
il est
Sa
les B
garde
pris d
tiens
& ce
convi
parle
Côte
à Pal
fréque
c'est l
dans
vain
nous

L
L'on
accord
(*a*) Ber
(*b*) H
(*c*) V
Lord
(*d*) S
LA P
causas
T

fut long-temps vénérable à cette Nation par le bel ordre qu'il avoit établi dans les Indes, ou quelques-uns aillent que ses écrits se trouvent encore entre les mains des Savans de ce País. Mais parce que l'Idolâtrie est un des mauvais effets de la reconnaissance immolérée des Peuples pour les hommes extraordinaires, qui ont rendu de grands services au genre humain, la vénération pour Brahma dégénéra dans la suite en des fables superstitieuses; non contents de l'élever au-dessus des hommes les contemporains, les sectateurs l'éleverent au-dessus de l'humanité. On imagina (a) que Dieu ayant résolu de créer l'Univers, avoit commencé par créer trois Êtres très-parfaits, savoir Brahma qui devoit créer le monde, *Beschen* dont l'office étoit de le conserver, & *Mehshden* destiné à en être un jour le destructeur. Peut-être si on sçavoit au juste l'étymologie de ces trois noms, y trouveroit-on quelque fondement pour croire qu'on a voulu désigner par-là la Toute-puissance, la Providence, & la Justice de Dieu, exprimées d'une façon allégorique, selon le génie des Orientaux.

L'Opinion générale est que le Législateur Brahma (b) partagea les Peuples en quatre Castes ou Tribus principales. La première est des *Brachmanes* ou *Bramines*; & c'est aussi la plus noble. Elle seule donne des Sacrificateurs à la Religion, des maîtres aux Ecoles & des juges à la Nation. La seconde est des *Ragaputes* ou *Rahutes*, dont la destination unique est de faire la guerre & de défendre, ou d'éloigner les Frontières. La troisième est des *Baniens* ou *Banians*, dont l'occupation se borne au négoce, à faire travailler les Artisans & à débiter leurs ouvrages en gros & en détail. La quatrième est des Artisans qui se partagent en plusieurs autres, selon les divers métiers. Cette idée générale de ce peuple est nécessaire, pour concevoir le rapport qu'ont entr'eux les Baniens dont la Dissertation de *Lord* (c) fut connoître les opinions touchant les quatre Ages du monde, & les Bramines dont il est question dans ce traité.

Sans nous attacher à une ennuyeuse collection de ce que les Anciens ont dit sur les Brachmanes, ou Gymnosophistes des Indes, nous nous bornerons ici à ce qui regarde les Brachmanes modernes. Mais de même qu'un Tartare, qui auroit entrepris de faire connoître à ceux de sa Nation les Dogmes & les Cérémonies des Chrétiens, seroit obligé de distinguer entre les Eglises Grecque, Romaine, Anglicane, & celle de Genève; ainsi pour ne point attribuer à tous les Bramines, ce qui ne convient peut-être qu'à une Secte particulière, nous avertissons que ceux dont on parle ici, sont ceux qui habitent la presqu'île de l'Inde, & principalement de la Côte de Coromandel. Le Ministre *Abraham-Roger* Hollandois, qui séjourna dix ans à *Patacate*, ou il s'informa exactement de la vie & de la créance des Bramines qu'il fréquentoit, en a communiqué au Public une Relation très-estimable (d) puisque c'est la déposition d'un témoin oculaire. Notre dessein est de suivre cet Auteur dans ce qu'il dit d'essentiel; & si nous empruntons quelque chose des autres Ecrivains qui ont aussi parlé des Bramines, nous aurons soin d'indiquer les sources où nous aurons puisé.

CHAPITRE PREMIER.

Mœurs & Cérémonies Civiles des Bramines.

Des Castes, ou Familles des Bramines.

LA Nation *Brachmane* est partagée en quatre Castes, ou Familles, auxquelles on pourroit en ajouter une cinquième, que les autres méprisent trop pour lui accorder le nom de Caste. Ces quatre principales sont les *Bramines*, les *Se-*

(a) Bernier, *Voyage du Mogol*, Tom. II, p. 139.

(b) *Ibid.*, du Mogol. *Ibid.*

(c) Voyez la Dissertation suivante du sieur *Lord*.

(d) Son Livre est intitulé dans la traduction: LA PORTE OUVERTE pour parvenir à la connoissance du Paganisme caché, ou la vraie re-

Tome I.

présentation de la Vie, des Mœurs, de la Religion & du service divin des Bramines qui demeurent sur les Côtes de Coromandel & aux País circonvoisins, par le sieur *Abraham-Roger*, &c. à Amsterdam chez Jean Shipper, 1670, in-quarto.

treas, les *Veinsjas*, & les *Soudras* (a). La première est la plus excellente de toutes. Les autres lui cèdent la même préférence qu'elles attribuent à la Vache sur tous les animaux à quatre pieds. Le *Vedam*, qui a chez ce Peuple la même autorité que la Bible entre les Chrétiens, & l'Alcoran parmi les Mahométans, donne aux Bramines la prérogative de ne pouvoir être punis de mort pour quelque crime que ce soit. Si quelqu'un mérite le dernier supplice, on doit se contenter de lui crever les yeux ; car selon eux, tuer un Bramine, est un des cinq péchés dont il est très-difficile d'obtenir la rémission. Quiconque a eu le malheur d'en tuer un, est condamné par le *Vedam* à douze ans de pèlerinage, à demander l'aumône, & à prendre sa nourriture dans le crâne du Bramine tué. Le terme étant expiré, il doit bâtir un Temple en l'honneur d'*Esvara*, & faire beaucoup d'aumônes. Si pourtant on tuoit un Bramine qui allât à la guerre, ce ne seroit plus un si grand crime, & on en seroit quitte pour bâtir un Temple, au cas que l'on fût allez riche pour cela.

Les *Settreas* tiennent le deuxième rang ; c'est la Noblesse du Païs ; ce sont les *Rajas*, ou les Nobles : les Rois sont de cette Caste, de là vient qu'ils prennent le titre de *Raja* des *Rajas*, le *Noble* des Nobles. Cette famille n'étoit autrefois divisée qu'en deux branches dont la première s'appelloit *Sourivansjam*, & la seconde *Somovansjam*, noms tirés de la Langue *Samsiortam*, qui est parmi eux la Langue des *Sçavans*, comme la Latine l'est parmi nous, & dans laquelle *Sourri* signifie le Soleil, & *Somo* la Lune. Outre ces deux branches il s'en est formé beaucoup d'autres, qui ont dégénéré par des Alliances inférieures ; de sorte que les deux premières s'allient bien entr'elles, mais elles dédaignent les autres.

Le devoir des *Settreas* consiste à défendre le Païs, à avoir soin que les Bramines ne tombent point dans l'indigence. Le Gouvernement civil est entre leurs mains : mais comme ils doivent vivre sur leurs terres, sans se mêler du commerce, la multiplication de leur famille leur est à charge, & il arrive souvent que leurs enfans sont obligés de servir les riches en qualité de Soldats, pour avoir de quoi subsister.

Les *Veinsjas* forment la troisième Caste, qui est divisée en *Comitiis* & en *Sitti Vepari*, dont chacun prétend être les véritables *Veinsjas*. Ils vivent du commerce, & s'abstiennent aussi-bien que les Bramines de tout ce qui a eu vie, au lieu que ceux de la seconde & de la quatrième Famille mangent du poisson & de la chair, excepté celle de la Vache qui est interdite à tous, comme celle du Porc l'est aux Juifs & aux Mahométans. Cette abstinence de la chair de Vache, pour le remarquer en passant, n'est pas tant une superstition qu'une loi politique. Les bœufs sont les plus utiles de tous les animaux qu'il y ait aux Indes. On s'en sert au lieu de chevaux dans les voyages, pour le transport, & pour les voitures. Outre cela nous verrons dans la suite, que le lait est d'un grand usage parmi ce Peuple.

Enfin, outre cette raison politique, l'Historien du Mogol déjà cité raconte que, sous le Règne d'Archar, on remonta le Gange pour en connoître la source, & qu'on crut l'avoir trouvée dans une haute Montagne qui sembloit taillée par l'art en forme d'une tête de Vache. Il ajoute, que la principale espérance du bonheur de la vie future consiste chez les Indiens à pouvoir mourir dans les eaux du Gange, en tenant une Vache par la queue.

Les *Soudras* comprennent le commun Peuple. Cette Caste est subdivisée en beaucoup d'autres, qui ont chacune leur nom particulier, pris pour l'ordinaire du métier qu'elles exercent. Ces Castes de *Soudras* ont entre elles une émulation réciproque. Chacune cherche à surpasser l'autre, qui, dès qu'elle s'aperçoit de quelque innovation, ne manque pas de s'y opposer. Il y en a une que les autres reconnoissent pour la première en dignité ; savoir, celle des *Vellalas*, dont il y a quelques personnes employées dans la Magistrature, d'autres s'entretiennent & se nourrissent du labourage. On donne le second rang à la Caste d'*Ambria*, dont quelques-uns gagnent leur vie à semer, les autres à servir les Grands ; les *Paliacatta* s'occupent à la Maçonnerie. Il y a une Caste qu'on appelle des *Caurvats*, & qui est très-nombreuse. On l'appelle aussi la famille des *Trois cens*. C'est le refuge de ceux qui ne savent de quelle famille ils sont. Quelques-uns ont des Offices : il y en a de Peintres, d'Imprimeurs sur Toile, & de Soldats. Il y a quantité d'autres Castes, dont voici les noms & les occupations ordinaires. Les

(a) L'Auteur écrit *Soudras*, parce qu'en sa Langue cette sorte d'*r* ne se prononce point.

Comme elle se prononceroit en François, ce qui ne se doit pas, on la supprime.

Sitt
ven
Pein
les
frui
ou
L'ur
tiers
avec
man
veas
plu
peu
fion
nom
prof
releu
res
trier
reas
Corr
rativ
cent
Tato
pare
Vill
Quel
dans
mèle
Le
comp
point
tier f
aussi
dont
leurs
villag
d'Es
Temp
maiso
croire
éman
êtres
priser
croire
d'aut
pas u
mieux
font
ne m
tiers
marq
de n
l'an
affron
ils le
Panda
fille q
revêtu
en tra

(a) C

Sitty sont Marchands, s'ils ont de quoi trafiquer, sinon, ils sont Portefaix; les *Paly* vendent la Volaille & les Pourceaux; quelques-uns sèment, ou s'adonnent à la Peinture, ou se font Soldats, & ils étoient autrefois fort renommés parmi les Troupes; les *Tenca*, Tisserans; les *Cottevaniens*, Fruitiers, sur tout pour le fruit de *Pisan* (*); les *Illevaniens*, Fruitiers pour les Figues, le Coco, & l'*Agara* ou Sucre noir; les *Sitticarams*, Marchands différens des *Sittys*, par le genre de leur Négoce; les *Calajas*, Orfèvres, Serruriers, Tailleurs de pierres, Charpentiers & Maçons; les *Carteans*, les *Patnowas* & les *Macovas*, Pêcheurs; les premiers avec de grands filets, les seconds avec de moindres, & les derniers en aiant d'une manière différente de celle des deux autres; les *Conacapules*, Ecrivains; les *Gurvens* & les *Bargurreas*, Bergers; les *Riddis*, les *Canavars*, & les *Bergarvillalas*, la plupart Laboureurs, quelques-uns Soldats; les *Innadi*, Soldats pour la plupart, peu s'adonnant à l'Agriculture; les *Montreas* prennent aussi presque tous la profession de la guerre. La famille de *Tolovva* est éteinte, & il n'en reste plus que le nom; les *Kaicales* sont généralement méprisés, la plupart de leurs femmes sont des prostituées, ce qui n'est pas néanmoins une infamie parmi eux. Les uns sont Bateleurs, Danseurs de cordes, d'autres sont Tisserans; quelques-uns sèment, d'autres servent pour Soldats. Mais la plus abjecte de toutes les branches de la quatrième Caste, c'est celle des *Pallas*, qui ne sont guères plus estimés que les *Perreas* dont je parlerai ci-après. On compte aussi parmi les *Soudras*, la famille des *Correvas*, famille errante, qui n'a pour toute demeure que de petites huttes portatives, qu'elle charge sur des ânes pour voyager. Ceux de cette Caste se placent pour un peu de tems à la porte des Villes, où ils vendent des *Toupen* & des *Tatous*; c'est-à-dire, de petits vans pour vaner le ris. On ne peut mieux les comparer, qu'à ces bateurs de Païs que nous voions passer de tems en tems dans nos Villes avec un paquet de fourcières, & autres marchandises de peu de valeur. Quelques-uns d'entre eux vont chercher du sel au bord de la Mer, & le portent dans le Païs. Leur misère les met à couvert de tous impôts, & leurs femmes se mêlent de dire la Bonne-aventure.

Les *Perreas* sont le rebut de toute la Nation, qui ne leur fait pas l'honneur de les compter pour une Caste. On les regarde comme gens impurs, & on ne leur permet point d'habiter dans une même rue avec les autres. Ils ont dans les Villes un Quartier séparé, & leurs Villages sont à une certaine distance des autres Villages. Ils ont aussi leurs Puits à part; & de peur que quelqu'un n'aïlle par mégarde puiser de l'eau dont ils se servent, ils sont obligés de jeter tout à l'entour des os, afin qu'on connoisse leurs Puits & qu'on les évite. Ils n'osent marcher dans les rues, ni entrer dans les villages où les Bramines demeurent, ni mettre le pied dans le Temple de Vishou & d'Elvaras. On craindroit que leur impureté ne se communiquât aux Bramines & au Temple. Leur Profession est de fouir la terre, de creuser des fossés, de bâtir des maisons pour le commun peuple, & enfin de faire certains travaux dont les autres se croiroient deshonorés. Leur extrême pauvreté est cause qu'ils mangent sans répugnance toutes sortes d'animaux, sans en excepter la vache, ni même la chair des bêtes qu'ils trouvent mortes & déjà puantes. C'est ce qui contribue à les faire mépriser par les Bramines, qui sont d'une délicatesse scrupuleuse sur cet article. Qui croiroit que des hommes d'une condition si basse, fussent capables de se préférer à d'autres? Il est pourtant vrai que l'orgueil, contre qui la crasse de certains frocs n'est pas un remède suffisant, trouve entrée dans les cœurs des *Perreas*. Ils croient valoir mieux que les *Siriperes*, autre branche de cette cinquième famille, dont la plupart sont Tanneurs & Corroieurs, & dont quelques-uns portent les armes. Les *Perreas* ne mangeroient pas dans la maison d'un *Siripere*: mais les *Siriperes* mangent volontiers chez un *Perreas*. Les *Siriperes* conviennent de leur infériorité, & ont des marques de respect auxquelles ils sont obligés, comme de tenir les mains en haut, & de n'oser s'asseoir en présence des *Perreas*. Un d'eux y aiant manqué à *Paliacatta*, l'an 1640. les *Perreas* le saisirent & lui couperent les cheveux, qui est le plus grand affront qu'on puisse leur faire. Une autre servitude des *Siriperes*, c'est que quand ils se marient, ils ne peuvent dresser un *Pandal* ou il y ait plus de trois piliers. Ce *Pandal* est une espèce de Berceau de verdure, qu'on élève devant la porte d'une fille qui se marie. On plante trois ou quatre batons de sept à huit pieds de haut, revêtus de feuilles de *Pisau*, symbole de la joie; ces batons en soutiement d'autres en travers, que l'on couvre de feuillages, pour pouvoir être à l'ombre. Les *Si-*

(*) C'est le figuier des Indes.

riperes ne peuvent donc y mettre que trois piliers ; & s'ils violoient cette coutume, ce seroit la matière d'une fédition. Si quelque Artisan de la quatrième Caste vient à mourir, & que pour ses funérailles on veuille faire la dépense d'y avoir des Siriperes, il faut que ceux-ci se fassent couper la barbe & qu'ils fuyent le corps. On leur donne pour cela un habit & un *Fannum*, ou un Fanum & demi. C'est une pièce d'argent, qui vaut trois sols & demi, monnoie de Hollande.

La préférence entre les quatre principales familles est fondée sur une assez plaisante raison. Elles sont également forties de Brahma : mais, disent-elles, les Bramines sont fortis de sa tête, les Settreas de ses bras, les Weinsjas de ses cuisses, & les Soudras de ses pieds.

Scètes des Bramines.

Les *Bramines* sont divisés en plusieurs Scètes, qui mettent de la variété dans leurs mœurs. Il y en a six, sçavoir, les *Vishnouvas*, les *Seivias*, les *Smaçrias*, les *Schaerwaçkas*, les *Pasindas*, & les *Tjebelceas*.

Les *Vishnouvas*, sont ainsi nommés, parce qu'ils ne connoissent point d'autre Dieu que *Vishnou*. Quelques *Soudras* prennent la qualité de *Daçferi* ; c'est-à-dire, Serviteurs. Les *Bramines* sont aussi nommés *Daçtja*, ou *Dasa*, qui veut dire aussi Serviteurs : mais avec cette différence, que les *Bramines* sont Serviteurs de Dieu, & les *Soudras* sont Serviteurs des *Bramines*, qui leur persuadent, que cette qualité les rend très-agréables à *Vishnou*, & que les *Soudras* qui meurent pour la défense, ou pour la conservation des *Bramines*, vont après leur mort dans le *Devendre-Loan*, sorte de Paradis dont je parlerai dans la suite.

Ces *Vishnouvas* sont de deux sortes. Les uns s'appellent *Tadvadi-Vishnouvas*, ou *Madva-Vishnouvas*. *Tadvadi* est un mot de la Langue *Samscritam*, qui signifie Théologien, de *Tadva* Théologie. *Madva* est le nom de leur Fondateur. L'autre sorte de *Vishnouva* se nomme *Ramanouja*, d'un certain *Ramanouva Atjaria*, Auteur de cette Scète. Les *Tadvadi* sont reconnoissables à une ligne blanche qu'ils se font eux-mêmes tous les jours depuis le nés jusqu'au front & sur les temples, & à une petite marque ronde qu'ils se font à la jointure du bras & du paleron, & aux deux mamelles. Ils prétendent que c'est la marque de *Vishnou*, qu'elle les défend contre le Diable & contre *Tanna*, Juge de l'enfer. Ils promettent à *Vishnou* de ne servir, ni reconnoître d'autre Dieu que lui, & disent qu'il faut joindre à cette promesse une vie vertueuse, sans quoi les vœux mal exécutés seront punis. Le chef des *Tadvadi* demeure à *Combecanne*, lieu connu dans le País de *Palliacate*. Il doit vivre dans le célibat, ou quitter tout, s'il veut se marier. Il va ordinairement avec une bague de Bambou à la main.

Les *Ramanoujas* se font avec une espèce de craie nommée *Namou*, une figure qui ressemble à un Y, qui s'étend depuis le nés jusques sur le front. Mais ils se marquent une fois pour toutes avec du feu à la jointure du bras & du paleron ; ce qui suffit, disent-ils, & les dispense de la nécessité de se marquer le corps tous les jours. Ces *Ramanoujas* sont une espèce de *Quétistes*, qui tiennent que c'est allé de se donner une fois de bon cœur à Dieu, & d'avoir fait vœu de n'être qu'à lui ; qu'après cela, s'il leur arrive de vivre mal, *Vishnou* ne les en punira point ; car il n'abandonne jamais, selon eux, celui qu'il a une fois pris en affection. Un pere ne tue point son fils quand il fait mal ; & l'homme ne scauroit vivre sans pécher. Ces *Ramanoujas* vont la tête nue ; leurs cheveux sont coupés fort courts, excepté une touffe qu'ils laissent croître sur le sommet de la tête, & qui pend par derrière avec un nœud. Leur principal Chef qui réside à *Causjevaram* ville célèbre du Royaume de *Cannate*, a le Privilège d'avoir un morceau de linge autour de sa tête, lorsqu'il parle à quelqu'un. Ils prétendent valoir mieux que les *Tadvadi*, parce qu'ils s'abstiennent du Commerce, qu'ils n'entrent point dans les lieux de débauche, & punissent rigoureusement ceux d'entr'eux à qui cela arrive ; au lieu que les *Tadvadi* peuvent y entrer sans qu'on leur en fasse de réprimande.

La seconde Scète des *Bramines* est celle des *Seivias*. Ceux-ci reconnoissent pour le Souverain Dieu *Esvara*, qu'ils mettent au-dessus de *Vishnou*. Ceux d'entre les *Soudras* qui se joignent aux *Bramines* de cette Scète, sont nommés *Tangam*. On connoît les *Seivias* à trois ou quatre lignes, dont ils se marquent la tête avec de la cendre de boue de vache. Quelques-uns portent au tour du col un *Langam*, qui est une pierre d'une certaine figure ; d'autres le portent dans leurs cheveux.

Leurs

Leurs enfans commencent dès l'âge de huit à dix ans à le porter couvert de cire, & attaché au bras avec une petite corde. Ce Lingam est un témoignage public de leur dévotion à Eswara; & les Soudras qui le portent s'abstiennent comme les Bramines, de tout ce qui a eu vie.

La troisième Secte s'appelle *Smaetas*; & a eu pour Fondateur *Sancra Asjaria*. Les *Smaetas* disent, que *Vistnou* & *Eswara* ne font qu'un seul & même Dieu, adoré sous diverses images, & n'approuvent point les disputes que les deux Sectes précédentes ont entre elles, pour l'un ou pour l'autre de ces deux noms. Ils n'ont aucun signe extérieur qui les distingue. Ils ont peu de Sectateurs parmi le commun Peuple; car outre qu'ils font un mystère de leur doctrine, & s'en expliquent d'une manière fort relevée, l'esprit de modération n'est pas si propre à être goûté par la populace, que les opinions particulières qu'on lui débite avec entousiasme.

La quatrième Secte est celle des *Schaerwaacks*, espèce d'Epicuriens qui ne croient rien au-delà de cette vie. Ils traitent de folie tout ce qu'on leur peut dire d'un monde à venir. A cela près ils mènent une vie fort réglée & fort exemplaire.

La cinquième Secte nommée des *Pafendas*, traite de Fables tout ce que les trois premières débitent, & s'accorde avec la quatrième sur la mortalité de l'âme; mais elle en est très-différente pour les mœurs. Les *Pafendas* s'abandonnent au vice sans aucune retenue. Leur dissolution est, dit-on, si grande, qu'ils ne respectent aucun degré de parenté dans leurs débauches, & ils disent que toute femme est leur propre femme dans l'instant qu'ils en jouissent. Ceux de cette Secte n'osent pas toujours avouer qu'ils en font; & on en a vu de massacrés en haine de leur doctrine impie.

La sixième Secte s'appelle les *Tschéetas*. Ceux-ci prétendent que *Tschéti* est le véritable Dieu, & que *Vistnou*, *Eswara*, & *Brahma* font ses créatures & ne subsistent que par lui. Ils refusent de se soumettre au *Vedam*, & rejettent tout ce qu'on peut leur prouver par le témoignage des sens. Ces trois dernières Sectes passent pour Hérétiques, & sont trop décriées pour avoir beaucoup de Sectateurs.

Des Vanaprasthas, des San-jasis & des Avadoutas.

LES Bramines ont aussi leurs Solitaires, qui se distinguent du commun des hommes par un genre de vie particulier, auquel ils attribuent un certain degré de perfection. Ceux de la première famille se nomment *Jaguis*; ceux de la Caste des Soudras s'appellent *Joguis*. Il y a trois sortes de *Jaguis*, les *Vanaprasthas*, les *San-jasis*, & les *Avadoutas*.

Les *Vanaprasthas* se retirent dans les bois avec leurs femmes & leurs enfans, & ne vivent que des herbes & des fruits qu'ils peuvent cueillir sans travail. Plusieurs font scrupule d'arracher la moindre racine, & croiroient commettre un péché, en délogeant ainsi l'âme de cette plante hors d'un corps où elle réside. Ce genre de vie passe pour très-saint.

Les *San-jasis* affectent une plus grande abstinence. Ils se privent du mariage, du bétel, & de tous plaisirs. Ils doivent ne faire qu'un repas, & vivre d'aumônes. Au lieu d'une tasse de cuivre qu'il est ordinaire de porter avec soi, ils doivent se servir de vaisselle de terre. Ils sont vêtus d'un habit teint avec de la terre rouge, & ont à la main une longue baguette de Bambou. Ils ne peuvent toucher ni or, ni argent, encore moins en porter sur eux: il ne leur est point permis d'avoir aucun domicile; s'ils couchent une nuit dans un lieu, il leur est défendu d'y demeurer la seconde: mais il leur est libre de s'arrêter une fois l'année, deux mois de suite, dans un même lieu. Alors ils choisissent un lieu qui passe pour saint, & où il leur est permis de demeurer, non seulement deux mois, mais même toute leur vie. Ils doivent se préparer sans cesse à combattre six Ennemis; savoir, 1. *Cama*, la Concupiscence; 2. *Crota*, la Colere; 3. *Lopa*, l'Avarece; 4. *Madda*, l'Orgueil; 5. l'Amour des choses du monde; 6. *Matjara*, le désir de se vanger. On n'appelle *San-jasis* que ceux de la famille des Bramines, qui embrassent ce genre de vie; car si ce sont des *Settreas*, ou des *Veinsjas*, on les appelle *Perma-Ampha*; s'ils sont Soudras, on les nomme *Joguis*. Ces derniers se permettent plus de liberté que les vrais *San-jasis*.

Les Peres Jésuites, dans la Relation Latine (a) de leurs Missions dans les Indes en 1598. & 99. rapportent qu'ils virent un Jogui qui s'étoit enfermé dans une cage de fer, aiant les jambes & la tête libres. Il marchoit ainsi, sans pouvoir s'asseoir, ni se coucher. Aux côtés de cette cage étoient cent lampes, que quatre Joguis qui l'accompagnoient, allumoient à certains tems. Cet homme marchoit en cet équipage avec autant de vanité & de complaisance pour soi-même, que s'il eût été un Soleil qui éclaireroit l'Univers.

Les Avadoutas abandonnent femmes & enfans, & quittent encore ce que les San-jafis retiennent, comme une écuelle de terre, une baguette de Bambou, l'habit, &c. Tout leur bien consiste en un peu de linge pour couvrir ce que la modestie ne permet pas de montrer; encore s'en trouve-t il qui ne font point cette réserve, & vont entièrement nus. Ils se frottent le corps avec de la cendre, & quand ils ont faim ils entrent dans une maison, sans parler; seulement ils tendent la main, & mangent sur l'heure ce qu'on leur donne. Il y en a qui ne prennent pas la peine d'aller ainsi demander l'aumône. Ils se couchent au bord de quelque Rivière qui est tenue pour sainte par les gens de la campagne, qui ne manquent pas de leur apporter du lait & des fruits en abondance; de sorte que ces pieux fâmeans ne font pas les plus mal partagés.

Du Vedam, & des Privilèges qu'il accorde aux Bramines.

Le Vedam est le Livre de la Loi parmi ce Peuple, & contient ce qu'il doit croire & pratiquer. Il est écrit en la langue *Samscritam*, que sçavent les Bramines qui ne s'adonnent point au trafic. Il étoit divisé en quatre parties; sçavoir, *Rogo-Vedam* qui traite de la première Cause; de la première Matière; des Anges; de l'Ame; des Récompenses & des Peines; de la Génération des Créatures & de leur Corruption; du Péché, comment il peut être remis, &c. *Issoure-Vedam* qui traite des Puissances qui dominent & gouvernent toutes choses; *Sama-Vedam* qui est une Morale pour exciter à pratiquer les Vertus, à fuir les vices & à haïr les méchans; & *Addaravana-Vedam* qui traitoit des Cérémonies Religieuses, des Temples, des Sacrifices, & des Fêtes. Cette dernière partie est perdue il y a long-tems, & les Bramines attribuent à cette perte la diminution de leurs honneurs & de leur pouvoir, qui ne sont plus tels qu'ils étoient autrefois. Le Vedam est chez eux d'une autorité irréfragable, & ils doivent se soumettre dès qu'on leur en allègue l'autorité: mais comme on disputoit souvent sur la manière de l'interpréter, on en a fixé le sens par les *Jasra*, ou Déclarations.

Ce Livre accorde cinq Privilèges aux Bramines. Le premier est de pouvoir célébrer le *Jagam*, fête accompagnée d'un Sacrifice. Ils étranglent la victime, soit qu'ils ne doivent pas répandre le sang d'aucun animal, soit afin que la victime soit plus entière. On la découpe ensuite, on la brûle en récitant quelques prières appropriées à cette solennité, & on réserve le cœur que l'on distribue aux Bramines qui assistent à cette fête. C'est la seule occasion où il leur soit permis de manger de la chair. Plusieurs Bramines évitent d'assister à cette solennité, par l'horreur qu'ils ont de manger de la victime. On ne peut célébrer le *Jagam* qu'il n'en coûte beaucoup. Celui qui en fait les honneurs, est chargé d'entretenir tous les Bramines qui y assistent, quand ils seroient mille, & ils demeurent chez lui quelquefois dix, vingt, & même jusqu'à trente jours à ses dépens. Autrefois il étoit obligé de leur donner tout ce qu'ils s'avisent de lui demander: mais on a réduit cela à la seule obligation de les défrayer. Ce sacrifice se fait dans l'intention d'arriver au *Devendrelacon*, séjour des bien-heureux où ils ont Devendre pour chef. Ceux d'entre les Bramines qui aspirent au Ciel même, se gardent bien de célébrer le *Jagam*.

Le second Privilège des Bramines est de pouvoir enseigner aux *Settreas* à célébrer cette fête; de laquelle sont exclus les *Veinsjas*, à plus forte raison les Soudras.

Le troisième Privilège est la permission de lire le Vedam.

Le quatrième, de le pouvoir enseigner à d'autres Bramines & aux *Settreas*, qui faisant appris des Bramines, peuvent bien le lire, mais non pas l'enseigner à d'autres. Les *Veinsjas* ne peuvent ni le lire, ni même en prononcer, ou entendre prononcer les paroles; mais bien celles du *Jasra*. Quant aux Soudras il ne leur est point du tout permis de parler du Vedam, ni même d'apprendre le *Jasra*.

(a) *Nova Hist. Relatio de rebus in India Orientali à P. P. Societatis J. Gestis*, Moguntia, 1601.

Le cinquième Privilège est de pouvoir demander l'aumône : les autres familles peuvent la donner ; mais il ne leur est pas permis de la recevoir. Aussi les Bramines ne recommandent-ils rien tant dans leurs écrits que l'aumône & la charité, pourvu qu'elle soit exercée envers eux : mais ils ont soin de dire que l'aumône faite à d'autres qu'à eux n'est nullement méritoire. Pour eux ils ne font du bien qu'à quelques autres Bramines tout au plus, & un Soudra qui leur exposeroit son besoin, n'auroit pour toute réponse que *To, To, c'est-à-dire, Passez, Passez.* Le tems auquel ils éprouvent le plus la libéralité des dévots, est aux jours solennels qu'ils appellent *Samvamanam*, & aux funérailles des personnes qui laissent un peu de bien. Il y a des gens si infatués du mérite de ces aumônes, qu'ils se ruinent pour donner aux Bramines & aux Joguis dont leur porte est alliée.

Occupations & Entretien des Bramines.

Les Bramines sont les Docteurs du Peuple, à qui ils doivent enseigner à lire, à écrire, & à chiffrer ; & instruire leurs disciples dans ce qui concerne la Religion. S'ils ont d'eux mêmes de quoi subsister, ils ne peuvent rien exiger pour leur salaire : mais s'ils sont pauvres, il leur est permis de recevoir de leurs disciples ce qui est nécessaire pour s'entretenir honnêtement. Les Rois sont obligés de fournir à leurs besoins, afin qu'ils puissent faire leurs leçons gratis : mais le nombre des Bramines est si grand qu'il est impossible de pourvoir à tous. On assure qu'ils possèdent un tiers des revenus du País, & cependant il y en a beaucoup qui sont réduits à la nécessité de mendier ; d'autres s'adonnent au négoce, ou exercent la médecine. Les professions mécaniques leur sont interdites. Ils mettent de ce nombre l'agriculture, la peinture, &c. Ils ne peuvent sans déroger rendre certains services, comme de laver les pieds, plier le Bétel, & autres semblables, pour qui que ce soit, même pour le Roi. Un Bramine qui se seroit abaissé jusques-là, seroit chassé par les autres & dégradé : mais ils peuvent être Secrétaires, Ambassadeurs & Conseillers, & il n'y a ordinairement qu'eux qui remplissent ces postes.

Les Bramines, à qui le Roi donne de quoi subsister, reçoivent de lui des villages, non à titre de Pasteur ou de Docteurs, comme nos Curés, mais à titre de propriétaires, & de Possesseurs. Il est arrivé quelquefois, comme sous le Règne de Rama Raja, dont la mémoire est encore maudite pour ce sujet, que les Rois ont revendiqué ces biens, ou ordonné aux Bramines de donner la moitié du revenu de ces villages ; d'autres Rois touchés ou fatigués de leurs plaintes, les ont dispensés de ce partage. Mais les Bramines appréhendant que les villages ne leur soient un jour ôtés pour le besoin de l'Etat, sous prétexte qu'ils en ont joui assez long-tems, demandent la permission de partager le village à d'autres qui sont dans une extrême pauvreté, & lorsqu'ils l'ont obtenue, ils font une association avec quelques-uns de leurs parens. Cette permission est gravée sur le cuivre, & les villages ainsi partagés ne sont point sujets à être redemandés. Les Rois successeurs du Donateur craignent que les plaintes des pauvres ne leur alienassent *Vishnou*, ou *Esvara*.

Cérémonies usitées par les Bramines après la naissance de leurs Enfans.

On n'est Bramine que par la naissance, & non pas en embrassant leur institut. L'imitation de leur vie peut conduire au Ciel selon eux, mais elle ne peut faire Bramine celui qui n'est pas né de cette famille. Les Bramines regardent leurs enfans comme impurs jusques au dixième jour après leur naissance, & personne ne les touche pendant ce tems-là que ceux qui en ont soin. La maison où ils sont nés est impure, & on n'y peut entrer sans être souillé. Le dixième jour on purifie la maison, & le linge qui a servi à la mère ; on jette toute la vaisselle de terre qui est dans la maison, & on renvoie tous les vaissaux de cuivre. Le douzième jour on allume le feu *Homam*, qui est estimé très-Saint, on récite quelques prières, & après que ce feu est consumé, on donne à l'enfant quelqu'un des noms suivans : *Nainopa, Naraina, Beireva, Damerfa, Padmanaba, Kagoa, Tirinata, Marlepa, Evela, Tamopa, Carpa, Vellopa, Rama, Sanra, Coyenda, Varreda, Veinker.* Lorsque l'enfant est nommé, on lui perce les oreilles, (4)

(4) On trouve dans l'Exode XXI. 6. un pareil usage de percer l'oreille aux esclaves volontaires.

pour signifier la servitude qu'il voue à Vishnou ou à Eswara. Quelquesfois cette Cérémonie se diffère jusqu'à ce qu'on donne à l'enfant le *Dsandhem*, mais jamais au-delà. Un enfant n'est point reconnu pour Bramine qu'il n'ait reçu le *Dsandhem*. C'est une espèce de petit baudrier, composé de trois cordons dont chacun est de neuf fils de coton, que les seuls Bramines ont droit de faire. On le porte en écharpe sur l'épaule gauche, & il pend sous le bras droit. Les enfans peuvent le recevoir lorsqu'ils ont cinq ans: mais on attend quelquefois qu'ils en aient dix. Ce délai est ordinairement causé par la pauvreté des parens; car cette Cérémonie les engage à quelques frais. Il faut allumer le feu *Homam*, & y brûler du bois de *Ravaston*, qu'ils tiennent pour le plus saint de tous les arbres. Ce feu est placé sur une petite élévation, au-dessus de laquelle ils forment une espèce de Dais avec des habits étendus; c'est là-dessous que sont les Bramines qui jettent dans le feu du *Nili*, c'est-à-dire, du ris avec sa paille, du beurre, du *Zingeli*, graine dont on fait l'huile à brûler, du froment, du ris bouilli & de l'encens, en récitant quelques prières. Durant cette Cérémonie qui dure quatre jours, les Bramines qu'on y a invités, sont défrayés par les parens de l'enfant.

Les jeunes Bramines qui ont reçu le *Dsandhem* sont appellés *Bramasariis*, jusqu'à ce qu'ils se marient. Tant qu'ils vivent dans le célibat, le Vedam leur défend la familiarité avec le sexe, & l'usage du Bétel qui excite à l'amour: ils ne peuvent faire qu'un repas dans la journée, encore faut-il que ce soit d'aumônes. Ils n'observent guères ces préceptes, excepté celui de ne point user du Bétel.

Quand ils ont une fois reçu le *Dsandhem*, ils doivent toujours le porter. S'il vient à se rompre de vieillesse, le Bramine ne doit pas manger qu'il n'ait fait provision d'un autre; aussi long-tems qu'il n'en a point, on n'est pas obligé de le reconnaître pour Bramine. Pour prévenir ces accidens, on en prend un neuf tous les ans à la fête *Transvanala-Pondeva* qui est au mois d'Août, & à laquelle on donne le *Dsandhem* aux enfans. Les autres familles peuvent aussi le porter par dévotion: mais elles doivent l'acheter des Bramines.

Ces *Bramasariis* apprennent à lire, à écrire, à chiffrer, &c. chez les Bramines préposés pour enseigner. Chaque famille se fait un point d'honneur de ne point envoyer ses enfans à l'école chez les Maîtres d'une Classe inférieure: mais les *Settreas*, par exemple, envoient leurs enfans chez les Bramines, ou chez des Maîtres de leur même Classe. Aucune des trois premières ne daigne enseigner les enfans des *Perreas*. Il n'y a que les *Soudras* qui veulent les recevoir.

Philosophie des Bramines.

ON ne trouve parmi les Bramines aucun vestige de la Philosophie qui rendit leurs Ancêtres si célèbres; & pour l'Astrologie, à peine les plus habiles en savent-ils assez pour calculer les éclipses du Soleil & de Lune, & les conjonctions des Planettes, encore en ignorent-ils la raison. Voici celles qu'ils donnent des Eclipses du Soleil & de la Lune.

Vishnou & Eswara tinrent un jour conseil avec les *Devetas* (a) & les *Ratsjasjas*, c'est-à-dire, avec les Anges & les Demons, pour trouver quelque chose dont la possession garantis de la soif, de la faim, de la lassitude & même de la mort. Le résultat fut qu'on jetteroit dans la Mer la Montagne *Mrouva* qui est d'or pur, dont le haut touche le Ciel Empirée au-dessus des huit Mondes, & dont le bas descend jusqu'au-dessous de l'Abîme; que l'on tourneroit cette Montagne comme le tourneur tourne son ouvrage devant lui; & qu'au lieu de corde on se servirait du grand serpent *Sesja*. Les *Devetas* & les *Ratsjasjas* étant employés à tourner cette montagne, on vit paroître des prodiges, entr'autres un poison nommé *Kalekore-visjam*, si venimeux & si terrible que tous les mondes en furent alarmés, & demanderent du secours à Vishnou. Eswara pour les en délivrer prit ce poison, & l'avala: mais il lui resta dans le gosier, & de là lui vient le surnom de *Nile Canta*, ou Gosier Noir. Après cela on vit paroître une femme d'une parfaite beauté. Vishnou l'épousa; & c'est encore aujourd'hui sa femme nommée *Latséma*, qui a son temple dans l'enceinte de celui de Vishnou. Après cela ils virent enfin paroître ce qu'ils cherchoient, sçavoir l'*Amotam*, qui est un breuvage comme du lait: c'est pour cela que les Bramines qui n'o-

(a) Bernier écrit ce mot *Devitas*. Peut-être avoit-il écrit *Devatas*, en le prononçant à peu près comme s'il y avoit *Devitas*; ce qui revient droit au même.

fois cette Cé-
jamais au-delà.
andhem. C'est
de neuf fils de
pe sur l'épaule
lorsqu'ils ont
ordinairement
elques frais. Il
ennent pour le
u-dessus de la-
à-dessous que
avec la paille,
du ris bouilli
qui dure quatre
cafant.

ariss, jusqu'à
éfend la fimi-
ent faire qu'un
ent guéres ces

orter. S'il vient
provision d'un
connoître pour
ans à la fête
Dandhem aux
elles doivent

Bramines pré-
point envoyer
Serreas, par
de leur même
Perreas. Il n'y

qui rendit leurs
cavens-ils aiez
Planettes, en-
du Soleil &

les Ratsjasjas,
se dont la pos-
ort. Le resul-
pur, dont le
s descend ju-
e le tourneur
du grand fer-
re montagne,

jam, si veni-
derent du fe-
ala; mais il lui
Gosier Nor-
goufa; & est
écrite de ce-
çavoir l'Ar-
mies qui n'o-
sent

, ce qui revien-

sent boire de l'eau dans une maison, peuvent y boire du lait, parce qu'il ressemble à l'Amortam.

Aussitôt que l'Amortam fut trouvé, Vistnou fit cesser le travail des Dévétas & des Ratsjasjas, & pour les soulager de leur lassitude, les fit ranger en deux files, afin de leur donner à boire de la liqueur qu'ils avoient procurée par leur travail. Il fit goûter de l'Amortam aux Dévétas, mais ne voulant pas que les Ratsjasjas fussent immortels, il leur donna une liqueur différente. Deux de ces derniers nommés Ragou & Ketou se doutant qu'on ne donnoit pas à leurs camarades la même liqueur que buvoient les Dévétas, changèrent de place & se mirent dans le rang de ceux-ci. Ils eurent de l'Amortam comme les autres; mais le Soleil & la Lune s'aperçurent de leur tromperie & en avertirent Vistnou. Celui-ci leur coupa aussitôt la tête qui fut immortelle, parce que l'Amortam y resta, n'étant point encore descendu dans leurs corps qui étoient comme ceux des Serpens. Ces deux têtes commencèrent à protester contre l'injustice de Vistnou, & à dire: *Pourquoi nous traitez-vous ainsi pour avoir reçu l'Amortam? N'avons-nous pas travaillé comme les autres?* Vistnou leur répondit qu'à l'avenir ils seroient sans corps, mais que leurs têtes seules jouiroient d'un plaisir aussi grand que s'ils avoient un corps entier. Ragou & Ketou ont gardé une haine mortelle contre le Soleil & la Lune qui avertirent Vistnou; ils leur livrent de tems en tems le combat, & l'obscurité durant l'Eclipse vient de ce que Ragou & Ketou ont englouti l'un ou l'autre de leurs ennemis.

Mariages des Bramines.

Un Bramine qui a un fils, tâche de le marier de bonne heure; les riches se hâtent encore plus que les pauvres; mais ceux des trois premières Castes ne le marient jamais, avant qu'ils aient reçu le Dandhem. Ceux de la première doivent choisir des filles qui n'aient pas encore les marques de la puberté. Les parens de celles à qui elles sont venues, avant que d'être mariées, cachent cette circonstance avec soin, de peur que cela ne les empêche d'avoir un mari. Pour n'être point trompés sur cet article, les serpuleux donnent à leurs fils des filles encore plus jeunes. Les Serreas n'observent pas cet usage à la rigueur comme les Bramines; mais ceux qui s'y conforment en font plus estimés.

Un Bramine qui va demander en mariage une fille pour son fils, fait grande attention aux présages. S'il voit un mauvais signe en son chemin, il remet la demande à un autre jour; & si ce jour-là il paroît encore un mauvais signe, c'est encore un nouveau délai; mais si à la troisième fois il aperçoit de nouveau un mauvais signe, il renonce à cette alliance, persuadé qu'elle seroit malheureuse. Emeudre nommer un Serpent le jour qu'on va faire la première demande, est un mauvais augure; mais en voir un, est une raison suffisante pour ne plus penser à l'entreprise projetée. Les Veinsjas ont une pratique singulière, c'est de fondre un demi-Pagode, ou demi-Ducat d'Or, & si étant fondu il paroît éclatant, c'est un signe de bonheur; si l'or est obscur, ils changent d'avis. Les Bramines se moquent de cette sorte de Divination.

Celui dont on recherche la fille demande à voir celui qu'on lui veut donner pour gendre, & s'informe de son bien. S'il en est content, il lui permet de la voir en présence de ses parens; & si les deux jeunes personnes n'ont point de répugnance l'une pour l'autre, & que les parens donnent leur approbation, le mariage se conclut. Les Soudra font acheter leur consentement & veulent, avant que d'accorder leur fille, que l'époux leur donne en forme de pot de vin une certaine somme d'argent qu'ils appellent un don; car ils auroient honte que l'on crût qu'ils vendent leur fille.

Quand les parties sont d'accord, on choisit un jour heureux; car cette Nation a un Calandrier ou sont marqués les bons & les mauvais jours. Les parens de part & d'autre s'assemblent, & font une cérémonie qui répond à celle de nos fiançailles. Le pere de la fille présente du Bétel aux parens de l'époux, & déclare à la compagnie qu'il a donné sa fille à N. de la famille des personnes présentes. Ensuite les parens de l'époux donnent à leur tour du Bétel à ceux de l'épouse, font la même déclaration, & prennent la compagnie à témoin. Cela fait on accomplit le mariage, si le tems le permet; car on ne peut pas le célébrer indifféremment en toutes les saisons de l'année. Il y a des mois fixés pour cela, sçavoir Février, Mai, Juin, Octobre & le commencement de Novembre; & même dans ces mois là il y a des heures privilégiées qu'on se garde bien de négliger.

Quand le tems d'achever le mariage est venu, on allume le feu *Homan* avec le bois

de *Ravasson*. (a) Ce feu est béni par le Bramine ; après quoi l'époux prend trois poignées de ris & les jette sur la tête de l'épouse ; qui fait la même chose à son tour. Ensuite le pere de la fille la revêt d'habits plus ou moins riches selon son pouvoir, & lave les pieds à l'époux, pendant que la Mere de la fille verse de l'eau. Cela étant fait le pere prend la main de sa fille dans la sienne, y met de l'eau & quelques pièces d'argent, & la donne à l'époux, en disant : *je n'ai plus rien à faire avec vous, & je vous remets au pouvoir d'un autre*. On tient prêt le *Tali* qui est un Ruban où pend une tête d'or ; on le montre aux assistans, & après quelques prières & bénédictions, l'époux le prend & l'attache au cou de l'épouse. C'est proprement ce nœud qui lui en assure la possession. Avant qu'il lui ait lié le Tali, toutes les autres Cérémonies peuvent avoir été faites en vain. On a vu que l'époux se présentant pour l'attacher, & le pere témoignant n'être pas satisfait du don de l'époux, un autre qui donnoit davantage, enumeroit la mariée du consentement du Pere. Mais lorsqu'une fois le Tali est attaché, le mariage est indissoluble, & lorsque le Mari est mort, on brûle avec lui le Tali, pour marquer que les liens du mariage sont rompus. Outre ces Cérémonies particulières, les noces sont sçues de tout le monde, qui en est averti par un *Pandal* (b) que l'on dresse devant la porte de l'épouse quelques jours auparavant. Cette fête se termine par un repas que le Pere de la Mariée donne aux amis, & durant cette réjouissance qui dure cinq jours, on distribue des aumônes aux pauvres, & on entretient le feu *Homam*. Le septième jour les deux Epoux sortent pour se rendre chez le Marié. Souvent cette marche se fait aux flambeaux. Les Epoux sont portés dans un palanquin, & passent dans les principales rues de la Ville ; leurs amis qui les accompagnent sont à cheval, ou montés sur des Eléphants. Si la Mariée est encore trop jeune, on ne la laisse dans la maison de son Mari que trois ou quatre jours ; après quoi on la ramène chez son Pere ; mais si elle est nubie, elle demeure avec son Mari.

Les *Bramasariis* ne s'appellent plus ainsi, lorsqu'ils sont mariés ; on les nomme *Grahastas*. Ils ajoutent alors au *Dhandhem* trois autres cordons, & tous les dix ans ils doivent faire la même augmentation, & toutes les fois qu'il leur naît un enfant. Mais le *Vedam* qui l'ordonne ainsi, n'est pas fort régulièrement observé sur cet article. Les Bramines auxquels il est défendu d'aller la poitrine nue, la croient suffisamment couverte, lorsqu'ils ont ces Cordons.

Les Bramines croiroient se méfallier, s'ils épousaient des filles d'une autre Caste. Ce n'est pas que quelques-uns d'entr'eux, peu fatistais du choix de leurs parens, ne prennent des femmes d'une Caste inférieure, quand ils en deviennent amoureux ; mais leur alliance avec une fille de la Caste des *Soudras* est regardée comme quelque chose de si criminel, que si un Bramine a des enfans d'une telle femme, il est exclus du Ciel aussi long-tems que cette indigne posterité est sur la terre. Leurs *Pouranes*, ou *Chroniques*, racontent que le Bramine *Sandragoupeti Naraia* eut une extrême douleur, lorsqu'il vit que son fils *Barthrouherri*, qu'il avoit eu d'une femme de la Caste des *Soudras*, avoit épousé trois cens femmes. Il en prévint une nombreuse suite de descendans, qui le priveroit long-tems du bonheur de l'autre vie.

L'inceste est un des cinq péchés dont la rémission ne s'obtient pas aisément. Selon le *Vedam*, l'incestueux est condamné à perdre les parties destinées à la génération ; & comme on ne permet point que l'on pense un tel homme, l'opération du retranchement est mortelle. La femme n'est point punie, parce qu'on suppose qu'elle a été séduite.

Ils comptent les degrés de consanguinité à peu près comme nous ; mais ils permettent d'épouser les deux sœurs. Ils distinguent entre les cousines germanes & les nièces ; ils épousent la fille de leur tante paternelle, ou la fille de leur sœur ; mais s'ils épousent la fille de leur oncle paternel, ou la fille de leur frere, le mariage seroit incestueux. Les *Soudras* moins scrupuleux ne mettent point de différence entre la fille de leur frere, & celle de leur sœur, & ils les épousent également.

Le *Vedam* n'ayant point défendu la polygamie, les quatre Castes en usent comme il leur plaît, & les *Poranes* font mention de plusieurs Bramines, dont la pluralité des femmes n'a point terni la réputation.

(a) Ce Peuple prétend que Dieu a une prédilection pour les Bramines entre les hommes, pour la Vache entre les Animaux à quatre pieds, pour le Garuda entre les Oiseaux, pour le

Gange entre les Rivières, & pour le Ravasson entre les arbres. Il leur attribue une sainteté particulière.

(b) On a déjà expliqué ce que c'est.

Lorsqu'un Bramine s'aperçoit de l'infidélité de sa femme, il peut l'enfermer entre quatre murailles, & la nourrir dans cette prison; ayant soin que ce deshonneur soit secret. Il y en a qui aiment mieux dissimuler cette injure, en prenant des précautions pour l'avenir; sur-tout, s'ils aiment leur femme, & qu'ils ne puissent s'en passer. Si pourtant sa faute devient si publique, que les autres Bramines regardant cette maison comme impure, refusent d'y entrer & d'y prendre aucun repas; alors le mari fait préparer un Festin, auquel il invite des Bramines & des San-jahis. La femme adultère sert les conviés, & quand les Bramines ont daigné recevoir d'elle les mets qu'elle leur présente, les autres n'en font plus difficulté, & son mari peut la garder avec honneur comme auparavant.

Des Jours heureux ou malheureux, & du Panjangam.

LES Bramines sont superstitieusement prévenus, qu'il y a des jours où ils entreprendroient en vain de réussir à quelque chose. Cette fatale prévention leur fait manquer effectivement les meilleures occasions, si elles se présentent malheureusement dans un jour qui soit décrié dans le *Panjangam*; c'est-à-dire, dans un Almanach où les jours heureux ou malheureux sont marqués.

Ce *Panjangam* qui passe chez eux pour infailible est de deux sortes. *Brabapeti* (a) Docteur des *Devetas* ou des bons Anges en a composé un, où il indique les bons & les mauvais jours, même ceux qui ne sont bons qu'à moitié, ou durant quelques heures seulement. Sur ce modèle on en fait de nouveaux tous les ans; & les Habitans du plat Pays se régissent sur ceux-là. L'autre *Panjangam* est, disent-ils, l'ouvrage de *Sucra*, Docteur des *Rafajas* ou des démons. Il descend dans un détail des soixante heures qui composent la nuit & le jour, selon la manière de compter le tems usitée parmi ce Peuple.

On jugera facilement que les occasions d'agir leur échappent souvent, si à tant de jours & d'heures où ils sont détournés d'entreprendre quelque chose, on ajoute la crédulité qu'ils ont pour les signes. C'en est un bon, lorsque Poiseau *Carrouda* (b) ou Poiseau *Pala* vole devant eux, & traverse le chemin de la droite à la gauche. Les autres oiseaux au contraire sont d'un bon augure, s'ils volent de la gauche à la droite. Si une Pie, dont il y a beaucoup dans ce Pays-là, touche quelqu'un en volant, on en conclut aussi-tôt que cette personne ou quelqu'un de ses parens mourra dans six semaines. Si dans le tems que quelqu'un veut sortir d'une maison, on vient à éternuer, il rentrera aussi-tôt. Les Grecs, & les Romains avoient à peu près les mêmes superstitions.

Les Bramines commencent l'année avec la nouvelle Lune d'Avril, par une fête qu'ils nomment *Samvat-Tjaradi Panduga*. (c) L'année a douze mois, qui sont *Tschitram*, Avril; *Veinjcam*, Mai; *Jeistam*, Juin; *Ajadam*, Juillet; *Sarvanam*, Aout; *Badrabadam*, Septembre; *Arvaizam*, Octobre; *Carticam*, Novembre; *Margisaram*, Décembre; *Poujam*, Janvier; *Magam*, Février; *Palgouram*, Mars. Mais comme ces mois qui sont Lunaires, ne quadrent pas avec l'année Solaire, ils intercalent un treizième mois tous les trois ans, (d) comme nous intercalons un jour au mois de Février dans les années Bissextiles.

Les sept jours de la semaine ont en Langage *Samsicortam* des noms qui répondent aux sept Planètes. Les voici; *Suria-Varam*, Dimanche; *Jendra-Varam*, Lundi; *Angaraca-Varam*, Mardi; *Butta-Varam*, Mercredi; *Brabapeti-Varam*, Jeudi; *Sucra-Varam*, Vendredi; *Senni-Varam*, Samedi. *Sura*, signifie le Soleil, & *Jendra*, le mois, ou la Lune. Le Dimanche s'appelle aussi *Adita-Varam*, & le Lundi *Somo-Varam*.

De même que les anciens Grecs comptoient par Olimpiades, qui étoient de quatre ans, & que la Chancellerie Romaine a les Indictions, qui sont de quinze ans, ainsi les Bramines ont une révolution de soixante ans. Le nombre de 60. n'est pas seulement affecté à compter les années, il l'est aussi aux heures du jour & de la nuit qui composent le même nombre, & que les Indiens comptent par

(a) Ce nom de *Brabapeti* signifie la Planète de Jupiter, & celui de *Sucra* signifie Venus. On verra ci-dessous que *Brabapeti Varam* est le Jeudi, & que *Sucra-Varam* est le Vendredi.

(b) C'est un Epervier rouge qui a un collier

blanc.

(c) *Panduga* signifie une fête, *Sarvanam* une année, & *Adi* le premier jour de chaque mois.

(d) Cela leur est commun avec les Chinois, & les autres Peuples des Indes.

le molen de l'Horloge d'eau que nous avons décrit dans un autre endroit.

Après cette révolution de soixante ans, les Bramines en recommencent une autre. Chacune de ces années n'est pas distinguée par un nom minéral ; c'est-à-dire, qu'on ne dit pas la trentième ou la quarantième année ; chaque année a son nom particulier. Voici tous ces noms de suite ; mais pour plus de brièveté j'ayettis qu'à chaque nom on ajoute le mot *Samvataram* ; qui signifie l'an. 1. Prabava. 2. Bipava. 3. Suckela. 4. Pramadonta. 5. Prajoparti. 6. Augitca. 7. Tfrimocha. 8. Bhava. 9. Jouva. 10. Dhutou. 11. Esvara. 12. Bshoudhan-ja. 13. Pramadi. 14. Vierama. 15. Visjou. 16. Tfidrabbanou. 17. Ttablanou. 18. Tarana. 19. Paartouva. 20. Veiha. 21. Thervafutou. 22. Tfervadari. 23. Vierothi. 24. Vierouti. 25. Carram. 26. Nandana. 27. Vifei-ja. 28. Tfeja. 29. Maumotcha. 30. Dormeki. 31. Hevelemi. 32. Villemi. 33. Vicari. 34. Tfareverri. 35. Planva. 36. Tshopo-Cortou. 37. Tfoha-Cortou. 38. Crodi. 39. Visvafou. 40. Parabava. 41. Palavanga. 42. Kileka. 43. Tfamea. 44. Tfadarena. 45. Virosi-Cretou. 46. Pradayi. 47. Paramadifia. 48. Ananda. 49. Rarjaja. 50. Nala. 51. Pngala. 52. Calicti. 53. Tfidarti. 54. Raudri. 55. Dormati. 56. Dondoubi. 57. Rudiro-Dgari. 58. Raedati. 59. Crodova. 60. Tflaja. L'année présente 1722. est Tshopo-Cortou, la trentième de cette période.

Cette manière de compter les années n'est pourtant point générale, & lorsqu'il est question d'événemens dont la mémoire doit être long-tems conservée, ils ont une autre manière d'en marquer la date. De même que les Chrétiens ont leur Ère, & les Mahométans leur Hégire, les Bramines ont pour époque le Règne de Salavagena dont ils racontent des prodiges. Ils prétendent que c'est le même que Brahma, qui venant recommencer une autre vie sur la terre, portoit ce nom. Selon le calcul que le Ministre Roger fit sur le rapport d'un Bramine, Salavagena mourut en 1463. de notre Ère vulgaire, vers la fin du Règne de *Vicramaarea* dont on ne débite pas des miracles moins surprenans. Voici quelques-unes des aventures de ce dernier.

Le Bramine *Sandragoupeti*, dont j'ai déjà parlé, épousa quatre femmes de quatre Castes différentes ; celle de race Bramine le fit père de *Verraroussi* ; celle de la famille des Setireas mit au monde *Vicramaarea* ; celle de la famille des *Veinsas* fut mère de *Betti* ; & la quatrième de la famille des Soudras enfanta *Rovibronherri*. *Vicramaarea* fut un Roi craint & respecté ; mais faisant un jour réflexion sur la brièveté de la vie, il s'attrista ; & songeant qu'il ne jouiroit pas long-tems d'une si brillante prospérité, il tomba dans une profonde mélancolie, & consulta son frere *Betti* qui étoit l'ame de ses conseils. Tel fut le résultat de cette consultation. Il y a au milieu du monde l'arbre *Oudetaba*, (*) qui sort de terre au lever du Soleil, & croissant à mesure que le Soleil s'élève, il le touche de sa cime lorsqu'il est midi ; ensuite il décroît avec le jour, & se cache dans la terre lorsque le Soleil ne paroît plus. *Mettez-vous sur cet arbre au point du jour*, dit *Betti* à *Vicramaarea* : *l'arbre s'élevant vous portera jusqu'au Soleil, & qui vous demanderez une vie plus longue que celle des autres hommes.*

Le Roi suivit ce conseil ; mais lorsqu'il fut à une certaine hauteur, il sentit une chaleur insupportable ; cependant il ne perdit point courage, & le Soleil à qui son entrepris ne déplut point, modéra ses rayons, le rafraichit, & lui promit de lui accorder sa demande. *Tu seras*, lui dit-il, *mille ans assis sur ton Trône, sans que tes forces ni ta santé puissent être altérées par aucune maladie.* Le soir l'arbre aiant baissé à son ordinaire, le Roi ne fut pas plutôt à terre, qu'il alla informer son frere du succès de sa requête. *Le Soleil vous a accordé mille ans*, dit le fidèle *Betti*, *& moi je veux vous en procurer mille autres. Puisque vous avez sa parole que vous serez mille ans assis sur votre Trône, lorsque vous y aurez été assis durant six mois, passez le reste de l'année à voyager : ainsi vous doublerez le terme qui vous est promis.* *Vicramaarea* suivit encore ce conseil, & eut en voiageant une aventure très-singulière. Les serviteurs de *Jogisvara* disputoient pour le partage de la succession que leur avoit laissée ce saint homme. La succession consistoit en une bourse avec laquelle on ne manquoit jamais d'argent ; en un plat avec lequel on ne manquoit jamais de viandes ; en un bason fait en forme de houlerie, avec lequel on ne craignoit aucun ennemi ; & enfin en un foulard qui avoit la vertu de transporter en un moment à l'endroit où l'on vouloit aller.

(*) C'est-à-dire, l'Arbre du Soleil.

aller. Vicramaarea les trouva en contestation, chacun d'eux voulant choisir ce qui étoit le plus à son gré, & s'étant rendu l'arbitre de leur différend, il leur marqua à chacun une place, & déclara que celui qui seroit le premier arrivé auprès de lui auroit le choix. Pendant qu'ils se rendoient au lieu d'où ils devoient commencer leur course, il chauffa le foulet, prit la bouffe, le plat & la houlette, & disparut dans le moment, laissant aux chicanneurs le regret tardif de ne s'être pas mieux accordés. Les Histoires des Bramines rapportent beaucoup de miracles de cette espèce que firent les deux freres en voyageant; c'est-à-dire, que ces Annales contiennent bien des réveries, & des contes semblables à ceux des Fées, que nous ne rapportons que pour faire voir l'imposture des Bramines qui les ont inventés, & en même tems la forte crédulité des Peuples qu'ils ont inséduits de leur doctrine.

Exercice Journalier des Bramines.

Les Bramines sont assujettis à de certaines Cérémonies dont ils ne peuvent se dispenser, sans violer le précepte. Je rapporterai ce qui leur est ordonné; en fait de pratiques d'obligation, il est plus fort de dire ce que l'on devoit faire, que ce que l'on fait effectivement.

Les Bramines doivent s'éveiller deux heures, ou du moins une heure avant l'aurore, & commencer par prononcer les noms de Dieu. S'ils n'ont rien qui les presse de se lever, ils peuvent encore rester au lit une demie-heure, & s'entretenir du nom de Dieu; ceux qui se lèvent d'abord sont beaucoup mieux. Après avoir satisfait aux besoins qu'exige la Nature, ils se lavent le visage, les mains & les pieds, & s'assient sur une planche ou sur un tapis, mais non sur la terre, ni sur leur lit, de sorte que leur visage est tourné vers l'Orient, ou vers le Septentrion, & jamais vers l'Occident, ou vers le Midi. Ils se tournent vers l'Orient à cause du lever du Soleil, ou vers le Nord, parce que les lieux qu'ils estiment les plus saints, sont à leur égard de ce côté là. Ils commencent ensuite à chanter l'Histoire de *Gajendre Moosjam*, & s'il reste encore quelque tems avant le lever du Soleil, ils chantent quelque Hymne; ce qui étant fait, ils se lèvent, se lèvent les dents & la bouche, ou s'il y a autour de leur maison quelque Rivière qui soit sainte, ou quelque *Tan*, c'est-à-dire une Mare d'eau, ils vont s'y laver; sinon, ils se lavent chez eux, & mettent un habit net.

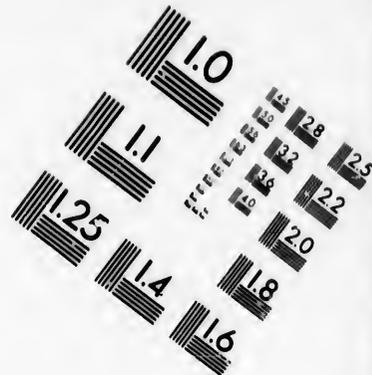
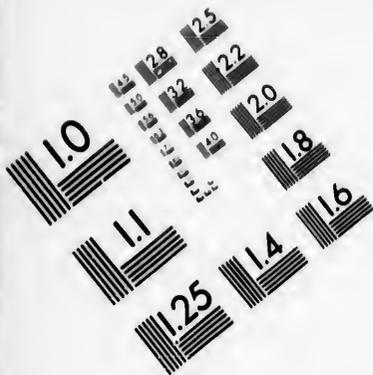
Les Bramines appellent *net* un habit qui n'a point servi depuis qu'il a été lavé, on que l'on a mouillé depuis qu'on s'en est servi; alors il demeure net tant que personne ne le touche, ou ne le porte. Mais parce que les habits de soie se gâtent en les mouillant, on y a trouvé un remède, en décidant qu'ils sont naturellement purs. Si pourtant quelqu'un mangeoit avec une robe de soie, elle deviendroit impure, c'est pourquoi ils l'orent avant que de se mettre à table.

Lorsqu'ils sont habillés, ils s'assient pour la seconde fois au même endroit: prennent de l'eau de puits nouvellement tirée; celle de la veille ne vaudroit rien: ils y trempent ce dont ils se doivent marquer le visage; prennent trois fois de l'eau dans la main, & en jettent trois fois dans leur bouche, évitant d'y toucher avec la main; ils prononcent les vingt-quatre noms de Dieu, ce qu'ils appellent *Faire Japon*, en touchant autant de parties de leurs corps.

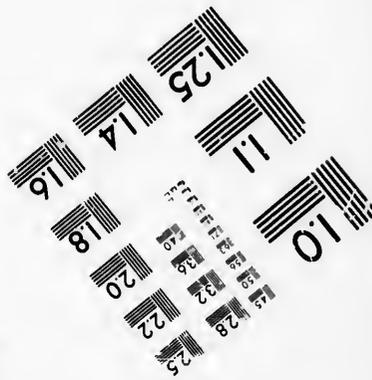
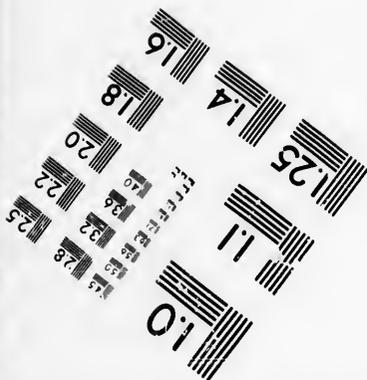
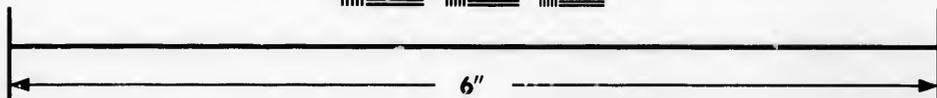
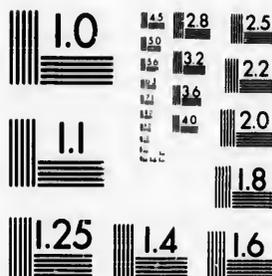
Au lever du Soleil ils prennent trois fois de l'eau dans le creux des mains, & la répandent à terre avec une courte prière. Cette Cérémonie, qui se fait en faveur du Soleil, est fondée sur ce qu'ils prétendent que le Soleil se lève entre des montagnes, & doit passer par un Détrou ou se retirer de mauvais Génies, qui tâchent de l'arrêter. Quelques Bramines jettent un jour de l'eau au Soleil, & elle causa un son qui effraya ces Démon & les mit en fuite. *Nous savons*, disent les Bramines d'aujourd'hui, que ce que nous faisons à présent n'est d'aucune utilité pour le Soleil: mais nous ne laissons pas de lui marquer notre bonne volonté à l'exemple de ceux qui le secoururent en effet.

Ils recommencent ensuite à se jeter trois fois de l'eau dans la bouche; ils rendent leurs adorations au Soleil & à ceux qui ont la conduite des Mondes situés sous les Cieux. S'ils sont de la Secte des *Wijnouvas*, ils prennent une espèce de chapelet dont les grains sont d'un bois odoriférant qu'ils appellent *Toleje*; s'ils sont de la Caste des *Servias*, ces grains sont de Corail ou de Cristal. Quelques-uns passent ce chapelet à leur cou, d'autres le tiennent à la main, mais caché sous leur habit, ou dans une poche faite exprès. A chaque prière qu'ils finissent, ils laissent tomber un grain. Ceux qui n'ont pas beaucoup de tems ne récitent que vingt-huit prières; ceux qui ont plus de loisir, en disent cent vingt-huit; mais les dévots qui n'ont rien à faire, vont jusqu'à mille.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEDSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20
18

10
01

Ces prières étant achevées, ils adorent & lavent avec de l'eau nette le *Salagrammas* : c'est une Idole faite d'une pierre particlière, & aiant un trou dans lequel ils disent que sont les Armoires de Dieu. L'eau dans laquelle ils l'ont lavée s'appelle *Tiertum* : ils la réservent pour une autre dévotion dont je parlerai ci-après. Le *Salagramma* étant ainsi lavé, ils le revêtent d'un habit net ou d'un linge, & le frottent d'un parfum composé de Sandal, de fleurs odoriférantes & de feuilles de *Toleje*. Ils recommencent le même manège devant une autre petite Idole de cuivre, à chaque côté de laquelle ils allument une bougie ou même plusieurs, selon leurs richesses ou leur dévotion. Ils lui présentent des mets nouvellement cuits, ou bien des fruits, ou du lait ; jettent sur elle quelque fleurs ; tourment trois fois & même davantage tout à l'entour ; & à chaque tour qu'ils font, ils se prosternent par terre les mains jointes & étendues. Ils posent ensuite cette Idole à terre, prennent le *Tiertum* ou Eau qui a servi à laver le *Salagramma*, s'en jettent une fois sur la tête & trois fois dans la bouche avec un peu de feuilles de *Toleje*, & se frottent le front avec de l'*Anguram* qui est une préparation de Bejoin. L'*Anguram*, disent-ils, la vertu de les fortifier contre le péché : mais il faut qu'il ait été offert à l'Idole, aussi bien que le *Toleje* qu'ils mettent dans leurs oreilles, pour prévenir l'impureté qu'ils pourroient contracter par l'attouchement d'un Cadavre ou d'un Soudra. Le *Tiertum* a la propriété de les purifier de tous les péchés qu'ils ont commis depuis leur enfance. Après qu'ils ont distribué du *Tiertum* à ceux qui sont présents, ils brûlent un peu d'encens, & peuvent aller ensuite déjeuner avec les Bramines qui ont assisté à cette Cérémonie. Ils font la prière avant & après le repas, lavent leurs mains, jettent trois fois de l'eau dans leur bouche, & font *Japon*, prennent du *Tiertum* de nouveau, après quoi ils sont aussi purs qu'auparavant. Cette pratique se réitére autant de fois qu'ils se croient souillés.

S'ils ne déjeunent point & ne mangent qu'à midi, l'ablution du jour ne suffit pas : ils la font encore une fois, & reviennent à leur Idole, sèment des fleurs devant elle, ou faute de fleurs, du *Toleje*, & lui présentent ce qu'ils doivent manger ; car les Bramines ne peuvent rien manger qui ne lui ait été offert.

Un peu avant le coucher du Soleil, ils se lavent de nouveau, se marquent, font *Japon*, & donnent de l'eau au Soleil. S'ils sont *Grahastias*, c'est-à-dire, s'ils sont mariés, ils vont souper. J'ai déjà dit que les Bramariis & les Sanjasis ne font qu'un repas. Enfin après une prière ils vont se coucher.

Le matin, à midi, & au soir, après qu'ils ont fait la Cérémonie des vingt-quatre Noms de Dieu, ils lisent les *Poranes*, qui sont leurs anciennes Chroniques ; & cette Lecture est si respectée qu'ils ont la précaution de se laver les oreilles, afin qu'étant pures elles soient aussi plus dignes d'une lecture si Sainte.

Cet exercice n'est pas si ponctuellement observé, que plusieurs Bramines ne se dispensent de plusieurs pratiques. Mais le *Tiertum* & le *Japon* sont d'une nécessité indispensable, & si dans une maison quelqu'un fait tout ce qui est marqué dans ce Chapitre, cela suffit & sert pour tous ceux qui y demeurent. A proprement parler, il n'y a guères que ceux qui sont attachés au culte public des Idoles, qui exécutent à la rigueur tout ce qui est prescrit par la Loi.

Histoire de Gasjendre-Motsjam, que les Bramines chantent au point du Jour.

LES Bramines chantent tous les matins au point du jour un Hymne qui contient l'Histoire de *Gasjendre Motsjam* (a), que voici en substance. Dans une des sept Mers de Lait, est une montagne nommée *Tricoveta-Parvatam*, haute de dix milles lieues, & aussi large qu'elle est haute. Elle a trois cimes dont l'une est d'or, l'autre d'argent, & la troisième est de fer ; & chacune de ces trois cimes est ornée de pierres précieuses. Un *Déveta* nommé *Indre Danmena* qui se promène dans le Ciel & sur la Terre avec un char qui vole plus vite que le vent, s'étant arrêté sur cette montagne, y trouva un endroit qui lui parut commode pour y prendre avec la femme les libertés qu'autorisent l'Hymen, & après qu'il se fut lavé, il vit passer un *Monesvara*, & ne lui rendit aucun honneur. Ces *Monesvaras* sont pourtant une espèce plus sainte & plus relevée que les *Dévetas* ; car ces derniers n'entrèrent point dans le Paradis : mais

(a) *Gajem* signifie un Eléphant, *Indre* Chef, ou Tête, & *Motsjam* conservation.

après qu'ils ont achevé leur tems, il faut qu'ils reviennent dans ce Monde-ci. Le Monesvara fut d'autant plus offensé de l'incivilité du Déveta, qu'il seavoit qu'il n'avoit point péché par ignorance; mais par orgueil. *Tu deviendras Eléphant*, lui dit-il en forme de malédiction, & au lieu de femmes, tu n'auras pour ta compagnie que des femelles d'Eléphants; car de même que nous appellons Anes les personnes stupides & ignorantes, ce peuple donne aux orgueilleux le nom d'Eléphants.

Le Déveta effrayé de cette sentence, voulut réparer sa faute, s'humilia & demanda pardon: mais tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'après un certain terme, il reprendroit sa première forme. Du reste l'arrêt étoit irrévocable: ainsi il fut métamorphosé en Eléphant sur cette même montagne, & eut dix *Lac-Cotis* (a) de Femelles, avec lesquelles il vécut très-long-tems, sans craindre ni les Tigres, ni les Lions, ni les autres bêtes féroces. Un jour qu'il alloit boire à un étang, un Crocodile le prit par le pied, & sans lâcher prise, quoiqu'il se débattit, le lui arracha. Etant retourné boire à ce même étang, le Crocodile le fitit pour la seconde fois, mais sans pouvoir lui arracher le pied. Il se fit alors entr'eux un combat qui dura mille ans. La partie n'étoit pas égale; les forces de l'Eléphant s'épuisoient, au lieu que celles du Crocodile s'augmentoient, parce qu'il étoit dans son élément. La défaite de l'Eléphant fut la fin de sa métamorphose. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de penser à Dieu, de le prier, & de composer des cantiques dans sa tristesse. Il étoit si foible qu'il ne pouvoit plus prononcer le Nom de Dieu, lorsque Vistnou monta sur le Garouda, vint à son secours, & lui donna ses armes nommées *Jeckeram* qui étoient de Diamans. Indre Douména s'en servit pour casser la tête au Crocodile, & s'approcha de son libérateur pour le remercier. Vistnou le voyant extrêmement las, le toucha, le guérit de sa lassitude. Il fut remis en son premier état, & marqua sa reconnaissance à Vistnou par le culte & les honneurs qu'il lui rendit, & Vistnou attacha une Indulgence pleniére à quiconque réciteroit cette Histoires.

De la Nouriture, & des Jeûnes des Bramines.

LES deux Castes des Settreas & des Soudras mangent du poisson & de toutes sortes de viandes, excepté celle de la vache: mais les Bramines plus rigides observateurs du précepte, & les Veinsjas qui les imitent, s'abstiennent de tout ce qui a eu vie & respiration. Cette abstinence, qui leur est commune avec la Secte de Pythagore, est une suite naturelle du Dogme de la Métémpsychose. C'est mal fait, disent les Bramines, de déloger une ame du corps d'un animal, où elle est peut-être moins mal qu'elle ne sera dans le corps où il faut qu'elle passe au sortir de celui-ci. Les Settreas se justifient en disant, que les Ames humaines passent aussi-bien dans les plantes que dans les corps des animaux; & qu'ils font moins de mal en tuant une seule bête pour la nourriture de plusieurs personnes, qu'en déracinant plusieurs plantes, ou ce qui revient au même, en délogant plusieurs ames pour sustenter un seul Bramine. Ceux-ci répliquent, que les ames renfermées dans les plantes ne perdent pas tant en changeant de corps, que celles que l'on chasse de celui du plus vil animal. Quelques-uns conviennent qu'il seroit à souhaiter qu'on pût vivre sans déraciner des herbes & sans en détruire: mais ils ajoutent que c'est un mal inévitable. Il y en a qui touchés de ces réflexions, tâchent de ne vivre que de fruits & de feuilles, sans toucher à ce qui peut endommager la plante: mais il est vrai aussi qu'il y en a très-peu qui poussent si loin la délicatesse. La commune opinion est que, s'il falloit opter entre la mort ou la nécessité de manger de la viande, il vaudroit mieux prendre ce dernier parti, & réparer ensuite cette faute involontaire par des purifications.

La chair & le poisson étant une nourriture interdite aux Bramines, & leurs repas ne consistant qu'en du ris, des racines, & des herbes selon la saison, ils ne mangent rien qui irrite l'appétit, ni qui les excite à franchir les bornes de la frugalité. Leur boisson ordinaire est de l'eau sans aucun mélange; quelque-fois ils boivent un peu de lait: c'est pourquoi ceux qui sont à leur aise ont des vaches chez eux. J'ai dit qu'il y a cinq péchés dont le Vedam déclare la rémission très-difficile à obtenir. Les voici. 1. Avoir commerce avec sa Mere: On comprend aussi sous le mot de Mere, la belle-mere & la femme d'un Docteur. 2. Tuer un Bramine. 3. Dérober de l'or. 4. S'enivrer, & 5. Fréquenter ceux qui commettent ces crimes.

(a) Un *Lac* est cent mille, & le *Cotis* fait dix *Lacs*; ainsi dix *Lac-Cotis* font dix millions.

Les Bramines ont une forte de régal qui dure tout le mois de Décembre. Ils se lèvent avant l'aurore, se lavent & présentent à leur Idole du Ris mêlé avec un certain grain, du Sucre & quelques fruits. Ce régal se fait en mémoire de l'avantage que remporta autrefois Paudeva ; C'est le nom commun que l'on donne à cinq freres appellés Darmerason, Bima, Naggula, Adjuna, Sahadeva, qui vivoient dans le tems que Vistnou étoit sur la terre, & qu'il portoit le nom de Kritna. Les cinq freres avoient un parent nommé Duriodena, qui étoit l'aîné de cent & un freres. Adjuna le quatrième des cinq freres ne pouvant s'accorder avec Duriodena pour le partage de quelques terres, ils convinrent l'un & l'autre de les jouer en un coup de dés. Duriodena qui en avoit de pipés, gagna la partie. Les cinq freres jouèrent leur liberté qu'ils perdirent, ensuite leur femme nommée Draupeti, qu'ils perdirent encore. Ils continuèrent de jouer, quoiqu'ils n'eussent plus rien à risquer. Ils s'obligerent que s'ils perdoient, ils se contiendroient douze ans dans les bois, sans approcher d'aucune Ville, & que la treizième année ils se tiendroient si cachés qu'ils ne seroient vus de personne ; & que s'ils manquoient à cette dernière circonstance, ils seroient obligés de retourner dans les bois pour douze autres années. Ils perdirent encore cette partie. Duriodena voulant ajouter l'outrage à leur affliction, essaya de déshabiller Draupeti en leur présence, & de la déshonorer comme une esclave dont il étoit absolument le maître. Elle tint ferme son habit : mais sa résistance ne pouvant durer long-tems, elle se recommanda à Kritna qui étoit alors à Mëtura. La distance n'empêcha point qu'elle ne fût éxaucée. Quoiqu'elle cessât de tenir son habit, son nouveau maître ne put la déshabiller, & ne fit plus d'efforts pour cela. *Jouons ensemble*, lui dit elle, & si je pers vous disposerez de ma personne. Les dés pipés n'avoient aucune vertu contre elle : non seulement elle regagna sa liberté ; mais aussi celle des cinq freres ses maris. Elle vouloit jouer aussi pour regagner les terres, mais Duriodena fut assez prudent pour finir le jeu. Les cinq freres profitèrent mal de la liberté qu'ils venoient de recouvrer : ils la jouèrent de nouveau aux mêmes conditions que la première fois, & ayant été malheureux, ils exécutèrent ce qu'ils avoient promis. Le tems étant expiré, ils vinrent retrouver Duriodena & lui dirent : *Tu nous as gagné nos terres avec des dés pipés ; viens : si tu veux partager, partageons, si tu aimes mieux jouer, jouons ; sinon, disputons les par les armes.* Duriodena choisit la guerre ; chacun des deux partis se choisit des Champions pour soutenir ses intérêts. Kritna dit : *Me choisisse qui voudra, je ne combattrai point, je conduirai seulement le Chariot.* (a) Duriodena voyant que Kritna ne vouloit point combattre, & qu'il paichoit pour l'un des cinq freres, se fonceia peu de l'avoir dans son parti. Le combat commença au mois de Décembre. Ils se régalerent avant le lever du Soleil, se battirent tout le jour, & revinrent ensemble après que le Soleil fut couché ; ce qui dura tout le mois. Duriodena eut beau venir avec tous ses freres & ses amis ; les cinq freres rentrèrent en possession de leurs terres. C'est en mémoire de ce combat, & de ce que Kritna & ceux de son parti mangèrent alors, que les Bramines se régalerent ainsi au mois de Décembre.

L'idée que les Bramines se font de leur excellence au-dessus des autres Castes, fait qu'ils n'entrèrent jamais à quelqu'autre que chez un Bramine pour y manger, pas même pour y boire un verre d'eau : mais ils ne refuseront pas de même de boire le Tager qui est du Lait caillé, ou de la Crème ; parce qu'il tient de la nature de l'Amortam. Ils ne mangeront pas même chez un Bramine de Secte différente. Quiconque n'est pas Bramine ne peut les voir manger ; & le Roi lui-même n'a pas ce crédit. Si donc un Bramine épouse une femme d'une Caste inférieure, elle est privée de l'honneur de le voir pendant le repas ; & s'il a la complaisance de lui accorder cette faveur, & que les autres Bramines le sachent, ils le fuient aussi-tôt comme un impur & un indigne.

Leurs jeûnes sont fixés à certains jours, & observés avec une extrême régularité. Ils jeûnent l'onzième jour d'après la pleine Lune, & l'onzième jour d'après la nouvelle. Ils s'abstiennent durant les soixante heures du jour & de la nuit de quelque nourriture que ce soit, même du Betel, & emploient tout ce tems-là à la prière ou à la lecture. Ceux d'entre les Bramines & les Soudras qui sont de la Secte des Seivias ont un jeûne particulier tous les Lundis du mois de Novembre. Ils ne prennent aucune

(a) Les Historiens qui ont écrit des guerres d'Asie, font mention de cette coutume de combattre sur des Chariots. *Xenophon, Cyrop. VI. Strabo. 17. Diad. Sicul. VI. 1.*

cune nourriture jusqu'à ce qu'ils voient les étoiles, ou que l'heure de les voir soit venue. On verra dans le second chapitre à quelle intention ils jeûnent ainsi.

*De ce qui s'observe durant la maladie, & à la mort des Bramines
& de leur Sépulture.*

Si un Bramine tombe malade, quelque abondance excessive de sang qu'il puisse avoir, ils préféreront toujours la Diète à la Saignée; mais à force de faire jeûner le Malade, il arrive souvent qu'ils lui font perdre l'habitude de manger, de sorte qu'il ne peut plus rien avaler, quand ensuite ils jugent à propos de lui faire prendre de la nourriture.

Lorsqu'on voit les signes d'une mort prochaine, on appelle un Bramine pour faire des prières sur le Malade, & on distribue quelques aumônes. Cependant le Malade répète continuellement le nom de Dieu; & quand il n'a plus la force de le prononcer, ses amis le prononcent sans cesse à ses oreilles. Le Vedam a déclaré que Dieu a promis d'assister ceux qui pensent à son Nom & qui le nomment, il est obligé de les secourir dans ce besoin. Si la parole leur manque, & que leurs amis y suppléent pour eux, c'est comme s'ils répétoient eux-mêmes son Nom.

Si le Malade est marié, & qu'il lui reste encore quelque usage de sa raison, il demande à sa femme si elle se fera brûler ou enterrer avec lui. Si elle dit oui; elle est obligée de tenir parole, & même c'est son devoir à cause du Serment qu'elle a fait en se mariant, en présence du Bramine & du feu Homam. Elle a juré le jour de ses Noces que son ame ne se sépareroit point de l'ame de son mari, & elle ne peut, sans pécher, violer un Serment devenu sacré par la présence du Bramine & du feu. Lorsqu'elle a des enfans, & qu'elle les aime plus qu'elle n'aime son mari, elle est libre de vivre avec eux, ou de mourir avec lui. Si elle a peur du feu, on ne doit pas la contraindre de s'y jeter: mais l'opinion commune est qu'une honnête femme n'aura pas de répugnance pour ce sacrifice; car le Vedam fait consister le devoir de la femme en ces trois choses. La première est une complaisance aveugle & sans réserve pour tous les desirs de son mari. On allègue à ce sujet l'exemple de Draupeti qui fut un modèle de vertu & de patience. Son mari ruina sa santé, & consuma tous ses biens pour entretenir des filles de mauvaise vie; les maladies qui sont les justes châtimens de cette débauche, lui aiant retranché les moiens de la continuer, ne lui en ôtèrent point le désir. Il déclara qu'il mourroit, s'il ne voioit les filles de joie. *Ne vous affligez point*, dit la généreuse Draupeti, *je vous y porterai*. En effet elle le chargea sur ses épaules, & malgré l'obscurité de la nuit, elle l'y portoit: mais ne voiant pas où elle marchoit, elle heurta contre un poteau sur lequel étoit attaché un saint homme nommé Gallova, & par cet ébranlement elle lui causa de la douleur. Le bilieux dévot dit dans sa colère: *Celui qui me cause cette douleur mourra avant que le Soleil se lève*. Draupeti qui ne vouloit pas perdre son mari, dit à son tour: *le Soleil ne se levera point*. On ajoute qu'on fut plusieurs années sans le voir lever, & que tous les hommes prièrent pour qu'il se levât. Brahma & les Dévotas vinrent trouver cette femme afin qu'elle y consentît, & lui demandèrent quelle satisfaction elle vouloit. Elle leur répondit: *Mon Mari, Mon Mari, Mon Mari, Mon Mari, Mon Mari*. Alors il lui fut dit: *Cela te sera accordé dans l'autre vie*. Elle mourut & alla vers Sargam, (a) puis revenant dans ce monde-ci, elle eut cinq maris qui sont les cinq frères dont j'ai déjà parlé. Mais comme elle auroit été fomillée, si elle eût été à cinq hommes en même tems, Brahma régla qu'elle en auroit un auprès d'elle toute l'année, après quoi elle tomboit dans le feu & venoit auprès d'un autre mari, comme elle le souhaitoit.

La seconde obligation de l'honnête femme, est de s'habiller modestement & simplement, & de ne se pas réjouir lorsque son mari va hors de la Ville.

La troisième est que quand son mari meurt, elle doit mourir avec lui. Il y a pourtant des femmes qui, avant que d'épouser un homme, font approuver la clause (b) qu'elles ne se brûleront point avec lui, & les Bramines laissent à une femme à qui son mari agonisant demande si elle veut le suivre à la mort, la liberté de dire oui ou non. Ils disent eux-mêmes que c'est un crime digne de l'Enfer, que de l'y contraindre ou de l'y engager par des menaces. Mais les Settreas, qui sont les Nobles, y con-

(a) Ce mot signifie huit mondes posés sous le Ciel où commande Brahma.
Tous l'1.

(b) Joh. van Twilt, *Descript. de Guzurate*, Ch. 13.

traignent leurs femmes, & se tiendroient deshonorés si elles leur survivoient. Un Settréa étant mort, soixante femmes se jettèrent dans son bucher, & y furent brûlées toutes vives.

Ils croient que quand le Malade est à l'Agonie, deux (a) Jammadoutas se présentent à lui. Leur figure épouvantable le remplit de trouble; mais en même tems il s'y trouve aussi un Wiltnou-douta, & si le mourant a été homme de bien, il emporte son ame dans un magnifique Char, qui a la propriété de voler; sinon, un des Jammadoutas le porte à Jamma-locon, c'est-à-dire dans le lieu où préside Jamma. Ce Juge demande à son Greffier qui est déjà instruit par Wiltnou, quelle a été la vie du défunt; les informations étant lues, il le renvoie dans le monde pour y voltiger comme un Lutin pendant dix jours, en attendant qu'on lui prononce la Sentence. De-là vient que les dix premiers jours après la mort d'un parent, on donne à manger aux Pies, dans la pensée que son ame pourroit bien être parmi elles.

Quand le Malade a rendu l'esprit, on lui rase la barbe, on le lave, on lui met un habitnet, & on lui frotte la bouche avec de la Chaux & du Bétel broié. Les femmes la lui frottent aussi avec du Ris cru. Quand on l'emporte de la maison hors de la Ville, les amis l'accompagnent, lavent leurs mains, & lui mettent sur la bouche un peu de Ris. Ils lavent leurs mains de nouveau, & commencent autour du bucher sur lequel il est posé un Bétéani, c'est-à-dire une espèce de Procession que fait un Perrea avec des gens qui frappent un petit Tambour, en tournant trois fois autour du mort. Cela étant fait, un de la compagnie prêche l'Assemblée au nom de la Mort, & dit qu'elle étend son empire sur tous indifféremment, sur les jeunes & sur les vieux, sur les riches & sur les pauvres; que ceux qui vivent bien seront heureux après leur mort, & que ceux qui vivent mal n'ont que des maux à attendre.

Tous les Bramines ne sont pas brûlés après leur mort, & il y en a que l'on enterre. Les Wiltnouvas & les Smartas sont toujours brûlés, parce qu'ils croient que ceux qui ont servi Wiltnou le plus fidèlement, ont pourtant contracté des souillures dont le feu acheve de les purifier. Les Seyvias & les Sanjais disent au contraire, que quoiqu'ils n'aient pas accompli parfaitement leurs devoirs, leurs péchés ne leur seront pas imputés, qu'ainsi ils n'ont pas besoin d'être purifiés par le feu, & qu'on peut bien les enterrer paisiblement. Les uns envisagent principalement la justice de Dieu, les autres comptent davantage sur sa miséricorde.

Des Femmes qui sont brûlées ou enterrées avec leurs Maris.

LORSQUE la femme a promis à son mari de le suivre au bucher ou dans la fosse, on commence aussi-tôt qu'il est expiré à faire les apprêts de leurs funérailles, & elle ne peut ni se rétracter, ni différer l'exécution de sa promesse. Il faut qu'elle soit consumée le même jour & dans le même brasier ou le corps de son mari est brûlé. Les Bramines & les Weinsjas ne relâchent rien de cette rigueur; mais les Settreas permettent que les femmes se brûlent en des tems & en des lieux différens, lorsque le mari est mort dans un païs éloigné, ou depuis long-tems.

Aussi-tôt qu'on est certain de la mort du mari, on met la femme dans une chaise devant la porte, avec des parures à leur mode. On joue des Instrumens, on bat des Tambours, on lui donne du Bétel à mâcher & on l'entretient de peur qu'à force de penser au sort qui l'attend, elle ne se repente de son choix. Les Settreas, & les Soudras mêlent avec le Bétel quelque chose qui l'étourdit & lui ôte le sentiment de son état: mais les Bramines font, disent-ils, seruptule d'user de cette précaution, parce qu'ils veulent que le sacrifice soit volontaire.

Quand elle part de sa maison, elle prend congé de ses amis, & elle a un Citron dans une main & dans l'autre un mirr. Elle répète continuellement le nom de Dieu: quelques-unes prononcent *Naraina*, d'autres *Ramma*, ou quelque autre nom. Si elle est de la Caste des Bramines, ou de celle des Weinsjas, au lieu du Citron & du Miroir, elle tient à la main des fleurs rouges de celles qu'on jette dans les Temples, & devant les Idoles, à qui il faut que ces fleurs aient été présentées. Elles ont aussi une Idole pendue à leur cou.

La femme va de cette manière à pied à l'endroit où son mari a été brûlé, & si elle est de la Caste des Settreas ou des Soudras, elle est accompagnée de ses

(a) *Douta*, Serviteur: *Jamma*, juge de l'Enfer.

parens qui l'encouragent. Si c'est la femme d'un Bramine, elle est portée dans une espèce de traîneau. Assez près du bucher est un étang où elle va se laver, & alors on lui ôte les bijoux & les parures qu'elle a sur le corps; & pendant qu'un Bramine fait la prière, on distribue une aumône aux autres qui sont présents. Au sortir de l'eau, elle s'enveloppe d'un sutaire jaune & s'approche du bucher. C'est une fosse assez profonde, dont toute la terre jettée d'un côté forme une hauteur sur laquelle elle monte. Comme le bois qui a servi à brûler le cadavre de son mari, est à moitié consumé & fait un brasier terrible, de peur que cette vûe ne l'effraie, il y a entre elle & le feu une nate qui l'empêche de le voir. C'est sur cette hauteur qu'elle dit le dernier adieu à ses parens, qui l'exhortent à montrer beaucoup de courage dans cette occasion. Elle prend alors quelques ustenciles de ménage, comme un *Pilang* ou Pilon pour piler le ris, un *soap*, ou petit van pour vaner le ris quand il est pilé, & elle les jette dans le feu par dessus la nate; elle prend ensuite un pot plein d'huile dont elle répand une partie sur sa tête, en nommant continuellement le nom de Dieu. Enfin on ôte la nate, & alors elle se jette dans le feu avec le pot d'huile. En un instant elle est couverte de bois à la hauteur de cinq à six pieds par dessus elle, & d'autres personnes y versent de l'huile & du beurre pour allumer davantage le feu. Quelques-uns aussi des esclaves voient leur Maîtresse s'affliger de la maladie de son Mari, lui promettent que si elle meurt après lui, elles la suivront & se brûleront avec elle, & elles tiennent parole. On fait moins de Cérémonies pour elles: elles dansent auprès du bucher, & s'y jettent d'elles-mêmes l'une après l'autre. (a) C'est ainsi que se brûlent les femmes des trois Castes inférieures.

Celles de la première meurent avec des circonstances encore plus cruelles. Elles se mettent sur un bucher, & se couchent auprès de leur mari, comme si elles alloient reposer avec lui. Après qu'elles sont placées, on élève le bucher par dessus elles, puis on y met le feu du côté de la tête où l'on a eu soin de jeter de l'huile & autres matières grasses, pour allumer plutôt le bucher qui est de bois plus ou moins précieux, selon les facultés du mort. Il y en a qui ont pour cela du bois nommé *Aquila Brava*, espèce d'Aloès, qui croît dans l'Isle de Ceilan & sur les Côtes de Coromandel; & quelques-uns y emploient du bois de Sandal (b).

A Surate on élève sur le bucher une petite Cabane de grosse paille de millet entrelacée de menu bois; la femme entre dans cette Cabane, s'allie sur le bucher, prenant la tête de son mari sur son giron, & avec un flambeau met elle-même le feu, pendant que quantité de Bramines armés de longues perches, attisent le feu qu'ils allument encore par dehors, & même repoussent la femme, si étant effrayée du feu elle faisoit effort pour en sortir; ce qui ne s'accorde guères avec la liberté (c) qu'ils veulent qu'on lui laisse.

Les préparatifs sont les mêmes, soit que la femme doive être brûlée, soit qu'on l'enterre: mais les circonstances de l'enterrement sont différentes. Lorsqu'elle est arrivée à la fosse où elle trouve son mari, elle y descend, & s'y allie sur un banc de terre qui est ménagé sous une espèce de voute, prend son mari entre ses bras, met de l'encens dans du feu qui se trouve auprès d'elle, & se parfume le corps; ce qui étant fait, on commence à remplir doucement la fosse, & la femme attire & arrange la terre autour de soi avec ses mains. Lorsqu'elle en a jusqu'au cou, deux de ceux qui remplissent la fosse, prennent un tapis qu'ils tiennent tendu pour empêcher les autres femmes de voir ce que l'on va faire. Ils font prendre à celle-ci du poison dans une coquille, ensuite ils lui tordent le cou; & cela avec tant de dextérité, que personne ne s'en aperçoit, s'il n'est fort près d'elle. L'une & l'autre de ces infernales tragédies s'exécute au son des Instrumens, au bruit des tambours & des grands cris que jette tout le Peuple qui est présent; & c'est ce qui empêche qu'on n'entende les plaintes de ces malheureuses victimes, quoiqu'il y en ait qui se dévouent avec une férocité inconcevable.

Si quelques-unes refusent de mourir avec leur mari, on les regarde comme des infâmes, on leur coupe les cheveux; elles ne peuvent ni user du Bétel, ni porter des pierreries, ni se remarier. Elles sont en bute à tous les affronts imaginables, & c'est pour cela que celles qui ont du cœur préfèrent la mort à une vie si misérable. Incapables de posséder des biens, ni de recevoir aucuns honneurs, elles n'ont nulle part à la succession de leur mari, & sont à la discrétion de leur

(a) Voyages de Bernier, Tome II, p. 113.

(b) Linchot, Ch. 76. & Joh. van Twilt

Description de Guzurate.

(c) Bernier, *Ibid.*

Maris.

her ou dans
de leurs fu-
sa promesse.
ou le corps
de cette ri-
s remis & en
depuis long-

e dans une
Instrumens,
ent de peur
choix. Les
ourdit & lui
upule d'user
re.

& elle a un
ellement le
ou quelque
einsjas, au
celles qu'on
rs aient été

é brûlé, &
guée de ses

filz aîné qui lui succède , & qui a un empire absolu sur elles. Si la femme n'a que des filles, le frere de son mari recueille la succession, & ne doit rien, ni à elle ni à ses filles, que l'entretien, qu'on lui reproche tant qu'elle vit, en lui disant à tout propos, qu'elle n'aimoit pas son mari, puisqu'elle n'a pas eu le courage de mourir avec lui. Joignez à cela le soin qu'on a de leur persuader, que si elles se brûlent ou s'enterrent avec leur mari, elles sauveront son ame de l'enfer, quand il l'auroit mérité mille fois, & que celles qui meurent ainsi par un pur amour ne sentent pas la douleur que le feu cause en d'autres occasions: on n'aura pas de peine à comprendre comment elles peuvent s'y résoudre. Au reste, l'Histoire de Calanus (a) contemporain d'Alexandre, & plusieurs autres témoignages de l'Antiquité, font voir que le mépris d'une si affreuse mort n'est pas nouveau dans les Indes. (b)

Du Deuil, & des Prières pour les Morts.

LES Bramines ont diverses manières de témoigner extérieurement le regret qu'ils ont de la mort de leurs parens, & lorsqu'il leur en est mort un plus âgé qu'eux, ils se font raser la barbe & les moustaches, se privent de Bétel pendant dix jours, & ne font qu'un repas par jour durant ce tems-là, qui est précisément celui où son ame est peut-être condamnée à voltiger au tour du monde. Mais ils se dispensent de ce Deuil pour les personnes moins âgées qu'eux ; ainsi ils n'y sont point obligés pour leurs femmes qu'ils prennent toujours plus jeunes qu'eux, & encore moins pour leurs enfans. Les Soudras n'y mettent point cette différence. Ils font le deuil pour les jeunes comme pour les vieux, ne rasent pas seulement leur barbe, mais aussi leurs cheveux, dont ils ne se laissent qu'une touffe sur le sommet de la tête, & enveloppent le reste d'une pagne, au lieu du liage qu'ils ont accoutumé d'y avoir. Ils s'abstiennent de Bétel trois ou quatre jours. Un Soudras dont l'enfant est mort, ne se fait raser ni la barbe ni les cheveux ; mais il se prive de Bétel les trois premiers jours, & s'entortille une pagne autour de la tête.

Lorsqu'il y a un mort dans une maison, les esclaves qui portent barbe, se la font raser ; & si le défunt est un laboureur de la famille des Vellalas, ou de celle des Ambrias, qui sont les deux plus considérables d'entre les Soudras, douze sortes de personnes doivent venir lui rendre les derniers devoirs. 1. Les Bramines qui desservent les Pagodes. 2. Les Bétéanis ou Perreas qui frappent sur des Tambours. 3. Les Pannejevas qui jouent avec de longues Flutes de Corne. 4. Les Orfévres. 5. Les Charpentiers. 6. Les Serruriers. 7. Les Vassiers. 8. Les Barbiers. 9. Les Poutmaleandis qui apportent des fleurs autour du mort. 10. Les Canapules qui sont Écrivains ou Secrétaires. 11. Les Salevadis. 12. Les Kaicules qui sont des femmes publiques. Mais à présent les Bramines, les Canapules, & les Poutmaleandis s'en dispensent. On paie un droit à ceux qui viennent, & un Vassier donne à chacun une Pagne qu'ils attachent sur leur tête, de manière qu'elle pend de la longueur d'une aulne sur leur dos. Ils se prosternent dans le lieu où l'on distribue l'aumône du Nili, c'est-à-dire du Ris en paille.

Après que le feu du bûcher est éteint, on amasse les cendres & les os du Mort que le feu n'a point consumés, & on les jette dans le Gange, parce que les eaux de ce Fleuve étant réputées très saintes, l'ame du défunt en est foulagée. Ils croient aussi lui procurer un grand bien en érigeant à son intention des Tampondals, ou des Loges sur les grands chemins, où ils donnent aux passans qui sont altérés, de l'eau chaude & de l'eau froide, ou même du Canje, c'est-à-dire de l'eau où l'on a cuit du Ris, & aussi quelquefois un peu de fèves. Si cette dépense est inutile pour les Morts, elle ne l'est pas pour les vivans, qui voyageant dans un climat fort chaud, souffriroient beaucoup sans ce secours.

Il arrive souvent que l'on bâtit des Pagodes sur le Tombeau des Morts : mais comme elles sont impures, on n'y fait aucun exercice de Religion. On y trouve bien quelques figures qui n'y sont point l'objet d'un culte divin ; ce ne sont tout au plus que des représentations de la personne qui a été brûlée ou enterrée en cet endroit.

Si on

(a) Quinte-Curce, Liv. x.

(b) On auroit pu retrancher ce Chapitre parce qu'il est parlé ailleurs de cet usage : mais

on a cru devoir le conserver à cause de quelques détails qu'on avoit omis.

Si on leur rend quelques honneurs, comme de leur servir à manger, & de les parfumer, c'est afin que si l'ame du mort est devenue un *Rajasja* ou Démon, elle ne leur fasse point de mal ni de peur. Ils croient aussi des Puits & des Tanques dont l'usage est public, & ils s'imaginent que le bien que chacun en retire, tournera au profit du mort.

CHAPITRE II.

Des Dogmes, & des Pratiques Religieuses des Bramines. De Dieu, & de la Création de Brahma.

LES *Vistnouvas* reconnoissent pour Souverain Dieu *Vistnou*, qu'ils appellent aussi *Permal*. Sans entrer dans le détail presqu'infini des autres noms qu'ils lui donnent, je remarquerai seulement que les *Seyvias* ne conviennent pas de cette Souveraineté qu'ils décernent à *Eswara*; mais tous conviennent qu'il n'y a qu'un Dieu, & que c'est *Brahma* qui a créé le Monde. Voici comment le *Vedant* rapporte la Création.

Lorsqu'il n'y avoit encore rien que Dieu & l'eau, Dieu voulant créer le Monde pour son plaisir, fit flotter sur l'eau une feuille d'arbre en la forme d'un enfant qui jouoit avec son gros orteil dans sa bouche. De son nombril sortit une fleur nommée *Tamara*, de laquelle *Brahma* lui-même tiroit son origine. Ce dernier fut surpris de se voir formé, & d'ignorer par quelle puissance; mais Dieu le tira de ce doute & lui apprit son origine. *Brahma* lui en marqua sa reconnoissance si vivement, que Dieu en fut touché, & lui donna le pouvoir de créer le Monde.

Brahma au commencement avoit cinq têtes; & sa grande puissance l'ayant rempli d'orgueil, il oublia le respect qu'il devoit à *Eswara* qui dans sa colère produisit *Beirewa*, le chef des ames humaines qui sont changées en démons voltigeans. *Beirewa*, pour vanger le Dieu méprisé, fendit de son ongle une des Têtes de *Brahma*, c'est-à-dire celle du milieu. *Brahma* tâcha d'appaîser *Eswara* par des hymnes qu'il composa à sa louange, & ce Dieu sensible à son repentir, mit la tête blessée sur sa femme, & promit à *Brahma* qu'il vivroit avec quatre têtes aussi estimé qu'auparavant. Les *Bramines* ne croient pas qu'il se soit entièrement corrigé de son orgueil, & ils prétendent que quand le monde présent sera détruit, & aura fait place à celui qui doit lui succéder, *Brahma* vivra dans une condition moindre que celle dont il jouit à présent, & que sa place sera remplie par *Annemonta* fidele Serviteur de *Vistnou*.

Brahma n'a pas seulement créé le Monde. Il le gouverne absolument; c'est lui qui est chargé de tous les détails, sans que Dieu se donne la peine de rien régler. Ainsi c'est *Brahma* qui accorde une longue vie, & qui assigne à chaque homme une destinée que rien ne peut détourner: mais il n'est pas seul. Il a sous lui des Gouverneurs subalternes à qui sont distribués des départemens particuliers. Le plus considérable Substitut qu'il ait, c'est *Dévendre* qui commande à tous les chefs des huit Mondes, & qui dans chacun de ces huit Mondes a encore ses Lieutenans. Ces Mondes sont au-dessus de celui que nous habitons. On appelle ce dernier *Bou-locon*, c'est-à-dire, le lieu d'en bas. Celui où *Brahma* réside est le plus haut, mais pourtant au-dessous du Ciel; il s'appelle *Brahma-locon*. L'un de ces deux Mondes est vers le Nord, & l'autre vers le Midi: les huit autres sont entre deux & placés selon l'ordre des vents, à sçavoir. 1. *Indre-locon*, où préside *Dévendre* qui est aussi nommé *Indre* (a). 2. *Achui-locon*. 3. *Jamma-locon*, qui est l'enfer. 4. *Nirutri-locon*. 5. *Varouna-locon*. 6. *Cubera-locon*. 7. *Wajouvia-locon*; & 8. *Ifangja-locon*.

Achni, *Jamma*, *Nirutri*, *Varouna*, *Cubera*, *Vajouvia*, & *Ifangja*, relevent tous de *Dévendre*, qui dépend de *Brahma*. Ces huit chefs ont tous une fonction particulière. *Achni* préside au Feu; *Varouna* sur l'Eau; *Vajouvia* sur le Vent; *Cubera* sur les Richesses, & ainsi des autres.

(a) C'est à dire Chef.

Des Femmes de Vistnou, & d'Esvara.

ON a vu dans le premier Chapitre que, lorsqu'on tournoit la montagne Merouwa dans la Mer, cette agitation produisit une écume qui fut comme le berceau d'une belle femme nommée Latfami. Ne semble-t'il pas que les Indiens avoient lu nos Poètes d'Occident, Hésiode, Homère & les autres, qui après avoir fait sortir de la Mer la belle Venus, la font monter au Ciel où tous les Dieux en devinrent amoureux ? Du moins est-il très-singulier que la même idée soit venue à des Peuples si éloignés les uns des autres. Quoiqu'il en soit, cette autre Venus fut donnée à Vistnou par préférence sur les Dêvetas qui en étoient tous amoureux. Les Seyvias qui prétendent qu'Esvara est la Souveraine Divinité, lui donnent aussi une Femme nommée Parvati. Elle naquit deux fois ; la première elle fut fille de Datsja fils de Brahma & de Sarafwati sa femme. Son Pere la maria à Esvara, & quelque tems après voulut célébrer un Jagam ou Sacrifice, auquel il invita les Dêvetas, comme Dêvendre, le Soleil, la Lune, & les autres ; mais il négligea son gendre Esvara. Parvati lui représenta qu'il auroit dû aussi le prier ; mais elle n'en reçut qu'un refus plus outrageant. *Esvara n'est pas digne de cet honneur*, dit Datsja : *C'est un homme qui ne vit que d'aumônes, & qui n'a point d'habits pour se vêtir.* Il faut croire qu'Esvara étoit alors incognito, & sous une figure qui le rendoit fort méconnoissable. Parvati outrée de dépit dit à son Pere : *je ne suis donc pas digne moi-même d'y assister*, & prononçant ces paroles elle sauta dans le feu qui étoit préparé pour cette solemnité. Esvara irrité au dernier point de cet accident, fut à grosses gouttes dont une étant tombée à terre, il s'en forma Virrepadra. Ce fils demanda aussitôt à son pere ce qu'il lui vouloit commander. Esvara lui ordonna d'aller détruire le Jagam de Datsja, ce qu'il fit. Il tua quelques uns des conviés, chassa les autres, coupa la tête à Datsja, donna un coup de pied au Soleil, lui rompit toutes les dents, de sorte qu'il n'en a plus ; & battit si bien la Lune, que les coups qu'il lui donna lui laissèrent le visage tout couvert des taches qu'on y voit encore. Les Dêvetas implorèrent la clémence d'Esvara & le fléchirent. Il se laissa vaincre à leurs prières, & rendit la vie à Datsja, sur le corps duquel, au lieu de sa tête, il mit celle d'un Bouc. Parvati aiant été consumée dans le feu ou elle s'étoit jetée, commença une autre vie & fut fille de la Momagne Chimanawontam. Celle-ci la donna pour femme à Esvara, qui conçut une si violente passion pour elle, qu'il lui donna la moitié de son corps ; ainsi elle devint moitié femme & moitié homme. C'est pour cette raison que les Bramines la nomment Ardhanari-Esvara qui signifie ce mélange. Voilà à peu près la fable de Salmacis & d'Hermafrodite, que raconte Ovide dans ses Métamorphoses.

Ce Peuple ne croit pas que ni Vistnou ni Esvara aient besoin de femme pour engendrer des enfans, puisqu'il leur attribue la puissance de les produire par un seul acte de la volonté. Esvara est représenté dans les Temples sous une figure très-immodeste, qui représente l'union des deux sexes dans une circonstance que l'honnêteté ne ne permet pas d'expliquer plus à découvert. Cela est fondé sur une tradition, dont les Bramines eux-mêmes ont une espèce de honte. Dans le lieu où Esvara goûte les plaisirs des sens avec Parvati, il arriva un jour qu'un Moniswara vint pour le voir. Il prenoit mal son tems ; cependant le Portier eut beau lui fermer la Porte, & lui alléguer même la raison pour laquelle il ne pouvoit le laisser entrer, le Moniswara fâché d'être obligé d'attendre qu'Esvara fût visible, prononça une malédiction de laquelle il se repentit d'abord. Esvara l'avoit entendue ; mais il la lui pardonna, lorsqu'il vit qu'il en avoit du regret. Le Moniswara ne fut pas content de cette amnistie, il demanda que ceux qui rendoient un culte à la figure de Lingam, qui est cette représentation des deux sexes, en tirassent un avantage plus grand que s'ils servoient Esvara représenté avec tout son corps. Il obtint ce qu'il souhaitoit ; & c'est l'origine de ces honteuses figures sous lesquelles Esvara est adoré dans les Pagodes : mais son Idole, qu'on porte en Public est une figure d'homme.

Des dix formes corporelles de Vistnou.

LES Vistnouvas croient que Vistnou (4) est né dix fois.

(4) Voyez ici les figures de ces dix Transformations. On trouvera dans la suite de cet Ouvrage des figures un peu différentes de celles-ci, avec quelques nouvelles Remarques.

1. Comme Matja, c'est-à-dire un Poisson. Un Démon aiant emporté les quatre parties du Vedam, se jeta dans la Mer avec ce butin. Vitnou prenant aussitôt la forme d'un Poisson, le poursuivit & le tua.

2. Comme Gourma, c'est-à-dire une Tortue. Quand la montagne Meronwa fut jetée dans la Mer, pour trouver l'Amortam, elle étoit si pesante que le Monde ne la pouvant soutenir, elle commença à s'enfoncer dans l'abîme. Vitnou se fit Tortue aussitôt, & prit le Monde sur son dos.

3. Comme Warraha, c'est-à-dire un Cochon. Parmi les Idoles de Vitnou, dans une Pagode de la ville de Trimotram proche de Zinzi, on voit une Tête de Cochon que les Bramines assurent être sortie de la terre, & à laquelle ils rendent de grands honneurs.

4. Sous la forme de Narasimha, c'est-à-dire moitié Homme, moitié Lion.

5. Sous le nom de Vainana, jeune Bramasari, né de la même mere que Devendre. Il remporta sur Belli une Victoire dont je parlerai ensuite.

6. Sous le nom de Paresje-Rama, qui étoit un Settréa.

7. Sous le nom de Djerrara-Rama. Voici le sujet qui lui fit prendre cette forme. Ravana & Kompacarna fils de Cassiopa étoient devenus Ratsjas ou Démons, & leur malice étant aussi grande que leur puissance, ils réduisirent tout le monde sous leur domination, & allèrent déclarer la guerre à Devendre; mais Ravana ne le put vaincre. Dans la confusion où il étoit, il fit un vœu à Eswara, qui lui accorda de ne pouvoir être tué, ni assujéti sous les Chefs des sept Mondes qui sont sous le Ciel, mais de pouvoir au contraire les subjuguier. Il ne craignoit pas assez les hommes pour demander qu'ils ne pussent lui ôter la vie. Eswara lui promit de plus deux cens lacs d'années, c'est-à-dire une vie de vingt millions d'ans. Kompacarna fit aussi un vœu, & demanda la même chose que son frere, avec le don de dormir six mois, & de pouvoir ensuite être éveillé chaque jour. Eswara lui accorda encore que le jour de son réveil il vaincroit tous ceux à qui il feroit la guerre, jusqu'à Eswara lui-même. Les deux freres bien contents de ces promesses, bâterent sept Châteaux, dont l'un étoit d'or, l'autre d'argent, le troisième de cuivre, un autre de fer, & ainsi des autres. Ils attaquèrent Devendre & les autres Chefs, les firent prisonniers, & poussèrent la violence si loin, que Brahma porta à Vitnou les plaintes qu'on en faisoit; ce qui le détermina à prendre naissance d'un Settréa nommé Desleratha dans la ville d'Ajat-ja. Ce Settréa n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût trois femmes. On lui avoit conseillé d'appréter un Sacrifice pour obtenir la fin de cette stérilité. Le feu Homam étant allumé, on en vit sortir un homme portant un bassin rempli de Ris cuit dans le Lait avec du Beurre & du Sucre, & qui lui commanda de le prendre & d'en donner à ses femmes. Le Settréa obéit: mais il ne fit que deux parts, dont il donna l'une à Kausal-ja, & l'autre à Kaïca. Ces deux femmes donnèrent quelque chose de leur portion à la troisième nommée Somitra, & elles devinrent fécondes. Kausal-ja fut mere de Vitnou, qui fut appelé Ramma; Kaïca mit au monde Bharata; & Somitra eut deux fils nommés Latsmana & Settragna, dont le premier s'attacha à Ravana & le second à Bharata. Ils se marièrent avec le tems, & Ramma eut une femme nommée Sita. Kaïca aiant fait quelque plaisir extraordinaire à son mari, il s'engagea de lui accorder ce qu'elle voudroit lui demander. Elle exigea de lui que Ramma seroit obligé d'aller vivre douze ans dans les bois, & que son fils seroit Prince. Ravana prit avec soi sa femme & son cher Latsmana, & partit pour obéir à son pere. Bharata n'apprit qu'avec chagrin ce que sa mere avoit obtenu en sa faveur; il voulut retenir son frere, & faire changer l'ordre qui lui étoit preferit: mais Ramma s'y opposa, & le fit consentir à l'exécution de ce que leur Pere avoit commandé. Il partit donc, demeura dans les bois, & y devint l'étranger des méchans & l'appui des bons. Pendant le séjour qu'il y fit, le démon Ravana aiant appris que Sita femme de Ramma étoit d'une extrême beauté, il commanda à un démon de prendre la forme d'un cerf d'or. Sita le voyant, pria son mari de le lui donner. Ramma se mit aussitôt à le chasser; & le cerf prenant la fuite l'attira loin de l'endroit où elle étoit. Ravana se présenta d'abord à elle sous la forme d'un Sanjai, lui demanda l'aumône, & s'étant approché d'elle sous ce prétexte, la saisit & l'enleva. Il tâcha de vaincre sa résistance par la douceur; car un Saint lui avoit dit qu'il mourroit s'il la forçoit. Ramma étant de retour, fut bien surpris de ne point trouver sa femme: il rencontra l'oïseau Yataw, qui étoit mortellement blessé, & qui lui dit qu'il s'étoit battu contre Ravana le Ravisseur de sa femme. *Si vous le poursuivez seul, ajouta l'oïseau, vous perdrez vos peines; mais allez vers cette montagne. Vous y verrez le singe Suggriva qui suis ses ennemis: prenez-le à votre service.* Ramma aiant suivi ce conseil, trouva Annemonta,

qui s'attacha à lui, parce qu'il aperçut sur le visage de Ramna & de son frere une lumière qui lui inspira du respect. Le singe Suggriwa qu'ils rencontrèrent, se joignit aussi à eux, & après qu'il se fut vengé de ses ennemis, il fut déclaré le chef des Singes. Ils marchèrent ensuite vers Ramacovil (a) pour passer à Lanca (b) : mais comme il y avoit beaucoup d'eau à traverser, le singe eut la charge d'apporter des montagnes & de les jeter dans la Mer, pour en former un pont, ce qu'il fit. Le Ravisseur avoit un frere nommé Viphisena, qui l'avertit du danger où ils étoient. J'apprends, lui dit-il, que Ramna est un Dieu, rendez lui sa femme. Ravana se moqua de ce conseil, & Viphisena le voyant obéir l'abandonna, & s'alla rendre à Ramna qui le reçut. Ils allèrent ensuite Lanca, & après plusieurs combats, Ravana fut tué, & son frere établi en sa place. Ce fut de cette manière que Sita fut rendue à son mari. Ramna ne voulant point que ce pont servit à d'autres, le rompit en faisant enfoncer dans la Mer plusieurs de ces montagnes, qui le formoient; & fit élever à Ramacovil une Pagode en l'honneur d'Esvara, accordant la rémission de tous péchés à quiconque la visitoit. C'est en mémoire de ce succès que dans toutes les Pagodes d'Esvara, on voit Ramna représenté avec dix têtes & vingt mains.

8. La huitième apparition de Vitnou sous le nom de Kritna dont je dirai la raison en parlant de la Fête de Gogalastemi, est, selon les Bramines, la plus admirable & la plus glorieuse pour lui. Les autres fois qu'il descendit sur la Terre, il n'y apporta qu'une étincelle de sa divinité; mais pour cette fois-ci elle le suivit toute entière, & le Ciel demeura vuide.

9. Il prit le nom de Boudha.

Et enfin 10. il vint sous la forme de Kelki, c'est-à-dire d'un cheval. L'Auteur qui fournit ces noms ne nous en apprend point le fondement.

Ne diroit-on pas avec encore plus de vrai-semblance, que dans la réflexion précédente il semble qu'en lisant ce Chapitre, on lit effectivement Homère & Hésiode? On voit ici comme dans ces deux Poëtes des générations de Dieux, leurs combats, leurs amours, &c. Qu'on me permette une conjecture qui ne me paroit pas sans fondement. L'Idolâtrie commença en Egypte & en Phénicie, & elle se répandit en Asie & en Europe; de là tant de rapports entre la Mythologie des Indiens & celle des Egyptiens & des Phéniciens; & si les Grecs & les Romains après eux firent tant de changemens dans celle qu'ils avoient reçue de ces deux Peuples, qu'à peine la reconnoit-on, il n'est pas surprenant que les Indiens, dont l'esprit est tourné à l'allégorie, y en aient fait de leur côté. Cette Femme que ces Indiens disent sortie de l'écumme de la Mer, n'est-elle pas la Vénus Aphrodite des Grecs, comme on l'a déjà remarqué? Ces figures infames qu'on voit dans les Pagodes des Indes, sont-elles différentes du Phallos des Egyptiens qu'ils y consacra à la mémoire d'Osiris? Ce Dieu à dix têtes & à vingt bras, n'est-il pas le Typhon des Egyptiens? Ces Dieux qui se battent, ne sont-ce pas ceux de l'Iliade, ou plutôt ne designent-ils pas la guerre que Typhon, aidé des Grands du País, fit à Osiris son frere? Ces Mariages incestueux ne ressemblent pas à ceux de Jupiter; ou ce qui revient au même, à celui d'Osiris qui épousa Isis sa sœur? Cet œuf, figure du monde, duquel, suivant les Bramines & les Baniens, sortent tous les Etres, n'est-il pas le même que celui des Egyptiens? On pourroit pousser plus loin le parallele; mais en voilà assez, pour prouver que l'Idolâtrie en général a une même origine, & qu'elle pénétra des lieux où elle avoit pris naissance, également dans les Indes, & dans l'Europe. Sur quoi, sans cela, seroit fondée la ressemblance qui se trouve dans la Théologie de ces différens Peuples? Ressemblance si grande, qu'elle prouve évidemment qu'ils ont eu ensemble quelque commerce de Religion.

Origine de l'Oiseau Garrouda, & d'Annemonta.

KADROVA-VINNETA & Diti deux des Femmes de Cassiopa, qui fut le premier Bramine, étant à la promenade dans un jardin hors de la Ville, aperçurent Outseirevan, le cheval d'Indre. Diti l'admirant, s'écria: *Que ce cheval est beau! qu'il est blanc, sans la moindre tache noire!* Sa compagne fontint qu'il avoit une tache noire vers

(a) Les Portugais la nomment *Ramanacor*. C'est une Ile entre la Presqu'Ile Occidentale de l'Inde & l'Ile de Ceylan.

(b) Les Bramines entendent par le País de

Lanca, l'Ile de Ceylan & le Roïaume d'Anchem, qu'ils croient avoir été autrefois joints d'une même Ile.

vers la queue. Elles disputèrent & gagèrent, à condition que celle qui perdrait seroit l'esclave de l'autre. L'examen fut remis au lendemain, parce qu'il étoit tard. Pendant la nuit Kadrouva-Vinneta, dont les fils étoient des démons sous la forme de Serpens, commanda que l'un d'entr'eux s'allât mettre auprès de la queue de ce cheval de manière que le matin il y parût un peu de noir. Diti qui ne sçavoit rien de la fourberie, se soumit à sa compagnie & devint son esclave. Diti étoit une femme aussi sainte que l'autre étoit méchante. Les Saints la consolèrent dans son affliction, & lui promirent qu'elle auroit des enfans qui la délivreroient. Elle devint enceinte & pondit deux œufs. Elle attendit long-tems pour voir s'ils écloroient; mais l'impatience l'aant prise, elle en ouvrit un d'où sortit un enfant qui n'avoit encore que la partie supérieure du corps, le reste n'étant pas encore formé. Annura, c'est le nom de l'enfant, témoigna un grand chagrin de ce que sa mere étoit cause de son imperfection, & lui amonça qu'elle seroit encore esclave durant cinq cens ans; parce qu'elle auroit dû attendre ce tems-là jusqu'à ce que l'œuf eût éclor de lui-même. Pour lui il entra au service du Soleil, s'envoia dans les airs & alla prendre la conduite du char de cet Aître. Cinq cens ans après l'autre œuf étant éclo, il en sortit Garrouda qui servit Kadrouva-Vinneta & ses enfans. Diti se lassant de cet esclavage, Garrouda lui demanda pourquoi ils étoient esclaves, & s'il n'y avoit point de remède; oui, dit-elle, si tu pouvois aller querir l'Amortam qui est gardé dans le Dévendreloucon. A ces mots Garrouda prit son vol, & alla chercher l'Amortam qu'il ne put obtenir qu'après avoir remporté la victoire sur les Dévetas qui le gardoient, & étoient le feu dont il étoit environné. Ils le prièrent en vain de leur laisser ce dépôt qui leur étoit confié; il leur dit qu'après qu'ils s'en seroit servi pour délivrer sa mere, ils seroient les maîtres de s'en ressaisir. Mais il demanda à Dévendre qu'il put manger les Serpens, ce qui lui fut accordé. Il alla retrouver sa mere; mais la perfide Kadrouva-Vinneta se saisit de l'Amortam, & résolut de le boire avec ses fils. Dévendre envoya aussitôt un Déveta sous la figure d'un Bramine, qui l'abordant lui dit: *Gardez-vous bien de profaner cette boisson, en ne la prenant pas avec les préparations requises. Il faut auparavant laver votre corps & prendre des habits purs.* Kadrouva-Vinneta fit mettre l'Amortam sur une sorte de paille nommée Arpba qui est très-sainte, pendant qu'ils iroient se purifier. Cependant l'Amortam fut enlevé & il n'en resta que quelques gouttes sur cette paille. Les Serpens étant de retour, les léchèrent, & cette paille étant fort tranchante leur fendit la langue; de-là vient que la langue des Serpens est fourchue. Le bec du Garrouda aiant touché l'Amortam devint blanc aussi-bien que son corps & Vistnou choisit cet Oiseau pour le porter, comme les Grecs & les Romains dépeignent leur Jupiter monté sur son Aigle. Le Vahanam de Vistnou, c'est-à-dire, sa voiture ordinaire, est le Garrouda; celle d'Esvara est le Baswa ou le Boeuf, & celle de Brahma est l'Anpfa, oiseau qui ressemble à une Cereelle.

L'origine d'Annemonta, qui est proprement le Vent, n'est pas moins merveilleuse. Dans le tems que Vistnou vivoit sous le nom de Ramma pour faire la guerre à Ravana, un singe nommé Kelléri avoit pour sa femelle une Guenon appelée Anjena. Celle-ci n'eut pas besoin de son mâle pour produire un Singe extraordinaire, qui dès l'instant qu'il fut né, s'attacha à Vistnou. En récompense des services qu'il lui rendit dans l'expédition de Lanca, il a mérité d'avoir une petite Pagode dans l'enceinte de celles de Vistnou. Il le sert sur la terre, comme Garrouda le sert dans le Ciel.

Lorsque Vistnou se retira de ce Monde après y avoir vécu sous la forme de Ramma, tout le Peuple d'Aiot-ja voulut le suivre; mais Ramma leur dit qu'ils ne pouvoient venir dans le Ciel avec leurs corps, & que s'ils vouloient l'accompagner, il falloit qu'ils les laissassent dans la Serriou, Rivière qui passe auprès d'Aiot-ja. Ils le crurent, & le suivirent avec les nouveaux corps qu'ils eurent après leur mort. Annemonta n'eut pas cette permission; il fut contraint de rester sur la terre, avec promesse qu'il vivroit autant que Brahma, & que quand le monde se remouvellerà, il succédera à Brahma qui viendra prendre sa place.

Garrouda, & Annemonta sont l'objet du culte des Vistnouvas; mais les Scivias honorent les fils d'Esvara. Le premier est Vigneshvara, que quelques-uns disent être fils de Parvati; d'autres soutiennent qu'il est produit par la seule volonté d'Esvara. Le 2. Virrepadera, qu'Esvara produisit dans sa colère pour punir son beau-pere Daisja. Le 3. Beirewa, qu'il engendra aussi dans sa colère pour le vanger de la fierté de Brahma; & qui exerce la justice en ce monde sur les démons voltigeans, qui ont été des ames humaines. Le 4. Gomara-Swami fils d'Esvara & de Parvati. Le 5. Nanddi qu'on appelle aussi Baswa & Basama, qu'on honore sous la

figure d'un Bœuf. Le Soleil & la Lune ont aussi leur culte particulier.

Des quatre Ages du Monde selon les Bramines.

LES Bramines donnent au Monde quatre Siècles ou quatre âges : Le premier qu'ils appellent Critagom ; le second Traitagom ; le troisième Dwaparagom ; & le quatrième Kaligom. Les trois premiers sont écoulés, & nous sommes à présent dans le quatrième qui, selon eux, a duré 4822. ans jusqu'à cette année 1722. Le premier a été d'un million sept cens vingt-huit mille ans ; le second d'un million deux cens quatre-vingt-douze mille ans ; le troisième de huit cens soixante & quatre mille ans ; ce qui joint à ce qui est déjà passé du quatrième, fait une somme de trois millions huit cens quatre-vingt-douze mille huit cens vingt-deux ans qu'il y auroit depuis la création selon ce calcul. Ils établissent divers degrés de bonté dans les quatre âges, & prétendent que tout a été en empirant ; ce qui revient aux âges d'Or, d'Argent, d'Airain & de Fer des Poètes. L'Univers, disent-ils, ressemble à un œuf, qui comprend le Ciel, la Terre & l'Abîme. Dans le Ciel ils arrangent divers Mondes ; & Bartrouherri (*) en compte jusqu'à quatorze qui sont placés dans cet œuf. Les huit dont j'ai déjà parlé, sont sous le Ciel ou Brahma fait sa résidence ; & ils les appellent ensemble du mot général, Surgam. Ainsi pour dire qu'un homme est mort, ils disent qu'il est allé à Surgam. Ces mondes sont au-dessus de celui où nous habitons, & qu'ils appellent Bou-locon. Au-dessus de Surgam, il y a encore Brahma-locon, & plus haut Kailasom, Lilaveicotam & Veicotam, qui sont trois places où Dieu-même réside. Ils placent Patalam ou l'Abîme au-dessous de Bou-locon. Au milieu de Bou-locon ils imaginent une montagne dont le haut s'éleve par-delà les huit mondes, & dont le bas descend au-dessous de l'Abîme. Cette montagne qui est la même que Merouva, dont j'ai parlé en racontant la découverte de l'Amortam, est de pur or, & comme le Soleil, la Lune & les Etoiles tournent autour d'elle, de là vient la différence des jours & des nuits. Quoique l'or ne soit guères propre à nourrir des arbres, la montagne Merouva ne laisse pas d'être couverte de fruits, qui ont la propriété que quiconque en mange, n'a jamais ni faim ni soif, ni n'est point sujet aux incommodités de la vieillesse. Ce séjour délicieux n'est point fait pour être le partage des hommes ; il est réservé aux fils de Diti femme de Cassipa.

Bou-locon est divisé en sept mondes dont chacun est entouré d'une Mer particulière. Celui qui est au centre nage dans une Mer d'eau douce, le suivant a une Mer de lait, le troisième une Mer de beurre, le quatrième est enveloppé d'une Mer de lait caillé, le cinquième a une Mer de vin, la Mer du sixième est de Syrop, & enfin la dernière qui est la notre, est d'eau salée. Chacun de ces mondes est nommé selon la Mer dont il est environné.

Ce monde-ci finira : mais sa fin est encore loin ; car mille révolutions des quatre âges ne font qu'un des jours de Brahma qui est assuré de vivre cent ans de cette sorte de jours ; & en 1639. on comptoit qu'il n'avoit encore que cinquante ans, & que la cinquante-unième année commençoit alors. Le premier mois & le premier jour après que les cent ans seront expirés, le monde sera consumé par le feu. Le Soleil dont nous n'avons à présent que quelques rayons, les lancera tous sur la Terre en même tems. La Mer se desséchera. Les Montagnes seront réduites en poussière ; après cela les pluies tomberont avec violence, comme l'eau qui sort de la trompe d'un Eléphant, & pour lors Brahma expirera.

Le Lecteur n'a pas besoin d'être averti, que ce système des quatre âges du Monde, selon les Bramines, est fort différent de ce qu'il va lire du système des Baniens, dans la Dissertation suivante. Cette différence se trouve encore dans les circonstances de la Création. On voit bien que les uns & les autres ont puisé dans la même source ; sçavoir, dans la doctrine des Anciens Egyptiens, que chacun a peut-être déguisée à sa manière. Les variations sont inévitables dans les institutions humaines ; & à dire vrai, un siècle est aussi autorisé qu'un autre à imaginer des dogmes, quand il n'est question que de fictions & de rêveries.

(*) C'est un Sage Indien, dont les Proverbes sont fort estimés.

s : Le premier
arugom ; & le
mes à présent
née 1722. Le
d'un million
ns soixante &
fait une som-
vingt-deux ans
vers dégrés de
rant ; ce qui
L'Univers,
Abîme. Dans
squ'à quatorze
Ciel ou Brah-
Surgam. Ainsi
Surgam. Ces
nt Bou-locon-
ut Kailasom,
tède. Ils pla-
Bou-locon ils
des, & dont
ême que Me-
t de pur or,
, de là vient
pre à nourrir
ruits, qui ont
ni n'est point
int fait pour
de Cassiope.
e Mer parti-
le suivant a
st enveloppé
r du sixième
. Chacun de

ons des qua-
cent ans de
ne cinquante
mier mois &
éra consumé
raisons, les
Les Mon-
nt avec vio-
lors Brahma

s du Monde,
es Baniens,
is les circon-
nt puisé dans
ue chacun a
s les institu-
ntre à imagi-

Des Dévetas, & des Ratjasjas.

LES Dévetas qui sont des Intelligences heureuses & bienfaisantes, n'ont pas tous la même origine. Brahma créa le Soleil, la Lune & les Etoiles qui sont autant de Dévetas. Il en créa aussi quelques autres pour le service plus particulier de la Divinité ; tels que sont Wisnoudouta & Sevadouta, qui sont serviteurs l'un de Wisnou, l'autre d'Esvara. Cassiope le premier Bramine n'eut pas lieu d'être également content de ses enfans. Ceux qu'il eut de sa femme Aditi furent agréables à Dieu, qui les mit au rang de Dévetas, & leur nombre est augmenté par les ames des hommes qui meurent après une sainte vie.

Brahma créa aussi des Ratjasjas ou Intelligences malheureuses & malfaisantes. De ce nombre sont les Jammadoutas ou Serviteurs de Jamma, & quelques autres. Les enfans que Cassiope eut de sa femme Aditi furent tous des Ratjasjas ; c'est aussi la destinée des hommes qui meurent chargés de crimes. Tous sont condamnés à voltiger, à souffrir la faim & la soif. Ils ne peuvent jouir de rien que de ce que les hommes leur donnent : c'est pourquoi ils prennent souvent la forme humaine pour venir demander l'aumône. Beireva qui est leur Chef, ne leur permet pas d'arracher un seul brin d'herbe. Idées confuses, ou des bons & des mauvais Anges, ou des descendants de Seih, que l'Ecriture appelle les enfans de Dieu, & de ceux de Caïn, Race perverse, & addonné à toutes sortes de crimes.

Les Ratjasjas qui ont été hommes, n'ont point la puissance de faire du mal ; ils ne sont que malheureux : mais les enfans d'Aditi sont très-puissans, & nuisent aux Dévetas mêmes. Il y en a jusques dans Surgam : mais ils ne peuvent monter jusqu'à Brahma-locon, moins encore jusqu'à Weicontam où la Divinité réside corporellement. Leurs corps grands & difformes exhalent une odeur insupportable. Ils sont Antropophages, ont des enfans, & peuvent mourir : leur rendez-vous est dans l'Isle des Andamans, qui est située au Midi du Pégu.

Des Pagodes, & du Culte Religieux.

LE partage de la Nation entre Wisnou & Esvara, est cause qu'il y a dans toutes les Indes des Pagodes en l'honneur de l'un & de l'autre. Comme leurs Sectes vivent ensemble dans un même lieu, il n'y a point de Ville où il n'y ait pour le moins un Temple pour chacun d'eux. Les Tours en sont hautes, & ils sont plus grands & mieux décorés que les Pagodes consacrées aux Puissances inférieures. Cette différence entre les Pagodes n'est pas la seule ; il y en a une autre qui est fondée sur le degré de sainteté ; car elles ne sont pas toutes également saintes. Voici les principales du Royaume de Carnate.

Jocketena Pagode très-haute & très-belle, à Maduré ; celle de Sriringam, à Trifinapoli : celle de Vadasou, à Wisnou-Canje, & celle de Vire-ragna, à Trivelour. Ces quatre sont consacrées à Wisnou ; les suivantes le sont à l'honneur d'Esvara, & on l'y adore sous l'idée des cinq Elémens. A Seva-Canje, la Pagode nommée Ekaubranata, érigée en l'honneur de la Terre nommée Pratevi ; à Trivanakavere, la Pagode Jembounateswara, pour l'Eau, nommée Apou ; à Trinamula, la Pagode Aranjajal-Esvara, pour le Feu, nommé Téejem ; à Kalist, la Pagode Kalest-Esvara, pour le Vent nommé Wajjou ; à Settamberam, la Pagode Settamberam-Esvara, pour l'Air, nommé Akasjem. Il y a encore à Tripéti la Pagode Winket-Esvara.

Les Brammes sont ingénieux à donner de la célébrité à leurs Pagodes, & il y a toujours quelque prodige qui y attache les dévots. Dans la Pagode de Trifinapoli, on conserve l'Image originale que Brahma servoit lui-même. Il la donna aux ancêtres de Ramma qui l'eut par succession, & en fit présent à Viphisena frere de Ravana. Parce qu'après avoir achevé la guerre qu'ils firent à ce Ratjasja, Ramma s'aperçut qu'il ne le quittoit qu'à regret pour demeurer dans ses Etats de Lanca ; il lui donna cette Image pour le consoler, lui commandant de la servir à son intention, mais à la charge de ne la poser à terre qu'à l'endroit où il voudroit qu'elle demeurât toujours. Un jour qu'il étoit à Sriringam, il eut besoin d'uriner. Dans ce moment Wigneswara fils d'Esvara & de Parwati, se présenta à lui sous la forme d'un Bramasari. Viphisena le pria de tenir l'Image, jusqu'à ce qu'il eût satisfait au besoin qui le pressoit. L'autre le lui promit, à condition qu'il ne tarderoit pas plus de deme-

heure : mais Viphisena fut bien deux heures, de sorte que le faux Bramasari mit bas l'Image. Viphisena qui acheva d'uriner dans le moment, le battit, & voulut lever l'Image qui lui dit de la laisser là. Mais pour le dédommager de cette perte, elle lui accorda qu'il pût venir de Lanca tous les jours pour lui rendre ses hommages ; ce qui lui étoit aisé, parce qu'il étoit Géant, & Ratjasja. Les Poranes racontent qu'il s'y rendoit tous les jours, & apportoit des fleurs dont il ornoit l'Image à la place de celles que les Bramines y avoient mises. Elles ajoutent que comme on ne sçavoit pas la cause de ce changement de fleurs, un Bramine s'enferma dans la Pagode, & vit comment il s'y prenoit. Les Bramines prétendent qu'il y vient encore une fois par an.

Si Viphisena tarda si long-tems à revenir, ce fut par une raison mystérieuse. Durant le monde qui a précédé celui-ci, sept Rivières, à sçavoir le Gange, Jimmena, Godavéri qui coule auprès de Narlapour, Sarasvati, Marmada, Tindou, & Cavari, s'étant rencontrées ensemble, disputèrent de la prééminence. Cinq d'entr'elles y renoncèrent, & il n'y eut que Cavari qui ne vouloit point céder ses prétentions. Le Gange alla se prosterner aux pieds du Dieu qui alloit juger en sa faveur, d'autant plus que cinq lui décernoient déjà la supériorité qu'il prétendoit. Mais Cavari fit fort à propos un vœu qui fut si agréable à ce Dieu, qu'il lui promit de venir dans son sein. Ce fut pour exécuter cette promesse que Viphisena fut retardé, afin que l'Image étant posée à terre par l'impatient Bramasari, demeurât à Sriringam, lieu environné des eaux de la rivière de Cavari.

Les Pagodes consacrées à l'honneur de Vistnou & d'Esvara sont plus hautes & plus grandes que celles des Puissances inférieures ; cependant elles ne sont pas comparables aux Eglises publiques des Chrétiens. Ces édifices sont plats & écrasés : mais les tours en sont fort hautes, entr'autres celles de la Pagode qui est dans le voisinage de Tegnepatram, qu'on nomme communément la Pagode blanche.

Ces Pagodes ont trois parties. La première est une vouite qui porte sur des piliers de pierre ; elle est toute ouverte, & il est permis à chacun d'y entrer. Quelques Images y sont autant pour l'ornement, que pour représenter quelque trait des Poranes par des figures symboliques. Ce sont des Eléphants, des Bœufs, des Chevaux, &c. Ces figures sont de bois, & il y en a qu'on porte en Cérémonie dans les rues à certains jours. La seconde partie qui se ferme pendant la nuit, est ouverte pendant le jour : mais les Bramines qui desservent la Pagode, en interdisent l'entrée à d'autres qu'à eux. Elle est remplie de figures bizarres & monstrueuses, d'hommes à plusieurs têtes & à plusieurs bras. La troisième qui est comme le Sanctuaire, est fermée d'une porte très-forte. C'est-là que se trouve la statue de Vistnou en forme humaine avec quatre bras, ou celle d'Esvara sous la figure du Lingam, ou représentée comme un homme avec trois yeux, deux dans l'ordre naturel, & un troisième au milieu du front. Quantité de Lampes brûlent nuit & jour devant ces Idoles.

L'édifice est au milieu d'un préau qui est entouré d'une muraille, dans l'enceinte de laquelle il y a les Pagodes qui ont accoutumé d'être autour de celles d'Esvara ou de Vistnou. Celles de ce dernier sont ordinairement accompagnées de celles de Lastemi sa femme, de Garrouda & d'Annemonta. Garrouda est nécessairement dans la Pagode de Vistnou, parce que c'est son Vahaman ; Annemonta à qui ils y donnent une tête de singe, parce que, disent-ils, il naquit ainsi, est quelquefois dehors. Près de la petite Pagode consacrée à Garrouda il y a une espèce de mâ, auquel sont cloués plusieurs bâtons. Pour lui il est représenté comme un homme, avec des ailes de chaque côté. Les Bramines qui le raigent entre les Eperviers rouges, & qui l'honorent beaucoup, pourroient bien avoir reçu & conservé cette superstition des Egyptiens (a) qui honoroient l'Epervier, & qui punissoient de mort quiconque en avoit tué un, même par malheur. Dans le préau de la Pagode il y a un cuvier de maçonnerie dans lequel on cultive la plante Toléje.

La Pagode d'Esvara a aussi son préau fermé d'un mur, & occupé par d'autres Pagodes ; à sçavoir celles de Parvati sa femme, de Suria, de Chindeca, de Comaraswari, & de Nandi, ou Bafwa. Ce dernier est représenté sous la figure d'un bœuf de grandeur naturelle, & composé de pierres blanches. Bafwa qui est le Vahaman d'Esvara, ne le quitte point. Schindra ou la Lune n'a point de Pagodes particulières : mais elle est toujours sur la tête d'Esvara. Cet usage de placer des figures de

(a) Herodot. Lib. II.

de la Lune sur la tête de quelques Idoles, ou même de quelques animaux vivans, est très-ancien. Les Moabites en ornoient le cou de leurs Chameaux, (a) comme il paroît dans le Livre des Juges; & le Croissant des Mahométans pourroit bien venir de-là. La Pagode d'Esvara contient encore deux autres figures; sçavoir celle de Viegneswara qu'on appelle aussi Pullaci & Vinnaiki. Il est représenté avec le corps d'un homme fort ventru, avec la tête, la trompe & une défense d'Eléphant. L'autre est celle de Virreparda qui n'a qu'une tête & plusieurs bras armés; quelquefois il y en a jusqu'à trente-deux. Tout cela a bien du rapport avec les figures monstrueuses des Dieux d'Egypte, dont on peut voir les desseins dans l'*Antiquité Expliquée* par le P. Dom Bernard de Montfaucon, & dans d'autres Antiquaires.

Quand les Bramines vont dans le préau, ils ont soin par respect, que leur main droite soit du côté de la Pagode, dans laquelle ils n'entrent point sans laisser à la porte leurs souliers, & sans retrousser sur leurs épaules une robe de dessus qui leur tient lieu de manteau.

Pour l'entretien des Pagodes, il y a un Impôt établi sur les Marchandises qui entrent & qui se vendent dans le País, & une espèce de Capitation qui se lève sur les familles.

Le Casuel consiste dans les Offrandes des Pélerins, qui viennent en foule aux Fêtes solennelles de la Pagode; par exemple, celle de Tripéti, à quelques journées de Paliaate, a trois Fêtes tous les ans; l'une en Septembre, où se rendent particulièrement les Soudras & le menu Peuple; la seconde en Décembre, à laquelle les Bramines se rassemblent de tous côtés; la troisième, dont la saison n'est pas marquée dans les Mémoires du Ministre Roger, n'est pas moins lucrative que les autres. Ce Temple a de Casuel soixante à quatre-vingt-mille Pagodes (b) de revenu; encore trouve-t-on que ce Casuel est fort diminué depuis quelque tems. Ce qui doit avoir autrefois monté à de très-grandes sommes.

Les anciens Rois faisoient gloire d'augmenter les trésors des Pagodes: mais le Roi Veincapari aiant besoin d'argent, & ne voulant pas s'attirer la réputation d'avoir pillé le trésor sacré, en prit l'argent, en donna cédule, avec promesse de le rendre quand l'état du Royaume le permettroit. Rama-Dévalo son successeur fut moins honnête, & voulut s'emparer des bijoux, entr'autres d'une Couronne d'or enrichie de Rubis & de Diamans, qui étoit sur la tête de l'Idole. Mais ceux qui lui avoient donné ce conseil impie, moururent au pied de la montagne sur laquelle la Pagode est située, & le Roi lui-même les suivit peu de tems après.

Des Idoles, & de leur Culte.

Le Culte Divin ne consiste point chez les Bramines en des Assemblées réglées pour écouter la doctrine, & chanter les louanges de Dieu, comme parmi les Chrétiens. Il y a des nuits où l'on montre l'image de Vistnou, & d'autres pour celle d'Esvara; on les porte alors en Procession par la Ville. Cette Cérémonie se fait en l'honneur d'Esvara, tous les mois le jour d'Amavali, c'est-à-dire, le premier jour que la Lune ne paroît point; & en l'honneur de Vistnou le neuvième d'après la nouvelle Lune. Voici comment se fait cette Procession.

On met l'image du Dieu sur un cheval de bois qui est cabré, & qui ne tient que par les deux pieds de derrière à une table sur laquelle on le porte. Les hommes sur les épaules desquels cette Machine est élevée, ne marchent pas droit devant eux, mais par des caracoles, imitant autant qu'ils peuvent l'allure d'un cheval dressé au Manège. Devant l'Idole on porte des flambeaux, & sur sa tête un Sombreiro ou Parasol; à côté du cheval est un homme qui évente l'Idole & chasse les mouches. Quand ils ont achevé leur tournée, on la remet dans la Pagode, & des filles prostituées consacrées à cette Pagode, font des Danses à l'honneur du Dieu; on chante des Hymnes, & on joue des Instrumens de Corne, au bruit des Tambours.

Les Bramines qui croiroient leurs Pagodes, & les images souillées par l'attouchement d'un Soudra, ne croient pas que des femmes dont la prostitution est publique, soient indignes de danser devant les objets de leur Culte. Ils ne regardent pas ces malheureuses comme exclues de la félicité à venir: sur-tout quand dans cet infâme

(a) Judic. VIII. 21.

(b) La Pagode est aux Indes une monnoie qui vaut quatre florins & quatre sols, monnoie de Hollande.

commerce elles se conservent uniquement pour celui à qui elles ont immolé leur pudeur ; & qu'elles s'en tiennent à un concubinage qui, dans le fonds, n'a rien de plus criminel que le Mariage de ces Peuples, dès que la vraie Religion ne sanctifie ni l'un ni l'autre (a).

Leurs Poranes racontent que Devendre prenant la forme d'homme alla un jour chez une fille de joie, & voulut éprouver si elle lui seroit fidelle. Il fit son marché, & convint de lui donner une bonne récompense, qu'elle reçut. Elle lui accorda la nuit qu'il avoit si bien payée, & ne dormit point. Devendre feignit de se trouver mal, & parut à sa Maîtresse comme s'il étoit mort effectivement. Le lendemain elle déclara à ses parens qu'elle vouloit se brûler avec le corps de son Amant ; & ils ne purent l'en dissuader. On apprêta le bucher, & elle étoit résoluë de l'y suivre, lorsque Devendre cessa de seindre ; & pour prix de la fidélité qu'elle lui avoit gardée, il lui promit une place dans le Ciel ou il préside, & lui tint parole. C'est ainsi que le crime & le désordre se trouvent chez les Indiens, comme ils l'étoient chez les Grecs & chez les Romains, autorisés par l'exemple des Dieux.

Le Culte des Images consiste à les honorer, & à les parer des ornemens qu'une Tradition a déclaré leur être les plus agréables. Par exemple, Vistnou aime que ses Statuës soient parées de fleurs, de riches habits, & de pierreries ; & les Vistnouvas ne manquent point de les orner de toutes ces parures. Le goût d'Esvara est différent ; son plaisir est que ses Statuës soient souvent lavées d'eau de senteur, & ses adorateurs ont grand soin de les arroser avec de l'eau où l'on a infusé du sandal broié, ou avec d'autres eaux odoriférantes. On leur marque son respect en allumant des lampes devant leurs Images, & devant celles de leurs femmes ; & deux fois par jour on va leur présenter à manger. Celui qui porte le plat est précédé d'un joueur de flûte & d'un Tambour, & a en sa main une clochette. Quand il a mis le ris devant l'Idole, il va le reprendre une heure après. Cela étant fait, cette nourriture est regardée comme un don que le Dieu a fait à ceux qui le mangent. Plus raisonnables du moins en cela, que les Prêtres de Baal, dont parle le Prophète Daniel, qui enlevoient la nuit les mets qu'on avoit servis à leur Dieu, feignant qu'il les avoit mangés lui-même.

Les Processions de Vistnou & d'Esvara dont j'ai parlé, ne se font pas seulement tous les mois aux jours marqués ; ils ont chacun tous les ans un jour de fête solennelle, auquel on les porte en Cérémonie dans une tour aussi haute qu'une maison, posée sur des roues, tirée par les Maccos, qui sont des Pêcheurs, & accompagnée devant & derrière par une foule de gens des quatre Castes. L'Idole est au haut du chariot, & on la salue en tenant les mains jointes & élevées. Outre cette Procession il s'en fait une autre à Paliacatte le dixième de Janvier après midi, à laquelle on porte la Statue à cheval hors de la Ville. Quand celle de Vistnou est ainsi portée à la campagne, on célèbre en son honneur divers jeux, comme de lâcher un Bouc ou un Renard qu'ils tâchent de tuer en courant, avec des bâtons qu'ils ont à la main gauche. Le soir on rapporte le Dieu à la Pagode, & on finit la fête par une musique & par les danses des filles de mauvaise vie. Le lendemain c'est le tour d'Esvara, que l'on porte aussi à la campagne. Cette même Cérémonie se recommence l'onzième de Juin : mais le lendemain on se contente de le mettre sur un cheval de bois, & de le porter sur les épaules.

Des Fêtes de Vistnou, & d'Esvara.

LES Bramines ont trois sortes de noms pour distinguer leurs différentes sortes de fêtes. Celles de Vistnou & d'Esvara sont nommées Trenala ; celles des Puiffances inférieures, comme de leurs femmes & de leurs fils, sont nommées Panduga ; & on appelle Iataro celles de Ganga, qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve du Gange, quoique ce soit le même nom.

(a) Cette réflexion ne me paroît pas juste. Tout n'est pas également criminel dans une Religion ; & ceux qui y vivent suivant les Loix établies & accordées par la Religion, sont moins

coupables que ceux qui les violent. Ainsi le mariage des Infidelles ne doit être en aucune manière comparé à leur concubinage.

(a) coup d'œil, vaines,

Le 18. de Janvier les femmes mariées célèbrent la fête de Gauvri-Devi qui dure neuf jours. Cette neuvaïne se fait en l'honneur de Parvati femme d'Esvara, à laquelle les Seyvias attribuent un pouvoir sans bornes, ce qu'ils désignent par le nom qu'ils lui donnent de Mahafecti ; c'est-à-dire, la grande Puissance. Leur but est d'obtenir une longue vie pour leurs maris, & qu'elles ne deviennent jamais veuves. Elles font une Image de Parvati avec de la farine de ris, & du grain rouge qu'elles y mêlent ; elles l'ornent d'habits & de fleurs, & après l'avoir ainsi servie pendant neuf jours, elles la portent le dixième dans un Palenquin hors de la Ville. Une foule de femmes mariées la suivent, on la jette ensuite dans un des étangs sacrés où on la laisse, & chacune s'en retourne chez elle.

Le 8. de Février les Seyvias & les Smaertas célèbrent la fête de Tseveratre, de laquelle les Vistnouvas s'abstiennent, sans qu'on en dise la raison. Cette solennité consiste à jeûner & à veiller un jour & une nuit. Les Soudras passent ordinairement toute cette nuit au jeu, afin de chasser le sommeil ; mais ils en sont blâmés. On célèbre cette fête en mémoire du mortel poison Kalecote Vifsjam, dont Esvara délivra le Monde, lorsqu'on cherchoit l'Amortam, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Après qu'il eut avalé ce poison, il tomba en foiblesse ; les Dévotas le voyant en cet état, commandèrent à tous les hommes de jeûner tout ce jour-là, & de penser continuellement à Esvara, ce qui le soulagea beaucoup. Étant revenu de sa défaillance, il promit que quiconque célébreroit cette fête recevrait la remission de tous ses péchés.

Le 14. d'après la nouvelle Lune d'Août, les Bramines & les Soudras des deux sexes célèbrent la fête appelée Ananta-Padmanaba-Uratam. Leur but est d'obtenir la santé en cette vie, & le Ciel dans l'autre. On rache que ce soit au bord de quelque Rivière dont l'eau soit douce, si-non, ils la célèbrent dans une maison ou bien dans une Pagode. Les Bramines qui seuls ont le Privilège d'y officier, prennent une poignée de paille fort longue, & y font quatorze nœuds. C'est alors l'Image d'Ananta-Padmanada, qu'ils encensent, ornent de fleurs & conjurent par une épée d'exorcisme. Ensuite ils prennent une ceinture rouge où il doit y avoir quatorze nœuds, & la nouent autour du bras droit de celui qui s'oblige à la célébration de cette fête. Cette ceinture fait ordinairement quatre fois le tour du bras. Si c'est un Soudra qui est initié à ce mystère, il se joint à un Bramine qui lui lie le Dsandhem au bras ; après quoi on met en son nom un petit pot avec de l'eau, sous le pot on sème du Nili, & ce pot est couvert d'un linge où il y a une fleur peinte & des fleurs naturelles semées dessus. Le Bramine a pour sa rétribution un Danan ou amône en fruits, en ris ou en argent.

Cette fête se célèbre une fois l'année, & celui qui l'a célébrée une fois est obligé de la réitérer quatorze fois ; mais après la quatorzième, il est libre de continuer, ou de donner un repas aux Bramines. S'il recommence, il s'oblige de nouveau pour quatorze années. Ceux qui ont accompli les quatorze ans ont le droit de porter une ceinture d'or au lieu d'une rouge.

L'Institution de cette fête est attribuée à quelques Santons. Pour exciter la dévotion des Peuples on raconte l'aventure suivante. La femme d'un riche Bramine qui ne sçavoit rien de cette Cérémonie, étant allée se laver à une Rivière d'eau douce, (a) fut surprise d'y trouver des personnes qui y célébroient cette fête. Après qu'on l'eut instruite, elle se fit attacher au bras cette ceinture, avec laquelle elle retourna au logis. Le mari l'ayant remarquée, & apprenant de quelle manière elle l'avoit eue, la lui ôta du bras & la jeta dans le feu. Pour punition, il perdit toutes ses richesses en un instant. Cette perte le toucha, & s'étant mis en chemin pour chercher le Dieu à l'honneur de qui la fête se faisoit, il ne put le trouver & tomba de lassitude. Ce Dieu lui apparut sous la forme d'un vieux Bramine, & lui demanda ce qu'il avoit. Le Bramine ruiné lui raconta son histoire ; mais le vieux Bramine l'interrompit. *Es-tu fou*, lui dit-il, *de chercher Dieu ? Penses-tu que tu pourras le rencontrer ? Tu feras mieux de t'en retourner chez toi, & de prendre tes ailes sans te fatiguer ainsi. Je n'en ferai rien*, repliqua l'autre, *je le trouverai, ou je mourrai*. Ces mots attendrirent le Dieu, qui ne put dissimuler plus long-tems. Il se découvrit à lui, le consola, & lui rétablit ses forces. La

(a) En Perse, & dans les Indes, il y a beaucoup de Rivières dont les eaux sont très-mauvaises, & on les appelle *Ameres*. Elle est l'*Aggi-sou* dont parle *Tavernier* dans son Voiage de Perse. Tom. 1. Chap. 4.

reconnaissance de celui-ci ne fut pas muette. Il avoit le don de Poësie ; & comme il sçavoit faire des impronatus, il en composa sur le champ quelques-uns, qui plurent tellement au Dieu, qu'il lui promit qu'à son retour il retrouveroit tous ses biens dans sa maison comme auparavant, & qu'il obtiendrait un jour le Ciel ; ce qui arriva selon la promesse.

A la pleine Lune d'Août, les Bramines ont une fête particulière qu'ils appellent *Trafvanala-Pondema*. C'est le jour auquel on donne le *Dfandem* aux Enfans, qui deviennent alors *Bramafarris* ; & les *Grafastas*, c'est-à-dire, les Bramines déjà mariés, en prennent un neuf.

Le 8. après la pleine Lune du même mois, les Bramines & les Soudras célèbrent la naissance de *Vitnou* sous le nom de *Kristna*. Voici l'origine de cette fête qu'on appelle *Gokoulastemi*.

Durant l'âge *Duaparagam*, c'est-à-dire, au troisième âge du monde, *Kampfa* puissant *Settrea* avoit une sœur nommée *Devekî*, laquelle il donna en mariage à *Vassoudeva* qui étoit de la même Caste. Pendant les réjouissances des nées un *Arafavani*, ou Esprit voltigeant, vint troubler la joie & dit à *Kampfa* : *De quoi te rejouis-tu ? Ces noces se feront funestes, & le huitième enfant de ta sœur causera ta perte*. A ces mots *Kampfa* fit cesser les réjouissances, & voulut tuer sa sœur ; mais on l'en empêcha, & il se contenta de l'enfermer avec son mari, à condition qu'elle lui livreroit tous ses enfans. Il leur assigna un logement, ou plutôt une prison, & mit avec eux un âne, qui à chaque fois qu'elle accouchoit faisoit un cri. A ce signal *Kampfa* entroit, prenoit l'enfant & le précipitoit du haut de la maison en bas. Il en avoit ainsi détruit sept & préparoit le même sort au huitième ; mais il fut trompé. La Ville où il demouroit étoit baignée d'une Rivière, de l'autre côté de laquelle étoit une autre Ville assez grande nommée *Gocalam*, habitée par des *Pastres*. Leur Chef nommé *Nanda* avoit une femme appelée *Hissôhoda*, qui nourrissoit beaucoup de Vaches dont elle vivoit. Ce Chef des *Pastres* & la femme avoient fait un vœu à *Vitnou*, & il leur avoit apparu sous la forme d'un enfant parfaitement beau, pour leur demander ce qu'ils vouloient de lui ; ils furent si remplis d'admiration, que sans songer davantage à ce qu'ils avoient auparavant souhaité, ils déclarèrent qu'ils désiroient d'avoir un fils semblable à l'enfant qu'ils voioient. *Vitnou* leur avoit promis cette faveur pour le tems qu'ils reviendroient au monde, par le moi de la *Métempsychose* ; car c'étoit dans une vie précédente qu'ils avoient fait ce vœu, & le tems étoit venu de leur tenir parole, lorsque la sœur de *Kampfa* mit au monde son huitième enfant. Ce fut un fils nommé *Kristna* qui naquit avec quatre mains ; & c'est ainsi que *Vitnou*, disent les Bramines, converse dans le Ciel des plaisirs, nommé *Lila-Veicotam*. Ils ajoutent, que dans le *Veicotam* il réside comme pur esprit sans aucune forme corporelle. Cette naissance étonna les deux époux ; ils y reconnurent quelque chose de Divin, & eurent recours aux prières : mais ils furent bien plus surpris lorsqu'ils entendirent l'enfant qui leur parloit ainsi : *Vous allez être délivrés de votre captivité. Cependant ne découvrez pas ma naissance ; portez moi au contraire à Gocalam de l'autre côté de la Rivière chez Nanda, dont la femme vient d'accoucher d'une fille. Vous me laisserez-là & apporterez cette petite fille à ma place, & alors l'âne braira.* Les Gardes ne s'aperçurent point de la sortie du Pere & de la mere de *Kristna* ; les portes s'ouvrirent dès qu'il les toucha du bout de son pied, & la Rivière leur aiant laissé le passage libre, ils allerent chez *Nanda*, où ils firent l'échange sans qu'on les vit, & retournerent dans leur prison. *Devekî* se mit au lit avec la petite fille auprès d'elle, & l'âne se mit aussi-tôt à braires. *Kampfa* entra peu après, résolu d'immoler ce huitième fils à sa jalousie ; mais sa sœur le pria de l'épargner, puisque c'étoit une fille. Il étoit inflexible & jeta l'enfant en haut pour le recevoir sur la pointe de son épée ; l'enfant demeura suspendu en l'air & lui dit : *Tu ne me tueras point. Ton ennemi est à Gocalam qui se vengera de toi.* *Kampfa* alloit faire tomber son ressentiment sur sa sœur & sur son beau frere, lorsque ses amis lui conseillerent plutôt de chercher le funeste enfant qui l'allarmoit ; il les crut, & se mit à sa poursuite ; mais *Kristna* les tua tous en se jouant. Lorsqu'il fut plus âgé, il alla à *Maduré*, tua son oncle, délivra son Pere & sa Mere, & fit quantité d'autres prodiges. Il faut remarquer que sa naissance arriva sur le minuit. Les *Dévetas* & quelques *Santons* qui en furent avertis jeûnerent tout le jour précédent, & comme cette nuit n'étoit pas un tems convenable pour célébrer une fête, ils la remirent au jour suivant, & jeûnerent jusqu'au matin qu'ils commencèrent à se réjouir. En mémoire de cette naissance les Bramines

...sente ; & com-
quelques-uns,
l retrouveroit
oit un jour le
n'ils appellent
ix Enfants, qui
Bramines déjà
as célèbrent la
ette fête qu'on

nde , Kampfa
t en mariage à
s des nées un
mpla : De quoi
a fleur causera
tuer sa sœur :
i, à condition
ou plutôt une
hoir faisoit un
du haut de la
fort au huitié-
l'une Rivière,
née Gocalam,
omme appelée
Chef des Pa-
t apparu sous
n'ils vouloient
ge à ce qu'ils
a un fils fem-
vateur pour le
psychose ; car
us étoit venu
huitième en-
& c'est ainsi
sirs , nommé
pur esprit sans
y reconnurent
en plus surpris
re délivrés de
z moi au con-
ont la femme
ette petite fille
int de la sortie
oucha du bout
t chez Nada,
leur prison.
ussi-tôt à brai-
jaloufie : mais
exible & jeta
demeura sus-
Gocalam qui
sa sœur & sur
le funeste en-
a les tua tous
e , délivra son
ue sa naissance
avertis jeune-
ns convenable
jusqu'au ma-
les Bramines
se

RELIGIEUSES DES INDIENS.

257

se parent de leurs plus beaux habits, se régalent les uns les autres, s'envoient réciproquement du Taier ou lait pris avec de la crème, des noix de coco & autres rafraichissemens que l'on trouve chez les Pasteurs. Ce jour-là les rues des villes & des bourgs sont ornées de verdure & tapissées de feuillages.

Le premier de la nouvelle Lune de Septembre, les femmes des Bramines chomment entr'elles la fête de Maherna Houmi ; c'est une neuvaine qu'elles passent en l'honneur de Latsémi, pour obtenir la longue vie de leurs maris & des richesses. Elles se convient les unes les autres. Le neuvième, les Bramines célèbrent à leur tour la même Fête à l'honneur de Vitnou, & par reconnaissance lui demandent tout ce qui peut le plus contribuer à la satisfaction de leurs femmes.

Les Soudras imitent en cela les Bramines, se convient les uns les autres, tuent des Boues, & font des Sacrifices. Les soldats nettoient leurs armes ce jour-là ; c'est pourquoi on l'appelle la fête des Armes. Ils tiennent que le lendemain est un jour tout-à-fait heureux, & qu'il n'est pas nécessaire d'en choisir les heures.

Huit jours après la nouvelle Lune d'Octobre arrive la fête de Dipavali, que l'on célèbre de cette manière. Avant le lever du Soleil, on se lave la tête, on met ses plus beaux habits, & on invite ses amis, & la nuit suivante on fait des illuminations dans les Maisons & dans les Pagodes. Les enfans vont aussi dans les rues avec des Chandelles allumées. Cette Fête est célébrée en l'honneur de Vitnou. On raconte à ce sujet que pendant qu'il étoit sur la terre sous le nom de Kristna, un Ratjasja qui vivoit alors, & qu'on appelloit Nara-Kafora, s'étoit rendu Maître de tout le Monde, & sur-tout de seize-mille Vierges qu'il retenoit prisonnières. Kristna en eut pitié, vainquit le Ravisseur, le tua, entra dans sa maison, & rendit la liberté à ces pauvres filles, qui furent éprises de sa beauté. Elles firent toutes secrètement un souhait pour l'épouser. Kristna qui lisoit dans leurs cœurs, connut leur désir & l'exauça. Comme le Ratjasja n'étoit mort que pour revivre, il ne lui fit pas mauvais gré de lui avoir assemblé toutes ces Maîtresses, puisqu'il lui mit une Couronne sur la tête, & lui ordonna de se comporter sagement à l'avenir. Lorsque Kristna partit de ce monde, il recommanda que l'on célébrât une Fête en sa mémoire, & promit à ceux qui la chommeroient remission entière de leurs péchés, & beaucoup de bonheur en cette vie. Les Malabares ont de plus en Juillet une fête qu'ils appellent Adi Panduga, & en Novembre une autre qu'ils nomment Cartica Panduga, dont on ne fait pas bien le motif. Outre ces Fêtes il y a des jours estimés saints, auxquels ils croient qu'une aumône faite alors à une seule personne, est aussi méritoire que le seroient mille aumônes faites à mille personnes dans un autre tems.

Du Pongol ou Fête du Soleil, & du Culte des autres Dévetas.

LA beauté du Soleil & les services qu'il rend à l'Univers par la lumière dont il est la source, & par la chaleur féconde dont il anime toute la Nature, a été une des premières causes de l'Idolâtrie. Les Brammes non contents de donner son nom au jour que nous appellons le Dimanche & qu'ils nomment Suria-Vanam, célèbrent en son honneur une fête qu'ils appellent Pongol, qui arrive le 9 de Janvier. Les Bramines de la première Caste ne considèrent ce jour-là que comme un jour heureux & propice ; mais les Soudras en font une Fête. Ils se visitent, se font des présens ; & les plus considérables d'entr'eux sont visités par les Bramines. Ils cuisent du ris avec du lait, ou s'ils n'ont pas assez de lait, ils le mêlent avec de l'eau. Les autres jours on jette l'eau dans laquelle le ris a été cuit : mais ce jour-là on laisse mitonner le tout jusqu'à ce que l'humidité se consume à force de bouillir. On cuit le ris hors de la maison dans un lieu exposé au Soleil, & on tâche qu'il reçoive les rayons du Midi. Quand on voit qu'il se retire, ils crient Pongol, & répètent ce mot quatre fois. Le ris cuit ainsi ce jour-là passe pour très-sain, & ils le gardent le plus long-tems qu'ils peuvent. Il y a des particuliers qui renouvellent cette Fête tous les Dimanches. Une des raisons qui donne lieu à cette Fête, c'est l'opinion où est ce Peuple que le Ratjasja Belli dont je parlerai dans la suite, vient ce jour-là sur la terre pour voir comment tout s'y passe. Ils prétendent que quand après la victoire que Vitnou remporta sur lui, ce Ratjasja fut relégué au Patalam ou dans l'Abîme, il obtint la permission de venir sur la terre une fois par an.

Ce ne font pas seulement les hommes qui se réjouissent à cette Fête ; ils veulent encore que les vaches & les buffes en aient leur part. Le jour d'après le Pongol, quand tout est encore dans la joie, & qu'on porte Vitnou à la campagne, on y mène ces

animaux, le cou chargé de couronnes & de gâteaux. Ce Dévota a une petite Pagode, où son Idole est honorée d'une Lampe allumée: on lève les mains devant elle, & on lui rend les honneurs divins.

Quoique Garrouda, Annémonta, Vignefvvara & Virrédadra ne soient pas des Dieux, on ne laisse pas de les honorer, d'en attendre la santé & tous les autres biens, & on leur adresse des prières & des offrandes. Vignefvvara est le mieux servi de tous. On le trouve ordinairement dans les maisons adoré comme une espèce de Dieu tutélaire. On n'a pas la même inclination pour Virrédadra qui est pourtant, aussi bien que lui, un des fils d'Esvara. Sa naissance qui est due à la colère de ce Dieu, & les armes avec lesquelles on le représente, ne font pas du goût d'une Nation si pacifique. Les femmes s'adressent à Vignefvvara pour être fécondes, & à ce dessein elles lui offrent du ris, des noix de coco, & des fleurs.

Dévendra & ses subalternes ne sont pas privés de ces honneurs: on les honore d'un Culte Religieux, & on leur fait des Sacrifices. Le Jagam se fait en l'honneur de Dévendra, afin d'arriver au Ciel où il préside. Achni est invoqué pour obtenir une bonne réputation; Varouna pour de l'eau; Vajouvia pour devenir fort & robuste; & Isanja pour avoir beaucoup de crédit & d'autorité. Ils ne les regardent pas comme les Auteurs, mais comme les Dispensateurs de ces biens purement temporels; & ils ajoutent qu'il faut élever sa pensée plus haut.

Ce qui est étonnant, c'est que Brahma qui est reconnu pour le Créateur & le Gouverneur Universel du Monde, n'ait aucun Culte parmi une Nation qui ne borne pas sa tendresse à ceux dont elle croit recevoir quelque bien, mais qui l'étend à ceux qui leur tiennent par quelque rapport. Par exemple, Garrouda est cause que tous les éperviers rouges sont respectés; Bafva communique aux bœufs & aux vaches la vénération qu'on a pour lui, pendant que Brahma n'a ni Pagode ni Statues: mais il faut faire attention que les Païens en général n'ont guères honoré les Dieux, dont ils n'attendoient ni bien ni mal, & que leur Culte a toujours eu pour objet les Divinités malfaisantes.

Du Culte de Ganga-Gramma, de Gournata, & des autres Ratjasas.

C'EST moins aux Puissances heureuses & bienfaisantes, que ce Peuple rend honneur; il a des Cérémonies Religieuses instituées pour le rendre favorables ceux qu'il regarde comme les exécuteurs de la vengeance céleste. Il y en a un grand nombre, parmi lesquels les deux plus célèbres sont Ganga & Gournata.

Le nom de Ganga est commun à la rivière du Gange, qu'on appelle par distinction Ganga Nadi, & a un Démon nommé Ganga Gramma, que les Bramines font du sexe féminin. Quelques-uns veulent que ce soit une des femmes d'Esvara; d'autres lui refusent un mari. Quoiqu'il en soit, Ganga Gramma est représentée avec une tête & quatre bras: elle a dans la main gauche une petite Jatte, & dans la main droite une Fourchette à trois pointes. On trouve presque par-tout des Pagodes bâties en son honneur; au lieu que Gournata qui passe pour avoir plus de pouvoir que Ganga, & pour être un des fils, & des plus fidèles serviteurs d'Esvara, au sentiment des Seivias, n'a point de Pagodes, mais seulement quelques figures que l'on place dans les champs. On trouve en bien des endroits la statue de ce dernier, entourée de Ratjasas de terre cuite, assemblés autour de lui, comme son Conseil. Le Peuple va l'adorer sous un Arbre, & ils se persuadent les uns aux autres qu'ils l'ont vu personnellement.

Dans les Indes il y a des fêtes en l'honneur de Ganga, & le jour en est fixé, excepté à Paliacatte, & peut-être en quelques autres Villes dont les Gouverneurs déterminent le jour auquel on doit la célébrer. Cette fête que l'on appelle aussi Pongol, est différente de celle qui est consacrée au Soleil. On cuit aussi du ris; mais dans la Pagode, ou tout auprès. Du reste les Bramines se gardent bien de célébrer cette fête.

Le matin est destiné à cuire le ris, & l'après-dîné est employé à promener l'Idole de Ganga sur un char, comme il a été dit ci-devant de l'Image de Vistnou. On lui immole quantité de Boues, dont ceux qui desservent la Pagode coupent la tête avec un couteau fait exprès. On porte à cette procession une machine qui ressemble à ces Cicognes dont on se sert pour tirer l'eau des puits. Ceux qui dans leur maladie, ou dans quelqu'autre danger, ont fait un vœu à Ganga, se font alors donner une

espèce d'estrapade. Ce sont deux crochets qu'on enfonce dans la peau du dos, & avec quoi on les élève en l'air, où ils font plusieurs singeries, comme de tirer un fusil & de le recharger, ou de faire divers gestes avec des épées. Ce ne sont pas seulement des hommes qui se laissent ainsi accrocher, il y a des femmes qui s'y offrent, trompées par ceux qui leur font accroître que cela ne cause aucune douleur. De crainte que le Peuple ne soit défabusé par les plaintes de ceux qu'on accroche ainsi, on jette de grands cris dans le tems qu'ils sont ainsi suspendus.

Il y en a qui se laissent passer dans les chairs une ficelle que l'on tire pendant qu'ils dansent, & ils souffrent cette douloureuse opération pour plaire à Ganga.

On assure qu'en quelques endroits quelques-uns sont assez zelés pour se prosterner devant le chariot de Ganga, afin qu'il leur passe sur le corps, dont plusieurs sont écrasés & restent morts sur la place, comme on l'a dit dans une autre occasion.

Quand la nuit est venue, on sacrifie un Buffle à qui on fait beaucoup de demandes, à chacune desquelles on va consulter l'Idole. Après cela on coupe la tête à cet animal avec un couteau fait exprès, & on enterre le corps dans la rue devant la Pagode. Le sang qu'on en a reçu dans un pot, est présenté devant l'Idole, & on prétend qu'il ne s'y en trouve plus le lendemain. Anciennement on immoloit un homme à Ganga; mais quelqu'un eut assez de crédit pour l'engager à se contenter d'un Buffle. Il y auroit sujet d'être surpris, que cette Nation qui n'offre aucun sacrifice saignant à Vishnou, ni à Esvara, qu'elle regarde néanmoins comme le Dieu suprême, répande le sang des animaux devant Ganga. C'est encore un reste de l'ancienne superstition des Egyptiens, que les Scavans de la Grece ont adoptée dans leurs écrits. Porphire, qui ne vouloit pas qu'on offrit des animaux vivans devant le Souverain Dieu, croioit nécessaire le Culte des Esprits malins, afin de détourner le mal qu'ils pouvoient faire aux bleds, aux fruits, aux champs & aux Villes. Platon vouloit que l'on immolât des Animaux, & que l'on offrit leur sang aux Esprits de l'air. Le Manichéisme qui partage le Gouvernement de l'Univers entre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, a pris naissance en Orient, & n'est qu'un raffinement de cette ancienne erreur.

S'il arrive quelque mortalité dans leurs troupeaux, ils sacrifient aussi-tôt des Boucs. Ils font la même chose lorsqu'ils lancent un Vaisseau à l'eau; qu'ils commencent quelque nouveau travail, comme un fossé, une cabane, &c. Quelqu'entreprise qu'ils fassent, ils n'oublient rien pour gagner les bonnes grâces de Ganga & de Gournata.

Les Bramines de la première Caste condamnent ces Sacrifices qui sont très-fréquens parmi ceux de la quatrième; mais ils n'osent les empêcher. Ils tiennent que ceux qui ont suivi cette coutume, renaissent & meurent plusieurs fois; qu'il faut qu'ils expient ces Sacrifices par beaucoup de misères qu'ils souffrent dans ce monde-ci; qu'ensuite ils vont en Enfer d'où Dieu les délivre après un tems indéfini.

De l'Âme Humaine; de son Origine & de son Etat après la Mort.

Le Genre humain, selon les Bramines, est l'ouvrage de Brahma. Celui-ci aiant reçu le pouvoir de créer les Mondes, créa neuf hommes, qui avec les enfans qu'il eut de sa femme Sarasvati, peuplèrent la terre.

Ils ne mettent point de différence entre l'âme de l'homme & celle des brutes. Toute sa dignité consiste en ce que l'homme a un corps & des organes, où l'âme peut plus librement se développer, & faire des opérations plus dignes d'elle. Selon cette doctrine, la vie humaine n'est préférable à celle des brutes que par la différente conformation des organes qu'elle anime; & les bêtes pourroient raisonner & exprimer leurs raisonnemens, si leur corps étoit capable de coopérer aux fonctions de l'âme qui y est comme enchaînée. Ils apportent l'imbécillité de l'enfance & la caducité des vieillards comme une preuve de leur sentiment. C'est toujours la même âme, disent-ils; mais lorsque les organes ne sont point encore formés, elle ne peut produire au dehors les mêmes pensées, que quand ces mêmes organes ont atteint la perfection qui leur est propre; de même quand l'âge y cause de l'altération, elle retombe dans la même impuissance où elle étoit auparavant.

Les Bramines sont partagés sur l'origine des Âmes. Quelques-uns soutiennent qu'elles ont commencé à exister par la volonté de Dieu avant la création de l'Univers; qu'elles sont demeurées dans l'essence divine; & qu'après la création elles ont été envoyées dans des corps d'hommes ou de bêtes, pour expier les péchés qu'elles avoient commis. D'autr: prétendent que l'âme est éternelle; qu'elle a toujours existé

en Dieu ; & ils se servent de cette comparaison pour expliquer leur doctrine. D-même, disent-ils, que toutes les Rivières sont reçues dans la Mer, & deviennent une même tout avec elle ; ainsi les ames viennent de Dieu & se rejoignent à son essence. Ils prouvent l'éternité des ames par les mêmes raisons que Platon a employées. Des Peuples qui croient l'ame éternelle sont bien éloignés d'en contester l'immortalité.

Ils établissent une distribution de récompenses ou de peines après la mort ; mais les méchans ne sont pas également punis. Quelques-uns le seront en ce Monde après leur mort ; quelques autres recevront leur châtement dans l'autre Monde.

Si le péché que ces ames ont autrefois commis, est cause qu'elles entrent dans un corps comme dans une prison ; il peut être aussi la cause qu'elles en sortent pour être moins bien dans un autre, non-seulement dans celui d'un homme, mais même dans celui d'une brute. Cette transmigration des ames n'étoit pas seulement un dogme particulier aux Egyptiens ; nos Druides, au rapport de César, la croioient aussi. Ovide (a) & Tibulle (b) parmi les Romains ont pensé de même. Les Germains (c) avoient aussi adopté cette doctrine ; & les Gètes (d) l'avoient reçue de Zamolxis leur Législateur. Platon & Plotin son Disciple l'approuvoient ; mais Porphyre ne la recevoit qu'à demi. Il consentoit que les ames passassent d'un corps humain dans un autre corps humain ; mais il ne croioit pas qu'il fut de la dignité de l'homme, qu'une ame humaine passât dans le corps d'une bête. Il trouvoit trop d'inconvénient à un système, selon lequel il étoit également honteux & possible que l'ame d'une femme aiant passé dans le corps d'une Mule, son fils eût commerce avec elle. Les Bramines moins difficiles prennent le système tout entier. Ils ne conçoivent rien qui empêche de croire qu'une même ame puisse résider successivement dans un homme, dans une bête, & dans une plante.

La Métempsychose la plus honorable après la figure humaine, c'est celle qui fait entrer une ame dans le corps d'un bœuf ou d'une vache. Outre les raisons que j'ai déjà alléguées sur la préférence qu'on donne à cet animal, j'ajouterai ici que c'est un reste du Culte que les anciens Egyptiens rendoient à leur Dieu Apis ; & que Bafva ou le Bœuf qui est le Bahanam, ou la Voiture d'Esvara, pourroit bien n'avoir point d'autre origine. Le Ministre Roger raconte qu'un Bœuf dédié à une Pagode étant mort naturellement, on lui fit des funérailles aussi honorables qu'on auroit pu les faire à un homme de distinction, & telles à peu près qu'en faisoient les Egyptiens à la mort d'Apis, ou de Mnévis.

J'ai déjà observé que quelques ames au sortir de leurs corps ne passent pas d'abord dans un autre, mais qu'elles deviennent Ratjasjas, à cause de leurs péchés ; & que, pour les expier, elles voltigent quelque tems dans l'air, souffrant une extrême disette, & ne pouvant jouir de rien que de ce qu'on leur donne par aumône. Leur impuissance est telle qu'on ne les appréhende point, quoiqu'on soit persuadé que ces Ratjasjas se montrent souvent sous une apparence humaine. Leur châtement est encore moindre, que celui des ames qui vont expier leurs péchés dans l'Enfer ou Jamma préside.

Ces dernières sont de deux sortes. Il y en a qui n'y entrent que pour un tems limité, quoique très-long ; & après qu'elles ont été suffisamment purifiées par les souffrances, elles reviennent sur la terre, où elles sont revêtues d'un nouveau corps. Il y en a d'autres qui sont précipitées dans Antam-Tappes ; c'est-à-dire, dans le Puits obscur, d'où elles ne peuvent jamais sortir, & où elles y souffrent des peines infinies pour la violence & pour la durée. Entr'autres supplices, elles y sont déchirées par des épines, par des corneilles qui ont le bec d'acier, par des chiens, & par des mouches-rons qui les piquent sans relâche. Outre un froid très-douloureux, il y a dans ce Puits tout ce qui peut rendre leur punition plus rigoureuse.

Les Législateurs des Bramines, après avoir pourvu au châtement des méchans, n'ont pas manqué d'encourager la vertu par l'espérance d'un bonheur à venir. Voici celui qu'ils promettent aux gens de bien. Ils leur destinent sept différens lieux placés sous le Ciel, & où président Indre ou Dévendre, Achni, Niruti, Vajouvia, Cubéra, Hanga, & Varonna. C'est-là que les ames destinées à revenir sur la terre, vont jouir d'une béatitude qui est la récompense de leur vertu. Celles qui ont mené une vie plus excellente, sont élevées jusques dans le Ciel de Brahma ; mais les unes & les autres doivent revenir dans ce monde-ci ; avec cette différence que les dernières aiant

(a) *Metamorph.* XV.
(b) *Liv.* IV. *Eleg.* 1.

(c) *APPIANUS in Celtic.*
(d) *JULIANUS in Cæsari.*

UMES

doctrine. D
deviennent u
à son effeves.
emploies. Des
immortalisés. A
la mort ; mais
le Monde après
de.

entrent dans un
ent pour être
mais même dans
un dogme par
tous. Ovide (2)
avoient aussi
le Législateur.
voit qu'à demi
corps humain ;
l'humaine passât
selon lequel il
dans le corps
ciles prennent
qu'une même
& dans une

celle qui fait
avons que j'ai
ici que c'est
Apis ; & que
pourroit bien
dédié à une
adorables qu'on
n faisoient les

nt pas d'abord
chés ; & que,
même difette,
Leur impuis-
que ces Rar-
ent est encore
er ou Jamma

pour un tems
fiées par les
nouveau corps.
dans le Puits
ocines infinies
hrées par des
des mouche-
dans ce Puits

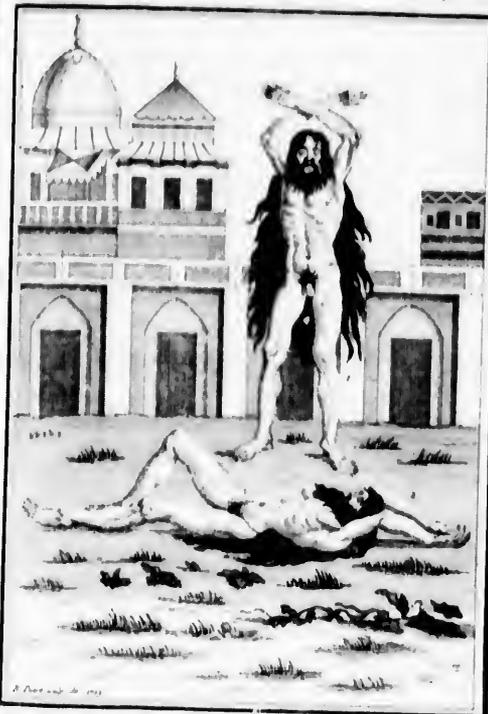
les méchants,
venir. Voici
s lieux placés
via, Cubéra,
e, vont jour
mené une vie
es unes & les
les dernières
aiant



PENITENT BRAMINE qui se tient à genoux dans la même posture
de droite accompagnée de sa suivante vient se recommander à ses parents



Autre PENITENT BRAMINE assise dans une posture très-pénible
et qu'il ne lui est pas permis de changer



UN PENITENT qui tient jusqu'à la mort ses bras élevés en l'air
à Pader dans la quelle les PENITENS dorment sans jamais abaisser leurs bras



PELERINE BRAMINE

si
C

qu
en
de
à
ce
la
ch

Il
me
fin
de
re
fo
Il

fe
pr
Ba
co
ch
ce
en
Di
pé
et
ét
me
O
ce
nit
&

pe
to
fe
qu
av
A
pi
fe
fa
pe
no
é
fe
pr
pe
Cl
de
fa

(

aiant accompli le séjour qu'elles doivent faire ici-bas, vont infailliblement dans le Ciel pour n'en jamais sortir.

Surgam est le nom général que l'on donne aux sept Cieux inférieurs, & les ames qui y vont sont de véritables Dévotas; mais après qu'elles y ont joui des plaisirs, sans en excepter ceux des sens, dès que leur tems est expiré, elles sont obligées d'abandonner ces délices, & d'entrer dans un autre corps en quittant celui qu'elles avoient dans le Paradis. Les Bramines ne sçavoient dire ce que devient ce corps qui a servi à leur bonheur. Peut-être feroit-il à loger quelqu'ame nouvellement arrivée. Il y a cependant des Dévotas qui demeurent toujours dans le Surgam; tels sont le Soleil, la Lune, les Etoiles & plusieurs autres. Les ames qui y sont ne sçavoient plus pêcher, parce que Dieu s'y montre quelquefois, & les instruit.

Le Veicotam est le partage de celles qui sont réservées à une plus grande félicité. Il y a deux endroits de ce nom; l'un qu'ils appellent simplement Veicotam, ou Dieu même fait sa résidence; l'autre nommé Lila Veicotam, c'est-à-dire, le Ciel des Plaisirs. Les Bramines disputent entre eux, sçavoir si les ames admises dans ce dernier doivent revenir encore sur la terre; mais ils conviennent que quiconque est une fois reçu dans le premier, y jouit d'une félicité éternelle. Après tout, disent-ils, il y a fort peu de personnes dont la vie soit assez pure pour arriver à un si parfait bonheur. Il est moins difficile & moins rare d'obtenir une place dans le Surgam.

Des bonnes Oeuvres, & des Austerités Religieuses.

UNE vie à venir où l'homme doit recevoir la récompense ou le châtement de ses actions, impose la nécessité des bonnes œuvres. Un Bramine voulut s'humilier en présence des Dévotas; mais faisant réflexion qu'ils s'humiliaient eux-mêmes devant Brahma, il jugea plus à propos de lui rendre ses respects. Cependant il changea encore de pensée. Il se souvint que Brahma ne peut faire autrement que de rendre à chacun selon ses œuvres. Il conclut qu'il ne devoit rien attendre que de ses propres œuvres. Les Bramines ne croient pas que la récompense ou le châtement se fassent en cette vie; comme un homme vit plusieurs fois, selon eux, ils croient que la Justice Divine ne s'exerce que dans la vie suivante. Ainsi tout homme qui souffre expie les péchés qu'il a commis durant la vie précédente, & avant que de prendre le corps qui est puni. Comme il y en a peu qui aient assez bonne opinion de leur pureté, pour être assurés d'une place dans le Veicotam ou dans le Surgam; le plus grand nombre met sa confiance en des pratiques auxquelles la rémission des péchés est attachée. Outre celles qui sont prescrites par le Vedam, il y a des austerités de caprice qu'exercent sur eux certains dévots qui aspirent à un plus haut degré de perfection. Le Ministre Roger en vit un dans la petite Pagode de Parvati auprès de la Pagode d'Esvara; & ce qu'il en rapporte surpasse toutes les mortifications des Couvens les plus austères.

Ce Bramine s'abstenoit de la nourriture ordinaire, & ne se nourrissoit que d'un peu de lait doux, avec quelques fruits, en très-petite quantité. Il demeuroit assis tout le long du jour sans changer de place, & ne se couchoit point pour dormir; mais se tenant dans une posture fort gênante, il surmontoit le sommeil le plus long-tems qu'il pouvoit, prononçant toujours sans discontinuer les mille noms d'Esvara. Il en avoit l'Idole qu'il ornoit de fleurs, allumoit une Lampe devant elle, & l'encensoit. Aussitôt qu'il avoit fini cet exercice, il se levoit, & se mettant la tête en bas & les pieds en haut, il récitait des prières assez longues en cette posture, après quoi il alloit se remettre à sa place & recommencer le même exercice qu'auparavant. Ceci étant fait il sortoit dans le Préau de la Pagode. Là deux Bambous élevés comme des perches ressembloient à un Gibet, au haut duquel étoient attachées deux cordes à nœud coulant. Au-dessous étoit une fosse carrée dans laquelle il allumoit du feu, & mettoit quelques bâtons tout auprès. Il tournoit ensuite trois fois autour de ce feu, aiant soin, par respect, d'avoir toujours le côté droit vers la fosse. Après quelques prosternations il montoit en haut, passoit ses jambes dans les cordes, (*) puis se suspendant ainsi la tête en bas, & le village tourné vers la flamme, se balançoit comme une Cloche qui est en branle, & attiroit le feu en y mettant du bois qui étoit à la portée de sa main. Ensuite de ce pénible exercice qui duroit demie heure, il descendoit, faisoit le tour de la fosse, & rentrant dans la Pagode, alloit s'asseoir comme aupara-

(*) Voyez la Planche qui représente ici ce Penitent & les trois suivans.
Tome VI.

vant. Voilà l'exercice journalier de ce Bramine, dans la vue, non pas d'obtenir le Ciel dont il se croit assuré, mais de parvenir à un très-haut degré de félicité. Cependant les autres Bramines le censuroient, parce que, disoient-ils, il violoit la Loi, en ne choisissant pas pour sa demeure un des lieux saints où il est permis aux Joguis de passer toute leur vie.

Un autre Bramine avoit la tête passée dans un Collier de fer du poids de vingt-quatre livres, fait en forme de palissade. Ce collier haut avoit quatre pieds de diamètre. Il s'étoit obligé de le porter. Il avoit aussi amassé une grande somme d'argent pour bâtir un Hôpital.

Deux autres avoient aux jambes des chaînes (a) longues & pesantes, dont un bout revenoit sur les épaules, & l'autre traînoit à terre derrière eux.

Un autre s'étoit fait enchaîner par le pied à un arbre, dans la résolution de mourir en cet endroit.

Un dernier enfin, marchoit avec des sabots hérissés de pointes de clous par dedans. Quand il les chaussoit il se couchoit par terre les mains jointes. Il est étonnant comment cet homme pouvoit marcher aiant les pieds dans cette chausse.

Des Lieux Saints, & de la Rémission des Péchés.

L'HOMME n'a pas en lui une justice suffisante pour approcher de Dieu; le péché l'exclut de la félicité éternelle, & c'est à la Religion à fournir des ressources pour la rémission des fautes qu'on a commises. Celle des Bramines enseigne plusieurs moïens de s'en purifier. Le premier est, de visiter les lieux célèbres par leur Sainteté. Tels sont *Ajot-ja*, *Matura*, *Casi*, *Cansje*, *Aventa-Capouri* & *Duareveti*. Ces sept lieux sont les plus Saints de toute la terre, au jugement des Bramines. Les hommes & les bêtes qui meurent à *Casi* vont droit au Ciel; ceux qui meurent dans un des six autres, vont au séjour de *Brahma*, d'où il faut qu'ils reviennent sur la terre: mais cette vie est la dernière pour eux, & quand ils meurent ils sont admis dans le Ciel pour n'en plus sortir. La sainteté de ces lieux est bornée dans une enceinte plus ou moins grande, hors laquelle on n'a point de part aux promesses qui sont faites à ceux qui y meurent. L'enceinte de *Casi* a un quart de lieue de diamètre. Celle d'*Ajot-ja* a douze lieues (b).

Ajot-ja est vers le Nord à douze lieues de *Casi*. Sa sainteté lui vient de ce que *Vistnou* y naquit sous le nom de *Ramma*.

Matura est dans le voisinage d'*Agra*, résidence des Mogols. *Vistnou* y naquit sous le nom de *Kristna*.

Casi, qui est aussi nommé *Varanasi*, est dans le Roïaume de *Bengale*, au bord du *Gange* à douze lieues d'*Ajot-ja*, & de *Preyaga*. *Casi* passe pour un lieu si saint, que tous ceux qui y meurent jouissent du Privilège qu'*Éswara* a autrefois attaché à ce lieu-là. Lorsqu'ils sont à l'agonie, il ne manque point de leur venir souffler dans l'oreille droite, & de les purifier ainsi de tous leurs péchés. C'est pour cela que tant les hommes que les bêtes meurent couchés sur l'oreille gauche. Si quelqu'un s'étoit imprudemment couché sur l'oreille droite, il ne manquera jamais, disent-ils, de se tourner de l'autre côté, lorsqu'il sera prêt d'expirer. On confirme cela par l'histoire d'un Mogol, qui doutant de la vérité de ce miracle, voulut l'éprouver en sa présence. Il avoit un cheval qui n'en pouvoit plus; il le fit lier par les quatre pieds, & coucher sur le côté droit: mais lorsque le cheval sentit les approches de la mort, les cordes qui lui attachoient les pieds se brisèrent, & il se tourna sur l'oreille gauche. Comme les Ames de ceux qui meurent à *Casi* ne doivent plus retourner en terre, leurs corps se changent en pierres.

Cansje ou *Cansjevaram*, grande & fameuse Ville du Roïaume de *Carnate*, a un grand nombre de Pagodes.

(a) Saint Epiphane rapporte, que de son tems les Prêtres de *Saturne* en *Egypte* s'enchaînoient eux-mêmes, & se passoient des anneaux au travers des narines; qu'ils avoient de longs cheveux, des habits lales, &c. La Description qu'il en fait ressemble assez à la peinture des Joguis Indiens. Voyez *EPIPH.* Lib. III. *Cont. Hæres.*

344. & suiv.

(b) Il faut entendre par ce mot de lieues celles du Pais qu'on nomme *Cosses*, & qui sont d'environ deux mille cinq cens pas géométrique. Je dis environ; car il y a des lieux où elles ne font que de deux mille quatre cens.

Aventecapouri ou Aventureica, Ville située au Nord d'Agra, est estimée pour les lieux saints qui y sont.

Duaraca ou Duareveti, étoit autrefois un endroit saint auprès de Surate : mais la Mer a mangé tout ce terrain. Kristna y mourut, & y devoit être brûlé selon la coutume : mais la Mer l'enporta de-là jusqu'à Siangernata ou Prouforamai, dans le fonds du golphe de Bengale ; c'est pourquoi ce dernier lieu est regardé comme très-saint. Les corps de ceux qui y meurent deviennent secs comme du bois, si on en croit une tradition populaire. Tout y est pur ; par tout ailleurs un Bramine n'oseroit toucher un Soudra, ni manger rien de sa main ; mais dans ce lieu il peut tout recevoir de lui, & s'il disoit, cela est impur, il lui sortiroit d'abord des vers de la bouche.

Prajaga est à douze lieues de Casi en remontant le Gange, & plus proche de la Ville d'Agra. Là se joignent trois bras du Gange, ou plutôt ce fleuve y reçoit deux autres Rivières. Cette eau a la vertu d'effacer les péchés ; & l'homme de soi-même qui feroit criminel par tout ailleurs, ne l'est point en cet endroit.

Trop de gens seroient privés du secours que l'on tire de la sainteté de ces lieux, s'il n'étoient que pour ceux qui ont la commodité d'y aller. Pour en rendre l'efficacité plus universelle, il a été établi, qu'il suffit de les nommer, & de dresser là son intention pour recueillir le même fruit, que si on y alloit effectivement. C'est pourquoi ceux qui se piquent de dévotion, ne manquent point de les nommer tous les matins, & de réciter ces noms comme une prière.

La rémission des péchés est aussi attachée à la célébration des fêtes. J'en ai donné des exemples dans les Chapitres précédens.

Les Bramines font aussi beaucoup de cas des Ablutions, pour lesquelles ils se servent d'eau douce, ou d'eau salée. Cette dernière n'a la vertu de les purifier de leurs péchés qu'avec de certaines distinctions de tems & de lieux. Par elle-même elle est impure, & par conséquent incapable de produire cet effet. Les Anciens Egyptiens en avoient la même aversion, & les Indulaires passoient chez eux pour impurs (a). Ces mêmes Egyptiens regardoient la Mer comme formée des larmes de Saturne. Les Bramines ne lui donnent pas une origine plus naturelle. Voici ce qu'ils en racontent.

Agaltea (b) un fort petit homme, pas plus grand que le pouce, mais fort saint, qui a été dès le commencement du Monde, & qui sera jusqu'à la fin, se promenoit près de la Mer. Elle le railla sur sa petite figure : il s'en piqua, & plein de dépit, il fit venir toute la Mer dans sa main, comme si c'eût été une goutte d'eau, & l'avalala toute entière. Les Dévotas furent fort fâchés de cet événement, & lui remontrant combien ils perdroyent, quand il n'y auroit plus de Mer, ils le conjurèrent de la rendre : il ne put résister à leurs prières, & la rejeta comme de l'urine, & de-là vient qu'elle est salée. La Mer est pure le premier jour de chaque mois, durant les Eclipses & durant la conjonction de certains Astres. Elle est pure aussi en tout tems, vis-à-vis de la Pagode Ramesvvara, que les Malabares appellent Ramanatacovil ; & il y a une grande affluence de Peuple qui y vient pour se purifier. On a honte de rapporter des Fables aussi absurdes : mais cet Ouvrage est fait pour dévoiler les égaremens des hommes, qui sont privés des lumières de la révélation.

Parmi les eaux douces, on attribue une grande sainteté à celles du Gange. Sa vertu est si grande, qu'elle agit même sur ceux qui s'y baignent sans intention d'obtenir la rémission de leurs péchés. Les Habitans de Bengale y ont une si grande confiance, que ceux qui vivent le long de cette Rivière y portent leurs malades quand ils sont à l'extrémité. Ils les plongent dans l'eau jusqu'à la ceinture : mais comme cette grace ne s'étendrait qu'à peu de personnes, & que ceux qui demeureroient trop loin de cette Rivière, ne doivent pas être privés de ce secours, on est convenu que toutes les eaux dont on se lave, ont la même vertu, pourvu seulement que, quand on s'en sert, on pense à celle du Gange & que l'on dise Ganga Sianam, c'est-à-dire, *Gange lave moi*. On fait plus ; on en transporte de l'eau en bouteilles dans le Païs, comme l'on distribue à Paris les eaux de Forges & les autres eaux Minérales.

(a) *Vossius de Idol.* lib. II. Chap. 75.

(b) Comme on ne sçait ce que ce mot signifie dans la langue *Sanscritain* d'où il est pris,

il est difficile de deviner si c'est un nom propre ou appellatif.

Origine *Mythologique* du Gange. Histoire de Belli, de Sagara & de Bagireta.

LA Rivière du Gange, disent les Indiens, n'a pas sa source dans les entrailles de la terre comme les autres Rivières. Elle est descendue du Ciel dans celui qu'habite Dévendre, & de-là dans l'Indoustan.

Le Ratjasja Belli ayant fait un vœu à Esvara, & obtenu de lui qu'il vaincroit tous ses ennemis, cet avantage le rendit si insolent, qu'il osa attaquer Dévendre & les Chefs des autres Mordes qui sont sous le Ciel. Il s'en rendit Maître, & les chassa des lieux où ils présidoient. Ils s'en plaignirent à Brahma qui en fit son rapport à Vistnou. Ce Dieu qui avoit quelque bonté pour Belli, parce que ce Ratjasja le servoit, aima mieux user d'adresse que de force contre lui. A ce dessein il vint au Monde sous le nom de Vamana jeune Bramine, & un jour que Belli offroit un Jagam (*), il prit ce tems pour lui demander une grace. Que *Veux tu que je te donne*, dit Belli ? *Faites moi présent de trois pieds de terre*, répondit le jeune Bramine : ce qui lui fut accordé. Il commença aussitôt à mesurer la terre. Il y imprima un de ses pieds & l'enfonça jusqu'à l'abîme, & toucha la coquille d'œuf qui enveloppe tous les mondes. Il leva l'autre pied en haut, au travers de tous les mondes, & l'appuya contre l'extrémité opposée de cette même coquille. Il demanda ensuite oit il placeroit son troisième pied ; car en fait de bras & de pieds, les Poranes sont d'une libéralité prodigieuse. *Mets-le sur ma tête*, répliqua Belli. Vamana le prit au mot, & le lui appliqua si rudement sur la tête, qu'il enfonça Belli jusqu'au fond de l'abîme, où il est demeuré depuis ce tems-là. Tout ce que son repentir lui a procuré, c'est qu'il n'y est pas moins heureux que s'il étoit dans le Ciel. Dans l'instant que Vamana appuyoit son pied en haut, il ne toucha pas seulement la coquille d'œuf où les mondes sont renfermés ; il la féla malheureusement, & par cette ouverture, on y vit entrer l'eau dans laquelle nage cette coquille. Brahma prit d'abord un vase, & y reçut cette eau dont il lava les pieds de Vistnou, & le reste coula en forme de Rivière dans le Paradis de Dévendre. Un autre accident la fit descendre sur la terre ; en voici l'Histoire.

Un Settree nommé Sagara Jackraverti (b) homme de grande autorité, voulut offrir un cheval blanc en Sacrifice. Cette sorte de Jagam a de grandes difficultés, & n'est pas permise à toutes sortes de personnes. Il faut avant que de s'y exposer être bien sur qu'il n'y a personne plus puissant qui puisse s'y opposer. Celui qui a dessein de l'offrir, envoie dans tout le Païs le cheval destiné à être immolé. La victime a sur la queue un écriteau, où est le nom de la personne qui veut célébrer ce Jagam : on demande si quelqu'un est assez hardi pour se saisir de ce cheval, & en même tems on spécifie le nombre des personnes qui suivent pour l'en empêcher. Si quelqu'un se présente & que l'escorte de la victime soit mise en déroute, le Jagam ne se fait point. S'il ne se rencontre aucun obstacle, le Jagam est offert au tems fixé. Sagara Jackraverti voulant donc avoir cet honneur, fit escorter le cheval blanc par plusieurs femmes qui menotent soixante mille jeunes hommes avec elles. Personne ne fit d'opposition : mais Dévendre, qui remarqua un trop grand orgueil dans leur marche, déroba le cheval, le cacha sous le septième monde & le lia derrière un Vistnouva fort dévot. L'escorte qui suivoit le cheval ne le trouvant plus, le chercha par tout en vain ; & on n'en auroit jamais eu de nouvelles, sans un Akavani (c) qui apprit où il étoit. Pour arriver au septième monde, cette troupe commença de creuser la terre si avant, qu'elle ne sçavoit plus comment porter la terre en haut. L'expédient dont ils s'aviserent fut de la manger, & pour l'avaler plus aisément, ils burent de l'eau en quantité. Ils arrivèrent enfin auprès du cheval, & croiant que le Vistnouva le leur avoit enlevé, ils le battirent. Ce Saint, sensible aux coups qu'ils lui donnoient, les maudit, & ils furent réduits en cendres eux & celui qui les conduisoit. Le fils de leur chef qui étoit en peine de lui, descendit par la fosse qui avoit été creusée, & arriva auprès du Vistnouva. Au lieu de l'outrager, il le conjura de lui apprendre ce que son Pere qu'il cherchoit, étoit devenu : mais sa douleur fut redoublée, quand il sçut que ce n'étoit plus qu'un monceau de cendres, & que pour comble de malheur toutes ces Ames étoient malheureuses. Ce Saint lui

apprit

(*) On a déjà expliqué que *Jagam* est un Sacrifice.

(b) *Jackraverti* signifie un Empereur.

(c) Elprits voltigeans.

entrailles de
celui qu'habite

qu'il vaineroit
Dévendre &
, & les chaf-
son rapport à
atjasja le fer-
n il vint au
ffroit un Ja-
ne je te dan-
ne Bramine ;
imprima un
qui envelo-
mondes, &
da ensuite où
Poranes font
a le prit au
qu'au fond de
ir lui a pro-
Dans l'instant
e la coquille
cette ouver-
prit d'abord
ette coula en
fit descendre

é, voult of-
difficultés,
e s'y exposer
Ceui qui a
immolé. La
eut célébrer
cheval, & en
empêcher.
oute, le Ja-
est offert au
porter le che-
es avec elles.
rand orgueil
& le lia der-
vant plus, le
us un Akas-
troupe com-
orter la terre
avaller plus
u cheval, &
ensible aux
eux & celui
dit par la
outrager, il
u : mais fa
de cendres,
e Saint lui
apprit

ereur.

apprit que le seul remède qu'il y eût pour les sauver, étoit d'arroser les cendres avec de l'eau du Gange, & qu'ainsi on leur procureroit l'entrée du Paradis de Dévendre. Ce fils aiant oui cette proposition, prit le cheval, monta dessus, & alla trouver son Aieul auquel il demanda la permission de faire tous les efforts possibles pour avoir de cette eau. Il fit à Vitnou un vœu dans l'observation duquel il persévéra trente mille ans sans discontinuer ; & il mourut sans avoir exécuté son dessein. Deux autres firent successivement le même vœu, & l'observèrent pendant un pareil espace de tems, aussi inutilement que le premier. Un quatrième nommé Bagireta fut exaucé après avoir observé les mêmes choses durant dix mille ans ; parce que toutes ces années enseuble faisoient cent mille ans, qui étoit le tems marqué pour l'accomplissement de leurs desirs. Vitnou aiant donc prouvé à Bagireta de lui accorder la grâce qu'il voudroit lui demander, celui-ci le pria de permettre que sa famille réduite en cendres, pût être arrosée de l'eau du Gange. Il obtint que le Gange iroit par tout où il voudroit le conduire ; & se voyant en si beau train d'être exaucé, il souhaita que le fleuve descendit sur la montagne Chimmavoutam, qui est située assez avant du côté du Nord. La montagne déclara qu'un si pesant fardeau l'écraseroit par sa chute, & qu'il n'y avoit qu'Esvara qui fut capable de soutenir un tel poids. Esvara fit la faveur à Bagireta de s'offrir à recevoir cette Rivière sur sa tête. Le Gange n'eut pas assez bonne opinion d'Esvara, pour croire qu'il ne pût pas l'écraser ; & pour le punir de sa témérité il se préparoit à l'accebler sous le faix, lorsqu'Esvara, pour lui faire mieux connoître ses forces, le reçut & le garda sur sa tête sans lui permettre de s'écouler. Bagireta qui ne trouvoit pas son compte à cette vengeance, pria Esvara de laisser couler la Rivière sur la montagne Chimmavoutam ; ce qui fut fait. Le Gange suivoit Bagireta ; mais en chemin il se rencontra qu'un saint homme étoit occupé à un Jagam. La Rivière en emporta tous les apprêts, & lui causa un si grand chagrin, qu'il lui ordonna de venir dans sa main, & il l'avalla toute entière. Bagireta voyant par-là ses espérances reculées, pria le Saint de lui rendre la Rivière. Cela étoit difficile, à moins que d'ôter à ses eaux leur sainteté ; car soit qu'il la rendit par haut ou par bas, elle devenoit impure. Ils convinrent qu'il la feroit sortir par sa cuisse. De-là elle suivit Bagireta jusqu'au pays de Bengale, où elle se partagea en plusieurs branches. Les cendres des soixante-mille en furent arrosées. Ces corps resuscitèrent ; & après avoir remercié leur Libérateur du service qu'il leur avoit rendu, ils allèrent au Ciel de Dévendre. Ces détails qui se trouvent dans le Vedant, fournissent l'explication de trois autres noms que les Indiens donnent au Gange ; car premièrement ils l'appellent Rivière Céleste, parce qu'ils supposent qu'elle est effectivement descendue du Ciel. Ce pourroit bien être une suite de ce que dit Moïse des quatre Fleuves qui sortoient d'Eden ou du Paradis Terrestre ; ce qui étant connu des anciens Païens, & expliqué selon les idées fausses qu'ils en avoient, il n'est pas possible qu'ils n'aient confondu ce Paradis avec le Ciel, & que le nom de Rivière Céleste, quoique fabuleux dans le sens qu'ils lui donnent, ne soit fondé sur la vérité. En second lieu ils l'appellent Jennadi ou rivière de la Cuisse. Troisièmement ils la nomment Bagiréti. Mais son nom le plus ordinaire est le Gange qu'ils prononcent Gang ; nom ancien, puisque les Grecs & les Romains l'appellent de même, avec une légère différence pour la terminaison de ce mot, qu'ils ont accommodée à leur Langue.

Pélerinages des Bramines.

L'ÉTAT d'un homme qui est mort dans le péché, n'est pas entièrement désespéré chez les Bramines, & ils croient avoir des ressources pour lui en procurer la rémission, comme s'il exécutoit lui-même ce qu'ils font en sa faveur. Le Gange est pour eux un trésor de sainteté. Lorsqu'on trouve les os d'un Mort, on les ramasse dévotement & on les jette dans cette Rivière, & pour chaque année qu'ils y sont, l'ame du défunt jouit de mille ans de joie dans le Ciel de Dévendre. Cette eau n'a pas la vertu de les purifier, de telle sorte qu'ils puissent être admis d'abord dans le Ciel même ; elle les garantit seulement de l'exclusion qu'ils méritoient, puisqu'après un séjour limité dans le Ciel qu'elle leur procure, il faut qu'ils reviennent sur la terre, qu'ils renaisent, & commencent une autre vie. Mais ils ont l'avantage qu'en revenant ici-bas, ils n'ont pas une condition pire que celle qu'ils ont eue durant la vie précédente, & qu'au contraire ils sont plus heureux ; & cette dernière vie est si méri-

toire, que l'ame' au sortir du corps s'envole d'abord dans le séjour de la parfaite félicité.

Il y a un Pèlerinage privilégié à Gaya, Ville située au Midi, & à trente lieues de Cassi, où il est aisé de procurer le salut aux Morts. On y montre une Roche dans laquelle Dieu a laissé l'empreinte de son Pied, & pour conserver une Relique si précieuse, cette Ville est fortifiée de tous côtés. Voici l'ordre qui s'observe dans ce Pèlerinage.

Les Pèlerins vont d'abord à Prevaga, où ils peuvent demeurer un mois. Tous les matins avant le lever du Soleil, ils se baignent dans le Gange pour se purifier de leurs péchés, & le mois étant expiré, ils vont à Cassi où ils se baignent de même dans cette Rivière. De-là ils se rendent à Gaya où ils composent une Pâte particulière, en prennent de petits morceaux, & chaque fois qu'ils en mettent un sur la Roche, ils nomment un de leurs amis qui sont morts; ils continuent de la sorte, nommant leurs amis & leurs parens jusqu'à la septième génération, & même au-delà. Le Vedam promet que ceux dont les noms sont prononcés de la sorte, en ressentent d'abord l'efficace, & que quand ils seroient dans l'Enfer de Jamina, ils en sont aussi-tôt transportés dans le séjour de Dévendre.

Les Bramines ne sont pas les seuls qui honorent d'une manière superstitieuse ces sortes d'empreintes. Les Scythes (a) montreroient une pierre sur laquelle étoit, disoient-ils, imprimé le pied d'Hercule, de deux coudées de long. Il y a encore à présent un pèlerinage de Peuples Gentils qui vont au Pic d'Adam, haute montagne de l'Isle de Ceylan, ou (b) sur une Table de pierre est l'empreinte d'un pied humain gigantesque, longue de deux palmes, & large de huit doigts. Elle est si bien gravée, disent les Relations, que quand elle seroit sur de la cire, elle ne pourroit pas l'être mieux. Tous les Gentils y ont une grande dévotion, & de tous côtés vont en Pèlerinage à cette Table, soit pour la voir & lui rendre leur culte, soit pour accomplir quelque vœu. J'ai vu en quelques endroits, particulièrement à Fescamp, de pareils vestiges, qu'une Tradition prétend avoir été laissés par le pied d'un Ange. Mais les Bramines l'emportent sur les autres Nations, pour raconter les causes de ces prétendus miracles.

Ils disent, qu'anciennement un Ratjasja nommé Gayafora fit à Esvvara un vœu, & que l'aïant accompli il vit paroître ce Dieu devant lui, pour lui demander ce qu'il désiroit. *Je ne puis voir qu'avec une extrême douleur*, dit le Ratjasja, *les peines que les Ames doivent souffrir pour l'expiation de leurs péchés. Accordez-moi que celles qui seront à moi puissent être sauvées.* Il n'eut pas plutôt obtenu cette faveur, qu'il se mit à voyager, & fit par tout des progrès si merveilleux qu'il n'y avoit point de pécheurs, & tout le monde l'honoroit.

Viltnou fut piqué de jalousie, & chercha à faire mourir Gayafora qu'il tua effectivement à Gaya. Le Ratjasja voyant que sa mort étoit inévitable, exigea de Viltnou qu'il lui tint du moins la promesse qu'Esvara lui avoit faite. Viltnou le lui accorda, & donna sa parole que ceux dont le nom seroit prononcé seroient sauvés. Viltnou lui aïant promis cette grace, lui mit un pied sur la tête. Gayafora fut alors changé en une Roche; & c'est, selon les Bramines, cette même pierre qui est encore à présent à Gaya.

Des Proverbes de Barthrouherri.

LA créance aveugle que cette Nation donne aux traditions les plus bizarres, est une preuve qu'elle ne fait guères d'usage de sa raison. Ses études sont bornées au Vedam, au Jastra, & aux Proverbes de Barthrouherri. J'ai déjà parlé des deux premiers Livres; il me reste à faire connoître le dernier. On a déjà vu que Sandragoupéti-Naraja fut très-affligé quand Barthrouherri son fils, qui lui étoit né d'une femme de la dernière Caste, prit trois-cens femmes. Ce fils devenu célèbre par sa sagesse, plaignit les hommes de ce que la science étoit renfermée dans un grand nombre de Livres qu'il n'est pas facile de lire tous. Pour les soulager, il en recueillit la substance en trois-cens Proverbes, qu'il divisa en trois Livres. Chaque Livre contient dix Chapitres, dont chacun renferme dix Proverbes ou Sentences. Le premier Livre est intitulé, *Du chemin qui mène au Ciel*; le second, *De la conduite raisonnable*; le troisième traite de l'amour.

(a) HERODOTE, Liv. IV,

(b) Voyages de Nicolas GRAVE aux Indes, pag. 108.

Le Bramine Padmanaba de qui le Ministre Roger tenoit tout ce qu'il sçavoit des Bramines, lui avoit communiqué les deux premiers (a); mais il se fit scrupule de lui traduire le troisième en Flamand.

Barthrouherri étoit naturellement de complexion amoureuse, & la fraîcheur que son pere avoit qu'il ne lui donnât beaucoup d'enfans, n'étoit pas mal fondée. Ce pere ayant fait venir ses quatre fils, témoigna aux trois premiers qu'il étoit fort satisfait de leur conduite: mais il ne put voir qu'avec douleur Barthrouherri qui étoit le quatrième. Celui-ci n'ayant pas de peine à deviner le sujet de cette tristesse, sortit de la chambre, se fit couper les cheveux, prit un habit de Sanjasi, & rentra en cet équipage. Son pere charmé de ce changement, le bénit, & lui promit qu'il vivroit jusqu'à la fin du monde. Cette promesse ne fut point frivole, & Barthrouherri est encore actuellement sur la terre: mais il y est invisible, comme les Esprits. Après la mort de son pere il commença de voyager. Ses trois-cens femmes voulant le suivre, il leur dit qu'elles devoient demeurer, & qu'il les dispensoit de lui tenir compagnie. Elles lui demandèrent alors ce qu'elles deviendroient dans cette fâcheuse viduité. Là dessus il leur permit de se remarier à d'autres hommes, & leur déclara qu'elles pouvoient le faire sans péché. Elles suivirent ses ordres; & c'est de-là qu'est venue la famille des trois-cens ou des Cauvrés, famille nombreuse entre les Soudras. Les femmes y ont le privilège d'être veuves impunément, & elles peuvent se remarier sans infamie, ni péché. Toutes les autres familles peuvent être reçues dans celle des Cauvrés, & on la compare à la Mer qui reçoit indifféremment toutes les rivières.

VOILA ce qu'on a remarqué d'essentiel dans le Livre du Ministre Roger. On lui a abandonné beaucoup de réfutations qui ont semblé inutiles. Pour réfuter ce qui est extravagant, il suffit de le rapporter. On s'est plus attaché à cet Auteur qu'à aucun autre, parce que sa qualité de Théologien a dû l'intéresser davantage à la connoissance de la Religion des Bramines, que des personnes qui exerçoient la Médecine ou le Commerce. La familiarité qui étoit entre lui & le Bramine Padmanaba, donne à son témoignage un degré de certitude, qui manque à ce que le Pere Kircher (b) & d'autres Auteurs n'ont écrit, qu'après l'avoir reçu eux-mêmes de la seconde ou de la troisième main. Les noms ne sont pas toujours écrits de la même manière qu'on les trouve dans d'autres Relations, parce que chacun s'étant servi des lettres qu'il croioit approcher le plus de la prononciation qu'il entendoit, y a employé l'orthographe qui est propre à sa Langue maternelle. C'est par cette raison que dans une Confession de Foi des Bramines, donnée, dit-on, par un Bramine à M. Arnaud Heullen, Gouverneur des Hollandois, on trouve Isui: pour Esvara; Bromha pour Brahma; Wisnauva pour Vistnou, & ainsi des autres. On a préféré l'orthographe du sieur Roger, parce qu'étant homme de Lettres, il a été moins suspect qu'un Interprète de Comptoir. On a pourtant retranché quelques lettres muettes ou superflues, parce qu'elles auroient changé la prononciation, étant lues par des François.

Il nous reste à remarquer, que ce qu'on a dit de l'origine des Brachmanes, qu'on regarde comme une Colonie d'Egyptiens, est suffisamment prouvé par le rapport de leurs superstitions avec celles de cet ancien Peuple. On en connoitra encore mieux la conformité, si on compare ce qu'Hérodote nous en apprend, avec cette Dissertation. On n'auroit pu faire ce parallèle, sans sortir du dessein & du plan du Livre pour lequel elle est composée.

(a) On les trouve dans le Livre dont on a donné le titre au commencement de cette Partie.

(b) KIRCHER *China illustrata.*

La Cruxion des Indes selon le Systeme des Banians.



CÉRÉMONIES,
MŒURS ET COUTUMES
RELIGIEUSES
DES IDOLÂTRES
ORIENTAUX.

SEPTIÈME PARTIE,

Contenant une Dissertation Historique sur la Religion des Banians.



O M M E notre dessein est d'éclaircir de plus en plus ce qui regarde la Religion des Peuples qui habitent les Indes Orientales, nous avons crû faire plaisir au Lecteur de joindre à ce que nous en avons déjà dit, la Dissertation qui fait la matière de cette Partie. Elle est du sieur Lord Anglois, dont M. Bernier parle avec éloge dans le second volume (*) de ses Voyages. Comme les Banians dont il s'agit dans cette Dissertation, forment une Secte ou une Caste fort répandue dans les Indes, ce que l'Auteur Anglois nous en apprend, ne contribuera pas peu à former dans l'esprit de nos Lecteurs l'idée que nous nous proposons de leur donner de la Religion de ces Peuples de l'Orient. Peut-être trouvera-t-on deux choses à reprendre dans l'usage que nous faisons de cette Dissertation; les redites, & le style peu exact & peu correct, pour ne pas dire quelquefois barbare. A l'égard des répétitions toujours

(*) Edit. d'Amsterdam, 1709. pag. 145.

jours indispensables, souvent utiles & nécessaires dans un Ouvrage tel que celui-ci nous avons déjà prévenu nos Lecteurs sur ce sujet. Pour ce qui est du stile, on remarquera que cette Dissertation a été traduite de l'Anglois, & que le Traducteur a eu plus d'égard à l'exaétitude & à la fidélité qu'il croioit devoir à son Original, qu'à la pureté & à la délicatesse de l'élocution. Quoiqu'il en soit, on donne ici cette Dissertation telle qu'elle se trouve dans cette Traduction, à cela près qu'on en a retranché quelque érudition mal placée, qui ne serviroit ni à instruire, ni à amuser le Public que nous ne perdons point de vûe dans le but de notre Ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu ; de la Création du Monde ; de la Création du premier Homme & de la première Femme, & de ceux qui en sont descendus, selon l'opinion des Banians.

LES Banians sont des Peuples des Indes Orientales, dont il y a très-grand nombre dans le Roiaume de Guzurate ou de Cambaye. Ils sont pauvrement vêtus, n'ayant pour tout habillement, qu'une espèce de Juste-au-corps de toile, qui leur descend assez bas. Ils ont la mine simple & efféminée, & vivent en ces quartiers-là parmi les Mahométans, à peu près comme font les Juifs parmi les Chrétiens. Ils font profession d'être gens de bien & fort sincères, & parce qu'ils ont de grandes habitudes dans le Pais, les Marchands Anglois & Hollandois s'en servent comme de Courtiers, pour l'achat & pour la vente de leurs marchandises. On dit pourtant qu'avec toute leur simplicité, il ne s'y faut fier que de bonne sorte, & qu'ils trompent comme les autres hommes, quand ils le peuvent impunément. Tous ceux qui nous ont donné des Relations de ces Pais-là, ont parlé de leur Religion : mais si diversément, & avec si peu de certitude, qu'il est aisé de connoître, qu'ils n'en ont rien sçu que par oui dire, & sans avoir pénétré les motifs de leur Culte Divin, & de leurs cérémonies Religieuses.

Les Banians disent donc que Dieu se voiant seul, pensa de quelle manière il pourroit faire connoître aux autres son Excellence & son Pouvoir, voiant bien que les grandes & éminentes Vertus demeureroient dans l'obscurité, & ne seroient jamais connues, s'il ne les communiquoit à quelqu'un. Le moien qu'il trouva le plus commode pour parvenir à cette fin, fut de faire le monde, & toutes les créatures qui y sont.

Il s'appliqua donc aussitôt à la création de ce grand Ouvrage que les hommes appellent le Monde ou l'Univers, & commença, suivant la tradition de leurs anciens Auteurs, par les quatre Elemens, qui en devoient être la baze & le fondement. Il fit donc la Terre, l'Air, le Feu & l'Eau, qui étoient au commencement mêlés confusément ensemble, & qu'il sépara en la manière suivante.

Premièrement, il souffla sur les Eaux avec une grande Sarbacane ou quelque instrument semblable, lesquelles s'enflerent aussitôt & devinrent comme une grosse Ampoule ronde, de la figure d'un œuf, laquelle s'étendant petit à petit fit le Firmament lumineux, & transparent, tel que nous le voions, & qui environne tout le monde.

Cette séparation étant faite, la Terre mêlée de quelque substance liquide demeura comme le sédiment de l'Eau, dont Dieu fit ensuite quelque chose de rond comme une boule, qu'il appella le bas Monde, dont la plus solide partie devint la Terre, & la plus liquide la Mer : lesquelles ne faisant ensemble qu'un seul Globe, il les plaça par le moien d'un grand son ou bourdonnement dans le milieu du Firmament, qui l'environne.

Après cela il créa un Soleil & une Lune qu'il mit dans le Firmament, pour faire la différence des tems & des saisons ; & par ce moien les quatre Elemens, qui étoient confusément mêlés ensemble, furent débrouillés, & chacun d'eux fut placé en son propre lieu.

Ces Elemens étant disposés de la sorte, ils firent chacun leur fonction. L'Air remplit tout ce qui étoit vuide : le Feu donna la nourriture à toutes choses par sa



S,
MES
ES

Banians.

plus en plus
habitent les
laisir au Lec-
a dit, la Dis-
ie. Elle est
arle avec élo-
ges. Comme
rtation, for-
e dans les In-
rend, ne con-
nos Lecteurs
ner de la Res-
à reprendre
le peu exact
pétitions tou-
jours

chaleur; la Terre produisit ses créatures, & la Mer les siennes; & Dieu leur donna à chacun les vertus féminales, qui leur étoient convenables pour pouvoir produire, suivant leurs différentes opérations. Ainsi fut achevé ce grand Monde, lequel ayant été composé des quatre Elémens, fut divisé en quatre principales parties, qui répondent aux quatre principaux points de la Boussole. C'est à sçavoir, l'Orient, l'Occident, le Septentrion & le Midi. Ce Monde devoit durer quatre âges, & être peuplé par quatre sortes d'hommes, mariés à quatre femmes faites exprès pour eux, comme nous le dirons bientôt, & selon que l'ordre de ce discours nous en donnera l'occasion.

Dieu ayant ainsi fait le Monde & les créatures qui en dépendent, travailla à faire l'homme, afin que ce fût une créature plus noble & plus capable d'admirer ses ouvrages. Il commanda donc à la Terre de faire sortir de ses entrailles cette excellente créature; laquelle ayant aussitôt obéi, on vit d'abord paraître la tête de l'homme la première, & puis toutes les autres parties de son corps, dans lequel Dieu inspira la vie, laquelle se fit connaître aussitôt qu'il l'eut reçue; car ses lèvres devinrent rouges & vermeilles, ses paupières s'ouvrirent & firent paroître deux petits Astres brillants & pleins de feu. Les autres parties de son corps commencèrent à se mouvoir; & son entendement ayant été rempli de lumière, il connut son Créateur, & l'adora.

Mais afin que cette créature qui avoit été faite pour la société ne demeurât pas seule, Dieu lui donna une femme pour compagne, qui lui ressembloit plus par son esprit & par sa raison, que par la figure extérieure de son corps. Ce premier homme s'appelloit Pourous, & la femme Parcourée. Ils vécurent ensemble comme ont accoutumé de faire le mari & la femme, se nourrissant des fruits de la Terre, sans toucher à aucune créature vivante.

Ces deux personnes vivant ensemble de la sorte eurent quatre fils, dont le premier fut appelé Brammon, le second Cuttery, le troisième Shuddery, & le quatrième Wyse. Ces quatre frères étoient de différentes humeurs, les quatre Elémens s'attribuant chacun une domination particulière sur leur tempérament. Brammon tenoit de la Terre, & étoit par conséquent d'une humeur mélancholique. Cuttery étoit d'un tempérament de Feu, & avoit l'esprit martial & guerrier. Shuddery étoit stigmatique, & avoit l'esprit doux & paisible. Et Wyse étoit d'un tempérament aérien, & d'un esprit inventif.

Et parce que Brammon étoit d'une constitution mélancholique & d'un esprit spéculatif, Dieu le remplit de beaucoup de sagesse, & s'en servit pour faire connaître aux hommes ses Loix & ses Commandemens, son port grave & sa mine sérieuse lui semblant fort convenables à cet emploi. Il lui donna donc pour cet effet le Livre dans lequel étoit enseigné comment il vouloit être servi, & les autres choses qui regardent la Religion.

Et d'autant que Cuttery étoit d'un esprit guerrier & martial, Dieu lui donna l'autorité de gouverner les Roïaumes par le Sceptre, de contenir les hommes dans leur devoir, & de faire que les Communautés travaillassent au bien commun par leur union, & par leur correspondance mutuelle; & pour marque de cette puissance, il lui mit une épée dans la main, parce que c'est l'instrument de la victoire & de la domination.

Comme Shuddery étoit d'un esprit doux & aisé, il crut qu'il étoit bon d'en faire un Marchand, afin d'enrichir les Roïaumes par le Commerce, & faire que chaque País fût fourni des choses qui lui sont nécessaires par le moyen des voyages & de la navigation; & afin qu'il sçût à quoi il étoit destiné, & qu'il se souvint de son devoir, Dieu lui mit des balances dans la main, & un sac plein de toute sorte de poids à sa ceinture, comme des instruments propres à sa profession.

Enfin parce que Wyse étoit du tempérament de l'Air, & que ses conceptions étoient ingénieuses & pleines d'esprit, il fut doué de plusieurs inventions admirables, & rendu capable d'exécuter toutes les choses qui regardent les Méchaniques & les Arts. Dieu lui donna un sac plein de toutes sortes d'instrumens Méchaniques, propres à exécuter ce que son imagination auroit inventé.

Nous avons vu jusqu'ici comment s'est faite la création du premier homme, de la première femme & de leurs premiers enfans, selon la Tradition des Baniens, lesquels sont fort persuadés qu'un Monde qui s'est multiplié par si peu de personnes, ne pouvoit pas être mieux dispersé; parce qu'à le bien prendre, il n'est composé, & ne subsiste que par ces quatre sortes de Gens.

Le Monde ayant été fait jusques-là si purement, Dieu ne donna point de filles

à Pourous & à Parcouteé, de peur que cette pureté ne fût souillée par les incestes des freres avec leurs sœurs, comme il eût pu arriver si ces freres eussent préféré le désir de la propagation, à celui de la Piété & de la Religion. C'est pourquoi, disent-ils, Dieu voulant conserver toute entière l'innocence & la sainteté de leurs premiers Parens, pourvu à la propagation du genre humain d'une manière plus conforme à l'ouvrage de la Création, en faisant quatre femmes pour les quatre Fils de Pourous, lesquelles il mit aux endroits d'où soufflent les quatre principaux Vents; c'est-à-dire, l'une, à l'Orient; l'autre, à l'Occident; l'autre, au Septentrion; & la quatrième, au Midi, afin qu'étant partagées de la sorte & désignées les unes des autres, la propagation du genre humain se fit plus commodément par toute la terre. Nous dirons dans les Chapitres suivans, comment ces quatre hommes trouverent ces quatre femmes.

CHAPITRE II.

Du Voiage de Brammon fils aîné de Pourous vers l'Orient; de la rencontre qu'il y fit de la Femme qui lui étoit destinée; ce qui se passa entre eux à leur première entrevue; comment ils se marièrent ensemble, & peuplerent l'Orient.

LE Fils aîné du premier Homme, nommé Brammon, devint grand, & fut considéré par ses autres freres, tant à cause de son droit d'aînesse que de son grand mérite: mais particulièrement à cause du commerce qu'il avoit souvent avec Dieu touchant la Religion & la manière de le servir, dans laquelle il les instruisoit, Dieu se manifestant souvent à lui, tant en personne qu'en vision. Ce qui faisoit que Brammon lisoit avec grand soin & avec beaucoup d'application le Livre que Dieu lui avoit donné, dans lequel tous ses Mystères & le modèle du Service Divin étoient contenus.

Comme Dieu avoit créé l'Homme dans un lieu plaissant & agréable, ainsi qu'il paroitra par diverses circonstances, & que cet endroit devoit être le ventre & le nombril de la Terre, où le Soleil ne fait jamais d'ombre à Midi, il voulut envoyer ces freres, qui étoient parvenus à l'âge d'Homme, du centre du monde à la circonférence, afin de le peupler. C'est pourquoi il commanda à Brammon de prendre en sa main le Livre dans lequel les Loix Divines étoient écrites, & de s'acheminer du côté où le Soleil se leve; c'est-à-dire, vers l'Orient.

Le Soleil donc n'eut pas plutôt fait paroître son éclatante lumière sur le sommet des Montagnes, que Brammon prit son chemin de ce côté-là; car il étoit juste que l'Orient, qui fait la plus belle partie du Monde, fût peuplé le premier & préféré aux autres. Après avoir marché quelque tems il se trouva près d'une haute Montagne, au devant de laquelle il y avoit une fort belle vallée. Dans le fonds couloit doucement un ruisseau, sur le bord duquel parut une femme qui se défaltéroit de son eau. Elle étoit toute nue aussi-bien que lui, & leur innocence n'avoit pas encore été obligée de chercher de quoi couvrir une nudité, dont ils n'avoient point de honte. Cette femme avoit les cheveux noirs, & son teint olivâtre se sentoient de l'ardeur du Soleil, & de la chaleur du lieu. Elle étoit bien faite, & d'une taille que l'on ne pouvoit appeller ni grande, ni petite. Elle avoit le regard doux, & modeste, fort conforme à l'humeur mélancholique de celui qui l'avoit rencontrée.

Mais comme elle n'étoit pas accoutumée à voir un objet qui lui ressembloit si fort, elle en fut surprise, & demeura assez long-tems interdite entre l'admiration & la honte, délibérant en elle-même, si elle devoit s'enfuir ou demeurer, & se satisfaire de la vue d'un objet qui lui paroït si agréable. Brammon de son côté n'étoit pas moins en peine, appréhendant, si elle s'enfuyoit, de perdre la présence d'une si belle chose; de sorte que pleins de honte & d'admiration, ils demeuroient immobiles l'un devant l'autre sans se parler. Mais enfin la femme voyant que Brammon ne faisoit pas son devoir, s'enhardit de lui demander ce qui l'avoit fait venir là. Il lui répondit qu'il y étoit venu par le commandement de celui qui avoit créé

le monde, qui l'avoit fait & elle aussi, & qui étoit l'Amour de toutes les autres créatures visibles, & de la lumière qui leur donnoit le plaisir de le voir. La femme que Dieu avoit donnée; d'intelligence, & de la faculté de se faire entendre par ses discours, poussant l'entretien plus loin, lui dit, que la ressemblance qu'il y avoit entre eux, étoit une marque indubitable qu'ils avoient été faits d'une même main, & que cet Amour de leur Être, qui dispose si sagement toutes choses à leur propre fin, les avoit peut-être tant concourus là, afin que quelque liaison plus étroite les joignît inséparablement l'un à l'autre à l'avenir; & jetant en même-tems les yeux sur le Livre que Brammon tenoit dans sa main, elle lui demanda ce que c'étoit, lequel lui ayant fait entendre en peu de mots ce qui y étoit contenu, elle le prit de s'asseoir auprès d'elle, & de l'instruire dans la Religion; ce qu'il lui accorda volontiers. Après cela étant l'un & l'autre persuadés que leur rencontre avoit quelque chose de Divin, ils consultèrent leur Livre, & résolurent de s'unir ensemble par le lien indissoluble du mariage. Ensuite de quoi s'étant rendus l'un l'autre les civilisés qui se pratiquent entre le Mari & la Femme, & ainsi vécu quelque tems ensemble dans une parfaite intelligence, ils eurent une grande & heureuse lignée, qui peupla tout l'Orient. Cette Femme s'appelloit Saourée.

CHAPITRE III.

Du Voiage de Cantery second fils de Pourous; de la rencontre qu'il fit de la Femme qui lui avoit été destinée; de leur Combat, & de leur Accommodement, & comment ils peuplerent l'Occident.

DIEU ordonna ensuite à Cantery second fils de Pourous, d'aller vers l'Occident pour le peupler. Aussitôt donc qu'il en eut reçu le commandement, il prit dans sa main l'Épée que Dieu lui avoit donnée comme un Instrument de Victoire & de Conquête, & ne songea plus qu'à chercher les occasions d'exercer son courage, qui étoit demeuré jusques-là sans emploi. Pendant son voiage il tournoit le dos tous les matins au Soleil levant, & cependant il le visoit avec étonnement tous les soirs devant lui après avoir achevé la journée. Marchant de la sorte vers l'Occident, il regardoit incessamment de tous côtés, pour voir s'il ne se présenteroit point quelque aventure digne de lui; & il eut volontiers souhaité de rencontrer des Armées d'hommes toutes armées, ou des troupeaux de bêtes sauvages, afin d'en faire un carnage sanglant qui servit de pâture aux oiseaux du Ciel. Mais voyant que rien ne se présentoit devant lui, & ne sachant pas pourquoi Dieu l'avoit envoyé de ce côté-là, rempli de pensées héroïques, il ne se put empêcher de murmurer, & de dire: D'un vœu que Dieu m'a donné tant de courage, puisque je ne trouve point d'occasions de le faire valoir, & d'acquiescer de la gloire?

Il continuoit néanmoins son chemin, persuadé qu'il trouveroit enfin quelque aventure digne de lui, résolu de faire sentir à tout ce qu'il rencontreroit des marques de sa colère & de sa fureur. Dans cet emportement, il arriva à une montagne du haut de laquelle on pouvoit découvrir toutes choses de son loin. De cette montagne il en vint à lui, d'un pas majestueux, une créature bien faite, qui lui ressembloit parfaitement, & qui avoit fait martial & guerrier. Ils allèrent donc l'un à l'autre, tous deux résolus d'éprouver leur courage & leur valeur. Mais en étant assez près il reconnut que c'étoit une femme, que des cheveux blancs & volageans sur ses épaules, rendoient en même tems & fort agréable & fort majestueuse. Elle tenoit dans la main droite un Clucheray. C'est un instrument rond, dont la superficie est tranchante & très-propre à offenser. Cet instrument, par le moyen d'un tron qu'il a dans le milieu, & d'une corde qui y est passée, & que l'on attache au doigt, se lance de son loin, & est capable de tuer un ennemi d'une fort grande distance. Son port marquoit son courage, & ses yeux pleins de feu faisoient bien voir l'ardeur du désir qu'elle avoit de vaincre & de triompher. Elle s'appelloit Toddactrée.

Dès le premier atlan, elle se servit avec tant d'adresse & de vigueur de son Clucheray.

cherer, qu'elle fit bien connoître à Cutery qu'elle étoit en colère, & qu'elle avoit plus d'envie de le frayer de ses armes pour le vaincre, que de la beauté, de sorte que cette première poursuite se passa à se donner des coups, & à se bleffer l'un l'autre, elle vint son Chuchery, & lui avec son épée, se donna à peine le tems de se reposer & de reprendre haleine. Cela auroit duré plus long-tems, si l'obscurité de la nuit ne les eût séparés, sans que l'un ni l'autre se pût vanter d'avoir eu ce jour-là aucun avantage sur son ennemi.

Le jour d'après ne lui pas plutôt vint, qu'ils recommencèrent leur combat par de nouveaux efforts de valeur & de courage, afin de se venger des outrages qu'ils avoient eus le jour d' auparavant. Cutery eut en quelque avantage sur elle, fendu d'un coup d'épée son Chuchery en deux; mais l'obscurité de la seconde nuit survenant, déroba le femme & son Chuchery rompu à la vue de son ennemi qui la poursuivit, & lui donna le tems de faire un Arc de cet Instrument, & de chercher des flèches, pour se remettre encore une fois en état d'éprouver ses forces contre un ennemi qui juroit l'avoir mis hors de combat.

Il se leur fallut pour d'autre Hérait pour recommencer leur Duel que la lumière du troisième jour. Tous deux étoient remplis d'espérance de mettre bien-tôt fin à leur combat, & de remporter l'avantage sur son ennemi. Toddicatrée, à cause du nouvel Instrument qu'elle venoit de faire, & Cutery, à cause des avantages qu'il avoit eus sur elle le jour précédent. Regardant donc son ennemi comme la butte des flèches qu'elle tiroit sur lui, elle venoit approcha héralement, ce que Cutery considérant, & voyant bien que son épée ne lui serviroit de rien contre un Instrument qui blestait de si loin, il résolut de l'approcher de fort près pour en venir aux mains corps à corps. Ce fut là où ils éprouvèrent leurs forces, & où ils se lassèrent enfin tellement, qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre assez de force pour vaincre, ni assez de faiblesse pour être vaincus. La victoire donc étant dans un si grand équilibre qu'elle ne penchoit pas plus d'un côté que de l'autre, ils furent contraints de se servir de la Langue, pour terminer une guerre que les mains n'avoient pu achever.

Dans ce combat si opiniâtre & si douloureux, Cutery qui avoit pris Toddicatrée par les cheveux, & qui en croioit faire une cléve, fut surpris en la regardant de près, de la trouver plus belle qu' auparavant; comme si cet exercice n'eût servi qu'à augmenter la beauté & à la rendre plus amable. Cela l'obligea de lui tenir ce discours. Pourquoi fais-tu, ô merveille des créatures vivantes, tant en force qu'en beauté, que l'empereur & la fureur nous aient animés de la sorte l'un contre l'autre? Si je t'avois tuée dans ce combat, j'aurois maudit cette main qui en auroit été l'instrument, & qui auroit donné un si excellent ouvrage. Au contraire, si tu n'avois tué, ni aurois eu un déplaisir continuel de t'être privée des plaisirs & des douceurs que tu peux recevoir en ma compagnie. Pourquoi fais-tu qu'une excellente créature fait la même d'une autre? N'y en avoit-il pas en une de moins, & ton Être n'auroit pas été augmenté par mon anéantissement. Dieu nous a-t-il donné du courage & de la force pour nous détruire l'un l'autre, nous qui méritons tous deux d'être conservés? Tu vois ton courage n'en sera pas moindre quand je t'aurai donné mon aimé, & que j'aurai partagé avec toi ma force & ma valeur. Au contraire, quand nous serons bons amis, nous serons en état de faire de plus grandes entreprises, & de repousser vigoureusement les injures que l'on nous voudra faire. Considère que le Monde qui n'est encore qu'un enfant, a plus besoin d'être multiplié par la propagation de l'espèce, que d'être devenu & affaibli par la violence des armes; l'amour propre nous entretient naturellement à penser à notre conservation, ce qui se fait bien mieux par l'union amicale, que par la grandeur du courage. Ne nous arrêtons donc pas à rechercher par des moyens violens & illégitimes, une gloire qui nous seroit inutile à l'un & à l'autre; songeons plutôt à faire entre nous une paix heureuse, & qui soit de longue durée.

Toddicatrée ayant écouté avec attention une proposition appuïée de si solides raisons, après avoir été quelque tems sans dire mot, lui répondit d'un ton modeste & plein de douceur, qu'elle vit devant les yeux assez de marques de sa violence & de sa fureur, qui pouvoient rallumer en elle le desir de se venger, & d'en tirer raison, elle se rendoit néanmoins à ses raisons, & étoit toute prête d'agréer la proposition de paix qu'il venoit de lui faire, qu'elle conserveroit autant de tems qu'il lui en donneroit sujet; mais qu'elle recommenceroit la guerre, si on lui en donnoit une seule occasion.

Finisse de cela ils se donnèrent la main en témoignage de leur nouvelle amitié; d'ennemis irréconciliables ils devinrent les meilleurs amis du monde, & continuant de

vivre familièrement ensemble, la Nature qui va toujours à son but, leur ayant fait connoître la différence de leur sexe, ils engendrèrent plusieurs enfans, desquels sont sortis tous les hommes, qui sont véritablement braves & vaillans. De sorte que l'Occident fut peuplé par le milieu de ces deux ennemis si parfaitement réconciliés.

CHAPITRE IV.

De Shuddery troisième fils de Pourous, & de son Voiage. Il trouve une mine de Diamans, & rencontre la Femme qui lui étoit destinée. Ils se joignent ensemble, & le Nord est peuplé par leurs descendants.

SHUDDERY troisième fils de Pourous, qui étoit destiné à la Marchandise, fut envoyé du côté du Nord dès qu'il fut en âge de cela. Il prit donc avec lui ses Poids & ses Balances, qui devoient être la Règle de ce qu'il vendroit & de ce qu'il achèteroit, & s'en alla vers le Septentrion. Quand il eut fait une partie du chemin, il souhaita, comme ont accoutumé de faire ceux qui aiment l'occupation, de trouver l'occupation de s'employer à quelque chose qui fut conforme à sa vocation.

Étant arrivé auprès d'une montagne que l'on appelle Stachalla, il plut si extraordinairement, qu'il fut contraint, afin de laisser passer le mauvais tems, de se mettre à couvert dans un trou de cette montagne. Dès qu'il fut passé, le Ciel devint clair & serein; mais la grande quantité d'eau qui étoit tombée ayant fait des débordemens, il ne put aller plus loin ce jour-là, parce que le ruisseau qui étoit au-bas de la Vallée ne pouvant contenir ses eaux, étoit sorti de son lit & avoit inondé la campagne; de sorte que Shuddery fut contraint de demeurer dans le creux de la montagne jusqu'à ce que les eaux fussent éconlées, & que le tems fût commode pour continuer son chemin. Aussi-tôt donc que la terre eut bu une partie de l'eau qui l'empêchoit de continuer son voiage, & que le Soleil eut séché le reste par la force de ses rayons, il sortit de son trou pour achever son voiage, & il ne fut pas descendu au fond de la Vallée, qu'il y trouva de ces coquilles qui enferment les Perles. Il s'arrêta & ouvrit pour voir ce qui étoit dedans, & il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il trouva de quoi contenter ses yeux & satisfaire sa curiosité. Il jugea bien par leur éclat & par leur beauté, qu'elles méritoient d'être soigneusement gardées, encore qu'il n'en sçût ni le prix, ni la valeur. Il les ferma donc curieusement & continua son chemin; mais à peine eut-il passé la Vallée, que la nuit le surprit près d'une autre montagne, où il fut obligé de rester.

Comme si ces Perles ne lui eussent servi que d'avancoureurs d'une meilleure fortune, une roche de diamans se présenta à ses yeux, qu'il sembloit que la grande pluie n'avoit lavée & découverte que pour faire voir ses trésors, & pour inviter Shuddery par leur brillant à s'en approcher de plus près, & à les admirer. Il alla donc de ce côté-là, pensant que ce fut du feu; mais voyant que le mouvement ne dissipoit point leur lumière, & qu'au contraire il augmentoit leur lustre & leur éclat, il fut porté du désir de connoître, en y touchant avec le doigt, quelle étoit la cause d'un si étrange accident. Mais l'obscurité de la nuit, & l'ignorance de ce que c'étoit, augmentèrent bien son admiration, sans satisfaire pourtant sa curiosité. Il reconnut que ces brillans avoient la lumière du feu sans en avoir la chaleur. Il résolut donc d'attendre que le jour fut venu, pour voir s'il pourroit découvrir quelque chose de ce grand mystère; mais le jour fit un effet tout contraire à ce qu'il espéroit; car la lumière ne parut pas plutôt, que celle des diamans disparut, & il ne demeura devant ses yeux qu'une matière blanchâtre qui ne jeroit point de feu; ce qui lui causa autant d'étonnement, que leur première découverte lui avoit causé d'admiration. Voullant donc faire part aux autres d'une merveille qui lui sembloit si surprenante, il prit de ces diamans tant qu'il en put porter sans s'incommoder, & remarqua soigneusement le lieu où il les avoit pris, afin d'y pouvoir retourner quelque jour, quand il seroit mieux informé de leur prix & de leur valeur.

Shuddery continuant ainsi son voiage, arriva enfin en un lieu où la femme qui lui étoit destinée se promenoit le long d'un bois, auprès duquel il y avoit une plane

entre autres fait
desquels font
ce que l'Océ-
anité.

*Il trouve
ir destinée.
leurs des-*

chandise, fut
avec lui ses
& de ce qu'il
du chemin, il
, de trouver

si si extraor-
se mettre à
vint clair &
ordemens, il
de la Vallée
campagne; de
agne jusqu'à
continuer son
empêchoit de
ses raisons, il
u fond de la
eta & les ou-
ouva de quoi
& par leur
en sçût ni le
min; mais à
tagne, ou il

meilleure for-
grande plue
er Shuddery
done de ce
ilipoint
il fut porté
cause d'un si
c'étoit, an-
ecommun que
t donc d'ac-
chose de ce
ar la lumière
a devant ses
causa autant
on. Voulant
e, il prit de
la soigneuse-
ur, quand il

omme qui lui
t une plaine

au-travers de laquelle le conduisoit son chemin. Il l'abandonna dès qu'il l'eut aperçue, pour aller droit à elle, & voir ce que c'étoit qui lui ressembloit si fort. La femme de son côté ne fut pas moins surprise en le voyant, & remplie d'admiration & de curiosité, elle ne sçavoit que devenir, tantôt pleine de crainte & de honte, & tantôt de joie, ne sçachant si elle devoit s'enfuir ou demeurer. Pendant qu'elle délibéroit sans pouvoir se résoudre à se retirer dans le bois, Shuddery l'aborda & lui dit: Admirable & excellente créature avec laquelle j'ai tant de ressemblance, je te prie de demeurer ici, puisque notre mutuelle ressemblance, qui te donne de l'admiration aussi-bien qu'à moi, doit t'obliger à m'aimer, & à écouter celui qui ne te poursuit pas pour te faire du mal, mais pour jouir de la douceur de ta conversation; car il semble que ce grand rapport nous invite à nous unir étroitement par les voies d'une société & d'une amitié réciproque.

La femme qui s'appelloit Visagondah jugeant par la lenteur de la démarche de Shuddery qu'il étoit plutôt un suppliant qu'un poursuivant, témoigna en s'arrêtant, que sa présence lui étoit agréable, & qu'elle n'étoit en peine que de sa sûreté; ce qui l'obligea de lui dire, que pourvu qu'elle fût aussi assurée de son bon traitement qu'elle étoit satisfaite de le voir, elle lui accorderoit volontiers sa demande; de quel Shuddery lui ayant donné des assurances, ils commencèrent leur conversation, & elle lui demanda d'abord comment il étoit possible que deux personnes qui ne s'étoient jamais vues se pussent si bien entendre. A cela Shuddery répondit, que Dieu qui les avoit fait semblables de corps leur avoit donné la parole pour se communiquer leurs pensées, sans quoi la Société leur devenoit presque inutile.

Après s'être donné des marques réciproques d'affection, Shuddery entreteint Visagondah de son Voiage, lui dit comment il avoit trouvé des Perles & des Diamans, la para de ces bijoux; & depuis ce tems-là on s'en est toujours servi. Il lui parla ensuite de la Création; il lui dit qui étoit son Pere, combien il avoit de freres, & en un mot il lui communiqua tout ce qu'il avoit de plus secret. Ils vécurent toujours ensemble depuis ce tems-là en mari & femme. Ils eurent plusieurs enfans, qui furent Marchands comme Shuddery, qui peu de tems après s'en alla avec quelques-uns de ses enfans, travailler à la Mine de Diamans dont il avoit fait la découverte. Il en fit bonne provision, & dans la suite cette Marchandise a toujours été fort estimée & fort précieuse. Voilà comme le Nord fut peuplé.

CHAPITRE V.

De Wyse quatrième fils de Pourous; ses Voiages au de-là de sept Mers; ses Bâtimens, & la rencontre de la Femme, qui lui étoit destinée; ses Révélations touchant la Religion; son amour pour celle qui fut sa Femme, & comment ils peuplèrent le Midi.

WYSE, le plus jeune des quatre freres, alla du côté du Midi, & prit avec lui les instrumens qui lui étoient nécessaires pour tout ce qu'il devoit inventer pour l'usage & pour l'utilité des hommes; car il étoit né pour cela, & il avoit l'imagination propre à inventer. Aussi fut-il l'auteur des Arts. Il connoissoit parfaitement comment on doit bâtir les Maisons, fonder les Villes, cultiver la terre, & en un mot il sçavoit faire tout ce qui peut rendre la vie commode. C'est pour cela qu'on l'appella Vikermah, c'est-à-dire, Artisan.

Il falloit un tel génie pour établir des Colonies. Dieu l'envoia du côté du Midi; il trouva en son chemin sept mers, qu'il traversa les unes après les autres, dans un bateau qu'il avoit fait, laissant par tout des marques de son industrie. Quand il eut passé la dernière mer, qui s'appelloit Pascarbatée, il se trouva dans un pays nommé Derpe. Il y bâtit une belle Maison sur le rivage de la mer, à quoi lui servirent les Arbres d'une Forêt voisine du lieu. Il n'oublia rien pour rendre cette habitation commode. Il y fit plusieurs appartemens de plein-pied, & de grandes terrasses qui avoient vue d'un côté sur la mer qui venoit jusqu'au pied des murailles de cette Maison, & de l'autre sur des Plaines & des Forêts. Il demeura là quelque-tems seul; & s'y délassa agréablement des fatigues qu'il avoit souffertes dans son voiage.

A peine goûtoit-il la douceur de sa solitude, quand elle fut troublée par un accident imprévu. La femme qui lui étoit destinée passant au travers de la Forêt voisine, & venant se promener au bord de la mer, s'arrêta pour voir ce nouveau bâtiment. Elle n'avoit encore rien vu de semblable. Wyse qui l'aperçut considérant cet édifice, descendit pour admirer à loisir un objet si beau. Le corps de cette femme étoit parfaitement blanc; ses cheveux étoient blonds, poudrés & parfumés d'un parfum dont le vent portoit l'odeur agréable jusqu'au lieu où il étoit. Il s'approcha de cet aimable & charmant objet. La femme eut d'abord un peu de honte; mais elle s'en défit peu à peu, & lui demanda pourquoi il venoit troubler sa promenade & ses plaisirs en un lieu où elle se croioit seule. Il lui répondit que Dieu l'auteur de la lumière, par laquelle il rend tous les objets visibles, l'avoit envoyé en ce lieu-là pour admirer cette excellente beauté dont elle étoit douée, & qu'il n'étoit pas juste qu'elle demeurât cachée dans une solitude, Dieu l'ayant créée pour être admirée. C'est, ajouta-t-il, pour la posséder que j'ai passé sept mers, & mis ma vie plusieurs fois en danger. Mon amour est digne d'une si belle récompense, & il n'y a que votre mérite & votre beauté capables d'adoucir les peines que j'ai souffertes pour un si noble dessein. Je vous supplie donc d'accepter ma compagnie, & de me considérer comme une consolation que Dieu vous envoie dans la solitude où vous êtes.

Comme elle n'avoit point dessein de changer sa manière de vivre, elle lui répondit, que dans son absence elle ne s'étoit pas aperçue que la présence d'une compagnie lui fut nécessaire; que même dans le moment qu'elle lui parloit, elle ne se sentoit pas disposée à recevoir les offres qu'il lui faisoit; qu'elle le prioit donc de la laisser vivre à sa mode & en pleine liberté. Wyse qui ne pouvoit plus la perdre de vue la pressa d'entrer dans sa maison & d'en voir les appartemens, croiant que l'industrie avec laquelle il l'avoit bâtie, lui rendroit cette femme plus favorable; mais au contraire, elle lui dit nettement, que s'il ne la laissoit aller, il l'obligeroit à ne revenir jamais. En même tems elle le quitta, lui faisant connoître qu'elle n'étoit pas fatiguée de ce qu'il avoit voulu la retenir presque par force. Il en fut au désespoir; mais il n'osa l'empêcher de s'en aller, & de lui ravir avec sa personne le plus grand de tous les plaisirs.

Wyse aiant passé la nuit dans des inquiétudes continuelles, résolut, dès que le jour fut venu, d'employer toutes sortes de moyens pour la revoir. Il traversa des bois, errant de côté & d'autre, & arriva enfin dans une Vallée, où il vit cette femme encueillant des fleurs. Il s'en approcha avant qu'elle l'aperçût, & lui dit: beauté plus douce & plus belle que toutes les fleurs que la terre peut produire, l'amour que j'ai pour vous m'attire une seconde fois près de vous, pour éprouver si vous me serez plus favorable. Ne me fuiez point, je vous prie, puisque vous avez déjà reçu des marques du respect que j'ai pour vous. Voiant qu'elle l'écoutoit, il l'entreprit de la création du Monde, & lui dit qui étoient ses Parens: il lui parla de la manière dont ses freres s'étoient dispersés en divers lieux, de ses Voiages, des hazards qu'il avoit courus, de son industrie dans les Arts, & des différentes marques qu'il en avoit laissées par tout où il avoit passé. Pour conclusion, il ajouta qu'il ne croioit pas que Dieu l'eût voulu exposer à passer sept mers, & à courir tant de dangers, s'il n'eût eu dessein d'adoucir l'amertume de ses peines & de ses travaux par la possession d'une personne si aimable. La femme interrompit alors la conversation, & lui dit, qu'elle le prioit de s'occuper d'autre chose que de cela, & que s'il vouloit lui accorder quelque grace, c'étoit de se retirer, & de la laisser en paix.

Ils se quitterent ainsi, elle fort en colère de cette rencontre, & lui désespéré d'une si rude séparation. Toute la consolation qui lui resta fut qu'en partant elle lui dit, que si quelque jour elle se trouvoit disposée à le souffrir, elle sauroit bien le trouver.

Wyse s'éloigna du lieu où il faisoit toute sa consolation, & se retira dans une solitude, fort affligé de se voir éloigné d'un objet pour lequel il avoit tant d'amour; & se mettant à genoux sous des arbres verts, il fit sa prière avec beaucoup d'humilité & de douceur. O Dieu, dit-il, à qui seul la connoissance de mon Etre appartient, j'ai quitté par votre commandement mes freres & mes parens, que je ne reverrai peut-être jamais. J'ai couru une infinité de hazards dans mon voiage. J'ai abandonné toute sorte de compagnies pour m'exposer à la solitude, dans la vue de posséder une personne, qui loin de me consoler par sa présence & par sa conversation, augmente ma douleur par ses refus. Ne rendez pas inutile & infructueuse la fin pour laquelle vous m'avez créé: ne récompensez pas si mal toutes mes souffran-

ces,

ces, & n'étouffez pas ainsi toutes les qualités que vous m'avez données. Cieux azurés, Arbres verts, sous lesquels je suis à présent, soyez témoins de ma peine & de ma douleur. Créateur de l'Univers, si vous avez le moindre soin de vos ouvrages, donnez m'en des marques, en foulageant les peines que je souffre maintenant.

Il n'eût pas achevé sa prière, qu'un vent agréable souffla au travers des feuilles de ces Arbres, & il en sortit une voix, qui lui dit : Que demandes-tu fils de Pourous ? A quoi il répondit qu'il ne demandoit autre chose, sinon que la femme qu'il avoit rencontrée voulût se joindre inséparablement à lui par le lien du mariage, afin qu'il pût passer ses jours avec elle. Cela lui fut accordé, à condition qu'il bâtiroit des Pagodes & des Temples sous des Arbres verts pour y servir Dieu & y adorer les Images, puisque c'étoit en cet endroit que Dieu lui étoit apparu.

Jejunogundah, (c'est ainsi que s'appelloit cette femme,) fut aussi-tôt après touchée d'affection pour Wyse. Elle alla le trouver, & lui donna des marques de son amour. Depuis ce tems-là ils vécurent toujours ensemble, & eurent plusieurs enfans de leur mariage. C'est ainsi que le Midi fut peuplé.

CHAPITRE VI.

Comment les quatre Freres se trouverent ensemble au lieu de leur naissance ; de leurs querelles ; de leurs divisions ; des grandes méchancetés que commirent leurs descendans ; & comment ils attirerent sur eux un déluge qui les fit périr, & qui finit le premier Age du Monde.

CEPENDANT la force du sang & les liens de la nature agissant sur ces quatre freres, ils résolurent de retourner au país de leur naissance. Brammon & ses descendans, après avoir peuplé l'Orient, formerent le dessein d'aller instruire les hommes en la véritable Religion, afin qu'il n'y en eût qu'une par tout le Monde, & que la différente manière de servir Dieu ne causât aucun désordre.

Cuttery sentit un pareil désir de revoir le lieu de sa naissance, & d'y raconter les bénédictions de Dieu sur sa personne, & sur celle de sa femme & de ses descendans.

Shuddery fut conduit par de semblables motifs ; & Wyse impatient comme ses trois freres de faire connoître son industrie à ses Compatriotes, & les aventures qu'il avoit eues dans ses voiajes, s'achemina aussi de ce côté-là, avec sa famille. Dieu permit donc qu'ils arrivassent tous heureusement en un même lieu, par des chemins fort différens, après avoir fait chacun l'ouvrage auquel il les avoit destinés. Leur retour fut honoré de festins & de réjouissances ; & il ne faut pas douter que la joie que reçurent Pourous & Parcoutée en revoiant leurs enfans ne les rajeunît, & qu'ils ne sentissent sur leurs vieux jours le plaisir de revoir des personnes qui leur étoient si cheres.

Mais la joie ne dure jamais toujours. Elle se rallentit peu à peu. Les quatre freres oublièrent à la fin leurs douceurs présentes & leurs douceurs passées. Ils firent de nouvelles générations, & s'occupèrent à communiquer aux hommes leurs différentes lumières. Brammon les instruisit en la Religion. Cuttery en la Politique. Shuddery au Négoce. Et Wyse en la Mécanique.

La multitude des hommes causa bien-tôt la confusion : la méchanceté s'introduisit, parce que les hommes étoient trop heureux. Brammon négligea la pieté & la Religion ; Cuttery devint usurpateur & inhumain ; Shuddery falsifia ses poids, & mit en usage toutes sortes de friponneries pour tromper ses freres ; Wyse fit servir le profit qu'il tiroit de ses inventions au luxe & à la débauche. Leur intérêt étant corrompu, ils devinrent ennemis les uns des autres. Car Brammon ne pouvoit souffrir la grandeur de Cuttery. Cuttery refusoit de rendre à Brammon l'honneur qui lui étoit dû, à cause du droit d'aînesse. Il méprisoit l'humeur retirée de son frere, & le croioit indigne d'être l'aîné, n'estimant que l'autorité. Il préféreroit même ses Loix à celles de Dieu, parce que celles-ci venoient de Brammon. D'ail-

leurs il étoit cruel, mettoit des taxes sur Shuddery, & épuisoit tout le profit que Wyse pouvoit faire par son travail. Ces mauvais exemples furent les semences de la méchanceté, qui s'augmenta dans leur postérité, & causa une division qui fit brèche à l'harmonie qui régnoit dans la première constitution du monde.

Wyse voyant que Brammon perdoit son crédit, afin de le rendre encore plus méprisable, se mit dans l'esprit d'introduire dans le monde cette nouvelle forme de Religion qui regardoit le Culte des Images, laquelle lui avoit été communiquée en songe. Il bâtit des Pagodes sous des Arbres verts, & introduisit quantité de cérémonies nouvelles. Comme il n'en étoit point parlé dans le livre de Brammon, on disputa long-tems pour sçavoir si elles devoient être reçues ou non: mais après que Wyse eut assuré qu'il les avoit reçues de Dieu, on ordonna qu'elles feroient partie de la Loi.

Cependant il se formoit tous les jours de mauvais desseins, & les péchés des hommes augmentoient à vue d'œil. Dieu s'irrita. Les Cieux furent couverts de ténébres; la Mer s'enfla comme pour se joindre avec les nues, afin de détruire le genre humain. On entendit de grands bruits dans l'air: le tonnerre & les éclairs fortirent des Poles du monde; & comme si le monde eût eu besoin d'être lavé de tant d'infamies, il se fit un déluge qui détruisit toutes les Nations de la terre. Par ce moien les corps furent punis de leurs crimes, mais les âmes furent reçues dans le sein de Dieu. Voilà de quelle manière finit le premier Age du monde selon la tradition des Banians.

CHAPITRE VII.

Du second Age du Monde, qui commença par Bremaw, Wylteney, & Ruddy; de leur Création, & des Emplois qui leur furent donnés; du tems qu'ils devoient demeurer sur la terre, & comment se fit la Réparation du Monde.

LA destruction du Monde, disent les Banians, seroit bien à satisfaire la Justice de Dieu qui vouloit punir les péchés des hommes: mais l'intention du Créateur fut demeurée sans exécution s'il n'eût fait d'autres Créatures à qui il pût communiquer sa Grandeur & son Excellence. Il fit donc un nouveau Monde, & des Créatures dignes de sa sagesse & de sa miséricorde.

Et parce que le premier Age s'étoit abandonné à toutes sortes de péchés, il pourvût à ce malheur dans le second, en faisant trois personnes plus parfaites que les premières. Celles-ci s'appelloient Bremaw, Wylteney & Ruddy.

Dieu descendit du Ciel sur une grande montagne appelée Meropurbatée, du haut de laquelle il prononça ces paroles. Lève-toi, Bremaw, la première des Créatures vivantes du second Age. Dès que Dieu eut parlé, la terre fit sortir Bremaw de ses entrailles, & cette créature connut aussitôt son Créateur & l'adora. Dieu fit sortir du même lieu & de la même manière Wylteney & Ruddy, qui l'adorèrent semblablement.

Mais comme Dieu ne fait rien sans dessein, & qu'il destine toutes choses à une fin, il ne fit pas ces trois personnes pour demeurer seules & inutiles: il résolut de les faire servir à la réparation du Monde. Il donna à Bremaw le pouvoir de faire les créatures, parce que, selon les Banians, les Grands Seigneurs ne doivent agir que par leurs Agens, & qu'ainsi il n'eût pas été de la grandeur de Dieu de s'abbailler jusqu'à faire lui-même ses créatures, le pouvant faire par ses Ministres.

Wylteney qui étoit le second, eut soin de la conservation de ces créatures. Mais il donna à Ruddy qui étoit le troisième, le pouvoir de les détruire, prévoiant bien qu'elles deviendroient méchantes, & qu'elles mériteroient d'être punies. Avec le pouvoir que ces trois personnes avoient de faire des choses si grandes, il falloit aussi qu'il leur donnât les moïens de s'acquitter dignement des différens emplois auxquels il les avoit destinés. Bremaw eut donc la faculté de créer & de produire toutes les créatures. Afin que Wylteney les pût conserver, il lui donna une puissance absolue sur toutes les choses qui pouvoient contribuer à leur conservation. Il le fit Seigneur du Soleil & de la Lune, des Nuages & des Rosées, des Montagnes & des Vallées, &

mit en sa disposition les différentes Saisons de l'année. Il lui donna le pouvoir de conférer les Richesses, la Santé & les Honneurs: en un mot, il le rendit Maître de toutes les choses qui peuvent contribuer au bien de l'homme & des autres créatures. Et afin que Ruddery pût être propre à exécuter la Justice Divine, Dieu lui donna pouvoir sur tout ce qui peut causer la destruction des créatures vivantes, & le fit Dispensateur des peines, des châtimens, & des choses qui servent à punir les péchés des hommes, comme les maladies, la famine, la guerre, la peste & la mort.

Conformément aux différens emplois de ces trois personnes, il leur fut prescrit à chacune un certain tems pour demeurer sur la terre. L'ouvrage de la création, qui appartenait à Bremaw, ayant été achevé dans le second Age, il devoit être enlevé au Ciel à la fin de ce second âge; mais parce que les autres païs avoient été repeuplés par ceux qui furent sauvés de la destruction universelle du Monde, Witteney demeura sur la terre deux fois autant de tems que son frere Bremaw. Ruddery fut conservé sur la terre trois fois autant de tems que Witteney, afin qu'il pût, quand le grand jour du Jugement arrivera, détruire tous les corps, & enporter avec lui les ames au lieu de la gloire.

Il ne leur restoit plus rien à faire qu'à exécuter les choses que Dieu avoit mises en leur puissance. Bremaw médita de quelle manière il pourroit s'acquitter dignement de la Charge qui lui avoit été commise. Il étoit fortement appliqué à y penser, quand il sentit une grande incommodité par tout son corps, & des douleurs en tous ses membres. Cela fut suivi de tranchées pareilles à celles que souffrent les femmes qui sont en travail. Son corps s'enfla d'une manière extraordinaire, & proportionnée à la soudaine maturité du fardeau qui y étoit enfermé. Ses entrailles s'étendirent visiblement, quoiqu'il fût d'une taille plus grande que celle des autres hommes; & cet effort fut si violent, qu'il en fut presque à l'agonie. Enfin son corps s'ouvrit en deux endroits, au côté droit, & au côté gauche, d'où il sortit deux jumeaux, l'un mâle & l'autre femelle, qui vinrent au Monde dans leur grandeur naturelle. Bremaw les instruisit de ce qui regardoit la Divinité. Il appella l'homme Manovv, & la femme Cétéroupa. Ces deux créatures, après avoir adoré Dieu & remercié Bremaw qui les avoit mis au monde, & qui les bénit afin qu'elles multipliasent, furent envoyées vers l'Orient sur une montagne nommée Munderpuruool. Il leur étoit ordonné d'envoyer de-là ceux qu'ils engendreroient vers l'Occident, le Septentrion & le Midi. Cétéroupa eut trois fils & trois filles; le fils aîné fut nommé Priauratta, le second Outanapaurtha, & le troisième Scomeraut. La fille aînée fut appelée Cammah, la seconde Sooneretavv, & la troisième Sunboo. Quand ces enfans furent grands, ils allerent au lieu de leur destination. Priauratta & Cammah furent envoyés au Couchant à la montagne appellée Segund; Outanapaurtha & Sooneretavv au Septentrion à la montagne Ripola; Scomeraut & Sunboo au Midi à la montagne Supars, & dans tous ces endroits ils y firent de grandes peuplades.

Witteney donna ordre aux choses nécessaires pour la conservation & pour l'entretien de ces créatures, les faisant jouir de tout ce qui peut rendre la vie heureuse.

Mais Ruddery envoya les afflictions, les maladies, la mort, & la condamnation sur les enfans des hommes, selon qu'ils se les attiroient par leur vie méchante & déréglée. C'est-là l'économie dont Dieu se sert pour le rétablissement du Monde dans le second Age. On va voir de quelle manière, suivant la tradition des Baniens, Dieu apprit aux hommes de ce second âge la manière de le servir.

CHAPITRE VIII.

Comment Dieu communiqua la Religion aux Hommes, par le moyen d'un Livre qu'il donna à Bremaw, & des Traités particuliers qui y étoient contenus. Du premier Traité contenant la Loi morale appropriée à chaque Tribu.

DIEU prévoyant qu'il ne pouvoit y avoir d'ordre, ni de gouvernement légitime où sa crainte & la religion ne seroient pas établies, s'appliqua, dès que le Monde fut peuplé, à faire des Loix, pour empêcher les hommes de tomber dans les défauts, qui avoient causé la destruction du premier Age.

Il descendit sur la montagne de Meropurbatée, & y fit venir Bremavv. Il lui apparut avec toute sa gloire au-travers d'une nuée obscure & épaisse, & lui dit, qu'il avoit été obligé de détruire le premier Age, parce que les hommes n'avoient pas observé les Commandemens qui étoient contenus dans le Livre qu'il avoit donné à Brammon; & lui en donnant en même tems un autre au-travers de la nuée, il lui ordonna d'enseigner aux hommes les choses qui y étoient contenues. Bremavv, pour s'acquitter de ce qui lui étoit commandé, fit sçavoir à toutes les Nations de la Terre la volonté de Dieu & ses Commandemens.

Les Baniens disent qu'il y avoit dans ce Livre, qu'ils appellent le SHASTER, ou le Livre de la Parole Écrite, trois Traités. Le premier contenoit leur Loi Morale, ou le Livre des Préceptes, avec une Explication ou Commentaire sur chaque Précepte, & une Application de ces Préceptes à chaque Famille ou Tribu. Le second expliquoit leur Loi Cérémoniale, & enseignoit les Cérémonies qu'il falloit observer dans le Service Divin. Le troisième les distinguoit tous en certaines Familles ou Tribus, & contenoit des Préceptes & des Ordonnances particulières à chaque Tribu. Voilà en gros ce qui étoit contenu, selon les Baniens, dans le Livre que Dieu donna à Bremavv. Nous en allons maintenant rapporter les principaux Points, & ce qui en est comme le précis, pour la satisfaction de ceux qui voudront en avoir une exacte connoissance.

Le Traité dans lequel leur Loi Morale étoit écrite, & que Bremavv enseigna aux hommes, contenoit ces huit Commandemens.

1. " Tu ne tueras aucune créature vivante, qui ait vie en elle; car tu es une de mes créatures & elle aussi: c'est pourquoi tu n'oteras point la vie à qui que ce soit qui m'appartienne.

2. " Tu feras alliance avec tes cinq sens. Premièrement avec les yeux, afin qu'ils ne regardent rien qui soit mauvais. Secondement avec tes oreilles, afin qu'elles n'entendent rien qui soit mauvais. En troisième lieu avec ta langue, afin qu'elle ne profère rien qui soit mauvais. En quatrième lieu avec ton palais, afin qu'il ne goûte de rien qui soit mauvais, comme du vin, ou de la chair des créatures vivantes. En cinquième lieu avec tes mains, afin qu'elles ne touchent rien qui soit souillé.

3. " Tu observeras exactement les jours & les tems destinés pour la dévotion, aussi bien que pour les ablutions, l'adoration & les prières que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur & élevé.

4. " Tu ne feras point de faux rapports, & ne diras point de mengeries, par le moyen desquelles tu puisse surprendre ton frere & t'enrichir par des tromperies, en faisant des traités & des marchés avec lui.

5. " Tu seras charitable aux pauvres selon ton pouvoir, & les assisteras dans leurs nécessités, soit de viande, de boisson, d'argent, ou d'autres choses dont ils auront besoin.

6. " Tu n'opprimeras point les pauvres, & tu ne te serviras jamais de ton pouvoir pour accabler & pour ruiner ton frere injustement.

7. " Tu célébreras certaines Fêtes & jours de réjouissances, sans pourtant flatter ton corps & te remplir avec excès: au contraire tu emploieras de certains joars à jeûner, & retrancheras quelques heures de ton repos pour veiller, afin d'être mieux préparé à la prière, & à la sanctification.

8. " Tu ne déroberas à ton frere quoi que ce soit des choses qui t'auroient été confiées selon ta profession: mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera libéralement, pour ta récompense, te souvenant que tu n'as point de droit sur les choses qui sont à un autre.

Ces huit Commandemens sont pour toutes les quatre Tribus en général. Outre cela il y en a deux autres pour chaque famille, qui leur sont particuliers.

Premièrement, Brammon & Shuddery, c'est-à-dire, le Prêtre & le Marchand, sont fort étroitement obligés aux Commandemens Religieux, & ils ont beaucoup de rapport entr'eux pour les choses qui regardent le culte Divin, comme il y en a aussi beaucoup entre les préceptes de Cuttery & de Wyse, c'est-à-dire, entre ceux du Magistrat & de l'Artisan.

Ils appliquent aux Bramines, qui sont les Prêtres, le premier Commandement; parce qu'ils sont consistés les principaux points de leur Religion en ces deux choses. Premièrement à empêcher la destruction des Créatures vivantes, & en second lieu à s'abstenir des choses défendues, comme de manger de la chair & de boire du vin;

à quoi les Marchands sont aussi fort étroitement obligés d'obéir.

Ils appliquent particulièrement à Shuddery le troisième & le quatrième Commandement, comme très convenables à sa profession; parce qu'ils portent à la Dévotion, & détournent les hommes des tromperies qui se font dans le commerce, à quoi ceux qui se servent de poids & de balances sont ordinairement si sujets, qu'il a été besoin d'un Commandement exprès pour les en détourner.

Ils attribuent à Cuttery ou à leur Magistrat le cinquième & le sixième Commandement, à cause qu'ils exhortent les hommes à la charité, & à avoir pitié des foibles & des malheureux; car la tyrannie est fort ordinaire à ceux qui ont l'autorité en main.

Ils appliquent à Wyfe l'Artisan, le septième & le huitième précepte, parce que ceux de cette profession ont besoin de quelques jours de divertissement & de récréation, quoiqu'ils soient enclins à la débauche & à l'excès, dont, par leurs Loix, ils sont exhortés de s'abstenir. Elles leur défendent aussi le larcin; car c'est un péché auquel ils peuvent être portés par l'occasion, qui leur en est souvent donnée, quand ils vont travailler de leur métier.

Enfin quoiqu'ils soient obligés d'accomplir tous ces Commandemens, ils observent néanmoins avec plus de soin ceux qui sont faits pour leur propre Tribu.

Il me semble qu'il ne sera pas hors de propos de faire ici quelques réflexions sur deux ou trois articles de ces Commandemens, qui sont le mieux observés & le plus généralement reçus; parce que cela les distingue plus que toute autre chose d'avec les autres Religions du País où ils sont.

C'est la défense qui est faite aux Bramines & aux Baniens, dans le premier & dans le second Commandement, de tuer aucune bête vivante, ni d'en manger la chair; & celle de boire du vin.

Ils soutiennent la défense qui leur est faite de tuer aucune Créature vivante, en disant, que ces Créatures ont une ame pareille à celle de l'homme, & d'une même nature. Mais ils ne prennent pas garde qu'il y a trois sortes d'ames, la végétative, qui se trouve dans les Plantes; l'ame sensitive, qui se trouve dans les Bêtes; & l'ame raisonnable qui n'est propre qu'à l'homme, & dont les opérations sont nobles & élevées. C'est la seule qui est immortelle.

Je dirai encore, à l'égard de la défense qui leur est faite de tuer des bêtes vivantes pour s'en nourrir, qu'elle n'a pas été autrefois & n'est pas encore aujourd'hui absolument générale. Les anciens Indiens étoient vêtus de peaux de bêtes sauvages, qu'ils avoient tuées: ceux de la Tribu de Cuttery ne s'abstiennent pas aujourd'hui de tuer les bêtes; de sorte que l'on peut fort raisonnablement conjecturer que cette défense est une nouvelle tradition de leur invention, & qu'elle ne leur étoit pas donnée comme faisant une partie essentielle de leur Religion, non plus que leur second Commandement, qui contient deux choses, la défense de boire du vin, & celle de manger de la chair.

Les Bramines & les Baniens ne s'abstiennent pas seulement de manger de la chair des Créatures vivantes: ils ne mangent point non plus de toutes les choses qu'ils croient avoir en elles quelque principe de vie; & c'est pour cela qu'ils ne mangent point d'œufs, qu'ils prétendent être compris dans cette défense générale, à cause, disent-ils, que sous la coquille ils ont quelque chose d'animé qui les fait vivre. Ils s'abstiennent aussi de manger toutes sortes de racines rouges, à cause qu'elles ressemblent au sang, & qu'elles en ont la couleur. Ils ne se font jamais saigner dans leurs maladies, croyant qu'une partie de la vie s'en va avec le sang; & ils se guérissent de toutes leurs fièvres par le jeûne & par l'abstinence. Toutes ces opinions ridicules sont fondées sur la créance qu'ils ont, que les ames passent d'un corps dans un autre par la Métempsychose, & que celles des hommes passant dans le corps des animaux, on ne doit pas les tuer, ni manger de leur chair.

CHAPITRE IX.

Du second Traité contenu dans le Livre donné à Bremaw , ou de leur Loi cérémoniale, qui consiste en lavemens, en onctions, en offrandes sous des arbres verts, en prières, en pèlerinages, en invocations & en adorations. De leur manière de baptiser, de se marier & d'enterrer les morts.

LE second Traité du Livre donné à Bremaw contenoit les Ordonnances cérémoniales, qu'ils devoient observer en certaines occasions. Il leur est expressément commandé de se laver souvent dans des Rivières ; & les Baniens disent que cette coutume commença avec le second Age du Monde, & fut mise au rang des choses Divines, pour leur faire remémorer que la destruction du Monde avoit été faite par le Déluge à cause de leurs péchés. Voici de quelle manière cette Cérémonie se pratique. Ils se mouillent leurs corps du limon qui est au fonds de la Rivière, ce qui sert à représenter la corruption naturelle des hommes ; après cela ils vont vers la Rivière la face tournée du côté du Soleil, & le Bramine dit tout haut cette Prière : *O Dieu ! cet homme est sale & impur comme le limon de cette Rivière ; mais de même que l'eau emporte cette saleté, daignes le nettoier de ses péchés.* Cette Prière étant finie, ils se plongent trois fois dans l'eau, pendant que le Bramine prononce à plusieurs reprises le nom de la Rivière où ils se lavent ; & pendant ce tems-là celui qui se lave jette dedans avec la main une certaine quantité de Ris, comme une offrande qu'il lui fait ; après quoi il reçoit l'absolution de ses péchés, & s'en va.

Ils se servent aussi d'une onction rouge qu'ils s'appliquent au front, dans laquelle ils mettent certaine graine pour signifier, à ce qu'ils disent, que Dieu les a marqués & choisis comme un Peuple qui est particulièrement à lui ; ce qui ne sert pourtant à autre chose qu'à conserver la mémoire de leur Baptême. Ils recommencent cette onction tous les jours à mesure que la marque s'en va quand ils se lavent, prononçant pendant l'action de certaines paroles, qui servent à les faire remémorer qu'ils doivent être tels que la marque de Dieu le requiert.

Il leur est ordonné de faire des offrandes & de certaines Prières sous des arbres verts, dont la cérémonie a été introduite par Wyse, à qui Dieu, disent-ils, apparut en vision sous des arbres verts, comme nous l'avons dit, & lui commanda de faire le service Divin en ces lieux-là. C'est pour cela que les Bramines y bâtissent des Temples à leurs Idoles, & qu'ils y demeurent pour faire ces Cérémonies Religieuses à l'intention de ceux qui y viennent. Ils ont beaucoup de respect pour ces arbres, & ils sont persuadés qu'il arrive de grands malheurs à ceux qui les gâtent, ou qui en arrachent la moindre branche. Quand ils font leurs assemblées sous ces arbres chacun y apporte son offrande, & ils s'y poudrent de poudres de différentes couleurs. Ils y paient leurs adorations, dont ils marquent le nombre par le son d'une petite clochette ; y font des Prières pour obtenir la santé, des richesses, une grande lignée, & un heureux succès dans leurs affaires ; & le plus souvent ils s'y assemblent en grand nombre, & y font leurs festins & leurs réjouissances.

Ils sont obligés de faire des Prières dans leurs Temples, qui consistent en la répétition fréquente des noms & des attributs de Dieu, amplifiés & expliqués. Ils y font aussi des Processions, en chantant leurs Commandemens & en sonnant des clochettes, & y font des offrandes à leurs Idoles.

Ils sont obligés d'aller en pèlerinage à des Rivières fort éloignées, comme à celle du Gange, pour y laver leurs corps, & pour y porter des offrandes. Il y va une infinité de monde, & les pierreries & les richesses qu'ils jettent dans cette Rivière ne se peuvent estimer. Celui qui peut mourir mouillé de cette eau passé pour un Saint parmi eux, & nettoié de toutes sortes de péchés.

Ils ont encore une espèce d'invocation des Saints, auxquels ils attribuent le pouvoir de faire réussir heureusement plusieurs sortes d'affaires. Ceux qui veulent être heureux en leur mariage invoquent Hurmount ; ceux qui veulent entreprendre quelque bâtiment, prient Gunnes ; ceux qui sont malades, Vegenant ; les Soldats qui

veulent exécuter quelques entreprises militaires, s'adressent à Bimohem; les misérables à Syer, & ceux qui sont heureux font leurs Prières à Nycasser.

Ils sont obligés par leur Loi d'adorer Dieu, aussitôt que quelqu'une de ses Créatures se présente à leurs yeux après le lever du Soleil; & ils rendent principalement ce devoir Religieux & cette marque de leur dévotion au Soleil & à la Lune, qu'ils appellent les deux yeux de Dieu. Ils traitent aussi fort civilement de certaines sortes de bêtes, qu'ils estiment plus pures & moins souillées que les autres; comme les Chèvres & les Bissalacs, auxquelles ils attribuent tant de bonté & d'innocence, à cause des âmes des hommes qui entrent dans leurs corps, qu'ils frottent le plancher de leurs chambres de leurs excréments, croyant qu'ils sont sanctifiés par cette saléité.

Il faut remarquer en huitième lieu, que la manière de Baptiser & de donner le nom aux enfans n'est pas la même dans la Tribu des Bramines que dans celle des autres; car on lave simplement les enfans des autres Tribus avec de l'eau, après quoi un des parens lui met sur le front la pointe d'une plume à écrire, & fait cette courte Prière: *O Dieu, écrivez de bonnes choses sur le front de cet enfant.* Ils donnent après cela à l'enfant le nom dont il doit être appelé, & lui frottent le milieu du front d'un onguent rouge, afin que tout le monde connoisse qu'il est marqué pour être un des enfans de Dieu; après quoi la cérémonie finit: mais les enfans de la Tribu des Bramines ne sont pas simplement lavés d'eau comme les autres; car outre cela on les frotte avec de l'huile, & on prononce certaines paroles en forme de consécration, en la manière suivante: *O Dieu, nous vous présentons cet enfant, né d'une sainte Tribu, oint d'huile & nettoié d'eau;* à quoi ajoutant les autres cérémonies ordinaires, ils prient tous ensemble qu'il puisse être Religieux observateur de la Loi des Bramines; & remarquant exactement le moment de sa naissance, ils lui font son Horoscope, conformément à la position des douze signes célestes, afin de connoître s'il sera heureux ou malheureux pendant sa vie. Ils gardent cette Horoscope, sans la faire voir à personne jusqu'au jour de son mariage, qu'ils estiment un des plus heureux de toute la vie. Alors ils publient hautement les dangers qu'il a évités, & ceux dont il est encore menacé.

Il faut remarquer en neuvième lieu, touchant leurs mariages, que le tems de le célébrer est bien différent de celui des autres Nations; car ils se marient environ la septième année de leur âge, parce qu'ils considèrent le mariage comme une des meilleures actions de la vie de l'homme, & qu'ils croient que le plus grand malheur qui puisse arriver, c'est de mourir sans avoir été marié, ce qui arrive souvent, quand on attend trop long-tems. Quand on est demeuré d'accord pour le mariage & que l'on l'a arrêté, on envoie des présens au son des Trompettes & des Tambours chez les parens de la fille, & ceux qui les accompagnent chantent des chansons à la louange de l'accordée; & lorsque les parens de la fille ont reçu ces présens, ils en envoient d'autres au marié, pour témoigner que sa recherche leur est agréable, & on les accompagne de chansons à sa louange. Ensuite les Bramines aiant nommé le jour auquel se doit faire la solemnité du mariage, on fait une espèce de Cavalcade publique, afin que tous ceux de la Ville en soient avertis. Le marié commence cette cérémonie vêtu de ses habits nuptiaux, & suivi des principaux enfans de sa Tribu, les uns à Cheval, les autres dans des Palanquins, tous parés de Pierrieres, d'Echarpes, & d'autres sortes d'habits magnifiques. Ils font cette Cavalcade dans les plus belles rues de la Ville, suivis de Trompettes & de Timbales enrichies de Banderoles dorées. Le marié est distingué des autres par une riche couronne brodée de pierreries, qu'il porte sur sa tête. Après qu'il s'est fait voir de la sorte, le jour suivant la mariée paroît en public avec la même pompe, parée d'une riche couronne qu'elle porte sur la tête, & accompagnée de toutes les jeunes filles de la même Tribu. Elle demeure quelque tems à la vue de tout le monde en cet appareil magnifique. Quand le jour est fini, ils vont tous à la maison pour achever les dernières cérémonies du mariage; & cette cérémonie est, que les mariés ne soient jamais conjoints avant que le Soleil soit couché: après quoi on fait un feu que l'on met entre les deux mariés, pour signifier lardeur qui doit accompagner leur amitié: on les attache l'un à l'autre avec une petite ficelle de soie, que l'on leur noue au travers du corps, pour montrer que le mariage est un lien indissoluble, & qu'ils ne doivent jamais se séparer l'un de l'autre. On met aussi un voile entre deux; symbole de modestie & de pureté. Ils disent que cette coutume est fondée sur la rencontre de Bramton & de Savatree, qui, parce qu'ils étoient nus, se couvrirent jusqu'à ce que les paroles qui font le

mariage fussent prononcées. Quand tout cela est fait, les Bramines font un petit discours, par lequel ils exhortent l'homme à subvenir à toutes les nécessités de la femme, & la femme à conserver inviolablement la fidélité qu'elle doit à son mari. Ensuite de cela il les bénit & leur souhaite une heureuse lignée. On tire le voile qui avoit été mis entr'eux deux, on dénoue la petite corde qui les tenoit attachés l'un à l'autre par le milieu du corps, & on leur donne après cela la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Parmi eux ils n'ont point d'autre donaire que les pierreries que la mariée porte le jour des noces, afin que les motifs du mariage ne paroissent pas intéressés; & personne ne demeure au festin que ceux de la même Tribu. Pour conclusion, ils ont de certaines observations legales qui sont particulières à chaque Tribu, & qui font la différence entr'eux. Par exemple, il n'est permis à aucune femme de se remarier une seconde fois, si ce n'est à celles qui sont de la Tribu de Wyse; c'est-à-dire, des Artisans. Il est permis aux hommes de toutes les Tribus de se marier une seconde fois, à l'exception de ceux de la Tribu des Bramines; ceux d'une Tribu sont obligés de se marier dans leur même Tribu; c'est pourquoi les Bramines se doivent marier avec des descendans des Bramines; les Cutteryes avec ceux qui sont descendus des Cutteryes, & les Shudderics de même. Mais les Wyfes ne sont pas seulement obligés de se marier à ceux de leur même Tribu; ils sont outre cela obligés de se marier à des filles dont les peres sont de leur même métier; comme le fils d'un Barbier à la fille d'un Barbier, & ainsi des autres; afin de se conserver dans leur Tribu & dans leur profession sans aucun mélange.

Quand un homme est malade à l'extrémité, & que l'on n'en espère plus rien, on lui fait dire tout haut, *Narrane*, c'est un des noms de Dieu, qui veut dire *Miséricorde au Pécheur*, parce que le Malade a grand besoin de miséricorde en cet état. Quand il est à l'agonie, & que son ame est sur le point de se séparer de son corps, ils lui ouvrent la main & versent de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de sa vie, priant Kisteneruppon, Dieu de l'Eau, de le présenter bien nettoié devant Dieu, avec cette offrande à la main. Quand il est mort ils lavent son corps, pour marque de sa netteté & de sa pureté; puis ils portent le corps mort sur le bord d'une rivière qui est marquée pour cela, & après l'avoir mis à terre, le Bramine dit: *O terre, nous te recommandons notre frere. Pendant qu'il étoit en vie tu y avois part, car il étoit fait de terre & nourri des biens de la terre: c'est pourquoi nous te le rendons aujourd'hui qu'il est mort.* Ensuite ils mettent à l'entour de ce corps des matières aisées à brûler, qu'ils arrosent de certaines huiles, & y mettent le feu, jettant dedans quantité de drogues aromatiques & de bonne senteur. Alors le Bramine dit: *O feu, quand il vivoit tu avois droit sur lui, puisqu'il subsistoit par sa chaleur naturelle; c'est pourquoi nous te rendons son corps afin que tu le purifies.* Après cela le fils du défunt prend un pot plein d'eau qu'il met à terre, & par-dessus un autre pot plein de lait. Quand cela est arrangé de la sorte, il casse d'un coup de pierre le pot de dessous & en fait sortir l'eau, ce qui fait que le pot qui est dessus tombe, n'ayant plus rien qui le soutienne, & renverse le lait qui étoit dedans: d'où le fils prend occasion de faire cette moralité. *Comme la pierre par sa violence a contrainst, pour ainsi dire, ce vaisseau de répandre l'humeur qui y étoit contenue, de même la violence de la maladie a ruiné la santé & le corps de mon pere, & l'a réduit à rien, comme cette eau & ce lait, qui sont répandus sur la terre, & que l'on ne peut plus ramasser. Quand le corps est tout-à-fait brûlé, ils en jettent les cendres en l'air, & le Bramine dit ces mots: *O air, pendant qu'il vivoit il te respiroit; à présent qu'il a respiré pour la dernière fois, nous te le rendons, & quand elles tombent dans l'eau, le Bramine dit encore: *O eau, pendant qu'il étoit en vie ton humidité le sousenoit; à présent que son corps est séparé en plusieurs parties, prends-en ta part.* Ils donnent ainsi à chaque Elément ce qui lui appartient, & parce qu'ils sont persuadés que la vie des hommes est conservée par les quatre Elémens, ils disent qu'il faut que leurs corps soient partagés entr'eux après leur mort. Quand cette cérémonie funèbre est faite, le Bramine présente au fils, ou au plus proche parent du mort un papier où sont écrites les maladies de ses prédécesseurs, & lui lit les Ordonnances faites pour ceux qui sont en deuil, qui portent que pendant dix jours il ne doit point mâcher de Bétel, ni frotter sa tête d'huile, ni mettre du linge blanc qu'une fois le mois seulement durant toute l'année de son deuil; qu'il doit faire au même jour auquel son pere est mort un festin à ses amis, & visiter la rivière dans laquelle ses cendres ont été jettées. Depuis toutes ces Loix & ces Ordonnances, il s'est introduit parmi eux une Coutume, qui oblige les femmes qui survivent à leurs maris, de s'offrir elles-mêmes volontairement à être brûlées toutes vives avec eux. Cela se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, & particulièrement par les personnes**

personnes de qualité, bien que les exemples n'en soient plus si communs qu'ils étoient autrefois. Properce parle en quelqu'endroit de cette Coutume en ces mots :

*Felix Eois lex sanctis una Maritis,
Quos Aurora suis rubra colorat aquis.
Namque ubi mortifero jacta est sax ultima tello,
Uxoram fluxis stat pia turba comis.
Et certamen habent leibi qua viva sequatur.
Conjugibus pudor est non licuisse mori.
Ardens viatrices & flamma pectora prabent,
Imponuntque suis ora perusta viris.*

Mais quoique Properce fasse passer cette Cérémonie pour une marque de la chasteté des femmes, on dit qu'elle a été introduite à cause de leur infidélité, comme on l'a déjà rapporté.

CHAPITRE X.

Du troisième Traité donné à Bremaw concernant leurs quatre Tribus ou Familles, avec un Commandement exprès de se conformer à cette sorte de Gouvernement, & quelque chose de leur première Tribu, qui est celle des Bramines. De l'Etymologie de ce nom; de leurs différentes sortes; du nombre de leurs Familles; de leurs Fonctions, de leurs Etudes, & de leurs Disciples.

APRÈS avoir parlé du second Traité donné à Bremaw, qui regarde les Cérémonies qu'on pratique dans leur Service Divin, il faut dire quelque chose du troisième Traité, dans lequel il est prescrit de quelle manière on doit vivre, quelle différence & distinction il doit y avoir entre les Tribus, & les choses qu'ils observent dans chacune en particulier.

Ils disent donc que l'on ne pouvoit trouver une meilleure invention pour bien gouverner le Monde, que celle qui étoit en usage dans le premier Age par le moien des quatre Tribus; c'est-à-dire, d'avoir des Bramines pour enseigner la Religion au Peuple; d'avoir des Cuttery pour gouverner les hommes, & les tenir dans l'obéissance par l'autorité des Loix; des Marchands, comme Shuddery, pour faire le Commerce & le Négoce, & enfin des Artisans & des Mercenaires comme Wyse, pour aider aux autres par leur travail & par les manufactures. C'est pourquoi ils étoient obligés par ce troisième Traité, de demeurer chacun dans sa propre Tribu, & d'observer les choses qui leur sont particulières, à cause de leurs professions. C'est ce qu'ils ont toujours fait, & qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, autant qu'il leur est possible, afin de conserver cette ancienne forme de gouvernement.

Comme la Tribu des Bramines est la première de toutes, il est bon de faire quelques remarques sur les choses qui lui sont particulières; & je dirai premièrement un mot du nom de Bramines. Suidas croit que l'on les appelle ainsi d'un nommé Brachman, qui fut le premier Auteur de leurs Cérémonies. Postel dans son premier Livre des Origines, Chapitre 13, & 15, veut alléguer qu'ils sont descendus d'Abraham par Cheturah; qu'ils s'habiterent aux Indes, & que l'on les appella Abrahantanes, & avec le tems, par contraction du mot, & pour en faciliter la prononciation, Bracmanes: ce qui n'est pas vraisemblable; car ils ne connoissent point ce Brachman, & ils n'ont jamais oui parler d'Abraham: au contraire ils affirment constamment qu'ils ont reçu le nom de Bramines de Brammon qui a été le premier, selon leurs vieux Regitres, qui ait exercé la Prêtrise parmi eux, ou bien de Bremaw, en ajoutant à ce mot la particule *nes* qui fut le premier du second Age, à qui la Loi fut donnée.

Quant aux différentes sortes de Bramines, considérés par le peuple comme Prêtres, il y en a de deux sortes. Il y a premièrement les Bramines communs, qui sont en plus grand nombre que les autres dans les Indes, & en second lieu les Bra-

mines particuliers, dont il y a beaucoup moins. Les Haniens appellent ces derniers *Verteas*, & les *Mores* *Seurabs*.

Les Bramines communs ont quatre-vingt-deux Tribus ou Familles, qui ont pour Patrons autant de grands hommes estimés parmi eux, à cause de leur sçavoir & de leur piété. Ils les appellent *Devin* d'un tel ou d'autel lieu, selon l'endroit où ils font leurs résidences. Le premier d'entr'eux s'appelle *Vicalnagranager*, c'est-à-dire, *Devin de Vicalnagra*; un autre *Vulnagranager*, c'est-à-dire, *Devin de Vulnagre*, qui est une Ville de ce nom-là, & ainsi des autres. De sorte que c'est par ce moyen qu'ils sont distingués en ces quatre-vingt-deux Tribus.

Il est ordonné à ces Bramines, quand ils prient Dieu en public, ou qu'ils lisent la Loi au Peuple, de faire de certaines postures & de certaines grimaces honnêtes, pour attirer sur eux les yeux & l'attention des Auditeurs, ce qui est assez plaisant à voir. Ils ouvrent les deux mains, & les lèvent au Ciel, comme s'ils étoient prêts d'en recevoir ce qu'ils demandent, ont les yeux baissés vers la terre, & sont assis tous à genoux sur leurs jambes, pour marquer leur crainte & leur humilité. En second lieu, il ne leur est pas permis de lire le Livre donné à *Bremaw*, si ce n'est en chantant, & avec de certains tons de voix hauts & bas, parce qu'ils disent que *Bremaw* n'en a pas seulement usé de la sorte; mais que Dieu le lui a expressément commandé, afin que sa Loi leur fut un sujet de joie & de réjouissance.

Les Bramines ont aussi des Seminaires, où les plus jeunes de la Tribu viennent apprendre la Religion & leurs cérémonies. La manière de leur initiation & de leur réception mérite d'être considérée, aussi-bien que leur Confirmation & leur Ordination à la Prêtrise. A l'âge de sept ans on environ, après avoir été bien lavés, pour marquer la pureté de leur Tribu, ils sont admis à cette sorte de discipline; ensuite de quoi on les reçoit tout nus, pour montrer qu'ils méprisent toutes choses, & qu'ils se défont de toutes sortes de soins, pour s'appliquer uniquement à l'étude. Quand cela est fait, on leur rase la tête, à la réserve d'une espèce de moustache pendante, que l'on laisse sur le derrière, pour leur faire connoître qu'il ne faut pas qu'ils abandonnent leurs études, & que si cela leur arrive, on les tirera par-là pour les y faire revenir. On les oblige à un silence Pythagoricien, & il leur est défendu de parler haut, de cracher & de tousser. Ils portent à l'entour des reins une ceinture de peau, & une lanière de la même peau à l'entour de leur col, qui leur passe sous le bras gauche. A l'âge de quatorze ans, s'ils en sont capables, on les reçoit à être Bramines, & alors ils quittent ces lanières de cuir, & prennent quatre fils joints ensemble, qui leur passent au dessus de l'épaule droite & par dessous le bras droit. Ils couchent avec ces fils & ne les quittent jamais, les portant toute leur vie à l'honneur de Dieu & de *Bremaw*, *Wysteney*, & *Rhuddery*, & les considérant comme le *Sceau* & le *Caractère* de leur Profession. Quand on leur donne ce qu'on pourroit appeler les *Ordres*, on les oblige premièrement à ne rien changer ni innover dans leur Tribu ou Famille; en second lieu, à observer ponctuellement toutes les choses qui sont commandées dans la Loi des Bramines, & enfin à ne point communiquer les *Myères* de leur Loi à ceux de contraire Religion. Voilà les principales choses que ces Bramines observent.

Quant aux Bramines particuliers qu'ils appellent *Verteas*, ce sont ordinairement des personnes de la Tribu de *Shuddery*, ou des *Marchands*, qui par dévotion se font de cette profession. Ces gens-là sont vêtus d'un habit de laine blanche, qui leur descend jusques au bas de la cuisse, & qui laisse le reste tout nud. Ils ne le couvrent jamais la tête, pour marque du respect continuel qu'ils portent à Dieu qui est au-dessus d'eux. Ils ne se la rasent pas; mais ils en arrachent les cheveux, à la réserve de fort peu qu'ils laissent sur le sommet. Ils s'attachent aussi le poil des joues & du menton.

Il y a plusieurs familles de ces sortes de Bramines. Les uns s'appellent *Soudraes*; & ceux-là ne vont jamais aux *Pagodes*; mais ils font le service Divin chez eux. Il y en a une autre sorte que l'on appelle *Tuppaes*, qui vont faire leurs prières aux *Pagodes*, & une troisième sorte que l'on appelle *Curthurs*, qui prient Dieu tout seuls, & sans compagnie. La quatrième sorte s'appelle *Onkeleus*; ceux-là ne souffrent point d'Images; & la cinquième sorte, qui est la plus austère de toutes, s'appelle *Pushaleus*.

Ces Bramines ont un certain jour de réjouissance qu'ils appellent *Pitcheson*, qu'ils célèbrent tous les mois une fois durant cinq jours; mais entre chaque jour des cinq ils observent un de jeûne. Cette fête se fait toujours dans la maison des gens de considération, & les personnes charitables donnent ordinairement de l'argent en ce

tems-là, afin que l'on ne tue point de bêtes ni de Créatures vivantes.

Ceux-là sont plus austères en beaucoup de choses que les Bramines ordinaires. Le mariage qui est permis aux autres leur est défendu. Ils sont plus sobres en leur boire & en leur manger que les autres; car à la réserve de ces jours de fêtes, ils ne mangent que ce qu'on leur donne, & ne gardent jamais rien pour le lendemain, ni pour un autre repas. Ils conservent plus scrupuleusement que les autres les choses animées, & ne boivent point d'eau qu'elle n'ait bouilli, afin que la vapeur, qu'ils croient être son ame, ait le tems d'en sortir. Ils éparpillent avec un balai leurs propres excrémens, de peur qu'il ne s'y engendre des vers qui soient sujets à être dérasés. Ils ont un Hôpital pour des oiseaux malades & estropiés, qu'ils achètent à prix d'argent, & qu'ils tâchent de guérir. Toutes choses sont communes entr'eux. Ils n'ont guères de foi pour les ablutions, & font gloire d'être sales & crasseux. Cela suffit pour faire connoître ces Bramines.

CHAPITRE XI.

De la seconde Tribu ou Famille appelée des Cutteryes, représentés dans son Etat florissant, dans son déclin, & dans l'Etat où elle est à présent.

LA seconde Famille ou Tribu, qui est celle des Cutteryes, prend son nom de Cuttery second fils de Porous. Parce que Dieu lui avoit donné le pouvoir de commander & de gouverner les autres, tous les Rois & tous les Gens de Guerre prétendent en être sortis. L'endroit du Livre de Bremav, où les choses qui regardent cette Tribu étoient contenues, se trouvoit rempli de certains Préceptes concernant le Gouvernement & la Police, dont la connoissance, à mon avis, n'est ni importante ni curieuse; c'est pourquoi je passerai cela, pour venir aux choses qui lui sont essentielles.

On peut donc considérer ces Cutteryes en trois manières; comme ils étoient autrefois dans leur état florissant, comme ils ont été depuis lorsqu'ils ont commencé à décroître, & comme ils sont aujourd'hui.

Dans leur état florissant, ils étoient les anciens Rois & les Gouverneurs des Indes, & particulièrement de cet endroit que l'on appelle Guzzarate. On les appelloit en ce tems-là Rajahs, qui vaut autant à dire que Roi. Les uns possédoient une plus grande étendue de pais que les autres, selon qu'ils étoient plus ou moins forts. Ces Rajahs avoient ordinairement auprès d'eux quatre sortes de personnes de tête & de qualité. Les premiers étoient des Bramines, qui, par le moyen de leurs Augures & de leurs Divinations, faisoient sçavoir aux Rois les tems propres pour faire des entreprises, & pour les exécuter heureusement. Le second ordre s'appelloit des Pardons. Ce Pardon étoit un homme politique & sçavant dans les affaires d'Etat. Il faisoit toutes les dépêches, rendoit la justice, & avoit soin des affaires du Roi. La troisième personne s'appelloit Moldar ou Chambellan du Roi. Il étoit ordinairement auprès de la personne du Roi pour l'entretenir & lui tenir compagnie. La quatrième personne faisoit les fonctions militaires, & commandoit les armées quand elles étoient en Campagne. On l'appelloit Disnache. Voilà les quatre personnes qui étoient la plus en considération auprès du Roi. On dit que ces Rajahs avoient trente-six Tribus ou Familles illustres dont ils étoient descendus. Les uns étoient de la Famille ou de la Tribu de Chaurah, les autres de celle de Solenkées, les autres de celle de Vaggela, quelques-uns de celle de Dodepuchaes, & d'autres de celle de Paramars. De forte que personne de basse naissance ne pouvoit prétendre aux dignités, & il falloit pour y parvenir être descendu nécessairement de quelqu'un de ces trente-six Tribus ou Familles. Voilà de quelle manière vivoient les Rajahs pendant leur grandeur.

Quant à leur déclin, leurs Historiens disent qu'une certaine femme sainte & vertueuse nommée Rannedvill prophétisa en mourant, que l'Etat des Baniens commenceroit à diminuer sous le Règne de Ravifaldée principal Rajah, & que son déclin

entier seroit sous celui de son successeur ; ce qui arriva , comme nous le verrons par cette Histoire.

Leurs Historiens disent, qu'il y eut autrefois un Rajah nommé Ravifaldée. Son fils lui éleva après sa mort un superbe Mausolée, en un lieu appelé Sythepolapore, pour faire connoître à la postérité l'affection & le respect qu'il avoit pour son pere. Quand ce magnifique bâtiment fut achevé avec beaucoup de soin & de dépense, le fils, jaloux de conserver par-là sa mémoire, aussi-bien que celle de son pere, consulta les Bramines, pour sçavoir si cet ouvrage dureroit long-tems, ou s'il seroit sujet à périr comme les autres choses du monde, & qui seroit celui qui le ruineroit : à quoi un certain Madownaiger, sçavant en la science des Bramines, répondit qu'un certain Sultan Alaudin, Roi de Delée, le démoliroit, & seroit de grandes conquêtes en Guzzarate. Syderanfaldée, c'étoit le nom de ce fils, voulant prévenir la ruine de ce Temple, envoya son Bramine Madownaiger avec beaucoup d'argent à Delée, pour chercher cet Alaudin, & obtenir de lui qu'il laissât les os de son pere dans leur repos, & qu'il ne démolit point le Temple qu'il lui avoit fait bâtir. Mais le Bramine étant arrivé là, ne trouva personne de ce nom qui gouvernât ou qui fût en autorité. Enfin après avoir bien cherché, on lui dit qu'un certain amasseur de bois avoit un fils qui s'appelloit ainsi. Il alla donc chez cet homme, qui fut bien surpris de le voir, lui raconta le sujet de son voiage, & vit, pendant qu'il l'entretenoit, le jeune Alaudin derrière son pere, qui donnoit à manger à une Chèvre. Le Bramine l'ayant abordé lui prédit la bonne fortune qui lui devoit arriver, lui dit qu'il seroit un jour Roi de Delée, qu'il seroit de grandes conquêtes en Guzzarate, & que Syderanfaldée l'envoioit féliciter, & lui présenter une grande somme d'argent, afin que, lorsqu'il seroit cette conquête, il conservât le Temple qu'il avoit fait bâtir à Sythepolapore, pour servir de Mausolée à son pere. Alaudin, après l'avoir écouté, lui répondit hèrement, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il fût si heureux ; que si pourtant le Ciel l'avoit résolu, il ne le pouvoit pas empêcher ; mais qu'il lui seroit impossible de conserver ce Temple, & resusa noblement les présents & l'argent que le Bramine lui présenta. Mais son pere & sa mere, à qui la nécessité donnoit de meilleurs conseils, & qui sçavoient mieux que lui ce qui lui étoit avantageux, lui persuadèrent de recevoir les présents qu'on lui offroit, tant pour se tirer de la nécessité présente, que pour s'en servir quelque jour à faire réussir les grandes choses que l'on venoit de lui prédire. Alaudin jugeant que ce conseil étoit bon & important, accepta les présents, & donna au Bramine un écrit, qui portoit, que puisque le Ciel avoit ordonné qu'il arrachât les pierres de ce bâtiment, il n'en prendroit que d'un des coins sans le gêner, tant pour satisfaire à ce qui lui étoit prédit, qu'à la demande de Syderanfaldée.

De cet argent Alaudin leva des troupes & fit la guerre avec succès ; de sorte que poussé par la fortune & enhardi par la prédiction qu'on lui avoit faite, il fit tant d'actions héroïques, qu'il devint enfin Roi de Delée, conquit Guzzarate, accomplit ce qu'il avoit promis à Syderanfaldée, & ruina plusieurs Rajahs, au grand préjudice de l'Etat des Banians qui commença à décliner. S'étant enfin lassé d'une guerre qui tiroit en longueur, & qui étoit difficile à cause que plusieurs Rajahs se retiroient dans des lieux inaccessibles, il la donna à achever à un nommé Futtercon son Echanfon. Voici la raison. Alaudin considérant que le hazard l'avoit élevé du néant aux plus hautes dignités, fit dessein de partager sa fortune avec quelqu'un qui n'y penseroit pas, & y aiant bien réfléchi toute la nuit, il résolut de donner le gouvernement de ce qu'il avoit conquis dans Guzzarate au premier qui se présenteroit devant lui avec quelque présent. Le hazard, qui vouloit faire un second miracle, voulut que ce fut Futtercon son Echanfon, qui dès que le Soleil fut levé, entra dans sa chambre & lui présenta une coupe pleine de vin. Alaudin la reçut avec beaucoup de joie, & sur le champ le déclara à la tête de son armée, son successeur au gouvernement de tout ce qu'il venoit de conquérir, enjoignant expressement à tous les Officiers de le reconnoître pour tel, de lui obéir en toutes choses, & de l'aider à achever la conquête qu'il avoit commencée ; ensuite de quoi il reprit le chemin de Delée, & Futtercon poursuivit la conquête de Guzzarate, que les autres Mahométans, qui lui succédèrent, acheverent à la ruine du Gouvernement & de l'Empire des Banians.

Quant à leur Etat présent, quelques familles de Rajahs qui tirent bon, & d'autres qui se retirent dans le milieu du País, & qui ne purent être conquis, subsistent encore, & pillent les Cassaloes, qui passent proche des lieux où ils sont. Quelquefois ils font des courses jusqu'aux portes des plus fortes Villes & des mieux peuplées, aiant avec eux quantité de braves Soldats qui les accompagnent dans ces expéditions,

expéditions, & qu'ils appellent *Rashpoutes*, c'est-à-dire, fils de Rois, parce qu'étant de la Famille ou Tribu des *Cutteryes*, ils sont selon toute apparence descendus de ces personnes illustres, qui ont été ruinées par la conquête de *Guzzarate*. De ces familles qui n'ont point été subjuguées, & qui subsistent encore à présent, il y a un certain *Rajah Surmulgée* qui demeure à *Ralpeeplay*, un autre *Rajah Berrumskav* qui demeure à *Molère*, & *Rajah Rammagar*, *Rajah Barmulgée*, & le grand *Rannah*, qui a donné plusieurs batailles contre les Troupes du Mogol. Voici tout ce qu'il y a de plus remarquable touchant la Tribu ou Famille des *Cutteryes*.

CHAPITRE XII.

De la troisième Tribu ou Famille, dite des Shudderyes; de la signification du nom de Banian; de leur Tribu, & de leur manière de vendre & d'acheter.

LE troisième fils de *Pourous*, appelé *Shuddéry*, ayant été destiné pour la marchandise, tous ceux qui en font profession sont compris sous ce nom & dépendent de cette Tribu. Ce que contenoit le Livre donné à *Bremaw* touchant cette Tribu, n'étoit autre chose que quelques Préceptes Religieux, qui leur enseignent comment ils se doivent conduire avec honneur dans cette Profession, leur enjoignant sur toutes choses d'être sincères, tant en leurs paroles qu'en leurs actions, & de n'user point de finesse & de tromperie dans leur négoce, soit en achetant ou en vendant.

Ce qu'il y a à considérer aujourd'hui dans cette Tribu, d'où sont tous ceux que l'on appelle proprement *Banians*, c'est le nom de *Banian*, le nombre de leurs Familles, & leur manière de vendre & d'acheter.

Premièrement, on comprend sous le nom de *Banians* ceux qui sont seulement Marchands, ou ceux qui sont Courtiers pour les Marchands; car on n'achète rien que par l'entremise de ceux que l'on appelle *Banians*, mot qui signifie, selon la Langue des *Bramines*, sans malice, parce qu'ils ne peuvent souffrir que l'on fasse du mal à une Mouche, à un Ver, ou à quelqu'autre chose vivante que ce soit; & aussi parce que quand on les frappe, ils souffrent avec patience & sans se revanger.

Le nombre de leurs Familles est égal à celui des *Bramines*, & ils sont de la même Tribu, ayant le choix de se soumettre à la discipline de ceux qui sont *Vishnagranaugers*, ou à celle des *Vulnagranaugers*, qui les instruisent en la Religion; & comme leurs Loix sont conformes à celles des *Bramines*, ils suivent plus précisément que les autres Tribus tout ce qu'ils leur ordonnent.

Enfin, la manière dont ils vendent & achètent mérite bien qu'on y fasse attention; car elle est tout à fait différente de celle qui se pratique parmi les autres Nations. Le Courtier, qui traite avec le vendeur, & qui fait le prix de la marchandise, dénoue un tablier qu'il a autour du corps, & le met sur ses genoux. Par dessus il marque, en prenant la main du vendeur, avec le bout de ses doigts les livres, les sols, & les deniers que l'acheteur en veut donner; & le vendeur fait connoître tout de même ce qu'il en veut avoir. Ils font ainsi leurs marchés sans parler, disant que cela leur est ordonné par leur Loi.

CHAPITRE XIII.

De la quatrième Tribu ou Famille, appelée des Wyfes; de la signification du nom; de leurs espèces, & de leurs différentes Familles. Le tems de Bremaw expiré, il est enlevé au Ciel, & le second Age finit par un vent & par une tempête.

ENFIN, le quatrième fils de *Pourous*, qui s'appelloit *Wife*, ayant été destiné pour inventer les Arts & les Métiers, & pour les mettre en pratique, tous les Arts sont compris dans sa Tribu. Les Préceptes du Livre de *Bremaw* qui les

regardoient , n'étoient que des instructions aux Artisans pour se bien conduire dans leurs Métiers.

Le nom de Wise signifie homme mercenaire ou dont on se sert , parce que ces gens-là travaillent pour ceux qui en ont besoin , comme faisoit Wise & ceux qui en sont descendus. On les appelle à présent Jentives.

Il y en a de deux sortes. Les uns vivent comme les Baniens , & s'abstiennent de chair & de vin , ou en usent rarement. Les autres sont des Jentives de Visceraun , qu'ils appellent Jentives souillés ou impurs , parce qu'ils se donnent la liberté de manger de la chair , du poisson & d'autres choses animées. Tels sont les pâisans , ou ceux de la lie du peuple que l'on appelle Coulées.

Comme la sorte la plus pure de ces Jentives a beaucoup de rapport en matière de Religion avec les Cutteryes , ils s'accordent ensemble pour le nombre de leurs Familles , en ayant trente-six qui se rapportent au nombre des Métiers & des professions qui sont en usage parmi eux. Il est remarquable que pour exécuter les choses qu'ils veulent faire , ils emploient le moins d'instrumens qu'il leur est possible , & que presque tout ce qu'ils font est opposé à la manière dont le font les Chrétiens. Telle est à peu près la substance du troisième Traité du Livre donné à Bremaw touchant les quatre Tribus ou Familles.

Ce Livre qui fut donné à Bremaw , contenoit comme on vient de le voir , le modèle de la Religion & du Gouvernement. Il le communiqua ensuite aux Bramines de son tems , qui le firent connoître au peuple , leur enseignant la Religion dont ils devoient faire profession , & la manière dont chacun devoit vivre dans sa Tribu : ensuite de quoi , ceux à qui l'autorité du gouvernement étoit commise , tinrent le peuple dans l'ordre & dans l'obéissance , & chacun fit sa fonction. Les Prêtres ou les Bramines instruisirent les hommes dans la Religion ; les Marchands firent le Commerce & le Négoce , & les gens de Métier exercèrent leurs différentes professions , pour le soulagement de ceux qui en avoient besoin. Les choses étant ainsi réglées dans le second Age , tout alla bien. La Religion étoit honorée , on faisoit des prières à Dieu , & aux personnes de Bremaw , de Wytteney , & de Rhuddery. Les bords des Rivières étoient fort fréquentés , & les lavemens journaliers & ordinaires n'étoient point du tout négligés.

Mais à mesure que le monde augmentoit , les hommes devinrent méchants , & dégénérent de leur première pureté. Les Bramines devinrent hypocrites , les Cutteryes , ou ceux qui gouvernoient , ambitieux & insolents , ne songeant qu'à opprimer les peuples , & à abuser de leur autorité. Les Marchands devinrent trompeurs ; & les Artisans , paresseux , & se firent trop paier de leurs peines.

Le monde étant corrompu de la sorte , Dieu fut une seconde fois en colère contre les hommes. Il descendit sur la montagne de Meropurbatée , ou il fit connoître à Bremaw quelle étoit la méchanceté des hommes , afin qu'il les avertit de se repentir , & qu'il leur fit sçavoir que le jugement de leurs crimes n'étoit pas éloigné. Le monde écouta pour un peu de tems ces remontrances , mais il retomba aussitôt dans sa première corruption ; ce qui obligea Bremaw d'intercéder pour les hommes : mais Dieu ne se laissa point adoucir & retira Bremaw , parce que le tems qu'il avoit à demeurer sur la terre étoit expiré , & afin aussi qu'il ne vit point les malheurs qui devoient arriver aux hommes.

Après cela Dieu fit connoître à Wytteney qu'il avoit dessein de détruire les hommes. Il intercéda aussi pour eux , à cause de la charge qu'il avoit de les conserver : mais Dieu ne le voulut point écouter , & ordonna à Rhuddery , qui étoit destiné à la punition des méchants , de faire sortir un grand vent des entrailles de la terre , pour exterminer les hommes.

Rhuddery obéit. Les vents fortirent avec violence , & causèrent à la terre des convulsions si étranges , qu'elles firent trembler tout le monde. Le jour devint obscur comme la nuit ; les côtes & les montagnes furent renversés ; le Gange sortit de son Canal. Ainsi cette horrible tempête détruisit tous les hommes , à la réserve de fort peu , que Dieu permit à Wytteney de conserver , pour servir à repeupler le monde dans le troisième Age.

CHAPITRE XIV.

Du Commencement du troisième Age du monde, rétabli par Ram. La malice & les péchés des hommes attirent un jugement sur eux, qui finit ce troisième Age par un Tremblement de terre.

QUAND Rhuddery eut apaisé la furie & la violence des vents, ce fut une chose triste de voir la terre sans habitans & dans la dernière désolation. Dieu vit cette ruine universelle se repentir de ce qu'il avoit fait, & Rhuddery eut regret d'avoir été l'instrument d'une exécution si horrible.

Et parce que la cause de tous les malheurs & de tous les désordres passés venoit de la mauvaise conduite des Rois, & de ceux qui gouvernoient, Dieu extermina tout à fait la Tribu des Cutteryes; & pour ces hommes qui avoient été conservés à la prière de Wylteney, comme ils étoient en petit nombre, & des trois autres Tribus seulement, Dieu leur fit grace, ainsi qu'on l'a dit.

Cependant ces quatre sortes de Tribus étoient si absolument nécessaires pour la conduite du monde, qu'il ne pouvoit subsister sans cela, & Dieu avoit entièrement détruit la Tribu des Cutteryes pour sa méchanceté. Il voulut donc qu'elle fût renouvelée par un meilleur prince, & que les Rois fussent tirés à l'avenir de la famille des Bramines. Le principal des Bramines, qui vivoit alors & qui avoit été conservé par Wylteney, fut appelé Ducerat. Le premier enfant qui naquit après cette destruction, & qui étoit le plus jeune de quatre, fut choisi pour former la succession de leurs Rois & de leurs Gouverneurs; & cet enfant aiant été élevé saintement, eut soin de la Religion & de la Politique, & sut gouverner sagement & pieusement les hommes suivant leurs différentes Tribus.

Il fit plusieurs actions illustres, soutint la Religion, & fut le protecteur des Bramines & des Ecclésiastiques. Il s'appelloit Ram, & devint si considérable par sa vertu & par son mérite, que son nom est encore aujourd'hui en très-grande vénération parmi eux. Quand ils se saluent l'un l'autre, ils crient tout haut, Ram, Ram. C'est comme si ils disoient, *je vous souhaite toute sorte de bonheur.*

Il y a de l'apparence que plusieurs bons Rois régnèrent après lui; mais comme les choses se gâtent toujours à mesure qu'elles s'éloignent de leurs principes & de leur origine; l'ambition & l'hypocrisie s'insinuèrent parmi eux de telle sorte, qu'ils contrevenoient tous les jours aux Commandemens contenus dans le Livre de Bremau.

Dieu s'irrita pour la troisième fois, indigné de ce qu'après tant de châtimens les hommes ne rentroient point dans leur devoir. Par son ordre Rhuddery commanda à la terre de s'ouvrir & de les engloutir, à la réserve de fort peu qu'il conserva de quatre Tribus, pour en faire une dernière épreuve, en repeuplant une quatrième fois le monde.

CHAPITRE XV.

Du quatrième & dernier Age du Monde; de l'enlèvement de Wylteney au Ciel; de l'Opinion que les Baniens ont de la Fin du Monde, & comment ils pensent qu'elle se fera.

DIEU commanda que le monde fût repeuplé par ceux qui avoient été conservés. Entre ces réchappés il se trouva un certain Kysteney. C'étoit un Roi illustre, un Gouverneur pieux & sage, & un des hommes des plus considérables du dernier Age, dont leur Histoire rend de glorieux témoignages, & qu'ils croient être passé jultques à nous par la suite des tems. Il fut favorable à la Re-

ligion, & sous lui il y eut une grande réformation, & de beaux commencemens de piété & de bonté.

Le tems de Wystemey étant expiré par la venuë de cet homme, les Banians disent que Dieu l'enleva au Ciel, n'étant plus nécessaire qu'il conservât le monde, puisqu'après ce quatrième Age il n'y en doit point avoir d'autre.

Mais bien que les Bramines supposent que ce quatrième Age s'écoule maintenant, ils croient pourtant qu'il sera beaucoup plus long que les autres; & que quand il finira Rhuddery sera enlevé au Ciel. Ils appellent ces Ages de quatre noms; le premier Curtain, le second Duaper, le troisième Tetrajós, & le quatrième Kolée.

Ils croient que la manière dont cette destruction finale du monde se fera, sera plus terrible que toutes les autres, & qu'elle se fera par le feu; qu'en ce tems-là Rhuddery réunira toutes les puissances capables de faire cette destruction; que la Lune deviendra rouge; que les raions & la lumière du Soleil seront semblables à des flammes de soufre brûlant; que les éclairs & le tonnerre tomberont; que le Ciel sera peint de toutes sortes de couleurs; que la flamme & le feu couvriront l'étenduë des Cieux; que les quatre Elémens, dont le monde a été fait au commencement, se feront la guerre l'un l'autre; & que dans cette agonie de la nature, l'Univers sera entièrement détruit, & retournera dans son premier cahos.

Ils conjecturent que le monde finira par le feu, parce qu'il doit être détruit par les principes qui lui ont donné l'être au commencement, & qu'ayant été composé de la Terre, de l'Air, de l'Eau, & du Feu, il doit être détruit par la dissolution de ces quatre Elémens. Ce qui les fortifie dans cette opinion, est qu'ils disent que les Ages précédens ont été détruits par quelque Elément. Les hommes du premier Age le furent par l'Eau, ceux du second par le Vent qu'ils prennent pour l'Air, ceux du troisième par la Terre; ainsi ceux du quatrième & dernier le doivent être par le Feu.

Quand cela arrivera, ils disent que Rhuddery portera les ames de tous les hommes au Ciel: mais que les corps périront. Ainsi ils ne croient point la résurrection des corps; parce, disent-ils, que le Ciel est un lieu trop pur pour pouvoir contenir des substances si grossières & si matérielles.

Telle est la croiance des Banians; & il est aisé de voir que le fond en a été puisé dans la Tradition ou dans la Genèse; mais qu'on l'a entièrement corrompu par les Fables qu'on vient de rapporter. On voit clairement que l'idée de la première destruction du monde est prise de l'Histoire du Déluge, événement qui a été connu de presque toutes les Nations; que la seconde & la troisième sont tirées de quelques dévolations arrivées à la Terre depuis ce grand événement; & enfin que la quatrième est fondée sur une opinion généralement répandue, que le monde périroit un jour par le Feu. Ovide racontant l'Histoire du Déluge de Deucalion^(*), dit que Jupiter fut embarrassé sur la manière dont il puniroit le Genre humain généralement corrompu; car tout le monde a reconnu cette corruption des premiers hommes: mais que se ressouvenant que le monde devoit un jour périr par le Feu, il résolut alors de le détruire par l'Eau.

*Esse quoque in fatis reminiscitur adsore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat, & mundi moles operosa labores.*

(*) Met. Liv. I.

LES

mmencemens

les Banians
t le monde,

le mainte-
res; & que
es de quatre
, & le qua-

se fera, sera
en ce tems-
uction; que
nt semblables
beront; que
n couvriront
fait au com-
ie de la na-
ier cahos.

être détruit
qu'ayant été
étruit par la
opinion, est
ément. Les
Vent qu'ils
quatrième &

les hommes
résurrection
pouvoir con-

nd en a été
nt corrompu
e de la pre-
nt qui a été
e sont tirées
nt; & enfin
ue le monde
eucalion (a),
tre humain
on des pre-
ur périr par



CÉRÉMONIES, MŒURS ET COUTUMES RELIGIEUSES DES IDOLÂTRES ORIENTAUX.

HUITIÈME PARTIE.

Servant de Supplément à ce qui a été dit de la Religion des Indiens.



USQU'ICI nous n'avons fait que copier quelques Auteurs, qui ont traité exprès du Culte Religieux des Indiens Orientaux, & à quelques remarques près, nous n'avons ajouté ni diminué aux Ouvrages curieux qu'ils ont publiés sur cette matière. Cela pourroit suffire sans doute, pour donner une idée assez exacte de la Religion de ces Peuples. Cependant il faut avouer qu'on trouve dans quelques autres Ecrivains quelques morceaux sur ce sujet, qui ne sont nullement méprisables. Tels sont entr'autres *Pietro Della Valle*, *Baldaus*, *Bernier*, le sçavant *Pere Kircher* dans sa *Chine illustrée*, & le Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses* publiées par les Missionnaires de la Compagnie de Jesus. C'est ce qui nous a engagés à joindre à ce que nous avons déjà dit de la Religion des Habitans des Indes Orientales une espèce de Supplément tiré de ces différens Auteurs. On y trou-

Tome VI.

* E c c e

MONIES

vera peu de répétitions, & il ne sera pas inutile à l'éclaircissement de la matière que nous traitons. Après cela il ne nous restera plus pour remplir notre projet, qu'à décrire les Cérémonies Religieuses des différens Peuples qui habitent le Continent des Indes & les Isles de l'Océan Oriental; car dans le même País ces usages varient selon les Provinces. C'est ce que nous exécuterons dans la Partie suivante.

CHAPITRE PREMIER.

Des Dieux des Indiens.

B R A M A.

QUELQUES-UNS ont crû (a) que Brama étoit le même que Pythagore; cependant il est certain que l'Histoire du Dieu & celle du Philosophe n'ont presque aucun rapport ensemble. D'ailleurs Pythagore n'a jamais passé dans les Indes. S'il a mérité l'Apothéose, ce ne peut être que par la doctrine de la Métempsychose, qu'il a lui-même puisée en Egypte, d'où elle a été portée aux Indes par le commerce fréquent que les Egyptiens & les Indiens avoient les uns avec les autres. On a cru encore que le Brama des Indiens anciens & modernes pourroit bien être l'Hermès Trifonégiste des Egyptiens, ou le Naçà ou Xè-kia des Japonois & des Chinois. Nous n'examinerons pas ces matières, qui demanderoient une longue Dissertation.

Brama est la première personne d'une espèce de Trinité que les Indiens admettent dans leur Théologie. Cette première personne est non-seulement Père du Genre humain; mais elle a créé encore autant de Mondes qu'elle a de parties considérables dans son corps. Le Système de cette Création, que nous tirons de la *Chine illustrée* du P. Kircher, diffère beaucoup de celui que les (b) Baniens établissent, & de celui qui est rapporté dans la sixième Partie, au Chapitre premier de la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*. « Les Bramines, dit-on dans Kircher, racontent que le premier Monde qui est au-dessus du Ciel a été fait du cerveau de Brama; le second des yeux; le troisième de la bouche; le quatrième de l'oreille gauche; le cinquième du palais & de la langue; le sixième du cœur; le septième du ventre; le huitième des parties de la génération; le neuvième de la cuisse gauche; le dixième des genoux; le onzième du talon; le douzième des doigts du pied droit; le treizième de la plante du pied gauche; & le quatorzième de l'air qui environne Brama. Ils prétendent qu'il y a du rapport entre ces quatorze Mondes & les parties du corps de Brama: ils ajoutent, que tous les hommes formés dans ces différens Mondes, en tirent le caractère & les inclinations qu'ils conservent en celui-ci pendant leur vie. Ainsi ceux qui sortent du premier Monde sont sages & sçavans; ceux du second, pénétrans; ceux du troisième, éloquens; du quatrième, fins & rusés; du cinquième, gourmets; du sixième, généreux & magnifiques; du septième, fardés, &c. du huitième, portés aux plaisirs & sur-tout à ceux de l'amour; du neuvième, laborieux; du dixième, campagnards & villageois; du onzième, gens de la lie du peuple, & occupés à ce qu'il y a de plus vil; du douzième, scélérats & gens de sac & de corde; du treizième, injustes & impitoyables; du quatorzième, ingénieux & adroits. » Les Bramines fondent sur ces principes toutes les règles de la phisonomie, & croient voir sur le visage de chaque personne, de quel Monde elle est originaire; après quoi ils décident hardiment sur le caractère & les inclinations de celui dont ils ont examiné la phisonomie.

Quoiqu'il y ait beaucoup de confusion dans la Théologie des Indiens, on y voit pourtant qu'ils attribuent à Brama (c) la direction du sort des hommes & des destinées du Monde, la disposition des événemens, & leurs Révolutions. C'est beaucoup plus qu'ils ne devoient accorder à un Dieu, Créateur à la vérité; mais dépendant & créé lui-même, puisque les Bramins lui donnent pour père, Quivélinga, qui n'est autre chose que Priape ou la Nature. Essayons de

(a) Voi. *Della Valle* dans les Voies.

(b) Voi. *Diff. sur la Religion des Baniens*.

(c) *Baldus*, Description du Malabar, &c.

MES

de la matière
notre projet,
tent le Con-
sais ces usages
ie suivante.

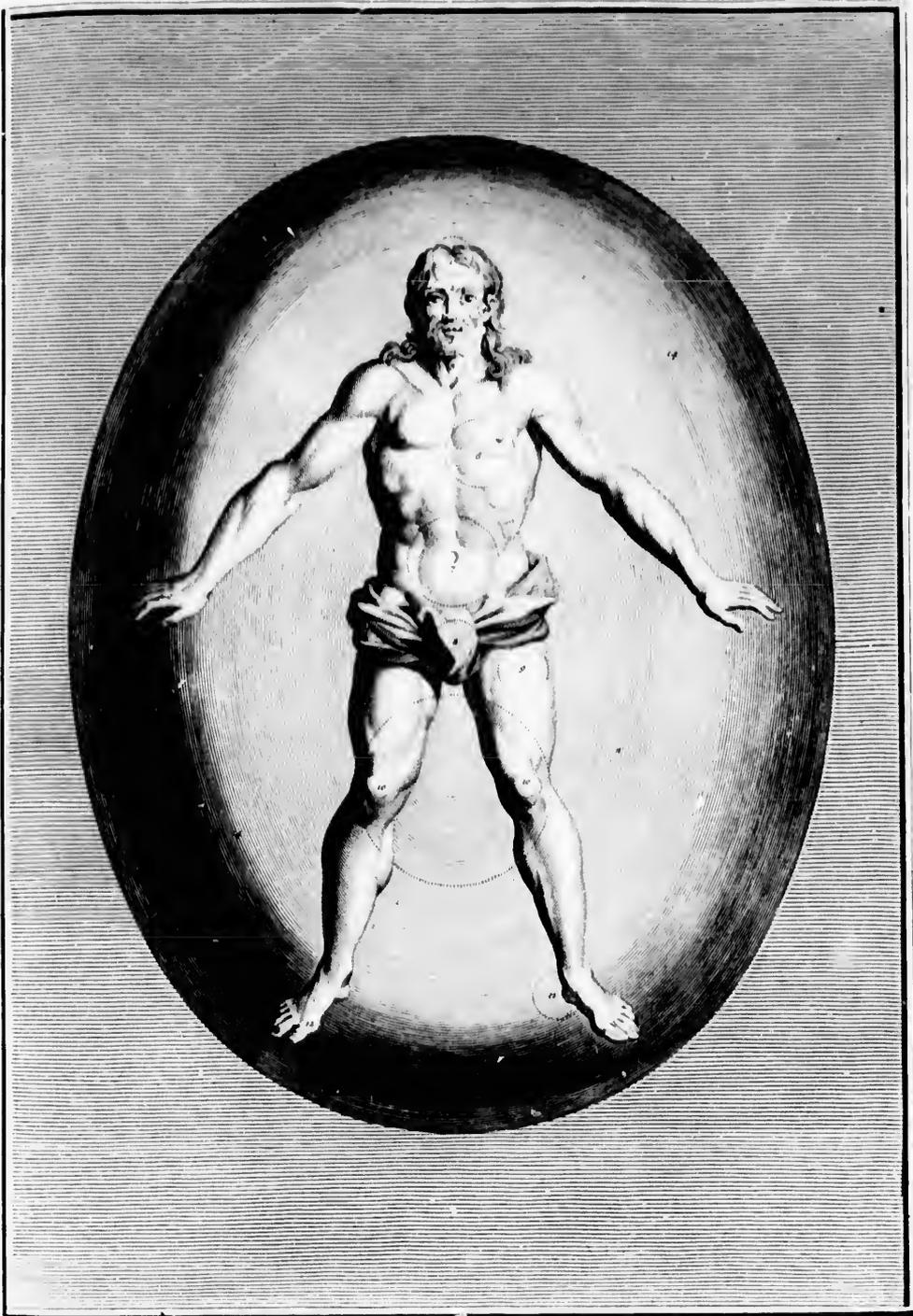
Pythagore ;
osophe n'ont
s passé dans
doctrine de
ré portée aux
oient les uns
& modernes
Xe-gia des
manderoient

Indiens ad-
ement Pere
le a de par-
ous tiron de
b) Banians
haptere pre-
« Les Bra-
est au-dessus
le troisième
alais & de la
es parties de
oux ; le on-
de la planie

Ils préten-
du corps de
Mondes , en
leur vie. Au-
d, pénétrant,
ême, gour-
les , &c. du
avième , la-
s de la lie
érats & gens
rzième , in-
es règles de
quel Monde
& les incli-

liens , on y
hommes &
Révolutions.
ur à la véri-
onment pour
Essaions de

Malabar, &c.



BRAMA ou BRUMA.

les
ma
étr
sup

fiè
la
fen
l'A
que
tion

» ra
» t
» d
» fa
» jo
» ri

» te
» er
» fo
» v
» te
» ce
» ne

» ja
» m
» q
» la
» fe
» et

» p
nou
jug
voi
raï
don
lège

» p
» d
» re
» ge
» ce
» q
» ca
» d

la C
» un
» L
» a
» ce
» a

pré
cell
éto
faif

(

les justifier. Ne pourroit-on pas concilier leurs contradictions, en disant que Brama est la Providence, laquelle, selon le système des Idolâtres de l'Orient, doit être regardée comme fille de la Nature, qu'ils reconnoissent généralement pour l'Être suprême.

Ce que nous venons de dire ici de Brama, ne nous permet pas d'oublier une fiction assez ingénieuse des Bramines, dans laquelle on voit quelle idée ils ont de la Création du Monde. Elle nous persuade qu'ils regardent la matière comme l'essence de la Divinité elle-même. Ce sentiment pourroit bien revenir à celui de l'Ame du Monde, soutenu par quelques anciens Philosophes. Les Indiens croient que nos Ames, & celles de tous les Êtres animés de la Nature, sont des portions de cette Ame universelle. Ils vont plus loin. « Dieu, disent-ils, suivant le rapport de Bernier, a non-seulement produit ou tiré les Ames de sa propre substance ; mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'Univers. La création n'est autre chose qu'une extension que Dieu fait de sa propre substance, & la destruction qu'une reprise qu'il en fait. Au dernier jour la reprise sera générale. De tout cela, les Docteurs concluent, qu'il n'est rien de réel & d'effectif de tout ce que nous croions voir, ouïr, flairer, goûter ou toucher. Tout le Monde n'est qu'une espèce de songe & une pure illusion, en tant que toute cette multiplicité & diversité de choses qui nous apparoissent, ne sont qu'une seule & même chose, qui est Dieu même. Mais demandez-leur qu'ils vous expliquent l'extension de la Divinité, la sortie & la reprise des substances, & toute la diversité de la Nature, & comment il se peut faire que Dieu n'étant pas corporel, mais *Biapék*, (ce terme revient peut-être à celui d'invisible,) il soit néanmoins divisé en tant de portions de corps & d'Ames ; ils ne vous paieront jamais que de belles comparaisons. Dieu, disent-ils, est comme un Océan immense, dans lequel se mouvroient plusieurs fioles pleines d'eau. Ces fioles, quelle que part qu'elles puissent aller, se trouvent toujours dans le même Océan & dans la même eau ; & si les fioles viennent à se rompre, les eaux qu'elles contenoient se trouvent réunies au tout dont elles étoient séparées ; ou ils vous diront que Dieu est semblable à la Lumière, qui, quoique la même par tout l'Univers, ne laisse pas de se diversifier de plusieurs manières. Toutes ces différentes comparaisons nous persuadent qu'ils ont des idées fort confuses de ces matières. D'ailleurs, pour juger sainement de leurs systèmes, il faudroit mieux entendre leur Langue, & pouvoir lire leurs livres. Des extraits donnés peut-être sans suite, ni liaison, & des raisonnemens de vive voix, ne suffisent pas pour juger des opinions d'une Nation, dont la Religion & la Philosophie sont cachées sous des énigmes & des fictions allégoriques.

Quoiqu'il en soit, (a) « Ils disent que l'araignée est la première cause & le premier principe de toutes choses ; que la production de l'Univers n'est rien qu'une filure de cet Insecte, lequel a filé ses entrailles & son ventre, en sorte qu'il a premièrement produit les Elémens, en second lieu, les Globes célestes ; que cette bête gouverne tout par sa sagesse & sa providence ; qu'elle dirige toutes choses par sa conduite, ce qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, laquelle n'arrivera jamais que quand cet Insecte retirera dans son corps tous les filets qu'il en avoit sorti ; car pour lors tout sera détruit, & le Monde ne subsistera plus que dans le ventre d'une araignée. »

Ajoutons à ce que nous venons de dire de Brama, cette remarque de M. de la Croze : « (b) que le nom de Brama est tiré de l'Egyptien *Piroumi*, qui signifie un homme. Le nom de Brama, dit-il ensuite, a la même signification dans la Langue Sainte des Indiens, qu'on appelle ordinairement le *Samseret*, (ou le *Hanscrit*, selon Bernier.) Les Malabares, au lieu de Brama, prononcent *Birouma* ; ce qui approche plus du mot Egyptien. Dans la Langue de Ceylan, *Pirimha* signifie aussi un homme. »

A l'égard de la Trinité, quelques Missionnaires prétendent en avoir trouvé des représentations, quoique fort imparfaites, chez les Idolâtres des Indes. Telles sont celles-ci. Les habitans de Tudemala adressoient leur culte à un Tableau, où étoient peints un Vieillard, un jeune Homme & un Oiseau. Cela, ajoute-t-on, faisoit un seul Dieu, qu'ils nommoient *Bidi*, ce qui dans la Langue du Pais, signi-

(a) Kircher dans sa *Chine illustrée*.

(b) *Hist. du Christianisme des Indes*, Liv. VI.

fic le Destin. Bidi, suivant ces Indiens, étoit l'Auteur de toutes choses.

Les Missionnaires crurent trouver dans cette Image une idée parfaite de la Trinité. Ils reconnurent dans le Vieillard, Dieu le Père, dans le jeune Homme, Dieu le Fils, & le Saint Esprit dans l'Oiseau. Ils donnèrent la même explication à une Idole du Tibet, nommée *San-Pao*; & Navarette assure, que sans y ajouter ni retrancher, elle étoit en tout semblable au Tableau qu'on voit de son tems sur le grand Autel du Convent de la Trinité de Madrid. Le même Auteur a rassemblé dans l'Ouvrage que nous citons ici, (a) beaucoup de choses curieuses, qui peuvent servir à découvrir l'origine de l'Idolâtrie des Indiens.

(b) Brama est souvent représenté de la manière qu'on le voit ici: mais Della Valle nous donne une autre description de son Idole, & telle qu'il assure l'avoir vue aux Indes. » On voit, dit-il, à Hagra un Temple dédié à Brama. Sa Statue est » au milieu du Temple entre quantité d'Idoles de marbre blanc. Elle a plusieurs » bras & trois visages; du moins je n'en vis pas davantage, parce qu'il me fut impossible de remarquer si par derrière il y en avoit un quatrième ou plusieurs autres. Cette Statue est toute nue avec une barbe longue & pointue, mais mal faite » comme tout le reste de la figure, qui a trop de ventre pour sa hauteur. Peut-être faut-il attribuer ce défaut à l'ignorance de l'Ouvrier, à moins qu'on ne le » regarde comme un caprice des Indiens, qui pourroient bien croire, comme les » Insulaires de Sumatra, que plus on a le ventre gros, & plus on est beau & bien » proportionné. Cette figure de Brama est debout. A ses pieds on en voit deux » autres petites, qui sont ses enfans, & à ses côtés deux de femme un peu plus » petites que Brama, l'une à droit & l'autre à gauche. Ce sont les deux femmes du Dieu. Dans un autre angle de la Pagode, & à la gauche de Brama on » a placé deux figures d'hommes barbus & nus, presque de même hauteur. Ces » dernières figures représentent deux Religieux autrefois Disciples de Brama. »

I X O R A.

SELON M. de la Croze & quelques autres, *Ixora* ou *Ishren*; car plusieurs Indiens prononcent ainsi ce mot, est le même qu'*Oshiris*, que les Egyptiens prononçoient aussi *Ishris*. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas confondre *Ixora*, qui est le même qu'*Esvara*, avec *Ixoretta*, lequel, selon Baldaus, Auteur d'une Description du Malabar & du Coromandel, est proprement le germe du monde. Quelques Docteurs Idolâtres disent, au rapport du même Baldaus, qu'un jour l'Univers diminua d'une manière si extraordinaire qu'il n'en resta plus rien qu'*Ixoretta*, qui avoit la figure d'une goutte de rosée; mais qu'avec le tems *Ixoretta* reprit toutes ses forces; que d'abord ce germe fut de la grosseur d'un grain de moutarde, ensuite de la grosseur d'une perle, qu'enfin il devint comme un œuf, dans lequel il y avoit cinq Elémens. L'œuf étoit couvert de sept enveloppes pareilles à celles dont un oignon est revêtu. La flâme & l'air en sortirent. De l'œuf partagé en deux moitiés inégales, il s'en forma le Ciel & la Terre. Les sept enveloppes furent divisées pareillement: celles d'en haut formèrent sept Cieux, & celles d'en bas sept Mondes. Cependant un fil ou cordon passant diamétralement par le centre de l'œuf, unissoit en quelque façon toutes ces parties. *Ixoretta* se plaça au plus haut bout du cordon. Il se fit sur la terre une montagne, au sommet de laquelle parut une figure triangulaire avec quelque chose de rond au milieu, qu'ils appellent *Quivelinga*. Ces deux figures représentent les deux sexes. *Ixoretta*, ajoutent-ils, & *Quivelinga* ne font qu'une même chose chez eux; & leur opinion est fondée sur l'étroite liaison qu'il y a entre l'un & l'autre. Voyez plus bas ce que nous dirons du *Lingam*. Il n'est pas impossible que les Bramines aient tiré des Egyptiens l'Emblème de l'œuf, par lequel ils représentent le Monde: mais nous remarquons une différence considérable dans les deux systèmes. Les Egyptiens, en dépeignant le Créateur de l'Univers avec un œuf sortant de sa bouche, ne confondoient point l'Ouvrier & l'Ouvrage; au lieu que suivant le principe des Bramines, il ne paroît pas que l'un soit distingué de l'autre. Convenons qu'il n'y a rien de plus pitoyable que les principes

(a) M. de la Croze a joint à la connoissance de l'Antiquité les secours que lui ont fourni les Mémoires des anciens Missionnaires, & ceux

de quelques Protestans; sur tout ceux d'un Missionnaire Danois à *Tranquebar*, nommé *Zingelbalg*.

elles qu'un homme démontre comme claires & certains, lorsque pour les établir il n'a d'autre guide que son imagination. Du reste peut-être ne seroit-il pas impossible d'accorder le germe supposé par les Indiens sous le nom d'Ixoretta, avec cet Esprit, qui selon Moïse, se mouvait sur la superficie des eaux.

(a) La tête d'Ixora est ornée d'une belle & longue chevelure. Il a la face blanche & reluisante, & sur la tête un Croissant. Ses trois yeux marquent l'étendue de sa prévoyance & de sa pénétration. Quoiqu'on lui donne ici une figure assez bornée, les Bramines assurent pourtant qu'il est infini. Un jour Brama voulut voir la tête d'Ixora, & pour cet effet il prit son val vers les Cieux; mais quelque effort qu'il pût faire, il ne lui fut pas permis de la voir. D'un autre côté Witnou, le Dieu des Métamorphoses, essaya de percer jusqu'à l'endroit où Ixora avoit les pieds. Dans ce dessein il se métamorphosa en Cochon, & fit un grand creux dans la terre avec son groin; mais il eut beau faire, son groin ne pénétra pas jusqu'aux pieds du Dieu. Le corps d'Ixora est d'une étendue si prodigieuse, que le Serpent Bategu, qui environne sept mondes & sept mers, n'a pu seulement lui servir de brassilet. Un Idolâtre qui en sçavoit plus que les autres, blâma vivement un Bramine, qui lui soutenoit qu'Ixora peut être renfermé dans une Pagode.

Cette Idole est représentée sur un piédestal, avec seize bras dont toutes les mains sont garnies. Celles des bras droits tiennent du Feu, de l'Argent, un Tambour, un Chapelet, une Corde, un Bâton, une Roue & un Serpent. Celles des bras gauches tiennent un Cœur, un Instrument de Musique, une Cloche, une Jatte de Porcelaine, une Chaîne, la Tête d'un Bramine, un Trident, & une Hâche. Les seize bras représentent la force & la puissance du Dieu. Il a la peau d'un Eléphant sur ses épaules, & de plus il est revêtu d'une peau de Tigre, dont les taches représentent les Étoiles du Firmament. Divers Serpens l'environnent; peut-être font-ils chez les Indiens, comme autrefois chez les Égyptiens, les emblèmes des révolutions des années. Il a au col un collier d'où pend une petite clochette, qui signifie la vigilance d'Ixora. Ce collier est fait de la peau d'un animal que les Indiens nomment *Mandega*; mais outre ce collier, il en porte un autre garni de fleurs, un troisième garni de (b) plusieurs têtes de Brama, & un quatrième auquel sont attachés les os de Chatti, femme d'Ixora. La Théologie des Bramines du Malabar & du Coromandel enseigne, que ce Dieu a deux femmes, Chatti & Garienga, sa bien aimée, son inséparable. Elle réside derrière lui, & se cache dans ses cheveux. Cette femme est la Déesse des eaux. Pour Chatti son autre femme, elle meurt & ressuscite comme Brama toutes les années; & toutes les fois qu'elle meurt, Ixora prend ses os & les attache à son quatrième collier. N'oublions pas que le corps de cette Divinité est barbouillé de terre & de cendre; ce qui marque la production & la destruction.

Il paroît assez par ce que nous venons de dire, qu'Ixora est la matière, que divers Philosophes Anciens & Modernes ont crue infinie & éternelle, & qu'ils ont presque toujours confondue avec une cause première infiniment supérieure à la matière, & sa motrice souveraine. Cette foule de Dieux que les Indes Orientales adorent, n'est peut-être composée que de Génies, d'Esprits subordonnés au Dieu Souverain, de Rois & de grands hommes mis au rang des Dieux pour leurs belles actions. « Plusieurs Sçavans, dit le P. de la Lane dans une Lettre (c) qu'il écrit au P. Mourgues, tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, qui est un pur Esprit; mais ils ajoutent que Chiven, Viehnou & les autres, sont les Ministres de ce Dieu; & que c'est par leur moyen que nous approchons du Trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. » Tout ce qu'on peut dire est, que leur pratique ne persuade pas qu'ils ne croient qu'un seul Dieu; mais ils ne sont pas les seuls qui en matière de Religion détruisent par la pratique ce qu'ils croient dans la spéculation. Pour ce qui regarde l'adoration des Statues de ces Dieux, ils avouent de bonne foi, selon Bernier, qu'ils ne croient pas que ces Statues soient autre chose que des Images & des représentations. « Nous ne leur rendons, disent-ils, des honneurs, qu'à cause de ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos Pagodes, parce qu'il est nécessaire, pour bien faire la Prière, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit; & quand nous prions, ce

(a) *Baldus*, Ibid.

(b) *Brama*, selon les Bramines, meurt & ressuscite tous les ans. Toutes les fois qu'il meurt, Ixora lui prend une de ses têtes & l'attache à

son collier.

(c) Elle est dans le X. Recueil des *Lettres éditantes de quelques Missionnaires*.

« n'est pas la Statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la Statue.
 « Au reste nous reconnoissons que c'est Dieu qui est le Maître absolu & le seul
 « Tout-puissant. » Bernier ajoute, que cela lui parut un peu concerté à la chré-
 tienne.

IXORA sous le nom de MAHADEU.

MAHADEU signifie Dieu souverain. On le représente sous la forme d'une co-
 lonne, qui diminue insensiblement depuis sa base jusqu'à son extrémité supérieure.
 Cette extrémité est fort ronde. Il est vraisemblable que cette figure est l'Emblème
 de ce qu'on appelloit autrefois Priape, que les anciens Idolâtres & les modernes des
 Indes ont également considéré comme le Dieu de la Nature. (a) La Figure mon-
 tre ici l'intérieur d'une Pagode de Mahadeu, la forme du Dieu, son Culte & les
 hommages des dévots. Toutes les figures monstrueuses dont la Pagode est ornée,
 sont autant de symboles ou d'hiéroglyphes Indiens. On offre à Mahadeu du lait,
 de l'huile, du ris & autres pareilles choses.

Les Bramines témoignent beaucoup d'humilité & de dévotion en entrant dans la
 Pagode d'Ixora, & se déchaussent à son honneur avant que de mettre le pied sur
 le seuil. Ils observent la même coutume à l'égard de Wistnou. Lorsqu'ils sont
 dans l'enceinte d'une Pagode, ils doivent avoir la main droite tournée vers la Pagode,
 & jamais la gauche. La première coutume est aussi pratiquée dans le Judaïsme. On
 a déjà observé dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*, que
 chaque Divinité Indienne a pour symbole un Animal; ce que les Indiens nomment
Vahanam. Nous ajouterons à cela que leurs Dieux sont très-souvent représentés
 assis sur des Tigres ou sur d'autres Animaux, & même sur des Souris. Il ne faut pas
 douter, dit Pietro Della Valle, (b) que les Sages Indiens, très-peu communica-
 tifs à l'égard du Peuple, n'aient enveloppé sous le voile des allégories & des sym-
 boles les secrets de la Nature, les mystères de la Religion, & même les principaux
 événemens de l'Histoire; ainsi ce qui paroît le plus ridicule aux yeux, & révolte
 même le sens commun, deviendrait au moins supportable, s'il étoit développé par un
 Bramine intelligent & de bonne foi.

Les Pagodes de Mahadeu, que Della Valle a vues, étoient toutes ornées de plu-
 sieurs sortes de figures; en quoi il s'accorde avec les autres Voyageurs, & peintes
 généralement de rouge mêlé de lignes blanches. Ces deux couleurs sont fort esti-
 mées des Indiens, qui, selon le même Voyageur, pourroient bien en avoir reçu l'u-
 sage des Egyptiens; & nous le croions après lui. Les femmes Indiennes préfèrent
 aussi dans leurs habillemens le rouge à toute autre couleur, de même qu'un certain
 ordre de Religieux Idolâtres. Quelques Joguis se mettent sur le corps une couche
 de rouge mêlé de jaune; coutume ancienne, puisque Strabon rapporte sur le té-
 moignage d'Onésicrite, que les Gymnosophistes Indiens la pratiquoient du tems
 d'Alexandre.

L'entrée des Pagodes de Mahadeu & de Wistnou est assiégée de Faquirs & de Men-
 dians. Della Valle dit y avoir vu des cloches, que sonnoient ceux qui d'un moment à
 l'autre entroient pour se rendre à l'adoration. Divers Joguis nus, ou peu s'en
 faire, puisqu'ils n'ont à l'entour des reins qu'une bande large de roile, laquelle cou-
 vre à peine ce qui doit être couvert, assistent continuellement dans la Pagode aux
 hommages religieux que le peuple vient offrir à Mahadeu. Ces Joguis ont le front
 peint de rouge & de jaune; mais du reste ils n'ont aucune couleur sur le corps. Del-
 la Valle croit que ces Joguis sont Disciples & Successeurs des anciens Gymnosop-
 histes. Les Pagodes sont éclairées de lampes & d'autres luminaires, qui brûlent
 sans cesse devant les Images de Mahadeu & de Wistnou. La même chose se pratique
 à l'égard des autres Divinités.

(a) Celle qui est sous les deux dernières
 Incarnations.

(b) *Pietro Della Valle*, Tome IV, de ses
 Voyages, en Italien.

IXORA sous le nom de LINGAM.

IXORA reçoit aussi le nom de (a) Lingam. Sous l'idée que sa figure présente ; on ne peut mieux le comparer qu'au (b) Priape de l'Antiquité. Les Joguis portent le Lingam pendu au col ; cependant il seroit impossible d'imaginer rien de plus obscène que la situation qu'ils donnent à cette double figure, à laquelle ils offrent assiduellement les prémices de leurs repas. Nous attribuons à la croiance que tout se fait par la voie de la génération, l'aveugle dévotion que les Indiens ont à ce Lingam ; en quoi ils confondent l'agent avec les moyens qu'il emploie. On ne sauroit leur faire de grâce sur cet article, qu'en le regardant comme un symbole qui choque vivement la bienséance & la politesse ; mais on ne peut s'empêcher de croire, que les premiers auteurs de ces figures mystérieuses avoient beaucoup de penchant à satisfaire par la débauche ce qu'ils donnoient pour emblème d'une Divinité.

On ne peut disconvenir, que le culte rendu à la Nature n'ait passé d'Orient en Occident, avec les figures symboliques sous lesquelles on l'a représentée. Il n'est donc pas surprenant, que la même idée se soit montrée sous différens noms à des Peuples fort éloignés les uns des autres, puisqu'en recevant d'une même source l'objet de leur culte, ils étoient obligés de recevoir les mêmes Images avec les mêmes Cérémonies. Il faut rendre quelque justice à ces Peuples. Rien n'exprime mieux la fécondité de la Nature que l'union des deux sexes, & la vigueur de Priape, dont le nom (c) est très-significatif ; mais il est étonnant que les hommes, qui, si l'on en excepte certains Sauvages des plus brutaux, ont toujours pris quelque soin de leur pudeur, l'aient perdue à un tel point, que de porter solennellement en procession les parties de leurs corps, qui ne doivent se découvrir que dans une extrême nécessité, & les exposer publiquement sur les chemins, dans les maisons & dans les Temples, comme cela se pratique aux Indes Orientales, & s'est pratiqué long-tems parmi les Grecs & les Romains. (d) En certains lieux d'Italie, on célébroit les Fêtes de Liber, Bacchus, avec tant de licence, que l'on adoroit en son honneur le sexe de l'homme, non dans le secret pour épargner la pudeur, mais en public pour faire triompher l'iniquité ; car on le mettoit honorablement sur un Chariot, qu'on conduisoit dans la Ville, après l'avoir premièrement promené par les champs, &c.

Pietro Della Valle, que nous citons avec plaisir, à cause de son exactitude & des curieuses recherches que l'on trouve dans ses Voyages, (e) observe que les Dieux des Indiens sont toujours nus, & que même on voit dans les Pagodes plusieurs figures dans une posture indécente. Il y a sans doute vû les Lingam dont nous parlons : pour les autres figures, elles représentoient peut-être les vœux ou les hommages des dévots Indiens, parmi lesquels les femmes ne dédaignent pas de se prostituer à l'honneur des Dieux. Les Maris voient avec beaucoup d'humilité ces prostitutions, qui renouvellent si fréquemment ce que nous regardons en Europe comme le plus grand de tous les affronts ; tant il est vrai, que de faux principes de Religion ruinent facilement ceux de la plus commune bienséance, & même changent souvent les idées les plus naturelles. Un mari est-il persuadé qu'il doit son infamie à ses Dieux, il est content. Tout cela ne s'est pas établi, sans avoir mêlé adroitement quelque espérance d'une félicité future. Quand une fois on a su s'emparer ainsi des esprits, en coute-t'il beaucoup de faire entendre aux bonnes dévotes que, (f)

*Si quelque chose les empêche
D'aller sous droit en Paradis,
C'est d'épargner pour leurs maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire.*

Au reste, peut de Lecteurs ignorent les prostitutions des femmes Babyloniennes à

(a) Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.

(b) Voyez ce qui est dit là-dessus au Ch. VI. de la Conformité des Indiens Orientaux, &c.

(c) Ce nom est Hébreu, & signifie Père des saints.

(d) Saint Augustin de la Cité de Dieu, l. VII, Ch. 21. selon la Traduction de M. Giry.

(e) Viaggi, Tome IV. pag. 69. de l'Édit. de Bologne 1672. & pag. 209.

(f) La Fontaine dans ses Contes.

à l'honneur de *Mylitta*, la Venus des Chaldéens; mais selon Hérodote, elles ne se prostituoient qu'une fois en leur vie, & aux Etrangers seulement. Celles qui s'exposent à la prostitution alloient s'asseoir dans le Temple de *Mylitta*, avec des couronnes de fleurs sur la tête. Il étoit permis à l'Etranger de faire choix de celle qui lui plaisoit le plus; & après qu'il s'étoit déterminé, il jetoit de l'argent à la Dame qu'il avoit choisie. Celle-ci ne pouvoit refuser cet argent, quelque modique que fût la somme, parce qu'il appartenoit à la Déesse. Les belles ne languissoient pas dans le Temple; mais les laides avoient le malheur de ne pouvoir vendre que fort tard leurs hommages à Venus. Les prostitutions Religieuses étoient aussi en usage dans l'Isle de Chypre. Tavernier parle d'une Pagode de Cambaie, qui est un lieu de pèlerinage pour les Courtisanes des Indes. Celles qui ont vieilli dans le métier achètent avec l'argent qu'elles ont amassé, de jeunes esclaves, qu'elles dressent à leur dévotion; & lorsque ces jeunes élèves sont en âge, elles les mènent à la Pagode, pour y être abandonnées à l'Idole.

Ajoutons que le Lingam revient au *phallus* des Anciens. M. de la Croze (a) a fait des observations fort curieuses sur l'un & sur l'autre, & qui prouvent que le culte du Lingam est aussi originaire d'Egypte. Le Lingam est quelquefois double; & l'on sçait assez ce que cela signifie. Il s'en trouve de l'un & de l'autre sorte entre les signes superstitieux que l'on voit ici, & qui sont tellement en usage chez les Indiens, que les Missionnaires ont toutes les peines du monde à obliger leurs Néophytes à les quitter. Un des plus obscènes de ces signes représente *vas mulieris menstruorum fluxu laborantis*. Les Indiens portent souvent ces marques de leur Religion sur le front & sur le nez. La Figure les représente avec leurs noms & leur couleur.

Nous finirons par un exemple, qui prouve que les Indiens regardent comme très-méritoires, les dévotions infames dont nous parlons dans cet article. « On voit, dit « D'ellon, sur la porte d'une des Villes du petit Royaume de Sempatan, une « Statue de Pierre de Sita femme de Ram, l'un de leurs Dieux, de la hauteur ordi- « naire d'une femme. Elle a à chacun de ses côtés trois fameux Fakirs ou Pénitens « nus, à genoux, les yeux levés vers elle, & tenant à deux mains ce que la pu- « deur ne permet pas de nommer. Ils prétendent par cette posture rendre l'homma- « ge qu'ils croient être le plus agréable à cette prétendue Déesse. »

PUDA; les PEXAIOS, &c.

ON associe à Ixora certaines Divinités, que les Malabares & les autres Idolâtres Indiens appellent Puda, Pexaios, & Pés. Puda est représenté avec trois Serpens sur la tête, & sous la figure d'un petit homme fort gros, ventre & sans barbe. Il a un Serpent en guise d'anneau au bras gauche, & deux aux cuisses. De sa main gauche il tient la Houlette d'un Berger. Les Pexaios & les Pés sont plus grands & mieux faits que Puda. Les uns & les autres ont quelque rapport avec les Dieux champêtres des anciens Païens. Au reste, si ceux qui lisent ces Explications veulent se donner la peine de les comparer avec ce qui est écrit dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*, ils y trouveront beaucoup de choses semblables exprimées sous des noms différens, & souvent mêlées avec des idées qui n'ont aucune liaison les unes aux autres. Ce défaut vient de la confusion qui se trouve dans la Théologie Indienne, & des obscurités qu'y ont ajoutées nos Voyageurs, faute d'avoir sçu distinguer les sentimens d'une Secte d'avec ceux d'une autre. Ce seroit un étrange galimatias, que le récit d'un Indien, qui, en écrivant sur la Religion Chrétienne, confondroit les opinions des Anabaptistes, Luthériens, Quakers, Calvinistes, & Catholiques, y ajouteroit les descriptions mystiques & allégoriques des Théologiens de ces différentes Sectes, & non content de cela, parfémeroit son Ouvrage d'une partie des Histoires, que les Légendaires Anciens & Modernes ont renfermées dans les Vies des Saints de l'Eglise.

QUENAVADY.

CETTE Idole est vraisemblablement la même qu'une partie des Indiens du Malabar révère sous le nom de *Pulleyar*, que l'on a représentée ici. *Pulleyar*, selon ces

(a) *Histoire du Christianisme des Indes*, t. VI.

elles ne fo
qui s'expos
s couronnes
lui plaifoit le
avait choisie.
omme, parce
mple ; mais
hommages à
de Chypre.
age pour les
vec l'argent
) & lorsque
abandonnées

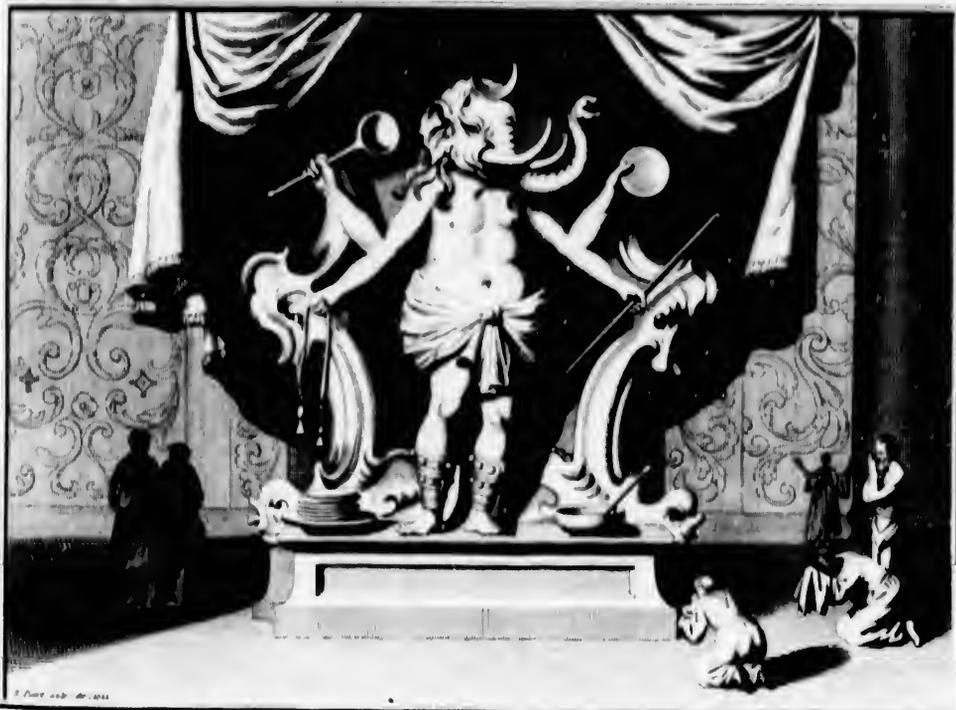
Croze (4) a
que le culte
double ; &
forte entre
chez les In-
leurs Néo-
mularis men-
eur Religion
eur couleur.
comme très-
On voit, dit
patan, une
auteur ordi-
ou Pénitens
que la pu-
e l'honma-



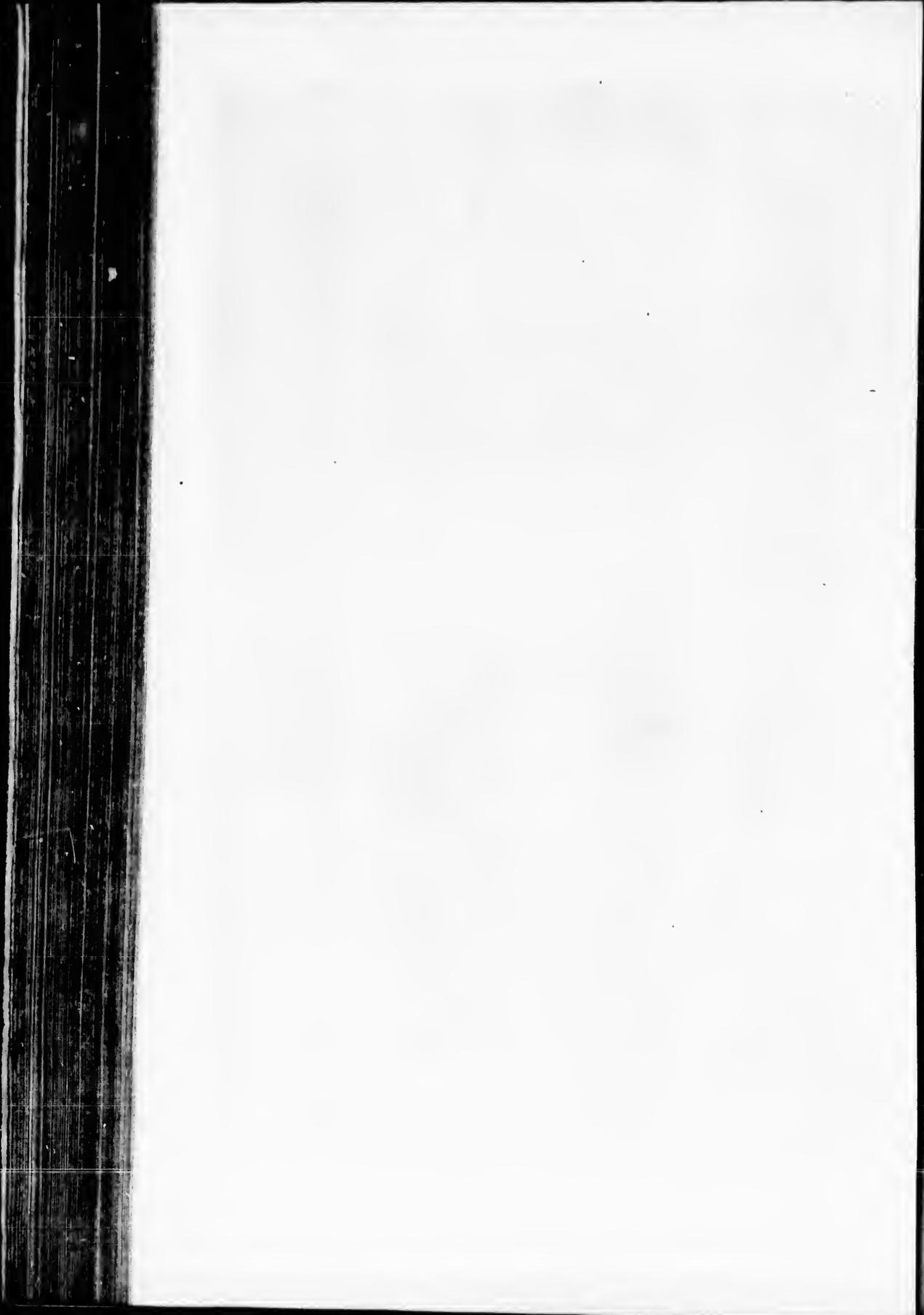
INORA, DIVINITÉ des Indes Orientales.

es Idolâtres
ois Serpens
is barbe. Il
De sa main
plus grands
e les Dieux
ations veu-
fertation sur
choses fem-
es idées qui
sion qui se
s nos Voia-
x d'une au-
écrivain sur
luthériens,
mythiques &
le cela, par-
Anciens &

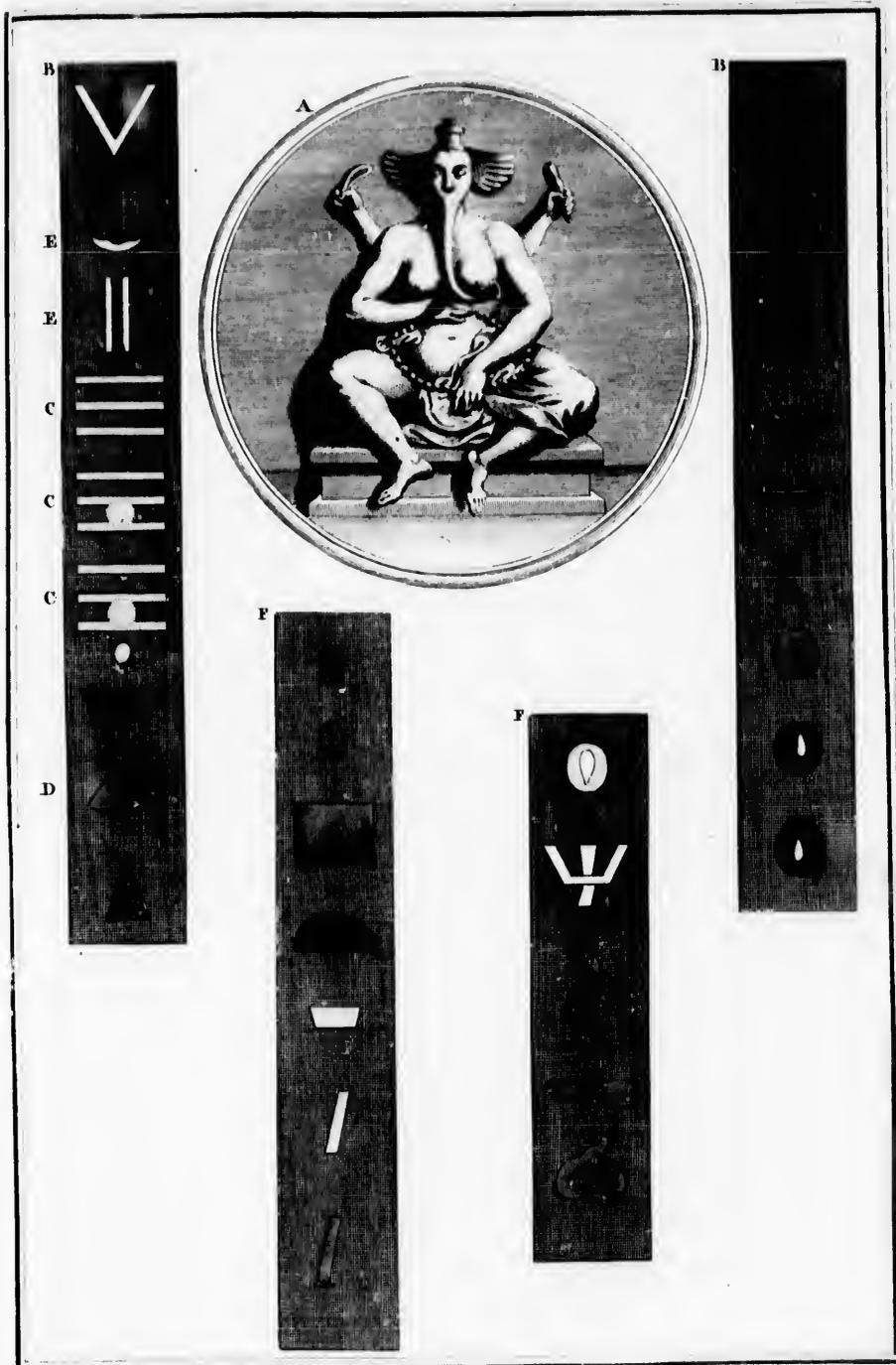
Indiens du
leyar, selon
ces



QUENEVADI, Fils D'INORA.



A
I



A. *Palleyar*. B.B. *Signes Superstitieux et marques prophanes avec leurs couleurs*. C.C.C. *Sur le sé'*
 D. *Double Lingam*. E.E. *Lingam ou PILLIUS*. F.F. *Marques tolérées par les Missionnaires avec les couleurs.*

ces Indiens
gnité fac
nement.
extérieur
femme.

Quena
dévots qu
la tête, l
de la tête
rouges su
le reste d
tre bras,
peinte le
au dessous
mains il
ment fait
engendra
des têtes
un Eléph
qu'ils trav
l'enfant q
n'avoit pa
fa trompe
même de
indigné d
ce fut de
pens.

Les Do
ble, & qu
mer de l
rent en ab
l'Epycurie
cessé. De
la gueule
par l'unif
& une ab
navady a

C'est à
Auteurs r
de Méti
disent qu'
lui deman
signifie qu
che, & c

Le qua
Indiens d
Quenavad
tombé. I
tomberoit
cette mal
Lune d'A
dans l'eau
trouvent

Ixora a
nommé Y
tre Quena
la sueur d
Le jaloux
éclaircisse
Paramesc
étoit le fr
côté, Ixor

Tom

ees Indiens, préside aux Cérémonies Nuptiales ; & comme revêtu de cette Dignité sacrée, les femmes Indiennes la portent ordinairement au col en guise d'ornement. Elle est le témoin de leur sortie de l'état de fille, & la fait connoître extérieurement au Public ; elle sert aussi de préservatif aux Indiennes dans l'état de femme.

Quenavady est sur un Trône derrière un rideau, que l'on retire en faveur des dévots qui viennent lui rendre leurs hommages. Ce Dieu est le fils aîné d'Ixora. Il a la tête, les défenses & la trompe d'un Eléphant ; un Croissant sur le sommet de la tête ; des cheveux longs, de grands yeux, de larges oreilles, des taches rouges sur le visage, si l'on peut appeler ainsi le muffle d'un Eléphant. Mais tout le reste du corps, qui reluit comme de l'or, est d'une figure humaine. Il a quatre bras, & le ventre extrêmement gros & large. Une pièce d'étoffe ou de toile peinte le ceint au tour des reins, & tombant par devant sur les cuisses, se noue au dessous du nombril. Il porte aux pieds plusieurs anneaux d'or. D'une de ses mains il tient un disque, de l'autre un long bâton, de la troisième un instrument fait en forme de cuillier, & de la quatrième une espèce de cordon. Ixora engendra Quenavady dans un exil auquel il se condamna, pour avoir coupé une des têtes de Brama ; & la raison pourquoi cette Divinité engendrée ressemble à un Eléphant, est que le pere & la mere se métamorphosèrent en Eléphants, lorsqu'ils travaillèrent à la produire. La métamorphose se fit au milieu d'un bois, & l'enfant qui naquit d'eux se ressentit de la férocité brutale des bêtes sauvages. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de raison, lorsqu'un jour il eut l'insolence de porter sa trompe sous les jupes de sa mere, pendant qu'elle le tenoit entre ses bras, & même des Docteurs Indiens assurent qu'il fit quelque chose de pis encore. Le pere indigné de l'insolence de son fils, prit un expédient très-salutaire à son honneur : ce fut de retrancher à Quenavady les moiens de badiner une autre fois à ses dépens.

Les Docteurs Indiens nous représentent Quenavady comme une Divinité insatiable, & qui dévore tout ce qu'on lui présente. Ils disent qu'il habite au milieu d'une mer de sucre, dans un lieu de délices, où les richesses & les voluptés se présentent en abondance ; ainsi les plaisirs des sens y trouvent tout ce que pourroit désirer l'Epycurien le plus sensuel. C'est-là que Quenavady mange, ou plutôt dévore sans cesse. Deux femmes qui sont à ses côtés lui jettent continuellement du sucre dans la gueule avec de fort grandes cuilliers ; & de peur que le Dieu ne se dégoûte par l'uniformité de la nourriture, il y a au tour de lui divers autres mets délicats, & une abondance extraordinaire de toutes sortes de fruits. Il nous paroît que Quenavady a beaucoup de conformité avec le Tems.

C'est à ce Dieu que les Indiens offrent les prémices de leurs Ouvrages. Les Auteurs mettent son nom à la tête de leurs écrits. Les Artisans & tous les gens de Métier, &c. l'invoquent avant que d'entreprendre quoique ce soit. Les Indiens disent qu'il faut servir Quenavady trente-six ans, avant que d'en obtenir ce qu'on lui demande. Au bout de douze ans il remue tant soit peu l'oreille droite, & cela signifie qu'il demande encore douze ans de Culte ; après quoi il remue l'oreille gauche, & cela veut dire qu'il faut accomplir le troisième terme sans se relâcher.

Le quatrième de la Lune d'Août est un jour très-malheureux dans l'opinion des Indiens du Coromandel & du Malabar, à cause de la malédiction que prononça Quenavady indigné de ce que la Lune s'étoit moquée de lui un jour qu'il étoit tombé. Le Dieu bilieux protesta que celui qui ce jour-là oseroit regarder la Lune, tomberoit dans de grands malheurs, & seroit rétranché de sa Caste. A cause de cette malédiction, les Idolâtres se tiennent renfermés chez eux le quatrième de la Lune d'Août, n'entreprennent quoi que ce soit hors du Logis, & évitent de regarder dans l'eau de peur d'y appercevoir cette Planette. Enfin si malheureusement ils se trouvent alors en voiage, ils ont grand soin de se bien couvrir le visage.

Ixora a d'autres enfans qui portent le nom de Quenavady. Celui qui est surnommé *Igasouraba* est représenté avec une tête d'éléphant & onze bras. Un autre Quenavady, surnommé *Cexi*, naquit sous une forme tout à fait humaine de la sueur de Paramescéri femme d'Ixora. Dès sa naissance, il avoit toute sa hauteur. Le jaloux Ixora prit ce nouveau né pour le galand de sa femme, & sans autre éclaircissement lui coupa la tête : de cette tête coupée, il en sortit un Cocotier. Paramescéri fut affligée de l'emportement de son Epoux, & de la mort d'un fils qui étoit le fruit miraculeux de ses sueurs ; & elle s'en plaignit amèrement. D'un autre côté, Ixora reconnut sa faute ; coupa la tête à un Eléphant blanc ; l'enta toute chaut

de encore sur le corps mort de Ceuxl, qu'il ressuscita en même tems pour le rendre aux vœux de la défolée Paramescéri.

(a) *Siri-Hannuman* ou *Hannuvan*, que l'on appelle *Anemonta* dans la *Dissert. sur les mœurs & sur la Religion des Bramines*, étoit fils d'Ixora & de Paramescéri il doit sa figure de singe à une envie de sa mère. (b) Un jour Paramescéri alla au bal avec son mari. Pendant la danse, elle s'avisa de jeter les yeux du côté d'un bois, où elle apperçut deux singes qui se divertissoient d'une manière si touchante, qu'aussitôt elle résolut de quitter le bal, pour courir les bois sous la figure d'une guenon. Son dessein n'étoit pas d'y rester oisive : elle étoit trop frappée des plaisirs qu'elle avoit vû goûter aux singes. Ixora fut donc obligé de la suivre au bois, où le Dieu complaisant se métamorphosa en singe ; après quoi on grimpa légèrement sur les arbres, on futa de branche en branche, on s'approcha, on se fit de petites malices : on fit si bien qu'on donna le jour à *Siri-Hannuman*. Dans la suite Paramescéri revenue à elle-même, eut honte de se voir prête à devenir la mere d'un Singe. Elle demanda au vent qu'il lui plût de la débarasser d'un monstre d'enfant qui alloit bien-tôt naître d'elle, & de le transporter à une autre. Le vent obéissant porta l'enfant dans le ventre de la femme d'un Génie ; & l'enfant naquit en son tems. Ixora son Père lui accorda le pouvoir de faire ce qui lui plairoit durant trois heures & trois quarts, par jour. Ce Dieu Singe est en grande vénération chez les Indiens : son culte est superbe ; & les Pagodes dans lesquelles on va lui rendre les hommages religieux, sont ornées avec toute la magnificence possible. Lorsqu'en 1554. les Portugais firent descente dans l'île de Ceylan, ils y pillèrent le Temple de la Dent du Singe, y enleverent des richesses extraordinaires, & emportèrent avec eux cette précieuse Relique, l'objet du culte de Ceylan, du Pégu, du Malabar, & de Bengale, &c. La Châsse où la Relique se conservoit, étoit couverte de bijoux : aussi ne fut-elle pas oubliée. Un Prince Indien offrit au Viceroi de Goa sept cens mille ducats d'or, pour le rachat de la dent sacrée : mais on rejeta la proposition de l'Indien.

Superbénis passe pour être enfant d'Ixora : cependant il ne doit le jour qu'à l'infidélité de Paramescéri. Voici l'Histoire de la naissance de ce Dieu bâtard, qui a six visages & douze bras. Tandis que la bonne Déesse étoit au bain, seule & déshabillée sans doute, elle fut apperçue de six Tissérans frais & gaillars, d'une taille à faire plaisir, & d'une phisonomie qui promettoit des merveilles. Paramescéri en fut touchée : d'un autre côté, les six Ouvriers n'avoient pas des cœurs de marbre. La Dame étoit belle & piquante ; les Tissérans jeunes & dispos ; en un mot, il étoit assez difficile de ne pas concevoir de la sensibilité de part & d'autre, & même quelque chose de plus. Les conférences des six galans avec la Déesse se tinrent sans beaucoup de préliminaires, & produisirent la naissance d'un fils à six visages & à douze bras. Cet enfant devenu grand plut à Ixora, qui le reconnut pour sien à cause de son esprit.

Patragali fille d'Ixora, nâquit d'une influence de *Wistnou*, laquelle entrant dans le corps d'Ixora, sortit ensuite par l'œil de feu que celui-ci a au front. Cette influence tombant à terre, produisit *Patragali*, Divinité des plus monstrueuses & d'une noirceur d'Ethiopien. Elle a seize bras & huit visages, de grands yeux ronds, des dents de cochon, à chaque côté de la tête un Eléphant, en guise de pendant d'oreilles, pour chévelure la queue d'un Paon, & pour habit des Serpens. Elle tient en ses mains une Epée, une Porcelaine, un Trident, une espèce de cuvette que les Malabres nomment *Capala*, un glaive recourbé, un petit Sabre, un Crit, une Zagaie, un Javelot, une Corde, un Singe, une roue & un Instrument de fer à trois croes. Ce Monstre fut mis au Monde pour vanger Ixora des insultes de *Darida*, qui étoit un Géant fort insolent. Les Idolâtres croiant que *Patragali* envoie la petite vérole & la guérit, lui remettent le soin de celui qui est infecté. On confie le patient à de certaines personnes qui se sont dévouées au service de cette Divinité ; & ces dévots tâchent de se la rendre propice par des sacrifices & des offrandes, que des vœux & des prières accompagnent. Ils coupent la tête à quelques coqs, & abandonnent aux chiens le sang de ces animaux. Ils nourrissent leurs malades avec du ris cuit à l'eau : mais on assure qu'ils aident souvent à faire passer les pauvres patients dans l'autre monde, quand ils sentent que ceux-ci sont en état de leur laisser une bonne succession. On sçait assez parmi nous, que pour un

(a) Voyez sa représentation ci-après, à la septième Incarnation.

(b) On lui donne une origine différente dans la Dissertation que nous venons de citer.

pour le ren-

Dissert. sur
 efecéri; il doit
 an balavec
 un bois, où
 e, qu'aussi-
 une guenon.
 aîfirs qu'elle
 s, où le Dieu
 ent sur les
 petites ma-
 Paramécéri
 Singe. Elle
 t qui alloit
 at porta l'en-
 n son tems.
 ne trois lieu-
 ion chez les
 a lui rendre
 e. Lorsqu'en
 t le Temple
 emportèrent
 gu, du Ma-
 oit couverte
 eroi de Goa
 on rejetta la

dévoit rien n'est plus appétissant qu'un héritage ; & que tel édifie les bonnes ames par ses prières, qui souvent attend avec impatience la succession d'une vieille Veuve, ou d'un pécheur qui prétend restituer à Dieu ce qu'il a volé aux hommes pendant sa vie.

Paragali est une de ces Divinités que l'on adore par crainte. Elle a à Cranganor une Pagode superbe, où les dévots des Indes vont faire de fréquens pèlerinages. Les Docteurs Indiens disent que cette Déesse s'est mariée, sans avoir jamais voulu perdre sa virginité.

KAMAETZMA.

LA Figure représente la Pagode de cette Divinité, ornée comme les autres Pagodes de plusieurs figures monstrueuses. La Tradition des Bramines donne Kamaetzma pour femme à Ixora ou Esvara : mais nous ne saurions dire si elle est la même que Parvati. Il se pratique à l'honneur de cette Déesse une chose assez singulière, dont le tour témoigne également la crédulité des Peuples, & l'attention que les Prêtres apportent à s'en prévaloir.

Tous les ans, le jour de sa Fête, on porte à sa Pagode quantité de fruits de diverses sortes ; & l'on pare de fleurs un jeune Enfant, que l'on met ensuite au bord d'une Grotte profonde. Cette Grotte communique à un grand chemin souterrain. Dès que la nuit est venue, on ferme exactement la Pagode, où l'Enfant est laissé tout seul : mais dans la nuit un des Ministres de Kamaetzma, vient prendre les fruits, & descend ensuite avec l'Enfant & les fruits au fond de la Grotte, d'où il remonte le lendemain avec l'Enfant couronné de Fleurs. Il est vraisemblable que ces fruits sont des prémices offertes à une Divinité, qui chez les Indiens, occupe le rang que tenoit autrefois Pomone chez les Romains.

WISTNOU, WICHNU ou WISTNUM.

CE Dieu, qui est fils de Quivelinga, est inférieur à Ixora ; & on le représente souvent sous une forme assez hideuse, noir comme un Nègre, avec quatre bras. On croit qu'il gouverne le Monde, & qu'il réside dans la Mer de sucre. Ce qu'il y a de plaisant, est qu'il y passe le tems à dormir ; cependant il dirige les affaires de l'Univers. Le Serpent *Annatam* lui sert de Trône, & les cinq têtes de ce Monstre sont les coussins sur lequel le Dieu dormeur se repose. Nous observerons en passant, que les Divinités des Indes sont presque toujours accompagnées de Serpens. On s'imagine en ce Pays-là que ces animaux sont des Génies célestes, & c'est une marque de bonheur de rencontrer un Serpent en son chemin.

Le Dieu Wistnou a sur la poitrine la marque d'un coup de pied, que *Rixi*, c'est un Génie d'origine Indienne, lui donna un jour qu'il dormoit profondément. On lui donne *Leximi* & *Siri-Pagoda* pour femmes. Il trouva celle-ci dans une Rose de mille feuilles.

Les dix Incarnations, ou Métamorphoses de Wistnou.

(*) WISTNOU s'est déjà métamorphosé neuf fois dans le Monde, & il doit se métamorphoser en dixième. Ces Métamorphoses renferment tous les mystères de la Théologie Indienne. La première fois il se métamorphosa en Poisson, pour aller chercher le Vedam au fond de la Mer, où un mauvais Génie l'avoit emporté, après l'avoir enlevé aux Deutas. Wistnou sollicité par les Deutas plongea dans la Mer, tua ce mauvais Génie, & revint avec le Vedam qu'il avoit trouvé dans une Coquille. La Figure représente Wistnou sortant du Poisson dont il avoit emprunté la forme. Ses deux mains droites tiennent le Vedam ouvert, & un anneau ; les deux gauches, un sabre & la Coquille qui renfermoit le Vedam. On voit le Monstre sans tête à ses pieds. D'un autre côté les Malabares attribuent à Brama une partie de ce que les autres Indiens attribuent à Wistnou, & disent que le mau-

différente dans
de citer,

(*) La Dissertation sur les Mœurs & la Religion des Bramines raconte ces Métamorphoses d'une manière très-différente, & l'on verra

après cette explication le récit du P. Rob, qui diffère encore de l'une & de l'autre.

vais Génie lui enleva le Vedam ; que Brama s'en plaignit à Wistnou, & lui demanda son assistance. Brama est représenté dans la Figure, assis sur une fleur des Indes.

Seconde INCARNATION.

LA seconde fois Wistnou se changea en Tortue. Un jour la Mer enflée d'orgueil s'avisa de faire un détail insolent de sa puissance & de ses richesses ; & Brama accompagné de quelques Démons eut ordre de chatier son insolence. Ils prirent la montagne de Merupa, laquelle est toute d'or massif, & la posèrent au milieu de la mer ; ils ceignirent à plusieurs tours cette montagne avec un Serpent, que les Bramins nomment *Signag* ou *Sciffia* ; & se servant de ce Serpent comme d'un cable avec lequel ils soulevoient la Montagne & la faisoient retomber ensuite, ils forcèrent enfin ce fier élément de restituer les richesses qui l'avoient rendu si insolent. La mer fut obligée de rendre de l'argent, un joyau très-précieux, le *Parfatig*, c'est un arbre, un vase où étoit l'eau nommée *Sora*, *Dannevvanier* l'Esculape Indien, la Lune, la Vache blanche, l'*Amarish* ou l'eau de la vie éternelle, l'Elephant à sept trompes, la Vierge *Remba*, le Cheval à sept têtes, l'Arc nommé *Dennock*, une coquille nommée *Sank*, & le Poisson appelé *Sabar*. C'est ainsi que la mer fut humiliée ; toutes ses richesses furent distribuées en divers lieux différens, & après cette expédition Brama retourna dans les Cieux.

Quelques Docteurs Indiens disent que la Terre ne pouvant supporter la pesanteur de la Montagne de Merupa, peu s'en fallut qu'elle ne tombât au fond des abîmes. Pour prévenir cet accident, Wistnou, qui s'étoit métamorphosé en Tortue, souleva la Montagne sur son dos.

Troisième INCARNATION.

Un puissant Génie, nommé *Rennixem*, prit un jour la Terre & la roula dans sa main comme une boule. Il ne se contenta pas de cet essai de ses forces, & se croiant paisible possesseur du Globe terrestre, il alla le cacher dans le *Patalam*, qui est le fond de l'abîme. Wistnou qui dormoit au moment du vol, s'étant réveillé en sursaut, fut surpris de ne plus trouver la Terre ; & sans perdre de temps, il se métamorphosa en pourceau, perça jusqu'au Patalam avec son groin armé de deux monstrueuses défenses, attaque le voleur, le tue, & posant la Terre sur ses défenses, remonte de l'abîme avec cette conquête importante. Le Sieur *Baldeus* dans sa *Description du Coromandel* rapporte qu'on voit dans une Pagode de Trinottam près de Sinzi, la tête d'un coctou qui, si l'on en croit les Bramines, s'est formée dans la terre comme une truffe. On la regarde comme une image, ou plutôt comme une Relique mémorable de la Métamorphose de Wistnou.

Les Gentils du Mogol donnent une autre raison de cette Métamorphose. Ils disent que dans le premier Age les hommes tombèrent dans une corruption si affreuse, qu'il n'y avoit ni foi, ni loi dans l'Univers. L'iniquité se multiplia ; les péchés du genre humain augmentèrent le poids de la Terre ; & le Serpent *Sciffia*, sur lequel elle reposoit, n'eut plus la force de la soutenir. Alors elle tomba au fond de la Mer, & tout le genre humain périt. Brama demanda à Dieu que la Terre revint sur l'eau. Il fut exaucé. Wistnou descendit des Cieux transformé en cochon de la manière qu'il est représenté dans cette Figure, & s'agrandit sous cette forme d'une manière si étrange, que sa tête touchoit aux Etoiles. Il descendit au Patalam, y défit *Hirnak* monstrueux Démon ; après quoi montant sur le cadavre de ce monstre, il accrocha la Terre, & l'enleva avec ses défenses, après l'avoir remise sur la Tortue qui étoit posée sur le Serpent *Signag*, auquel les Docteurs Indiens donnent mille têtes. Ensuite Brama repeupla la Terre d'hommes nouveaux, qu'il créa d'une seule parole.

Le Graveur a copié la Figure de la troisième Incarnation sur un Dessin, où l'on ne voit ni la Tortue, ni le Serpent.

Quatrième INCARNATION.

DANS le premier Age, Brama dompra le Géant ou Démon, que les Indiens ont appelé *Hurenkeffep*, & le tint dans une longue & rude captivité. Au bout de dou-

lui demanda
des Indes.

enflee d'or-
) & Brama
Ils prirent
au milieu de
ent, que les
e d'un cable
ils forcèrent
nsolent. La
est un arbre,
la Lune, la
pt trompes,
uille nom-
: toutes fes
ition Brama

la pesanteur
des abimes.
ue, souleva

bulá dans fa
& se croiant
ui est le fond
en surfaut,
etramorphose
trucufes dé-
monte de l'a-
Coromandel
d'un cochou
truffé. Ou
le de la Mé-

orphose. Ils
ption si af-
blia; les pé-
Seiffia, sur
a au fond
e la Terre
en cochon
ecette forme
au Paralam,
ce monstre,
r la Tortue
nment mille
d'une seule

Indiens ont
out de dou-
ze



Premiere incarnation.



Seconde incarnation.



Troisieme incarnation.



Quatrieme incarnation.

ze ans de
misérable
prison , l
sa vie , h
que impra
Ciel , de
de la mi
ne ferons
des conqu
La prospé
& commua
culte impi
nou leur
feroit leur
Père d'un
connoître
sa foi , pa
de la vér
mine ; &
esquiva le
aussi-tôt e
phosé de l
le Géant a

(a) A
d'or des In
& personne
commun ,
va- r'il de
n'attendre
attache les
l'on ne tre
est le gran
convenient
d'introduir
de finesse
mine , il f
valy lui o
demandoit
en un para
marquera
même tem
souhaitoit
pris de la
des avantag
demandoit
terre au B
posa fortent
vase ou éte
mine qui b
& le Ciel d
heureux M
dans l'abîme
Le Mari

(a) Cett
manière très-
Mœurs & sur
(b) l'origi
Tome

20 ans de souffrance, le Géant implora la miséricorde de Brama, qui eut pitié de ce misérable, & même lui accorda des graces extraordinaires; car il le délivra de sa prison, le fit devenir un puissant Monarque, & lui donna, pour assurance de sa vie, le privilège de ne pouvoir périr que d'une façon extraordinaire, & presqu'impraticable. Par ce privilège Hirrenkeslep étoit à couvert des insultes du Ciel, de la Terre, du Soleil, de la Lune, de la foudre, des éclairs, du jour, de la nuit, du vent, des orages, & des autres accidens ordinaires dont nous ne ferons pas le détail. Le Géant remis en liberté assembla des Armées, & fit des conquêtes si rapides, qu'en peu de tems il devint la terreur de l'Univers. La prospérité lui enfla le cœur; il porta l'insolence jusqu'à oublier ce qu'il étoit, & commanda qu'on l'adorât lui seul comme Dieu. Les Bramins s'opposèrent à ce culte imple, & prièrent Wistnou de les délivrer de la tyrannie du Géant. Wistnou leur promit que la femme de ce tyran mettroit au monde un enfant, qui seroit leur libérateur. La promesse de Wistnou eut son effet; le Géant devint Père d'un enfant qu'il voulut élever à l'adorer seul; mais l'enfant refusa de reconnoître son Père pour Dieu, & fit au contraire une confession solennelle de sa foi, par laquelle il reconnoissoit Wistnou pour Créateur des 14. Mondes, Père de la vérité, &c. Le Tyran irrité maltraita ce petit Martyr de la fol Bramine; & comme il se mettoit en devoir de l'assommer avec son bâton, l'enfant esquiva le coup en se cachant derrière un pillier qui reçut le coup, & se fendit aussitôt en deux. Il en sortit un Monstre effroyable; Wistnou s'étoit métamorphosé de la sorte, pour châtier l'insolence du Tyran. Le Dieu transformé saisit le Géant au milieu du corps, & le déchira.

Cinquième INCARNATION.

(a) Autems que *Mavaly* gouvernoit le monde, c'est-à-dire, durant l'Age d'or des Indiens, il y avoit une abondance extraordinaire de toute sorte de biens, & personne ne vouloit travailler. On ne voioit aucune subordination; tout étoit commun, & comme on dit, il n'y avoit qu'à se baisser & prendre. Qu'arrivera-t'il de cette dangereuse abondance? Qu'il fallut se servir soi-même, & n'attendre aucun secours de personne, parce que l'intérêt, qui en général nous attache les uns aux autres, ne possédoit pas encore les hommes. Le pis étoit que l'on ne trouvoit presque point de dévotion dans le Monde; car la nécessité, qui est le grand motif des prières, n'existoit pas. Wistnou voulant remédier à un inconvénient qui pouvoit avoir de facheuses suites, résolut de détrôner *Mavaly*, & d'introduire les besoins, la faim, la misère & la pauvreté dans le Monde. Il usa de finesse pour venir à bout de son dessein; & prenant la forme d'un pauvre Bramine, il se présenta à *Mavaly*, comme un homme qui demande la charité. *Mavaly* lui offrit des Roiaumes & des Trésors. Le Bramine lui répondit, qu'il ne demandoit que trois pieds de terre pour s'y loger avec son bagage, lequel consistoit en un parasol, un livre de dévotion à la manière des Bramines, & un gobelet. On remarquera que ces trois pièces composent le ménage d'un Bramine. Il exigea en même tems, que pour ratifier avec plus de solennité la propriété du terrain qu'il souhaitoit d'acquérir, *Mavaly* lui versât (b) de l'eau dans la main. Celui-ci surpris de la modération du Bramine le pressa long-tems, mais en vain, d'accepter des avantages infiniment plus grands en apparence que les trois pieds de terre qu'il demandoit. Cependant, comme il étoit sur le point d'accorder ces trois pieds de terre au Bramine, la femme de *Mavaly* se doutant de quelque supercherie, s'opposa fortement à la ratification; mais *Mavaly* refusa d'être parjure, & prenant le vase ou étoit l'eau destinée à la fatale ratification, il en versa dans la main du Bramine qui but cette eau, & reprenant ensuite sa Divinité, couvrit la Terre d'un pied & le Ciel de l'autre; après quoi, voulant s'approprier le reste du terrain que le malheureux *Mavaly* venoit de lui accorder, il lui mit le pied sur la gorge, & le culbuta dans l'abîme qu'il mesura en même-tems.

Le Mari & la Femme détronés par une supercherie si peu digne de Wistnou, lui

(a) Cette Métamorphose est contée d'une manière très-différente dans la *Dissert. sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.*

(b) Lorsque les Indiens Idolâtres font quel-

que affaire, le contrat se ratifie en versant de l'eau sur les mains de l'acquéreur, qui est obligé de la boire, *Baldens* dans sa *Description du Coromandel.*

furent des plaintes auérées. Wistnou touché de ces plaintes établit Mavalv Roi de l'Abime. Quelques Docteurs Indiens allèrent que Wistnou lui donna la charge de Portier du Ciel. Quoiqu'il en soit, depuis cette révélation on a vu dans le monde les richesses & la pauvreté, l'abondance & la misère, le bonheur & l'adversité, suites naturelles de l'inégalité des conditions : mais pour conserver l'image de la félicité du Genre humain sous le règne de Mavalv, Wistnou institua une fête que les Malabres appellent *Ona*, & qu'ils célèbrent dans le mois d'Aout. C'est une espèce de Bacchanale, pendant laquelle les Indiens de quelque condition qu'ils soient, s'équipent le plus superbement qu'ils peuvent, se régèlent de leur mieux, & passent le tems dans la joie & dans les plaisirs.

Sixième INCARNATION.

Un Bramine fort homme de bien s'étant marié à une femme Bramine très-vertueuse, se retira avec son épouse aux bords d'une Rivière, que la Légende Indienne appelle *Bhova*. Ils'y firent une habitation fixe, & résolurent d'y passer leurs jours dans la dévotion. En cet état de tranquillité, il manquoit une chose à la félicité de ces deux personnes : c'étoit d'avoir des enfans, & la Bramine n'en daumoit point à son époux. Les Banianes regardent comme fort déshonorables les mariages qui sont stériles. Les bonnes gens dont nous parlons, désolés de leur opprobre, résolurent de se retirer au désert, pour demander des enfans à Dieu avec plus de ferveur qu' auparavant, dans un endroit éloigné de la société des hommes. Ils errèrent long-tems à travers champs ; mais ils arrivèrent enfin à une Pagode environnée d'un petit bocage fort agréable, & y firent de longues prières à Dieu, sans pouvoir en être exaucés ; ce qui leur fit croire qu'il les rejettoit à cause de la beauté du lieu. Alors ils résolurent d'essayer de le fléchir en pleine campagne, & d'y rester pour cet effet tous-jours exposés aux chaleurs brûlantes du Soleil & à toutes les injures de l'air ; mais cette rude pénitence ne les fit point exaucer. Enfin ils se déterminèrent à souffrir la fam, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu ou de se laisser fléchir, ou de leur ôter la vie. Ils soutinrent neuf jours cette rude épreuve ; après quoi Wistnou qui leur apparut sous la forme d'un bel enfant, leur demanda le sujet de ces austerités répétées. Ils le lui apprirent ; alors Wistnou, qui se fit connoître, leur promit trois enfans, & disparut en même tems. De ces trois enfans, deux furent produits par Métémpsychose. Les âmes du Bramin & de la Bramine qui étoient mortes à force de jeuner & de s'affliger, allèrent se loger dans les corps de deux petits nouveaux nés, qui avec le tems se marièrent ensemble, & donnèrent le jour à un enfant, dernier fruit de la promesse de Wistnou. La Légende nomme le Père *sandichemi*, la Mere *Reneka*, & l'enfant *Prassiram*. Reneka eut une sœur qui fut mariée à un Géant, que la Nature avoit pourvu de mille bras.

Le vieux Bramine & sa femme revenus au monde sous les noms de *sandichemi* & de *Reneka*, ne dégénérent point de leur ancienne piété ; pour y vaquer plus librement, ils se bâtirent une Hutte près du Gange, & y vécurent assez pauvrement des fruits de la terre. Ils donnoient entièrement leur tems à la dévotion & à la prière, regrettant même celui qu'ils étoient obligés de céder aux plus pressantes nécessités de la nature. Ils parvinrent ainsi au plus haut point de sainteté ; leur Légende assure même qu'ils ressuscitoient les morts. Prassiram hérita de la vertu de ses parens, & fut en état de donner des leçons de sagesse dans un âge où les autres n'ont pas encore assez de capacité pour les comprendre ; mais un accident troubla la piété dont on faisoit profession dans cette Hutte. Nous en abrègerons le récit. Reneka avoit reçu de Wistnou un mouchoir, dans lequel elle pouvoit puiser de l'eau sans que l'eau coulât à travers. Malheureusement pour Reneka, sa sœur parut en équipage de Reine, dans le tems qu'elle étoit allée puiser de l'eau. Reneka murmura de l'extrême différence qu'elle voioit entre leurs deux conditions ; & ce murmure détruisit la propriété du mouchoir. Alors la sainteté du Bramine ne fut pas à l'épreuve d'un mouvement de colère si violent, qu'il fit tuer Reneka par son propre fils ; mais revenu de sa violence, il la ressuscita à l'instance de ce fils même.

Quelque tems après le Géant aux mille bras, suivi de toute sa Cour, alla visiter *sandichemi* son Beaufrere, qui n'étant pas en état de lui faire des honneurs proportionnés à la qualité de Monarque, pria le Roi des Ames bien-heureuses de lui envoyer pour quelque tems la Vache blanche. La Légende Indienne dit, que celui

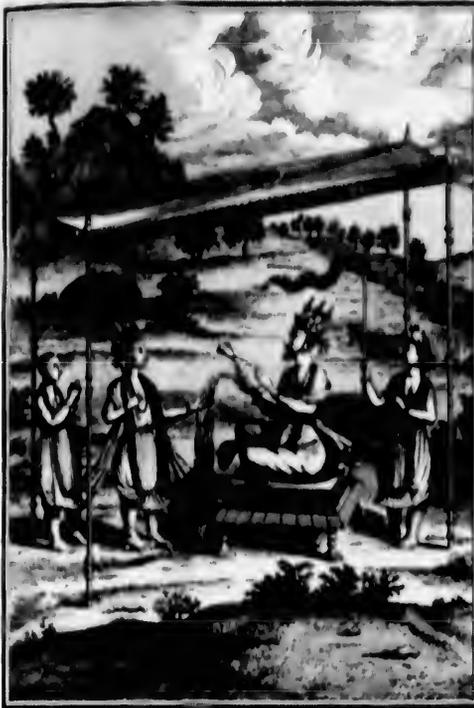
MES

valy Roi de
la charge de
ns le monde
verité, sui-
e de la féli-
e fête que les
t une espèce
n'ils soient,
ux, & pas-

ine très-ver-
nde Iudienne
rs jours dans
chicité de ces
pointe à son
qui sont dé-
résolurent de
rveur qu'au-
nt long-tems
un petit bô-
être exau-
u. Alors ils
vet effet tou-
e l'air ; mais
nt à souffrir
er la vie. Ils
apparut sous
érées. Ils les
enfants, &
Mérémpy-
oree de jeu-
veaux nés,
ut, dernier
nt, la Mere
un Géant,

le Sandiche-
vaquier plus
illez pauvre-
dévotion &
x plus pref-
de sainteté:
de la vertu
âge ou les
un accident
abregerons
elle pouvoit
Reneka, fa-
er de l'eau-
conditions ;
du Bramine
uer Reneka
lance de ce

alla visiter
neurs proc-
euses de lui
t, que celui



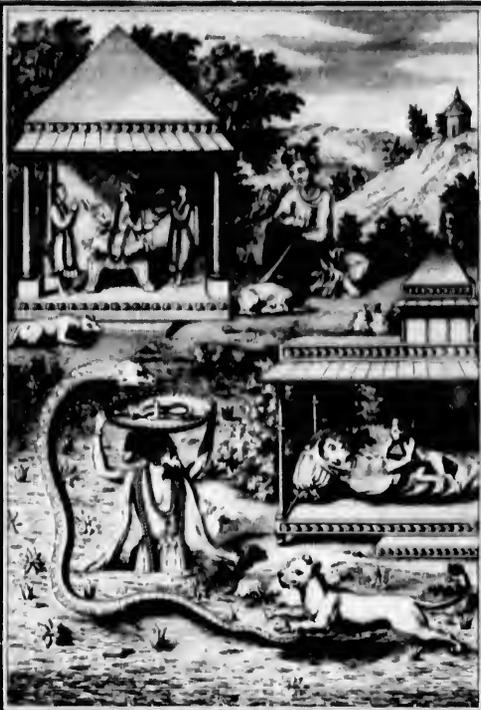
Cinquieme Incarnation .



Sixieme Incarnation .



Septieme Incarnation .



Huitieme Incarnation .

qui a cette
le Bramine
particulier
que la V
ver : elle
Ames bien
Géant : m
& le ton.

Les Mal
xixix ne p
Wistnou d
enfant , se
Parexi-Rar
soient les
ne trouvan
ce , il prie
fois. Il l'a
Eaux, cho
ter ses prop
le van qui
bâir que c
fait le Dieu
la Mer, re
lant les dé
venus des
que Dieu c
Evangile.
de Cordom
qu'on doit
Laquelle il

Voici l
Bramine d
jours il offi
prit une sa
minué ses
aussi-tôt s'a
moignage c
connoissanc
demanda le
wana conti
laissoient p
„né tout c
„ est le suje
dit l'import
vez donné
ma puissance
son séjour
tems avec
que ses Sin
maine , &
l'insolence
aux Contes
terons de
peuvent fai
me du sube

(*) Dans sa
romandul. Elle

qui à cette Vache ne manque absolument de rien. Avec le secours de la Vache le Bramine reçut la Cour du Géant d'une manière très superbe, & le régala en particulier de quantité de pierres. Lorsque le Géant aux mille bras eut découvert que la Vache étoit la source des trésors de Sandicheimi, il résolut de l'enlever; elle s'échapa de ses mains, & s'élevant en l'air, retourna chez le Roi des Ames bien-heureuses. Il en coura la vie à Sandicheimi, qui fut alloumé par le Géant; mais Pralleram vengea la mort de son pere, coupa au Géant tous ses bras, & le tua.

Les Malabares racontent cette Incarnation d'une autre façon, & disent que les *Rixis* ne pouvant plus vivre sous la tyrannie de quelques *Rajas*, prièrent instamment *Wistnou* de leur accorder du secours. *Wistnou* s'étant d'abord changé en petit enfant, se cacha dans le Sacrifice d'un des principaux *Rixis*, & donna ordre à *Parexi-Rama* de tuer à coups de hache quarante-quatre de ces *Rajas* qui tyrannisoient les *Rixis*. Quelque tems après *Parexi-Rama* voulut bâtir des Pagodes; mais ne trouvant pas assez de terrain, parce que la Mer touchoit alors les Monts *Catter*, il prit un Van, & le secouant à trois reprises, il la fit reculer autant de fois. Il l'auroit forcée à reculer plus loin encore, si à la troisième fois le Dieu des Eaux, choqué de la hardiesse de *Parexi-Rama*, n'eût pris des mesures pour arrêter ses progrès. Il manda les Fourmis de ses États, & leur ordonna d'aller ronger le van qui servoit à resserrer les limites de son Empire. *Parexi-Rama* ne put donc bâtir que cent huit Pagodes; il en auroit bâti davantage, sans l'affront que lui avoit fait le Dieu des Eaux. D'un autre côté, les Pêcheurs ruinés par l'éloignement de la Mer, représentèrent à *Parexi-Rama* la misère de leur condition; & celui-ci voulant les dédommager amplement, les fit Bramines, & leur assigna pour vivre les revenus des Pagodes. On voit là-dedans quelques traces de l'Histoire des Apôtres, que Dieu éleva de la condition de Pêcheurs à la charge de Prédicateurs de son Evangile. *Parexi-Rama* ordonna à ces nouveaux Bramines de porter une espèce de Cordon, qui représente leur premier état; & c'est encore dans cette avanture qu'on doit chercher l'origine de la coutume observée chez les Bramines, suivant laquelle il faut que le nouveau marié aille pêcher avec son épouse.

Septième INCARNATION.

Voici le sujet de cette Métamorphose, selon (a) *Baldens*. Un certain *Ravana* Bramine d'origine, avoit autrefois une dévotion extraordinaire à *Ixora*. Tous les jours il offroit cent fleurs à ce Dieu. *Ixora* voulant un jour éprouver sa foi, en prit une sans que le Dévot s'en aperçût, & se plaignit de ce qu'il lui avoit diminué ses offrandes. *Ravana* compta ses fleurs, & n'en trouvant que 99, voulut aussitôt s'arracher un œil pour suppléer à la centième. *Ixora* content de ce témoignage de sa fidélité, ne lui permit point de passer outre, & s'engagea par reconnaissance de lui accorder ce qu'il jugeroit à propos de lui demander. Le Dévot demanda le Gouvernement du Monde, ce qu'*Ixora* lui accorda. Cependant *Ravana* continuoit dans ses exercices de dévotion; & ses prières, quoiqu'allidues ne laissoient pas d'être fort intéressées. Alors *Ixora* lui tint ce discours: « Je t'ai donné tout ce que tu m'as demandé; pourquoi donc continues-tu à me prier? quel est le sujet des vœux que tu m'adresses tous les jours? » Je vous demande encore une chose, dit l'importun *Ravana*; c'est d'avoir dix têtes pour régir cet Univers que vous m'avez donné, & pour y voir toutes choses par moi-même, & vingt bras pour y exercer ma puissance. *Ixora* lui accorda encore cette demande. Après cela *Ravana* fixa son séjour à *Lanea*, & s'y fortifia extraordinairement; mais après avoir régné longtemps avec beaucoup de sagesse, il oublia tout ce qu'il devoit à *Ixora*, & voulut que ses Sujets le reconussent lui même pour Dieu. *Wistnou* prit une forme humaine, & vint ici bas maître sous le nom de *Ram* de la femme d'un *Raja*, pour châtier l'insolence de *Ravana*. *Ram* fit plusieurs actions merveilleuses, qui ne doivent rien aux Contes des Fées, & dont nous ne donnerons pas le détail. Nous nous contenterons de dire que son adresse à tirer de l'arc surpassoit tout ce que les hommes peuvent faire. Il tua d'abord *Ravana* qui s'étoit métamorphosé en Cerf; mais l'âme du subtil *Ravana* délogea promptement du Cerf, & alla prendre possession du

(a) Dans sa Description du Malabar & du Coromandel. Elle est contée d'une manière fort dif-

férente dans la Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.

corps d'un Faquir. Dans ce nouveau domicile elle joua un tour de Faquir à Ram, en lui enlevant la femme Sicha : mais Hanuman, Dieu Singe, vengea l'affront que Rawana métamorphosé en ce faux Dévot avoit fait à Ram. Le Singe porta la désolation dans Lanca, sans que Rawana ni les Géants de sa domination pussent le dompter ; & lorsque par le moien de quelques paroles magiques ils eurent enfin trouvé le secret de se rendre maîtres d'Hanuman (a), il fut impossible de le tuer, à cause du secours qu'il recevoit continuellement de Ram. Rawana demanda au Singe comment on pourroit dompter sa force ; celui-ci donna le change à Rawana, en lui apprenant faussement qu'il falloit lui tremper la queue dans l'huile, la garnir d'étoupe, & y mettre ensuite le feu ; ajoutant que par ce moien il perdrait ses forces. Hanuman accommodé de la sorte mit le feu dans le Palais de Rawana, & détruisit une partie de Lanca. Nous remarquons particulièrement ce trait, à cause du rapport qu'il a avec l'Histoire de Samson ; & nous ajouterons que l'obstination avec laquelle Rawana vouloit retenir la femme qu'il avoit enlevée, la manière dont Ram & Lekeman son frere le châtièrent à cause de cela, & le passage de Ram au travers des Eaux, ont beaucoup de conformité à l'Histoire de Moïse. Ram & Lekeman tuèrent enfin à coups de flèches l'injuste ravisseur Rawana ; & le Singe Hanuman les servit en cette dernière occasion avec le même zèle qu'auparavant.

Le Sieur Baldaus ne dit rien de la tête d'âne, qui paroît dans la Figure au-dessus des dix autres têtes de Rawana.

Huitième INCARNATION.

L'Histoire de cette Incarnation renferme des particularités, qui ont quelque rapport à celles de la vie de Moïse & de Jesus-Christ. Wistnou devenu homme sous la forme d'un enfant, que la Légende Indienne nomme *Kistna*, est enlevé à la fureur d'un Raja destiné à périr par la main de cet enfant. Voici l'abrégé de cette Incarnation, que les Indiens regardent comme la plus divine & la plus excellente de toutes les apparitions de Wistnou.

Un Raja qui résidoit à vingt-cinq cosses d'Agra, après avoir marié sa leur à un Bramine, résolut de sçavoir quelle fortune elle auroit pendant sa vie. Il consulta pour cet effet un autre Bramine, sçavant dans la connoissance de l'avenir, & celui-ci lui apprit que cette sœur, pour laquelle il s'intéressoit avec tant de zèle, mettroit sept enfans au monde, dont le septième lui enlèveroit la Couronne. Une prédiction si funeste affligea le Roi : il fit enfermer très-étroitement la sœur, & massacrer ses enfans à mesure qu'elle accouchoit. Lorsqu'elle fut grosse du septième, le Raja redoubla les précautions, augmenta les gardes, & donna des ordres beaucoup plus sévères pour faire périr le fatal enfant : mais les précautions furent vaines. La Princesse accoucha d'un garçon beau comme le jour, qui parla dès sa naissance, consola sa mere, & donna des preuves éclatantes de la Divinité qui l'animoit. En un mot, c'étoit Wistnou qui s'incarnoit sous le nom de Kistna ; c'est ainsi que la Légende le nomme. Il se fit échanger pour un autre enfant, que dans la suite il enleva lui-même à la fureur du Raja : il trompa la vigilance des Gardes, & se sauva avec son pere & sa mere : il passa un torrent à la nage ou même à pied sec, & dans ce passage un serpent servit d'escorte à *Wissodhen* pere de Wistnou incarné. Le Serpent portoit la tête élevée au dessus du corps du petit Wistnou, & lui tenoit lieu de parasol, afin qu'il ne fût exposé ni à la pluie, ni aux ardeurs du Soleil. Kistna évita par sa puissance, toutes les embuches du Raja, & vainquit toujours les Montres qui s'offroient pour être les instrumens de la fureur de son ennemi. Il descendit aux abîmes, & domta le Serpent *Kalinag*. Il fit éclater la gloire de sa Divinité, fit reconnoître sa présence infinie en toutes ces occasions, (b) & donna exemption de Métempsychose aux ames des gens de bien. Un jour il trouva sur ses pas la femme d'un pauvre Jardinier qui l'invita de loger chez elle, & lui tint des discours qui ont quelque ressemblance à celui que le Centenier tint à Jesus-Christ : mais ce qui a le plus de rapport à un événement

(a) Ou *Hanuman*. Voi. ci-après.

(b) Les Indiens assurent, que par une grace particulière de *Kistna*, l'ame d'un homme de bien

va droit à Dieu sans errer de corps en corps. Ils regardent la Transmigration des ames comme une peine infligée aux hommes.



IES

qu'il à Ram,
l'affront que
porta la dé-
n pussent le
eurent enfin
e de le tuer,
demanda au
e à Rawana,
le, la garnir
perdroit ses
le Rawana,
ce trait, à
ons que l'ob-
evée, la ma-
& le passage
e de Moïse.
ur Rawana ;
e zèle qu'au-
are au-dessus

quelque rap-
homme sous
é à la fureur
cette Incar-
ente de toutes

sa sœur à un
Il consulta
mir, & celui-
le, mettroit
prédiction si
er les enfans à
redoubla les
sévères pour
selle accoucha
sa mere, &
mot, c'étoit
de le nomme.
i-même à la
on pere & sa
sage un ser-
portoit la tête
sol, afin qu'il
sa puissance,
ffroient pour
es, & domta
e la présence
ose aux ames
Jardinier qui
emblance à ce-
rt à un évé-
nement

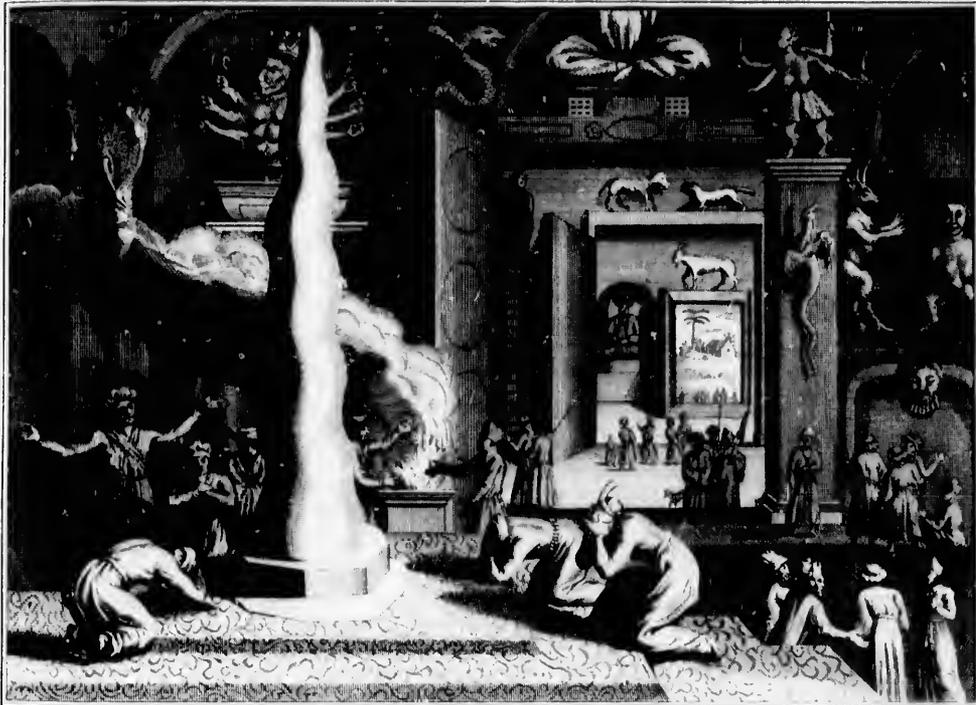
os en corps. Ils
s ames comme



Nevieme Incarnation.



Dixieme Incarnation.



INCARNATION sous le nom de MAHADEU.

neimen
parfu
parem
dition
font p
leur p
mens
dans l
Statu
ver la
No
trait c
les m

W
des B
quanc
Indic
le M

L
avec
ailé,
inend
mal
tier l
pent
au fe
fera
Indic
parei

V
logie
non
légon
la bl
ce qu
assur
jetté
type
au l

U
entr
auc
Rog
re au
core
Rela
verf
va l

(A
& la
(L
fous
Pagon
la L

nement de la vie du Sauveur, est l'action de l'Indienne, qui versa un vase plein de parfums & d'essences sur la tête de Kistna. Une autre chose qui lui donne une apparence de conformité à Jesus-Christ, est la bassesse de (a) l'extraction & de la condition. La Légende Indienne observe que Kistna étoit couru des dévotes. Elles ne font pas les dernières à prendre connoissance des nouveautés; & l'on peut dire que leur penchant à croire ce qui paroît merveilleux, les rend nécessaires aux établissemens des Sectes. D'un autre côté Kistna n'étoit pas ennemi du beau Sexe. On voit dans la (b) représentation de la huitième Incarnation, comment il se métamorphosa en Statue, & prit la forme sous laquelle les Bramines dépeignent Wistnou, pour enlever la fille d'un Raja, qu'il aimoit & dont il étoit aimé.

Nous finirons l'explication de cette huitième Métamorphose de Wistnou, par un trait qui nous paroît remarquable. C'est qu'il voïagea par toute la Terre pour châtier les méchans; après quoi il fut enlevé au Ciel.

Neuvième INCARNATION.

WISTNOU prit le nom de *Boudhe* pour se manifester aux hommes. Suivant la Doctrine des *Banians*, ce Boudhe n'a eu ni pere ni mere; il est invisible & tout esprit: mais quand il apparoit à ses ferviteurs, il prend la figure sous laquelle Wistnou est adoré des Indiens Orientaux. Boudhe, disent-ils, prie Mahadeu jour & nuit pour eux: c'est le Médiateur du Genre humain.

Dixième INCARNATION.

LE tems de cette Incarnation n'est pas encore venu. Wistnou paroîtra un jour avec *Kallenqui* ou *Kelki*. C'est ainsi que les Bramines appellent un Cheval blanc & ailé, superbement enharnaché, qu'ils supposent être dans les Cieux. Ce Cheval est mené par un Roi qui tient le sabre levé; & ce Roi est sans doute Wistnou. L'animal tient le pied droit toujours en l'air; mais lorsqu'il le posera à terre, pour châtier les impies & les méchans, elle succombera sous la pesanteur de ce pied. Le Serpent *signag* ne pourra plus soutenir la terre; la Tortue accablée du poids plongera au fond de la Mer, & le genre humain sera détruit à cause de sa corruption. Telle sera la fin du dernier Age du monde, après quoi le premier Age reviendra; car les Indiens & les autres Idolâtres de l'Orient admettent dans l'Univers une révolution pareille à celle des Platoniciens.

Voilà l'Histoire des dix Incarnations, qui renferment les mystères de la Théologie des Bramines, rapportée suivant ce qu'en a écrit *Baldens* Auteur de la *Description du Malabar & du Coromandel*. Nous sommes persuadés que ces Fables sont allégoriques: par exemple, il n'est pas fort difficile de concevoir ce que représentent la blancheur & la beauté du Cheval qui fait le sujet de la dixième Incarnation, ni ce que veulent dire ses ailes. Un Indien médiocrement versé dans la Religion nous assureroit, que la blancheur est le symbole de la pureté, la beauté celui de la majesté, les ailes celui de la célérité de Wistnou: mais un Bramine nourri dans les types, & qui, par de longues méditations, auroit acquis l'heureuse facilité d'en inventer au besoin, trouveroit vingt autres mystères dans cette Incarnation.

Une autre chose qu'il faut remarquer ici, est l'énorme différence qui se trouve entre les manières de rapporter ces mystérieuses Incarnations. On ne voit presque aucune conformité entre la description que nous en a donné le (c) Sieur Abraham Rogers, & celle du sieur *Baldens*. La description d'un Auteur Portugais (d) diffère aussi très- considérablement des deux autres. Celle qu'en fait *Dellon* contient encore des détails qui ressemblent peu à ceux qu'on a rapportés. Enfin une quatrième Relation non seulement ne s'accorde avec aucune de ces trois explications, mais renverse encore l'ordre des Incarnations, & leur donne des noms différens, comme on va le voir par l'explication suivante. Au reste, malgré toutes les fictions, il est aisé

(a) La Figure représente *Kistna* en Berger, & la Légende lui fait exercer ce metier.

(b) La Figure dépeint *Kistna* sur un siege, sous la forme de *Wistnou*, dans une espèce de Pagode, avec deux Bramines à ses cotés: mais la Légende Indienne dit que *Kistna* devenu

Statue monta sur son chariot avec un Bramine, pour aller faire son expédition d'amour.

(c) Voyez la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*.

(d) Voyez la *Dissertation sur les Dieux des Indiens Orientaux*.

310 CEREMONIES, MŒURS ET COUTUMES

de remarquer que la vérité, mais une vérité entièrement défigurée, a servi de fondement à cette bizarre & extravagante Théogonie. En effet on y aperçoit quelques restes de la chute du premier Homme, d'Eve séduite par le Serpent, de la corruption du Genre humain, & du déluge qui la suivit. Il est aisé aussi d'y appercevoir plusieurs traditions Egyptiennes; ce qui n'est pas surprenant: l'Egypte, qu'on doit regarder comme un des Païs où l'Idolâtrie fit dès le commencement de grands progrès, fut un des climats des premiers peuples après la dispersion de Sannaar. Il est fort vraisemblable que les premières Colonies qui en sortirent, pénétrèrent dans les Indes, & y portèrent leur Religion, que les rêveries des Bramines ont changée tant de fois, qu'il est surprenant même qu'on y trouve encore quelque conformité.

Explication des dix INCARNATIONS tirée de la Chine
Illustrée du Pere Kircher.

CETTE explication est du P. Henri Roth Jésuite Missionnaire aux Indes Orientales. Selon lui les Bramines (a) reconnoissent une espèce de Trinité, dont les trois personnes sont *Brahma*, *Bexhno* & *Mahex*.

« Ces trois personnes ne font qu'un seul en une nature, qu'ils appellent de divers noms, à sçavoir Achar, qui signifie immobile; Paramanand, paisible; Paramexuar, Etre souverain. Ils lui donnent encore d'autres noms. Brahma est la Nature & l'Essence de cet Etre souverain; selon Brahma, il est en toutes les créatures. Bexhno est le Conservateur de tous les Etres; Mahex en est le Destructeur. Tout consiste dans l'Universel & dans le Particulier. L'Universel est l'Etre suprême de Dieu; & le Particulier est la Nature même, divisée en ses parties différentes. C'est pourquoi ils concluent qu'il n'y a point de distinction générique ni spécifique entre les Etres créés: mais que c'est le même Etre & la même Nature participée par tous les Individus, lesquels prennent diverses formes & figures; par exemple, une portion de cette Nature ou plutôt de cette Matière prend la figure d'un homme, l'autre celle d'une pierre ou d'un arbre, &c. » Dans cette opinion on peut distinguer deux choses. 1°. Un Etre suprême qui gouverne la Nature & qui en est l'Aine. 2°. Un Etre dépendant gouverné; c'est-à-dire, la Nature modifiée & recevant différentes impressions, selon qu'il plaît à l'Etre suprême de les donner.

« Ils disent que la Matière n'est autre chose qu'illusion: c'est pourquoi ils appellent la Nature divine *Ram*, c'est-à-dire, *jouant*. »

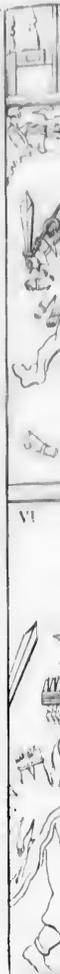
« Ils expliquent l'Incarnation de Dieu de la manière suivante. Il prend la plus grande particule, & se revêt de la Matière qu'ils disent être composée de cinq Elémens. Ils soutiennent que c'est par cette grande particule comme par un instrument, qu'il manifeste les Attributs plus que par un autre Etre ordinaire & commun, lequel a une plus petite portion de cette Matière. » Voilà en général sur quoi est fondé le système des Incarnations. Les voici maintenant chacune en particulier.

I. La première que nous avons comptée pour la sixième dans les Explications précédentes, est de *Naraen*, ce qui veut dire le Prince des hommes. On voit dans la Figure *Txatarbac*, ce qui n'est pas expliqué. *Naraen* étoit le premier fils de *Jagexuar*. Les Idolâtres Indiens seignent que ce *Naraen*, qui dans cette Figure combat un Géant à plusieurs bras, tua mille Eléphants d'un seul coup de l'épée qu'il tient en sa main. Il est toujours présent à ceux qui l'invoquent & le servent.

II. *Ramtzandar* fils de *Bal* est la puissance & la force. Son frere *Lexman* étoit si fort qu'il tua mille hommes d'un coup de flèche: mais *Ramtzandar* étoit doux & pacifique; il ne se servoit pas d'épée, parce qu'il faisoit tout par sa parole. Il n'est venu dans le monde que pour le délivrer de la tyrannie des Géants qui l'oprimoient. Il naquit à minuit; & pour lors le Ciel fit pleuvoir des fleurs sur le lieu de sa naissance: l'air fit entendre un concert harmonieux de voix, pour marquer sa joie. Cette Incarnation doit être désignée sous le nom de *Ramtzandar*, & non sous celui de *Krexno*. *Lexman*, dont il est parlé ici, se trouve dans la septième.

III. *Maxatur* ou *Matsatur*, la première des précédentes, reçoit ici une explication fort différente, outre que la Figure n'a point de rapport à l'explication. « Les

(a) Tiré de la *Chine illustrée*, page 215.



» pu
» G
» v
» tr
» L
» se
» tou
» qu
» X
» acco

UMES

a servi de fon
reçoit quelques
de la corrup
d'y appercevoir
pré, qu'on doit
grands progrès,
ar. Il est fore
ent dans les In
changée tant de
mité.

de la Chine

des Orientales.
trois perfonnes

lent de divers
Paramexuar,
et la Nature &
les créatures.
ucteur. Tout
re suprême de
érentes. C'est
écifique entre
participée par
exemple, une
d'un homme,
n peut distin
en est l'Ame.
recevant diffé

si ils appellent

prend la plus
osée de cinq
me par un
ordinaire &
à en général
chacune en

Explications

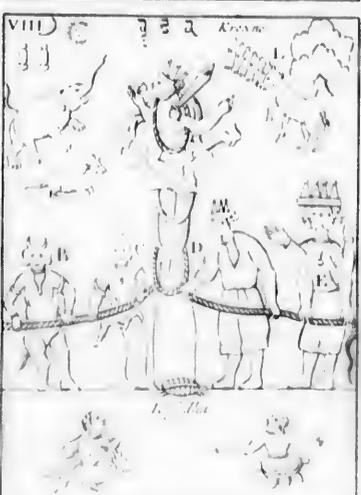
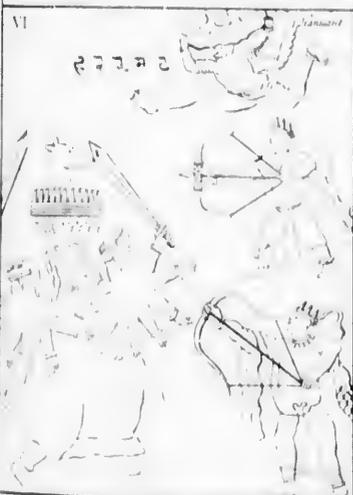
On voit
premier fils
cette Figure
ap de l'épée
& le servent.
exman étoit
étoit doux
r la parole.
nts qui l'op
leurs sur le
pour mar
antzandar,
dans la sep

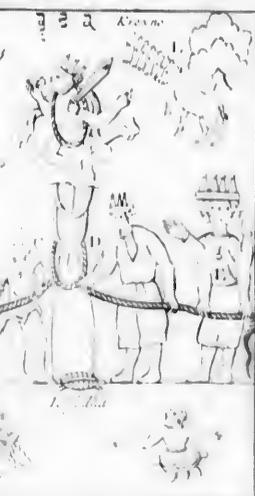
ne explica
on. Les



„purité. Tout ce qu'on dit de la Dieu & de la Déesse en un mot, l'un & l'autre
„signifient la matière & le principe des Etres ; & tout ce qu'on dit de Puffa, (Di
„vinité Chinoise,) & d'Harpoerate, peut être attribué à Kactemnet, qui fut
„transformée en Lotus, & gouverna ensuite le Monde. L'origine de la Fable du
„Lotus est fondée sur la nature de cette Plante, qui est toujours dans l'eau, &
„se plaît dans l'humidité. Or, selon les Egyptiens, l'humidité est le principe de
„toutes les productions de la nature. Les quatre bras de Bhavani représentent les
„quatre Elémens.

X. *Har*, est le sujet de la dixième & dernière Incarnation, qui n'est pas encore
accomplie. Les Indiens se persuadent qu'il renverra la Loi de Mahomet, &





« lieu de sa naissance : l'air fit entendre un concert harmonieux de voix, pour marquer sa joie ». Cette Incarnation doit être désignée sous le nom de Ramzandar, & non sous celui de Kresno. Lexman, dont il est parlé ici, se trouve dans la septième.

III. *Maxantar* ou *Matfantar*, la première des précédentes, reçoit ici une explication fort différente, outre que la Figure n'a point de rapport à l'explication. « Les

(a) Tiré de la *Chine illustrée*, page 215.

« Indé
« un C
« son
« morpl
D. qu
IV
« Ava
« Ter
« d'un
« prêt
« dou
détrui
V.
ci-dev
« voir
« chât
« lon
« me
« Mo
« serv
VI
précé
« ne
« lui
« fort
« lui
« afin
« pie
« qu'i
VII
la fee
« faire
« sur
« pie
« repr
« d'un
« lan
« E. d
VIII
me de
« une
« che
« trin
« cein
« quat
« du
« qu'i
« s'en
« sauv
IX
« ou
« puis
« sign
« vint
« tran
« Lou
« le p
« tou
« qua
X.
accor

« Indiens feignent qu'un jour la Déesse Bhavani allant au bain avec ses quatre servantes, un Géant nommé *Bhenfaser* la suivit pour l'attraper. Dieu prenant la forme d'un poisson, sortit de l'eau & enleva la tête au Géant. » La Lettre A. désigne la Métamorphose ; B. Bhavani ; C. la tête coupée de Bhavani, (il faut lire *Bhenfaser*) D. quatre Adorateurs Indiens.

IV. *Barachautar* ou *Warahautar*, est la troisième dans les explications précédentes. « Avant que celui-ci parût dans le Monde, un certain Géant régnoit sur toute la Terre, sans que personne osât s'opposer à sa domination. Ce Géant avoit la tête d'un cerf, & son souffle étoit si venimeux, que rien ne pouvoit subsister en sa présence. Dieu prenant la forme d'un Sanglier, combattit ce Monstre pendant douze ans, & le détruisit enfin. » A. désigne *Barachautar*, C. (lisez B.) le Géant détruit.

V. Dieu parut sous la forme de *Narseng* à la cinquième Incarnation. Nous l'avons ci-devant compté pour la quatrième. « Le fils d'un certain Capitaine ne cessoit d'avoir jour & nuit le nom de Ram à la bouche. Son pere ennemi de Ram voulut le châtier à cause de cela ; mais Dieu désigné à la Lettre A. se changea en une colonne, (l'Auteur veut dire que la colonne se partagea) & prit la forme d'un homme demi Lion ou demi Tigre, lequel ouvrit le ventre de ce Capitaine, aprenant au Monde par la mort de cet homme, qu'il ne faut jamais reprendre ceux qui louent & servent Dieu. »

VI. Celle qui est ici la sixième, s'appelle *Dahafar* ; elle est la septième dans les précédentes explications. « Dahafar avoit vingt bras & dix têtes d'homme lesquelles ne vivoient pas. On dit qu'il tient la mort enchaînée dans sa maison ; que le vent lui sert & lui obéit qu'il est le Seigneur de *Zailani*, Ceylan, ou il a fait bâtir une forteresse. Enfin ils croient que Lexman frere de Ramxandar se mit en devoir de lui ôter la vie ; & que pour cet effet, il prit avec lui le fameux Singe Hanuvan, afin que si par hasard il venoit à manquer Dahafar, Hanuvan l'achevât à coups de pierre. Enfin les Bramines disent que Lexman tua le monstre d'un coup de flèche, qu'il tira à la tête d'une qu'on voit au-dessus des dix têtes de Dahafar. »

VII. La septième Incarnation est de *Jagarnat* ; elle a quelque conformité avec la seconde des précédentes. « Jagarnat désigné à la Lettre A. aiant entrepris de faire changer de place au Monde, & chargé pour cet effet cette lourde masse sur ses épaules avec tous ses habitans, succomba sous la pesanteur. Il en perdit les pieds & les mains, qui se pourrirent ensuite ; & c'est à cause de cela qu'on le représente sans pieds & sans mains. On dit qu'il a transporté son fils engendré d'un œuf, Lettre G. par la galanterie de *Hex* sa mere B. dans l'Isle de Ceylan avec le secours de la Mer D. après quoi il prit la forme de l'Oiseau Ibis, E. de Chen, F. & de Dragon, G.

VIII. *Krexno* est ici la huitième, & a beaucoup de rapport avec la huitième des précédentes. « Il fut changé sept fois en Cheval, L. une en Taureau, & une autre en Éléphant. Le plus grand titre qu'il ait, est celui de Pasteur des Vaches, parce qu'il en avoit seize mille sous la garde. Il a une blessure à la poitrine. Ses sept freres furent tués par un Géant appelé Kans. Jessodha étant enceinte de *Krexno*, le Géant se fâcha d'elle, & la mit en prison sous la garde de quatre Géants B. C. D. E. & d'un Serpent qui entourait la prison. Le dessein du Géant Kans étoit d'expédier *Krexno*, huitième enfant de Jessodha, de même qu'il avoit expédié les sept autres ; mais heureusement pour l'enfant les Géants s'endormirent au moment de sa naissance ; ce qui donna lieu à Jessodha de se sauver avec son enfant ; & dans la fuite celui-ci tua le Géant. »

IX. La neuvième Incarnation est de *Bhavani*, que les Bramins appellent *Kalte* ou *Pullace* ; ils ajoutent que celle-ci porte le nom de *Kaltemet* ; c'est-à-dire, puissant. Tout ce qu'on dit au Dieu & de la Déesse est mystérieux ; l'un & l'autre signifient la matière & le principe des Êtres ; & tout ce qu'on dit de *Pullâ*, (Divinité Chinoise) & d'Harpostrate, peut être attribué à *Kaltemet*, qui fut transformée en *Lotum*, & gouverna ensuite le Monde. L'origine de la Fable du *Lotum* est fondée sur la nature de cette Plante, qui est toujours dans l'eau, & se plaît dans l'humidité. Or, selon les Egyptiens, l'humidité est le principe de toutes les productions de la nature. Les quatre bras de *Bhavani* représentent les quatre Éléments.

X. *Har*, est le sujet de la dixième & dernière Incarnation, qui n'est pas encore accomplie. « Les Indiens se persuadent qu'il renversera la Loi de Mahomet, &

„détraira ses Sectateurs : ils ajoutent que d'abord il se manifesterà sous la figure d'un „Paon, & qu'ensuite il prendra celle d'un cheval ailé. „

Après ces deux différentes explications des Incarnations de Wistnou, il faut revenir à son culte, & aux différentes manières de le représenter. Wistnou est aussi appelé *Bexno*, comme nous venons de le dire, & Pernal selon la *Dissertation sur les mœurs & sur la Religion des Bramines*. Si l'on en croit le S. Dapper dans sa Description de l'Asie, on le représente aussi sous la figure d'une Colonne ; mais cela ne convient qu'à *Ixora*, comme nous l'avons dit en parlant de cette Divinité sous le nom de Mahaden.

Mais nous devons remarquer avant que de passer outre, qu'on ne doit pas beaucoup compter sur les explications que nous venons de rapporter. En effet, les Métamorphoses, ou si l'on veut, les Incarnations de Wistnou étant racontées fort différemment par les Bramines, il y a toute sorte d'apparence que chacun de ces Docteurs en donne des explications différentes. Le fond de cette Mythologie Indienne est si rempli d'absurdités & d'extravagances, que l'imagination qui les enfante peut bien y avoir fait entrer toutes sortes d'allégories. Quoiqu'il en soit, on a la consolation de voir que les Peuples les plus subtils, comme les plus barbares, ont toujours reconnu un Etre Supérieur, l'immortalité de l'Âme, & une autre Vie, où les bonnes actions sont récompensées, & le vice puni. Tradition universelle, puisée dans les premiers tems, que rien n'a pu effacer de l'esprit de l'homme, quelque corrompu qu'il ait été, & quelque effort qu'il ait donné à son imagination.

WISTNOU sous le nom de JAGARNAT.

C'EST le nom que Wistnou a pris à sa septième Incarnation, selon le P. Roth que nous venons de citer. Voici les particularités que Bernier en a laissé par écrit dans ses Voyages, Tome II. page 103. & suiv. Edition de 1709. Il nous apprend qu'à Jagarnat, Ville située dans le Golphe de Bengale, il y a une fameuse Pagode de la Divinité qui porte ce nom. „ Il s'y fait tous les ans une Fête qui „dure huit à neuf jours, & il s'y trouve quelquefois plus de cent-cinquante mille „Pèlerins. On fait une superbe machine de bois, ornée de toutes sortes de figures „extraordinaires ; on la pose sur quatorze ou seize roues, comme pourroient être „celles des affûts de canon, que cinquante ou soixante personnes plus ou moins ti- „rent, pousent & font rouler. Sur le milieu est posé en évidence Jagarnat ri- „chement orné & paré, qu'on transporte d'un Temple à l'autre. „

Le premier jour qu'on expose Jagarnat à la dévotion des Pèlerins, la foule de ceux qui s'avancent pour le voir est si grande, qu'il y périt toujours un nombre considérable de personnes, les uns étouffés & les autres écrasés ; mais il y a beaucoup de mérite pour eux à mourir ainsi, & cette espèce de martyre est toujours accompagnée de gloire du côté des hommes & de Bénédiction de la part du Ciel. C'est là un des articles de la Foi Indienne. D'autres plus zélés encore que les premiers, vont se jeter à corps perdu sous le Char triomphal de Jagarnat, afin d'être brisés & écrasés sous les roues. Il faut aller au principe. La Métempsychose sauve en quelque façon l'extravagance qui se remarque en cette conduite. L'idée flatteuse que les Indiens se font d'une Transmigration glorieuse, qui sera la récompense du zèle qu'ils témoignent pour jouir de la vie salutaire de Jagarnat, les met en droit de souffrir la mort même.

Pour revenir à Jagarnat, Bernier rapporte une chose remarquable qui se pratique dans le culte de cette Idole. Les Bramines choisissent une belle & jeune Indienne, encore fille, & la mènent en cérémonie dans la Pagode de Jagarnat, afin qu'elle y devienne l'Épouse du Dieu ; mais quoique la nouvelle mariée passe la nuit auprès du Dieu qui doit être son époux, on croit assez qu'elle ne devient sa femme qu'en vertu d'une procuration de Jagarnat à un Bramine pour consommé le mariage avec elle. En cette occasion, la jeune fille demande au prétendu Jagarnat si l'année sera fertile, quelles Procelions, quelles Fêtes, quelles prières, quelles aumônes il faudra lui faire pour obtenir une bonne année. Jagarnat n'est pas si occupé de son amour, qu'il ne le soit aussi de ses intérêts : cependant la politesse qu'on est obligé d'observer d'abord avec une épouse, pour peu que l'on sache vivre, nous persuade que les propositions qui se font alors sont assez favorables, pour être acceptées, de part & d'autre.

LES

figure d'un

revenir à
appelé
sur les
la Descri-
mais cela
Divinité sous

pas beau-
et, les Mé-
ontées fort
nenn de ces
hologie In-
qui les en-
en soit, on
plus barba-
ne, & une
Tradition
l'esprit de
onné à son

le P. Roth
lé par écrit
Il nous ap-
une famen-
ne Fete qui
ante mille
s de figures
roient être
u moins ti-
agarnat ri-

la foule de
un nombre
il y a beau-
t toujours
rt du Ciel.
que les pre-
, afin d'é-
mplychose
te. L'idée
la récom-
garnat, les

atique dans
encore fille,
vienne l'E-
u Dieu qui
ertu d'une
ec elle. En
era fertile,
dra lui faire
mour, qu'il
bserver d'a-
que les pro-
et d'autre.

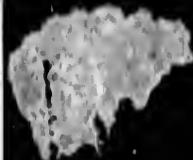
Le

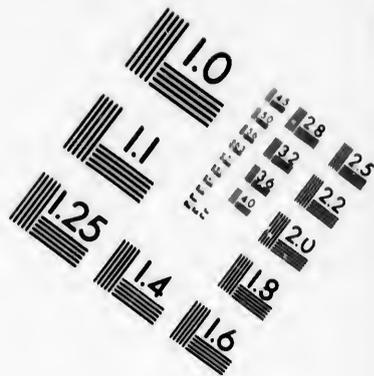
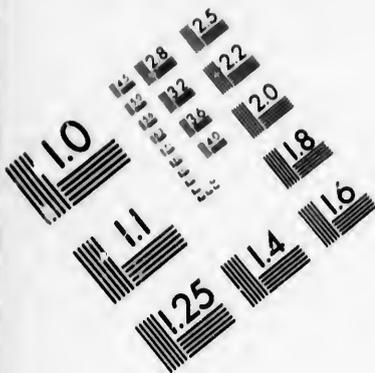


La PAGODE de KAMAETSMA.

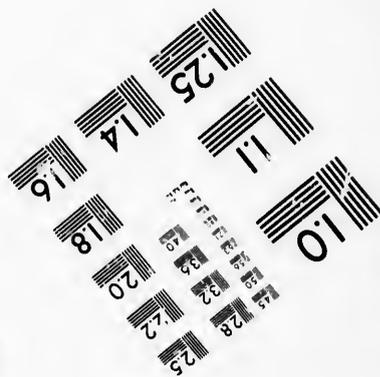
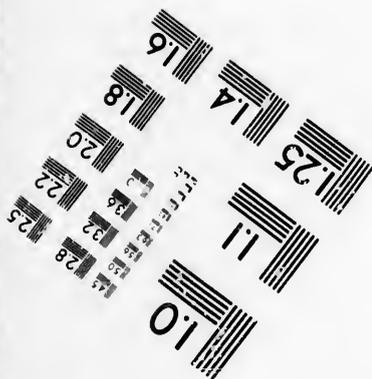
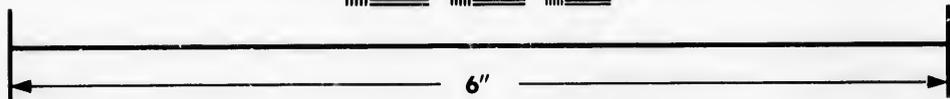
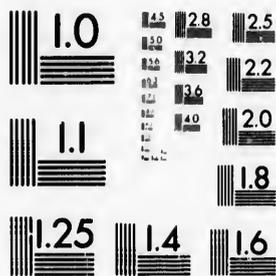


La PROCESSION de WITSNOU.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Le L
gode nu
que tro
chaque
Jus, &
sans par
fa de P

Du C

A P
Cérem
de leur
rieux c

LA
sertatio
que l'e
wara

Virren
a vù o
Dans
Proce
figure
Vahan
de la
monie
dans l
Ceux
on or
effet c
ma au
sur le
en ric
que d
l'on n
l'imag
fortoi
deux
ornée

Lo
ler le
une c
perfo
immé
march
premi
une p

(a)
(b)

que l'e

Le Lendemain des nœces, la nouvelle mariée est promenée en Procession de la Pagode nuptiale à une autre, à côté du Dieu son époux : usage détestable qui n'a été que trop commun dans le Paganisme. Hérodote nous apprend que l'on conduisoit chaque nuit une des plus belles femmes de Babylone dans le Temple de Belus, & l'on pourroit, s'il étoit nécessaire, en rapporter plusieurs autres exemples, sans parler de l'histoire que raconte Joseph de Mundus Chevalier Romain, qui abusa de Pauline dont il étoit amoureux, sous la figure d'Anubis.

CHAPITRE II.

Du Culte Religieux des Indiens, & de leurs Pratiques de Dévotion.

APRE'S avoir fait les additions que nous avons crû nécessaires à ce qui regardé la Mythologie des Indiens, nous ajouterons aussi un mot au sujet de leurs Cérémonies Religieuses. Nous parlerons de leurs Processions, de leurs Pèlerinages, de leurs Pénitences ; & ce que nous en dirons ne fera ni moins utile, ni moins curieux que le reste.

PROCESSIONS des INDIENS.

LA Planche représente la Procession de Wistnou, laquelle est décrite dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*. Nous n'ajouterons rien à ce que l'on a dit sur cet article. (a) Pietro Della Valle décrit une Procession d'Esvara, sous le nom de *Virrena-deuru* ; ce qui signifie à ce qu'il dit, le Seigneur Virrena. Il accompagne cette description d'un curieux détail des Cérémonies qu'il a vu observer à cet Acte Religieux. Voici la substance de ce qu'il rapporte. (b) Dans le préau de la Pagode, d'où Virrena-deuru fut tiré pour être porté en Procession, il y en avoit trois autres petites, dans l'une desquelles on voioit sous la figure d'un Bœuf la représentation de Baswa, ou de Basvana, qui est le fils & le Vahanam d'Esvara. On voioit une pareille représentation dans le dernier réduit de la Pagode de Virrena, vis-à-vis de l'image de celui-ci. Le signal de la Cérémonie fut donné par le moien d'une cloche que sonnèrent les Prêtres qui étoient dans le Sanctuaire : c'est ainti que nous croions pouvoir appeler ce dernier réduit. Ceux de dehors répondirent au signal avec les Tambours & les flutes ; cependant on orna de luminaires les deux rangs de palissades, que l'on avoit posées pour cet effet depuis la porte du premier vestibule jusqu'à l'entrée du Sanctuaire. On alluma aussi des flambeaux dans les autres endroits de la Pagode ; on prépara un coussin, sur lequel on mit l'Idole de Virrena dans un petit Palanquin couvert, tels que l'on en tient de tout préparés pour les Cérémonies de ces Processions. Il faut observer que dans la Pagode il y avoit deux représentations de Virrena ; l'une de bois que l'on n'ôta pas de sa niche. Cette niche étoit hors du lieu secret ; & par conséquent l'Image de bois étoit beaucoup moins vénérable pour les Indiens que l'autre, qui sortoit du Sanctuaire pour des Actes éclarans de dévotion. L'une & l'autre avoient deux palmes de haut, y compris leurs ornemens. Elles étoient peintes, dorées & ornées de fleurs blanches.

Lorsque la marche commença, un Ministre, que l'on pourroit peut-être appeler le Maître des Cérémonies, parut à la tête de la Procession, aiant à la main une clochette dont il sonna sans discontinuer. Ce Ministre étoit suivi de plusieurs personnes, après lesquelles on voioit deux porte-flambeaux, lesquels marchoient immédiatement devant le Palanquin de Virrena. Un autre Ministre de la Pagode marchoit auprès avec des parfums. Tel fut l'ordre de la Procession, qui se fit premièrement dans le préau tout au tour du Temple, d'où ces fidèles partirent par une porte opposée à celle par laquelle ils rentrèrent. Ensuite la procession passa

(a) *Viaggi*, pag. 211. Tome 4.

(b) Il faut se souvenir ici de la description que l'on a donnée des Pagodes dans la *Dissertation*
Tome VI.

tion sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.

du préau dans la rue, marchant toujours au son des clochettes & des flutes, & au bruit des Tambours. Il est probable, dit notre Auteur, qu'ils allèrent faire une station à quelque autre Pagode du lieu : quoiqu'il en soit, ils rentrèrent dans le même ordre, & suivis d'un grand nombre de dévots de l'un & de l'autre Sexe, dans le préau de la Pagode, d'où ils étoient partis auparavant, & dont ils firent exactement trois fois le tour en Procession.

Tout le reste de la Cérémonie a des singularités remarquables. Après ces trois tours, la Procession s'arrêta au premier vestibule de la Pagode, & vis-à-vis du Sanctuaire. L'Idole qui reposoit dans le Palanquin, fut levée par un de ses Ministres, & tenue long-tems debout, pour recevoir les hommages d'un autre Prêtre que l'on voioit dans le Sanctuaire & vis-à-vis d'elle, mais dans une distance assez grande. Les hommages de ce Prêtre consistoient à faire avec un flambeau divers cercles de bas en haut & de haut en bas à l'honneur de Virrena ; & ces cercles mystérieux se terminoient toujours en bas : après quoi il tira avec son flambeau une ligne droite, depuis le côté opposé au cercle jusqu'à celui où le cercle commençoit. Cependant les cercles ne commençoient pas toujours d'un même côté ; mais tantôt à droite, & tantôt à gauche.

Voilà ce que le Prêtre observa dans le Sanctuaire de son Idole : il sortit ensuite, & traversant la barrière, ou pour mieux dire les palissades sur lesquelles on avoit placé des flambeaux, il se présenta devant l'Idole dans le premier Vestibule de la Pagode. Il est vraisemblable que ce passage n'étoit permis qu'à lui seul comme principal Ministre de Virrena, puisque les autres dévots, & même les Prêtres passaient toujours à côté de la barrière. Il arriva sonnant de sa clochette, au bruit des tambours, au son des flutes, & suivi d'un jeune Clerc, qui portoit derrière lui un bassin plein d'eau consacrée, dans laquelle on avoit jetté du bois de Sandal, de celui sans doute avec lequel quelques Ordres de Religieux Indiens se peignent le front. Le Prêtre tourna trois fois autour de l'Idole avec le bassin, observant de commencer à tourner par sa gauche, qui étoit la droite par rapport au Palanquin sur lequel étoit l'objet de cette Cérémonie. Les trois tours se terminèrent à l'endroit où ils avoient été commencés ; ensuite le Ministre posa la clochette, & s'arrêtant à côté du Palanquin avec le bassin, trempa le doigt dans l'eau consacrée, pour en marquer l'Idole au front ou ailleurs ; car Della Valle ne s'explique pas sur cet article. Le Prêtre se versa de cette même eau dans la main, & s'en teignit aussi le front : il en fit autant à celui qui soutenoit la figure de Virrena. Il alla ensuite répandre le reste de l'eau hors de la Pagode, à quelque distance & vis-à-vis du Palanquin, & prit une chandelle de cire, avec laquelle il traça dans le Palanquin même en présence de l'Idole quantité de cercles, pareils à ceux qu'il avoit tracés auparavant ; & les cercles furent suivis de quelques lignes. Après cela il éteignit sa chandelle, & pour dernier acte de cette dévotion, prit entre ses bras l'Idole Virrena, qu'il porta toujours élevée, jusqu'à ce qu'il fut arrivé au Sanctuaire, où il la remit dans sa niche. Alors un autre Ministre commença de distribuer aux fidèles de l'Assemblée des noix chiches, mêlés avec de petits morceaux de noix d'Inde, le tout béni sans doute, & consacré en l'honneur de Virrena. Il est à présumer que c'étoient les restes des offrandes faites à l'Idole ; quoiqu'il en soit, les fidèles mangèrent avec beaucoup de respect & de dévotion de ce que le Prêtre leur offrit. On doit remarquer que les hommes, c'est-à-dire les Séculiers de l'Assemblée ne furent admis que dans le premier vestibule, au lieu que les femmes étoient placées près de la barrière, savoir entre le premier vestibule & le Sanctuaire, à droite & à gauche des luminaires.

Les Processions des Indiens commencent toujours par la Musique des Instrumens. Elle est ordinairement à la tête de la Procession avec les trompettes, & suivie de plusieurs Danseuses, qui vont deux à deux sans voile. La vertu de ces danseuses consiste à se prostituer pour l'amour des Dieux. Nous parlerons d'elles encore une fois dans la suite. Le Palanquin des Idoles suit les danseuses ; & l'on voit après le Palanquin quantité de lances & de piques à l'Indienne, ornées de banderolles de soie, & divers parasols garnis de même. Quelques autres danseuses marchent à distance égale aux deux côtés du Palanquin : mais celles-ci n'étant pas obligées de danser, ont sur la tête un morceau d'étoffe en guise de couvrechef, qui leur tombe sur les épaules, & descend même sur l'estomac. Les danseuses qui sont les plus proches du Palanquin, ont à la main une baguette d'argent garnie de crin à l'extrémité. Elles se servent de ces baguettes, pour chasser les mouches de dessus l'Idole. Les Prêtres de la Pagode & les Religieux Indiens paroissent ensuite avec des flambeaux.



BRAMIN qui se y voit en grande somme



BRAMIN qui se y voit à la

lutes, & au
nt faire une
dans le mè-
Séxe, dans
firent exac-

près ces trois
is-à-vis du
le les Minif-
Prêtre que
allez grande.
rs cercles de
ytlérieux se
igne droite,
Cependant
à droite, &

rtit ensuite,
es on avoit
ibule de la
comme prin-
es passioient
n bruit des
derrière lui
Sandal, de
peignent le
oservant de
u Palanquin
èrent à l'en-
, & s'arrê-
acrée, pour
pas sur cet
eignit aussi
Il alla en-
vis-à-vis
le Palan-
l avoit tra-
ecla il étei-
bras l'Idole
Quaire, ou
uer aux fi-
noix d'In-
fumer que
dèles man-
offrit. On
ne furent
lacées près
droite & à

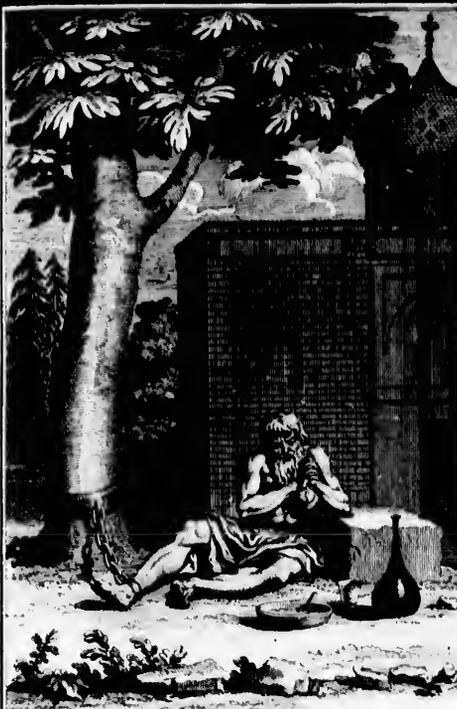
instrumens.
e suivie de
seufes con-
ore une fois
près le Pa-
es de foie,
à distance
lanfer, ont
r les épa-
es du Pa-
extrémité.
dole. Les
flambeaux.



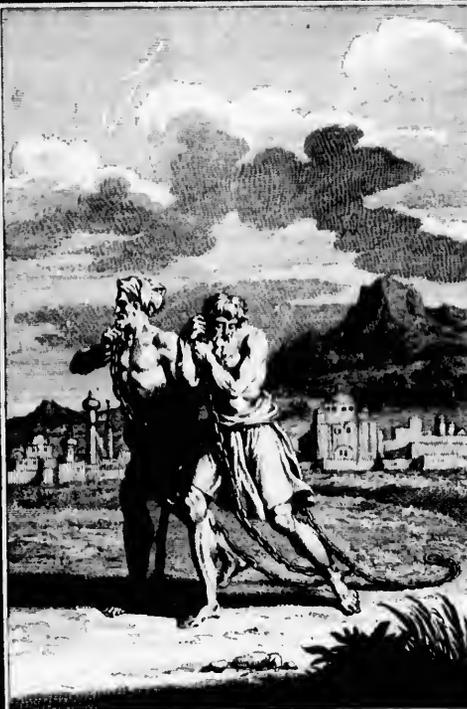
BRAMIN qui a fait vœu de porter un yoker de fer du poids de 24. liv. de 4. pous en quarré, jusqu'à ce qu'il eut amassé en aumônes une assez grande somme d'argent pour faire bâtir un hôpital.



BRAMIN qui se balance par devotion, pendant une demi-heure, en l'honneur du Dieu Eswara, au dessus d'un feu qu'il allie avec le bois qu'il a ras aux deux côtés.



BRAMIN qui s'est fait attacher au pied d'un arbre avec une chaîne de fer à la jambe, en résolution d'y passer ses jours.



Deux BRAMINS de la Famille des Scoubites, nommez JUGIES, trainant après eux de longues & pesantes chaînes de fer, qui leur passent à la nuque ou elles sont attachées sur les épaules.

LES Indiens
croient en
sacrer des
guérison qu
exemples de
Gate une
déjà parlé
lampes allu
attachée au
quelqu'un
même Voie
de pour m
l'Année Sa
bruit des I

La quatri
rine Bramin
Pèlerinages
les. Lorsq
Pèlerins, q
les portant
ont, au rap
communiqu
bonnes aut
des Pèlerin
ticle: il se

PENIT

ON a p
Et sur la R
celles-là, f
plus affren
difficile de
saints que
imposé, &
fait d'une
ner à quel
de la passe
traité de r
plus; il n'e
rairement
rité Divine
nous ne cu
ou couper
les jeter;
certains m
n'est pas p
gile n'exig
de certain

Revenon
C'est une
tout le ger

(*) Voie
Jagarnat dan
diens Orient

PELERINAGES *des* INDIENS.

LES Indiens vont (a) en Pélerinage aux Temples de leurs Idoles; & lorsqu'ils croient en avoir obtenu des grâces particulières, ils ne manquent pas de leur consacrer des monumens authentiques de leur reconnaissance, qui représentent ou la guérison qu'ils ont obtenue, ou le danger qu'ils ont évité. Nous donnerons des exemples de ces pratiques. Selon *Pietro Della Valle*, il y a aux environs du Mont Gate une Pagode d'Hanuman, ou Hanuvan, ce Dieu Singe dont nous avons déjà parlé, dans laquelle on voit la Statue du Dieu, environnée de plusieurs lampes allumées. Le célèbre Voïageur que nous citons y vit une main d'argent (b) attachée auprès de l'Idole, & il ne faut pas douter qu'elle n'eût été mise là par quelqu'un, qu'Hanuman avoit peut-être guéri d'une indisposition à la main. Le même Voïageur raconte qu'il fut témoin des préparatifs qui se firent à cette Pagode pour un Pélerinage solennel, qu'il compare à ceux de Lorette & de Rome en l'Année Sainte. Hanuman fut de la partie. On le porta dans un Palanquin au bruit des Instrumens & des voix.

La quatrième Figure de la Planche marquée A. représente l'équipage d'une Pélerine Bramine. Il ne faut pas oublier que les dévots reviennent ordinairement de ces Pélerinages avec des fleurs & des feuilles, dont les Prêtres ornent le visage des Idoles. Lorsque ces fleurs & ces feuilles commencent à se sécher, ils les distribuent aux Pélerins, qui les reçoivent avec de grandes marques de dévotion, en les baisant, & les portant sur la tête pour leur témoigner plus de respect. Ces feuilles & ces fleurs ont, au rapport des Indiens, des vertus extraordinaires que la sainteté de l'Idole leur communique infailliblement: mais ce qu'il y a d'assuré est que ces présens valent de bonnes aumônes aux Prêtres. On croit assez que l'idée de ces Peuples, à l'égard des Pélerinages, n'est pas différente de celle qu'on se fait ailleurs sur le même article: il seroit inutile de pousser plus loin la réflexion.

PENITENCES, AUSTERITES & autres semblables
PRATIQUES *des* INDIENS.

ON a parlé de quelques-unes de ces pratiques dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*. Mais il y en a de beaucoup plus surprenantes que celles-là, sur tout parmi les Joguis, qui affectent de se consacrer aux souffrances les plus affreuses par un motif d'orgueil mêlé de beaucoup de fanatisme. Il n'est pas difficile de trouver ces deux principes dans le cœur de ceux qui prétendent être plus saints que les autres, à cause qu'il leur plaît de subir des peines que personne ne leur impose, & que même l'Autheur de la nature n'exige pas. Le cœur de l'homme est fait d'une étrange manière. S'il y avoit dans le Monde un Prince capable d'ordonner à quelques-uns de ses sujets de rester couchés toute leur vie sur la cendre, ou de la passer jusqu'à la mort debout & sans s'appuyer, il ne manqueroit pas d'être traité de tyran: cependant on voit des hommes s'infliger de pareils supplices. Disons plus; il n'est point de Religion où l'on ne trouve des gens qui s'accoutument volontairement à des austérités insupportables, sans oser pourtant leur donner une Autorité Divine. Peut-être certains dévots nous opposeront-ils le Christianisme: mais nous ne croions pas que personne se soit encore avisé de se faire arracher un œil ou couper un bras, pour éviter les tentations dans lesquelles ces membres pouvoient les jeter; & s'il y en a eu d'assez bonne foi pour se faire Eunuques, afin de prévenir certains mouvemens, dont très-souvent un Chrétien, fût-il Religieux de la Trappe, n'est pas plus maître qu'un Infidèle, on a sçu les avertir charitablement que l'Evangile n'exigeoit pas qu'on se fit Eunuque, & que dans les endroits où il est parlé de certains retranchemens, c'est d'un retranchement spirituel qu'il s'agit.

Revenons aux Joguis, dont le nom, suivant *Bernier*, signifie unis à Dieu. C'est une espèce d'Hermites d'autant plus mauvais, qu'ils se croient distingués de tout le genre humain par leurs souffrances excessives. Ils se tiennent ordinairement

(a) Voyez ce que l'on a dit de la Pagode de Jagarnas dans la *Conformité des Coutumes des Indiens Orientaux*, &c. &c. dans la *Dissertation sur*

les Mœurs & sur la Religion des Bramines.

(b) Il parle en un autre endroit de ses Voïages de cette manière d'acquitter ses vœux.

sous les arbres ou près des Pagodes. On en voit d'absolument nuds, à qui les cheveux entortillés & divisés par branches, pour ainsi dire, descendent au-dessous des genoux. Ils tiennent les bras croisés sur la tête, & restent toute leur vie debout en cette posture. D'autres Pénitens dorment à terre, une jambe plus haute que l'autre, & les deux bras toujours élevés au-dessus de leur tête, sans jamais les baïller. On voit ces deux postures à la troisième Figure de la Planche A. Peu à peu ces misérables pénitens perdent l'usage des bras & des jambes; alors quelques jeunes novices de leur Ordre (a) viennent les servir avec un respect digne d'une meilleure cause. Il est même des dévots & des dévotes qui sont veu de se dévouer à leur service, & n'ont d'autre occupation que celle de soulager par des rafraichissemens & par des aumônes, les souffrances volontaires des Joguis, & de les netoyer de leurs ordures. Les quatre Figures de la Planche marquée B. représentent plusieurs autres postures bizarres de ces pénitens, parmi lesquels ceux de la seconde Figure se font même des incisions sur le corps; ceux de la troisième mettent au rang des exercices de piété le soin qu'ils prennent de nourrir un Paon pour l'amour de Brama à qui cet Oiseau est consacré, comme il l'étoit à Junon chez les Grecs & les Romains; ceux de la quatrième, toujours exposés aux ardeurs blântantes du Soleil, font la même chose à l'égard de quelques autres Oiseaux, & poussent la charité jusqu'à souffrir qu'ils viennent se reposer impunément sur leur tête. Lorsqu'ils ont leurs conversations spirituelles, ils s'assient en rond les uns près des autres, & mettent au bout d'un bâton une bannière de plusieurs pièces d'étoffe ou de toile de différentes couleurs.

La première Figure & la seconde de la Planche marquée A. qui représentent la situation gênée de deux Pénitentes, dont la première reçoit les prières d'une dévote qui se recommande à elle, & l'autre se fait un mérite auprès de ses Dieux de ne changer jamais d'attitude, nous obligent de rendre justice à la piété de leur sexe. Elle excède même très-souvent celle des hommes, parce qu'elles sont beaucoup moins exposées aux distractions, & qu'elles ont plus d'obstination, ou si l'on veut, plus de penchant à s'attacher aux pratiques excessives; suite naturelle du caractère de leur esprit, qui se laisse facilement prévenir par de beaux dehors.

Il y a des Joguis qui s'enferment dans des cages élevées au haut d'un gros pieu planté en terre; & ces cages sont si petites, que le Jogui pénitent est obligé de s'y tenir dans une gêne extraordinaire. Au-dessous de ces cages, & sur une pièce de bois qui traverse le pieu, on pose deux petites Idoles d'Ixora ou Mahadeu, objet éternel de l'adoration du reclus. Quelques-uns tenant d'une main le sabre, & de l'autre une espèce de bouclier, montent hardiment sur une grue, & s'accrochant à un fer qui leur entre fort avant dans le dos, s'élancent en l'air avec un courage qui seroit digne d'admiration, s'il n'étoit le fruit d'un orgueil insupportable. Toute leur attention est de faire en cet état beaucoup de parade de leurs souffrances; & mêlant avec l'exercice du sabre les louanges de leurs Idoles, ils tâchent d'attirer les spectateurs par les divers tours d'une souplesse, qui est la honte de cette Religion qu'ils veulent établir dans le cœur de leurs disciples. On voit aussi de ces Joguis, qui, après s'être précipités dans le Gange, cherchent à s'y faire dévorer des Crocodiles, prétendant arriver par cette voie à la félicité dont ils se flattent de jouir en une autre vie. D'autres enfin se donnent la mort en présence de leurs Dieux.

Baldeus rapporte que *Canara*, dans le Royaume de *Cananor*, est très-célèbre par ses Joguis, dont les Indiens regardent la vie comme un modèle de sainteté. Ces Santons habitent ordinairement dans les Pagodes; mais ils se promènent souvent tout nuds avec une sonette à la main, pour appeler les dévots & les dévotes.

Tels sont ces Joguis, que les Voyageurs nous dépeignent comme des hypocrites dangereux, & souvent couverts de vices (b); cependant les Indiens vont tous les jours leur faire la révérence, leur baiser la main, & se tenir en leur présence dans une posture humiliée, pour écouter les Sentences que ces indignes Religieux profèrent. *Della Valle* dit qu'ils vivent en communauté sous les ordres d'un Supérieur, comme nos Moines; mais ils sont toujours errans, même dans les Villes, & n'y choisissent d'autre demeure que les places & les ruës où ils se tiennent constamment, comme nous venons de le dire, nuds, sans émouvoir, & en apparence sans être émus. On assure encore, que jamais femme ou fille Indienne n'a regardé cette nudité qu'avec une indifférence Stoïcienne.

Le

(a) Bernier.

1 (b) Pietro Della Valle.



RELIGIEUX



JOGUI

qui les che-
lous des ge-
ont en cette
de l'autre, &
sailier. Ou
beu ces misé-
unes novices
e cause. Il
r service, &
e par des au-
ury ordures.
eres postures
it même des
ees de piéré
i cet Oiseau
eux de la
ême chose à
qu'ils vien-
tations spiri-
d'un baton
urs.
présentent la
d'une dévôte
Dieux de ne
de leur sexe.
it beaucoup
si l'on veut,
caractère de

un gros pieu
bligé de s'y
me pièce de
adeu, objet
fabre, & de
accrochant à
courage qui
Toute leur
& mêlant
er les specta-
eligion qu'ils
oguis, qui,
Crocodiles,
ir en une au-

célebre par
nteté. Ces
ent souvent
évôtes.
s hypocrites
ont tous les
réfence dans
ax profèrent.
eur, comme
y choisissent
ent, comme
énus. On
dié qu'avec

Le



RELIGIEUX PENTENS de la Secte des JOGUIS. Deux autres JOGUIS qui se font des INCISIONS.



JOGUI qui nourrit un PAON par dévotion. BRAMINES qui nourrissent des OISEAUX par dévotion.

Le mêm
quelque ex
Damerdbig
moien de
des révéla
qu'ils entre
que ces lu
honneur d
être l'effe
flater d'être

Ce que
ques autre
Bernier ,
"à l'écart
"uir à la
"sent , &
"austérité
"si avant
"sans auc
"même ce
"une joie
qui ont e
Il ajoute
"sens ; ca
"à l'eau ,
"haut quel
"& les fix
"autant e
"du nés,
de ces Jo
tous font
ré de con
couverte
rette ils se
les maifon
diction de
nant les G
Les Ine
Célibat tr
regarder
crier à ce
guier de l

Des éx
créé les c
contraire
contre les
tentations

Della V
mérite d'
grands pa
l'ui d'un
Ordre ,
dats & le
la marche
duites pa
férent un

(a) Bal
Tom

Le même Voyageur ajoute encore qu'ils ont entr'eux des Conférences spirituelles & quelque exercice pour les Sciences ; mais il infère par un de leurs Livres qu'il nomme *Damerdbiglaska*, que leurs études ne consistent qu'en Magie. Ils disent que par le moyen de leurs exercices spirituels, de leurs prières & de leurs jeûnes, ils ont des révélations, & qu'ils apprennent les choses futures par un commerce secret qu'ils entretiennent avec les Démon, c'est-à-dire, avec les Génies. Ils assurent que ces Intelligences leur apparoissent sous la figure de femmes, & que s'ils ont le bonheur de se lier à elles par les liens d'un mariage spirituel, qui pourroit bien être l'effet d'une imagination échauffée par leur manière de vivre, ils peuvent se flater d'être entièrement spiritualisés, & d'avoir acquis une nature plus qu'humaine.

Ce que nous venons de rapporter des Joguis, nous met en droit d'ajouter quelques autres particularités qui concernent les Illuminés des Indes. Il y en a, dit Bernier, « qui ont entièrement abandonné le monde, & qui se retirent d'ordinaire » à l'écart dans quelque jardin fort éloigné comme des Hermites, sans jamais venir à la Ville. Si on leur porte à manger, ils le reçoivent, sinon ils s'en passent, & l'on croit qu'ils vivent de la grâce de Dieu dans les jeûnes & dans les austérités perpétuelles, & sur tout abimés dans la méditation. Ils s'y poussent si avant, qu'ils passent les heures entières ravis en extase, leurs sens externes sans aucune fonction, & ce qui seroit admirable, s'il étoit vrai, voyant Dieu même comme une certaine lumière très-blanche, très-vive, & inexplicable, avec une joie & une satisfaction non moins inexprimable que celle de nos Saints, qui ont eu d'intimes communications avec JESUS-CHRIST & la Sainte Vierge. Il ajoute, « que ces Illuminés prescrivent des Régles pour se lier peu-à-peu les sens ; car ils disent, par exemple, qu'après avoir jeûné plusieurs jours au pain & à l'eau, il faut premièrement se tenir seul dans un lieu retiré, les yeux fichés en haut quelque tems, sans branler aucunement ; puis les ramener doucement en bas, & les fixer tous deux à regarder en même tems le bout de son nés également, & autant d'un côté que de l'autre, & les tenir-là ainsi bandés & attentifs sur le bout du nés, jusqu'à ce que cette lumière vienne. » Bernier assure encore qu'on trouve de ces Joguis qui se mêlent de Chimie & de secrets ; mais les plus dangereux de tous sont ceux dont la dévotion plus polie ou moins grossière, se donne la liberté de converser librement avec le monde. Ils vont les pieds nus, la tête découverte, & le corps ceint d'une écharpe qui descend jusqu'aux genoux ; mais dit reste ils sont exemts de la crasse des autres Joguis. Ils entrent familièrement dans les maisons des Gentils ; & ceux-ci croient recevoir avec leurs personnes la bénédiction des Dieux. Voilà ce que Bernier nous apprend dans une *Lettre concernant les Gentils de l'Indoustan*.

Les Indiens ont un autre ordre de Bramines, (a) qui non seulement observe un Célibat très-rigide, mais même porte le serupule jusqu'à éviter exactement de regarder une femme. Ils font marcher devant eux des gens, dont la fonction est de crier à celles qui pourroient se rencontrer en leur chemin, qu'elles aient à s'éloigner de leur présence.

(b) Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

Des exemples de cette nature pourroient presque persuader que Dieu n'a pas créé les dévots pour conserver le genre humain ; mais il y a de fortes preuves du contraire. Cependant avec toute leur modestie, les Bramines ne sçavoient parler contre les Prêtres de Cybèle, qui prévenoient par une mutilation volontaire les tentations que le beau sexe pouvoit exciter en eux.

Della Valle décrit l'Ordination d'un Docteur, Prêtre ou Religieux Indien ; & elle mérite d'être rapportée ici. Le Candidat vêtu de blanc, & aiant à ses côtés deux grands parasols, fut porté dans un Palanquin au milieu du préau d'une Pagode, suivi d'un cheval de main, & accompagné d'un grand nombre de personnes de son Ordre, qui étoient venus honorer l'installation de leur Confrère. Quelques Soldats & les Joueurs d'instrumens précédoient le Palanquin & les Docteurs. Pendant la marche, les Danseuses qui chantoient en même-tems, & qui paroissent conduites par une autre qui dançoit seule & toujours tournée vers le Palanquin, dansèrent un Ballet à l'Indienne. La Cérémonie de l'Ordination se fit en versant

(a) Baldus les nomme *Tirimimpi*.
Tome VI.

(b) Moliere dans le *Tartuffe*.
* L. III

de l'eau sur la tête de celui qui venoit d'être reçu. Après les danses, le Palanquin fut conduit hors de la Ville ; on fit sur la route plusieurs stations accompagnées des mêmes danses ; mais le dernier Ballet ne fut dansé qu'à l'arrivée du Docteur au lieu de sa résidence.

On assure que ces Docteurs, qui sont Prêtres & Religieux en même-tems, affectent un air toujours grave, sévère & distrait. La manière de les saluer est de se prosterner à leurs pieds, & de les baiser. Ceux qui veulent être *Gangis* font un Noviciat de six mois, dont une des principales circonstances est de mêler pendant tout ce tems-là dans sa nourriture environ une livre de bouze de vache.

La Figure qu'on voit ici marquée C. représente la manière d'acquitter les vœux qu'on a faits à *Ganga Gramma*, dans une maladie ou dans quelque autre danger. Le Culte & la Cérémonie qui se pratiquent à l'égard de cette Divinité, sont fort bien décrits dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*. Nous y ajouterons trois remarques : 1. que l'Isle promenée sur le Char est de la même forme que celle de *Jagarnat*, d'où il est à présumer que *Ganga* & *Jagarnat* sont une même Divinité ; 2. que certains dévots portent l'excès de leur zèle jusqu'à se faire écraser sous le char sur lequel est monté *Ganga* ; & c'est ce que d'autres dévots observent aussi à l'égard de *Jagarnat*, ainsi que nous l'avons déjà dit ; 3. que l'on sacrifie des boucs à *Ganga* pour l'expiation des péchés ; en quoi nous trouvons quelque conformité entre les Indiens & les Juifs.

Il y a parmi les Indiens certaines femmes pénitentes, que l'on va consulter comme autrefois on consultoit la *Pythie*, & les *sybilles*, &c. Elles se dévouent entièrement au service des Dieux, qui leur font même l'honneur de coucher quelquefois avec elles. On vient à elles de tous côtés pour les consulter sur l'avenir ; & leurs réponses sont regardées comme des révélations que le hasard peut faire trouver véritables, & que la prévention permet rarement de reconnoître pour fausses. Nous finissons cet Article par une remarque ; c'est que dans toutes les Religions, les Mystiques & ceux qui s'attribuent le don d'inspiration, prennent plaisir à mêler les Images de l'Amour charnel à l'Amour de Dieu. Les idées de *Mariage*, de *Noces*, de *lit nuptial*, de *génération*, &c. leur sont toujours présentes.

ADORATION des INDIENS, & leurs DANSES RELIGIEUSES.

L'ADORATION des Indiens consiste à joindre les mains devant les Dieux, & à les porter ainsi jointes le plus bas qu'il est possible, pour marquer une parfaite humilité. On doit ensuite les élever peu-à-peu avec beaucoup de modestie, les approcher de la bouche, les baiser religieusement, & les poser jointes sur la tête ; ce qui est selon le génie des Orientaux anciens & modernes, la plus grande marque de respect que l'on puisse témoigner à l'objet que l'on croit le mériter. Les prières simples se font debout ; mais quand les circonstances ou le dévot se trouve, semblent exiger un plus grand abaissement, il doit se prosterner le visage contre terre, la toucher du front, & baiser la poussière. Après ces hommages il tourne ordinairement autour d'un arbre sacré. On en voit assez de cette espèce auprès des Pagodes. La Cérémonie s'achève par une offrande de ris, d'huile ou de lait, & le fidèle se retire après avoir donné l'aumône aux Ministres de ses Dieux.

Nous allons rapporter deux prières de ces Idolâtres : l'une d'un Indien du Malabar, l'autre d'un Tartare de *Tanguit* ou de *Boutam*. L'Indien dit à Dieu : « O Seigneur, verain de tous les Êtres, Seigneur du Ciel & de la Terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplorerai-je ma misère ? C'est à vous que je dois mon soutien & ma conservation. Sans vous je ne sçaurois vivre. Appelez-moi, Seigneur, afin que j'aïlle vers vous. » Dans un autre fragment de prière, on s'exprime ainsi : « Seigneur, vous m'avez connu lorsque vous m'avez créé ; mais je n'ai appris à vous connoître, que quand j'ai pu faire usage de mon jugement. Vous vous êtes donné à moi, & je me suis donné à vous. Vous êtes venu à moi, ô Dieu ! comme un éclair qui tombe du Ciel, » &c.

Le Tartare dit à Dieu : « Notre prière soit à Dieu. Vous qui êtes élevé au dessus de toutes créatures, donnez-nous la sagesse. Soit que je voyage le soir ou le matin, accompagnez-moi. Faites miséricorde. Envoyez-moi mon Ange gardien à toute heure & à tous les jours. Ayez pitié de ceux qui sont morts, & de ceux qui vivent encore. Donnez-moi un esprit saint, une bonne santé, des forces & une bonne fortune. Soiez à toute heure avec moi, & ne vous retirez point. Que la



ES

Palanquin
pagnées des
teur au lieu

e-tems, af-
ner est de se
font un
pendant

er les vœux
anger. Le
nt fort bien
ous y ajou-
e forme que
me Divinité,
sous le char
à l'égard de
Ganga pour
es Indiens &

ter comme
nt entière-
quelquefois
ir ; & leurs
ouver vétri-
s. Nous fi-
s, les Mys-
er les Ima-
Néa, de

ANSES

ux, & à les
te humilité.
procher de
n est selon
respect que
ples se font
exiger un
toucher du
ment autour
La Cérés-
rectire après

n du Mala-
: « O Sou-
contiens pas
je dois mon
-moi, Sei-
n s'exprime
e n'ai appris
Vous vous
i, ô Dieu!

evé au def-
e soir ou le
e gardien à
& de ceux
ores & me
nt. Que la



La PROCESSION de GANGA.



La FÊTE de HULY.

„ be
„ &
C

prie
mèr
acce
que
befe
un
Die
qui
men
An
apre
com
de
& l

Ma
offi
tine
per
à la
par
por
gne
dar
à l
Ide
en

D

Co
d'y

c'e
ne
tat
a.l
»
»
»
»
»
»

»
»
»

Sc

pa

„bénédiction du Seigneur, qui est la racine des racines, la bonne fortune, vienne
„& demeure sur moi. Que la bénédiction de l'Ange fortifiant soit sur moi. „

Ces prières apprendront deux choses au commun des Chrétiens : l'une, que l'on prie Dieu & même avec ferveur, ailleurs que chez eux ; l'autre, que les Païens mêmes sont capables d'avoir des idées sublimes de la Divinité. Nous sommes trop accoutumés à prendre à la lettre ce que l'Écriture nous dit de ces Idolâtres ; & parce que Jésus-Christ (a) a repris leurs vaines répétitions, & leur extrême attention aux besoins de cette vie, nous nous imaginons ordinairement, que qui dit un Païen dit un homme plongé dans les soins de cette vie, & absolument incapable de penser à Dieu. Cependant nous trouvons dans l'Antiquité des fragmens de Prières Païennes, qui sans avoir à beaucoup près la perfection des Chrétiennes, ne sont pas absolument indignes de notre attention. Nous trouvons dans les monumens de cette même Antiquité, que les anciens Païens étoient soigneux de prier dès le matin, avant & après le repas, &c. qu'ils demandoient la sagesse à Dieu & aux Divinités qu'ils reconnoissoient subordonnées à l'Être suprême ; & que tous n'avoient pas la hardiesse de dire comme Horace (b) qu'ils sçauroient bien tirer de leur propre fond la sagesse & la tranquillité.

Remarquons à ce sujet, que les Rois des Indes ont un culte qu'on peut appeler *Matinal*, qu'ils observent avec une extrême régularité. Ce culte consiste en des offrandes & des prières, qui durent ordinairement la plus grande partie de la matinée & jusqu'à midi. Pendant ce tems-là ces Souverains ne donnent audience à personne.

Le Culte religieux des Indiens envers leurs Idoles consiste encore à les encenser, à les laver tous les jours, & à leur offrir à manger.

Nous avons déjà parlé des danses religieuses pratiquées à l'honneur des Dieux, par des femmes qui allient ensemble la prostitution & la Religion. Les danses répondent fort bien au genre de vie que ces femmes ont choisi : elles sont accompagnées de toutes les postures qui choquent le plus la pudeur & l'honnêteté. Les Prêtres dansent eux-mêmes devant les Idoles avec un simple calçon sur le corps, & tenant à la main une épée, qui leur sert à faire divers tours d'agilité : ils offrent à leurs Idoles un culte proportionné aux idées qu'ils se font de leurs Dieux, ou qu'ils veulent en donner à leurs Peuples.

De la VENERATION des INDIENS pour les SERPENS ; de leurs ENCHANTEMENS, & de leurs ORACLES.

COMME ON a traité ces matières dans les Chapitres XXVI. & XXVII. de la *Conformité des Cérémonies & des Coutumes des Indiens*, &c. nous nous contenterons d'y ajouter quelques remarques.

Les Indiens (c) croient que les Serpens sont des Génies divins, & prétendent que c'est un bonheur d'en rencontrer sur son chemin. Il leur est assez ordinaire de donner à leurs enfans & à leurs vaches le nom de quelque Serpent. Les diverses représentations de ces animaux sont un des plus beaux ornemens des Pagodes ; on leur a dressé même des prières & des vœux. Un Voyageur (d) assure que „ quand les Indiens trouvent des Couleuvres dans leurs maisons, ils les prient d'abord très-respectueusement de sortir : si les prières n'ont point d'effet, ils tâchent de les attirer „ dehors en leur présentant du lait ou autre chose, sans jamais employer la violence. „ Si la Couleuvre s'obstine à rester, on appelle les Bramines, qui, avec toute l'éloquence dont ils sont capables, lui représentent les motifs qui doivent l'engager à avoir „ des égards pour la maison où elle est venue, &c.

„ Il y a de ces Idolâtres, dont la piété bizarre les engage à porter du lait & d'autres „ alimens dans les Forêts & sur les chemins, pour la subsistance de ces Divinités „ rempantes. Peut-être en usent-ils ainsi, afin que trouvant dans la campagne suffisamment de quoi se nourrir, elles ne viennent pas en chercher jusques dans les „ maisons. „

On assure que les Prêtres Indiens ont le pouvoir de charmer & de conjurer les Serpens, en sorte qu'ils leur ôtent la force de nuire. *Pyrard de Laval* rapporte dans

(a) Matth. v.

(b) *Dei vitam, des opes, æquum mi animum ipse parabo.*

(c) *Baldus.*

(d) *Dellon dans ses Voyages*, l'edit. de Paris 1709.

les Voyages, que dans les Indes on trouve des gens qui courent le Païs pour mettre en pratique un art, lequel peut-être ne consiste qu'en une adresse de Charlatan, jointe à la connoissance de quelques drogues particulières. C'est ce que le Ministre Baldeus confirme par l'exemple d'un Soldat Allemand, qui, par le moyen de quelques préservatifs, manioit sans crainte ces reptiles venimeux, & même les mettoit coucher auprès de lui dans son lit. Ce bon Ministre Hollandois avoue, que d'abord il soupçonna l'Allemand d'être foréier : mais il ajoute ensuite, que les Indiens de Coromandel & de Malabar ont l'art de charmer les Serpens, & de les faire danser par la force de leur chant. Ne pourroit-on pas croire que le chant n'est qu'un accessoire trompeur, dont ces Indiens se servent pour persuader qu'ils n'usent d'aucun préservatif? D'ailleurs le Ministre pouvoit-il être alluré, que les Serpens n'étoient pas apprivoisés de longue main? Rien n'est plus ordinaire que de voir au grand Caire de ces Couleuvres, que ceux qui les ont apprivoisées portent dans leur sein, & touchent sans en recevoir aucun mal.

Les Indiens ont leurs Oracles : mais le Pere Bouchet assure dans une Lettre qu'il écrit (a) au Pere Baltus sur cette matière, qu'ils cessent à mesure que le Christianisme fait des progrès dans les Indes. « Les démons, dit-il, rendent ces Oracles par la bouche des Prêtres des Idoles, ou quelquefois de ceux qui sont présents quand on invoque le démon. C'est un fait dont personne ne doute aux Indes, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des Oracles, & que ces malins Esprits se faussent des Prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent & qui participent à ces spectacles. Les Prêtres des Idoles ont des prières abominables qu'ils adressent au démon, quand on le consulte sur quelque événement. Il met celui qu'il choisit pour en faire son organe dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, & lui fait tourner la tête d'une manière qui effraie. Quelquefois il lui fait verser des larmes, & le remplit de cette espèce de fureur & d'entousiasme, qui étoient autrefois les Païens, comme il s'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon, & le prélude de ses réponses. Les réponses de cette espèce de possédés sont communément allez équivoques, quand les questions qu'on leur propose regardent l'avenir, en quoi elles ressemblent parfaitement aux Oracles de l'ancienne Idolâtrie.

» (b) Ceux de tous les disciples d'Oracles en qui l'on a le plus de confiance, sont sans contredit certains Devins, qui se mêlent de découvrir les voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires & naturelles, on a recours à celle-ci, dont le Pere Bouchet nous donne l'exemple suivant.

» On avoit si subtilement & si secrètement volé des bijoux précieux au Général d'Armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon : aussi quelque recherche qu'on fit du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta à Ticherapali un jeune homme, qui étoit un des plus fameux Devins du Païs. Il dépeignit si bien l'Auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'Oracle. Il avoua son crime, & protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la manière dont son vol avoit été découvert.

» Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, & on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le Démon avec les cérémonies accoutumées, & on se retire, après avoir fermé & couvert le cercle de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque-tems après, on découvre le cercle ; & celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable.

Une autre manière de recevoir des réponses de la part des Dieux, est par les songes des Prêtres. Nous ne parlons pas ici de plusieurs opérations que rapporte l'Auteur cité pour justifier son opinion, que le Démon rend des Oracles aux Indes, lesquels, selon lui, sont à la vérité fort au-dessus du pouvoir des hommes : mais qui dans le fond pourroient bien n'être que des tours d'adresse, & des fascinations de Joueurs de Gobelets, semblables à ce que nous voyons en Europe. En

(a) Elle est dans le IX. Recueil des Lettres de quelques Missionnaires, &c. | (b) Le P. Bouchet, Ibid.

parlant de la sorte, nous ne craignons pas d'être regardés comme de *prétendus Esprits forts*, & des Gens qu'une Critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées, ainsi que s'exprime le P. Bouchet. Nous croions fort naturellement, que les Prêtres Indiens peuvent être assez trompeurs, pour imaginer sans le secours du Démon des moyens capables de surprendre les Peuples. Si les cavernes, les lieux souterrains, & la concavité des Statues des Dieux Indiens ne paroissent pas assez propres pour duper les Idolâtres, il faut avouer qu'on est plus rusé aux Indes qu'on ne l'a jamais été en Europe: mais après tout, il y a d'autres artifices capables de faire le même effet.

Le P. Bouchet nous parle encore d'une autre sorte d'Oracles. „ Certains Pé-
nitens font des sacrifices sur le bord de l'eau, avec beaucoup d'appareil: ils décri-
vent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre. Au tour de ce cercle ils
placent leurs Idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbes de vent.
Les Païens croient que huit Divinités inférieures président à ces huit endroits
du Monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses Divi-
nités; & il arrive de tems en tems que quelqu'une de ces Statues se remue à la vûe de
tous les Assistans, & tourne dans l'endroit même où elle est placée, sans que personne
s'en approche. Les Indiens qui font ces sortes de Sacrifices, placent aussi quel-
quefois au centre du cercle dont je parle, la Statue de l'Idole à laquelle ils veu-
lent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs Dieux d'une façon toute singulière,
si cette petite Statue vient à se mouvoir d'elle-même: mais souvent après toutes
les Oraisons la Statue reste immobile; & c'est alors un très-mauvais au-
gure. „

La CONSECRATION du terrain sur lequel on bâtit une PAGODE; Diverses Remarques touchant les PAGODES, &c.

LES Dissertations précédentes ne disent rien de la Consécration du terrain sur lequel on bâtit une Pagode. Cette Cérémonie, & quelques pratiques dont nous parlerons ensuite, ne devoient pas être oubliées. On enferme d'une cloison ou de Palissades, le terrain sur lequel on doit bâtir la Pagode; après quoi l'on y laisse croître de l'herbe. Dès que l'herbe est à une hauteur raisonnable, on lâche dans ce parc une vache de couleur cendrée, laquelle y vit à discrétion, y passe la journée, & même la nuit. Le lendemain on examine l'endroit où la vache a couché pendant la nuit; & comme chez les Indiens la bouze de vache est très-sainte, on observe avec beaucoup de soin si la vache a daigné honorer ce lieu du dépôt de sa bouze: après cela on y fait un creux profond, où l'on pose une colonne de marbre raisonnablement élevée au-dessus de terre. Sur cette colonne on met l'image ou la statue du Dieu, auquel on consacre la Pagode; si, par exemple, elle est dédiée à Ixora, on voit au haut de la colonne *Quivellinga* dont nous avons décrit l'attitude, autant que la bienséance a pu le permettre. Ensuite on bâtit la Pagode tout autour de la fosse, où l'on a posé la colonne. L'endroit où réside le Dieu est fort obscur: mais on a soin d'y entretenir de la lumière à son honneur, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Les Pagodes de la Côte de Malabar sont de marbre, ou de pierre dure: celles de la Côte de Coromandel sont bâties de gros quartiers de pierres parfaitement bien liées ensemble. Telle est la Pagode de *Rammanakoil*, dont les revenus sont immenses, & qui est aux Indes un lieu de Pélerinage aussi célèbre que Notre-Dame de Lorette parmi les Chrétiens. Les Pagodes de Malabar sont couvertes de plaques de cuivre; & les portes de leur préau qui répondent au parvis du Temple des Juifs, le sont du même métal. Ces portes sont presque toujours de marbre, & enrichies de plusieurs figures d'animaux sauvages ou monstrueux. On représente sur le frontispice du Bâtiment plusieurs espèces de monstres, qui sont autant d'emblèmes des Dieux des Indiens, & peuvent en même tems servir à inspirer aux peuples une fraieur religieuse. Il paroît par un passage (a) d'Ezechiel, que cette sorte de peinture ou de sculpture étoit en usage chez les anciens Idolâtres; & l'on ne doit pas douter que cette pratique si universelle dans l'Orient n'ait tiré son origine des Egyptiens.

Outre les grandes Pagodes, que l'on peut regarder en quelque façon comme des

(a) Chap. 8. V. 10.
Tome VI.

Paroisses & des Cathédrales, on en voit dans les villes & dans les champs une infinité de petites, que divers motifs de piété ont fait bâtir. On en voit sur tout aux environs des lieux où l'on a brûlé des morts ; & les grands Seigneurs des Indes en ont pour leur dévotion domestique, qui sont déservies par des Prêtres particuliers, comme chez nous les Chapelles.

Nous avons déjà remarqué, que les Indiens se déchauffent avant que d'entrer dans la Pagode d'Ixora : ils observent la même régularité à l'égard de toutes les autres Pagodes ; & comme les ablutions sont chez ces Peuples une des parties essentielles du culte Religieux, il y a toujours devant ces lieux de dévotion des *Tanques* ou réservoirs d'eau pour l'usage des fidèles. Linschofte rapporte que dans le Calicut, les Prêtres présentent de l'eau consacrée à ceux qui entrent dans les Pagodes. Cet usage est remarquable, en ce qu'il est conforme à ce qui se pratiquoit chez les Grecs & les Romains, qui avoient toujours de l'eau lustrale auprès de leurs Temples, dont on arrosoit ceux que la dévotion y attiroit.

(a) Il y a chez les Gentils une distinction assez formelle entre les péchés véniels & les péchés mortels. Les ablutions sont proportionnées aux uns & aux autres. Par exemple, ils prétendent expier un petit péché, & pour ainsi dire le couler à fond, en se plongeant entièrement dans le Gange, ou dans quelque autre rivière sacrée ; mais il y en a d'autres qui sont si atroces, qu'aucune eau ne peut les effacer, quelques réitérées que soient les ablutions ; & ceux-ci sont perdre au pécheur sa Caste & même la vie. Les Indiens mettent au rang des péchés véniels, de se laisser toucher par des gens souillés ; de toucher un mort ; (on porte le scrupule jusqu'à éviter pendant quinze jours les parens du mort,) d'approcher d'une femme en couche, ou de toucher son enfant. On observe à leur occasion le même terme de quinze jours ; & cette pratique se rapporte à celle des Juifs en pareil cas. Ils comptent encore entre les péchés véniels, d'approcher d'une femme qui a ses règles ; de toucher ceux qui ont touché des gens souillés. Ceux qui, sans avoir égard à l'impureté contractée, s'avisent de manger du ris avant que de s'être purifiés, commettent un péché mortel. Il en est de même des Grands, qui mangent du ris cuit par des gens d'une moindre Caste, ou qui ont commerce avec des femmes d'une extraction inférieure à la leur. Si l'on mêle du ris de deux différens (b) plats, & qu'on le mange après cela, on commet un péché mortel. Si plusieurs Bramines, quand même ils seroient tous d'une Caste, mangent ensemble, ils péchent ; & si l'on s'avise de toucher de la main droite avec laquelle on doit prendre la réfection, celui auprès de qui on se trouve assis, cette action est aussi regardée comme un péché.

Après que le repas est fini, on doit ramasser tout ce qui reste de ris, & le jeter comme une chose qui est souillée. On nettoie avec de la bouze de vache bien fraîche la place où l'on a mangé ; & quand même il ne tomberoit sur le corps d'une personne, qu'un seul grain de ce ris qui est resté du repas, c'en seroit assez pour la souiller. Il faut courir à l'eau sans perte de tems, & se laver dans les formes. On est aussi déclaré souillé, lorsqu'on s'est mis le doigt dans la bouche. Si deux personnes de condition inégale par la différence des Castes se lavent ensemble, & que l'inférieur fasse réjaillir en se lavant quelque goutte d'eau sur celle qui est d'une Caste plus distinguée, on doit compter que cette personne devient totalement impure, & il faut en ce cas-là recommencer l'ablution.

MANIERE de pratiquer les ABLUTIONS chez les GENTILS du MALABAR.

(c) Nous avons parlé de certains réservoirs d'eau que les Indiens nomment des *Tanques*, & qui servent à leurs ablutions. Cependant ils choisissent autant qu'ils le peuvent l'eau courante, parce qu'ils croient qu'il y a plus de mérite à s'y laver que dans une autre. Peut-être en ce point les Législateurs Indiens ont-ils eu égard à ce qui étoit propre & commode pour leur Pais ; car on ne demande dans les Indes

(a) Baldaus dans sa Description du Malabar, &c.

(b) Les Bramines se servent de feuilles de figuier d'Inde au lieu d'affiettes.

(c) Baldaus, Description du Malabar. On traite des ablutions des Bramines dans la Dissertation sur leurs Mœurs & sur leur Religion : mais avec quelque différence.

qu'à se laver & à se baigner. Quoiqu'il en soit, les Malabares entrent nus dans ces réservoirs, n'ayant autre chose autour du corps qu'un morceau de toile de deux à trois doigts de large. Avant que de se mettre dans l'eau, ils en font jaillir quelque peu en l'air avec trois doigts de la main droite à l'honneur de Brama, Wistnou, & Ixora, prononçant en même-tems ces paroles, *en m'approchant de cette eau, & en la touchant, je renonce à mes péchés.*

Nous n'oublierions pas de remarquer, qu'ils supposent trois choses touchant le Tanque : 1. que la pierre qu'on voit auprès de ces réservoirs d'eau est Brama ; 2. le lieu où ils se lavent Wistnou ; 3. le Tanque même Ixora.

Quand ils entrent dans l'eau, ils la séparent avec les deux mains, & plongent en même-tems. Ensuite ils prennent de l'eau, & en jettent huit fois en l'air pour l'amour des (a) huit Directeurs de l'Univers ; après quoi ils se lavent trois fois le visage, en invoquant Siri-Pagode, femme de Wistnou. Enfin ils prennent pour la troisième fois de l'eau, & la jettant vers le Ciel, l'offrent au Soleil. Alors ils se nettoient les pieds & les mains avec de la cendre de bouze de vache détrempée dans un peu d'eau, disant en même-tems, *sois purifié.* On doit avoir de cette cendre dans le creux de la main gauche, parce que, selon les Indiens ; la droite est l'image du Ciel, & la gauche de la Terre. Ils disent encore ; que le creux de celle-ci représente le lieu où se fait la génération. La main droite posée sur la gauche forme la figure complète de l'œuf, dont nous avons donné la description sous le nom d'*Isoreta*, lorsque nous avons parlé de cette Divinité. Ce petit éclaircissement est nécessaire pour faire comprendre ce qui nous reste à dire sur la Cérémonie de la Purification des Indiens.

Après avoir pris cette bouze de vache réduite en cendre, ils serrent la main droite contre la gauche, s'imaginant que cette figure est l'image du Ciel & de la Terre joints ensemble. Ils séparent ensuite l'une de l'autre, en se représentant la séparation du Ciel & de la Terre : alors ils écrivent sur la cendre qu'ils ont dans le creux de leur main gauche ces deux syllabes, *Ja-ra*, qui selon ces Idolâtres, expriment le combat du feu & de l'air dans l'œuf, avant qu'il se fût séparé en deux. Cette écriture conduit à un attouchement presque général de toutes les parties de leur corps ; car ils portent les deux mains un peu au dessous du nombril, ensuite sur le nombril même, sur le creux de l'estomac, sur la poitrine, le front, la tête, le sommet de la tête, les yeux, les oreilles & les parties inférieures de leur corps. Tout cela se fait, en se tournant vers les huit Gouverneurs du Monde, & en montrant leurs mains vuides dans l'attitude d'une personne qui donne. La purification s'achève, en prenant de la cendre avec trois doigts de la main droite, pour s'en frotter le front, les épaules & la poitrine à l'honneur de Brama, de Wistnou & d'Ixora.

Les CENDRES SACRÉES, &c.

Tout ce qu'on vient de dire prouve assez que la Cendre de bouze de vache est dans toute l'Inde une chose très sainte : (b) aussi les Indiens s'en mettent-ils tous les matins sur le front, sur les deux épaules & sur la poitrine. On offre tous les jours ces cendres aux Dieux ; & les Joguis ne manquent guères d'en avoir bonne provision auprès d'eux, pour les distribuer aux dévots, qui les paient par de bonnes aumônes. Les Joguis affectent aussi d'avoir le corps & le visage couverts de ces cendres, qu'ils n'oublient pas non plus de répandre sur leurs Idoles. Enfin nous remarquerons que l'on voit dans les Cours des Princes Indiens des hommes destinés à présenter régulièrement, sur des feuilles de figuier d'Inde, ces cendres détrempées dans un peu d'eau. Cela se fait dès le matin, & publiquement, afin que tout le monde puisse participer à cette onction salutaire. Il seroit inutile d'alléguer ici les fables qu'ils racontent, pour rendre raison de l'origine de cette coutume. On peut les voir dans Baldæus.

Lorsque le Roi ou *Samotin* de Calicut va faire ses dévotions à la Pagode, on a soin de purifier la route avec de la bouze fraîche : après cela deux femmes marchent devant lui portant deux vases pleins de cette bouze détrempée, qu'elles sèment devant Sa Majesté. Le Roi est à jeun : mais l'ablution a précédé cette Cérémonie

(a) On peut voir leurs noms & leurs fonctions dans la Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.

(b) Baldæus, ubi supra.

religieuse. Enfin sans nous étendre davantage sur l'opinion qu'ils ont de la bouze, il suffit de dire, que les Idolâtres Indiens l'emploient à tout ce qui a besoin d'être purifié. Ils s'en servent aussi à nétoier leurs maisons, leurs meubles & leurs ustenciles.

Toutes les parties du corps de la vache sont occupées, selon ces Idolâtres, par quelque Divinité. *Quenevally* & *Superhennia* résident entre ses cornes; le Soleil & la Lune sont dans ses yeux; les deux femmes de *Brama* dans ses oreilles; *Ixora* dans son nés; *Wistnou* sur sa langue, &c. Mais ce détail de possession ne seroit-il point dû aux exagérations de quelques Poëtes Indiens? Il se pourroit aussi qu'on auroit voulu seulement exprimer par-là l'excellence des propriétés de cet animal. Quoiqu'il en soit, l'urine de la vache est si sainte, que les véritables dévots ne font aucune difficulté de la recevoir dans leurs mains, de s'en laver le visage, & même d'en boire.

Les Malabares soutiennent, qu'il est du devoir des Rois d'être les Protecteurs des vaches & des Bramines; & le *Samorin*, dont nous venons de parler, offre tous les matins des fleurs à ces Animaux. Six Pages du *Samorin* ornés de ces fleurs, & poudrés avec des cendres de bouze, se présentent tous les jours au lever du Prince, qui les envoie ensuite présenter les fleurs à ses vaches. Ajoutons au sujet de ces vaches, dont le culte est dû sans doute aux Egyptiens, que dans une citation rapportée par Monsieur de la Croze, on trouve qu'en l'année 1597. un riche Indien dépensa seize mille écus pour marier sa vache avec un taureau, qui selon toutes les apparences, étoit pour elle un parti fort considérable.

FÊTES, JEÛNES, & autres PRATIQUES RELIGIEUSES des INDIENS.

Voici sur cette matière quelques additions à ce que l'on en a dit dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines*. Les Indiens ont une espèce de Carnaval qu'ils nomment *Hali*. Toutes les différentes postures de leurs Carême-prenans sont très-bien exprimées par le Graveur, dans la Figure de la Planche qui représente la Procession de *Wistnou*.

Ils saluent le Soleil tous les matins, & lorsqu'ils font leurs ablutions, lui jettent de l'eau, pour empêcher que les mauvais Génies, qui se logent entre les Montagnes, ne s'opposent à son lever.

Les Indiens sont très-superstitieux au sujet (a) des Eclipses, & redoublent leurs ablutions lorsqu'elles arrivent. *Bernier* a décrit toute la Cérémonie d'une de ces ablutions. « D'abord que les Idolâtres s'aperçurent, dit-il, que le Soleil commençoit de s'éclipser, ils jetèrent un grand cri: tout d'un coup ils se plongèrent tous dans l'eau plusieurs fois de suite; s'y tenant debout les mains & les yeux élevés vers le Soleil, ils marmotoient leurs prières; prenoient de tems en tems de l'eau, & la jetoient vers le Soleil. » Cette action fut accompagnée d'une inclination de tête, & de remuemens des bras en plusieurs façons. Ensuite on recommença les prières; on se plongea tout de nouveau; & cela dura jusqu'à la fin de l'Eclipse. Alors chacun se retira, après avoir jeté des pièces d'argent bien avant dans l'eau, & donné l'aumône aux Bramines, qui ne manquèrent pas d'assister à cette dévotion solennelle. En sortant de l'eau, les Indiens changèrent d'habits; & les plus charitables laissèrent aux Bramines ceux qu'ils venoient de quitter.

Les Indiens s'imaginent que l'Eclipse du Soleil est (b) l'effet de la malice d'un mauvais Génie, qui maltraite cet Astre & le noircit. On croit assez que le Pere de la lumière doit terriblement souffrir en cette détresse: ainsi il est du devoir d'un fidèle Indien de contribuer à sa délivrance; & l'on est assuré de l'obtenir à force de prières, d'aumônes & d'ablutions. Toutes ces actions sont infiniment plus méritoires en tems d'Eclipse, qu'en toute autre occasion.

Les Indiens doivent prier les Dieux trois fois le jour; c'est-à-dire le matin, à midi & le soir, le visage tourné vers l'Orient, & doivent se laver tout autant de fois.

(c) Ils pratiquent divers jeûnes, entre lesquels un des principaux est l'*Egadexi*, mot

(a) *Bernier* dans ses *Voyages au Mogol*.
(b) Voyez une autre raison des Eclipses dans la *Dissertation sur les Mœurs*, &c. & dans celle des Dieux des Indiens Orientaux.
(c) *Baldus*, ubi supra.

mot qui signifie onze. Ce jeûne est solennisé le 11. de la pleine Lune & le 11. de la nouvelle ; ainsi ils jeûnent deux fois dans le cours d'une Lune. On ne fait alors qu'un seul repas, à quatre ou cinq heures après midi ; mais il n'est permis de manger autre chose que des sèves, des pois, du lait & des fruits. Les breuvages forts leur sont aussi défendus en ce tems de pénitence. L'origine fabuleuse de ce jeûne ne vaut pas la peine d'être rapportée.

(a) Le jeûne qu'ils nomment *Quiverasri*, tombe dans le mois de Février. Ce jeûne est très-rude ; il n'est permis de manger ni de se coucher de vingt-quatre heures ; & pendant tout ce tems-là, ils racontent les Histoires fabuleuses de leurs Dieux & de leurs Castes, font des Processions autour des Pagodes, & les visitent durant la nuit jusqu'à ce qu'ils voient paroître l'Aurore. Alors ils sacrifient aux Dieux, leur offrent de l'argent, & donnent l'aumône aux Prêtres. C'est ainsi que le jeûne finit.

(b) Les femmes ont un jour de jeûne particulier, auquel on donne le nom de *Tirnadira*. Elles célèbrent ce jour de jeûne le 17. de la Lune, en mémoire de la mort & de la résurrection de *Canteven*, qui est le Cupidon des Indiens du Malabar & de Coromandel. Ils racontent qu'Ixora jaloux de quelques familiarités qu'il crut appercevoir entre la femme *Paramesceri* & Cupidon, brula ce Dieu d'un regard qu'il lui lança de l'œil qu'il a au milieu du front. La défolée *Paramesceri* ne put survivre à la perte de son Amant ; mais quelque tems après elle alla renaître à une montagne, où la pauvre Déesse passoit ses jours dans la retraite & la pénitence, bien persuadée cependant que l'absence, accompagnée de quelques remors apparens, désarmeroit la jalousie de son Epoux. En effet Ixora ne manqua pas d'être touché, & ne put résister à la tendresse conjugale qui se réveilloit dans son cœur. Il se rendit à cette tendresse ; il promit d'être à l'avenir mari commode, & de rétablir dans le ménage la paix qu'il avoit troublée par un accès de mauvaise humeur. Qu'en arriva-t'il enfin ? qu'on avoua sa faute de la meilleure grace du monde, & que l'on accorda pour gage de ce renouvellement de tendresse conjugale la résurrection de Cupidon. Trop heureux de pouvoir être deshonoré & content.

(c) Le *Majnapada* ou le mois de jeûne, ne le cède pas en sainteté aux trois jeûnes précédens. On doit le célébrer régulièrement pendant douze ans ; après quoi l'on peut s'assurer que les Dieux multiplient extraordinairement les années & les bénédictions de la vie. Pour le célébrer on commence le dernier d'Octobre un jeûne qui dure le mois suivant, jusqu'au 10. Décembre. Il faut tous les jours se laver, changer d'habit, & visiter une Pagode consacrée à *Wistnou*. Dès le matin, le dévot revêtu d'un vêtement bien net, fait cent & une fois le tour de cette Pagode ; mais les fidèles consommés dans la piété font mille & un tours. En s'acquittant de ce devoir, il faut marmoter cent & une fois tout bas un des noms mystérieux de *Wistnou*, & prendre bien garde que personne ne l'entende. On ne doit manger que des figues & du lait pendant tout ce tems-là ; s'abstenir du commerce du sexe ; ne parler que de *Wistnou*, & chanter sans cesse ses louanges. La seconde année le jeûne commence le premier Décembre, & finit le 10. Janvier ; la troisième le premier Janvier, & finit le 10. Février ; & ainsi de suite jusqu'à la douzième année.

ETUDES des BRAMINES.

Nous finissons ces remarques sur les Cérémonies Religieuses des Indiens du Malabar & du Coromandel, par donner une idée des Etudes de leurs Bramines.

(d) La Ville de *Benarés* ou *Banarous*, sur le Gange, dans le Bengale, est l'École générale & comme l'Athènes des Indes. C'est-là que se rendent les Bramines & les Religieux qui veulent s'appliquer à l'Etude. Dans une Relation des Indes écrite par un Mahométan, & donnée en François par M. Renaudot en 1718. il est parlé de *Canooge*, comme d'une Ville peuplée de Poètes & de Philosophes Indiens. La Relation parle aussi de quelques Académies de *Serendib* ou *Ceylan*, lesquelles vraisemblablement n'existent plus aujourd'hui. On n'a point de Collèges ni de Classes aux Indes Orientales, comme on en voit chez nous en Europe. Les Maîtres & les Docteurs y sont dispersés dans la Ville de Benarés, & logent principalement dans les Jardins des Faux-

(a) *Baldens*, ubi supra.

(b) *Idem. Ibid.*

(c) *Idem. Ibid.*

Tom. VI.

(d) *Bernier* dans ses *Voies au Mogol*, Tom. II.

bourgs. Entre ces Docteurs, les uns ont quatre Disciples, les autres six ou sept, & les plus fameux douze ou quinze tout au plus, lesquels passent dix ou douze années auprès de leurs Maîtres. Au rapport de Bernier, " toute cette étude est fort froide, " parce que la plupart des Indiens sont d'une humeur lente & paresseuse, la chaleur " du Pays & leur nourriture y contribuant beaucoup. Et parce qu'ils ne font point " comme nous animés au travail par cette grande émulation, & par cette espérance " que nous avons de parvenir à quelque chose, ils étudient doucement, & sans beau- " coup se tourmenter, en mangeant leur *Kichery*, ou mélange de légumes que les riches " Marchands leur font apprêter. " Cependant plusieurs Voisageurs & les Millionnaires " Jésuites nous parlent très-avantageusement de la vivacité & de la pénétration des Indiens " caractères beaucoup plus conformes à la chaleur des Climats Méridionaux qu'au froid de " l'Europe. A l'égard de l'émulation & de l'espérance de parvenir, il se peut qu'elles " n'aient point lieu dans le Mogol, où le Paganisme n'est pas dominant; mais il n'en " est pas de même des autres Pays des Indes, où les Études des Bramines sont très- " estimées, & les conduisent ordinairement à tout ce qui peut flatter l'orgueil & la " vanité de l'homme.

" Leur première Étude, dit Bernier, est sur le *Hanferit*, qui est une Langue tout- " à-fait différente de l'Indien ordinaire, & n'est sçue que des Sçavans, " en quoi " on peut la regarder comme l'Hébreu, le Grec ou le Latin en Europe. " Hanf- " crit veut dire Langue pure. Ils l'appellent ainsi, & même lui donnent le nom de " Langue sainte & divine, à cause qu'ils tiennent que par le moi de Brama, Dieu " publiés en cette Langue les quatre (*) *Beths*, qui sont leurs Livres sacrés, " de sorte que cette Langue & ces Livres tiennent chez eux le même rang, que chez " nous l'Hébreu & la Bible. " Ils prétendent que cette Langue soit aussi ancienne que " Brama, dont ils ne comptent l'âge que par *Lecques* ou centaines de mille ans. " Quoiqu'il en soit, on ne sauroit nier qu'elle ne soit très-ancienne, puisque les " Livres de leur Religion, qui sont sans doute beaucoup, ne sont écrits que dans " cette Langue; & que de plus elle a ses Auteurs de Philosophie, la Médecine en " vers, quelques autres Poésies, & quantité d'autres Livres, dont on voit une grande " Salle toute pleine à Benarés.

" Après qu'ils ont appris le Hanferit, ce qui leur est très-difficile, parce qu'ils n'en " ont point de Grammaire qui vaille, ils se mettent pour l'ordinaire à lire le *Purance*, " qui est comme un interprète & abrégé des *Beths*; parce que ces *Beths* sont fort " gros, du moins, continue Bernier, si ce sont ceux qu'on me montra à Benarés. " Ils sont même très-rare; jusques-là que mon Aga ne les a jamais pu trouver à " acheter, quelque diligence qu'il ait pu faire; aussi les tiennent-ils fort secrets, de " crainte que les Mahométans ne mettent la main dessus & ne les fassent brûler, " comme ils ont déjà fait plusieurs fois. Après le *Purance*, quelques-uns se jettent " dans la Philosophie, où certainement ils réussissent bien peu.

" Leurs six plus fameux Philosophes forment six Sectes différentes, qui ont toutes " leurs Sectateurs, & dont aucune n'est exemte de la jalousie & de la prévention qui " régnent ailleurs. Chacun s'y flatte qu'il a la vérité de son côté, & croit comprendre " mieux qu'un autre le véritable sens des Livres qui renferment les mystères de cette " Philosophie. Outre ces six Sectes, il y en a une chez les Mogols qui se partage en " douze branches; " mais cette Secte n'est pas si commune que les autres. Les " Sectateurs en sont haïs & méprisés, traités d'Athées & de gens sans Religion, " &c.

" Les Livres dogmatiques de toutes ces différentes Sectes, parlent des premiers " principes des choses, mais fort différemment. Les uns tiennent que tout est com- " posé de petits corps indivisibles, non pas à cause de leur solidité, mais à raison " de leur petitesse; en quoi ils approchent des opinions de Démocrite & d'Epicure; " mais avec tant de confusion, qu'on ne sçait guères à quoi s'en tenir. Il se peut que ce " soit autant la faute des Docteurs, que des Auteurs qu'ils interprètent. Les autres " disent que tout est composé de matière & de forme. Il y en a qui enseignent " que tout est composé des quatre Elémens & du Néant, qui revient à peu près à " notre privation. Ils admettent plusieurs manières de ce Néant. Il y en a qui " veulent que la Lumière & les Ténèbres soient les premiers principes de toutes " choses. Il y en a qui admettent pour principe la Privation, ou plutôt les Pri- " vations qu'ils distinguent du Néant. Il y en a enfin qui prétendent que tout " est composé d'accidens. Ils sont tous d'accord que ces Principes sont éternels.

(*) C'est le *Vedam*, dont il est parlé dans la *Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion*, &c.

„ Dans la Médecine ils ont quantité de petits livres, qui sont plutôt des Recueils „ de recettes qu'autre chose. Le plus ancien & le principal est écrit en vers, „ ainsi que l'ont pratiqué autrefois plusieurs Peuples Européens, qui mettant la Mé- „ decine au rang des Mythes Divins, en enveloppoient la doctrine dans l'ingénieuse „ obscurité de la Poésie. C'est pour cette raison que chez les Gaulois, les Grecs, „ & les Egyptiens, les Prêtres étoient Médecins; ce qui est encore en usage dans „ les Indes Occidentales, comme nous le dirons dans la suite. „ La pratique des Indiens „ est assez différente de la notre; ils se fondent sur ces principes; qu'un malade „ qui a la fièvre n'a pas besoin de grande nourriture; que le principal remède des „ maladies est l'abstinence; qu'on ne sçauroit rien donner de pire à un malade que des „ bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux; „ qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, comme „ quand on appréhende quelque transport au cerveau, ou quand on voit qu'il y a „ inflammation de poitrine, de foie ou de reins. „ Il ne s'agit point de décider que „ cette pratique n'est pas la meilleure en plusieurs principes. Elle réussit dans les In- „ des; & cela suffit pour la justifier contre nos idées.

„ Dans l'Anatomie, on peut dire que les Indiens n'y entendent rien du tout, „ parce qu'ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes ni d'animaux.

„ Pour l'Astronomie ils ont leurs tables, suivant lesquelles ils prévoient les Eclyp- „ ses; si ce n'est pas avec la justice des Astronomes d'Europe, du moins ils y „ viennent à peu près; cependant ils ne saillent pas de raisonner sur l'Ecliptique de „ Lune de la même façon que sur celle de Soleil. Ils veulent que ce soit un Dé- „ mon noir & vilain qui la maltraite. Ils veulent encore que la Lune soit quatre „ cens mille Coûtes au-dessus du (a) Soleil, c'est-à-dire, plus de cinquante mille „ lieues qu'elle soit lumineuse d'elle-même; & que ce soit d'elle que nous vient „ une certaine eau vitale, qui s'assemble dans le cerveau, descendant de là com- „ me d'une source, dans tous les membres pour leurs fonctions. Ils veulent outre „ cela que le Soleil, la Lune, & généralement tous les Astres soient des Déités, „ ou Génies. „ Ces deux dernières opinions ne sont ni nouvelles, ni particulières „ aux Docteurs Indiens. „ Ils veulent que la nuit se fasse lorsque le Soleil est der- „ rière une montagne, qu'ils placent au milieu de la Terre, qu'ils font de plusieurs „ milliers de lieues de hauteur, & à qui ils donnent la figure d'un pain de sucre „ renversé; en sorte que le jour ne soit chez eux, que lorsque le Soleil se retire „ de derrière cette montagne.

„ Ils croient que la Terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages tous „ différens en beauté, en perfection & en habitans; & que chacun est entouré „ d'une Mer. „ On peut voir ce qui a été dit ci-devant touchant ces Mers, la „ montagne placée au milieu de la Terre, & les différens ordres d'Esprits, de Gé- „ nies, de Dieux subalternes qui habitent ces Mers. Toutes ces idées prises au „ pied de la lettre sont sujettes à un étrange galimatias; mais ne seroit-on pas fons- „ dé à les regarder du même air, que nous regardons les descriptions qui se trou- „ vent dans nos Livres de Dévotion? Qu'aurions-nous à repliquer, aux Indiens, si „ à cause que JESUS-CHRIST a dit, que de celui qui croiroit en lui il découle- „ roit un Fleuve d'eau vive, quelque Peintre du Mogol s'avisoit de représenter un „ fidèle du Christianisme fondant en eau, & dont (b) le ventre seroit devenu une source „ intarissable? On se moqueroit de l'Indien avec beaucoup de raison. Nous haïssons „ ce raisonnement, sans prétendre sauver toutes les absurdités des Systèmes du Paga- „ nisme.

Leur Chronologie est aussi mauvaise que leur Géographie, suivant le même Voia- „ geur. „ Ils ne veulent pas dire que le monde est éternel; mais ils le font ex- „ trêmement vieux. Sa durée déterminée, disent-ils, est de quatre *Dgugnes*. Ce „ *Dgugne* est composé de cent Lecques; c'est-à-dire, de cent fois cent mille ans. „ Cependant ils ne s'accordent pas exactement sur la durée du Monde; mais nous „ remarquerons en passant, que tous les Orientaux anciens & modernes conviennent gé- „ néralement à le faire incomparablement plus vieux qu'il n'est suivant nos systêmes; „ & cela est d'autant plus surprenant, que les Peuples d'Asie auroient dû conserver, „ soit par tradition ou autrement, quelque chose de plus exact sur cet article.

(a) Peut-être faudroit-il lire au dessous, *Voies* „ *Dissertation sur les Dieux des Indiens Orientaux*,

(b) Si quelqu'un croit en moi, il fortera des

Fleuves d'eau vive de son cœur, ou, selon l'ori- „ ginal, de son ventre. *Evangile selon Saint Jean*, „ Chap. 7, v. 28.

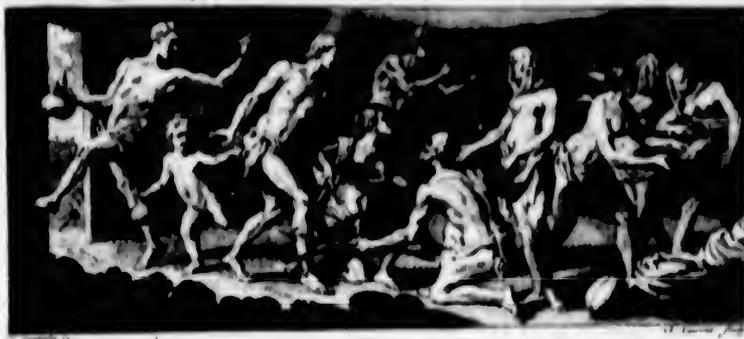
Il sont fort confus dans l'opinion qu'ils ont sur la nature des Génies & des Démon. „ Il y en a, disent-ils, de trois sortes ; de bons, de mauvais & d'indifférens. Quelques-uns veulent qu'ils soient faits de feu ; & d'autres qu'ils soient faits de lumière ; plusieurs, qu'ils sont incorruptibles ; d'autres, qu'ils soient même des portions de la Divinité ; quelques-uns enfin, qu'ils soient des Divinités séparées & dispersées dans le Monde. „

A l'égard de la Physique, ils croient que tous les Individus de chaque espèce, qui ont existé & qui existeront jusqu'à la fin des siècles, ont été créés dès le commencement du Monde. Paraphrasons leur sentiment. Ils croient peut-être, que tous ces Individus étoient renfermés dans le premier germe de chaque espèce, & qu'ils ne font que se développer dans le tems que Dieu leur a assigné, pour occuper la place à laquelle ils sont destinés dans le monde ; Paraphrase qui approcheroit le sentiment des Indiens, à celui de nos Philosophes modernes.



& des Dé-
 & d'indiffé-
 qu'ils soient
 soient même
 unies sépa-

que espèce,
 és des le
 peut-être,
 que espèce,
 , pour ve.
 qui appro-



CÉRÉMONIES, MŒURS ET COUTUMES RELIGIEUSES DES IDOLÂTRES ORIENTAUX

NEUVIÈME PARTIE.

Contenant les Cérémonies Religieuses des différens Peuples, qui habitent le Continent des Indes, & les Isles de l'Océan Oriental.



POUR entrer dans un détail un peu circonstancié sur ce qui nous reste à dire des Cérémonies Religieuses des Indes Orientales, il est nécessaire de rapporter en peu de mots ce que les Anciens ont écrit des Indes.

„ Les Indiens, suivant *Arrien* (a), sont divisés en (b)
 „ sept Classes. La première & la plus grande est celle
 „ des Laboureurs, dont les occupations sont respectées,
 „ même durant la Guerre, & qui cultivent les champs en
 „ paix : la seconde des Pasteurs; la troisième des Mar-
 „ chands & des Artisans. Ces trois Ordres paient tribu-
 „ au Prince; & il n'y a d'exemts que ceux qui travail-
 „ lent à faire des armes, qui reçoivent gages du public,
 „ au lieu de rien paier. Les Soldats viennent après, qui n'ont aucun soin que de

(a) On suit la Traduction d'*Ablancours*. On ne copie que ce qui approche le plus des Usages des Indiens modernes.

Tome VI.

(b) Ceci a quelque rapport aux *Castes* des Indiens.

„ faire la Guerre Le cinquième Ordre est de ceux qui ont l'œil sur les actions des
 „ autres, pour en faire leur rapport au Prince. Le sixième des Magistrats, qui assistent
 „ le Roi dans la conduite de son Etat. Après tous ceux-là sont les Gymnosophistes,
 „ qui sont les plus estimés de tous. Ils ne travaillent point de leurs mains, & ne
 „ paient aucun tribut au Prince, mais s'emploient aux Sacrifices publics; & si quel-
 „ qu'un veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait un présent pour le Direc-
 „ teur de l'action; autrement ils ne croiroient pas qu'elle fût agréable aux Dieux. Ils
 „ sont sçavans dans (a) l'art de deviner; & il n'y a qu'eux qui l'exercent. Ils prédi-
 „ sent principalement le changement des temps & des saisons; & s'il arrive quelque
 „ calamité publique, c'est à eux qu'on a recours. (b) Ils vivent tout nus, l'hiver
 „ au soleil, & l'été à l'ombre sous (c) de grands arbres, qui sont cinq arpens d'om-
 „ brage. Leur nourriture est de fruits & d'une certaine écorce d'arbre, qui est au-
 „ ssi nourrissante que des Dattes. Au haut de l'arbre il croît quelque chose de
 „ charnu comme à la palme. Tous (d) ces ordres ne se peuvent marier ensemble,
 „ & il n'est pas permis d'exercer deux vacations, ni de passer de l'une à l'autre,
 „ si ce n'est à celle des Gymnosophistes, qui de toutes les professions est la plus au-
 „ rière.

„ Tous les Indiens sont libres, & il n'y a point d'Esclaves parmi eux. Il n'y a pas
 „ beaucoup de malades aux Indes. S'il y arrive quelque maladie, ils ont recours
 „ aux Gymnosophistes. Ils ne dressent point de Sépulchres aux morts, & croient
 „ que la réputation des Grands Hommes leur tient lieu de tombeau. Leur vêtement
 „ est de lin qui croît sur des arbres. Les plus riches portent des pendans d'oreille
 „ d'ivoire, &c. & se servent de parasols; ils se peignent la barbe. Leurs flèches ont qua-
 „ tre pieds & demi de haut; & il n'y a point d'armes à l'épreuve. Leurs femmes sont
 „ chastes, & ne se laissent corrompre que pour un éléphant, ce qui est une marque
 „ de mérite plutôt qu'un deshonneur. Quand un père veut marier sa fille, il la mé-
 „ rit en public, pour servir de prix à celui qui vaincra à la Lute ou à la Courte. Ils
 „ se plaissent à la chasse, &c. „

Les Anciens Grecs ont donné aux Dieux des Indiens les noms de leurs propres
 Dieux, & de leurs Héros, Jupiter, (e) Bacchus, à qui l'on attribue la Conquête
 des Indes, Hercule, &c. Quelques Auteurs ont écrit que ces Peuples adoroient les
 Arbres. Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, dit que celui-ci trouva sur le
 Mont (f) Nysa un Temple dédié à Bacchus, & bâti par le Dieu lui-même, environ-
 né de vignes de lierre, & de laurier. Au milieu du Temple étoit l'image du Dieu, faite
 de sa propre main, sous la figure d'un jeune Indien, conformément au sentiment
 des anciens Païens, qui attribuoient une (g) jeune fille éternelle à Bacchus & à Apol-
 lon, ainsi que nos anciens Romanciers au fameux (h) *Ogier*. On voyoit dans
 ce Temple tous les Instrumens qui servent à la Culture de la vigne & à la ven-
 dange. À *Tasila*, Ville des Indes, Philostrate entra dans un Temple dédié au So-
 leil, & il y vit les Images d'Ajax & d'Alexandre en or, & celle de Porus en bron-
 ze. (i) Le Temple étoit incrusté en dedans d'une espèce de Marbre couleur de
 feu, cimenté d'or au lieu de mortier. La Mosaïque du pavé étoit composée de
 perles & de pierreries. Il remarqua dans cette même Ville les tours de souflette
 extraordinaires des Indiens, la sagesse des Loix Indiennes, l'examen des jeunes gens
 destinés à la Philosophie; vers *l'istypasé* (k) les filles dédiées à Venus; au-delà de

(a) On raconte encore aujourd'hui des choses assez extraordinaires de leur divination.

(b) On a décrit les attitudes surprenantes des Faquirs en pleine Campagne, où ils sont exposés à toute l'aideur du Soleil.

(c) L'Arbre des *Banians*, autrement Arbre de Rays, la grande étendue de ces arbres s'accorde assez au rapport d'*Arrien*.

(d) Cela s'observe encore aujourd'hui.

(e) Bacchus dans *Placide* le *sue d'Apollonius*, est appelé le Dieu de tous les Peuples Orientaux; mais *Strabon* traite ces peuples de ces actions tout ce que l'on a écrit des Conquêtes de Bacchus dans ces Pays éloignés, & des Villes qu'il a bâties dans les Indes.

(f) Ceux qui croient que Bacchus est le même que Moïse, trouvent dans *Nysa* l'Anagramme

de *Sina*: en ce cas-là les Conquêtes de Bacchus aux Indes pourroient être vraies, en supposant qu'il les fit du côté de l'Arabie & de la Mer Rouge, Pais que les Anciens ont souvent confondu avec les Indes.

(g) *Solis æterna est Theobacchoque juvenis*, Tibull.

(h) En Paradis trouva l'eau de Jouvence,

Donc il se fit de vieillesse engendrer, &c.

(i) Ces circonstances ne paroissent pas si fautiveuses à ceux qui savent combien de richesses sont renfermées dans les Pagodes.

(k) Voyez ce qu'on a remarqué des prostituées des Indiennes à *Teora*, & un passage de *M. Dellon* touchant *Sita* femme de *Ram*, laquelle est peut-être cette *Venus* Indienne dont parle le Philostrate.

Parce le (a) serment par l'eau. Tout ce qu'il rapporte des Bracmanes ne s'éloigne pas de la doctrine & des coutumes des Bramines. Sans parler de la Métempsychose, on croit appercevoir dans la précaution avec laquelle Apollonius rapporte que les Bracmanes marchent sur l'herbe, sans la fouler ni la presser, les attentions scrupuleuses des Indiens modernes, pour ne pas éraiser les plus vils Infectes (b).

Mais pour entrer un peu plus dans le détail sur ce qui regarde ces Bracmanes, qu'on peut appeller les Ancêtres des Bramines, voici ce qu'a recueilli un Anglois, des anciens usages de ces Philosophes Indiens. (c) Quand des parens avoient voué (d) le fruit de leur mariage à cet Ordre, quelques-uns de ces Philosophes rendoient de fréquentes visites à la mere, & dans ces visites l'exhortoient sans cesse à la chasteté. Il étoit défendu aux Bracmanes de manger de rien qui eût vie. La continence leur étoit fort recommandée; & même ils ne pouvoient se marier qu'après un Noviciat de trente-sept ans, qu'ils passaient dans une extrême frugalité, & dans une vie dure & pénible, vivant exposés aux injures des éléments, couchant sur des peaux, &c. Les Disciples devoient écouter les Maîtres sans tousser, sans éternuer, sans cracher; & ce qui n'est pas moins difficile, sans parler. Au bout de trente-sept ans, ils pouvoient vivre d'une manière plus agréable, jouir des plaisirs de la vie, se marier, posséder de l'or & de l'argent. Ils cachoient les mystères de leurs Sectes aux femmes. Ils appelloient cette vie la conception de l'homme, & le jour de la mort du sage, celui (e) de sa naissance. Ils croioient la Providence, la Création de l'Univers, & sa corruption; peut-être appelloient-ils corruption les changemens perpétuels de la matière, par lesquels elle se produit, sans s'augmenter, sous une infinité de configurations différentes. Cependant ils croient aussi sa destruction. Ils estimoient que l'eau avoit été le premier principe de la Création; Philosophie ancienne, que *Thales* Auteur de la Secte Ionique, publia dans la Grèce. Outre les quatre Éléments ordinaires, ils en admettoient un cinquième pour le Ciel & pour les Astres. Enfin ils croioient l'immortalité de l'ame; opinion qui étoit une suite nécessaire de la Métempsychose, & comme une dépendance de cette immortalité, les peines & les récompenses d'une autre vie.

Les *Garmans* formoient un autre Ordre de Religieux, qui n'étoit pas moins respecté des Peuples que les Bracmanes. Ils vivoient des productions des arbres, dans les bois & dans les forêts. A cette vie sauvage se joignoit une abstinence vraie ou simulée de tous les plaisirs des sens. Ils s'habilloient d'écorces d'arbres, n'approchoient jamais des Grands, & n'avoient point de commerce avec eux, excepté qu'ils répondoient à leurs Messagers, lorsque ceux-ci venoient les consulter de la part de leurs Maîtres sur des affaires épineuses. Leur unique occupation étoit de rendre les Dieux favorables aux peuples par la sainteté & l'austérité de leur vie.

Les Anciens parlent aussi de certains Mendians fort semblables aux Joguis & autres *Faquirs* modernes. Ils étoient comme les premiers, les objets de la vénération des Indiens, qui les nourrissoient de leurs charités. Ces Religieux mendians se mêloient de Médecine, de sortilèges & de divination. Une autre fonction qu'ils attribuoient (f) étoit d'enterrer les morts. Ils erroient dans les campagnes; mais ils entroient souvent dans les Villes & dans les Villages, où ils se faisoient écouter & suivre du peuple, & souvent même des femmes qu'ils ne dédaignoient pas de recevoir au nombre de leurs disciples. Quand ils se trouvoient dans les Villes, ils alloient hardiment au marché, & y prenoient sans paier ce qui les accommodoit. Deux de ces *Faquirs* se présentèrent à Alexandre; & après avoir prêché devant ce Monarque la patience & la modération, ils voulurent lui montrer jusqu'où ils portoient la première de ces vertus. Un de ces deux *Faquirs* qui étoit fort vieux, s'étendit par terre sur le dos, restant exposé plusieurs jours dans cette posture aux injures de l'air & à l'ardeur du Soleil. L'autre se posant sur un pied, tint dans les deux mains élevées sur sa tête une grande pièce de bois. On rapporte tant d'autres choses semblables des anciens Bracmanes, qu'il est inutile de s'y arrêter. *Calanus* qui, selon Quinte-Curce, se brula devant Alexandre le Grand, étoit de l'Ordre de ces fanatiques.

(a) Voici ce qui a été remarqué sur les sermons des Indiens.

(b) Voici les Remarques sur la Conformité des Coutumes, &c.

(c) Anciens Auteurs cités par *Purchas*, *Cal.* *Rodig.* Lect. Antiq. L. 38. Chap. 31.

(d) Supposé que ce fut un mâle.

(e) Cette idée paroît d'abord contredire la Métempsychose; mais il est aisé d'accorder les deux opinions.

(f) Ou ces Auteurs anciens se sont trompés, ou les choses ont bien changé; car les *Faquirs* ne se mêlent de rien qui concerne les morts.

(a) Un autre Ancien parle d'un Ordre de Religieux opposé aux Braçmanes. Il leur donne le nom de *Pramma*, & les dépeint comme des gens subtils, chicaneurs & de mauvaise foi dans la dispute, affectant de se moquer des Braçmanes. Ce même Auteur fait trois Classes des Braçmanes. La première étoit composée de ceux des Montagnes & des Déserts, lesquels étoient vêtus de peaux de bêtes sauvages, & se mêloient de prédications, & de guérir les maladies par le moyen des charmes & de la connoissance qu'ils avoient des herbes & des racines : La seconde étoit celle des rois qui affectoient d'aller tout nus, & parmi lesquels (b) on voit le sixième de ceux qui vivoient dans les Villes & dans les Villages, & qui étoient supportables dans leurs manières & dans leur équipage. Il nous paroît facile de citer ce que Clément d'Alexandrie rapporte de ces Religieux ou Philosophes Indiens. Nous remarquerons seulement qu'il leur attribue d'adorer une Pyramide ; ce qui paroît fort semblable au (c) *Mahadeu* adoré des Indiens modernes, sous la forme d'une Colonne Pyramidale.

Les Anciens n'ont pas ignoré non plus l'usage que les femmes Indiennes ont de se faire mourir après la mort de leurs maris, & de (d) se brûler sur eux ; (e) ni les pèlerinages des dévots vers certaines eaux sacrées ; ni leur vénération pour les Rivières ; ni leur coutume de suer les Idoles, & d'accompagner les sacrifices de danses ; ni leurs Ecoles de Philosophie, où des Etrangers alloient apprendre la science des choses naturelles & la Religion. (f) De ces Ecoles sortit Histaspes pere de Darius. Nous pourrions faire dans la suite quelques autres remarques touchant le rapport des Anciens avec les Modernes, en ce que les uns & les autres ont écrit des Indes Orientales.

CHAPITRE PREMIER.

Religion des Roiaumes & Provinces de Décan, de Golconde, de Carnate & de Bijnagar.

HERBERT célèbre Voyageur Anglois a fait quelques remarques assez curieuses sur la Religion de ces Indiens : mais comme elles se rapportent à ce que nous avons déjà dit, nous ne le répéterons pas (g). Il trouve que les Livres sacrés des Bramines ont de la conformité avec l'ancienne discipline Augurale des Hétruriens, & il croit qu'ils sont tirés en partie des Fables Grecques : mais il est bien plus à présumer que les Grecs ont tiré leurs superstitions des Orientaux, & qu'insensiblement elles se sont répandues jusqu'aux extrémités de l'Asie ; car il n'est plus douteux que la Religion des Grecs, & des autres Peuples Occidentaux, ne soit originaire de l'Egypte, de la Phénicie, & des autres Païs de l'Orient. Ce fut là que les premiers hommes s'établirent après la dispersion de Semmar, & que commença l'Idolâtrie, qui se répandit ensuite en Occident avec les Colonies qui allèrent s'y établir.

Il est difficile de décrire avec quelque exactitude la différence qui peut se trouver, non-seulement dans le Culte extérieur des Idolâtres de tous ces Roiaumes, mais principalement encore dans la doctrine & les opinions. A quelques remarques près que nous allons faire, on ne sçavoit rien ajouter à ce qui a été rapporté dans ce que nous en avons dit. Les Voyageurs parlent de deux sortes de Sectes, qui, à ce qu'ils disent, ne se rapportent pas aux Baniens. La première est de certains Indiens originaires de la Province de Multan, dans le Mogol. Deux principales différences sont, que ces gens tuent impunément quelque bête que ce soit & en mangent, n'épargnant que le Bœuf & la Vache, & qu'ils prennent leurs repas dans un cercle où ils ne souffrent

(a) *Clitarque.*

(b) Voyez ce qu'on a remarqué des *Joguis* modernes.

(c) *Ieora* sous le nom de *Mahaden*.

(d) *Cal. Rodig. Liv. 18. Chap. 31.*

(e) Voyez les citations dans *Purchas*, Liv. v. Chap. 1.

(f) *Ammian. Marc. Liv. XXI 11. Chap. 6.*

(g) Voyage traduit en François, Liv. III, édition de 1663.

pas que les Banians entrent. Il est vrai qu'ils ont pour ces animaux, pour les Vaches sur tout, un respect qui va au-delà de tout ce qu'on peut concevoir. Le Culte qu'on leur rend est général dans toute la Presqu'île des Indes, & des gens qui ont demeuré long-tems à Pondicheri, m'ont assuré que quelque soin qu'on prenne de l'abolir aux environs de cette Ville, il est impossible d'y réussir. Ce Culte a-t'il pénétré dans le País, de l'Égypte où il étoit si célèbre dès les tems les plus reculés, ou les Égyptiens l'auroient-ils reçu des Indiens? C'est ce qu'on ne sauroit décider.

Les *Halachores*, qu'on peut regarder comme d'autres Sectaires, forment une Caste particulière, la plus méprisée de toutes. Dans cette Caste se prennent tous ceux qui nétoient & emportent les ordures des maisons; fonction si basse, au rapport de Tavernier, qu'aucun valet ne voudroit prendre un balai pour nétoier la maison. Ces Halachores vivent des restes des autres, sans aucun scrupule, & sans distinction de viandes permises ou défendues. Ils mangent du Cochon, & ils se servent d'Anes pour porter les immondices aux champs: aussi les Indiens regardent-ils l'Ane comme un animal souillé.

Nous avons donné la description des Austerités & des rigoureuses Pénitences auxquelles tous les Gentils se livrent. (a) Chardin a fait à ce sujet une réflexion qui mérite quelque examen. „ Les plus mauvaises Religions, dit ce fameux Voyageur, sont également les plus austères & les mieux servies. „ Il est bien vrai que les Austerités des Indiens sont si étonnantes, qu'on a de la peine à concevoir que les hommes puissent les soutenir seulement pendant un court espace de tems. Mais est-il bien clair qu'elles résultent, ainsi qu'il le croit, de la persuasion où ils sont au sujet de la Métémpychose, & de tels autres dogmes plus ou moins déraisonnables? Ne devoit-on pas les attribuer plutôt à l'ardente chaleur du Climat, si capable de déranger les cerveaux, principalement de ceux qui en se faisant dévots suivent leur tempérament, & à la solitude qui jette ordinairement dans une mélancolie dangereuse? Nous qui professons une Religion si éloignée de ces pratiques par ses dogmes & par sa morale, ne devons-nous pas à la solitude de nos premiers Moines des pratiques de Pénitence aussi surprenantes, qu'il soit possible d'en inventer dans la plus mauvaise Religion? Nos vieilles Légendes (b) sont ornées d'une infinité d'austerités extravagantes & ridicules, par lesquelles on a cru honorer le Christianisme. C'est par elles que les Stylites & les anciens Anachorètes ont tâché de bonne foi de se rendre agréables à Dieu. Plus la dévotion étoit étonnante & périlleuse, plus ces Solitaires la croioient sainte & digne de la Majesté Divine. Cependant oserions-nous à cette occasion calomnier le Christianisme de ces premiers siècles? Des tems plus modernes nous ont fait voir des choses presque aussi étranges; & pour cela pourrions-nous faire sans injustice le parallèle de cette (c) branche du Christianisme, si combattue depuis deux cens ans par les autres Sectes, en ce qui concerne la sévérité de ses pratiques, avec la superstition des Indes Orientales? Qu'on permette dans ces autres Sectes Chrétiennes le rétablissement des retraites, &c. & l'on verra, si malgré la pureté des dogmes dont elles se piquent, la dévotion solitaire n'inventera pas des pratiques qui seront goûtées par des esprits hypocondres? Il n'est que trop vrai, qu'il est facile de dégénérer de la véritable piété, & que la meilleure Religion a vu naître dans son sein le fanatisme & l'extravagance. D'un autre côté on opposeroit fort bien à Chardin, que le Paganisme des Occidentaux étoit pour le moins aussi mauvais que celui des Indiens, sans que pourtant il ait approché jamais de l'austerité des derniers. Ce qu'il dit, que les plus mauvaises Religions sont les mieux servies, pourroit encore être sujet à des restrictions considérables. Combien de peuples des anciens Païens ne lit-on pas sur la négligence des Peuples en fait de Religion, sur la décadence du Culte, sur la profanation des Mystères? Si nous consultions mieux les Païens modernes, nous trouverions sans doute chez eux de pareilles plaintes; ce qui prouveroit qu'il y a de grandes exceptions à faire dans quelque Religion que ce soit.

(d) *Rhevan*, que *Ram* secouru du Singe *Hanuman* dépouilla de ses Etats, pour le punir de ce qu'il lui avoit enlevé sa femme *Sita*, est l'inventeur des Pèlerinages

(a) Tome VII. de ses Voyages in-12.

(b) Ce langage est une suite des préjugés de l'Auteur, à qui cependant il faut rendre justice,

pour ne les avoir pas toujours suivis.

(c) Les Catholiques Romains.

(d) Voyez la Dissertation sur les Bramines.

ges , & le Patriarche de ces Hermites Indiens , connus sous le nom de *Faquirs* : A tout ce qui en a été dit , nous ajouterons , qu'on voit des Dévotes leur venir baiser les parties du corps les plus cachées , sans que pour cela ils détournent tant soit peu les yeux , sans que la modestie s'en dérange , & sans la moindre sensibilité de part & d'autre. Ils affectent même , en recevant ces marques de respect extravagant , une espèce d'extase , une *quiétude* d'esprit , qui nous paroît due à l'habitude qu'ils se sont faite de souffrir tout sans émotion. C'est encore dans cette attitude cynique qu'ils sont consultés des Indiens les plus retenus , & que les femmes Dévotes s'entretiennent assez long-tems & assez familièrement avec eux.

Le feu qu'ils brûlent est fait avec de la fiente de Vache séchée au Soleil : ils ne se servent d'aucun bois que de celui que l'on emploie à brûler les morts , parce qu'il ne s'y engendre point de vers. Si ces Faquirs avoient l'usage des Microscopes , ils seroient bien surpris de trouver des insectes vivans dans les choses qui leur auroient paru les moins capables de les faire naître , & de leur conserver la vie : mais apparemment leurs recherches Physiques n'iront jamais jusques-là. Quand le sommeil les surprend , ils se laissent tomber à terre sur de la cendre de bouze de Vaches , & sur des ordures. Ils poudrent même quelquefois de ces cendres leurs longs & sales cheveux. L'opinion fait tout. On a vu le tems où des Illuminés se jetoient tout nus dans le plus grand froid sur un monceau de neige , (a) ou la force de leur imagination leur faisoit trouver une famille complete , femme , enfans & domestiques. D'autres ont eu la charité de se laisser manger des poux , & d'autres de se laisser piquer des mouches , dans les plus vives ardeurs du Soleil. On voit encore des gens qui se flagellent le corps nud avec des aiguilles. De tels dévots trouvoient autrefois les maisons des riches & des Grands à leur bienséance. On s'estimoit heureux & béni du Ciel , quand on recevoit chez soi des hôtes de ce caractère. Aujourd'hui encore il y a des Païs , où ces pieux égards conservent toute leur force ; & voilà ce qui se pratique de même aux Indes , suivant le récit de nos plus sages Voageurs , qui cependant traitent ces Peuples d'extravagans. L'extravagance n'est-elle donc faite que pour les Indiens ?

Tavernier dit avoir vu près de Surate divers Faquirs , tels qu'ils font représentés ici ; & nous les décrivons conformément à son récit. On voit donc aux environs de Surate sous un grand arbre des Baniens plusieurs Pagodes consacrées à des Idoles. La Pagode qui touche le plus gros tronc de cet arbre , est dédiée à *Mamaniya* , dont on voit paroître la tête dissimulée au milieu du creux de ce tronc. On voit aussi quelques dévots prosternés devant cette monstrueuse Idole , & un Bramin recueillant les aumônes qu'on fait de Ris , de Millet , &c. Tous ceux qui viennent faire leur prière dans cette Pagode de *Mamaniya* , sont marqués au front avec du vermillon dont ils colorent aussi l'Idole. Ainsi marqués , ils ne craignent plus qu'aucun mauvais Esprit leur nuise.

On a représenté plus loin une autre Pagode consacrée à *Ram* , dont la représentation se voit au dedans de la Pagode ; il y a aussi la représentation d'une Vache à la porte de cette Pagode. Deux autres Pagodes se voient encore dans le lointain : l'une est aussi dédiée à *Ram* ; l'autre sert de retraite aux Faquirs.

Quelques-uns de ces Faquirs se retirent tout à tour dans une fosse , où ils ne reçoivent de la clarté que par un fort petit trou. Ils y demeurent jusqu'à neuf ou dix jours sans jamais changer de posture , & sans boire ni manger , à ce qu'on assure.

D'autres paissent des années sans se coucher : lorsqu'ils ne peuvent résister au sommeil , ils s'appuient sur une corde attachée des deux bouts aux branches d'un arbre.

D'autres Pénitens se tiennent dix ou douze heures du jour un pied en l'air , les yeux tournés vers le Soleil , aiant à la main un rechaud plein de feu , dans lequel ils jettent de l'encens à l'honneur de quelque Idole.

D'autres sont toujours allis , ou pour mieux dire accroupis sur leur derrière ; & dans cette situation ils tiennent sans cesse les mains levées sur la tête en plusieurs façons différentes , pendant des années entières. Des austerités si extraordinaires paroissent incroyables , & même impossibles : mais sans dire ici que tous les Voageurs en attestent de concert la vérité , que ne peuvent sur quelques personnes le Fanatisme & l'habitude ? On pourroit se persuader que ceux qu'on rencontre dans ces attitudes gênantes le long des chemins , les prennent à la vue des passans : mais on les aperçoit les bras élevés de si loin , & en sortant de quelque bois , ou de

(a) Voyez *Libr. Conformitatum*,

IES

de *Faquirs*,
enir baiser les
it soit peu les
té de part &
avagant, une
qu'ils se font
ynique qu'ils
es s'entretien-

Soleil: ils ne
morts, parce
es Microscop
ofes qui leur
erver la vie:
i. Quand le
e de Vaches,
ongs & sales
jettoient tout
force de leur
s & domesti-
d'autres de
On voit en-
dévots trou-
i. On s'esti-
de ce caract-
ervent toute
écrit de nos
is. L'extra-

font repré-
it donc aux
es consacrées
, est dédiée
ereux de ce
ueuse Idole,
&c. Tous
ont marques
rqués, ils ne

nt la repré-
on d'une Va-
ncore dans le
aquirs.
, où ils ne
neuf ou dix
qu'on assure.
e résister au
anches d'un

ed en l'air,
, dans lequel

derrière; &
en plusieurs
traordinaires
is les Voja-
personnes le
econtre dans
ballans: mais
bois, ou de



Pl. Ind. de l'Inde

Le grand temple des Bramans
Pagode de l'Idole Mamassura à un des côtés on marque au front avec du
Stambouli ceux qui se recroient, l'autre côté un Bramin
voit les Bramans de ce côté.
Autre Pagode dédiée à Ram
Pagode où se retirent les figures Bramans
Espace de fosse où se retire plusieurs fois l'année un figeur lequel ne revient
que par une petite ouverture.
Espace qui sert après sur une arde

Diverses PAGODES et PE

NCES de
 qui recroient
 à manger par
 Bramans que
 postures dans
 par jour



es PAGODES et PE

NCES des FAQUIRS.

qui se tiennent toute leur vie dans cette posture, des femmes leur
 mangent par charité.
 d'autres hommes que des femmes invoquent et consultent comme des S^{rs}
 dans des postures dans les quelles quelques faquirs se tiennent plusieurs
 jours par jour.

11. Homme qui à la nez et la bouche envelopés cramoie de faire mourir quelque pecc
 mais qui pourvu éviter en respirant, est pourvu à balace devant lui pour
 cacher les yeux en autres usages sur lesquels il pourroit marcher.
 12. Faquirs qui se chauffent.
 13. Faquirs qui courent des épreuves par charité.

quel

les j

Et

ont

faiso

patie

que

duven

born

men

Her

que

se n

cela

du l

ces

l'ea

scite

bles

O

l'ete

doit

le C

dre

de

vin

un

pier

leur

A

Voi

tôt

avo

rac

il la

mar

ce c

ren

Du

cha

cap

pre

alo

M

ce

ses

qui

Gr

nes

ven

vro

par

ori

rep

a c

feu

(

(

de

quelqu'autre lieu caché, qu'il est clair qu'ils demeurent dans le même état du moins les journées entières.

En voilà assez sur un sujet qui surpasse de beaucoup tout ce que les Anciens ont écrit de la Discipline des Laécédémoniens, & de la cruelle flagellation qu'ils faisoient souffrir à leurs jeunes gens, pour les éprouver, ou pour les exercer à la patience. La réforme des Pénitens de la Trape n'en approche pas non plus, quoique Bulli Rabutin ait dit de ces Solitaires (a) que leur règle étoit trop excessive pour durer de même; qu'elle commençoit avec excès, pour se réduire enfin à de justes bornes; & que cette étrange Réforme seroit autant de Martyrs que de Tyrans. Ce jugement ne sauroit convenir ici, puisque depuis plusieurs siècles les Pénitences des Hermites Indiens durent avec la même violence. Cependant nous ne doutons pas, que ces Hermites Indiens n'aient des secrets capables d'assoupir leurs sens, afin de se mettre hors d'état de sentir une partie des maux qu'ils se veulent faire. Sans cela seroit-il possible, que la partie animale ne se révoltât jamais contre la volonté du Pénitent? (b) Ovington assure que s'étant trouvé un jour près d'une troupe de ces Faquirs, il remarqua « qu'ils buvoient souvent de la banque infusée dans de l'eau, dont la vertu enivrante étoit propre à leur brouiller la cervelle ». On se voit d'ailleurs les effets de l'Opium, & combien (c) il étonne, & rend insensibles ceux qui en prennent de trop fortes doses.

On sait que les anciens Egyptiens regardoient le Cercle comme le Symbole de l'éternité, qu'ils figuroient ordinairement par un Serpent replié en rond qui se mordeoit la queue. Double Symbole, qui marquoit également une durée éternelle, le Cercle qui n'a ni commencement ni fin, & le Serpent qu'on s'imaginoit reprendre toujours, en changeant de peau, sa première vigueur. C'est en conséquence de cette idée, prise peut-être des Egyptiens, que les Indiens attribuent à la Divinité la figure ovale. Pour cette raison encore, ils tiennent dans leurs Pagodes un Caillou ovale pris aux bords du Gange. Quelques Idolâtres portent de ces pierres ovales pendues au col; & les plus dévots s'en frappent la poitrine pendant leur prière.

A Cidambaran est une Pagode de (d) Perimal. Ce Perimal, qui selon quelques Voiageurs, est l'Être infini, y est adoré (e) sous la forme d'une perche, ou plutôt d'un mât de Navire, au pied duquel est Hanuman, ce Singe faneux dont nous avons rapporté l'Histoire. Cidambaran signifie chaîne d'or. La Légende Indienne raconte, qu'un pénitent de cet endroit-là s'étant percé le pied avec une alêne, il la laissa pendant plusieurs années dans la plaie. Cette manière extraordinaire de se martyriser soi-même déplut au Dieu: mais le Saint jura qu'il la continueroit jusqu'à ce que Dieu lui eût fait l'honneur de danser en sa présence. A la fin Cidambaran se rendit à ses instances. Il dansa; le Soleil, la Lune, les Etoiles dansèrent aussi. Du pied du Dieu, pendant qu'il dansoit, tomba une chaîne d'or; & c'est cette chaîne qui a donné le nom à Cidambaran. A quel point d'extravagance n'est point capable de se porter l'esprit de l'homme, lorsqu'il ne se conduit que par ses propres lumières? Les erreurs les plus grossières & les fictions les plus absurdes sont alors son partage.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de la Pagode de Jagarnat, qui, à ce qu'on assure, est la Pagode Métropolitaine de toutes les Indes. Tavernier dans ses Voiages dit, que les revenus de cette Pagode suffisoient pour nourrir tous les jours quinze ou vingt mille Pèlerins. Elle entretient jusqu'à vingt mille Vaches. Le Grand Prêtre des Indiens Gentils y fait sa résidence ordinaire. Il taxe les aumônes des dévots à proportion de leurs facultés; & de ces aumônes, qui vont souvent à des sommes presque incroyables, il entretient & défraie même tous les pauvres Pèlerins. (f) Herbert parle d'une Pagode de Calicut dédiée à un Singe, apparemment celui dont nous avons rapporté la Fable: cette Pagode a un portique orné de sept cens piliers de Marbre.

Le Roi, ou Samorin de Calicut, a dans son Palais (g) une Chapelle pleine de représentations d'Idoles Hieroglyphiques, selon l'usage des Indiens. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, au rapport de cet Anglois, est un Trône rougi par le feu, dans lequel on fait bruler des enfans à l'honneur de la principale Idole de la

(a) Bulli Rabutin, Tome II. Lettre 56.

(b) Voiages, Tome II.

(c) Voyez ce que Charlin en dit, Tome IV. de ses Voiages, édition in-12.

(d) Le même que Villnou.

(e) Voyez Purchas, Liv. x. Chap. 7.

(f) Liv. 111. de ses Voiages.

(g) Idem.

Pagode à qui on les sacrifie. Ce Sacrifice auroit beaucoup de rapport à celui que les Phéniciens & les Hébreux Idolâtres faisoient de leurs enfans à *Moloch*, si l'on pouvoit ajouter foi au sieur Herbert ; malheureusement il est copiste infidèle de quelques Auteurs extraits par *Purchas*, qui ne disent pas tout à fait ce que le Sieur Herbert dit ici. Nous laissons aux curieux cette matière à discuter. Quoiqu'il en soit, on met quelques-unes de ces victimes infortunées dans la bouche enflammée de l'Idole, & elle tient les autres dans sa main gauche, laquelle est étendue sur un feu. Tous les matins les Bramines lavent cette Statuë avec de l'eau sacrée du Gange, & il y a des jours où ils lui rendent un culte plus particulier. Alors ils répandent des fleurs sur son Autel, & trempent quelques-unes de ces fleurs dans le sang d'un coq ; ils les mêlent ensuite avec de l'encens dans un réchaud d'argent, & encensent ainsi l'Idole. Pendant cette Cérémonie, le Prêtre excite la dévotion de l'assemblée par le son d'une petite sonnette. Ce même Prêtre coupe la gorge (a) à un coq avec un couteau d'argent, qu'il trempe dans le sang de cet Oiseau ; & tenant le couteau suspendu sur le réchaud qui est au milieu de l'Autel, il en laisse découler le sang avec des gestes & des grimaces convenables à cette Cérémonie. L'Autel est chargé de Cierges allumés. A la fin du Sacrifice le Prêtre prend une poignée de bled, & en même-tems s'éloigne à reculons de l'Autel, en le regardant toujours. Etant arrivé à une certaine distance, (b) il jette le bled par dessus sa tête ; après quoi il retourne à l'Autel, & en ôte tout ce qui étoit posé dessus.

Près de *Naugracut*, Capitale du Roiaume de même nom, entre l'Inde & le Gange, il y a une (c) Pagode très-célèbre, toute lambrillée & pavée d'or. La dévotion la plus remarquable qui s'y pratique, est que les Bramines y sacrifient un morceau de leur langue à l'Idole. Seroit-ce parmi ces Idolâtres le Dieu de la parole & de l'éloquence, ou le vengeur de ceux qui ne se servent de leur langue que pour médire ou pour tromper, qu'ils prétendent honorer par un Sacrifice si singulier ? C'est ce que les Voyageurs ne nous apprennent pas.

L'origine de la vénération que ces Peuples ont pour (d) le Gange, est attribuée par les uns à la pureté & à la légèreté de ses eaux, qui à la longue a fait dégénérer en superstition les avantages qu'on recevoit de ces qualités. Il n'est pas nécessaire de parler ici de toutes les superstitions des Anciens à l'égard des eaux, & de toutes les merveilles qu'ils leur attribuoient, sur tout aux Fleuves & aux Fontaines. *Hesiodé*, un des plus anciens Poëtes Grecs, recommande comme un devoir de Religion, de faire sa prière aux Dieux des Fleuves, le visage tourné vers leurs eaux, & de s'y laver les mains avant que de les traverser. » Les Dieux ajoute-t'il, sont » sentir leur colère à ceux qui traversent un Fleuve, sans s'y être lavé les mains. » Outre les eaux du Gange, les Indiens respectent encore celles qui environnent quelques Pagodes. D'autres attribuent la vénération qu'on a pour ce fleuve au rocher, d'où cette Rivière prend sa source. Ce rocher ressemble à la tête d'une vache ; & c'est apparemment cette ressemblance qui lui a attiré tous les respects qu'on lui rend. Quoiqu'il en soit, c'est un acte d'une grande piété de se baigner dans le fleuve, d'en boire de l'eau, & de (e) jeter dans son lit de l'or, des perles & des pierres précieuses. Il y a le long de son cours des Chapelles, des Idoles, des Autels, &c. sur tout près de Bénarès cette Ecole des Indiens, dont il a été parlé.

L'Ablution des Pèlerins qui se rendent de tous côtés aux bords du Gange près de cette Ville, à cause de la célébrité d'une de ses Pagodes, mérite une description particulière. Dès le point du jour, les Pèlerins se rendent en foule auprès de quelques vieux dévots d'une sainteté distinguée. (f) Ceux-ci leur donnent trois ou quatre brins de paille, qu'ils doivent tenir entre les doigts pendant qu'ils se lavent. Après l'Ablution, d'autres Bramines les marquent au front. Les Pèlerins purifiés leur présentent une petite offrande de ris ou d'argent. Ensuite on va visiter les Images & les Pagodes qui sont-là au tour ; & c'est l'offrande à la main. Les Bramines présens à la dévotion de ces Pèlerins, sanctifient ces offrandes par quelques prières. On dit qu'on voit en ce même endroit l'Image d'un certain *Adé*, qui

(a) Ce Sacrifice sanglant paroît contraire à la croyance des Bramines ; mais on peut voir ce qui a été remarqué là dessus dans la *Dissertation sur la Religion des Bramines*.

(b) Peut-être ces Cérémonies, qui ressemblent à celles que les Romains pratiquoient dans la célébration des *Lemuria*, ont aussi le même

but, qui est d'appaîser & d'éloigner les Esprits. Voyez *Ovid. Fastor. lib. V.*

(c) *Herbert*, ubi sup. Liv. 1.

(d) Voyez dans la *Dissertation sur les Bramines* ce que les Indiens racontent du Gange.

(e) Voyez *Conformité des Indiens*, &c.

(f) Extrait d'un Voiage dans *Purchas*.

qui a quatre bras ; & une nate de Purchas lui trouve quelque rapport avec Adam, à qui les Rabbins ont donné aussi quatre bras, les deux Sèxes, & tout le reste de même double, puisqu'il étoit selon eux, homme & femme en même-temps. Il y a là aussi des pierres sacrées, sur lesquelles on répand quelques poignées de ris, & de l'eau ; quelquefois aussi on offre d'autres choses sur ces pierres. Une espèce de puits dans lequel on descend par plusieurs degrés, & où l'on trouve une eau devenue baurbense & puante à force d'y jeter des fleurs par un principe de religion, est aussi regardé comme une source de sanctification & de pureté. La tradition leur apprend qu'un de leurs Dieux s'y étoit lavé autrefois ; ils vont s'y laver de leurs péchés, & n'en reviennent jamais sans apporter quelque peu de terre du fond du puits. Cette terre est estimée sainte.

Dans les ablutions dont nous venons de parler, ils marmottent exactement certaines prières. En se lavant, ou après s'être lavés, ils boivent (a) trois fois de cette même eau. Quelquefois ils font leurs prières hors de l'eau ; & pour lors ils lavent un espace de terre de la longueur de leur corps, sur lequel ils se couchent bras & jambes étendus, & font leurs prières en cette posture. Souvent ils baissent trente fois de suite cette terre sanctifiée par le Gange ; mais dans cet acte de dévotion ils observent de ne pas remuer le pied droit.

(b) A *Quilacara*, dans la Province de *Travancor*, on célèbre une espèce de Jubilé qui revient tous les douze ans. Le Raja de *Quilacara* fait alors dresser un Théâtre, sur lequel il monte ; & après s'être lavé, après avoir prié ses Dieux, il leur fait un Sacrifice de sa personne. Il se coupe d'abord le nez, les lèvres, les oreilles ; & les présente à ces Idoles. Enfin il se coupe la gorge. On peut mettre au rang des dévotés volontaires les Crieurs d'*Amock*, dont il est assez parlé dans les Voies des Indes, & les Pénitens de *Narsingue*, (c) qui dans certaines Fêtes solennelles se présentent comme des criminels à leurs Idoles, les mains liées derrière le dos, le corps percé de pointes de fer. Les plus zélés de ces Martyrs volontaires prennent un couteau bien tranchant, & se décoment le corps pièce à pièce, en prononçant cette formule de sacrifice : *Je me découpe ainsi pour l'amour de Dieu* ; & lorsque la mort du patient va mettre fin au Sacrifice, il expire en disant ces mots ; *C'est pour l'amour de mon Dieu que je me suis offert à la mort*. Les cendres du Fanatique sont réputées sacrées ; & on les regarde comme des préservatifs contre les divers accidens de la vie. Enfin si on vouloit pousser l'érudition plus loin, on trouveroit parmi les anciens Gaulois des gens qui avoient au moins quelque rapport à ceux qui crient *Amock* dans les Indes. C'étoient les (d) *Soldures* (*Solduri*) qui se devoient à la mort pour leurs Rois, ou pour les personnes auxquelles ils s'engageoient. C'étoient encore certains Cavaliers Gaulois nommés *Amballi*. Mais tout ce qu'on peut dire, est que ces Gaulois se devoient, comme les Crieurs d'*Amock*, à une mort assurée dans des occasions qui leur paroissent importantes.

Toutes les Pagodes sont renommées par quelques prétendues merveilles, ou par la Tradition de quelques guérisons extraordinaires, qu'on ne manque pas de faire valoir à ceux que la dévotion y attire. Les choses se passent là comme ailleurs ; l'un a de la dévotion pour *Jagarnat*, l'autre pour *Wilton*. Un Bramine prend les mouchoirs de ces dévots, ou telle autre chose qu'ils lui présentent ; frote ces choses à l'Idole du Dieu dont il est le Prêtre, & les rend ensuite aux personnes à qui elles appartiennent. Ne doutons pas que leur confiance ne soit entière. Dans les Processions que les Indiens font faire à leurs Dieux, ils observent des usages qui sont assez connus en Europe. Tel est, par exemple, celui du brancart sur lequel ils portent le Dieu qu'on promène ; l'Autel portatif dont ils se servent à ces Processions ; les fleurs semées sur la route de l'Idole ; les parfums & les odeurs qui brûlent à son honneur. Nous ne disons rien des (e) cris, des prières, des mouvemens qu'excite la présence de ce Dieu, des gémissens, des transports de dévotion de ceux qui viennent dans ces Pagodes : tout cela est plus aisé à imaginer qu'à décrire. Pendant la marche du Dieu, plusieurs personnes l'éventent avec des éventails de plumes de Paon. (f) Le manche de ces éventails est couvert de lames d'or ou d'argent, & il a sept ou huit pieds de long. Ces éventails servent à chasser les mouches de dessus le visage de l'Idole ; & comme c'est un grand honneur de pouvoir éventer le

(a) Purchas, Ibid.

(b) Iue de Purchas.

(c) Extraits de Voies dans Purchas.

(d) *Caspar*, Liv. III, Chap. 22, & Liv. VI.

Tome VI.

Chap. 15.

(e) Voyez Purchas, Bernier, Ovington, Tavernier, &c.

(f) Tavernier, Liv. III, de ses Voies.

* Q 999

Dieu, on se relève les uns les autres, & cet emploi ne se donne qu'aux plus distingués. On ne s'imagineroit pas qu'on pût trouver rien de semblable en Europe ; voici pourtant ce que rapporte Tavernier. « J'ai vu, dit-il, en Saxe, & en d'autres endroits d'Allemagne, que pendant qu'on prononçoit dans l'Eglise l'Oraison funèbre du mort qui reposoit tout de son long dans une bière découverte, des gens de côté & d'autre l'éventoloient à toute heure en été, pour chasser les mouches qui volaient sur le visage du défunt. »

Les Bramines prédisent les Eclipses aux Indiens, afin qu'ils s'acquittent de bonne heure des Cérémonies usitées en cette occasion. Écoutons encore Tavernier sur ce sujet. « Le 1. de Juillet 1666, à une heure après midi, il y eut une Eclipsé de Soleil ; il y eut alors une prodigieuse multitude de gens qui accouroient de tous côtés pour venir se laver dans le Gange. Ce lavement doit commencer trois jours avant qu'on voie l'Eclipsé. Pendant ces trois jours, ils apprént toute sorte de ris, de laitages, & de confitures pour les Poissons & les Crocodiles qui sont dans le Fleuve. Tout cela s'y jette aussi-tôt que ces Bramines l'ordonnent, & qu'ils connoissent que c'est la bonne heure. Quelque Eclipsé que ce soit, ou de Soleil ou de Lune, dès qu'elle commence, les Idolâtres ont accoutumé de casser toute la vaisselle de terre qui leur sert pour le ménage, & de n'en pas laisser une pièce en son entier. Les Bramines cherchent dans leurs Livres l'heure favorable à cette Cérémonie. Quand elle est venue, ils crient au Peuple de jeter ses offrandes dans le Gange. Alors il se fait un bruit horrible de clochettes, de tambours & de plaques de métal qu'ils frappent l'une contre l'autre. Dès que les offrandes sont dans le Fleuve, le peuple y entre, s'y frote, s'y lave le corps jusqu'à ce que l'Eclipsé soit finie. Les Bramines qui sont à terre au bord du rivage, essient le corps de ceux qui sortent de l'eau, & leur donnent du linge sec dont ils se couvrent le ventre. Ensuite ils les font asseoir dans un endroit, où les plus riches de ces Gentils ont fait apporter du ris & plusieurs autres provisions. Ces mêmes Bramines consacrent avec de la bouze de Vache un petit espace en carré du terrain où ils sont assis, & sur tout observent avec grand soin qu'il ne s'y trouve aucun insecte. Ils traient dans ce petit espace de terre plusieurs sortes de figures, sur chacune desquelles ils mettent un peu de bouze de Vache, avec deux ou trois petites branches de bois que l'on frote bien, de peur qu'il ne s'y rencontre quelque Insecte. Sur ces petites branches, ils mettent du ris, des légumes & autres choses de cette nature, à quoi ils ajoutent du beurre, & y mettent le feu. Ensuite ils observent la flamme, & forment sur ses différentes agitations des prédictions touchant la récolte de ces grains. Ces dernières particularités ont quelque rapport à ce que nous dirons plus bas sur la foie Fryer.

Cette fête se fait particulièrement pour l'amour du Soleil, qu'ils croient souffrir pendant son Eclipsé. (a) Un *Deuta*, dit-on, dans certains Livres Théologiques des Bramines, se saisit alors du Soleil & l'obscurcit : il faut donc travailler à le délivrer pour l'amour de lui-même, puisqu'il est si bienfaisant, & qu'il contribue au bien de toute la nature. Cette délivrance se doit obtenir par des purifications, des prières, des aumônes, &c. La description des ablutions que Bernier vit faire dans la *Gemma*, revient en partie à celle de Tavernier ; & pour éviter les redites, nous renvoyons à ce que nous en avons rapporté. Il seroit inutile de parler ici de la conformité d'idées sur cet article avec les anciens Idolâtres. Nous dirons seulement, que malgré les lumières de l'Europe, on n'y est pas absolument revenu de ces fraicurs superstitieuses des Païens, quoiqu'à dire vrai, on en revienne tous les jours. Bernier dit, « que dans la grande Eclipsé de 1654. la terreur panique avoit si fort saisi le Peuple, que quelques-uns achetoient de la drogue contre l'Eclipsé ; que les autres se cachoient dans des caves, ou s'enfermoient dans des chambres bien closes ; que les autres se jetoient en foule dans les Eglises. » Il compare cela avec ce qu'il vit ensuite à *Dehli* en 1666. On a vu quelque chose d'approchant dans l'Eclipsé de 1706. Dans le triste état du Soleil pendant un quart d'heure, bien des Chrétiens furent aussi effrayés que des Gentils ; plusieurs raisonnèrent, & tirent des conséquences à perte de vue d'un événement si naturel. On compara le

(a) Bernier, Tom. II. de ses *Voyages au Mogol*. Une autre Relation du P. *Mauduit*, rapporte, que les femmes grasses n'osent sortir du logis, craignant que le *Deuta*, ou le Dragon

qui maltraite si fort le Soleil, n'engloutisse leurs enfants aussi. Voyez encore sur l'origine des Eclipses, le Chap. XV. de la *Dissertation Historique* sur les Dieux des Indes Orientaux. *

(a) Soleil de la France à celui de la Nature. Tous les deux, disoit-on, vécyphoient en même tems. La levée du Siège de Barcelone se trouve à point nommé dans un tems fatal à ces deux Soleils. Les jolies pensées que cette rencontre fournit aux beaux esprits en Hollande & en Angleterre ! Mais sur-tout combien ne servit-elle pas à certains Prédicateurs Protestans, que le zèle animoit à la vengeance ?

Les Indiens de *Nippon*, & des autres Païs voisins, célèbrent une fête rustique assez singulière, pour mériter une description. (b) Dans le tems des semailles, les Bramines font une espèce de *Bénédiction des Champs*, de cette manière. On ôte toutes les branches à un gros arbre, excepté celles du sommet, & on le charge ensuite sur ses épaules avec grand bruit ; car dans ces sortes de cérémonies le bruit est toujours de la partie. Les Bramines qui marchent à la tête de la Procession, régient aussi le ton de la Psalmodie. Ils vont en chantant jusqu'à l'entrée d'une Pagode ; & quand ils sont dans le Préau de ce lieu, ils posent une extrémité de leur arbre à terre devant la porte de cette Pagode, en faisant en même tems le *salam* ; c'est-à-dire, une salutation Religieuse. Ensuite ils relèvent l'arbre avec de grands cris ; cette cérémonie se réitère jusqu'à trois fois, & à chaque fois on fait le tour de la Pagode ou du Préau. Après cela le Grand-Bramine fait un creux dans la terre, & y verse de cette eau bénite qui vient d'une Vache, ou peut-être de l'eau du Gange ; car celui qui nous fournit cette description ne s'explique pas. On plante cet arbre demi dépouillé, & on l'orne de banderoles & de pavillons. On attache à son tronc des bouchons de paille, ou l'on met le feu. Le Grand-Bramine examine attentivement la flamme, & prononce l'oracle & la bénédiction suivant ce qu'il a remarqué. Tout cela est accompagné de quelques offrandes de Ris, de Fleurs, &c. L'Auteur Anglois a raison de dire, que cette cérémonie a quelque rapport avec les *Ambarvalis* des anciens Romains.

Ces dévotions publiques nous conduisent naturellement aux dévotions particulières de ces Peuples. Outre deux jours de jeûne qu'ils doivent observer tous les mois, & dont nous avons parlé ci devant, les plus zélés commencent toujours la journée par des Prières & des Cantiques. Ils observent la même chose, lorsqu'ils entreprennent quelque affaire considérable. (c) « Quand plusieurs Ouvriers sont employés ensemble à un même ouvrage, ils chantent tout le jour des Cantiques, sans cesser d'un quart d'heure, tantôt alternativement, tantôt à une voix seule, » à laquelle on répond en Chœur. Les gens de Mer font la même chose sur l'eau, pendant qu'ils remuent la Rame. La coutume de chanter des Cantiques a pu venir de la Chine, où elle est en usage, & où l'on a mis en vers tout ce qui regarde la pureté des mœurs, & la pratique de la vertu. » Pourquoi ne dit-on pas aussi, que les Indiens doivent aux Chinois l'usage de marcher & de manger ? Disons plutôt que ces usages sont de tous les siècles & de toutes les Religions. Les Grecs & les Romains avoient des Prières & des Cantiques pour les dévotions domestiques. On prioit les Dieux, & l'on chantoit leurs sonnettes dans le particulier, aussi-bien que dans les Temples. Ils prioient comme nous, avant & après le repas. Mais il est généralement vrai, que leur dévotion étoit plus fastueuse que ne le doit être celle du Chrétien. Par un faux principe établi chez une infinité de dévots, les Idolâtres Indiens (d) font leurs Prières particulières dans les coins des rues, sur le haut de leurs maisons, dans les grands chemins. Ils les font même dans les lieux où il y a un grand concours de Peuple, afin que personne n'ignore qu'ils sont de fidèles observateurs de leur Culte. Ils s'adressent à leur Dieu dans la posture la plus humble & la plus respectueuse. Après avoir fléchi le genou, ils se prosternent, & touchent souvent la terre de leur front, en faisant les aspirations les plus ardentes & les plus pathétiques ; ce qu'ils observent principalement le matin & au lever du Soleil. On diroit que l'orgueil & l'humilité veulent s'accorder, quand il s'agit de faire des zélés de cette trempe.

L'affection des Bramians pour toutes sortes de bêtes est certainement extraordinaire, puisqu'ils regardent comme un vrai meurtre de tuer les plus vils insectes. Un Voyageur a observé, (e) que *Dracon* & *Triptolème* ont fait une Loi, qui a du

(a) Louis XIV. dont l'emblème étoit le Soleil. Cet emblème a souvent égaré l'imagination des ennemis de ce Monarque.

(b) *Erzer* dans son *Voyage des Indes*, écrit en

Anglois.

(c) *Ovington*, Voyages, Tome 1.

(d) *Ovington*, ubi sup.

(e) *Idem*.

rapport à la pratique de ces Baniens. Il est vrai que Triptolème qui vivoit du tems de Cérés, & qui apprit aux Athéniens & aux Eleusiens l'Art de Labourer & de Semer, défendit (a) l'usage des viandes aux Colomes dont il étoit le Législateur; mais on ne peut pas conclure de-là, que cette Loi étoit fondée sur la Métémpsychose, comme celle des Indiens. Tout ce qu'on pourroit faire, seroit de le soupçonner, parce que Triptolème pouvoit fort bien avoir apporté en Grèce le dogme de la Métémpsychose. Quoiqu'il en soit, les sages Loix de Moïse marquent aussi beaucoup de charité pour les bêtes; mais par un principe très-raisonnable, & digne de l'humanité. C'est à ce principe qu'on doit la sévérité de l'Aréopage, (b) qui condamna à mort un enfant d'Athènes, qui se divertissoit à crever les yeux l'un après l'autre à son oiseau avec une aiguille.

Revenons à la charité des Baniens. Dans leurs repas il y a (c) toujours une portion pour la Vache; on sçait que cet animal est beaucoup plus privilégié que les autres. Aux environs de Surate, on voit un grand Hôpital pour les animaux estropiés, malades & usés par la fatigue. La charité va plus loin encore: près de cet Hôpital on en voit un autre pour les puces, pour les punaises, &c. Pour nourrir ces Insectes de la manière qui leur convient, on loue de tems en tems un pauvre homme, qui s'engage à passer la nuit sur un lit, dans le lieu de retraite de ces petits animaux; & l'on a la précaution d'attacher le patient, de peur que la douleur des piqueures ne l'oblige à se retirer avant le jour. Par cette précaution, les Insectes se nourrissent tout à leur aise de son sang. Un autre Voyageur rapporte que les Baniens (d) se sentant dévorés de la vermine, & n'osant pas la détruire, envoient appeler sans façon un de leurs Joguis, qui se charge de la nourrir à ses dépens. Le Jogui lui assigne de quoi vivre sur sa tête & sur les autres parties de son corps; mais ne nous étendons pas davantage sur un sujet, qui montre combien l'homme se déshonore lui-même, quand il s'obstine à suivre les conséquences d'un principe extravagant.

Difons un mot de la manière dont les Profélytes des Baniens sont obligés de vivre les six premiers mois de leur conversion. (e) Les Bramines leur ordonnent de mêler de la siente de Vache dans tout ce qu'ils mangent, pendant ce tems de régénération. La dose, qui est d'abord d'une livre, diminue peu à peu quand les trois premiers mois se sont écoulés. Comme, suivant leur doctrine, cet animal a quelque chose de divin, rien ne purifie mieux les souillures du corps & de l'ame, que l'exercement qui sort de lui. Que ne diroit pas ici un Commentateur subtil, qui voudroit comparer la nourriture de ces Profélytes avec les ordres que Dieu donna autrefois à Ezéchiel (f), de mêler de la siente de Vache dans ses alimens. Ajoutons ces idées des Bramines aux propriétés naturelles de la siente de Vache. Les Médecins assurent qu'elle est propre contre la galle, qu'elle nétoie & polit la peau. Un Mythique Bramine trouveroit sans doute dans ces qualités tout ce qu'il faut pour représenter la purification spirituelle. Passons à d'autres usages. Peut-être après tout la superstition n'a-t'elle fait que succéder au principe de Médecine qui avoit établi cet usage; ce ne seroit pas le premier cas où cela seroit arrivé.

Divers autres USAGES de ces PEUPLES.

UN de ces usages est le changement de nom fort ordinaire dans l'Orient, & principalement dans le Mogol. Quand quelque Indien, dit un Anglois, (g) a eu le bonheur de plaire à son Prince, & que le Prince juge à propos de l'élever à quelque poste distingué, il lui donne un nouveau nom. Cet usage est sans doute fort ancien, puisqu'il s'en trouve beaucoup d'exemples dans les Saints Livres: peut-être cela revient-il aux surnoms si ordinaires chez les Grecs & chez les Romains. Ce nouveau nom marquoit ordinairement la qualité par laquelle on devenoit agréable

(a) *Di colendi, parentes honorandi, à cœnis abstinendum.* C'étoient les trois Préceptes de Triptolème.

(b) Saint Real, *Discours sur l'usage de l'Hôpital.*

(c) *Ovington, ubi supra.*

(d) Dans Purchas, Liv. v. Chap. 9.

(e) Voyez ce qu'on a dit du Noviciat des

Joguis.

(f) *Ezechiel, Chap. IV.*

(g) *Ovington, Tome I. de ses Voyages.*

agréable au Prince, ou l'action par laquelle on s'étoit rendu utile à l'État. Quelquefois les initiés changeoient de nom; c'est à cela que peut venir le nouveau nom dont il est parlé dans l'Apocalypse. Les Indiens, qui ont reçu un nouveau nom, cachent avec soin le précédent, de peur que leurs ennemis ne s'en servent à quelque maléfice.

Une autre chose dont on trouve plusieurs exemples chez les anciens Orientaux, est cet excès de respect qui tient de l'adoration, dans la manière de saluer les Princes & leurs principaux Ministres. On salue l'Empereur du Mogol en posant sa main à terre, en touchant ensuite de cette même main sa poitrine, & l'on achève le salut en l'élevant sur sa tête. Cela se répète jusqu'à trois fois, & à mesure qu'on approche du Monarque. Les Chinois se prosternent neuf fois devant leur Empereur; en un mot ou se prosternent généralement devant les Princes Orientaux; & on ne leur parle qu'en des termes qui, selon nos usages, ne sont dus qu'à l'Être suprême. Nous avons admis quelques usages équivalens à ceux-là; comme les titres de Majesté, de sacrée Majesté, de Sainteté, d'Excellence, d'Emmence, &c. À l'égard de la prostration devant les Monarques Orientaux, rien n'en approche que la manière de servir à genoux les Rois d'Angleterre.

Les Baniens ne se soumettent qu'avec beaucoup de répugnance au serment. Ils le regardent comme une chose déshonorable; jusques-là qu'on assure qu'ils aiment mieux perdre leur cause, que de prêter serment en Justice (a). Quand ils sont forcés de le faire, ils mettent les deux mains sur une Vache, & commencent leur serment par ces paroles; *que je mange de la chair de cet Animal sacré, si, &c.*

Les Gentils du Royaume de Decan font leur serment d'une manière bien différente. On les enferme dans un Cercle de cendres, & ils en mettent sur leur tête. Une de leurs mains est posée sur le haut du front, & l'autre sur la poitrine. Dans cette posture, ils jurent par leurs Dieux; & l'on assure que leur serment est toujours conforme à la vérité. Du moins les Voyageurs le disent ainsi.

Cette Vache si chère, si sacrée aux Baniens, étoit autrefois un des objets recommandés à ceux qui avoient l'honneur (b) d'être créés Nairoi ou Gentilshommes par les Rois Indiens. Après les Vaches venoient les Bramines. Le Prince embrassoit les nouveaux Nairoi, en leur disant: *saluez les Vaches & les Bramines.*

Ces Nairoi ont des Privilèges extraordinaires. (c) Ils ne se marient pas; mais en revanche ils ont le droit d'exiger les plus secrètes siveurs de telle fille, & même de telle femme qu'il leur plaît. Personne ne les trouble dans la possession, pas même le mari, qui se croit fort honoré de la visite de ces Nairoi, & qui se tient dans ces occasions à la porte de sa maison. Pour empêcher que personne ne les trouble, ces Nobles laissent leurs armes à la porte; & cela suffit pour en interdire l'entrée à tout le monde. Quelqu'un a dit des Espagnols, qu'ils ont la discrétion de ne pas entrer dans la chambre de leurs épouses, lorsqu'ils trouvent à la porte les sandales d'un Religieux qui la dirige ou la confesse. Quand les Nairoi passent, chacun est obligé de se détourner de leur chemin. Qui que ce soit qui les aborde & les touche, les fouille; un Chrétien comme les autres. L'impureté qu'ils ont contractée, ne leur permet pas d'avoir commerce avec les autres Nairoi, jusqu'à ce qu'ils se soient lavés selon les rits de leur Religion.

(d) Les Idolâtres des Indes font claquer leurs doigts, quand ils voient quelqu'un bailler, & erient en même-tems plusieurs fois *ginarami*; ce qui veut dire, souviens-toi de *Narami*. Ce *Narami* étoit un Santon des Indes. Les Indiens croient que le claquement des doigts empêche qu'un mauvais Esprit n'entre dans le corps de celui qui baille. Quand on éternue en leur présence, ils observent de faire quelques soupirs comme nous; peut-être tiennent-ils ce dernier usage des Européens, ou plutôt c'est un usage presque universel dans tout l'Univers; sur quoi on peut consulter une dissertation de *Monsieur Morin*, imprimée dans les Mémoires de l'Académie des belles Lettres. Les anciens Grecs mettoient en quelque façon l'éternuement au rang des choses sacrées; ils en tiroient de bons ou de mauvais augures; & quand ils voioient éternuer, ils (e) faisoient quelques signes d'adoration, qui ont donné lieu aux anciens Ecrivains Chrétiens de les accuser d'adorer l'éternuement. Voilà comme le zèle d'un Auteur fait multiplier les erreurs de ceux qu'il combat. Combien d'Hérésies & combien de ténébreuses controverses ne devons-nous pas à ce zèle. Les *Siamois*,

(a) *Orington*, ubi sup.

(b) Extraits de *Purchas & Orington*.

(c) Extraits de *Voyages dans Purchas*.

Tom. VI.

(d) *Tavernier*, Liv. III. de ses Voyages.

(e) Vide *Beveroviciam* in Epistolis Quæstionibus.

selon le Pere *Tachari*, ont à ce sujet une idée fort singulière. Ils croient que le premier Juge des Enfers repasse sans cesse dans un livre la vie & les mœurs de chaque particulier. Lorsqu'il est arrivé à la page qui contient l'Histoire d'une personne, elle ne manque jamais d'éternuer. C'est pour cela, disent-ils, que nous éternuons sur la terre ; & de-là est venue la coutume de soulâter une heureuse & longue vie à tous ceux qui éternuent.

Une autre coutume bizarre, mais avantageuse aux Prêtres, (a) est qu'un Gentil venant à perdre quelque chose, il est tenu d'en apporter la valeur au Grand Bramine. Cet usage moitié Religieux & moitié Civil peut être fondé sur un bon principe. Considérons-le comme une aumône imposée à ceux qui sont négligens. On ajoute que ceux qui manquent de paier cette aumône, sont chassés honteusement de leur Caste.

Le châtimeut le plus ignominieux pour les Baniats est d'être frappé avec une pantoufle ; & c'est, dit-on, (b) celui qu'emploie la personne qui a été offensée par un Baniat. On tire la pantoufle, on crache dessus, & l'on frappe avec la semelle celui qui a offensé. C'est une chose plus honteuse à un Baniat que de lui cracher au visage, ou de lui jeter de la boue. La vengeance qui marque le plus de mépris, est toujours la plus outrageante. Il en est ainsi des Peines & des Châtiments. En tout cela les Peuples s'accordent ; mais ils varient dans l'impression plus ou moins forte qu'ils relèvent, & cela dépend de l'usage de leur pais. Par exemple, le supplice de la corde est bien plus honteux en France qu'en Angleterre ; frapper de la main sur le visage est, selon nos manières, moins injurieux que donner un coup de pied.

De la MEDECINE & de L'ASTROLOGIE des INDIENS.

Nous avons parlé assez amplement de la Théologie des Bramines. Voici ce que nous ajouterons de leur Médecine & de leur Astronomie. (c) Les Bramines qui pratiquent la Médecine, sont obligés de paier tous les ans une aumône à ceux de leur Secte, parce que cette profession est étrangère à leur état, & qu'ils en tirent du profit. Il y a de la singularité dans le jugement qu'ils font des urines : c'est l'huile qui les guide dans l'inspection. Ils en versent une goutte sur l'urine. Si l'huile descend au fond, c'est une marque infaillible de mort ; si elle se répand promptement sur la surface de l'urine, c'est un signe que la maladie augmentera ; & si elle s'y répand doucement, & peu à peu, cela marque la diminution du mal. L'abstinence & les rafraichissemens sont leurs remèdes ordinaires. L'une soulage l'estomac débilité par les violentes chaleurs, l'autre rafraichit le sang, & ralentit le cours trop rapide des esprits. Peut-être après tout cette pratique, si on y joint le repos & la tranquillité d'esprit, vaut-elle bien l'usage trop fréquent qu'on fait dans d'autres Pais des remèdes qu'ordonne la Médecine. Les Médecins, disoit un grand Philosophe de notre tems, ne visitent pas assez, & ordonnent trop. Mais que penseroient les malades & leurs parens, d'un Médecin qui visiteroit toujours, & n'ordonneroit que rarement ?

(d) *Schouten* dit, que tous les Malades d'un même genre de maladie sont traités de même par les Médecins Indiens, sans égard aux différences de l'âge, du tempérament, &c. que les Cures intérieures se font généralement par des simples, les extérieures par des frictions. » Ils font aussi des onctions de bois de Sandal, de Safran & d'autres choses, où les Gentils font entrer quantité de cendres de bouze de Vache brûlée. Après avoir donné du ris en gousse à manger aux Vaches, ils vont fouiller dans la bouze, & en retirent les grains qu'ils trouvent entiers. Ils font sécher ces grains & les donnent à leurs malades, non-seulement comme un remède, mais encore comme une chose sainte, qui contribuera beaucoup à guérir les maladies du corps & de l'ame. » En voilà assez sur une science qui ne trouve place ici, qu'autant qu'elle est liée avec la Prétrise & la Religion, par la manière de l'exercer, comme dans les Indes Occidentales & en quelques Pais de notre Hémisphère.

(a) *Tavernier*, ubi sup.
(b) *Ovington*, ubi sup.

(c) *Voyages d'Ovington*, Tom. II.

(d) *Voyages de la Compagnie*, &c. Tom. VII.

croient que le
meurs de cha-
e d'une person-
que nous éter-
neureufe & lon-

ft qu'un Gentil
au Grand Bra-
lé fur un bon
font négligens.
allés honteufe-

ppé avec une
iffenfée par un
avec la femelle
de lui cracher
le plus de mé-
les Châtimens.
plus ou moins
emple, le fup-
frapper de la
er un coup de

GIE

mes. Voici ce
Les Bramines
mende à ceux
, & qu'ils en
nt des urines :
ur l'urine. Si
elle fe répand
e augmentera ;
ution du mal.
L'une foulage
, & ralentit
, fi on y joint
ent qu'on fait
ins, difoit un
pp. Mais que
jours, & n'or-

die font trai-
de l'âge, du
r des fimples,
de Sandal,
de cendres de
nger aux Va-
trouvent en-
-feulement
ribuera beau-
tr une feience
la Religion,
en quelques

m. II.
&c. Tom. VI.

On prétend avoir de grandes preuves de l'habileté de ces Gentils dans l'Aftrologie, & (a) on en allégué des exemples, que on ne fçauroit concevoir, dit l'Anglois que nous citons, fans fuppofer qu'ils font instruits par quelque Efprit avec lequel ils ont un commerce intime. Cependant lorsqu'on vient à examiner les faits les plus frappans, & qui paroiffent les plus inconcevables, il est aifé de voir que ce ne font que de pures fictions inventées pour donner du crédit aux Charlatans qui fe mêlent de pratiquer cette prétendue feience, de toutes les connoiffances, la plus frivole, & la plus extravagante.

CEREMONIES de quelques ROIS des INDES.

(b) LE Samorin de Calicut est de la race des Bramines. Lorsqu'il est parvenu à la Couronne, il doit s'abstenir de chair & de poiffon pendant un tems. Cette abstinence est fans doute Religieufe. Tant qu'elle dure, il ne doit faire qu'un repas par jour ; & il n'est permis à perfonne de le voir manger ; il doit porter les ongles & les cheveux longs, & réciter tous les jours certaines Prières. Telle est l'étiquette pour le nouveau roi. Ne diroit-on pas qu'on veut enfeigner la mortification de foi-même à ceux qui font destinés au Trône ? Mais ce qu'il y a encore de plus fingulier, ce Prince est obligé de céder la perfonne qu'il vient d'époufer au Chef des Bramines, qui la lui rend au bout de quelque tems. Après quelques années d'abstinence, le Roi assemble le Peuple, lui fait un festin, & distribue des aumônes. Ses femmes, qui font très-nombreuses, lui présentent des Cierges facrés qui ont servi devant les Idoles. C'est dans ces Cérémonies que le Peuple confirme le nouveau Roi.

(c) Le Samorin ne goute de rien qui auparavant n'ait été présenté à l'Idole par les Bramines. Après cette Cérémonie, qui confacre ce que le Prince doit manger, il s'affied à terre & prend fon repas. Les Bramines le voient manger, & fe tiennent avec beaucoup de refpect, la main fur la bouche, à quelques pas de distance. Après le repas, les mêmes Bramines batent trois fois des mains, & portent dehors ce qui reste à des Corneilles dressées exprès. Il n'est permis, ni au Roi, ni aux Naitos de manger de la viande fans la difpenfe des Bramines.

Par une Loi établie dans cet Etat, le Roi est obligé d'abdiquer le Gouvernement de son Roïaume, lorsque le Prêtre de l'Idole (d) de Calicut vient à mourir, & d'aller servir en sa place. C'est une loi inviolable, que ce Prince aille de gré ou de force du Trône à l'Autel.

Les Funérailles des Rois ne diffèrent pas de ces ufages funébres que nous décrions dans la fuite. Le deuil confifte à se raser les cheveux, à jeuner, & à se priver de Bétel pendant treize jours, qui font les jours de l'interregne. Pendant cet interregne, on reçoit tous les avis qu'il plaît aux Sujets de donner sur le caractère, les vices & les vertus du Successeur à la Couronne. On peut croire que la politique, la crainte, les ménagemens régneront ici du moins autant qu'en d'autres Etats. Il ne faut pas trop se prévenir de la beauté de semblables Loix. Certaines choses vuës de loin paroiffent belles, & font un effet semblable aux grandes lumières vuës de trop près. Elles éblouiffent ; elles aveuglent les yeux de l'esprit. A juger de cette liberté de parler sur le compte d'un Prince destiné à régner, on s'imagineroit que rien n'est plus libre que les Malabares ; cependant ils vivent sous la plus dure des fervitudes. Au bout des treize jours d'interregne, le nouveau Roi fait ferment d'observer les Loix du Roïaume, s'engage à payer les dettes de son prédécesseur, & à reprendre sur l'ennemi ce qu'il a conquis dans les guerres de l'Etat. Il jure ces points, en tenant l'épée de la main gauche, & de la droite un Cierge allumé autour duquel y a un anneau d'or. Le nouveau Roi met deux doigts de la main sur cet anneau. C'est là le ferment du Sacre, pendant lequel on jette sur lui quelques grains de ris, & l'on fait quelques prières. Après le Sacre, les principaux du Roïaume jurent foi & hommage au Souverain, en prenant le Cierge comme il a fait.

(a) Orvington, ubi sup.

(b) Ceci est en partie tiré d'Herbert, qui a copie presque tout ce qu'il a rapporté des Indes de quelques Auteurs Espagnols. Pour en être convaincu, on n'a qu'à confronter cet Auteur avec les Extraits des Espagnols dans Purchas.

(c) Extraits de Voyages dans Purchas.

(d) Nous traduisons ainsi, dans la fuppli-

tion que cette Idole est Demo, qui, selon les anciennes Relations Espagnoles, pillées & déguifées par nos Modernes, est le grand objet du Culte de Calicut. Demo est le Demon, Dieu lui a abandonné le Monde ; c'est lui qui le gouverne, & qui récompense chacun selon ses œuvres. Telle est l'opinion de ces Indiens.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES.

LES Bramines se marient fort jeunes, pour prévenir tout ce qui peut avoir la moindre apparence d'impureté. Il est, disent-ils, plus honnête & plus décent d'approcher pour la première fois d'une épouse, quand on est encore l'un & l'autre dans un état de pureté & d'innocence, que d'attendre un âge mûr où l'ardeur des passions dégrade l'ame de sa pureté primitive. Un commerce commencé si jeune, & qui n'est établi que sur la volonté des parens, seroit ailleurs une source d'adultères. Tavernier le nie des Indiens. L'adultère, dit-il, est fort rare parmi eux. Un crime plus énorme encore n'est pas moins rare. Cependant au rapport de ce Voyageur (a), c'est pour le prévenir, qu'on marie les enfans si jeunes. Ovington (b) semble croire que l'amour qui attache de si bonne heure les jeunes gens, est une des raisons pour lesquelles les femmes se brûlent si volontiers avec leurs maris. Supposons cette raison bonne; elle ne l'est que pour les femmes. Les maris Indiens ne pouvoient pas leur tendre jusq'au désespoir.

Les hommes ont le privilège d'avoir plusieurs femmes; mais s'il en faut croire un Voyageur, (c) » ils usent rarement de cette liberté, & se contentent d'une seule. » Ils sont convaincus que les douceurs & la satisfaction qu'ils trouveroient avec plusieurs Femmes, n'égaleroient pas les peines & les chagrins qu'elles leur causeroient. » Ils aiment mieux se priver de ce que leurs dispositions présentes semblent demander, que de s'exposer aux suites fâcheuses qui en peuvent arriver. » En effet, si une seule femme donne quelquefois bien de la tablature dans un ménage, à quoi n'est pas exposé celui qui en a cinq ou six, & plus? » Un Baniar, homme d'esprit, » avoit coutume de déclamer souvent contre la folie de ceux qui s'engagent en même tems » à deux Femmes, dont l'amour n'est propre qu'à produire des jalousies continuelles. » Si, disoit-il, l'on fait des caresses à l'une, l'autre ne manquera pas de s'en plaindre, » comme si on la méprisoit. Ces plaintes tiennent un Mari dans un continuel embarras, & troublent sans cesse son repos.

» Les anciens Bretons avoient une coutume qui leur étoit particulière, & dont on ne trouve point d'exemple chez aucune (d) Nation civilisée ou barbare. Chaque homme » épousoit une seule Femme, qui étoit toujours regardée dans la suite comme la sienne. » Mais cinq ou six personnes s'alloient de bonne amitié pour en faire leur femme entr'eux. Sur ce pied la Femme étoit un meuble de ménage, qui seroit aux gens du logis. Herbert assure que les Indiens de Calicut troquent bien souvent leurs femmes entr'eux de bonne amitié, & qu'il arrive souvent aussi que la femme troquée a pour sa part sept ou huit Maris.

Selon le même Auteur, les Femmes Nâires ont une estime singulière pour le mariage; elles le regardent comme quelque chose de sacré & de si nécessaire en cette vie, que celles qui meurent vierges, sont dans leur croiance exclues de l'entrée du Paradis. Les anciennes Juives couvroient le désir d'être mariées d'un autre prétexte aussi plausible pour le moins, qui étoit la propagation des Juifs & du Judaïsme. Peuple élu de Dieu, Religion dictée par l'Être suprême: il n'étoit pas possible de résister à la force de ces deux idées, qui certainement ne pouvoient que légitimer le désir des vertueuses Juives. Il reste quelque chose de cette idée chez les Chrétiens: nous lui devons cette phrase si vulgaire, *il faut que le nombre des Elus s'accomplisse*. On sçait que cela se dit communément d'un mariage fécond.

Dans un Extrait de Voyages (e) on décrit une cérémonie Nuptiale, pratiquée du côté des *Benarés*. Le jeune Homme & sa Maîtresse se rendent au bord du Gange avec un Bramine, une Vache & un Veau; & tous ensemble ils entrent dans le Fleuve. On donne au Bramine une pièce de toile blanche de dix à douze aunes, & un panier plein de plusieurs sortes de choses. Le Bramine étend la pièce de toile sur la Vache, & la prend par la queue, en prononçant quelques paroles. Ceux qui doivent se marier prennent aussi cette queue d'une main, de telle manière que l'Epoux tient en même-tems sa main dans celle du Bramine, & que l'Epouse a la sienne dans celle de son futur Epoux. On verse ensuite de l'eau sur

la

(a) *Ne turpi ludant*, &c. *Juvenal*, Satyr. VII.(b) *Voyages*, Tom. II.(c) *Idem*, ubi sup.

(d) Du moins devoit-il excepter l'Isle de Ceylan. Voyez ci-après.

(e) *Extraits de Purchas*.

la queue de la Vache, & cette eau coule dans leurs mains. Après cette cérémonie, le Bramine noué les deux extrémités des vêtemens de l'Époux & de l'Épouse, comme nous le remarquerons des Mexicains. Les Conjoints font une procession au tour de la Vache & du Veau ; & les voilà mariés. La Vache & le Veau font pour le Bramine : mais avant que de se retirer ils font des aumônes aux pauvres, & vont prier devant les Idoles, qu'ils honorent aussi de plusieurs offrandes.

En divers lieux des Indes, les filles qui vont se marier, sont auparavant obligées de sacrifier leur Virginité à leurs Dieux. Les proches parens de la jeune fille la conduisent en triomphe, au bruit des voix & des Instrumens devant l'Idole : mais tirons le rideau sur des abominations qui font horreur.

Herbert parle d'un Bramine, Prêtre & Gardien d'une Pagode, où les filles venoient sacrifier leur Virginité. Le Prêtre étoit ordinairement le Vicaire & le Coadjuteur de l'Idole : mais depuis que l'âge ne lui permettoit plus de toucher à ces offrandes, il en faisoit commerce avec les Pallans. Des pratiques si extraordinaires dans la Religion surprennent facilement la fragilité du Sexe. Que ne peut-on pas attendre des Gens, quand ils ont pour leurs garans les enseignemens de leurs Prêtres ? Les filles sortant de l'enfance vont s'offrir volontairement aux Idoles, ou pour mieux dire, aux Prêtres qui les desservent.

Dans le Decan le Marié, la Mariée, & toute leur Parenté s'assient à terre auprès d'un grand feu, & font ensuite sept fois le tour de ce feu, en disant quelques paroles, dont on ne nous donne pas l'explication.

Mandelso dit, que le Marié & la Mariée font trois fois le tour du feu, parce que s'il arrivoit que le Marié mourût sans avoir fait les trois tours, la Mariée pourroit se remarier. Cette raison paroît bien foible, & bien digne du Voïageur qui l'a imaginée.

(a) Tavernier décrit une autre cérémonie Nuptiale des Indes. „ La veille des „ Noces, l'Époux, accompagné de tous ses parens, va au logis de l'Épouse, avec „ une paire de gros brasselets de l'épaisseur de deux doigts, mais qui sont creux par „ dedans, & de deux pièces, avec une charnière au milieu, pour les ouvrir. Selon „ la richesse de l'Époux ces brasselets sont plus ou moins riches, ou d'or, ou d'ar- „ gent, ou de leton, ou d'étain ; & les plus pauvres n'en ont que de plomb. L'é- „ poux étant arrivé, met un brasselet à chaque jambe de son Épouse, pour mon- „ trer qu'il la tient désormais enchaînée, & qu'elle ne peut plus s'éloigner de lui. „ Le lendemain on prépare le festin au logis de l'Époux, où tous les parens de part „ & d'autre se trouvent ; & sur les trois heures après midi on y amène l'Épouse. „ Plusieurs Bramines s'y rendent aussi ; & leur Supérieur faisant approcher la tête de „ l'Époux contre celle de l'Épouse, prononce plusieurs paroles, en leur jettant tou- „ jours de l'eau sur la tête & sur le corps. Puis on apporte sur des plats, ou sur „ de grandes feuilles de figuier plusieurs sortes de mets, & des pièces d'étoffe & „ de toile, & le Bramine demande à l'Époux si tant que Dieu lui donnera quel- „ que chose il n'en fera pas part à sa femme, & s'il ne tâchera pas de la nourrir „ par son travail. Quand il a dit oui, ils vont tous s'asseoir au festin que l'on „ leur a préparé, & où chacun mange à part. Selon que l'Époux est riche, & „ qu'il a du crédit parmi les Grands, les Noces se font avec pompe & avec grande „ dépense. Il est monté sur un Eléphant, & l'Épouse est dans un chariot, tous „ ceux qui les accompagnent aiant un flambeau à la main. Il emprunte pour cette „ pompe, tant du Gouverneur du lieu que d'autres Grands Seigneurs de ses amis, „ autant d'Eléphants qu'il peut, & de chevaux de parade ; & on les promène ainsi „ une partie de la nuit avec des feux d'artifice que l'on jette dans les rues & dans „ les Places. Mais une des plus grandes dépenses qui se fait, est en eau du Gange, „ pour ceux qui en font quelquefois éloignés de trois ou quatre cens lieues ; car „ comme cette eau leur est sacrée, & qu'ils en boivent par dévotion, il faut qu'elle „ leur soit apportée de si loin par des Bramines, & dans des vaisseaux de terre „ vernis par dedans, que le grand Bramine de Jagarnat a remplis lui-même de „ l'eau la plus nette de la Rivière, & auxquels ensuite il applique son cachet. On „ ne donne à boire de cette eau que sur la fin du repas. Plus l'Époux en fait „ boire, plus il est estimé magnifique. Le Grand Bramine se fait paier un tribut „ pour chaque pot de cette eau, „ dont il se consume quelquefois pour des som- „ mes très-considérables.

(a) *Voyage aux Indes*, Liv. III.

Tom. VI.

Les Indiens de Surate & des environs font faire une espèce de Cavalcade solennelle aux mariés, (a) pour apprendre à tout le monde l'état honorable dans lequel ils vont entrer. Quand le Marié a fait son tour, il se rend au logis de sa Maîtresse, & s'allie vis-à-vis d'elle. Une table les sépare. Ils étendent les mains l'un vers l'autre sur cette table, & les joignent ensemble; après quoi le Bramine qui est présent, couvre la tête de ces deux personnes d'une espèce de grand bonnet, qu'il leur laisse pendant l'espace d'un quart d'heure; c'est-à-dire, autant de tems qu'il lui en faut, pour faire les Prières nuptiales. Les Prières étant finies, il sépare leurs mains, & leur découvre la tête. Cette Cérémonie est suivie des divertissemens ordinaires & du Festin Nuptial.

Herbert raconte quelques autres particularités de ces Cérémonies Nuptiales. Le premier jour de la déclaration du Mariage, le Fiancé fait en cérémonie le tour de la Ville, & le lendemain la Fiancée. L'un & l'autre ont une couronne sur la tête. La Mariée n'a point de dor; & ce seroit lui faire affront, d'en demander une à ses parens. On lui fait seulement quelques présens d'or, de bagues & de pierreries, que notre Voïageur compare aux (b) *E'srai* ou donations, dont il est parlé dans Homere. (c) Pour marier ces deux personnes on fait du feu. Le Marié est d'un côté, la Mariée de l'autre; mais un cordon de soie les lie l'un à l'autre. Le feu marque l'ardeur & la pureté; le cordon désigne le lien du mariage. On met aussi entr'eux deux une toile blanche, qui fait connoître la modestie & la pureté du mariage. Après ces Cérémonies symboliques, le Bramine leur donne sa bénédiction, & leur souhaite la fécondité de la Vache. Alors la pièce de toile s'ôte, & le cordon se défait.

Schouten, (d) qui décrit fidèlement & avec beaucoup de simplicité ce qu'il a vu, dit qu'en certains lieux des Indes, le Bramine fait l'union du mariage avec deux Noix de Coco, l'une desquelles est pour l'Epoux, & l'autre pour l'Epouse. Pendant que le Bramine prononce quelques paroles mystérieuses, qui ont rapport à l'union des deux Epoux, les deux parties font l'échange des Noix de Coco, à peu près comme en d'autres Païs on échange les Anneaux Nuptiaux.

A l'égard des enfans, ces fruits légitimes du mariage, Tavernier (e) rapporte une coutume de Bengale, qui tient de l'exposition des Anciens, & de celle des Cafres, dont nous parlerons dans la suite. Lorsqu'un enfant nouveau né refuse de prendre le sein de sa mere, les Indiens le portent à la Campagne, & après l'avoir enveloppé dans un linge, l'exposent quelquefois toute une journée sur les branches d'un arbre à la merci des Insectes & des Corbeaux. Le soir ils vont chercher l'enfant, & le remettent au sein. S'il continue à le refuser, ils l'exposent une seconde fois; mais si après une troisième exposition l'enfant ne veut pas encore teter, ils le jettent dans le Gange, persuadés que ce doit être un Démon. Il seroit difficile de concilier ce rapport avec celui d'Ovington, si les usages de Surate & de Bengale étoient les mêmes, comme les Dogmes de Religion le sont à peu de chose près: mais on n'ignore pas que des Peuples voisins, avec le même fond de Religion, ont souvent des Cérémonies & des Coutumes fort différentes. Cet Anglois ajoute, » que la tendresse des Meres pour leurs enfans pré- » vient leur naissance, & se fait sentir à eux lorsqu'ils sont encore dans leur sein; » car elles ne prennent alors que des alimens qui peuvent leur faire du bien, & » se tiennent toujours dans la gaieté & dans la joie, afin que ces enfans en res- » sentant ces impressions, aient dans la suite un esprit pur & serein, porté au plaisir » & à la gaieté, & n'éprouvent rien de cette noire mélancolie que les chagrins & » les douleurs d'une Mere enceinte impriment dans l'ame de son enfant. Cette » précaution est sans doute fort estimable: mais dans la suite l'air & la nourriture » changent bien des choses. »

(a) Ovington, Voïages, Tome II.

(b) Herbert trouve quelque ressemblance entre le mot Indien *Dinah* & *E'srai*. Mais la différence de la chose est, que les *Dinah* des Mariées Indiennes viennent de leurs propres parens; au lieu que les présens appelés *E'srai* dans Homere, venoient de la part de ceux qui recherchoient une fille. Il semble même que le beau Sexe de ce tems-là faisoit gloire d'avoir beaucoup de présens de cette nature, & que souvent les femmes se déterminoient pour le plus offrant. Voi-

un Vers d'Homere dans les *Antiq. Homer.* de *Festinus*, & tout ce que ce sçavant Hollandois dit à ce sujet. Aujourd'hui l'amour n'aime pas moins la finance: mais il a plus de délicatesse & plus de ménagement.

(c) Ces Cérémonies sont plus exactement décrites dans la *Dissertation sur la Religion des Baniens*.

(d) *Voïages de la Compagnie*, Tom. VII.

(e) *Voïages*, Liv. III.

aleade solenn
e dans lequel
Maîtresse, &
un vers l'au-
qui est pré-
onnet, qu'il
s qu'il lui en
sépare leurs
trillemens or-

ptiales. Le
mie le tour de
ronne sur la
en demander
agues & de
nt il est parlé
e Marié est
in à l'autre.
age. On met
ureté du ma-
bénédictioin,
s'ôte, & le

e qu'il a vû,
e avec deux
épouse. Pen-
nt rapport à
Coco, à peu

rapporte une
e des Cafres,
é refuse de
après l'avoir
sur les bran-
vont cher-
ls l'exposent
eur pas en-
un Démon.
es usages de
gion le font
avec le mè-
s fort diffé-
s enfans pré-
s leur sein ;
du bien, &
sans en res-
té au plaisir
chagrins &
unt. Cette
a nourriture

ig. Hamr. de
nt Hollandois
our n'aime pas
e délicatesse &

Exactement dé-
ligion des Ba-

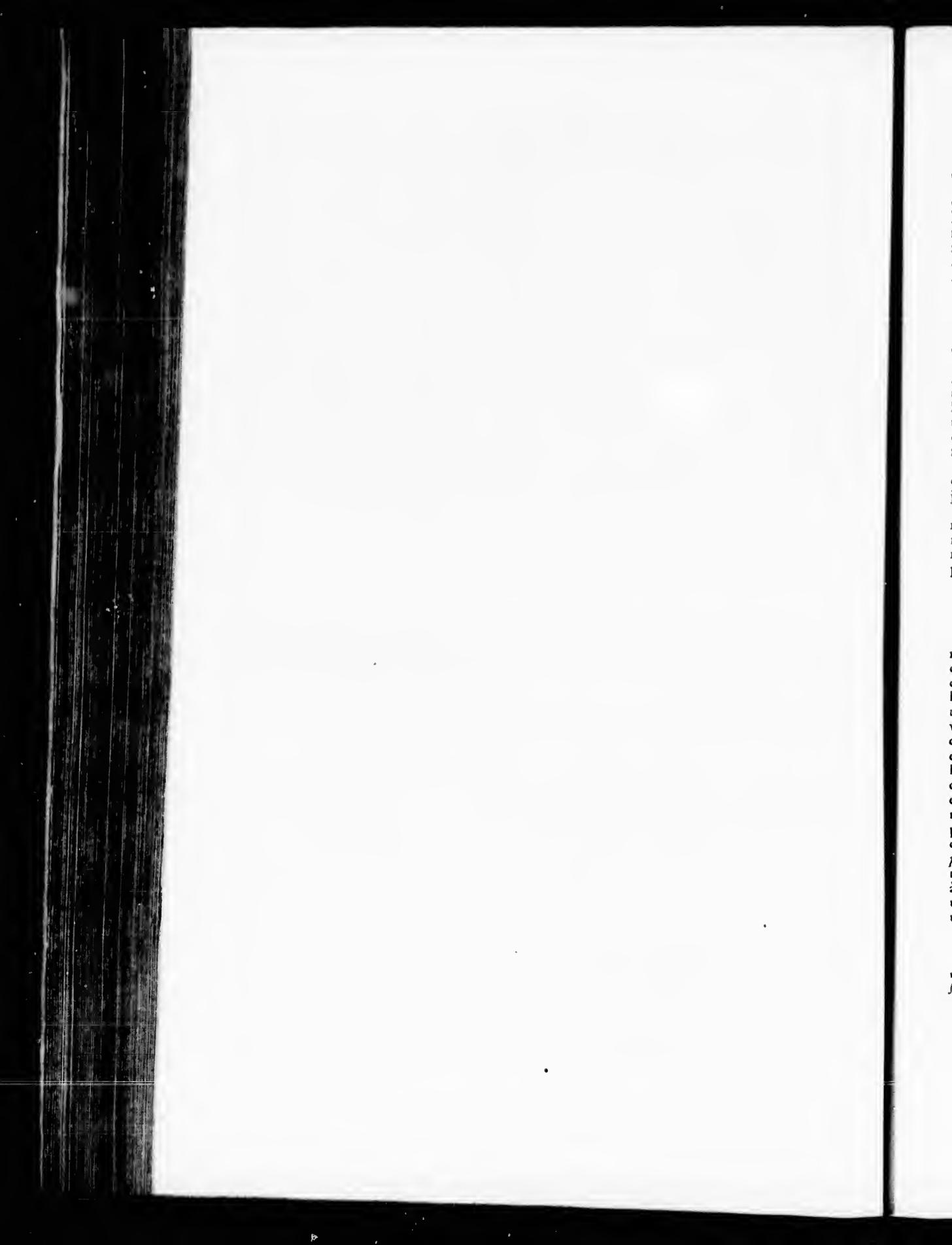
Tom. VII.



*CEREMONIE qui s'observe à la NAISSANCE des ENFANS chez les BANIANs.
A la MERE presente le sein à L'ENFANT. B L'ENFANT qui a refusé le sein est exposé. C. L'ENFANT continuant pendant
3 jours de refuser le sein, est jeté dans la DANGE.*



CEREMONIE de donner le NOM à un ENFANT chez les BANIANs.



S'il est vrai (a) que les Indiens ne font pas difficulté de vendre les enfans qui leur sont à charge, on peut dire qu'ils se soucient bien peu de leur sang. Mais peut-être, si l'on alloit à la source, il se trouveroit qu'un tel procédé est l'effet de la tendresse. Qu'on ne dise pas que c'est avancer un paradoxe insoutenable. Avec un peu de naturel, il est bien dur de voir souffrir des enfans qu'on a mis au monde. En les mettant sous le joug d'un Maître, on leur procure du pain, & de cette manière leur condition n'est pas au-dessous de celle des bêtes, que l'on maltraite, mais que l'on nourrit. On dit qu'en Finlande, & en Livonie, il est assez ordinaire aux pauvres gens, sur tout aux Païsans, de vendre leurs enfans aux Gentilshommes. Tel est l'effet de la Tyrannie & de la misère.

Dix jours après la naissance de l'enfant, les Baniens font la Cérémonie (b) de lui donner le nom. On assemble pour cet effet une douzaine d'enfans, & on les fait mettre en rond autour d'une grande nappe, qui est étendue à terre. Le Bramine qui est présent, met au milieu de cette nappe une certaine quantité de Ris, & sur ce Ris l'enfant qui doit être nommé. Ceux qui tiennent les bouts de la nappe, l'élevent en l'air, la secouent & l'agitent de côté & d'autre, pendant un quart d'heure. Après avoir ainsi secoué ce petit enfant & le Ris, la sœur de l'enfant qui est tout auprès, lui donne le nom qu'elle veut. Deux mois après on l'initie dans la Religion; c'est-à-dire, qu'on le porte dans une Pagode, où le Bramine initiateur met sur la tête du petit enfant des copeaux de bois de Sandal, du camphre, des clous de girofle & autres choses odoriférantes. Alors il est réputé Baniens, & membre de la Religion.

Une femme en couche n'a commerce qu'avec sa garde, & n'est touchée que par elle les dix premiers jours de ses couches. Elle ne prépare le manger que quarante jours après.

Ne finissons pas cet article, sans rapporter un usage de Religion digne de remarque. Le Grand Bramine a (c) le privilège de donner dispense en fait de mariage. C'est lui aussi qui fait le divorce. Une femme séparée de son Mari a la permission d'en prendre un autre; & le sceau de cette dispense lui est imprimé sur l'épaule droite avec un fer chaud.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES.

UNE des plus anciennes Loix des Indiens Gentils, est celle qui veut que les Femmes se brûlent sur le corps de leurs Maris. Celles qui préféroient la vie à cette espèce de sacrifice volontaire, étoient autrefois notées de la plus grande infamie. (d) Aujourd'hui cet usage perd de sa force. Les Mahométans le défendent dans les lieux de leur domination; & les Chrétiens en ont découvert la honte & l'inhumanité aux Gentils, par la force des raisonnemens. Cet usage varie aussi selon les lieux & les Provinces où il se pratique. A Bisnagar les veuves (e) se donnent un répi de deux, trois, quatre mois, pour se préparer à cette action tragique. Quand le jour de la Cérémonie est venu, elles montent de grand matin sur un Eléphant, ou se font porter en palanquin vers la fosse, dans laquelle elles doivent se brûler sur les cendres de leurs époux qui les attendent. Elles marchent comme en triomphe, parées avec tout le faste d'une épouse, couronnées de fleurs, les cheveux flottans sur les épaules, & garnis de joians, tenant dans la main gauche un miroir, & dans la droite une flèche. Dans cet équipage, elles traversent la Ville en chantant, & déclarant à haute voix au peuple, qui s'arrête pour les voir passer, ou qui les suit au bucher, qu'elles vont se coucher auprès de leurs chers Epoux, & s'endormir avec eux. Que ce courage soit l'effet de certaines drogues, ou que la force d'une Loi, qui déclare infâmes celles qui survivent à leurs maris, supplée à une tendresse que l'humanité ne permet jamais d'exiger, toujours est-il sûr que l'on raconte des choses tout-à-fait extraordinaires de la constance de ces Indiennes. Le feu leur paroît un tourment si supportable, qu'on oseroit

(a) Voyages de la Compagnie, Tom. VII.

(b) Ovington, Tom. II. Toutes ces Cérémonies sont fort différentes dans la Dissertation sur la Religion des Baniens.

(c) Extraits de Voyages dans l'Arabie.

(d) Ovington assure que cette coutume est à

présent fort peu pratiquée, si ce n'est par quelque femme de *Rajah*; & même, ajoute-t-il, celles qui l'observent n'en obtiennent la permission du Gouverneur que par des présents.

(e) Extraits de Voyages dans l'Arabie, Liv. X. Chap. 4.

presque dire, qu'elles souffriroient encore pis que le feu. L'exemple de *Mutius Scavola* est unique dans l'Antiquité, & quelques Auteurs même n'en croient pas la réalité ; mais pourquoi le dégraderoit-on de l'Histoire, puisque les Indes nous offrent des milliers d'exemples pareils, de la part d'un sexe fragile, peu constant dans son amitié, & qui passé même avec une rapidité étonnante, (a) d'un excès de tendresse à un excès d'indifférence. Ce n'est donc pas la tendresse ; car s'il falloit s'en rapporter aux Voyageurs, les Indiennes en auroient bien moins que les femmes des autres Païs ; c'est (b) l'amour de la gloire, & le désir de conserver leur honneur qui les fait agir. La Loi attache indissolublement ces deux choses au dévouement des Indiennes. Nous alléguerons plus bas un autre motif de ce courage, & qui n'a pas moins de pouvoir sur l'esprit humain.

Revenons à notre description. Ces femmes de Bishnagar sont accompagnées de leurs parens & de leurs amis, à l'endroit où doit s'achever la Cérémonie, & où elles trouvent un repas préparé pour elles. Après avoir mangé & bu, comme s'il leur falloit vivre long-tems, elles dansent & chantent avec l'assemblée qui se trouve là ; c'est-à-dire, qu'elles cherchent à s'étourdir. „ Les Européens, dit Tavernier, „ croient que pour ôter à ces femmes les craintes de la mort, que l'homme abhorre „ naturellement, on leur donne quelque breuvage qui leur trouble le sens, & leur „ ôte toute l'apprehension que l'appareil de leur mort pourroit causer. Les Brami- „ nes, continue-t-il, ont intérêt que ces malheureuses femmes demeurent dans la ré- „ solution qu'elles prennent de se brûler ; car tout ce qu'elles ont sur le corps ap- „ partient à ces Bramines après qu'elles se sont brûlées. „ Lorsque tout est prêt, les femmes ordonnent tranquillement qu'on leur prépare le bucher dans une fosse carrée, où il y a une éminence de cinq à six pieds d'élevation. C'est de-là qu'elles se précipitent dans la fosse ; mais avant que d'en venir à ce dernier acte, aussi-tôt que le feu est allumé, elles prennent par la main le plus proche parent du défunt, & se rendent à la Rivière pour se laver, s'étant dépouillées de tous leurs ornemens, qu'elles remettent à ce parent ; après quoi elles se plongent dans l'eau, en prononçant quelques paroles, qui témoignent qu'elles se purifient ainsi de tous leurs péchés. Au sortir de l'eau, elles s'enveloppent dans une pièce de toile jaune, & reprenant par la main ce même parent, qui les a amenées à la Rivière, elles montent sur l'éminence, d'où elles se précipitent dans le feu. Avant que de se précipiter, une autre femme leur verse un pot plein d'huile sur le corps ; & pendant qu'elles tiennent quelques discours à l'assemblée, cette même femme les pousse dans la fosse. Quelquefois les Bramines font cette fonction eux-mêmes ; mais souvent elles ont assez de courage & de fermeté, pour se jeter dans le feu sans le secours de personne. C'est encore pour celles qui se désient de leur courage, qu'on tend sur le bord de l'éminence une nate, qui leur cache l'horreur des flammes. La Cérémonie finit par des chants de triomphe & de deuil à l'honneur de la défunte. Quand un homme de distinction meurt, on brûle après lui de cette manière sa Femme légitime, & toutes ses Concubines. Les femmes du commun s'expédient d'une autre façon. Après la mort du mari, on conduit la Veuve auprès de lui. Il est ordinairement assis. La Veuve se met sur ses genoux, & l'embrasse étroitement. Pendant qu'elle se laisse aller à une douleur fausse ou véritable, on les mure en diligence ; & quand la maçonnerie est déjà élevée à la hauteur du cou, un homme qui vient par derrière étrangle la femme.

Voici ce que Tavernier rapporte sur le même sujet. Dans le Royaume de Guzarate, & dans une partie du Mogol, on érige une petite hute de douze pieds en carré, au bord d'une Rivière ou d'un Etang. Cette hute est faite de roseaux, sur lesquels on a versé de l'huile & autres matières combustibles. La femme s'assied au milieu, la tête posée sur une manière de chevet de bois, & le dos appuyé contre un pillier, auquel un des Bramines la lie par le milieu du corps de peur qu'elle ne se dédise, voyant les horreurs du feu. Dans cette posture elle tient le corps de son mari sur ses genoux. Au bout d'une demi-heure le Bramine sort, la femme crie qu'on mette le feu à la hute. En même-tems qu'on l'allume, les Bramines, les parens & les amis jettent encore dans le feu quelques pots d'huile.

Dans le Bengale la Veuve commence par se laver dans le Gange avec le corps de son

(a) ----- *Variam & mutabile semper*
Fœmina ----- Juvenal.
Ce caractère a donné lieu au conte de la Ma-
ritime d'Ephèse,

(b) *Ut sentias quam vile corpus sit iis, qui ma-
gnam gloriam petunt.* Mutius Scavola dans *Tite-
Live*,

MES

le Mutius Scæ-
croient pas la
y Indes nous
peu constant
d'un excès de
car s'il falloit
ne les femmes
ver leur hon-
s au dévouë-
courage, &

mpagnées de
monie, & où
a, comme s'il
qui se trouve
it Tavernier,
omme abhore
iens, & leur

Les Brami-
e dans la ré-
le corps ap-
est prêt, les
fosse carrée,
elles se pré-
li-îôt que le
sunt, & se
mens, qu'el-
pronçant
péchés. Au

prenant par
montent sur
cipiter, une
les tiennent
fosse. Quel-
ont assez de
fonne. C'est
rd de l'émi-
nit par des
homme de
ne, & tou-
çon. Après
ent allis. La
le se laisse
and la maf-
riere étran-

e de Guza-
édés encar-
ux, sur les-
lied au mi-
contre un
e'elle ne se
de son mari
crie qu'on
s parens &

le corps de
son

te iis, qui ma-
bla dans Tite-



Maniere dont les FEMMES se BRULENT aux INDES apres la Mort de leurs EPOUX.



Maniere dont elles S'ENTERRENT toutes vivantes avec le Corps de leurs EPOUX.

son mari; mais ce n'est pas seulement les femmes de Bengale qui en usent ainsi. Il en vient qui sont éloignées de vingt journées de chemin du Gange; il en vient des Frontières de Boutan, suivant constamment à pied le corps mort de leurs Epoux, qu'on porte sur une charrette, & vivant sur la route dans une si grande abstinence, qu'on d'roit qu'elles veuillent prévenir le feu qui doit les consumer. On les conduit au bucher au son du tambour, des flutes, &c. Elles couchent dans une espèce de lit dressé exprès; & l'on met sur elles en travers le corps du mari. Alors les parens & les amis leur apportent des lettres, des fleurs, des pièces de toile, & autres choses semblables. Notre Voyageur dit, que ces présens sont envoyés par ceux qui les donnent à des parens & à des amis qui habitent dans l'autre Monde. Quand les présens cessent de venir, la Veuve demande jusqu'à trois fois à l'assemblée, si l'on n'a plus rien à lui ordonner; après quoi elle fait un paquet de ces présens & les met dans son giron. Alors les Bramines & les parens mettent le feu au bucher.

Cette Cérémonie n'a rien de plus particulier à la Côte de Coromandel, excepté que la femme fait trois fois le tour de la fosse; qu'à chaque fois elle baise ses parens & ses amis; & qu'au troisième tour les Bramines jettent dans le feu le corps du défunt, & la jettent elle-même après. (a) Une Veuve, dit encore Tavernier, qui prend le parti de vivre après la mort de son mari, est obligée de souffrir qu'on lui rase les cheveux, & qu'on la dépouille de tous les ornemens dont elle paroit son corps. „ Elle ôte de ses bras & de ses jambes les brasselets, que son mari y avoit „ mis en l'épousant, pour marquer qu'elle lui étoit soumise & enchaînée; & elle demeure le reste de sa vie dans la maison, sans y être considérée, & pire qu'une „ Esclave, au lieu qu'auparavant elle s'y voioit Maitresse. C'est, ajoute-t-il, cette „ malheureuse condition, qui leur fait haïr la vie. Elles aiment mieux aller sur un „ bucher, pour y être consumées toute vives avec le corps de leur mari défunt, que „ d'être le reste de leurs jours en opprobre & en infamie à tout le monde. „

Voici quelque chose de plus fort que tout cela. Si elles se brûlent, toutes leurs parentes, toutes leurs amies viennent les féliciter du bonheur qu'elles vont posséder en l'autre Monde, & de la gloire que tire toute la Caste de leur généreuse résolution. Les Prêtres assurent ces femmes, qu'à l'instant qu'elles seront dans le feu, avant même que de rendre l'ame, Ram leur révélera les secrets de l'avenir, & qu'après que leur ame aura passé par divers corps, elle parviendra au plus haut degré de gloire, & à la félicité éternelle. Il est difficile, que des espérances si flateuses leur permettent de raisonner; & le pourroit-on, quand avec beaucoup de foiblesse d'esprit, on dépend aveuglément des dépositaires de sa Religion? C'est alors qu'une conscience bouleversée se porte à des excès effroyables, & que les crimes deviennent des actes de vertu. Dans le fond que ne peut pas une coutume qu'on regarde comme une coutume sacrée, & qui soumet à l'infamie ceux qui s'en dispensent?

Lorsqu'un Gouverneur s'obstine à refuser cette espèce de martyre aux femmes Indiennes, (b) elles doivent au moins passer le reste de leurs jours en pénitence, sur tout à faire des œuvres de charité. Quelques-unes sont bouillir de l'eau, & cuire des légumes pour les passans. D'autres s'engagent par un vœu particulier, de ne manger autre chose que le grain non digéré, qu'elles trouvent dans la fiente de bœuf ou de vache. Cet exemple suffit, pour montrer le ridicule de leurs dévots engagemens.

Si ce que raconte le dernier Auteur de la vie de Tamerlan est véritable, il y a peu de femmes qui ne montassent sur le funeste bûcher avec une joie plus sincère & plus véritable que celle qu'elles affectent de faire paroître. Un Prince Indien avoit demandé du secours à ce Conquérant contre un ennemi qui l'inquiétoit, & Tamerlan lui envoya un de ses fils avec un Corps d'armée. Pendant que le jeune Prince étoit en chemin le Roi Indien mourut, & la veuve alloit se soumettre à la barbare coutume de se jeter dans le bûcher qui devoit consumer le cadavre du Roi. Déjà parée de ses plus beaux ornemens, elle étoit montée sur un échafaut d'où elle devoit se précipiter, lorsqu'un bruit de trompettes & d'autres instrumens de guerre qu'on entendit, fit suspendre la cérémonie. C'étoit le fils de Tamerlan qui arrivoit, & qui étant informé du triste sacrifice qu'on alloit offrir aux manes du défunt dont il avoit appris la mort en chemin, ordonna qu'on en suspendit l'exécution. Cependant un Banian impatient, & qui se voioit enlever la riche dépouille de la Reine, se mit en devoir d'allumer le feu du bucher: mais le fils de Tamerlan aiant ordonné à ses

(a) Tavernier, Voyages, Liv. 11, V. 241
Conformité des Coutumes, &c.

Tome VI.

(b) Tavernier, ubi sup.

Gardes de le mettre en pièces, personne n'osa plus s'approcher du lieu où étoit la fosse. Alors le jeune Prince ayant mis pied à terre, monta sur l'échaffaut où étoit la jeune Veuve, la prit par la main, & l'ayant conduite au Palais, l'épousa solennellement, & régna long-tems avec elle dans une union qui avoit eu pour principe une action si généreuse.

Tavernier assure encore, qu'il n'est pas permis aux Veuves qui ont des enfans, de se bruler avec le corps de leurs époux. Bien loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfans.

De même que le commun de nos vieux dévots met sa confiance en plusieurs pratiques, dont le premier fruit est d'être rudes & douloureuses au corps, les Indiens sur le retour de l'âge (a) font des pénitences & autres semblables œuvres estimées méritoires, afin qu'au sortir de cette vie, leur ame aille loger dans un corps bien disposé, ou dans celui d'un grand Seigneur. C'est encore à ce motif, qu'on assure qu'il faut attribuer toutes leurs œuvres pies, aumônes, retraites, fondations, &c. Ceux qui ne se sentent pas assez de courage pour supporter des austérités, se déterminent à ces dernières pratiques, font de grandes aumônes aux Bramines, & chargent leurs héritiers de faire prier pour eux. (b) Il en est aussi qui amassent des trésors pendant leur vie, afin de s'en servir à se racheter après leur mort, lorsque leur ame a le malheur d'entrer dans le corps d'un misérable.

Nous avons déjà parlé de la purification du malade prêt d'expirer. On le porte au bord d'un Fleuve, ou de quelqu'autre eau courante; on lui met d'abord les pieds dans l'eau, & ensuite le reste du corps, jusqu'à la bouche. Cela se fait peu à-peu, à mesure qu'on voit la nature détailler, afin que l'ame & le corps se purifient entièrement. Ils croient encore que la purification de l'ame contribue à lui faire trouver un domicile plus agréable. Vers le Gauge, & ailleurs, on met le mourant dans l'eau avec une Vache, dont il tient la queue élevée sur son visage, afin que l'ame ne se souille pas en sortant du corps & paroissant d'abord au grand air. (c) Au Coromandel ils mettent le visage du mourant sur le derrière d'une Vache, lèvent la queue de l'animal, & l'excitent à lâcher son urine sur le visage du mourant. C'est une excellente purification que celle-là. Si l'urine coule sur la face du malade, l'assemblée s'écrie de joie, & le compte parmi les bienheureux. Mais, ajoute notre Voyageur, si la Vache n'est pas d'humeur d'uriner, ou s'en ablige. Quoique le Voyageur ne nous dise pas, si les Indiens ont les moyens de réparer ce malheur, il y a pourtant apparence que les aumônes & les prières aident à raccommoquer le mal.

Quand (d) le malade n'est pas encore tout à fait en danger de mort, on le porte devant les Idoles pour en obtenir sa guérison. Il y passe une nuit entière dans la Pagode, ainsi que les Anciens faisoient autrefois dans le Temple d'Esculape.

Après la mort, tous ceux d'une même Caste s'assemblent dans la maison du défunt; on le couche dans une bière que l'on met sur un brancard, qui est couvert & orné à proportion des facultés du mort. Toute la Caste accompagne son corps au bucher. Pendant la marche on chante des prières, on prononce souvent le nom de Ram. De tems en tems on sonne une petite clochette, pour avertir ceux du convoi & les passans de prier pour le défunt. Le corps étant arrivé au bord de l'eau, on l'y plonge & on le brule ensuite.

Herbert croit que l'origine de cette coutume de bruler les morts, peut être due à la crainte que l'on avoit de voir leurs cendres outragées, ou profanées par des ennemis. Il est vrai que les anciens peuples ont traité les morts avec beaucoup de barbarie; Homère en allégué plusieurs exemples. (e) Long-tems après lui les Grecs & les Asiatiques en usoient encore de même. Nous croions que l'origine de cette coutume peut avoir eu plusieurs causes différentes: 1°. le culte du feu établi dans l'Orient. Il se peut que dans les premiers tems, on ait brulé les morts pour les purifier dans le feu; 2°. la vanité qui vouloit cacher le néant de l'homme; 3°. la crainte & le respect pour les morts; 4°. la nécessité qui avoit pour but d'empêcher la corruption de l'air. Combien de coutumes particulières qui deviennent enfin générales! Herbert dit ensuite, que les Bantans ont de l'horreur pour la puanteur. Si cet inconvénient ne pouvoit s'éviter autrement, en faudroit-il davantage pour

(a) - - - - Cum numina nobis
Mors inflans majora facit. Juvenal.

(b) Tavernier donne des exemples de cette folie.

(c) Tavernier, ubi sup.

(d) Extraits dans Purchas.

(e) Festus Antiq. Homer. Liv. iv.

LES

où étoit la
ou étoit la
sola solennel
principe une

des enfans,
les y oblige.

plusieurs pra-
les Indiens
res estimées
a corps bien
qu'on assure
solutions, &c.
és, se déter-
es, & char-
amassent des
mort, lorsque

On le porte
d'abord les
a se fait peu
corps se puri-
attribue à lui
on met le
sur son vis-
d'abord au
le derrière
ne sur le vis-
l'urne coule
les bienheu-
l'uriner, on
les moyens
prières aident

on le porte
tière dans la
alape.
sion du dé-
vert & orné
au bucher.
u de Ram.
u convoi &c
eau, on l'y

ut être dû
ées par des
aucoup de
ui les Grecs
ne de cette
établi dans
pour les pu-
me : 3°. la
d'empêcher
ment enfis
a puanteur.
antage pour



MALADE que l'on présente à IXORA pour obtenir sa guérison.



Le Point del vue

MALADE . Guérissant qui recit sur son visage l'urne d'un Vache .

IV.

faire br
vers na

Il ar
ge com
font en
l'autre
morts p
moins e
roit fai
geur le
leurs m
morts p

L'usa
parlé d
terre ,
ques G
ces tom
pas enc
que les

(b) C
se coup
Certe r

Les
ce que
autres
solemn
tième ,
l'année

Herl
une list
Loi de
des fen
ni de l
nière.
un pé

Man
sonnes
au dess
Samara

En
sçavoir
taillé c

Ava
Selon
condui
rent le
dans e
de féli
ter des
donc ,
une co
falloit
malheu
féveli
C'étoit
ni par

(a)

(b)

(c)

(d)

Hollan

(e)

faire brûler les morts? Une raison plus folide encore, est la crainte de voir des vers naître & mourir sur un cadavre.

Il arrive souvent, qu'on précipite la mort de ceux qui sont plongés dans le Gange comme agonisans: il arrive même quelquefois, que ceux qu'on porte au buche sont en état de revenir. Dans la première circonstance la superstition agit, & de l'autre la nécessité. La chaleur de l'air, qui corrompt les corps, oblige d'enterrer les morts peu d'heures après leur trépas; & cela se pratique aussi de même en des Païs moins chauds que les Indes, par exemple, en quelques Provinces de France. Ce seroit faire une réflexion peu juste, que de dire de ces Provinciaux, comme un Voyageur le dit des Indiens, (a) *qu'il semble à la manière dont ils se conduisent à l'égard de leurs malades, qu'ils soient las de les voir vivre.* Dans les Païs froids on garde les morts plusieurs jours sans aucun risque.

L'usage de brûler les morts ne se pratique pas sans des exceptions. Nous avons parlé de ces femmes, que l'on mure avec leurs maris. On en couvre d'autres de terre, & ensuite on leur marche sur la tête, pour achever de les étouffer. Quelques Gentils se font enterrer dans des tombeaux comme nous. Ovington dit, que ces tombeaux n'égalent pas ceux des Européens, soit que la vanité des Indiens n'ait pas encore trouvé la même satisfaction que nous dans le faite des monuments, ou que les principes de leur Religion les empêchent de nous imiter.

(b) Quand un Rajah meurt, tous ses Sujets, & tous ceux qui dépendent de lui se coupent les cheveux & la barbe, pour marquer leur affliction & leur douleur. Cette même marque de deuil s'observe pour un proche parent.

Les Indiens Gentils font les funérailles de leurs morts avec toute la magnificence que peut permettre leur état; aussi vains en cela que la plus grande partie des autres Peuples. Deux ou trois jours se passent en festins à l'honneur du mort. On solemnise de même le douzième jour d'après les obsèques, le vingtième, le trentième, le quarantième, & dans la suite tous les trois mois, jusqu'à la fin de l'année.

Hebert rapporte, qu'à l'article de la mort, les Prêtres donnent à leurs enfans une liste de tous leurs Prédecesseurs, & les exhortent d'accomplir exactement la Loi des Cérémonies funébres. Ces Loix sont, de pleurer dix jours, de s'abstenir des femmes pendant ce tems-là, de ne point rire, de ne point prendre d'Opium ni de Bétel, de ne point changer de linge, de ne s'oindre la tête en aucune manière. Outre cela, ils doivent célébrer tous les ans l'anniversaire du mort, & faire un pèlerinage à la Rivière dans laquelle on a jetté ses cendres.

Mandello dit, que les Banians de la Secte de Ceuwarat ne brûlent que les personnes âgées, il veut dire adultes: mais qu'ils enterrent les corps des enfans morts au dessous de l'âge de trois ans. Il dit la même chose de ceux de la Secte de Samarath.

En quelques endroits du Mogol, (c) les Gentils consultent leurs Devins, pour sçavoir comment ils doivent traiter leurs morts. Ces Devins ordonnent à leur fantaisie de les brûler, de les enterrer, ou même de les manger.

Avant que de finir cet Article, nous rapporterons une remarque de Baldeus. (d) Selon cet Auteur, les Indiens croient que le Gange est le chemin qui doit un jour conduire les ames au Ciel. C'est en vertu de cette opinion, que les Gentils portent les os ou les cendres des morts dans ce Fleuve. Chaque année de leur séjour dans cette eau sacrée est une Indulgence, qui assure aux ames un millier d'années de félicité dans le Paradis. Il est vrai, qu'avant que d'y arriver, elles doivent habiter des corps & passer dans sept différens séjours. L'indulgence du Gange ne sert donc, qu'après avoir subi ces différentes épreuves. Nous seroit-il permis de débiter une conjecture? Les anciens Païens ont feint, que pour parvenir aux (e) Enfers, il falloit passer par quatre Fleuves, assez connus dans la Mythologie des Poètes. Si malheureusement un mort n'étoit pas en état de les passer, faute d'avoir été enlevé, ou pour quelque autre raison, il étoit obligé d'errer cent ans sur le rivage. C'étoit sa destinée: (f) l'inflexible Charon ne se laissoit vaincre, ni par les pleurs, ni par les prières. Sur ce fondement, il étoit de la dernière conséquence de cher-

(a) Ovington, Voyages, Tom. II.

(b) Ovington, ubi sup.

(c) Extraits de Voyages dans Purchas.

(d) Description de Malabar & Coromandel en Hollandois.

(e) Il ne faut pas prendre le mot d'Enfers à

la rigueur, puisque sous ce mot on comprenoit aussi les Champs Elysées, qui étoient le séjour des bien-heureux.

(f) *Desine fata Deum se esse sperare precando.* Virgil. *Aeneid.* L. v1.

cher & de recueillir ensuite les os des morts, afin d'abrégier leur misère, & d'avancer leur félicité. N'y a-t-il pas quelques rapports entre ces idées & celles de nos Indiens ? ou pour parler plus juste, l'homme n'est-il pas capable d'inventer & de suivre dans tous les Pays du Monde les mêmes folies & les mêmes extravagances ? On pourroit dire cependant, que comme il est certain par Diodore de Sicile, que presque toutes les Pratiques Religieuses des Grecs dans leurs Funérailles, & l'idée qu'ils avoient conçue de l'Enfer & des Champs Elysées, leur avoient été apportées d'Egypte, & que, suivant l'Auteur de la Mythologie expliquée par l'Histoire, le dogme que débitent les mêmes Grecs sur les cent ans dont on vient de parler, tiroit son origine du même Pays ; on pourroit fort bien conjecturer, que toutes les idées qui avoient pris naissance en Egypte, avoient passé dans les Indes comme en Europe.

CHAPITRE II.

RELIGION des PEUPLES d'ASEM, d'AVA & d'ARACAN.

ON ne nous apprend rien de particulier de la Religion des Indiens d'Asem. Celle d'Ava & du Pégu est presque la même. (a) Ovington, après avoir dit que dans le Palais du Roi d'Aracan on voit quantité d'Idoles d'or, couvertes de pierreries, de hauteur d'homme, mais creuses en dedans ; que l'on y voit aussi la statue d'un Roi de Brama, qui après sa mort a été mis au rang des Santons du Pays ; que la Ville d'Aracan renferme au moins six cens Pagodes, grandes & petites, ce qui prouve la dévotion de ce Peuple : Ovington, dis-je, après ces remarques, nous donne un petit détail de la Religion du Pays. Le voici.

Ils ont plusieurs Dieux, comme leurs voisins ; mais *Quiai-Poragrai* paroît être supérieur aux autres. C'est à son honneur qu'on fait une Procession solennelle, semblable à celle que les Indiens de la presqu'Isle en deçà du Gange font à l'honneur de Ganga. On le conduit en procession dans un chariot élevé par toutes les rues de la Ville. Quatre-vingt-dix Prêtres vêtus de satin jaune, suivent l'Idole. Quand elle passe, plusieurs des assistants s'étendent sur le chemin, afin que le Char de l'Idole passe sur leurs corps. D'autres se jettent sur des crochets de fer attachés pour cet effet au chariot, & s'y déchirent le corps, s'estimant bien heureux de pouvoir verser leur sang à l'honneur du Dieu *Poragrais*.

Il y a dans toutes les Religions, des gens qui aiment à se faire beaucoup de mal pour l'amour de Dieu : encore patience, quand ils n'en font pas aux autres. Ces Martyrs de l'Idole sont fort respectés du peuple, jusques-là qu'on voit les gens s'approcher d'eux le plus qu'ils peuvent, afin que le sang de ces dévots pénitens puisse rejaillir sur eux. Les crochets même acquièrent une odeur de sainteté. Les Prêtres les conservent précieusement dans les Temples comme des reliques. Les Grecs pratiquoient aussi la coutume de promener sur des chars les statues de leurs Dieux ; & cet usage qui étoit très ancien parmi les Gaulois, fut un de ceux que les Conciles & les Evêques eurent le plus de peine à abolir.

Quoiqu'il en soit c'est peut-être ce *Quiai-Poragrai*, (b) dont on voit l'Idole sur la montagne de Pora, qui, dit-on, signifie Idole, ou Dieu dans la Langue du Pays. Cette Idole de Pora est posée sur un pied-d'estal, aiant les jambes croisées. Les Gentils du Pays ont beaucoup de dévotion pour cette Idole ; ils y vont en pèlerinage. Le Roi lui envoie tous les jours de quoi faire un magnifique repas.

Le Roi de Brama, dont on ne nous apprend pas le nom, & que l'on dit être un Saint d'Aracan, a la vertu de guérir les maladies, sur tout le flux de sang ; & beaucoup de Malades vont implorer son secours.

Dans l'Isle de *Munay* on voit *Quiai-Pigrai*, mot qu'on traduit ou explique par le Temple du Dieu des atômes du Soleil ; & *Quiai-Does* traduit par le Temple du Dieu

(a) Voyages, Tom. II.

(b) Il paroît par le récit d'Ovington, que | le mot *Quiai* signifie Temple.

Dieu des affligés de la terre. Un autre Dieu y régné sur les quatre Vents. C'est dans cette Ile que préside le Chef des Raulins. Les *Raulins* sont les Prêtres : leur Chef est comme le souverain Pontife de la Religion. Nous parlerons d'eux dans un moment. Ces *Infulaires* ont des Idoles domestiques. On assure que le nombre de celles qui sont exposées publiquement est si considérable, que dans un seul Temple il y en a jusqu'à vingt mille. Avant que de manger, ils offrent à ces Dieux domestiques une partie de tout ce qu'on doit servir au repas. Ils jurent par eux ; ils se dévouent à eux ; ils portent les marques de leur dévouement imprimées avec un fer chaud sur les bras ou sur les épaules.

Les Temples ou Pagodes s'élevé en forme de pyramide, ou de clocher, plus ou moins haut selon la volonté du fondateur. En hiver, ces Gentils couvrent les Dieux qui habitent dans ces Temples, de peur qu'ils ne souffrent du froid ; & ils espèrent qu'un jour ces Dieux récompenseront un acte de charité si digne d'eux. De pareilles pratiques sont sans doute l'effet de la crainte qu'inspirent les Idoles à leurs adorateurs ; aussi, dit-on, que les moindres petits présages les étonnent. Cette crainte contribue à multiplier les Dieux : elle persuade que chaque chose, pour peu inconnue qu'elle soit, a son Génie ; & ce Génie est une espèce de Dieu, qu'il faut servir, dès qu'on lui attribue quelque pouvoir.

LEURS PRÊTRES.

LE Chef de tous les Prêtres & des Ministres de la Religion est celui qui la règle dans tout le Royaume, & (a) fait reconnoître au peuple ces Vicaires du Dieu suprême, qui pendant cette vie ont vécu en quelque odeur de sainteté. Il est universellement respecté ; le Roi même, qui lui donne toujours la droite, ne lui parle jamais sans lui faire une révérence profonde. Les Raulins, dont nous avons parlé, sont aussi les Médecins du País.

Ces Raulins sont divisés en trois Ordres, distingués par différens noms. Ils sont tous habillés de jaune & rasés ; mais ceux qu'on appelle *Pungrins* portent une espèce de mitre, avec une pointe qui leur tombe par derrière. Ils sont vœu de garder le célibat ; & ils y sont obligés, sous peine d'être dégradés & réduits à l'état des Laïques. Il y en a qui vivent dans des Monastères fondés par des Rois & des grands Seigneurs. Ceux-ci ont rapport aux Religieux qu'on voit ailleurs. Parmi ces Religieux on voit des Hermites. C'est à ces Raulins que l'on confie l'éducation des enfans.

LEURS CÉRÉMONIES NUPTIALES & FUNÉBRES, & autres USAGES.

NOUS n'avons qu'une remarque à faire sur les Cérémonies nuptiales du Royaume d'*Araacan* ; elle ne concerne même que le Roi. Chaque Gouverneur choisit tous les ans douze filles, nées la même année dans l'étendue de sa Province, & les fait élever aux dépens du Roi jusqu'à l'âge de douze ans. A cet âge-là on les conduit à la Cour ; on les habille d'une robe de coton ; & on les expose à l'ardeur du Soleil, jusqu'à ce que la sueur ait percé leurs robes. Ces robes sont portées au Roi, qui se donne la peine de les sentir l'une après l'autre. Il retient pour lui les filles dont l'odeur n'a rien de désagréable, persuadé qu'elles sont plus saines que les autres, qu'il laisse à ses Gentils-hommes.

On dit que ceux d'*Asem* épousent jusqu'à quatre femmes ; & l'on ajoute, que pour prévenir la jalousie, ils leur déclarent en les épousant, quel sera leur département dans le ménage.

Quand ces Païens sont malades, ils font venir les Raulins. Ceux-ci soufflent d'abord sur les malades, & disent quelques prières. Si le malade ne guérit pas, le Raulin lui dit de sacrifier à *Chaar baos*, qui est le Dieu des quatre Vents. Le sacrifice consiste en volailles & autres animaux, à proportion des facultés du malade. On le rétere quatre fois pour l'amour des quatre Vents, à moins que le malade ou la maladie ne s'en aille auparavant. Si malgré le sacrifice la maladie continue, on a recours à un remède, que nous décrirons dans les propres termes

(a) *Ovington, Purchas, &c.*
Tome V. l.

d'Ovington. « On prépare une chambre, qu'on orne de riches tapis, & à l'extrémité de laquelle on dresse un Autel avec une Idole dessus. Le jour marqué, les Prêtres & les parens du malade s'assemblent : on les y régale pendant huit jours de suite, & on leur donne le plaisir de toute sorte de musique. Ce qu'il y a de plus ridicule, est que la personne qui s'engage à s'acquitter de cette Cérémonie, s'oblige de danser tant qu'elle peut se soutenir sur ses jambes. Quand elles commencent à manquer, elle se tient à un morceau de linge qui pend au plancher pour ce sujet, & continue de danser jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épuisée, & tombe à terre comme morte : alors la musique redouble, & chacun envie son bonheur, parce qu'on suppose que pendant son évanouissement, elle converse avec l'Idole. Cet exercice se recommence tant que le festin dure : mais si la foiblesse de la personne ne lui permet pas de le faire si long-tems, le plus proche parent est obligé de prendre sa place. Quand après cette Cérémonie, qu'on appelle *Talago*, le malade vient à guérir, on le porte aux Pagodes, & on l'oint d'huile & de parfums depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais si malgré tout cela le malade meurt, le Prêtre ne manque pas de dire, que tous ces sacrifices & Cérémonies ont été agréables aux Dieux, & que s'ils n'ont pas accordé au mort une plus longue vie, c'est par un effet de leur bonté, & pour le récompenser dans l'autre monde. »

Ce Peuple croit la Métémpsychose. Notre Voïageur Anglois dit, qu'ils font peindre sur leurs cercueils les figures des animaux les plus nobles qu'ils puissent trouver, espérant que par ce moyen leur ame pourra se loger dans quelqu'un d'eux. Quelquefois par un excès d'humilité ils font peindre des rats, des grenouilles & autres animaux méprisables, comme une demeure qui convient à des ames corrompues. Si ces particularités sont bien véritables, on peut dire qu'ils enchérisent de beaucoup sur les pénitens, qui ne se mortifient que le corps. Car de chercher à mortifier volontairement son ame après cette vie, voilà ce qu'on doit appeler un acte capable d'effacer les victoires des dévots qui nous sont connus. Par exemple, en voit-on chez nous, qui par un excès de mortification prient leurs parens de les laisser souffrir long-tems dans le Purgatoire ? Au contraire, chacun fait des efforts pour s'en tirer au plutôt.

Dès qu'une personne est morte, on la met au milieu de la maison, & les Prêtres tournent autour du corps, en marmotant des prières, pendant que d'autres font des encensemens. Les domestiques du logis font le guet, tandis que les Prêtres s'acquittent de leurs Cérémonies, & frappent sur de grandes pièces de cuivre, pour éloigner, disent-ils, (a) le mauvais Esprit, qui seroit beaucoup de mal au mort, s'il venoit à passer sur lui. Un tel accident forceroit le mort de revenir honteusement en ce monde : il seroit ainsi privé du bonheur, dont on suppose qu'il jouit en (b) l'autre. Avant que d'emporter le corps, on invite certaines gens à un festin mortuaire ; & si ces gens, que l'Anglois nomme *Grat*, manquent d'y venir, toute la famille du mort est dans la désolation. Car leur refus, ou leur négligence, est une preuve assurée que l'ame est condamnée à l'enfer, que ces Gens appellent *Maison de fumée*. Telle est la description de ces funérailles au rapport de notre Anglois. Le corps est porté aux champs ; on l'y brûle ; & les Prêtres mettent le feu au bucher, en présence des parens, qui sont alors vêtus de blanc, avec un ruban noir autour de la tête. Ce sont-là les marques du deuil.

Ferdinand Mendez Pinto décrit avec beaucoup d'exacritude la pompe funèbre (c) d'un Grand Pontife d'Aracan. D'abord après sa mort les foires cessent, les portes & les fenêtres des maisons furent fermées, il ne parut dans la Ville aucune chose vivante, & les Pagodes furent remplies de Pénitens. Le corps de ce Grand Pontife fut exposé en public avec beaucoup de magnificence. On lui fit une Chapelle ardente, aussi-bien entendue, & avec autant de propreté, que si elle avoit été faite dans Rome. Plus de trente mille Prêtres pleuroient, prioient, gémissaient autour du cercueil ; sans parler du peuple, qui de son côté n'en faisoit pas moins. Ensuite on vit sortir du Temple de *Figrau* ou *Pigray*, le Dieu des atomes du Soleil, une Procession

(a) *Le chat noir*. Ce sont les termes d'Ovington.

(b) Le Voïageur a mal concerté en cet endroit le détail de ces usages funèbres. On y trouve d'ailleurs je ne sçai quoi de trop particulier, qui fait soupçonner qu'il s'est un peu laissé aller à son imagination.

Si l'ame est obligée de rentrer en d'autres corps, elle ne jouit donc pas encore des félicités de l'autre monde. Comment aussi est-elle condamnée aux Enfers ?

(c) Sous le nom de *Roolim de Manay*.

à l'extrémité
qué, les Prê-
huit jours de
qu'il y a de
Cérémonie,
nd elles cou-
blancher pour
sifiée, & tom-
vie son bon-
onverse avec
si la foiblesse
le parent est
elle *Talagno*,
le & de par-
alade meurt,
nies ont été
plus longue
dans l'autre

qu'ils font
qu'ils puissent
qu'un d'eux.
quilles & au-
corrompues.
de beaucoup
mortifier vo-
acte capable
en voit-on
laisser souffrir
s'en tirer

& les Prêtres
sont des
sont des
s'acquit-
pour éloi-
mort, s'il ve-
cusement en
en (b) l'au-
mortuaire ;
a famille du
une preuve
de fumée.
Le corps est
er, en pré-
r de la tête.

funèbre (c)
, les portes
neune chose
and Pontife
Chapelle ar-
oit été faite
t autour du
Ensuite on
une Procef-

son d'environ cinq cens petits enfans tout nuds, liés par le milieu du corps de cor- des & de chaînes de fer, ou pour mieux dire, les aiant pour ceinture. Ces petits pénitens portoient sur la tête des faisceaux de bois, & dans leurs mains des couteaux. Ils chantoient d'un ton lamentable en deux Chœurs ; & ce chant ressembloit si fort aux Litanies, qu'on peut croire, sans faire tort au Voyageur, qu'il les avoit dans l'esprit lorsqu'il décrivoit la cérémonie de ces funeraillies. Dans leurs chants ils disoient, en s'adressant au Pontife défunt : *O vous, qui allez jouir des félicités du Ciel, ne nous abandonnez pas en cet Exil ; & l'autre partie du Chœur répondoit : afin que nous participions avec vous aux biens du Seigneur.* Après cela tout le monde se mit à genoux ; un vieux Prêtre se prosterna, & harangua le défunt, ou, pour parler selon nos idées, fit son Oraison funèbre. Un autre répondit au nom du défunt ; & toute l'assemblée pria du même stile le *Dieu qui regne dans le Soleil.* Cette prière fut suivie d'une nouvelle Procession de jeunes gens, qui saluerent le défunt, & firent une espèce d'exorcisme avec des cimenterres, dont ils escrivirent autour du cercueil, pour chasser le Diable & le renvoyer dans la *maison de fumée, y paier, sans jamais achever de mourir, la justice rigoureuse du Seigneur.* Ces exorcismes se retirèrent à leur tour. Des Prêtres vêtus de violet, & couverts d'une espèce d'étole, vinrent encenser le corps. Toutes ces Cérémonies finirent par le sacrifice volontaire de six jeunes Gentils-hommes. Après cela on brula les corps de ces victimes humaines sur un bucher, qui étoit composé de Sandal & d'autres bois de senteur. On brula de même le corps du grand Prêtre, & le Théâtre sur lequel il étoit exposé, avec quantité de choses précieuses. N'oublions pas que le lendemain de ses funeraillies, un autre *Roolim* prêcha devant le Roi, & fit le Panegyrique du Pontife ; qu'après le Sermon, les cendres de ce Pontife furent distribuées comme des reliques ; & qu'on éclaira d'un grand nombre de lampes d'argent le tombeau du Saint, dont les cendres avoient été distribuées aux fidèles.

Ceux d'Assem ne brûlent pas les morts, mais ils les enterrent. (a) Ils croient qu'après cette vie on va dans un autre monde, où l'on trouve abondance de plaisirs & de délices, quand on a bien vécu en celui-ci ; mais quand on y a mal vécu, quand, par exemple, on a pris & dissipé le bien d'autrui, on y souffre d'étranges peines, sur-tout la faim & la soif. Comme l'article du bien d'autrui est fort délicat, & qu'il faut se délier beaucoup de soi-même, par précaution ils font enterre quelques provisions avec eux.

On porte le corps du Roi dans une cave, avec tout ce qu'il avoit de plus précieux, quantité de provisions, & l'Idole en laquelle il avoit le plus de confiance pendant sa vie. Ses femmes, ou ses concubines, & ses principaux Officiers s'empoisonnent pour le suivre & pour le servir. On enterre aussi tous vifs douze Chameaux, six Chevaux, un Eléphant, & quantité de Chiens de chasse.

S'il faut s'en rapporter à *Ovington*, les Indiens d'*Aracan* affectent dans leur taille & dans leur figure ce que les autres Nations méprisent le plus. Ils aiment un front large & plat, des narines larges & ouvertes, de petits yeux : les oreilles leur pendent sur les épaules comme chez les Malabares, ou comme chez les Indiens d'Assem, suivant *Tavernier*. Ainsi voilà l'ancien *Ctesias* (b) justifié sur un des points qui l'ont fait regarder comme un insigne menteur. Si tous les Voyageurs étoient fidèles & sçavans, on pourroit trouver bien d'autres occasions pour justifier cet Auteur. Autres singularités : on sert dans leurs festins des mets qui ne flateroient ni les yeux, ni le goût des Européens. Par exemple, ils se font un délicieux ragout des rats, des fourmis, des serpens : ils ne mangent point de poisson qui ne soit si mortifié qu'il en est puant ; & même ils en font une espèce de moutarde dont ils assaisonnent leurs repas. Sans vouloir nous ériger en Apologistes de ces Indiens, un Voyageur de leur País pourroit trouver chez nous des équivalens. Il remarquerait qu'un ratineement de gout nous fait trouver excellent le fromage pourri & plein de vers, (c) des poissons secs d'une puanteur à faire mourir ceux qui n'y sont pas accoutumés, du gibier assez long-tems mortifié pour prendre ce goût que nous appelons un agréable *sumet*. En voilà assez sur une matière qui n'a rien de commun avec le Culte Religieux.

(a) *Tavernier*, Voyages, Liv. 111.

(b) Cet Historien a écrit que les Rois des Indes ont pour leur garde un corps de Troupes, dont les Soldats ont les oreilles si grandes,

qu'elles leur tombent sur les épaules.

(c) Chez les Hollandois, & dans le Nord de l'Allemagne.

est obligée de
ne jouir donc
monde. Com-
x Eoliers ?
Munay.

CHAPITRE III.

RELIGION du PEGU.

NOUS remarquerons d'abord, que ces Idolâtres sont Manichéens, comme la plus grande partie des Idolâtres des deux Continens. Dieu, selon eux, est l'auteur de tous les biens, & le Démon l'est de tous les maux : mais parce que Dieu est essentiellement bon, & que la bonté de cet Etre suprême ne lui permettra jamais de faire du mal, ils le laissent-là, & sacrifient au Diable, afin de se le rendre favorable. S'ils raisoient conséquemment, ils trouveroient que les choses n'en vont pas mieux par leur culte. La méchanceté du Démon étant essentielle à cet Etre, aucun honneur, aucun culte ne sauroit la diminuer ; mais il sera toujours vrai que la crainte fait plus que le devoir en matière de Religion. Sur ce fondement, on court à celui qui se fait craindre. S'il étoit permis de développer le cœur, & d'y chercher le véritable motif de quelques-unes de nos pratiques Religieuses, combien ne trouverions-nous pas de Chrétiens infiniment plus condamnables que les Païens, à cause de cette crainte (a) servile qui seule les dirige dans la Religion ? On diroit d'eux qu'ils regardent Dieu comme un mauvais Etre, tant on verroit qu'ils le craignent servilement. On les trouveroit tremblans aux noms d'Enfers & de Peines éternelles, & faisant pourtant des actes de piété peu ordinaires. C'est d'eux que Despréaux a dit :

*En sa malice un pécheur obstiné
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un tyran sévère ;
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas.*

Il est étonnant que des Chrétiens aient osé réduire (b) en Dogme un si mauvais caractère : mais la surprise sera moins grande, quand on considérera l'étendue qu'il donne au pouvoir de (c) ceux qui, sous des apparences de dévotion, travaillent à convertir le Christianisme en tyrannie. Revenons de cette digression.

Les (d) Peguans ont d'autres Dogmes aussi contradictoires que celui du Manichéisme. Tel est „ une succession éternelle de Mondes sans création, & une multiplicité „ de Dieux pour les gouverner. Ils disent que le Monde d'à présent est sous le gouvernement de cinq Dieux différens, dont quatre sont déjà passés ; qu'il y a environ deux mille deux cens ans que le dernier (le quatrième) est mort ; qu'ainsi le „ cinquième mourra bien-tôt ; qu'après sa mort le monde sera détruit par le feu ; & „ que de ses cendres il en renâtra un autre comme un nouveau Phénix. „ On entrevoit en tout cela des restes de plusieurs anciens Dogmes. Il en sera parlé dans la suite de cet Ouvrage. Ils regardent encore comme des Dieux certaines personnes d'une sainteté distinguée, qui ont passé & repassé plusieurs fois par l'épreuve de la Métempsychose.

Voici les Dogmes que leur attribue Herbert. Ils croient que l'Univers a eu quatre créations, & qu'à cause de l'impiété des hommes, il a déjà été détruit quatre fois, par le feu, par l'eau, par le vent, & par les tremblemens de terre. Chaque Age a eu son Esprit tutélaire : mais cet Esprit n'étoit ni tout-puissant, ni éternel, ni immortel. Ils croient une révolution générale de l'Univers, par laquelle

(a) Car il y a une crainte raisonnable, que les personnes véritablement religieuses doivent avoir.

(b) Dans les Remarques sur Despréaux on trouve cette proposition d'Abelli. L'attrition, qui n'a pour motif qu'une crainte servile, est bonne & honnête.

(c) ———— Un Chrétien effroyable

Pourra, marchant toujours par des sentiers mandés,

Par des formalités gagner le Paradis, &c.

(d) Ovington, Voyages, pag. 2.

quelle il retournera un jour dans son premier Chaos ; après quoi toutes choses reviendront dans le même état où nous les voions.

Ils ont une si grande opinion de la sainteté des Singes & des Crocodiles, qu'ils regardent comme sanctifiés ceux qui sont dévorés par ces derniers ; c'est une marque de leur salut. Plusieurs Nations Indiennes croient que le Singe est une espèce d'homme sauvage ; d'autres tiennent que les Singes ont été autrefois des hommes parfaits, mais qu'à cause de leur méchanceté, Dieu transforma ces hommes en Singes. A l'égard des Crocodiles, quelques Peuples d'Afrique s'en sont aussi des idées particulières. On pourroit presque mettre au rang des Cultes Religieux l'estime des Péguans & de leurs voisins pour l'Eléphant blanc. Le Roi du Pégu met dans ses titres, qu'il est le *Roi des Eléphants blancs*. (a) On sert ces animaux dans de la vaisselle de vermeil ; on joue des Instrumens lorsqu'on les même promener ou boire ; & pendant la marche, six personnes de distinction portent le dais sur leur tête. Sortant de la Rivière, ils trouvent un Gentil-homme du Roi, qui les attend avec un bassin d'argent, dans lequel il leur lave respectueusement les pieds.

Cet animal est si estimé dans l'Orient, qu'on ne lui épargne pas les titres les plus pompeux. Les Persans l'appellent le symbole de la fidélité ; les Egyptiens, de la justice ; les Indiens, de la piété ; les Arabes, de la magnanimité ; ceux de Sumatra, de la Providence ; & les Siamois, un exemple de mémoire.

Les *Varellas*, ce sont les Temples des Dieux, ont la forme d'une Pyramide ou d'une Cloche, dont la base est extrêmement large. On parle d'un de ces Temples où il y a cent-vingt mille Idoles. Quand on lit des choses de cette nature, on est presque tenté de croire que le merveilleux coule de la plume sans que l'Ecrivain s'en aperçoive ; mais aussi les cent-vingt mille Dieux ne seroient-ils point des Hieroglyphes, & des Emblèmes si ordinaires dans l'Orient, des surnoms & des Epithètes communs dans la dévotion de tous les Païs, des Images & des Histoires d'événemens, comme on en voit dans nos Eglises ? Quelques-uns de ces Varellas sont fameux par des pèlerinages, & renferment des richesses immenses.

On ne nous apprend pas quelle est la différence de ces Varellas aux *Kiacks* ; à moins que ces derniers ne soient comme les Paroisses des *Talapoins*. Quoiqu'il en soit, on trouve à l'entrée de ces lieux destinés à la dévotion publique un bassin plein d'eau, où l'on se lave les pieds. En entrant dans le Temple, on leve les mains sur sa tête, pour marquer le respect qu'on doit à l'objet du Culte & à son Ministre.

Nous avons déjà dit que ces Idolâtres rendent un Culte solennel au Diable. Ses Autels (b) sont ornés de fleurs, & chargés d'offrandes qu'on lui présente pour l'appaiser & se le rendre favorable. Dans la maladie, ils lui font des vœux, & s'engagent à lui dresser des Autels. Quelques-uns des plus dévots courent dès le grand matin les rues, la torche à la main, avec un panier plein de ris & d'autres choses qui se mangent, en criant qu'ils portent au Diable de quoi manger. Cela se fait afin que cet Esprit malin se tienne en repos, du moins pendant cette journée. Si durant la course un chien court après le dévot, il est sûr que le Diable l'a envoyé pour dévorer ces provisions. Quelques autres ne mangent de rien à leur repas, qu'auparavant ils n'aient jetté derrière eux les premiers morceaux qu'ils touchent : c'est la part du Diable. Enfin il arrive souvent qu'un pere de famille lui abandonne sa maison pendant trois mois de l'année, afin de pouvoir y habiter en paix & en sûreté les autres neuf mois. En ce cas-là on lui laisse la maison pourvue. Aussi Ovington rapporte que „ dans un lieu appelé *Tavai*, le peuple a coutume de remplir les maisons de vivres, & de les y laisser exposés pendant trois mois, afin que le Diable puisse s'en nourrir à sa volonté, & leur être favorable en considération de cette libéralité pendant „ le reste de l'année. „

Ces Idolâtres croient encore qu'on peut être sauvé dans quelque Religion que ce soit, pourvu qu'on y vive moralement bien : ainsi ils s'embarassent très-peu de conversion & de Profélytes. Mais si le rapport qu'on fait de leur grossièreté est véritable, cette tolérance n'est nullement l'effet de leurs lumières, ni de cette humanité qu'on chercheroit vainement dans le cœur de ceux qui attaquent les consciences

(a) Extraits de *Voyages* dans *Purchas*. Voyez l'Article des *Siamois*.

(b) *Purchas*, Extraits de *Voyages*.

avec les armes du Siécle. Le Cordelier *Bonfreri* trouva ces Péguans si brutaux en matière de Religion, qu'après une Million de trois années, il déclara qu'il auroit plus avancé à prêcher à des pourceaux qu'à ces Infidèles.

On dit que le Lundi est le jour destiné à leurs dévotions & aux Sermons des Talapoins. Ils ont plusieurs fêtes solennelles. Celle qui porte le nom de *Sapan-gioche*, est une espèce de pèlerinage, que le Roi & la Reine avec les principaux de la Cour font à douze lieues de leur Capitale. Cette fête est célébrée avec une magnificence extraordinaire. Le Roi & la Reine y paroissent dans un char de triomphe, si brillant de bijoux & de pierreries, que les yeux n'en peuvent soutenir l'éclat. Une autre fête qui porte le nom de *Sapan Catena*, consiste en partie à faire certaines figures pyramidales, avec autant d'adresse & de propreté qu'il est possible. On se les cache les uns aux autres, afin que personne n'en découvre l'art, & que le Roi à qui on doit les présenter en ait toute la nouveauté; car c'est lui qui doit juger de l'adresse des Ouvriers. Pendant la nuit on allume par tout des cierges ou des bougies à l'honneur des Idoles, sur tout de la grande Idole, & on laisse les portes de la Ville ouvertes. Ces deux usages signifient, que l'on veut, ou que l'on doit éclairer ceux qui viennent prier les Dieux, & que l'accès de ces Dieux doit être libre à chacun: mais on ne doit pas venir à eux les mains vuides. *Sapan Daiche*, est la fête de l'eau. Le Roi & la Reine se jettent l'un à l'autre de l'eau rose. (a) La Cour, la Noblesse, les gens de guerre, en un mot le peuple même les imitent; & sous ce prétexte on arrose quelquefois si bien les passans par les fenêtres des maisons, que les gens bien avisés se tiennent chez eux, de peur de sentir autre chose que l'eau rose. Souvent on s'arrose sans autre façon d'eau du fleuve. Dans leurs autres fêtes, on ne trouve rien qui mérite quelque détail. Celle de *sapan-danon* n'est remarquable que par des courses de Barques, qui tachent de gagner les prix que le Roi propose à celle qui arrivera plutôt vers un certain but. Cette fête dure un mois.

La Lune règle les fêtes: son renouvellement est même une fête solennelle.

Leurs PRÊTRES, &c.

LES Talapoins sont les Prêtres & les Religieux du Pégu. Ces gens ne sont admis à la profession Ecclésiastique, & tout ensemble Religieuse, qu'à vingt ans ou environ. Jusqu'à cet âge on les élève dans un Séminaire. Quand il s'agit de les recevoir, leur Chef les examine sur tous les points qui font le véritable Talapoïn, qui sont de renoncer au monde, aux plaisirs, aux femmes, aux compagnies du siècle. On revient à l'examen plus d'une fois. Des propositions si dures sont très-souvent reçues avec trop de facilité & trop peu de réflexion, pour que les mortifications qu'elles entraînent après elles, durent autant que la vie. Quand il paroît que le Novice a pris tout de bon son parti, on le promène par la Ville sur un Cheval très-richement enharnaché, au bruit des tambours & des instrumens de Musique. C'est l'adieu qu'il fait au siècle, dont il abandonne la pompe & les agrémens. Quelques jours après avoir pris l'habit, on le conduit au Couvent hors de la Ville. Ce Couvent est proprement un assemblage de Cellules élevées à sept ou huit pieds de terre, à côté des grands chemins sous des arbres, & quelques-fois dans les bois. On les y conduit avec appareil dans une espèce de Litière, ou pour mieux dire, dans une espèce de Palanquin.

Ces Talapoins ne mangent qu'une fois le jour, & vivent des aumônes qu'on leur donne volontairement; car on assure qu'ils ne demandent jamais rien. Dans la fête de la nouvelle Lune, le Peuple envoie du ris & d'autres provisions en offrande (b) aux Eglises de ces Moines. Ils portent une callebasse à la ceinture. Ils ont sur le corps un vêtement assez mince, de couleur brune, & un autre de toile jaune, qui fait plusieurs fois le tour des épaules. Tout cela est attaché avec une ceinture fort large. Ils ont la tête nue & rasée, ainsi que la barbe; les pieds & le bras droit nus: (c) mais ils se servent d'un parasol, pour se garantir du Soleil & du mauvais tems. Quand un de ces Talapoins meurt, on garde son corps plusieurs jours, & l'on fait une fête à l'honneur du mort. Le corps est exposé sur un Théâtre; les Talapoins sont tout autour, faisant des Cérémonies que l'on

(a) Voyez la Planche à la page suivante.

(b) Ce sont des Paroisses des Talapoins. Voyez

Purchas, Extraits de Voiegas.

(c) Voyez ci-après l'Article des Siamois.

MES

maux en ma-
l'auroit plus

mons des Ta-
Sapan-giache,
de la Cour
magnificen-
trionphe, si
l'éclat. Une
certaines fi-
le. On se les
le Roi à qui
juger de l'a-
des bou-
portes de la
doit éclairer
libre à cha-
est la fête de
La Cour, la
& sous ce
aisons, que
se que l'eau
autres fêtes,
remarquable
le Roi pro-
n mois.
nnelle.

font admis
ans ou en-
agit de les
e Talapoin,
pagnies du
dure font
our que les
Quand il
la Ville sur
s de Mufi-
agrémens.
hors de la
ées à sept
e quelques-
Litière, ou

ônes qu'on
rien. Dans
visions en
a ceinture.
n autre de
taché avec
s les pieds
garantir du
son corps
est exposé
que l'on

Siamois.



FÊTE SOLENNELLE du PEGU appelée SAPAN GLACHE.

peut for
du Peupl
près des
l'eau. C
Religieu

On att
réglée.
magine
voir sa
sur des
mon ; c
n'insista
larcin ,
voudroit
vres &
celui qu
robé en

Passon
lière. A
écrire l
Péguan
feu com
sur ces
monie s
un rem
ques fa
l'éviter

L E
attache
une per
encore
grelot
& hon
est un
un Suj
ges ; c
gréable
ter un
sans e

Ils c
établi
rains
fille pe
Il y a
vienn
séjour.
qui fai
un am

(a)

(b)

(c)

(d)

de la
laissé la
coup d
Siam,

peut fort bien appeller Service funèbre. Ensuite on brûle le corps en présence du Peuple, sur un bucher composé de bois de senteur ; mais on enfévelit les os près des Cellules dont nous venons de parler. Pour les cendres, on les jette dans l'eau. Quelques Voageurs ont écrit que les Péguans ont aussi des Couvents de Religieuses, comme les Siamois.

On assure d'eux, qu'ils prêchent contre les abus, & qu'ils mènent une vie fort réglée. Ils se lavent une fois l'année ; & le Peuple prévient pour leur sainteté, s'imaginer aussi qu'elle passe à l'eau dans laquelle ils se sont lavés. Chacun (a) tâche d'avoir sa part de cette eau sanctifiée. Le Lundi matin ils vont par les rues, frappant sur des bassins de fer blanc pour éveiller les gens, & leur indiquer l'heure du Sermon ; car ils prêchent comme nous, mais sans toucher aux points de doctrine, & n'insistant que sur la morale. Cette morale ordonne de s'abstenir du meurtre, du larcin, de la fornication, de l'adultère, de ne rien faire aux autres que ce qu'on voudroit qui nous fût fait ; & ils prétendent qu'on ne le sauve que par les œuvres & par l'innocence de la vie. Ils abhorrent surtout le larcin, & disent, que celui qui dérobera dans l'autre monde l'esclave de la personne à qui il aura dérobé en celui-ci.

Passons aux sermens de ces Gentils. (b) On les décrit d'une façon bien singulière. Antoine Correa Portugais, jurant une Alliance avec le Roi du Pégu, fit écrire les Articles du Traité en lettres d'or dans les deux Langues Portugaise & Péguane ; après quoi le Traité fut publié à haute voix, & brûlé ensuite dans un feu composé de feuilles d'un arbre odoriférant. Un Talapoin mit les deux mains sur ces cendres, & jura dans cette posture tous les Articles du Traité. La Cérémonie se fit avec beaucoup d'attention & de respect. Mais il prit au Portugais un renors de Religion, de ces renors qui naissent facilement dans l'ame de quelques faux dévots. Le Portugais craignit de faire un acte de profanation ; pour l'éviter, il jura le traité d'Alliance sur un Livre de Sonnets d'Amour.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES, &c.

Le débordement des hommes a fait recourir à un remède extraordinaire. On attache à une certaine partie du corps des enfans un grelot, ou une sonnette, ou une petite boule ; car les Voageurs varient sur cela aussi-bien que sur d'autres points encore plus importants. Herbert, après plusieurs autres, rapporte qu'il y a dans ce grelot une langue de Vipere. Ce grelot, qui sembleroit devoir être & douloureux, & honteux, n'est ni l'un ni l'autre, puisqu'il a tourné en ornement, & que ç'en est un des plus superbes, quand le Roi daigne ôter le sien (c) pour le donner à un Sujet qu'il veut honorer. Ce même débordement a introduit deux autres usages ; celui de peindre le corps des jeunes garçons en bleu, mais en bleu si désagréable (d) qu'il donne de l'aversion pour eux ; & pour les femmes, celui de porter un habillement si clair, qu'on voit au travers toutes les parties de leurs corps, sans excepter celles qui doivent être les plus cachées.

Ils offrent leurs filles aux Etrangers, par une courtoisie dont on trouve l'usage établi en d'autres Païs. Il est vrai que les Péguans les vendent, au lieu que certains Peuples en usent plus généreusement. On peut convenir avec les parens de la fille pour un certain tems ; après quoi on la renvoie, sans blâme & sans oshonneur. Il y a plus : si cette fille se marie, & qu'il arrive que celui qui l'avoit louée revienne dans le Païs, il est en droit de la redemander, & de s'en servir pendant son séjour. Enfin ils s'embarassent aussi peu que dans le reste des Indes de cette fleur, qui fait ailleurs toute la gloire des maris. Le nouveau marié la laisse cueillir à un ami.

(a) Voyez la Planche précédente.

(b) Purchas, Extraits de Voages.

(c) Ibid.

(d) Le même usage est à Siam. C'est, dit M. de la Loubère, un bleu mar, comme celui que laisse la poudre, quand on a été brûlé d'un coup d'arme à feu. Cet Auteur ne dit pas qu'à Siam, comme au Pégu, cette couleur y soit

imprimée à certain âge sur le corps des hommes, comme un préservatif contre une intême passion. Au contraire on lui parla diversément de cet usage. Les uns, comme d'une marque de dignité affectée aux Grands ; les autres, comme d'un usage superstitieux, &c. Description du Royaume de Siam, Tome I. page 81.

Un Mari achète sa femme, & paie la dot aux parens. Cette dot est perdue, s'il la répudie; car le divorce est en usage. Le Mari renvoie sa femme sans la moindre formalité; mais si le divorce est causé par elle ou par ses parens, ceux-ci sont obligés de rendre au Mari ce qu'elle lui a coûté.

Le Roi se porte héritier de ceux qui meurent sans enfans; mais il n'hérite qu'un tiers de ceux qui en laissent après eux. Cette Coutume est au moins plus supportable que celle du Mogol, où le Prince prend possession de tous les biens des Sujets; de sorte qu'on y voit souvent dans la misère les enfans de ceux qui ont possédé des trésors immenses. Du reste ce Roi du Pégu est si orgueilleux, qu'on ne lui parle jamais qu'en lui faisant des inclinations profondes, en levant à chaque parole les mains en haut. On ne lui demande aucune grâce qu'à genoux, en se tenant loin de lui, & sans parler, mais le présent à la main. Avant que d'aborder cette Majesté, il faut se mettre à genoux trois fois, baiser la terre autant de fois, (a) tenir le présent sur sa tête. Dans cette posture si humiliée on lui présente la Requête, laquelle est écrite sur des feuilles (b) d'un certain arbre. Si le Roi accorde la grâce, il accepte aussi le présent; sinon le Suppliant s'en retourne & le rapporte avec lui. S. M. ne parle que par la bouche d'un tiers; & les Soldats de sa Garde sont toujours prosternés en sa présence.

Ce Roi n'épouse ordinairement qu'une seule femme; mais il possède en revanche un nombre considérable de Concubines; en cela semblable encore aux autres Monarques de l'Orient, & à son voisin le Roi de Narlingue, qui met au rang de ses titres honorables celui d'être le *Mari de mille femmes*.

On ne dit pas si les Talapoins servent à leurs compatriotes de Médecins. Herbert a écrit qu'ils se servent d'Enchantemens, de Magie & de Divination. Ovington semble confirmer cela par ce qui suit. « Quand à leur survient quelque maladie, ils choisissent quelqu'un qu'ils appellent le *Pere du Diable*, & qui est ordinairement un de leurs principaux Prêtres, & qui sçait, ou prétend sçavoir ce qui est le plus agréable à cet Esprit malin, pour les conduire dans ce qu'ils doivent faire pour l'appaîser; ils lui font un grand festin, qui est accompagné de toute sorte de Musique. »

Leur opinion sur la Metempsychose diffère un peu de celle des autres Indiens. Les ames, disent-ils, (c) parviennent après plusieurs transmutations à la perfection & à la félicité des Dieux, qu'ils font consister dans un état d'annihilation. D'abord elles passent par le corps des animaux, & sont reçues après dans un lieu qu'ils appellent *Naxac*, c'est-à-dire, le lieu des tourmens. Après y avoir été longtemps, elles vont dans le *Sevam*, lieu où tous les plaisirs abondent, & qui ressemble au Paradis de Mahomet. Lorsqu'elles y ont fait leur temps, elles passent à leur dernier état, dans lequel elles doivent toujours demeurer, & qu'ils appellent *Nibam*, c'est l'annihilation. Si cela est bien exposé, on ne sçaurait dire, comme Herbert, qu'ils croient la résurrection de l'ame & du corps, puisque l'ame ne s'unit plus avec le même corps qu'elle animoit, & qu'elle s'anéantit enfin; mais d'un autre côté cet anéantissement prétendu ne seroit-il pas ce que d'autres ont appelé le *sommeil de l'ame*? Sommeil allégorique, & qui ne signifie autre chose qu'une entière privation de soucis, & une quiétude parfaite. C'est en cela surtout que les Orientaux, fort amoureux de l'indolence, font consister la suprême félicité. Bonfrevi, Moine Missionnaire, (d) a trouvé dans ces trois états, le Purgatoire, l'Enfer & le Ciel; & cette ingénieuse découverte lui a montré que les Hérétiques sont pires que les Païens.

(e) Quand le Roi est mort, on prépare deux Barques que l'on couvre d'un toit doré, qui s'éleve en pyramide; & au milieu de ces Barques on dresse une table, où pour mieux dire, un Théâtre sur lequel on pose le corps du Monarque défunt. Sous ce Théâtre on fait un feu de toutes sortes de bois odoriférans, de Benjoin, de Storax, & d'autres drogues précieuses. Ensuite on laisse aller ces Barques au courant de l'eau; & à mesure que le feu consume le corps, un certain nombre de *Talapoins* destinés à faire l'Office funèbre, chantent & prient dans l'une de ces deux Barques. Le chant dure jusqu'à ce que les chairs du Cadavre soient

(a) Cette coutume est fort ancienne dans l'Orient: on en voit des traces dans quelques Ecrivains Sacrés.

(b) Ces feuilles ont une aune de long, &

deux doigts de large.

(c) Ovington, Voyages, Tome II.

(d) Herbert, Voyages, Liv. III.

(e) Purchas, Extraits de Voyages.

UMES

ordie, s'il la
monde for-
sont obligés

n'hérite qu'un
plus suppor-
biens des Su-
qui ont posé
ix, qu'on ne
à chaque pa-
en se tenant
aborder cette
de fois, (2)
présente la Re-
Roi accorde
le rapporte
de la Garde

lléde en re-
core aux au-
met au rang

ins. Herbert
Ovington
que maladie,
t ordinaire-
oir ce qui est
doivent faire
toute forte

res Indiens.

is à la per-
annihilation.
dans un lieu
oir été long-
ou ressemble
issent à leur
is appellent
ore, comme
ne ne s'unie
ois d'un au-
z appelé le
me entière
les Orien-
é. Nonfreri,
Enfer & le
t pires que

re d'un toit
e table, ou
éfunt. Sous
enjoin, de
Barques au
rtain nom-
dans l'une
u Cadavre
soient



La FÊTE des EAUX des PEGUANS.



CEREMONIES FUNÉRAIRES que les PEGUANS pratiquent pour leur ROI DÉFUNT.

fol
en
Po

br
Pé
to
gl
de
cu
ce
rè
tro
n'a
de
ca
&
ch
Ap
on
un
ple
pl
ac
à
fo
pa

rap
ci
&
ble
fer
au
ac
ble
un
la
&
lâ
lég
de
ter
pra

Q
qu

au
pri
(
fen
nes

soient entièrement consumées. Alors ils détrempent ces cendres dans du lait, en font une masse, & la jettent dans la Mer, près de l'embouchure d'un Fleuve. Pour les os, ils les enterrent dans une Chapelle qu'on bâtit en l'honneur du défunt.

Le peuple accompagné au bucher les morts qui sont posés sur une manière de brancard, du milieu duquel s'éleve un dôme en forme d'une petite tour. L'usage du *Pégu* nous rappelle ici les Pyramides d'Égypte, qui ont été, comme l'on sçait, les tombeaux des anciens Égyptiens. Les monumens élevés donnent une idée de gloire & de distinction qui flate la vanité de l'homme : c'est-là peut-être l'origine des élévations sur les sépulchres, lesquelles n'étoient d'abord que de terre, de sable ou de pierres, sans aucun ornement. Peut-être encore ne doit-on cet usage qu'à un certain respect pour les morts, lequel ne permettoit pas qu'on marchât sur leur tête : sans parler de quelques autres insultes plus fâcheuses, auxquelles ils se seroient trouvés exposés, si l'on n'eût pris soin de marquer le lieu de leur sépulture. Mais n'appuions pas trop sur ces conjectures, de peur que nos Lecteurs ne nous accusent de vouloir trouver à quelque prix que ce soit l'origine de tous les usages. Le brancard dont nous venons de parler, est couvert de cannes dorées fort proprement, & porté par quinze ou seize hommes hors de la Ville. C'est-là que le bucher est dressé. Le corps est suivi d'un convoi de parens, d'amis & de voisins. Après que le feu a consumé le cadavre, on fait quelques présens aux *Talappins* qui ont assisté à la Cérémonie funébre. Ensuite on s'en retourne chez soi, & l'on fait une fête qui dure deux jours, au bout desquels la Veuve du mort & ses amies vont pleurer le défunt sur la place où il a été brûlé. Après que le tems destiné aux pleurs est expiré, ces femmes rassemblent & enterrent les os que le feu n'avoit pas achevé de consumer. Le deuil des hommes & des femmes consiste principalement à se raser la tête. C'est une marque d'affliction, qui ne s'accorde qu'à des personnes qu'ils considèrent extrêmement ; car on dit que ces Peuples font un cas tout particulier de leur chevelure.

N'oublions pas la manière dont on se fait paier de ses Débiteurs, quoique cela ne se rapporte à la Religion qu'autant que paier ses dettes est un acte de justice. Le Créancier commence par retenir son Débitur dans sa Maison (a) comme prisonnier ; & si cet arrêt, qu'on regarde au *Pégu* comme une action très-étrangère, n'est pas capable d'obliger le Débitur à satisfaire sur le champ, le Créancier envoie prendre la femme & les enfans de ce Débitur, & les lie à sa porte, où ils restent exposés aux ardeurs brillantes du Soleil, jusqu'à ce que le Débitur ait satisfait. Cette action paroît inhumaine ; elle le seroit sur-tout à l'égard d'un Débitur insolvable : (b) mais voici peut-être de quoi justifier la Loi, qui l'a autorisée. En faisant une telle Loi, il est vraisemblable qu'on a supposé qu'un Créancier n'auroit pas la dureté d'exiger impitoyablement ce qu'il seroit moralement impossible de lui paier, & qu'un Débitur ému de compassion pour son propre sang, n'auroit jamais la lâcheté de l'exposer à la cruauté d'un Créancier, pour éviter de paier une dette légitime ; qu'au contraire il seroit les derniers efforts pour l'acquitter. Une Loi des XII. Tables permettoit chez les Romains de partager le corps d'un Débitur à ses Créanciers. Cependant on a fort bien remarqué qu'elle n'avoit jamais été pratiquée.

CHAPITRE IV.

RELIGION de SIAM.

QUELQUES Auteurs ont tranché le mot sur la Religion des Chinois & des Siamois. Ils les ont traités de vrais Athées, fondés sur l'obscurité des idées que nous leur trouvons d'un Être suprême, & sur les contradictions qui se remar-

(a) Par la Loi des XII. Tables, il étoit permis aux anciens Romains de tenir un Débitur en prison chez soi.

(b) Il y a plusieurs Loix & Coutumes, qui semblent du premier coup sauvages & inhumaines, & contraires à toute bonne raison, que

si elles étoient sans passion & fairement considérées, si elles ne se trouvoient du tout justes & bonnes, pour le moins ne seroient-elles sans quelque raison & défense. *Charron*, Livre II. Chap. 8. de la Sagesse.

quent dans leur doctrine. Tout ce qu'on rapporte des Siamois sur l'Article de la Divinité paroît encore plus embarassé que la Théologie des Chinois. Nous ferions tentés d'assurer que les premiers croient, comme quelques anciens Philosophes, un *Esprit Universel* qui pénètre toute la matière, & anime toute la Nature ; ce que Virgile, dans ses Géorgiques, exprime par ces beaux vers :

*Spiritus in hæc alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.*

Mais, ni dans l'un, ni dans l'autre cas, on ne sçait pas trop ce qu'ils veulent dire. Dans le premier, l'*Esprit Universel* revient à l'Être suprême, malgré les erreurs dont les Idolâtres anciens & modernes ont embarassé cette opinion ; dans le second on ne sçait pas si les Siamois entendent par *animation* de la Nature, une multitude infinie de Génies, qui la dirigent & l'animent jusques dans les choses les plus viles, & qui paroissent le moins susceptibles d'animation. Nous verrons dans la suite comment cette opinion se trouve aussi dans l'Amérique Septentrionale, où l'on donne des esprits aux moindres choses ; & peut-être après tout ce n'est qu'une façon de parler, qui leur est propre. Peut-être aussi les Siamois croient-ils que l'animation & le mouvement sont de l'essence de la matière ; qu'elle se modifie par elle-même en mille & mille manières, ce qui fait cette multitude infinie d'Êtres & d'actions que nous voions dans la Nature ; & que détruisant ensuite ces modifications pour en prendre d'autres, elle semble mourir & renaître dans ses parties. Si donc la matière est telle, suivant la Doctrine des Siamois, il s'en suit aussi qu'elle est infinie, immense, &c. qu'en un mot, elle a tout ce qui s'attribue chez nous à un Être suprême distingué de la matière : (a) » La figure du monde est éternelle, selon leur doctrine ; mais le Monde que nous voions ne l'est pas ; car tout ce que nous y voions vit dans leur opinion & doit mourir, & il renaîtra en même-tems d'autres Êtres de même espèce, un autre Ciel, une autre Terre, d'autres Autres. C'est le fondement de ce qu'ils disent, qu'on a vu la nature périr & renaître plusieurs fois. » Après ce détail préliminaire, il faut rapporter ce que deux célèbres Voyageurs ont écrit de la Religion des Siamois. Un Lecteur intelligent verra ce qu'il doit conclure de leur récit.

Suivant un habile (b) Missionnaire, » la Religion des Siamois est fort bizarre, & on ne peut la bien connoître que par les livres écrits en Langue *Balie*, qui est la Langue sçavante, que peu de gens entendent hors les Docteurs du País. » Le Missionnaire ajoute, » que ces livres mêmes ne s'accordent pas toujours entr'eux. » Les Siamois croient un Dieu composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce secours consiste à leur donner une Loi, à leur prescrire les moyens de bien vivre, à leur enseigner la véritable Religion, & les sciences qui leur sont nécessaires. Les perfections de ce Dieu sont l'assemblage de toutes les vertus morales possédées dans un degré éminent, acquises par plusieurs actes, & confirmées par un exercice continuel dans tous les corps par où il a passé. » C'est-à-dire, qu'avant que d'avoir pu atteindre aux perfections qui l'ont fait Dieu, il lui a fallu faire ses preuves, & subir peut-être une infinité de transmutations. » Ce Dieu est exempt de passions ; il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité ; mais avant que d'arriver à cet état, il s'est fait par l'extrême application à vaincre ses passions, un changement si prodigieux dans son corps, que son sang en est devenu blanc. » Il est avec cela visible & invisible quand il lui plaît : il est si agile, qu'en un moment il peut se trouver par tout. Il sçait tout ; & cette connoissance universelle est attachée à son état ; il la possède depuis l'instant qu'il est né Dieu. Cette connoissance ne consiste pas dans une suite de raisonnemens, mais dans une simple vue des choses, qui lui représente tout d'un coup les préceptes de la Loi, les vices, les vertus, les secrets les plus cachés de la Nature, le passé, le présent & l'avenir, &c. On remarque dans ce récit quelques idées très-nobles & dignes de la Divinité, parmi d'autres qui la réduisent aux imperfections de l'humanité. Le corps de ce Dieu, disent-ils encore, est infiniment plus brillant que le Soleil : il éclaire ce qu'il y a de plus caché ; sa lumière pénètre tout. Son bonheur n'est accompli que lorsqu'il meurt pour ne plus renaître. Alors il disparoît de la terre, & n'est plus sujet à aucune misère. Cette mort est semblable au sommeil, qui nous rend insensibi-

(a) *J. Loubere*, Description du Roiaume de Siam, I.oin. I. pag. 361. Edit. d'Hollande.

(b) Le Pere *Tuchard* dans son Voyage de Siam, Liv. V.

l'Article de la
Nous serions
philosophes, un
nature ; ce que

s veulent dire,
s erreurs dont
le second on
multitude in-
les plus viles,
la suite com-
où l'on donne
une façon de
ne l'animation
elle-même en
d'actions que
tions pour en
onc la matière
t infinie, im-
Être suprême
leur doctrine ;
oions vit dans
tres de même
fondement de
ois. » Après
eurs ont écrit
conclure de

fort bizarre,
lie, qui est la
la Païs. » Le
ours entr'eux.
propre est de
leur prescrire
t les sciences
age de toutes
sieurs actes,
il a passé. »
fait Dieu, il
ations. » Ce
lle altérer sa
ême applica-
rps, que son
il lui plaît : il
out ; & cette
l'instant qu'il
siffonnemens,
p les précep-
ure, le passé,
s très-nobles
s de l'humai-
que le Soleil :
n'est accom-
& n'est plus
rend insenti-

on Voyage de

bles à ce qui se passe dans le monde pendant le tems que nous dormons. Mais le sommeil du Dieu des Siamois ne finit jamais ; & de cette manière il n'est aussi jamais exposé à être troublé par tout ce qui arrive ici bas. Il est visible, que cette mort & cette renaissance de Dieu ont du rapport à ce que nous avons rapporté dans l'Article de la Religion du Pégu.

„ Le Règne de chaque Divinité ne dure pas éternellement : il est fixé à un certain nombre d'années ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que le nombre des élus qui doivent se sanctifier par les mérites soit rempli, après quoi il ne paroît plus au monde, & tombe dans un repos éternel. Alors un autre Dieu lui succède, & gouverne l'Univers en sa place. » Il y a là je ne sçai quoi qui ressemble aux Eones de *Valentin*. On sçait que, selon la Doctrine de cet Hérétique, les Eones naissoient & mouraient successivement, & que même ces Eones étoient des Dieux qui avoient créé le Ciel, la Terre, la Mer, &c.

„ Les hommes peuvent devenir Dieux : mais ce n'est qu'après un tems fort considérable ; car il faut qu'ils aient acquis une vertu conformée. » Il se trouve encore en cela beaucoup de conformité avec l'idée que les Anciens s'étoient faite de leurs Héros. Ces Héros étoient nés mortels : mais leur mérite, & la noblesse de leurs actions les aiant rendus semblables aux Dieux pendant cette vie, on s'imaginait qu'après leur mort ils étoient élevés au rang de ces Dieux, dont ils avoient été les Imitateurs.

„ Les Siamois ajoutent, que ce n'est pas assez d'avoir fait beaucoup de bonnes œuvres dans les corps où leurs âmes se sont trouvées ; il faut encore qu'à chaque bonne action ils aient eu en vue de mériter la Divinité ; qu'ils aient marqué cette intention en invoquant, & prenant à témoin au commencement de leurs bonnes œuvres, les Anges qui président aux quatre parties du monde ; qu'ils aient versé de l'eau en implorant le secours de l'Ange gardienne de la terre ; car ce Peuple croit qu'il y a aussi des Anges femelles.

„ Au dessous de cet état de Divinité, continue le sçavant Voyageur, il y en a un moins parfait, qui est celui de Sainteté. Pour être Saint, il suffit d'avoir passé dans plusieurs corps, & d'y avoir acquis beaucoup de vertus, & qu'en pratiquant ces actes de vertus, on se soit proposé d'acquiescer la sainteté. Les propriétés de la sainteté sont les mêmes que celles de la Divinité. Les Saints les possèdent aussi bien que Dieu, mais dans un degré bien moins parfait ; outre que Dieu les a par lui-même, sans les recevoir de personne, au lieu que les Saints les tiennent de lui par les instructions qu'il leur donne. C'est lui qui leur apprend tous ces secrets, dont il a une connoissance parfaite. C'est pour cela, que s'ils ne renaissent pendant qu'il est dans le monde, comme ils ne peuvent recevoir ces enseignemens, ils ne sont point sanctifiés. Aussi ont-ils la coutume dans leurs bonnes œuvres de demander la grace de renaître en même-tems que leur Dieu.

„ La sainteté de ces hommes vertueux n'est parfaite, que lorsqu'ils meurent pour ne plus renaître, & que leurs âmes sont portées dans le Paradis pour y jouir d'une éternelle félicité.

„ Ils estiment que le Ciel & la Terre sont créés & éternels, & ne comprennent pas que le monde ait jamais commencé, ni qu'il puisse jamais finir. Ils veulent que (*) chaque Planete soit la demeure d'une Intelligence parfaite. La terre a au dessous d'elle une étendue immense d'eaux, qui la soutiennent comme la Mer soutient un Navire. Ces eaux inférieures ont communication avec celles qui coulent sur la terre, par un gouffre qu'ils supposent dans son Centre. Ces eaux sont retenues dans leur équilibre par un vent qui souffle de toute éternité. Mais quand le tems sera venu auquel le Dieu des Siamois a prédit qu'il cesseroit de régner, le feu du Ciel tombant sur la terre, réduira en cendres tout ce qu'il y trouvera ; & la terre ainsi purifiée sera rétablie en son premier état. Des changemens très-considérables dans les hommes & les animaux, même dans toute la nature, & une corruption universelle précéderont ce renouvellement universel. Les hommes, qui dans le tems que Dieu vivoit sur la terre avoient une taille de Géant, & possédoient avec une santé parfaite & l'innocence des mœurs tout ce qui se peut sçavoir, & toutes les obligations de la Loi, ces mêmes hommes, à mesure qu'ils se sont corrompus, ont perdu ces avantages : mais dans le dernier tems ils de-

(*) C'étoit aussi l'opinion des anciens Chaldéens. Mais ceux-ci établissoient dans chaque Etoile une Substance intelligente, dont l'Etoile

étoit comme le corps. Voyez l'Abregé de *Stanley in Clerici Operibus Philosophici*.

„viendront si foibles & si petits, qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Leur
 „vie sera très-courte en cet état ; leurs forces, & tous les autres avantages qu'ils
 „possédoient sans mesure dans l'état de perfection, se perdront alors entièrement :
 „mais on les verra croître en malice, jusqu'à ce qu'enfin dans le dernier tems ils
 „s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus ni Loi, ni écri-
 „ture ; & enlêvels dans l'ignorance la plus profonde, ils oublieront jusqu'au nom
 „de la vertu. C'est ce qui leur fait dire, que la fin du monde approche, parce
 „qu'ils n'y trouvent plus que corruption, qu'il y a si peu de sincérité & de fidélité
 „parmi les hommes, qui semblent être arrivés au comble de la malice. »

La destruction de la Terre & de tout l'Univers par le feu, est une opinion fort
 ancienne. Les Philosophes Grecs qui l'ont soutenue, paroissent l'avoir prise des
 Orientaux. Ce feu destructeur étoit, selon *Phurutus*, le *Cahos*, ou la matière ori-
 ginale de toutes choses. Ainsi la destruction de l'Univers par le feu n'est autre chose
 que le rétablissement du *Chaos*. Rien n'est plus célèbre dans les Anciens que l'opi-
 nion qui apprenoit cette destruction du monde par le feu. *Ovide*, au commence-
 ment de ses *Métamorphoses*, dit que *Jupiter* ne sachant s'il devoit exterminer le
 genre humain par un déluge d'eau, ou par le feu, ce Dieu se déterminâ pour le déluge,
 parce qu'il se ressouviut qu'il étoit marqué dans les destinées que le monde péri-
 roit un jour par le feu.

*Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus ;
 Quo mare, quo tellus, correpta que regia cæli
 Ardeat, & mundi moles operosa labores.*

Cette opinion est, pour ainsi dire, la marotte de tous les Païs & de tous les siècles.
David, parmi les Auteurs sacrés, *Hésiode*, *Homère* & quantité d'autres Auteurs distin-
 gués parmi les profanes, ont fait les mêmes plaintes de leur Siècle, & lui ont repro-
 ché son extrême corruption. A les entendre, il n'étoit pas possible qu'on allât
 plus loin. *Horace* un peu plus modéré a dit, que (a) les hommes de son tems étoient
 plus méchans que leurs Ancêtres, mais que la postérité leur rendroit quelque sorte
 de justice, en les surpassant en méchanceté.

*Damnosa quid non imminuit Dies ?
 Ætas parentum pejor avis tulit
 Nos nequiores, mox daturos
 Progeniem vitiosorem.*

On apperçoit là encore une autre espèce de marotte, qui veut que nos Ancêtres
 aient été plus honnêtes gens & plus vertueux que nous. C'est cette idée fautive, mais
 pleine de malignité à l'égard de nos contemporains, qui remplit d'entousiasme les
 Poètes & les Orateurs, quand ils parlent des premiers tems des Peuples & des Etats :
 entousiasme dont les Historiens eux-mêmes n'ont pu se défendre. Sans remonter à
 l'Histoire ancienne si remplie de cette espèce de merveilleux, qu'on lise la notre
 & celle de nos Voisins ; on verra avec quelle emphase on y parle de la vertu des
 premiers tems d'un Etat. Pour ce qui est de l'opinion que l'on a de la méchanceté
 de son Siècle, & qui a fait dire si souvent, que la fin du monde approchoit, il est
 vrai que l'Histoire parle de l'étrange corruption de quelques Païs, ou pour mieux
 dire, d'un certain nombre de gens d'un Païs, sur-tout des Grands & des Courtisans.
 Mais si l'on réfléchissoit bien sur ces désordres, on trouveroit que malgré l'influence
 qu'ils ont sur le peuple, la corruption n'est jamais assez étendue pour l'y pouvoir
 envelopper tout entier. Pendant la corruption de la Cour de France sous le règne
 des Valois, beaucoup de gens d'épée & de robe, un nombre considérable de Scavans,
 des Prélats à une éminente vertu, &c. y contrebalançoient les désordres que nos
 Historiens ont décrits. Malgré le décri dans lequel le libertinage & une infinité d'ex-
 cès avoient fait tomber l'Italie, on voioit sous *Leon X.* & ses Successeurs des gens
 qui éclairoient le Monde par leurs lumières & par leur vertu. Quelques grandes que
 fussent les ténèbres de ces Siècles appellés *ténébreux*, & dans l'énorme contagion des
 vices, il se trouvoit encore d'excellens hommes par toute l'Europe. La France, l'Al-
 lemagne & l'Angleterre en donnerent alors des preuves. Le Christianisme, que les
 honnêtes

(a) *L. 3. Carm. VI.*

honnêtes gens voioient défailir, la vertu que leur paroïssoit s'éteindre, se soutenoient encore par leur moien. Tandis que la Grèce & l'Italie gémissaient sous l'ignorance de leurs peuples, les Mores & les Arabes cultivoient des sciences presque abandonnées dans l'Occident; & quoique la fureur & l'extravagance fussent presque devenues le caractère essentiel de la Religion de ces teus si malheureux, il restoit pourtant des forces considérables à la véritable piété, pour résister encore à ses ennemis. Qu'on ne dise pas que le nombre des Libertins & des Scélérats l'emportoit alors sur celui des gens de bien. Sans nous amuser à répondre, qu'il faudroit avoir recours à une exacte supputation des uns & des autres, nous dirons que le vice s'attire bien plus l'attention des hommes que la vertu, & que la tolérance qu'il trouve plus ou moins dans un Etat, fait juger plus ou moins avantageusement du caractère des habitans. Cela suffit au peuple, pour lui faire tirer des conclusions trop générales. C'est ainsi que la tolérance des Religions fait juger mal à propos, que les Hollandois & les Anglois ont très-peu de Religion; & que le privilège des azyles, qui en Italie autorise une infinité d'assassinats, fait croire au vulgaire que l'Italie n'est peuplée que d'assassins. C'est pourtant en des circonstances semblables qu'on a vu les gens craintifs crier, que la fin du monde approchoit. Les raisons tirées d'une apparition de monstres, des tremblemens de terre, & tels autres phénomènes de la nature, ne convaincroient pas mieux les gens éclairés, puisqu'on sçait assez que s'ils arrivent dans un País, ils n'arrivent pas dans l'autre, & qu'on en a vu presque également dans tous les tems. Que si l'Histoire n'en fait pas toujours mention, c'est qu'on manquoit d'observateurs: témoin la lumière Boreale, sans doute aussi ancienne que le monde, & qui en 1726. effraia si fort ceux qui n'étoient pas accoutumés à l'observer, qu'ils crurent qu'elle alloit causer un embrasement universel. L'ingénieur Secrétaire de l'Académie des Sciences dit à ce sujet avec beaucoup d'esprit, que le spectacle que donna le Ciel cette nuit-là fut si extraordinaire, que si on n'y avoit été préparé par quelques autres spectacles, quoique moins brillans, & moins magnifiques, on ne sçait ou la surprise des Philosophes mêmes, & la terreur du peuple n'auroient pas été.

Enfin pour finir cette digression, nous croions que ces idées sont dûes à celles que l'on s'est faites de tout tems, que les grandes révolutions sont annoncées & précédées par des prodiges: mais quel prodige ne seroit pas un décri universel de la Religion, un oubli général de la vertu? On ne le verra jamais dans aucun Etat. Mais continuons de rapporter les autres rêveries des Siamois.

„ Les grands changemens, disent-ils, qui doivent précéder l'embrasement de la Terre, se remarqueront dans les animaux aussi-bien que dans les hommes. „ Ils ont même perdu l'usage de la parole, que Dieu, pendant qu'il vivoit encore sur la Terre, leur avoit accordée en vertu de ses mérites. Ils donnent „ de la liberté aux bêtes, les croiant capables de bien & de mal, & dignes „ de punition & de récompense. Dans les trois derniers siècles, six nouveaux So- „ leils paroîtront consécutivement, & chacun d'eux éclairera le Monde pendant „ cinquante ans. Ces six nouveaux Astres desséchent la Mer peu à peu, „ feront mourir les arbres & les animaux, & consumeront les hommes mêmes. „ Après tous ces prodiges, un feu descendu du Ciel brulera la Terre: les hau- „ teurs seront aplaniées; & il n'y aura plus d'inégalité. „ On doit conclure de ces „ dernières particularités de la Doctrine des Siamois, qu'ils mettent les inégalités de la Terre au rang de ses imperfections. C'est le système qu'un (a) habile „ Anglois a voulu établir de nos jours, & qui, tout ingénieux qu'il est, a trou- „ vé à peine quelques partisans. „ La Terre couverte de cendres & de poussière „ sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux, qui enlèvera ces restes de l'em- „ brasement du Monde; après quoi elle exhale une odeur si douce, qu'elle atti- „ rera du Ciel un Ange femelle, qui mangera de cette terre purifiée. Ce plai- „ sir lui coutera cher; car pour l'expier, cet Esprit sera obligé de demeurer „ ici bas, sans pouvoir jamais remonter au Ciel. Cette Intelligence concevra du „ morceau qu'elle aura mangé douze fils & douze filles, qui repeupleront le „ Monde. Les hommes qui en naîtront seront ignorans, grossiers, ne se recon- „ noîtront pas d'abord eux-mêmes; & après s'être connus, ils ignoreront en- „ core la Loi: ils n'en auront la connoissance qu'après un si long espace de „ tems, qu'on peut l'appeller en quelque façon une éternité. Cet espace de

(a) Burnet dans le Livre intitulé *Telluris Theoria sacra*.
Tome V. I.

„ tems étant écoulé , il renâtra un Dieu , qui dissipera les ténèbres de l'ignorance en
 „ enseignant aux hommes la véritable Religion , en leur faisant connoître les
 „ vertus qu'il faut pratiquer , & les vices qu'il faut fuir. Il leur donnera des
 „ Ecritures où ces choses seront expliquées ; & la Loi sainte effacée depuis
 „ long-tems de l'esprit des hommes , y sera de nouveau gravée par les soins &
 „ les mérites de cette Divinité. Voilà l'unique emploi qu'ils jugent digne de
 „ Dieu pendant qu'il est sur la Terre ; car ils estiment qu'il est au-dessous de
 „ lui de vacquer au Gouvernement du Monde , de prendre soin des hommes &
 „ des animaux , & de produire tout ce qui se voit dans l'Univers. C'est ainsi
 „ que le Monde sera renouvéllé de tems en tems , durant toute l'éternité „ &
 „ c'est aussi ce qui revient en quelque façon à la grande Année des Platoniciens , dans
 „ laquelle on verra le Ciel & la Terre , après avoir été purifiés par le feu , re-
 „ prendre (a) leur beauté primitive , & je ne sçai quelle uniformité de mouve-
 „ ment , que l'on suppose s'être perdue. La Terre reprendra sa première égalité ,
 „ sur tout cette position avantageuse , & cet équilibre que le Déluge lui a fait
 „ perdre. Des Anciens ont regardé cette Année Platonicienne comme une révo-
 „ lution , par laquelle au bout de plusieurs milliers d'années les mêmes choses qui
 „ se passent & se passeront après nous dans l'Univers , reviendront dans le même
 „ ordre & de la même manière. Nous renâtrons donc avec les mêmes vices &
 „ avec les mêmes vertus. Nous vivrons sous les mêmes Princes , &c. C'est ce que
 „ Virgile a si bien chanté dans sa quatrième Eglogue.

*Alter erit tunc Tiphis , & altera qua vocat Argo
 Delectos Heroas , erunt etiam altera bella ,
 Atque iterum ad Trojam Magnus mittetur Achilles.*

Voions maintenant ce que rapporte Mr. de la Loubere concernant la Religion des
 Siamois. (b) „ Ils n'admettent , dit-il , aucun Etre intelligent , qui juge de la bonté
 „ ou de la malice des actions humaines , & qui en ordonne le châtement ou la récom-
 „ pense. Ils n'admettent pour cela qu'une fatalité aveugle qui fait , disent-ils , que le
 „ bonheur accompagne la vertu , & que le malheur accompagne le vice , com me elle
 „ détermine les choses pesantes à descendre , & les légères à monter. Et parce que
 „ rien ne répugne davantage à la raison , que de supposer une justice exacte dans
 „ le hasard , ou dans la nécessité du destin , cela les porte à imaginer quelque chose de
 „ corporel dans les œuvres bonnes ou mauvaises , qui a , disent-ils , la force de faire
 „ aux hommes le bien ou le mal qu'ils ont mérité „ : mais n'est-il pas vrai , qu'en un
 „ sens , le bonheur accompagne la vertu , & le malheur le vice ? Les Stoïciens , &
 „ plusieurs autres Philosophes Païens l'avoient dit il y a long-tems. Les Chrétiens
 „ venus après eux ont débité le même Dogme , on pourroit développer la proposition
 „ de cette manière. L'essence du bien & celle du mal sont telles , que la vertu doit
 „ être nécessairement heureuse , comme le vice doit être nécessairement malheureux ;
 „ car malgré les exceptions que les gens du monde font à cette règle si conforme à
 „ l'ordre qui est établi dans l'Univers , le bien ne peut jamais produire que le bien , &
 „ le mal ne sçauroit jamais produire que le mal : de même que la lumière ne sçauroit
 „ produire les ténèbres , ni les ténèbres la lumière , quelques grands que soient les
 „ désordres dont le monde est plein , & qui font juger que la règle est fautive & in-
 „ certaine , parce que par ignorance & par inattention nous ne jugeons que superfi-
 „ ciellement.

A l'égard de ce que ces Peuples supposent de corporel dans les bonnes & dans
 les mauvaises actions , qui a la force de faire aux hommes le bien ou le mal qu'ils
 ont mérité , ne pourroit-on pas expliquer cela de la satisfaction intérieure que la
 vertu donne , & (c) des remords qui suivent le vice ? Sans parler encore de l'hon-
 neur & de la tranquillité dont la première jouit , & des peines qui menacent tou-
 jours le dernier , & qui tiennent les méchans dans une crainte perpétuelle , au mi-

(a) Burnes Liv. 111. Chap. 4. *Telluris Theo-
 ria sacra.*

(b) *Description du Royaume de Siam*, Tom. I,
 pag 380. Edit. d'Hollande. Il faut observer

que l'Auteur semble parler en général de tous
 les Indiens.

(c) ——— *Prima hec est noxia, quod se
 Jucula nova nocens absolvitur.* Juvenal.

lieu de
 ceux d

(a)

Il ne
 Cet E
 ou un
 un rep
 cutés p
 siens d
 ner se
 mois n
 donner
 du mo
 me , &
 compa
 vera c
 cipe la

Cor
 mult
 plus :
 compo
 Ils di
 humai
 indiffé
 gissent
 Puis d
 puissan
 „ secol
 „ pale
 „ les a
 „ roien
 „ préfé
 „ con
 „ nes ,
 „ Gén
 „ quel
 „ neu
 „ à la
 „ vien
 „ se
 „ fortes
 leur a
 chant
 rémon
 Le
 pas a
 pas ne

(a)

(b)

lieu de laquelle ils ont sans cesse devant leurs yeux les supplices de ce monde & ceux de l'éternité.

(a) — *Metus in vita pœnarum pro malefactis*
Est insignibus insignis, scelerisque lucla.
Carcet & horribilis de saxo jactu deorsum,
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, rada.
Qua tamen, etsi absunt, at metus sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, terretque flagellis,
Nec videt interea qui terminus esse malorum
Possit, nec que sit pœnarum denique finis;
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravefcant.
Illinc acherusia fit sultorum denique vita.

Il ne s'agiroit plus que de faire remonter ces idées à un Etre Souverain & éternel. Cet Etre se trouve dans la Théologie de ces Idolâtres. Qu'il soit la Nature même, ou un certain Esprit Universel, qui n'agit plus, & qui au contraire s'est plongé dans un repos éternel; toujours sera-t'il vrai, que les ordres qu'il a établis sont exécutés par d'autres Etres, de la même façon qu'un Prince, après avoir établi les siens dans les Provinces, se retire tranquillement dans son Palais, & laisse gouverner les Ministres. Nous sommes persuadés que cette explication du système Siamois ne se trouvera pas sans défauts: mais nous ne cherchons après tout qu'à lui donner quelque air de raison. N'est-ce pas un assez grand effort? Nous croions du moins que c'est-là tout ce qu'on peut dire pour sauver ces Peuples de l'athéisme, & d'un parfait (b) éloignement de la connoissance d'un Dieu. Au reste, si l'on compare ce que nos deux Voisagers disent sur la Doctrine des Siamois, on y trouvera des contradictions, comme dans toute autre Religion qui n'a pas pour principe la révélation.

Conformément à cette Doctrine, ces Peuples & leurs Voisins distribuent à une multitude d'Esprits infinie la puissance & toutes les vertus d'un Etre qui n'agit plus: ces Esprits ne sont pas de la nature que nous les supposons. Ils les croient composés d'une matière subtile, qui se dérobe à l'atouchement & à la vue. Ils disent que ce sont des ames, qui en général ont autrefois animé des corps humains. Tous les Esprits leur paroissent (c) de même nature: les ames entrent indifféremment dans tous les corps, de quelque espèce qu'ils soient; elles les régissent, sans être unies Physiquement à eux, comme notre ame l'est à notre corps. Puis donc que les ames des morts sont du nombre des Esprits qui ont part à la puissance Divine, „ ils pensent aussi qu'elles ont le pouvoir de tourmenter ou de „ secourir les vivans; & c'est sur ce fondement qu'ils prient les morts, & principalement les ames de leurs Ancêtres jusqu'au bisaïeul ou trisaïeul, présumant que „ les autres sont tellement écartées par diverses transmigrations, qu'elles ne „ sauroient plus les entendre, „ ni leur faire du bien ou du mal. „ Les Siamois font „ prières en toutes rencontres des prières aux bons Génies, & des imprecations „ contre les mauvais. Les bons Génies sont des ames estimées plus ou moins „ bonnes, selon qu'elles ont été plus ou moins vertueuses en cette vie. Les mauvais „ Génies sont les ames de ceux qui meurent, ou par ordre de la Justice, ou par „ quelque un de ces malheurs extraordinaires qui les font juger indignes des hon- „ neurs funébres. Cela revient à l'opinion de Platon, qui vouloit qu'on s'attachât „ à la vertu pendant la vie, afin que l'habitude en durât après la mort. Cela „ vient encore à l'opinion de quelques anciens Chrétiens, que les ames des bons „ se changent en Anges, & les ames des méchans en Diables; „ & c'est de ces „ sortes d'idées qu'on a vu couler dans les fausses Religions l'invocation des morts, „ leur apothéose, & autres choses semblables. Nous parlerons de leurs opinions tou- „ chant la suprême félicité, le Paradis & l'Enfer, lorsqu'il faudra décrire leurs Cé- „ rémonies funébres.

Le Pere *Tachard* dont nous avons déjà rapporté plusieurs passages, ne s'exprime pas au sujet de ces Esprits subalternes, comme Mr. de la Loubere; ce qui ne doit pas nous surprendre, puisqu'apparemment les Siamois eux-mêmes ne s'en expliquent

(a) *Lucret. lib. 111.*

(b) *La Loubere, ubi sup. p. 395.*

(c) *Ibid. p. 380.*

pas de la même manière. Voici comme le sçavant Jésuite expose leur Doctrine touchant les Esprits. „ Les Anges sont corporels & de différent Sexe ; ils veillent éternellement à la conservation des hommes, & au gouvernement de l'Univers. Ils les distribuent en sept Ordes ou Hiérarchies, dont les unes sont plus parfaites & plus nobles que les autres ; & ils les placent en autant de Lieux différens. Chaque partie du monde a une de ces Intelligences, qui préside à tout ce qui s'y fait ; & parce qu'ils sont persuadés que ces Anges examinent avec une application continuelle la conduite des hommes, & qu'ils sont témoins de toutes leurs actions, pour récompenser celles qui sont louables, *en vertu des mérites de leur Dieu* ; c'est à ces Intelligences, & non pas à leur Dieu, qu'ils ont coutume de s'adresser dans leurs nécessités & dans leurs misères, & ils les remercient des grâces qu'ils croient en avoir reçues. Ils ne reconnoissent, dit-il encore, point d'autres Démonz que les âmes des méchans, qui sortant de l'Enfer, où elles étoient détenues, errent pendant un certain tems dans le Monde, & font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Ils mettent encore au nombre de ces Esprits malheureux les enfans morts-nés, les Meres qui meurent en couche, ceux qui sont tués en duel, ou qui sont coupables de quelques autres crimes de cette nature. „

Nous ne sçaurions mieux placer qu'ici ce que les Siamois racontent, selon le même Auteur, de certains Anachorètes, qui tiennent beaucoup de nos Latins, de nos Spectres, & des Faunes & des Satyres de l'Antiquité. Ces Solitaires vivent retirés dans des solitudes affreuses, & possèdent, dit-on, une parfaite connoissance des secrets de la nature. Ils se vantent de posséder le rare secret de faire l'or, l'argent, & les métaux les plus précieux ; & si on s'en rapporte à eux, il n'est point de miracle si étonnant qui soit au-dessus de leurs forces. Ils prennent toutes les figures qu'ils veulent ; ils peuvent se rendre immortels, parce qu'ils sçavent le moyen de se prolonger la vie. Ils la sacrifient cependant à Dieu de mille ans en mille ans, en se consumant eux-mêmes sur un bucher, comme les Poètes le disent du Phœnix, à la réserve d'un seul, qui reste pour ressusciter les autres par la vertu de ses charmes. On ajoute qu'il n'est pas moins dangereux que difficile de rencontrer ces Hermites miraculeux, & que l'on court risque de la vie quand on les voit.

La Morale des Siamois se réduit, suivant M. de la Loubere, à (a) cinq préceptes négatifs ; *ne point tuer, ne point dérober, ne commettre aucune impureté, ne point mentir, ne point boire de liqueur qui enivre.* Le P. Tachard dit au contraire, que leur Loi est comprise en dix Commandemens, qui regardent plus particulièrement les Talapoins. Les Laïques en ont huit. Voici les trois que M. de la Loubere a obmis : *Adorer Dieu, sa parole & ceux qui imitent ses vertus ; jœner les jours de fêtes & ne point travailler ces jours-là.* Quoiqu'il en soit, le premier précepte négatif ne s'étend pas seulement aux hommes & aux animaux, mais aux plantes même & aux sentences. Par ce précepte, ils étoient encore qu'on ne doit rien détruire dans la nature, supposant, ainsi que nous l'avons déjà dit, que tout y est animé. „ Rompre, „ par exemple, une branche d'arbre, c'est offenser l'ame de l'arbre. Mais quand une fois l'ame a été chassée d'un corps, ils regardent cela comme une destruction déjà faite, & ne croient rien détruire en se nourrissant de ce corps. Les Talapoins ne font aucun scrupule de manger ce qui est mort ; mais ils s'en font un de tuer ce qu'ils estiment vivant. „

Sous ce précepte est comprise aussi la défense de faire aucune incision d'où il sorte du sang. Mais on trouve des détours, pour éluder une partie de la rigueur du précepte. Par exemple, les Siamois ne font scrupule d'aller à la pêche que les jours auxquels les Talapoins se rasent la tête. A cela près ils ne croient pas que la pêche soit criminelle ; car, disent ils par un détour assez grossier, *nous ne faisons que tirer le poisson de l'eau, mais nous ne répandons pas son sang.* Ils se servent de pareils détours, pour excuser la guerre & tous autres cas où l'on est dans l'indispensable nécessité de tuer. Malgré ce précepte, les Siamois (b) étoient qu'il est permis de se tuer soi-même ; que c'est faire un sacrifice utile à l'ame ; & que ce sacrifice lui acquiert un grand degré de bonheur & de vertu. Ils se pendent quelquefois

(a) La Loubere, ubi sup. pag. 381.

(b) Tous les Indiens, selon La Loubere.

fois par dévotion à (a) l'arbre des Pagodes. Cela s'appelle brusquer ces austérités si communes, & que l'on pourroit fort bien appeller l'*homicide de soi-même fait à petit feu*. „ Mais, dit-on, dans ce zèle qui détermine les Siamois à se pendre, il y a „ toujours quelque sujet évident d'un grand dégoût pour la vie. „ La même Relation parle d'un Péguan, qui se brula tranquillement dans un Temple de Siam, au milieu de ses parens, qui lui avoient causé quelque chagrin, & qui en pleurant autour de lui, le laissèrent pourtant brûler. Cette mort fut pour lui le grand chemin de l'Apothéose. On couvrit son corps de plâtre; on en fit une statue; on la dora, & on la mit sur l'Autel derrière celle de Sammona-Codom.

Par le troisième précepte, toute sorte d'impureté est défendue aux Siamois. Le mariage même est un commerce d'impureté; le célibat au contraire est un état de perfection. Cette idée est plus ou moins dans toutes les Religions. Les Païens défendoient d'approcher des Autels à ceux qui venoient de s'acquitter des devoirs du (b) mariage. Cette impureté prétendue n'a pas laissé de contribuer au célibat des Prêtres Chrétiens; & si le remède a été quelquefois pire que le mal, c'est un effet de la foiblesse de l'homme. Dès que les Chinois ont des enfans, ils estiment qu'il y a de la vertu à faire divorce. Le grand Confucius & plusieurs autres Philosophes Chinois ont mis le divorce au rang des actions vertueuses. Les siècles passés nous fournissent quelques exemples d'une pareille conduite; je parle de ces tems d'ignorance où les Monarques eux-mêmes se retiroient dans les Cloîtres, & abdiquoient la Couronne temporelle, pour orner leur tête de la Couronne monachale. Alors c'étoit se fraier la route du Ciel, que de rompre toute union conjugale, & d'aller effacer l'impureté de cet état dans la solitude d'un Monastère.

Mr. de La Loubère dit, que les Philosophes Chinois regardent la femme comme une chose mauvaise, qu'il faut rejeter, après en avoir tiré l'usage le plus naturel, qui est la production des enfans. Après une telle acquisition, il leur est encore moins permis de passer aux secondes noces, puisqu'ils possèdent des fruits de leur premier mariage. *Confucius* quitta sa femme après en avoir eu un fils; le fils imita le pere. De plus ces gens-là ne vouloient des enfans, que pour se faire rendre à eux & à leurs Ancêtres, les devoirs que la Religion Chinoise croit nécessaires au repos des morts. On congédoit donc sa femme, après qu'elle avoit fait quelques Elus dans la *Foi Chinoise*. Pour ce qui est de nous autres Chrétiens, la femme est si bien une terre de propriété, qu'il est impossible de l'aliéner. Quelques exemples rares n'ont pas acquis force de Loi. Nous venons de remarquer que le Cloître n'est plus à la mode, ou l'est si peu, que cela ne vaut pas la peine d'être allégué. Pour ce qui est des Communions Protestantes, il faut y garder sa femme à quelque prix que ce soit. On n'y trouve pas même l'ombre d'un Cloître ou d'une Dispense; aussi leurs Conducteurs paient-ils cher la rigidité de leurs Loix; car ils ont d'ordinaire le sort de posséder des femmes de mauvaise humeur.

*Donc s'il vaut mieux Diable ou femme avoir,
Et qui des deux bruit plus en ménage,*

est une question à leur proposer. Mais n'égaions pas trop la matière, & revenons au sérieux. Il semble que S. Paul ne se soit pas contenté de préférer le Célibat au mariage, mais qu'il ait voulu insinuer encore qu'on étoit heureux d'être débarassé de ses liens. Quoiqu'il en soit, de toutes ces idées mal prises ou mal entendues, les esprits outrés en ont tiré des conséquences affreuses contre les femmes. On s'est dépité contre elles; on s'est déchaîné avec fureur. Je ne sçai quel Poète a dit en vers.

*Famina nulla bona est: at si bona vixeris unquam,
Nescio quo pacto res mala facta bona est.*

Un autre Misantrope n'a point trouvé de milieu entre la coquetterie d'une belle femme, & la peine qu'on doit souffrir à se voir l'Époux d'une laide. Un autre les a dégradées de l'humanité. Toutes ces satyres sont outrées sans doute, ainsi que

(a) Les Européens l'appellent *Arbre des Pagodes*, parce que les Siamois le plantent devant les Pagodes. Nul particulier n'en peut avoir dans son jardin; & c'est de ce bois-là qu'on fait les Statues de *Sammona-Codom*, La Loubère,

Description du Royaume de Siam.

(b) — *Difcedite ab aris*

Quis tulit h'ernâ gaudia nocte Venus,

Tibull.

celles qui entrent ordinairement dans nos Comédies. Aussi ne les rapportons-nous, que pour faire voir le peu de justice qu'on a rendu de tout tems au beau sexe.

Mais continuons d'exposer les sentimens des Siamois. (a) L'usage de toute liqueur capable d'enivrer leur est interdit. Sur-tout il n'est pas permis aux Talapoins de boire du vin, quelque besoin qu'ils en aient. & ils sont extrêmement scandalisés, lorsqu'ils en voient boire à des Prêtres Chrétiens. Que diroient-ils donc, s'ils étoient témoins de leur intempérance en quelques Païs d'Europe ?

D'un autre côté, les Siamois ne croient pas, que l'exacte vertu soit faite pour tout le monde, mais seulement pour les Talapoins. Le métier des Séculiers est de pécher, & celui des Talapoins, est de ne point pécher, & de faire pénitence pour ceux qui péchent. Ces opinions se font aussi glissées plus ou moins subtilement dans les autres Religions. Parlons seulement de ce qui se passe chez nous. On croit généralement qu'il est moins permis à ceux qui enseignent la Religion, de s'écarter des préceptes, qu'il ne l'est aux Séculiers; mais on croit en même tems qu'une infinité de petites négligences dans la Piété sont permises à ceux-ci, & ne le seroient jamais aux Ecclésiastiques. On croit aussi que les Séculiers en font quittes pour certaines réparations générales; mais on veut que la vie de l'Ecclésiastique soit un exemple continuel de vertu; rarement leur passe-t-on la fragilité humaine. A l'égard de ceux qui se destinent à faire pénitence pour les autres, par un principe de compassion & de charité pour la fragilité humaine, il semble juste qu'ils soient estimés plus purs que les autres; mais il faut que l'orgueil ne s'y mêle pas, & qu'en pleurant les péchés d'autrui, ils n'oublient pas de pleurer les leurs.

Le Voyageur que nous citons, dit (b) que les Talapoins ont une idée fort grossière & fort matérielle du péché. Par une suite de cette opinion, que le métier des Séculiers est de pécher, ils ne font point de scrupule de faire commettre des péchés aux Séculiers pour en profiter, ceux-ci étant obligés de les racheter par leurs bonnes œuvres. Ils font consister la beauté de la vertu dans l'impossibilité de sa pratique; pour mieux montrer son impossibilité, ils la surchargent d'une infinité de petits devoirs inutiles & veteux. Pour faire sentir le ridicule de ces vetilles, nous en donnerons ce seul exemple. Les Talapoins défendent d'allumer du feu, parce que c'est décevoir ce avec quoi on l'allume; & de l'éteindre quand il est une fois allumé. Si la vertu consiste dans de tels préceptes, un congrua facilement l'impossibilité de la pratiquer. L'orgueil fait éviter des péchés aux Talapoins; mais la nécessité qui les fait permettre aux Séculiers, a établi cette maxime si commode & si utile aux uns & aux autres, que le péché n'est fait que pour les Séculiers. L'esprit humain, qui en fait de vertu & de Religion aime fort de se mettre à l'aise, paraphrase, pour ainsi dire, des maximes de cette nature, & les étend autant que ses intérêts le demandent. Observons cependant, avant que de passer plus avant, que comme nos deux Voyageurs, quoique très-habiles l'un & l'autre, ne font pas toujours uniformes au sujet de la Religion & des principes des Siamois, que l'Europe connoissoit peu avant eux, il est difficile d'accorder ce récit avec ce qui suit du P. Tachard. " Un Chrétien ne peut rien enseigner de plus parfait sur les mœurs & sur la conduite de la vie, que ce que la Religion des Siamois prescrit là-dessus. Elle leur ordonne de faire le bien, & ne leur défend pas seulement les actions mauvaises; mais encore tout désir, toute pensée, & toute intention criminelle: c'est ce qui leur fait dire que leur Loi est impossible dans la pratique. La nécessité, ni aucune autre circonstance n'excuse l'homme qui pèche. Plusieurs choses, qui parmi les Chrétiens ne sont que de perfection & de conseil, passent parmi eux pour des préceptes indispensables. "

Le respect que les Siamois ont pour leurs écritures, fait qu'ils n'osent nous les confier, dit le P. Tachard dans son premier *Voyage de Siam*. Ils n'osent nous expliquer leur Loi, de crainte que l'exposant à notre raillerie, nous ne commettions quelque irrévérence, & que le péché ne leur en soit imputé. Ils nous reprochent souvent, que la manière dont nous portons les images des Saints, & dont nous lisons les livres sacrés, n'est pas assez respectueuse. Nous renvoyons le reste de cette matière à d'autres Articles.

Venons à *Sammona-Codom*, le grand objet du Culte des Siamois. L'embarras de la Théologie de ces Peuples, l'obscurité de la Mythologie de cet homme extraor-

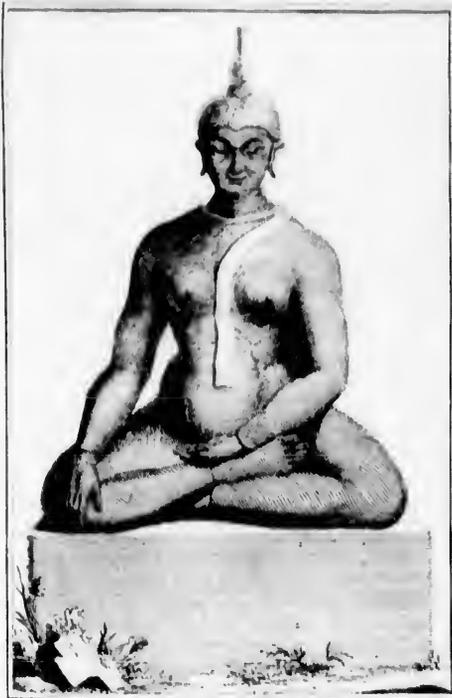
(a) Tachard Voyages de Siam Tom. I. Liv. 6. | peut-être plus d'orgueil & de malice que de
(b) La Loubère Tom. I. pag. 387. Il y a | grossièreté dans ces idées,



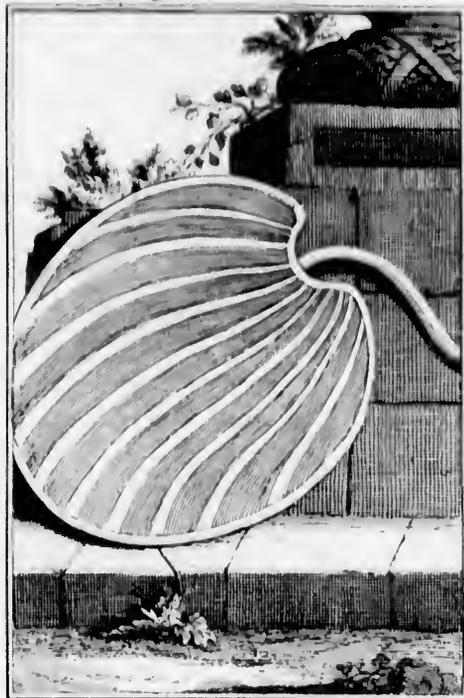
SOMMONACODOM.



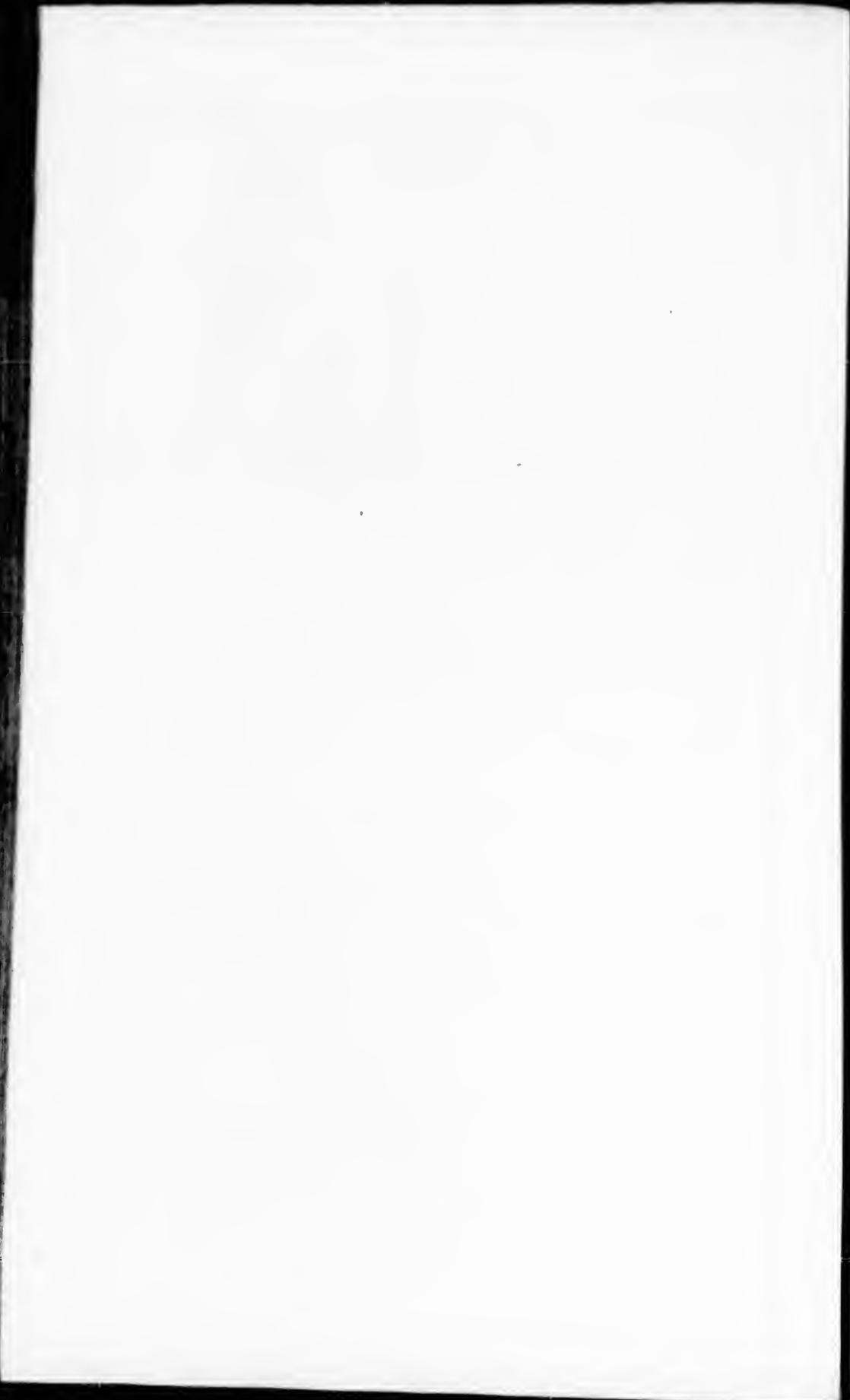
Autre représentation de cette IDOLE.



AUTRE.



TALAPAT, parasol des TALAPOINS.



d
d
e
J
2
a
t
/

S
d
L
n
r
f
t

c
/

S
a
r
d
l
f
f
a
t
j
r
t
f
l
c
r
c
r

r
f
c
j
t
l
r

d
r
c
l
f
r
f

dinaire devenu Dieu, font de grands obstacles à l'exacritude que demanderoit un tel article. Quelques livres *Balis* racontent, (a) que Sommona-Codom naquit d'une fleur, & cette fleur du nombril d'un enfant, ou plutôt d'une feuille d'arbre, en forme d'enfant se mordant l'orteil, & nageant sur l'eau, qui seule subsistoit sur Dieu. Souvenons-nous ici du passage (b) de Moïse, où il est dit, que (c) l'Esprit de Dieu se mouvoit, ou plutôt, en traduisant à la lettre, couvoit sur la surface des eaux; ce qui revient à l'idée de l'Univers représenté sous la forme d'un œuf. Il est aisé d'y trouver aussi l'idée des Siamois à l'égard de l'origine de Sommona-Codom; & il ne faut pas être accoucheur de profession, pour remarquer dans la situation de la *feuille-enfant* celle d'un enfant dans le ventre de sa mère. Nous mettons au rang des idées parallèles celle de la *Purua* des Chinois, assise sur une fleur au milieu de l'eau, & celle d'*Isti* assise sur une fleur de *Lotos*.

Le P. Tachard dans son second Voyage de Siam, Liv. V. rapporte une Fable des Siamois, qui fait naître Sommona-Codom d'une Vierge, qui conçoit de la vertu du Soleil. La Vierge honteuse de se trouver enceinte s'enfonça dans une forêt, pour se dérober aux yeux des hommes. Elle accoucha sans douleurs au bord d'un Lac du plus bel enfant du monde; mais cette Vierge n'ayant point de lait pour le nourrir, & ne pouvant se résoudre à le voir mourir, entra dans le Lac, où elle le mit sur le bouton d'une fleur, qui s'épanouit d'elle-même pour le recevoir, & ensuite renferma l'enfant comme dans un berceau. Les Talapoins portent depuis ce tems-là un fort grand respect à cette fleur.

Malgré sa naissance merveilleuse, Sommona-Codom eut père & mère; & le nom de cette mère se trouve avoir je ne sçai quel rapport avec celui (d) de *Marie*. Les Millionnaires, qui ne laissent rien échapper, n'ont pas manqué d'y faire attention. (e) Sommona-Codom, incontinent après sa naissance, & sans qu'aucun maître l'instruisit, acquit par une simple vue de son esprit, une connoissance parfaite de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, & les secrets les plus impénétrables de la Nature. Il se souvint au même-tems de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les différentes vies qu'il avoit passées. Après avoir enseigné aux Peuples des choses sublimes, il les laissa écrites dans des livres, afin que la Postérité en profitât. Dans ces Livres il raconte de lui-même, qu'étant devenu Dieu, il voulut manifester sa Divinité aux hommes par quelque prodige extraordinaire. Étant allé sous un arbre estimé sacré par les Siamois, il fut glorifié d'une manière très-signalée, & adoré des Anges, qui descendirent exprès du Ciel. Le jaloux *Thevstat* conjura la perte de son frère, & lui déclara la guerre avec tous les animaux. Sommona-Codom se défendit par la vertu de ses bonnes œuvres; mais rien ne le soutint comme la pratique du dixième Commandement, qui renferme l'exercice de la charité, sans laquelle il n'auroit pas laissé de succomber, quoiqu'armé de toutes les bonnes œuvres contenues dans les neuf autres préceptes. L'Ange Gardien de la Terre pressa les ennemis de Sommona-Codom de l'adorer comme Dieu; mais enfin les trouvant endurecis & obstinés à ne point écouter ses remontrances, elle pressa ses cheveux mouillés, & en fit sortir une Mer qui les submergea.

Depuis que Sommona-Codom avoit commencé d'aspirer à devenir Dieu, il étoit revenu cinq cens cinquante fois au Monde sous différentes figures, & à chaque fois toujours le premier, ou le plus excellent de l'espèce dont il prenoit la forme. Il donnoit souvent sa vie pour ses Sujets: il s'exerçoit aux souffrances & à la patience, jusqu'à souffrir une fois qu'un *Bramine*, pour l'éprouver, lui enlevât son fils & sa fille, & les tourmentât en sa présence. Il faisoit des retraites & des pénitences dans des lieux écartés & solitaires. Son détachement alloit au-delà de tout ce qu'on sçauvoit imaginer. Il donna sa femme à un pauvre qui lui demandoit l'aumône; peut-

(a) *La Louber*, ubi sup. pag. 412.

(b) *Genes.* Chap. 1. v. 2.

(c) *Sommona Codom*, sur l'étymologie que Mr. d'Herbelot donne à ces deux mots Persans d'origine, peut signifier le *Ciel ancien*, ou le *Ciel éternel*. Voyez *La Louber* du *Royaume de Siam*, tom. I. pag. 422. Il ne faut pas être grand Hébreu, pour y trouver aussi du rapport avec ces deux mots *Schamun Keden*, ni grand Docteur pour sçavoir que le *Ciel* & l'*Esprit du Ciel*, ou le Dieu

suprême, ont été souvent confondus, non seulement en poésie, mais aussi en prose.

(d) Sur ce rapport, dit *La Louber*, les Siamois ne font pas de Jésus-Christ *Sommona-Codom*, mais un scélérat nommé *Thevstat*, & frère de *Sommona-Codom*. Ce *Thevstat*, ajoutent-ils, est puni dans les Enfers d'un supplice, qui tient de celui de la Croix.

(e) Le P. Tachard, *Second Voyage de Siam*,

on donner rien de plus cher ? Après s'être crevé les yeux, il distribua sa chair aux animaux que la faim pressoit. On doit se ressouvenir, que la Religion de ces Idolâtres leur préfère aussi la charité pour les bêtes. Un autre (a) Voyageur dit, sur la foi de quelque autre Légende ; qu'après avoir donné tous ses biens, sa charité n'étant pas encore satisfaite, il s'arracha les yeux, tua sa femme & ses enfans, pour les donner à manger aux Talapoins qui vivoient de son tems. Il n'oublie pas en même-tems de faire remarquer la contradiction qui se trouve, entre ces meurtres qui sont mis au rang des œuvres méritoires de Sommona-Codom, & les Commandemens de la Loi des Talapoins qui les défend expressément.

(b) Sommona-Codom, après avoir renoncé à tous les attachemens de la vie terrestre, s'appliqua uniquement à remplir tous les engagemens de la vie spirituelle. Le voilà dans les jeûnes, dans la prière, & autres semblables pratiques. Pour y vaquer avec plus de mérite, il embrassa la Profession de Talapoin ; & quand il eut mis le comble à ses bonnes œuvres, il en acquit aussi-tôt tous les Privilèges. Il devint si fort, qu'il vainquit en combat singulier un homme d'une vertu déjà consommée. Celui-ci doutant de la perfection à laquelle Sommona-Codom étoit parvenu, le défia pour éprouver ses forces. Il fut vaincu. Plusieurs autres personnes d'un mérite reconnu firent l'ornement du Siècle de Sommona-Codom ; & tous ces Saints étoient doués d'une force extraordinaire ; & proportionnée à la vaste étendue de leurs corps. Sommona-Codom avoit avec la force corporelle le don des Miracles. Il se rendoit invisible ; il pénétrait le passé & l'avenir ; il connoissoit parfaitement & tout d'un coup toutes les choses du Monde. Par une agilité qui étoit au-dessus des forces de l'homme, il se transportoit sans peine d'un lieu à un autre, pour prêcher la vertu à toutes les Nations. Dans cet état de vertu si sublime, si excellent, Sommona-Codom s'oublia : il tua un (c) Man ; & fut aussi-tôt châtié pour cette faute. Sa vie ne s'étendit que jusqu'à quatre-vingts ans ; après quoi il mourut, en disparaissant tout à coup comme une étincelle qui se perd en l'air.

Le Man, que tua Sommona-Codom, étoit d'une Nation ennemie du Saint, & coupable par conséquent d'une hérésie capitale. Or sur cet Article les Siamois ont pensé comme le Peuple pense ailleurs. Il se fait une idée monstrueuse des Hérétiques, après se l'être faite de leur croiance. Les Siamois font de ces Mans un Peuple effroyable, avec un visage fort large, des dents horribles par leur grandeur, & des Serpens à la tête au lieu de cheveux. De même on voit autrefois des Catholiques, qui s'imaginoient bonnement que les Huguenots n'étoient pas faits comme le reste des hommes. Lorsque dans la Guerre d'Italie au sujet de la Monarchie d'Espagne, un (d) certain Général passa en Piémont, le Peuple trompé par le nom de ce Général Calviniste, s'imaginoit qu'il avoit des cornes à la tête comme un Taureau, & que toutes ses Troupes avoient la tête ornée de même. On a vu d'un autre côté quelques Protestans assez idiots, pour s'imaginer que les Catholiques portent une marque au front, trompés par la comparaison de quelques-uns de leurs Ministres, qui après avoir (e) cherché & trouvé le Papisme & le Pape dans l'Apocalypse, appliquent sans fondement à l'un & à l'autre tout ce que ce Livre rapporte de la Bête, & de la marque dont étoient marqués ses adorateurs. Ces idées sont grossières certainement, & par conséquent défavorées des honnêtes gens : mais quand on n'est pas accoutumé à vivre avec des personnes de Religion différente, & que l'on a sans cesse les oreilles battues des abus grossiers de cette Religion ; quand on a affaire à des gens qui font sans cesse des applications contre elle ; quand avec cela on a appris dans son enfance, qu'il faut s'éloigner de ceux qui professent cette Religion, & avoir de l'horreur pour leurs Dogmes, l'esprit se revêt insensiblement d'un caractère susceptible des impressions les plus grossières. Tel dans la théorie croit n'avoir rien à craindre de ce caractère, qui se confond dans la pratique, & ne fait pas mieux que le Villageois le plus stupide & le plus ignorant. Par exemple, on voit des Catholiques ne pouvoir s'empêcher de frémir, & d'être déconcertés & entrant dans un Temple de Huguenots, & des Huguenots trembler sur leurs jambes, palir

(a) La Louberie, du Roiaume de Siam, Tome

I. pag. 414.

(b) Idem *ibid.* page 416.

(c) C'est le nom d'un Peuple.

(d) Le Général Corniau.

(e) Dans les Controverses l'un ne va jamais sans l'autre.

& se dérangent entièrement en entrant dans une *Eglise des Catholiques*. Les uns & les autres ont-ils quelque chose à craindre ? Ont-ils Prêtres ou Ministres à leurs trousses ? Voient-ils Dragons ou Soldats autour d'eux ? Sont-ils menacés du dernier supplice ? Point du tout. Ils se trouvent au contraire dans des Païs, où l'on se ménage les uns & les autres. Une fraieur, qu'il est difficile de bien définir, les possède ; & cette fraieur est due à certains préjugés, dont on ne se défait jamais entièrement.

Reprenons l'Histoire de Sommona-Codom. Après la mort du Man, il s'avisait de manger de la chair d'un cochon, dans lequel l'âme du Man qu'il avoit tué étoit entrée ; apparemment pour se venger de Sommona-Codom. La Légende que le P. Tachard a suivie, dit qu'un Montre, que Sommona-Codom avoit fait mourir autrefois, ressuscita sous la figure d'un cochon ; & qu'un jour que Sommona-Codom étoit assis au milieu de ses Disciples, qu'il instruisoit, ce Montre vint à lui avec beaucoup de fureur. Sommona-Codom connut alors, que son départ du Monde approchoit, & il le prédit à ses Disciples. Peu de tems après il mangea de ce même cochon, & en mourut. Avant que d'expirer, il ordonna qu'on lui consacraît des Temples & des Statues. Depuis sa mort il est dans cet état de repos, qu'ils expriment par le mot de *Nireupan*, dont on parlera plus amplement dans la suite. Dans cet état, il n'est plus sujet ni à la misère, ni à la douleur. Il est entièrement insensible ; & cette insensibilité fait la beauté parfaite, dont les Siamois disent qu'il jouit dans le *Nireupan*. C'est-là, dit le P. Tachard, ce qu'ils appellent être anéanti. Ce que rapporte Mr. de *La Loubere* revient presque à la même chose. A parler dans le stile des Siamois, dit-il, Sommona-Codom (*a*) *n'est nulle part ; il est*, disent-ils, *comme (b) anéanti* ; cependant ils l'estiment heureux ; ils lui adressent des prières ; ils lui demandent tout ce dont ils ont besoin. Mais son pouvoir ne s'étend que sur les Siamois, & il se met peu en peine des autres Peuples.

(*a*) Sommona-Codom avoit ordonné, comme on l'a déjà dit, qu'après sa mort on lui consacraît des Temples & des Statues, de peur que les hommes ne perdissent peu à peu le souvenir de sa personne. Il voulut aussi que son image reçût les honneurs divins. Il laissa les empreintes de ses pieds en trois endroits différens, dans le Royaume de Siam, dans le Pégu, & dans l'Isle de Ceylan. Les Peuples vont en Pèlerinage vers les lieux honorés de ces empreintes sacrées ; & la dévotion qui guide les Pèlerins dans ces courtes Religieuses, n'est pas commune. Il s'y fait aussi, dit-on, des miracles. Le P. Tachard en rapporte quelques-uns de ceux que les Siamois racontent pour prouver leur Religion. Ils disent que dans la ville de Sogho-raï, on voit une Statue miraculeuse, qui dans un tems de sécheresse étant portée à la Campagne, procure la pluie en abondance. Ils disent aussi qu'ils ont des Ouvrages faits de la main des Esprits. Enfin ils vantent les Reliques de Sommona-Codom. Ses os, qui se voient encore, jettent un éclat extraordinaire, & ont beaucoup de vertu. On garde aussi une partie de ses cheveux.

(*d*) Sommona-Codom eut deux principaux Disciples. (*e*) On les représente tous deux derrière lui, & à côté l'un de l'autre sur des Autels ; mais leurs Statues sont moindres que la sienne. Celui qui répond à la main droite de Sommona-Codom, renversa un jour la Terre à la prière des damnés, & prit dans le creux de sa main tout le feu de l'Enfer ; mais il ne put jamais venir à bout de l'éteindre. Il pria Sommona-Codom de faire cet acte de miséricorde pour l'amour des hommes ; le Dieu ne le jugea pas à propos, à cause des conséquences. Si, dit-il, les hommes perdoient la crainte de ce supplice, ils deviendroient trop méchans. Dans une Parabole Orientale on exprime directement le contraire ; car on y feint qu'une femme portant dans une main du feu, & dans l'autre de l'eau, fut rencontrée par un

(*a*) *La Loubere*, ubi sup. pag. 420.

(*b*) Les Miracles des Saints en ce Monde, & leur vertu extraordinaire sont des présages certains de leur anéantissement en l'autre. *Sommona-Codom* posséda ces dons au plus haut point. A l'égard des Saints prédécesseurs à cet anéantissement, non seulement ils ont des dons excellens ; mais ils ont encore celui de prêcher la vertu aux hommes avec beaucoup plus d'efficacité. Ils connoissent tout ce qui doit leur arriver jusqu'à la mort, & même cette mort est d'une

espèce singulière ; car ils disparaissent comme une étincelle qui se perd en l'air. Voyez *La Loubere*, ubi sup. pag. 394.

(*c*) *Tachard* I. Voyage de Siam, l. iv. v. 1.

(*d*) *La Loubere*, ubi sup. pag. 418.

(*e*) On voit ici trois différentes figures de *Sommona-Codom*. On en voit une autre avec ses deux Disciples, & quelques autres Idoles dans l'endroit où il est traité des Talapous & de leurs Couvens.

Derviche, qui lui demanda ce qu'elle vouloit faire de deux Elémens si opposés : de l'un, dit-elle, je veux éteindre les flâmes de l'enfer, & de l'autre bruler le Paradis, afin que les hommes soient honnêtes gens sans crainte & sans intérêt.

Les Siamois (a) attendent un autre Sommona-Codom, qu'ils supposent avoir été prédit par Sommona-Codom lui-même. Cette attente les rend crédules & superstitieux. Toutes les fois qu'on leur parle de quelque personne extraordinaire, sur-tout si elle l'est en bêtise & en stupidité, ils appliquent leur crédulité à cette personne, parce que, selon eux, une extrême stupidité ressemble à l'insurrection & à l'impassibilité du *Nireupan*. Sur ce fondement un jeune garçon Siamois né muet, & qui du côté de la stupidité pouvoit passer pour un véritable Phénomène de la Nature, leur parut un jour digne de l'immortalité du *Nireupan*. Sa stupidité lui attira un nombre considérable de Sectateurs. Le bruit se répandit qu'il étoit de la race des premières Colonies de Siam; & le Peuple toujours admirateur de ce qu'il trouve conforme à ses idées, accourut de toutes parts pour l'adorer & lui offrir des présents. Cette folie alla si loin, que le Monarque fut obligé d'employer le châtement, pour prévenir des suites qui pouvoient être dangereuses. Ce qu'on rapporte d'une fourberie des Bonzes de la Cochinchine, est pour le moins aussi remarquable. Ces Bonzes élevèrent parmi eux un enfant stupide, & le produisirent comme un Dieu au Peuple. On y accourut de tous côtés; & il n'est pas difficile de juger que ce concours augmenta considérablement les revenus de ces Bonzes. Quand ceux-ci jugerent que la récolte étoit assez abondante, ils publièrent que le Dieu vouloit se brûler, & ils le brûlerent en effet, après lui avoir endormi les sens par le moyen de quelque breuvage. Croit-on que la fourberie risquoit d'être découverte dans un dénomément si tragique? Non; car elle suivoit exactement le caractère du Peuple. Quand les Prêtres suivent bien ce caractère, leurs fourberies ne se découvrent pas si facilement.

(b) *Tevetat*, ou *Thevatat* fut pendant sa vie l'antagoniste de Sommona-Codom. La Légende Siamoise dit que ce Thevatat étoit son frere, ou son proche parent. Après s'être fait Talapoin, de concert avec quelques autres jeunes gens de son âge & de la qualité, il obtint la puissance de faire des miracles, & de prendre telle forme qu'il lui plaisoit : mais il ne parvint jamais à la perfection qui fait le véritable Talapoin. La jalousie & l'orgueil le rendirent ennemi mortel de Sommona-Codom. Pour se mettre à couvert des effets de cette haine, Thevatat commença par se faire Chef de parti; après quoi il persécuta Sommona-Codom avec beaucoup de fureur. Les vertus sublimes de celui-ci, la méchanceté de Thevatat firent perdre tout à coup à ce dernier les Sectateurs qu'il s'étoit acquis. Abandonné de tout le monde, & réduit à la dernière misère, il voulut se réconcilier avec Sommona-Codom. Pour mieux jouer son rôle, il lui proposa captieusement cinq choses capables d'éblouir les moins éclairés d'entre les Disciples de Sommona-Codom; 1°. La retraite dans les Deserts. 2. Qu'il fut permis de ne vivre que d'aumônes. 3. De ne s'habiller que de haillons. 4. De quitter les Couvents pour ne vivre que sous des arbres. 5. Enfin, que ceux qui ne voudroient jamais manger ni poisson, ni viande, pussent se priver de la liberté d'en manger. Sommona-Codom lui répondit, que des pratiques de cette nature devoient être libres, & qu'il ne falloit obliger personne à plus qu'on ne voudroit, ou qu'on ne pourroit. Thevatat se prévalut de cette réponse, & débaucha cinq ou six cents Sectateurs à Sommona-Codom, sous prétexte de leur apprendre la véritable sagesse. Ceux-ci s'imposèrent exactement les cinq choses que nous venons de dire : mais dans la suite du tems ces Schismatiques furent ramenés par la force des prédications d'un Disciple de Sommona-Codom. Thevatat tomba malade. Il voulut se recommander à Sommona-Codom, qui refusa constamment de le secourir : mais il prophétisa pourtant, qu'après un nombre presque innombrable d'années, il seroit Dieu; c'est-à-dire, que pour être purifié de tous ses péchés, il subiroit un nombre infini de transmigrations, conformément à la Doctrine des Siamois, qui croient que les âmes des méchans se purifient enfin de cette manière. Cependant Thevatat (c) fut enseveli dans la terre & jusqu'aux Enfers, où il est sans pouvoir se remuer, faute d'avoir aimé Sommona-Codom. La description du supplice de Thevatat est originale.

(a) *La Loubere*, ubi sup. pag. 414.

(b) *La Loubere*, *vis de Tevetat* dans la Des-

cription du Royaume de Siam, Tom. II. pag. 1. & suiv.

(c) *Idem ibid.*

Il a sur sa tête une grande marmite de fer toute rouge du feu de l'Enfer. Il a les pieds dans le feu : deux broches de fer le traversent dans sa largeur, & une autre dans sa longueur. Ces deux broches forment la figure d'une Croix. Ce que les Grecs, Peuple si ingénieux, ont inventé au sujet du supplice d'Ixion, de Tantale, de Sisyphe & des Danaïdes, est-il dans le fond plus raisonnable ? Quoiqu'il en soit, les peines de l'Enfer, suivant les Siamois, ne sont pas éternelles ; elles finissent par la renaissance du pécheur. Il y a pourtant des contradictions dans cette Doctrine. Ils disent qu'après toutes les souffrances de ce monde, on en a d'autres à supporter, qui sont incomparablement plus grandes & plus faucheuses.

Le P. Tachard (a) rapporte d'autres particularités de ce Thevatat, sur la foi de quelque autre Légende, ou sur le simple récit de quelques Siamois. Voici les plus remarquables. Thevatat, en se déclarant contre Sommona-Codom, fit une Secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs Rois & plusieurs Peuples. Ce Schisme divisa le Monde en deux parties, & donna commencement à deux Religions ; au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Ils mettent les Chrétiens au nombre des Sectateurs de Thevatat, & prétendent trouver de la ressemblance entre lui & JÉSUS-CHRIST, à cause de celle qu'ils trouvent entre les supplices de l'un & de l'autre. L'ambition fit souhaiter à Thevatat d'être Dieu ; & parce qu'il avoit le don des miracles, il voulut en abuser contre son frere. Cette ambition de devenir Dieu lui fit perdre une infinité de belles connoissances, & le priva des lumières qu'il auroit pu acquérir par ses entretiens avec Sommona-Codom. Surtout elle le rendit incapable de docilité. C'est encore à cette privation de connoissance & de lumières, qu'ils attribuent les controverses, les obscurités & les doutes des Sectateurs.

Thevatat mêla dans sa nouvelle Doctrine beaucoup de choses qu'il avoit prises de celle de Sommona-Codom. Voilà pourquoi les deux Loix se ressemblent en plusieurs points. Cependant la Loi de Thevatat est beaucoup moins sévère que celle de Sommona-Codom (b) ; car elle laisse aux hommes une grande liberté de tuer & de manger des animaux, quoique cet usage soit illicite & criminel dans les principes de celui-ci. La Doctrine de Thevatat est une source de schisme & de division : de cette Doctrine sont sortis sept Sectes, qui ont beaucoup de rapport entre elles. Le P. Tachard dit, « qu'ils appliquent cette tradition aux hérésies des Hollandois, des Anglois & des autres Peuples séparés de l'Eglise Romaine. » C'est comme lorsque parmi nous un Docteur sur les bancs, un Professeur *ex Cathedra* prononcent décemment, que la Doctrine du Diable est une source d'hérésies, & que de cette Doctrine sont sorties toutes celles qui sont opposées à la Doctrine qu'ils professent.

Thevatat aiant été précipité dans les Entiers, Sommona-Codom devenu Dieu l'y vit & l'y reconnut. La Légende du P. Tachard assure, que Sommona-Codom trouva Thevatat attaché avec de gros cloux à une Croix, la tête couronnée d'épines, & le corps tout couvert de plaies. Sommona-Codom lui proposa d'adorer trois choses sacrées, exprimées par trois paroles mystérieuses, qui renferment presque l'idée de la Trinité ; car ces trois paroles signifient Dieu, le verbe de Dieu & l'imitateur de Dieu. Thevatat voulut bien adorer les deux premiers mots ; mais il ne consentit jamais au troisième ; & c'est pour le punir de cette opiniâtreté qu'il souffre aujourd'hui, & qu'il souffrira encore durant un fort grand nombre d'années.

Nous finirons ce long Article par quelques remarques, tirées des deux Voyageurs qui ont le mieux écrit de la Religion des Siamois. Le P. Tachard assure, que le grand éloignement de ce Peuple pour le Christianisme vient de la ressemblance qu'il trouve entre JÉSUS-CHRIST & Thevatat. Cette ressemblance leur fait craindre d'aller en Enfer, s'ils embrassent le Christianisme. M. de la Loubere convaincu par sa propre expérience du scandale que cause aux Orientaux JÉSUS-CHRIST crucifié, quoique malheureux & innocent, voudroit qu'on finit par où l'on commence ; c'est-à-dire, qu'on ne parlât des mystères du Christianisme, qu'après avoir conduit insensiblement les Cathécumenes des vérités les plus simples aux notions les plus abstruses. Mais un Millionnaire zélé trouve cette méthode impraticable. D'abord il s'arme des mystères pour attaquer l'infidélité de l'Indien, & le conduit ensuite avec une rapidité incroyable jusqu'à la porte des Cieux, sans vouloir lui donner le temps de se reconnoître. Il paroît par ce que nous avons cité du P.

(a) *Voyage de Siam*, Liv. vi.

(b) *La vie de Thevatat*, rapportée par M. de

La Loubere, paroît dire assez positivement le contraire.

Tachard, que cet habile Jésuite doutoit que des Conquêtes si rapides se pussent conserver long-tems. M. de la Loubere voudroit encore qu'on parlât avec quelque sorte de respect des Législateurs Orientaux, & des fondateurs de leurs Religions. Cela est judicieux ; on ne ramène jamais les gens par des injures & des outrages. Leur dire que les Instituteurs de leur Religion étoient des fourbes ou des visionnaires, est les accuser indirectement eux-mêmes de fourberie & de chimères. Or l'esprit humain se révolte contre ces reproches, quelque distinction qu'on lui fasse entre l'erreur de malice, & l'erreur de bonne foi. M. de la Loubere voudroit aussi que l'on parlât avec plus de ménagement des Talapoins & des autres Religieux de l'Orient, & qu'en changeant les idées dans la Religion, pour les réduire aux Dogmes du Christianisme, on laissât les termes du culte autant que cela seroit possible. C'est une de ces choses dont on reproche l'abus aux Jésuites Millionnaires ; on veut même qu'ils aient essayé de rectifier les idées des Idolâtres d'une façon peu honorable au Christianisme. Il est à croire que l'accusation a été poussée avec beaucoup de partialité par leurs ennemis ; car si elle étoit absolument fondée, quelle apparence y auroit-il que plusieurs de ces Jésuites Millionnaires eussent souffert des peines affreuses, & la mort même pour le fantôme du Christianisme ? N'en croions pas les Jésuites sur leur parole. Nous avons des Voyageurs, (a) sans même en excepter les Protellans, qui rendent justice à la vérité de leurs souffrances pour la Religion Chrétienne. Enfin la chose la plus essentielle pour la conversion des infidèles de l'Orient seroit, selon Mr. de la Loubere, de les imiter dans la simplicité de leurs mœurs, dans leur patience, dans leurs austérités, &c. Il semble en effet que des gens qui veulent en convertir d'autres, doivent imiter autant qu'il se peut, le caractère & les usages de ceux qu'ils veulent gagner ; quand ce ne seroit que pour s'attirer plus de respect de leur part, & pour acquérir cette amitié que les Peuples ont de la peine à refuser aux Etrangers, qui tachent de se naturaliser parmi eux, en se soumettant à leurs manières. Avec ce caractère de complaisance, il faut prêcher aux Infidèles par des exemples. Il n'est point de Religion, à laquelle cette Règle soit plus nécessaire qu'au Christianisme, à cause de la difficulté de ses Dogmes, qui paroissent aussi extraordinaires aux Orientaux, que les leurs le paroissent aux Européens. Cependant c'est par les exemples qu'on les rebute. La pratique de quelques Chrétiens, & la beauté de la morale Chrétienne contraste d'une étrange manière dans les Indes. Par ces oppositions, on fait en sorte de mériter leur mépris. Un Apôtre a dit, qu'il (b) vouloit montrer la foi par ses Oeuvres. La foi moderne est donc bien difficile à définir ; car elle marche souvent toute seule. Il seroit autrefois d'un certain Pays plusieurs milliers de personnes, qui paroissent si scrupuleusement attachées à leur Religion, que les supplices & la perte de leurs biens ne purent jamais les obliger à l'abandonner. Ces personnes s'attirerent la compassion dans les Etats qu'ils traverserent, & dans ceux où ils se fixerent enfin. On leur donna des Privilèges ; on leur procura des établissemens & des pensions considérables ; tant on étoit persuadé que des gens de leur caractère devoient connoître & pratiquer tous les devoirs de la morale, avec beaucoup plus d'exactitude que d'autres. Une conduite souvent opposée aux principes qui devoient les faire agir, ne tarda pas long-tems à défabuser le monde ; & l'on vit alors combien la pratique n'est que trop souvent éloignée de la connoissance spéculative de ses devoirs. Tel est le foible de l'humanité : ne donnons pas qu'il ne soit par tout le même.

Leurs FÊTES ; leurs TALAPOINS, &c.

LES Siamois ont plusieurs sortes de Fêtes. (c) Ils font la Fête de la Dédicace d'un Temple neuf, sur-tout lorsqu'on y place une Statue neuve de Sommona-Codom.

(d) Quand les eaux commencent de se retirer, ils font des illuminations générales sur la Rivière, comme pour la remercier de ce que ses eaux se sont écoulées, & de la fécondité qu'elles ont donnée aux terres. Toute la Rivière est couverte de lanternes

(a) Les Ambassadeurs des Hollandois au Japon. Divers Voyages dans le Recueil de la Compagnie des Hollandois, & plusieurs autres Auteurs. Kaempfer dans son Histoire du Japon donne de grands éloges à M. Louis Evêque Millionnaire à

Siam, auparavant Jésuite.

(b) Saint Jacques dans son Epître Catholique.

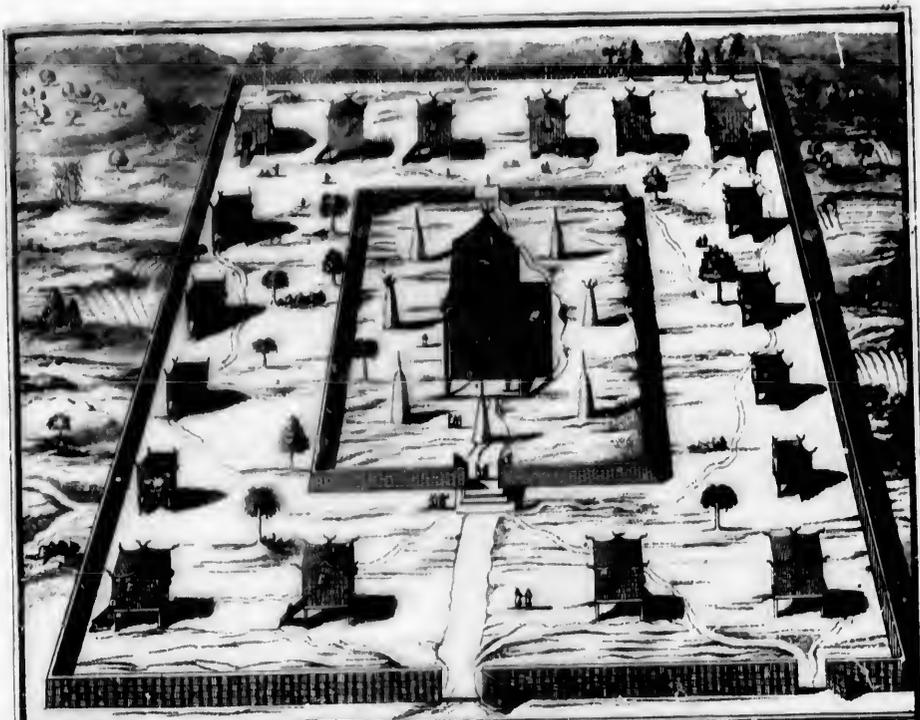
(c) Voyez La Loubere, ubi sup, pag. 150.

(d) La Loubere, ubi sup. Tom. I. pag. 147.

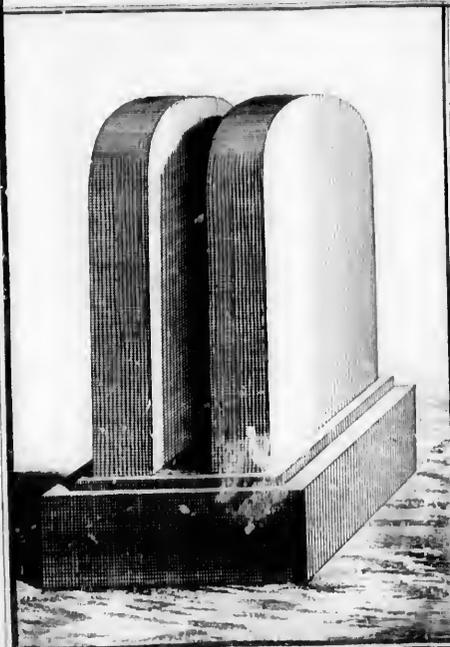
lent confes-
 que sorte de
 . Cela est
 Leur dire
 aires, est les
 prit humain
 e l'erreur de
 e l'on parlât
 l'Orient, &
 du Christia-
 C'est une de
 même qu'ils
 au Christia-
 de partialité
 y auroit-il
 affreuses, &
 Jésuites sur
 Protestans,
 Chrétienne.
 ment seroit,
 s, dans leur
 qui veulent
 e les usages
 de respect
 ne à refuser
 ant à leurs
 éles par des
 s nécessaire
 nt aussi ex-
 Cependant
 iens, & la
 s les Indes.
 ôtre a dit,
 e bien dif-
 um certain
 attachées à
 is les obli-
 qu'ils tra-
 viléges; on
 t persuadé
 voirs de la
 uvent op-
 défabuser
 oignée de
 : ne dou-

Dédicace
 sommona-
 s généra-
 écoulées,
 uverte de
 lanternes

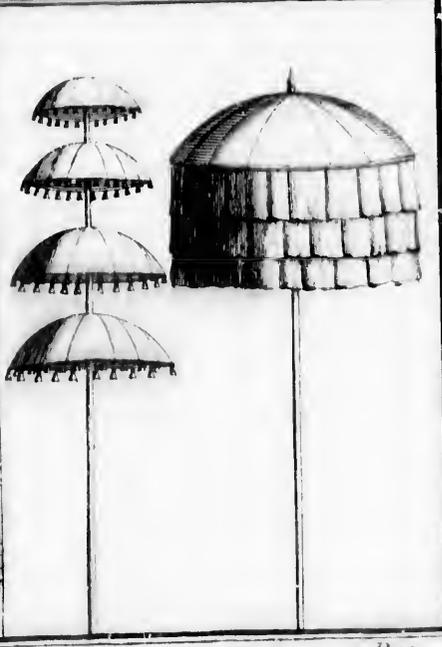
Catholique.
 ag. 150.
 pag. 147.



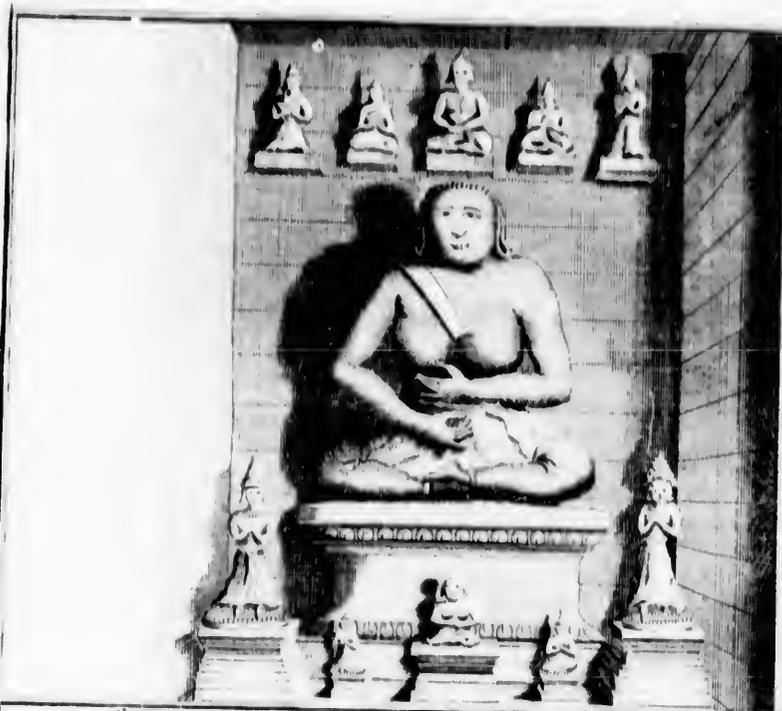
COVENT de TALAPOINS.



PIERRES en forme de MITRE qu'on voit
 au temple des PAGES.



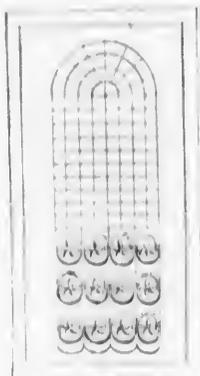
PARASOLS d'HONNEUR que le ROI
 de SIAM donne aux Sacerdotes.



SOMMONACODOM environné d'IDOLLES, qui représentent ses Disciples.



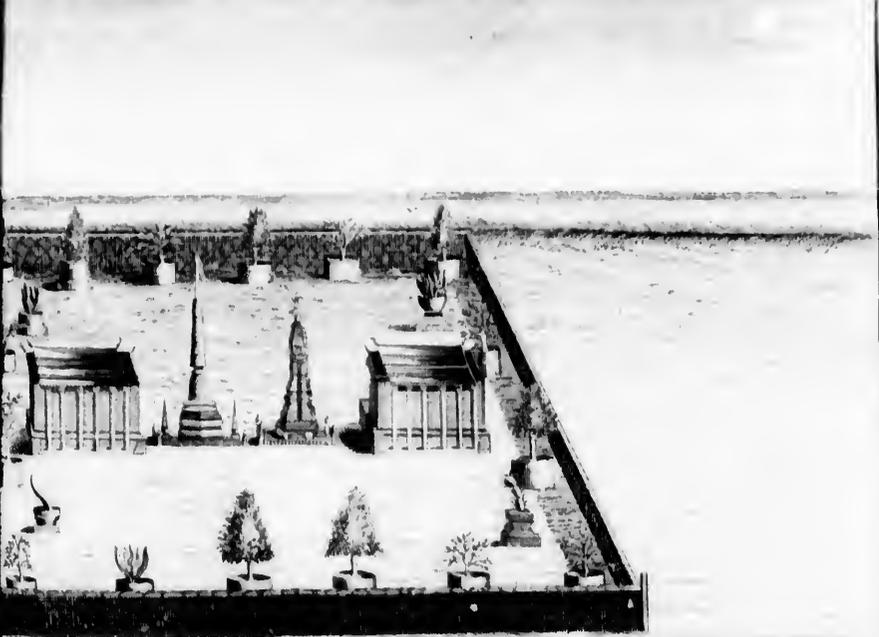
Le Temple de BARKALAM à SIAM La lettre A. marque l'église qui est proprement le TEM



les Disciples .

*qui de tabeau qui est en vénération chez les Siamois .
il ressemble peut être aux Tabulae Votivae .*

autres IDOLES des Siamois .



à droite qui est propre au PEMPLE de BARKALAM B. est une autre Pagode .

lante
La g
partie
pour
même
qu'on
ils en
folies
remet
que
ge &
de R
tions

Le
des
d'une
cerra
Tem
les de
tour

Le
& la
te-t-
Tem
Ce

On y
de li
finte
ment
des
à tou
& en
Il

Tala
Ces
Duc
droit
en
en f
oit
lapon

Il
jusq
de c
regal
tude
pou
disc
Lun
ter ,
C

lent
ven
Cur
faire
fon

C
de B
Jap
Som

lanternes, qui nagent sur la surface de l'eau, &, pour ainsi dire, s'en vont avec ellé. La grandeur de ces lanternes & leurs ornemens dépendent de la dévotion de chaque particulier. Les anciens Egyptiens célébroient aussi une Fête à l'honneur du Nil, pour le remercier de la fertilité qu'il donnoit aux terres par ses inondations. Il reste même des traces de ces usages chez les Egyptiens modernes; & si dans celle qu'on appelle la *Rouffe*; ils n'offrent plus le sacrifice barbare d'une jeune Vierge, ils en jettent la ressemblance dans le Fleuve, & font à cette occasion mille autres folies, qu'on peut voir dans les Voyageurs. Les Siamois font des Illuminations pour remercier la Terre, quand la récolte est abondante; autre Cérémonie; qui a quelque rapport à la solennité dans laquelle les Egyptiens offroient des épis d'orge & de blé à Isis, pour la remercier de ses biens. Les fêtes & les spectacles de Religion étoient aussi accompagnés chez ceux-ci de beaucoup d'illuminations.

Les Talapoins vivent dans des Couvens, que les Siamois regardent aussi comme des Temples. Le Temple & le Couvent occupent un terrain carré, entouré d'une double enceinte, comme on le représente ici. Le Temple est au milieu du terrain, comme le lieu le plus sacré; les Cellules sont rangées tout autour du Temple; à peu près comme les tentes d'une armée, & dans le vuide qui est entre les deux enceintes. Les Cellules sont isolées: on voit plusieurs pyramides tout autour du Temple.

Le P. Tachard dit, qu'on fait à peine une lieue sans rencontrer quelque Pagode; & la Pagode annonce toujours un petit Monastère de Talapoins. On compte, ajoute-t-il, plus de quatorze mille Pagodes dans le Roiaume. Tout ce qui est dans ces Temples est sacré; & ceux qui y volent sont punis du dernier supplice.

Ge même Pere nous a donné la description de la plus célèbre (a) Pagode de Siam. On y voit, dit-il, une Idole d'or massif, qui vaut au moins douze millions & demi de livres de France. Ce Colosse a été fondue dans le lieu même où il est placé; ensuite on a construit le Temple dans lequel il est. Le Pere ajoute, qu'on est vivement touché, de voir une seule Idole plus riche que ne sont tous les tabernacles des Eglises d'Europe. Quand il disoit cela, songeoit-il à *Notre-Dame de Lorette*, & à toutes les richesses que la Sainte Vierge & les autres Saints ont acquis en Espagne & en plusieurs autres Pais?

Il y a des *Talapoines*, c'est-à-dire des femmes Religieuses, qui observent la règle des Talapoins, & qui ne vivent pas dans d'autres Couvens que ceux des Talapoins mêmes. Ces Religieuses sont âgées. La vieillesse est la caution de leur continence. Mr. le Duc de *Mantaufer* (b) disoit qu'alors on n'a plus de sexe. Les Religieux qui voudroient compter certaines raisons à ces vieilles, persuaderoient qu'ils se mettent en pénitence; & ce seroit là une nouvelle espèce d'*Oeuvres Pies*. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas des Talapoins dans tous les Couvens; mais dans ceux où il y en a, leurs Cellules ne sont presque pas séparées de celles des Talapoins.

Il y a des *Nens* ou *Enfans* qui servent les Talapoins. Il y en a quelque-fois jusqu'à trois dans la Cellule d'un de ces Religieux, qui se chargent de l'éducation de ces jeunes gens. Il y en a qui vieillissent Nens. On ne sçauroit dire s'il faut regarder leur état comme une espèce de noviciat, ou comme une espèce de servitude. Ce qu'il y a de sûr est qu'ils s'occupent à des choses, que les Talapoins ne pourroient faire sans péché. Cela n'empêche pas que les Nens ne vivent sous une discipline très-sévère. Le P. Tachard dit, qu'ils jeûnent six fois dans chaque Lune; qu'ils ne mangent que deux fois le jour; qu'il ne leur est permis, ni de chanter, ni d'écouter aucune chanson, &c.

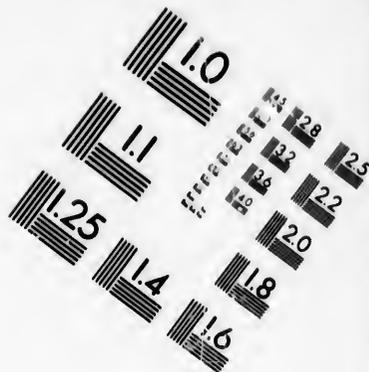
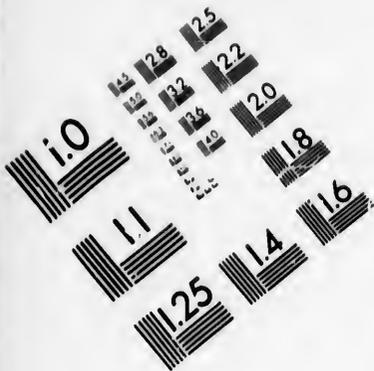
Chaque Couvent des Talapoins est sous la conduite d'un Supérieur, qu'ils appellent *Sanerat*. Ce dernier cependant est plus distingué qu'un simple Maître de Couvent. On veut que le *Sanerat* réponde à l'Evêque, & le Maître du Couvent au Curé. Le *Sanerat* a seul le pouvoir de faire des Talapoins, comme l'Evêque de faire des Prêtres; mais il n'a aucune autorité sur les Talapoins qui ne font pas de son Couvent, ni aucune juridiction sur le Peuple. Il n'a aucun caractère parti-

(a) Cette Pagode est peut-être le Temple de *Barkalam*, dont parle *Kaempfer*, Histoire du Japon Liv. 1. Chap. 2. & le Colosse l'Idole de *Sommona-cadam*, qui selon *Kaempfer*, est dans une
Tome VI.

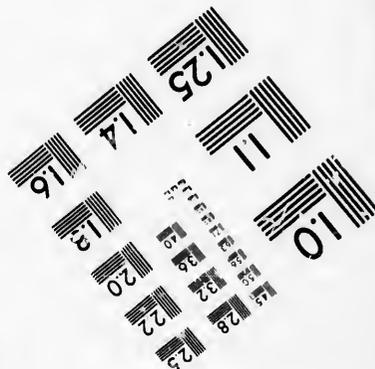
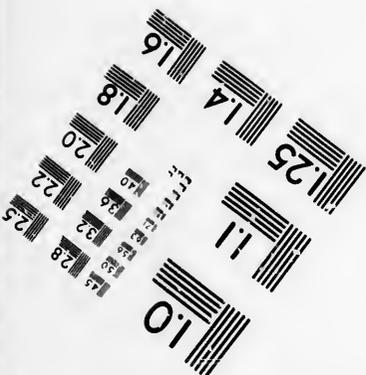
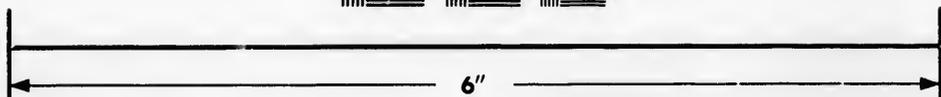
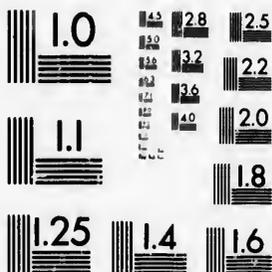
chapelle tout près de ce Temple. On voit ici cette Idole de *Sommona-cadam*, & de ses principaux Disciples.

(b) *Bully Rabutin* dans ses Lettres, Tom IV.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
13
14
15

culier qui le fasse Sacerat : il ne le devient qu'en devenant Supérieur d'un Couvent destiné à un Sacerat. Un tel Couvent est toujours distingué des autres par des pierres plantées autour de son Temple, ou près de ses murs. Ces pierres sont doubles. Comme elles ont quelque espèce de ressemblance avec la mitre d'un Evêque posée sur un pied d'estal, on a voulu croire que les Sacerats ont succédé à des Evêques ; d'où l'on a conclu aussi, qu'il falloit chercher dans la hiérarchie de ces Peuples autrefois Chrétiens, l'origine des Sacerats. Nous l'avons déjà dit : ceux qui veulent rendre raison de l'origine de certaines choses, sur-tout de celles qui paroissent indirectement favorables à des prétentions de Religion, ressemblent aux Grammairiens, qui croient toujours leurs Etymologies fort naturelles, & ne craignent point de concilier les mots à ceux qui s'y rapportent le moins. Le nom des pierres qui désignent un Couvent à Sacerat, est en Siamois (a) *Semas*. Il ne faut pas confondre ces *Semas* avec les Pyramides que l'on voit autour des Pagodes. Ces Pyramides sont toujours dédiées à quelque Idole, & portent le nom de celle à qui elles appartiennent. Il y en a que l'on pourroit appeler des Autels ; car elles sont faites en forme de coupe, pour recevoir les offrandes des dévots. Nous en représentons ici quatre de différente architecture.

Le Roi donne aux principaux Sacerats (b) un nom, un parasol, une chaise & des hommes pour la porter. Entre ces marques honorables, le parasol n'est pas la moindre ; le Roi le donne ou le permet à qui il lui plaît. Ceux qui ont plusieurs ronds à quelque distance les uns des autres, autour d'un seul manche, comme si c'étoient plusieurs parasols entrés sur un même manche, sont pour le Roi seul. Les parasols des Sacerats n'ont qu'un seul rond ; mais ils ont trois rangs & quelquefois plus, de toiles peintes. Les Talapoins portent à la main leur Parasol, qui est fait en forme d'écran. (c) Ce Parasol est une feuille de Palmier coupée en rond & plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige ; & la tige, qu'ils rendent tortue comme une S, en est le manche. On les appelle Talapat.

Par tout ce que nous avons déjà dit, on voit que les Talapoins sont Prêtres & Religieux. Cependant la distinction de cet état & de celui des Séculiers n'est point fixe, comme l'est chez nous la différence entre Ecclésiastique & Laïque. On passe en tout tems & sans peine de l'un à l'autre. C'est pour cela que lorsqu'exécutés du service de six mois, que chaque Siamois est tenu d'accorder à son Roi sans aucune récompense, les Talapoins ne laissent pas d'être couchés sur le rolle du Peuple, parce qu'à tous momens ils peuvent devenir sujets à la Loi commune, en devenant Séculiers.

L'esprit de l'institut des Talapoins est de se nourrir des péchés du Peuple, de mener une vie pénitente pour les fautes de ceux qui leur font la charité, & de vivre d'aumônes. Rien n'est plus commode pour les Séculiers & les gens du monde, qu'un tel esprit, qui cependant se trouve plus ou moins dans toutes les Religions. A le prendre dans son origine, il est établi sur un principe qui n'est pas absolument faux : c'est que la piété solitaire, une méditation continuelle sur ses devoirs, telle qu'on la suppose dans la retraite, & le renoncement aux vanités du Siècle, non-seulement rendent agréable à Dieu, mais attirent encore des égards particuliers de sa part à ceux qui pratiquent ces choses. Si les Séculiers se trompent, ce n'est pas tout à fait la faute de leur jugement, c'est bien plutôt celle des gens qui abusent de l'opinion du Peuple. Ces Talapoins sont fort charitables aux passans ; & leur charité va jusqu'à l'hospitalité. Ils ont à chaque côté de la porte de leurs Cellules deux loges, pour recevoir les passans.

Il y a, dit la *Louberie*, deux sortes de Talapoins à Siam. Les uns vivent dans les bois, & les autres dans les Villes. Ceux des bois mènent une vie assez semblable à celle des autres Moines Indiens. Ils doivent, tant ceux des Villes que ceux des Campagnes, observer exactement le Célibat pendant le tems qu'ils sont Talapoins. Ceux qui contreviennent à cette règle, sont condamnés au feu sans rémission. Le Roi ne leur fait aucune grâce ; & cette sévérité est, dit-on, l'effet de la politique,

(a) Voyez la figure de ces pierres & des Parasols, à la Planche qui représente un Couvent de Talapoins.

(b) Il faut se ressouvenir à cette occasion de ce que nous avons dit plus haut des nouveaux noms donnés par les Princes Orientaux. Le Roi

de Siam, dit la *Louberie*, ne fait point de Mandam considérable, qu'il ne lui donne un nouveau nom. Ce nom est toujours une louange.

(c) La *Louberie*, ubi sup. Voyez la quatrième Figure de la Planche de *Somnona-Cadom*.

ES

un Couvent
tres par des
es font dou-
un Evêque
à des Evê-
le ces Peu-
: ceux qui
lles qui pa-
mbient aux
& ne crai-
Le nom des
Il ne faut
godes. Cee
celle à qui
elles font
s en repré-

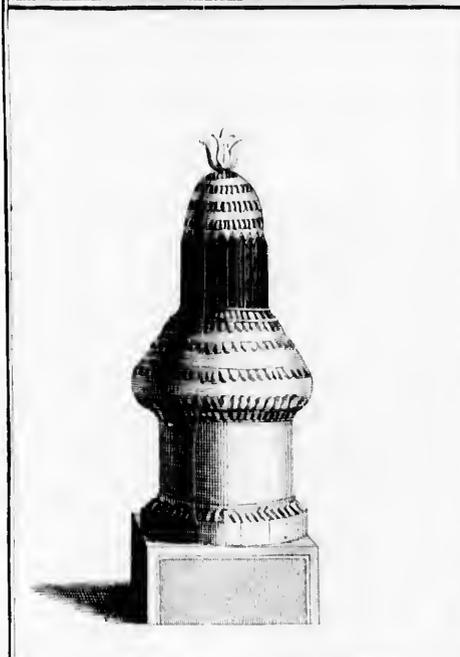
e chaise &
n'est pas la
nt plusieurs
, comme si
i seul. Les
& quel-
r Parasol,
lmier cou-
ge ; & la
les appelle

Prêtres &
uliers n'est
& Laïque.
que quoi-
rder à son
sur le rolle
commune ,

le , de me-
e de vivre
u monde ,
Religions.
bsolument
oires, telle
, non-feu-
liers de fa
e n'est pas
ui abusent
; & leur
Cellules

ivent dans
ez sembla-
e ceux des
Talapoins.
tion. Le
politique ,

int de Man-
ne un nou-
e louange.
a quatrième
dem.



Piramides de plusieurs façons , que l'on voit à Siam autour des PAGODES .

qu
do
d'e
pu
les
aff
pa

pr
qu
be
da
ce
da
fac
ret
Pr
vie

tex
me
del
my
Au
&
tex
de
les

no
fer
na
ne
réc
ch
le
cer

cu
att
Il
auc
ils
ten
ce
sur
rite
que
le
cela
j'ac
il l
pen

(
(
(
(

qui ne permet aucune indulgence pour des gens qui possèdent autant de Privilèges que les Moines Siamois. Malgré cela, doit-on croire que les Talapains sont doués d'une continence à toute épreuve, & qu'ils ne trouvent pas le secret d'échapper à la sévérité des Loix ? Mais il suffit qu'elles conservent une autorité publique, & que ceux qui ont le malheur d'être surpris à les enfreindre, paient de leur vie.

Une autre Politique du Roi de Siam (a) est de faire examiner de tems en tems les Talapains sur leur sçavoir & sur leur capacité. Ceux qui ne sont pas trouvés assez capables, sont réduits à la condition des Séculiers. Quel bien ne produiroit pas une semblable réforme en d'autres Païs !

Les Talapains prêchent le lendemain de la nouvelle & de la pleine Lune : ils prêchent tous les jours deux fois, depuis que les eaux commencent à grossir, jusqu'à ce que l'inondation commence à diminuer. Le Prédicateur est assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé ; & les Talapains se relevent les uns les autres dans cet office. Le Sermon du Prédicateur est suivi de l'aumône des auditeurs ; & ces aumônes sont considérables. Ceux qui prêchent souvent dans ces tems d'inondation, où le Peuple craint & espère pour la récolte, & qui conservent la même facilité de prêcher tout le reste de l'année, peuvent sans peine devenir riches. Heureuse facilité ! dont le zèle des Siamois sçait récompenser le mérite. Combien de Prédicateurs Chrétiens prêchent long-tems & souvent, sans que pourtant ils en deviennent ni plus riches, ni plus estimés !

(b) N'oublions pas la description du Sermon, & de l'Assemblée qui l'écoute. Le texte de la Prédication du Talapain se trouve toujours dans les Sentences de Sommona-Codom. Après que le monde est assemblé, le Talapain en lit une avec modestie & gravité, les yeux baissés, sans faire aucun geste. Ensuite il développe les mystères de sa Religion, d'où il tire aussi quelque morale pour l'instruction de son Auditoire. Le Peuple qui écoute le Prédicateur, est assis avec beaucoup d'humilité, & les mains jointes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Après le texte l'Assemblée s'écrie, en levant les mains au Ciel, & baissant la tête, *parole de Dieu, vérité toute pure*. Le Pere Tachard assure, que les femmes sont les plus empressées à se rendre à ces exercices pieux : cela n'est pas surprenant.

(c) Les Talapains ont des jeûnes, surtout pendant le tems des inondations dont nous venons de parler. Leur jeûne est de ne rien manger depuis Midi. On observe que les jeûnes sont plus fréquens & moins difficiles dans les Païs Méridionaux. Du moins est-il sûr que les grandes chaleurs débilitent l'estomac, & qu'on ne sçauroit lui conserver de la vigueur que par la diette & la sobriété. Après la récolte, ces Religieux vont pendant trois semaines veiller toutes les nuits dans les champs, sous des huttes de feuillage rangées en quarré : le jour ils reviennent visiter le Temple, & dormir dans leurs Cellules. On ne nous apprend pas le motif de cette Cérémonie.

Dans leurs Prières ils ont l'usage du Chapelet. Ce Chapelet à cent huit grains, ou cent quatre vingts, selon le P. Tachard. Leur dévotion est accompagnée d'une attention & d'un zèle, qui parurent toucher ce sçavant & pieux Missionnaire. (d) Il les vit assis à terre, les mains jointes, un peu élevées, chantant ou priant sans aucune discontinuation, & sans regarder autre chose que l'Idole devant laquelle ils prient ordinairement. Cette Idole est posée sur une table fort haute. Ils chantent en Chœur, & sans faire aucune pause. Le P. Tachard curieux de sçavoir ce que ces Moines demandoient à leur Dieu dans ces Prières, leur fit des questions sur ce sujet. Un d'eux répondit : *qu'il s'adressoit à Dieu, & lui demandoit du mérite*. Le Pere lui demanda *où étoit le Dieu qu'il invoquoit* ; & le Talapain repliqua, *que depuis près de deux mille ans ce Dieu étoit dans le (e) Nireupan*. Mais continua le Pere, *si Dieu ne s'occupe que de ses plaisirs, comment peut-il écouter votre prière ? cela ne s'accorde pas*. Dieu, repliqua (f) le Talapain, *à laissé ordre de le prier, & s'accomplis ce Commandemens en le priant*. Cette réponse fut comparuë par le Jésuite : il lui montra qu'il étoit inutile d'observer les Commandemens d'un Dieu, qui ne pense point à nous ; & là-dessus il lui fit cette comparaison. Tandis que le Ma-

(a) La Lonbere, ubi sup.

(b) Le P. Tachard, Voyage, Liv. VI.

(c) La Lonbere, ubi sup.

(d) Le P. Tachard, Second Voyage, Liv. IV.

(e) Voyez ci-dessus.

(f) Voyez Bayle Dict. Crit. Art. de Sommona-Codom. Cet Article contient des remarques curieuses sur ce sujet.

»tre de la Maison vit, les Serviteurs exécutent ses ordres, parce qu'ils espèrent de lui plaire, ou qu'ils craignent d'en être punis; mais quand il est mort, chacun se retire de son service, les bons Serviteurs ne pouvant plus lui plaire, ni les méchans en appréhender aucune punition. » Le Talapoin auroit fort bien pu répondre par une autre comparaison du moins aussi juste. *Tandis que le Maître de la Maison s'occupe de ses plaisirs, il ne laisse pas de souhaiter que l'on exécute ses ordres; par exemple, qu'on entretienne sa Maison en bon état, qu'on n'y commette point de crimes, que l'on y entretienne le respect qui lui est dû, qu'on l'imite dans ses vertus, &c.* Il y a cependant, & on doit l'avouer, une grande différence dans les deux comparaisons. Le Maître dont il est parlé dans la dernière, n'est pas toujours occupé de ses plaisirs, & dans quelques momens de retour, il examine sa maison, & en corrige les désordres; au lieu que dans la première, le Dieu que prioit le Talapoin étoit, selon lui, depuis deux mille ans absorbé dans dans le Nireupan, sans se mêler de rien.

Les Talapoins doivent se raser la tête, la barbe & les fourcils: le Supérieur se rase lui-même, parce que personne ne peut lui toucher la Tête sans lui manquer de respect. Par la même raison un jeune Talapoin n'oseroit en raser un vieux: mais il est permis aux vieux de raser les jeunes. Ils se rasent à la nouvelle & à la pleine Lune. C'est alors aussi que le Peuple porte des aumônes aux Couvents, qu'il jeûne & s'abstient d'aller à la pêche. Dans ces jours de solennité, le Peuple visite les Temples avec plus de dévotion qu'à l'ordinaire. Un de ses actes de piété, c'est de rendre la liberté à des animaux captifs. Les offrandes destinées à l'Idole ne se font pas immédiatement à elle, mais aux Talapoins, qui ensuite les présentent à l'Idole, soit en tenant les offrandes dans leurs mains devant elle, ou en les mettant sur l'Autel. On nous apprend aussi, que le Peuple présente des bougies allumées, & que les Talapoins les attachent ensuite aux genoux de la Statue.

(a) A la pleine Lune du cinquième mois, les Talapoins lavent l'Idole avec des eaux parfumées: mais par respect on ne lui lave point la tête. C'est un égard qui est dû à cette opinion, que la tête étant la partie du corps la plus haute & la plus noble, le siège du jugement & de toutes les facultés de l'ame; elle doit être aussi la plus respectée. Toucher quelque Siamois à la tête ou aux cheveux, c'est au rapport de La Loubere, lui faire le plus grand de tous les affronts; & même toucher à son bonnet, s'il le laisse quelque part, c'est une grande incivilité. Un chapeau ou un bonnet, ajoute-t-il, ne se laisse jamais en lieu bas. On le donne à un Domestique qui le porte plus haut que la tête, au bout d'un bâton, & sans y toucher. Ce bâton a un pied, afin qu'il puisse demeurer debout, si celui qui le porte est obligé de le laisser en quelque endroit. Nous ne sommes point d'avis de placer ici des lieux communs d'érudition ancienne & moderne sur le mérite de la tête: nous nous contenterons seulement de faire observer la bizarrerie des usages. Les anciens Grecs touchoient la tête, la barbe ou le menton de ceux dont ils vouloient émouvoir la compassion; aujourd'hui nous ferions aussi choqués de cette action trop libre, selon nos manières, que nous le sommes du respect des Siamois, qui nous paroît ridicule. Après que les Talapoins ont lavé l'Idole, ils lavent aussi leurs Supérieurs, & le Peuple lave les Talapoins. Dans les familles on se lave de même les uns les autres, en observant toujours que l'inférieur fasse la Cérémonie de l'ablution au Supérieur, & tout cela sans égard au Sexe. Le fils & la fille lavent également le pere & la mere, l'aieul & l'aieule.

(b) Les Talapoins, quoique obligés par leur discipline d'être matineux, ne se lèvent pourtant que quand il fait assez clair pour pouvoir discerner les veines de leurs mains, de peur qu'en se levant plus matin ils ne tuassent quelque insecte, faute d'avoir pu l'apercevoir. Etant levés ils se rendent au Temple avec leur Supérieur, & y chantent, ou relisent pendant deux heures des Prières écrites dans un Formulaire. Le Séculier n'en a point: peut-être sçait-il par cœur ce que le Talapoin récite; peut-être a-t-il comme ailleurs une certaine routine, par laquelle il se trouve, pour ainsi dire, monté tout d'un coup sur le ton du Talapoin. Combien de personnes disent *amen*, & répondent à point nommé, comme s'ils étoient véritablement attentifs à ce qu'ils disent, & lèvent les yeux au Ciel aussi

(a) La Loubere, ubi sup.

(b) Idem Ibid.

aussi sérieusement que si dans ce même moment ils pensoient à Dieu. Les Siamois sont assis modestement dans les Temples, les jambes croisées comme un Talapoin. Ceux-ci en priant remuent toujours leur Talapat. L'éventail va & vient à chaque syllabe qu'ils prononcent. En entrant dans le Temple, & en sortant, ils se prosternent trois fois devant la Statue; les Séculiers en usent de même. Lorsqu'ils entrent dans leur Couvent ou qu'ils en sortent, ils se prosternent devant leur Supérieur jusqu'à toucher la terre du front; & parce que le Supérieur est assis les jambes croisées, pour lui témoigner leur respect, ils prennent à deux mains l'un de ses pieds, & le mettent sur leur tête.

Après la Prière du matin les Talapoins vont pendant une heure quêter aux portes. Ils se présentent sans rien dire, & passent outre si on ne leur donne rien; mais il est rare qu'on les renvoie sans leur rien donner. Indépendamment de la quête, ils ont (a) de quoi vivre. Les Couvents ont des terres, des jardins, des Esclaves. Après la quête ces Religieux déjeunent, & la Règle veut qu'ils offrent à l'Idole le premier morceau de ce qu'ils mangent. Du déjeuner ils passent aux occupations journalières du Couvent, qui doivent être lire, prier, méditer. Après le dîner, ils font la leçon aux petits Talapoins qui sont conunis à leur éducation. Ils font ensuite la méridienne, puis chantent & prient deux heures comme le matin, balient le Temple, &c. Enfin, pour terminer ce qui concerne la discipline de ces Moines & Prêtres Siamois, on nous apprend, que non-seulement leurs Couvents ont des Esclaves, mais qu'on y est encore servi par des Valets Séculiers, qui cultivent les jardins & les terres, & qui font tout ce que les Talapoins ne sçavoient faire, sans pécher. Ces Valets, qu'on appelle *Tapacous*, reçoivent aussi l'argent que les personnes charitables donnent au Couvent; car il est défendu au Talapoin d'en toucher. Il est original que, par des engagements de Religion, ou, pour parler plus correctement, sous prétexte de vivre dans une constante pauvreté, on se défende une chose dont on ne sçauroit pourtant se passer, & qui peut servir à une infinité de bonnes actions, tandis que l'on se permet dans la retraite certaines commodités dont l'usage est du moins aussi dangereux. Avoir des terres & des jardins, (b) vivre sans rien faire & aux dépens du Peuple, ne lui cause aucun scandale; mais un Siamois ne verroit pas sans horreur un Talapoin toucher de l'argent, parce que le Talapoin se fait un crime d'en toucher. Des scrupules de cette nature sont un vrai jeu dans la Religion; mais qu'on ne se trompe pas, nous ne parlons que des Siamois.

Il est entièrement libre à un chacun de se faire Talapoin, & de quitter cet état: mais on ne pourroit s'opposer sans péché à la réception d'un Talapoin. (c) D'ailleurs, comme cet état est lucratif, & ne dure pas nécessairement toute la vie, les parens ne sont pas fâchés de le voir embrasser à leurs enfans. Quand quelqu'un veut se faire Talapoin, il commence par convenir avec quelque Supérieur qui venille le recevoir dans son Couvent; mais le *Sanerat* aiant seul le pouvoir de donner l'habit, il faut le lui aller demander, à moins que le Supérieur du Couvent où l'on veut entrer, ne soit lui-même un *Sanerat*. Celui qui doit être reçu Talapoin est accompagné de ses parens & de ses amis à la Cérémonie de sa Profession. La Danse & la Musique sont de la partie. On fait de tems en tems des stations pour danser & pour chanter. Arrivés près du Temple les chanteurs & les danseurs s'arrêtent, de même que les femmes qui sont de la suite, n'étant point permis ni aux uns ni aux autres d'entrer dans ce lieu sacré. Le Postulant & les Privilégiés entrent seuls. Là on lui rase la tête, la barbe & les sourcils. Le *Sanerat* donne l'habit au nouveau Talapoin; il s'en revêt & se dépouille en même tems du Séculier, qui tombe sous l'habit religieux. Tout cela se fait avec des paroles mystérieuses, & consacrées à cette Cérémonie. C'est le *Sanerat* qui les prononce. Après la Cérémonie, le nouveau Talapoin va au Couvent où il doit demeurer; ses parens & ses amis l'y conduisent. Quelques jours après ces mêmes parens donnent un repas à la Communauté, & l'accompagnent de quelques spectacles que le Talapoin ne

(a) *Rabelais* au Chap. 28. du 5. Livre de *Pantagruel*, dit assez plaisamment, en parlant de certains Moines: *Ceste Ferraille (fréaille) de Moines sont par tout le monde ainsi après sur les vivres, puis nous disent qu'ils n'ont que leur vie en ce monde; que Diable ont les Rois & les Grands Princes?*

Tome VI.

(b) *Sed veluti mures, alieno parta labore Carpitus, & vitam ducitis Anglicanis;* dit *Buchanan* dans ses *Frates fraterrimi*.

(c) *La Loubere*, ubi sup.

doit point voir. Il lui est aussi défendu d'écouter aucune sorte d'Instrumens; & de regarder aucune danſe.

Les Talapoines, dont nous avons déjà parlé, ne font pas réputées tout-à-fait Religieufes. Un ſimple Supérieur fuffit pour leur donner l'habit, aufſi-bien qu'aux *Nuns*, ces élèves des Talapoins dont nous avons fait mention. S'il arrive aux Talapoines de pécher contre leur honneur, on ne les punit pas par le feu, comme on punit le Talapoïn qui a le malheur d'être furpris avec une femme. La Talapoïne eſt livrée à ſes parens, qui doivent la châtier du bâton, parce que les Talapoins ni les Talapoines ne doivent frapper perſonne.

On peut regarder les Talapoins comme une eſpèce de Pharifiens Siamois (a) Parce qu'ils ſe croient ſeuls vertueux, ils ont pour eux-mêmes une complaiſſance infinie, & regardent avec orgueil les Séculiers. (b) Ils affectent par tout de ſaluer plus haut qu'eux, de ne ſaluer perſonne, de ne pleurer la mort de qu'on ce ſoit, pas même de leurs parens. Ils ont une pratique qui reſſemble à la Confeſſion; mais cette (c) Confeſſion n'eſt rien moins qu'un aveu de leurs péchés, accompagné de l'humilité qui eſt l'eſprit de cet aveu. Ils parcourent en préſence du Supérieur les Préceptes établis dans leur Morale, & déclarent hardiment qu'ils ne les ont point violés; en cela moins ſincères, ou plus aveugles que d'autres Païens, qui loin d'avouer leur exactitude, repaſſoient ſérieuſement le ſoir dans leur lit les fautes qu'ils avoient commiſes dans la journée.

(d) — *Neque enim cum lectulus, aut me
Porticus excepit: deſum mihi: vellus hoc eſt;
Iloc faciens vivam melius, &c.*

Rendons cependant juſtice à la morale Evangelique. Elle eſt la ſeule qui puſſe guérir de ces illuſions ceux qui ont le bonheur de la bien connoître: mais auſſi la bien connoître eſt quelque choſe d'auffi rare, qu'il eſt commun de trouver des gens qui la connoiſſent à demi, & qui à cauſe de cela (e) *ne ſont ni à Dieu, ni au Diable.*

Ajoutons à ce que nous avons dit du caractère des Talapoins, une choſe qui marque l'eſprit de fourberie & de fauſſeté de ces Religieux Siamois. Pour défendre le dogme de la Métempsychote, il y en a, dit La Loubere, qui aſſurent hardiment qu'ils ſe ſouviennent de leurs tranſmigrations paſſées: ſur quoi notre Voyageur ajoute, „ que ces témoignages ſuffiſent ſans doute pour confirmer le „ Peuple dans l'opinion de la Métempsychote. „ Cela eſt ſi vrai, qu'il ſeroit inutile d'alléguer des exemples pour le confirmer. Pythagore, qui avoit puisé en Aſie l'ancienne doctrine de la Métempsychote, n'étoit-il pas auſſi fourbe que les Talapoins, lorsqu'il racontoit gravement l'hiſtoire de ſes différentes tranſmigrations dans les différens corps qu'il avoit animés ſuccellivement?

Avec des maximes ſi Pharifiennes, les Religieux Siamois connoiſſent pourtant le recueillement: mais à quoi ſert-il, lorsque le cœur n'eſt pas de concert avec l'eſprit, & que cette modeltie religieuſe, qui trompe bien d'autres gens que les Siamois, ſe trouve un myſtère du corps, (f) dont le but eſt de cacher les défauts du cœur? „ Un Talapoïn péche, ſi en marchant dans les rues il n'a pas ſes ſens recueillis. Il „ péche auſſi ſ'il ſe mêle des affaires d'Etat. „ Pour cette maxime, il ſeroit difficile de la laiſſer paſſer ſans une cenſure. Nos Eccléſiaſtiques ſont Chrétiens; & comme ſ'ils valoient beaucoup moins que les Siamois, on permet qu'ils ſe mêlent d'affaires d'Etat, & qu'ils tiennent même entre leurs mains les plus ſecrets reſſorts de la Politique. Un Talapoïn prétend, que cela ne lui convient pas, qu'il ne doit ſonger

(a) Ils ont pourtant une maxime, qui paroit d'abord oppoſée à ce caractère: mais elle ne concerne que les Séculiers. La voici comme on la trouve dans la *Description du Royaume de Siam*, Tom. II, pag. 28. *Ne vous gloriez pas, diſant que vous êtes arrivés à la ſanteté. Il faut être Talapoïn, pour devenir un Saint parfait.*

(b) *La Loubere*, ubi ſup.

(c) Ce récit paroit contredire ce que rapporte le P. *Tachard*, qu'ils ſe confeſſent leurs péchés les uns aux autres.

(d) *Hor.* in Satyr.

(e) C'eſt Mad. de *Sevigné* qui ſ'exprime ainſi dans ſes Lettres, Tom. I. Lettre 34. Edit. d'Hol. „ Une de mes grandes envies ſe ſeroit „ d'être dévote, (vraie dévote.) Je ne ſuis ni „ à Dieu ni au Diable. Cet état m'ennuie. On „ n'eſt point au Diable, parce qu'on craint „ Dieu, & qu'au fond on a un principe de „ Religion: on n'eſt pas à Dieu auſſi, parce „ que ſa Loi eſt dure, &c.,

(f) Cela revient preſque à une maxime de M. le Duc de la *Rocheſoucault* ſur la gravité.

qu'à son Couvent, & à édifier tout le monde par sa modestie. Il est probable que le Talapoin se trompe. Ils connoissent aussi l'obéissance religieuse ; mais M. de La Loubere y met un correctif qui n'est pas mauvais. L'obéissance, dit-il, est à Siam la vertu de tout le monde. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle s'y trouve dans les Cloîtres. Nous ayons dit qu'un Talapoin doit pratiquer la Chasteté. Voici des traits vraiment Évangéliques. (a) Un Talapoin pèche, s'il touille pour attirer sur lui les regards des femmes, s'il regarde lui-même une femme avec complaisance, ou s'il en désire quelqu'une. Enfin il lui est défendu de se servir de parfum, de mettre des fleurs à ses oreilles, de se parer avec trop de soin, d'avoir plus d'un vêtement, d'en avoir de précieux, de garder rien du manger pour le lendemain. Nous avons assez montré combien ces belles maximes se trouvent gâtées dans la pratique.

L'habit & le Couvent des Talapoins sont inviolables dans les Révolutions de l'État, les Rois & les Princes se sont mis à couvert sous l'habit de ces Religieux.

Mr. de La Loubere, Auteur de la *Description du Royaume de Siam*, nous a donné un Recueil des principales maximes de ces Talapoins. Il faut avouer qu'il y en a plusieurs qui sont dignes du Christianisme. Telle est, par exemple, celle qui défend de juger personne, & de dire *celui-ci est bon, celui-là est méchant*; telle est encore celle qui leur ordonne la simplicité dans leur conduite, & la pauvreté dans leur état. Nous avons vu qu'au rapport même de ce Voyageur, ils ne les réduisent pas toujours en pratique; car dans toutes les Religions du Monde, la pratique n'est pas toujours conforme à la théorie.

Leurs SERMENS; USAGES *superstitieux*; leur MEDECINE, & *diverses autres* PRATIQUES.

(b) LA forme du serment de fidélité consiste à avaler de l'eau, sur laquelle les Talapoins prononcent des imprecations contre celui qui doit la boire, en cas qu'il manque à la fidélité qu'il doit à son Prince. Personne n'est dispensé de ce Serment, de quelque Nation & de quelque Religion qu'il soit.

Les Siamois ont aussi l'usage des épreuves par le feu & l'eau dans les accusations. Pour celles du feu on élève un bucher dans une fosse, en sorte que la surface du bucher est au niveau des bords de la fosse. Il faut que l'accusé y passe à pieds nus d'un bout à l'autre, sans en avoir les pieds offensés. Deux personnes qui plaident l'une contre l'autre sont obligées de subir la même épreuve: celle qui n'a pas les pieds offensés, ou que le feu a plus épargnée que l'autre, gagne le procès. Il est surprenant que ces sortes de justifications, si généralement usitées chez divers Peuples d'ailleurs polis & raisonnables, si connues même chez les Anciens, aient pu se maintenir constamment, malgré une infinité d'équivoques & de faussetés auxquelles elles sont sujettes. Mais rien n'est plus vrai, qu'il est plus aisé de persuader aux hommes des fraudes, qui de tems en tems prennent un air de vérité, que des vérités qui ne se démentent jamais. Notre Auteur dit une chose qui prouve assez combien il est aisé de duper les hommes. „ Les Siamois étant accoutumés d'aller nus pieds, ils ont la plante du pied comme acornie. On dit qu'il est assez ordinaire que le feu les épargne, pourvu qu'ils appuient bien le pied sur les charbons; car le moyen de se brûler, est d'aller vite & légèrement. Deux hommes marchent d'ordinaire à côté de celui qui passe sur le feu, & ils s'appuient avec force sur ses épaules, pour l'empêcher de se dérober trop vite à cette épreuve: on dit que bien loin que ce poids l'expose davantage à être brûlé, il étouffe au contraire l'action du feu sous ses pieds. „ On trouve des traces de cette sorte d'épreuves dans Sophocle. Nous les trouvons chez les Cafres de Mozambique. On a l'usage du fer chaud dans le Royaume d'Angola. Nous décrirons, en parlant des Cafres, l'épreuve par le fer chaud, que ces Peuples appellent *Xoca*.

Outre cette épreuve, ils ont encore celle de l'huile ou de quelqu'autre matière bouillante, dans laquelle ceux qui sont obligés de la boire passent la main. On ne doit pas douter que cette épreuve ne soit aussi accompagnée de tours d'adresse. La Loubere dit, „ qu'un François, à qui un Siamois avoit volé de l'étain, se laissa persuader, faute de preuve, de mettre sa main dans l'étain fondu, & qu'il l'en tira presque consumée. Le Siamois plus adroit se tira d'affaire sans se brûler, &

(a) Le P. Tichard dans son premier Voyage, | (b) La Loubere, Description, &c. Tom. I,
L. vi. en rapporte aussi qu'il ne le font pas moins, | pag. 247.

„ fut renvoyé abfous. Cependant fix mois après il fut convaincu du vol, dont le François l'avoit accusé. „

L'épreuve de l'eau se fait encore de cette manière. Les deux parties se plongent dans l'eau en même-tems, se tenant chacune à une perche le long de laquelle ils descendent. Celui qui demeure plus long-tems sous l'eau est censé avoir bonne cause. Pour l'obtenir telle en cas de besoin, l'on s'exerce dès sa jeunesse à se familiariser avec le feu & à demeurer long-tems sous l'eau. Une longue pratique endurec à l'un & à l'autre Elément. On a parlé long-tems de celui (a) qui mangeoit du feu. Cela ne se faisoit pas sans artifice ; mais ce que le Peuple ignore passe chez lui pour une chose merveilleuse, & qui tient du prodige. A l'égard de l'eau, que n'a-t-on pas écrit du long séjour de quelques plongeurs sous l'eau ?

Les Siamois ont une autre sorte d'épreuve, qui se fait avec des pillules préparées par les Talapoins, & qui est accompagnée d'imprécations. Les deux parties doivent avaler ces pillules. La marque du bon droit est de les garder long-tems dans l'estomac sans les rendre ; car ce sont des vomitifs, dit (b) l'Auteur de la Description. Ces épreuves se font devant les Juges & devant le Peuple. Si les deux parties forcent également bien, ou également mal d'affaire on a recours à la même épreuve réitérée. En voici une incomparablement plus cruelle. „ Le Roi de Siam livre quelquefois les parties aux Tygres ; & celui que les Tygres épargnent pendant un certain tems est censé innocent. Que si les Tygres les dévorent tous deux, ils sont tous deux estimés coupables. Si au contraire les Tygres ne veulent ni l'un ni l'autre, on a recours à quelqu'autre preuve, ou bien on attend que les Tygres se déterminent à dévorer l'une des parties, ou à les dévorer toutes deux. „

(c) Pour se jurer une éternelle amitié, les Siamois boivent ensemble de l'eau de vie dans la même tasse ; mais quand ils veulent se la jurer aussi solennellement qu'il est possible, ils goutent du sang l'un de l'autre. Cette coutume se trouve aussi dans l'Antiquité.

Sans entrer dans le détail de leur Astronomie, qu'on peut voir dans la (d) Description du Royaume de Siam, nous dirons qu'ils s'imaginent comme les Indiens & les Chinois, que dans le tems des Eclipses un Dragon dévore l'Astre Eclipsé. Pour délivrer l'Astre, ils font un grand bruit avec des poëles & des chaudrons, croiant par ce moyen faire lâcher prise à cet Animal. Il y a plus de choses à dire sur d'autres objets de leur superstition. Ils croient qu'il y a un art de prophétiser, comme il y en a un de rendre la santé aux malades. Si par cet art de prophétiser ils entendoient celui de tomber en extase, & de débiter dans les transports toutes les visions d'un cerveau frappé d'une fièvre chaude, il n'y auroit nul doute que cet art ne fût praticable chez eux, comme il l'a été souvent en d'autres Pais, & même de notre tems & sous nos yeux. Les Anciens fournissent une infinité de preuves de sa possibilité. Les Catholiques ont produit des Prophètes de cette espèce : les Sectaires en ont vu naître parmi eux, & on ne doit rien se reprocher les uns aux autres sur cet article. Les Prophètes de Siam sont, à proprement parler, des Astrologues & des Devins. Quand ils rencontrent mal dans leurs prédications, le Roi les fait châtier, plutôt comme des négligens, que comme des Impositeurs. (e) „ Le Prince, non plus que ses Sujets, n'entreprend ni „ affaire, ni voyage, que ses Devins ne lui aient marqué une heure pour l'entre- „ prendre heureusement. Il ne sort pas de chez lui, on s'il en est sorti, il n'y ren- „ tre pas tantis que ses Devins le lui défendent. Surtout l'Almanach est une règle „ pour lui. Il lui marque, & à ses Sujets, les jours heureux ou malheureux pour la „ plupart des choses qu'ils ont coutume de faire. „ Chez nous, continue l'Éditeur „ Hollandois, l'Almanach ne règle pas seulement les bonnes femmes ; bien des têtes „ raisonnablement sentées ajoutent foi à ses prédications, & s'attachent scrupuleuse- „ ment aux petits détails qui brodent ordinairement ce Livret. Il y a même appa- „ rence que l'on ne pourra de long-tems convertir nos François, autrefois si peu cré- „ dules. L'année 1727. (f) se trouve marquée d'une inondation d'Almanachs ; preuve „ de

(a) Voyez le Journal des Sçavans, Année 1677. Naudé dans son Instruction sur les freres de la Croix-Croix parle d'un Religieux Turc, qui prit un fer rouge sortant du feu, le mit dans sa bouche, & l'y tint si long-tems, qu'il l'en retira froid & éteint.

(b) Idem Ibid. pag. 264.

(c) Idem pag. 232.

(d) Tom. I. Chap. XI.

(e) La Louberie, Description, &c. pag. 201.

(f) Voyez Bibl. Française, Tom. IX. premiere Partie.

de leur mérite reconnu par la Nation. Il falloit plutôt dire : preuve que la légèreté des François s'amuse des moindres bagatelles. A l'égard de la crédulité, il n'y a certainement que le Peuple qui donne dans cette rêverie.

Les Siamois prennent pour de mauvais augures les hurlemens des animaux féroces, & le cri des Cerfs & des Singes, comme on s'écrie chez nous des hurlemens d'un chien dans la nuit. Un Serpent qui croise le chemin, la foudre qui tombe, ou quelque chose qui tombe par hasard, sont des choses capables d'empêcher une bonne affaire. On assure qu'ils ont la folie de prendre pour décision de ce qu'ils doivent faire ou éviter, les premières paroles qu'ils entendent dire au hasard. Autant en faisoient les Grecs, qui après avoir consulté quelques-uns de leurs Oracles, prenoient pour la réponse du Dieu, les premières paroles qu'ils entendoient, au sortir du Temple, où souvent ils avoient passé la nuit. C'est ainsi que parmi nous des personnes superstitieuses prenoient autrefois pour des Oracles les premières paroles qu'ils entendoient chanter dans l'Eglise ; comme si toute l'Eglise devoit s'intéresser pour leur affaire, ou plutôt, comme si Dieu avoit assemblé exprès un nombre considérable de fidèles, pour décider du sort d'un simple particulier. On dit qu'en Italie on s'amuse à cette superstition. Les gens s'y lavent les pieds dans du vin la veille de la Saint Jean, jettent ensuite le vin par la fenêtre, & s'y tiennent pour écouter les passans. La première parole qu'ils leur entendent dire est un augure infallible de ce qu'ils veulent entreprendre. Cette superstition a réussi quelquefois. L'exemple de celui qui se fit d'Eglise, parce que passant près d'une Chapelle, il entendit le Prêtre lisant ces paroles, *Pierre, séquere me, Pierre, suivez-moi*, mérite d'être remarqué. Quand les Siamois, dit le P. Tachard, ont envie de sçavoir quelque chose dont ils sont en peine, ils vont dans un autel sacrifier au Génie qui y préside. Après y avoir fait leurs prières, ils en forment, & prennent la première parole qu'ils entendent pour la réponse de l'Oracle qu'ils ont consulté.

Les Siamois s'amuse encore aux Talismans & à certains caractères, pour faire mourir, pour rendre invulnérable, pour faire taire gens & chiens, quand ils veulent faire une méchante action & n'être pas découverts. S'ils préparent une Médicine ils attachent au bord du vase plusieurs papiers, où ils auront écrit des paroles mystérieuses, pour empêcher que les Esprits, qu'ils croient répandus dans l'air & capables, à leur avis, de toutes sortes de choses, n'emportent la vertu des remèdes avec la fumée. Sur la Mer, pendant l'orage, ils attachent à tous les agrès de pareils papiers écrits, qu'ils croient propres à calmer les vents. (a) Ils ont aussi par rapport à quelques Esprits, la même idée qu'on a eue ailleurs des *Incubes*, qu'on croioit amoureux des femmes.

Ils ont encore des pratiques superstitieuses pour les femmes accouchées : mais peut-être quelques-unes de ces pratiques sont-elles moins superstitieuses que nécessaires. Les Siamois purifient, comme les Juifs autrefois, les femmes relevées de couche. La manière de cette purification nous paroît unique dans son espèce. On met pendant un mois entier les femmes accouchées devant un grand feu, que l'on entretient sans discontinuation. On les y tourne tantôt d'un côté & tantôt de l'autre. Pendant cette purification, la fumée qui sort lentement par une ouverture faite au toit de la maison, ne peut qu'incommoder beaucoup l'accouchée. Les Péguans dont les coutumes ont un grand rapport avec celles des Siamois, font pis encore. Ils mettent leur femme sur une espèce de gril de Bambou assez élevé sur un feu raisonnablement grand. La purification se réitère pendant cinq jours. Cette espèce de discipline à laquelle on assujétit le Sexe, n'empêche pas les Siamois de se marier. A quoi ne s'exposeroient pas les femmes, pour satisfaire au devoir qu'exige la nature ? Les unes se rendroient par un motif de Religion, les autres par un principe de charité pour le genre humain, & d'autres encore pour obéir aux ordres de leurs Epoux. De tout cela il arriveroit que nos Dames se laisseroient mettre sur le gril avec autant de courage que les Siamois. Après que le feu a purifié ces femmes, les maris donnent un repas à la parenté. On ne mange rien qui n'ait été offert au feu. L'offrande consiste à laisser les mets quelque tems auprès du feu ; & c'est par cela même que les maris témoignent leur reconnaissance à cet élément. Pendant les couches, les femmes ne mangent & ne boivent rien qui ne soit chaud.

(a) Cela revient aux Démons Incubes que la fourberie a su travestir en Divinités, pour cacher le déshonneur de la naissance de quel-

ques Grands hommes, tels qu'*Alexandre, Romulus*, &c.

Difons un mot de ces dangereux philtres, dont les Relations des Indes nous vantent la force. (a) Il y en a qui affoibliffent l'imagination de telle manière, qu'un homme tombe en enfance, & se laiffe gouverner enfuite felon le bon plaisir de la femme. Le fuc de l'herbe nommée *Dutroa* fait perdre l'ufage des fens aux maris, dont les femmes veulent être impunément galantes & coquettes. Ce fatal accompliffement dure environ vingt-quatre heures; & pendant ce tems-là les femmes fe donnent le plaisir d'être infidèles en préfence même de leurs Eponx. On afiure que pour rendre l'ufage des fens aux maris, il faut leur mouiller la plante des pieds d'eau froide. On s'eft imaginé que ce *Dutroa* étoit le (b) *Nepenthes d'Helene*, dont *Homere* raconte la vertu. Cela fe pourroit. *Helene* étoit favante en l'art de coquetterie. Elle avoit beaucoup profité dans fes Voiages, fur-tout en Egypte, où le *Dutroa* étoit fans doute connu. Naturellement une Dame aufi galante que cette Princeffe devoit effaier fur fon Mari la vertu du *Nepenthes*. C'étoit aufi en Egypte qu'elle apprit à connoître les fimples, dont elle fe fervoit à compofer certains breuvages connus dans l'Antiquité, qui ont fait paffer en Proverbe (c) la coupe d'*Helene*. De tout cela on eft précifé en droit de conclure, que les femmes Egyptiennes avoient l'art de tromper les hommes aufi finement que les Indiennes; & préfentement fans philtres & fans breuvages elles ne les trompent pas moins.

On dit que les Siamois (d) ont des maladies dont les fymptomes font fi étranges, qu'ils croient devoir en attribuer la caufe à des fortilèges, ou à la force majeure de quelques Efprits; c'eft par là que s'excufent les Médecins, quand ils ne peuvent rendre raifon d'une maladie, & qu'ils voient l'inefficacité de leurs remèdes. Il n'eft pas néceffaire de remarquer, que dans les Païs où la vraie Médecine eft ignorée, on a beaucoup de confiance aux charmes & aux fortilèges pour la guérifon des maladies. Il femble aufi que la fuperftition eft affectée à cette ignorance. De la fuperftition à la fraude, il n'y a qu'un pas. Les Médecins Siamois maintiennent leur crédit par l'une & par l'autre. Après qu'un corps mort a été à moitié confumé fur le bûcher, ils l'ouvrent pour y découvrir dequoi confirmer leur Peuple dans fa crédulité; ils lui perfuadent qu'ils trouvent quelquefois dans l'eftomac des morts des pièces de chair fraîche de cochon, ou de quelque autre animal, & fuppofent enfuite que ces pièces de chair y ont été mifes par des fortilèges, & qu'elles peuvent fervir à en faire d'autres, quoiqu'eux-mêmes les y introduifent pendant l'opération. Venons à un détail un peu plus folide fur la Médecine des Siamois. (e) *Mr. de la Loubere* nous le fournit.

« Quand quelqu'un eft malade à Siam, il commence par fe faire ramollir tout le corps par quelqu'un qui foit entendu à cela, qui monte fur le corps du malade, & le foule aux pieds. On dit même que les femmes grilles fe font ainfi fouler aux pieds par un enfant, afin d'accoucher avec moins de peine; car dans les Païs chauds, encore que les accouchemens femblent devoir être plus faciles par la conformation naturelle des femmes, ils ne laiffent pas d'y être allez douloureux, peut-être parce qu'ils y font précédés de moins d'évacuation.

« Autrefois les Indiens n'apportoient d'autre remède à la plénitude, qu'une exceffive diette. L'ufage n'en eft pas encore aboli; elle eft même fi néceffaire dans ces Païs chauds, que les Européens, incomparablement moins fobres que les Indiens, apprennent aux dépens de leur vie qu'elle eft le feul préfervatif de leur fanté, & que fans cela on ne doit fe promettre aux Indes que des jours fort courts & beaucoup d'infirmités. Aujourd'hui les Siamois n'ent de la faignée, pourvu qu'ils aient un Chirurgien Européen, & quelquefois à la place de la faignée, ils emploient les ventoufes fcarifiées & les fangfues. Ils ont des purgatifs qui leur font particuliers, & quelques-uns de ceux dont nous nous fervons. D'ailleurs ils n'obfervent aucun tems dans la purgation, & ne favent ce que c'eft que crife. Cependant ils n'ignorent pas l'utilité des fucres; ils eftiment au contraire beaucoup l'ufage des fudorifiques. Les Européens leur ont fait connoître l'ufage du Quinquina. En général leurs remèdes font fort chauds. Ils n'ufent d'aucun rafraichiffement intérieur; mais ils fe baignent dans la névre & dans toute forte de maladies. Il femble que tout ce qui concentre ou augmente la chaleur naturelle leur foit bon. Leurs maladies

(a) *La Loubere*, ubi fup. Tom. I. pag. 205.

(b) Une des grandes vertus du *Nepenthes*, étoit d'ôter aux gens les inquietudes & les fou-

cis.

(c) *Helena crater*.

(d) *La Loubere*, ubi fup.

(e) *Ibid.* pag. 192.

« ne se nourrissent que de bouillon de ris, qu'ils font extrêmement liquide. Les
 « bouillons de viandes sont mortels à Siam, parce qu'ils relâchent trop l'estomac ;
 « quand les malades sont en état de manger de quelque chose de solide, ils leur
 « donnent (a) de la viande de cochon préféablement à une autre.

« Ils aiment la Chimie, & se vantent d'en posséder les secrets. Siam est plein de
 « Chimistes imposteurs ou dupes. Le feu Roi consuma deux millions à chercher la
 « Pierre Philosophale. » Cette maladie qui a détruit la fortune de bien des gens en
 Europe, sur-tout en Italie & en Allemagne, nous est venue des Orientaux & des
 Mores. Nous avions assez de moyens pour nous ruiner ; mais il nous falloit encore
 celui-là. On lui peut appliquer ce que Mad. Deshoulières a dit du jeu :

*On commence par être dupe,
 On finit par être fripon.*

Une autre chimère des Siamois & des Chinois, est de chercher un remède univer-
 sel pour s'exempter de mourir. Quelque impossible que soit une telle découverte,
 il n'en est pas moins vrai qu'elle a été tentée plus d'une fois ; & nous pouvons asse-
 rer, sans craindre qu'on nous démente, qu'elle l'est encore de nos jours. Les vertus
 extraordinaires (b) du *Cin-feng* ont donné quelques espérances aux Chinois. Nous avons
 essayé l'or potable, la transfusion du sang. On a vanté des moyens beaucoup plus sim-
 ples, la sobriété, la chasteté, la tranquillité de l'esprit ; on a pesé sa nourriture,
 afin de savoir positivement ce que l'estomac peut digérer, & la juste portée de cha-
 que tempérament ; mais qu'a-t-on avancé ? Tout au plus de prolonger sa vie jus-
 qu'à cent ans, & pour ainsi dire, de raccommo-der (c) une constitution gâtée. Le
 secret de vivre toujours, & celui d'être toujours riche sont également impraticables.
 La tradition nous apprend que certaines personnes extraordinaires ont vécu plusieurs
 Siècles, & que d'autres ont fait de l'or. Mais aucune tradition ne nous apprend,
 que les premières aient été immortelles, ni que les autres aient eu le secret de faire
 de l'or quand il leur plaisoit ; encore moins celui de s'enrichir, qui est pourtant
 l'unique objet de cette recherche. *Naudé* dans son *Instruction à la France sur les Fré-
 res de la Rose-Croix*, parle d'un Gentil-homme Anglois, qui se fit couper la gorge
 pour rajeunir dans un fumier, comme le vieux *Aïson* dans la chaudière de *Maldé*, au
 rapport d'*Ovide* L. VII. de ses *Métamorphoses*. Le *Juif errant* est une fable popu-
 laire, fondée sur une mauvaise interprétation d'une (d) parole de JESUS-CHRIST.
 La *pissole volante* est une autre fable, qui doit peut-être son origine à ce que les An-
 ciens ont attribué à *Pafes*. Ce Magicien ne manquoit jamais d'argent, (e) parce qu'il
 lui revenoit toujours après qu'il l'avoit dépensé.

Si l'esprit humain s'est donné beaucoup de peine pour la découverte des deux se-
 crets dont nous venons de parler, cela n'a pas été inutile pour en découvrir d'autres
 dont l'utilité est évidente. Le desir de s'immortaliser, ou au moins de prolonger sa
 vie à quelques Siècles, a procuré d'excellens remèdes. Il a perfectionné la Mé-
 decine & l'Anatomie. Celui de trouver la Pierre Philosophale n'a pas été moins sa-
 litaire au corps humain. On lui a l'obligation de tous les beaux secrets de la Chi-
 mie ; on lui doit aussi le léton, le secret de blanchir les saphirs, la séparation des
 métaux, & d'autres découvertes ; ce qui a fait dire à un Ecrivain ingénieux, qu'il
 n'étoit pas inutile de s'attacher à de pareilles occupations, parce que si on ne trou-
 voit pas ce qu'on cherchoit, on découvroit bien des choses qu'on ne cherchoit pas.
 Presque tout ce qu'on a débité sur ce sujet, s'est trouvé ou absolument faux, ou
 mêlé de beaucoup de fables. De l'aveu des plus crédules, les uns ont réussi par
 hazard ; les autres, pour réussir, ont été obligés de faire de si grands frais, que leur
 dépense a de beaucoup excédé le profit dont ils se flatoient. La déclaration des Fré-
 res de la Rose-Croix, qui en 1615. promettoient plus d'or aux Puissances que le

(a) Cela paroît surprenant, parce que le co-
 chon est d'assez difficile digestion ; mais au rap-
 port de M. de la *Tourette* pag. 115. c'est la
 chair la plus saine qu'on puisse manger en ces
 Pais chauds.

(b) Voyez la Description de cette plante dans
 une Lettre du P. *Jarron* Tom. IV. du *Recueil
 de Voyages au Nord*.

(c) Comme celle de *Cornaro* Noble Véné-

tien ; surquoi l'on peut lire son petit Ouvrage,
 intitulé *Conseils pour vivre cent ans*.

(d) *Evangile* de Saint Jean, Chap. V. Elles
 concernent Saint Jean l'Evangéliste ; & sur cela
 le peuple s'est imaginé qu'il étoit le Juif errant.

(e) Cela donna lieu au Proverbe, *Pafes*
obolus. Voyez *Naudé* dans son *Apologie pour les
 Grands Hommes*, Sec. pag. 271. Ed. d'Hollande,
 1712.

Roi d'Espagne ne pouvoit jamais en recevoir des deux Indes, & qui se vantoient d'avoir des trésors inépuisables, n'a jamais tenté personne. En un mot, jamais Chinois n'a fait de l'or qu'avec le même métal ; c'est-à-dire, qu'il n'a retiré de son fourneau que celui qu'il avoit mis, en perdant son charbon & les autres ingrédients qu'il avoit mêlés dans son opération.

A toutes ces superstitions, il faut ajouter l'idée que les Siamois se font de l'Éléphant, sur-tout de l'Éléphant blanc. Nous avons déjà parlé de cet animal à l'Article du Pegu. Il faut y revenir pourtant avec la permission du Lecteur. Les Siamois croient l'Éléphant parfaitement raisonnable. (a) La Louberé rapporte, qu'on prit gravement congé de trois de ces animaux, que le Roi de Siam envoie aux Princes petits-fils de France. Les Siamois leur parlèrent à l'oreille, leur souhaitèrent bon voyage, les exhortèrent à ne pas se chagriner pendant la route, & à se réjouir au contraire de ce qu'ils alloient servir trois grands Princes. On s'imagine aux Indes qu'un animal si noble, si fort, si docile ne peut être animé de l'âme illustre, d'une âme qui a logé dans le corps de quelque Prince, ou au moins dans celui d'un grand Personnage. Mais cela n'est rien encore en comparaison de la haute idée qu'on a des Éléphants blancs, ou pour mieux dire, couleur de chair. L'âme d'un grand Monarque, selon eux, est toujours logée dans le corps d'un tel animal. Le Roi de Siam & celui du Pegu se qualifient *Rois de l'Éléphant Blanc*. Peu s'en faut aussi qu'ils ne lui attribuent quelque (b) sainteté, & qu'ils ne le regardent comme digne de l'Apôthéose. Au moins le font-ils aller de pair avec les gens vertueux. C'est tout dire enfin, qu'il y a eu de longues & de sanglantes guerres entre ces deux Monarques, pour l'amour de cet animal. Ce respect religieux, ou peu s'en faut, des Siamois & des Peguans, est dû à la dernière métamorphose de Sommona-Godom, qui se manifesta sous la forme d'un Éléphant blanc.

L'esclavage des Orientaux les rend souples, dissimulés, faconneux. Un Siamois inférieur qui visite un supérieur, entre courbé dans la chambre de celui-ci, s'y prosterne, y demeure à genoux assis sur les talons, la tête inclinée, les mains jointes à la hauteur du front. Cet inférieur ne parle jamais le premier. On s'accroupit toujours de cette manière ; & cela va du plus petit au plus grand. Un Siamois qui passe devant un autre Siamois, à qui il doit le respect, passe tout incliné devant lui, les mains jointes & élevées. Le lieu le plus éminent est si fort le plus honorable, qu'ils n'osent monter au plus haut étage de la maison, quand des personnes d'un certain ordre sont au plus bas. On observe que le dessous de l'escalier ne serve jamais de passage, de peur que quelqu'un ne passe sous les pieds d'un autre qui monte : mais, dit la Louberé, cela ne regarde que les maisons bâties par des Étrangers. (c) » Les Siamois ne bâtissent qu'à un étage, parce que le bas leur seroit inutile, per- » sonne parmi eux ne voulant ni loger, ni passer sous les pieds d'un autre. Par cette » raison, quoique les maisons des Siamois soient élevées sur des piliers, ils ne se ser- » vent jamais du dessous. Les Ambassadeurs de Siam s'étant trouvés logés dans une » Hotellerie près de Vincennes, le premier au premier étage, & les autres au se- » cond, le second Ambassadeur s'aperçut qu'il étoit au-dessus de la lettre du Roi » son Maître ; il sortit bien vite de la chambre, se lamentant de la faute, & s'arra- » chant les cheveux de désespoir. » L'ordre des Cérémonies a bien d'autres bizar- » reries ; il faut consulter le même Auteur. Nous nous contenterons de dire sur son récit, que cet ordre est suivi si exactement, qu'il faut que tous les appartemens soient bâtis sur un même modèle, & que les visites paroissent demander quelquefois des évolutions aussi régulières que celles des armes. » S'ils sont plusieurs ensemble, & » qu'il en survienne un autre, il arrive souvent que la posture de tous change. (d) » Ils savent devant qui, & à quel point ils doivent se tenir courbés ou redressés, » ou assis ; s'ils doivent joindre leurs mains, ou non, & les tenir basses ou hautes ; si » étant assis ils peuvent avancer un pied, ou tous les deux, ou s'ils doivent les tenir » tous deux cachés en s'assurant sur leurs talons. Et les fautes en ces sortes de de- » voirs peuvent être punies du bâton par celui envers qui elles sont commises, ou » par ses ordres, ou sur le champ. » Tout cela nous paroît également difficile à pra- » tiquer

(a) La Louberé, ubi sup. p. 139.
(b) Comme l'Éléphant des *Epistole obscur. vi-
torum*, qui se mettoit respectueusement à ge-
noux devant le Saint Pere ; & *quando vidit Pa-*

*pam, tunc genuclavis, & dixit cum terribili voce
bar bar bar.*

(c) La Louberé, pag. 70. ubi sup.

(d) La Louberé, ubi sup.

tiqu
se fa
soier
aver
quel
» ge
» tar
» tre
D
nial
de p
ou d
vert
il lu
renv
celu
à la
(c
» ils
» plu
Pegu
géné
de c
dom
liber
(e)
De
Pou
tion
de c
point
ils v
land
ne r
affiz

Leu

(g
garç
à cu
là c
gard
ce.
notr
» se
» ce
» dé
» E
» n'

(a
(b
(c
(d
(e
vet fl
cliv
risset.
(f
tiens

tiquer & à supporter. Selon nos usages, rien n'est plus odieux qu'une élévation qui se fait sentir à l'inférieur. Nous savons bien qu'il est nécessaire que les conditions soient inégales ; mais on ne peut s'empêcher de haïr ceux qui ne cessent de nous avertir par leurs manières qu'ils sont au-dessus de nous. Cependant il faut rendre quelque justice aux Siamois. » Leur cérémonial à la vérité est extraordinairement gênant, & tient de la tyrannie de l'Orient ; mais (a) les distinctions, que la naissance lance donne ici à tant de personnes, qui sont quelquefois sans mérite, ne paroissent-elles guères moins rudes à souffrir à qui n'y seroit pas accoutumé. »

De tout ce que nous venons de dire on ne doit pas en conclure, que le cérémonial des Siamois se pratique toujours à la lettre. Des intrigues de Cour, des égards de politique y mettent des exceptions. Le Supérieur, qui dans ces occasions veut, ou doit ménager l'inférieur, & lui témoigner beaucoup de considération, met à couvert sa supériorité, en affectant d'éviter en public la rencontre de l'inférieur. Par-là il lui épargne des soumissions, dont il ne le dispenseroit pas autrement. (b) Nous renvoyons à un autre Article ce qui reste à dire sur cette matière ; & nous finirons celui-ci par deux ou trois usages, que nous regardons comme entièrement contraires à la bienfaisance.

(c) « Les Siamois, dit-on, ne se contraignent point en retenant certains rapports ; ils ne se détournent point pour cela ; ils ne mettent rien devant la bouche, non plus que les Espagnols. » On pourroit y joindre les Hollandois, les Anglois & les Peuples du Nord. Tous ces Peuples préfèrent leur santé à une bienfaisance trop gênante : ils se contraignent si peu, qu'ils semblent prendre plaisir à avoir des témoins de cette liberté déréglée ; bien éloignés de cet ancien Consul, (d) qui n'avoit jamais donné l'esort à ces désagréables rapports. Une chose pourroit peut-être justifier la liberté de ces Nations, c'est l'Edit charitable que voulut faire l'Empereur Claude à (e) l'occasion d'une personne qui pensa crever, pour avoir voulu retenir (f) un vent. De tout cela il faut convenir, qu'il y a dans les usages une bizarrerie étonnante. Pourquoi n'est-il pas permis de se débarrasser d'un vent molement certaines précautions, puisqu'il l'est d'éternuer, de tousser & de cracher ? Pour ce qui est de la liberté de cracher, les Siamois ne se la donnent qu'à certaines conditions, qui sont de ne point cracher à terre : ils ont la prévoyance de porter un crachoir par tout où ils vont. Cet excès de propreté ne s'est point encore introduit chez les Hollandois. Le dernier usage que nous remarquerons chez les Siamois, est celui de ne rien refuser de ce qu'on leur offre. Il ne leur est pas permis de dire, *j'en ai assez.*

Leurs MARIAGES; EDUCATION de leurs ENFANS, &c.

(g) L'USAGE n'est pas à Siam de permettre aux filles la conversation avec les garçons ; mais les Mères ont beau faire, les filles trouvent bien le moyen de parler à eux, & de faire pis encore. Car pourquoi la nature ne seroit-elle pas la plus forte là comme ici ? Au surplus le commerce d'amour n'y est point honteux : on le regarde comme un mariage, & le changement en amour est regardé comme un divorce. Il faut avouer que ces idées condamnent la légèreté des Européens, sur-tout la notre. » Les Siamois, au rapport de La Loubere, sont assez glorieuses pour ne pas se donner facilement aux Etrangers. Les Péguanes au contraire, qui sont à Siam comme étrangères elles-mêmes, sont plus de cas des Etrangers, & passent pour débauchées dans l'esprit de ceux qui n'entendent pas qu'elles cherchent un mari. Elles sont fidèles jusqu'à ce qu'on les abandonne. Si elles deviennent grosses, elles n'en font pas moins estimées parmi celles de leur Nation. »

Passons à ce qu'il y a de plus sérieux à la suite de l'amour. On marie les Siamois

(a) *La Loubere*, ubi sup.

(b) *Ubi infra*, Artic. des Rois.

(c) *La Loubere*, Tom. I, pag. 174.

(d) *Pompilius Consularis nunquam risilavit.*

(e) *Dicitur medietas edictum, quo veniam daret statim crepitumque ventris emittendi, cum periclitatum quemdam pra pudore ex continentia reperisset.* Suet. in Claud.

(f) L'Antiquité nous apprend que les Egyptiens, perturbés du desordre que sont les vents

Tom. VI.

dans le petit Monde, se crurent obligés de diviniser le *Pet*. On lit dans la suite des Mémoires de Mr. de Sallengre, Tom. I. première partie imprimée à Paris en 1726. une Dissertation sur cette Divinité extravagante, qui, après tout, pourroit bien n'avoir été qu'un symbole. Le Pere de Montfaucon n'a dit qu'un mot de cette Divinité, dont il a fait graver la figure.

(g) *La Loubere*, Tom. I. pag. 155.

moises fort jeunes, & les garçons de même; mais il se trouve des Siamoisés qui méprisent toute leur vie le mariage. Cependant aucune d'elles ne se fait Talapoine, que dans la vieillesse. C'est le vrai âge pour rompre avec le genre humain. Nos vieilles filles se font alors dévotes & méditantes, & nos coquettes se convertissent en prudes. Quand il s'agit d'un mariage, les parens du jeune homme demandent la fille à ses parens; & des femmes âgées & d'une bonne réputation font cette demande. On se parle; on consulte; on examine; on n'oublie pas aussi de consulter le gout de la fille. En même-tems on prend l'heure de la naissance du garçon & de la fille: des deux côtés on va aux Devins, pour sçavoir d'eux si le mariage sera heureux & avantageux; s'il y aura paix dans le ménage; & si la dissention ne se terminera pas par le divorce. En ce Pais-là, chacun a grand soin de cacher sa fortune à l'avarice des Grands, & la tyrannie du Prince. Tout ce que l'on sçait du bien du garçon & de la fille, c'est le Devin qui l'apprend; c'est son avis qui décide. Pour ce qui est du bonheur *intrinsèque* de l'hymen, on peut raisonnablement assurer, qu'on ne revient pas plus sçavant de chez les Devins, que *Panurge* le fut dans *Rabelais*, après avoir consulté long-tems sur le même sujet. Quand le mariage doit se conclure, le jeune homme va voir la fille trois fois, & lui porte des présents de bétel & de fruits; mais jamais rien de plus précieux. A la troisième visite, les Parens s'assemblent; on compte la dot de l'Epouse; on délivre à l'Epoux futur avec cette dot le bien qu'on lui donne, & qui, à ce qu'on assure, ne va ordinairement qu'à l'égalité de cette dot. Tout cela se fait d'abord en présence des Parens & sans écriture. Voilà bien de la bonne foi: il nous faut à nous qui sommes Chrétiens, des contrats par devant Notaire, un certain choix d'expressions, des témoins par dessus tout cela, & bien d'autres précautions; encore est-on exposé souvent à des chicanes & à des procès. Les autres Parens font aussi quelques présents aux nouveaux mariés. Voilà tout ce qui précède le mariage; car s'il faut croire la Relation qui nous guide ici, on n'y est point chargé de Cerémonies bizarres. On consomme donc le mariage sans autre Cérémonie civile, ou de Religion. Il est même défendu aux Talapoins d'y assister. Mais quelques jours après la consommation, ils vont jeter de l'eau bénite chez les nouveaux Mariés, & réciter des prières en Langue *Balie*, qui, comme nous l'avons déjà fait connoître, est chez ces Indiens l'équivalent du Latin chez les Chrétiens de la Communion Catholique, & de l'Hébreu chez les Juifs.

Pour ce qui est de la Nôce même, on s'y divertit, comme cela se pratique par tout ailleurs; mais ni le marié, ni la mariée, ni aucun des conviés ne dansent. Cette Fête se fait chez les parens de la fille, dans une salle bâtie exprès & aux dépens du Marié. Après cela on mène ces nouveaux Mariés dans un bâtiment isolé; mais qui est pourtant dans l'enceinte de *bambou*, qui fait la clôture de la maison des parens de la nouvelle Epouse. Ces nouveaux mariés y demeurent quelques mois, soit que cela se fasse pour mieux connoître le génie de ces nouveaux conjoints, ou par un principe d'affection qui est assez naturelle. Quoiqu'il en soit, on dit qu'avant que de terminer le mariage, le prétendu beau-pere garde six mois chez lui son gendre futur, pour apprendre à le mieux connoître.

Les Siamois se permettent la Polygamie; mais, ajoute-t-on, ce n'est guères que par un principe de faste, ou pour satisfaire l'inclination qu'ils ont à la débauche. Ils croient que le mieux est de n'avoir qu'une seule femme. Ceux qui en ont plusieurs, en établissent une maîtresse des autres. Celles-ci s'appellent la *grande femme*; les autres, quoique légitimes & permises par les Loix, sont soumises à celles-ci, & s'appellent les *petites femmes*. Ces dernières sont des femmes achetées, & par conséquent esclaves. Leurs enfans traitent leur pere de *seigneur-pere*, au lieu que les autres leur disent pere tout court. Il n'est pas difficile de reconnoître une bonne partie de cet usage dans la vie des anciens Patriarches. *Rachel* avoit deux servantes, que l'on peut fort bien regarder comme deux femmes esclaves de Jacob, & cela sans préjudicier à la vertu de ce Saint Homme, puisque la Sainte Ecriture a bien voulu nous apprendre cette particularité sans le censurer.

Le mariage dans les premiers degrés de parenté est défendu aux Siamois: cependant il leur est permis d'épouser une cousine germaine. A l'égard des degrés d'alliance, on peut épouser les deux sœurs l'une après l'autre, mais non pas en même-tems. Les Rois de Siam se dispensent de ces Loix, croyant qu'aucune femme n'est digne d'eux, que celle qui leur est la plus proche, sans même excepter (a) la leur.

(a) Voyez *La Louber*, Tom. I, p. 159.

Du mariage passons au divorce. Les mariages sont presque toujours heureux à Siam ; mais quand on est venu au point de ne pouvoir plus se supporter, on se détermine sans façon au grand remède, qui est de se séparer. Il est étonnant que les Chrétiens aient tant de répugnance pour cette dernière ressource. Est-ce la Religion qui dirige la patience de nos Mariés ? On a de la peine à se le persuader ; la discorde, quand elle régné dans un ménage, est une source de péchés qu'aucun Confesseur ne sauroit jamais tarir. Selon La Loubere, le divorce n'est guères en usage à Siam, que parmi le Peuple. Les riches qui ont plusieurs femmes, gardent également celles qu'ils n'aiment pas, & celles qu'ils aiment ; peut-être le font-ils à dessein. Il y a des tems où le plus mauvais ragout est capable de réveiller l'appétit.

(a) *Le changement de mets réjouit l'homme ;
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi.*

Elle y est comprise chez les Siamois, quoique ce soit avec des restrictions que la bienséance demande aux femmes. Par exemple, elles ne se donnent pas le plaisir de la Polygamie : mais il leur est permis de se séparer, quand elles veulent absolument en venir là, & de se remarier dès le jour même du divorce. On ne s'embarasse point du doute où l'on peut se trouver touchant le pere du premier enfant, qui peut naître après les secondes Nôces. Un Mari, selon les Voageurs nos garans, se fie à ce que la femme en dit.

On est obligé de rendre la dot de la femme qu'on répudie, ou qui demande séparation. Les enfans se partagent. La mere a le premier, le troisième, le cinquième, & ainsi de suite en nombre impair ; le pere le second, le quatrième, le sixième, & ainsi de suite. Par-là il arrive que s'il n'y a qu'un enfant dans la famille, il est pour la Mere, & que si le nombre des enfans est impair, la Mere en a un de plus. Telles sont à Siam les Loix du divorce. On assure que malgré la facilité avec laquelle on l'accorde, les Siamois le regardent cependant comme un fort grand mal, & (b) » comme la perte presque certaine des enfans, qui d'ordinaire sont fort mal traités » dans les seconds mariages de leurs Parens. C'est une des causes que l'on donne » de ce que le Pais n'est guères peuplé, quoique les Siamois soient fécondes, & » qu'elles aient assez souvent des jumeaux. » Il faut avouer que rien ne doit être capable de retenir dans les liens d'un mauvais Mariage comme les enfans, qui en cette occasion ne souffrent déjà que trop de la discorde de leurs parens.

» La puissance du Mari est despotique dans sa famille, jusqu'à pouvoir vendre ses » enfans & toutes ses femmes, hormis sa femme principale, qu'il peut seulement » répudier. Les veuves héritent du pouvoir de leurs Maris, avec cette restriction, » qu'elles ne peuvent vendre les enfans qu'elles ont en rang pair, si les parens du » pere s'y opposent ; car les enfans n'oseroient s'y opposer. Après le divorce, le » pere & la mere peuvent vendre chacun les enfans qui leur sont demeurés en partage : mais les parens ne peuvent tuer leurs enfans, ni le mari tuer ses femmes, » parce qu'en général tout meurtre est défendu à Siam. » Rien n'approche de cette autorité, ou pour mieux dire, rien ne la surpasse, que celle des anciens Romains. Ils avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans ; ils avoient celui de les vendre, de les exposer, de les faire esclaves. (c) Ils les vendoient même jusqu'à trois fois : mais après cela l'enfant étoit libre & délivré de l'affreuse tyrannie d'un pere. Pour la mere, elle ne participoit que fort peu à cette autorité tyrannique. Le Christianisme a banni de chez nous des usages si contraires à la Nature.

L'adultère est rare à Siam, parce que les femmes n'ont (d) pas le loisir d'être oisives. L'occupation est souvent une source de vertus : mais l'oisiveté ne l'est jamais. On dit aussi que les Siamois ignorent les artifices du luxe, la vanité des parures, le jeu, les spectacles, les conversations avec des hommes ; qu'elles sont obligées de nourrir leurs Maris de leur travail. Si à tout cela on

(a) Contes de la Fontaine.

(b) La Loubere, Tom. I. pag. 162.

(c) Plusieurs Auteurs ont écrit sur cette matière. Voyez aussi le livre publié par M. Heine-

cius sous le titre d'*Antiq. Rom. Jurisprudentiam illustrantium Syntagma*, &c. réimprimé en 1724.

(d) La Loubere, ubi sup.

ajoute le droit qu'à le Mari déshonoré de tuer la femme adultère, de la vendre, ou de la punir comme il le juge à propos, on sera moins surpris de trouver peu de Siamois qui s'oublient. On avoue pourtant qu'il y en a d'infidèles, même dans le Palais du Roi. Le supplice qu'on fait souffrir à ces dernières, est de les abandonner à un cheval dressé tout exprès, & de les faire mourir en suite.

A *Patane* (a) la femme adultère est livrée à ses Parens, qui lui permettent de choisir un genre de mort. Elle choisit ordinairement d'être étranglée. L'homme adultère est livré de même à ses Parens, qui le poignent.

La jalousie des hommes est moins commune à Siam, ou plus supportable que dans le reste de l'Orient. Loin de se plaindre d'une contrainte, qui toute modérée qu'elle est, pourroit irriter les desirs des Dames Françaises, ou au moins les offenser, celles de Siam y trouvent leur gloire; & (b) l'on veut même, qu'elles s'offensent d'une trop grande liberté. Peut-être les Siamois doivent-elles le bonheur de penser si différemment de nous, à la manière dont elles vivent; toujours occupées chez elles, jamais exposées à la tentation des hommes. Quoiqu'il soit véritable, que la vertu demande l'épreuve, c'est un grand avantage aux femmes de (c) n'être pas exposées.

Les Siamois de qualité sortent rarement; mais quand elles sortent, elles vont le visage découvert, peu distinguées des femmes esclaves qui les accompagnent. Une suite du principe que l'on attribue aux Siamois, & même en général aux Asiatiques, de regarder la jalousie comme une marque d'honneur & d'estime de la part des hommes, est d'aimer mieux être tuées par un Mari, que de tomber au pouvoir de l'ennemi. C'est de quoi l'histoire ancienne & moderne de l'Orient nous fournit beaucoup d'exemples. Il faut dire aussi, que les Orientaux ajoutant l'esclavage au ravissement de l'honneur, la captivité n'en devient que plus insupportable aux Dames. (d) C'étoit la manière chez les anciens Grecs originaires des Orientaux, de faire d'une prisonnière son esclave & sa concubine.

Les Siamois (e) sont autant jaloux de leurs filles, que de leurs femmes. Ils vendent celles qu'ils trouvent en faute contre leur honneur, à un homme qui a droit de les prostituer pour de l'argent, moyennant un tribut qu'il paie au Roi. On peut bien dire, que la violence de la peine irrite le mal au point de le rendre incurable.

„ La succession dans les familles particulières est toute pour la grande femme, & „ puis pour les enfans, qui héritent de leurs parens par portions égales. Les petites „ femmes & leurs enfans peuvent être vendus par l'héritier; & ils n'ont que ce que „ l'héritier leur donne, ou ce que le pere avant que de mourir leur a donné de „ la main à la main; car les Siamois ignorent l'usage des Testamens. Les fil- „ les nées des petites femmes, sont vendues pour être elles-mêmes petites fem- „ mes. „

Difons un mot de la propriété des biens. Les Siamois les font consister en meubles, autant qu'ils le peuvent. Quoique par la Loi du Pais, les terres puissent être héréditaires dans les familles, & vendables de l'un à l'autre entre les Sujets, ceux-ci ne s'attachent pas à de pareilles acquisitions, parce que le Souverain n'observe cette Loi qu'autant qu'il lui plaît, & ne permet pas qu'elle donne atteinte à cette propriété tirannique, si générale dans l'Orient, & si effrayante dans les descriptions de nos Voisins. Ces Peuples évitent donc l'acquisition des immeubles, & s'attachent sur tout à acquérir les choses qui peuvent se cacher, ou transporter sans beaucoup de peine, par exemple les pierreries. En d'autres Pais ou la puissance du Souverain & de ses supôts n'a pas encore osé toucher aux immeubles, & se les approprier directement, on évite l'argent comptant & tels autres effets, comme une peste dangereuse, & l'on tâche d'assurer de quoi vivre à sa famille par des terres & des maisons. Les riches Indiens donnent en mourant une partie de leur bien au Souverain, pour assurer ce qui reste à leur famille.

Les parens savent se faire aimer & respecter de leurs enfans: le respect est com-
me

(a) DeBry, Indes Orient.

(b) La Loubere, Ibid.

(c) „ Hors quelques femmes destinées au „ vice dès leur naissance, les autres vivoient „ dans l'habitude de leurs devoirs, si l'on ne „ prenoit pas soin de les en détourner. „ C'est

ainsi que Mad. la Marquise de Lambert s'exprime dans sa Lettre sur la vraie gloire. Biblioth. Française, Tom. IX. première Partie.

(d) V. dans Homère, & Festus. Antiq. Homer.

(e) La Loubere, ubi sup.

me assuré aux peres, à cause de leur despotisme. Il est étonnant que le premier aille au point qu'on nous l'assure. » Ces parens, dit le Voyageur déjà cité plusieurs fois, (a) répondent au Prince des fautes de leurs enfans. Ils ont part à leurs châtimens, & sur tout ils sont obligés de les livrer quand ils ont failli : mais quoique le fils s'en soit enfié, il ne manque jamais de revenir se livrer lui-même, quand le Prince s'en prend à son pere ou à sa mere, ou même à ses autres parens collatéraux, mais plus vieux que lui, & auxquels il doit du respect. » Nous sommes beaucoup mieux traités que les Peuples Orientaux : nous ne sommes ni si maîtres, ni si maîtrisés ; cependant on ne trouveroit pas si généralement chez nous des exemples de cette tendresse filiale. Est-ce l'éducation ou la froideur du climat qui nous relâche de la sorte ? Cependant nous ne manquons pas de sensibilité : le moindre coup de verge du Prince nous fait crier. Si le Soleil nous fait sentir un peu plus de chaleur qu'à l'ordinaire, nous nous plaignons qu'il nous brûle ; au lieu de recevoir cette chaleur comme un remède qui consume des humeurs inutiles ou superflues, & les coups du Souverain comme des marques de son affection paternelle.

C'est par une suite du respect des enfans pour leurs parens, que l'union régné dans les familles. (b) Un fils qui plaideroit à Siam contre son pere ou sa mere, y passeroit pour un monstre. » Aussi, ajoute La Loubere, personne en ce pays-là ne craint ni le mariage, ni le nombre des enfans. L'intérêt n'y divise point les familles ; la pauvreté n'y rend point le mariage onéreux. » Avec une morale très pure & des principes excellens, tous ces défauts se trouvent pourtant chez nous : mais nous les devons à des besoins infinis, que le luxe, l'ambition, le commerce & la différence des usages entretiennent. Une autre chose remarquable, est qu'on tient la mendicité pour honteuse, & qu'un Siamois ne permet pas qu'il y ait des Mendiens dans sa famille. Nous avons le même point d'honneur : mais la différence dans les usages, & la multiplicité des besoins rendent l'exécution bien plus difficile chez nous. Les fainéans & les débauchés ruineroient les familles. Le vol est encore plus honteux à Siam que ne l'est la mendicité, & toute la famille craint si fort de participer à ce deshonneur, que les plus proches n'osent s'intéresser pour un homme prévenu de vol. » Cependant les Siamois sont les plus hardis voleurs du monde. Mr. de La Loubere nous en fournit un exemple singulier. » Un des Officiers des Magazins du Roi de Siam lui ayant volé quelque argent, ce Prince ordonna qu'on le fit mourir, en lui faisant avaler trois ou quatre onces d'argent fondu ; & il arriva que celui qui eut ordre d'ôter cet argent de la gorge de ce malheureux, ne put se tenir d'en dérober une partie. Le Roi fit mourir celui-ci du même supplice ; & un troisième s'y exposa, en dérobant aussi une partie de l'argent, qu'il retira de la gorge du dernier mort. De sorte que le Roi de Siam en lui faisant grace de la vie, dit, c'est assez punir ; je ferois mourir tous mes Sujets, si je ne me résolvois une fois à pardonner. »

Quand les enfans ont déjà quelque âge, comme huit, neuf ou dix ans, on les envoie chez les Talapoins, comme nous l'avons dit.

Leurs FUNERAILLES ; leurs OPINIONS sur l'état de l'AME après la mort, &c.

CHAQUE Siamois, (c) dit un Voyageur Anglois, adoroit autrefois quelqu'un des quatre Elémens ; & le corps de ce Siamois étoit confié après sa mort à l'Elément qu'il avoit révééré pendant sa vie. Aujourd'hui les usages funébrés des Siamois ne paroissent avoir aucun rapport avec celui-là. Voici comment un autre Voyageur les décrit.

(d) » Dès qu'un homme est mort, on enferme son corps dans une bière de bois vernie & même dorée ; & afin que la mauvaise odeur du corps mort ne s'exhale pas par les fentes de la bière, ils tachent de consumer les intestins du mort avec du Mercure, & quelquefois ils se servent de bière de plomb. Le bois de leurs bières

(a) La Loubere, ubi sup. pag. 164.

(b) La Loubere, Description, &c. pag. 228. du Tom. 1.

Tome VI.

(c) Ovington, Tom. II. de ses Voyages.

(d) La Loubere, Description, &c. T. I. pag. 371. & suiv.

res n'est pas si précieux qu'à la Chine. Ils placent par respect la bière sur quelque chose d'élevé, & d'ordinaire sur un bois de lit, qui ait des pieds. Tant qu'on garde le corps au logis, soit pour attendre le Chef de la famille, s'il est absent, soit pour préparer les honneurs funébres, on brûle des parfums & des bougies auprès de la bière. Toutes les nuits les Talapoins viennent chanter en Langue Balie dans la chambre où on l'expose, & ils s'y arrangent le long des murs. On les nourrit, & on leur donne quelque argent : ils chantent des moralités sur la mort, avec le chemin du Ciel, qu'ils prétendent montrer à l'ame du trépassé. Cependant la famille choisit un lieu à la campagne, pour y porter le corps & pour l'y brûler. Ce lieu est d'ordinaire un espace près du Temple, que le mort ou quelqu'un de ses Ancêtres a fait bâtir, ou auprès de quelqu'autre Temple, s'il n'y en a pas de propre à la famille du mort. On entérme cet espace d'une enceinte en quarré de bambou. Cette enceinte est ornée de papiers peints ou dorés, qu'ils découpent pour représenter des maisons, des meubles, des animaux. Ces peintures représentent généralement des choses, qui doivent servir aux défunts dans l'autre monde. Ils croient, de même que quelques Peuples leurs voisins, que ce papier brûlé devient réellement dans l'autre vie, ce qu'ils ont voulu qu'il représentât aux funérailles de leurs morts. Que leur crédulité aille en effet jusqu'à ce point, ou que ce ne soit qu'une feinte propre à justifier leur économie, toujours est-il sûr qu'ils épargnent réellement, & que ces morts n'en sont pas moins bien servis. Les Talapoins garantissent ces papiers du feu autant qu'ils le peuvent, afin de les faire servir à quelques autres funérailles.

Au milieu de l'enclos est le bucher, composé entièrement ou en partie de bois odoriférant, à proportion de la richesse & de la dignité du mort. Mais le plus grand honneur des funérailles consiste à élever le bucher, non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échafaudages, sur lesquels ils mettent de la terre & puis le bucher. Sur-tout ceux des Rois & des Reines sont extrêmement élevés. Quand il est question de porter le corps au bucher, ce qui se fait le matin, les parens & les amis le portent au son de beaucoup d'instrumens. Le corps marche le premier, puis la famille du mort, hommes & femmes, tous habillés de blanc, la tête même voilée d'une toile blanche, & lamentant beaucoup, & enfin le reste des parens & des amis. Si le convoi peut faire tout le chemin par eau, on le fait. Ils ne brûlent pas la bière : mais ils en ôtent le corps qu'ils laissent sur le bucher, & les Talapoins du Couvent, près duquel on brûle le corps, chantent pendant un quart d'heure, & puis se retirent pour ne paroître pas davantage. Alors commencent les (a) spectacles, auxquels les Talapoins ne peuvent pas pouvoir assister sans péché. Ces spectacles n'ont rien de Religieux, & ne se font que pour rendre les funérailles plus magnifiques. Aux spectacles se mêlent bizarrement les larmes des parens du mort : mais on n'y loue point de pleureuses, comme chez les Grecs & chez les Romains.

Sur le Midi un Valet des Talapoins met le feu au bucher ; il brûle ordinairement pendant deux heures. Quoique le feu rôtit seulement le corps, & même fort mal, il est censé pour l'honneur du mort qu'il a été entièrement consumé en lieu éminent, & qu'il n'en reste que les cendres. Le Roi met lui-même le feu au bucher d'un Prince du Sang, ou d'un Seigneur qu'il a chéri. Cela se fait sans que Sa Majesté sorte du Palais, par le moyen d'un flambeau qu'elle lache le long d'une corde, tendue depuis une fenêtre du Palais jusqu'au bucher.

La famille du mort nourrit tout ce qui assiste au Convoi, & fait des aumônes pendant trois jours ; savoir, le jour qu'on brûle le corps, aux Talapoins qui ont chanté auprès du corps ; le lendemain, à tout le Couvent, & le troisième jour à leur Temple. Il arrive quelquefois qu'un homme de grande dignité fait déterrer le corps de son pere mort depuis long-tems, pour lui faire des funérailles magnifiques, si lorsqu'il est mort on ne lui en a pas fait qui fussent dignes de l'élevation présente du fils. Après que le corps a été brûlé, on en renferme les restes dans la bière, & l'on met ce dépôt sous une des pyramides qui environnent les Temples. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit des pyramides : nous ajouterons seu-

(a) Ces Spectacles sont le *Cone*, & le *Rabam*. Le *Cone* est une danse à plusieurs entrées de personnes armées & masquées : cette danse a quelque rapport avec la *Pyrrique* des anciens Grecs. Le

Rabam est une double danse toute galante d'hommes & de femmes. Voyez la *Loubers*, ubi sup. pag. 149.

lement, que les anciens Chrétiens avoient conservé l'usage d'orner les tombeaux des morts de colonnes, ou de pyramides, & qu'ils l'avoient (a) reçu des Païens. „ Quelquefois les Siamois enterrent des pierres & d'autres richesses avec le corps, „ parce que c'est les mettre en un lieu que la Religion rend inviolable. On dit aussi „ qu'ils jettent les cendres de leurs Rois dans la Rivière. „ Il ne faut pas oublier que les Péguans observent une coutume toute semblable.

„ Ceux qui n'ont ni Temple, ni pyramide, gardent quelquefois chez eux les restes „ mal brûlés de leurs parens ; mais il n'y a guères de Siamois assez riche pour bâtir un „ Temple, qui ne le fasse, & n'y enfouisse aussi les richesses qu'il a de reste. Ces „ Temples sont des asyles inviolables ; & les Rois de Siam, aussi-bien que les particu- „ liers, leur confient leurs trésors. „ Dans l'Antiquité, quelques Rois Barbares plus „ avisés encore que ceux des Indes, faisoient sortir les eaux de leur lit ; on y enter- „ roit ces Rois avec leurs richesses, après quoi on remettoit le fleuve dans son état „ naturel. „ Les Siamois qui n'ont pas de quoi bâtir un Temple, ne laissent pas de „ faire faire au moins quelque Idole, qu'ils donnent à quelqu'un des Temples déjà „ bâtis. „ Est-ce l'Idole d'une Divinité déjà établie à Siam, ou celle d'un Saint de „ la famille ? On ne le dit pas. Si c'est moins un motif de vanité que de Religion, „ il faut croire que cette manière de canoniser coûte bien peu, puisqu'il ne s'agit que „ d'une simple figure. Mais pour dire encore un mot des richesses ensevelies avec le „ mort, il se peut (b) que la construction des Temples soit un moyen extérieur- „ ment pieux, pour conserver les richesses de la famille : cette manière de sauver son „ bien n'est pas connue en Europe. On sçait que les Eglises reçoivent, & qu'elles ne „ rendent jamais. Nous avons vu des années où les familles auroient conhié jusqu'à „ leur dernier sou aux Eglises, si l'on avoit pu garantir que ces biens ne seroient „ pas tombés d'un écueil dans l'autre.

„ Les plus pauvres enterrent leurs parens sans les brûler ; mais s'il leur est possi- „ ble ils y appellent les Talapoins, qui ne marchent pas sans salaire. Ceux qui „ n'ont pas même de quoi paier les Talapoins, croient faire assez d'honneur à leurs „ parens morts, de les exposer à la campagne en lieu éminent ; c'est-à-dire sur un „ échaffaut, où les vautours & les corneilles les dévorent.

„ Dans les maladies épidémiques, les Siamois enterrent les corps sans les brûler ; „ mais ils les déterrent & les brûlent quelques années après, lorsqu'ils croient le dan- „ ger de l'épidémie passé. Ils ne brûlent jamais ni ceux que la Justice fait mourir, „ ni les enfans morts-nés, ni les femmes qui meurent en accouchant, ni ceux qui se „ noient, ou qui périssent par quelque accident extraordinaire. Ils mettent ces mal- „ heureux au rang des coupables. „ Nous avons déjà dit, que suivant les principes „ des Siamois, ils doivent avoir été criminels dans une autre vie. Un (c) passage de „ *Virgile* prouve au moins, que les anciens Païens excluoiert les petits enfans des Champs „ Elysées.

Le P. Tachard nous a donné la Description des funérailles d'un Talapoin, & „ nous la répéterons ici en abrégé dans ses propres termes. „ La bière ou le „ corps étoit renfermé, fut élevée sur un bûcher, autour duquel il y avoit quatre „ colonnes de bois doré, qui portoient une haute pyramide à divers étages. Cette „ espèce de Chapelle ardente étoit accompagnée de plusieurs petites tours assez hau- „ tes & carrées, faites de bois, & couvertes de carton peint d'une façon fort gros- „ sière, avec quantité de figures de papier. Tout ceci étoit environné d'un enclos „ bâti en carré, sur lequel étoient rangées plusieurs autres tours d'espace en espace. „ Quatre de ces tours, qui étoient placées aux quatre coins, étoient aussi élevées que la „ Pyramide. Toutes ces tours étoient pleines de feux d'artifices. Aux quatre coins des „ quatre coins se joignoiert de petites maisons de bois, peintes de figures grotesques de „ Dragons, de Singes, de Démons, &c. Entre ces cabanes, il y avoit certaines ouvertures „ en forme de portail, pour laisser entrer & sortir les (d) Balons. Les Talapoins en „ très-grand nombre dans leurs Balons occupoient presque tout l'espace qui étoit „ entre le bûcher & le grand carré. Ils avoient tous un air grave & modeste, chan- „ tant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond silence. Une multitude „ infinie de peuple assistoit derrière eux à cette pompe funébre, qui outre cela fut

(a) Voyez les Remarques de Mr. *Muratori* sur une Epigramme de *Saint Gregoire de Nazianze* in *Anecd. Græcis* pag. 14.

(b) *La Louëre*, ubi sup. pag. 377.

(c) *L. vi. Æneid* 426. & suiv. Un zélé Theo-

logien tacheroit de prouver par l'opinion de tous ces Païens, qu'il leur étoit resté quelque idée du péché originel.

(d) Barques Siamoisées.

„ accompagnée de farces & de danses burlesques. Les Talapoins enseignent, que
 „ plus on fait de dépense aux obsèques d'un mort, plus son ame est logée avant-
 „ gement dans le corps de quelque Prince, ou de quelque animal considérable.
 „ Dans cette croiance, les Siamois se ruinent souvent pour se faire de magnifiques
 „ funérailles. „

„ Les Siamois n'ont point de deuil forcé, „ c'est-à-dire, qui soit l'effet d'une
 bienveillance dont on n'ose s'écarter, parce qu'elle est fondée sur le devoir naturel, &
 par conséquent inévitable, même à ceux qui méprisent jusqu'aux apparences. „ Pour
 „ eux, ils ne donnent de marques de douleur qu'autant qu'ils sont affligés; si bien
 „ qu'il est plus ordinaire à Slam, que le pere & la mere y prennent le deuil de
 „ leurs enfans, qu'il ne l'est que ceux-ci le portent de leur pere & de leur
 „ mere. Quelquefois le pere se fait Talapoin & la mere Talapoine; ou au moins
 „ ils se rasent la tête l'un & l'autre. „ De cela on pourroit conclure, que ce respect
 dont nous avons parlé, des enfans pour leurs parens, n'est fondé que sur la crainte
 ou tout au plus sur l'ordre des Loix, comme celui des domestiques pour les Maîtres.
 Quoique nous soions convaincus que l'amitié remonte rarement, il est pourtant inoui
 que les enfans Européens se dispensent de donner quelque marque de deuil à leurs
 parens; mais il ne l'est pas moins, que des parens se mettent en Religion pour la mort de
 leurs enfans.

Nous avons rapporté l'opinion des Siamois sur la puissance des ames après la
 mort. Ils prétendent être tourmentés de leurs apparitions; & ils ne sont pas les seuls
 Peuples du Monde qui pensent ainsi. Il faut convenir cependant qu'on commence
 à revenir de cette vieille opinion, qui avoit si souvent & si long-tems fatigué les
 esprits foibles par des terreurs qui n'avoient pour fondement que les fourberies des
 Vivans. Les Siamois toujours frappés de cette idée, n'oublient rien pour apaiser les
 manes des morts, & les empêcher de venir troubler leur repos. Pour cela ils portent
 des viandes (a) sur les tombeaux des défunts, & font des aumônes pour eux aux
 Talapoins, persuadé que l'aumône rachète les péchés des morts comme des vivans.

Sur la foi d'un tel détail, on auroit mauvaise grace de douter que les (b) Siamois
 croient l'immortalité de l'ame; cependant il est presque évident qu'ils la croient ma-
 térielle. L'idée d'un pur esprit est si peu à la portée des hommes, que des gens
 illustres par leur Doctrine & par leur Sainteté, des Peres de l'Eglise, ont donné
 dans la matérialité de l'ame. Ce n'est donc pas aux seuls Siamois qu'il est difficile
 de faire prendre l'idée d'un pur esprit. Si l'on examinoit le Peuple Chrétien, y
 trouveroit-on beaucoup de gens qui fissent de Dieu lui-même autre chose qu'une
 vaste figure humaine, environnée de raisons & de feu comme le Soleil, établie dans le
 Ciel comme dans le propre lieu de sa résidence, au milieu d'une nombreuse assemblée
 d'AnGES, tous jeunes, beaux & bien faits, tous ailés, tous fort alertes, à cela près
 cependant hommes comme nous, quoique bien plus excellens que notre espèce? C'est
 le défaut de nos organes qui nous fait prendre à la lettre les descriptions de nos Ecri-
 tures; & ces Ecritures, si belles d'ailleurs, & si remplies de caractères de sainteté, de
 divinité, se sont ajustées à la foiblesse de l'humanité. Dans l'enfance, cet âge où
 la vérité commence de se montrer foiblement à nous, on ne la reçoit qu'avec les
 principes des Maîtres, qui n'ont pas d'autres organes que les enfans, & qui ont par
 dessus eux, d'avoir vieilli dans les habitudes du Peuple. Mais ne perdons pas de vue
 les Siamois. (c) On leur attribue de croire comme les autres Païens de l'Orient,
 „ qu'il reste quelque chose de l'homme après sa mort, qui subsiste séparément &
 „ indépendamment de son corps, mais qui a étendue & figure. Ils attribuent à ce
 „ reste les mêmes membres, & toutes les mêmes substances solides & liquides, dont
 „ nos corps sont composés. Ils supposent seulement, que les ames sont d'une ma-
 „ tière assez subtile pour se dérober à l'attouchement & à la vue, quoiqu'ils croient
 „ d'ailleurs, que si on en blefoit quelqu'une, le sang qui couleroit de sa blessure
 „ pourroit paroître. „

Il est si connu que la doctrine des Grecs & des Romains étoit en partie celle-là,
 qu'il seroit inutile d'étaler tout ce que l'érudition pourroit fournir à ce sujet. Disons
 seulement que les Grecs & les Romains croioient l'existence des ames après leur sé-
 paration d'avec le corps, & supposoient encore des simulacres, ou, si l'on veut des
 ombres

(a) La Loubere, ubi sup. pag. 379.

(b) Presque tous les Peuples s'accordent à
 croire qu'il reste quelque chose de l'homme

après sa mort.

(c) La Loubere, ubi sup. pag. 363.

ombres d'Ames, qui nous paroissent ressembler beaucoup à ces Ames des Siamois. La Doctrine des uns & des autres n'en est pour cela ni moins confuse, ni moins incertaine. Dans *Virgile*, *Deiphobe*, *Anchise*, *Palinure* s'entretiennent familièrement avec Enée aux Enfers; *Deiphobe* couvert de toutes ses blessures; *Palinure* dans l'état d'un homme noyé. Ces gens ne sont pas des Ames; ils ne sont pas des corps non plus; ils ne sont qu'une ombre fidèle d'eux-mêmes, un je ne sçai quel qui est impalpable.

Par levibus ventis, volucrique simillima famno.

Cette ombre souffre cependant comme si elle vivoit réellement; elle souffre toutes les peines de l'Âme unie au corps. Dira-t-on que les Anciens entendoient ce qu'ils disoient; & nous-mêmes les entendons-nous assez pour expliquer leurs Enigmes? Il semble aussi qu'ils croioient la divinité de l'ame, & que la partie la plus pure, la plus subtile, la moins embarrassée de matière, montoit au Ciel comme une vapeur. Pour mieux éclaircir leur opinion, nous devons dire qu'ils distinguoient, comme il paroît par *Homere*, par *Virgile*, & par quelques autres Poètes, trois choses dans l'homme mort; ses manes, son ombre ou son simulacre, & son ame proprement dite. Les Manes erroient autour des tombeaux où reposoit le corps; on avoit grand soin de les apaiser, ou par les prières, ou par les sacrifices. L'Ombre descendoit dans le Royaume de *Pluton*, où elle étoit reçue suivant ses mérites, & envoyée ou dans le Tartare, prison affreuse, où elle souffroit des tourmens proportionnés à ses crimes, ou dans les Champs Élysées. L'Âme, sur-tout celle des Héros, montoit au Ciel, où elle étoit admise à la compagnie des Dieux.

Quoique, selon la Doctrine des Indiens, les mêmes ames passent indifféremment & dans les hommes, & dans les bêtes, il paraît qu'ils leur donnent toujours la figure humaine préférentiellement à toute autre; & par conséquent ils ne craignent pour elles que les malheurs, auxquels l'humanité est exposée dans cette vie. *Mr. de La Loubere* rapporte ce qui suit dans sa *Description du Royaume de Siam*. „ Lorsque le Tartare qui régné aujourd'hui à la Chine, voulut forcer les Chinois à se raser les cheveux à la Tartare, plusieurs d'entr'eux aimèrent mieux souffrir la mort, que d'aller, disoient-ils, en l'autre Monde paroître sans cheveux devant leurs Ancêtres; „ s'imaginant qu'on rasoit la tête de l'Âme, en rasant celle du corps. „

Ces ames sont punies ou récompensées. Leurs supplices & leurs plaisirs sont proportionnés à l'énormité de leurs vices, & à l'excellence de leurs vertus. Mais elles rentrent enfin dans quelque corps; & y jouissent d'une vie plus ou moins heureuse, selon le bien ou le mal de leur vie précédente. Rapportons ce qui suit de cette matière dans les termes d'un Auteur qui paroît exact. „ (a) Outre les diverses manières d'être de ce Monde, „ auxquelles les ames sont tour à tour attachées, les Siamois comptent plusieurs lieux hors de ce monde, où les ames sont punies ou récompensées. Il y en a de plus heureux que le monde où nous sommes, & il y en a de plus malheureux. Ils placent ces lieux comme par étages dans toute l'étendue de la nature; & leurs Livres varient dans le nombre. Dans la plus commune opinion, il y en a neuf d'heureux, & autant de malheureux. Les neuf heureux sont au-dessus de nos têtes; les neuf malheureux sont au-dessous de nos pieds. Plus un lieu est élevé, plus il est heureux; comme aussi plus il est bas, plus il est malheureux, de sorte que les heureux s'étendent bien au-dessus des étoiles, comme ces malheureux s'abaissent bien au-dessous de la terre. Les Siamois appellent *Theuada* les habitans des Mondes Supérieurs, *Pij* ceux des Mondes inférieurs, & *Manont* ceux de ce monde. „ Les Portugais voulant rapprocher les idées Siamois des Chrétiennes, ont fait des *Theuada* des Anges, des *Pij* ceux des Diables, du séjour des premiers le Paradis, & de celui des derniers l'Enfer. C'est pour vouloir faire des ressemblances, que l'on a si étrangement déguisé les différentes opinions des Peuples.

„ Mais, continue *La Loubere*, les Siamois ne croient pas que les ames en sortant du corps passent en ces lieux-là, comme les Grecs & les Romains croioient qu'elles passeroient aux Enfers. Elles naissent, selon eux, aux lieux où elles passent; & elles y vivent d'une vie, qui nous est cachée, mais qui est sujette aux infir-

(a) *La Loubere*, ubi sup. page 363. Voyez aussi le *P. Tack* Liv. v. de son premier *Voyage*. | *gr.* On peut comparer ce que rapportent ces deux Auteurs.

„ mités de celle-ci, & à la mort. La mort & la rénaissance font toujours le chemin de l'un
 „ de ces lieux à un autre ; & ce n'est qu'après avoir vécu en un certain nombre de
 „ lieux, & pendant un certain tems, que les ames punies ou récompensées par-là,
 „ viennent renaître au monde où nous sommes. Et comme ils supposent que les
 „ ames ont un nouveau ménage dans les lieux où elles renaissent, ils croient aussi
 „ qu'elles ont besoin des choses de cette vie. „ C'est sur cette croyance, que sont
 „ établis tous les usages funébres des Idolâtres du vieux & du nouveau Monde. C'est
 „ par relation aux différens besoins de cette vie présente, qu'on a cru devoir donner
 „ aux morts un train de domestiques pour l'autre vie, avec tout ce qu'il falloit pour
 „ établir un nouveau ménage. Les Siamois & divers Peuples de leur voisinage ont
 „ substitué à toutes ces choses brûlées autrefois réellement avec leurs morts, leurs ima-
 „ ges ou leurs représentations en papier doré, peint ou découpé. On assure que cette
 „ seule dépense ne laisse pas d'être considérable.

(a) Quand une ame a acquis une si haute perfection, qu'il n'y a plus aucune con-
 „ dition mortelle qui soit digne d'elle, ils la croient délivrée des transmigrations. Elle
 „ cesse de revenir dans ce Monde ; elle reste dans le *Nireupan*, c'est-à-dire dans l'*im-*
 „ *passibilité* & dans l'*impassibilité*. C'est-là la véritable félicité, & , selon eux, le vrai Pa-
 „ radis. On attribue à l'ancien Musée d'avoir dit, que la vertu seroit récompensée par
 „ une ivresse éternelle. L'état d'Ivresse a tant de rapport à l'impassibilité de l'ame,
 „ qu'on peut bien réduire ces deux opinions à une seule.

Toutes les félicités des neuf différens séjours dont on vient de parler, sont passa-
 „ gères, sujettes à des inquiétudes & à des révolutions. Pour ce qui est des peines de
 „ l'Enfer, il n'y en a point d'autres que ces peines passagères des neuf lieux opposés
 „ aux neuf Paradis ; „ car, dit Mr. de La Loubere dans le détail qu'il fait de cette
 „ doctrine, quoique les Siamois supposent dans quelques-uns de ces lieux des tour-
 „ mens, qui ne finissent jamais, & des flammes éternelles ; quoiqu'il doive y avoir
 „ éternellement des ames dans ces neuf lieux ; ce ne sont pas toujours les mêmes
 „ ames. Aucune ame n'y sera éternellement punie ; elles y naîtront pour y vivre
 „ un certain tems, & pour en sortir par la mort. Le vrai Enfer de ces Peuples
 „ consiste dans une éternelle transmigration des ames, sans jamais parvenir au Nireu-
 „ pan : elles sont si chargées de péchés, qu'elles ne sçauraient acquérir assez de mé-
 „ rite pour y parvenir. „

(b) Enfin ils attribuent à des Anges administrateurs de la justice le soin de mar-
 „ quer toutes les mauvaises actions des hommes, & de les examiner, pour les en pu-
 „ nir après leur mort. C'est pendant cet examen que l'on éternue.

Leurs ROIS, &c.

IL y a, ce semble, de l'affectation à faire trouver les Rois parmi les usages
 „ Religieux : ils appartiennent au Civil. Pourquoi les appeler où ils n'ont que faire ?
 „ Les Rois sont les Dieux de la Terre. Les Peuples d'Asie les regardent générale-
 „ ment avec autant, & souvent même avec plus de respect que les Dieux. Plus l'es-
 „ clavage est grand, plus les Nations accordent à ces Puissances orgueilleuses ce qui
 „ ne devrait appartenir qu'à l'Être suprême ; titres fastueux, pouvoir sans borne, con-
 „ noissance des secrets du Ciel, apothéose après cette vie. Les Orientaux attribuent
 „ sans peine à leurs Rois toutes ces prérogatives. „ Les Rois d'Orient, dit La Lou-
 „ bere, sont regardés comme les Fils adoptifs du Ciel. On croit qu'ils ont des ames
 „ célestes, & élevées au-dessus des autres ames par leur mérite, que la condition
 „ Royale paroît plus heureuse que celle des autres hommes. „ En Europe ces préro-
 „ gatives n'appartiennent jamais qu'à Dieu, parce qu'on y est Chrétien ; mais dans
 „ la pratique il échappe quelquefois de passer (c) les bornes que la Religion met entre Dieu
 „ & les Monarques. Nous avons même des Cérémonies, que les Orientaux pourroient

(a) La Loubere, ubi sup. pag. 392.

(b) Le P. Tachard, Liv. v. de son premier
 „ *Voyage de Siam*.

(c) Si l'on pesoit avec soin tout ce que l'on
 „ fait & tout ce que l'on dit à l'égard des Souve-
 „ rains Chrétiens, peut-être se trouveroit-il que
 „ les Orientaux pourroient nous reprocher sou-
 „ vent des flatteries outrées, & une conduite aussi
 „ basse que la leur. Mais évitons le détail, afin

de n'être pas accusés d'arborer l'Étendard de la
 „ Censure. Nous ne prendrons qu'un seul exem-
 „ ple dans notre Histoire, & cet exemple est re-
 „ cent. Louis XIV. / on le peut dire sans hyper-
 „ bole,) s'est vu encensé presque jusqu'à l'ado-
 „ ration. Il a été traité d'*Immortel* ; on lui a don-
 „ né le *Numen* des anciens Romains ; on l'a fait
 „ disposer comme Dieu, de États, des Empires &
 „ des Roiaumes, comme il paroît par ce vers qui

trouver aussi étranges que leurs soumissions le paroissent aux Européens. Par exemple, comment auroient ils jugé des Cérémonies qui furent observées à la Consécration de cette fameuse Statue de Louis XIV. que l'on voit à la Place des Victoires, (a) Le Maréchal de la Feuillade la salua avec toutes sortes de démonstrations de son respect. Il fut suivi du Gouverneur de Paris, du Prévôt des Marchands & des Echevins, qui la saluerent à leur tour au bruit des trompettes & des tambours. Nous ne disons rien de la libéralité du Maréchal. Il crut devoir la signaler par une fondation de vingt-cinq mille livres de rente, pour entretenir la Statue de S. M. avec la même magnificence, & pour faire bruler quatre fanaux à son honneur. A peine les Orientaux auroient-ils osé comparer les hommages rendus à cette Statue, & le zèle que l'on témoignoit pour sa gloire, aux hommages qu'ils rendent à leurs Monarques. Les Chinois en auroient essayé la comparaison avec ceux qu'ils accordent à leurs Ancêtres. Si les Statues des Rois sont traitées avec un respect qui approche si fort de celui qu'on doit au premier Etre, fera-t-on difficulté de leur donner place dans un ouvrage qui renferme les cultes Religieux ? Mais quand même on ne considéreroit les Rois qu'en qualité d'hommes établis pour faire observer les Lois Divines comme les humaines, ils appartiendroient au Religieux.

Le Roi de Siam est le Maître de la vie, des biens, de la fortune, de la liberté de ses Sujets. Comme Maître il les traite sans ménagement, le bâton levé, prêt à frapper ; les coups de ce Maître sont terribles. Comme Esclaves ces Sujets obéissent en tremblant. La soumission des Orientaux a quelque chose de fade & de dégoûtant, pour qui n'est pas accoutumé à voir des esclaves ; mais aussi quand ils sentent qu'on les ménage, ils font insensés. C'est le caractère de ceux de cet état. Salomon a dit que rien n'est plus insupportable qu'un Serviteur qui se voit en place. (b) Le Roi de Siam dit de ses Sujets, « qu'ils sont du naturel des Singes ; tremblans » quand on tient le bout de leur attache, & ne reconnoissant plus de Maîtres dès » que l'attache est lâchée. »

Détaillons un peu plus ce Despotisme. Ce Roi peut décider quand il lui plaît, & comme il lui plaît, sans aucun égard pour son Conseil. Il juge seul si les avis qu'on lui donne sont bons ou mauvais ; & de cette manière il s'expose souvent à punir un bon Conseil, & à récompenser un mauvais. Pour la sûreté du Roi, les Courtisans ne se rendent aucune visite sans une permission expresse, & ne se parlent quand ils se rencontrent que tout haut & en présence d'un tiers. Le métier de Délateur est ordonné à tout le monde ; & cela sous peine de mort ; mais le Roi ne se fie pas à un seul Délateur. Il a bon nombre d'espions, qu'il envoie de tous côtés. Ce Prince & tous les autres Rois Orientaux mettent leur sûreté à se faire craindre. Cette défiance extrême porte celui de Siam à empêcher tout commerce secret entre les Grands, à faire tenir les portes de son Palais fermées, à n'y laisser entrer personne qui soit armé, & à y faire déserter ses propres Gardes. On diroit que (c) l'Auteur de *Telemaque* a fait le portrait de son déshant *Pigmalion* d'après les Rois de l'Orient. Comme lui, « ils n'ont toute leur vie aucun moment d'assuré ; ils ne se conservent » qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'ils craignent. Les Enfants, loin » d'être leur espérance, sont le sujet de leur terreur, & ils en font leurs plus dangé- » reux ennemis. »

L'apparence même du crime est punie à Siam ; il suffit, dit-on, d'être accusé pour être coupable. Une action innocente devient mauvaise, dès que quelqu'un s'avise d'en faire un crime. La grandeur de ce Roi, & en général de tous les Monarques Asiatiques, est de pouvoir tout contre tous, contre ses propres freres, contre ses propres enfans. « Les Rois de Siam (d) estropient leurs freres en plusieurs » façons, quand ils peuvent ; ils leur font ôter ou débilitier la vue par le feu ; ils

lui est adressé.

Nun, Rex, stabunt Regna cadentque ius.

On l'a fait aller de pair avec l'Astre de la Nature.

Servit uterque Solo, servit uterque Polo.

On l'a comparé à toutes les Divinités, à tous les Héros de l'Antiquité. « Votre Majesté, lui » dit-on de ces beaux Esprits flatteurs qui au- » roient du naître sous le joug des Princes Orien- » taux, renferme l'intelligence de *Saturne*, la » puissance de *Jupiter*, la valeur de *Mars*, l'é-

« clat d'*Apollon*. » C'est ainsi que parle M. de *Ventron* dans son nouveau *Pantheon* imprimé à Paris en 1686. Mais on doit aussi cette justice à Louis XIV. que religieux comme nous le représentent ceux qui n'ont pas fait profession d'être ses ennemis jurés, il se seroit bien passé de ces Eloges excellents.

(a) *Traité des Statues* par *Lenté* imprimé à Paris en 1688.

(b) *La Louberie*, Description, &c. pag. 334.

(c) Liv. 3. pag. 51. & 52. Ed. d'Amsterdam.

1725.

(d) *La Louberie*, Description, &c. pag. 322.

„ les rendent impotens par dislocation de membres, ou hébétés par des breuvages, ne „ s'assurant contre les entreprises de leurs freres, qu'en les rendant incapables de „ régner. „ *Chardin, Tavernier, Bernier* parlent en mêmes termes de la cruauté des „ Rois de Perse & du Mogol envers leurs proches. „ Quand le Roi de Siam veut se „ défaire de quelqu'un d'eux, ou lorsqu'un Usurpateur veut détruire la Race Royale, „ pour ne pas répandre le sang de leurs Princes légitimes, ils les font mourir de „ faim, & quelquefois d'une faim lente, en soustrayant tous les jours quelque chose „ de leurs alimens; ou ils les étouffent avec des étoffes précieuses; ou bien ils les „ étendent sur de l'écarlate, & là ils leur enfouent l'estomac avec un billot de bois „ de Sandal. „ A l'égard des autres Sujets, ils n'offencent jamais impunément le „ Monarque; & souvent il punit tout à la fois l'accusateur & le coupable, l'innocent „ & le calomniateur. Le supplice est accompagné d'infulte; le Roi même veut „ bien s'abaïsser jusqu'à cette indignité. Il est vrai que les Héros d'Homère ont „ commis la même bassesse, & que l'on en voit aussi des traces dans les Saints „ Livres

Les supplices que le Roi de Siam fait souffrir, sont de verser de l'argent fondu „ dans le gosier de celui qui est coupable de concussion, d'exposer à des Tigres, à des „ Taureaux & à des Eléphants. Pour une menagerie, pour un secret révélé, il fait „ punir le coupable en lui cousant la bouche. On la lui fend quand il n'a pas assez „ parlé. La peine qui est infligée a ordinairement quelque rapport à la faute que le „ coupable a commis. Nous ne nous étendrons pas sur le genre de ces supplices; mais „ nous ne saurions passer sous silence une chose singulière, qui montre bien la bizar- „ rerie des usages & des opinions. Chez les Siamois, le châtimement le plus honteux „ ne l'est jamais qu'autant qu'il dure. „ Celui qui l'a souffert aujourd'hui, rentrera „ demain, si le Prince le veut, dans les Charges importantes. Les Siamois font „ même gloire des châtimens, comme d'un soin paternel de sa part pour celui qu'il „ a eu la bonté de châtier. On reçoit des complimens & des présens après les „ coups de bâton. Dans tout l'Orient les châtimens passent pour des témoignages „ d'affection. „ S'imagineroit-on que la chose seroit sans exemple en Pais Chrétien? „ Point du tout. Nous en trouverons un dans le Nord. Les Vassaux, ou pour mieux „ dire, les Esclaves de la Noblesse Livonienne (a) se glorifient des coups de fouet que „ leurs Maitres leur font donner. Ils croient que cela leur donne le droit & le ca- „ ractère d'enfans de leurs Maitres. C'est pourquoi ils les appellent *Seigneurs & Peres*. „ Enfin pour dernière remarque sur cette matière, on châtie là, comme au Japon „ & dans la plus grande partie de l'Asie, toute la famille du coupable. Mais à tant „ de mauvaises maximes, il s'en mêle pourtant une qui seroit excellente, si la rigueur „ en étoit tempérée par des exceptions judicieuses. C'est „ qu'on punit un Officier des „ fautes d'un autre Officier qui est à ses ordres, parce qu'il a dû veiller sur celui qui „ dépend de lui, & qu'ayant droit de le corriger, il doit aussi répondre de sa con- „ duite. De même un Chef répond des fautes de sa famille, & par conséquent un „ Pere se trouve avoir part à la punition d'un fils coupable. „ Un (b) Apologue „ d'Esopé est établi sur cette maxime.

Les suites du Gouvernement tyrannique de ces Rois, sont qu'il y a de la crainte, „ de la haine, & de la soumission dans les Sujets; mais point d'amour pour le Souve- „ rain, nul attachement pour la Patrie. Les Peuples aiant tout à craindre, jamais „ rien à espérer, ne prennent point d'intérêt à la fortune du Prince, & s'embarassent „ fort peu des Révolutions de l'Etat. „ Ces gens-là, dit M. de La Loubere (c) meurent „ facilement pour exercer une haine particulière, ou pour éviter une vie trop mal- „ heureuse, ou une mort trop cruelle; mais mourir pour leur Prince & pour leur „ Pais n'est pas une vertu à leur usage. Parmi eux on ne se trouve point les puis- „ sans motifs, par lesquels nos Peuples s'attachent à une vigoureuse défense. Ils „ n'ont nul héritage à perdre; & la liberté leur est souvent plus onéreuse que la „ servitude. „

Le Roi de Siam cache le Sceau Roial avec beaucoup de précaution; peut-être „ dans la crainte, qu'en le perdant il ne perde son Autorité. Dans les révoltes de la „ Chine,

(a) Description de la Livonie Lettre XV. im- „ primée à Utrecht 1703.

(b) Celui de l'Enfant volant & de sa Mere.

(c) La Loubere, Description, &c. Tom. 1, „ pag. 324.

Chine, dit le même Voyageur, celui qui se faisoit du Sceau Royal se rendoit Maître de tout ; parce que les Peuples obéissent aux ordres ou le Sceau Royal paroît, sans s'informer entre les mains de qui il étoit.

On sçait que les Monarques Asiatiques se montrent fort peu à leurs Peuples, & que quand ils se montrent, c'est avec beaucoup de cérémonie & d'appareil. Selon l'ancien usage, celui de Siam doit se montrer au Peuple cinq ou six jours de l'année. « Autrefois, dit La Loubere, les Rois labouroient les premiers la terre chaque année, jusqu'à ce qu'ils laisserent cette fonction à un de leurs Officiers. (a) Cet Officier est un Roi imaginaire, qu'on crée exprès toutes les années. Il monte sur un bœuf suivi d'un cortège d'Officiers qui lui obéissent, & s'en va faire l'ouverture des Terres pour le Roi. Cette coutume peut être venue de la Chine avec l'art de l'Agriculture ; elle peut avoir été inventée pour accablant le labourage par l'exemple des Rois mêmes. Dans cette Cérémonie moitié civile & moitié Religieuse, on prie tous les Esprits bons & mauvais, qui peuvent ou servir, ou nuire aux biens de la Terre. » Le Roi représentatif leur fait en pleine campagne un sacrifice de ris, où il met le feu de sa propre main.

Autrefois encore, dans un jour aussi solennel que celui dont nous venons de parler, les Rois de Siam surtoient pour conjurer la Rivière de rentrer dans son lit, lorsque l'Agriculture le demandoit. « Le Pere Tachard dit, qu'ils coupoient les eaux, ou les frappaient d'un poignard, & leur commandoient en même-temps de se retirer ; mais comme malgré cet ordre, les eaux n'en faisoient ni plus ni moins, » on s'est lassé de cette Cérémonie. « Un autre Voyageur, mais ce Voyageur est un peu sujet à caution, raconte, » que de son tems le Roi de Siam se montroit un jour de l'année monté sur son Eléphant (b) blanc, parcourait neuf rues de la Ville, & faisoit des libéralités au Peuple. Aujourd'hui le Roi de Siam ne se montre plus que deux fois l'année, au commencement du sixième & du douzième mois, pour aller faire des Aumônes aux Talapoins. « On fait avertir le Peuple de la marche du Roi, & des Valets de pied précédent S. M. pour écarter tout le monde de son chemin. Cet usage est universellement pratiqué dans l'Orient, sur tout quand les femmes sont de la partie. Les principaux Magistrats ont de même des suppôts qui les précèdent. Pour ce qui est du Roi lui-même, deux Officiers de sa garde à cheval marchent à ses côtés, mais à cinquante ou soixante pas de distance ; les Courtisans suivent à pied, les mains jointes sur la poitrine ; quelques-uns suivent sur des Eléphants ou à cheval. Si le Prince s'arrête, tous ceux qui le suivent à pied se prosternent sur les genoux & sur les coudes ; ceux qui le suivent à cheval se baissent entièrement sur ces Animaux. »

Le trait de cérémonie que nous allons citer réjouira nos Lecteurs. « Au divertissement que ce Prince donna de la prise d'un Eléphant, une douzaine de Seigneurs arrivés avant lui au lieu du spectacle s'assirent à terre, les jambes croisées devant l'endroit où se devoit tenir le Roi leur Maître. Ils étoient tournés vers le lieu du spectacle ; mais dès qu'ils entendirent le bruit de la marche de ce Prince, ils se prosternèrent sur les genoux & sur les coudes vers le lieu d'où venoit le bruit, & à mesure que le bruit approchoit, ils se tournoient peu à peu toujours vers le bruit, & demeuroient prosternés vers lui & le dos tourné au spectacle. Tant que le spectacle dura, ils ne firent aucun mouvement, & ne donnerent jamais aucun signe de curiosité. » Voilà un exercice de soumission, qui non-seulement n'a rien de pareil en Europe, mais qui semble même contraire à la bienfaisance. Il faut avouer que nos soumissionnaires disent autant pour le moins que celles-là, & sont plus nobles & plus polies.

Le début ordinaire des discours publics ou particuliers qu'on adresse au Roi, consiste dans ces paroles : *Haut & excellent Seigneur de moi ton esclave, je demande de prendre ta parole royale, & de la mettre sur mon cerveau, sur le haut de ma tête.* Ces dernières paroles expriment le plus grand témoignage de soumission & de respect des Orientaux. Quand on reçoit quelque chose, & qu'on veut rendre à celui qui la donne tout l'honneur possible, on la met sur sa tête. Les Espagnols, c'est Mr. de La Loubere qui le dit, sont obligés par Loi expresse de rendre ce même respect aux

(a) La Loubere, ubi sup. pag. 56.

(b) Le Roi de Siam, dit La Loubere, ne monte jamais l'Eléphant blanc ; & la raison qu'en

donnent les Siamois, est que l'Eléphant blanc est aussi grand Seigneur que lui. Cela résulta de Ferdinand Mendez Pinto.

ordres par écrit qu'ils reçoivent de leur Roi. L'usage est si ancien qu'on le trouve dans le livre de *Job*. A l'égard des situations dans lesquelles on doit se mettre devant le Roi, plus la personne y paroît au-dessous du Monarque, plus aussi elle est estimée respectueuse. Se tenir assis devant son Roi, seroit chez nous manquer au respect qui lui est dû : chez les Siamois au contraire, il est beaucoup plus respectueux d'être assis que d'être debout. On ne doit pas être un seul moment debout devant le Monarque, ni même en son absence dans le Palais, sinon en marchant.

Les véritables Officiers de la Cour de Siam sont des femmes. « Il n'y a qu'elles qui aient droit d'y entrer, pour son lit & sa cuisine ; elles l'habillent & le servent à table : mais aucune femme que lui même ne touche à sa tête. Comme elles n'ont pas soin de sa garde-robe, il y a un Officier commis exprès pour le bonnet de S. M. Les femmes qui sont, ou Maitresses ou Concubines du Roi, ne sortent jamais qu'avec lui. Elles ne se montrent pas, sur-tout la principale femme, ou celle qui est comme la souveraine des autres. Ces Dames, de quelque manière qu'elles sortent, doivent être cachées au Peuple. » On dit, que si l'on ne peut éviter de les rencontrer, on leur tourne le dos en se prosternant quand elles passent.

Les filles ne succèdent point à la Couronne de Siam : (a) les freres succèdent préférablement aux enfans ; & la Couronne ne leur revient qu'après la mort de leurs Oncles. Ces Rois de Siam ont à la manière des autres Orientaux un fils adoptif, qui les accompagne par tout. Mais *Parane*, qui est Province ou Pais tributaire du Siamois, est gouverné par une femme qu'on élit toujours vieille, afin qu'elle n'ait pas besoin de mari, & toujours d'une même famille.

Voici un fait plus singulier. Le nom du Roi est un mystère que la plupart des Sujets ignorent ; & quand même ils le sçavoient, il ne leur seroit pas permis de le prononcer. Il n'appartient qu'à des Mandarins du premier ordre de prononcer ce nom mystérieux & sacré. Il y a plus ; car si l'on en croit *La Louber*, quelques Siamois disent que leurs Rois n'ont un nom qu'après leur mort, & que c'est leur successeur qui les nomme. Quoiqu'il en soit, (b) on cache ce nom avec beaucoup de soin, de peur qu'on ne fasse quelque sortilège sur ce nom, & que cela n'influe sur la personne de S. M. Cette crainte seroit-elle une suite de la pratique (c) de l'*Onomancie* ? Mais on ne nous apprend pas s'ils la connoissent. Peut-être aussi ces Princes ont-ils conservé quelque idée de l'inéffabilité, que Dieu attribue à son nom dans les Saintes Ecritures, & des conséquences mystérieuses que les Juifs ont tirées de cette inéffabilité. Autrefois Rome avoit aussi un nom mystérieux & caché, qu'il n'étoit pas permis de révéler.

Tel est le caractère des Monarques de ce Roiaume. On nous les représente encore comme ennemis (d) de la nouveauté sur le fait de la Religion ; & le Peuple est de même goût. Ils disent que leur Religion est bonne pour eux, comme celle de *JESUS-CHRIST* est bonne aux Chrétiens ; ce qui revient à une espèce de *Deïsme*, & à l'opinion de ceux qui croient que Dieu aime à se voir servi de plusieurs manières différentes. (e) C'est un Roi qui reçoit les hommages de ses Provinces : mais en les lui rendant, chaque Province suit ses Usages & ses Loix. Le Roi n'en est pas moins content pour cela, ni moins respecté. Tout moi en surnaturel mis à part, on doit juger que la conversion des Peuples de ce goût est très-difficile, & que si jamais on peut dire qu'il n'appartient qu'à Dieu de changer les cœurs, c'est des Siamois, & de tous ceux qui ont les mêmes principes qu'on doit sur-tout l'entendre. Malgré ces obstacles, un des plus grands Monarques de l'Univers résolut de prendre ces cœurs avec la même facilité qu'il prenoit les villes. Il venoit de conquérir ceux de ses Sujets ; il avoit réglé la foi des rebelles à l'Eglise ; il crut encore que l'éclat de ses vertus & le pouvoir de sa parole, auroient le secret de

(a) *Voyage* du P. *Tachard*, I. V.

(b) *La Louber*, ubi sup. p. 306. Le P. *Tachard*, second voyage.

(c) L'*Onomancie* est la divination par le nom de celui qui consulte, ou qui donne occasion de consulter. Cela se fait par la combinaison des lettres du nom. Il y a aussi une espèce d'*Onomancie*, qui, sans combiner les lettres, tire un bon ou un mauvais augure de la simple si-

gnification du nom. Il est resté quelque chose de cette superstition dans l'anagramme, & dans ces phrases vulgaires : c'est un nom de mauvais augure ; son nom lui porte malheur. Ceci est pris d'une remarque sur l'Apologie des grands hommes accusés de Magie par *Naudé*, p. 148, Edition d'Hollande 1712.

(d) Le P. *Tachard*, *La Louber*.

(e) Le P. *Tachard*, second Voyage.

gagner les cœurs des Siamois. Il envoya des Ambassadeurs à leur Monarque pour le solliciter au Christianisme ; & l'on vit alors les Ministres d'un Souverain demander dans une Audience (a) une conformité de Religion, comme on se demande entre Princes d'être bons amis & alliés. Il est sans exemple que dans ces sortes de Traités, les Princes Européens étendent leur soin au-delà de la félicité temporelle, & qu'ils s'invitent pieusement les uns les autres au bonheur de l'Eternité. Leurs vûes sont si bornées à des prétentions sur des terres & des barrières, à des discussions de politique, &c. qu'ils ne s'embarassent pas d'autre chose ; & l'on veroit fort d'un Roi, dont les Ambassadeurs envoyés à des Hérétiques, débuteroient dans leur première Audience par la soumission aux mystères de l'Eglise Catholique. Cela ne seroit pas supportable (b) dans le plus dévot Ecclésiastique.

Leur CHRONOLOGIE ; leur POESIE ; leur MUSIQUE.

LES Siamois ont deux années de suite de douze mois : la troisième l'est de treize. Cette année commence le premier jour de la Lune de Novembre ou de Décembre, suivant certaines règles. Ils ont le Cycle de soixante années, comme les autres Orientaux. Les années du Cycle ont leur nom différent ; au moins en ont-ils douze, qui peuvent se répéter cinq fois dans le Cycle. Qui en voudra sçavoir davantage, doit avoir recours aux Voyageurs, sur-tout (c) à Mr. de La Loubere.

Les sept jours de la semaine portent, comme chez les anciens Romains, & aujourd'hui chez les Européens, les noms des Planètes. Les mois ne portent d'autre nom que ceux de premier, second, troisième, &c. Le jour des Siamois est divisé en douze heures, depuis le matin jusqu'à la nuit. Ils comptent leurs heures comme nous ; ils divisent la nuit en quatre veilles. L'usage des horloges leur est inconnu. Dans le Palais du Roi on a une espèce d'horloge à eau, (d) qui consiste en une tasse de cuivre fort mince, au fond de laquelle on fait un trou presque imperceptible. Ils la mettent toute vuide sur de l'eau, qui y entre peu à peu ; & quand la tasse est assez pleine pour couler à fond, cela fait une heure. La *Clepsydre* des Anciens avoit quelque rapport à cette machine : mais selon la description qu'on en donne, (e) elle devoit être plus juste.

(f) Les Siamois ont deux Epoque, dont l'une, à ce qu'ils disent, est celle de la mort de Sommona-Codom. Elle remonte à 2272. ans. L'autre répond à l'année de JESUS-CHRIST 638. La première de ces deux Epoque se rapporte à peu près au tems que Pythagore vivoit.

A l'égard de la Poésie, on dit que les Siamois y ont beaucoup de disposition. Il paroît que Mr. de La Loubere les regarde comme naissant Poètes. On sçait assez que *naitre Poète* n'est autre chose que naitre avec des dispositions propres à faire un Poète. Tel est né Poète, qui n'a de sa vie essayé le talent de versifier. Quel est ce talent ? Est-ce un feu qui s'allume dans le corps, & se communique à notre imagination ? Est-ce seulement un transport de l'ame ? Est-ce un secret dérangement du corps & de l'ame ? Est-ce une mélancolie subite, qui nous saisit (g) quelquefois, & nous pousse, sans qu'on puisse dire comment, à faire des vers. Peut-être y a-t-il de tout cela dans l'*Humeur Poétique* : mais tous ceux qui sont nés Poètes, ne reçoivent pas cette humeur à dose égale. Ceux en qui ces quatre choses se trouvent tout à la fois à un certain point, ne manquent pas de tomber dans la *fureur*

(a) Voyez la Harangue de M. de Chaumont, dans le Voiage du P. Tachard.

(b) „ Mr. l'Evêque de Beauvais, plus idiot „ que tous les idiots, demanda dès les premiers jours de son Ministère, aux Hollandois, qu'ils se convertissent à la Religion Catholique, s'ils vouloient demeurer dans l'Alliance de la France. La Reine eut honte de cette mormerie du Ministre. „ *Mémoires du Cardinal de Retz* L. I. Cet acte de Charité Chrétienne fait hors de propos & à contre-tems, débusqua l'Evêque & le tourna en ridicule.

(c) Description, &c. Tom. I, p. 51. & suiv. & Tom. II, p. 59. & suiv.

(d) Idem *Ibid.* p. 311.

(e) L'eau couloit d'un petit vase, & par un trou fort petit dans un autre vase, autour duquel les heures étoient marquées. Voyez *Panecircol. lib. Rer. mem.*

(f) *La Loubere*, ubi sup. p. 198.

(g) La Verve, *Oestrum Poeticum*, dit un Auteur Italien, est l'effet d'une humeur mélancolique, laquelle est commune à toutes les Nations, & se trouve toujours la même dans tous les Siècles. Mr. Muratori cité par M. Vallisneri dans son *Ragionamento intorno all' Ebro de' Poeti e de' naturali Filosofi.*

Poétique, fureur dont on peut dire, quelle touche à la folie. Il semble qu'on pourroit fort bien définir ce qu'on appelle naitre Poète, avoir de naissance les fibres & les organes du cerveau disposés de telle sorte (a) que par le cours des *esprits animaux*, les objets extérieurs, & la fermentation des humeurs puissent frapper d'une manière moins naturelle, moins régulière, & toujours plus vive qu'à l'ordinaire, l'esprit de celui qui est ainsi disposé. Ces esprits animaux n'ont pas une action périodique; ils surprennent quand on ne s'y attend pas. Cette action est plus ou moins forte, plus ou moins développée. Elle dépend de la disposition des humeurs & des impressions de l'air, à quoi il faut joindre l'impression des objets qui nous environnent; & voilà comment, si le corps agit sur l'ame du Poète, celle-ci à son tour agit sur son corps. Dans cet état une fièvre (b) saisit l'imagination; & c'est pendant les accès de cette fièvre qu'on parle ce langage harmonieux & sublime, que toutes les Religions ont consacré: mais il arrive souvent que l'ame est si étrangement agitée par la violence des accès, qu'elle ne peut ni agir, ni s'exprimer librement. C'est alors que le Poète paroît possédé d'un esprit supérieur à l'ame, & que l'ame du Poète parle ce langage si différent du vulgaire, que les Religions profanes ont confondu avec le don de Prophétie. Il peut y avoir des Nations plus capables de naitre Poètes que d'autres. La Poésie des Siamois est rimée, comme on prétend que l'est aussi celle des Chinois & des autres Orientaux.

Leur Musique est sans art, sans parties, sans cadences, sans tremblemens. Il y a si peu de chose qui intéresse dans cette matière, qu'il vaut mieux renvoyer le Lecteur à (c) celui qui en a traité le mieux; d'autant plus qu'une plus ample digression sur ce sujet nous écarteroit de notre but. Nous n'avons parlé même de l'Antoufisme Poétique, qu'autant qu'il peut avoir quelque rapport avec la Religion des Peuples dont il est ici question.

De leur manière de faire la GUERRE.

LES Asiatiques, surtout les Méridionaux, passent pour beaucoup moins courageux que les Européens; du moins les premiers n'ont ni discipline, ni expérience dans l'Art militaire. Ils s'étourdissent par l'Opium, qui leur donne un faux courage: mais qui ne dure qu'autant que la force du poison met les esprits en mouvement. Il est aussi permis de croire, que si ces Peuples étoient moins esclaves, ils pourroient être plus braves, parce qu'il est vrai que la tyrannie efface de l'ame tout désir de gloire, & qu'une liberté raisonnable entretient l'émulation.

On voit rarement chez les anciens Orientaux ces beaux exemples de courage & de vertu, qui nous frappent si vivement dans l'Histoire des Grecs & des Romains, lorsqu'ils étoient encore libres. Mr. de La Loubere remarque fort bien, que l'opinion de la Métempsychose est aussi capable de refroidir l'ardeur militaire. La crainte de tuer quelque parent ne peut qu'inspirer l'horreur du sang; cette crainte conduit naturellement à l'épargner. Nos anciens Gaulois n'en jugeoient pas ainsi, selon César, puisque c'étoit par l'opinion même de cette Métempsychose que leurs Chefs leur inspiroient du courage, avec le mépris de la mort. Quoiqu'il en soit, il n'en est pas moins vrai qu'il y a de l'inhumanité à détruire les hommes. Il est plus naturel de tirer cette conséquence du Paganisme des Indes, que du Christianisme,

(a) Selon Mr. Vallisnieri ubi sup. l'Esprit Poétique medicamente spiegato e una forte, ma regolata agitazione de gli spiriti, fattasi o per un' interna fermentazione, e bollimento de' nostri fluidi, posti in un' straordinario moto da qualche cagione non naturale, &c.

(b) L'imagination vivement frappée fait violence aux organes qui servent à former les idées. Fa, dit Mr. Vallisnieri, violenza a gli organi de quali l'anima si serve per formare le idee, incref-pandosi e movendosi con tanta e si strana forza le fibre, che vengono spremuti, e commossi con maniere pellegrine e insolite tutti gli spiriti; onde i Poeti

formano anche idee maravigliosa e rare, riscandandosi l'imaginativa, e tirandogli a forza come fuori di loro stessi; di maniera che qualche volta in persone deboli tanto s'infiamma col tempo, che si viziano le fibre, e si fan pazzi. On trouve dans cette description l'impression violente des objets étrangers, le dérangement des organes du corps, & celui de l'ame par le désordre des premiers. C'est en tout cela que consiste cette fureur, ou comme d'autres l'ont nommée, cette Ivresse poétique, si voisine de la folie.

(c) La Loubere, ubi sup. p. 204. & suiv.

ianisme, auquel on a reproché autrefois, qu'il inspiroit la lâcheté, » Les Siamois & les Péguans, dit La Louberc, ne songent qu'à faire des Esclaves. Si les Péguans entrent d'un côté dans les Terres de Siam, les Siamois entrèrent par un autre endroit sur les Terres du Pégu, & les deux partis emmèneront des villages entiers en captivité. Si les Armées se rencontrent, ils ne tireront point directement les uns contre les autres : mais plus haut. *Ne tuez point*, est l'ordre que le Roi de Siam donne à ses Troupes, quand il les envoie en Campagne ; ce qui ne veut pas dire qu'on ne tue pas absolument, mais qu'on ne tire pas droit sur les ennemis. » Nous renvoyons à l'Auteur même pour ce qui reste à dire sur cet Article.

CHAPITRE V.

RELIGION des LAÏES, LANGIENS, ou LAOS.

(a) **L**ES *Laos* croient que le Ciel est de toute éternité : ils le font supérieur à seize Mondes terrestres, dont les plus élevés sont aussi, selon eux, les plus agréables. Ils croient encore l'éternité de la Terre, & s'imaginent qu'elle a souffert & souffrira dans la suite des tems diverses Révolutions, qui ont du rapport à la Révolution Platonique. En voici une des plus remarquables.

Dix huit mille ans avant *Xaca* ou *Xe-quis*, la Terre fut dissoute entièrement & réduite en eau. Un Mandarin d'espèce Divine, du moins plus excellent que les autres hommes, descendit du plus haut des seize Mondes, & partagea d'un coup de sabre une fleur qui nageoit sur l'eau. De cette fleur sortit une belle jeune fille, dont le Mandarin devint si éperdument amoureux, qu'il résolut de l'épouser : mais il ne put fléchir sa pudeur. Le Mandarin ne voulut pas user de violence ; & quoi qu'ennuié d'être seul, sans parens, sans postérité, il se tint dans les bornes d'un devoir respectueux. Ne pouvant donc mieux faire, il se met vis-à-vis de cette insensible, à une certaine distance : il la regarde avec toute l'attention d'une personne qui aime. A force de coups d'œil amoureux la belle conçoit & devient Mere de plusieurs enfans, sans pourtant cesser d'être Vierge. Dans la suite du tems le Mandarin crut devoir établir sa famille : il lui créa tout ce que nous voyons sur la Terre, & enfin retourna dans le Ciel, où il ne fut pourtant reçu qu'après avoir fait pénitence.

Avant le renouvellement de la Terre, quatre Dieux gouvernoient le Monde. Trois de ces Dieux las de gouverner se retirèrent, & allèrent goûter plus haut vers le Nord, le plaisir de la tranquillité. Celui qui resta, & qui, disent-ils, est *Xaca*, a dû vivre & régner encore quelques milliers d'années. Ce *Xaca* résolut de s'élever à la plus haute perfection, où il fut possible d'atteindre : c'étoit de s'anéantir. Mais avant que d'en venir là, il voulut qu'on bâtît des Temples, & qu'on érigeât des Statues, promettant de remplir ces Temples d'un certain écoulement de vertu, qui suppléeroit aux défauts de sa présence, & de répandre sur ces Statues quelques influences de sa Divinité, par la vertu de son souffle. Ce fut donc par ces influences, que les Statues ou les Idoles participèrent à la Divinité de *Xaca* ; & c'est aussi ce que *Xaca* avoit promis comme une chose infaillible après son anéantissement. Ainsi fut autorisé le Culte des Idoles, & des objets où l'on croioit que résidoit un Esprit Divin. L'idée n'est pas si extravagante, qu'il ne s'en soit glissée quelque chose en plus d'une Religion, sur-tout dans celle des Grecs & des Romains, qui étoient persuadés que leurs Dieux venoient quelquefois habiter dans les Statues qui les représentoient.

Après que le tems du gouvernement de *Xaca* sera expiré, il doit, disent les *Laos*, naître un autre Dieu, qui ruinera les Temples, brisera toutes les Idoles, brûlera les Livres où sont contenus les Dogmes de *Xaca* ; & après avoir persécuté les Sectateurs de sa Religion, interdit toutes sortes de Cultes, il dictera de

(a) *Relation de Lao*, imprimée à Paris en 1683.
Tome VI.

nouvelles Loix, & se choisira d'autres Ministres. Ils disent encore que Xaca s'est accommodé avec le Dieu des Chrétiens ; le premier s'est établi dans l'Orient, & a laissé l'Occident à notre Dieu, qui s'y rendit équipé fort pauvrement, & avec une fort petite suite. Mais avec le tems il fit des choses extraordinaires ; eut une suite nombreuse ; il montra beaucoup de richesses. A tout cela se mêlent des fables plus ridicules, que tout ce que nous venons de rapporter.

En certain tems de l'année on expose Xaca dans un lieu spacieux & éminent à la dévotion des peuples. Chacun apporte ses offrandes ; & les Talapoins en font la récolte. Les Langiens, dit l'Auteur de la même Relation, qui paroît un bon Missionnaire, sont d'une dévotion & d'une piété surprenante. Loin de songer à dépouiller cette Idole de ses richesses, ils s'épuisent en sa faveur. C'est grand dommage qu'un Peuple si pieux & si dévot soit dans les ténèbres de l'erreur.

Voilà ce qu'on a pu recueillir de plus précis sur la Religion des Laos. Elle a quelque conformité avec celle des Siamois. On entroit dans le récit confus & obscur du P. Marini, (a) que ces Laos ont quelque idée de la chute des premiers Anges, & d'un commerce de ceux-ci & des Démonns avec les Femmes. Du mariage des Démonns naquirent les Noirs. Xaca, dont nous avons déjà parlé ailleurs, est peut-être le (b) même que Sommona-Codom.

Leurs TALAPOINS.

LES Religieux & les Prêtres des Laos portent le nom de Talapoins, comme à Siam & au Pégu. Le P. Marini en dit tout le mal possible. Laissons ce détail. Ils restent Novices jusqu'à l'âge de vingt-trois ans ; alors on les examine à fond ; & si la capacité du Disciple répond à l'attente des Maîtres, on procède à la Profession qui se fait avec éclat. Le Novice sort du Couvent paré de ses plus beaux habits, & on le promène en Procession sur un Eléphant. La marche de la Procession se termine au Temple, où le Novice doit faire ses vœux. Cette Cérémonie est suivie d'une Fête qui dure trois jours, & qu'on passe en débauches. Malgré la Profession religieuse, ils peuvent se séculariser quand il leur plaît, comme les Talapoins Siamois. Le reste du détail que fait le Missionnaire Italien est assez conforme à ce que d'autres nous ont dit de ces derniers. Dans leurs mœurs on trouve un mélange d'hypocrisie, de ruses, de bassesse & de hauteur : le même Voyageur y ajoute la sensualité, l'esprit de débauche & de libertinage. Le Roi seul est le Juge de ces Talapoins. Il condamne ceux qui sont coupables de quelque grand crime, à servir les Eléphants tout le reste de leur vie. Le Roi, ajoute notre Italien, est le protecteur, ou pour mieux dire le Général de ces Moines ; il les ménage pour son propre intérêt & par politique. S'il les traitoit trop sévèrement, ils pourroient faire soulever le Peuple, & bouleverser l'Etat. Voilà ce qui fait l'apologie de bien des Princes.

Les Talapoins se confessent le quatorzième jour de chaque Lune, les plus anciens les premiers, les jeunes ensuite. Ils ont l'usage d'une Eau Bénite ou Lustrale, que l'Italien dit qu'ils envoient aux malades, & qu'ils prétendent contribuer à leur guérison.

Le Culte qu'ils rendent à leurs Idoles consiste à leur présenter des fleurs, des parfums, du ris ; avec cela ils ont des Cierges, pour faire des illuminations devant ces Idoles, & l'on prie avec le Chapelet. Celui des Laos est un bracelet de cent grains enfilés ensemble.

Le Moine Italien distingue les Talapoins des Laos, en Talapoins des Villes, & en Talapoins des bois. Il dit aussi que les Bonzes du Japon se vantent d'être Disciples des Laos, de même que les Siamois, qui envoient leurs jeunes gens étudier chez les Laos, comme nous les envoyons à Louvain & à Salamanque.

Le Roi régle leurs Jeûnes, leurs Fêtes, & leurs autres Cérémonies. Il résout aussi les doutes & les difficultés. Si le récit de cet Italien est véritable, il faut regarder ce Roi des Laos comme une espèce de Chef de l'Eglise, qui, comme autrefois Henri VIII. en Angleterre, a voulu réunir le Sacerdoce à l'Empire, ainsi que le défunt Czar Pierre le Grand ; ce qu'avoient fait avant eux les Empereurs Romains, & plusieurs autres Princes.

(a) *Histoire des Laos*, ubi sup.

(b) Voyez *La Louberre*, Description du Royaume de Siam, Tom. I.

La Morale de ces Religieux consiste en cinq Préceptes négatifs, qui sont les mêmes que ceux de Siam; de ne point tuer, de ne point mentir, de ne point commettre adultère, de ne point dérober, & de ne point boire de vin. Mais pour le soulagement & pour la consolation des pécheurs, les Talapoins donnent des dispenses. Ces dispenses sont chères, & de plus ne s'accordent que pour un tems.

*Leurs MARIAGES ; leur MEDECINE ;
leurs FUNERAILLES.*

La Polygamie est établie chez les Laos; mais ils ne laissent pas d'approuver ceux qui n'ont qu'une seule Femme. Il est vrai que la raillerie & la médisance disent, que ce n'est pas la continence qui retient les *Monogames*. Ils attribuent cette retenue à l'avarice. Une femme convaincue d'adultère est privée de sa liberté. Pour toute Cérémonie nuptiale, notre Moine dit simplement, qu'ils choisissent comme témoins de l'engagement deux personnes qui ont vécu sans interruption dans les liens de l'hymen, & qui, chose admirable, ont vieilli dans une amitié constante. L'Auteur auroit bien dû nous apprendre, si de semblables témoins sont fort communs chez les Laos. Quoiqu'il en soit, il appartient à ces fidèles Sujets de l'Hymen, de recevoir la promesse de ceux qui veulent se soumettre à lui.

La guérison par des charmes & des sortilèges y surpasse toute croiance; & c'est parce qu'il est difficile d'y ajouter foi, que nous nous contentons d'en élever les merveilles. C'est peu de chose que des onguens enchantés, ou des emplâtres charmés, des paroles mystérieuses, & autres sortilèges, dont le Picatrix & la Clavicule de Salomon enseignent la pratique. Les Sorciers de Lao livrent les gens au Démon, & lui limitent le tems qu'il doit les habiter. La possession est un bail à terme dans toutes les formes. Ces Sorciers savent aussi endormir les gens d'une telle force, qu'on les pille tout à son aise sans qu'ils le sentent, & sans qu'ils puissent l'empêcher. Quelquefois, & tout cela par la vertu de la Magie, ceux qui sont enforeclés vont se déceler eux-mêmes au Magicien, & lui délivrer leurs trésors. Les Talapoins, tout à la fois Prêtres, Religieux & Médecins, savent, dit-on encore, enforcer les gens, leur envoyer des maladies & les en guérir. Mais nous ne saurions taire un article singulier de leur Médecine. Ils envoient aux malades une de leurs vieilles robes, comme un remède efficace & salutaire; & le malade s'y enveloppe de la meilleure foi du monde. Souvent le crédule convalescent envoie au Prêtre Médecin son habit neuf, afin que l'attachement du corps de ce Prêtre le sanctifie, & lui donne une vertu qu'il communique au malade. Le Voyageur Italien dit, qu'on apprend par expérience, que ces sortes de Reliques ne produisent point de miracles, & que les Talapoins s'en prennent sur-tout à l'incrédulité des malades.

Les Laos croient la Métémpsychose sans aucune différence d'avec leurs voisins. De même tout ce qu'ils débitent de leurs seize Paradis, & de leur Enfer, de l'anéantissement final, &c. diffère fort peu de ce que nous avons rapporté des Siamois. Nous disons la même chose de leurs funérailles: ainsi ce qu'on a rapporté à ce sujet doit suffire pour les Laos, qui nous seroient presque inconnus, sans la Relation du P. *Marini*. Il n'en est pas de même des Peuples du Tunquin, comme on le verra dans l'Article suivant.

CHAPITRE VI.

RELIGION du TUNQUIN.

(a) **T**AVERNIER rapporte que les Talapoins sont divisés en trois Sectes: celle de *Confucius*, celle de (b) *Chacabont*, celle de *Lanthu*, ou *Lauthu*. *Confucius* étoit un Philosophe Chinois; Xaca & *Lanthu* des Magiciens, ou pour mieux

(a) Frere du Voyageur assez connu par ses Voyages. | (b) *Chaca*, *Xaqua* ou *Xéquia*.
La Relation du *Tunquin* se trouve à la fin du Recueil.

dire, des Impositeurs. Nous avons parlé amplement ailleurs de ces trois personnages. Les plus éclairés des Talapoins suivent (a) Confucius, qui fut en son tems un des Légillateurs de la Chine. Il laissa de très-beaux préceptes de Morale à ses Sectateurs ; mais cette Doctrine fut corrompue par le Philosophe même, ou plutôt par ses Disciples. Il s'y mêla une Doctrine qui a quelque rapport à ce que nous appellons *Spinozisme*. On en jugera par cet extrait de la Relation du P. Tiffanier. Le premier principe est, » une certaine matière première, laquelle est de » soi invisible. Ils lui donnent la forme & la figure d'un œuf ; soit par hazard, soit » par sa propre vertu, cette matière changea de lieu, c'est-à-dire, se mit en mou- » vement. Par ce mouvement local, elle produisit le principe de la génération ; » après ce mouvement cette même matière se reposa quelque tems, & pendant ce » repos elle produisit le principe de la corruption. Après ce repos, cette matière » première se divisa en deux parties dont la plus subtile produisit l'air, le feu, &c. » La moins subtile produisit l'eau, la terre, les créatures qui paroissent le plus ter- » restres. »

Ces Tunquinois Disciples de Confucius admettent cinq Elémens, qui sont le bois, le feu, la terre, l'eau & les métaux, ou, selon Tavernier, tout le reste des Créatures. Ils croient que l'homme & tous les animaux sont composés d'une matière subtile, qui à la mort s'évapore & se dissipe, & d'une matière grossière qui reste à la terre.

Les Tunquinois de cette Secte admettent l'usage des Sacrifices, sept Idoles célestes, qui sont les sept Planètes, & cinq terrestres, qui sont les cinq Elémens dont nous venons de parler. A toutes ces Idoles correspondent (b) sept parties extérieures du corps humain, & cinq intérieures, sept passions de l'ame, & cinq périodes de la vie humaine. Tavernier parle de quatre Dieux principaux que ceux de cette Secte adorent, & d'une Déesse *Satibana*, qui est sur-tout l'objet de la vénération des femmes. Voilà ce que nous recueillons de plus précis, au milieu de la confusion qui se trouve dans les Relations. La Doctrine de Confucius est aussi suivie du Roi, du (c) *Bua*, & de la Cour.

La Secte de Xaca, nommé par le P. Tiffanier (d) Chaca, & par Tavernier, Chacabout, est suivie d'une grande partie du peuple. Le Jésuite Missionnaire croit que ce Xaca étoit Juif, ou qu'il connoissoit du moins les Livres des Juifs. Il n'est pas plus aisé de prouver cela, que de prouver qu'il étoit le même que Pythagore. D'abord cet homme voulut imposer aux Peuples par un air de modestie & de recueillement. Il se retira pendant six ans dans un Desert ; & c'est-là qu'il inventa ses Dogmes & ses maximes. C'est ainsi qu'en usèrent Epiménide, Minos premier du nom, & quelques autres Légillateurs. Xaca eslaia de persuader, qu'il n'y avoit ni Providence de Dieu, ni immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenses après cette vie. Pour mieux s'établir dans l'esprit des Peuples, il se vanroit que deux Démons lui inspiroient tout ce qu'il devoit enseigner aux hommes. Cependant il réserva cette Doctrine dangereuse pour un nombre choisi de Disciples : aux autres il enseigna la transmigration des Ames, & leur donna dix Commandemens, qui ne différoient pas de ceux des Laos & des Siamois. Xaca voulut aussi que tous ceux qui tendent véritablement à la perfection, renonçassent aux plaisirs du monde ; qu'ils fussent charitables & misericordieux ; qu'ils s'occupassent à la méditation, & à vaincre leurs passions. Les autres Dogmes qu'il enseigna, sont qu'après cette vie ceux qui n'auront pas suivi sa Doctrine, & tous ceux qui auront méprisé ses Loix, iront souffrir des peines en dix endroits différens, après quoi ils renaîtront pour mourir & souffrir encore. Leur état sera une vicissitude éternelle de morts, de résurrections, de peines & de tourmens. Au contraire ceux qui auront été fidèles à sa Doctrine & à ses Commandemens, seront récompensés à proportion de leur perfection & de leur foi. Les moins avancés seront exposés à la transmigration pendant trois mille ans. Ceux qui le sont un peu plus pendant quatre mille ; ceux qui sont au-dessous des parfaits pendant cinq mille. Mais ces derniers, qui auront accompli ses Commandemens avec toute la fidélité possible, jouiront aussi d'une félicité sans fin, & ne seront plus exposés à aucune transmi-

(a) Le P. Tiffanier dans sa Relation du Tunquin.

(b) Le P. Tiffanier, ubi sup.

(c) On expliquera plus bas ce que c'est que le *Bua*.

(d) Ou *Thie-ca*, selon le P. Marini, qui

croit que Xaca est le même que le *Ram* des Indiens. Cet Italien raconte beaucoup de prodiges de Xaca, qu'on peut voir dans sa Relation du Tunquin.

transmigration. Xaca disoit à ses Disciples, qu'il avoit été obligé de mourir & de renaitre dix fois, pour parvenir à la perfection. Il enseigna sa Doctrine pendant (a) quarante-deux ans, & recommanda par son Testament à (b) celui de ses Disciples en qui il se confioit le plus, de faire confirmer ses Dogmes par cette formule ; *cela est ainsi dans les livres* ; paroles équivalentes à celles dont se servoient les Disciples de *Pythagore*, pour garantir la vérité de sa doctrine ; *c'est lui qui l'a dit*. Après la mort de Xaca sa doctrine gagna une partie de l'Asie, principalement du côté de l'Orient.

La Secte de Lanthu est aussi fort étendue dans le Tunquin. Lanthu étoit Chinois, & vivoit, dit-on, cinq cens ans après Xaca. C'étoit un Magicien hardi & subtil. Il disoit qu'il n'avoit jamais eu de pere ; que sa mere l'avoit porté soixante & dix ans dans son sein sans perdre sa virginité, & ses Disciples ajoutoient qu'il avoit fait toutes choses. Aux erreurs de Xaca, Lanthu ajouta les siennes ; mais il prévint les esprits en sa faveur par des aumônes, des charités, des fondations d'Hôpitaux & des retraites. Le P. Tiffanier dit, que du tems du P. de Rhodes Missionnaire au Tunquin, un Chinois réforma la Secte de Xaca.

Après ce détail touchant les trois Sectes du Tunquin, voici ce qu'on nous rapporte de l'Idolâtrie générale de ses Peuples. Ils ont trois Idoles particulières. (c) La première est l'Idole de la Cuisine. Trois pierres font le corps de l'Idole, en mémoire de trois personnes qui se brûlerent dans un même foyer, dit la Légende Tunquinoise, qu'on peut voir dans la Relation du Pere Jésuite cité à la note.

L'autre Idole préside aux Arts. C'est un Chinois, dont ils disent que de son tems il excelloit dans tous les Arts. Ce Chinois s'appelloit *Tien-su*. Lorsqu'on destine un enfant à quelque métier, avant que de lui faire commencer l'apprentissage on sacrifie à *Tien-su*, afin qu'il prenne l'enfant sous sa protection, qu'il lui ouvre l'esprit & le jugement. Avant que de vendre ou d'acheter, avant même que d'entreprendre quoique ce soit d'important, on implore le secours de ce *Tien-su*.

La troisième Idole porte le nom de *Buabin*. Le Dieu qu'elle représente préside aux Maisons, qui sont sous sa garde & sous sa protection. Quoique la propriété des Domaines & des biens appartienne, comme à Siam & ailleurs, au Roi de Tunquin, le Peuple s'imagine que les prédécesseurs de ceux qui occupent actuellement une Maison, s'y conservent le même droit qu'ils avoient pendant leur vie. Pour cet effet, le propriétaire actuel pratique quelques Cérémonies Religieuses à l'honneur du mort son prédécesseur, & l'invite au son d'un tambour, à venir habiter sous un petit toit qui lui a été préparé. Là on lui présente des papiers dorés, sur lesquels sont écrites certaines paroles, des parfums, des mets sur de petites tables parées. C'est ce Prédécesseur qui s'appelle *Buabin*, & qui est le Dieu tutelaire de la maison. Les Prêtres brûlent les papiers & les parfums à l'honneur de cette Idole.

Les Auteurs cités rapportent aussi, que ce Peuple adore le Ciel, la Lune, les Etoiles, les quatre points Cardinaux, & le Centre de la Terre. Chaque partie a sa couleur. Pour le Septentrion, ils se mettent en noir : les tables, les plats & les sacrifices, tout est noir. Nous serions tentés de dire qu'il y a de la conformité entre cette Cérémonie, & celles qui s'observoient chez les Anciens à l'honneur des Manes & des autres Dieux Infernaux ; & la conjecture seroit peut-être aussi heureuse qu'une infinité d'autres qu'il plait aux Sçavans d'établir. Comparons, par exemple, tout ce qu'il y avoit de lugubre dans les Fêtes des Grecs & des Romains en l'honneur des morts, avec ce noir qui régné dans le culte que les Tunquinois rendent au Septentrion ; & souvenons-nous que le Septentrion a pû être pris pour le véritable lieu de la résidence des morts. Cela n'est pas hors de vraisemblance. Des Sçavans ont placé les véritables *Cimmériens* vers les parties Septentrionales de la terre ; & quoique les anciens Poètes aient parlé de ces *Cimmériens* comme d'un Peuple d'Italie, chez qui l'on trouvoit une des bouches de l'Enfer, il y a plus de fondement à attribuer tout cela aux *Cimmériens* Asiatiques. Les Anciens ont placé les *Cimmériens* Asiatiques aux environs du *Palus Meotides*, près du *Bosphore Cimmé-*

(a) Ou quarante-neuf. Le P. *Marini* dit qu'il se choisit entre ses Disciples dix personnes qui furent ses dix confidens, à qui il se com-

muniqua plus particulièrement.

(b) *Marini*, Relation du *Tunquin*.

(c) Le P. *Tiffanier*, *Tavernier*.

rien, & un autre Peuple de même nom entre l'Ibérie & la Calchide; mais comme en Géographie les lumieres des Anciens étoient fort bornées, ils se contenterent de les placer là, sans aller plus haut vers le Pole, où il étoit plus naturel de les mettre. Tout ce qu'on nous dit des Peuples voisins de ce Pole, convient allez bien aux Cimmériens Asiaticques. Leur nom, que l'on dérive d'un mot Hébreu qui signifie *être noir*, en est une preuve. Le froid du climat, qui les oblige d'être cachés une grande partie de l'année, l'éloignement & l'absence du Soleil, qui a fait passer en proverbe les *Ténèbres Cimmériennes*, & donné lieu à un ancien Poëte de dire, que de tous les Peuples ils sont les seuls à qui le Soleil a refusé sa lumiere; tout cela pouvoit persuader à des gens crédules, que l'Enfer se trouvoit là. Supposons donc que les Tunquinois ont hérité cette opinion de leurs ancêtres, quoique l'on ne sçache pas comment; après tout, ce ne sera jamais qu'une conjecture, que nous donnons pour ce qu'elle peut valoir. Ils prennent le rouge pour adorer le Midi, le vert pour l'Orient, le blanc pour l'Occident, & le jaune pour le milieu du monde. Le P. Tiffanier dit, qu'ils subdivisent la terre en dix parties, & qu'ils font à chaque partie une profonde révérence. Ce n'est pas tout; on veut que leur culte s'étende à une infinité d'autres choses, animées, inanimées, bonnes, mauvaises, de bon & de mauvais augure. Les Egyptiens n'ont jamais fait pis. Ce Peuple, dont on a dit, (a) qu'il voioit naître ses Dieux dans ses campagnes & dans ses jardins, auroit baillé pavillon devant les Idolâtres du Tunquin; mais est-on bien sûr de ce qu'on avance? Ne trouveroit-on pas ici la Doctrine des Génies dont nous avons déjà parlé si souvent, ou de cet Esprit universel qui pénètre toutes la nature? Quoiqu'il en soit, on dit que les Tunquinois adorent même les vices; après cela on peut leur passer le culte des plantes & des plus vils animaux. (b) La pièce de bois que les flots de la Mer jetterent sur le rivage, & qui devint un objet d'adoration à des pêcheurs, qui crurent que cette nouvelle Divinité avoit favorisé leur pêche, est certainement quelque chose d'original. Ces bonnes gens publièrent leur heureuse rencontre, & crièrent si bien au miracle, que le miracle se crut. Voilà le bois aussi-tôt déifié; Statuës, Temples, Sacrifices & présens, rien ne lui manque. On lui fait une généalogie, & la pièce de bois se trouva fille de l'Empereur de la Chine. Elle s'étoit jetée à la Mer pour aller porter ses bénédictions au Tunquin, & pour arriver plus sûrement, elle avoit eu la précaution de se métamorphoser en buche.

(c) Une Idole nommée *Daslo* est le Dieu tutélaire des Voyageurs; une autre l'est des Villages & des Bourgs; une autre de ceux qui vont couper (d) le *Calamba* dans les Forêts. Leur superstition ne les empêche pas de porter sur les Autels la vengeance qu'ils voudroient prendre de leurs ennemis. Quand ils n'ont ni la force, ni le pouvoir de se venger, ils écrivent sur une feuille de papier tout le mal qu'ils souhaitent à leur ennemi, & mettent ces imprécations sur l'Autel. Ensuite ils brûlent ce papier, demandant en même-tems à leur Dieu, que leur ennemi périsse de même. Il y avoit quelque chose de semblable dans la Magie des Anciens, & encore plus dans celle qui étoit en usage vers le tems de Catherine de Médicis, où en brûlant de petites Images de cire, ou en les piquant, on croioit faire souffrir aux personnes qu'elles représentoient les douleurs les plus cuisantes.

Nous renvoyons le culte des morts à l'Article des funérailles.

Leurs PRÊTRES; leurs MAGICIENS, & leurs autres SUPERSTITIONS, &c.

(e) IL y a dans le Tunquin autant de Pagodes ou Temples d'Idoles que de Villages. Chaque Temple a du moins deux *Bonzes*, (ce sont des Prêtres) & quelques-uns de ces Temples en ont jusqu'à trente ou quarante. Le P. Tiffanier se seroit mieux expliqué en disant, qu'il se forme près de chaque Pagode un peu célèbre des Communautés de Religieux, qui dépendent d'un feul Supérieur, comme à Siam, & dans le reste des Indes; & comme en Europe même, sans aller si loin. Ceux qui vivent de la dévotion des Peuples pourroient-ils mieux se loger, qu'en des

(a) Juvenal.

(b) Le P. Tiffanier, ubi sup.

(c) Le P. Marini, Relation du Tunquin.

(d) Idem, *ibid.* pag. 47.

(e) Le P. Tiffanier, Relation du Tunquin.

lieux qui renouvellent sans cesse la ferveur de la dévotion, & qui sont les Tabernacles des Dieux, où l'on est toujours assuré des bénédictions du Ciel : Pour se distinguer du Peuple, les Bonzes portent au cou une espèce de Chapelet de cent grains, comme ceux de *Lao*, & au bout de leur bâton un petit oiseau de bois. Ces Bonzes vivent d'aumônes, (a) & quêtent avec beaucoup d'humilité & de modestie, ne prenant jamais que ce qui leur est nécessaire. On assure qu'ils sont très-charitables, & qu'ils entretiennent de leurs aumônes les Veuves & les Orphelins.

Les principales Fêtes des Tunquinois sont le premier & le quinzième de chaque Lune, sans parler du Festin que ces Idolâtres font aux âmes des morts. (b) Dans la sixième Lune, les Païsans célèbrent la Fête de l'Idole *Tham-nô*, à laquelle ils attribuent l'invention & la conservation des grains. Les Bonzes appellent le Peuple aux devoirs Religieux, au son de certaines Cloches, & souvent aussi avec des trompettes & des cornets.

La Règle permet le Mariage à ces Prêtres-Religieux ; mais il faut qu'ils abandonnent le Couvent, sans cesser pourtant d'être Ecclésiastiques. La Règle des Bonzes qui ont été réformés par un Chinois, les oblige à prier deux fois le jour. Les uns & les autres parfument & éclairent leurs Idoles par le même principe, qui porte à en faire autant dans les autres Religions. Un autre devoir des Bonzes, & qui a quelque rapport à la Religion, est de réparer les ponts, & d'avoir soin que les Voyageurs trouvent des lieux de rafraîchissement sur les routes.

N'oublions pas les pèlerinages : c'est encore un devoir de Religion chez les Tunquinois. On visite les Pagodes, & cela produit des aumônes considérables.

C'est de la Magie & de la Divination qu'ils prennent conseil dans leurs entreprises. Rien ne se fait, rien ne se commence sans avoir écouté l'arrêt du Devin. Cet homme compose sa mine & ses gestes de la façon qu'il le doit, pour s'assurer de la crédulité des consultants. De la gravité, un air de candeur, quelques questions à demi mot que l'on fait au Consultant, & qui apprennent au Devin ce qu'il va apprendre un moment après à celui qui le consulte : voilà de quoi sa Science est assortie. Le Devin, avant que de répondre aux questions, prend un livre plein de cercles, de caractères & de figures bizarres, comme pour en tirer ses réponses ; demande l'âge de la personne qui consulte, & jette les sorts. (c) Ces sorts jetés sont deux ou trois petites pièces de cuivre, où sont écrites quelques lettres sur un seul côté. Si les pièces jetées en l'air tombent à terre, de telle sorte que le côté vuide regarde le Ciel, c'est un mauvais signe ; au contraire ç'en est un bon, si elles tombent autrement : mais si les deux pièces tombent chacune d'une façon différente, (d) c'est un excellent présage. Il est pourtant si ridicule, qu'à peine en amuseroit-on l'enfant d'un Européen. Malgré cela le Jésuite assure, que le Roi & la Cour s'en servent pour des affaires de conséquence. Cela s'appelle décider ses affaires au sort des dés, comme le Juge *Bridois* dans *Rabelais*.

On a dans ce País-là des Magiciennes, qui passent pour avoir une communication intime avec le Démon, & pour connoître l'état des âmes dans l'autre Monde. Ces Magiciennes appellent les âmes au son du Tambour ; & soit en contrefaisant leurs voix, ou par quelque autre artifice, elles supposent que l'âme évoquée parle & répond par leurs organes. Le Missionnaire ajoute, que ces Sorcières consacrent leurs propres enfans au Diable, & qu'il avoit vu une fille souffrant de rudes attaques de l'Esprit malin, quoique baptisée, & par conséquent Chrétienne.

Des Magiciens sont les Médecins du Tunquin. Quelquefois ils attribuent la maladie à un Démon ; & ce Démon est le premier qui leur vient à la pensée ; par exemple, celui des eaux, l'esprit d'un mort, &c. On essaie d'apaiser ce Démon par des sacrifices : si cela ne réussit pas, on emploie la force pour le faire déloger. Les Amis du malade investissent la maison, & prennent les armes pour chasser le Diable. A peine croit-on qu'une telle idée puisse naître dans l'esprit humain : mais est-elle plus extravagante que celle de plusieurs autres Peuples plus spirituels & plus policés, qui pour empêcher leurs Dieux de sortir d'une Ville assiégée, pour

(a) *Tavernier*, ubi sup.

(b) *Le P. Martini*, Relation du Tunquin.

(c) *Tavernier*, ubi sup.

(d) Les Sorts de Prénelle en Italie, si célè-

bres chez les Anciens, & que l'on venoit consulter de toutes parts, ressembloient assez à ceux des Peuples du Tunquin.

se jeter dans le Camp ennemi, attachoient leurs Statuës avec des cordes ; Une imagination aussi plaisante que celle-là, est de renfermer le mauvais Esprit dans une bouteille pleine d'eau. Quand un Magicien a vérifié par ses Livres, ou par quelque autre ruse de son art, que la maladie est causée par l'ame d'un parent mort, il met tout en usage pour attirer cette ame nuisible ; & quand il l'a en son pouvoir, il la renferme dans une bouteille, jusqu'à ce que le malade soit guéri. Pour lors il casse la bouteille, & rend la liberté à cette ame malfaisante. Ils croient, comme les Siamois, au rapport de La Lomere, que les ames des défunts ne font du mal qu'aux personnes de leur famille. Ainsi chacun a soin des ames de sa parenté, sans s'embarasser des autres. En ces Pais-là il faut ménager les vivans & les morts. Il suffit pour nous de ménager les gens pendant leur vie ; & cela malgré qu'on en ait, pour la bienfaisance, si ce n'est pas pour l'amitié.

(a) Les Tunquinois font une espèce de sacrifice dans les Carrefours, pour ceux qui reviennent de voiage malades, ou incommodés. Ils portent la robe du malade dans un Carrefour, & la mettent au haut d'une perche ; après quoi ils offrent au Génie qui y préside, sept petites boules de ris, que le malade doit avaler. L'usage des sept boules est fondé sur le nombre des esprits vitaux qu'ils attribuent à l'homme. A l'égard des Carrefours, ils ne sont pas les seuls qui les ont fait gouverner par des Génies, puisqu'ils Anciens étoient dans la même opinion. Les Dieux des Carrefours étoient aussi des Voageurs. Mais c'est trop s'amuser à des usages aussi puériles que superstitieux. Il faut parler d'une manière de guérir les gens plus naturelle.

Les Médecins du Tunquin, (b) dit un de nos Auteurs, guérissent des maladies qui paroissent incurables en Europe ; & même, ajoute-t-il, si quelque femme vient se plaindre à eux que son mari est un ivrogne, ils lui donnent des remèdes souverains pour le rendre tempérant, & pour lui causer une extrême horreur du vin pour toute sa vie. On croit que les Juifs, qui, à ce qu'on dit, s'établirent autrefois dans cet Etat, y porterent les principes de la Médecine. Ces Médecins font peu de questions à leur malade. Ils lui tâtent le pouls à la Chinoise, c'est-à-dire, en trois endroits de la main, qui, selon eux, répondent à quelqu'une des parties intérieures du corps ; & tout cela se fait avec gravité, sans parler ; mais comme c'est ici une affaire qui regarde purement la Médecine, nous lui en laissons le détail, de même que celui de ses remèdes. Nous dirons seulement en gros, qu'ils font très-peu d'usage de la saignée, & que les herbes & les racines sont presque les seules choses qu'ils emploient dans leurs cures. Quelquefois ils emploient le feu ; par exemple, pour guérir le pourpre. Ils prennent alors de la moelle d'un jone ; la trempent dans un peu d'huile, & l'allument ; ensuite ils appliquent cette moelle allumée sur autant de marques de pourpre qu'ils trouvent ; & par ce moien ils consomment le venin. Cela se fait dans la nuit, parce que durant le jour, le pourpre ne paroîtroit pas assez. La diette & l'abstinence de certains alimens doivent accompagner ce remède. On ne permet au malade que le ris & le poisson salé : usage bizarre, qui s'accorderoit aussi peu avec notre tempérament, que les harangs salés qu'on permet en Hollande aux malades. Cependant on ne doit pas condamner trop légèrement de pareils usages. Pour guérir de la morsure d'un serpent, ils se servent d'une pierre qui se trouve dans la tête de ce Reptile. Cette pierre suce le venin, & ne tombe de dessus la plaie, qu'après en avoir attiré tout le poison. Si ensuite on la met dans du lait, elle s'y décharge du venin, & reprend sa première force.

Revenons à la Magie. (c) Les Tunquinois lettrés se mêlent de prédire l'avenir par le moien d'un (d) miroir, & se vantent de pouvoir apprendre positivement à ceux qui les consultent, ce qu'ils deviendront, & quel sera le succès de leurs entreprises. Ils présentent de l'eau-de-vie aux morts, & en arrosent leurs cendres pour obtenir des biens de leur part. Le premier jour de leur année, ils font sur le seuil des portes certaines figures propres, suivant ce qu'ils disent, à effraier les mauvais Esprits. Sur tout ils observent la figure triangulaire. Nous ne disons rien de l'observation des pieds d'une poule, ni de l'éternuement, ni de la rencontre d'un homme contrefait,

(a) Le P. Marini, Relation du Tunquin.

(b) Le P. Tissanier, ubi sup.

(c) Tavernier, ubi sup.

(d) La divination par le moien d'un miroir

a été connue de Pythagore. Voyez sur cette matière une Note assez curieuse pag. 423. de l'Apologie pour les Grands hommes accusés de Magie, par Naudé, Edit. d'Amst. 1712.

contrefait, que l'on trouve malheureusement sur ses pas en sortant de son logis, ni de celle d'une femme, qui n'est pas non plus d'un heureux augur. Tout ce que les Anciens nous apprennent à ce sujet concernant les Grecs, les Romains, & d'autres Peuples encore, n'est pas plus raisonnable.

Ils ont à l'égard des Eclipses la même opinion que les Siamois, & tous les Indiens. Le Roi fait sonner les Cloches, battre le Tambour, & mettre les gens sous les armes, pour secourir l'Astre éclipfé.

Toutes les années, à peu près dans le premier quartier de la seconde Lune de l'année, on cueille l'*Arca* avec beaucoup de cérémonie; (a) on empoisonne une de ces noix, & on la donne à manger à un enfant, afin de se rendre l'année heureuse par la mort de cette victime.

DIVISION des TEMS ; leurs MARIAGES ; leurs FUNÉRAILLES.

Les douze heures du jour & les douze heures de la nuit, car ces deux parties du jour sont toujours égales chez eux, ont chacune le nom de quelque animal. Les Lunes, ou leurs mois qui sont Lunaires, les années (b) même ont aussi de semblables noms ; & pour conserver cette règle, on compte les années par douze. Cela fait leur Cycle. Les parens évitent de donner à leurs enfans le nom de l'heure du mois, ou de l'année de leur naissance, comme si cette heure ou le nom de l'animal qu'elle porte, pouvoient leur être funestes. Oferions-nous leur prêter assez de lumières, pour croire qu'ils mettent au rang des malheureux le (c) jour qu'ils sont nés, comme autrefois Job ; ou qu'ils n'en font pas plus de cas, (d) que Salomon dans son Livre de l'Ecclésiaste ? Nous avons déjà observé, que dans le système de la Métempychose, la vie, ou pour éviter l'équivoque, la possession que l'ame prend du corps, est une peine infligée à l'ame. Ce corps est une prison. Mais avec toutes ces belles idées, les Orientaux défendent & conservent cette prison avec les mêmes soins que les Peuples d'Occident. Ils n'agissent donc pas conséquemment au système établi dans leur Religion. Observons en passant, que les Romains regardoient aussi la naissance comme un commencement de misère ; & que si le Catéchisme des Chrétiens leur dicte, que Dieu les a mis dans le monde *pour le glorifier & pour le servir*, ils y apprennent aussi, que cette vie, toujours exposée à la misère & à la souffrance, est le chemin ou le passage qui conduit à la vie éternelle. On sent la conformité qui se trouve entre ces idées. Après cette excursion, il faut revenir à cette excessive foiblesse, que les Relations nous font remarquer dans la superstition des Tunquinois. Cette heure, ce jour, ce mois, cette année où ils sont nés, sont des tems maudits, pendant lesquels on ne doit rien entreprendre. Alors le Roi ne donne point d'Audience, & même il ne sort pas de son Palais à l'heure qui répond à celle de sa naissance.

Tout cela n'empêche pas que ce jour de naissance ne soit solennisé avec autant d'éclat & d'appareil qu'ils le peuvent. Le Roi & les Grands donnent des festins, des feux d'artifice & d'autres divertissemens. On le distingue aussi par des aumônes & par des libéralités. C'est alors enfin que S. M. reçoit une nouvelle vie. Voici comment cela se fait.

(e) Sept jours avant la fête, tous les principaux Musiciens du Royaume se rendent au Palais du Roi, & y forment un Chœur de voix & d'instrumens qui dure jusqu'à l'ouverture de la fête. Les principaux Bonzes se trouvent aussi à cette Cérémonie, dont un d'eux fait l'ouverture. Ce Bonze récite d'abord plusieurs prières, & appelle l'ame du Roi, comme pour l'obliger à rentrer dans le corps du Monarque. Il prononce ces paroles à haute voix : *Que les trois ames du Prince s'assemblent, pour faire une ame qui anime le corps du Roi.* Ces paroles sont suivies du sort qui se fait avec deux pièces de cuivre. Quand l'ame du Roi est arrivée, le Bonze met au bout d'un bâton quantité de petites mèches, afin que les trois ames

(a) *Ovington*, & *Taverner*, ubi sup.

(b) Le P. *Tiffanier*, ubi sup.

(c) *Job*, Chap. III.

(d) *Le jour de la mort est préférable à la naissance.* *Ecclésiaste*, Chap. VII.

Tome VI.

(e) Le P. *Tiffanier* dans sa *Relation du Tunquin*. Le P. *Marni* décrit cette Cérémonie d'une manière toute différente, pag. 237. de sa *Relation du Tunquin*, Edit. de Paris.

du Roi s'y perchent. En même-tems on donne avis à S. M. qu'il va bien-tôt recevoir son ame, & qu'il est tems de lui préparer un logement. Le Roi quitte ses habits, en prend de nouveaux, & s'assoit sur un Trône magnifique. On envoie deux mille Soldats, quatorze Eléphants & un pareil nombre de Chevaux au devant de l'ame. Cette escorte nombreuse la conduit au Trône, où S. M. la reçoit comme s'il ressuscitoit. Les Grands & toute la Cour lui font compliment sur cette nouvelle vie. La fête est suivie de sept jours de Musique.

(a) Le soir du dernier jour de l'année, chacun plante devant sa maison une perche, au haut de laquelle on attache un panier orné tout autour de papiers peints & dorés. Les Tunquinois s'imaginent que ce papier a la vertu d'éloigner les mauvais Esprits de chez eux, & que sans ce préservatif, ils seroient malheureux toute l'année. Un usage plus raisonnable est celui de se réconcilier avec leurs ennemis, lorsque l'année finit.

On ne se marie pas sans le consentement de son pere & de sa mere. S'ils sont morts, il faut celui des autres parens, avec celui dit Juge ou du Gouverneur du lieu. On épouse autant de femmes que les facultés & les desirs le permettent. Le Roi en a jusqu'à cent; toujours est-il sûr qu'il ne doit pas en manquer, puisqu'il est le plus riche de l'Etat. Le Bua, dit-on, en a quarante. Pour ce qui est de la Cérémonie nuptiale, on ne nous en dit presque rien. (b) Le Missionnaire Italien rapporte, que le soir des Noces les parens de la Mariée la conduisent en chantant & en dansant à la maison de son Epoux, & qu'y étant arrivée, elle va dans la cuisine & salue le soier. Ensuite elle se jette à terre, pour témoigner sa soumission qu'elle doit à son mari. Il ne se fait point de mariage sans festin; la fête nuptiale dure neuf jours; & il faut que les mariés soient bien pauvres, quand ils la terminent à trois. Dès le lendemain des Noces, le mari appelle sa femme sa sœur, & la femme dit son frere au Mari. C'est comme chez nous, *mon cœur, ma chère, mon ami, &c.* expressions si usitées dans le mariage, qu'on les dit sans conséquence, & même sans penser à ce que l'on dit; quelquefois en pensant tout le contraire.

La Loi permet au mari de répudier sa femme; mais la femme ne jouit pas de ce privilège; si elle parvient au divorce, ce n'est pas sans beaucoup de peine. Les Loix contre l'adultère sont très-rigoureuses; la femme adultère est jetée aux Eléphants. Pour les maris adultères on n'en parle pas.

(c) La Cérémonie du divorce mérite notre attention. Quand un mari veut répudier sa femme, il prend un des bâtons qui lui servent de fourchette à son repas, & celui qui sert à sa femme. Il rompt ces bâtons; chacun en prend la moitié, & les garde dans un morceau d'étoffe de soie. Après cela le mari est tenu de rendre à sa femme ce qu'elle lui a apporté, & de garder les enfans qu'ils ont eus ensemble.

Quand une femme est accouchée, elle va saluer le Dieu ou le Génie qui préside au soier, & y reste quarante jours à implorer sa protection. (d) Le Missionnaire Italien le dit ainsi.

C'est ici que nous parlerons du Culte des Ames. Un Missionnaire Jésuite dit, (e) que les Tunquinois lettrés adorent les Ames de ceux qui sont autrefois morts de faim; que tous les premiers jours de chaque Lune, ils demandent du ris par aumône; & qu'après l'avoir fait cuire, ils le vont offrir à ces Ames, pour obtenir un esprit pur & subtil. Ils s'imaginent, & ce n'est pas sans raison, que les gros mangeurs n'ont pas un esprit net & subtil. De ce principe assez raisonnable, quoiqu'il souffre des exceptions, puisque l'on voit de gros mangeurs qui sont gens d'esprit, & qui ne manquent ni de pénétration, ni de jugement, les Tunquinois se font avisés de conclure, que les gens morts de faim prévalent sur ceux qui se destinent aux études; quoiqu'il n'y ait pas plus de rapport entre les uns & les autres, qu'entre Saint Barthelemi & les Tanneurs, qui le prennent pour leur Patron, à cause (f) qu'il fut écorché tout vif.

Toutes les ames des morts sont honorées, servies, entretenues avec des soins extraordinaires. Nous avons déjà dit que chacun donne une attention particulière à celles de sa famille, parce que les ames des parens régnent souvent avec tiran-

(a) Le P. Marini, Relation du Tunquin.

(b) Le P. Marini, Relation du Tunquin.

(c) Tavernier, Relation du Tunquin.

(d) Le P. Marini, ubi sup.

(e) Le P. Tiffanier, Relation du Tunquin.

(f) Voy. *Cocem. Relig. des Catholiques.*

nie sur la parenté. On fait donc aux morts des funérailles aussi magnifiques qu'il se puisse. On dresse pour elles des tables chargées de ris, de viandes & de fruits, afin qu'elles se régalent comme il leur plaît. On leur présente quelquefois jusqu'à quarante pièces de gros bétail. Ils ne se contentent pas de ces festins ; persuadés qu'il faut aux morts des provisions plus solides, ils mettent dans leurs tombeaux de l'or, de l'argent, & des étofes de soie ; ce que pratiquoient autrefois nos Anciens Gaulois ; ainsi que plusieurs autres Peuples. Aux funérailles ils portent, comme les Peuples leurs voisins, des papiers peints & figurés, que Tavernier appelle des feux d'artifice.

(a) Le Missionnaire Italien, que nous avons cité plusieurs fois, dit que l'on écrit sur une petite planche le nom du mort dont on ne peut recouvrer le corps, & qu'on fait pour cette planche toutes les Cérémonies qu'on pratique à l'égard des morts. Quand les peres & meres ne savent pas où leurs enfans sont décedés, ils consultent des Magiciens, qui, avec certains miroirs, & au son de quelques Tambours, évoquent l'ame du défunt, afin qu'elle donne de ses nouvelles. Si l'ame refuse de comparoître, on fait une statue de plâtre, & on la traite avec les mêmes Cérémonies qu'on auroit pratiquées à l'égard du mort.

L'habit de deuil est blanc ; & le grand deuil consiste à se priver des plaisirs. Une des marques extérieures, c'est de ne pas porter des habits de soie. Le deuil de pere & de mere se porte vingt sept mois ; mais les enfans doivent en faire l'anniversaire toute leur vie. La Veuve porte le deuil de son mari trois ans ; le mari autant qu'il lui plaît de sa femme. Les freres & les sœurs le portent un an. Outre cela les femmes & les enfans doivent porter trois ans le deuil pour le Bua, les Conseillers d'État un an, les Mandarins trois ou quatre mois, & tout le Peuple en général vingt-sept jours. Nous verrons plus bas qu'on appelle Bua, celui qui n'a que le titre de Roi, sans en avoir ni la puissance, ni la fonction, l'une & l'autre étant entre les mains du Chua, qui est le véritable Roi. Dans le cours de la première année du deuil, on honore la mémoire du mort, le premier, le troisième, le septième, le cinquantième & le centième jour, & au bout de l'an.

Tous les ans, dit Tavernier, (b) au commencement de l'année, on célèbre une fête solennelle à l'honneur des morts illustres par leur valeur & par leurs belles actions. L'Antiquité est pleine d'exemples de pareils anniversaires. Dans ceux du Tunquin, on donne place à la mémoire des personnes qui ont excité des soulèvements dans l'État ; & cela se fait pour la détester, s'il faut en juger par ce que nous dirons tout à l'heure. On dresse en pleine campagne des Autels pour les sacrifices, & des trophées pour ces illustres défunts, si l'on peut appeler du nom de trophées certains Autels, sur lesquels on écrit les noms de ces (c) morts avec leurs représentations. Quarante-mille Soldats sont commandés pour cette fête, que le Roi honore de sa présence avec une suite nombreuse de Courtisans. Après que l'on a achevé de sacrifier, de brûler quantité d'encens à l'honneur des morts, & de lire certaines prières, (d) le Roi & les Mandarins font quatre révérences profondes devant les monumens érigés aux morts, qui ont défendu l'État ; mais il tire cinq coups de flèche contre ceux qui ont excité des soulèvements. On fait une décharge de l'Artillerie ; & c'est ainsi que l'on renvoie les ames chez elles. On brûle alors les Autels, les monumens & les papiers peints. Des cris & des hurlemens terminent la fête.

Ce n'est pas seulement dans cette fête que les Tunquinois honorent leurs morts ; ils leur donnent aussi une partie du Culte, que demandent certaines autres solennités. Le premier & le quinzième de la Lune, il y a fête & dévotion aux Dieux. Les Bonzes & le Peuple redoublent en zèle & en ferveur : on multiplie, on réitére les prières, & on dit son Chapelet six fois de bon compte. C'est aussi dans ce transport de dévotion que chacun pense à ses morts ; on a l'attention de leur porter à boire & à manger sur leurs tombeaux.

Parlons d'une Cérémonie beaucoup plus brillante. Quand le Roi est mort, on l'embaume, & on l'expose pendant soixante-cinq jours sur un lit de parade. Dans tout ce tems-là, il est servi comme s'il étoit encore en vie, & de tout ce qu'on désert de la table, la moitié est donnée aux Prêtres, l'autre aux Pauvres. Les Grands & le Peuple prennent le deuil. Il est ordonné de trois ans aux Mandarins

(a) Le P. Marini, Relation du Tunquin.

(b) Relation du Tunquin.

(c) Le P. Tiffanier dans sa Relation du Tunquin.

(d) Idem, *ubi sup.*

d'Armes & de Justice, de neuf Lunes à la maison du Roi, de six à la Noblesse; & de trois au menu peuple. Durant ce deuil tous les divertissemens cessent, excepté ceux qu'on doit au nouveau Roi sur son avènement à la Couronne; & ce nouveau Roi prend aussi le deuil de son Prédécesseur. Toutes les viandes qu'on lui sert sont dans des plats vernis de noir; il se fait couper les cheveux; il a sur la tête un bonnet de paille: les Mandarins d'Etat & les Princes de sa Maison sont coiffés de même. Trois cloches sonnent sans discontinuer au Palais, depuis le moment que le Monarque est expiré; & cela dure jusqu'à ce que le corps du défunt soit mis dans une Galère, qui doit le porter au lieu ordinaire de la sépulture des Rois. Le troisième jour du décès du Roi, les Mandarins vont à la Cour faire leurs complimens sur cette mort; & le dixième tout le Peuple a la liberté d'aller voir cette Majesté défunte. Il appartient à un Officier, que Tavernier nomme Connétable, de faire les préparatifs de la pompe funébre. Tous les chemins par où elle passe, sont couverts d'une grosse toile teinte en violet, qui est la couleur des Rois. La marche est de seize jours. A chaque quart de lieuë on fait halte: on trouve de petites hutes, où il y a de l'eau pour boire, & du feu pour allumer la pipe.

Il faut copier de Tavernier la Description de cette marche, puisqu'elle explique la Figure que l'on place ici. D'abord on voit „ deux Huissiers de la porte de la „ chambre du Roi, lesquels vont criant le nom du feu Roi; ils portent chacun une „ manière de masse d'armes, dont la boule est pleine de feux d'artifices. Douze Offi- „ ciers des Galères traînent le Mausolée, où est écrit le nom de ce Prince: après eux „ marche le Grand Ecuier à cheval; il est suivi de deux Pages. Ensuite paroissent douze „ chevaux de main marchant deux à deux, tous à bride d'or, avec des houles & des „ selles brodées, des franges d'or, &c. Douze Eléphants viennent après: quatre de „ ces Eléphants sont montés chacun d'un homme qui tient un étendard; quatre autres „ sont chargés de tours, qui portent des Soldats armés de mousquets & de lances. „ Les quatre derniers portent des Cages, ou du moins quelque chose qui leur res- „ semble. Une de ces cages est garnie de glaces par le devant, & les deux côtés; „ l'autre est faite en jaloufie, & chacune des deux autres a quatre goudrons. Ces „ Eléphants sont ceux que le Roi montoit à la guerre. On voit ensuite un chariot, „ qui porte le Mausolée où est le corps du Roi. Ce chariot est traîné par huit „ Cerfs; & chaque Cerf est mené par un Capitaine des Gardes du Corps. Le nou- „ veau Roi, ses freres, les Princes du sang suivent immédiatement le Chariot en „ longues robes blanches, la tête couverte d'un bonnet de paille. (Nous avons dit „ que le blanc est la couleur du deuil des *Tunquinois*.) Ces Princes & les Princesses „ qui les suivent, sont environnés de quelques joueurs d'Instrumens; & les Princesses „ Princesses ont après elles deux Dames d'honneur. Ces Princesses portent à boire „ & à manger pour le défunt. Ceux qui viennent après ces Dames sont les quatre „ Gouverneurs des quatre principales Provinces du Roiaume. Ces Gouver- „ neurs portent chacun sur l'épaule un bâton, d'où pend un sac plein d'or & de dis- „ férans parfums. Ces sacs renferment les présens, que les quatre Provinces font „ au Prince mort. Ils lui doivent servir pour ses besoins de l'autre vie. Les deux „ Chariots à huit chevaux, que l'on voit à la suite des quatre Gouverneurs, por- „ tent des coffres pleins de lingots d'or, de barres d'argent, d'habits d'étoffes d'or „ & de soie. Le défunt emporte ces trésors avec lui. Enfin une foule de Nobles & „ d'Officiers de tous rangs, les uns à pied & les autres à cheval, fait la clôture de „ cette pompe funébre. „

La Procession de cette Noblesse étant arrivée hors de la Ville, on trouve sur la Rivière la Galère qui doit recevoir le corps. Cette Galère est suivie de quelques autres. Dans l'une des deux premières qui suivent immédiatement celle du corps, sont les Seigneurs qui se font enterrer avec leur Monarque; & dans l'autre, qui est fermée d'une espèce de jaloufie, les Dames que l'on doit enterrer aussi pour son service. Les autres Galères portent les équipages, les trésors & les provisions.

Toutes ces Galères remontent une Rivière qui passe par des terres désertes & stériles. C'est dans l'endroit le plus difficile & le plus caché de ces déserts, que l'on enterre le Roi & ceux qui vont le servir. Le secret du lieu n'est confié qu'à six des principaux Eunuques de la Cour, à qui l'on a fait prêter serment qu'ils ne le révéleront jamais.

Le P. *Tissanier* décrit une espèce de Service solennel, qu'il vit faire pour l'ame du Prince. Voici l'abrégé de sa Description. On fit ce Service dans une grande campagne, dans laquelle il y avoit vingt-cinq corps de logis tous peints, & d'une hauteur prodigieuse, tous couverts de riches étoffes de soie: après ces maisons peintes,

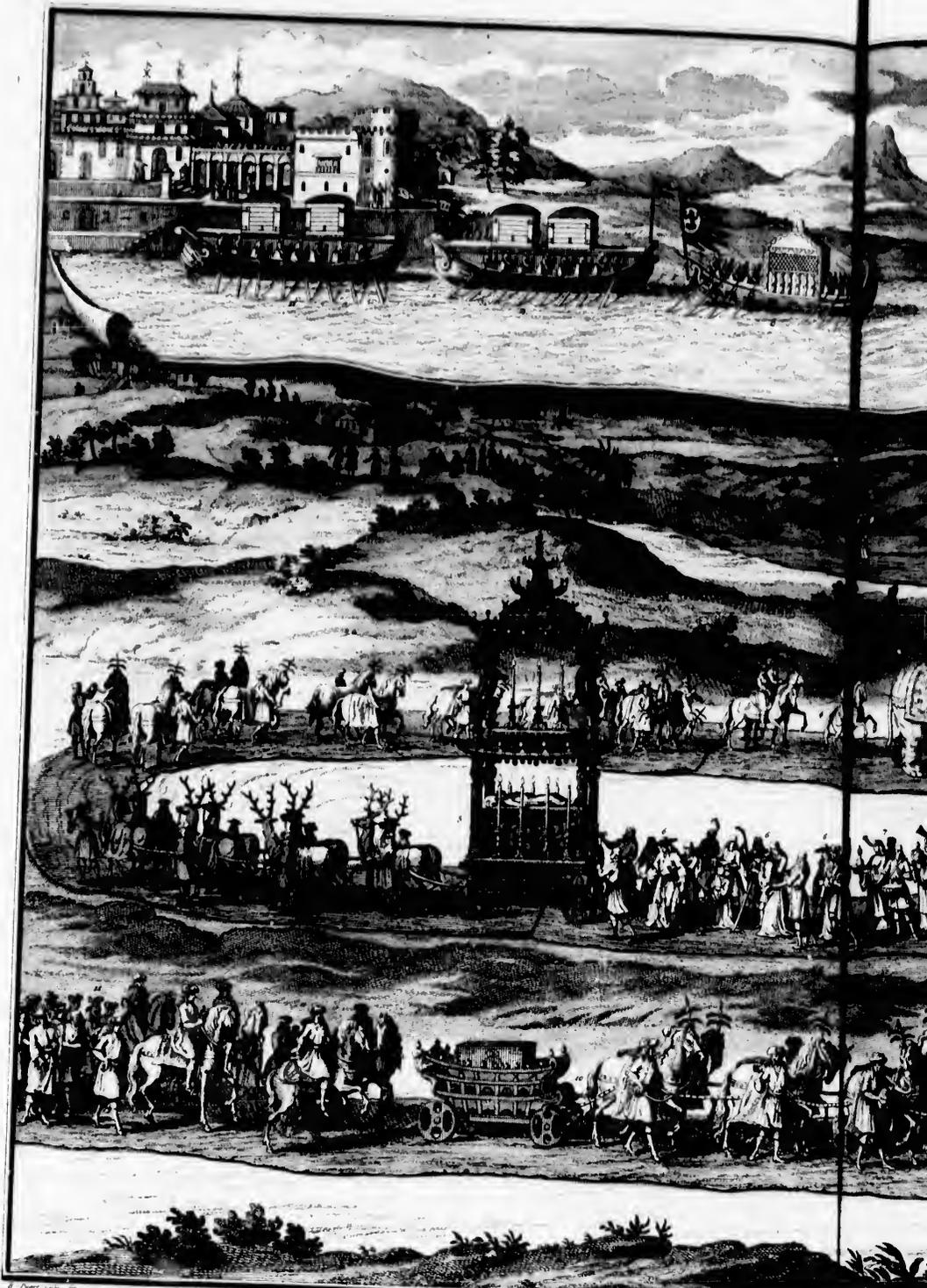
5
Noblesse;
lent, ex-
& ce
les qu'on
ar la tête
roiffés de
ment que
foit mis
des Rois.
eurs com-
voir cette
nnétable,
le passé,
Rois. La
ouve de
e.

explique
rte de la
acun une
ize Offi-
près eux
nt douze
les & des
uatre de
e autres
e lances.
leur ref-
x côtés;
ns. Ces
chariot,
par huit
Le non-
ariot en
vons dir
rinceflés
cela les
à boire
quatre
ouver-
de dif-
ces font
es deux
es, por-
fes d'or
obles &
ure de

e sur la
quelques
corps,
qui est
on fer-

& flé-
ne Pon
u'à fix
le ré-

Fame
e cam-
e hau-
eintes,
on



1 Point de vue de la ville

- 1 Deux Archers portant des masses
- 2 Douze Officiers traînant le Mausolée ou est écrit le nom du Roi défunt
- 3 Douze Elephants
- 4 Le Grand Sacer. et deux Prêtres à cheval suivis de douze Chevaux de main, lesquels portent quelque fois les éléphants

POMPE FUNEBRE des ROIS de

- 5 Le corps du Roi tiré par 8 ceufs
- 6 Le nouveau Roi. et ses frères
- 7 Les Princesses. et Princes à honneur portant un manger pour le défunt.
- 8 Les Princes du Sang environnés de joueurs d'instrumens
- 9 Quatre Gouverneurs des 4 principales Provinces

Des ROIS de
 Deux chariots
 Che. toute d'or
 les autres à p.



Funérailles des ROIS de TUNQUIN.

A Deux chariots à huit chevaux remplis d'or, d'offres de soie &c.
 B Une file d'Officiers du Roi et de la Noblesse, les uns à cheval
 les autres à pied selon leur rang et qualité.
 C Une file de Dames qui vont se faire enterrer vivés avec le Roi.
 D Deux Galères qui portent les trévors qu'on va enterrer aux côtés du Roi.

A C'est au est le corps du Roi.
 B C'est là où sont les Noblesseurs qui vont se faire enterrer vivés avec le Roi.
 C Galère avec des Dames qui vont se faire enterrer vivés avec le Roi.
 D Deux Galères qui portent les trévors qu'on va enterrer aux côtés du Roi.

on voioit un Palais élevé sur des colonnes bien travaillées & couvertes d'or, & cent belles statues, qui représentoient des Mandarins & des femmes avec des tambours & des trompettes, quantité de Galères & d'animaux peints. On y voioit outre cela un nombre si considérable de loges & de tentes remplies de provisions & d'animaux vivans, qu'il n'en auroit pas fallu davantage pour une Ville considérable. Le prince régnant se rendit avec sa Cour aux maisons peintes dont nous venons de Parler. Il en choisit une pour y loger l'ame de son Pere, & l'acheta: le marché fut singulier. L'acheteur prit de la monnoie de cuivre; & se soutenant foiblement sur un bâton, comme si la douleur & la tristesse lui eussent ôté les forces, il alla visiter les quatre coins du logis, & demanda quatre fois en gémissant, si on vouloit le lui vendre. Les Bonzes qui étoient dans la maison peinte, répondirent en chantant; *la maison est trop belle pour la vendre à bon marché.* Mais il y eut moyen de s'accorder: le Prince fit des offres si généreuses, que la maison fut bien-tôt à lui avec toutes ses dépendances. Après l'achat, il fit à l'ame de son Pere un sacrifice solennel de papiers peints, & se rendit ensuite dans une maison plus éloignée, où l'on avoit couvert plusieurs tables de toutes sortes de mets: c'étoit de-là que l'ame devoit déloger. Le Roi lui fit quatre réverences profondes, & la pressa civilement de prendre possession de son nouveau domicile. Les Bonzes l'y allerent prendre en Cérémonie. Cette ame qu'on faisoit déloger, étoit une grande statue richement parée, sur laquelle étoit écrit le nom du mort. La statue fut mise sur un Trône, & portée de cette façon dans son Palais. On l'y plaça dans un endroit fort élevé. Pour finir la Cérémonie, un Bonze mit le feu au Palais de l'ame, & à tous ces corps de logis peints ou dorés; & dans un moment cette décoration si étendue & si magnifique fut réduite en cendres.

Leurs ROIS, &c.

LE Tunquin a deux Rois: mais l'un d'eux ne possède que l'ombre de la Roiauté. C'est une déférence, que le Roi qui régné réellement veut bien accorder à la Noblesse & à l'antiquité du Droit de celui qui n'a plus qu'un titre sans force. Encore vaut-il mieux n'avoir que cela, que d'être privé de tout, & de vivre pensionnaire de quelques Sujets charitables. Des intérêts de Politique & de Religion ne lui ont pas enlevé les cœurs des siens, au point de se voir réduit à vivre d'aumône. Si le *Bua*; ce Prince légitime du Tunquin, se voit dépossédé de tous ses Etats, au moins a-t-il la consolation de vivre tranquille & dans sa Patrie. Les Loix ne l'ont pas proscrit; il ne fuit pas de Ville en Ville, & de Province en Province comme le dernier des criminels. Tel est le sort des Grands: il n'y a point d'égalité entre leurs malheurs & ceux des particuliers; & l'on n'en trouve pas non plus entre les fautes des uns & des autres. Dans le mal que les fautes font souffrir aux Grands, on trouve toujours des raisons d'Etat, qui justifient les uns & qui condamnent les autres. De-là les partis. Le plus fort l'emporte: alors les Révolutions se font presque sans aucune opposition. Le *Bua* est obligé de demeurer enfermé dans son Palais, comme dans une honnête prison. Il y est sans Cour, sans suite & sans soins: mais on le promène en Cérémonie une fois l'année par toutes les rues, avec pompe & magnificence. Il semble même qu'il ne lui est pas permis de renoncer à sa Roiauté chimérique. Cependant les Mandarins vont lui faire la révérence le premier & le quinzième de chaque Lune; & le Roi régnant ne donne aucun Edit qui ne soit signé du *Bua*.

Toute la Cour & les gens de guerre vont faire compliment au Roi possesseur du Trône, le premier jour de l'an, le cinquième de la cinquième Lune, le jour de sa naissance, & celui auquel on fait l'ouverture de la Chancellerie; sans parler des occasions extraordinaires, comme quand S. M. acquiert quelque nouveau titre, ou quand elle gagne quelque victoire. Dans toutes ces circonstances, & le jour de l'anniversaire du Roi défunt, les Princes, la Cour & les étrangers ont accoutumé de faire des présens au Roi. S. M. choisit le quinzième de la septième Lune, pour faire à son tour diverses libéralités, & pour rendre la liberté aux prisonniers qui ne sont pas criminels d'Etat. (a) C'est aussi dans cette septième Lune que l'on allume des feux à l'honneur des morts, pour y purifier leurs ames. Ceux qui ont l'honneur d'être reçus à l'Audience de S. M. l'abordent (b) le bonnet sur la tête, lui font

(a) Le P. *Marrini*, Relation du *Tunquin*.

(b) C'est un deshonneur au *Tunquin*, d'avoir

la tête nue: cela n'appartient qu'aux criminels, à qui on la fait raser dès qu'ils sont saisis.

quatre révérences jusqu'à terre, & se relèvent à chaque fois; les femmes ne se prosternent qu'une. On n'entre dans son Palais qu'en robe violette, & on ne lui demande aucune grâce que le présent à la main; mais si S. M. refuse la grâce, elle refuse aussi le présent.

Dans la dernière Lune, le Roi choisit un jour malheureux, un jour que les Tunquois appellent le *jour de mort*, pour se faire prêter ou renouveler le serment par ses Femmes, ses Courtisans, & ses Officiers. Cela se fait en présence de quelques Grands, & dans un Temple d'Idoles. Le dernier jour de cette dernière Lune, qui est le dernier de l'année, le Roi sort de son Palais, & va avec sa Cour se laver dans la Rivière.

Le Roi donne l'arrêt de mort, & celui de grâce. Le criminel qui la reçoit est obligé (a) de se présenter avec un bouquet d'herbes à la bouche, pour faire comprendre qu'il a mérité de les brouter, & d'être traité comme une bête à cause de sa conduite irrégulière.

Il y a au couronnement du Roi quelques Cérémonies qui appartiennent à la Religion; comme le serment qu'il reçoit des Grands, la visite des Pagodes, les sacrifices, les dons que le nouveau Roi fait aux Idoles, & la visite des Hôpitaux. On assure que dans cette occasion le nombre des victimes va bien au-delà de cent mille; que le nouveau Roi de sa part en donne de la valeur d'un million aux Idoles, tant en or & en argent, qu'en étofes de grand prix, & en belles toiles peintes; & qu'il fait des charités considérables aux pauvres des Pagodes & des Hôpitaux. Au renouvellement de la Lune, le nouveau Roi fait une retraite chez les Bonzes; cette retraite ne dure que le premier quartier. Le reste de la Lune se passe en réjouissances, en courses de galères, & en festins.

La Noblesse s'acquiert par les Armes & par les Lettres; & il faut pour acquérir celle-ci passer par trois degrés, qui reviennent à ceux de *Bachelier*, de *Licentié* & de *Docteur*. Toutes ces études durent environ dix-sept ans, au rapport de Tavernier. (b) L'examen pour les deux premiers degrés se fait de trois ans en trois ans, dans un endroit spacieux, où chaque Maître assemble ses Disciples sous sa bannière. L'examen des premiers roule sur les caractères Chinois; celui de ceux qui aspirent au degré suivant, sur des questions d'Histoire & de Morale. A l'égard de ceux qui aspirent au degré de Docteur, on ne les examine que tous les six ans; & pour être examinés ils sont obligés de se rendre à la Cour. On les examine en présence de plusieurs Docteurs, du Roi & du Bua, sur des matières un peu relevées, entre lesquelles on en choisit telles qu'on le juge à propos pour sujet de leurs discours, qu'ils sont obligés de composer & de rendre entre deux Soleils. Ces discours sont présentés au Bua, & examinés par les principaux Docteurs. Le nombre des Docteurs qu'on reçoit après cet examen, dépend de la volonté du Roi, qui leur donne les emplois vacans, ou les élève à telle Dignité qu'il juge à propos. Cinq jours après l'examen, le Roi fait afficher à la porte du Palais les noms des nouveaux Docteurs; & S. M. leur donne un habit violet, quarante domestiques, & des rentes proportionnées à leur état.

Ensuite le nouveau Docteur va recevoir les complimens de son Village, où il trouve une maison toute neuve pour le loger. On l'y conduit en triomphe; on lui fait des présens, & on le régale. Heureux les gens de Lettres qui vivent dans un pays où le sçavoir est si estimé! Mais nous voyons les choses dans un grand éloignement. Il est permis de croire, que la brigue & la faveur gouvernent là comme ailleurs, & que beaucoup de Docteurs y montent à des postes éminens, par le moien d'une capacité qu'on leur prête sans l'examiner de trop près.

Tavernier rapporte quelques autres particularités concernant cette matière: nous y renvoyons le Lecteur.

Tous ces gens de Lettres possèdent de beaux privilèges. Ceux qui ne sont encore qu'au plus bas degré, jouissent de l'exemption de la moitié des tailles, & sont dispensés d'aller à la guerre. Ceux qui sont au moien degré, ne paient aucune sorte de tribut: mais les Docteurs possèdent ces privilèges pour eux & pour leur postérité jusqu'à la septième génération, & parviennent aux plus grands honneurs. Ainsi s'anime la jeunesse, qui voit que des études de plusieurs années produisent des récompenses qui la mettent de pair avec la Noblesse. Il y a vers les extrémités de l'Europe un Etat qui récompense le mérite des études, & leur ouvre le chemin aux premières Dignités. C'est l'Angleterre.

(a) Tavernier, ubi sup.

(b) Le P. Tiffanier, ubi sup.

En finissant cet article, nous ferons remarquer au Lecteur, que la Relation du P. Tiffanier Jésuite, & celle de Tavernier sont si conformes dans leur Description, qu'il faut nécessairement que l'un ait été le copiste de l'autre. Il y a beaucoup d'apparence que le Voyageur Marchand a copié le Jésuite.

CHAPITRE VII.

RELIGION de la COCHINCHINE, de
CAMBAIE, &c.

LA Religion de la *Cochinchine* est en général la même que celle du *Tunquin*. La superstition des *Cochinchinois* est telle, qu'il n'est rien, dit-on, qu'ils ne révèrent, quelque méprisable qu'il soit, pourvu qu'ils se persuadent que l'ame de quelque illustre personnage y loge. En parlant du *Tunquin*, nous avons remarqué la même chose de ses habitans; & c'est l'opinion de la *Métempsychose*, qui est la seule & la véritable origine de cette espèce d'Idolâtrie.

Les Peuples de la *Cochinchine* (a) adorent sur-tout les ames de ceux qui étoient tenus pour saints, pendant qu'ils vivoient sur la terre. Les Pagodes sont ornées des Idoles de ces bienheureux. Ces Idoles sont rangées à droite & à gauche dans la Pagode; les plus petites, les premières; les moindres ensuite; après celles-ci les plus grandes; de sorte qu'elles ressemblent assez bien à des tuteurs d'orgues. Cet ordre marque le mérite & la distinction des ames. Au milieu de ces deux rangs d'Idoles, il y a un vuide, & ce vuide est l'endroit le plus honorable de la Pagode. » On n'y voit qu'une niche profonde & obscure, qui fait entendre, dit le Jésuite » Italien, que le Dieu qu'ils adorent, & de qui dépendent toutes les Pagodes, qui ont été hommes comme nous, est d'une essence invisible. » On voulut, continue notre Voyageur, faire voir aux *Cochinchinois*, que tant d'Idoles étoient inutiles, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu. Les *Cochinchinois* répondirent: *Nous sommes de votre avis; mais vous devez supposer avec nous, que ces Idoles rangées aux deux côtés du Temple, ne sont point les Créateurs du Ciel & de la Terre; mais des hommes distingués par leur sainteté, que nous honorons de la même façon que vous honorez vos Saints, vos Apôtres, vos Martyrs & vos Confesseurs. On leur défere plus ou moins d'honneur, selon les degrés de vertu que l'on reconnoît en eux.* Par la suite du discours ils déclarèrent encore mieux au Missionnaire, qu'ils concevoient Dieu comme un Etre invisible, qui n'est point soumis à nos sens, & qui ne se peut représenter, ni par Images, ni par Figures; que le vuide & l'obscurité qu'on voioit entre les deux rangs d'Idoles, marquoient l'incompréhensibilité de la nature Divine; & enfin, que toutes les Idoles qui l'environnoient, étoient autant d'intercesseurs auprès de l'Etre Suprême.

Tant de Génies, de Vice-Dieux ou d'Intercesseurs auprès de la Majesté Divine demandent des marques visibles de respect & de vénération. Aussi le Pais est-il rempli de Pagodes, & les Pagodes de richesses. L'un va rarement sans l'autre. Quand on veut obtenir la faveur des Grands, on observe de les honorer; on est attentif à leur rendre toute sorte de devoirs; on leur fait des présens; & ces présens répondent ordinairement à la dignité de leur personne. Le dévot se conduit de même dans toutes les Religions: le seul Protestant fait exception à la règle. Il se présente les mains vuides: il va droit à l'Etre Suprême, sans faire la moindre civilité aux Saints, & avec la même hardiesse qu'on remarque dans le système de la Politique. Il traite la Cour du Ciel avec le même mépris, qu'il témoigne à celles du Siècle. (b)

Les *Cochinchinois* qui habitent vers les montagnes ont conservé, à ce qu'on assure, beaucoup plus de simplicité dans leur Religion. Ils n'ont point de Temples d'Idoles: mais ils adorent le Ciel, & lui offrent des sacrifices. A cela ils ajoutent beaucoup de respect pour les morts.

(a) Relation de la *Cochinchine*, par le P. Borri, imprimée à Rennes en 1631.

(b) M. de Meaux a si bien prouvé dans son

Livre de l'*Exposition de la Foi*, l'utilité de l'intercession des Saints, qu'il seroit inutile de s'attendre sur ce sujet.

Le fond de la Religion du Peuple de *Cambate* revient presque à la croyance des Siamois. On dit qu'ils adorent le Seigneur Souverain du Ciel & de la Terre, ou plutôt l'ame de l'Univers. Quelques Missionnaires disent qu'ils ont beaucoup de respect pour nos Cérémonies & pour nos Images; mais les Hérétiques, toujours malins, veulent que ce respect ne soit dû qu'à une conformité d'idées, qu'ils remarquent (a) entre les Païens & les Catholiques.

Il y a dans ce Royaume la Pagode d'*Onco* si célèbre parmi les Gentils, que de cinq ou six Etats à la ronde on s'y rend en Pèlerinage. Ces Gentils reçoivent les dévotions d'*Onco* avec autant de respect & de confiance, qu'un Catholique celles du Saint Siège.

LEURS PRÊTRES.

Il y a entre les *Onsais*, qui sont les Prêtres & les Religieux des Cochinchinois, (b) une Hiérarchie qui a quelque rapport à la notre; par exemple, ils vont vêtus diversément, selon la diversité de leurs règles, ou la différence des dignités. Les uns sont vœu de pauvreté, & ne vivent que d'aumônes; les autres, dit le Missionnaire, vaquent à des œuvres de miséricorde, & travaillent à la guérison des malades, par la magie ou par des remèdes naturels; mais toujours sans exiger ni salaire, ni récompense. Il y en a qui s'occupent à construire des ponts, qui vont en Pèlerinage, qui vont à la quête & bâtissent des Eglises. D'autres enseignent en public & en particulier; d'autres enfin prennent soin des animaux. Tout cela se trouve aussi dans la vie des Talapoins, & des Bramines, comme nous l'avons remarqué. Notre Missionnaire a cru trouver dans la Hiérarchie de ce Peuple une subordination semblable à celle que nous avons d'Abbés, d'Evêques & d'Archevêques, jusques-là, dit-il, qu'ils portent des bâtons dorés & argentés, fort peu différens de ceux dont on se sert parmi nous dans l'Eglise.

La manière d'exercer la Médecine est d'un caractère assez singulier. Les remèdes qu'ils donnent à leurs malades sont agréables & nourrissans; & il n'est pas besoin, dit le Missionnaire, de leur donner d'autres alimens; aussi les donnent-ils plusieurs fois le jour, comme nous donnons les bouillons. Ils saignent beaucoup plus rarement que nous. Il ajoute encore, qu'ils ont assez de bonne foi pour dire à un malade qu'ils jugent ne pouvoir guérir, *je n'ai point de Médecine pour ce mal*; mais s'ils croient pouvoir guérir le malade, ils lui disent avec confiance; *j'ai de quoi vous guérir, je vous mettrai sur pied dans un certain tems*. Aussi-tôt on convient de ce que le malade donnera au Médecin pour sa guérison; & quelquefois le malade & le Médecin en passent un contrat entr'eux. Si par malheur pour celui-ci le malade ne guérit pas, il perd sa peine & sa médecine. Il n'en est pas ainsi chez nous. Il faut mourir de la main des Médecins, & les paier comme si l'on avoit été guéri. Ce n'est pas que nous prétendions qu'ils assurent la vie des hommes; mais il seroit bon d'arrêter la témérité des Empyriques & des Charlatans.

LEURS CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

LA Polygamie des Cochinchinois est semblable à celle de leurs voisins; & ils se permettent aussi le divorce. Ils ne se marient point dans les degrés défendus par les Loix divines & humaines. Vers les montagnes, ils ont un usage semblable à celui des anciens Juifs. C'est que si un homme vient à mourir, son plus proche parent épouse sa veuve; & si l'un ou l'autre refuse cette alliance, il doit se soumettre à une certaine peine dont on ne se rachète pas facilement.

L'adultère, soit homme ou femme, est jeté aux Eléphans. La Relation dit que le Missionnaire ajoute à l'égard de l'Eléphant, qui est l'exécuteur de la Sentence, qu'il le fait fuir de point en point avec autant d'ordre & de docilité, que le pourroit faire un homme; mais on sçait assez que les bêtes se dressent à des fonctions, dont il sembleroit qu'à peine certains hommes seroient capables.

Dans

(a) Purchas dans son Extrait touchant la Cochinchine. (b) Relation de la Cochinchine, par le P. Barr.

à la croûance
de la Terre,
ont beaucoup
s, toujours ma-
qu'ils remar-

s, que de cinq
oivent les dé-
ique celles du

Cochinchinois,
ils vont vêtus
des dignités,
es, dit le Mis-
érifon des ma-
s exiger ni fa-
s, qui vont en
eignement en pu-
t cela se trou-
avons remar-
le une subor-
Archevêques,
fereus de ceux

. Les remé-
est pas besoin,
t-ils plusieurs
up plus rare-
ur dire à un
ce mal; mais
i dequoi vous
vient de ce
le malade &
ci le malade
chez nous. Il
oit été guéri.
mais il seroit

LES

ins; & ils se
défendus par
semblable à
s proche pa-
se foumet-

Relation du
ntence, qu'il
roit faire un
dont il fem-

Dans

parle P. Berra.

Dans leurs usages funébrés voici ce qu'il y a de remarquable. On s'assemble auprès du malade agonisant, & l'on frappe à grands coups de sabre & de cimeterre l'air qui l'environne, afin d'éloigner & d'épouvanter les mauvais Démon, qui sont tout prêts à nuire à l'ame au moment qu'elle sort du corps. Quand il meurt quelque personne de considération, les *Onsais*, qui comme nous l'avons dit, sont les Prêtres de ce Peuple, & souvent aussi leurs Médecins, s'assemblent pour consulter sur ce qui peut avoir causé la mort du défunt; & quand ils croient avoir trouvé la cause de cette mort, ils la condamnent gravement au feu. Cette condamnation est suivie de la possession formelle d'un parent du mort. (C'est ainsi que l'affure le Missionnaire.) Le Diable entre dans le corps de cette personne, après quelques Cérémonies & évocations Magiques; & le possédé raconte dans la possession l'état de l'ame du mort, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle souffre, &c. Leurs autres Cérémonies funébrés ne diffèrent pas de celles de leurs voisins. Comme eux ils célèbrent des fêtes à l'honneur des morts, & comme eux ils les invoquent. Le Missionnaire Jésuite trouve que cela ressemble à la cannifation des Saints. Enfin ils donnent, comme leurs voisins, à manger aux ames.

Il est aisé de remarquer par tous ces usages, que ce Peuple est persuadé de l'immortalité de l'ame. Quand nos Missionnaires disoient à ces Cochinchinois, pour les défabuser de la ridicule opinion, que les ames ont besoin d'alimens, » comment ne voiez-vous pas que vos idées sont très-faultes? Les ames n'ont point de bou- che pour manger; & d'ailleurs si elles mangeoient, les plats resteroient-ils pleins? Les Cochinchinois se tiroient d'affaire en leur repliquant: » il y a deux choses à considérer dans les viandes: l'une est la substance, & l'autre les accidens de quan- tité, qualité, odeur, saveur, &c. Les ames prennent pour elles la substance du manger, qui est immatérielle & spirituelle. C'est un aliment proportionné à leur nature incorporelle; mais elles laissent dans les plats ces accidens, qui se perçoivent des yeux & des autres sens corporels. De cette manière elles n'ont pas besoin des organes d'un corps pour manger. » Si cette réponse n'a pas été concertée par des Chrétiens, il faut avouer qu'elle fait honneur à la subtilité des Cochinchinois.

CHAPITRE VIII.

RELIGION des ILES PHILIPPINES, &c.

LES Insulaires des *Philippines*, c'est-à-dire, ceux qui sont encore Idolâtres, (*a*) adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles. En certains endroits ils adoroient le Démon, & lui sacrifioient fort fréquemment, pour mieux lui témoigner leur reconnoissance pour les richesses qu'ils croient en recevoir. Nous avons remarqué en quelque endroit, qu'en Île de Théologien, de quelque Secte Chrétienne qu'il soit, adorer de faux Dieux, c'est toujours adorer les Démon; mais en Île d'Historien, c'est une expression vague qui ne dit rien. Un Espagnol cité par (*b*) *Joves* a trouvé chez eux l'Idolâtrie des Grecs & des Romains. Un Dieu des Philippines porte le nom de *Maglante*; & *Maglante* veut dire celui qui lance la foudre. Comme ces mêmes Anciens, ils ont des Dieux de l'un & de l'autre Sexe. Entre ces Dieux *Batala* se fait distinguer (*c*) chez les *Tagaïtes*. *Batala* signifie le Dieu Créateur. Chez les *Bisates* ce Dieu supérieur porte un nom qui signifie le Temps. En général on assure que le Culte de ces Païens est fondé sur la tradition, & que c'est elle qui le conserve par des chansons, que les peres apprennent aux enfans. Dans ces chansons ils racontent les faits héroïques & les Généalogies de leurs Dieux, de la même manière que le faisoient les Grecs, avant que d'avoir reçu des Orientaux l'usage de l'écriture.

Dans quelques Îles ou terres voisines des Philippines, on n'a remarqué d'autre Religion (*d*) que des conversations fort familières & fort fréquentes avec le Diable: mais avec toute cette familiarité, quand il se trouve tête à tête avec un d'eux, il

(a) *Purchas* Extraits de Voyages.

(b) Cet Auteur a écrit l'*Histoire de toutes les Religions du Monde*. On le cite, faute d'une meilleure autorité; car il est fort peu exact.

Tomc VI.

pour ne rien dire de pis.

(c) *Relation des Philippines*, dans le grand Recueil de *Thevenot*.

(d) *Purchas*, ubi sup.

le tué. Pour cette raison ces Insulaires sont obligés de se précautionner, & de ne le voir qu'en compagnie.

Dans quelques autres Iles de ces Mers Méridionales, on ne trouve d'autre signe de Culte Religieux, que des malus jointes & des yeux levés au Ciel, quand on y parle de cet Etre suprême, dont on peut bien dire (a) que tous les hommes sentent ses effets, quoiqu'il y en ait une infinité qui paroissent ne le connoître, ni le sentir. Ces Insulaires lui donnent le nom d'*Abba*. Avec l'heureux talent de ramener les choses à une certaine origine, on trouveroit que ces Peuples, aujourd'hui demi sauvages, peuvent avoir hérité ce mot (b) d'*Abba* des Hébreux, ou des Syriens leurs ancêtres, avec la coutume de s'abstenir de cochon.

Malheureusement cette abstinence, qui pourroit les faire prendre pour des descendants des Juifs, n'est reçue que dans la vie civile ; car le Culte Religieux de ceux qui adorent le Soleil, consiste sur-tout à lui sacrifier un cochon avec beaucoup de cérémonie & de dévotion. Après une musique préliminaire d'Instrumens, laquelle fait l'ouverture de cette solemnité, deux vieilles femmes font une révérence au Soleil. On doit observer que les vieilles femmes font en même-tems les fonctions de la Prêtrise, & celles de la forceillerie. Après le premier hommage rendu au Soleil, elles prennent leurs ornemens Pontificaux, se mettent autour de la tête un ruban, de telle manière qu'il leur fait deux cornes sur le front, & tiennent entre leurs mains quelque chose qui ressemble à une ceinture. Dans cet équipage elles dansent, en jouant d'une espèce de chalumeau ; prient, & prononcent quelques paroles en regardant le Soleil. Pendant cet Acte de dévotion, le cochon destiné au sacrifice est lié & présent. Les Prêtresses dansent autour de cette victime. Ensuite on apporte du vin ou quelque chose d'équivalent à cette liqueur ; une de ces Prêtresses en répand environ une taille sur la victime, faisant en même-tems quelques Cérémonies convenables. Après cela elle lui donne le coup de la mort. C'est-là le sacrifice. Pour achever la solemnité de la fête, ces femmes lavent leurs chaumeaux dans le sang de la victime, y trempent le doigt, & marquent leurs naris au front. A l'égard de la chair du cochon, les Prêtresses en font un régal à la compagnie, sans autre apprêt que de le présenter un peu au feu.

Tous ces Insulaires ont la foiblesse de tirer un bon ou un mauvais augure de la première chose qui se rencontre dans leur chemin. L'ignorance & la superstition ne leur permettent pas de se passer de ces ridicules présages. S'ils sont en voyage, le (c) moindre insecte rencontré mal à propos est capable de les renvoyer chez eux.

Nous ne disons rien des incisions que ces Insulaires se faisoient dans la chair, ni des couleurs dont on assure qu'ils se peignoient. Ceux qui ont trouvé des apparences de dévotion ou de superstition en cela, pourroient bien s'être trompés. Il y a plus de fondement à ce qu'on raconte du Culte qu'ils rendoient à certains Arbres, dont on en voit quelques uns qui avoient été taillés de donner une forme & figure d'Idoles. Celles-ci n'étoient rien autre chose que des troncs d'arbres creusés, auxquels on avoit fait une grosse face plate & d forme, avec quatre dents dans la bouche semblables aux défenses d'un Sanglier. On avoit peint ces Dieux avec une délicatesse très-digne de la sculpture. Nos anciens Gaulois étoient encore plus grossiers, puisqu'un arbre, un chêne sur-tout, sans la moindre marque de sculpture, représentoit parmi eux un ou même plusieurs de leurs Dieux à la fois.

On n'a rien à dire de leurs Cérémonies Nuptiales, sinon qu'ils ont plusieurs femmes, & qu'une de ces femmes est toujours supérieure à toutes les autres, comme dans presque tous les Païs où la Polygamie est permise.

Ils croient l'immortalité de l'ame : mais ils veulent, comme leurs voisins du Continent, qu'elle passe d'un corps dans l'autre ; car l'opinion de la Métémpsychose a pénétré aussi dans les Iles voisines des Indes.

On attribue l'usage de la Circoncision aux Insulaires de quelques-unes des Philippines. Pour prévenir dans les hommes la bassesse criminelle de l'amour, on palle aux jeunes garçons, vers l'extrémité d'une certaine partie du corps, un clou dont la pointe est rivée, & la tête formée en couronne. On dit à *Candish* (d) que les femmes trouverent fort à propos le secret du clou, pour s'assurer d'un tribut

(a) Scilicet est aliquid quod nos cogatque regatque
Majus, & in proprias ducat mortalitateges. Manilius.

(b) Ce mot signifie pere.

(c) Purbas, ubi sup.

(d) Recueil de Voyages de la Comp. Tom. 2.

que les hommes n'auroient jamais dû leur disputer, puisque la Nature le leur impose.

On sçait assez l'origine du nom odieux, qu'on donne aux Habitans des Iles appelées des *Larrons*. Tel Ecrivain qui diroit d'eux, que leur Religion répond à leur nom, croiroit avoir pensé la plus jolie chose du monde. Quoiqu'il en soit, tout ce qu'on en connoit se réduit à certaines Images de bois travaillées fort grossièrement. Les Temples où sont ces images sont les barques & les Canots des Insulaires ; l'Avant, ou si l'on veut, la proue des barques est l'Autel, ou pour parler plus correctement, la niche du Dieu. Leurs mœurs répondent au nom qu'on leur a donné. Ils sont d'ailleurs fort débauchés ; mais nous devons ne nous étendre dans cet Ouvrage, que sur ce qui regarde la Religion & les Cérémonies qui l'accompagnent, & nous ne sçavons à ce sujet que ce qu'on vient d'en rapporter.

„ (a) Les Insulaires des *Marianes*, selon le *Pere le Gobien*, ne reconnoissent aucune Divinité ; & avant qu'on leur eût prêché l'Évangile, ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. Ils étoient sans Temples, sans Autels, sans Sacrifices, sans Prêtres. Cependant, ajoute le sçavant Millionnaire, ils étoient persuadés de l'immortalité de l'âme, & que les Esprits reviennent après la mort. Ils reconnoissent un Paradis où les âmes sont heureuses, & un Enfer où elles sont tourmentées ; mais selon eux, ce n'est ni la vertu ni le crime qui conduisent dans ces lieux là. Les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien. Tout dépend de la manière dont on sort de ce monde. Si on a le malheur de mourir d'une mort violente, on a l'Enfer pour partage ; si au contraire on meurt de mort naturelle, on a le plaisir d'aller en Paradis, & d'y jouir des arbres & des fruits qui y sont en abondance. „

Il est presque impossible de concevoir l'immortalité de l'âme, un retour d'Esprits, des peines & des récompenses après cette vie, sans concevoir quelque chose qui tient lieu de Dieu. Ange, Matière ou Démon, il n'importe. Cela sauve toujours d'un Athéisme parfait ; bien entendu que les hommes pensent & agissent conséquemment. Pour le défaut de Culte, il ne prouve rien ; & pour la manière de sortir de ce monde, selon laquelle on gagne ou le Paradis ou l'Enfer, elle prouve peut-être que ces Insulaires croient, comme une partie des Indiens, que les accidens de la vie, une mort violente, &c. sont des châtimens infligés à des âmes qui ont mal vécu dans quelqu'un des corps où elles ont déjà logé ; une mort douce est au contraire la récompense d'une âme qui s'est bien gouvernée dans ses transmigrations précédentes. En vertu de cela l'âme doit mériter le Paradis, & l'autre l'Enfer.

„ Ces Insulaires, continue le P. le Gobien, ignoroient entièrement qu'il y eût d'autres Terres ; ils se regardoient comme les seuls hommes qui fussent dans l'Univers „ d'où l'on peut seulement conclure, que le défaut de commerce avec d'autres hommes les avoit entièrement abrutis. Ils étoient tombés dans une *suspension de sentimens* à l'égard de la Divinité. La moindre réflexion que le P. le Gobien leur eût fait faire, auroit réexcité ce sentiment. Ne voions-nous pas tous les jours parmi le bas Peuple, des gens d'une insensibilité étonnante sur l'article de la Divinité ? Mais comme cela ne vient en eux que d'un défaut de réflexion, on ne s'est pas encore avisé de les appeller Athées.

CHAPITRE IX.

RELIGION des ILES MOLUQUES.

SOUS le nom de *Moluques* nous comprenons les vraies *Moluques*, *Amboine*, *Banda*, *Celebe*. Le Mahométisme est généralement la Religion de ces Iles ; cependant on y trouve encore des Païens, & même dans le Mahométisme on remarque des restes de l'ancienne Idolâtrie. On rapporte que les Idolâtres adorent l'air, ou le *Démon de l'air*, sous le nom de *Lanitho*. Tous leurs *Nitos* (ce nom, à ce qu'on dit, signifie un mauvais Esprit) sont soumis à un Être Supérieur qu'ils appellent *Lan-*

(a) *Histoire des Iles Marianes*, par le P. le Gobien.

thila, & ce *Lauthila* n'est lui-même que le Lieutenant de *Taulay*. Chaque Ville a son *Nito*.

Le *Nito* est consulté dans quelque affaire qu'on veuille entreprendre. Pour le consulter, on s'assemble vingt ou trente, & on l'appelle au son d'un petit tambour confacré, pendant que quelques personnes de la troupe allument plusieurs bougies, & prononcent des paroles mystérieuses qui doivent évoquer. Il parait enfin, au pour mieux dire, un de ceux qui composent cette assemblée fait la fonction de Ministre du *Nito*. Il parle & agit comme s'il étoit lui-même; mais avant que de le consulter, on lui présente à boire & à manger. Après l'Oracle rendu, les Consultants mangent ce qui reste.

Ces superstitions sont publiques; chez eux ils en ont de particulières. Dans un petit réduit du logis, ils allument quelques bougies au *Nito*, & lui servent à manger. Les Chefs de famille conservent soigneusement certaines choses qui ont été consacrées à ce *Nito*, ou dans lesquelles il réside quelque grâce particulière. Malgré ces superstitions (a) on veut qu'ils aient beaucoup de mépris pour la Religion, & que tout se réduise à la crainte qu'il ne leur arrive du mal, s'ils manquent de respect à leur *Nito*. Certainement il ne faut pas être aussi ignorans que ces Insulaires, pour se trouver capables d'une pareille foiblesse. Ces *Nitos* sont assez ressemblans à ceux des Grecs; car on sçait qu'ils en reconnoissent de deux sortes, de publiques & de particuliers. Les premiers étoient honorés dans les Carrefours, ou on célébroit en leur honneur les Fêtes nommées *Compitalia*; & de particuliers, que chacun honoroit dans sa maison.

Le serment consiste à mettre de l'eau dans une écuelle, où ils jettent de l'or, de la terre, & une balle de plomb. Ils trempent la pointe d'une épée ou d'une flèche dans cette eau, & en donnent à boire à celui qui fait le serment. Cette Cérémonie est accompagnée de malédictions contre ceux qui jurent fausement.

Ceux qu'ils appellent *Zwangis*, sont des Sorciers qui se mêlent de poisons & d'enchantemens. Ces *Zwangis* enlèvent & mangent les morts; Pour prévenir cela, les Insulaires font sentinelle auprès des sépultures. Dans l'Île d'*Amboune* (b) la forcellerie réside en certaines familles; elles seules ont le pouvoir de l'exercer, & par ce moyen de se faire craindre à leurs compatriotes. Leur crédulité sur l'Article des sortilèges n'est beaucoup celle des anciens Romains. On peut comparer aux figures de cire de ceux-ci, les Images de bois des Insulaires d'*Amboune*. Par le moyen des premières, dont *Horace* (c) nous a donné la Description, les Sorciers prétendoient faire périr ceux à qui elles en vouloient. De même les Sorciers d'*Amboune* prétendent, que tous les coups donnés à l'Image de bois peuvent tourner à juger, que les personnes d'une valeur distinguée, & qui ne craignent aucun danger, ont le secret de se rendre invulnérables. Il y a quelques années qu'en France le vulgaire s'étoit follement persuadé la même chose des *Miréchaux* de *Fabert* & de *Luxembourg*. On supposoit aussi de ces deux célèbres Capitaines, que pour être invincibles & toujours heureux, ils devoient avoir fait pacte avec le Diable. Nous reviendrons un peu plus bas à la superstition de nos Insulaires.

Le Soleil & la Lune étoient autrefois les objets de l'adoration des *Masaffares*. Ce Peuple est aujourd'hui Mahométan comme la plupart des autres habitans des *Moluques*. (d) Ils adoroient ces deux Astres à leur lever & à leur coucher. Mais si dans le tems de la prière l'air étoit couvert, ils se prosternoient chez eux devant les figures du Soleil & de la Lune. Ces figures étoient ou d'or ou d'argent, & quelquefois seulement de terre cuite dorée. Mais de quelque manière que ces Idoles fussent faites, elles étoient toujours d'une grandeur proportionnée à la haute idée qu'ils avoient de ces deux Astres. On leur avoit consacré le premier & le quinzième de la Lune; & dans ces jours solennels ou leur sacrifioit des bœufs & des vaches. La *Métempsychose* qui étoit reçue chez eux, n'empêchoit pas le sacrifice de ces animaux

(a) *Mandefso*, dans ses Voyages qui sont à la suite d'*Olearius*.

(b) *Valentin* dans sa Description des Indes Orientales, en Hollandois.

(c) *Tanea & effigies eras, altera cerea* —
cereis suppliciter stabat, servulus utique
Jam postura no bis, &c. *Horat.*

(d) Description de *Atacapan*, par *Gervais*.

TUMES

Chaque Ville a

rendre. Pour le
un petit tambour
olucieux bougies,
paroit enfin, ou
fonction de Mi-
avant que de la
ndu, les Consul-

es. Dans un petit
e à manger. Les
it été confacrées
Malgré ces fu-
Religion, & que
ent de respect à
Infulaires, pour
semblans à ceux
le publics & de
ou célébroit en
e chaem hono-

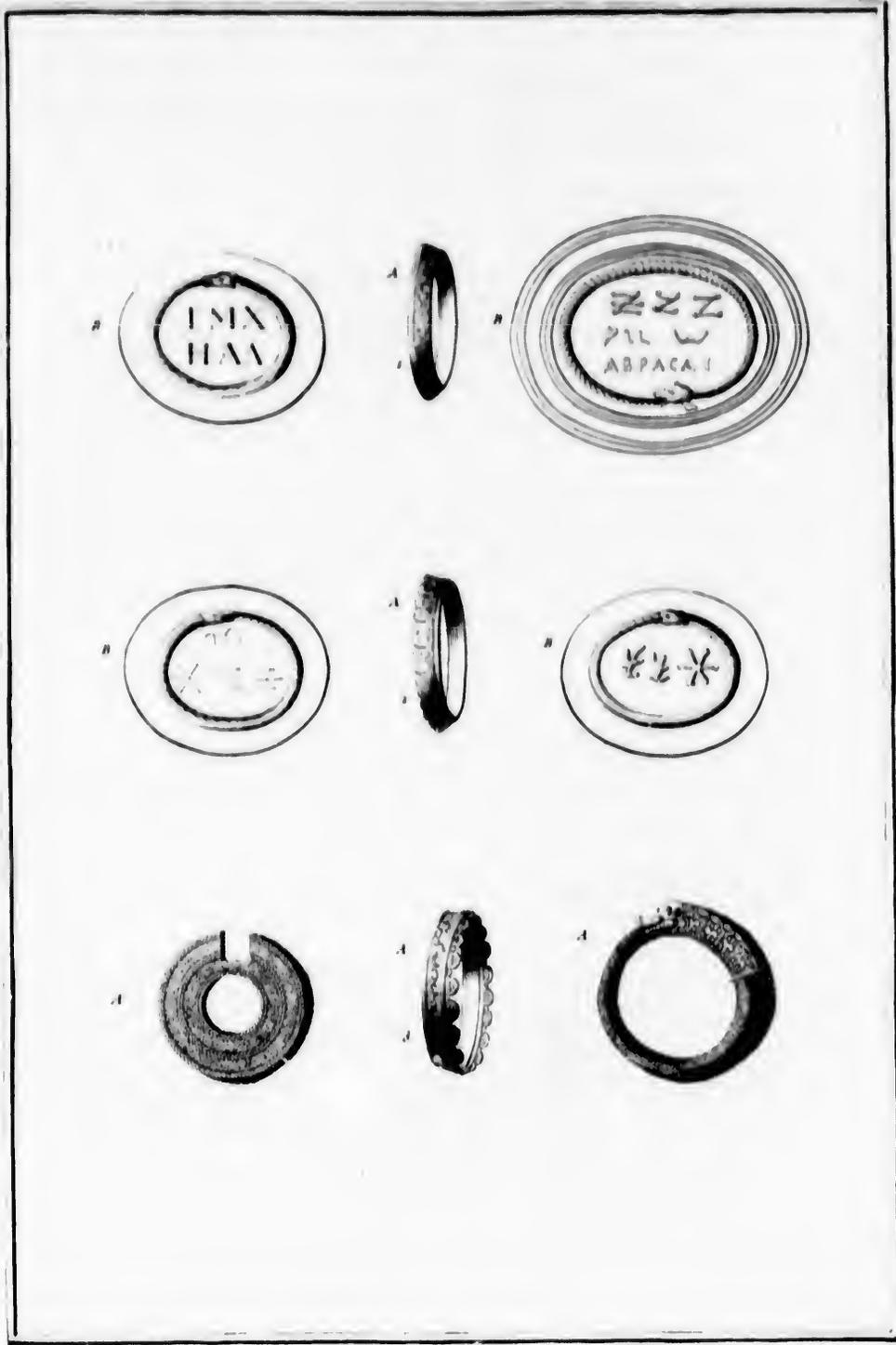
ils jettent de
te d'une épée
fait le serment.
qui jurent fauf-

ot de poisons &
prévenir cela,
me (h) la for-
le l'exercer, &
té sur l'Article
e comparer aux
triboine. Par le
es Sorcières pré-
Sorciers d'Am-
ent tourmenter
ité les porte à
aignent aucun
quelques années
de des Maré-
deux célèbres
ient avoir fait
stitution de nos

des Macassares.
habitans des
cher. Mais si
eux devant les
it, & quelque-
Idoles furent
te idée qu'ils
unzième de la
s vaches. La
e de ces ani-
maux

altera corca
servilibus usque
Horat.

par Gervais.



A. ORNEMENS HIEROGLYPHIQUES des Insulaires des MOLUQUES. B. ARRANAS des Basilidiens semblables à ces ORNEMENS. 124. MAMAKURS ou BRACELETS qui ont du rapport aux COLLIERES du CANADA.

maux respectés dans toutes les Indes, parce que toute la nature étant redevable de ce qu'elle est & de sa fécondité à ces deux Astres, on croioit aussi qu'elle leur appartenoit toute entière. Il n'y avoit point de Ville, point de Village qui pût se dispenser de ces sacrifices.

Tous les grands sacrifices se faisoient au milieu des places publiques par des Prêtres que le Roi nommoit, & que le Peuple entretenoit. On croioit beaucoup mieux honorer ces Dieux, en leur sacrifiant au grand air, qu'en les enfermant, pour ainsi dire, dans des Temples matériels, dont la magnificence, quelque grande qu'elle soit, ne sauroit répondre à la beauté du firmament, & à l'excellence des deux Astres qui étoient l'objet de leur Culte. Les sacrifices particuliers des Chefs de famille se faisoient à la porte du logis, en présence de tous les voisins.

Quoiqu'ils fissent profession de la Métempsychose universelle, & que conséquemment à ce principe, ils fussent obligés d'épargner tous les animaux, ils donnoient pourtant l'exclusion aux oiseaux & aux cochons. Ils croioient des premiers, que leur corps est trop petit, & que leurs organes sont trop peu libres, pour qu'il soit possible que des âmes aillent y loger. A l'égard du cochon, ils s'imaginoient qu'il n'y avoit point d'âme assez méchante, pour mériter d'être exilée dans le corps d'un animal si impur; ainsi, en se faisant de cet animal la même idée que les Juifs & les Mahométans en ont conservée, les Macassares lui faisoient sentir leur aversion d'une manière entièrement opposée à celle du Mahomérisme & du Judaïsme.

Leur opinion à l'égard de l'Univers étoit, que le Ciel n'avoit jamais commencé; que le Soleil & la Lune y avoient toujours régné souverainement; que dans une certaine querelle entre les deux Astres, le Soleil aiant maltraité la Lune qui étoit grosse, celle-ci accoucha avant terme de la terre où nous habitons. Un accouchement si malheureux causa des désordres, sans parler de la mauvaise situation de la terre, qui ne tomba que par hazard dans celle où nous la voions: il sortit plusieurs Géants de cette lourde masse, laquelle s'entr'ouvrit en tombant. De ces Géants les uns se rendirent maîtres de la Mer, les autres des entrailles de la Terre; s'ils y produisirent des choses utiles, ils en firent sortir aussi de très-dangereuses. Ils croioient outre cela, que la Lune produiroit plusieurs autres Mondes, qui paroistroient successivement les uns après les autres, & à mesure qu'il y en auroit un de consumé par les ardeurs du Soleil.

Ceux d'*Amboine* sont aussi peu raisonnables sur leur origine. Il faut que le genre humain leur paroisse bien peu de chose, pour pouvoir s'imaginer que des Etres faits comme eux ont pu être produits (a) par un Crocodile, ou par une Anguille, ou par un Serpent. Il y en a qui se croient sortis du creux d'un vieil Arbre. Les Rois d'un certain Canton de l'Ile disent, qu'ils sont descendus d'un Cocotier. Il vaudroit autant dire qu'on a été trouvé sous une feuille de chou, comme on le dit aux peites enfans, quand ils demandent comment ils sont venus au monde. De semblables extravagances ont eu cours chez quelques Peuples de l'Antiquité. Les Rhodiens débitoient sérieusement que leurs peres étoient nés de la terre échauffée par les rayons du Soleil; les Crétois & les Athéniens se donnoient une semblable origine. Toute la grace qu'on pourroit leur faire, seroit de croire qu'ils avoient conservé quelque idée de la création d'Adam. Les Scythes se disoient descendus d'un monstre demi-femme & demi-serpent. D'autres Peuples se croioient issus d'un chêne. Enfin quelques Nations de l'Europe n'ont pas dédaigné de se choisir pour fondateurs de leurs États des Loups, des Ours & des Chiens.

Ce que nous avons dit touchant les Peuples qui s'imaginent devoir leur origine à un Serpent, pourroit donner lieu à quelques remarques. Qui sçait s'il ne leur est pas resté certaines idées confuses du péché des fondateurs du Genre humain? Qui sçait encore, s'ils n'ont pas regardé le Serpent comme l'emblème d'une certaine partie du corps de l'homme, à laquelle quelques Auteurs Grecs ont donné le nom de Serpent? Cet animal, qui est un objet de culte & de vénération chez une partie des Peuples Orientaux, étoit aussi un des principaux hiéroglyphes des (b) anciens Egyptiens: il l'est encore des Orientaux modernes, parmi lesquels ceux (c) d'*Amboine* le mettent au rang de leurs ornemens, puisque leurs femmes portent certains bijoux

(a) *Valentin*, ubi sup.

(b) Ils représentoient la Nature par un Serpent qui se mord la queue: ils représentoient la Divinité par un Serpent qui a des ailes & une tête d'épervier. On peut voir divers autres

hiéroglyphes du Serpent dans *Pierius Valerianus*.

(c) Le sieur *Valentin* dans sa *Description des Indes*, en Hollandois.

d'or faits en forme de Serpent. On assure que les anciens Ethiopiens ont adoré le Serpent, ou pour mieux dire, la Divinité sous la figure d'un Serpent: en qualité de voisins des Egyptiens, ils pouvoient bien leur avoir pris leurs emblèmes & leurs hiéroglyphes. Qui voudroit assembler ici tous les lieux communs d'érudition au sujet de ce Reptile *Divinisé*, trouveroit son Culte établi chez les Grecs, les Romains, les Gaulois, &c. Nous renvoions le Lecteur à ceux qui ont traité de cette matière.

*Leurs autres SUPERSTITIONS ; leurs
PRE'SAGES, &c.*

LE Ministre Hollandois que nous venons de citer, s'étend beaucoup plus sur cette matière que nous ne ferons ici. Voici ce qu'il rapporte de plus remarquable. Si ces Insulaires rencontrent un corps mort dans leur chemin, ils se détournent au plus vite, sur tout s'ils ont un enfant avec eux, parce qu'ils s'imaginent que l'ame du mort voltige dans l'air au tour du corps qu'elle a quitté, & cherche à nuire aux uns & aux autres. Les ames en veulent principalement aux petits enfans ; & pour les empêcher de leur nuire, on se sert de certains préservatifs qu'on lie sur les bras ou au col de ces petits innocens, quand ils ont atteint l'âge de trois ou quatre mois. Après cela aucun Démon n'oseroit plus les toucher.

Ils croient qu'un Démon donne la petite verole ; & que si on ne veille pas exactement auprès du malade, ce Démon l'enlève la nuit & le porte sur un (*a*) *Sagu*. Le seul moien de défendre l'entrée du Logis au Démon, & de l'empêcher d'apporter la petite verole, est de mettre, non à la porte & aux fenêtres, ce n'est pas par là qu'il entre, mais à une certaine ouverture qui est dans le toit, une de ces Images de bois dont nous avons parlé dans l'article précédent. Dès que le Démon aperçoit cet épouvantail, il ne se le fait pas dire deux fois: il prend un autre chemin, & va nuire ailleurs.

Si la première fois qu'ils sortent de chez eux le matin, ils rencontrent une personne contrefaite, ou quelque vieillard impotent, ils retournent aussi-tôt, persuadés que s'ils méprisoient ce présage, ils seroient malheureux toute la journée.

Dans ces lies comme ailleurs, & même dans les Païs Chrétiens, les mauvais Démons se plaisent à marcher la nuit, & à faire du mal à ceux qu'ils rencontrent. Pour s'en garantir, on ne sort jamais le soir sans être muni d'un oignon ou d'une gouffe d'ail, avec un couteau, & quelques petits coupeaux de bois. Une mere sur-tout, qui sort le soir avec son enfant, n'oublie pas de prendre cette précaution. Quand elle couche son enfant, elle met ces bagatelles sous le chevet du petit, & le petit se souvient, quand il a atteint l'âge d'homme, de craindre encore ce que sa mere lui a fait craindre. Ainsi se perpétuent la peur des Esprits, & toutes les superstitions qui sont annexées à cette peur ; mais qu'on ne se moque pas ici des seuls Moluquois. Les vieilles, les bonnes femmes & des esprits foibles ont rendu cette peur si générale, qu'elle régne plus ou moins dans toutes les Religions. On a si bien fait, que le Diable est devenu un agent universel.

Ils croient qu'on peut enforceter les enfans par un regard, par l'attouchement, par des louanges. Fondés sur une semblable crainte, quelques Allemands superstitieux exigent d'une vieille, qui se fera avisée de regarder & de louer leurs enfans, qu'elle dise en même-tems *Dieu les bénisse*.

Une jeune fille évite de manger des fruits doubles. Une Esclave n'en présentera jamais à sa Maîtresse, de peur qu'il ne leur arrivât un jour de mettre des jumeaux au monde, & d'accoucher avec peine. Le même Auteur assure, que les *Moluquois d'Amboine* ont une grande confiance en leur chevelure, & qu'elle fait la plus grande partie de leur force. Sur cette assurance, ils se livrent hardiment aux dangers ; quand ils ont commis quelque crime, ils bravent la question, quelque rude qu'elle puisse être. L'Auteur Hollandois allégué quelques exemples, qui pourroient persuader que cette confiance est fondée. Nous nous dispenserons de les rapporter. Il ne conviendroit pas non plus de leur confronter celui de Samson: on trouve dans l'Antiquité Grecque celui de Nifus, qui portoit sur la tête un petit toupet de cheveux couleur de pourpre (*b*) duquel dépendoit la conservation de ses

(a) Espèce d'Arbre.

(b) *Inter honoratos medio de vertice canos
Crinis inhaerebat, magni si vincia regni.* Ovid. *Metam.* L. 8.

Etats. Mais cela prouve seulement, que les Anciens avoient la foiblesse de croire certaines choses qu'on n'a pas encore bien rejetées. Par exemple, il y a fort peu de tems qu'on étoit persuadé, que pour se rendre maître d'un Sorcier, & lui ôter tout le secours qu'il pouvoit attendre du Diable, il falloit lui raser les cheveux de la tête & les poils du corps, pour découvrir les caractères que le Prince des ténèbres imprime à ses serviteurs après leur avoir accordé sa protection. Cette idée & celle des Moluquois pourroient bien se ressembler.

Ils s'imaginent aussi ridiculement, que les femmes qui meurent en couche ou dans le tems de leur grossesse deviennent des Spectres, ou des Fantômes; qu'elles vont errant dans les bois, & quelquefois même dans les Villages pour chercher leurs maris, ou pour faire peur aux gens. Afin d'empêcher qu'une femme morte de cette manière ne se métamorphose en Spectre, on lui met un œuf sous chaque aisselle avant que de l'enterrer. La pauvre défunte croiant tenir ses enfans, n'ose plus quitter la place de peur de leur faire du mal. Pour mieux l'empêcher de se remuer, & d'essayer de changer de situation, ils lui fichent des épingles dans tous les orteils, en remplissent les entre-deux avec du coton, lui mettent du (a) borbory en croix sous la plante des pieds, & lui attachent les jambes avec certaines herbes dont ils savent faire des cordons.

Enfin, pour ne pas s'amuser trop long-tems à ces pratiques superstitieuses, nous n'entrerons dans aucun détail sur la formule de malédiction qu'ils prononcent contre un corbeau qui s'arrête sur leur maison, ni sur une infinité de bagatelles qu'ils débitent touchant les charmes & les sortilèges. Pour s'en garantir, les Infulaires d'Amboine ne marchent guères sans leurs *Mamakurs*. Ces *Mamakurs* sont des brafflets dont on voit ici la figure.

(b) *Massape* est réputée Terre Sainte. Les Moluquois y transportent leurs malades, & se persuadent que la sainteté de cette terre influera sur la santé de leur corps. On ne dit pas si l'imagination concertée avec la superstition la guérison miraculeuse. Les exemples de pareilles guérisons ne sont pas rares. Quoiqu'il en soit, ceux qui se font porter dans l'île, y font porter aussi quelques boues. Nous sommes d'avis de comparer cette terre sainte à nos écuries, & les malades aux chevaux; car on n'ignore pas, que pour conserver la santé à ces animaux, on fait ordinairement loger un bouc avec eux.

Les Infulaires d'Amboine observent de mettre de l'ail & certaines herbes sous le chevet d'un malade. Ils y ajoutent des manches à balai, pour qu'il puisse se défendre contre les malins Esprits. Tout cela se met à son côté droit.

Leurs CÉRÉMONIES NUPTIALES & FUNÈBRES, &c.

LES Mariages de ces Infulaires se font sans beaucoup de Cérémonies. Dès que les Parties sont d'accord, le pere du Fiancé fait à la Fiancée le présent de Noces, & le pere de la Fiancée fait un festin. En même-tems on entend la Musique du Tambour, & l'on se met à danser; après quoi les mariés vont s'acquitter du plus essentiel de la fête. Quand on en vient au divorce, & que c'est la femme qui le souhaite, il faut premièrement qu'elle rende les présens de Noces: après cela elle verse de l'eau sur les pieds de son mari, pour faire voir qu'elle se purifie entièrement de l'impureté qu'elle a contractée avec lui. L'affection que l'un a pour l'autre, pendant que les liens du mariage tiennent encore, est proportionnée à la facilité avec laquelle on les rompt.

(c) Dans l'île d'Amboine à peine les enfans sont-ils nés, qu'on pense à les marier. On y faisoit autrefois un grand régal accompagné de beaucoup de réjouissances, quand une fille avoit donné les premières marques de sa capacité pour le mariage: mais avant ces réjouissances on lui faisoit faire une espèce d'abstinence. Elle ne mangeoit alors que des fruits crus & des racines: il lui étoit même défendu de se laver. Un peu avant le festin, les Matrones la conduisoient à une eau courante, & l'y lavoient; ensuite elles lui mettoient sur le corps des hardes neuves, & la paroient aussi proprement qu'il se pouvoit. En revenant de la rivière,

(a) C'est du Safran des Indes.
(b) *Valentin*, ubi sup.

(c) *Valentin*, ubi sup. & autres.

elle marchoit la tête couverte au milieu de ces mêmes Matrones ; & pendant la marche, de jeunes garçons lui jetoient des Citrons & des Goiaves à la tête. A *Ceram* on pratiquoit ces mêmes usages, quoique d'une manière un peu différente ; mais dans quelques autres endroits, au lieu d'obliger les filles à rester au logis pendant les infirmités ordinaires au Sexe, on les envoioit au contraire dans des huttes, qu'on leur avoit préparées exprès dans un bois, parce que les parens craignoient qu'une maladie si impure n'attirât des malheurs sur la maison. Il ne seroit pas impossible de concilier les contrariétés qui se trouvent dans ces usages, si en supposant à ces Peuples & à ceux qui dans le même cas observent des pratiques semblables, une connoissance obscure de ce qui s'est passé dans la première enfance du monde, on supposoit aussi qu'ils se réjouissent de voir que leurs filles vont être en état de perpétuer l'espèce ; mais qu'en même tems ils leur font sentir la peine du péché qui accompagne cette vertu.

Nous ne nous étendrons pas sur la coutume d'acheter la femme qu'on veut épouser ; car c'est l'acheter, que de faire à la mariée & à ses parens ce qu'on appelle les présens de Noces. On sçait assez par le récit des Voyageurs, que ces présens se donnent en équivalent de la femme qu'on épouse. Les Insulaires d'Amboine sont ces présens aux pere & mere de la future, & à ses plus proches parens. Les présens consistent en Esclaves, en Joiaux & autres ornemens d'or ou d'argent, en étoffes de soie, en toiles peintes, &c. Les présens étant donnés, le Galant & la Maîtresse sont regardés sur le même pied que chez nous les Fiancés. Dès lors les filles d'Amboine se dépouillent si bien de la cruauté dont leur Sexe fait la barrière de sa vertu, qu'il leur est fort ordinaire de céder à l'Amant ce qui ne lui doit appartenir qu'en qualité de Mari, & même de lui produire quelques fruits avant l'hymen. Pour aimer avec succès & se faire aimer de même, elles pratiquent tous les artifices des Indiennes de Terre-ferme ; & l'on dit qu'elles font d'une adresse inimitable à parler d'amour à leurs Amans avec des fleurs & des fruits, quand elles n'ont pas le moyen de les voir de près.

Certains (a) Insulaires de l'Île de *Ceram*, ne permettent le mariage à leurs jeunes gens, qu'après qu'ils ont apporté quelques têtes de leurs ennemis ; mais ce qui est bien plus remarquable, est, que ces jeunes gens n'oseroient s'habiller, non pas seulement couvrir ce que la bienséance veut qui soit couvert, ni habiter dans une maison couverte d'un toit, jusqu'à ce qu'ils aient au moins fourni une tête pour les habits, & une autre pour le toit. Toutes ces têtes sont portées sur une pierre consacrée, & destinée sans doute à recevoir de semblables offrandes. Nous dirons en passant, que dans la plus reculée Antiquité, les filles nubiles étoient données aux jeunes gens pour récompense d'une expédition militaire, ou de quelque autre acte de valeur. L'Histoire (b) d'Othoniel prouve que cet usage étoit aussi établi chez les Anciens Juifs.

A l'égard des morts, la coutume (c) des Macassares, des Insulaires d'Amboine, & en général de toutes les Moluques, est de les veiller les sept premiers jours qui suivent celui de la sépulture : pendant ce tems-là on fait comme à l'ordinaire le lit où le mort couchoit ; on lui prépare à manger ; on couvre la table, & l'on sert les viandes devant ce lit, afin que le défunt ne se plaigne pas de la faim. On met de la lumière sur la table, afin qu'il voie, & une cuve avec de l'eau tout auprès pour boire & pour se laver les pieds. Ils s'imaginent que l'ame du défunt a tant de peine à oublier sa demeure, qu'elle vient y roder continuellement. Ce n'est qu'à la longue qu'elle y renonce ; d'ailleurs elle est bien aise de voir par elle-même si l'on ne l'a pas mise en oubli. S'il arrivoit qu'on la négligeât, elle ne se contenteroit pas de s'en plaindre ; elle maltraiteroit ceux qui la négligent. Le Sieur Valentin, qui étoit le Ministre de l'Île d'Amboine, avoue de bonne foi, que ceux même qui s'étoient faits Chrétiens n'avoient pu renoncer à ces coutumes ; d'où l'on doit conclure, qu'en ces pais accoutumés de tout tems à des usages superstitieux & directement contraires au Christianisme, le Prêche Protestant n'a pas plus de force que l'Instruction du Missionnaire Catholique. Ce n'est pas que nous prétendions nier que les uns & les autres ne fissent des conversions véritables ; mais que par des conversions presque subites, on gagne à JESUS-CHRIST plusieurs milliers d'ames ;

(a) Les *Alfoeras*.
(b) Juges, Chap. 1.

(c) Valentin & autres.

d'ames; (a) que des Iles entières & des Provinces considérables se prennent dans les filets de l'Evangile par nos Européens naturellement suspects à tous ces Peuples Indiens, à cause de leurs vûes intéressées, de leurs passions si contraires à l'Evangile, & des usurpations qu'ils ont faites sur les possesseurs légitimes; en un mot, qu'il y ait autre chose chez la plupart des Indiens qu'un extérieur de Christianisme; *Credas Judas Apella*. Nous proposerions volontiers deux difficultés aux Convertisseurs: aux uns, que les Apôtres ne craignoient ni la peine, ni le Martyre; aux autres, que les Apôtres n'étoient suspects d'aucune vûe ambitieuse, & qu'aucun d'eux ne cherchoit à s'attribuer l'empire des corps, sous prétexte d'acquérir celui des ames; qu'ils n'acceptoient aucune dignité temporelle, &c. Mais en faisant ces difficultés, nous reconnoissons sans peine, qu'il y a des exceptions à faire en faveur des nouveaux Apôtres.

(b) On dit que les Insulaires des Moluques envoioient autrefois les criminels à *Celebes*, pour les y faire manger par les habitans qui étoient Antropophages. Avant la venue des Européens, ceux d'Amboine mangeoient leurs parens, quand ils les voioient dans un âge si décrépît ou si infirme, qu'ils ne pouvoient plus qu'être à charge au monde. Ils traitoient de même ceux qui étoient atteints d'une maladie désespérée.

(c) Ces derniers Insulaires n'ont pu encore perdre entièrement le gout de la chair humaine.

Dans l'île de *Banda*, où l'on professe assez généralement la Religion Mahométaine, (d) les femmes qui se trouvent présentes à la mort de leurs parens & de leurs maris, pleurent & crient de toute leur force. Peu s'en faut, que nous ne disions qu'elles heurlent comme des Gafcones. C'est, dit-on, pour essayer de faire revenir l'ame du mort, que ces Indiennes de *Banda* font tant de bruit: mais comme l'ame ne revient point, on met le mort dans un cercueil couvert d'une toile blanche, & dix ou douze personnes le chargent sur leurs épaules. Les hommes marchent après le corps, & les femmes suivent les hommes. Après l'enterrement on se régale chez les Parens du mort, pendant qu'on fait brûler de l'encens, ou quelque autre chose de pareil sur la fosse. Quand la nuit vient, on y allume une lampe sous une hute faite exprès. Nous ne disons rien des interrogations que l'on fait aux morts, ni des festins mortuaires. Outre que tout cela est assez ordinaire aux Orientaux, il ne se trouve rien de particulier à ce sujet chez les Moluquois.

Les Mahométans des Moluques sont extrêmement religieux envers les morts. Quoiqu'il ne s'agisse point ici des usages ordonnés par la Loi de Mahomet, nous rapporterons pourtant une superstition de ces Insulaires, laquelle se trouve aussi dans le Paganisme des anciens Romains. (e) Ils entretiennent les tombeaux des morts avec un soin extraordinaire, & les regardant comme des lieux sacrés, ils ne sçavoient souffrir qu'on y commette la moindre des impuretés. Sur tout ils tachent d'empêcher que les Chrétiens ne les profanent. Y faire de l'eau, ou s'y soulager de quelque autre besoin de la Nature, leur est une chose abominable. Le Ministre Calviniste, Auteur de la Description que nous citons au bas de la page, raconte qu'une telle action couta la vie à un Hollandois; & là-dessus le Peuple s'imagina qu'il avoit été enforcé: Le Ministre qui paroît assez dégagé des opinions superstitieuses, croit qu'il s'éleva du tombeau quelque vapeur contagieuse, ou que l'Hollandois fut empoisonné subtilement par quelque zèle Moluquois.

Nous n'oublions pas l'ancienne coutume de ces Insulaires. Quand le Souverain d'une de leurs Iles venoit à mourir, les autres Iles envoioient une Ambassade, pour rendre les derniers honneurs au défunt, & pour aider à l'ensevelir. Cette coutume, qui paroît bizarre, pourroit cependant être comparée à nos Ambassades de condoléance.

Tous ces Peuples affectent de braver la mort, ou s'étourdissent à ses approches avec le secours d'une dose d'Opium: mais ceux de *Ternate* semblent encherir sur les autres Insulaires. On y voit (f) assez communément les criminels aller au supplice avec le

(a) Selon le témoignage du Sr. *Valentin*, le Christianisme (Protestant) a conquis l'île d'*Amboine*. Il est vrai que cet Auteur a la sincérité de reconnoître, que ces Peuples ont de la peine à se défaire du vieux levain. Les Danois prétendent qu'ils font aussi des progrès considérables. Les Millionnaires Catholiques ne prétendent pas en faire moins que le Calviniste & le Luthérien.

(b) *Purchas*.

(c) Le Sr. *Valentin* rapporte des exemples de ces restes d'*Antropophage*.

(d) *Mandello* dans ses Voies imprimés avec *Olearius*.

(e) *Valentin*, ubi sup.

(f) *Valentin*, ubi sup.

Bétel à la bouche & la tête ornée de fleurs, comme s'ils alloient aux Nôces. Cela n'est pas non plus sans exemple. Ne sçait-on pas que dans un certain Roiaume, où les gens sont d'ailleurs très-éclairés, on va se faire pendre en beau linge blanc, la barbe faite avec soin, la perruque poudrée, & la harangue toute prête à prononcer ?

Nous ne dirons qu'un mot de la manière dont les Infulaires (*) Idolâtres de *Cirram* déclarent la Guerre à leurs ennemis. Elle a beaucoup de rapport à celle des anciens Grecs, & de quelques autres Peuples de l'Antiquité. Ils envoient une espèce de Héraut à l'ennemi. Ce Héraut commence par prendre le Ciel, la Terre, les Eaux, & les Morts pour témoins de leur conduite; après quoi il publie à haute voix les raisons qu'on a de faire la guerre, non par embuscades & par trahison, comme des Brigands, mais à force ouverte. En certaines circonftances ce cri de Guerre est répété jusqu'à neuf fois.

Ils coupent la tête à ceux de leurs ennemis qui tombent entre leurs mains. Les Guerriers victorieux portent ces têtes en triomphe; les femmes & les filles forcent des Villages, & viennent au devant d'eux en chantant & en dansant, pour recevoir ces trophées. Le triomphe est suivi d'un festin & d'autres réjouissances. Pour sçavoir si la guerre sera heureuse, ils donnent un grand coup de hache à un arbre, & la laiffent dans l'ouverture qu'elle y a faite. Si elle s'y remue d'elle-même, c'est un bon signe: on doit marcher en toute assurance à l'ennemi. Si après le coup donné la hache reste immobile, cela donne à entendre qu'il faut demeurer tranquille. Le vol de certains oiseaux, qu'ils consultent après le Soleil couché, leur présage aussi le bonheur ou le malheur de l'expédition militaire. Nous nous dispensons d'un plus long détail de ces Coutumes superstitieuses. Elles ne pourroient qu'ennuyer.

Leurs *Mamacurs*, c'est ainsi qu'ils appellent certains bracelets de verre ou de quelque matière plus précieuse, ont quelque rapport aux colliers des Américains, du moins en ce qu'ils leur servent aux Conseils de Guerre. Le Mamacur est une espèce d'Oracle, qui décide de ce que l'on doit faire après le Conseil. On égorge une poule lorsque la Lune est nouvelle, & on trempe le Mamacur dans le sang de cette poule. La couleur du Mamacur sortant de ce sang règle ensuite le bonheur ou le malheur.

Nous épargnerons au Lecteur la peine de lire une description sèche & ennuyeuse de leur Musique & de leurs Danses. Ni l'une ni l'autre ne nous paroissent avoir rien de fort intéressant: mais afin de ne rien oublier d'essentiel, nous lui représenterons ici le *Tifa* & le *Rabana* des Moluques. Ce sont des Tambours, au son desquels ces Peuples dansent dans leurs réjouissances & dans les solennités religieuses. Le *Rabana* est un tambour dont les jeunes Moluquoises jouent, lorsqu'elles chantent les belles actions & les louanges de leurs Guerriers. En chantant, elles s'accompagnent en quelque façon de ce *Rabana*. Elles vont au devant des Guerriers en dansant au son de cet instrument, dont elles jouent en même tems. C'est ainsi que les Guerriers Moluquois triomphent des ennemis. Cette manière de triompher se trouve aussi dans les Psaumes du Roi David, & dans quelques endroits de l'Histoire Sainte. Le nom du *Tifa* n'est pas éloigné du *Toph* des Hébreux; mais comme l'un & l'autre paroissent avoir été formés sur le son que rend le tambour, ainsi que cela se trouve dans les noms de cette espèce, & dans une partie de ceux des animaux, il se pourroit que *Tifa* ne vint pas mieux de *Toph*, qu'*Alfana* d'*Equus*, & *Laquais* de *Verna*. Ces sortes d'Etymologies donnerent lieu à cette Epigramme si connue:

*Alfana vient d'Equus sans doute:
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de-là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route,*

Disoit ingénieusement le Chevalier d'*Accillon* de *Cailli*, en se moquant de l'origine que donnoit M. Ménage au mot *Equus*, Cheval. La Figure du *Tifa* se rapporte aussi à celle du Tambour des Basques. Cela nous disposeroit à faire venir celui-ci des anciens Hébreux, ou des Phéniciens par les anciens Espagnols & par les Carthaginois, si nous croions que cette filiation pût être du goût des *Erudits*.

(*) Les *Alfoerai*.

JMES

Nôces. Cela
Roiaume, où
linge blanc, la
à prononcer
âtres de *Ceram*
lle des anciens
espèce de Hé-
les Eaux, &
voix les rai-
comme des
Guerre est ré-

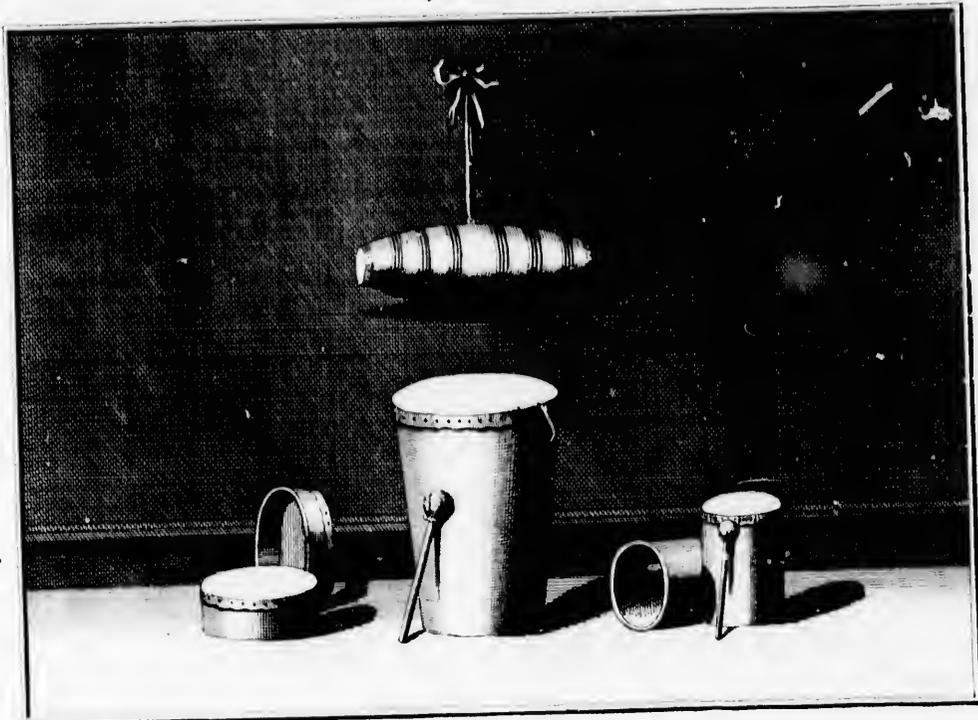
s mains. Les
es sortent des
r recevoir ces
pour sçavoir si
& la laissent
un bon signe:
la hache res-
ol de certains
bonheur ou le
détail de ces

e ou de quel-
ains, du moins
e espèce d'O-
ge une poule
e cette poule.
u le malheur.
& ennemieuse
ent avoir rien
représenterons
a desquels ces
es. Le Raba-
tent les bel-
accompagne
en dansant au
me les Guer-
e trouve aulli
re Sainte. Le
& l'autre pa-
cela se trouve
, il se pour-
ais de *Verna*.

t de l'origine
rapporte aulli
luc-ci des an-
Carthaginois,



MOLUQUOIS, jouant du RABANA.



Divers Instrumens de MUSIQUE des MOLUQUOIS.

CHAPITRE X.

RELIGION des ILES de BORNEO,
de SUMATRA, de JAVA, &c.

LA Côte de cette première Ile est occupée par les Mahométans, & l'intérieur par les Païens. (a) Ceux-ci adorent le Soleil & la Lune. Le vol & le cri des oiseaux dirigent toutes leurs affaires, & publiques & particulières. Si lorsqu'ils sortent de chez eux, l'oiseau qu'ils rencontrent vole vers eux, en voilà assez pour les obliger de retourner au logis, pour n'en pas sortir de la journée, sur tout si l'oiseau est de ceux qui méritent une attention particulière: mais si l'oiseau vole vers l'endroit où ils ont dessein d'aller, c'est un présage tout-à-fait heureux. Leurs Usages Religieux paroissent avoir tant de conformité avec ceux des Moluquois Idolâtres, qu'il est presque inutile de faire un article exprès pour ces Insulaires de *Borneo*. Leurs jeunes gens, non plus que ceux des Moluques, ne peuvent se marier qu'après avoir apporté à leurs Maîtresses quelques têtes d'ennemis, ou d'étrangers; (b) car chez eux étranger & ennemi est la même chose. C'est à ce prix que font les conquêtes amoureuses de ces Païens, qui en veulent sur tout à ceux qui viennent acheter le poivre des habitans de la Côte. Quelqu'un a écrit, qu'ils croient l'anéantissement du corps & de l'ame après cette vie.

Dans *Sumatra* le Royaume d'*Achin* est Mahométan, le reste de l'Ile Idolâtre. C'est tout ce qu'on en peut dire d'assuré: (c) on rapporte qu'autrefois ceux de *Sumatra* n'avoient d'autre monnaie que les cranes de leurs ennemis.

L'intérieur de l'Ile de *Java* est soumis à l'Idolâtrie, comme le sont tous les Païs où les Européens ont pénétré. On y croit la Métémpsychose comme parmi les Indiens de Terre-ferme: mais la plus grande partie des Insulaires professe le Mahométisme, excepté *Batavia*, & les *Javans* que les Hollandois ont convertis au Christianisme. Les *Javans* Idolâtres reconnoissent (d) un Dieu Créateur de l'Univers; cependant ils rendent hommage à cet Etre nuisible que nous appellons le Diable. Ils le prient; ils s'adressent à lui l'offrande à la main, afin qu'il ne leur fasse point de mal. Les anciens Voyageurs rapportent, que de leur tems les *Javans* mettoient le Soleil & la Lune au rang de leurs Dieux, & qu'ils portoient la superstition jusqu'à accorder le Culte Religieux à la première chose qu'ils rencontroient le matin.

De la petite *Java* il nous reste aussi peu de particularités que des autres Iles de la *Sonde*. (e) Les Peuples qui l'habitent fixoient autrefois leur Culte au premier objet qui les frappoit le matin; & ces objets *Divinisés* étoient l'Idole du jour.

Dans une maladie on consultoit l'Enchanteur. Si celui-ci rapportoit que le mal étoit incurable, les proches parens du malade l'envoioient étrangler charitablement; après quoi on l'enterroit avec soin, de peur que les bêtes sauvages ne dévorassent le corps. Telle étoit la contradiction qui se trouvoit dans les usages funèbres de ces aveugles Insulaires.

Ceux de la grande *Java* faisoient pis encore: ils portoient au marché les vieillards, & ceux que des infirmités mettoient hors d'état de travailler. Là on les venoit aux Antropophages.

Du tems d'*Olivier de Nord*, (f) le Grand Pontife des Idolâtres de *Java* faisoit sa résidence à *Jortam*. Ce Grand Pontife, quoique fort âgé, étoit encore le Mari de plusieurs femmes; à la vérité Mari titulaire, son grand âge ne lui permettant plus les fonctions d'Époux.

(g) Du tems des premières découvertes des Indes, on célébroit à *Java* la Céré-

(a) Relation de *Borneo* écrite en Hollandois, par Jean le Roy.

(b) Jean le Roy, ubi sup.

(c) Purchas, Extraits de Voyages.

(d) Purchas, ibid.

(e) Anciennes Relations dans Purchas.

(f) Voyages des Hollandois aux Indes Orientales, Tom. II. Edit. de 1725.

(g) De Bry, India Orient.

monie des Noces de la manière qu'on la voit représentée ici. La Procession nuptiale marchoit vers la maison de la Mariée au bruit du tambour & des bassins de cuivre. Elle étoit composée de parens, d'amis, de voisins. Les uns portoient des queues de cheval en guise d'étendards; les autres étoient armés, & faisoient entr'eux pendant la marche une espèce de combat. Des filles & des femmes portoient à la Mariée les présens de Noces & des pièces de ménage. Le Marié étoit à cheval. Arrivé au logis de la Mariée, il mettoit pied à terre. Elle qui l'attendoit à la porte avec une cuve pleine d'eau, s'avançoit aussitôt, & lui lavoit les pieds; après quoi ils entroient l'un & l'autre dans la maison, & n'y restoit qu'un instant. Car ils alloient rejoindre la Procession, & marchaient tous ensemble dans le même ordre vers la maison de l'Epoux, avec cette différence, qu'il marchoit alors à pied, tenant sa Mariée par la main, & qu'on menoit après eux le cheval sur lequel il étoit monté auparavant. De cette manière l'Epoux la conduisoit chez lui; & on ne faisoit la Nôce qu'après la consommation du Mariage.

Tout ce que les Jésuites Missionnaires nous apprennent des Habitans de l'île de *Nicobar*, est (a) qu'ils adorent la Lune, & qu'ils craignent fort les Démon; qu'ils ne font point divisés en Castes; qu'on n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un Culte Religieux; & qu'il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération, & où ils n'osent entrer, de peur d'y être maltraités du Démon.

CHAPITRE XI.

RELIGION de CEYLAN.

Les Peuples de *Ceylan* sont Gens comme les autres Indiens. (b) Les *Chingulais* adorent un (c) seul Dieu Créateur de l'Univers; mais ils croient qu'il y a d'autres Divinités au dessous de lui, qui sont comme ses Lieutenans, & à chacun desquels ils donnent un emploi. Ainsi l'un préside à l'agriculture, l'autre à la navigation, &c. Toutes ces Idoles sont représentées sous des figures bizarres & monstrueuses. Un de ces Dieux qui porte le nom de *Buddu*, est représenté sous la figure d'un Géant. Ce *Buddu*, dit-on, mena autrefois une vie très-sainte & très-pénitente. Les *Chingulais* comptent leurs années du tems qu'il a vécu parmi eux; & comme par la suppuration l'on trouve, à ce que dit *Ribeyro*, que *Buddu* vivoit environ l'an quarantième de l'Ere Chrétienne, on suppose qu'il pourroit être le même que *Saint Thomas*, qui porta la connoissance de l'Evangile jusques dans le fond des Indes. Les *Chingulais* ajoutent aussi que *Buddu*, qui n'étoit pas né chez eux, alla mourir dans la Terre-ferme. Cela, dit-on, s'accorde encore à l'opinion que les Chrétiens de *Saint Thomas* ont de la mort de cet Apôtre. La dent de Singe, qu'un Vice-Roi Portugais fit brûler en l'année 1560. étoit adorée autrefois comme une dent de *Buddu*. En vain le Portugais voulut-il arrêter par ce moyen le cours de cet acte d'idolâtrie: la superstition qui a des racines infinies, publia que la dent s'étoit échappée des mains des prophanes, & étoit venue se réfugier sur une roche. (d) Il appartient à *Buddu* de sauver les âmes. Nous aurons occasion de parler encore une fois de *Buddu*, qu'il est plus raisonnable de prendre pour *Fo* & *Xequis*, que pour *Saint Thomas*.

Les *Ceylanois* adorent aussi le Démon sous le nom de *Jaca*. Après avoir dit si souvent les raisons d'un Culte si extraordinaire, il seroit presque inutile de les répéter. Ce Culte est un effet de la crainte: nous lui sacrifions, disent-ils, tout ce que nous avons de meilleur, afin qu'il nous traite bien & qu'il soit de nos amis. Chez tous les Peuples *Démonolâtres*, le Diable raisonne comme un tiran de l'ancienne Rome. (e) Il s'embarasse peu qu'on le haïsse, pourvu qu'on le craigne.

Nous

(a) Lettres inédites.

(b) *Hist. de Ceylan*, par *Ribeyro*.

(c) Ils l'appellent par excellence le Dieu Créateur de l'Univers. Relation de *Ceylan* par *Knox*,

Chap. 3. de la seconde Partie.

(d) *Knox*, Relation, &c. ubi sup.

(e) *Oderint dum metuant*, dit *Neroc*.

JMES

pression nuptiale
lins de cuivre.
ent des queués
tr'eux pe danc
it à la Mariée
ral. Arrivé au
orte avec une
o quoi ils en-
ar ils alloient
ordre vers la
ed, tenant sa
il étoit monté
ne faisoit la

ns de l'île de
émous, qu'ils
ublic qui soit
ereuées dans
& ou ils n'o-

Les Chin-
is ils croient
leurenans, &
griculture,
es figures bi-
est représenté
ie très-fainte
a vécu par-
que Budda
pourroit être
ques dans le
né chez eux,
inion que les
Singe, qu'un
comme une
cours de cet
a dent s'étoit
rose. (A) Il
parler encore
Xequia, que

avoir dit si
de les répe-
t-ils, tout ce
de nos amis,
un tiran de
vu qu'on le

Nous

sup.
it Neron.



Première CEREMONIE NUPTIALE des PEUPLES de JAVA, le MARIÉ va chercher la MARIÉE.



Seconde CEREMONIE NUPTIALE des PEUPLES de JAVA, le MARIÉ conduit la MARIÉE chez la



La DIVINITÉ qui selon les CHINGULAIS, donne la Sagesse, la Santé & les biens &c.



Le DIEU TUTELAIRE de l'Île de CEYLAN.

Nous avons parlé du miracle de la dent. En voici un autre qui n'est pas moins éclatant. (a) Il y avoit long-tems qu'une Pagode étoit négligée & abandonnée des dévots, jusques-là qu'un Roi du Pais traitoit l'Idole du lieu avec un souverain mépris, disant qu'elle étoit incapable de faire le moindre miracle. Les Prêtres, toujours ingénieux, quand il s'agit de rallumer le feu d'une dévotion qui va s'éteindre, résolurent de venger l'Idole. Un jour que l'incrédule Monarque entroit dans le Temple du Dieu oublié, ils le lui firent voir jetant le feu par la bouche, les yeux étincelans, le bras levé pour frapper le Roi de son cimenterre. Le Roi effrayé confessa son incrédulité. Il adora l'Idole qui le menaçoit. Les dévots revinrent en foule, & le Culte du Dieu fut rétabli dans son premier lustre. Depuis ce tems-là les Infulaires de Ceylan le regardent comme le Dieu tutélaire de l'Île, & même de tout l'Univers. Ils assurent que le Monde ne sauroit périr tant que l'Image du Dieu subsistera. Les Chingulais s'adressent à cette Divinité dans la maladie, dans l'adversité, en un mot dans toutes les occasions où l'homme sent sa foiblesse, & l'existence d'un Être supérieur à tout ce qu'il attend de ses propres forces. Ils ont toujours chez eux une petite corbeille, dans laquelle ils amassent ce qu'ils lui destinent.

Une autre Idole, qui a la tête d'un Eléphant, est le Dieu qui donne la sagesse, l'intelligence, les richesses, la santé. On la représente ici auprès du Dieu tutélaire de l'Univers.

Outre cette Divinité, qui a la tête d'un Eléphant, on (b) trouve souvent le long des chemins de pareilles têtes dans des niches, ou dans le creux des arbres. On y trouve aussi fréquemment des monceaux de pierre ou de terre, sur lesquels les passans & les Voyageurs jettent quelque chose. On ne sauroit presque douter qu'il n'y ait du Religieux dans cet usage, qui semble d'ailleurs avoir du rapport à ce qui se lit dans l'Histoire des Patriarches. On y voit Jacob oignant d'huile une pierre, qui lui avoit servi de chevet, & la posant ensuite comme un monument dans le même endroit où il avoit passé la nuit. A parler proprement, il n'y a pas un rapport direct : ces monceaux de pierre peuvent être des monumens. Il se peut aussi que dans la suite des tems, au lieu de répandre de l'huile sur ces monumens, on ait cru devoir y offrir autre chose. La manière a changé ; l'usage est resté : conjectures sur conjectures. Il est permis d'en faire à perte de vie : mais il est permis aussi de les abandonner, quand pour tout appui elles n'ont que l'imagination d'un Sçavant. Quelques-uns prétendent que Jacob a donné lieu à l'érection des monumens ; usage qui dans la suite fut si désagréable à Dieu, (c) qu'il le défendit aux Juifs, à cause de leur penchant à l'Idolatrie. Quoiqu'il en soit, les Phéniciens avoient la superstition d'oindre les pierres ; & les autres Païens de l'Antiquité l'eurent aussi long-tems après eux. On peut encore démontrer par des passages formels des Anciens, que ces pierres ointes furent souvent regardées comme des Autels ; or l'on offre toutes sortes de choses sur un Autel. *Siculus Flacus* cité par le P. *Scacchi Sacr. Ekeochrijm. Myrob. II.* rapporte que l'on couronnoit & oignoit les pierres qui servoient de bornes aux champs. On consacroit de même celles qui servoient à marquer un lieu destiné à la Religion, un bois sacré, &c. Les Anciens s'imaginoient que ces pierres avoient acquis quelque chose de divin par la consécration & par l'onction. C'est à cela que se rapporte un passage d'*Apulée*, lorsqu'il dit d'une personne peu religieuse : *Bien loin d'offrir aux Dieux les prémices de son champ, & de leur dédier au moins une petite Chapelle, on ne trouveroit pas seulement une pierre arrosée d'huile dans sa Métairie.* Il y a apparence que l'aspersion qui se fait chez nous sur la pierre fondamentale d'une Eglise, n'a pas d'autre origine que ces usages. Diverses personnes observent encore aujourd'hui de verser du vin sur la première pierre des maisons qu'ils font bâtir. Voilà une Généalogie toute faite à la (d) coutume superstitieuse des Chingulais.

Il paroît aussi que ces Infulaires adorent le Soleil & la Lune. (e) L'auteur cité le juge ainsi, par l'excellence des noms qu'ils donnent à ces deux Astres.

Le même Auteur dit, qu'ils font présider neuf Divinités à leurs fortunes. Ces Divinités sont les Planètes. „ Ils leur attribuent tant de pouvoir, que lorsque ces „ *Genes*, c'est le nom de ces Divinités, ont pris quelqu'un en affection, il n'y a ni „ Dieu ni Diable qui puisse l'empêcher de devenir riche & heureux. „ On peut ré-

(a) *Herbert* dans ses Voyages, & *Purchas*.

(b) *Baldus*, Description du de *Coromandel*, *Ceylan*, &c.

(c) *Genèse*, Ch. 18, v. 28, & ailleurs.

(d) *Deut.* Ch. 16, 22. On pourroit nier que

Tome VI.

le mot original signifie Monument. Il a pu signifier une statue.

(e) Voyez aussi la *Conformité des Coutumes des Indiens*, &c.

dire ce que les Chingalais enseignent touchant le pouvoir de ces Gereahs, à la force & aux influences des Planètes, selon l'Astrologie Judiciaire. Nous n'y trouvons d'autre différence que l'Idolâtrie: la superstition de nos Astrologues ne va pas encore jusques-là. » Pour adorer ces Gereahs, ils font des Idoles d'argile d'autant qu'il y a de Dieux qui leur veulent du mal. Ils peignent ces Images de diverses couleurs, leur donnent des formes monstrueuses, & leur servent à manger au son du tambour. La Cérémonie s'en fait la nuit, & le Peuple danse jusqu'au jour. Alors on prend ces Images; on les jette sur le grand chemin; on leur ôte les provisions qui sont données à de la canaille, qui demeure là exprès pour les manger. »

Pour adorer les Diables, qui, suivant leur Doctrine, & pour mieux dire, suivant celle de la plupart des Idolâtres, sont les âmes des méchans, ils ne leur font point d'Images comme aux Planètes. Ils se contentent de leur bâtir une maison en forme de grange, qu'ils ornent de feuilles, de branches & de fleurs. Ils apportent dans cette maison quelques unes des armes ou des instrumens qui sont dans les Pagodes, & les mettent sur des sièges, avec diverses provisions. Cependant on bat le tambour, on chante, on danse, & ensuite ils emportent ces provisions, qu'ils distribuent à la populace qui se trouve là. »

Les Esprits, ou les Dieux inférieurs qui sont exécuter aux hommes la volonté du Dieu suprême, ne sont pas par tout les mêmes. Ceux d'une Province ne sont pas connus dans l'autre, & n'y ont nul pouvoir sur le Peuple. Chaque Païs a ses Esprits ou ses Démon qui lui sont particuliers. Ils les connoissent par certains noms qu'ils leur donnent. Cette idée n'est nullement particulière aux Indiens: elle se trouve assez répandue, & l'on peut justifier son antiquité par divers endroits de l'Histoire ancienne & moderne. De-là cette préférence que chaque Païs accordoit librement à ses propres Dieux; préférence qui donna lieu (a) aux discours impies du Général d'un Roi d'Assyrie.

Les Insulaires ne croient pas que les Images de leurs Dieux soient adorables comme étant Dieux elles-mêmes. ils les regardent, à ce que dit l'Auteur Anglois de la *Relation de Ceylan*, comme des figures faites pour représenter les Dieux aux hommes; & ils les honorent comme tels. Il est peu d'Idolâtres éclairés qui ne raisonnent de cette manière: mais les uns font leurs dévotions en présence de ces Images, persuadés que les prières en valent mieux, parce que les Images leur inspirent je ne sçai quoi de spirituel & de sublime; les autres vont beaucoup plus loin, & s'imaginent que la vertu céleste descend dans l'Image, s'y fixe & s'y établit. Ceux-ci ont un culte plus grossier. C'est pourtant à cette prétendue vertu qu'on doit les miracles absurdes, que divers Anciens, par exemple, *Tite-Live* & autres Legendaires crédules, ont cru devoir transmettre à ceux de la postérité qui voudroient les croire.

Telles sont les idées plus ou moins grossières des Païens de Ceylan. Ceux qui portent la grossièreté au plus haut point, veulent que les Dieux répondent à leurs désirs, obéissent à leurs volontés. Ils les prient à la vérité, ils les honorent, ils leur sacrifient: mais il faut aussi qu'on trouve son compte à tout ce qu'on accorde à ses Dieux. Les Chingalais (b) méprisent & maltraient même les Dieux dont ils sont mécontents. Nous avons déjà vu que les Chinois font la même chose. Un Ancien moins emporté se contentoit de dire à son Dieu, qu'il proportionneroit la valeur de la matière dont il se serviroit pour la lui offrir, à la manière dont il exauceroit ses vœux.

Leurs PRÊTRES; leurs PAGODES; leurs FÊTES, & leurs PELERINAGES, &c.

Ces Insulaires ont (c) trois divers Ordres de Prêtres. Ces trois Ordres sont soumis à des Supérieurs qui sont pris des *Tirinanxes*, ou *Terumwanxes*. Les Tirinanxes sont proprement les seuls Prêtres de Buddu, & sans doute aussi les plus distingués du Clergé de l'Île, puisqu'ils fournissent des Supérieurs aux *Gones*, nom qui nous paroît commun à toutes sortes de Prêtres. Il nous semble qu'on ne peut éclaircir le

(a) Chap. XVIII. du IV. Livre des *Rois*.

(b) *Knov*, Relat. &c. Ch. V. de la 4. Part.

(c) *Idem*, *ibid.* Selon *Ribeyro*, l'Île est parta-

gée en quatre Diocèses, & chaque Diocèse a son Pontife ou son Terumwanse.

Gereahs, à la
s n'y trouvons
ne va pas en-
e d'autant qu'il
erfes couleurs,
son du tam-
our. Alors on
les provisions
les man-

dire, suivant
ur font point
aison en for-
Ils apportent
dans les Pa-
ndant on bat
rissions, qu'ils

la volonté du
ne font pas
Pais à ses Ef-
certains noms
diens: elle se
rois de l'Hif-
cordoit libé-
urs impies du

orables com-
nglois de la
ux hommes;
raisonnement de
ges, persua-
it je ne sçai
s'imaginent
ont un cul-
miracles ab-
es crédules,
ire.

ux qui por-
à leurs dé-
ut, ils leur
corde à ses
ont ils font
Un Ancien
a valeur de
ueroit ses

TES,

s font sou-
Tirinannes
distingués
qui nous
claircir le

e Diocèse a

récit de *Knox* & le concilier avec *Rileyro*, que par le secours de l'explication que nous donnons aux paroles du premier. Outre ces Supérieurs, il y a un grand *Terumwanse*, ou grand Pontife, (a) qui connoit de toutes les choses qui concernent la Religion: c'est un homme âgé, qui pour marque de sa dignité, porte ordinairement un ruban d'or, & une espèce de sceptre, ou d'évantaïl, qui a quelque rapport au *Talaput* des Religieux Siamois.

Le principal Couvent de ces Prêtres est dans la Ville de *Digtigi*; & c'est-là qu'on tient Chapitre. Les Prêtres de *Buddu* ne reçoivent dans leur Ordre que des personnes de naissance, de sçavoir & bien élevées. Nous avons déjà dit, que c'est d'entre eux qu'on choisit ceux qui doivent être les Supérieurs de tous les Prêtres, & qu'ils sont créés par le Roi.

L'habit des Gannes est jaune: c'est une (b) Casaque plissée autour des reins avec une ceinture de fil. Les *Tirinances* ont le même habillement. Les uns & les autres n'ont point de cheveux, & vont toujours tête nue. Le Peuple respecte extraordinairement ces Prêtres, & se courbe devant eux comme il feroit devant ses Idoles: pour eux, ils ne saluent personne. *Par tout où ils vont*, dit *Knox*, *on étend sur un siège une nate & un linge blanc dessus pour s'asseoir; ce qui est un honneur qu'on ne fait qu'au Roi*. Il leur est défendu de travailler, de se marier, & même de toucher une femme. Ils ne doivent manger qu'une fois par jour, à moins que ce ne soit du ris & de l'eau, des fruits & des légumes. On leur défend aussi le vin. Pour ce qui est de la viande, elle leur est permise, pourvu qu'on l'apprête seulement pour eux, qu'ils ne donnent point ordre de la tuer, & qu'ils ne consentent pas qu'on la tue. Il leur est cependant permis de renoncer à leur Ordre, & de se marier ensuite. Pour redevenir séculier, il n'y a pas d'autre Cérémonie à faire que de jeter sa casaque dans la rivière, & de laver la tête & le corps.

Ces Gannes tirent beaucoup de profit de la dévotion des Peuples. En voici une des plus favorables à leurs intérêts: on le croira d'autant mieux, qu'il ne faut pas sortir du Christianisme pour la juger telle. (c) „ Quand quelqu'un pense sérieusement à sauver son ame, il envoie chercher le Prêtre, qui vient en pompe sous un dais porté par quatre hommes. Le (d) converti prépare un grand festin à ce Prêtre, & lui donne des présents selon son pouvoir. Le Ganne séjourne un jour, ou deux chez le converti; & pendant ce tems-là il chante un Cantique tiré d'un Livre de Religion, ensuite de quoi il explique aux assistans ce qu'il a chanté. „ *Ribeyro* dit que les dévots qui font venir le Ganne, le paient, & le traitent du mieux qu'ils peuvent, parce qu'ils croient que la prière n'auroit point d'effet sans cela.

Le second Ordre des Prêtres est de ceux qu'on appelle *Koppubs*. (e) „ Ils ne portent point d'habits qui les distinguent du reste du Peuple, non pas même lorsqu'ils officient, & se contentent pour lors d'avoir du linge blanc, & de se laver avant que de commencer. Ils jouissent d'un morceau de terre, qui appartient au (f) *Devvata*, où ils officient. Ils labourent la terre, & vaquent à leurs affaires ordinaires, excepté lorsqu'ils doivent officier, ce qui arrive tous les matins & tous les soirs, selon que le revenu du Temple dont ils sont les Prêtres le peut supporter. Tout ce service consiste à présenter à l'Idole du ris bouilli & autres pareilles provisions, que l'on y laisse quelque tems; après quoi les Tambours, les Joueurs de Flute & les autres Ministres du Temple les mangent. „

„ Les *Jaddefes*, ou les Prêtres des (g) Esprits, sont la troisième sorte de Ministres. Les Pagodes qu'ils desservent n'ont point de revenus. Un homme dévot bâtit à ses dépens une maison; il en est le Prêtre. Il fait peindre sur les murailles de cette maison des hallebardes, des épées, des flèches, des boucliers & des images. Ces Maisons s'appellent ordinairement *Jacco*, qui veut dire *Maison du Diable*. „ (*Jacco*, ou *Jaca* est le Démon.

Pour célébrer la Fête de ce *Jacco*, le *Jaddefe* se rase toute la barbe.

„ Les Pagodes, dit notre Auteur, sont en si grand nombre qu'il est presque im-

(a) *Ribeyro*, l. I. Ch. IV.

(b) *Knox*, ubi sup.

(c) *Idem ibi*.

(d) *Ribeyro* dit que cette Cérémonie se fait aussi pour un mourant, & que le Ganne reste auprès de lui jusqu'à sa mort.

(e) *Knox*, ubi sup.

(f) Nom de la Pagode.

(g) *Dayemans*. Ce mot approche de *Deïtas* ou *Devvata*, qui est le nom des Génies chez les Mogols.

„ possible de les compter. „ Cela est croiable, puisque chacun a la liberté de bâtir une Chapelle & de s'en faire le Prêtre. Entre ces Pagodes, il y en a de très-riche & d'une très-bonne Architecture. Elles sont ornées d'Images symboliques de Monstres & d'Animaux, comme toutes celles des Indiens. „ Dans quelques-unes „ on voit des bâtons peints, des flèches, des hallebardes, des lances & des épées ; „ mais dans le Temple de Buddu, on ne voit que des Images d'hommes, aiant les „ jambes croisées, vêtus de casiques jaunes comme les Goues, les cheveux frisés, „ & les mains devant eux comme des femmes. Ils disent que ce sont les Esprits des „ saints hommes qui sont morts.

„ Les femmes n'osent approcher des Pagodes, pendant qu'elles ont la maladie de „ leur Sexe, ni les hommes, quand ils sortent d'un lieu où il y a quelque femme „ incommodée de ce mal. „

Les revenus des Pagodes consistent en terres, que des Rois leur ont accordées libéralement. „ Il y a dans Ceylan plus de Villes qui appartiennent à l'Eglise qu'au „ Roi, dit l'Auteur Anglois. „ On peut le croire sur sa parole, parce que la dévotion d'un certain ordre étant sujette partout aux mêmes foiblesses, le Clergé y fait jouer aussi les mêmes ressorts.

Nous avons dit que les particuliers bâtissent des Chapelles dont ils sont les Prêtres. Ils mettent dans ces Chapelles une Image de Buddu, allument des bougies ou des lampes devant cette Image, lui servent à manger, & l'ornent de fleurs. Nous connoissons une partie de ces menues dévotions.

Le Mercredi & le Jeudi sont les jours ordinairement destinés aux exercices de piété. *Knox* (a) dit, qu'ils ouvrent les Pagodes pour les exercices de dévotion le Mercredi & le Samedi. Alors les Peuples vont adorer leurs Dieux dans les Pagodes. On leur demande ce que la plupart des hommes demandent ailleurs ; de la santé, du bonheur, de l'assistance. Peut-être cela se fait-il plus grossièrement que chez nous ; peut-être aussi ont-ils leurs subtilités comme nous avons les nôtres. Ou sont ceux qui ne se font pas des illusions, quand ils implorent en détail le secours de Dieu ou des Dieux ? Il est peu de prières qui ne soient justes, quand elles roulent sur des vérités générales, ou quand elles n'ont pour objets que des biens dont l'acquisition ne fait aucun tort au prochain ; mais à cela près, le détail est bien dangereux. Supposons un Prince qui fait prier Dieu pour la prospérité de ses armes, & un Marchand qui demande à cet Etre Souverain qu'il lui plaise de favoriser son commerce. Si l'un & l'autre suivent le cours déréglé de l'ambition & de l'avarice, combien d'étranges choses ne pourra-t-on pas supposer dans leurs prières ? Le long verbiage de leurs entretiens avec Dieu ne sera qu'une paraphrase de la (b) pensée d'un Poète Latin.

Les prières des Chingulais ne vont pas ordinairement droit à l'Etre Souverain ; c'est-à-dire, pour nous expliquer, à celui qu'ils regardent comme tel. Ils s'adressent seulement à ses Lieutenans ; mais quand ceux-ci ne leur sont pas favorables, (c) il y a un grand Démon, auquel ils s'adressent. On lui sacrifie des viandes apprêtées, entre autres un coq rouge, dans quelque endroit écarté d'un bois où le grand Démon est servi par des hommes déguisés eux-mêmes en Démons, qui ont des sonnettes aux jambes, qui dansent, qui chantent & font des postures étranges.

Leurs Fêtes solennelles sont de deux sortes ; les unes, pour les Dieux qui gouvernent la terre & tout ce qui concerne cette vie, les autres, à l'honneur de Buddu, ce Dieu qui a soin des ames & de leur félicité. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la grande fête des Génies, car c'est-là le véritable nom des premiers, consiste en une procession à leur honneur. Le Prêtre porte un bâton peint & orné de fleurs, devant lequel le Peuple se met à genoux. Chacun présente une offrande à ce bâton : après l'offrande, le Prêtre met le bâton sur ses épaules, & se couvre la bouche d'un linge, afin que son souffle ne souille pas ce bâton sacré. Ensuite il monte sur un Eléphant, qui est entièrement couvert d'une toile blanche, & se promène ainsi par toute la Ville. Quarante ou cinquante Eléphants portant des sonnettes, marchent les premiers ; & des hommes travestis en Géants viennent à la suite de

ces

(a) *Knox*, IV. Part. Ch. 10. *ubi sup.*(b) — *Pulchra Laverna,*
Da mihi fallere ; da iustum, sanctumque videri.
Horat.(c) *Knox*, Relation de Ceylan, IV. Part.
Ch. IV.

ces Eléphants. Les tambours & les trompettes qui marchent après ceux-ci précèdent des gens qui dansent, & des femmes qui se destinent au service des Pagodes. Les tambours, les hautbois, & les danseurs sont mêlés parmi ces femmes. Ensuite paroît l'Eléphant qui porte le Prêtre, tenant le sacré bâton. Ce Prêtre représente le Créateur du Ciel & de la Terre. Un autre Prêtre est derrière lui, avec un parasol à la main pour le garantir du Soleil & de la pluie. Deux Eléphants sont à ses côtés ; & sur chacun de ces Eléphants deux Prêtres, dont le premier représente aussi un Dieu, & celui qui le suit le couvre d'un parasol. Des femmes suivent les Dieux, & les éventaient pour les rafraichir & les garantir des mouches. Des milliers de dévots marchent trois à trois après les Dieux. Pendant cette Procession, les rues sont jonchées de verdure & de toutes sortes de fleurs. Les maisons des deux côtés sont ornées de branches & de festons, où l'on attache des banderolles. Les lampes éclairent à droit & à gauche : elles brûlent même jour & nuit. Le jour ne suffit jamais dans ces Cérémonies d'éclat. N'oublions pas qu'avant que la Procession commence, on expose les Dieux à la porte des Pagodes, afin que le Peuple les adore & leur porte des offrandes. Cette fête dure environ quinze jours, & commence à la nouvelle Lune. Deux ou trois jours avant son plein, on porte des Palanquins devant ces Dieux, pour leur faire plus d'honneur. Il y a dans ces Palanquins des Reliques, & un pot d'argent. Quand on est à peu près à la pleine Lune, on remplit ce pot d'eau de la rivière, & on le porte à la Pagode. Cette eau reste-là jusqu'à l'année suivante. On la renouvelle ainsi tous les ans.

Une autre fête commence dans le mois de Novembre pendant la nuit de la pleine Lune. Toute la Cérémonie consiste à planter des Mais autour des Pagodes, & à les orner de lampes jusqu'au sommet.

Buddu est représenté par de petites Images d'argent, de cuivre, d'argille, ou de pierre. On met de ces Images par tout, même dans des Cavernes & dans des Rochers. On leur porte des vivres à la pleine & à la nouvelle Lune : mais on célèbre la grande fête de Buddu dans le mois de Mars, lorsque l'année recommence. Alors on va l'adorer dans les deux endroits qui ont acquis beaucoup de célébrité dans les Légendes de ces Insulaires. L'un est le Pic d'Adam, c'est ainsi que les Chrétiens nomment la plus haute montagne de l'île, & l'autre est le lieu où Buddu se reposa sous un arbre, qui s'y transporta & s'y planta de lui-même pour la commodité du Dieu. Quand il étoit sur la terre, il se tenoit le plus souvent sous cet arbre ; & c'est aussi sous ce même arbre que les Chingalais vont l'adorer. La dévotion de ce lieu est si estimée, que c'est, disent-ils, avoir beaucoup de mérite, que de pouvoir y faire un Pèlerinage. Ceux qui ne sont pas en état de se transporter vers ce lieu saint, en approchent au moins le plus qu'ils peuvent, & en rendant leurs hommages dans la première Pagode qui se trouve sur la route, dirigent leurs intentions vers l'arbre sacré. Cet arbre est environné de Cellules, de Tentes, de Loges & de Cabanes. On y voit des édifices de bois, d'argille & de chaux, divisés en petits appartemens pour chaque famille. Parmi tous ces Pèlerins on voit aussi des danseurs & des bateleurs.

On voit au Pic d'Adam l'empreinte, que le pied de Buddu fit dans un rocher lorsque ce Dieu monta au Ciel. Les Insulaires adorent l'impression de ce pied ; lui allument des lampes ; lui offrent des sacrifices. Il faut mettre cette Relique avec (a) celle de la mesure du pied de la sainte Vierge, que les Espagnols possèdent, s'il faut les en croire. Nous remarquerons aussi que cette empreinte de pied qu'on voit (b) à Ceylan, n'est pas seule existante aux Indes. (c) Les Siamois en vanteut trois toutes semblables du pied de Sommona-Codom ; une à Siam, l'autre au Pégu, & la troisième dans l'île de Ceylan. Les Anciens ont aussi parlé de l'empreinte d'un des pieds d'Hercule. Pour revenir à ce Pic d'Adam, (d) avant que d'y arriver, on trouve une plaine entrecoupée de ruisseaux, où les Gentils vont se baigner par dévotion ; après quoi ils y lavent leurs linges & leurs habits, persuadés qu'en se lavant de la sorte ils effacent leurs péchés. Ensuite ils grimpent au haut de la montagne, par le moyen de certaines chaînes de fer qu'on y a attachées. Sur le haut de cette Montagne est l'empreinte d'un pied gigantesque, si bien formé, dit-on, que l'art ne seroit pas mieux.

(a) Voy. *Cérémonies & Coutumes Religieuses des Cath.* Tom. II.

(b) Cette empreinte paroît au milieu d'un rocher, qui semble avoir été taillé en forme de table. Les Mores veulent que cette empreinte soit celle du pied d'Adam, qui pleura

ses péchés, ou la mort d'Abel sur le Pic. *Purchar's*, Extraits de *Voyages*.

(c) Le P. *Tachard* dans son premier *Voyage de Siam*. L. VI.

(d) *Histoire de Ceylan*, par *Ribeyro*, Ch. 23. L. I.

Tout proche est une Pagode, & près de la Pagode le domicile d'un Prêtre qui reçoit les offrandes, & come aux Pèlerins les miracles de la sainte empreinte, les grâces, les indulgences qui sont accordées à ceux qui font le Pèlerinage, l'antiquité, la sainteté de la pierre; en un mot tout ce que croit ou persuade la superstition, dont les formulaires sont à peu près les mêmes par tout.

Une autre dévotion à Buddu, est celle d'aller mendier pour lui. C'est la dévotion des Dames. Ce seroit dommage de leur en ôter la gloire. On sait combien elles s'entendent à raffiner sur cet article, & que la crainte si naturelle à leur Sexe, leur fait douter que sans la pratique de certains raffinemens ingénieux, elles pussent être fidèles à la Religion. „ Les Dames, dit (a) la Relation de „ l'Anglois, prennent l'Image du Dieu Buddu; la mettent sur la paume de la main, „ couverte d'un linge blanc; & vont de maison en maison disant, *nous vous deman-* „ *dons l'aumône pour le Buddu, & pour lui faire un sacrifice;* & on leur donne lar- „ gement de ces trois choses, de l'huile pour ses lampes, du ris pour ses sacrifices, „ de l'argent ou du coton filé. Les Dames de la première qualité ne vont pas el- „ les-mêmes à la quête; elles y envoient leurs suivantes parées de leurs plus beaux „ habits. Les pauvres se servent de ce même moien pour mendier. Ils prennent „ un Livre de Religion, ou l'Image de Buddu qu'ils mettent dans une châsse, & „ l'enveloppent d'un linge blanc. Le Livre ou l'Image, qu'ils montrent avec beau- „ coup de respect au Peuple, & au nom de laquelle ils demandent, leur servent à „ recueillir de bonnes aumônes. „ On pourroit presque comparer la manière de „ ces Mendians à celle des nôtres, qui demandent *au nom de Dieu & de la Vierge* ou „ *des saints*. En Allemagne, on en voit qui vont chantant des Cantiques par les „ rues, & qui recueillent des charités par ce moien. En Hollande ils chantent des „ Pseaumes de *David*, ou récitent des passages de la Bible. N'oublions pas nos Re- „ ligieux Mendians. On doit convenir que ce n'est pas seulement aux Indes, que „ la Religion sert de métier.

„ Les plus dévots font faire l'Image du Dieu à leurs dépens: mais Buddu n'est „ point Dieu, qu'après qu'on lui a fait les yeux. Les yeux étant faits, on le porte „ avec respect de la boutique de l'ouvrier à la Pagode, & là on consacre l'Image „ de Buddu avec cérémonie & sacrifice; ensuite on la pose pompeusement dans sa „ niche. Quelquefois on porte de maison en maison l'Image nouvellement faite; „ & quand ces bonnes gens la voient, ils contribuent généreusement au salaire de „ l'Ouvrier. Celui qui a fait faire cette Image, est regardé comme véritable „ dévot. „

Après un tel détail, on pourroit s'imaginer que les Chingalais ont beaucoup de zèle pour la Religion. Point du tout. (b) Ils avouent ingénument que toute leur dévotion est un effet de leur crainte. „ Ils ne s'embarassent guères de „ matières de Religion, à moins qu'ils ne soient malades ou fort âgés. „ Si une conduite si ordinaire dans le monde prouve aux Libertins, que la Religion n'est qu'un effet de la foiblesse de l'homme, nous croions qu'elle montre aussi, que la fin de l'homme est une marque évidente de sa dépendance d'un Etre Suprême.

Leurs MALADIES; divers USAGES SUPERSTITIEUX.

„ QUAND ils sont malades, ils consacrent un Coq rouge au Diable; à un de „ ces Dieux inférieurs qui sont des Esprits ou des Génies. Le Jaddese prend le „ Coq & le consacre à cet Esprit, en lui disant que ce Coq lui est donné, à condi- „ tion qu'il renvoie la santé au malade; après cela on laisse aller le Coq avec les „ autres; quelquefois on le garde un an ou deux. Ensuite on le porte au Temple, „ où le Prêtre le vient querir sous prétexte de le sacrifier; car souvent il vend les „ Coqs qu'il assemble, & fait accroire que c'est pour un sacrifice. Pour découvrir „ si c'est Dieu ou le Diable qui est la cause de leur maladie, ils font un arc du „ premier petit bâton qu'ils rencontrent, sur la corde duquel ils pendent un petit „ instrument semblable à des ciseaux, avec lequel ils coupent les noix de Bétel. „ En tenant cet arc par les deux bouts, ils prononcent les noms de tous les

(a) Knox, Relation, &c. Ch. IV. IV. Par. I (b) Knox, ubi sup.

Prêtre qui rec-
einte, les gra-
l'antiquité, la
erilition, dont

C'est la dévo-
On seait com-
naturelle à leur
ns ingénieux,
Relation de
e de la main,
vous deman-
ur donne lar-
ses sacrifices,
vont pas el-
rs plus beaux
Ils prennent
ne châlle, &
nt avec beau-
eur servent à
n manière de
La Vierge ou
iques par les
chantent des
pas nos Re-
x Indes, que

Buddu n'est
on le porte
sacre l'image
ment dans la
ement faite;
au filaire de
une véritable

nt beaucoup
ne que tou-
x guères de
s. Si une
eligion n'est
ntre aussi,
un Etre Su-

e; à un de
se prend le
é, à condi-
oq avec les
u Temple,
il vend les
r découvrir
un arc du
nt un petit
x de Bétel.
e tous les

„ Dieux & de tous les Démon. Ils disent que quand ils nomment le Dieu
„ qui leur a envoyé la maladie, l'instrument tourne, & que leur mal vient de
„ ce Dieu-là. Alors ils lui offrent des sacrifices. „ Ceci nous rappelle une au-
tre manière de consulter les Dieux. Le Prêtre met sur son épaule les armes
qui sont dans la Pagode du Dieu, dont il est Ministre. Après cela il entre
en extase, & tombe dans une espèce de fureur, ou du moins en fait le sem-
blant. C'est pendant cette fureur, que l'esprit de son Dieu vient se repo-
ser sur lui. Alors tout ce qu'il prononce est regardé comme un Oracle; &
le Peuple parle au Ministre avec autant de respect, que s'il parloit au Dieu lui-
même.

Revenons aux maladies des Chingulais. Il paraît par le récit de l'Auteur An-
glois, qu'ils tombent facilement dans ce qu'on appelle *Lycanthropie*; alors ils cou-
rent les bois, ils souffrent tous les symptômes qui sont des suites d'une bile noire,
à laquelle (a) on doit des effets aussi surprenans, que ce que notre Anglois un peu
trop crédule (b) rapporte des Chingulais, & qu'il attribue au Diable. Combien
d'eau bénite ne perdrait-on pas, si sur le récit de ce Voyageur, on s'avisait d'aller
exorciser ces Infulaires comme Démoniaques? Il y a très-souvent des signes équi-
voques dans les maladies mélancholiques. Si faute de bien examiner ces signes, on
s'avise de supposer une possession, & de courir à l'appareil dont l'Exorciste doit se
munir pour chasser le Diable, il est évident qu'on attaque une Chimère. (c) On
raconte d'une certaine femme, qu'étant tombée dans des accès de mélancholie &
de fureur pendant la semaine Sainte, on ne manqua pas d'attribuer au Démon ce
qui pouvoit être l'effet d'un mouvement extraordinaire d'humeurs, que le Printemps
cause souvent dans un corps mal disposé.

Lorsque les herbes & les racines qu'on emploie pour un malade ne produisent pas
l'effet qu'on avoit attendu, (d) „ ils prennent une planche, & font dessus avec de
„ la terre la figure du malade à demi relief: ensuite ils font appeler tous ses pa-
„ rens & ses amis de l'un & de l'autre sexe, & préparent un grand repas. Sur
„ les neuf heures du soir tous les conviés se trouvent autour de la maison; après
„ le souper, on se rend dans un lieu préparé pour cela; tous s'y mettent en rond,
„ & laissent un espace vuide au milieu. On allume des flambeaux; on bat le tam-
„ bour, & on fait un grand bruit avec divers instrumens pendant une heure. En-
„ suite une jeune fille, qu'on prétend devoir être vierge, va danser au milieu du
„ cercle, pendant que les assistans mêlent leurs voix au bruit des tambours. Après
„ quelques tours elle se laisse tomber, jettant l'écume par la bouche, & aiant les
„ yeux éincelans: c'est alors qu'un de la troupe se détache pour lui faire plusieurs
„ questions, & la prier de ne pas permettre que le malade meure, de vouloir bien
„ accepter les fruits qu'il lui offre de sa part, & de lui enseigner quelque remède
„ contre son mal. La fille possédée prononce l'arrêt du malade, qui quelquefois
„ meurt contre la prédiction de l'Oracle prétendu. Si on se plaint d'avoir été trom-
„ pé, la fille répond que c'est qu'on n'a pas bien entendu. Quelquefois ne sachant
„ que répondre, elle dit qu'il y a quelqu'un dans la compagnie qui est son ennemi;
„ & cet ennemi est presque toujours quelque Chrétien. On le prie de vouloir
„ sortir; après quoi le Démon répond: alors on l'honore & on le remercie;
„ on lui présente à manger au pied d'un arbre qui lui a été consacré; &
„ cette offrande, à laquelle il n'est plus permis de toucher, est couronnée de
„ fleurs. „

Dans le détail de leurs dévotions, nous n'oublierons pas les vœux. Ils en con-
noissent l'usage, & n'en abusent pas moins que les autres hommes.

A l'égard du bonheur & du malheur de l'homme, ils croient que Dieu l'a pré-
destiné absolument à l'un ou à l'autre: ainsi ils agissent contre leurs principes,
quand ils travaillent à éviter un mal & à s'attirer un bien, quand ils font des vœux
aux Dieux, quand ils les prient, &c. A considérer l'homme du côté de la Reli-
gion, ne semble-t-il pas que dans la pratique c'est un Etre opposé à celui qu'il est
dans la spéculation?

„ Ils tiennent que le plus haut période de bonté consiste à donner aux Prêtres,
„ à faire des sacrifices à leurs Dieux, à ne répandre le sang d'aucune Créature. Ils

(a) Voi. *Wier* dans son *Traité de Prestigis*
Damon. L. IV. Ed. de 1583.

(b) *Knox*, Relation de Ceylan, IV. Part. Ch. IV.

(c) *Wier*, ubi sup. Ch. XXV.

(d) *Ribeiro*, Hist. de Ceylan.

„ donnent aux pauvres par un principe de charité , qu'ils étendent aux Etrangers „ mêmes. Ils mettent à part des provisions , qu'ils distribuent aux Indiens „ gens qui viennent demander à leurs portes ; ils respectent un homme qui fait „ conscience de sa Religion , & ils aiment les Chrétiens , parce qu'ils croient „ qu'ils sont justes. „ Voilà le caractère abrégé de ce qu'ils regardent comme vertu & devoirs d'un honnête homme. A quoi ils ajoutent la pratique de quelques petites superstitions , dont la description seroit inutile. Nous dirons encore , qu'ils aiment (a) la vérité sans la pratiquer , qu'ils ne craignent ni de mentir , ni de tromper , quoiqu'ils admirent la droiture & la bonne foi.

„ Ils jettent par dévotion , tous les matins & tous les soirs , des fleurs devant „ les Images de leurs Dieux. Ils portent des chapeliers à la main , & disent leurs „ prières en marchant. Ils sont fort superstitieux dans leurs remarques sur les „ moindres petits accidens. S'ils éternuent , c'est mauvais signe ; cela suffit pour „ les arrêter quand ils ont commencé un ouvrage. Ils regardent comme (b) Prophète un certain petit animal , qui ressemble à un Léopard. Si lorsqu'ils commencent quelque chose il crie , ils cessent pour un peu de tems , dans la „ pensée on ils font , qu'il leur dit , qu'il y a une mauvaise Planète qui „ gouverne dans ce moment. Lorsqu'ils partent le matin , ils observent le premier „ objet qui se présente à leur vuë ; ils tirent bon augure d'une femme „ grosse ou d'un homme blanc , & un mauvais d'un vieillard ou d'une personne „ laide. „

On dit d'eux , comme des autres Indiens , qu'ils sont habiles Enchanteurs. (c) Ces insulaires „ ont une prière , dont ils se servent pour appeler les Serpens , qui „ s'apprivoisent si fort avec eux , qu'ils se laissent prendre à la main. „ Un homme digne de foi (d) raconte , qu'il avoit vu un Soldat Allemand de la garnison Hollandaise prendre des Serpens , les apprivoiser & les manier sans danger ; que ce même Soldat en alla prendre un dans la chambre de son Capitaine , & sans autre précaution extérieure que celle de mettre son chapeau devant ses yeux ; car il avoit qu'il portoit sur lui des préservatifs contre le venin de ces reptiles , entr'autres le cœur & la tête d'un serpent ; mais il ne voulut pas dire le reste de son secret. Cela doit nous confirmer , qu'il peut n'y avoir rien que de fort naturel dans tout ce qu'on nous raconte sur cette matière , & que chez les Anciens , de même que chez les Modernes , la vertu de charmer les animaux vénimeux se trouve l'effet de certains secrets inconnus au Peuple. Pour revenir à nos Insulaires , „ ils prononcent , continue Ribeyro , certaines paroles pour guérir ceux qui sont mordus des „ Serpens : mais comme ils connoissent les herbes qui sont bonnes contre les morsures , & qu'ils s'en servent beaucoup , il y a bien de l'apparence qu'ils n'y ajoutent des paroles , que pour abuser le Peuple grossier & ignorant.

„ Ils endorment aussi les Crocodiles ; & lorsqu'on veut se laver à la rivière , on „ va trouver ces Enchanteurs , qui prescrivent ce qu'on doit faire : mais si on obtient „ quelque chose , on est pris par le Crocodile. „ Le même Voyageur ajoute , que lorsqu'un *Cobra de Capello* , qui est une espèce de Serpent , a mordu quelqu'un , après l'avoir enchanté , on l'oblige de se présenter devant ceux qui ont jeté sur lui le charme , & qu'ils lui font une forte réprimande. Ce serpent est d'ailleurs si respecté , que personne n'ose lui faire du mal. Les Chingalais l'appellent le Roi des serpens , & ils croient que s'ils en tuoient un , tous les autres serpens de même espèce vengeroient sa mort sur la famille du meurtrier.

Pour guérir de certaines coliques fort violentes , & fort fréquentes dans ces Païs chauds , ils couchent leur malade sur le dos , appuient la main sur le creux de son estomac , & récitent une prière qui dure autant que le *Credo*. Aussitôt la douleur s'apaise , & le malade est guéri. On croit assez que la prière n'est qu'une cérémonie , sans laquelle le malade ne laisseroit pas de guérir ; d'autant plus que , selon la remarque du même Ribeyro , les Américains , qui sont aussi forts sujets à ces coliques , se servent d'une cure fort semblable ; car ils couchent le malade sur le dos à terre , & ensuite lui dansent à deux pieds sur le ventre.

Enfin

(a) *Knox*, ubi sup. Ch. I. & IV.
(b) En parlant des *Cassres*, nous remarquerons qu'ils attribuent aussi quelque chose de divin à un certain Insecte.

(c) *Histoire de l'Isle de Ceylan*, par Ribeyro.
(d) *Baldani*, Description de *Malabar*, *Ceylan*, *Coromandel*.

Enfin ils n'entreprennent rien sans consulter leurs *Nagates*, qui sont leurs Astrologues. Ribeyro dit, que ces *Nagates* font quelquefois des prédictions qui surprennent par la conformité des évènements avec elles, & qu'en a de la peine à croire qu'il n'y ait pas quelque pacte avec le Démon, ou quelque chose de surnaturel. Mais dans ces sortes d'évènements le hazard, la connoissance de certaines circonstances déconvertes subtilement, & une forte pénétration, sont les principaux Démons qui gouvernent & agitent l'Astrologue. Tout cela est démontré.

Leurs CÉRÉMONIES NUPTIALES & FUNÈBRES, &c.

IL faut d'abord apprendre au Lecteur, qu'il n'est jamais permis en ce pays-là de changer d'état, & qu'ainsi chacun est obligé de se marier dans le sien. (a) Lorsqu'une fille est recherchée, elle propose & écoute elle-même les conditions, qu'ensuite elle communique à ses parens, pour voir si cela les accomode. S'ils agréent le mariage, on prépare un repas sans autre cérémonie. Le mari joint de la première nuit des Noces, & tous les freres jusqu'au septième jouissent l'un après l'autre des nuits suivantes: mais tous ceux qui suivent le septième frere n'ont pas le même droit. Notre Auteur ajoute, « que les premiers jours passés, le mari n'a pas plus de privilège que ses freres. Lorsque la femme est seule, il peut la prendre: mais si l'un des freres est avec elle, il ne peut pas entrer. Ainsi une femme suffit pour toute une famille, & tout est commun entre les freres. Ils apportent à la maison ce qu'ils gagnent. Les enfans ne sont pas plus au mari qu'à ses freres: » aussi les enfans les appellent tous leurs peres. »

Voilà ce que dit Ribeyro: mais tout ce détail ne se trouve pas absolument semblable au récit de *Knox*. Celui-ci dit, que les parens font le mariage; & que quand ils sont une fois d'accord, tout est fait. Il ajoute, que le galant envoie à sa maîtresse les présens & les habits de Noces, & qu'après cela il choisit un jour pour la conduire chez lui; & c'est-là le véritable jour du mariage. Voici la Cérémonie plus en détail. « Le Fiancé va trouver sa Fiancée accompagné de ses amis. Les nouveaux mariés mangent ensemble dans un même plat; ce qui signifie l'égalité de leur condition. Quelquefois ils se lient les pouces ensemble, & après cela ils se vont coucher de compagnie. Le lendemain après le diner, il prend sa femme, la mène chez lui. Elle marche devant; il la suit avec quelques uns de ses parens qui la conduisent. C'est la coutume que le Mari suit sa femme. »

Le mariage se fait encore d'une autre façon. « L'homme tient un bout de la toile qui enveloppe la femme, & le met autour de ses reins; elle tient l'autre bout; & alors on leur verse de l'eau sur la tête, laquelle leur mouille tout le corps. Après cela ils sont mariés; & le mariage tient aussi long-tems qu'ils s'accordent. Quand ils cessent de s'accorder, il se séparent sans honte; le Mari rend ce qu'il a reçu de sa Femme, & il lui est permis de prendre un autre mari. Si quand ils se séparent, ils ont des enfans, les garçons suivent le pere, les filles la mere. » Ce qu'il y a de plus plaisant est, que les hommes & les femmes se marient des quatre ou cinq fois de suite, avant que de trouver ce qui leur convient. Ce seroit bien pis dans les Pays, où les Loix de la Religion donnent aux femmes une liberté qui n'existe point en Asie. On s'y marieroit tous les huit jours, sans trouver ce qui pourroit faire un bonheur égal. Il faut donc que de part ou d'autre on se réduise à la complaisance pour le monde, & à la paix pour l'amour de Dieu, & par ordre de la Religion. Disons tout aussi: les Nations qui se gouvernent autrement, ne trouvent pas dans l'union conjugale les douceurs & les secours, que Dieu a voulu qu'on cherchât dans le mariage.

Les Chingulais n'ont qu'une femme: mais une femme a fort souvent deux maris. Il est permis à deux freres de tenir maison ensemble, & de n'avoir qu'une femme. Les enfans les reconnoissent & les appellent tous deux Peres. Voilà principalement en quoi conviennent les deux Voyageurs qu'on vient de citer.

Après que par un essai réitéré plusieurs fois, la femme a trouvé ce qu'il lui faut, elle est obligée de garder la foi conjugale; & la Loi de l'adultère est, qu'un homme peut tuer sa femme & son galant, lorsqu'il les prend sur le fait: mais là

(a) Ribeyro, ubi sup. Ch. XVI.
Tome VI.

comme ici, la femme a des ruses pour tromper l'Epoux. Cependant un usage peut dédommager les femmes de l'uniformité du mariage c'est qu'en certaines occasions, par exemple, quand on régale des amis, ou de grands Seigneurs, les maris permettent à leurs femmes de leur accorder les droits de l'Hymen. Ils permettent les mêmes droits à leurs filles; & tout cela sans conséquence pour l'honneur, pourvu que tout se passe entre gens de même condition. Quand il est possible que la femme reçoive l'hommage des personnes de haute naissance, elle en est très-fière. De ce détail il résulte, que la Virginité n'est à Ceylan ni glorieuse, ni estimable. Les meres la méprisent, jusqu'à sacrifier pour fort peu de choses celle de leurs filles. Cependant les prostitutions publiques sont défendues. On rase, on fouette celles qu'on surprend faisant le métier; on leur coupe les oreilles, & on les expose aux outrages du Public. Le nom qui dans leur Langue répond à celui que nous donnons aux femmes publiques, est odieux, même à celles qui se prostituent. Voilà bien des contradictions.

Finissons le mariage par tout ce qui s'y rapporte. Les femmes sont obligées d'avertir les gens, lorsqu'elles ont certaines intrigues. On ne doit pas même approcher alors de la maison où elles habitent. On suit ces femmes par devoir de Religion, ou par une honnêteté civile. Dans les accouchemens une voisine aide à la voisine; on ne connoît point en ce pays-là le métier de Sage-femme, encore moins y connoît-on celui d'Accoucheur, qui de nos jours a revêtu la pudeur d'un (a) Médecin. Mais il a eu beau faire; les hommes ont accouché les femmes depuis son Livre, & les accoucheront sans doute jusqu'à la consommation des siècles. Les femmes ont renoncé à cette ridicule honte du vieux tems.

Aussi-tôt que l'enfant est né, le pere va trouver l'Atrologue, pour sçavoir si cet enfant est né sous une Planète favorable, & dans une bonne heure; car ils font mourir celui dont l'heure & la Planète sont malheureuses. S'ils ne le font pas mourir, ils le remettent à quelqu'un de même condition qu'eux, afin qu'il en prenne soin, étoiant que quoique cet enfant soit malheureux entre les mains de ses parens, il ne le sera pas dans celle des autres. Les s'imaginant qu'un enfant né sous une mauvaise influence, ne peut être que vicieux & méchant. Cependant ils exceptent de cette Loi un premier né; mais s'ils le trouvent trop d'enfants, ils les tuent ou les exposent, sous prétexte que l'Etoile de ces enfans est mauvaise. On donne aux enfans des noms qu'ils quittent quand ils sont grands. Nous trouvons la même coutume établie chez les Chinois.

C'est encore un usage observé généralement dans les ménages, que (b) les femmes apprennent à manger aux maris, quoiqu'elles aient des Esclaves; & de peur que leur haleine ne gâte ce qu'elles présentent, elles ont un linge sur la bouche quand elles servent à manger à leurs epoux.

Les *Chingalais* mêlent à la Métempsychose cette opinion, que les ames des méchans, après avoir passé dans des animaux immondes ou méprisables, reçoivent dans l'autre monde le double de méchanceté qu'elles ont eu en celui-ci, avec un châtement proportionné; & que les ames des bons, après avoir séjourné dans le corps de quelques animaux contrageux, reçoivent aussi des plaisirs & des honneurs infinis, pour récompense de leur bonté, qu'ils ont au double de ce qu'ils en ont eu sur la terre. Inbus de cette opinion, (c) ils abandonnent au défunt tout ce qu'il avoit amassé; ils l'enterrent avec lui, & ne se réservent que des instrumens pour l'Agriculture. Il faut excepter de cet usage tous les pretens que le Roi a faits au défunt; en ce Pays-là, le Roi ne donne pas à ses Sujets; il leur prête. Conformément à ce que nous venons de rapporter, on ne peut user que ces Infulaires ne croient l'immortalité de l'ame, & un état de bonheur ou de malheur après cette vie.

Knox assure qu'ils ne meurent qu'avec beaucoup de regret, & que dans leurs maladies ils ont peur du Diable; aussi dit-il qu'ils l'invoquent, principalement en ce tems-là. Laissons sans jalousie à ce Voyageur une opinion qui abrège le détail de l'Idolâtrie. On n'approche point de la maison d'un mort de peur d'en être souillé.

Les gens de condition brûlent les morts, afin qu'ils ne soient pas mangés des vers. Les pauvres enterrent les leurs sans cérémonies, après les avoir enveloppés

(a) Hecquet a fait un Traité de l'Indicence aux hommes d'accoucher les femmes.

(b) Ribeyro, &c. addit, au Chap. XVI. de Liv. I.

(c) Ribeyro, ubi sup. Chap. XIV.

dans une natte. Ceux qui enterrent, sont obligés de se laver; car selon les Loix de leur Religion, celui qui touche un mort est souillé. Le mort est mis sur le dos, la tête à l'Occident & les pieds à l'Orient. A l'égard de ceux qu'on brûle, on jette sur eux beaucoup d'eau pour les laver; ensuite on voile & embauque leur corps; on le remplit de poivre; on le met dans un arbre creusé exprès, & on le laisse en cet état jusqu'à ce que le Roi ordonne de le brûler; car si c'est le corps d'un Courtisan, on n'oseroit le brûler, sans l'ordre du Souverain. Il arrive quelquefois qu'il est long-tems sans donner l'ordre, ou que même il n'en donne point du tout. Alors, afin que le corps ne tienne aucune place dans la maison, ils font un trou dans le plancher, y mettent l'arbre & le corps, & le couvrent jusqu'à ce que le Roi ordonne qu'il soit brûlé. Après que le feu a consumé le corps & le bucher, on amasse les cendres en un monceau semblable à un pain de sucre; on fait une haie tout au tour, & l'on y sème des herbes. Notre Auteur finit en nous apprenant, que ceux qui meurent de la petite vérole, de quelque rang qu'ils puissent être, sont brûlés sans Cérémonies sur des épines.

Quelques jours après qu'une personne est morte, ceux qui lui veulent du bien, & qui s'intéressent pour son âme, envoient chercher un Prêtre, qui passe la nuit à chanter & à prier pour le salut du défunt. Le lendemain on régale ce Prêtre, & on lui fait des présents. En récompense, le Prêtre donne toutes les assurances requises du bon état de l'âme du mort, & certifie à ceux qui l'ont payé pour procurer du bonheur à cette âme dans l'autre monde, qu'elle y recevra les mêmes marques de bonté & de libéralité dont on use ici bas envers lui. On sent la force d'une promesse, qui, en augmentant les profits des Prêtres, délivre le Peuple de ses frayeurs; & l'on voit aussi par-là, que dans cette Ile, comme ailleurs, on s'imagina qu'il ne tient qu'aux vivans de bien établir les morts après cette vie.

Les hommes témoignent leurs regrets aux morts par des soupirs; les femmes par des cris & des hurlemens. Elles détachent leurs cheveux, les éparpillent sur leurs épaules; & mettant les mains derrière la tête, elles commencent avec un bruit épouvantable le récit des vertus & du mérite du mort. Ce deuil dure trois jours, à deux reprises par jour, le matin & le soir. L'usage de ces Panégyriques des morts, faits par les femmes qui accompagnent les Convois, & par la femme même du défunt, est assez ordinaire dans nos Campagnes, & j'en ai oui moi-même prononcer quelques-uns, où il entroit des particularités qui faisoient éclater de rire les assistants.

Pour honorer les morts, on plante des arbres de *Budda* dans l'endroit où l'on a brûlé leurs corps. (a) Les Chingalais croient qu'il y a du mérite à planter ces arbres; qu'à la vérité celui qui les plante meurt peu de tems après; mais aussi il va droit au Ciel. Si quelque Naturaliste pouvoit trouver dans cet arbre les qualités qu'on attribue aux Cyprès, de ne le pourrir jamais, & de ne jamais renaître quand on l'a coupé jusqu'à la racine, il pourroit y avoir lieu de comparer l'un avec l'autre. Au moins ont-ils ce rapport, (b) que ni l'un ni l'autre ne portent des fruits; ce qui suffit presque pour en faire le symbole des morts. N'oublions pas de remarquer, qu'aussi vains que les autres Idolâtres, les Chingalais se flattent que les esprits des gens de bien deviennent des Dieux après leur mort. Ces idées dédommagent des bornes étroites, que Dieu a données à la vie humaine; encore cela vaut-il mieux que de se croire inférieur aux Aïtres, & de se plaindre qu'on n'a pas été traité comme eux. (c) *Le soleil se couche, & se lève le lendemain*, dit Catulle: *pour nous, dès que nous sommes morts, une mort éternelle est notre partage.*

Leurs ROIS; divers USAGES.

NOUS ne parlerons pas de l'autorité du Prince; en dirions-nous autre chose que ce que l'on sçait déjà des autres Monarques de l'Orient? Une marque particulière, & en même-tems honteuse du Despotisme de ceux de Ceylan, est qu'ils se

(a) *Knov*, Relation, &c. Chap. IV. de la première partie.

(b) Ces deux qualités, & la stérilité de l'Arbre l'avoient fait choisir des Anciens pour leurs Cérémonies funébres. Il pouvoit leur représenter la destruction des corps & l'immortalité de

l'âme. Les Anciens avoient leurs *Types* & leurs *Allegories*, comme les Modernes.

(c) *Soles occidere & redire possunt*;

Nobis, quum semel accidit brevis lux,
Nox est perpetua dormienda. Catul.

permettent l'inceste, & même avec leurs propres filles, quoique ce crime soit puni dans le sujet comme une chose abominable. Les Rois de Perse s'étoient donné autrefois un Privilège aussi honteux. Pour toute justification de ces défordres, on dit à Ceylan, (a) *qu'on ne sauroit rien reprocher aux Rois & aux Dieux*, les uns étant si élevés qu'on n'oseroit les attaquer, & les autres si méprisables qu'il n'y a rien qui puisse leur faire honte.

Le respect des sujets pour leurs Souverains est une espèce de Culte Religieux. Ne point s'approcher d'eux sans leur ordre, non pas même les regarder s'ils ne le permettent; quand on s'approche d'eux, se prosterner trois fois le visage contre terre; se retirer de leur présence le visage tourné vers eux; leur parler comme à des Dieux, & en parlant de soi-même à ses Souverains, se mettre de niveau avec ce qu'il y a de plus méprisable sur la terre; c'est-là ce qu'exigent les Rois de Ceylan, à l'imitation des autres Rois leurs voisins. (b) Ils veulent que la vénération du Peuple s'étende sur tout ce qu'on leur présente. « Ceux qui rencontrent ces choses, sont obligés de se détourner. Il n'y a pas jusqu'à son linge sale qu'on envoie laver tous les jours, auquel ils ne rendent honneur. Il faut se lever quand on le voit passer. » Ceux qui en sont chargés le portent sur la main haut élevée, & couvert d'une toile peinte. « Avec cet orgueil, les Rois de Ceylan ont toutes les qualités ordinaires aux tyrans; de la Religion par politique, parce qu'elle sert de frein aux Peuples; une débauche éternelle, mille affections pour personne. On dit que ces Peuples esclaves donnent à leurs Souverains un nom qui les met au-dessus des hommes, & les approche de ce qui n'est dû qu'à Dieu. » Au contraire, dit Knox, quand ils parlent d'eux mêmes au Roi, ils ne parlent pas par la première personne, *j'ai fait* ou *j'ai dit*; ils s'expriment ainsi, *le membre d'un chien a fait ou a dit*. S'ils parlent de leurs enfans, ils disent, *les petits chiens*. Si le Roi leur demande combien ils en ont, ils répondent *tant de chiens & de chiennes*; ce qui fait voir combien il le porte haut, & dans quel esclavage ils vivent sous lui. Supposons un Être raisonnable, qui n'eût jamais vu des hommes, & qui se trouvât pour la première fois de sa vie à la Cour d'un Roi de Ceylan; il ne croiroit pas que ce Prince eût été *naître du même limon que ses sujets*.

On a cette obligation au Christianisme, que des Princes pourvus des qualités nécessaires pour faire de parfaits tyrans, n'ont osé pousser les vices à un certain point, parce que leurs mauvaises inclinations étoient arrêtées par les freins que la Religion & ses Directeurs excitoient dans leur conscience. Concluons, que si des Princes de cet ordre avoient pu régner, ils n'auroient jamais cédé en cruauté aux Monarques de l'Orient.

Le Roi confère une espèce de Noblesse, ou un ordre de Chevalerie à ceux qu'il veut distinguer, en leur mettant autour de la tête un morceau d'étoffe de soie, ou un ruban brodé d'or. Cette Cérémonie est accompagnée d'un titre.

Les disputes de difficile discussion se terminent par l'épreuve ou par le serment, dont voici les différentes manières. Ils jurent devant leurs Dieux, & alors ils jurent souvent dans les Temples. En des occasions extraordinaires, ils ont l'épreuve par l'huile bouillante. Notre Voyageur Anglois décrit ce dernier usage d'une manière, qui nous oblige de le copier mot à mot. (c) « Les Ghingulais, dit-il, ne jurent ainsi que dans les affaires de grande conséquence, comme lorsqu'ils ont des Procès pour leurs terres, & qu'il n'y a point de témoins. Ils doivent chacun avoir une permission écrite, & signée de la main du Gouverneur. Après cela ils se lavent le corps & la tête, qui est une cérémonie de leur Religion. On les resserre tous deux pendant toute la nuit, dans une maison où il y a garde, & on leur enveloppe la main droite d'un linge qui est cacheté, de peur qu'ils ne se servent de quelque charme pour endurcir leurs doigts. Le lendemain on les fait sortir; on leur met dit linge blanc; & ils se purifient comme des gens qui vont paroître devant Dieu. On attache à leur poignet la feuille sur laquelle est écrite la permission du Gouverneur, & ensuite ils se rendent sous le *Baghaab*, ou *Arbre-Dieu*, c'est l'Arbre consacré à Buddu, où s'assemblent tous les Officiers de la Province avec un grand concours de Peuple. On apporte sur le lieu des noix de Coco, dont on tire l'huile à la vue de tout le monde, afin qu'on voie qu'il n'y a point de fourbe. Il y a aussi

(a) Knox, Relation, &c. 3. part. Chap. II.

(b) Knox, ubi sup.

(c) Knox, Relation, &c. quatrième partie. Chap. 9.

crime soit puni
ent donne au-
ordres ; on dit
les uns étant
il n'y a rien

Religieux. Ne
ils ne le per-
contre terre ;
à des Dieux,
e qu'il y a de
à l'imitation
s'étende sur
obligés de se
is les jours,
voit passer,
& couvert
es les quali-
de frein aux
que ces Pen-
des hommes,
x, quand ils
me, j'ai fait
ils parlent de
en ils en ont,
en il le porre
raisonnable,
is de sa vie à
uri du même

qualités né-
certain point,
que la Reli-
que si des
cruauté aux

à ceux qu'il
de soie, ou

le serment,
ors ils jurent
épreuve par
ne manière,
jurent ainsi
Procès pour
une permis-
ent le corps
s deux pen-
ope la main
elique char-
eur met du
t Dieu. On
du Gouver-
Arbre con-
grand con-
re l'huile à
Il y a aussi
,, la

ième partie.

à auprès une chaudière pleine de siente de vache & d'eau, qui bouillent. L'huile & la siente bouillant à gros bouillons, ils prennent une feuille de noix de Coco qu'ils trempent dans l'huile, afin que tous les Spectateurs voient qu'elle est chaude. Toute l'assemblée étant persuadée que l'huile est bouillante, les deux parties viennent des deux côtés de la chaudière, & disent l'un *le Dieu du Ciel & de la Terre est telmoïn, que je n'ai pas fait ce dont je suis accusé, ou bien, les quatre Dieux sont témoins que telle ou telle chose, en dispute m'appartient.* L'autre jure tout le contraire. L'accusateur jure toujours le premier. L'accusé tâche d'établir après lui son innocence, ou son droit. Après cela on ôte les linges dont leurs mains étoient enveloppées. Le premier qui a jure répète les paroles du serment, trempe en même tems deux doigts dans l'huile bouillante, & en jette jusqu'à trois fois hors de la chaudière ; ensuite il en fait autant à la siente de vache qui bouit ; l'accusé fait la même chose. Enfin on leur renveloppe les mains, & on les garde tous deux en prison jusqu'au lendemain. Alors on regarde leurs mains, & on leur frote le bout des doigts avec un linge, pour voir s'ils se pèlent. Celui dont le doigt se pèle le premier est censé parjure. On ne nous dit pas si les doigts de l'accusateur & de l'accusé ne se pèlent pas quelquefois également en même tems. On lui impose une grosse amende au profit du Roi, & on l'oblige de donner satisfaction à son adversaire.

Pour ce qui est de leur manière de faire des protestations dans le discours, c'est par leur pere ou mere qu'ils les font, par leurs enfans, par leurs yeux, & par leurs Dieux. Ce sont des sermens d'habitude ou d'imitation, qui rarement garantissent la bonne foi. Chez nous on s'en sert pour donner un air de vivacité au discours, ou plutôt pour lui ôter cet air de franchise & de simplicité, qui devoit en faire le mérite. Après tout, aucune Nation n'est exemte de ces mauvaises habitudes.

Nous avons parlé de la manière dont quelques Peuples en usent envers de mauvais débiteurs. Dans l'Isle de Ceylan, on commence par les deshabiller & leur donner des gardes. Si le débiteur s'obstine à ne pas payer, on lui met sur le dos une grosse pierre, & il faut qu'il la porte sur son dos jusqu'à ce qu'il ait satisfait. Ce n'est pas tout ; on lui en met encore d'autres sur le dos ; & le débiteur reste chargé jusqu'à l'extinction de la dette. Une autre dureté du Créancier, est de mettre des épines entre les jambes nues de son débiteur. Une autre enfin, & qui a cela de singulier que le Demandeur se met au rang de celui qu'il poursuit, est d'aller déclarer au Débiteur qu'on s'empoisonnera soi-même, s'il n'a soin d'acquitter sa dette. C'est une mauvaise ruse, ou plutôt une méchanceté, qui prouve bien le peu de cas que ces Insulaires font de la vie, puisqu'ils veulent s'exposer à la perdre en la faisant perdre aux autres ; car si celui qui menace passe aux effets, & se tue, le Débiteur qui est la cause de la mort de son Créancier, doit donner sa vie pour la sienne.

Nous ditons peu de choses des Sciences des Chingulais, afin de ne rien mettre dans cet ouvrage que d'essentiel, & d'éviter de nous écarter à des choses trop éloignées des usages Religieux. Ils ont des Livres de Religion, de Médecine, d'Astronomie & de Magie. Les Gonnis écrivent seuls les Livres qui concernent la Religion, & les dédient ensuite aux Grands Seigneurs, pour obtenir d'eux quelque récompense. Qui l'auroit cru ? Des Insulaires, que nous regardons comme des Barbares, ont l'adresse d'imaginer des dédicaces, & peut-être aussi la politesse d'y débiter tout ce que les Auteurs de France, d'Angleterre & d'Hollande peuvent tirer de leur cerveau, pour honorer le Héros qui pare le frontispice de leurs Ouvrages. On ne se seroit pas attendu à cette conformité. Il ne manqueroit que d'y trouver celle du Stellanar, ce mérier si lucratif, qui avec le secours d'un copiste vigilant, fait vivre nos Bibliothécaires & nos Abbés aux dépens des Libraires qui veulent bien être leurs dupes.

Les Prêtres Chingulais sont aussi les Astrologues & les Astronomes de l'Isle. Laissons le détail de leurs Almanacs. Il est probable qu'ils ne mentent pas moins que les autres. Les Astronomes annoncent la fin de la vieille année. Alors on quitte toute sorte d'Ouvrages, excepté celui du Roi qu'il faut toujours faire. Ils font savoir le moment de la nouvelle année, auquel il faut commencer de travailler ; & pour lors hommes & femmes commencent quelque chose de ce qu'ils ont dessein de faire l'année suivante. Ces Astronomes enseignent aussi le tems de se laver la tête, qui, comme nous l'avons déjà dit, est une Cérémonie de Religion, que chacun doit faire selon le tems de sa naissance. Ils prétendent prédire par les Etoiles tout ce qui appartient à la convalescence & à l'indisposition des malades. Ils pré-

» disent la bonne ou la mauvaise fortune des nouveaux nés. » Lorsqu'il naît un enfant, les Astrologues ordinaires, qui selon Knox, sont de la classe des tisserans, écrivent le jour & le moment de la naissance de cet enfant ; & comme il appartient à ces gens-là de conserver cette sorte de registre, c'est à eux aussi qu'on s'adresse pour savoir l'âge de quelqu'un, & pour prendre conseil de tout ce qui arrive à la personne pour laquelle on s'intéresse. Ainsi, par exemple, » quand une personne » tombe malade, on leur porte l'heure de sa naissance ; & après l'avoir examinée, » ils prédissent ce qu'elle deviendra. On les consulte sur les mariages. En un mot sur » tout ce qui est intéressant dans la vie. »

(a) L'Année commence à la nouvelle Lune de Mars. L'Anglois dit, qu'elle commence quelquefois le 28. & quelquefois le 27. ou le 29. de ce même mois. Ils y varient, dit-il, pour la tenir égale au cours du Soleil. Cette année est de trois cens soixante-cinq jours ; on la divise en douze mois, & ces mois en semaines comme nous. La semaine est de sept jours comme la notre ; & le premier de ces jours, qui est le même que notre Dimanche, est, selon eux, un jour heureux, dans lequel il est bon de commencer une affaire. » Ils partagent le jour en trente parties » qu'ils appellent *paies*, & qu'ils commencent par le lever du Soleil, & la nuit de » même qu'ils commencent par le coucher de cet Astre. Ils ont une fleur, par » laquelle ils jugent du tems, parce qu'elle s'ouvre toujours sept paies devant la » nuit. Ils n'ont ni horloges, ni montres, ni cadrans au Soleil, & ne savent » le tems que par divination. » Il est vrai que chez le Roi on a l'usage de cette manière d'horloge à eau, dont nous avons donné la description.

Finissons par leur Magie : Knox en raconte des choses assez divertissantes. Nous les lui abandonnons pourtant. Pour découvrir l'Auteur d'un vol, ils prennent une noix de Coco, & font un charme de la manière suivante. » Ils prononcent quelques mots sur cette noix, puis l'enfilent dans un bâton qu'ils mettent à la porte » ou au trou par lequel le voleur est sorti. Quelqu'un tient le bâton au bout duquel est la noix, & suit les traces du voleur ; les autres suivent celui qui tient le bâton, & observent de répéter toujours les paroles mystérieuses ; le bâton les conduit enfin au lieu où le voleur s'est retiré, & tombe même sur ses pieds. Quelquefois la noix qui dirige le bâton tourne de côté & d'autre, ou s'arrête : alors on recommence les charmes, & l'on jette des fleurs de Coco, ce qui fait aller la » noix de Coco & le bâton. Cela ne suffit pas encore pour convaincre le voleur ; il faut pour le déclarer coupable, que celui qui a fait le charme jure que » c'est lui, & c'est ce qu'il fait souvent sur la confiance qu'il a en son charme ; » en ces cas-là, le voleur est obligé de faire serment du contraire. Il y en a, ajoute » Knox, qui aiant du courage & de la vigueur, se pourvoient de bons bâtons, & » frottent bien l'Enchanteur & tous ceux qui sont avec lui ; de sorte que le charme » perd son effet. » Il dit pourtant qu'il a vu les effets de ce bâton. Rappelions-nous ici tout ce qu'on a attribué à la Baguette Divinatoire de Jacques Aimart, dont le P. Le Brun nous a laissé dans son sçavant Traité des Superstitions, un détail aussi curieux qu'intéressant.

Ce que nous venons de rapporter nous engage à mettre ici la manière d'agir en Justice contre le voleur qui nie son vol. (b) S'il a des enfans, on l'oblige de les présenter devant les Juges ; à leur défaut, on cite ses plus proches parens à son choix. Alors le voleur doit prendre des pierres, & les mettre sur la tête de ses enfans, ou de ses parens ; en priant Dieu que s'il est vrai que lui soupçonné ait fait le vol, ces enfans ou ces parens ne vivent qu'autant de jours qu'il a de pierres sur la tête. » Après le serment les Parties sont mises hors de Cour ; & chacun paie la moitié » des frais. On est persuadé que ce serment a tant de force, que si on jure faux, » les enfans, ou les parens meurent dans le tems précis ; & on juge par là de la » vérité ou de la fausseté du serment que le voleur a fait.

» A l'égard des meurtriers, s'ils sont pris dans les soixante jours qui suivent le » meurtre, on les fait mourir sans autre forme de procès ; mais ce terme passé, » on ne peut plus les châtier ; ils paroissent librement. S'ils ont d'abord confessé leur » crime, ils en sont quittes pour une amende, après laquelle ils obtiennent des Lettres, & l'on ne peut plus les rechercher. »

(a) *Rileyo*, ubi sup.I (b) *Rileyo*, ubi sup. Liv. I. Chap. XVII.

CHAPITRE XII.

RELIGION des MALDIVES.

QUOIQUE le fond de la Religion de ces Insulaires soit le Mahométisme, ils n'ont pas laissé de retenir plusieurs pratiques qui sont de véritables Idolâtries, comme celle-ci. Quand ils sont sur mer, (a) ils font des vœux au Génie, ou *Roi des vents*, qu'ils paient ensuite lorsqu'ils sont à terre chez eux. On voit dans leurs Iles certains endroits voisins de la mer particulièrement destinés à cela; & c'est-là que se rendent ceux qui sont échappés de cet élément. On offre à ce Roi de l'air de petites barques faites exprès, remplies de parfums, de gommes, de fleurs & de bois odoriférans. On brûle les parfums, & on met aussi le feu aux barques qui en sont chargées, après quoi on les laisse voguer en pleine mer au gré du vent, jusqu'à ce qu'elles soient consumées. Tel est le sacrifice qu'ils croient que le Roi des vents accepte. S'il arrive qu'ils ne puissent pas offrir une barque, ils y suppléent par un sacrifice de coqs ou de poules, qu'ils jettent dans la Mer devant le Navire dont ils ont eu l'intention de se servir. Ils ont aussi un culte, des prières, des cérémonies, des sacrifices pour celui qu'ils appellent le Roi de la Mer. Étant en mer, ils lui font des vœux; ils lui en font aussi étant à la pêche, &c. La même superstition ne leur permet pas de cracher, ni de jeter rien contre le vent, ni quand ils sont en mer de regarder derrière eux, c'est-à-dire, du côté d'où le vent souffle. Tous les vaisseaux sont consacrés à ce Roi des vents & de la mer; aussi les respectent-ils autant que leurs Mosquées. Ils foudroient les autres Élémens à des Puissances pareilles. Ils en ont aussi une qui préside à la guerre. N'est-ce pas là le même fond de Mythologie que celui des Grecs, par rapport à leur Neptune, & à Éole? Sur la côte des Indes on observe une Cérémonie qui a du rapport à celle des *Maldivois*. La voici telle que Thévenot la décrit, Tom. V. de ses Voyages, Edit. de 1727. „ En diverses occasions, & sur tout quand les Gentils ont des parens ou des amis en voyage, ils font un sacrifice à la Mer. J'ai vu une fois cette sorte de sacrifice. Une femme portoit en ses mains un vaisseau de paille couvert d'un voile. Trois hommes jouant de la flûte l'accompagnoient, & deux autres avoient chacun sur la tête un panier plein de viandes & de fruits. Étant arrivés à la Marine, ils jetterent en Mer le vaisseau de paille après quelques prières, & laissèrent sur le rivage les viandes qu'ils avoient portées. J'ai remarqué ce même sacrifice par les Mahométans. Les Gentils font encore un autre sacrifice à cet Élément à la fin du mois de Septembre; & c'est ce qu'ils appellent *ouvrir la Mer*, à cause que personne ne peut naviger sur leurs Mers depuis Mai jusqu'à ce tems-là. Toute la Cérémonie consiste à jeter des Cocos dans la Mer, & chacun y jette le sien. „

Ils ont beaucoup de confiance en certains caractères, que *Pyrrard* appelle *Tavides*. Ils les portent sous leurs habits enfermés dans des boîtes d'or ou d'argent. Quelquefois ils les portent au bras, au cou, à la ceinture, ou même au pied. Ces caractères sont des préservatifs contre tout ce qui peut offenser, & contre les maladies. Ils s'en servent aussi pour se faire aimer.

Ceux qui fournissent & préparent ces préservatifs, sont aussi les Médecins des Maldivois. Notre Auteur dit, qu'ils attribuent au Diable la cause de leurs maladies & de leur mort. Pour éviter l'un & l'autre de ces maux autant qu'il se peut, ils l'invoquent, ils lui offrent des fleurs, & lui préparent des festins. Tout cela se gâte & périt à son honneur, à moins que les gens pauvres n'y mettent ordre. Ils lui offrent aussi des coqs & des poules. Ici le Mahométisme reparoit; car en faisant ces sacrifices, ils se tournent vers le sépulchre de *Mahomet*. Dans toute cette sorcellerie, le Diable est invité à accepter ce qu'on lui offre, & à laisser le malade en paix. En diverses maladies, ils ajoutent les remèdes aux charmes & aux paroles mystérieuses. Cependant ils ont des remèdes assez utiles, dont nous nous dispenserons de donner ici le détail.

(a) Titre de *François Pyrrard de Laval*.

L'Astrologie est encore une des choses, pour lesquelles ils ont une estime sans borne. On n'entreprend rien sans elle. Faut-il bâtir, construire une barque, se mettre en voiage, fait-il en un mot entreprendre la moindre chose, on s'adresse à l'Astrologue afin qu'il donne l'heure, le jour & le moment, qu'il choisisse la Planete ou la Constellation qui doit présider. L'Astrologue tire aussi l'horoscope, & examine les natiuités. Cet ordre de gens est fort assidu auprès du Roi.

Nous renuoiions ce qu'on pourroit dire de tous leurs usages Religieux à la Description que nous avons donnée du Mahométiisme. Mais comme nous avons fait trouver deux ou trois fois la manière d'exiger les dettes parmi les usages qu'on pourroit attribuer à la Religion, (elle peut y paroître, puisque la Justice est la principale branche de la Religion,) nous finirons par ce que les Maldivois observent à l'égard de leurs débiteurs. S'ils n'ont pas le moien de paier, on les oblige d'être esclaves de leurs Créanciers ou de ceux qui leur prêtent pour s'en dégager. Si dans cet état ils meurent avant que d'avoir achevé de paier leur dette, le Maître s'empare de ce qui leur reste, ou leurs enfans, s'ils en ont, se rendent esclaves à lui, jusqu'à ce que tout soit païé. Ainsi l'on ignore dans ce pais-là l'ingénieuse manière de s'enrichir, en rendant à ses Créanciers tant pour cent du bien qu'on a reçu d'eux.



estime sans
barque, se
n s'adresse à
siffle la Pla-
nroscope, &

x à la Des-
s avons fait
qu'on pour-
la principale
à l'égard de
aves de leurs
cet état ils
re de ce qui
ce que tout
enrichir, en

T A B L E D E S C H A P I T R E S .

Suite des Cérémonies, Mœurs & Coutumes Religieuses des Idolâtres Orientaux.

II. PARTIE, Où l'est traité des Cérémonies Religieuses des Peuples du Japon. Page 1

CHAPITRE I.	Religion du Japon.	ibid.
CHAP. I I.	Dieux des Japonois; leurs Pagodes, &c.	15
CHAP. I I I.	Fêtes, Pélerinages, Usages superstitieux, &c.	30
CHAP. I V.	Leur <i>Dairi</i> ; leurs Ecclésiastiques & Religieux; leurs Temples, &c.	36
CHAP. V.	Leurs Médecins, leurs Charmes, &c.	46
CHAP. V I.	Quelques autres Usages des Peuples du Japon.	48
	<i>Leurs Cérémonies Nuptiales.</i>	Ibid.
	<i>Education des Enfans, &c.</i>	50
	<i>Leurs Rois; leurs sermens, &c.</i>	Ibid.
	<i>Leurs Cérémonies funébres.</i>	51
CHAP. V I I.	Religion de la Corée & de Jessô.	55
	<i>Cérémonies Nuptiales & Funébres; autres Usages.</i>	57

III. PARTIE, Qui contient les Cérémonies Religieuses des Tartares, des Islandois, des Lapons, & des autres Peuples Idolâtres, qui habitent le Nord & l'Orient de l'Asie & de l'Europe. 60

CHAPITRE I.	Religion de la Tartarie.	63
	<i>Leurs Prêtres, &c. leurs Mariages, &c. leurs Funérailles.</i>	72
CHAP. I I.	Religion d'Islande, & des autres Pais Septentrionaux.	76
CHAP. I I I.	Religion de la Laponie.	81
	<i>Sacrifices des Lapons; leur Magie, &c.</i>	82
	<i>Leurs Cérémonies Nuptiales & Funébres, &c.</i>	87
	<i>Leurs Sermens; quelques Opinions superstitieuses.</i>	91

IV. PARTIE, Qui traite de la conformité des Coutumes des Indiens Orientaux avec celles des Juifs & des autres Peuples de l'Antiquité. 92

CHAPITRE I.	Des Etats du Grand Mogol.	96
CHAP. I I.	De la Circoncision.	99
CHAP. I I I.	Des causes principales du Paganisme & de l'Idolâtrie	105
CHAP. I V.	Des Sacrifices des Indiens, & de leur manière d'honorer les Dieux.	107
CHAP. V.	De leurs Temples.	109
CHAP. V I.	Des Temples dédiés à Priape.	111
CHAP. V I I.	Dieux Pénaux des Indiens, & de l'origine de ces Divinités Tutelaires.	112
CHAP. V I I I.	Des Eaux lustrales des Indiens.	113
CHAP. I X.	Du Fleuve Gange, & des Terres qu'il arrose	116
CHAP. X.	De la Métempsychose.	118
CHAP. X I.	De la manière charitable dont les Indiens donnent à boire aux Pissans.	121
CHAP. X I I.	De leur manière de manger le Sauterelles.	Ibid.
CHAP. X I I I.	Des endroits fortifiés, où les Pasteurs se retirent avec leurs Troupeaux.	122
CHAP. X I V.	De leurs Edifices pulvés- ^{5.}	123
CHAP. X V.	Du Noir dont se servent les Femmes Indiennes, pour relever la blancheur de leur teint, &c.	124
CHAP. X V I.	De la coutume des Indiens de laisser croître leurs ongles.	125

CHAP. XVII.	Des Cérémonies Nuptiales des Indiens.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XVIII.	Des différentes Tribus, ou Castes des Indiens.	126
CHAP. XIX.	Du Chef de chaque Tribu, ou Caste.	128
CHAP. XX.	Des Excommunications entre les Indiens.	129
CHAP. XXI.	De leur manière de construire les Jardins, & de les arroser.	130
CHAP. XXII.	De l'horreur qu'ils ont pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XXIII.	Des présages qu'ils tirent du croassement des Corneilles, &c.	131
CHAP. XXIV.	De l'aversion qu'ils ont pour le Rat.	132
CHAP. XXV.	Des Funérailles.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XXVI.	De leurs Religieux appelés Fakirs.	135
CHAP. XXVII.	De leurs Enchantemens.	138
CHAP. XXVIII.	Des Bramins.	140
CHAP. XXIX.	De l'aversion que les Indiens ont pour le vin.	143
CHAP. XXX.	De leur Négoce & de leur mauvaise foi.	146
CHAP. XXXI.	Du rang qu'ils donnent aux Arts, & du sentiment des Anciens sur la Soie.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XXXII.	De la manière dont les Indiens écrivent, & de ce dont ils se servent au lieu de papier.	149
CHAP. XXXIII.	De leurs Armées, & de leur manière de faire la guerre.	152
CHAP. XXXIV.	De leurs Eaux de senteurs.	154
CHAP. XXXV.	De leurs Onctions.	155
CHAP. XXXVI.	De leur Extérieur affecté.	156
CHAP. XXXVII.	De la manière dont les Mogols divisent les jours & comptent les heures.	157
CHAP. XXXVIII.	De leur principal Temple.	158
CHAP. XXXIX.	Des Indes en général, & de la manière dont on y vit.	160
V. PARTIE, <i>Contenant une Dissertation Historique sur les Dieux des Indiens Orientaux.</i>		
		165
CHAPITRE I.	Idée générale que les Indiens ont de Dieu.	166
CHAP. II.	Contenant l'Idée que les Gentils ont de la Trinité, exprimée sous les noms de <i>Brama</i> , de <i>Vixnu</i> , & de <i>Rutrem</i> .	167
CHAP. III.	Contenant les aventures de <i>Brama</i> .	<i>Ibid.</i>
CHAP. IV.	Contenant les aventures de <i>Vixnu</i> .	169
CHAP. V.	Suite des aventures de <i>Vixnu</i> .	170
CHAP. VI.	Suite de l'Histoire de <i>Vixnu</i> .	172
CHAP. VII.	La dernière Incarnation de ce Dieu.	173
CHAP. VIII.	Contenant l'Histoire de <i>Rutrem</i> .	174
CHAP. IX.	Suite de son Histoire.	176
CHAP. X.	Continuation de cette Histoire.	177
CHAP. XI.	Contenant ce que les Indiens croient du Paradis.	179
CHAP. XII.	Contenant ce qu'ils croient de l'Enfer.	181
CHAP. XIII.	Contenant ce qu'ils croient de l'ame de l'homme.	183
CHAP. XIV.	Quelle est l'idée que les Gentils ont du Monde & de sa durée.	184
CHAP. XV.	Quelle est l'opinion des Indiens touchant les Eclipses.	186
CHAP. XVI.	Opinion des Indiens à l'égard du tems, & de la durée des siècles.	187
CHAP. XVII.	De ce que les Indiens croient de l'homme.	188
CHAP. XVIII.	Rapport de la Doctrine des Gentils avec ce qu'enseigne le Christianisme.	189
CHAP. XIX.	Continuation du précédent.	191
CHAP. XX.	Lettre du P. B. Scher de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, Supérieur de la nouvelle Mission de Carnate, à Monseigneur l'Ancien Evêque d'Avrauche, sur la Religion des Indiens.	194
CHAP. XXI.	Lettre du même sur la N. empsychose.	203

TABLE DES CHAPITRES.

451

VI. PARTIE, *Qui contient une Dissertation sur les Mœurs & sur la Religion des Bramines.* 224

CHAPITRE I.	Mœurs & Cérémonies Civiles des Bramines.	225
	<i>Des Castes, ou Familles des Bramines.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Sectes des Bramines.</i>	228
	<i>Des Vanaprasthas, des San-jasib, & des Avadoutas.</i>	229
	<i>Du Vedam, & des Privilèges qu'il accorde aux Bramines.</i>	230
	<i>Occupations & entretien des Bramines.</i>	231
	<i>Cérémonies usitées par les Bramines à la naissance de leurs enfans.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Leur Philosophie.</i>	232
	<i>Leurs Mariages.</i>	233
	<i>Des jours heureux & malheureux, & du Panjangam.</i>	235
	<i>Exercice journalier des Bramines.</i>	237
	<i>Histoire de Gasjendre & Motsjam, que les Bramines ebauchi au point du jour.</i>	238
	<i>De la nourriture & des jeûnes des Bramines.</i>	239
	<i>Ce qui s'observe durant leurs maladies & à leur mort, & de leur sépulture.</i>	241
	<i>Des femmes qui sont brûlées ou enterrées avec leurs maris.</i>	242
	<i>Du Deuil, & des prières pour les morts.</i>	244
CHAP. II.	Des Dogmes & des pratiques Religieuses des Bramines.	245
	<i>De Dieu, & de la création de Brahma.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Des femmes de Vistnou, & d'Esvara.</i>	246
	<i>Des dix formes corporelles de Vistnou.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Origine de l'oiseau Garrouda, & d'Anemonta.</i>	248
	<i>Des quatre âges du Monde selon les Bramines.</i>	250
	<i>Des Devetas & dix Ratjasjas.</i>	251
	<i>Des Pagodes & du culte Religieux.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Des Idoles & de leur Culte.</i>	253
	<i>Des Fêtes de Vistnou & d'Esvara.</i>	254
	<i>Du Pongol ou Fête du Soleil, & du Culte des autres Devetas.</i>	257
	<i>Du Culte de Ganga-Granma, de Gournata, & des autres Ratjasjas.</i>	258
	<i>De l'ame humaine; de son origine & de son état après la mort.</i>	259
	<i>Des bonnes Oeuvres, & des Austerités Religieuses.</i>	261
	<i>Des lieux Saints, & de la Rémission des péchés.</i>	262
	<i>Origine Mythologique du Gange. Histoire de Belli, de Sagara & de Bagireta.</i>	264
	<i>Pèlerinages des Bramines.</i>	265
	<i>Des Proverbes de Barthrouherri.</i>	266

VII. PARTIE, *Contenant une Dissertation Historique sur la Religion des Banians.* 268

CHAPITRE I.	De Dieu; de la création du Monde; de la création du premier homme & de la première femme, & de ceux qui en sont descendus, selon l'opinion des Banians.	269
CHAP. II.	Du Voiage de <i>Brammon</i> fils aîné de <i>Pourous</i> vers l'Orient; de la rencontre qu'il y fit de la femme qui lui étoit destinée; ce qui se passa entre eux à leur première entrevue; comment ils se marièrent ensemble, & peuplèrent l'Orient.	271
CHAP. III.	Du Voiage de <i>Custery</i> second fils de <i>Pourous</i> ; de la rencontre qu'il fit de la femme, &c. Comment ils peuplèrent l'Occident.	272
CHAP. IV.	De <i>Shudery</i> troisième fils de <i>Pourous</i> , & de son Voiage, &c. Comment le Nord fut peuplé par ses descendans.	274
CHAP. V.	De <i>Poyse</i> quatrième fils de <i>Pourous</i> ; ses Voiajes, &c. Comment il peupla le Midi.	275
CHAP. VI.	Comment les quatre freres se trouverent ensemble au lieu de	

Ibid.
126
128
129
arrofer. 130
raire à l'hon-
Ibid.
orneilles, &c.
131
132
Ibid.
135
138
140
143
146
des Anciens
Ibid.
e dont ils se
149
terre. 152
154
155
156
comptent les
157
158
160
des Indiens
165
166
é, exprimée
167
Ibid.
169
170
172
173
174
176
177
179
181
183
de sa du-
184
ses. 186
rée des fié-
187
188
enseigne le
189
191
Missionnai-
n de Car-
he, sur la
194
203

	leur naissance; de leurs querelles, &c. & du déluge qui finit le premier âge du Monde.	277
CHAP. VII.	Du second âge du Monde, qui commença par <i>Bremavv</i> , <i>Vousteny</i> & <i>Ruddery</i> ; de leur création, &c. & comment se fit la réparation du Monde.	278
CHAP. VIII.	Comment Dieu communiqua la Religion aux hommes par le moiën d'un Livre qu'il donna à <i>Bremavv</i> , &c. Du premier Traité contenant la Loi morale appropriée à chaque Tribu.	279
CHAP. IX.	Du second Traité, ou de leur Loi Cérémoniale, &c. De leur manière de baptiser, de se marier, & d'enterrer les Morts.	282
CHAP. X.	Du troisième Traité concernant leurs quatre Tribus, ou Familles, &c. De la Tribu des <i>Bramines</i> ; de l'Étymologie de ce nom, &c.	285
CHAP. XI.	De la seconde Tribu, appelée des <i>Cutteryes</i> , &c.	287
CHAP. XII.	De la troisième Tribu dite des <i>Shuderyes</i> ; de la signification du nom de <i>Banian</i> , &c.	289
CHAP. XIII.	De la quatrième Tribu, appelée des <i>Vyses</i> , &c. Fin du second âge du Monde.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XIV.	Du commencement du troisième âge du Monde rétabli par <i>Ram</i> , &c. Sa fin, &c.	291
CHAP. XV.	Du quatrième & dernier âge du Monde, &c. De l'opinion que les <i>Banians</i> ont de la fin du Monde.	<i>Ibid.</i>
VIII. PARTIE, <i>Servant de supplément à ce qui a été dit de la Religion des Indiens.</i>		
293		
CHAPITRE I.	Des Dieux des Indiens.	294
	<i>Brama.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Isora.</i>	296
	<i>Le même sous le nom de Mahadeu.</i>	298
	<i>Le même sous le nom de Lingam.</i>	299
	<i>Puda</i> ; les <i>Pexaios</i> , &c.	300
	<i>Qgenevady.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Kamaetzma.</i>	303
	<i>Vvishnou</i> , <i>Vvichnu</i> , ou <i>Vvishtenou.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Les dix Incarnations, ou Métamorphoses de Vvishnou.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Seconde Incarnation.</i>	304
	<i>Troisième Incarnation.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Quatrième Incarnation.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Cinquième Incarnation.</i>	305
	<i>Sixième Incarnation.</i>	306
	<i>Septième Incarnation.</i>	307
	<i>Huitième Incarnation.</i>	308
	<i>Neuvième Incarnation.</i>	309
	<i>Dixième Incarnation.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Explication des dix Incarnations, tirée de la Chine illustrée du P. Kircher.</i>	310
	<i>Vvishnou sous le nom de Jagarnat.</i>	312
CHAP. II.	Du Culte Religieux des Indiens, & de leurs Pratiques de Dévotion.	313
	<i>Processions des Indiens.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Leurs Pélerinages.</i>	315
	<i>Leurs Pénitences, Austerités, & autres semblables Pratiques.</i>	<i>Ibid.</i>
	<i>Adoration des Indiens, & leurs danses Religieuses.</i>	318
	<i>De la vénération des Indiens pour les Serpens; de leurs enchantemens & de leurs Oracles.</i>	319
	<i>La Consécration du serraïn sur lequel on bâtit une Pagode; diverses remarques touchant les Pagodes, &c.</i>	321
	<i>Manière de pratiquer les Ablutions chez les Gentils du Malabar.</i>	322
	<i>Les</i>	

TABLE DES CHAPITRES.

453

Les Cendres sacrées, &c. 323
Fêtes, Jeûnes & autres Pratiques Religieuses des Indiens. 324
Etudes des Bramines. 325

IX. PARTIE, Contenant les Cérémonies Religieuses des différens Peuples qui habitent le Continens des Indes, & les Iles de l'Océan Oriental. 329

CHAPITRE I. Religion des Roïaumes & Provinces de Decan, de Golconde, de Carnate & de Bishagar. 332
Divers autres Usages de ces Peuples. 340
De la Médecine & de l'Astrologie des Indiens. 342
Cérémonies de quelques Rois des Indes. 343
Leurs Cérémonies Nuptiales. 344
Leurs Cérémonies funébres. 347

CHAP. II. Religion des Peuples d'Assem, d'Ava, & d'Aracan. 351
Leurs Prêtres. 353
Leurs Cérémonies Nuptiales & funébres, & autres usages. Ibid.

CHAP. III. Religion du Pégou. 356
Leurs Prêtres, &c. 358
Leurs Cérémonies Nuptiales & funébres, &c. 359

CHAP. IV. Religion de Siam. 361
Leurs Fêtes; leurs Talapains, &c. 376
Leurs Sermons; Usages superstitieux; leur Médecine, & diverses autres Pratiques. 383
Leurs Mariages; Education de leurs Enfants, &c. 389
Leurs funérailles; leurs Opinions sur l'état de l'ame après la mort, &c. 393
Leurs Rois, &c. 398
Leur Chronologie; leur Poësie; leur Musique. 403
De leur manière de faire la guerre. 404

CHAP. V. Religion des Laos, Langiens, ou Laos. 405
Leurs Talapains. 406
Leurs Mariages; leur Médecine; leurs Funérailles. 407

CHAP. VI. Religion du Tunquin. Ibid.
Leurs Prêtres; leurs Magiciens, & leurs autres superstitions, &c. 410
Division des Tems; leurs Mariages & leurs Funérailles. 413
Leurs Rois, &c. 417

CHAP. VII. Religion de la Cochinchine, de Cambate, &c. 419
Leurs Prêtres. 420
Leurs Cérémonies Nuptiales & funébres. Ibid.

CHAP. VIII. Religion des Iles Philippines, &c. 421

CHAP. IX. Religion des Iles Moluques. 423
Leurs superstitions; leurs Présages, &c. 426
Leurs Cérémonies Nuptiales & funébres, &c. 427

CHAP. X. Religion des Iles de Borneo, de Sumatra, de Java, &c. 431

CHAP. XI. Religion de Ceylan. 432
Leurs Prêtres; leurs Pagodes; leurs Fêtes, & leurs Pèlerinages, &c. 434
Leurs Maladies; divers Usages superstitieux. 438
Leurs Cérémonies Nuptiales & funébres, &c. 441
Leurs Rois; divers Usages. 443

CHAP. XII. Religion des Maldives. 446

TABLE DES FIGURES

DU TOME VI.

1.	REPRÉSENTATION d'Amida , & de quelques autres Dieux du Japon ,	Page 16
2.	Pagode de Canon ; Représentation de cette Idole & de Xantai ,	18
3.	Toranga & sa Pagode ; Prédicateur Japonois ,	20
4.	La Divinité suprême ; Xaca ; Pagode des Singes ,	<i>Ibid.</i>
5.	Quatre Figures , représentant quelques chimères des Japonois , les Banières Impériales , &c.	22
6.	La Pagode du Taureau ; Daybot & sa Pagode ,	<i>Ibid.</i>
7.	Temple du Japon , où il y a mille Idoles ,	26
8.	Quanwon ,	<i>Ibid.</i>
9.	Giwon , Jebis , Daikoky , Tossitokio ,	28
10.	Darma ; Chapelets , & Tablettes pour les morts ,	34
11.	Cérémonies Nuptiales & Funébres du Japon ,	48
12.	La Fête des Ames ; Manière dont ils reconduisent les Ames hors de la Ville ,	54
13.	Quatre Figures , représentant les adorations des Lamas , l'Image de Confucius , & l'Amida des Japonois ,	66
14.	Butz , Manipa , Idole de Lassa , &c.	<i>Ibid.</i>
15.	Quatre Figures , représentant les Divinités des Lapons ,	80
16.	Tambours Magiques des Lapons ,	84
17.	Leurs Mariages , leur Baptême , leurs Funérailles , &c.	88
18.	Quatre Figures de Pénitens Bramines ,	260
19.	Brauna , ou Bruma ,	294
20.	Ixora & Quenevadi ,	296
21.	Pulleyar , & le Lingam ,	300
22.	Première , Seconde , Troisième , & Quatrième Incarnation ,	304
23.	Cinquième , Sixième , Septième , & Huitième Incarnation ,	306
24.	Neuvième , & Dixième Incarnation ; Ixora sous le nom de Mahadeu ,	308

25.	Les dix Incarnations selon l'explication de Kircher ,	310
26.	Pagode de Kamaëfina ; Proceſſion de Wiſtnou ,	312
27.	Quatre Figures de Pénitens & de Pélerins ,	314
28.	Quatre autres Figures de Pénitens Joguis ,	316
29.	Proceſſion de Ganga , & Fête de Huly ,	318
30.	Diverſes Pagodes & Pénitences de Faquirs ,	334
31.	Cérémonies qui concernent la naiſſance des Enfans chez les Ba- mans ,	346
32.	Manière dont les Femmes ſe brûlent & s'enterrent toutes vivantes aux Indes ,	348
33.	Malade préſenté à Ixora ; Malade agonifant , &c.	350
34.	Fête ſolemnelle du Pégu , appelée <i>Sapan Giacche</i> ,	358
35.	La Fête des Eaux ; Cérémonies funébres , &c.	360
36.	Sommonacodom , avec le <i>Talapat</i> des Talapoins ,	370
37.	Couvent des Talapoins ; Pierres en forme de Mitre ; Paraſols d'hon- neur , &c.	376
38.	Sommonacodom , & le Temple de Barkalam ,	<i>Ibid.</i>
39.	Pyramides que l'on voit au-tour des Pagodes ,	378
40.	Pompe Funébre des Rois de Tunquin ,	416
41.	Ornemens hyéroglyphiques & Inſulaires des Moluques ,	424
42.	Divers Inſtrumens de Muſique des Moluquois ,	430
43.	Cérémonies Nuptiales des Peuples de Java ,	432
44.	Les Dieux de Ceylan ,	<i>Ibid.</i>

A V I S A U R E L I E U R .

Dans l'Arrangement des Figures on ne doit avoir aucun égard au *Numero* qui ſe trouve quelquefois gravé au haut des Planches. On observera ſeulement, que quoi-
qu'il y ait allez ſouvent deux ou trois Inſcriptions, ou plus, dans chaque Planche,
on doit exaëtement faire attention à l'Indication générale qu'on donne dans la pré-
ſente Table.

